Le jeune Joseph Görres et l'évolution intellectuelle et politique en Allemagne de l'Aufklärung cosmopolite au romantisme nationaliste : (1776-1808)

Jean Isler

▶ **To cite this version:**

Jean Isler. Le jeune Joseph Görres et l'évolution intellectuelle et politique en Allemagne de l'Aufklärung cosmopolite au romantisme nationaliste : (1776-1808). Littératures. Université Paul Verlaine - Metz, 1983. Français. NNT : 1983METZ004L . tel-01775828

HAL Id: tel-01775828
https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01775828

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES
DE METZ
N° d'inv. 60.496
N° de cat. TD 34
I

Jean ISLER

LE JEUNE JOSEPH GÖRRES

et

l'évolution intellectuelle et politique en Allemagne
de l'Aufklärung cosmopolite au romantisme nationaliste

(1776 - 1808)

Tome I

INTRODUCTION GENERALE

Jean Paul a pu dire de Görres qu'il était "un homme composé de plusieurs hommes" (1). Comme faisant écho à ce propos, Görres écrit en 1827, dans une lettre où il relate à sa fille Sophie son installation à Munich : "C'est maintenant la sixième ou septième vie que je commence" (2). De 1776 à 1848, l'itinéraire d'une existence tendue entre deux révolutions va mener Görres par étapes de Coblence à Munich, en passant par Heidelberg et Strasbourg.

L'oeuvre de l'écrivain est à l'image de l'homme, pleine d'une étonnante vitalité, multiple, complexe, riche en contrastes. Il n'est en effet dans l'histoire de l'Allemagne depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe aucun courant d'idées, aucun débat politique qui ne trouve une résonance dans les écrits de Görres. A ce propos, Friedrich Hebbel a noté dans son journal que "chaque idée qui depuis la Révolution a bouleversé de son trident l'océan de l'esprit allemand" a creusé une ride dans le visage de Görres (3).

La critique distingue traditionnellement trois grandes phases dans son évolution : la période révolutionnaire de l'Aufklärer et du jacobin séparatiste, celle du romantique et du patriote allemand qui se bat pour la nation et fonde ses revendications libérales sur des principes de restauration, celle enfin de l'apologiste du catholicisme et du champion des libertés de l'Eglise.

(1) Cf. Ges. Br. III, 23.
(2) Cf. WuB II, 460.
(3) Cf. Fr. HEBBEL, Tagebücher (éd. Werner III, n° 371).

Il n'est guère surprenant que déjà les contemporains de Görres aient été sensibles aux spectaculaires revirements que comporte cette évolution, où le révolutionnaire cosmopolite se métamorphose en nationaliste, où l'adversaire acharné de l'Eglise institutionnelle se fait le protagoniste de l'ultramontanisme. Dès 1815, J. Leichtlen reprochait au rédacteur du Rheinischer Merkur son passé révolutionnaire et dénonçait le Janus rhénan à double face (4). En 1838, peu de temps après la publication de l'Athanasius, Görres était pris à partie par Gutzkow pour lequel la carrière du défenseur de l'Eglise se résume dans le troc du bonnet rouge contre la capuce, à l'inverse de celle du conventionnel Chabot qui, de capucin, était devenu Jacobin (5). Mais, en 1827, Arnim soulignait en des phrases vibrantes le profond et permanent souci d'authenticité, de vérité qui caractérise chaque phase du cheminement de son ami et la progression qu'il poursuit vers les sommets (6).

La recherche qui débute véritablement en 1911, avec les travaux que Wilhelm Schellberg consacre à Görres, se voit aujourd'hui encore confrontée à ces problèmes. Convient-il de placer l'oeuvre de Görres sous le signe des ruptures ou au contraire sous celui de la continuité ? Les positions antithétiques qui marquent son évolution politique et religieuse autorisent-elles à présenter son itinéraire spirituel comme une suite d'inconséquences et de reniements ? Ou peut-on au contraire en découvrir la cohérence profonde, dégager dans les aspirations de Görres des constantes qui apporteraient une explication aux apparentes contradictions de sa démarche ? Existe-t-il dans cette personnalité protéiforme, chez celui qui apparaît tour à tour comme

(4) LAMPADIUS = J. LEICHTLEN, Görres als Verfasser des rothen Blattes und des Rübezahls, gegenwärtig Redakteur des Rheinischen Merkurs, oder der Rheinische Januskopf. (66 Seiten)·Allemannien = Wiesbaden 1815.
(5) K. GUTZKOW, Die rothe Mütze und die Kapuze. Zum Verständnis des Görresschen Athanasius. (140 S.) Hamburg 1838.
(6) Cf. Lettre d'Arnim à Görres du 31 mai 1827 : "Du liebster Görres hast immer in Wahrheit geirrt, in Wahrheit Dich erhellt und erheitert.Mögen Dich die Menschen wandelbar schelten in Deinem Glauben, eben das ehre ich an Dir, daß Du nicht aus Eitelkeit Dich verstellst, als ob Du fertig gewesen vom Anfange. Der Schall politischer Prophetenworte ist verklungen und stärkt Dich nicht mehr, Du strebst auf anderem Wege zur Höhe, und ob es der rechte sei, wird Dir auch zur rechten Zeit klar werden".

publiciste et militant politique, comme homme de science et de pensée, comme universitaire, critique littéraire, historien et théologien un trait dominant, un véritable centre de gravité?

Il était naturel que la critique aspire à embrasser dans son champ d'investigation l'ensemble de la carrière et de l'oeuvre de Görres pour apporter une réponse générale et complète aux problèmes posés.

Mais est-il possible à l'heure actuelle de présenter, dans un vaste ouvrage de synthèse, "Görres tout entier", selon le voeu exprimé dès 1926 par Günther Wohlers dans la Görres - Festschrift ? (7).

On constatera tout d'abord qu'aucune des publications parues jusqu'à ce jour ne peut se flatter de répondre véritablement à ce souhait. Les études d'ensemble sont demeurées peu nombreuses. Les biographies anciennes (Galland, Sepp) ne répondent plus aux exigences scientifiques d'aujourd'hui. Les introductions, les choix de textes et les commentaires de Schellberg constituent des travaux d'approche qui ont eu le mérite de frayer les voies à la recherche moderne. Les études plus récentes qui visent à une synthèse s'inscrivent dans une perspective particulière, notamment philosophique, tels les essais de Dempf ou de Habel.

Deux raisons essentielles expliquent pourquoi un grand ouvrage traitant de manière satisfaisante de "Görres tout entier" n'est pas réalisable dans l'état actuel de la recherche. D'indispensables instruments de travail font en effet toujours défaut au chercheur : une édition critique complète de l'oeuvre de Görres et des synthèses partielles où les contours généraux de l'évolution n'auraient été dessinés qu'après une minutieuse analyse des textes.

L'édition critique des écrits de Görres, entreprise en 1926 à l'initiative de la Görres - Gesellschaft, n'est pas achevée : il manque encore quatre à cinq volumes de textes (8) et les volumes de correspondance

(7) Cf. Festschrift, p. 2 (voir bibliographie C II).
(8) H. Raab doit fait paraître au courant de l'année 1983 chez Schöningh - Paderborn le tome XIV de l'édition critique : Schriften der Straßburger Zeit, 1824 - 1827.

prévus. Une édition critique des lettres, établie d'après les originaux dans la mesure où ceux-ci sont conservés, rassemblant les nombreuses lettres dont Görres est l'auteur ou le destinataire, et qui se trouvent dispersées dans diverses publications, serait particulièrement souhaitable (9).

Si la critique souligne surtout à l'heure actuelle le nombre insuffisant des travaux portant sur les vingt années munichoises de Görres (10), nous avons pour notre part choisi de consacrer notre étude au jeune Görres depuis ses années de formation jusqu'en 1808. Malgré le nombre relativement élevé de travaux touchant à cette période, et la qualité de certains d'entre eux, une étude d'ensemble de celle-ci offre encore au chercheur un vaste champ d'investigation.

A la différence de Roman Reiße qui, en 1926, avant même la parution du premier tome des Gesammelte Schriften, consacrait un méritoire ouvrage à l'évolution idéologique du jeune Görres de 1776 à 1806, il nous a semblé indispensable d'étendre nos recherches à la période de Heidelberg.

A l'engagement révolutionnaire succèdent, à Coblence, les années de retraite, d'études et de réflexion, puis l'activité de l'universitaire et de l'écrivain dans le cadre nouveau de Heidelberg. Si toute coupure chronologique à l'intérieur de la trame d'une existence est par définition arbitraire, Görres lui-même nous engage pourtant à considérer le terme de son séjour à Heidelberg comme une de ces césures nettes qu'il appréciait dans la vie (11). L'intérêt majeur de la présentation de ces trois premières

(9) Le Professeur H. Raab a bien voulu nous informer qu'il prépare une édition de la correspondance comprenant les "Briefe von und an Görres".
(10) Cf. H. DICKERHOF, J. Görres an der Münchener Universität in Hist. Jahrbuch 96, S. 148, Freiburg i. Br., 1976.
(11) Cf. la lettre à de Villers datée du 5 novembre 1808 : "Mein Heidelberger akademisches Leben ist geschlossen. Ich liebe solche Gedankenstriche im Leben, man bekommt eine gerundete Partie in dasselbe hinein, und kann in der Zwischenzeit rückwärts und vorwärts zur Besinnung kommen" (WuB II, 117/118).

"vies" dans leur continuité et leurs contrastes est de permettre de montrer par quels cheminements s'opère chez Görres la mutation de l'Aufklärer cosmopolite en romantique nationaliste.

Depuis la parution en 1928 du tome I des Gesammelte Schriften, la période révolutionnaire de Görres n'a pas fait l'objet d'une véritable étude d'ensemble. L'ouvrage de Reiße caractérise surtout les thèmes idéologiques des périodiques, mais il n'établit pas la relation des textes politiques aux grands événements révolutionnaires ni n'analyse la répercussion de ces derniers sur l'attitude de Görres.

Les Sources de l'histoire rhénane à l'époque de la Révolution française de Joseph Hansen, parues de 1931 à 1938, demeurent par leur large documentation la base indispensable de toute étude de la Rhénanie durant cette période. Indiquons toutefois qu'en ce qui concerne l'attitude des patriotes de Coblence dans le mouvement cisrhénan son hypothèse s'est révélée inexacte, comme le montrent des lettres de Görres découvertes ultérieurement.

En outre, notre attention a été largement retenue par les importants travaux des historiens français, qu'il s'agisse de ceux qui ont trait aux républicains allemands et au mouvement cisrhénan (Droz), qu'il s'agisse des études sur Carnot et Bonaparte (Reinhard), sur le Directoire (Godechot, Guyot, Woronoff), sur Reubell (Nabonne) qui ont fait progresser notre connaissance des desseins politiques divergents et des luttes internes au cours de cette période critique.

Les travaux récents consacrés par les historiens marxistes, (Scheel, Grab) aux "jacobins" allemands nous ont aidé de leur côté à situer l'action de Görres.

Les problèmes méthodologiques que soulevait pour nous l'étude des écrits de la période de Coblence étaient d'un ordre très différent. La

redoutable universalité des intérêts et des compétences de Görres s'y manifeste d'entrée de jeu. L'édition critique répartit sur trois volumes ses diverses publications sans opter ni pour une ordonnance strictement chronologique ni pour la totale séparation des écrits scientifiques et des écrits philosophiques et littéraires. Si l'embarras des éditeurs est compréhensible, la solution adoptée nous semble masquer fâcheusement un aspect essentiel qui est la parenté de ces écrits dans lesquels Görres présente les diverses facettes de son système philosophique. C'est à caractériser ce dernier que nous nous sommes attaché, ne retenant du détail des écrits physiologiques que ce qui était nécessaire pour rendre compte avec exactitude des constructions et des spéculations de Görres. L'analyse des textes dans leur succession chronologique s'est ici encore avérée indispensable, car elle permet seule d'établir, des Aphorismes sur l'art à Foi et science et à l'Exposition de la physiologie, la progression de la pensée de Görres et tout particulièrement ses relations avec la philosophie de Schelling.

L'étude détaillée des écrits de cette période était d'autant plus nécessaire que la production de Görres à Heidelberg - auréolée pourtant d'un plus grand prestige - a pu être présentée comme le simple épanouissement des germes qu'il avait antérieurement semés à Coblence (12).

En ce qui concerne la période de Heidelberg, c'est également à l'analyse des textes que nous avons voulu apporter d'abord tout notre soin. Il est paradoxal, mais incontestable, que nombre des écrits de Heidelberg n'ont été, en dépit de leur notoriété, que peu étudiés. Le volume III de l'édition critique qui les contient ne fournit que de trop rares éclaircissements sur le détail des textes et n'apporte au chercheur qu'une aide

(12) Cf. J. NADLER, Görres und Heidelberg (voir bibliographie), p. 285.

médiocre. Aussi avons-nous jugé utile de présenter notamment un commentaire et un essai d'interprétation des Schriftproben von Peter Hammer dont la critique n'a guère fait jusqu'ici que souligner l'obscurité. Pour un texte comme le BOGS, plus étudié par les spécialistes de Brentano que par ceux de Görres, nous avons cherché à mettre particulièrement en lumière la part prise par notre auteur à la conception et à la rédaction de l'oeuvre; nous avons étudié le long Fragment encore peu connu qu'il avait projeté d'y incorporer. En ce qui concerne les Volksbücher, un travail, essentiel à nos yeux, restait à faire. Cette oeuvre nous semble en effet avoir particulièrement souffert des points de vue trop partiels et unilatéraux que la recherche a souvent appliqués à l'étude des écrits de Görres. Ainsi l'optique essentiellement littéraire et philologique à laquelle se limite Franz Schultz dans son commentaire des Volkbücher nous paraît-elle insuffisante,et nous avons tenté de rendre compte des divers aspects de l'oeuvre.

L'analyse continue des textes dans leur chronologie nous a permis de manière générale de signaler l'apparition des thèmes majeurs, d'en décrire l'évolution sans pour autant connaître l'inconvénient des études thématiques qui ne peuvent présenter chaque oeuvre dans sa complexité et sa physionomie propre. Si l'importance d'un écrit comme Wachstum der Historie a pu inciter tel chercheur à lui consacrer une étude particulière, nous pensons au contraire qu'on ne peut saisir cette oeuvre comme un aboutissement et une synthèse qu'en fonction d'oeuvres antérieures.

La présentation, aussi complète que possible, des multiples activités d'enseignant et d'écrivain que Görres exerce à Heidelberg vise à déterminer quel a été dans ce nouveau cadre son rôle et son rayonnement, à préciser les influences qu'il a subies ou exercées, à mieux cerner enfin sa

situation et son importance au sein du mouvement romantique. En ce qui concerne ce dernier point, il convenait de souligner particulièrement l'intérêt des contributions de Görres à la Zeitung für Einsiedler et des articles des Heidelbergische Jahrbücher qui sont le fruit de son séjour à Heidelberg. Les remarquables satires de Görres dans le Journal pour ermites nous ont conduit à retracer quelques épisodes des polémiques locales de la ville universitaire, à montrer quelle part il a prise à la querelle des Anciens et des Modernes dont Heidelberg a été le théâtre. D'autres contributions, notamment les articles sur les Nibelungen, sur les Zeiten de Runge et sur le Wunderhorn, constituent un remarquable prolongement des Schriftproben, de Wachstum der Historie et des Volksbücher. Ils permettent de définir dans ses nuances la sensibilité romantique de Görres et la profondeur de son sens national.

Qu'il me soit permis de rendre ici hommage à la mémoire de Monsieur Eugène Susini auquel je dois d'avoir entrepris ce travail. Il a guidé avec une remarquable compétence et une grande bienveillance le début de mes recherches.

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à Monsieur Pierre Grappin, sans lequel il ne m'aurait pas été possible de mener mon étude à bonne fin. Les recherches qu'il a consacrées à Görres faisaient de lui le plus précieux des conseillers. Le sens dans lequel il a orienté mes efforts et les encouragements qu'il m'a prodigués ont été pour moi une aide décisive.

Je remercie chaleureusement Monsieur Heribert Raab, auquel est actuellement confiée la direction de l'édition critique des oeuvres de Görres, de toutes les informations qu'il a bien voulu me communiquer.

Première partie

La formation intellectuelle du jeune Görres.

La période révolutionnaire.

INTRODUCTION

LES PREMISSES DE L'ENGAGEMENT REVOLUTIONNAIRE DU JEUNE GÖRRES

C'est par une suite d'écrits politiques, publiés entre 1797 et 1800, que débute l'oeuvre aux aspects si variés de Görres. A vingt-et-un ans, il se lance avec passion dans une carrière de publiciste dont nous retracerons les péripéties mouvementées dans cette première partie de notre étude.

Les premiers écrits de Görres forment un ensemble assez divers, tant par le fond que par le style. A l'essai de philosophie politique Der allgemeine Frieden , ein Ideal , rédigé en 1797, succèdent les deux périodiques de combat qu'il a fait paraître de février 1798 à juillet 1799, le Rotes Blatt , puis le Rübezahl; en 1800, le compte rendu d'une mission manquée, Resultate meiner Sendung nach Paris im Brumaire des achten Jahres , fait le bilan de cette première période militante de Görres et en marque la fin. Mais, qu'elles soient de caractère idéologique ou qu'elles relèvent du journalisme engagé, ces publications se nourrissent à une même source, la Révolution française.

Celle-ci apparaissait au jeune Görres comme une grandiose tentative de libération des hommes , comme l'exaltante "expérience" politique dans laquelle le siècle philosophique trouvait son couronnement. Dès l'adolescence, il s'était enthousiasmé pour l'idéal révolutionnaire. Il écrit dans les Resultate : "Dès ma prime jeunesse, les idées de républicanisme et de réforme de l'état politique de l'humanité et de son organisation sociale ont pris possession de tout mon être, j'ai cru en elles avec une ardeur pleine d'abnégation, je leur ai consacré le meilleur de mes jeunes énergies, ne vivant qu'en elles et fondant sur elles mon équilibre moral."(1

(1) G.G.S. I,556 (= J. GÖRRES, Gesammelte Schriften, hg. von W. SCHELLBERG, t. I, p.556 . Cf. bibliographie.)

Et en effet,cet élan révolutionnaire va mobiliser ses forces affectives et intellectuelles,assigner un but à son besoin d'activité et à son désir d'engagement. Il cherchera à communiquer sa foi républicaine par la parole et par l'écrit,il luttera farouchement pour le triomphe de ses principes et de ses conceptions politiques jusqu'à l'écroulement final de ses espoirs.

Dans une lettre écrite de Paris, le 30 janvier 1800, à sa fiancée Katharina von Lassaulx (2), Görres dépeint en ces termes les sentiments passionnés qui l'animaient lorsque les armées de la République avancèrent jusqu'au Rhin en automne 1794 : "Alors la Révolution se propagea jusque dans nos contrées. La liberté, le bonheur des peuples,le salut de l'humanité, quelles étincelles pour un coeur tant soit peu ardent! Comme ces mots étaient bien faits pour exalter un esprit aussi réceptif que le mien à toutes les impressions de cette nature! Oh, c'est avec ravissement que je revois en pensée cette époque,la deuxième belle époque de ma vie (3), où, il y a six ans, j'ai commencé à recueillir les images qui depuis lors ont si longtemps rempli mon coeur. Pour la seconde fois, le monde m'apparaissait dans le rayonnant éclat du soleil matinal, ..., un avenir riant m'emplissait l'âme,j'exultais d'une profonde allégresse." (4)

(2) Katharina von Lassaulx,née en 1779,que Görres épousa en 1801, était la fille d'Adam von Lassaulx,ancien conseiller de la cour, juge et administrateur civil sous l'occupation française. Ce dernier avait fondé en automne 1797 une nouvelle imprimerie à Coblence et associé à cette entreprise son fils Franz,né en 1781. Membre du groupe des patriotes de Coblence et ami de Görres,Franz a joué un rôle politique actif au cours des années 1798 et 1799.
(3) Dans cette lettre Görres retrace les phases marquantes de son adolescence. Se dépeignant à l'âge de la première jeunesse, il évoque les heures passées "sur la colline au bord de la Moselle"où se trouvait la maison de campagne des Lassaulx et les jours heureux où l'amour s'est éveillé en lui en même temps que le sentiment de la nature.
(4) Cf. SCHELLBERG, WuB (= J.v.Görres' ausgewählte Werke und Briefe), t. II, p. 22, ou Gesammelte Briefe, t. I (Voir bibliographie).

Tout laisse supposer que Görres a pris part de bonne heure aux réunions secrètes des "amis de la liberté". Lorsqu'en 1797 les patriotes rhénans se groupèrent afin d'entreprendre une action décisive pour l'avenir de leur pays, il se jeta à corps perdu dans la bataille. Pendant près de trois ans, il prit une part active aux luttes politiques, comme militant, comme orateur et surtout comme journaliste. Le désenchantement le plus amer mit un terme à cet engagement. Délégué à Paris par les patriotes du département de Rhin-et-Moselle en automne 1799, il y arriva peu après le 18 brumaire. Plein d'appréhensions, observant les événements et les hommes avec une étonnante lucidité, il ne tarda pas à se convaincre que l'expérience révolutionnaire venait de prendre fin et que la Révolution avait manqué son but (5). "Oh, mon Dieu, écrit-il à sa fiancée, qu'il est effroyable de voir tout ce bel édifice détruit, toutes les plantations dévastées et l'espace où s'élevait ce monument grandiose, conçu pour toute la suite des temps, submergé à présent par le marais pestilentiel dans lequel les grenouilles et les crapauds rampent dans la vase puante." (6)

Dans les périodiques qu'il publie pendant sa période révolutionnaire active, Görres apparaît comme le porte-parole des patriotes rhénans. Ceux-ci formaient alors un groupe peu nombreux de militants suivi par une minorité fluctuante de la population. Leurs chefs de file étaient pour la plupart des intellectuels; parmi eux, Görres était sans conteste la plus forte personnalité. La première partie de notre livre sera consacrée essentiellement à l'étude de sa pensée et de son action politique au cours de cette période. Mais comme l'histoire a placé

(5) Cf. G.G.S. I, 584 (Resultate): "So war denn nun die Revolution geendigt" et I,586: "Aber unwidersprechlich gewiß ist es auch, daß der Zweck der Revolution gänzlich verfehlt ist."
(6) Lettre du 30 germinal an VIII (20 avril 1800). Cf. SCHELLBERG, WuB II,60.

ce "jacobin" rhénan au centre d'un affrontement de courants politiques violemment opposés et fait de lui le représentant le plus notoire d'un mouvement républicain éphémère, l'historien des idées est conduit à se demander d'abord dans quelles conditions et sous quelles influences se sont formées les convictions révolutionnaires du jeune Görres. Pour essayer d'éclaircir ce problème qui, faute de documents, ne pourra sans doute pas être élucidé entièrement, il est nécessaire de se référer à l'histoire politique et intellectuelle des pays rhénans dans le dernier tiers du XVIIIe siècle. Ce serait déborder le cadre de cette étude que de vouloir tenter d'en brosser un tableau. Mais il est indispensable de mettre en lumière les données historiques et les faits biographiques qui peuvent nous renseigner sur le milieu dans lequel Görres a été élevé, sur l'atmosphère éclairée du collège où il a fait ses études et la formation intellectuelle qu'il y a reçue, sur la détérioration du climat politique dans son pays natal pendant sa première adolescence et la genèse de ses sympathies révolutionnaires. Nous évoquerons ensuite les premiers temps de l'occupation de la rive gauche du Rhin et les fluctuations de la politique du Directoire en fonction des conflits intérieurs et des événements extérieurs qui font des pays rhénans l'enjeu de luttes âpres et complexes au moment même où Görres entre en lice.

CHAPITRE PREMIER

L'AUFKLÄRUNG DANS LES ELECTORATS ECCLESIASTIQUES ET LA FORMATION INTELLECTUELLE DU JEUNE GÖRRES

Quand la rive gauche du Rhin fut conquise en 1794 par les armées révolutionnaires, les pays rhénans formaient une mosaïque d'Etats souverains membres du Saint-Empire romain germanique (1). Quatre villes libres, Cologne, Aix-la-Chapelle, Worms et Spire, et une multitude de seigneuries, de comtés et de principautés, situés en majeure partie entre la frontière française, la Moselle et le Rhin, voisinaient avec les territoires plus étendus des Etats électoraux. Le roi de Prusse possédait sur la rive gauche du Rhin les duchés de Clèves et de Gueldre (2) et la principauté de Mörs. Les Etats électoraux étaient formés par les territoires de l'électeur palatin d'une part, les trois électorats ecclésiastiques d'autre part. Au Palatinat qui s'étendait au sud des deux côtés du Rhin et qui avait pour capitale la résidence de Mannheim (3) étaient rattachées les autres possessions rhénanes de l'électeur palatin, les duchés de Juliers et de Berg, situés de part et d'autre de l'électorat de Cologne, le premier à l'ouest, le second à l'est, sur la rive droite du Rhin, avec Düsseldorf pour centre administratif commun. Les trois

(1) SAGNAC (voir bibliographie) en évalue le nombre à 97 en 1789; HANSEN (Geschichte des Rheinlandes, I, chap. IV) compte entre 150 et 200 territoires rhénans souverains ou jouissant de l'immédiateté d'Empire, dont 47 de quelque étendue.
(2) La partie de la Gueldre néerlandaise située à l'est du Limbourg avait été cédée au roi de Prusse par les Provinces-Unies lors du traité d'Utrecht en 1713.
(3) Après avoir hérité de la Bavière en 1778, l'électeur palatin Karl Theodor (1743 - 1799) transféra sa cour à Munich.

électorats ecclésiastiques étaient : au nord, celui de Cologne dont les archevêques-électeurs résidaient à Bonn depuis que la ville de Cologne avait conquis son indépendance et avait été érigée en ville libre d'Empire au XIII^{e} siècle; au sud, celui de Mayence dont la plus grande partie était située à l'est du Rhin; entre les deux, l'électorat de Trèves qui bordait les deux rives de la Moselle et englobait sur la rive droite du Rhin une bande de territoire allant de Vallendar et d'Ehrenbreitstein à Montabaur.

C'est à Coblence que siégeait le gouvernement de l'électeur de Trèves. La ville avait pris rang de capitale depuis qu'au siècle précédent un électeur avait fait bâtir un château, la Philippsburg, sur la rive opposée, au pied de la forteresse d'Ehrenbreitstein, et s'y était établi. Pour donner plus d'éclat à sa capitale et à sa cour, le dernier électeur de Trèves, le prince-archevêque Clemens Wenzeslaus (4), avait fait élever une nouvelle et fastueuse résidence sur la rive gauche, aux abords de la ville, et s'y était installé en 1786.

Johann Joseph Görres est né à Coblence le 25 janvier 1776. Il a vécu pendant près de dix-neuf ans sous le règne de cet électeur; c'est au cours des dernières années de son régime et en réaction contre lui que s'est éveillée sa conscience politique.

La famille de Görres. Le milieu social.

Les parents de Görres appartenaient à la petite bourgeoisie commerçante de la ville. Son père Moritz Görres, de vieille souche mosellane, faisait le commerce du bois flotté. En 1775, il épousa Therese Mazza, dont le grand-père était d'origine

(4) Clément Venceslas (1739-1812), fils de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne (sous le nom d'Auguste III), fut élu électeur de Trèves en 1768. Sa soeur Marie-Josèphe, épouse en deuxièmes noces du dauphin Louis de France, fut la mère de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X.

italienne. De cette union nacquirent huit enfants dont Joseph Görres était l'aîné.

La Bürgerschaft que constituaient alors dans les villes rhénanes les marchands et les artisans était réfractaire aux idées nouvelles. Les traditions corporatives,sociales et religieuses déterminaient son mode de vie et sa manière de penser. Moritz Görres ne semble pas avoir dérogé à cette norme. Il nous est dépeint comme un homme simple, voire un peu fruste, jovial et rude, dur à la peine et satisfait de sa condition,volontiers autoritaire dans sa famille aussi bien que sur son chantier (5). Fidèle aux usages reçus, il était hostile, à en croire son petit-fils, à toute innovation politique ou religieuse (6). Sa femme, dont les intérêts domestiques et les tâches familiales absorbaient le plus clair de l'activité, tenait de son milieu le souci de la considération sociale et l'attachement aux cérémonies et aux pratiques religieuses. On ne sait rien de précis de sa personnalité. Retraçant l'enfance de son père, Guido Görres l'évoque dans un passage qu'on aimerait plus explicite; "pas davantage, écrit-il, il n'a été donné à sa mère de pouvoir servir de guide grâce à un naturel riche et chaleureux, harmonieux et équilibré" (7).

(5) Les premiers biographes de Joseph Görres ont puisé l'essentiel des indications sur sa famille,son enfance et sa jeunesse dont ils émaillent leurs récits dans l'article biographique publié en 1851 par son fils Guido; d'autres détails sont empruntés aux chroniques de STRAMBERG. L'esquisse de Guido Görres s'appuie principalement,semble-t-il,sur des souvenirs évoqués dans le milieu familial, mais elle tire parti aussi d'anecdotes relatées dans des articles biographiques antérieurs. (Cf. bibliographie.)

(6) Moritz Görres semble avoir changé d'attitude plus tard sous l'influence de son fils si nous ajoutons foi à une liste manuscrite des "clubistes et jacobins de Coblence" qui date de 1799 et dans laquelle figure "Goerres,ein Holtzhändler und Mitglied des Club, besonders da sein Sohn der Goerres junior bey der Foteration als ein gelehrter aufgetretten"(HANSEN, Quellen IV,114

(7) "... die Mutter, der es auch nicht gegeben war,durch ein reiches,lebensfrisches,in sich geschlossenes harmonisches Gemüt ... zum Leitstern zu dienen" (G.GÖRRES,Hist.-pol. Blätter, Bd. XXVII, S. 7, 1851).

On ne peut guère mettre en doute que le climat dans lequel le jeune Görres a grandi n'était pas propice à son épanouissement intellectuel. L'emprise que le collège exerça sur son esprit fut d'autant plus forte et ses dons ne tardèrent pas à s'affirmer dans l'ambiance stimulante qu'il y connut.

Le collège de Coblence et l'Aufklärung culturelle en Rhénanie.

Görres entra en automne 1785 au collège ou gymnase de Coblence qu'il fréquenta pendant huit ans (8). L'enseignement que l'adolescent y reçut l'a fortement marqué de son empreinte. Le collège comprenait alors deux cycles d'études indépendants l'un de l'autre: aux six classes secondaires était superposé un cycle supérieur de deux années, le biennium philosophique, où était dispensé un enseignement universitaire (9). Après les classes du cycle secondaire, Görres a suivi de 1791 à 1793 les cours du biennium.

Le jeune collégien venait tout juste d'achever sa première année au gymnase quand une mutation rapide en changea profondément la physionomie et l'atmosphère. L'histoire de cet ancien collège de Jésuites sous le règne du dernier électeur de Trèves illustre avec une particulière netteté l'histoire des idées et de la civilisation dans le dernier tiers du XVIII^{e} siècle. Intimement liée à celle de la propagation des lumières dans les pays rhénans entre 1770 et 1789, elle nous fait saisir sur le vif par quelles voies les principes éclairés ont pénétré dans l'enseignement et comment la pensée philosophique et théorique

(8) L'année scolaire commençait au début de novembre et finissait vers la fin de septembre. Görres figure au palmarès de 1786 parmi les lauréats de la première année. C'est donc bien à la rentrée de 1785 qu'il est entré au collège, la date de 1786 qu'on indique le plus souvent est inexacte.
(9) L'enseignement philosophique était dispensé alors dans les Facultés de philosophie où tous les étudiants étaient tenus de suivre un cycle de deux ans, dit biennium, avant de pouvoir accéder aux autres Facultés (théologie, droit, médecine), ainsi que, par tradition, dans les séminaires de théologie. A Coblence, un électeur avait transféré ce cycle du séminaire au collège et assigné au nouveau biennium un programme d'études qui en faisait le pendant et l'équivalent de la Faculté de philosophie de l'Université électorale établie à Trèves.

a déterminé l'attitude des intellectuels épris de progrès en face des événements et conduit les plus actifs d'entre eux de l'Aufklärung réformiste à l'engagement révolutionnaire. Grâce aux recherches qui ont été consacrées à ces questions, l'histoire du mouvement des idées dans les pays rhénans à la veille de la Révolution nous est mieux connue et peut être retracée avec plus de justesse. En dégageant les lignes essentielles et les faits marquants de cette évolution, nous nous efforcerons d'en faire ressortir les aspects caractéristiques. (10)

Diverses conjonctures historiques ont favorisé le progrès des lumières dans les électorats ecclésiastiques sous les derniers électeurs. En 1773, l'ordre des Jésuites fut dissous par le pape Pie VI. Sa dissolution entraîna dans les territoires rhénans, tout comme dans les Etats catholiques du sud de l'Allemagne, la fin rapide de la suprématie qu'il détenait dans les universités et les écoles. La politique réformiste que les électeurs avaient amorcée depuis quelque temps en matière d'instruction et d'éducation s'en trouva facilitée. Pouvant disposer à leur gré des biens de l'ordre, ils tirèrent parti de cet accroissement de leurs ressources pour mettre en oeuvre leurs projets de refonte de l'enseignement.

L'effort réformateur de ces souverains avait ses racines dans une Aufklärung tempérée qui cherchait à concilier un catholicisme épuré avec les exigences de la raison critique et s'inspirait des réformes culturelles et scolaires de l'empereur Joseph II. Il s'appuyait sur le principe formulé par les philosophes et adopté par les despotes éclairés que l'instruction et l'éducation étaient affaire de l'Etat et qu'il incombait donc au pouvoir politique de prendre en charge et d'organiser l'enseignement à tous les niveaux.

(10) Les ouvrages les plus importants sur ces questions sont cités dans notre bibliographie. Les Quellen de HANSEN réunissent une somme considérable de renseignements. Une étude d'ensemble récente de l'Aufklärung culturelle et politique dans les pays rhénans fait cependant défaut actuellement. La synthèse des nombreux matériaux existants reste à faire.

Deux courants de pensée soutenaient le mouvement de réformes dans les Etats rhénans, l'Aufklärung catholique, partie du sud de l'Allemagne, qui visait à une rénovation de l'Eglise par l'étude critique des institutions et des doctrines à la lumière de l'histoire et par une religiosité plus intérieure (11), et le courant "philosophique", fortement empreint d'esprit voltairien au départ, qui entendait soumettre toute croyance, toute tradition et tout ordre établi au libre examen et aux exigences de la raison.

Mayence, où dès le milieu du siècle des hommes d'Etat imprégnés de la philosophie des lumières ont entrepris des réformes (12), a été le premier électorat ecclésiastique à s'engager dans la voie d'une refonte de l'enseignement : entre 1771 et 1774, des mesures décisives amorcèrent la transformation des structures scolaires et la réorganisation des études (13). De son côté, Clemens Wenzeslaus, qui avait été élevé dans l'atmosphère intellectuelle raffinée de la cour de Dresde, fit appel dans les débuts de son règne à des ministres éclairés (14) et nomma chancelier de la régence en 1775 un autre partisan de l'Aufklärung, Georg Michael von La Roche (15). Mais quand il s'avéra que des écrits satiriques contre les ordres religieux, les Briefe über das Mönchswesen, parus sous le voile

(11) L'Aufklärung catholique - sur laquelle il n'existe malheureusement pas une étude d'ensemble présentant l'état actuel des recherches - a joué un rôle important dans le grand mouvement de l'Aufklärung dans les pays rhénans, mais il n'est pas toujours aisé d'en tracer les contours et les limites. Parmi les intellectuels révolutionnaires, on trouve un certain nombre d'anciens prêtres partis de l'Aufklärung catholique; beaucoup d'entre eux sont devenus des adversaires déclarés de l'Eglise, mais ils n'ont pas tous rompu avec elle.

(12) Notamment le comte Friedrich v. Stadion, admirateur de Voltaire et adversaire acharné des jésuites, sous l'électeur Friedrich Karl Joseph (1743 - 1763) et le chancelier v. Benzel sous Emmerich Joseph (1764 - 1774).

(13) Création d'une Schullehrerakademie; réforme des écoles; réforme des études dans les collèges (élimination des jésuites en 1773).

(14) Le baron v. Hornstein-Göffingen, nommé 1. Konferenzminister en 1770, et le baron v. Hohenfeld, nommé 2. Konferenzminister en 1776.

(15) Fils adoptif du comte Stadion (cf. note 12). Nommé conseiller secret par l'électeur de Trèves en 1771, il s'était installé à Thal-Ehrenbreitstein où sa femme, la célèbre romancière Sophie La Roche réunissait un cercle littéraire. (Cf. Goethe, Dichtung und Wirklichkeit, III, 13)

de l'anonymat (16), étaient l'oeuvre du chancelier, l'électeur le renvoya, ce qui entraîna la démission de ses deux ministres solidaires de l'aile avancée de l'Aufklärung intellectuelle. En réalité, la chute des "triumvirs" n'était que la conséquence du repli, manifeste depuis 1778, qui s'était opéré dans l'orientation politique du prince - archevêque de Trèves (17).

Le mouvement de réformes, en effet, n'a pas été poursuivi de façon continue ni simultanément par les électeurs rhénans. Des temps d'arrêt et des retours en arrière en ont entravé la progression avant qu'une réaction politique générale ne fût finalement déclenchée par les premiers troubles révolutionnaires. Alors que l'électeur palatin Karl Theodor, absolutiste de tempérament, mais assez tolérant au cours de la période de Mannheim, ne tarda pas à combattre les lumières après avoir installé son gouvernement à Munich (18), le cours politique suivi dans les électorats ecclésiastiques évolua diversement. A Bonn, les réformes entreprises par l'électeur Max Friedrich (1763 - 1784) furent continuées avec fermeté dans le sens d'une Aufklärung modérée par son successeur, l'archiduc Max Franz (1784 - 1801), qui était proche de son frère, l'empereur Joseph II, par sa lucidité d'esprit et ses conceptions éclairées tout en usant dans l'exercice du pouvoir de la même souplesse diplomatique que son frère Léopold, grand-duc de Toscane. A Mayence, le prince - archevêque Friedrich Karl von Erthal, élu en 1774 par le chapitre grâce aux voix des opposants, avait rompu à ses

(16) Les Briefe ont paru en quatre volumes de 1771 à 1780.
(17) Sa politique, en matière religieuse notamment, était fortement influencée alors par son confesseur, l'ex-jésuite alsacien François Henri Beck. Le conseiller intime de l'électeur fut renvoyé à son tour en 1782 quand on découvrit ses menées politiques secrètes: pour creuser le fossé entre les partisans des lumières et le souverain, il avait inspiré la divulgation de lettres que Clemens Wenzeslaus avait échangées avec Joseph II au sujet des édits de tolérance de l'empereur qu'il avait critiqués.
(18) Cf. note 3, page 7. Aux yeux des libéraux, le conseiller munichois de Karl Theodor, le jésuite Ignaz Frank qu'ils exécraient, représentait l'obscurantisme intolérant et agressif.

débuts avec la politique de réformes de ses prédécesseurs, mais après s'être distancé graduellement du courant réactionnaire, il opéra en 1781 un revirement spectaculaire en faveur des partisans de l'Aufklärung. De son côté, Clemens Wenzeslaus s'engagea à nouveau dans la voie des réformes au cours de cette décennie, non sans atermoiements du reste, en confiant à des modérés leur réalisation (19). A la suite de cette évolution,les électeurs ecclésiastiques mènent pendant un certain nombre d'années une politique réformiste convergente. La rénovation de l'enseignement en particulier a pris toute son ampleur dans leurs Etats entre 1780 et 1788.

A Mayence et à Bonn,c'est le renouvellement de l'enseignement supérieur qui fut la préoccupation primordiale des électeurs dans ce domaine. A Mayence, une réforme profonde fut élaborée et de grandes festivités marquèrent en 1784 la rentrée de la nouvelle Université. Le corps enseignant comprenait désormais une cinquantaine de professeurs: la majorité d'entre eux se réclamait de la philosophie éclairée,ils allaient faire de Mayence le principal foyer de l'Aufklärung dans les pays rhénans (20). A Bonn, une Académie universitaire avait été créée en 1777 en opposition à l'Université de Cologne où dominait l'orthodoxie conservatrice. Dès le début, elle avait constitué un centre de l'Aufklärung et l'extension qu'elle prit en 1783 renforça encore cette orientation. Max Franz, poursuivant l'oeuvre de son prédécesseur, la transforma en Université: celle-ci fut solennellement inaugurée en novembre 1786. A Bonn comme à Mayence, mais avec moins d'ampleur,un courant progressiste allait s'affirmer de plus en plus nettement au sein du mouvement éclairé. A l'Université de Trèves,les réformes furent moins vastes,mais il y eut un renouveau des études et l'Aufklärung y gagna également du terrain, notamment dans les Facultés de théologie et de philosophie où se dessina la même évolution

(19) En janvier 1782, il prit pour Ministre un opportuniste, le baron v. Duminique qui resta en fonctions jusqu'en 1802.
(20) En 1788, Georg Forster succéda comme bibliothécaire à Johannes Müller.

Le dessein commun poursuivi avec le plus de persévérance par les électeurs, même pendant les périodes de repli, tendait à mettre l'enseignement sous l'autorité souveraine de l'État, à l'exemple de la politique pratiquée par Joseph II. A cette fin, des "écoles normales" furent instituées sur le modèle viennois pour la formation des instituteurs (21). Mais avant tout il fallait soustraire la direction de l'enseignement aux autorités diocésaines : les électeurs la tranférèrent à des commissions scolaires composées de membres, ecclésiastiques ou laïcs, directement nommés par eux. Leur autorité d'archevêques empêcha les résistances de se manifester trop ouvertement.

La commission instituée par Clemens Wenzeslaus en novembre 1780 a exercé une action décisive sur l'orientation et la rénovation de l'enseignement dans l'ensemble de l'électorat. Des remaniements successifs y introduisirent des défenseurs de plus en plus marqués des idées modernes. En 1785,l'électeur en confia la présidence au chanoine capitulaire de Trèves Friedrich Hugo von Dalberg, alors âgé de 25 ans (22). Le jeune baron avait fait ses études à l'Université de Göttingen qui était à cette époque un haut lieu de l'Aufklärung. Par la suite, il avait adhéré à la société secrète des Illuminés, la branche politiquement la plus marquée de la franc-maçonnerie (23). Partisan déclaré du progrès

(21) A Mayence dès 1776, à Bonn en 1783, à Coblence en 1784.
(22) Frère cadet de Karl von Dalberg qui, Statthalter de l'électeur de Mayence dans l'enclave d'Erfurt, fut élu coadjuteur de ce dernier en 1787.
(23) Cf. Hansen I,51,note 4. L'ordre maçonnique des Illuminés, fondé en Bavière par Weishaupt en 1776, réorganisé par le baron v. Knigge en 1780, s'est répandu en Rhénanie à partir de 1782. En raison des persécutions dont l'ordre,accusé de menées subversives,eut à souffrir en Bavière, le responsable des provinces allemandes délia les adhérents de leurs obligations en avril 1785. Les grades supérieurs avaient pour mot d'ordre de briguer les hautes fonctions politiques et les postes de direction à la tête de l'enseignement. Bien qu'il ne fût encore qu'illuminatus minor (1er grade), Dalberg semble avoir agi selon ces directives. Aufklärer d'avant-garde,il appartenait à l'aile réformiste et ne voulait pas renverser,mais transformer le régime.

et des réformes, ennemi juré de l'influence jésuite, il entreprit de fonder l'enseignement sur l'esprit philosophique nouveau et les principes éclairés. Son but fondamental à la tête de la commission fut la modernisation des études dans les collèges. A cet effet, il publia en septembre 1786 un nouveau programme pour les classes secondaires qui entra en vigueur dès la rentrée d'octobre. Les directives à l'usage des professeurs insérées dans le texte préconisaient de nouvelles méthodes d'enseignement.

Ces instructions offrent un intérêt particulier pour l'histoire de l'Aufklärung en Rhénanie et sollicitent à ce titre notre attention. Elles attachent une importance primordiale à la formation morale des élèves. Pour prendre sur eux de l'autorité et de l'influence, le maître doit gagner leur confiance : telle est, selon Dalberg, la base de tout système éducatif moderne. Il est recommandé aux maîtres de pratiquer l'observation psychologique et l'étude des caractères pour adapter leur pédagogie au tempérament de chacun, et de fonder l'éducation morale non sur des préceptes énoncés dogmatiquement, mais sur le commentaire de récits significatifs tirés des écrivains ou de l'histoire. (24)

Le programme d'études, établi dans l'optique des réformateurs de l'époque, était conçu en vue de former des esprits ouverts au monde moderne. Il visait à allier à la culture traditionnelle un savoir scientifique solide et à faire déboucher la connaissance du passé sur une conception éclairée du présent. Une place plus large était faite aux mathématiques et aux sciences de la nature à côté des langues anciennes, à la géographie à côté de l'histoire. L'étude de la langue maternelle était renforcée.

(24) Voir le texte du nouveau programme d'études dans Hansen I, 117 - 128. Il apparaît que les pédagogues de notre temps ont eu des précurseurs il y a deux siècles. Si nous en croyons les plaintes de l'époque, les nouvelles méthodes, pas toujours pratiquées avec adresse, ont entraîné une propension immodérée aux discussions et quelque relâchement de la discipline.

Le changement le plus important apporté aux méthodes portait sur l'enseignement historique. "Pour que l'histoire ne se réduise pas à un simple registre des souverains, des guerres et des batailles, disent les instructions, on la traitera dans l'optique d'une histoire de l'humanité entière : l'origine de cette dernière, les étapes de sa formation, les périodes d'épanouissement et de déclin, l'état politique, matériel et moral aux diverses époques seront étudiés à partir des causes et décrits avec concision" (25). En d'autres termes, Dalberg entendait faire enseigner dans les collèges l'histoire de la civilisation. Il comptait pouvoir procurer ainsi une audience plus large à l'enseignement donné à l'Université de Göttingen par le célèbre historien et publiciste Aug. Ludwig Schlözer et son collègue Gatterer. Leur conception de l'histoire s'inspirait de l'Essai sur les moeurs et l'esprit des nations de Voltaire (1756) qui avait pour but d'illustrer la philosophie des lumières. Les professeurs étaient invités à se familiariser avec leurs ouvrages sur l'histoire universelle. Parmi les textes dont il leur était recommandé de s'imprégner figurait un court traité de Schlözer dans lequel était exposée sa conception du mouvement ascendant de l'histoire et du progrès irréversible de l'humanité (26). C'est par le canal de l'histoire de la civilisation que Dalberg espérait faire pénétrer le plus aisément la pensée éclairée dans l'enseignement secondaire.

Pour appliquer ses directives, il fallait des professeurs animés de l'esprit nouveau. Aussi la commission accéléra-t-elle le renouvellement du corps professoral dans les gymnases électoraux de Trèves et de Coblence. De jeunes prêtres séculiers furent appelés dès leur sortie du séminaire à remplacer les anciens jésuites encore en exercice dont on favorisa ou hâta le départ.

(25) Cf. HANSEN I,125 : "Damit aber die Geschichte kein bloßes Regenten-,Kriegs- oder Schlachtenregister werde, so muß dieselbe als Geschichte des ganzen Menschengeschlechts abgehandelt, seine Entstehung, stufenweise Bildung, Blüte, Verfall, politischer, sittlicher und physischer Zustand in jedem Zeitraum aus Gründen studieret und bündig vorgetragen werden."
(26) Le complément Ideal der Weltgeschichte qui figure dans SCHLÖZER, Vorstellung der Universalhistorie (Göttingen,1772).

Les nouveaux professeurs nommés entre 1784 et 1789 appartenaient tous à une génération d'ecclésiastiques influencés par la philosophie de l'Aufklärung, ils avaient été choisis en raison de leur ouverture aux idées éclairées. Ils semblent avoir eu pour la plupart un grand ascendant sur l'élite de leurs élèves et nous aurons à préciser l'influence exercée par certains d'eux sur le jeune Görres. Une même évolution politique les entraînera dans le camp des républicains. Presque tous prendront part, plus ou moins activement, à l'action des patriotes; plusieurs d'entre eux figureront parmi les chefs du mouvement.

Görres au collège.

Quand la réforme scolaire commença à transformer l'atmosphère du gymnase de Coblence, Görres était encore au début de ses études secondaires. Les appréciations de ses professeurs qui sont en partie conservées, divers témoignages et un certain nombre d'anecdotes caractéristiques donnent une image assez nette du collégien (27). Tout au long de sa scolarité il apparaît comme un élève brillant, parfois difficile. On lui reconnaît unanimement des dons remarquables; il avait l'intelligence vive, une mémoire prodigieuse. Assidu au travail quand la matière ou la question étudiées étaient à son goût, il proportionnait son effort à l'intérêt qu'il éprouvait et affirmait à l'occasion ses répugnances. "Toujours occupé, mais uniquement de ses sujets préférés",dit son bulletin de 1791. Cette passion pour un objet de prédilection est un trait de sa nature. "Pendant ma vie entière, écrit-il à sa fiancée, il s'est toujours trouvé quelque chose pour susciter chez moi un attachement exclusif" (28).

(27) C'est d'après les seuls documents scolaires ou témoignages de première main que nous esquissons un portrait du collégien. Les renseignements utiles sont rassemblés dans les articles de M. PAULUS et de G. REITZ, le tome I des Quellen de J. HANSEN ainsi que dans l'ouvrage de R. REISSE, p. 22 - 24 (cf. bibliogr.).
(28) Lettre à sa fiancée du 16 germinal an VIII /6 avril 1800. Cf. Ges. Briefe I ou SCHELLBERG, WuB II,57.

De bonne heure, une curiosité d'esprit peu commune provoqua chez lui une grande avidité de lectures. Il y eut d'abord une période d'engouement pour les récits de voyages et les descriptions de pays exotiques qui étaient alors en vogue. Il rêva même pendant quelque temps de devenir navigateur et explorateur de terres inconnues (29). La vie et l'histoire des peuples étrangers le passionnaient. Cet intérêt d'ordre ethnographique reparaîtra dans son oeuvre sous diverses formes. Le publiciste va tirer avantage de ses connaissances pour illustrer une argumentation ou animer une scène imaginaire. Et dans les investigations ultérieures du mythologue et de l'historien et orientaliste il ressurgit en quelque sorte transposé dans le passé (30).

Un peu plus âgé, le collégien reporta sa prédilection sur les sciences de la nature (31). Mais s'il ne semble pas faire de doute que dès sa jeunesse Görres a partagé avec son époque le goût de la classification et de l'expérimentation, il est peu vraisemblable qu'il ait poussé très loin, dès ce moment-là, les études entreprises de son propre chef. C'est à l'enseignement reçu en classe qu'il doit la base solide de ses connaissances scientifiques. Le carnet de notes dans lequel il a consigné les résultats de ses recherches et réflexions personnelles à partir de 1793 et dont nous aurons à parler plus loin n'a été commencé en effet que vers la fin de la dernière année passée au gymnase (32).

(29) Cf. l'article des Zeitgenossen (voir bibliographie), p.173, et les souvenirs de Guido GÖRRES, Hist.-pol. Blätter XXVII, p.126.
(30) Le jeune théoricien du Allgemeiner Friede englobe ce qui touche à l'ethnologie dans le concept d'anthropologie (entendu au sens large de la philosophie du 18e siècle qu'on retrouve dans GADAMER et VOGLER, Neue Anthropologie, étendu a la biologie, la philosophie, la psychologie, la sociologie etc.
(31) Les souvenirs de Guido Görres sont d'une navrante imprécision. Ses premiers biographes ont fait de Görres un prodige en brodant avec une extrême fantaisie autour des anecdotes publiées à son sujet. Les recherches objectives commencent vers 1910.
(32) La première date figurant en tête d'une note est celle du 18 août [1793]; Görres l'a inscrite à la page 16 de ce carnet. Cf. GGS II,2, p. 236 et 356.

Dans le milieu familial, dont Guido Görres fait ressortir "l'aridité et l'indigence intellectuelles", le jeune collégien passait pour "une tête excentrique" (33). Souhaitant échapper à cette incompréhension, il s'aménagea dans le vieux grenier de la maison un refuge où il pouvait n'en faire qu'à sa guise. L'opposition au milieu familial,d'abord latente, s'accrut chez l'adolescent et il semble bien que l'emprise du collège devint d'autant plus forte qu'il s'écartait davantage des siens.

L'enfant avait été élevé dans les principes et la pratique de la religion catholique, dans le respect de l'Eglise et de ses dignitaires. Au collège, il observe au début une conduite conforme à cette éducation et obtient même en première année les premiers prix de catéchisme et d'histoire biblique. Mais de classe en classe,il va s'imprégner davantage de la nouvelle atmosphère qui se développe au gymnase. Son esprit frondeur se retourne contre l'obscurantisme du passé, il est réceptif aux idées nouvelles. Dès sa douzième année, si nous en croyons les Zeitgenossen, il manifeste un état d'esprit critique. Ayant à remettre un devoir en vers,il compose un poème satirique contre le Saint-Siège et la cour de l'électeur de Trèves. Le professeur le lit devant la classe,puis le déchire (34). En 1825, Clemens Brentano,son cadet de deux ans, qui a connu le jeune Görres au gymnase de Coblence qu'il a fréquenté de 1787 à 1789, évoque en ces termes le souvenir du collégien de ces années-là : "Depuis ta prime jeunesse, tu as été si totalement une bouche publique,précocement disert et franc de la gueule" (35).

(33) "Er sollte nach Gottes Fügung in einer geistigen Dürre und Mittellosigkeit und als exzentrischer Kopf eher zurückgestossen als gefördert ... einsam und sich selbst überlassen emporwachsen" G.GÖRRES, ouvr. cité, p. 7.
(34) Cf. Zeitgenossen,p.173. On regrette d'autant plus le manque de précision que l'anecdote est significative et plausible. Guido Görres,p. 127,dit qu'il "ne met pas le moins du monde en doute" son authenticité. On peut en conclure que dès ce moment-là l'influence du nouveau professeur qui prend la classe en 1786 ou 87 se fait sentir.
(35) Cf. lettre de Brentano à Görres du 22 juin 1825 in Ges.Briefe III,178 : "Du bist von früher Jugend an so ganz ein öffentlicher Mund gewesen,frühmündig und freimaulig".

La formation intellectuelle du jeune Görres a été fortement influencée dans les grandes classes du cycle secondaire par Johann Philipp Nicola qui a été son professeur de 1788 à 1791, en 4ème, 5ème et 6ème années (36). L'enseignement de ce jeune prêtre qu'animait une foi ardente dans le progrès des lumières était conçu dans l'esprit des directives de Dalberg. Grâce à un hasard favorable, nous pouvons nous en faire une idée précise : on a retrouvé un exposé sommaire, rédigé par lui-même, des grandes lignes du cours d'histoire moderne fait par Nicola dans la classe de Görres en 1789/90, donc après le début de la Révolution française (37). Dans ce cours, l'évolution historique depuis le XV^{e} siècle est présentée comme devant aboutir à l'affranchissement total de l'homme. Ce qui a ouvert la voie libératrice à l'humanité, ce sont, dans le domaine matériel, les conquêtes scientifiques et les inventions techniques qui ont conduit à la découverte du Nouveau Monde, et dans le domaine intellectuel, le mouvement d'idées de la Renaissance et la propagation de la Réforme. Certes, par la suite, les guerres de religion ont replongé l'humanité dans l'anarchie et la barbarie, mais la civilisation l'a finalement emporté et la tolérance a été proclamée dans les traités de paix. Depuis lors, les lumières ont poursuivi sans répit leur inlassable combat. Grâce à elles, le XVIII^{e} siècle s'est illustré par un essor magnifique de l'astronomie, de la physique, de la médecine, de la philosophie. Et l'espoir est permis que les trois siècles révolus depuis les débuts de l'ère moderne (Christophe Colomb, Luther) n'auront été que "la belle aurore d'un jour encore plus beau pour toute la postérité".

(36) Nicola a été nommé au gymnase de Coblence en 1786, à 23 ans. D'après un arrêté de 1781, les professeurs devaient suivre la classe dont ils avaient la charge jusqu'à la fin du cycle secondaire. On a retrouvé les bulletins établis en 1789 et en 1791 par Nicola pour Görres et ses camarades de classe.
(37) Cf. HANSEN, Quellen I, 684 à 686. Cet exposé figure dans les "programmes d'examen" du collège de Coblence pour 1790. A la fin de l'année scolaire, les élèves de toutes les classes des gymnases de Coblence et de Trèves passaient un examen public. Les "programmes" annuels donnaient une sorte de compte rendu des divers enseignements sur lesquels portaient les interrogations.

Ces conceptions éclairées, cette foi, Görres y a pleinement adhéré. L'enseignement de Nicola a éveillé chez l'adolescent une résonance durable. Son esprit, qui inclinait aux grandes vues d'ensemble et aux vastes synthèses, y a puisé une nourriture substantielle. Et sans doute n'est-il pas excessif de considérer que la prédilection du journaliste pour l'art de brosser à grands traits les lignes d'une évolution historique a ses premières racines dans la manière de présenter les événements chère à son ancien professeur.

Toutefois, c'est dans les classes du biennium philosophique qu'il a fréquentées de novembre 1791 à septembre 1793 que la pensée de Görres s'est véritablement façonnée, que sa personnalité s'est affirmée. Ce sont les deux professeurs principaux de ce cycle, Heinrich Gerhards et Johann Nikolaus Simon, qui ont exercé pendant ces deux années une influence décisive sur son orientation. Gerhards enseignait "la logique", c'est-à-dire la philosophie générale, et l'histoire de la philosophie, Simon à la fois les mathématiques et la morale. L'un et l'autre ont porté sur leur élève des appréciations très élogieuses qui témoignent de l'intérêt et du zèle avec lesquels il a travaillé sous leur direction (38). Dans une lettre à sa fiancée, Görres évoque cet enseignement qui a alimenté chez lui un goût inné de la spéculation abstraite (39).

Gerhards et Simon, nommés au biennium par la commission scolaire dirigée par Dalberg, étaient comme Nicola des médiateurs des idées nouvelles. L'évolution de la pensée philosophique de Gerhards nous est connue (40) : de la philosophie des lumières qu'il a d'abord enseignée selon les vues de la Popularphilosophie

(38) Son bulletin de 1792 dit: Veranlagung ausgezeichnet.
Philosophie: Fleiß groß; Ausdauer vollkommen.
Mathematik : Fleiß vorzüglich; Ausdauer vollkommen; Fortschritt vorzüglich.
Sur l'année scolaire 1792/93, on ne dispose pas de documents.
(39) Cf. la lettre à la fiancée du 30 janvier 1800 : "Reichliche Nahrung fand mein Kopf auf dem Felde der Spekulation."
(40) Cf. G.REITZ, Der philosophische Unterricht am Coblenzer Gymnasium zu J. Görres' Schülerzeit in Coblenzer Volkszeitung, 23./24. I. 1926.

il a passé à la philosophie critique de Kant qu'il fut un des premiers Rhénans à adopter. L'intérêt pour la pensée kantienne qu'avaient suscité les Briefe über die Kantische Philosophie de K. L. Reinhold, professeur à l'Université d'Iéna, quand le Deutscher Merkur de Wieland les publia en 1786 et 1787 s'était fortement accru dans les milieux éclairés rhénans après la publication de la Critique de la raison pratique en 1788. Les théories kantiennes ne tardèrent pas à être enseignées dans les Universités rhénanes, à Bonn par Elias van der Schüren, à Mayence par Dorsch, à Trèves par H.Meurer. Gerhards adhéra à la philosophie critique dès 1789/90; c'est sur elle qu'était fondé son enseignement quand Görres devint son élève. Simon semble avoir été plus lent à se dégager des conceptions de Feder (41) et de l'eudémonisme qui faisait de la recherche du bonheur le grand ressort de l'action morale, mais on peut tenir pour certain que c'est la morale kantienne qu'il a enseignée à Görres (42).

(41) Les manuels de philosophie de Feder, professeur à l'Université de Göttingen, l'un des représentants les plus influents de la Popularphilosophie, étaient alors en usage dans de nombreuses Facultés, y compris une partie des Facultés catholiques.

(42) Cf. G.REITZ, J.N.Simon, Joseph Görres' Moralprofessor in Mittelrheinische Geschichtsblätter, 1927, Nr. 1. Hansen s'est rallié à l'avis de Reitz que Simon est plutôt resté fidèle à la Popularphilosophie. Deux témoignages extraits de récits de voyage qu'il mentionne infirment pourtant cette opinion. Dans sa Beschreibung meiner Reise in den Departementern vom Donnersberge, vom Rhein und von der Mosel im 6. Jahre der französischen Republik (Berlin 1799), un républicain rhénan, J.N.BECKER, parlant de la lutte des obscurantistes contre l'Aufklärung au gymnase de Coblence après 1790, écrit: "Doch gelang es noch zwei wackeren Männern, Simon und Gerhards, durch Mathematik und kritische Philosophie einen Funken in den Busen ihrer Schüler zu werfen, der jetzt erst Früchte zu tragen anfängt." (HANSEN, Quellen I, 687, note 3.) De son côté, un voyageur qui a passé par Coblence en avril 1794, auteur anonyme d'une Reise von Mainz nach Köln im Frühjahr 1794 in Briefen (Köln, 1795), note: "Auch machte ich die Bekanntschaft zweier herrlichen Männer, die als Professoren der Philosophie beim hiesigen Seminarium angestellt waren. Beide dozierten über Kants Kritik." (HANSEN, Quellen III, 134, note 1.) Il ne peut s'agir que de Gerhards et de Simon. Le public semble avoir désigné assez couramment par le terme de Seminar le biennium par lequel il fallait passer obligatoirement avant de pouvoir entrer au grand séminaire où n'enseignaient que des théologiens. Aucun d'eux n'était kantien.

L'enseignement philosophique qu'il a reçu pendant les deux années du biennium a laissé dans l'esprit de Görres une empreinte kantienne durable. Comme ses maîtres,c'est dans le sillage des lumières qu'il s'est initié à la pensée de Kant. La philosophie critique partait des mêmes postulats que l'Aufklärung: elle proclamait le principe du libre examen et assignait à l'émancipation de l'individu comme à l'évolution de l'humanité des fins rationnelles. La conception nouvelle de l'homme qu'elle proposait était fondée sur l'examen critique de la nature de la raison et des limites de la connaissance d'une part, sur la liberté morale de la personne et les règles d'action qui en découlent d'autre part. On retrouve dans le premier ouvrage de Görres des traces de la théorie kantienne de la connaissance. Mais l'ascendant exercé par Kant sur la jeunesse de ces années-là s'explique avant tout par l'enthousiasme qu'ont suscité dans l'élite éclairée les principes de l'éthique kantienne. Il est manifeste que l'influence de sa pensée sur Görres tient aux mêmes raisons. Un passage célèbre de Der allgemeine Frieden, ein Ideal est une apologie de Kant et de la valeur éducative de sa doctrine.

Nous pensons avoir montré de manière probante dans ce chapitre que c'est essentiellement à l'enseignement reçu au collège que Görres doit sa formation intellectuelle et sa première orientation. Toutefois, il manque encore à cette démonstration un élément primordial: pour saisir toute la portée de l'enseignement donné à cette époque dans les Universités et dans les collèges des pays rhénans par les partisans de l'Aufklärung - dont les kantiens représentaient l'élément le plus avancé - il faut le situer dans le contexte politique consécutif aux événements révolutionnaires de 1789.

CHAPITRE II

LA REACTION POLITIQUE DANS LES ELECTORATS ET SES CONSEQUENCES. LA GENESE DES CONVICTIONS REPUBLICAINES DU JEUNE GÖRRES.

Effrayés par les événements révolutionnaires en France, alarmés par la révolte des Pays-Bas autrichiens et bien plus encore par le soulèvement de l'évêché de Liège contre son prince-évêque (1), touchés par les mesures prises à l'égard des princes possessionnés en Alsace et surtout, à partir d' avril 1790, par les lois concernant l'Eglise et le clergé (2), les électeurs ecclésiastiques s'engagèrent promptement dans une politique de défense de l'ordre établi et de réaction.

En juin 1790, la propagande révolutionnaire commença à déployer une grande activité dans les contrées rhénanes proches de la France. L'action entreprise à partir de Strasbourg et de Paris par une large diffusion de tracts et par l'envoi d'émissaires clandestins sema une véritable épouvante parmi les gouvernants de ces pays. Un contrôle très sévère fut établi aussitôt aux frontières. Entre 1790 et 1792, des mesures de plus en plus rigoureuses furent édictées "contre la propagation des écrits et des principes qui provoquent à la rébellion et à l'émeute, en particulier ceux qui incitent au renversement de la constitution actuelle du Reich ainsi que de celle du territoire ou à la perturbation de l'ordre public": la censure préalable de toutes les publications, le contrôle des journaux, la confiscation des écrits subversifs et la

(1) Le prince-évêque s'était enfui de Liège le 27 juillet 1789 et s'était réfugié à l'abbaye de Saint-Maximin près de Trèves. Il fut rétabli dans ses pouvoirs le 12 janvier 1791 à la suite de l'intervention d'un contingent autrichien.
(2) Par la loi du 12 juillet 1790 sur la constitution civile du clergé, il était mis fin à l'autorité métropolitaine de l' archevêque-électeur de Trèves sur les évêchés de Metz, Toul, Verdun, Nancy et Saint-Dié et à celle de l'archevêque - électeu de Mayence sur le diocèse de Strasbourg.

poursuite de leurs auteurs comme de leurs diffuseurs, l'interdiction de la vente des livres, brochures ou journaux subversifs allemands ou étrangers, la surveillance des libraires (3). A l'instigation des électeurs, Léopold II promulgua le 3 décembre 1791 un édit impérial qui avait pour but de réprimer sur tout le territoire du Reich toute publication tendant au renversement des institutions politiques. Les ordonnances publiées dans les électorats rhénans prohibaient en outre comme subversifs au même titre les écrits portant atteinte à la religion. Abolie dans le domaine politique, la liberté d'expression était également muselée dans le domaine religieux. On assistait à un retournement apparemment complet de la politique éclairée suivie par les électeurs ecclésiastiques au cours de la décennie précédente. En fait, si la réaction fut générale sur le plan politique, elle fut plus ou moins accentuée sur le plan religieux et spirituel, son ampleur variant selon le tempérament et la tournure d'esprit de chaque électeur (4).

Clemens Wenzeslaus fut le premier à s'engager dans la voie de la réaction religieuse et culturelle et à renier les efforts faits antérieurement dans un esprit éclairé pour émanciper l'école et l'Etat de la tutelle de l'Eglise. Ce revirement devint manifeste dès le printemps de 1789. La hantise grandissante de l'esprit de révolte aviva en lui "le désir de garder intacte la doctrine du vrai christianisme", seule capable à ses yeux "de lutter inébranlablement contre les principes dangereux des écrits corrompus et les préjugés fallacieux de maints contempteurs de la religion" (5). Dans le mandement de carême, particulièrement significatif, qu'il adressa à son clergé le 25 janvier

(3) Cf. l'ordonnance de l'électeur de Cologne en date du 27 février 1792 qui codifie les mesures prises antérieurement.
(4) Restant dans la ligne de l'absolutisme éclairé, Max Franz de Cologne demeura relativement tolérant dans le domaine religieux et ne condamna ni le fébronianisme ni le kantisme.
(5) Cf. l'ordonnance du 1er décembre 1789 dont le premier alinéa est une sorte d'exposé des motifs, HANSEN, Quellen I, 488.

1790, il dénonçait les ravages causés par l'irréligion qui ne cessait de progresser et, répudiant l'esprit éclairé, condamnait "les principes qui ont pour origine l'aveuglement de la raison et qui, universellement suivis, entraîneraient le bouleversement général des Etats". Cette lettre pastorale au style contourné fait apparaître clairement le lien qui unit dans sa pensée la défense de l'ordre établi au retour à l'orthodoxie religieuse. "Comme le bien public, y est-il dit, ne saurait s'imaginer sans l'ordre public, ni l'ordre sans la soumission à l'autorité, ni la soumission de tous sans la conviction que l'autorité légitime est d'institution divine, l'esprit perturbateur qui répand les ténèbres en arborant l'étendard des lumières s'efforce d'amener les peuples à considérer l'obéissance à l'autorité légitime comme un joug intolérable ... et, pour qu'ils refusent d'autant plus facilement d'obéir aux autorités, à rejeter l'obéissance à la divinité invisible, la religion, comme une sujétion trop pesante issue de la superstition" (6).

Contrairement à ce qui se passa à Bonn et à Mayence, le revirement politique de Clemens Wenzeslaus se manifesta d'abord dans le domaine de l'enseignement. D'avril à décembre 1789, la commission scolaire fut l'objet d'une série de mesures régressives. Après en avoir transféré le siège central de Trèves à Coblence où elle était plus facile à contrôler, la régence électorale procéda à un remaniement de la commission pour en éliminer les partisans prononcés de l'Aufklärung (7). Le coup décisif fut porté à la réforme de 1780/1785 par l'ordonnance du 1er décembre 1789 qui enleva à la commission ses responsabilités essentielles et les restitua aux hautes autorités ecclésiastiques. Dalberg donna aussitôt sa démission. La commission mise sous tutelle joua un rôle amoindri jusqu'à sa suppression en 1793.

(6) Cf. HANSEN, Quellen I, 535 - 536.
(7) Le seul membre de cette nouvelle commission qui fût un enseignant et un partisan des idées éclairées était le directeur ou régent du gymnase de Coblence Mathie.

L'ordonnance confiait principalement aux autorités ecclésiastiques, assistées à cet effet d'inspecteurs nommés par l'électeur, le contrôle des enseignements théologiques d'une part, et celui de l'enseignement de la philosophie, tant à l'Université que dans les gymnases, d'autre part. A l'avenir, aucune thèse ne devait être soutenue, aucun manuel adopté dans ces disciplines sans leur autorisation préalable. Ces mêmes instances étaient habilitées à suspendre, après enquête, les professeurs et les maîtres suspects d'enseigner des doctrines dangereuses, la décision finale étant réservée à l'électeur.

En même temps que l'enseignement progressiste, l'imprimé fut la cible de la réaction intellectuelle. Dans les premiers mois de 1790, une commission de censure des livres fut instituée afin de rechercher et d'éliminer les ouvrages, brochures ou périodiques pernicieux pour la religion ou la morale. Ce n'est que plus tard dans l'année, le 13 septembre 1790, que la censure fut étendue aux écrits incitant à la rébellion et à l'anarchie.

Dès avant la grande vague de la propagande révolutionnaire les électeurs avaient commencé à surveiller les journaux publiés dans leurs capitales pour limiter et contrôler les nouvelles données au public sur les événements français. A Coblence, le Kurtrierisches Intelligenzblatt avait cessé depuis le début de 1790 de donner des comptes rendus suivis sur la Révolution. Placé sous le contrôle d'un censeur, il se contenta par la suite de publier irrégulièrement des correspondances de Paris, généralement hostiles à l'Assemblée nationale. Pour être informé, il fallait donc pouvoir lire les journaux de l'extérieur, allemands ou français (8).

(8) Les journaux "d'information" les plus lus à ce moment-là en Rhénanie étaient: la Reichsoberpostamtszeitung et le Staatsboth (Welt - und - Staatsboth à partir de 1791) paraissant à Cologne, la Gazette de Cologne, le [Frankfurter] Staatsristretto et le [Hamburger] Politisches Journal, hostiles à la Révolution, et le Politischer Merkur de Dautzenberg (avril 1790 à mars 1791), qui reparut sous le nom d'Aachener Zuschauer (juin 1791 à juin 1798) et dont les informations comprenaient de nombreuses correspondances de France favorables à la Révolution. Le journal français qui avait le plus d'influence était le Mercure ou Gazette nationale.

Après 1780, des sociétés de lecture s'étaient constituées dans les grandes villes rhénanes (à Mayence en 1782, à Coblence en 1784, à Bonn en 1787). Ces cercles qui groupaient les esprits éclairés et comptaient des membres influents, mettaient à la disposition de leurs adhérents non seulement des livres et des magazines, mais également les meilleurs journaux paraissant dans l'ouest de l'Allemagne et à Paris. Ils devinrent alors de véritables centres d'information, voire de discussion. Les mesures de surveillance prises à l'égard de ces sociétés par les électeurs restèrent le plus souvent inefficaces,en raison même de leur composition. Clemens Wenzeslaus supprima celle de Trèves en septembre 1793, celle de Coblence en octobre: il les accusait de prendre des allures de clubs.

L'évolution politique et l'atmosphère du collège de Coblence.

Quelles ont été les répercussions du revirement politique de l'électeur dans le milieu éclairé du gymnase de Coblence? Les documents dont nous disposons ne sont pas assez explicites pour que nous puissions nous en faire une idée précise. Mais ils suffisent à attester que la lutte sourde des partisans de l'Aufklärung contre la réaction politique et culturelle imprégnait l'atmosphère du collège. Le témoignage le plus direct que nous possédions figure dans une brochure rédigée en 1799 par Gerhards. "Antérieurement à l'arrivée des Français, écrit l'auteur, la cour avait usé de toutes sortes de moyens pour se débarrasser de moi et de quelques autres professeurs. Des rapports furent demandés aux diverses autorités. Il en arriva de défavorables, on l'imagine aisément,du moment que cela faisait plaisir à la cour; mais il y eut aussi des hommes assez courageux pour dire la vérité à la cour,qui dès lors ne parvint pas à ses fins. Elle me fit donc savoir oralement que je devais enseigner la philosophie à l'ancienne manière. Je n'en fis rien, car cela allait contre ma conviction, et je continuai mon chemin quoi qu'il pût m'arriver. La cour sembla d'ailleurs m'oublier, absorbée qu'elle

était par ses démêlés avec les princes français et les états provinciaux, puis par l'approche des armées françaises" (9).

Ce texte prouve que le gymnase n'est pas resté à l'abri des tracasseries. On peut regretter son manque de précision. Il permet toutefois, en raison des faits mentionnés à la fin du passage cité, de situer les incidents auxquels il est fait allusion entre l'hiver de 1791 et l'automne de 1792. Des menaces ont donc pesé sur le biennium pendant que Görres y faisait sa première année d'études. Ce qui était mis en cause, c'était la philosophie kantienne, enseignée depuis peu par Gerhards. L'enseignement de cette doctrine était considéré comme dangereux pour l'ordre établi. Quand la lutte des théologiens orthodoxes contre les représentants de l'Aufklärung dans les Universités reprit en 1791 avec une virulence accrue, c'est le kantisme qui, à Mayence comme à Bonn, fut l'objet des attaques les plus violentes. Dans le contexte politique et intellectuel de cette période les philosophes kantiens étaient tout particulièrement exposés à la suspicion dans les électorats rhénans.

Pour les partisans des lumières, cette année-là marque un tournant: pendant que les tièdes se distançaient du mouvement, les plus déterminés d'entre eux étaient conduits par leur hostilité foncière au nouveau cours politique à une opposition grandissante au régime, comme le montrent très nettement les lettres de Georg Forster (10). On peut dire que dans les pays rhénans,dès 1792, l'esprit républicain va généralement de pair, dans les milieux intellectuels, avec l'Aufklärung avancée et la philosophie kantienne. Les professeurs de Coblence ont suivi une évolution semblable : au moment de l'occupation de la rive gauche du Rhin par les troupes révolutionnaires, nous les retrouverons parmi les patriotes.

(9) Cf. HANSEN, Quellen III , 1064.
(10) En attendant que les écrits politiques et les lettres de Forster paraissent dans la grande édition de l'Akademie-Verlag (Berlin), on pourra se reporter utilement à G.FORSTER, hrsg. v. G. Steiner, t. IV, Briefe, Inselverlag, Frankfurt.

Les répercussions des événements révolutionnaires.

Nous ne savons pas comment étaient enseignés par Simon et par Gerhards les principes du droit naturel et les théories sur la société et sur l'Etat qui figuraient au programme de "philosophie pratique" et nous manquons de données sur leur évolution politique entre 1789 et 1794. Mais on peut conclure des témoignages déjà mentionnés qu'en dépit de la réaction intellectuelle et de la suspicion dans laquelle les milieux dirigeants tenaient le collège, il régnait alors dans les classes du biennium un climat de fronde et d'opposition plus ou moins ouverte à la politique de l'électeur.

Dans les électorats de Trèves et de Mayence, la réaction intérieure s'accompagnait d'une politique d'hostilité active à la France révolutionnaire. Les émigrés français qui affluèrent dans ces pays par vagues successives à partir du printemps de 1791, y constituèrent des formations militaires en vue d'une intervention armée en France, ce qui ne pouvait manquer de mettre les Etats qui s'y prêtaient dans une situation dangereuse.

Coblence où les princes du sang s'installèrent en été 1791 - le comte d'Artois à la mi-juin, le comte de Provence en juillet - ne tarda pas à devenir le centre de la contre-révolution (11). La politique de Clemens Wenzeslaus et de son Ministre Duminique qui favorisait les menées des émigrés aboutit, vers la fin de l'année, à une crise extérieure grave et à des conflits intérieurs aigus. Il existait dans l'électorat de Trèves des états provinciaux qui comprenaient les états du haut-électorat (région de Trèves) et ceux du bas-électorat (région de Coblence) et où siégeaient les députés des villes et les députés du clergé. Au cours de la session qu'ils tinrent de novembre 1791 à fin janvier 1792, les états, se faisant les porte-parole d'une opinion de

(11) Cf. P. de VAISSIERE, A Coblence, ou les émigrés français dans les pays rhénans de 1789 à 1792. Paris, 1924.

plus en plus alarmée, dénoncèrent avec une énergie croissante le danger que les groupements d'émigrés faisaient courir au pays par leurs activités et multiplièrent les "représentations" adressées à l'électeur pour réclamer l'adoption,puis l'observation rigoureuse d'une politique de stricte neutralité (12). Quand on sut que le 14 décembre 1792, dans une déclaration menaçante faite devant l'Assemblée nationale, Louis XVI avait mis en demeure l'électeur de Trèves d'avoir à disperser les rassemblements armés d'émigrés avant le 15 janvier, l'émotion fut considérable. Les mesures que Clemens Wenzeslaus et son Ministre se virent contraints de prendre à leur égard furent codifiées dans un règlement promulgué le 3 janvier 1792 qui amena un répit. Mais les émigrés étaient bien décidés à tourner le règlement par tous les moyens et dès le début d'avril la situation était redevenue inquiétante. Lorsqu'on apprit à Trèves et à Coblence vers la fin du mois que le 20 avril 1792, l'Assemblée nationale avait déclaré la guerre au roi de Bohême et de Hongrie, les Directoires des états tentèrent d'ultimes efforts pour empêcher que l'électorat de Trèves ne fût entraîné dans le conflit (13). Persuadés qu'un compte rendu public de leur action aurait un effet moral favorable, ils résolurent de donner suite au projet d'informer l'Assemblée nationale française sur leur attitude. Un "exposé fidèle de la conduite des états de l'électorat de Trèves à l'égard des Français émigrés" fut rédigé par le syndic des états du haut-électorat J.B.HETZRODT. Mais les Directoires de Coblence jugèrent opportun de tenter une dernière démarche auprès de l'électeur avant de publier le mémoire. Dans la représentation qu'ils lui adressèrent le 4 mai 1792, ils l'informèrent de leur intention de rendre publique leur conduite en cas d'insuccès de leur démarche.

(12) Sur les représentations des états et les démarches de leurs Directoires, cf. HANSEN,Quellen II. Le texte de Gerhards cité page 30 fait allusion à ces démêlés.
(13) L'Assemblée nationale n'avait pas déclaré la guerre à l'empire. Dumouriez nourrissait le projet chimérique d'isoler l'Autriche en négociant la neutralité des autres États du Reich.

Dans un passage particulièrement significatif de cette même adresse, les Directoires des états formulaient leur inquiétude qu'à défaut d'une stricte neutralité, l'électorat ne devienne "la victime de différends entre Etats étrangers dans lesquels le Reich ne s'est pas immiscé jusqu'à présent par des actes d'hostilité et dont il serait plus préjudiciable et plus dangereux pour l'Etat de Trèves que pour tout autre membre du Reich de se mêler séparément" (14). L'enjeu du conflit trouve une expression plus nette encore dans la représentation que les Directoires de Trèves, exaspérés par la crainte d'une invasion soudaine, adressèrent à l'électeur le 17 mai 1792 : elle réclamait l'expulsion de tous les émigrés français en état de porter les armes et invitait l'électeur à ne pas faire appel "à l'aide de troupes étrangères qui nous causeraient probablement autant de dommages que l'ennemi" (15), mais à pourvoir à la défense du pays dans le seul cadre du Cercle.

Clemens Wenzeslaus répondit en déclarant contraire à la constitution toute immixtion des états dans la politique du gouvernement et en leur interdisant formellement de publier un mémoire justificatif ou toute autre information imprimée (16). Encore voilées dans sa réponse du 11 mai aux Directoires des états, les menaces se firent brutales dans celle du 19 aux Directoires de Trèves. Le 20 mai, le chancelier von Hügel déclara aux délégués du haut-électorat que si l'impression du mémoire avait lieu, les troupes austro-prussiennes qui allaient arriver dans six semaines, demanderaient des comptes aux états. Sachant alors que les dés étaient jetés, les Directoires composèrent et finirent par céder.

(14) Cf. HANSEN, Quellen II,175 : "Ohne die Beobachtung der strengsten Neutralität ... sind wir ein Opfer fremder Staatshändel, in die sich das Reich auf eine feindliche Weise noch zur Zeit nicht gemischt hat, und deren besondere Teilnahme keinem Reichsstand nachteiliger und gefährlicher als dem Trierischen werden könnte."
(15) Ibid. II,203 : " ... so bitten wir ferner untertänigst, keine fremden Truppen, welche uns wahrscheinlich ebenso verderblich als der Feind sein würden, zu Hülfe zu ziehen".
(16) A défaut d'informations publiques, nouvelles et rumeurs circulaient à Coblence. Les fils de hauts fonctionnaires et de membres des états apportaient au collège un écho des discussions.

Durant le mois de juillet 1792, les troupes prussiennes se concentrèrent à Coblence et dans ses environs. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II vint rejoindre son armée pour inaugurer la campagne de France dont il escomptait une rapide victoire sur la Révolution. Il rêvait de faire son entrée à Paris avant l'hiver. Valmy, le 20 septembre, anéantit les espoirs et les visées des coalisés. Le 21, la République était proclamée.

Alors que les troupes ennemies refluaient vers la frontière, le général Custine, partant de Landau, prit l'offensive en direction du Rhin. La nouvelle de son entrée à Worms, le 4 octobre, sema la panique, tout l'électorat s'attendait à être occupé dans les jours suivants. Imitant l'électeur de Mayence qui avait quitté précipitamment sa capitale dans la nuit du 4 octobre, l'aristocratie commença à fuir. Coblence vivait dans l'affolement. La capitale de la contre-révolution n'avait-elle pas à craindre le pire? N'avait-elle pas été menacée à l'Assemblée nationale d'être réduite en cendres? Informé de l'investissement de Mayence, Clemens Wenzeslaus s'enfuit pour Bonn en compagnie de son Ministre le jour même où la forteresse capitula, le 21 octobre (17). Le 24, la confusion fut à son comble à Coblence : des informations alarmantes faisaient croire à l'imminence d'une attaque française et on craignait qu'elle ne fût conduite par un général subordonné qui ne pourrait pas modifier les ordres stricts qu'il aurait reçus. Dans ces conditions, le syndic des états Peter Ernst von Lassaulx résolut, avec l'accord du bourgmestre et de diverses personnalités, mais sans mandat officiel, de tenter une démarche auprès du général Custine lui-même à son quartier général pour obtenir de lui que la ville fût ménagée. Il comptait le convaincre de l'innocence de la population en lui remettant l'"Exposé de la conduite des états de l'électorat de Trèves à l'égard de la République française" qu'il avait rédigé à son tour

(17) Après un bref séjour à Bonn, puis à Munster, il partit le 6 novembre pour son évêché d'Augsbourg.

à la mi-octobre. Il partit en compagnie de deux autres délégués dans l'après-midi du 24 octobre, l'entrevue eut lieu le 25.

Elle se révéla inutile : dès le 25 au soir,un détachement hessois entra à Coblence, suivi le 27 par un corps de troupes prussien. Désormais sur la défensive, Custine n'entreprit pas de marcher sur Coblence. L'ancien régime y retrouva aussitôt sa combativité et sur l'ordre du Ministre Duminique de Lassaulx fut arrêté à son retour dans la ville et emprisonné à la forteresse d'Ehrenbreitstein où il fut détenu jusqu'au ler février 1794. Le procès de haute trahison qui lui fut intenté injustement marque le point culminant de la répression politique dans l'électorat (18).

Quand se produisirent ces événements mouvementés, Görres venait de terminer sa première année au biennium. Il avait alors près de dix-sept ans et vécut au cours de ces semaines sa première grande expérience politique. Désireux de voir de ses propres yeux la transformation révolutionnaire qui allait s'opérer à Mayence sous la conduite des esprits éclairés, il réussit à s'y rendre clandestinement. D'une de ses lettres à Catherine de Lassaulx il ressort clairement en effet qu'il a séjourné quelque temps à Mayence au moment où la propagande des clubistes pour le nouveau régime battait son plein. Revenu dans cette ville en avril 1800, il évoque dans une lettre du 17 à sa fiancée l'époque où "il y a huit ans, j'arrivai par cette même plaine pour accueillir en moi, au lieu où je me trouve maintenant, les premiers germes d'un enthousiasme qui a rempli mon âme si longtemps depuis lors et qui continuera à exercer sur toute la suite de ma vie une action décisive" (19). Aucune raison sérieuse ne permet de mettre

(18) Le procès fut interrompu par l'occupation française, mais l'affaire ne fut classée qu'en 1801. L'électeur envoya alors, in extremis, une lettre de réhabilitation à de Lassaulx.
(19) Cf. Gesammelte Briefe I, lettre du 27 germinal an VIII à Catherine de Lassaulx : "Als ich vor acht Jahren über die nämliche Ebene kam, um an dem Orte, wo ich jetzt bin, zuerst die Keime zu einem Enthusiasmus zu legen, der mich seither so lange ausfüllte und noch auf mein ganzes künftiges Leben von so entscheidendem Einfluß sein wird ..."

en doute ce témoignage. Seule la date du voyage est incertaine.

On peut regretter, certes, que Görres n'ait pas donné davantage de précisions. Hansen s'est demandé comment il a pu pénétrer dans la zone contrôlée par les avant-postes français et a formulé l'hypothèse qu'il a pu se joindre à la délégation conduite par de Lassaulx (20). Ce qui nous paraît intéressant dans cette hypothèse, c'est moins le moyen utilisé par Görres pour entrer dans la zone occupée que l'époque à laquelle se situerait dans ce cas son séjour à Mayence. Lassaulx y est resté du 25 octobre au 1er novembre. Si Görres s'y est trouvé au même moment, il a pu entendre les discours-programme que Wedekind a faits au "club des amis de la liberté et de l'égalité" du 27 au 30 octobre et cet exposé des principes républicains a pu l'enthousiasmer. D'autre part, il a pu être de retour à Coblence pour la rentrée des classes, après les fêtes de la Toussaint.

Une autre allusion à ce séjour à Mayence est contenue dans la lettre adressée par Görres à sa fiancée le 20 avril 1800. "Je suis d'humeur maussade ici, se lamente-t-il, car tout ce qui m'entoure éveille en moi des souvenirs qui me font enrager";et après avoir déploré la destruction du bel édifice élevé par la Révolution, il s'écrie: "Ce n'est pas là ce que j'attendais il y a sept ans, ce n'est pas là ce qui emplissait alors mon imagination de si belles images!" (21) Nous pensons que cette phrase évoque l'élan avec lequel il a façonné en secret ses idées politiques pendant sa dernière année de scolarité. La genèse de son idéal républicain paraît dès lors pouvoir s'interpréter ainsi : En automne 1792, il s'est imprégné des principes révolutionnaires des clubistes de Mayence; puis,pendant la deuxième année du biennium, il a approfondi les conceptions politiques auxquelles il venait d'adhérer dans l'enthousiasme (22).

(20) Cf. HANSEN, Quellen II, 508 - 510.
(21) Cf. Gesammelte Briefe I, lettre du 30 germinal an VIII à Catherine de Lassaulx. Cf. supra page 5 la traduction du passage intermédiaire.
(22) Il est peu vraisemblable que Görres ait pu se rendre plusieurs fois à Mayence. Une fois passée la période de confusion,les risques de l'entreprise s'étaient multipliés. Du 20 au 31 mars 1793,la région entre Bingen et Landau fut reprise et verrouillée par les Prussiens.

Il n'est pas douteux que le contact avec les clubistes de Mayence a joué un rôle déterminant dans l'évolution de Görres et que ses conceptions révolutionnaires sont tributaires de leurs vues politiques. D'emblée la Révolution a pour lui le visage républicain. Ce fait permet de mieux comprendre le sens précis de la phrase par laquelle il se caractérise lui-même dans un passage célèbre du Rotes Blatt : "Il est républicain et l'a été à une époque où le républicanisme comptait parmi les raretés" (23). Quand deux ans plus tard les armées de la France révolutionnaire conquièrent la rive gauche du Rhin, c'est l'ardeur de sa foi républicaine qui lui donne la certitude qu'un matin rayonnant se lève, qu'un avenir riant s'annonce (24).

Ses études préuniversitaires achevées, Görres quitta le collège en septembre 1793. Quelques semaines plus tard, le 31 octobre, plus d'un an après sa fuite, Clemens Wenzeslaus fit solennellement sa rentrée dans sa capitale. Il était à ce moment-là pleinement rassuré par les événements : les revers subis en 1793 par les armées révolutionnaires les avaient contraintes à reculer en-deçà des anciennes frontières dans le Nord, et le général autrichien Wurmser, après avoir forcé la garnison française de Mayence à capituler (le 23 juillet), venait d'enfoncer les lignes de Wissembourg (le 13 octobre) et avançait dans le nord de l'Alsace.

La lutte contre l'esprit subversif était alors la préoccupation essentielle de l'électeur. La jeunesse intellectuelle l'inquiétait au plus haut point. Divers rapports officiels ne dénonçaient-ils pas son indiscipline et sa désinvolture, sa tiédeur religieuse et son mauvais esprit, voire même "des idées de liberté malsaines" puisées dans la lecture des romans et des écrits pernicieux, philosophiques ou autres! Clemens Wenzeslaus éprouvait la plus grande méfiance à l'égard des gymnases et des professeurs qui y enseignaient. Il nourrit le projet, en automne 1793, de remplacer ces derniers par des religieux, mais dut y

(23) Cf. GGS I,255. Voir aussi le texte cité supra page 3.
(24) Voir aussi le texte cité page 4.

renoncer. Il souhaitait ardemment le rétablissement de l'ordre des Jésuites auquel il aurait aussitôt restitué l'enseignement. Il choyait encore ce projet quand les troupes françaises s'emparèrent de Trèves le 8 août 1794.

Depuis Le début de l'été, les armées de la République avaient repris l'avantage partout. La Belgique avait été reconquise, et l'armée de Sambre-et-Meuse commandée par Jourdan, le vainqueur de Fleurus (26 juin 1794), se tenait maintenant sur la Meuse.

Les pays rhénans vivaient à nouveau dans l'attente. En septembre, ayant repris l'offensive, l'armée de Sambre-et-Meuse battit les Autrichiens sur la Roer, puis, du 23 septembre au 19 octobre 1794, occupa la rive gauche du Rhin d'Aix-la-Chapelle à Bonn et à Clèves. Entre temps, l'armée de la Moselle était à son tour repartie à l'attaque, et son aile droite avait pris Kreuznach et Bingen, pendant que l'aile gauche descendait la Moselle. Dans l'après-midi du 23 octobre, cette dernière parvint à Coblence où elle fit sa jonction avec un corps de Sambre-et-Meuse commandé par Marceau, qui avait atteint la ville dans la matinée et l'avait fait capituler. Le 24, les troupes firent leur entrée solennelle dans la ville. Clemens Wenzeslaus avait abandonné sa capitale dès le 5 octobre; devant le château qu'il s'était fait construire, les sans-culottes plantèrent le 26 un arbre de la liberté.

Début novembre, l'occupation de la rive gauche du Rhin était achevée; elle fut ininterrompue jusqu'à la fin de l'année 1813. Toutefois, Mayence avec ses fortifications resta aux mains des Autrichiens jusqu'à fin décembre 1797, et la région située sur les rives de la Nahe connut pendant trois années les vicissitudes des combats.

CHAPITRE III

ANNEES D'ATTENTE : 1793 - 1797

1. GÖRRES AUTODIDACTE

A sa sortie du collège, Görres semble avoir eu l'intention d'entreprendre des études de médecine à l'Université de Bonn (1), mais il dut renoncer à ce projet. Il resta à Coblence et poursuivit chez lui des études d'autodidacte.

Deux pôles d'intérêt dominent son activité intellectuelle pendant cette période, l'un scientifique, l'autre philosophique et politique. On a retrouvé un carnet de Görres, intitulé Miszellen, dans lequel il a noté à partir de l'été de 1793 et jusqu'à l'automne de 1795 les résultats des observations et des expériences personnelles ainsi que des réflexions que ses études scientifiques l'ont alors amené à faire (2). Ces "mélanges" se rapportent pour l'essentiel à des questions de physique ou de chimie et principalement à des phénomènes dans lesquels intervient l'électricité. Ils font apparaître à quel point Görres est tourné vers l'actualité scientifique. Certes, il demeure tributaire de la chimie phlogistique de l'époque; mais il se réfère à plusieurs reprises aux théories de Lavoisier et dans une note sur des phénomènes de combustion, l'une des dernières de 1795, il met en parallèle les explications qu'il tire du système traditionnel avec celles de la chimie nouvelle qu'il

(1) C'est du moins ce qu'affirme l'article biographique que les Zeitgenossen consacrent à Görres en 1819 (cf. bibliographie). L.JUST (Franz von Lassaulx,Bonn,1926) attribue cette notice pleine d'indications intéressantes à un condisciple de Görres, A. Mähler,Oberbürgermeister de Coblence de 1818 à 1847.
(2) Cf. GGS II , 2 , p. 227-305. Quelques rares pages sont datées. Dans les notes de 1795,la date du 13 juin figure à la 4ème page; elle est encore suivie de 30 pages manuscrites non datées.

contribuera à faire triompher quelques années plus tard (3). Les notes de 1794 constituent un ensemble suivi, particulièrement caractéristique de l'orientation moderne du jeune Görres : elles relatent les "neuf expériences concernant ce que Galvani appelle l'électricité nerveuse animale" qu'il réalise à la suite de ses lectures et dont il commente les résultats. Or, les théories de Galvani sont de 1789 et Volta venait de publier son interprétation du galvanisme basée sur des expériences dont Görres conteste certaines conclusions en vertu de ses propres observations (4).

Les intérêts scientifiques de Görres débordent d'ailleurs très largement le cadre des Miscellanées et s'étendent aussi bien à la cosmologie qu'aux sciences naturelles, comme le prouvent de nombreux passages de ses périodiques. Il connaît les théories de Kant sur la formation et le mouvement des corps célestes comme celles de Herschel sur le système des voies lactées (5); il se passionne pour les découvertes biologiques, p. ex. celle des infusoires par Leeuwenhoek, autant que pour le système de classification des plantes de Linné (6). Görres s'est également initié aux sciences médicales. Sa pensée a été fortement influencée par les théories du médecin écossais John Brown qui a édifié son système thérapeutique sur une théorie de l'excitabilité nerveuse et dont les Elementa medicinae ont été traduits en allemand en 1795. Il suit avec la même attention les travaux contemporains de Christian Wilhelm Hufeland, professeur de médecine à l'Université d'Iéna, dont l'ouvrage sur "L'art de prolonger la vie humaine" (1796) trouve de curieuses résonances dans sa philosophie de la société (7).

(3) En 1800, il traduit les Tableaux synoptiques de chimie de Fourcroy qui sont une synthèse des éléments de la chimie nouvelle.
(4) Les notes de Görres sur la 5ème et la 6ème de ces expériences sont datées du 26 juin, les dernières du 17 septembre. Ensuite il ne reprend guère ses recherches avant juin 1795. Les événements font passer au premier plan les préoccupations politiques.
(5) L'introduction du Allgemeiner Frieden suppose la connaissance de la Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels de Kant. Pour Herschel, cf. GGS I, 22.
(6) Cf. GGS I, 352 (Rübezahl), I, 585 (Sendung) et I, 30 (Allg. Fr.)
(7) Cf. GGS I, 167 et I, 289 sq. et 350 sq.

Aussi fortement que le souci d'acquérir d'amples connaissances scientifiques, Görres éprouve le désir d'élargir sa culture littéraire et philosophique. Ses lectures qui s'étendent aux genres les plus divers (histoire des civilisations, voyages imaginaires, revues littéraires etc.) se situent dans le sillage de la formation qu'il a reçue au collège et l'on est surpris de ne trouver dans ses premières publications aucun écho des oeuvres du Sturm und Drang. C'est la pensée éclairée qui guide ses choix.

Le problème de la nature et des fins de l'homme, de l'évolution de l'humanité demeure au centre de ses préoccupations. Il élargit sa connaissance de la pensée de Kant. Il aborde également pendant cette période l'étude des Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit de Herder. Leur empreinte se reconnaît dans divers passages de ses premiers écrits, mais il n'en retient guère encore que les thèmes qui sont en accord avec l'Aufklärung. Une synthèse des idées éclairées sur l'histoire de l'humanité lui est fournie par une oeuvre posthume de Condorcet qui paraît en 1795, l'Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain.

Davantage encore ce sont les ouvrages de philosophie politique qui ont exercé sur Görres une influence déterminante au cours de ces années. Il s'est imprégné de bonne heure des théories politiques esquissées par Kant dans l'essai intitulé Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht (1784). Deux oeuvres jouent par la suite un rôle prépondérant dans l'élaboration de ses conceptions personnelles : le Contrat social de Rousseau dont il fait une étude approfondie et le traité de Kant Zum ewigen Frieden qui paraît en automne 1795 et dont il reçoit aussitôt une impulsion décisive. Görres compte également parmi les lecteurs attentifs des Beiträge zur Berichtigung der Urteile des Publikums über die französische Revolution dont la deuxième édition est publiée en 1795. On saura peu après que Fichte est l'auteur de ces publications anonymes. Quand le jeune Görres fera paraître son essai sur la paix universelle, il ne dissimulera guère son ambition de rivaliser avec les grands philosophes de son époque, l'"immortel Kant" et "l'éminent auteur de la théorie de la science".

2. LES DEBUTS DE GÖRRES PUBLICISTE

Deux textes que Görres a écrits en 1795 nous apportent des précisions, les seules que nous possédions, sur ses opinions politiques à cette époque. Ils témoignent de son ardeur révolutionnaire et de la passion avec laquelle il suivait alors l'actualité. Ils nous éclairent sur son état d'esprit et sur son orientation dans les premiers temps de l'occupation française.

Le premier de ces essais, sans doute composé au mois d'août, est un étrange poème satirique dans lequel éclate, avec une verve sarcastique et féroce, la haine qu'il porte à l'Ancien Régime, à la contre-révolution et à l'Eglise réfractaire qui l'attise (1). Cette poésie est "une parodie de l'ode d'Horace à l'arbre qui faillit le tuer" (2). Elle en suit le mouvement et en emprunte les thèmes, mais en les transposant dans le présent. Sous le titre "L'évêque de Dol à l'arbre de la liberté, juste avant son exécution", le jeune auteur évoque en effet un épisode du débarquement des émigrés royalistes dans l'île de Quiberon (3).

L'arbre fatal auquel s'adresse l'évêque avant d'être fusillé, c'est l'arbre exécré de la liberté. Il maudit le scélérat, le mécréant qui l'a planté dans un jour de malheur. Il appréhende la mort sous les balles comme l'hérétique craint le bûcher, mais il puise le courage de l'affronter dans une vision du ciel qu'il évoque avec des images empruntées aux psaumes et aux hymnes. Le jeu littéraire et la passion politique sont curieusement mêlés dans cette parodie dont la causticité laisse transparaître une véhémence exempte de compassion.

(1) Cf. GGS I, 611.
(2) Görres l'indique dans le sous-titre de la poésie et se réfère à l'ode XIII du Livre II des Odes d'Horace.
(3) Le débarquement fut effectué fin juin 1795. Parmi les royalistes qui furent faits prisonniers et fusillés en juillet se trouvait l'évêque de Dol Urbain René d'Hercé, âgé de 70 ans. Nommé vicaire apostolique des provinces françaises soulevées en 1794 par le pape, il avait béni les bannières fleurdelysées. La poésie de Görres, certainement écrite sous l'effet des événements, n'a été publiée qu'en 1800.

L'autre écrit de Görres est un essai journalistique paru au début d'octobre 1795 sous le titre Der allgemeine Friede dans la revue décadaire Brutus oder der Tyrannenfeind éditée par Theodor Biergans à Cologne (4).

Les succès remportés en Allemagne en septembre 1795 par les armées révolutionnaires (5) semblaient préluder à la victoire définitive de la France sur l'Autriche et ses alliés et à la paix générale. La question des frontières de la République française prenait une acuité nouvelle et à Paris la Convention en débattait au même moment.

Görres considérait la déconfiture des coalisés comme certaine et sous la forme de la satire son article est un vrai cri de triomphe. Il déverse son ironie et ses sarcasmes sur les rois, princes, majestés, excellences et grâces ligués contre la France et imagine, dans le style de la parodie burlesque, les clauses d'un accord qu'ils concluent avec elle dans l'intention magnanime "d'offrir la paix à l'humanité". Il raille les marchandages entre puissances en attribuant des compensations fantasques aux souverains coalisés en dédommagement des pertes subies : planètes, comètes, étoiles et titres bouffons sont plaisamment répartis entre eux.

C'est dans les stipulations des trois premiers articles de cette convention imaginaire que réside pour nous l'intérêt de ce texte. Elles nous renseignent sur le point de vue politique de Görres en septembre 1795. Les conditions de paix qu'il prévoit et souhaite alors comportent non seulement la cession des Pays-Bas autrichiens à la France et la reconnaissance de la

(4) Le Brutus de Biergans a paru à Cologne de mai à décembre 1795. Ses puissants adversaires obtinrent finalement son interdiction par le général Lefebvre qui commandait le secteur de Cologne.
(5) Le général Jourdan, après avoir franchi le Rhin en aval de Düsseldorf et à Neuwied les 5 et 16 septembre 1795, avança sur la rive droite jusqu'au Main. Mais dès la mi-octobre les échecs qu'il subit le forcèrent à battre en retraite. Pichegru, dont l'armée s'était emparée de Mannheim le 20 septembre, abandonna la forteresse le 21 novembre. Une grande partie du pays entre le Rhin et la Nahe fut perdue, des combats eurent lieu dans le Hunsrück

République batave, mais aussi et surtout le rattachement de la rive gauche du Rhin à la France. A l'article 1 de ce traité burlesque, les souverains coalisés se déclarent "décidés à exiger fermement que le Rhin devienne la frontière de la France et, au cas où la France refuserait, à obliger celle-ci par les voies de droit et par la contrainte à assumer la charge de ces pays, présentement si pesante pour elle" (6). C'est donc le point de vue des clubistes mayençais que le jeune Görres a adopté d'emblée : au début de l'occupation des pays rhénans par les troupes françaises, il se prononce pour leur réunion à la France.

Les journaux rhénans favorables à la réunion n'étaient pas nombreux en 1795 et les revues révolutionnaires l'étaient encore moins. A côté du Brutus, le seul périodique républicain qui paraissait à ce moment-là en Rhénanie était la Bonner Dekadenschrift de J.B. Geich (7). La revue de Biergans faisait scandale parce que son rédacteur exprimait sa haine du despotisme et de l'église avec une violence fanatique dans un style truculent et trivial. La Dekadenschrift de Geich, de tendance plus modérée, menait le combat politique sur le terrain intellectuel et accordait une large place à la diffusion des idées et des principes. On peut se demander dans quelle mesure il est symptomatique que Görres ait confié son premier article à la revue de Biergans. Sans doute avait-il l'impression que le mode sarcastique qu'il avait adopté cadrait mieux avec le style de ce journal. Par certains côtés, la manière de Biergans répondait davantage à son tempérament ardent. Mais ce qui le rapprochait plus encore de ce batailleur, nous semble-t-il, c'est l'intransigeance révolutionnaire que révèlent ses premiers écrits.

(6) Cf. GGS I, 3.
(7) Rédacteur d'un journal républicain, le Bonner Intelligenzblatt, qui se maintint pendant près d'un an (28 juillet 1795 - 17 juillet 1796), Geich édita également, d'août à novembre 1795 la Bonner Dekadenschrift qui, faute d'abonnés, n'atteignit que neuf numéros.

C'est à la même époque, semble-t-il, que Görres conçut l'idée de consacrer un essai aux conditions d'une paix générale examinées sous l'angle de l'idéal républicain dans toute sa pureté. Il devait constituer la synthèse des réflexions politiques et philosophiques du jeune autodidacte. La première ébauche de l'ouvrage qui sera imprimé en décembre 1797 sous le titre de Der allgemeine Frieden, ein Ideal semble remonter en effet à la fin de l'automne de 1795. "Il y a deux ans, écrit Görres dans la préface de l'opuscule, lorsque l'armée de Jourdan avançait en Franconie, la base de l'ensemble était déjà établie" (8). La première esquisse daterait donc du début d'octobre 1795. Il convient toutefois de ne pas prendre les indications de l'auteur au pied de la lettre, dans la mesure où l'oeuvre définitive dépend fortement du traité de Kant sur la paix perpétuelle, paru seulement au courant du mois de septembre 1795. Selon cette même préface, Görres avait pensé publier son essai dans un journal républicain (9), mais "tous ceux de la rive gauche ayant cessé de paraître" (10), il le laissa inachevé et ne le reprit qu'au lendemain des préliminaires de Leoben.

(8) Cf. GGS I, 19. Au début d'octobre l'armée de Jourdan était parvenue au Main, près de Höchst, mais dès le 10, elle dut se replier. (Voir note 5.)
(9) L'esquisse de 1795 était donc de dimensions réduites.
(10) La Bonner Dekadenschrift de Geich, dans laquelle l'essai aurait été à sa place, cessa de paraître dès le 3 novembre 1795. Quant à Biergans, il tenta bien, après sa mésaventure de décembre 1795, de continuer la publication de sa feuille décadaire qui reparut en février 1796 sous le titre de Brutus der Freie, mais sombra dès avril. (Cf. J.DROZ, La pensée politique et morale des Cisrhénans (1940), p. 2-3.)

CHAPITRE IV

LA LUTTE DES PATRIOTES POUR UNE RHENANIE REPUBLICAINE

I.

LE MOUVEMENT DES ADRESSES AU DIRECTOIRE ET LE PREMIER ENGAGEMENT POLITIQUE DE GÖRRES

1.

Les événements du printemps de 1797.

L'année 1797 marque l'entrée de Görres dans la vie active, les événements vont provoquer son premier engagement dans l'action politique aux côtés des républicains de Coblence.

Quelles raisons devaient, au cours de cette année, pousser les patriotes rhénans à se manifester publiquement et à agir? Comment mûrit en eux la conviction que Görres formule ainsi dans une lettre du 2 juin : "Si nous ne voulons pas trahir totalement la bonne cause, il faut nous décider à entreprendre quelque chose pour elle" (1)? C'est ce qu'un bref rappel des événements nous permettra de saisir.

Le 24 février 1797 arrivait à Coblence le général Hoche que le Directoire avait nommé, un mois plus tôt, commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le gouvernement avait confiance en ce jeune général de 28 ans qui s'était illustré par la pacification de la Vendée. Aussi Carnot voulait-il lui confier un rôle important dans l'offensive combinée contre l'Autriche que devaient mener les armées d'Italie et d'Allemagne.

Le jour même de l'arrivée de Hoche en Rhénanie, le Directoire prit un décret qui supprimait les administrations établies dans les "pays conquis" sur la rive gauche du Rhin

(1) Cf. la lettre de Görres à Franz Dautzenberg du 2 juin 1797 in: Will HERMANNS, Josef Görres - Cisrhenanenbriefe (voir note 7, page 51).

et chargeait le général en chef d'organiser l'administration civile de ces territoires, lui donnant ainsi des pouvoirs aussi étendus qu'à Bonaparte. Les républicains rhénans, qui avaient fondé de grands espoirs sur Hoche, éprouvèrent bientôt une profonde déception. La première mesure de réorganisation fut le rappel des anciennes administrations, régences, baillifs et magistrats de l'ancien régime, qui reprirent leurs fonctions le 21 mars 1797 sous la direction d'une Commission intermédiaire nommée par le général en chef (2).

En réintégrant un personnel d'administrateurs autochtones expérimentés, Hoche comptait avant tout obtenir une meilleure rentrée des contributions. Son principal souci était en effet d'améliorer l'état de l'armée en vue de la prochaine campagne. C'est à la préparation de celle-ci qu'il consacra le meilleur de ses efforts.

Le 18 avril Hoche franchit le Rhin et livra bataille à Neuwied, puis avança en quelques jours jusqu'à Francfort. Le 20, l'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général Moreau, passait le Rhin à son tour, en amont de Strasbourg. Mais dès le 22 avril les deux généraux durent arrêter les hostilités. Un émissaire de Bonaparte était venu les prévenir que le général en chef de l'armée d'Italie avait signé le 18 avril, à Leoben, des préliminaires de paix avec l'Autriche. La nouvelle de la paix prochaine, répandue par les courriers qui portaient à Paris le texte de l'accord conclu par Bonaparte et l'archiduc Charles, faisait exploser partout la joie populaire.

(2) La Commission intermédiaire était composée de 5 Français et présidée par Henri Shée. Malgré les décrets du Directoire elle ne put jamais exercer son autorité dans les districts de Kreuznach et de Deux-Ponts qui se trouvaient dans le secteur de l'armée de Rhin-et-Moselle. Le général Moreau, commandant en chef de cette armée, interdit aux administrations de son secteur d'accepter d'autres directives que les siennes. Le Directoire avait commis l'inconséquence de vouloir unifier l'administration civile sans unifier le commandement militaire.

Le 29 avril, quand le libellé des préliminaires fut enfin connu du gouvernement, les clauses du traité provoquèrent un débat orageux au sein du Directoire. Certes, l'empereur reconnaissait les limites de la France décrétées par les lois de la République et renonçait à tous ses droits sur les provinces belges. Mais la frontière du Rhin n'était pas obtenue. Bonaparte avait accepté un article stipulant qu'un congrès serait tenu " pour y traiter et conclure la paix définitive entre l'Empire germanique et la France sur la base de l'intégrité de l'Empire germanique". Il avait sacrifié la revendication de la rive gauche du Rhin pour faire triompher sa politique italienne. Dans un article secret, il accordait à l' Autriche, en échange de la Lombardie qu'il considérait comme son fief, l'Istrie,la Dalmatie et la partie du territoire vénitien comprise entre l'Oglio et l'Adriatique. Par crainte de l'opinion publique qui voulait la paix, le Directoire ratifia les préliminaires malgré ses réticences (3); dans la journée du 30 avril, le Corps législatif les entérina à son tour.

Le libellé du traité ne fut rendu public ni à Vienne ni à Paris. Devant la Diète de Ratisbonne, les représentants autrichiens déclarèrent à la fin du mois d'avril que l'empereur avait fait de l'intégrité la base de la paix et se tiendrait inébranlablement à ce principe. Alors qu'à Paris divers journaux républicains entamaient une campagne pour la frontière du Rhin, la population rhénane ne doutait plus du prochain retour de ses anciens souverains et les rumeurs les plus fantaisistes circulaient à ce sujet dans les territoires occupés.

(3) Carnot plaida en faveur des accords, Letourneur le suivit. Reubell,qui voulait obstinément la frontière du Rhin, refusa de les signer. Barras et La Revellière, qui étaient fortement irrités par la teneur des préliminaires, les ratifièrent pourtant pour ménager à la fois l'opinion publique et Bonaparte. Le Directoire se borna à informer le Corps législatif du contenu des articles patents sans lui en communiquer le libellé.

En fait, la situation était très incertaine. Au Corps législatif, le nombre des députés modérés et royalistes se trouva considérablement renforcé à la suite des élections faites en avril pour remplacer le tiers sortant. Il s'ensuivit une rapide aggravation de la crise intérieure et les dissensions internes du Directoire ne tardèrent pas à prendre un caractère aigu. Carnot, dont le grand dessein visait à rallier autour de lui les modérés de tous bords pour parvenir à la paix à l'extérieur et réaliser l'équilibre à l'intérieur, était prêt à se contenter des frontières constitutionnelles sous réserve de larges améliorations de leur tracé.

Hoche était alors persuadé que le repli des armées sur ces frontières était chose décidée. A la demande du gouvernement soucieux de connaître son point de vue sur l'attitude à observer dans la question rhénane lors des pourparlers de paix, il rédigea un mémoire qu'il adressa au Directoire le 20 mai. Dans cet exposé intéressant pour nous à plusieurs titres, il dit d'abord son désappointement de voir la France renoncer à la rive gauche du Rhin (4). Mais se rendant "aux principes de modération" qu'il croit être ceux du Directoire, il propose un tracé de la frontière qui suit la Roer de Venloo par Juliers jusqu'à Montjoie (Monschau), rejoint la Moselle en aval de Trèves, se prolonge par le Hunsrück en direction de Kaiserslautern et aboutit au Rhin en aval de Worms ou (extrême concession à consentir) en aval de Spire. Cette ligne englobait donc les villes d'Aix-la-Chapelle, de Trèves, de Kaiserslautern, de Spire et,le cas échéant, de Worms dans les futures limites de la République.

Lors des pourparlers de paix qui s'ouvrirent dans la dernière décade de mai, Bonaparte, suivant les instructions du Directoire, revendiqua pour la France la rive gauche du Rhin.

(4) Cf. HANSEN, Quellen III,992,note 3 : "Ce n'était suivant nous qu'en conservant la rive gauche du Rhin qu'il eût été possible de dédommager la République des maux de la guerre. Ce n'était qu'à cette condition que le silence du gouvernement sur le partage de la Pologne nous eût été expliqué."

Les Autrichiens, résolus à n'entrer dans cette discussion qu'en échange d'importantes compensations en Italie, refusèrent d'accéder à sa demande et les négociations aboutirent à une impasse. Le flottement de la politique directoriale fut tel vers la fin de mai que le 31, le gouvernement fit transmettre à Bonaparte le mémoire "judicieux" de Hoche. Il était disposé alors, si la paix ne pouvait pas être obtenue à des conditions plus avantageuses, à limiter ses exigences à la cession d'une partie du territoire rhénan délimitée par une ligne qui différait assez peu du tracé proposé par Hoche. Finalement, c'est moins le problème du Rhin que la politique italienne de Bonaparte (5) qui amena le 23 juin 1797 la suspension des pourparlers. Leur interruption se prolongea jusqu'à fin août.

2.
Les répercussions des préliminaires de Leoben.

L'action des patriotes rhénans.

Au cours des semaines qui suivirent la signature des préliminaires de Leoben, une angoisse grandissante avait saisi les républicains rhénans. Dans une page expressive de sa Feuille Rouge Görres évoquera cette période de l'année 1797. C'est en ces termes qu'il y décrit la situation politique générale et l'état d'esprit qui régnait alors sur la rive gauche du Rhin : "Il fut un temps où une terrible frénésie s'était emparée de tous les esprits, on croyait alors dur comme fer au retour des

(5) Pour amener l'Autriche à consentir à la cession de la rive gauche du Rhin, Bonaparte lui proposa une indemnisation par des sécularisations sur la rive droite et lui offrit les évêchés de Salzbourg et de Passau. Ses propositions furent rejetées par les négociateurs autrichiens. En fait, le chancelier Thugut était disposé à sacrifier les pays rhénans, mais, selon l'expression de l'un des plénipotentiaires autrichiens, "contre un dédommagement pour nous par les Etats destinés à être républicanisés en Italie". Bonaparte qui travaillait alors à l'organisation d'une grande République Cisalpine s'y refusa.

anciens despotes. La foule avait le regard fixé sur le mirage de l'intégrité et son éclat l'aveuglait. Le modérantisme le plus honteux sévissait dans les armées et discréditait le nom des Français dans l'esprit des patriotes tout autant que l'insubordination de ces mêmes armées le rendait odieux au peuple. En France le 18 fructidor n'avait pas encore frappé les traîtres, ils étaient en pleine action et travaillaient avec énergie et succès à proscrire le républicanisme de la république pour renverser ensuite l'édifice sapé par la base et rétablir le trône sur ses ruines. Il n'y avait pas le moindre souffle de patriotisme; partout,partout un silence lourd, morne, accablant. C'est en ces jours d'apathie générale que les patriotes de la rive gauche du Rhin se mirent à l'oeuvre" (6).

Cette première phase de l'action politique alors entreprise par les républicains rhénans n'a pas pu être entièrement élucidée par la recherche historique, faute de documents. Notre étude peut s'appuyer sur la publication, faite en 1954, de cinq lettres du plus haut intérêt que Görres a écrites au cours des mois de juin et de juillet 1797 (7). Elles sont adressées à Franz et à Gerhard Dautzenberg à Aix-la-Chapelle (8). Grâce à leur découverte, il est possible de se faire une idée plus exacte des débuts du mouvement cisrhénan et du rôle qu'y ont joué Görres et les républicains de Coblence.

Les patriotes rhénans avaient accueilli avec scepticisme les nouvelles publiées par les journaux sur l'accord de Leoben à la fin d'avril. Mais l'incrédulité avait vite fait place à l'appréhension. Les lettres que Görres envoie dans les premiers jours de juin à Franz Dautzenberg témoignent de la vive anxiété qui les remplissait alors. Ignorant la teneur des préliminaires

(6) Cf. GGS I, 90.
(7) Cf. Will HERMANNS, Josef Görres -Cisrhenanenbriefe, in: Rheinische Vierteljahrsblatter XIX, p. 466 - 498, 1954.
(8) Les Dautzenberg étaient des républicains, partisans de la réunion. Franz Dautzenberg publiait à Aix-la-Chapelle un journal d'information très répandu, le Aachener Zuschauer. Son frère aîné Gerhard était chef de la police municipale de cette ville.

et incertains des intentions du Directoire (9), mal informés du cours des négociations (10), sentant peser sur eux, chaque jour davantage, la menace de la restitution des pays rhénans à leurs anciens souverains (11), les petits groupes de républicains étaient plongés dans le désarroi.

Dans sa lettre du 2 juin 1797 à F. Dautzenberg, Görres traduit l'état d'esprit des patriotes tout en critiquant leur inactivité et leur défaitisme. "A observer avec tant soit peu d'attention notre situation actuelle, on se rendra compte qu'elle est très critique. Oscillant entre la crainte et l'espoir, entre le ciel et l'enfer, nous nous contentons d'attendre, en retenant notre souffle, qu'arrive ce qui doit arriver." Ce n'est pas le moindre intérêt de ces lettres de nous montrer combien Görres, tout en étant parfaitement conscient du très faible effectif des républicains rhénans, est pourtant pénétré du sentiment de leur responsabilité et de la mission exaltante qui leur incombe. "Quel coeur,écrit-il, pourra rester froid à cette pensée: c'est de toi, de ton activité ou de ton apathie, que dépend le sort d'un grand pays de deux millions d'hommes. Qui donc,lorsqu'une pareille idée se présente à son esprit, peut rester indifférent et laisser tranquillement au hasard le soin de décider de son sort?" (12)

Au nom des patriotes de Coblence Görres soumet à F. Dautzenberg et, à travers lui, aux républicains d'Aix-la-Chapelle, un programme d'action politique dont il souligne l'urgente nécessité. La gravité de la situation exige que les républicains

(9) Cf. l'adresse au Directoire jointe à la lettre du 10 juin 1797 à Franz Dautzenberg : "Er ist nun erkämpft, dieser Frieden, - aber schon sind zwei Monde seit seinem Abschluß verflossen, und noch immer ist Ungewißheit unser Los."
(10) Cf. la lettre du 10 juin : "Man sagt, der Definitivfrieden sei abgeschlossen, man würde nur auf dem künftigen Congreß einige Arrangements mit den Reichsfürsten treffen."
(11) Le 3 juin, l'Aachener Zuschauer donne l'information, peu rassurante pour les patriotes, qu' "à l'extrême limite, la frontière de la Roer devra être maintenue" par les négociateurs français. (Cf. HANSEN III, 994, note 3) Le correspondant manifestement bien renseigné du journal connaissait-il la récente note du Directoire à Bonaparte?
(12) Cf. la lettre du 25 juillet 1797 à Gerhard Dautzenberg.

rhénans sortent enfin de l'immobilisme, qu'ils manifestent leur présence, qu'ils se groupent et se concertent pour déclencher une action commune et qu'ils entrent directement en contact avec les dirigeants français (13). Ce qu'il importe d'abord de prouver au Directoire, c'est que l'esprit républicain, l'esprit de Mayence n'est pas mort en Allemagne, que le vrai patriotisme y existe toujours. Il faut, dit Görres, dissiper les réticences que ne peut manquer d'inspirer au gouvernement français une comparaison entre l'apathie des Rhénans et l'enthousiasme des patriotes italiens : "Lorsque le gouvernement français tourne ses regards vers l'Italie, il voit là-bas les efforts intenses que déploie l'élan vital naissant et le patriotisme le plus ardent; il ne voit ici que morne silence et inertie tandis que tout est courbé sous la férule des aristocrates et du despotisme militaire. N'est-il pas forcé de croire que le républicanisme est totalement mort? ... (14) "

Dès le 8 juin, Görres précise à F. Dautzenberg les objectifs de l'action politique à laquelle il l'invite à participer. Les renseignements qu'il lui donne permettent d'affirmer qu'à ce moment, le mouvement républicain rhénan a déjà pris forme et que le regroupement des patriotes est en cours depuis quelque temps (15). "Plus le temps passe, écrit Görres, plus j'éprouve l'absolue nécessité où nous sommes de manifester notre existence de façon plus tangible. C'est dans cette conviction également que les républicains de Coblence, de Bacharach, de Kreuznach, de Münster [= Münstermaifeld], de Bingen, d'Andernach etc. se sont associés pour faire parvenir au Directoire une adresse dans laquelle ils font valoir toutes les raisons susceptibles d'inciter le gouvernement, au cas où notre sort ne serait pas encore irrévocablement fixé, à s'efforcer d'imposer

(13) Voir les lettres du 2 et du 8 juin 1797.
(14) Lettre du 2 juin.
(15) Dans le manifeste de la mi-novembre (cf. page 79), Görres situe en mai les premières manifestations du mouvement: "Sechs Monde sind jetzt seit jenem Augenblick verflossen, wo der Geist der Freiheit endlich bei uns sein Haupt erhob, wo wir öffentlich hervortraten" (GGS I, 8).

notre réunion ou à tout le moins notre indépendance et à ne pas tolérer que nous ayons à obéir à un despote étranger" (16).

A travers les lettres de Görres, c'est Coblence qui apparaît sans conteste comme le centre du mouvement au moment où il se forme et s'organise. C'est de là que partent les initiatives pour grouper les patriotes dispersés, pour établir de ville en ville des contacts plus étroits entre les groupes locaux. Görres s'emploie activement à assurer au mouvement un maximum d'extension. "Trèves et Bonn, écrit-il à Franz Dautzenberg (17), seront invités ce jour même à adhérer au mouvement, et par la présente nous y invitons aussi Messieurs les Aixois qui, s'ils trouvent notre plan acceptable, pourront à leur tour décider Juliers, Clèves etc. à y adhérer." Par l'intermédiaire d'Aix-la-Chapelle il espère donc obtenir l'affiliation des patriotes du Rhin inférieur. Le plan dont il parle consiste à agir sur le gouvernement par une campagne de pétitions. Dans sa lettre du 8 juin, Görres exprime simplement l'espoir qu'une adresse des républicains d'Aix ira bientôt rejoindre celle du groupe de Coblence sur le bureau du Directoire. Mais dès le 10 juin, il transmet à Franz Dautzenberg une copie de l'adresse des patriotes de Coblence et invite ceux d'Aix, soit à rédiger leur propre adresse, soit à ajouter leurs signatures au texte qu'il leur communique; en même temps, il les prie instamment de l'informer de leur décision par retour du courrier. Ainsi apparaît clairement son souci d'assurer la cohésion et l'unité du mouvement. Dès le début, le jeune Görres assume pour une large part la tâche de regrouper les patriotes et d'animer leur action.

(16) La rumeur que l'ancien stathouder de Hollande, le prince Guillaume V, gendre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, serait dédommagé sur la rive gauche de la perte de ses Etats circulait avec persistance. Le traité secret du 5 août 1796 entre la Prusse et la République française prévoyait en effet le dédommagement du prince.
(17) Cf. sa lettre du 8 juin 1797 à F. Dautzenberg.

L'adresse des patriotes de Coblence aux Directeurs.

Il est doublement heureux que l'adresse des républicains de Coblence aux "Citoyens Directeurs" nous ait été conservée. Non seulement ce texte fournit de précieuses indications sur une phase peu connue du mouvement, mais il révèle que les patriotes de Coblence ont confié au talent du jeune Görres le soin de rédiger leur premier manifeste (18).

Le texte de l'adresse s'ouvre sur la première de ces remarquables rétrospectives historiques dont les écrits révolutionnaires de Görres sont si riches. Il y évoque les trois longues années terribles qui se sont écoulées depuis l'occupation de la rive gauche du Rhin par les armées françaises. Sans aucun ménagement à l'égard du gouvernement directorial l'adresse dépeint l'amère désillusion que le comportement des vainqueurs a causée au peuple rhénan. Il avait accueilli avec enthousiasme les troupes révolutionnaires, dans l'espoir d'un avenir heureux. "Mais hélas, nos espérances furent déçues au moment même où nous les croyions comblées, car des rapaces de tous plumages suivaient vos armées en cohortes serrées. Malheur au pays sur lequel passait leur vol effroyable. Comme une nuée engendrant le malheur ils le submergeaient, obscurcissant le soleil ... Et voilà nos espérances réduites en poussière, évanouis en fumée nos rêves dorés de bonheur humain et de prospérité des peuples, refoulés au fond de notre coeur ces sublimes sentiments; c'en était fait des bonnes dispositions du peuple."

Pour la première fois Görres aborde ici l'un des grands thèmes de son journalisme révolutionnaire. Si les maux de la guerre lui paraissent inévitables, il condamne par contre avec

(18) L'adresse est reproduite dans l'article de W. HERMANNS. L'étude stylistique du texte fait apparaître que Görres en est indiscutablement l'auteur. La manière d'argumenter, le goût des contrastes, le souffle oratoire sont autant de traits caractéristiques de l'écriture de Görres. En outre, on relève dans l'expression comme dans les images qu'il emploie de frappantes analogies avec les discours qu'il prononcera en janvier 1798 à la Société patriotique de Coblence.

vigueur le "despotisme militaire" des Français qui, par son système de réquisitions et de contributions, a depuis trois ans courbé le pays "sous un joug de fer" et a ruiné dans le peuple tout enthousiasme pour la révolution. Dans cette condamnation des trois années de dictature militaire se trouve inclus le gouvernement du pays par le général Hoche. Les patriotes lui reprochaient âprement d'avoir rétabli dans leurs fonctions les fonctionnaires de l'ancien régime et d'avoir préféré aux républicains "des aristocrates enragés, d'anciennes créatures des cours, des hommes vils et égoïstes qui font leur idole de leur sordide intérêt".

Après avoir rappelé les sacrifices consentis par les patriotes mayençais et les promesses que la Convention leur a faites, l'adresse formule les trois revendications des républicains rhénans : l'autonomie, l'octroi d'une constitution et la protection de la France contre toutes les forces de l'ancien régime, qu'elles agissent de l'intérieur ou de l'extérieur : "Ah! Rendez-nous notre autonomie, faites-nous don de votre constitution ou d'une constitution semblable,réprimez la cabale, afin qu'elle ne mette pas,comme jusqu'ici, le gouvernail entre les mains de courtisans écervelés et vous verrez alors comme notre énergie va aussitôt se déployer et que nous surpasserons même les Lombards."

Lorsque l'on compare les termes de l'adresse à la formule par laquelle Görres en avait défini l'objet dans sa lettre du 2 juin on constate un net déplacement des accents. Görres avait annoncé à F. Dautzenberg que le mouvement des adresses aurait pour but de demander la réunion ou à tout le moins l'autonomie. Or c'est incontestablement sur le voeu d'autonomie et sur la formation d'une république rhénane indépendante qu'insiste le texte des patriotes de Coblence : "Sous votre protection nous formerons alors une république soeur, les blessures de la guerre se cicatriseront peu à peu et nous en viendrons à bénir la main qui nous les a faites" (19).

(19) Cf. W.HERMANNS,p.482 - 485.

Pour quelles raisons ont-ils orienté leur action dans ce sens? Dans sa lettre du 2 juin, Görres exprime l'opinion que la situation politique difficile en France rend la réunion improbable. En face de la montée du péril royaliste, comment le Directoire n'hésiterait-il pas à adjoindre à la République un membre gangrené qui menacerait davantage encore son équilibre? La seule issue qui s'offre, c'est d'imiter l'exemple italien. Görres fait un vibrant éloge du patriotisme des Lombards. Ses lettres montrent à quel point les républicains rhénans étaient fascinés par les événements d'Italie où se formait depuis le mois de mai, sous l'égide de Bonaparte, une République Cisalpine. La politique de Bonaparte le soutien qu'il accordait aux patriotes italiens (20), incitaient les promoteurs du mouvement rhénan à croire que le Directoire se montrerait plus favorable à la création d'une république soeur qu'à la réunion de la rive gauche du Rhin à la France.

Il ressort du texte de l'adresse que les patriotes avaient auparavant fermement escompté la réunion et que c'est une réaction de défense qui, dans une situation particulièrement critique, leur a fait mettre en avant le projet d'une république indépendante : "Si vous ne voulez plus vous souvenir des liens du sang qui nous ont jadis rattachés à vous, - car nous aussi, nous étions des Francs jusqu'à ce que le cours impétueux de l'histoire nous ait détachés de vous par force et nous ait rendus étrangers les uns aux autres, - alors accordez-nous au moins notre liberté en dédommagement de si nombreux sacrifices."

Malgré leur petit nombre, conclut la pétition, les signataires prennent ici la parole au nom de la grande masse silencieuse et indécise de leurs compatriotes. Que le Directoire affirme sa volonté de ne pas tolérer le retour des despotes, et cette masse se ralliera à la France et fournira "de bons citoyens à la République".

(20) Comme tous les républicains prononcés, Görres est conquis par la légende de Bonaparte protecteur des patriotes et défenseur des républiques. Les dirigeants du groupe de Coblence songent même à entrer en correspondance avec Bonaparte pour nouer des rapports directs avec lui. (Cf. la lettre du 20 juillet 1797 de Görres à Gerhard Dautzenberg.)

L'adresse des patriotes de Coblence au Directoire fut la première manifestation du mouvement et ouvrit la campagne des pétitions. En la communiquant à Franz Dautzenberg le 10 juin, Görres l'informa que, signée par les républicains de Coblence "et de plusieurs villes voisines", elle allait "partir pour Paris dans les prochains jours". En fait, les difficultés auxquelles se heurtèrent les jeunes organisateurs (21) retardèrent d'un mois sa remise au Directoire. Les républicains choisirent comme délégué permanent l'ancien maire de Worms sous Custine, Winkelmann, qui se rendit à Paris à la mi-juillet pour présenter au gouvernement français une adresse commune des patriotes rhénans, à laquelle se réfèreront par la suite les pétitions particulières des groupes locaux, p. ex. celle que la Société patriotique de Bonn fait circuler fin juillet. Il est vraisemblable que cette adresse commune fut précisément celle que Görres rédigea au début de juin au nom du mouvement qui venait de naître (22). Mais il n'est pas possible de l'établir avec certitude, les pétitions remises par Winkelmann au Directoire n'ayant pas été retrouvées. De ce fait, la question de la formulation exacte de l'idée de république séparée dans l'"adresse de Winkelmann" demeure pour l'instant sans réponse.

(21) Il ne fut pas aisé de recueillir des signatures. D'autre part, l'organisation du mouvement progressa moins vite que Görres l'eût souhaité. Franz Dautzenberg ne répondit pas à son désir d'être tenu au courant. En juillet, les républicains d'Aix-la-Chapelle firent circuler une adresse analogue à celle du groupe de Coblence, mais sans prévenir ce dernier. Görres l'ayant appris se plaignit très vivement de ce manque de coopération dans une lettre du 20 juillet 1797 à Gerhard Dautzenberg : "Sie müssen doch schon wenigstens drei Wochen operieren, aber noch kennen wir ... nicht im geringsten das Nähere der ganzen Unternehmung, den Inhalt der Adresse, die Größe Ihres Wirkungskreises, die Zahl der Subskribenten, nichts von allem dem, dessen Kenntnis für uns von der äußersten Wichtigkeit würde."

(22) Un passage de la lettre citée ci-dessus permet de le penser, sans toutefois en donner la certitude : "Diese Adresse ist nun, wie sie vermutlich erfahren haben werden, durch den Bürger Winkelmann, der in unserem Namen als Abgeordneter nach Paris gegangen ist, an ihrer Behörde angelangt, und wir versprechen uns die besten Wirkungen von ihr. Wir haben alle möglichen Federn ins Spiel gesetzt, und alle Erd- und Luftgeister müßten sich gegen uns verschworen haben, wenn die gute Sache nicht siegen sollte."

La refonte de Der allgemeine Frieden, ein Ideal et le rôle assigné par Görres à son ouvrage dans la campagne des patriotes.

C'est pour lui soumettre une requête personnelle que Görres s'adressa à Franz Dautzenberg le 2 juin 1797. Dans sa lettre il l'entretient en effet d'un opuscule dont il nourrissait l'idée "depuis quelque temps" et qu'il vient d'achever. "Il contient à la manière du célèbre traité de Kant sur la paix perpétuelle un exposé philosophique sur la manière dont la France doit conclure la paix générale pour que celle-ci se rapproche de la paix perpétuelle autant qu'il est possible." L'ouvrage ainsi caractérisé est Der allgemeine Frieden, ein Ideal que Görres a repris et "complètement remanié" après la conclusion des préliminaires.

Dans sa pensée, cet écrit devait constituer un élément du combat que déclenchaient alors les républicains rhénans. Il s'en explique dans sa lettre en poursuivant l'analyse du contenu de son oeuvre par ces phrases : "Je formule cet idéal en XIV clauses ... Comme garantie de cette paix je montre ensuite encore une fois, très brièvement, la nécessité de la frontière du Rhin ou de notre indépendance." Ces lignes prouvent que la conclusion de l'ouvrage était construite sur la même alternative, soutenait la même revendication que la campagne des adresses (23).

Görres fait part à Dautzenberg de son intention de faire parvenir un exemplaire de l'opuscule au Directoire, avec une lettre d'envoi dans laquelle il fera "jouer une nouvelle fois tous les ressorts"; il compte en envoyer d'autres à des personnalités telles que Sieyès, car le mouvement juge indispensable de s'assurer l'appui d'hommes politiques français influents. " Vous comprendrez donc, conclut Görres dans l'élan de sa juvénile illusion, quelle importance cet ouvrage est appelé à prendre pour les pays conquis."

Encore aurait-il fallu que son manuscrit fût imprimé. Jusque là, il n'avait pas réussi à trouver d'éditeur. Aussi tenta-t-il

(23) L'opinion traditionnellement admise qu'il n'existait entre le manuscrit envoyé au Directoire et l'ouvrage imprimé que des divergences mineures est infirmée par les lettres à Dautzenberg.

sa chance auprès de Dautzenberg, qui disposait des presses de son journal, pour lui demander de l'éditer ou de l'aider à se faire éditer (24). Il fut désappointé de recevoir une réponse négative. Dès lors il ne lui restait plus d'autre possibilité de donner connaissance de son oeuvre au Directoire que de lui en faire parvenir le manuscrit. Le 5 juillet 1797, il lui en adressa une copie, accompagnée d'une lettre d'envoi. A Paris, le manuscrit fut "convenablement déposé", sans qu'on y prêtât une attention particulière. Le secrétaire qui enregistra l'envoi de la "brochure" de Görres résume ainsi la lettre de l'auteur dont il ne comprit évidemment ni les intentions ni la portée : "Il implore le gouvernement français pour que les pays de la rive gauche du Rhin ne rentrent point sous la domination des despotes". Le 30 août, sous la signature du Ministre de l'Intérieur François de Neufchâteau, le Directoire accusa réception du manuscrit à son auteur en quelques lignes aussi flatteuses que vagues (25).

Entre temps Görres était devenu l'un des animateurs les plus influents du mouvement républicain rhénan. De juin à novembre 1797, les événements politiques allaient se précipiter et lui faire jouer un rôle de premier plan. Son nom est lié à toutes les étapes importantes de l'évolution du mouvement que nous allons nous efforcer de retracer à la lumière d'importants travaux publiés par les historiens (26).

(24) Les éditeurs avaient peur de se compromettre. Cf. la lettre du 2 juin à F. Dautzenberg : "Hier in Coblenz und in der ganzen Nachbarschaft ist nun zu unsrer Schande keine freie Presse anzutreffen" et la préface du Allgemeiner Frieden : "... aber so groß war die Allgewalt des Aristokratismus, so sehr bewachte er alle unsre Pressen, daß ich im ganzen diesseitigen Lande keinen Verleger oder Drucker finden konnte" (GGS I, 19).
(25) Au sujet des indications qui précèdent, cf. GGS I, 19 (préface) et GGS I, 641 (note de Braubach).
(26) Nous croyons utile de consacrer à l'exposé historique de cette question une place suffisante parce qu'aucune étude d'ensemble récente n'a été consacrée à l'histoire du mouvement des patriotes rhénans sur la base des documents actuellement connus et parce que l'interprétation des faits nous permettra de mieux cerner le mouvement des idées.

Les interventions contradictoires du Directoire.

Tandis que débutait et s'organisait la campagne des adresses les patriotes rhénans se demandaient, non sans inquiétude, quelles seraient les réactions du gouvernement français. Deux facteurs allaient jouer sous ce rapport un rôle déterminant dans l'évolution de leur mouvement: l'attitude du général Hoche et les manoeuvres politiques du Directeur Reubell. D'autre part, la crise intérieure du premier Directoire, qui n'avait cessé d' empirer depuis mai, allait atteindre pendant l'été son paroxysme et le mouvement républicain rhénan devait subir tous les contre-coups d'une situation où événements intérieurs et extérieurs s'imbriquaient étroitement.

L'attitude de Hoche.

Dès le 6 avril, Hoche avait demandé au Directoire de l' informer de ses intentions à l'égard des "pays conquis" sur la rive gauche du Rhin: "Verrait-il avec plaisir ces peuples se réunir pour former une république indépendante? Son dessein serait-il de les réunir à la France, si ce voeu, formellement exprimé par les habitants, était appuyé par ses succès sur la rive droite du Rhin? La première de ces propositions serait sans doute adoptée avec plus de plaisir par les habitants. Reste à savoir ce que peuvent commander nos intérêts...." (27).

Le 13 avril, la réponse du Directoire est adressée à Hoche sous la signature de Carnot, de La Revellière et de Barras. Sa formulation prudente reflète les incertitudes de la situation. Les habitants des pays rhénans, est-il dit dans ces directives, "ne paraissent pas susceptibles de devenir en ce moment citoyens français par la réunion de leur territoire à celui de la République. Ils seraient plutôt propres à former une république séparée et c'est sous ce point de vue qu'il est utile de les faire aspirer à un nouvel ordre de choses" (28). Tout en n'envisageant

(27) Cf. A. CHUQUET, Quatre généraux de la Révolution, II, 155.
(28) Le texte complet figure dans l'article d'A. AULARD, Hoche et la République cisrhénane, Revue de Paris, juillet 1919, p. 58.

pas la création de cet Etat indépendant dans l'avenir immédiat, le Directoire autorise Hoche, comme il l'avait fait pour Bonaparte, à procéder à des réformes institutionnelles émanant de sa seule autorité s'il le juge opportun (29). Sur deux points seulement des instructions nettes sont données au général en chef: le gouvernement entend sauvegarder les droits de conquête de la France et laisser ouvertes toutes les solutions pour les futures négociations de paix qui pourraient, le cas échéant, entraîner la restitution de la rive gauche du Rhin aux souverains allemands. Invité à prendre une détermination "conforme à tous les intérêts qu'elle doit concilier", Hoche aurait sans doute différé les décisions politiques même si l'armée de Sambre-et-Meuse n'était pas entrée en campagne le jour même où furent rédigées les directives du gouvernement.

Après l'armistice conclu avec les Autrichiens, la conviction que les préliminaires de Leoben impliquaient l'abandon de la rive gauche du Rhin par la France détermina l'action du général en chef. Les mesures militaires et financières qu'il prit à son quartier général de Friedberg au cours des semaines suivantes se situaient dans la perspective d'une évacuation prochaine du territoire occupé par son armée. Tenu au courant par la Commission intermédiaire de la situation générale dans les pays rhénans dont divers aspects la préoccupaient, il se rendit soudainement à Bonn le ler juin pour prendre sur place les décisions nécessaires. La Commission était prévenue depuis peu qu'une agitation se développait dans le pays contre le retour à l'Ancien Régime. Le président Shée fit état des renseignements qui lui étaient parvenus sur le mouvement républicain naissant. Le général Hoche y attacha d'autant plus d'importance qu'il vit là un moyen de battre en brèche l'intégrité de l'Empire et de maintenir la rive

(29) "Nous ne pensons pas, au reste, qu'ils puissent former, de quelque temps encore, un Etat indépendant; mais si le progrès des lumières et le rapprochement des intérêts dans les divers bailliages vous paraissent tels qu'on pût leur appliquer le régime intérieur de la République, nous vous autorisons à l'y introduire sous le titre de règlement qui doit émaner de vous seul ..."

gauche du Rhin dans l'orbite de la République (30). Aussi dépêcha-t-il dès le 4 juin un courrier spécial au Directoire pour l'informer qu' "un mouvement politique en faveur de la liberté" n'allait sans doute pas tarder à se manifester dans les pays rhénans (31). Nous ne savons pas s'il a reçu les directives qu'il sollicitait, mais l'attitude observée par la Commission intermédiaire prouve qu'il lui a donné mission de soutenir le mouvement.

Les événements politiques de l'été vont éloigner Hoche pendant quelque temps des affaires rhénanes. Dans le cadre de négociations que le Directoire mène en juin avec la République batave en vue d'organiser un nouveau débarquement en Irlande, il est chargé d'une mission diplomatique à La Haye où il fait un rapide voyage à la fin du mois. Le 29 juin, sur le chemin du retour, il reçoit un pli du Ministre de la Marine Truguet le chargeant d'organiser l'expédition française qu'on va mettre sur pied à Brest. Il forme alors avec des éléments d'élite de l'armée de Sambre-et-Meuse un détachement de 9000 hommes dont il signe les ordres de marche au début de juillet. Pressenti par Barras, c'est avec ces troupes qu'il amorce la tentative de coup d'Etat qui se développe du 16 au 22 juillet, mais qui avorte (32).

(30) Ces renseignements s'appuyaient notamment sur une "note confidentielle" remise à la Commission intermédiaire par le républicain Bouget, membre de la régence de Bonn. Cette note, malheureusement perdue, exposait un programme d'action en 25 points. On peut inférer des rumeurs contradictoires répandues à son sujet, dont certaines provenaient d'indiscrétions, qu'elle était fondée sur la même formule que les adresses de juin: à défaut de la réunion, une république indépendante.
(31) Cf. A. CHUQUET, Quatre généraux de la Révolution II, 203.
(32) Selon les Mémoires de Barras, c'est le 29 juin qu'eut lieu la première des entrevues secrètes entre La Revellière, Reubell et Barras qui aboutirent à l'alliance politique des triumvirs et au 18 fructidor. Sur les manoeuvres de Barras, cf. A. MATHIEZ, Le Directoire, 1934, p. 314 sq.

L'action secrète de Reubell.

Aussitôt après la ratification des préliminaires de Leoben le Directoire avait repris sa politique d'annexion des pays rhénans sous l'impulsion de Reubell qui en était l'âme. Le 26 mai, Bonaparte avait exigé pour la France la frontière du Rhin aux pourparlers qui venaient de s'engager à Mombello près de Milan. Le refus opposé à ses revendications par les négociateurs autrichiens avait mis le Directoire dans une situation difficile, et pour arriver à la paix, sa majorité inclinait à faire de larges concessions. C'est dans cette atmosphère que parvint au gouvernement le message expédié par Hoche le 4 juin. Reubell, dont la politique était menacée de s'effondrer, conçut alors le projet de révolutionner la rive gauche du Rhin pour faire pression sur l'Autriche.

Tenu à la réserve diplomatique qui lui interdisait d'intervenir ouvertement (33), Reubell agit par l'intermédiaire des Mayençais réfugiés à Paris, notamment de J. Hofmann, l'ancien président de la Convention rhéno-germanique. Le 13 juin 1797, Hofmann fit parvenir aux républicains rhénans une circulaire dont il est fait mention dans les notes de Michel Venedey. "Dans une circulaire (du 25 prairial), écrit ce dernier, Hofmann nous fit savoir que Reubell, en qualité de membre du Directoire,où il exerçait une influence prépondérante, et de chargé des affaires extérieures, désirait un mouvement quelconque des patriotes de la rive gauche du Rhin, soit pour la réunion avec la France, soit pour l'indépendance" (34). Si des manifestations populaires en faveur de la liberté se produisaient, avait-il

(33) Chargé des affaires diplomatiques, Reubell reçut en audience au mois de messidor,soit après le 19 juin, une délégation des républicains du pays entre Landau et Bingen venue plaider pour le rattachement de ce territoire à la France en vertu du décret pris par la Convention le 30 mars 1793. Bien qu'il eût préconisé cette même revendication aux pourparlers de paix, Reubell répondit en séance à la délégation que le Directoire ne pouvait pas préjuger de l'issue des négociations. Mais hors séance,il lui recommanda confidentiellement d'entamer une campagne de signatures pour faire connaître le voeu de la population. Cf. HANSEN, Quellen III, 1030.
(34) Cf. J.VENEDEY,Die deutschen Republikaner,p. 261.

laissé entendre, "la France serait obligée, selon les principes de sa constitution, de soutenir le peuple rhénan"(35).

L'intention véritable de Reubell était de faire imiter par les patriotes l'exemple de la convention rhéno-germanique : se séparer du Reich en se déclarant libres, puis se rattacher à la France. Mais à ce moment critique des pourparlers de paix avec l'Autriche, un mouvement quelconque visant à détacher les pays rhénans de l'Empire germanique favorisait ses desseins tout en fournissant un point d'appui à la politique du gouvernement. Mobilisés par Hofmann, les anciens clubistes mayençais intervinrent de leur côté pour soutenir cette action auprès de leurs amis rhénans.

L'un des plus actifs d'entre eux est Matthias Metternich qui, à peine sorti de captivité (36), s'installe à Bingen où il assume le rôle de propagandiste et sert de relais. Le 22 juillet, il lance les Politische Unterhaltungen am linken Rheinufer, journal d'inspiration officielle, qui a pour mission essentielle de battre en brèche la notion d'intégrité territoriale du Reich, de semer le doute au sujet de la restitution de la rive gauche du Rhin aux anciens souverains et d'inciter les habitants des pays rhénans à se déclarer libres et à se prononcer pour une constitution républicaine (37).

(35) J.VENEDEY, ouvr. cité p. 260.
(36) Ancien professeur de mathématiques à l'Université de Mayence et clubiste notoire, Metternich n'avait pas réussi à s'échapper lors de la reprise de la ville par les coalisés le 23 juillet 1793 et avait été détenu par les Prussiens jusqu'en février 1795 Tombé aux mains d'une patrouille autrichienne et retenu prisonnier au début d'octobre 1796, il fut libéré en vertu d'une clause des préliminaires de Leoben en mai 1797.
(37) Le texte complet des Politische Unterhaltungen a été réimprimé chez Kraus, Nendeln, Liechtenstein, en 1972. Leur rédacteur suit manifestement les directives de Reubell. C'est ainsi que des correspondances de patriotes renseignent sur les manifestations cisrhénanes et que Metternich appelle les Rhénans dans un éditorial (12 août) à se déclarer libres et à révolutionner le pays. Mais en même temps il rappelle que le gouvernement français réclame la cession de la rive gauche et affirme, à partir du 20 septembre, qu'il fait de la frontière du Rnin la condition sine qua non de la paix.

3.
La première phase du mouvement des patriotes.

Une controverse s'est élevée au sujet des origines du mouvement des républicains rhénans. D'éminents historiens ont estimé que ceux-ci n'ont fait qu'appliquer des mots d'ordre venus de Paris(38). Il semble bien qu'à la lumière de la correspondance du jeune Görres il faille reconsidérer ce jugement. Elle témoigne en effet en faveur de la spontanéité de l'action des patriotes. Elle fait apparaître nettement que l'effervescence née dans leurs rangs au moment où le retour des anciens souverains semblait imminent a fait surgir chez eux l'idée d'imiter les patriotes italiens, leur a fait entrevoir une issue possible dans la constitution d'une république séparée. Ils ont toujours revendiqué pour eux l'initiative du mouvement (39). Les lettres de Görres à Franz Dautzenberg donnent du poids à cette affirmation. Elles sont antérieures aux interventions de Hofmann et des clubistes mayençais suscitées par Reubell. Celle du 2 juin est même antérieure au message de Hoche au Directoire, elle en confirme et en éclaire le contenu. Dans un passage de cette lettre, Görres indique qu'il compte demander au gouvernement, à l'occasion de l'envoi de son opuscule sur la paix, si les républicains rhénans "peuvent faire quelque chose pour la liberté, en organisant une campagne d'adresses ou par quelque autre moyen". De la naïveté même de ce dessein il ressort que l'action des patriotes a commencé sans directives.

(38) C'est le point de vue de J. Hansen notamment. M. Braubach incline dans le même sens, mais avec des nuances et des restrictions.
(39) Ainsi Gerhards: "Unter dem General Hoche schwuren unserer mehrere, durch das Beispiel der Cisalpiner und anderer freigewordner Völker aufgemuntert, für die Freiheit Cisrhenaniens alles mögliche zu tun. Einige widrige Erscheinungen vor dem 18. Fructidor, der unsere Bemühungen mit gutem Erfolg krönte und schon weit und schreckten uns nicht ab, wir trauten auf den Genius der Freiheit, breit uns viele Anhänger verschafft hatte, als wir vernahmen, daß das französische Gouvernement und General Hoche unsere Arbeiten unterstützen würde, welches unseren Mut verdoppelte."
(Cf. HANSEN, Quellen III,1065.)

Mais ils ne se dissimulaient nullement que sans l'appui de la France leurs efforts seraient forcément voués à l'échec. Aussi étaient-ils préoccupés des réactions du Directoire. Les directives de Reubell transmises par la circulaire de Hofmann leur sont apparues comme un précieux encouragement donné à leur mouvement.

Pendant les mois de juillet et d'août 1797, les patriotes s'organisent et intensifient leur action. Nous pouvons nous faire une idée assez nette de leur activité grâce à des lettres adressées par Gerhards à un autre militant, Michel Venedey, alors garde-magasin civil à Andernach, lettres que celles de Görres confirment ou complètent sur divers points (40).

Les dirigeants ont eu d'abord à résoudre le problème de l'organisation interne des "sociétés patriotiques" en voie de formation. Des "bureaux de correspondance", composés d'un petit nombre d'éléments actifs et sûrs, en prennent la direction effective et assument la gestion des affaires (41). L'un des premiers, celui de Coblence est constitué vers la mi-juillet. Gerhards en est le président, Görres fait fonction de secrétaire. Aux alentours du 20, Bonn et Cologne constituent leurs bureaux; d'autres villes suivent, un circuit de courriers est établi de bureau à bureau, la poste n'étant pas assez sûre.

Dans la phase initiale du mouvement, Coblence apparaît comme le centre de l'organisation et Görres comme son principal animateur. Par la suite, le groupe de Bonn, dirigé par Franz Gall et par Geich, prendra rapidement une importance prédominante.

(40) Les lettres de Gerhards à Michel Venedey ont été publiées dans J.VENEDEY, Die deutschen Republikaner, 1870 et par HANSEN, Quellen III, qui en donne une version plus complète d'après le manuscrit des notes de M.Venedey, conservé au Reichsarchiv de Berlin. Pour Görres, voir les lettres à Gerhard Dautzenberg.
(41) Au sujet de la direction autoritaire que les chefs du mouvement estimaient indispensable, Görres dit dans sa lettre du 20 juillet : "Sie lenken alle Operationen, alle Profanen sind nur ihre Maschinen (eine zwar nicht untadelhafte, aber schlechterdings notwendige Maßregel)".

Pendant cette première période, c'est à la campagne des adresses que les patriotes consacrent l'essentiel de leurs efforts. Ils cherchaient avant tout à agir sur le milieu paysan et parcouraient les villages pour y recueillir des adhésions. Le 20 juillet, Görres annonce de "nombreux milliers de signatures" et nourrit "des espoirs bien plus grands encore pour l'avenir" (42). Le succès du mouvement est difficile à évaluer; il fut suffisant en tout cas pour provoquer les violentes réactions des tenants de l'ancien régime.

Les dirigeants du mouvement s'efforcèrent d'étendre son influence à toute la rive gauche du Rhin. Sa pénétration, variable selon les régions, fut particulièrement difficile dans le Palatinat où ses adversaires avaient l'appui du général Moreau et de nombreux officiers de l'armée de Rhin-et-Moselle gagnés par la propagande royaliste. Son unification s'y heurtait en outre à l'orientation divergente d'une fraction importante des républicains de cette région qui, partisans de la réunion, refusaient d'adopter les mots d'ordre des patriotes du Rhin moyen.

Dans la seconde moitié de juillet, les contours du mouvement se dessinent avec plus de netteté. Aussitôt après sa constitution, le "bureau de correspondance" de Bonn établit le contact avec la Commission intermédiaire. Dans sa lettre du 25 juillet à Michel Venedey (43), Gerhards relate, d'après les lettres qu'il a reçues de Bonn, l'entrevue que Franz Gall venait d'avoir avec le président Shée. Au cours de cet entretien, le délégué du bureau de Bonn apparaît déjà comme le porte-parole de tous les patriotes fédérés (44). Gall est chargé de s'informer de l'attitude que les autorités observeront à l'égard de la fédération dont il expose l'importance, les buts et les projets. Il reçoit du président Shée l'assurance chaleureuse que les patriotes jouiront d'une entière liberté de réunion et pourront imprimer et afficher librement sans avoir à soumettre leurs écrits et leurs tracts à la censure des autorités locales.

(42) Lettre du 20 juillet 1797 à G. Dautzenberg.
(43) Cf. HANSEN, Quellen III,1075.
(44) Dans le compte rendu de Gerhards figure le terme de Bund qui apparaît pour la première fois à cette occasion.

La première action commune des patriotes fédérés est à ce moment-là en préparation. Elle va revêtir une grande ampleur, s'étendant depuis Bingen jusqu'à Cologne, mais aussi jusqu'à Deux-Ponts (45), témoignant ainsi des progrès accomplis. Dans la nuit du samedi 29 au dimanche 30 juillet, un appel "aux habitants de la rive gauche du Rhin" est placardé dans de nombreuses localités. Il met en accusation l'Ancien Régime, énumère les lourdes charges qui écraseraient les pays rhénans si leurs anciens souverains revenaient, évoque les multiples avantages matériels et politiques qu'apporterait à leurs habitants le régime républicain qu'il les exhorte à adopter en se proclamant libres et leur déclare: "Il ne vous reste d'autre voie pour vous libérer de vos tribulations présentes et futures ... que de vous rattacher à la nation française pour être réunis à elle ou pour former un Etat libre indépendant" (46).

(45) Cf. F.X.REMLING, Die Rheinpfalz in der Revolutionszeit, t. II, p. 349 (1866).
(46) Cf. HANSEN, Quellen III,1081 - 1085.

II.

LE MOUVEMENT CISRHENAN

Le 2 août 1797, Hoche rentra à Wetzlar, ulcéré et plein d'amertume. La tentative de coup d'Etat avait tourné court. Au Conseil des Cinq-Cents où Hoche avait été violemment attaqué, Carnot qu'on avait tenu dans l'ignorance du complot avait finalement minimisé "l'incident", en le mettant sur le compte d'une simple erreur d'itinéraire. Mais il s'en était pris avec vivacité à Hoche qui, porté au Ministère de la Guerre le 16 juillet par les "triumvirs", bien qu'il n'eût pas l'âge requis de 30 ans, avait dû démissionner dès le 22. Après des hésitations dont témoignent les marches et contremarches de ses troupes, Hoche donna au gros du détachement l'ordre de regagner l'Allemagne et repartit lui-même pour son quartier général le 29 juillet, avisant le nouveau Ministre de la Guerre, Schérer, qu'il refusait désormais le commandement d'une expédition contre l'Angleterre (1). A son retour à Wetzlar, une lettre de Shée en date du 14 thermidor (1er août) à laquelle était jointe une traduction de l'appel à la population de la rive gauche du Rhin, informa le général en chef de l'évolution politique des pays rhénans. Ayant mûri sa décision pendant plusieurs jours, Hoche répondit le 19 thermidor (6 août) en invitant la Commission intermédiaire à soutenir le mouvement: "Poussez donc à la roue de toutes vos forces, et faites-nous des pays entre Meuse et Rhin une bonne et belle république qui nous dépure des princes d'Allemagne et diminue d'autant leur puissance en étayant la nôtre" (2).

A partir de ce jour, le mouvement est capté par Hoche qui, de sa propre autorité, l'oriente dans un sens opposé aux buts

(1) Cf. la mise au point très intéressante de cette question par M. REINHARD dans Le grand Carnot, t. II (1952), p. 231 sq.
(2) Cf. HANSEN, Quellen III,1089.

annexionnistes de Reubell (3). Dans une lettre du 2 septembre 1797 à Shée, il renouvelle son mot d'ordre: "Travaillez à l'établissement de la nouvelle République!"

L'affichage de l'appel des patriotes aux habitants des pays rhénans avait provoqué de grands remous et de violents incidents, les vieilles administrations rappelées par Hoche en mars avaient essayé de s'y opposer par l'intimidation, parfois même par la force. La Commission intermédiaire donna aussitôt tout l'appui promis aux républicains et entra en conflit avec les administrations locales. Le 14 août, elle prit un important arrêté instituant la liberté de la presse. Tout habitant des pays administrés par elle était autorisé à publier librement ses opinions sans les soumettre à quelque censure que ce fût, et il était sévèrement interdit aux autorités locales d'entraver ce droit directement ou indirectement. Les commandants militaires étaient invités à veiller à la stricte application de cet arrêté.

Aussi bien le magistrat que la régence de Coblence s'étaient élevés contre l'action des républicains. C'est sans doute pour obtenir une clarification de cette situation confuse que le professeur Beaury s'adressa directement au général Hoche "au nom des patriotes de Coblence et des environs". Hoche répondit le 12 août par une invitation à venir le voir à Wetzlar. Une première entrevue eut lieu vraisemblablement dès le 14 août. Le 27, une délégation composée de Beaury, de Reinecke et de Görres se rendit auprès du général pour un nouvel entretien.

Dès la seconde moitié d'août, l'évolution politique s'accéléra fortement. Fortes de l'appui du général en chef et de la Commission intermédiaire, les sociétés patriotiques commencèrent à se manifester publiquement, tenant des réunions, recrutant des adhérents. La propagande redoubla d'intensité, en particulier dans les campagnes.

(3) Hoche ne semble pas avoir consulté le Directoire. Son attitude s'explique sans doute par le désir de rivaliser avec Bonaparte qui s'était institué le protecteur de la République Cisalpine proclamée solennellement le 29 juin 1797.

C'est vers le milieu d'août que la Fédération en voie de constitution prit le nom de cisrhénane. Les "bureaux de correspondance" se transformèrent en "bureaux de district de la Fédération cisrhénane". La direction générale du mouvement fut confiée à un bureau central établi à Bonn. Grâce à la personnalité de Görres, le bureau de district de Coblence continua cependant à jouer un rôle de premier plan. (4)

Entré dans sa phase cisrhénane, sous l'égide du général Hoche, représentant du gouvernement français, le mouvement des patriotes rhénans prend désormais l'indépendance pour mot d'ordre. Fin août, le bureau de district de Coblence fait imprimer sous sa signature une affiche pour laquelle Gerhards et Görres se déclarent responsables conformément à la loi. Il s'agit d'un appel adressé par "les amis du peuple et de la liberté aux habitants des campagnes de la rive gauche du Rhin". Ce manifeste (5) est apparemment l'oeuvre de plusieurs rédacteurs, mais de larges passages portent indéniablement l'empreinte de Görres. Après avoir dénoncé les manoeuvres et les accusations perfides de leurs ennemis et s'être en particulier défendus d'être des adversaires de la vraie religion, les dirigeants cisrhénans de Coblence invitent leurs concitoyens à arborer la cocarde cisrhénane, à planter des arbres de la liberté, à se déclarer libres et à choisir pour porte-parole des patriotes. "Vous serez alors une nation libre comme les Italiens qui se sont rendus indépendants de la même façon et qui sont maintenant fraternellement unis à la République française." Ainsi est tracé le programme d'action du mouvement. L'appel évoque encore les avantages qui en résulteraient, puis se termine par le cri de "Vive la République cisrhénane!"

(4) Le terme de cisrhénan n'est pas encore employé dans les lettres de Görres aux Dautzenberg dont la dernière connue est du 25 juillet 1797. Le premier document actuellement connu où apparaît ce terme est un tract affiché à Cologne le 19 août et signé du "bureau de district de la Fédération cisrhénane".
(5) Cf. HANSEN, Quellen III,1189 - 1194. Voir une analyse plus complète dans Ph. SAGNAC, Le Rhin français, p. 155 - 156 (1917).

Le premier pas vers l'établissement d'une République cisrhénane est accompli le 5 septembre. A Rheinbach, à une douzaine de km de Bonn, où une municipalité de canton patriote installée depuis peu agit sous l'impulsion directe de Geich, un arbre de la liberté est planté "en présence de 40 délégués des communes environnantes" et l'indépendance du "pays libre de Rheinbach" est proclamée (6). Dans un passage qu'il ajoute en cours de tirage à son appel, le bureau de district de Coblence exhorte les Rhénans à imiter cet exemple.

Le lendemain 6 septembre, Gerhards transmet le nouveau mot d'ordre à Venedey : "Ne travaillez plus pour des signatures, mais pour faire proclamer l'indépendance et planter des arbres de la liberté comme cela a été fait à Rheinbach et par 52 communes etc. (sic) et continue à se faire. Nous allons commencer bientôt dans les parages et nous viendrons chez vous. Nous faisons notre propre République, nos trois couleurs sont rouge clair, bleu et vert" (7). L'arbre de la liberté est planté par les patriotes de Coblence le 14 septembre; l'indépendance est déclarée dans un discours que prononce Gerhards. Le 17, la République cisrhénane est proclamée à Cologne, puis le 22, jour anniversaire de la fondation de la République française, à Bonn, au cours d'une grande cérémonie à laquelle participent tous les pouvoirs constitués, y compris la Commission intermédiaire (8).

(6) Le nombre des communes fédérées à Rheinbach n'a pas pu être nettement établi. (Gerhards dit 52, Hoche 40.) On comptait sur d'autres adhésions. Fin septembre, 25 nouvelles communes se rattachent effectivement au "pays libre de Rheinbach".
(7) Cf. HANSEN, Quellen III,1193, note 1: "Arbeiten Sie nicht mehr zum Unterschreiben, sondern zum Freierklären und zum Freiheitsbaumsetzen, wie sie zu Rheinbach und den 52 etc. Gemeinden getan und noch tun. Wir werden bald hierherum anfangen und zu Ihnen kommen. Wir machen eine eigene Republik, unser tricolor ist hellrot, blau, grün."
(8) Au cours de la cérémonie, le président Shée prononce un discours important dans lequel il félicite les patriotes de leur voeu - qu'il transmettra - de "former une république démocratique et indépendante sous le nom de République cisrhénane".

Au moment même où elle était proclamée dans ces villes, la République cisrhénane naissante était déjà condamnée par le nouveau Directoire issu du coup d'Etat du 18 fructidor (4 septembre 1797). Au reçu de la lettre par laquelle Barras l'avait aussitôt informé des événements survenus à Paris, Hoche avait adressé, le 8 septembre, un rapide billet au président Shée pour lui dire: "La liberté est sauvée à Paris. Songeons à la faire paraître de Dusseldorf à Landau et du Rhin à la Sarre"(9).

Le rapport de Shée sur les événements de Rheinbach,malheureusement perdu, le remplit de satisfaction, mais aussi d'impatience. "Vous sentez comme moi qu'il faut imprimer à cette marche un mouvement rapide",lui écrit-il le 12 septembre (10). Le lendemain,il juge nécessaire d'informer le Directoire de la situation. Après l'avoir félicité de sa victoire sur les conspirateurs, il poursuit en ces termes: "Mais,citoyens Directeurs, tandis que d'indignes Français redemandaient des fers, un peuple tout entier recouvrait sa liberté. Les habitants de la rive gauche du Rhin proclament hautement les droits de l' homme, et déjà le canton entier de Rheinbach s'est déclaré indépendant et a pris le nom de République cisrhénane. Bientôt, si vous le voulez, de Landau à Dusseldorf paraîtra, entre nos frontières constitutionnelles et le Rhin, une République amie des Français. C'est à vous, citoyens Directeurs, à juger de quelle utilité peut nous être un peuple libre entre l'Empire et nous" (11).

Mais au Directoire les annexionnistes auxquels s'est rallié Barras, détiennent la majorité, réalisent même l'unanimité, depuis que Carnot et Barthélemy ont été remplacés par Merlin de Douai et François de Neufchâteau. Sous la signature de

(9) Cf. HANSEN, Quellen III,1210, note 2.
(10) Pour hâter l'évolution, Hoche invite la Commission "à prendre de suite un arrêté par lequel les dîmes et le droit de pied fourchu sur les juifs ... seront supprimés dans les communes insurgées à dater du jour de la promulgation de l'arrêté". La Commission publie dès le 15 septembre un arrêté libérant de tous les droits féodaux et des dîmes les communes qui auront formellement exprimé le voeu d'adopter une constitution républicaine sous le nom de République cisrhénane. Cf. HANSEN,III,1210.
(11) Cf. A. AULARD, art. cité, Revue de Paris,juillet 1919, p.61.

Merlin, de Reubell et de Barras, les directives suivantes partent le 16 septembre à l'adresse du général Hoche: "Le Directoire exécutif a vu avec satisfaction l'élan vers la liberté des habitants de la rive gauche du Rhin. Mais il importe à ces peuples eux-mêmes que vous dirigiez cet élan et que vous le portiez non à chercher à se former en une république particulière qui ne pourrait pas se soutenir d'elle-même et qui serait pour la France une source d'embarras, mais plutôt à solliciter leur prompte réunion à la République française" (12).

Cette lettre n'atteint plus Hoche qui, succombant à des convulsions asthmatiques, meurt le 19 septembre 1797 à Wetzlar. Le 23, une délégation des patriotes de Coblence dont Görres fait partie se joint au convoi qui conduit sa dépouille au Petersberg.

Les Cisrhénans qui perdaient en lui leur protecteur éprouvèrent la mort subite de Hoche comme un coup du sort. Le projet de créer une République indépendante se trouvait compromis (13) au moment même où les fédérés étaient persuadés de toucher au but. Görres écrira plus tard qu'une Convention rhénane devait se réunir au cours des semaines suivantes pour proclamer officiellement la constitution d'une République cisrhénane (14).

La Commission intermédiaire n'eut pas connaissance de la lettre adressée par le Directoire à Hoche le 16 septembre ni des directives qu'elle renfermait. Elle continua à donner son appui aux Cisrhénans qui déployèrent pour l'anniversaire du 1er vendémiaire (22 septembre) des efforts de propagande intenses.

Depuis leurs manifestations publiques en faveur de l'indépendance leur mouvement se heurtait à une résistance de plus en plus forte, désormais canalisée et orchestrée, de la population. Les

(12) Même référence qu'à la note précédente.
(13) Le général Lefebvre qui assura l'intérim de Hoche était un ennemi juré des Cisrhénans et le proclamait hautement.
(14) Cf. GGS I, 10: "Aber noch weit größer wären unsere Erfolge, schon wäre unsere Revolution geendigt und ein gesetzgebender Convent versammelt, wenn der 18. Fructidor ... nicht allen unsern Operationen eine andere Richtung gegeben hätte." Le fait est confirmé par Michel Venedey : "Hoche, der Protektor unseres Planes, hatte die Zusammenkunft des deutsch-rheinischen Convents bereits genehmigt." (J.VENEDEY, ouvr. cité, p. 294 et 304.)

corporations, souvent épaulées par les marchands, en constituaient les foyers les plus actifs. Les anciennes administrations leur servaient de point d'appui. Pour briser cette opposition, la Commission se vit obligée de destituer au plus vite les plus agissantes d'entre elles. Du 5 au 20 septembre, les sénats de Cologne et d'Aix-la-Chapelle furent dissous et renouvelés, la régence de Bonn épurée, le magistrat de la ville remplacé par une municipalité. Le 25 septembre, la Commission répondit au voeu instant du bureau de district en décidant de renouveler la régence de Coblence et de substituer une municipalité au magistrat de la ville. Finalement, elle se trouva affrontée au problème du remplacement de l'ensemble des magistrats et des baillis. Görres et les patriotes s'impatientèrent de la prudence avec laquelle elle entendait procéder.

En face des difficultés qui s'accumulaient, la Commission s'inquiétait de rester sans instructions. Elle s'adressa successivement au Ministre des Finances, à celui des Affaires extérieures, enfin au Directoire lui-même pour en obtenir, mais ne reçut aucune réponse à ses demandes répétées.

Le général Augereau, désigné comme successeur de Hoche le 23 septembre et chargé provisoirement de l'administration civile de l'ensemble des territoires de la rive gauche du Rhin (15), observa pendant plusieurs semaines le même mutisme, se bornant à faire des inspections et évitant d'entrer en rapports avec la Commission intermédiaire dont les lettres restent sans réponse(16).

Le silence que le Directoire garde et impose à ses représentants directs s'explique par les péripéties secrètes des pourparlers de paix qui avaient repris à la fin du mois d'août à

(15) Suspecté d'intelligence avec les royalistes, le général Moreau avait été rappelé à Paris au début de septembre. Les armées de Sambre et Meuse et de Rhin-et-Moselle furent réunies sous la dénomination d'armée d'Allemagne et Augereau, l'exigeant exécuteur du coup d'Etat, en reçut le commandement.
(16) Lors de son passage à Kreuznach le 12 octobre, il prit contact par contre avec Metternich et les républicains. Dès la seconde quinzaine de septembre, Metternich avait donné des informations sur les pourparlers qui faisaient de la réunion une condition sine qua non de la paix.

Udine et dont l'évolution fut déterminée par les répercussions du 18 fructidor. Le sort de la rive gauche du Rhin, dont la cession à la France était désormais fermement exigée par le Directoire, faisait, avec celui de l'Italie du Nord, l'enjeu de ces négociations. Tant que le traité n'était pas conclu, le Directoire avait intérêt à laisser toutes les possibilités ouvertes. La République Cisrhénane demeurait l'une de ces issues et de fait, Bonaparte proposa le 9 octobre aux négociateurs autrichiens d'accepter la cession de la rive gauche du Rhin ou du moins la reconnaissance de la République cisrhénane (17). Manoeuvre tactique sans doute qui amena Cobenzl à refuser avec indignation la "proposition infâme" d'accorder la sanction impériale à la création d'une République sur le Rhin. Il préféra accepter dès le lendemain de souscrire au consentement de l'Autriche à la cession de la majeure partie de la rive gauche du Rhin en échange de compensations plus larges en Italie. Passant outre aux instructions du Directoire, Bonaparte de son côté concéda à l'Empereur Venise et la terre ferme jusqu'à l'Adige. C'est sur ces bases (18) que fut signée, le 18 octobre 1797, la paix de Campo-Formio.

Dans les derniers jours d'octobre, du 26 au 30, le général Augereau se rendit à Coblence, à Bonn et à Cologne et prit contact avec les autorités civiles. Le 28 octobre, il informa enfin la Commission intermédiaire des intentions du nouveau gouvernement. Mais autant qu'aux administrations, sa visite était destinée aux patriotes avec lesquels il eut d'importantes entrevues. Il les encouragea à persévérer dans leurs efforts pour républicaniser le pays, répétant partout son mot d'ordre préféré : "Chassez-les, écrasez-les, les aristocrates!" En même temps qu'il les assurait ainsi de son soutien dans leur combat pour la liberté, il les invita, suivant les instructions du Directoire,

(17) Cf. HANSEN, Quellen IV,121.
(18) L'article secret n° 1 prévoyait la cession à la République française de la rive gauche du Rhin jusqu'au confluent de la Nette, au-dessus d'Andernach, et traçait à partir de là une ligne frontière qui laissait en dehors presque tout l'électorat de Cologne et les provinces prussiennes.

"à échanger la cocarde cisrhénane contre la cocarde française". On vit s'opérer ce changement au cours des semaines qui suivirent, et avec les couleurs cisrhénanes disparut le rêve d'une république indépendante.

C'est pendant le voyage d'Augereau que fut connue la nouvelle de la paix. Elle parvint à Coblence dans la soirée du 27 octobre, après le départ du général; le soir du 28, elle se répandit à Bonn et à Cologne. La rumeur du retour imminent des anciens souverains se propagea en même temps. Gerhards fut aussitôt dépêché à Paris par les Cisrhénans inquiets pour essayer d'obtenir à bonne source des renseignements précis.

Les jours suivants, les journaux rhénans publièrent le texte des articles patents dans lesquels la rive gauche du Rhin n'était pas mentionnée. Une campagne d'intoxication psychologique inspirée par l'Autriche fut déclenchée sans tarder pour faire accroire aux populations que le traité de paix était fondé sur le principe de l'intégrité du Reich. Cependant que Clemens Wenzeslaus informait les fidèles bourgeois de Coblence que désormais rien ne pouvait plus faire obstacle à son retour, Gerhards envoyait de Paris, le 30 octobre et le 1er novembre, des lettres rassurantes pour les patriotes.(19) Elles reflétaient, ainsi que les informations qui parurent dans l' Aachener Zuschauer, les indiscrétions dirigées émanant du gouvernement français et donnaient pour certain "que l'Autriche avait donné son accord formel à la cession de toute la rive gauche du Rhin à la République et qu'il n'y avait donc pas le moindre doute que cette stipulation serait entérinée par le traité de paix avec le Reich". Gerhards concluait ainsi sa deuxième lettre : "Les patriotes de la rive gauche du Rhin verront donc sous peu leurs voeux réalisés et pourront alors échanger la cocarde cisrhénane, symbole de l'espoir, contre la cocarde française".

(19) Cf. HANSEN, Quellen IV, 261. Ces lettres furent publiées dans le Coblenzer Intelligenzblatt du 10 novembre. Le public resta incrédule, d'autant qu'elles annonçaient comme prévue dans une des clauses secrètes l'évacuation de Mayence par les Autrichiens.

Ce fut Görres que les Fédérés cisrhénans de Coblence chargèrent de la tâche ingrate de rédiger la proclamation destinée à expliquer à leurs concitoyens la nouvelle orientation politique des patriotes. Ce manifeste publié vers la mi-novembre (20) est aussi important pour l'interprétation des faits historiques et l'histoire des idées qu'éclairant pour la psychologie des républicains rhénans.

Il évoque d'abord, dans une brève rétrospective, les conditions difficiles dans lesquelles le mouvement cisrhénan est né et l'état d'esprit dont faisait preuve alors "la nation" dans laquelle les souffrances de la guerre et l'assurance que le maintien de l'intégrité était stipulé dans les préliminaires de paix avaient "étouffé les dernières étincelles de patriotisme".
Le rédacteur expose ensuite longuement le point essentiel de son argumentation : Pour réaliser leurs voeux que Görres résume par le mot d'ordre de liberté (21), deux voies s'offraient aux républicains, celle de la réunion et celle de l'indépendance. La préférence des patriotes, affirme-t-il, est toujours allée à la réunion parce qu'elle est sans conteste la solution qui présente le plus d'avantages pour les pays de la rive gauche du Rhin et qu'elle est plus adaptée que l'indépendance à leur situation particulière. Si les patriotes ont été amenés à se prononcer en faveur d'une république indépendante, c'est en raison des circonstances critiques du moment et des aléas d'une situation dans laquelle la réunion était devenue impossible.

Les avantages du rattachement des pays rhénans à la France, cette puissance "gigantesque" qui vient d'abattre une redoutable coalition, résident dans la double garantie de leur sécurité intérieure et extérieure et de leur prospérité économique. Des arguments avancés par Görres nous retiendrons surtout ceux dans lesquels on peut discerner un enseignement tiré de l'expérience

(20) Cf. le texte de cette proclamation des "membres de la Fédération cisrhénane de Coblence à leurs concitoyens" dans GGS I, 8. Elle est anonyme, mais dans sa chronique manuscrite Zeitbuch der Stadt Coblenz Lucas indique expressément que Görres en est l'auteur (cf. GGS I,339). Hansen a établi (Quellen IV,338,note 1) que la proclamation était connue à Bonn dès le 15 novembre.
(21) "Freiheit war unser Losungswort, und mutig begannen wir den Lauf zu diesem erhabenen Ziele."

cisrhénane. Les raisons qu'il allègue pour prouver que la réunion est préférable à l'indépendance comptent certainement parmi celles qui furent déterminantes pour le ralliement rapide des Cisrhénans au nouveau mot d'ordre, quelles que fussent les préférences intimes des uns et des autres. En France, argumente-t-il, l'énorme poids de l'Etat républicain est capable d'écraser "toutes les intrigues d'un parti qui a juré une guerre éternelle à la cause de l'humanité". Par la réunion les pays rhénans seraient "inclus dans le vaste édifice français" et n'auraient pas à affronter les terribles difficultés que doit surmonter un jeune Etat indépendant constamment menacé, de l'intérieur comme de l'extérieur, par les forces de la réaction tandis qu'il a sa propre constitution à élaborer et un régime nouveau à instaurer (22).

Görres mentionne ici pour la première fois une objection qui prendra une importance décisive dans l'évolution ultérieure de sa pensée, mais que pour le moment il écarte : Sans doute l'indépendance aurait-elle présenté l'avantage incontestable de ne pas exiger la difficile fusion des caractères nationaux français et allemand; mais cet avantage aurait eu pour contrepartie "de plus graves inconvénients" (23).

Si les patriotes ont tout de même préconisé un Etat libre et indépendant, c'est parce que la situation politique provoquée par la prépondérance du royalisme dans les Conseils en France avait rendu la voie de la réunion impraticable. Mais ils n'ont "pas hésité" à se rallier aux vues du général Hoche

(22) "Wie weit schwerer würde es sein, eine unserer Lage anpassende Constitution zu entwerfen und einzuführen, als unsern Staat dem großen fränkischen Gebäude einzufügen; wie schwierig, so manche religiöse und politische Vorurteile wegzuräumen, die Frankreich mit einem Hauche vernichtet. Holland, bei einem weit größern innern Stock von Patriotism, zeigt die Wahrheit dieses Satzes."

(23) "Wahr ist's, nur schwer wird sich der deutsche Nationalcharakter mit dem fränkischen verschmelzen, während er in einem unabhängigen Staate sich selbst überlassen, schneller und fester, den Gang zur Kultur gehen würde, der ihm aufbehalten ist; allein größere Inkonvenienzen kompensieren diese Vorteile wieder."

lorsqu'il s'est résolument déclaré favorable à la création d'une République cisrhénane (24).

Le manifeste se termine sur une apologie de la pureté d'intention et de l'action désintéressée des patriotes (25) et met en lumière les résultats obtenus, les progrès accomplis dans la conquête des libertés républicaines. Les efforts des Cisrhénans étaient sur le point d'aboutir à la convocation d'une Convention législative quand le 18 fructidor est venu leur donner une direction nouvelle. Grâce à lui, la voie de la réunion est à nouveau ouverte et c'est dans ce sens que la Fédération cisrhénane va maintenant poursuivre son combat. Si elle a changé d'orientation, ses buts politiques demeurent les mêmes: "C'est de couleur seulement que nous avons changé (26), mais notre Fédération maintiendra inébranlablement son unité, elle sera le génie tutélaire qui veille sur la liberté, terrifiant pour les gredins et les aristocrates."

Il était d'autant plus important d'analyser dans le détail ce manifeste des patriotes de Coblence qu'on a pu y voir, avant la découverte des lettres de Görres à Franz et à Gerhard Dautzenberg, la preuve que jusqu'à l'entrevue de Beaury avec Hoche à la mi-août 1797, leur groupe n'avait envisagé et appelé de

(24) Görres écrit: "Der General Hoche erklärte sich entschieden für Independenz und wir nahmen keinen Anstand, seinen Absichten zu entsprechen, da Unabhängigkeit immer noch dem Rückfall in den alten Despotismus bei weitem vorzuziehen war." Les Cisrhénans s'abritent donc ici derrière l'autorité du général Hoche. Dans sa lettre au baron vom Stein du 4 août 1814 (cf. W.SCHELLBERG, WuB II,228), Görres intervertit lui-même les rôles en écrivant: "Der General Hoche war für den Plan gewonnen."
(25) Les Cisrhénans n'étaient pas sans avoir eu des échos des accusations que Merlin, Reubell et Barras étaient prêts à utiliser contre eux sans vergogne en cas de résistance; elles étaient ébauchées dans les instructions secrètes du 5 octobre à Augereau sous cette forme: " Il ne vous échappera sans doute pas, citoyen général, que l'idée d'une République cisrhénane n'a pu être suggérée que par les amis de l'Autriche et des anciens souverains du pays pour priver la France des ressources qu'elle peut tirer de ce pays." (Cf. HANSEN, Quellen IV, 122 - 123.)
(26) Görres entend par là le changement de cocarde dont les ennemis des Cisrhénans s'étaient gaussés.

ses voeux que la seule réunion (27). La réalité nous est apparue différente : dès le début de juin 1797, Görres considérait la voie de la réunion comme fermée. Il s'est alors enflammé pour le projet de l'indépendance et il a été parmi les promoteurs de l'idée cisrhénane. Mais la proclamation de la mi-novembre atteste qu'il était avant tout, à cette époque, un ardent partisan de l'idéal révolutionnaire, prêt à choisir en fonction des circonstances, dans un esprit réaliste, la voie qui pouvait le mieux en permettre la réalisation (28). Chargé d'expliquer un changement d'orientation, il défend avec vigueur le retour au mot d'ordre de réunion parce qu'il est pour les patriotes le moyen de conjurer le retour du despotisme et de faire triompher leurs principes fondamentaux.

Il n'est pas d'un moindre intérêt de constater que ce texte s'inscrit en faux contre une interprétation que Görres lui-même donnera plus tard du mouvement cisrhénan dans sa célèbre lettre du 4 août 1814 au baron vom Stein. Il aurait conçu l'idée cisrhénane, explique-t-il, parce que l'indépendance des pays de la rive gauche du Rhin lui serait apparue comme le moyen d'éviter leur réunion à la France. Le mouvement aurait visé à créer entre la France et l'Allemagne un Etat tampon qui aurait pu par la suite se rattacher de nouveau à cette dernière si une transformation politique s'y était produite. Nous aurons à commenter la portée de cette lettre quand nous aurons étudié l'évolution de Görres au cours de sa période révolutionnaire et

(27) Cette thèse a été soutenue par Hansen (cf. Quellen III, 1062 - 1066). La question n'a été réexaminée, à notre connaissance, que dans l'article de M.BRAUBACH, Der junge Görres als Cisrhenane in: Gedächtnisschrift Hans Peters, p. 24 - 49, Bonn 1967. Nous croyons qu'il est possible de tirer des lettres du jeune Görres des conclusions plus amples.

(28) Le passage suivant de Rübezahl dans lequel Görres évoque les premiers temps qui ont suivi l'arrivée du Commissaire du gouvernement Rudler (décembre 1797) vont dans le même sens : "Die Republikaner des Landes waren noch im ersten glühendsten Enthusiasm, bereitwillig hatten sie das Projekt von Independenz mit dem der Reunion vertauscht, und erwarteten nun die Realisation ihrer Ideale, die ihnen auf der einen Seite mißlungen war, auf der andern." (GGS I,459)

à la lumière de l'expérience politique qu'il va puiser dans la lutte qu'il mènera jusqu'en 1800 (29). Dans le contexte de ce chapitre nous nous bornerons à souligner que les termes mêmes du manifeste de la mi-novembre 1797 prouvent incontestablement que le projet d'une république indépendante n'a nullement été chez les Cisrhénans un réflexe de défense antifrançais, un rêve d'autonomie nationale dont l'écroulement les aurait accablés.

Tandis que les patriotes renoncent à la cocarde rouge - bleu - vert pour arborer la cocarde française, le Comité général de la Fédération cisrhénane proclame le 13 novembre l' "acte de souveraineté du peuple d'entre Meuse, Rhin et Moselle" (30). Par cet acte, les pays de la rive gauche du Rhin se déclarent libres et indépendants. Pour "garantir sa liberté, le peuple adopte la constitution française", pour assurer son indépendance politique il "adopte la réunion avec le peuple français et l'incorporation de son territoire à celui de la République". Le 16 novembre, la régence de Bonn et le magistrat de Cologne envoient des délégués à Paris pour remettre au Directoire l' acte de souveraineté du peuple rhénan et solliciter la réunion.

(29) Cf. page 272. Voici le passage essentiel de cette lettre : "Nun stieg, wie ich keineswegs zu leugnen gesonnen bin, zuerst in mir die Idee auf, die Vereinigung mit Frankreich dadurch zu verhindern, daß diese Länder sich unabhängig erklärten. Meine Gedanken waren, in Gemeinschaft mit Belgien womöglich das Elsaß mit in den Bund zu ziehen, dadurch die Schweiz mit Holland zu verknüpfen, und so einen Zwischenstaat an der Grenze Frankreichs und Teutschlands zu bilden, der sich, wenn es in letzterem Lande zu etwas gekommen wäre, leicht wieder anschließen konnte."
Dans une lettre du 11 février 1814 à Gruner, gouverneur général du Rhin moyen, Görres dit de façon analogue : "Als ich vor etwa sechzehn Jahren mit mehreren Freunden mich verbunden hatte, um die Unabhängigkeit unseres Landes, das mit der Abtretung bedroht war, gegen die Franzosen durchzusetzen ..."
(Cf. W.SCHELLBERG, WuB II, 228 et II,216.)
(30) Cf. HANSEN, Quellen IV, 315 - 326.

CHAPITRE V

DER ALLGEMEINE FRIEDEN, EIN IDEAL

I.

LE CARACTERE ET LES BUTS DE L'OUVRAGE

Sous le régime de la liberté de la presse institué par la Commission intermédiaire le 14 août 1797 pour écarter les entraves mises à la diffusion des tracts et des écrits républicains, Görres put faire imprimer vers la fin de l'année (1) son essai Der allgemeine Frieden, ein Ideal. Une nouvelle imprimerie fut fondée à Coblence au cours du dernier trimestre de 1797 par Johann Adam v. Lassaulx (2). Selon toute probabilité, c'est dans les ateliers de Lassaulx que l'opuscule de Görres a été imprimé. Sorti des presses aux alentours du nouvel an (fin décembre ou plutôt courant janvier), il portait la date de 1798 (3).

Dans cet ouvrage qui était le fruit des études et des réflexions auxquelles il s'était adonné avec une intensité particulière depuis l'automne de 1795, Görres abordait les problèmes politiques en philosophe et en théoricien - perspective totalement étrangère à la satire publiée dans le Brutus en octobre 1795. Il voulait confronter sa pensée avec celle de Rousseau, de Kant et de Fichte et faire oeuvre de synthèse philosophique.

Remise en chantier à diverses reprises et dans des situations foncièrement différentes, cette oeuvre de jeunesse ne va pas sans disparates; les orientations de pensée divergentes que l'auteur suit parallèlement ne s'harmonisent pas toujours; le désir de briller conduit parfois le jeune philosophe à des développements flous et diffus, et l'ardeur intransigeante de ses convictions

(1) La préface est datée de frimaire; elle a donc été rédigée entre le 21 novembre et le 20 décembre 1797.
(2) Voir supra, p.4, note 2. J.A. Lassaulx associa à l'entreprise son fils Franz qui avait un peu plus de 16 ans. Ami de Görres et patriote, Franz ne tarda pas à jouer un rôle politique actif. L'imprimerie Lassaulx, à laquelle fut bientôt adjointe une librairie, édita toutes sortes d'ouvrages, parmi lesquels des écrits républicains et en particulier les périodiques de Görres.
(3) L'éditeur n'est pas indiqué.

lui suggère telle ou telle formulation illusoire,voire ingénue. Mais l'essai est un document d'un intérêt considérable: il est la clef de la pensée révolutionnaire du jeune Görres et en éclaire l'arrière-plan intellectuel.

Si le jeune Görres se flatte de raisonner avec la rigueur du théoricien, un trait marquant distingue cependant dès l'abord son opuscule du traité kantien : il se montre soucieux de voir déboucher ses vues théoriques sur l'actualité politique. Kant s'était proposé d'écrire un ouvrage théorique de droit politique; il lui suffisait de savoir que l'idée de fédération entre les peuples et de paix perpétuelle n'était pas une idée vide, puisque la naissance d'une puissante république éclairée permettait d'en espérer la réalisation (4). Görres se situe d'emblée dans le cadre politique du présent, son ouvrage a pour objet la pacification en cours : il se propose d'examiner "ce que la sévère théorie statue au sujet des conditions de cette paix" (5). Prenant comme point de référence idéal une science "cosmopolitique" dont le présent ne peut encore concevoir que les linéaments (6), notre "philosophe politique" s'assigne pour objectif de définir les normes d'une paix universelle en en dessinant un projet idéal "qui ne trahisse d'aucune façon les exigences de la nature ni les intérêts de l'humanité" et en formulant les principes qui devront déterminer "selon la théorie la plus stricte les droits et les rapports des Etats contractants" (7).

(4) Cf. KANT, Zum ewigen Frieden (Zweiter Definitivartikel). Akademie-Textausgabe t. VIII, p. 356 (Berlin, 1968).
(5) Cf. l'annonce publicitaire de l'essai, GGS I,13 (Anzeige).
(6) Cf. GGS I, 21 sq. Dans le sillage de Rousseau et de Condorcet dont il met en exergue des citations significatives, Görres esquisse les tâches d'une future anthropologie politique et sociale dont l'objet serait de traiter, sur un plan universel,des rapports des (quatre) races entre elles, des Etats avec les races et entre eux, de l'Etat et des individus ainsi que des individus entre eux, de tracer la marche nécessaire de la civilisation et d'étudier les moyens de la hâter. La tâche partielle du théoricien actuel se limite à déterminer les rapports qui devront s'établir dans le proche avenir entre les Etats de la race blanche.
(7) Cf. GGS I, 23 - 24.

Ainsi Görres s'attache-t-il à donner à son ouvrage une solide assise théorique et à fonder rationnellement ses options politiques. Son livre n'en est pas moins la profession de foi d'un partisan enthousiaste et inconditionnel de la Révolution française. Le lecteur est frappé dès les premières pages de l'essai par la double démarche de la pensée de Görres, l'entrechoquement de la réflexion philosophique et de l'enthousiasme partisan que souligne le style tantôt abstrait, tantôt pathétique.

"Une époque comme la nôtre, remarque Görres dans son Introduction, n'est pas celle d'une réflexion froide et sans passion". Dans une dédicace enflammée, le jeune Rhénan offre "à la nation franque" "son premier-né" qui, "fidèle image de son père, partage sa haine de la tyrannie et de l'oppression, mais aussi son ardent amour de la liberté et du républicanisme". Cette offrande déposée "par un républicain allemand" aux pieds de la puissante nation, "sur l'autel de la patrie", doit attester que "le pur républicanisme germe également sur le sol allemand" (8).

Certes, en disciple de Kant, Görres estime que "la paix perpétuelle est un idéal auquel l'humanité doit tendre sans cesse" Mais son instauration suppose à ses yeux le triomphe universel de la Révolution et ne pourra se réaliser pleinement que par la républicanisation de tous les Etats (10). Sur cette route, la pacification générale qui doit intervenir dans un proche avenir représentera une étape décisive. Görres se propose de formuler les clauses sur lesquelles elle devra s'établir pour que soit assurée la victoire des principes républicains et que soient garanties les chances d'une paix durable.

Les conclusions de l'ouvrage sont celles d'un homme engagé : le philosophe cosmopolite cède le pas au républicain rhénan qui veut faire entendre la voix des patriotes. Ainsi la théorie apparaît-elle en fin de compte comme la justification d'une politique militante.

(8) Cf. GGS I,18.
(9) Cf. GGS I,25.
(10) Cf. GGS I,32.

II.

LES GRANDS THEMES DE PHILOSOPHIE POLITIQUE

Les développements théoriques occupent une place importante dans l'essai de Görres sur la paix générale. Ils ne forment pas toutefois un ensemble suivi et ordonné. L'argumentation philosophique est destinée en grande partie à expliquer et à motiver les diverses stipulations du traité. Ainsi se trouve-t-elle fragmentée et disséminée à travers tout l'écrit. Nous allons exposer les thèmes essentiels de l'ouvrage en nous efforçant d'en faire la synthèse. Ce sont les vues philosophiques sur l'homme, sur la société et sur l'Etat qui en constituent le fondement.

1. La destination de l'homme et l'évolution de l'humanité.

La foi révolutionnaire du jeune Görres apparaît comme l'un des ressorts déterminants de sa pensée. Dès l'introduction de l'essai sur la paix on discerne clairement la conception qu'il se fait de la Révolution. Il l'exalte parce qu'il voit en elle l'aboutissement historique nécessaire de la pensée éclairée. Elle est le tournant décisif dans le grand combat de la liberté contre le despotisme, des lumières contre les ténèbres. Les images mêmes dont Görres se sert montrent comment il intègre le phénomène révolutionnaire à la conception dualiste du monde qu'il a héritée de la philosophie des lumières : dans le combat contre l'obscurantisme, la Révolution est "l'éclair qui déchire les ténèbres" (1).

L'ère révolutionnaire représente une étape où l'humanité, sortant de sa torpeur, commence à prendre conscience de sa personnalité et à réclamer les droits qu'on lui a traîtreusement dérobés. "Après des millénaires d'horreurs et de misère, il était réservé à notre génération de voir paraître soudain une

(1) Cf. GGS I, 23.

nation puissante qui arracha à leur usurpateur les droits de l'homme rendus méconnaissables par une rouille séculaire et les rétablit dans leur éclat primitif, transfigurés, à la face de l'Europe éblouie." (2) Dans la France révolutionnaire Görres admire la protectrice de la liberté et des droits de la personne humaine que combattent toutes les forces liguées du despotisme. A ses yeux, la France accomplit une mission universelle; sa cause est celle de l'humanité, son combat celui que les lumières livrent à l'obscurantisme et à l'arbitraire.

La philosophie des lumières, nous l'avons montré, a façonné et nourri la pensée du jeune Görres. Il en adopte pleinement le credo : la foi en un progrès indéfini de l'humanité, la certitude que la raison triomphera de la superstition et de la tyrannie, qu'elle conduira à l'instauration d'un ordre social fondé sur le droit. C'est sur ces convictions que repose sa conception de l'histoire. L'humanité évolue selon ses théories entre deux pôles extrêmes : au point de départ il y a "ce qu'on appelle l'état de nature", en fait l'état de barbarie où l'homme est encore un animal féroce; le point d'arrivée, c'est "l'état de la plus haute civilisation, l'ultime degré de l'ascension" (3). Entre ces deux points extrêmes se situent les divers stades de la civilisation par lesquels passe l'humanité au cours de son évolution. Avec Kant (4) Görres estime que cette ascension vers un haut degré de civilisation ne saurait être mise en échec, car elle représente la fin sublime (den hohen Zweck) que la nature a assignée à l'humanité. Le rôle du philosophe consiste à décrire les étapes de cette progression - c'est ce que Condorcet a fait - et à déterminer les moyens de hâter "cette lente marche de la nature" - c'est ce que Görres veut contribuer à faire

(2) Cf. GGS I, 24.
(3) Cf. GGS I, 41.
(4) Les vues de Görres sur les fins de la nature sont fortement tributaires de l'essai de Kant intitulé: Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht (1784). Cf. Kants Werke, Akademische Textausgabe, t. VIII, p. 15 - 32.

Enracinée dans la pensée éclairée, la conception que se fait le jeune Görres de la destination de l'homme est fortement imprégnée de la philosophie morale de Kant.

Pour Görres, l'homme est défini par sa double nature physique et spirituelle, il est à la fois une créature douée de sens et un être de raison, ein tierisch-geistiges Wesen (5). Le genre humain est capable de progresser parce que l'homme est perfectible. Sa vocation particulière est d'accomplir la loi morale qu'il porte en lui et d'affirmer ainsi sa liberté et sa dignité.

Dans l'état initial de barbarie l'homme "agit en animal, ne reconnaissant en aucun cas la loi morale, prenant au contraire le seul instinct pour norme de sa conduite" (6). A ce stade, l'égoïsme et le goût d'une indépendance sans frein sont les mobiles fondamentaux de ses actes. Ses sens grossiers et inéduqués tyrannisent sa raison. Il se comporte en bête féroce et fait de ses forces un usage incontrôlé aux effets destructeurs.

A l'opposé, le degré de suprême perfection de l'homme est caractérisé par le règne de la loi morale : les sens, pleinement développés et cultivés, seront entièrement assujettis à la raison, le domaine de l'esprit et celui de la matière seront harmonieusement confondus (7).

Görres établit un lien entre le progrès moral de l'individu et l'état social. La liberté politique qu'il attend du progrès de la civilisation et la liberté morale qu'assure le perfectionnement de l'individu lui semblent se conditionner.

Görres résume l'essentiel de sa foi d'Aufklärer dans la citation de Condorcet qu'il met à la fin de son ouvrage:
"Il arrivera donc, ce moment où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres et ne reconnaissant d'autre maître que leur raison..." (8).

(5) Voir GGS I,21 et I,58. Les Beiträge de Fichte (cf. plus haut p. 41) ont également influencé Görres, mais il y a des divergences notables. Voir FICHTE, Sämtliche Werke VI. 87-89, hrsg. von J.H.Fichte (1845)
(6) et (7) Voir GGS I, 41-42.
(8) Cf. CONDORCET, Esquisse d'un Tableau des progrès de l'esprit humain, Dixième époque. Ed. Steinheil, p. 166.

2. La société et l'Etat.

Görres pense avec Kant que l'humanité ne peut atteindre les fins les plus hautes qui lui sont fixées par la nature, c. à d. l'épanouissement de toutes ses dispositions naturelles, que dans la société (9). Il consacre à ce problème des développements importants qui concernent d'une part la formation et l'évolution des sociétés, d'autre part les principes politiques sur lesquels un Etat doit être fondé en droit.

Pour expliquer l'évolution des sociétés, Görres fait intervenir deux ordres de considérations, les unes fondées sur les causes naturelles, les autres sur les raisons morales et la finalité du progrès. Cette double orientation correspond à la fois à une tendance d'esprit de Görres qui veut allier la science et la philosophie, l'expérience et la spéculation théorique, et à sa conception de la nature physique et spirituelle de l'homme. Il continue les efforts souvent tentés par les philosophes du XVIII^{e} siècle pour harmoniser les deux manières de voir (10), mais ne parvient pas à les fondre dans une synthèse véritable.

La genèse et l'évolution des sociétés.

Deux passages de son essai ont trait à la genèse et à l'évolution des sociétés. Dans le premier, qui illustre l'aperçu théorique d'une future science cosmopolitique, Görres trace une esquisse très sommaire de ce qu'on appelait alors l'histoire naturelle des peuples. Le philosophe politique, dit-il, se placera à un point de vue d'où il pourra embrasser l'humanité entière à l'état d'anarchie, c. à d. au stade d'une absence totale de société. Il constatera que, sous l'action des forces d'

(9) Cf. KANT, Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht (Fünfter Satz) : "Da nur in der Gesellschaft ... die höchste Absicht der Natur, nämlich die Entwickelung aller ihrer Anlagen, in der Menschheit erreicht werden kann ..;" (Kants Werke, Akademie-Textausgabe VIII,22.)
(10) On peut considérer que cette tentative d'harmonisation culmine dans les théories de Kant sur les fins de la nature.

attraction et de répulsion, aussi bien physiques que morales, le chaos ne tarde pas à s'ordonner. Les atomes que sont les individus, mûs par les affinités qui rassemblent ce qui est homogène, se trouveront concentrés sur la mappemonde en quatre grandes masses, les quatre grandes races humaines (11). Et il verra s'opérer "sous ses yeux", "par une sorte de réaction chimique", la cristallisation en familles des êtres humains isolés. Sous l'effet des besoins physiques qui poussent les hommes à user de la force égoïste et de la contrainte, mais aussi sous l'action des sentiments d'humanité qu'ils éprouvent, des sociétés se constituent : les familles forment des peuplades, des peuplades s'associent entre elles, des Etats naissent (12).

Tout serait conventionnel dans ces vues si Görres ne préconisait pas d'introduire dans l'étude de la vie des sociétés la recherche de lois naturelles. Il croit déceler dans la genèse des peuples le jeu de lois physiques ou chimiques élémentaires. En fait, il ne tire des lois qui régissent les phénomènes naturels que des analogies et des métaphores. La force d'attraction, notion de mécanique, est présentée dans ce même passage comme "une puissante force plastique" qui pétrit la matière informe. C'est sous l'action incessante d'un élan formateur, d'une force créatrice (Bildungstrieb) que naissent les sociétés. C'est leur élan vital (Lebenskraft) qui assure aux peuples une existence indépendante, qui est le foyer de leur rénovation (13).

Ce sont les comparaisons biologiques surtout que les historiens des idées ont examinées attentivement. Görres établit un parallèle entre la vie de l'être humain et celle des Etats :

(11) Görres suit apparemment Kant qui dans ses essais Von den verschiedenen Rassen der Menschen (1775) et Bestimmung des Begriffs einer Menschenrasse (1785) distingue quatre races : la blanche, la noire, la race olivâtre des Hindous et la race cuivrée des populations primitives de l'Amérique.
(12) Cf. GGS I, 21 - 22.
(13) La notion de force plastique est sans doute empruntée à Lichtenberg dont Görres avait pratiqué au gymnase les Anfangsgründe der Naturlehre et dont il connaissait les articles parus dans les magazines scientifiques publiés à Göttingen.
La notion d'élan vital est largement développée dans les traités de médecine de Brown et surtout de Hufeland (cf. supra, p. 41).

comme l'individu, un Etat naît, s'épanouit et meurt; on distingue dans son évolution des périodes analogues à la jeunesse, à l'âge mûr et à la vieillesse (14). Mais dans l'essai sur la paix générale cette analogie ne trouve aucun prolongement. La conception d'un Etat organique,au sens herdérien ou romantique du terme, est alors tout à fait étrangère à Görres; sa philosophie politique ne pourrait d'ailleurs que la récuser. Cela ressort nettement d'une autre comparaison biologique qui concerne également l'évolution des sociétés. Dans un passage de l'Introduction, Görres développe l'idée que les peuples, formés soudainement par une sorte de précipitation chimique, traversent comme l'embryon humain une phase végétative, puis une phase animale au cours de laquelle ils se conduisent en fauves égoïstes "qui dévorent tout autour d'eux", "et ne s'élèvent que tardivement, conformément à leur destination, à la plus haute humanité"(15). Sans doute l'influence des Idées de Herder est-elle sensible dans les vues biologiques et même dans le concept d'humanité, mais Görres s'en sert pour illustrer l'idée d'une ascension continue de l'humanité de l'état sauvage à la civilisation.

Dans le même contexte, Görres mentionne "les différences physiques" qui existent entre les peuples. Elles résultent du climat, du tempérament des habitants, des différences raciales, et donnent à chaque Etat sa physionomie particulière. Chaque peuple a ses traits distinctifs, son "caractère national" (16). Ces particularités raciales ou nationales, Görres n'en méconnaît ni la réalité ni l'importance. Mais il résout ce problème de "physiologie politique",d'ailleurs largement débattu au XVIII^{e} siècle, non dans le sens d'une spécifité irréductible, mais selon les vues de la philosophie éclairée : le cosmopolite ne juge pas essentielles les différences de caractère, il les croit appelées à s'atténuer au fur et à mesure que se généralisera une civilisation supérieure commune.

(14) Cf. GGS I, 27. L'idée est courante au XVIII^{e} siècle,on trouve des comparaisons analogues chez Rousseau (cf. Contrat social, livre III, chapitre XI).
(15) Cf. GGS I,21. Pour Herder, cf. éd. Suphan XIII, 52 et 142.
(16) Cf. GGS I, 27-28.

La nature de l'Etat et les formes de gouvernement.

Dans les réflexions de Görres sur la société, l'examen des principes moraux et politiques sur lesquels reposent les Etats et l'analyse des différentes formes de gouvernement occupent une place considérable.

Görres pense, en disciple de Kant, que l'Etat doit favoriser les fins morales de l'individu. En vertu de la loi morale, tout homme peut exiger de n'être pas traité par autrui comme moyen et de n'être pas lésé dans ses droits fondamentaux. Il incombe à l'Etat de garantir ces droits (17).

La conception politique de l'Etat que Görres va développer est fondée sur le Contrat social de Rousseau. Conformément à la théorie du Contrat, il voit dans l'Etat une émanation de la volonté générale : "Dès le moment où l'intention de former un Etat est manifestée par une volonté générale, les hommes primitifs sortent de l'état de nature." (18) Ces mêmes théories lui inspirent la définition suivante : "D'un point de vue formel, l'Etat est l'union de toutes les individualités distinctes en une personnalité collective qui a pour but l'intérêt commun. Pour être légitime, une association de ce genre doit être déterminée par le contrat social." (19)

Prenant appui sur ces concepts rousseauistes, Görres traite longuement de la forme politique des Etats. Depuis que Montesqieu avait publié (en 1748) son traité De l'Esprit des Lois l'examen des diverses formes d'Etats et le problème du meilleur gouvernement étaient à l'ordre du jour. Rousseau avait poursuivi le débat dans son traité Du Contrat social (1762), Kant dans son ouvrage Zum ewigen Frieden; Görres est tributaire de l'un et de l'autre. Mais il ne se contente pas de reprendre la distinction, classique depuis Montesquieu, entre trois grandes formes d'Etat : la monarchie - Kant préfère dire l'autocratie (20) -, l'aristocratie et la démocratie. Le jeune théoricien veut

(17) Cf. GGS, I,39.
(18) Cf. GGS I, 37.
(19) Cf. GGS I, 28.
(20) Cf. KANT, Zum ewigen Frieden (Erster Definitivartikel).

rivaliser avec ses maîtres. S'inspirant de la méthode scientifique de Linné (21), il se propose d'établir une classification rationnelle dans laquelle soient représentées toutes les formes d'Etat possibles. Le critère sur lequel repose le classement élaboré par Görres, ce sont les "différences de forme" qui déterminent la personnalité morale des divers Etats, en d'autres termes les principes sur lesquels est fondée l'organisation de leur gouvernement, leur régime politique. (22)

L'Etat, être moral et collectif, ne peut se manifester en tant que tel, mais doit forcément s'incarner dans des personnes physiques pour agir. C'est à partir des personnes qui représentent l'Etat que Görres établit sa classification en recourant aux catégories kantiennes (23).

Selon les catégories de la quantité (unité, pluralité, totalité), il distingue entre la monarchie qui concentre la personnalité nationale dans un seul homme, la polyarchie qui désigne, au sens large du mot, tout régime dans lequel le pouvoir est détenu par un nombre restreint de personnes, et une forme d'Etat qu'il appelle holarchie, c. à d. le gouvernement de tous, où la nation tout entière est à la fois source et dépositaire de l'autorité.

Dans Zum ewigen Frieden, Kant établit une distinction fondamentale entre la forme de l'Etat et son régime politique qui peut être soit despotique, soit républicain (24). Görres définit à son tour la nature des gouvernements en considérant les pouvoirs sous l'angle des catégories kantiennes de la qualité (réalité, négation, limitation) et aboutit ainsi à un tableau plus complexe des formes d'Etat. Dans le régime despotique, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif sont confondus, réunis entre les mains d'une seule personne. A l'opposé, ils sont répartis sur l'ensemble des citoyens et exercés collectivement

(21) Dans une note, Görres signale l'analogie entre sa classification et le système sexuel établi par Linné en botanique.
(22) Cf. GGS I, 28 sq.
(23) Cf. KANT, Kritik der reinen Vernunft (Transzendentale Logik, § 10). Kants Werke, Akademie-Textausgabe III, 93.
(24) Cf. Akademie-Textausgabe VIII, 352 - 353.

dans la démocratie. Entre ces deux pôles se situe la gamme des régimes polyarchiques dans lesquels l'un et l'autre pouvoir sont exercés séparément par une partie plus ou moins large ou restreinte du corps social et qui vont d'un despotisme élargi à une démocratie rétrécie. Dans ce dernier cas, le régime est de nature démocratique si le pouvoir législatif est exercé directement, il est représentatif si le peuple délègue le pouvoir à des représentants; dans les deux cas, il est républicain.

Pour conclure, Görres retient quatre formes d'Etat principales: la forme monarchique despotique, la forme polyarchique despotique, la forme polyarchique républicaine et la forme holarchique démocratique.

L'originalité du tableau proposé par Görres, c'est d'être à la fois un classement calqué sur les sciences naturelles et un classement hiérarchique des Etats qui s'élève des formes inférieures aux formes supérieures. L'ordre dans lequel est présenté le classement constitue aux yeux de Görres une échelle des valeurs. Au bas de l'échelle, la monarchie. Görres estime en effet que "toute monarchie pure est un despotisme". Puis la multiplicité des régimes polyarchiques qui s'étagent entre le despotisme et la démocratie, mais excluent l'un et l'autre. Enfin, au sommet, la démocratie.

En effet, récusant le jugement défavorable de Kant sur la démocratie et les vues pessimistes de Rousseau sur la possibilité de la réaliser, le jeune Görres rompt une lance en sa faveur dans son essai sur la paix générale. Dans le passage mentionné plus haut de Zum ewigen Frieden, Kant écrit que "la démocratie est nécessairement un despotisme": tous les citoyens étant investis à la fois du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif, "tous décident au sujet d'un seul et le cas échéant contre lui..."; "ce qui est une contradiction de la volonté générale avec elle-même et avec la liberté" (25). L'argumentation

(25) "Unter den drei Staatsformen ist die der Demokratie im eigentlichen Verstande des Worts notwendig ein Despotismus, weil sie eine exekutive Gewalt gründet, da alle über und allenfalls auch wider Einen (der also nicht mit einstimmt), mithin Alle, die doch nicht Alle sind, beschließen; welches ein Widerspruch des allgemeinen Willens mit sich selbst und mit der Freiheit ist." (VIII, 352.)

contraire de Görres s'appuie principalement sur l'opinion de Rousseau que les risques d'abus concerté du pouvoir diminuent quand le nombre des citoyens qui participent à l'exercice du pouvoir augmente. Le chapitre du Contrat social sur la démocratie se termine par ces phrases : "S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes." (26) Görres n'accepte pas cette conclusion, et cette fois encore, son argumentation s'appuie sur sa conception morale de l'homme, sa foi dans la perfectibilité de l'individu. Il concède à Rousseau que la démocratie est exposée aux agitations intestines les plus nombreuses, il admet qu'elle favorise l'esprit de parti et verse facilement dans l'anarchie. Aussi n'est-elle faite ni pour la génération présente ni même pour les prochaines générations. Cependant, s'il est vrai que la démocratie n'est pas adaptée à la société actuelle, ce n'est pas sa nature qui en est la cause, mais le développement moral insuffisant des hommes. La démocratie suppose un stade de perfection morale qu'ils n'ont pas encore atteint. Dans la situation présente, le système représentatif apparaît à Görres comme "un mal absolument nécessaire". Mais quand les lumières se seront répandues partout et que l'homme sera parvenu au degré le plus élevé de son évolution, la démocratie sera "réintégrée dans ses droits" et succédera au régime représentatif.

Cette controverse, bien que rejetée dans une note (27), est intéressante à un double point de vue. Elle nous renseigne sur l'orientation politique du jeune Görres au moment où il écrit cet essai et nous allons retrouver dans la suite de notre analyse les tendances jacobines qu'elle révèle. Et elle éclaire en même temps l'attitude du journaliste qu'il va devenir et qui doit faire face à la politique du gouvernement français.

(26) Cf. ROUSSEAU, Du Contrat social, livre III, chapitre IV. Éd. Gagnebin (La Pléiade, Paris 1964), t. III, p. 404 - 406.
(27) Cf. GGS I, note de la page 29.

3. Du droit naturel au droit de contrainte révolutionnaire.

Les conceptions philosophiques du jeune Görres que nous venons d'exposer débouchent sur l'actualité, c'est sur elles qu'il fonde ses vues politiques. Dans de longs développements théoriques, il s'efforce de justifier, à partir du droit naturel et du contrat social, les contraintes et la guerre révolutionnaires.

Dans le passage cité plus haut sur la genèse des sociétés, Görres écrit : "Au moment où un certain nombre d'individus qui ne sont déjà plus de purs barbares, mais des hommes quelque peu policés grâce à un heureux concours de circonstances, un ciel doux, des dispositions naturelles favorables etc., à ce moment même la somme d'intelligence qu'ils ont reçue en partage forme dans leur sein une unité morale, une intelligence collective (28)." Mais ces hommes primitifs sont encore trop attachés individuellement à une indépendance sans contrainte, leur instinct animal et leur propension à léser les droits de leurs semblables sont encore trop puissants pour que le danger de rechute dans l'état de nature ne soit pas constant. Aussi la volonté générale assigne-t-elle à l'intelligence collective la mission de fixer les moyens "artificiels" de garantir à tous les membres de la collectivité le plein et libre exercice des droits de la personne.

Dans la suite de son argumentation Görres a recours a une notion familière aux théoriciens du droit naturel, celle de Zueignungsrecht, de droit d'appropriation. Ce terme désigne le droit naturel de s'approprier la matière brute disponible, ce que Rousseau appelle le droit du premier occupant. Fichte, auquel Görres emprunte sans doute cette notion, estime, à la suite de Rousseau, qu'en travaillant la terre et en façonnant la matière brute qu'il s'est appropriée, l'homme primitif acquiert sur elle un droit de propriété que la société légitime et garantit (29). Görres n'hésite pas à transposer dans le domaine humain et social des concepts qui ne s'appliquent qu'aux objets matériels. Nous

(28) Cf. GGS I, 42.
(29) Cf. FICHTE, Beiträge zur Berichtigung der Urteile des Publikums über die Französische Revolution. Stl. Werke VI, 120.

avons déjà mentionné le rôle que joue dans sa pensée la métaphore. Ici encore, son raisonnement part d'une analogie : il assimile les hommes encore peu évolués de la société naissante à une quantité de matière presque brute, car leur communauté ne dispose encore que d'un faible acquis d'humanité. A l'égard de cette matière, il attribue à l'intelligence collective le droit d'appropriation. "Elle exerce ce droit en formant cette matière à son image, en la façonnant à ses fins, en l'enfermant dans des limites précises (30)." En assumant cette formation de ses membres, l'Etat encore fragile se consolide et se perfectionne lui-même.

Görres reconnaît donc à l'intelligence collective, qui est qualifiée de "plastique", de "formatrice", un droit de contrainte sur les membres de la société (31). Pour bien marquer la nature et les limites de ce droit, il précise en note que l'individu ne doit jamais être traité comme une chose, que le respect de la personne humaine est dû à tout être humain et que l'exercice du Zueignungsrecht ainsi conçu n'est légitime que tant qu'il favorise le progrès moral et social (32).
Le lecteur se demande quelle est cette intelligence collective dont Görres fait le mandataire de la volonté générale et dont il n'est question ni chez Rousseau (33) ni chez Kant ou chez Fichte. L'énigme est aisée à résoudre. L'intelligence collective se personnifie dans une élite, se concrétise dans une minorité plus évoluée que la masse. Il lui appartient de guider la collectivité en vue de constituer et de consolider un Etat légitime. Pour traduire en clair la pensée de Görres, on peut identifier à l'intelligence collective la minorité révolutionnaire agissante. Il interprète dans un sens jacobin les théories de Rousseau.

(30) Cf. GGS I, 42 sq.
(31) Rousseau ne reconnaît ce droit qu'au corps politique ou souverain. Cf. Contrat social, livre I, chapitre VII. Éd. citée p. 362 - 364.
(32) Cf. GGS I, 37 - 38.
(33) Le rôle que Görres confie à l'intelligence collective n'est pas sans analogie avec celui que Rousseau attribue au législateur (livre II, chap. VII; éd. citée p. 381 - 384), mais s'inspire également de la pratique révolutionnaire.

En raisonnant sur les conséquences qu'implique l'analogie entre l'homme à l'état de nature et la matière brute, Görres reconnaît également à la société un "droit de propriété" à l'égard de la personne. L'énergie dépensée par l'intelligence collective à former les individus confère à l'Etat une sorte de droit de tutelle sur eux. Le terme d'Eigentumsrecht, particulièrement malencontreux, signifie dans ce contexte que Görres reconnaît à l'Etat le droit de maintenir chacun de ses membres dans son obédience. Dans ses Beiträge, Fichte avait revendiqué pour l'individu le droit de se séparer à tout moment de l'Etat auquel il appartient (34). C'est cette thèse, semble-t-il, que Görres vise en premier lieu quand il déclare dans la préface de son essai qu'il s'écarte notablement des conceptions politiques de Fichte. Contre ce dernier il soutient en effet qu'aucun des membres d'un Etat légalement organisé ne peut se séparer de ce dernier sans qu'il y consente, car il léserait gravement l'Etat en voie de constitution en refusant de l'admettre sous sa nouvelle forme (35). Ce droit de souveraineté coercitif n'est toutefois accordé par Görres qu'aux Etats constitués selon les exigences du pacte social, et même sous un régime légitime il devient caduc si un gouvernement abuse du pouvoir ou en fait un usage illégal. "Dans un Etat organisé ou gouverné illégitimement, chaque membre a le droit, d'après nos prémisses, de résilier son contrat avec celui-ci et de s'en séparer (36)."

Ainsi la notion d'Eigentumsrecht traduit, elle aussi, les tendances jacobines du jeune Görres. Il estime fondées en droit d'une part l'autorité souveraine même contraignante exercée sur les citoyens par un Etat légitime, et d'autre part la contestation par ses sujets de tout Etat non légitimement constitué ainsi que la rupture du contrat qui lie ses membres à cet Etat.

Görres va plus loin encore dans cette voie : il reconnaît à l'Etat légal un droit de coercition analogue sur son entourage "barbare". "De même qu'un Etat organisé légalement est investi

(34) Cf. FICHTE, Beiträge, Stl. Werke VI, 147 sq.
(35) En fait, c'est pour les adversaires de l'Etat despotique que Fichte revendique le droit de faire sécession. Mais dans sa théorie, ce droit a une valeur générale.
(36) GGS I,45.

au moment de sa constitution du droit d'appropriation interne et après s'être constitué d'un droit interne de propriété sur ses membres, de même il acquiert à la suite de sa constitution un droit d'appropriation externe sur les barbares qui l'entourent et, après les avoir incorporés, un droit de propriété fondé sur les mêmes raisons que le droit qu'il possède à l'égard de ses premiers citoyens (37)." Pour exercer ces droits un Etat légal n'a même pas besoin d'attendre que ses voisins barbares lui aient causé quelque préjudice. S'appuyant sur l'autorité de Kant (38), Görres soutient que l'état de barbarie où l'homme ne connaît pas d'autre règle que son avantage et l'assouvissement de ses instincts constitue par sa nature même, en raison de l'absence de toute loi, un préjudice suffisant et une menace constante. En revanche, un Etat non organisé légalement qui voudrait imposer par la force à ses voisins sa forme illégale ne ferait qu'user du droit du plus fort et serait moralement condamnable.

Sur le plan de l'actualité, cette argumentation signifie que Görres assimile à l'état de barbarie tout régime despotique. Il justifie ainsi la guerre révolutionnaire et revendique pour l'Etat républicain le droit d'intervention, voire d'annexion qu'il refuse à tout Etat illégitime. La "stricte théorie" sert de point d'appui à une politique révolutionnaire. Cet aspect de la philosophie politique de Görres apparaîtra avec une netteté plus grande encore dans les clauses du traité de paix qui constituent la partie essentielle de son essai.

(37) Cf. GGS I, 43.
(38) Cf. KANT, Zum ewigen Frieden (Zweiter Abschnitt ,note à la fin du premier alinéa). Akademie-Textausgabe VIII, 349.
Kant considère qu'un peuple à l'état de nature représente une menace de guerre constante et qu'il est licite de le contraindre à des relations fondées sur un état social régi par des lois. La paix perpétuelle implique une triple légalité fondée sur le droit civil dans l'Etat, le droit des gens entre les Etats et le droit cosmopolite dans une société universelle des nations. La formulation théorique et prudente que Kant donne à sa pensée n'exclut effectivement pas l'interprétation jacobine de Görres.

III.

FONDEMENTS ET CLAUSES D'UN TRAITE DE PAIX IDEAL

1. Généralités.

Par un jeu d'équations d'une simplicité radicale Görres passe du plan théorique à l'actualité, c. à d. à l'affrontement entre la France de la Révolution et les régimes despotiques coalisés contre elle. Les stipulations du traité de paix qu'imagine le jeune théoricien découlent logiquement du rang qu'il assigne dans son échelle des valeurs aux Etats en conflit. Les puissances que les pourparlers en cours entre belligérants mettent face à face sont en effet des Etats polyarchiques républicains d'une part, la France et les Républiques soeurs, et des monarchies ou polyarchies despotiques d'autre part, celles des coalisés. Or, selon les prémisses philosophiques de l'essai, l'Etat républicain représente un régime politique légitime établi sur les bases du contrat social, les despotismes par contre des régimes non fondés sur les droits naturels et donc illégitimes. L'Etat constitutionnel républicain correspond, malgré ses imperfections actuelles, à un degré de civilisation élevé, l'Etat despotique est de nature inférieure, "un être presque animal par ses actions" (1). La paix ne pouvant être durable que si elle favorise le triomphe des valeurs morales les plus hautes, une pacification générale suppose l'affaiblissement des despotismes. Dès lors le problème est de savoir comment assurer la suprématie des principes républicains.

Kant, voulant définir les conditions d'une paix perpétuelle selon les exigences de la raison, avait écarté la victoire militaire comme critère du droit (2). Le jeune Görres par contre est conduit par sa foi républicaine à ne pas dissocier le droit de l'issue victorieuse de la guerre révolutionnaire. Grâce au succès

(1) Cf. GGS I, 59.
(2) KANT, Zum ewigen Frieden (Zweiter Definitivartikel), VIII, 155: "Da die Art, wie Staaten ihr Recht verfolgen, ... nur der Krieg sein kann, durch diesen aber und seinen günstigen Ausschlag, den Sieg, das Recht nicht entschieden wird, ..."

de ses armes, la France de la Révolution est à même de faire triompher ses principes. Sa victoire fait d'elle ce que Görres appelle le Normalstaat, l'Etat normatif, qui impose ses conditions de paix aux Etats vaincus, devenus parsuite de leur défaite des Regulativstaaten, des Etats à réformer, à normaliser. Ces derniers se divisent en deux groupes foncièrement différents, les Etats despotiques d'une part, les nouvelles républiques de l'autre. Entre la France révolutionnaire, les républiques soeurs et les Etats despotiques le traité de paix va établir des rapports d'un type nouveau. Görres veut formuler les règles qui devront régir leurs futures relations en fonction des principes républicains.

Il formule en 25 articles un projet de paix idéal. Les six premiers, qui concernent toutes les parties contractantes, spécifient les mesures à prendre, en particulier dans le domaine militaire et au sujet des coalitions, pour mettre fin à l'état de guerre et pour rétablir des relations de bonne entente entre les nations belligérantes. A ces clauses s'ajoutent douze articles relatifs aux Etats despotiques et sept articles relatifs aux Etats républicains. Ces articles définissent les bases des rapports pacifiques à établir entre des Etats au régime politique différent. Répartis en quatre groupes, ils ont trait aux questions religieuses, commerciales, intellectuelles et principalement aux questions politiques. Leur libellé est accompagné de commentaires qui apportent d'intéressants éclaircissements sur les conceptions de Görres. Les "clauses de garantie" notamment qui terminent l'exposé des conditions de paix situent l'essai dans l'éclairage de l'actualité et de l'action militante, car elles renferment les revendications des patriotes rhénans. Nous retiendrons de ces stipulations théoriques et de leurs commentaires ce qui peut contribuer utilement à préciser les contours de la pensée politique du jeune Görres.

2. Les rapports entre l'Etat et l'Eglise.

Les trois articles que Görres consacre aux rapports entre l'Etat et l'Eglise sont assortis de longs développements théoriques qui marquent l'importance qu'il accorde au problème de l'Eglise institutionnelle. Le Rhénan qu'il est a surtout en vue le catholicisme romain. L'Aufklärer en parle sur un ton polémique qui va de l'ironie au sarcasme et au persiflage.

Görres suit de près, comme il nous en avertit dans sa préface, les idées développées sur ce sujet par Fichte dans ses Beiträge. L'un et l'autre représentent l'Eglise comme une réplique de l'Etat (3). L'Eglise visible est,elle aussi, dans le domaine qui lui est propre, une société fondée sur un contrat (4) et constituée à des fins précises : en entrant dans son sein par le baptême l'être humain se dégage de l'état de nature religieux, c. à d. du péché et de la damnation, pour s'élever peu à peu, sous sa direction, à l'état de suprême culture religieuse, la sainteté.

Comme l'Etat, l'Eglise dispose d'un pouvoir législatif (5) et d'un pouvoir judiciaire (6). Elle légifère sur les articles de la foi et sur la conduite morale à observer. Le croyant la fait juge de la rectitude de son comportement; elle peut excommunier l'hérétique. Mais il existe entre l'Eglise et l'Etat une différence de nature fondamentale : l'Eglise ne saurait détenir ici-bas un pouvoir exécutif réel. Elle a pour seule fin le salut de l'âme. Son domaine est le spirituel, celui de l'Etat le temporel. Aussi l'Eglise visible ne peut-elle pas exercer légitimement un pouvoir coactif à l'égard des personnes dans la sphère du temporel. "Toute constitution ecclésiastique légitime et pure ne peut être que transcendante (7)."

(3) Cf. GGS I, 47 : "ein vollständiges Analogon des Staates".
(4) Cf. FICHTE, Beiträge, VI,213 : " Die sichtbare Kirche ist eine wahre Gesellschaft, die sich auf einen Vertrag gründet."
(5) Ibid., VI, 223: "Eine Kirche hat Glaubensgesetze und also eine gesetzgebende Macht."
(6) Ibid., VI, 224: "Die Kirche hat ein Richteramt."
(7) Cf. GGS I, 48 et FICHTE, VI, 227: "Die Kirche hat eine ausübende Gewalt, aber nicht in diesem Leben; ihre Richtersprüche werden erst in der zukünftigen Welt vollzogen."

En stricte théorie, il n'existe donc pas de rapports entre l'Eglise et l'Etat. Si l'une et l'autre se cantonnaient dans leur sphère propre, il n'y aurait jamais de conflit entre eux. Mais la réalité est tout autre. L'Eglise s'est arrogé illégitimement un pouvoir coercitif dans le domaine temporel, elle a usurpé un pouvoir séculier. La grande responsable, c'est l'Eglise romaine. Görres se lance contre elle dans une diatribe véhémente et déclare "illégitime et indéfendable" le catholicisme édifié dans un esprit despotique. Il assimile le papisme à la monarchie universelle qu'il abhorre parce qu'elle représente à ses yeux la tyrannie totale : l'Eglise romaine lui apparaît comme un immense empire gouverné par le pape et administré selon les principes féodaux "par ses proconsuls et par une noblesse noire". Elle a abusé de son autorité en enrôlant des guerriers de profession pour propager la foi et pour combattre les hérétiques et les infidèles. Par le fer et par le feu, elle a fait réprimer par ses mercenaires "tout essor de l'esprit critique". Aussi durement que Fichte, mais en termes plus pathétiques, Görres stigmatise l'inquisition dont les bûchers constituent "un crime de lèse-humanité qui appelle la malédiction sur les bourreaux sanguinaires" (9).

Certes, ces aberrations d'un temps passé ne pèsent plus sur le présent que comme un cauchemar. Il n'en faut pas moins prévenir toute possibilité d'empiètement de l'Eglise sur les prérogatives de l'Etat. Un conflit peut être en germe dans une loi de l'Eglise si elle est contraire aux fins que l'Etat s'est assignées. Aussi l'Etat doit-il disposer d'un droit de veto à l'égard des prescriptions de l'Eglise : il pourra invalider les prescriptions anciennes qu'il jugera incompatibles avec ses principes, et les nouvelles ne pourront entrer en vigueur qu'

(8) Cf. FICHTE, Beiträge, VI, 232: "Wenn beide ihre Grenzen kennen und die Grenzen des anderen respektieren, so können sie nie in Streit geraten. Die Kirche hat ihr Gebiet in der unsichtbaren Welt und ist von der sichtbaren ausgeschlossen; der Staat gebietet nach Maßgabe des Bürgervertrages in der sichtbaren und ist von der unsichtbaren ausgeschlossen."
(9) Cf. GGS I, 48 - 49.

avec son agrément. Une des clauses du projet de traité stipule que le pape devra reconnaître expressément ce droit de veto à l'Etat normatif et aux autres Etats républicains (10).

Görres aborde également le problème des biens ecclésiastiques. Mais contrairement à Fichte qui le traite longuement, il ne fait que l'effleurer. L'Eglise enfreint ses attributions, écrit Görres, "quand elle s'arroge le droit de posséder dans l'Etat des biens immeubles" (11). C'est dans ce contexte qu'il donne du contrat social la formulation inspirée de Rousseau (12) qu' "en devenant citoyen, l'homme devient la propriété de l'Etat avec tous ses biens" et en conclut que l'Etat peut faire valoir à tout moment ses droits imprescriptibles pour revendiquer son bien. Il importe de souligner que, ni dans cet ouvrage ni dans ses périodiques, Görres ne tire de cette formule aucune conclusion dans le domaine économique ou social. Il allègue cet argument dans ce bref commentaire pour légitimer le principe de la confiscation des biens de l'Eglise, tout en admettant des conventions négociées. Les mesures à prendre étant d'ailleurs du ressort de la politique intérieure de chaque Etat, aucune clause du projet de traité ne concerne ce problème.

En regard des droits de l'Etat, il restait à définir ses obligations envers les Eglises. "L'Etat lèse les droits de l'Eglise, écrit Görres, s'il s'ingère dans son organisation intérieure pour autant qu'elle peut subsister à côté de la sienne, s'il entrave illégalement son pouvoir législatif, s'il s'attaque à son existence par des moyens violents etc. (13)." Dans cette optique, il est stipulé dans le traité que les Etats républicains n'useront pas abusivement de leur droit de veto ni de leur pouvoir en général pour léser les droits acquis de l'Eglise.

(10) Cf. l'article XII concernant les Etats despotiques (I,51).
(11) Cf. GGS I, 50 et FICHTE, Beiträge, VI,246 : "Die Kirche, als geistige Gesellschaft, kann überhaupt keine Erdengüter besitzen."
(12) Cf. Contrat social, livre I, chapitre IX. ROUSSEAU, Oeuvres complètes, III, éd. Gagnebin (Pléiade), p. 365 - 357.
(13) Cf. GGS I, 50.

Görres adopte donc dans ce domaine le point de vue officiellement défini par la Convention thermidorienne : il se prononce pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat qu'elle avait instituée pratiquement le 18 septembre 1794 et pour la liberté des cultes telle qu'elle l'avait définie par le décret du 21 février 1795. Il ne mentionne pas le conflit entre l'Eglise réfractaire et l'Eglise assermentée qui était alors aigu en France, mais n'existait pas dans les pays rhénans. Il prend cependant parti tacitement : par l'étendue du droit de contrôle et par le droit de veto qu'il revendique pour l'Etat, Görres se range du côté de la fraction combative des républicains.

3. Les échanges intellectuels.

La pensée éclairée ne reconnaît pour instance suprême que la raison,elle exige la libre recherche de la vérité et la libre communication des idées. La République doit assurer le triomphe de ces principes fondamentaux sur la règle d'action despotique qui prétend imposer la vérité d'en haut. Aussi les articles du projet de traité concernant les échanges intellectuels sont-ils destinés à imposer la liberté de pensée et d'expression dans tous les Etats signataires, quel que soit leur régime politique. Les parties contractantes devront s'engager à laisser libre cours à la propagation des lumières d'un pays à l'autre et à ne pas entraver le commerce littéraire entre les nations.

Görres ne se dissimule pas que ces exigences se heurteront aux résistances des obscurantistes de tous ordres, "mais le théoricien poursuit sa route sans se soucier du bourdonnement de ces insectes" qui finiront bien un jour "leur vie d'éphémères" (14).

(14) Cf. GGS I, 57.

4. La liberté économique.

A l'intérieur d'un Etat républicain, les principes de liberté et d'égalité supposent l'abolition de tout privilège, c. à d. la suppression des corporations et des guildes et la libre concurrence, c. à d. l'interdiction de tout monopole.

La nation peut édicter des lois économiques générales et laisser jouer ensuite la libre concurrence qui déterminera les prix du marché. Elle peut aussi déléguer à ses gouvernants la charge de fixer un prix maximum. En raison de l'expérience malheureuse de la loi du maximum et de ses conséquences désastreuses pour la nation, Görres incline à préférer la répression de la spéculation et de l'agiotage à l'intervention autoritaire de l'Etat, légitime en droit et socialement juste, mais malaisée à pratiquer avec équité et à imposer dans les faits. Il choisit le libéralisme de préférence à l'économie dirigée.

C'est entièrement selon les principes libéraux que doit se faire la réorganisation du commerce entre les nations. Des considérations parfois embrouillées que Görres consacre aux nouvelles relations commerciales entre les Etats, une idée directrice se dégage avec force : le droit naturel exige l'instauration d'une totale liberté du commerce, l'organisation d'un libre-échange sans restrictions.

Görres attaque avec virulence la plus redoutable ennemie des principes nouveaux, l'Angleterre, dont la prospérité est fondée sur la suprématie maritime qu'elle a imposée par la force. Sa politique, incarnée par Pitt, vise à concentrer chez elle l'industrie et "toutes les richesses du monde", en ravalant les autres nations au rang d'instruments. Le succès de pareilles visées instaurerait la tyrannie insolente d'une aristocratie de l'argent, entraînerait le luxe le plus raffiné en face de l'extrême asservissement, la corruption des moeurs, la disparition de toute humanité. Görres oppose à ce système les principes du libéralisme : le droit de commercer librement devra être reconnu aux nations; aucun Etat ne devra plus être contraint à se soumettre à un monopole exercé par un autre.

Trois clauses du projet de traité mettent ces principes en oeuvre. Les souverains des Etats despotiques s'engageront à ne limiter d'aucune manière, si ce n'est en vertu d'un accord, la liberté commerciale pleine et entière de l'Etat normatif et des Etats républicains. Une complète égalité régnera sur toutes les mers. Chaque Etat contractant garantira aux ressortissants de tous les autres le droit de commercer librement avec ses propres ressortissants et avec ses colonies (15). Quant aux Etats libres, ils appliqueront les principes de liberté et d'égalité à la fois à leur économie interne et à leur commerce extérieur.

Dans son commentaire de ces clauses, Görres en explique la portée. Elles auront pour effet de supprimer les tarifs préférentiels, de rétablir la libre navigation sur toutes les mers, d'abolir la sujétion des Etats libres à l'acte de navigation et d'ouvrir au commerce général les colonies qui lui étaient fermées jusque là, notamment celles de l'Espagne et de la Hollande.

Görres s'impatiente de constater qu'on met tant de réticence à appliquer aux relations commerciales entre les peuples ces justes principes. Sur ce seul point, il critique ouvertement les négociateurs français du traité de Campo-Formio. Alors que les deux clauses principales qu'il propose dans son essai auraient permis de conclure, en même temps que la paix, "le traité de commerce le plus simple et le meilleur possible", on s'est réservé, selon la procédure coutumière, de négocier ce dernier après la signature du traité de paix pour pouvoir réfléchir à loisir aux moyens de duper le partenaire et de tirer à soi tous les avantages; "mais ce sont là des tours d'adresse égoïstes indignes d'un gouvernement républicain" (16).

(15) Articles XIV et XV concernant les Etats despotiques.
(16) Cf. GGS I, 55.

5. Les problèmes politiques posés par la pacification.

L'extension de la révolution et la paix.

C'est aux problèmes politiques soulevés par le rétablissement de la paix que Görres réserve les développements les plus importants de son ouvrage. Le problème qui le préoccupe au premier chef au moment où la France va se lier par des traités, c'est la sauvegarde des chances de la révolution, l'avenir du républicanisme. Ses réflexions portent d'abord sur le droit d'intervention et ne vont pas sans tiraillements : la théorie est sur ce point en discordance avec les exigences pratiques, le droit avec l'opportunité.

La guerre révolutionnaire menée par la France apparaît légitime à Görres. Elle est issue de l'immixtion des Etats despotiques dans ses affaires intérieures, elle lui a été imposée par les ennemis de son nouveau régime politique (17). La France tire de l'agression dont elle a été la victime "le droit d'intervenir à son tour dans les affaires intérieures de ses agresseurs pour se garantir contre le renouvellement de pareilles attaques" (18). La République victorieuse doit tirer parti de la faiblesse actuelle du despotisme pour imposer les principes nouveaux. Les Etats libres, devenus normatifs, "sont en mesure de réaliser ce qu'ils désirent" et de mener l'action révolutionnaire qui "consiste à républicaniser autant d'Etats despotiques sujets à normalisation que le permettent les circonstances du moment et du lieu" (19).

Mais le théoricien ne peut se faire juge de la situation de fait et de ses exigences. Il appartient à l'homme d'Etat d'apprécier le rapport des forces, l'opportunité d'une action et ses chances de succès durable. "Quand Bonaparte porte la sainte flamme de la liberté jusqu'aux confins du pays où elle a brillé autrefois du plus haut éclat, la théorie applaudit; mais elle ne lui dit pas : ne t'arrête pas avant d'avoir planté le drapeau tricolore sur les murs de Vienne et de Rome (20)."

(17) Cf. GGS I, 32 sq.
(18) Cf. GGS I, 33.
(19) Cf. GGS I, 38.
(20) Cf. GGS I, 59.

Dans son action révolutionnaire en Europe, la France pratique "une politique adaptée aux circonstances du moment" (21). Afin de rétablir la paix et d'assurer sa propre sécurité, mais aussi en raison de la propagation insuffisante des lumières politiques en Europe, elle s'est résolue à renoncer au droit d'intervention. Il est clair que Görres ne s'y résigne qu'à regret. Alors que Kant condamne toute ingérence par la force dans l'organisation ou dans le gouvernement d'un autre Etat (22), Görres s'interdit "d'examiner rigoureusement dans quelle mesure un Etat normatif vivant sous un régime légal peut se dessaisir du droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'un Etat voisin soumis à un régime illégitime et à réformer" (23).

Il reste l'espoir que les peuples trouveront en eux-mêmes la force de se donner un régime légal sans recourir à l'aide d'une autre puissance. La France ne pourra alors que les soutenir. Evoquant l'Angleterre livrée à elle-même après la dislocation de la coalition et déchirée par les luttes intérieures, Görres écrit: "Alors la France aura de nouveau le devoir de soutenir la nation dans sa lutte pour la légalité, du dedans comme du dehors, et de ne rester d'aucune façon une spectatrice impassible; à moins que dans ses accords avec d'autres puissances elle ait pris antérieurement l'engagement solennel d'observer pareille inaction (24)." Il attend d'autres bouleversements sur le continent. "Le génie de l'époque, prédit-il, nous fait attendre une série de révolutions qui se succéderont avec rapidité" (25). Son espoir profond s'exprime dans cette exclamation à l'adresse de la France : "Comme Sparte a libéré autrefois la Grèce, tu vas maintenant délivrer l'Europe de ses despotes" (26).

(21) Cf. GGS I, 59 - 60.
(22) Cf. Zum ewigen Frieden (5. Präliminarartikel): "Kein Staat soll sich in die Verfassung und Regierung eines andern Staats gewalttätig einmischen." Akademie-Textausgabe VIII, 346.
(23) et (24) Cf. GGS I, 33.
(25) Cf. GGS I, 47.
(26) Cf. GGS I, 45. Certains passages ont sans doute été écrits avant les préliminaires de Léoben; mais Görres aurait pu les supprimer, il ne l'a pas fait.

La société des nations

Tant qu'il existera des régimes opposés la paix restera fragile. Par quelles voies pourrait-on parvenir à la rendre durable?

Rejoignant les vues de Kant, Görres préconise l'organisation d'une société des nations. Est-ce à dire qu'il va passer du plan réel de la paix générale au plan d'une paix idéale? Bien au contraire, il souhaite que la France tire parti d'une situation qu'il juge favorable pour donner corps à l'idée d'une association des peuples fondée sur des lois communes. Ainsi fera-t-elle accomplir à l'humanité un progrès décisif et renforcera-t-elle les chances de la révolution.

La conception d'une union des Etats libres que défend Görres s'appuie, comme sa théorie de la société, sur une philosophie morale entremêlée de considérations historiques. Partant de sa classification des régimes politiques, il applique à la nature des relations entre les Etats la hiérarchie des valeurs qu'elle comporte. Entre des Etats despotiques il ne saurait exister que des relations arbitraires de despote à despote. A l'opposé, les régimes républicains et démocratiques impliquent à la fois le respect de l'individu dans l'Etat et le respect de l'autonomie de tout Etat légitime. Les nations gouvernées selon ces principes inclinent à instituer entre elles un état légal. Or, il y a des différences trop considérables entre les peuples pour que puisse se réaliser l'uniformité des maximes de gouvernement et des lois. Même si tous les Etats étaient républicanisés, les législations varieraient selon les besoins et la volonté des citoyens."Il n'y a donc qu'une issue : que tous les individus, en tant que citoyens du monde, se soumettent à des lois conventionnelles, créent un code international (Völkerkodex) et lui confèrent la force d'une loi universelle par la sanction de la volonté générale (27)."

Si l'on considère la situation sous l'angle historique, l'humanité semble parvenue à un tournant de son évolution. Il a régné jusqu'ici dans les relations entre les peuples "un chaos barbare",

(27) Cf. GGS I, 40.

Le droit des gens, faible lueur d'une civilisation naissante, a vite dégénéré en droit des despotes. Le principe de l'équilibre européen a suscité des conflits incessants, des atteintes à l'humanité telles que le partage de la Pologne ou le projet de Pitt d'affamer la France. Aussi l'idée d'une société des nations est-elle demeurée chimérique jusqu'à ce que la Révolution française accomplisse le miracle de rendre sa réalisation possible. L'état d'esprit nouveau qu'elle a fait naître favorise l'établissement de liens légaux entre les peuples. La République devra mettre à profit ces dispositions favorables pour prendre l'initiative de fonder une union des nations libres. Dans une vision d'avenir débordante d'enthousiasme Görres entonne un hymne à la France : "Cette gloire aussi t'était donc réservée, ô grande nation! ... Au milieu du chaos barbare qui règne entre les peuples, tu érigeras à la liberté un temple comme elle n'en a jamais possédé, un monument immense élevé sur les ruines du despotisme, devant lequel même l'esclave le plus veule, le plus insensible s'arrêtera avec respect (28)."

Comme Kant, Görres fonde donc l'établissement de rapports légaux entre les Etats sur le principe d'une société des nations. Sur la nature de cette dernière leurs points de vue diffèrent toutefois. Plus exactement, Görres reprend une conception que Kant jugeait la plus rationnelle, mais pour laquelle l'époque ne lui semblait pas mûre. Selon la raison, écrit Kant dans son traité sur la paix perpétuelle, il n'existe pas d'autre moyen pour les Etats de mettre fin à l'absence de fondement légal dans leurs rapports mutuels que "de renoncer à leur indépendance sauvage (exempte de lois), de consentir à se soumettre à des lois publiques contraignantes et de constituer ainsi (progressivement, bien entendu) une <u>république des peuples</u> (29) (civitas gentium) qui engloberait finalement tous les peuples de la terre" (30).

(28) Cf. GGS I, 45.
(29) Kant emploie le terme de Völkerstaat.
(30) Cf. KANT, <u>Zum ewigen Frieden</u> (2. Definitivartikel). Kants Werke, Akademie-Textausgabe VIII, 357.

Mais comme les divers Etats existants ne veulent pas sacrifier leur indépendance pour se fondre en un seul, il faut substituer à "l'idée positive d'une république mondiale" "le succédané négatif d'une fédération destinée à prévenir la guerre" (31). Aussi Kant formule-t-il ainsi le deuxième article de son traité: "Le droit des gens doit être fondé sur une fédération d'Etats libres" (32).

Görres ne conçoit "la grande république des peuples" (33) ni comme un Etat universel (Universalstaat), une République mondiale (Weltrepublik) à gouvernement unique, ni comme une simple confédération d'Etats, mais préconise une République fédérale ayant à sa tête un gouvernement supranational. Il en décrit la formation et le rôle dans un passage précis et dense. La France devra constituer sous son égide cette République des peuples. "Par une proclamation solennelle, elle conviera toutes les nations qui lui doivent leur liberté, y compris l'Amérique du Nord, à former avec elle une union des peuples et à désigner dans ce but des représentants à une Convention générale des nations à laquelle il incombera de définir les droits naturels des Etats dans leurs rapports mutuels" et "d'élaborer une constitution des nations...". Cette République procédera de "l'union des nations en une volonté générale". Les Etats membres "feront partie intégrante du grand édifice de la République des peuples", mais "continueront à exister pour eux-mêmes de façon autonome". La volonté générale des nations unies aura pour organe un gouvernement central chargé de régler les relations extérieures entre les Etats membres et qui fera office de "tribunal supérieur" pour arbitrer les conflits qui pourront surgir (34).

Dans quelle mesure la République des nations, une fois constituée, disposera-t-elle du droit d'intervention? En stricte théorie estime Görres, les nations unies auraient le droit, en vertu du Zueignungsrecht, de forcer les Etats qui vivent dans une indépendance sauvage à nouer avec elles des relations légales. Mais des peuples pas encore mûrs pour une telle association risqueraient

(31) Kants Werke, Akademie-Ausgabe VIII, 357.
(32) Ibidem, p. 354.
(33) Görres l'appelle Völkerstaat ou Völkerrepublik.
(34) Pour cet alinéa, cf. GGS I, 45 - 46.

d'être une constante menace de bouleversement au sein de la Fédération et mieux vaut attendre que l'évolution fasse son oeuvre.

Görres revendique pourtant pour la République des peuples le droit d'intervention dans deux cas précis où le sort de la révolution est en jeu. Le premier cas envisagé est celui d'un peuple qui veut se donner une autre forme de gouvernement. Dans un Etat illégitimement organisé ou administré, une majorité peut se former dans l'opinion publique pour réclamer un changement de régime. Deux solutions s'offrent alors : ou bien la majorité recourt à la force et impose ce changement par une révolution ou bien, pour éviter la guerre civile, elle fait appel à l'arbitrage de la République des peuples. "Celle-ci se rendrait alors coupable de haute trahison envers l'humanité si elle refusait d'intervenir; dans l'un et l'autre cas, elle a le devoir absolu de prêter à son voisin toute l'assistance requise pour l'arracher à l'état d'avilissement auquel ses tuteurs l'avaient réduit (35)."

Le second cas pouvant motiver une intervention est celui où un Etat membre de la République prétendrait s'en séparer pour reprendre son indépendance. Görres refuse ce droit aux Etats fédérés. On ne peut imaginer en effet qu'un Etat membre veuille abandonner la légalité fédérale autrement que par caprice, pour s'affranchir de ses obligations et retourner à une liberté sauvage, ou bien par suite d'une rechute dans le despotisme ou dans l'anarchie. En vertu du Eigentumsrecht, appelé aussi Majestätsrecht,droit de suzeraineté, dans ce contexte, Görres reconnaît à la République des peuples le droit d'employer des moyens adéquats pour ramener dans son sein, de gré ou de force, l'Etat "renégat" et, s'il s' agit de désordres dus à des menées absolutistes ou anarchistes, de rétablir dans cet Etat la constitution républicaine et l'ordre légal (36). Ainsi Görres revendique pour la République fédérée le droit d'intervention révolutionnaire. Il insère dans son projet deux clauses par lesquelles les Etats despotiques reconnaissent ce droit dans les cas mentionnés à la République universelle (37).

(35) Cf. GGS I, 46.
(36) Pour cet alinéa, cf. GGS I, 47.
(37) Cf. GGS I, 46 et 47, articles X et XI concernant les Etats despotiques.

La question rhénane.

Le traité de paix que préconise Görres doit renforcer le camp révolutionnaire et lui donner l'avantage dans la lutte entre les systèmes politiques antagonistes qui va se poursuivre avec âpreté . L'un des moyens dont disposait la France pour s'assurer une position de force, la républicanisation des territoires conquis sur le despotisme, sera limité par les engagements pris. Il faudra donc que la République trouve un surcroît de force dans les garanties qui lui seront accordées par le traité. Car seule une puissance supérieure en force pourra imposer le respect des accords conclus aux despotes de l'ancienne coalition. La prépondérance de la France, qui serait tout naturellement appelée à décroître au sein d' une République des peuples en extension, est actuellement nécessaire car elle est le rempart et la sauvegarde des nations républicaines et des conquêtes révolutionnaires.

C'est dans cette optique que Görres expose la politique et les voeux des patriotes rhénans dans la dernière partie de son essai. Le sort de la rive gauche du Rhin est pour eux au centre de l'actualité. Lorsque Görres entretient Franz Dautzenberg dans sa lettre du 2 juin 1797 des objectifs politiques de son opuscule sur la paix (38), c'est sur ces clauses de garantie qu'il insiste tout naturellement. Aussi brève que soit son analyse, elle est précieuse pour nous : à défaut du manuscrit adressé au Directoire qui n'a pu être retrouvé, elle nous permet d'avancer que l'auteur a remanié cette partie de son ouvrage à la veille de sa publication et que la version primitive, dans laquelle il voyait sa participation la plus importante à la campagne de l'été de 1797, présentait sous la rubrique des garanties l'alternative de la réunion ou de l'indépendance de la rive gauche du Rhin (39). Il s'agissait alors pour les patriotes d'exprimer leurs voeux politiques avant

(38) Cf. Will HERMANNS, Josef Görres - Cisrhenanenbriefe (voir supra p. 51, note 7).
(39) Cf. lettre du 2 juin 1797 à F. Dautzenberg : "Unter der Garantie dieses Friedens zeige ich dann noch einmal ganz bündig die Notwendigkeit der Rheingrenze oder unsrer Independenz."

avant que la paix ne décide du sort des territoires rhénans. Le statut de la rive gauche du Rhin n'avait pas été réglé définitivement par le traité de Campo - Formio. Mais la situation avait évolué : la République cisrhénane avait vécu, les républicains rhénans avaient modifié leur orientation politique en faveur de la réunion. Aussi Görres adapta-t-il la partie de l'ouvrage qui concernait les pays rhénans à la nouvelle situation politique et supprima-t-il la clause portant sur l'indépendance (40). Dans la rédaction définitive des dernières pages de l'essai, il ne mentionne que très brièvement le mouvement cisrhénan, en soulignant toutefois qu'il avait eu les faveurs de la population: "Il dépendait de la France, écrit-il, d'offrir à ces pays l'indépendance conformément au voeu d'une grande partie de leurs habitants et de faire d'eux une république séparée et indépendante qu'elle aurait même pu incorporer à la République batave." Présentement, c'est la voie de la réunion qui est la seule possible. Görres défend le rattachement des pays rhénans à la France dans l'esprit qui avait déjà animé les clubistes de Mayence en 1792, étayant de propos plus théoriques les arguments développés dans le manifeste du 15 novembre.

La garantie essentielle pour la France, c'est la frontière du Rhin. "Le Rhin doit devenir la digue de la République (41)." Görres sollicite la réunion au nom des patriotes et invoque les droits que les Rhénans "se sont acquis à la reconnaissance de la nation par leurs sacrifices" (42). Il fonde sa demande sur la théorie des frontières naturelles. Tous les Etats recherchent "les contours que la nature a dessinés pour eux", les montagnes, les mers et les fleuves sont leurs limites naturelles. C'est sur "cette grande loi physique des frontières naturelles" que Görres

(40) Dans sa lettre du 2 juin 1797 à F. Dautzenberg Görres parle des XIV clauses de son traité. Il ne peut évidemment s'agir que des clauses valant pour les Etats républicains. Or, dans la version définitive, il n'en reste que XIII.
(41) Cf. GGS I, 62: "Der Rhein muß daher die Düne der Republik werden."
(42) Pour cet alinéa, cf. GGS I, 62 - 63.

appuie l'article de son projet de traité qui fixe les futures frontières de la République : "En conséquence, le Rhin fera la séparation entre l'Allemagne et la France, les Alpes entre la France et l'Italie, les Pyrénées entre la France et l'Espagne. La Savoie, Nice, la Belgique, la Cisrhénanie, Jersey et Guernesey échoient à l'Etat normatif (43)."

Les avantages que la France pourra retirer de la réunion : accroissement de sa population, augmentation de sa puissance industrielle, extension de son commerce etc. ont été exposés dans de nombreux écrits (44), Görres se contentera de les mentionner. Mais il veut mettre en lumière pour sa part un aspect de la question qu' "on semble avoir oublié" : le bénéfice intellectuel que la réunion pourra lui apporter.

En Allemagne s'est accomplie une révolution de la pensée presque aussi importante pour la civilisation dans le domaine théorique que la Révolution française l'est dans le domaine pratique : "la réforme de la philosophie par notre immortel Kant"(45). Les pays rhénans ne se présentent donc pas les mains vides : ils transmettront à la France la philosophie critique de Kant, un esprit de synthèse étendu à tout le savoir et inconnu jusque là, un système moral solide et les nouveaux principes d'éducation qu'on en a tirés. Comment la France, après huit années de bouleversements et une période d'anarchie pernicieuse, ne sentirait-elle pas le besoin d'une véritable morale et d'une pédagogie fondée sur des principes assurés? L'apport rhénan pourra hâter sa rénovation morale. Pour faciliter l'amalgame entre les deux cultures et entre les deux peuples, il existe en Rhénanie assez d'esprits épris de liberté qui pourront jouer un rôle d' intermédiaires.

(43) Cf. GGS I, 6 (art. XVIII concernant les Etats despotiques).
(44) Le 7 août 1795, le Journal de Paris avait mis au concours le sujet suivant : "Est-il de l'intérêt de la République française de reculer ses limites jusqu'aux bords du Rhin?" Le jury reçut 56 réponses (dont deux négatives). Son président, l'ancien clubiste G. Böhmer, publia 12 des mémoires couronnés sous le titre:"La rive gauche du Rhin, limite de la République française". Görres les connaissait certainement.
(45) Cf. GGS I, 61.

L'essai de Görres sur la paix générale est donc devenu au moment de sa publication un ardent plaidoyer pour la réunion de la rive gauche du Rhin à la France. Il témoigne de sa foi révolutionnaire en même temps que de sa fierté de patriote rhénan qui veut allier aux conquêtes politiques de la Révolution française la culture philosophique allemande : "Alors le phlogistique français cimenté par l'oxyde allemand produira un roi philosophique comme le monde n'en a jamais vu et qui, pareil à la pierre philosophale, prolongera indéfiniment l'existence de la nation qui le possédera" (46).

Der allgemeine Frieden,ein Ideal nous apparaît ainsi comme l'oeuvre d'un partisan intransigeant de la Révolution. Pour le jeune Görres, appliquer aux conditions de paix "la stricte théorie", c'est fonder la pacification sur les principes révolutionnaires; c'est envisager le traité de paix qui doit la consacrer comme une étape sur la voie de "la réforme générale de tous les Etats". Il avait longtemps espéré que l'avance des armées de la République entraînerait l'instauration du nouveau régime dans la majeure partie de l'Europe. Influencé par la théorie jacobine de l'Etat, il jugeait légitime le droit d'intervention et le droit de coercition à des fins révolutionnaires. Il tenait pour essentiel que dans la paix qui était sur le point de s'établir et qui allait créer une situation nouvelle toutes les chances de la révolution fussent préservées à l'intérieur des Etats despotiques. Aussi dans le traité idéal qu'il élabore, la République victorieuse impose-t-elle sa volonté de rénovation en tant qu'Etat normatif. Patriote et républicain, Görres est solidaire du camp de la Révolution et pour le fortifier, il préconise pour la France les frontières naturelles qui augmenteront sa puissance et qui feront de lui le citoyen d'un Etat républicain. Cosmopolite fervent, il espère que le siècle nouveau verra naître la "République des peuples" et, pour commencer la Fédération des Républiques qui sera le noyau de la future République des nations européennes.

(46) Cf. GGS I, 61. Cette envolée aux images hétéroclites surprend en raison du symbolisme alchimique auquel Görres a recours.

CHAPITRE VI

LES PERIODIQUES DU JEUNE GÖRRES

I.

"DAS ROTHE BLATT" : LES CIRCONSTANCES ET LES BUTS DE SA PUBLICATION

A la fin du mois de janvier 1798 une annonce publiée par le Aachener Zuschauer de Dautzenberg et le Freund der Freiheit de Geich informait le public de la parution prochaine, à Coblence, d'une nouvelle revue décadaire, "Das rothe Blatt" (1). Le premier numéro de la Feuille rouge parut le 1er ventôse an VI (19 février 1798). La dédicace de la revue et l'hommage sarcastique "aux illustres membres de la Ligue pour la vérité et la lumière" étaient suivis de la mention "die Herausgeber"; les articles n'étaient pas signés. Un discours prononcé à la Société patriotique de Coblence "par le citoyen J. Görres" figura en tête du deuxième numéro, un autre dans le numéro suivant. C'est dans

(1) Ecrit d'abord avec une majuscule, rot prend une minuscule sur la page de titre à partir du troisième et sur la couverture à partir du 4ème numéro. Le dernier cahier du premier trimestre indique pour la première fois le nom de l'imprimeur Fr. Lasaulx.

Le titre de la revue était-il dû à sa couverture rouge? Il a pu être suggéré à Görres par le souvenir du "cahier rouge" sur lequel les clubistes mayençais avaient invité leurs auditeurs à s'inscrire pour manifester leur adhésion aux idées républicaines. Il ressort en tout cas d'un passage du Rübezahl qu'en 1798 le rouge symbolisait le républicanisme prononcé. "Dès le début, écrit Görres, lorsque j'ai assumé la publication de la Feuille rouge, on a blâmé ce titre; on le trouvait terroriste et sanguinaire, on flairait là-dessous du jacobinisme et Dieu sait quoi encore. Je n'ai pas cru devoir tenir compte de ces criailleries ... Je comptais dissiper par le contenu de la revue les craintes que le titre pouvait avoir suscitées." (Cf. GGS I, 3 31.)

le quatrième cahier que la signature de Görres apparut pour la première fois comme celle du rédacteur de la revue; à partir du cinquième numéro il signa de son nom ou de ses initiales ses principaux articles. Dès le premier cahier il s'était déclaré responsable des articles anonymes, conformément à la loi, et personne n'a jamais mis en doute que les articles non signés des premiers numéros sont dus à sa plume, tant leur style le démontre à l'évidence. Dès le début de la publication de la Feuille rouge, Görres en a été l'unique rédacteur. Il n'a eu, pour le Rotes Blatt comme pour le Rübezahl qui en est la continuation, que des collaborateurs occasionnels. Il a été le seul responsable de ses périodiques.

Quelles raisons ont pu, au début de 1798, inciter Görres à lancer un journal politique?

Il y est indubitablement poussé par une vocation de publiciste. Plus que sa dissertation philosophique sur la paix les manifestes politiques qu'il avait rédigés au nom des patriotes avaient révélé ses dons d'écrivain : le style vigoureux de ces textes, leur éloquence tour à tour incisive ou persuasive annonçaient déjà le grand journaliste. Et dans les discours qu' il venait de prononcer à la Société patriotique de Coblence dans les premiers jours de janvier, son talent de polémiste s'était affirmé avec éclat.

Pour le républicain combatif qu'était Görres, il s'agissait alors de mettre au service de la cause des patriotes fédérés (2) l'arme redoutable qu'était à ses yeux la publicité, "ce puissant levier" qui met les esprits en mouvement. La presse républicaine rhénane n'était représentée au début de 1798 que par

(2) Même après l'échec du mouvement en faveur d'une république rhénane séparée, les patriotes qui l'avaient soutenu continuaient à être appelés Cisrhénans (cf. GGS I, 145). A partir de ce moment-là on désigne par ce nom les patriotes décidés qui s' étaient prononcés pour le régime républicain et la séparation de la rive gauche d'avec l'Empire germanique, c'est-à-dire l' aile marchante des républicains rhénans.

quelques rares journaux : celui de Franz Dautzenberg à Aix-la-Chapelle, celui de Geich à Bonn et le journal de Metternich qui paraissait depuis le 21 janvier à Mayence sous le titre : Neue politische Unterhaltungen am linken Rheinufer (3). Il n'est pas indifférent de constater qu'avec le Freund der Freiheit de Geich les patriotes de Bonn disposaient d'un organe de presse, car la rivalité qui existait entre les groupes républicains de Bonn et de Coblence n'est sans doute pas étrangère à la naissance du Rotes Blatt. En même temps qu'il permettrait aux patriotes de Coblence de faire entendre leur voix dans leur secteur particulier (4), le nouveau périodique devait accroître leur influence dans l'ensemble du mouvement républicain rhénan. Le but fondamental de Görres était en effet de se faire le porte-parole des patriotes fédérés dans la situation nouvelle issue du 18 fructidor et du traité de Campo-Formio. La raison principale du lancement de la Feuille rouge, c'est qu'il voulait disposer d'une tribune pour défendre sur tous les plans les vues politiques des patriotes. L'orientation de la revue a évolué en fonction du contexte politique tel que Görres et "les patriotes fédérés" l'interprétaient sur le plan général, l'analysaient et le jugeaient sur le plan local.

(3) Le Freund der Freiheit dont le premier numéro était sorti le 4 novembre 1797 cessa de paraître le 13 mai 1798. La publication des Unterhaltungen cessa également en mai. En revanche un certain nombre de nouveaux journaux ou mensuels républicains virent le jour en 1798 et 1799.
(4) Nous ne partageons pas l'opinion de W. SPAEL qui écrit : "Wir haben also die drei Faktoren, die das Wesen einer Zeitung ausmachen : der Verlag ist der patriotische Klub (die Herausgeber), verantwortlicher Redakteur ist Joseph Görres, die Stammabonnenten sind die "Patrioten" ....." (Cf. bibliographie, ouvr. cité p. 40). On peut tenir pour vraisemblable que les patriotes ont soutenu financièrement les périodiques de Görres par des subventions ou des dons individuels, mais rien ne permet d'affirmer que le journal était commandité ou contrôlé par la Société patriotique. Comme Dautzenberg, Görres était à la fois l'éditeur et le rédacteur de ses périodiques qui étaient financés en bonne partie par les abonnements.

Le coup d'Etat du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) et l'attitude des patriotes rhénans.

Il est significatif que Görres évoque dans les deux articles de fond du premier numéro de la Feuille rouge le coup d'Etat du 18 fructidor. Il affirme l'accord complet des républicains rhénans avec l'esprit qui l'a inspiré : pour sauver la république, il était nécessaire d'abattre les royalistes Clichyens et "le démon impur" du modérantisme (5). Görres revendique pour les patriotes le mérite d'avoir donné dès le début à leur mouvement une orientation analogue. "Disséminés sur toute l'étendue du territoire, écrit-il à la louange des Cisrhénans, vous trouverez enfin ces hommes courageux et énergiques qui, mortellement haïs par les aristocrates, décriés comme terroristes par les Clichyens, longtemps méconnus même par les meilleurs de leurs concitoyens, ont soutenu la bonne cause à un moment où ses plus zélés défenseurs s'étaient tus, ces hommes qui ont postulé le 18 fructidor et lutté à la fois contre les intrigues des aristocrates, la mentalité de l'époque et l'état d'esprit du peuple, plantant l'arbre de la liberté au milieu des rassemblements les plus compacts de ses ennemis les plus enragés (6)." Persuadés que le succès de leur action dépendait de la détermination du gouvernement français à maintenir l'esprit républicain qui l'avait emporté en fructidor (7), les patriotes rhénans étaient prêts à suivre les mots d'ordre propagés à ce moment-là par le Directoire pour la défense du républicanisme. En quelques lignes Görres énonce leur programme politique : "D'un bras nous lutterons contre l'aristocratisme, de l'autre nous frapperons au visage le monstre de Clichy, et nous conserverons encore assez de force pour faire

(5) Les patriotes cisrhénans voyaient dans le modérantisme le principal responsable de la dictature militaire prolongée qui écrasait leur pays. Aussi le 18 fructidor avait-il éveillé chez eux l'espoir que les principes républicains allaient triompher.
(6) Cf. GGS I, 78.
(7) Cf. GGS I, 80 : "... solange der Donner des achtzehnten Fruktidors, der die Verräter in Staub schmetterte, nicht verhallt ist, solange werden auch wir nicht unterliegen."

front à l'anarchie si elle venait à trouver des partisans chez nous. Nous arracherons à la prêtraille son masque, nous poursuivrons les fourbes et les hypocrites, nous chercherons à répandre partout des idées saines et à aider le républicanisme, autant que nous le pourrons, à remporter un triomphe complet sur ses adversaires qui craignent la lumière (8)."

La situation des pays rhénans. L'état d'esprit de la population. La nouvelle organisation.

Les territoires de la rive gauche du Rhin se trouvaient au début de 1798, par suite du traité de Campo-Formio, dans une situation particulière dont les patriotes fédérés suivaient l'évolution avec une attention vigilante. Aussi était-ce aux problèmes rhénans que furent consacrés pour l'essentiel les deux premiers numéros de la Feuille rouge.

Dans l'Introduction du premier cahier, Görres évoque la guerre révolutionnaire sur le Rhin et ses conséquences. Il développe des thèmes déjà esquissés dans l'adresse du mois de juin et dans le manifeste de novembre et trace un tableau très sombre de la misère matérielle et de l'abaissement moral dans lesquels les guerres et les années d'occupation ont plongé le pays. Le journaliste analyse avec une franchise sévère les effets désastreux de la dictature militaire : les réquisitions incessantes, les abus, les exactions et les pillages qui ont ruiné le pays ont suscité chez l'habitant la haine de l'occupant en même temps qu'ils ont étouffé la moralité et provoqué une corruption des moeurs qui a entravé tout progrès politique. Jamais jusque là Görres n'avait reconnu aussi ouvertement l'hostilité de la majeure partie de la population aux occupants français. Jamais il n'avait dénoncé aussi clairement la conséquence la plus tragique à ses yeux de cet état d'esprit : l'opposition du plus grand nombre aux principes républicains. "La

(8) Cf. GGS I, 77.

haine des Français devint générale, écrit-il; ... finalement, on en vint à confondre la cause avec les personnes et à reporter la haine que l'on avait ressentie d'abord pour les Français sur les principes mêmes qu'ils défendaient, sans se soucier du fait que la vertu, fût-elle prêchée par des diables, reste toujours la vertu. On se mit à haïr la liberté, à haïr le républicanisme; l'esprit public prit parti pour l'aristocratie ... (9)."

Les événements qui s'étaient produits dans les territoires occupés de la rive gauche du Rhin après la signature du traité de Campo-Formio avaient cependant éveillé de nouveaux espoirs chez les patriotes. Un tournant décisif semblait s'annoncer dans l'histoire politique des pays rhénans.

Le 4 novembre 1797, le Directoire avait nommé F.J. Rudler (10) Commissaire du gouvernement dans les pays conquis entre la Meuse le Rhin et la Moselle. Investi des pouvoirs civils, il avait mission d'établir une nouvelle organisation politique et administrative dans ces territoires en vue de préparer leur rattachement à la France. Les instructions qu'il reçut à cette fin du Directoire furent connues dans les pays rhénans dès la mi-novembre, plusieurs semaines avant l'entrée en fonctions du Commissaire du gouvernement, un journal parisien, le Rédacteur, ayant commis l'indiscrétion de les divulguer. Arrivé à Bonn le 6 décembre, Rudler n'y résida que peu de temps. Dès le 11 janvier 1798, peu de jours après la reddition de la place forte, il transféra sa résidence à Mayence où s'installèrent les services du Commissariat.

(9) Cf. GGS I, 75.
(10) François Joseph Rudler était originaire de Guebwiller et proche parent du Directeur Reubell. Elu juge à Colmar en 1791, il avait joué un rôle politique important dans le département du Haut-Rhin qu'il avait représenté à l'Assemblée législative. En 1794, après thermidor, il avait été nommé juge à la cour de cassation de Paris. Il y avait repris ses fonctions après avoir rempli de fin novembre 1796 à mai 1797 la mission de commissaire du Directoire à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Le 23 janvier 1798 Rudler publia un arrêté divisant les territoires rhénans en quatre départements : le Mont-Tonnerre, la Roer, la Sarre (chefs-lieux : Mayence, Aix-la-Chapelle, Trèves) et le département de Rhin-et-Moselle dont le chef-lieu était Coblence. Comme en France, chaque département devait avoir à sa tête une administration centrale de cinq membres assistés d'un commissaire du Directoire exécutif. La réorganisation administrative du territoire s'accompagnait d'une réforme des tribunaux. La nomination des membres des administrations centrales comme celle des juges appartenait au Commissaire du gouvernement (11).

La nouvelle organisation, calquée sur celle des départements français, annonçait-elle la réunion attendue par les républicains rhénans? Officiellement non, puisque le Congrès de Rastatt devait décider de l'avenir de la rive gauche du Rhin. Aux yeux de Görres et des patriotes la nouvelle organisation n'en représentait pas moins "le pas décisif" vers leur "complet amalgame avec la grande nation" (12). Mais si les conditions leur semblaient maintenant réunies pour que l'esprit républicain pût s'implanter dans le pays, il leur paraissait d'autant plus indispensable de manifester avec force leur présence et de faire valoir leurs exigences au moment précis où les principaux organes de la nouvelle organisation étaient mis en place. Coïncidence significative, le premier numéro de <u>la Feuille rouge</u> sortit des presses le jour même de l'installation solennelle des administrations centrales des nouveaux départements, le 19 février 1798. Les patriotes de Coblence, après avoir participé aux cérémonies officielles, célébrèrent l'entrée en fonctions des autorités départementales en plantant un nouvel arbre de la liberté; et pour marquer par un acte symbolique le sens qu'ils attachaient à l'événement, ils brûlèrent publiquement, le lendemain 20 février, les insignes représentatifs du règne du

(11) Dans les départements français où s'appliquait la Constitution de l'an III, les membres des administrations centrales et des municipalités de canton ainsi que les juges étaient élus.
(12) Cf. GGS I, 76.

Prince - Archevêque (le chapeau d'électeur, la mitre etc., peints sur du carton) (13). Mais un éclairage particulier est projeté sur ces manifestations par la parution simultanée du Rotes Blatt.

A quelques exceptions près, les patriotes prononcés, les anciens Cisrhénans, avaient été écartés par Rudler des administrations centrales, c. à d. des postes de responsabilité politique. Aucun d'eux ne figurait parmi les administrateurs du département de Rhin-et-Moselle. Ils n'étaient pas sans en éprouver du désappointement. Aussi la Feuille rouge exprima-t-elle avec éclat leurs appréhensions et leurs revendications. Le dernier article du premier numéro est un appel adressé par "les patriotes fédérés du département de Rhin-et-Moselle aux pouvoirs constitués de celui-ci" (14). Dans ce manifeste Görres parle au nom des membres de l'ancienne Fédération cisrhénane (15) et lance aux nouvelles autorités un avertissement solennel : "Vous tenez entre vos mains le sort de notre patrie pour une longue période. Si vous êtes des patriotes l'esprit civique se développera rapidement et connaîtra un plein épanouissement, mais si notre mauvaise étoile a induit en erreur le citoyen Rudler, si son choix s'est porté sur des aristocrates, des royalistes clichyens, alors,tout aussi rapidement, le républicanisme sera étouffé et l'esprit public corrompu (16). Car sur le terrain où vous vous trouvez placés peuvent pousser aussi bien les fleurs de la liberté que les chardons de l'esclavage. Ici pourront se constituer les plus beaux districts de la grande République ou de nouvelles Vendées."

(13) Cf. HANSEN, Quellen IV, 569 et 1145, note 3. Une liste manuscrite des clubistes de Coblence datant de 1799 dit expressément de Görres : er half die Insignien verbrennen.
(14) Cf. GGS I, 77 - 81.
(15) L'anonymat des premiers articles de la Feuille rouge nous semble s'expliquer par le fait qu'ils constituent, aussi bien en ce qui concerne la politique générale que la politique locale, des manifestes rédigés par Görres au nom des patriotes fédérés.
(16) L'administration centrale de Rhin-et-Moselle comprenait deux Français, Champein, président, et Godon, et trois Allemands, Holthoff, auparavant membre de la régence de Bonn, Vanrecum,ancien membre de la régence de Kreuznach, et Saur, jusque-là maire d'Andernach. Aux Cisrhénans de Bonn et de Coblence, Rudler avait préféré des républicains modérés et des fonctionnaires ayant l'expérience des affaires publiques.

En face non seulement de l'aristocratisme, mais du modérantisme, "ce démon impur dont le 18 fructidor n'a pas réussi jusqu'ici à délivrer entièrement les agents de la République" (17), et des opportunistes ralliés au régime français depuis la paix de Campo-Formio, Görres se fait le porte-parole des républicains intransigeants, des vrais patriotes. C'est avec une fermeté impérieuse qu'il expose leurs revendications.

Les vues politiques des patriotes et les objectifs de la Feuille rouge.

Une formule essentielle résume l'appel des patriotes fédérés : "Nous voulons que le républicanisme triomphe!" Ils exigent des nouveaux administrateurs que leur action soit animée d'un élan républicain sincère et qu'ils fassent preuve d'une intégrité morale exemplaire; ils attendent d'eux qu'ils s'entourent de républicains authentiques et qu'ils nomment à tous les emplois auxquels ils auront à pourvoir des hommes d'une probité irréprochable et des patriotes. De l'attitude de la nouvelle administration centrale dépendra celle des fédérés qui sauront suivant le cas lui apporter leur collaboration active ou entamer contre elle une lutte sans merci : "Mais si vous vous révélez être des aristocrates et des agents des despotes chassés, si par votre comportement vous empoisonnez l'esprit public, si vous sapez le patriotisme, si vous êtes des exploiteurs et des égoïstes et vous enrichissez aux dépens de ceux qui sont placés sous votre autorité, si vous vous abaissez à intriguer en compagnie d'hommes abjects contre la liberté générale, alors nous vous jetterons le gant. Nous combattrons, et nous combattrons avec courage, car la conscience de travailler pour la bonne cause redoublera notre énergie (18)." L'appel traduit donc la méfiance des Cisrhénans en face d'une administration qui n'était pas issue de leurs rangs. Il est une déclaration de guerre à la tiédeur politique, aux accommodements, à l'opportunisme.

(17) Cf. GGS I,75 (R.Bl. I,1; Einleitung).
(18) Cf. GGS I,80.

Divers passages de ce manifeste débordent largement le cadre du département et s'adressent en fait au gouvernement. Les revendications essentielles des fédérés révèlent à quel point la mise en place de la nouvelle organisation leur faisait escompter le prompt rattachement des pays rhénans à la République française et leur complète assimilation politique. Ils attendaient du Directoire et de son représentant qu'ils mettent fin au despotisme militaire sur la rive gauche du Rhin, qu'ils instituent le régime républicain dans les nouveaux départements et qu'ils y mettent en vigueur aussi rapidement que possible la Constitution de l'an III. Ils comptaient qu'une fois la réunion prononcée, la République ne tarderait pas à accorder à leurs compatriotes la plénitude des droits des citoyens, et au premier chef le droit de procéder à l'élection de leurs représentants, de leurs administrateurs et de leurs juges (19).

En formulant les voeux politiques et le programme d'action des patriotes rhénans, Görres définit en même temps l'objectif qu'il se fixe comme publiciste. "Nous voulons que tout soit mis en oeuvre pour arracher ce peuple à l'état de tutelle dans lequel il a vécu jusqu'ici et le rendre mûr pour une civilisation supérieure", écrit-il. La nouvelle revue veut mettre l'arme redoutable qu'est la publicité au service de "la régénération politique et morale du pays". Elle se propose d'éclairer l'opinion et de combattre les préjugés, de seconder, mais aussi de contrôler l'action des pouvoirs publics. Elle veut ainsi être l'un des agents de l'indispensable "métamorphose" de l'état d'esprit général qui, seule, rendra possible la véritable républicanisation des départements rhénans.

(19) "Wir wollen, daß unserem Volke nicht bloß die äußere Form der fränkischen Konstitution angepaßt werde, sondern daß es auch wirklich ihre Wohltaten genieße; wir wollen ... , daß man die Herankunft der Periode seiner Wahlfähigkeit so sehr als möglich beschleunige ..." (GGS I, 79).

En lançant sa Feuille rouge, ce n'est donc pas un journal d'information que Görres entend créer, mais un journal d'opinion, un organe de combat idéologique et politique visant à répandre les lumières et les purs principes républicains. Mais s'il assigne à sa revue des buts essentiellement politiques, c'est par une formule héritée des magazines de l'Aufklärung qu'il en définit le caractère : il veut "instruire et divertir" (20). Il annonce qu'il s'efforcera d'intéresser ses lecteurs par une présentation vivante, par de grandes fresques politiques qui auront pour eux l'attrait d'un kaléidoscope et par des articles ou des récits satiriques et distrayants. Malgré la place toujours plus importante que le publiciste sera amené à accorder à l'actualité, ces fictions divertissantes ne disparaîtront tout à fait que dans les derniers cahiers du Rübezahl. Elles rattachent la "littérature" politique du jeune Görres à la tradition du XVIII^{e} siècle, à son penchant pour les aventures et les voyages imaginaires et à son goût du burlesque (21).

(20) Cf. GGS I, 76 (Rotes Blatt, premier numéro, Introduction).
(21) Se référant à la situation des pays rhénans dans le domaine littéraire, Görres estime qu' "un besoin impérieux exige de faire revivre une littérature étouffée au cours de la guerre"; aussi les rédacteurs de la Feuille rouge se proposent-ils "de tracer au moins un sentier à travers les champs couverts de ronces et de chardons de notre littérature et d'apporter notre obole à leur défrichement" (GGS I, 76). Ce passage montre à quel point la culture de Görres est ancrée dans l'Aufklärung. Le terme de littérature évoque dans ce contexte, non les oeuvres des grands écrivains allemands contemporains, mais les écrits et les magazines du dix-huitième siècle.

II.

HISTORIQUE DES REVUES "DAS ROTHE BLATT" ET "DER RÜBEZAHL"

Une étude des aspects essentiels de la lutte politique menée par Görres dans ses journaux de février 1798 à juillet 1799 ne saurait dissocier les deux périodiques qu'il publia successivement pendant cette période, Das rothe Blatt et Der Rübezahl. Une analyse attentive de leur contenu montre en effet clairement qu'en dépit d'un changement de titre qu'expliquent les circonstances, le Rübezahl doit être considéré comme la simple continuation de la Feuille rouge. Pendant près d'un an et demi, le jeune journaliste animé par la pensée éclairée et par l'idéal républicain va livrer un double combat que contient déjà en germe le premier numéro du Rotes Blatt. Si sa Dédicace sarcastique annonce les attaques que Görres ne cessera pas de lancer contre l'Ancien Régime et les forces liguées de la réaction, son appel aux pouvoirs constitués laisse pressentir la campagne contre la nouvelle administration dont l'ampleur croissante finira par absorber l'essentiel de ses forces. Ce sont précisément les péripéties de cette campagne qui l'amenèrent à changer le nom de sa revue.

Lancé comme feuille décadaire, le Rotes Blatt se transforma en périodique mensuel à partir du cahier de floréal (1). Dans ce numéro, Görres ouvrit une nouvelle rubrique, intitulée Gang der neuen Organisation; consacrée à la lutte contre l'administration,

(1) Voir la table analytique des deux revues après la page 136.
Rudler ayant publié un arrêté soumettant les journaux au droit de timbre à partir du 20 floréal an VI (9 mai 1798), diverses publications, notamment les périodiques républicains, se trouvèrent en difficulté, faute de moyens suffisants. Comme "les ouvrages périodiques relatifs aux sciences et aux arts ne paraissant qu'une fois par mois et contenant au moins deux feuilles d'impression" étaient exempts de ces droits, Geich remplaça son Freund der Freiheit par une revue mensuelle de caractère littéraire, Astraea (qui n'eut que six numéros); Görres fit de la Feuille rouge une publication mensuelle sans en changer la formule.

elle était appelée à prendre un développement retentissant (2). Dans le cahier de thermidor Görres entama une attaque générale contre l'administration départementale. Le président Champein et l'administrateur Godon à l'encontre desquels il avait formulé de vives critiques adressèrent le 10 septembre au Commissaire du gouvernement Rudler et au Ministre de la Justice Lambrechts une plainte contre le rédacteur de la Feuille rouge et demandèrent l'interdiction de sa revue. Le 25 septembre, le Ministre renvoya cette demande à Rudler, le laissant juge de la suite à donner à la réclamation : il lui appartenait ou d'inviter le rédacteur "par un avertissement à se contenir dans de justes bornes" ou, s'il estimait nécessaire l'interdiction du journal, de prendre un arrêté qu'il aurait à soumettre à l'approbation du Directoire exécutif (3). Rudler, qui semble avoir été favorablement disposé envers Görres, se contenta "de lui donner des avis fraternels" (4).

Mais le 20 octobre, irrités par de nouvelles critiques formulées dans le cahier de fructidor, les membres de l'administration centrale (5) décidèrent de dénoncer la Feuille rouge non seulement au Commissaire du gouvernement et au Ministre de la Justice, mais également au Ministre de la Police. En conclusion d'un rapport circonstancié, le gouvernement était sollicité d'entériner l'arrêté d'interdiction joint à la dénonciation. Görres, tenu au courant de ce qui se passait dans les bureaux par des amis politiques, adressa le 22 octobre au Commissaire du gouvernement une lettre fière et apparemment confiante (6): "On m'a

(2) Avant d'ouvrir cette rubrique dans le cahier de floréal, Görres avait adopté une autre formule: il avait réuni ses griefs dans un supplément appelé Anzeiger zum rothen Blatt dont il ne parut que deux numéros. (Voir plus loin page 184.)
(3) Cf. HANSEN, Quellen IV, 932. En vertu des lois de fructidor, le Directoire pouvait décider l'interdiction d'un journal, sur rapport du Ministre de la Police chargé de leur surveillance.
(4) Voir la lettre du 7 nivôse an VII (27 décembre 1798) au Ministre Lambrechts, GGS I, 621. Elle contient les seuls renseignements que nous ayons sur l'attitude de Rudler envers Görres.
(5) Sauf Vanrecum qui semble avoir entretenu assez longtemps de bonnes relations avec les patriotes.
(6) Cf. GGS I, fac-similé intercalé entre les pages 256 et 257.

dénoncé, je suis tranquille. Vous me connaissez, vous connaissez mes principes, mes vues, vous connaissez ceux de mes dénonciateurs, vous êtes juste, je ne crains rien. Ni instrument ni dupe d'aucune partie; ni royaliste ni anarchiste, mais bien rigoriste je prouverai juridiquement tout ce que j'ai dit."

Görres n'était cependant pas aussi tranquille qu'il affectait de l'être (7). A supposer qu'il se fût senti certain de la bienveillance de Rudler, l'arrêté pris par l'administration centrale et adressé directement par elle au Ministre de la Police pouvait être ratifié par le Directoire. En fait, Görres semble s'être attendu à une interdiction de son journal (8). Aussi recourut-il à une pratique alors courante en France : pour prévenir les effets d'une éventuelle suppression de la Feuille rouge il changea le nom de sa revue et l'appela Der Rübezahl. Lorsque Görres prit cette décision, le numéro de vendémiaire du Rotes Blatt était en cours de composition, voire de tirage. Sous le nouveau titre et sous une couverture bleu clair qui se substitua à la couverture rouge, il devint le premier fascicule du Rübezahl.

Le changement de dénomination n'impliquait donc en rien un changement d'orientation de la revue. Il s'agissait d'un simple subterfuge pour assurer la survie d'un journal menacé. Evoquant la dénonciation de la Feuille rouge par l'administration centrale dans une brochure qu'il publia dans le courant de brumaire, entre le premier et le deuxième cahier du Rübezahl, Görres présenta ainsi sa décision aux lecteurs: "... la résolution finale qui mûrit en moi au cours de ces événements fut de changer de

(7) Plus ou moins au courant du contenu de la réponse adressée par le Ministre de la Justice à Rudler au sujet de la Feuille rouge, Görres avait envoyé le 16 octobre au Ministre une lettre habilement rédigée dans laquelle il se prévalait du droit du journaliste de dénoncer les abus. Cf. GGS I, fac-similé.
(8) Dans un article intitulé Expektorationen qu'il consacre à cette affaire dans le deuxième numéro du Rübezahl, aux alentours de la mi-novembre, Görres explique qu'un arrêté d'interdiction pris par une administration centrale ne devient effectif qu'après avoir été ratifié par le Directoire et ajoute: "aber noch ist in diesem Augenblicke jene Ratifikation nicht erfolgt" (GGS I, 330).

passeport et, pour le reste, de poursuivre ma carrière en toute sérénité, en ne m'appuyant que sur moi seul" (9). Une annonce publicitaire insérée par la suite dans des journaux amis indiquait spirituellement que le nouveau périodique était la continuation du Rotes Blatt sous un autre titre : "Talonné, haï, persécuté, harcelé par la bande innombrable des obscurantistes, des gredins et des oppresseurs du peuple, celui-ci n'est resté en vie que six mois, mais son esprit immortel n'a pas disparu avec sa dépouille mortelle. Sous le nom de Rübezahl son ombre continue à errer parmi nous ..." (10)

Görres n'a donc pas tardé à mettre le public au courant de l'offensive déclenchée contre la Feuille rouge par ses adversaires. Le lecteur aurait cependant cherché en vain dans le premier numéro du Rübezahl la moindre indication sur les raisons qui avaient poussé le rédacteur de la revue à en changer le titre. En revanche, un avertissement imprimé sur les pages intérieures de la couverture commentait à son intention le choix de ce nom insolite, emprunté aux contes populaires allemands (11) : en esquissant avec humour un rapide portrait de ce personnage mythique Görres en révélait la signification allégorique (12).

Le Rübezahl qu'il fait revivre parmi les mortels n'est plus le génie impétueux et fantasque de la légende. Il vient de participer dans son royaume souterrain au grand combat universel de la lumière contre les ténèbres, du bien contre le mal. Régénéré par le siècle philosophique, "il n'est plus capricieux, brutal et prétentieux; il n'est plus niais et buté". Sage, loyal et généreux, il a désormais pour unique préoccupation "de propager la vertu et le bonheur parmi les humains, de démasquer les

(9) Cf. GGS I, 313 : " ..., meinen Paß umschreiben zu lassen, und übrigens geruhig und auf mich selbst gestützt auf meiner Laufbahn voranzuschreiten".
(10) Cf. GGS I, 679.
(11) A la fin du XVIII^e siècle il était encore courant de donner aux revues des titres tirés de la mythologie gréco-latine. Le personnage de Rübezahl avait été popularisé par Musäus dont les Volksmärchen der Deutschen avaient paru de 1782 à 1786. Görres leur a emprunté divers passages.
(12) Cf. GGS I, 285.

les criminels et les scélérats, de répandre sur les blessures de l'humanité un baume adoucissant". De cet "esprit aérien" que la méchanceté des hommes ne saurait atteindre Görres fait le génie tutélaire de son journal. Sous son égide il compte poursuivre sa tâche. "Les puissants de la terre n'aiment pas entendre la vérité d'une bouche mortelle; proférée par une voix immortelle, peut-être leur sera-t-elle moins odieuse." Ainsi le personnage de Rübezahl devenait-il le symbole du journaliste intègre qui mène vaillamment le combat contre les gredins et défend la cause des opprimés.

En fait, l'existence de la revue de Görres était précaire et au début de nivôse (fin décembre) le Rübezahl fut gravement menacé. A la suite de la requête de l'administration centrale de Rhin-et-Moselle le Ministre de la Police avait fait un rapport au Directoire (13). Il en résulta un rebondissement de l'affaire. Le Ministre de la Justice qui avait eu connaissance à cette occasion de la nouvelle dénomination du périodique de Görres demanda au Commissaire du gouvernement le 1er nivôse an VII (21 décembre 1798) de lui faire connaître sans retard les mesures prises à l'égard de la Feuille rouge en conséquence de ses instructions et les décisions qu'il envisageait de prendre au sujet du Rübezahl. Le 7 nivôse, en l'absence de Rudler dont il assurait l'intérim (14), le secrétaire général Mulot répondit à cette lettre par un rapport concernant Görres et ses périodiques dont voici la conclusion : "Il changea le nom de sa feuille et je regardai ce changement comme un pronostic heureux. Mais au moment où vous m'écrivîtes la lettre à laquelle je réponds, je venais de me faire rendre compte des feuilles récemment appelées Der Ruebezahl, et surpris de le voir répéter l'article le plus mauvais de la Feuille rouge, je me disposais à le prohiber (15)."

(13) Ce rapport, sans doute défavorable aux journaux de Görres, n'a pas été retrouvé. Le Directoire s'abstint de prendre une décision et confia l'affaire au Ministre de la Justice qui avait été désigné par lui, lors de la nomination de Rudler, comme seul intermédiaire entre le gouvernement et son représentant.
(14) Rudler s'était fait accorder par le Directoire un congé qu'il passa à Paris. Il fut absent de Mayence du 8 novembre 1798 au 28 janvier 1799. - (15) Cf. GGS I, 622.

Le secrétaire général terminait son compte rendu en annonçant au Ministre qu'il lui ferait parvenir un arrêté pris à cette fin "par le courrier prochain". Mais aucune mesure d'interdiction n'est intervenue à la suite de cet échange de lettres (16). Les cahiers de nivôse, de pluviôse et de ventôse parurent normalement. Ensuite il se produisit une interruption de plus de trois mois dans la publication du Rübezahl. Un dernier numéro qui réunissait le premier et le deuxième cahier du troisième trimestre, sans indication de mois, sortit dans la deuxième moitié de juillet et fit beaucoup de bruit; puis la revue cessa définitivement de paraître sans que Görres en eût prévenu ses abonnés (17).

Faute de documents, nous sommes réduits à faire des hypothèses sur les raisons qui ont amené Görres à interrompre, puis à arrêter la publication du Rübezahl. Des difficultés financières peuvent l'y avoir contraint, mais rien ne l'atteste. Nous inclinons à penser que, dans une large mesure au moins, c'est la situation politique qui l'a déterminé à prendre ces décisions.

Après les élections de l'an VII - en avril 1799 - la crise intérieure qui couvait en France s'aggrava rapidement. Il est à présumer que Görres, plutôt que de risquer l'interdiction de son journal par le gouvernement en place, jugea préférable d'attendre le changement recherché par les républicains de l'opposition. En juin 1799, le conflit entre le Directoire et le Corps législatif prit un tour aigu. Il aboutit au "coup d'Etat" du 30 prairial (18 juin 1799) qui mit fin au second Directoire. Tout au long

(16) On n'a pas retrouvé d'autres actes concernant l'affaire du Rübezahl. Peut-être Rudler, tenu au courant des affaires importantes, a-t-il déconseillé une mesure d'interdiction.
(17) Il est vraisemblable que Görres ne s'est décidé que plus tard à renoncer définitivement à sa publication. Dans un rapport au Commissaire du gouvernement Shée sur la presse départementale en date du 18 février 1800, l'administration centrale de Rhin-et-Moselle cite encore Görres comme "auteur d'une feuille périodique intitulée Ruebezahl qui ne paraît pas régulièrement". (Cf. HANSEN, Quellen IV, 1174.)

des trois mois d'attente pendant lesquels le Rübezahl resta en veilleuse, Görres ne cessa de rassembler des matériaux et d'étoffer ses dossiers contre l'administration. Aussi le numéro qu'il publia en juillet fut-il particulièrement dense et violent. La presse ayant assez vite recouvré sa liberté à la suite du 30 prairial, le risque d'une interdiction était désormais écarté (18).

Mais les circonstances paraissaient propices à Görres pour mener à bien une action politique plus ample dont il se promettait une plus grande efficacité. Depuis le printemps, la situation générale s'était grandement détériorée. Les hostilités avaient repris,les succès remportés par la coalition rendaient l'avenir incertain, la guerre se rapprochait à nouveau du Rhin. Aussi Görres consacra-t-il l'essentiel de ses efforts après prairial à la préparation d'une action commune des républicains rhénans dans le cadre de la politique générale de la France : par l'envoi d'une délégation de patriotes auprès du nouveau gouvernement de la République il comptait exercer une influence décisive sur le destin des pays rhénans.

(18) La preuve qu'aucune interdiction n'a frappé le Rübezahl est fournie par une lettre que Lakanal, nommé Commissaire du gouvernement par le Directoire issu du 30 prairial, adressa le 12 septembre 1799 au commissaire du pouvoir exécutif auprès de l'administration centrale de Rhin-et-Moselle. Désirant prendre connaissance des attaques du Rübezahl contre certains fonctionnaires,il avait constaté l'absence des récents numéros. Se référant dans sa lettre à l'obligation faite aux journalistes d'envoyer un exemplaire de leurs publications au Commissaire du gouvernement, il invite le commissaire du pouvoir exécutif à la rappeler au rédacteur du Rübezahl qui "paraît avoir négligé depuis quelque temps de se conformer à cet ordre".(Cf. GGS I, 622).

Tableau synoptique

Selon l'usage, le trimestre de la publication est désigné par un chiffre romain, le numéro du cahier décadaire ou du cahier mensuel par un chiffre arabe.
Quand l'article porte la signature de Görres (nom ou initiales), elle est indiquée entre crochets. La flèche [→] signale qu'il s'agit d'une suite d'articles dont seul le dernier est signé. Les articles sans indication sont anonymes.

Das rothe Blatt

numéro et date	Articles dont Görres est l'auteur	Attaques contre l'administration
I, 1 1er ventôse an VI (19 février 1798)	Dedikation. Einleitung. Die verbundenen Patrioten im Rhein- und Moseldepartement an die constituierten Gewalten desselben.	
I, 2 10 ventôse (28 février)	Rede von J. Görres (über den Fall von Mainz). Die verbundenen Patrioten des Rhein- und Moseldepartements an die alten Beamten desselben.	
I, 3 20 ventôse (10 mars)	Rede von J. Görres (über den Untergang des hlg. römischen Reichs deutscher Nation). Historische Übersicht der merkwürdigsten politischen Ereignisse. [→]	
I, 4 1er germinal (20 mars)	Historische Übersicht etc. [→] Was zu verkaufen. [Görres]	
I, 5 10 germinal (30 mars)	Der allgemeine Frieden. [Görres]	Ankündigung.
I, 6 20 germinal (9 avril)	Historische Übersicht der neuesten politischen Ereignisse. [→] Despotenportrait. [J.G.]	Anzeiger zum rothen Blatt Nro I. Germinal, Jahr VI.

numéro et date floréal	Articles dont Görres est l'auteur	Attaques contre l'admin.
		Anzeiger zum rothen Blatt Nro II. Floreal, Jahr VI. [tiré à part]
Das rothe Blatt		
I, 7-9 floréal (20 avr.-19 mai) (1)	Historische Übersicht der neuesten politischen Ereignisse. [S.G.] (2) Die Blattern und das Revolutionsfieber, eine medizinisch-politische Parallele. [S.G.] (2)	Gang der neuen Organisation. [9 p. sur les 31 de ce n° dans GGS I]
II, 1 messidor (19 juin - 18 juillet)	Die Konstitution Wampum des dritten Sultans von Ululu. [→] Mein Glaubensbekenntnis. [→] Die Universalmonarchie. [J.G.]	Gang der neuen Organisation. [13 p. sur 30]
II, 2 thermidor (19 juillet - 17 août)	Konstitution Sultan Wampums des Dritten. [→] Mein Glaubensbekenntnis. [J. Görres]	Gang der neuen Organisation. [16 p. sur 31]
II, 3 fructidor (18 août - 16 septembre)	Konstitution Sultan Wampums III. [J.G.] Hingeworfene Ideen über einige der neuesten politischen Ereignisse. [J.G.]	Andante maestoso. Preisaufgabe. Gang der neuen Organisation. [21 p. sur 36]

NOTES: (1) Les cahiers décadaires 5 et 6 étant sortis avec un retard de 3 décades, le numéro de floréal ne paraît que fin prairial (mi-juin); aussi Görres fait-il partir de messidor le nouveau trimestre d'abonnement.

(2) Les initiales S.G. qu'on ne trouve que dans ce cahier désignent indubitablement Görres. (Cf. SCHELLBERG WuB II, 616 et BRAUBACH dans GGS I, 657.) Au début de l'article sur die Universalmonarchie (II, 1) Görres se réfère à Die Blattern und das Revolutionsfieber (l'un des articles signés S.G.) en écrivant: "Der Herausgeber hat im vorigen Hefte eine medizinisch-politische Parallele geliefert ..."

Numéro et date	Articles dont Görres est l'auteur	Lutte contre l'administration.
Der Rübezahl		
I, 1 vendémiaire an VII (22 sept. - 21 oct. 1798)	Aphorismen einer Macrobiotik für die fränkische Republik. [→]	Der B. Vanrecum, Zentralverwalter des Rhein- und Moseldepartements, an den Herausgeber. Antwort des Herausgebers. [7 + 5 p. sur 24]
1er brumaire	[publié à part]	Ein Wort an meine Mitbürger über das Einquartierungswesen. [J. Görres]
I, 2 brumaire (22 oct. - 20 nov.)	Einige Ideen über die neueste Krisis im Staatensysteme Europas. [J.G.] Der wahren Geschichte 3., 4. und 5. Buch, oder meine Reisen mit dem Pater Amabilis nach Lucians Lügenländern. [→]	Expektorationen. An die Konkurrenten zur neulichen Preisaufgabe für das Kontributionswesen. Gang der neuen Organisation. [3 + 1 + 13 p. sur 31]
I, 3 frimaire (21 nov. - 20 déc.)	Aphorismen einer Macrobiotik für die fränkische Republik. (1) Der wahren Geschichte drittes und viertes Buch. [→] Widerlegung einer unverdienten Rüge. [J.G.] Felix Blau.	Gang der neuen Organisation. [9 p. sur 32]

NOTE : (1) Article inachevé; de ce fait, il n'est pas signé.

Numéro et date	Articles dont Görres est l'auteur	Lutte contre l'administration
Der Rübezahl		
II, 1 nivôse (21 déc. 1798 - 19 janv. 1799)	Der wahren Geschichte drittes und viertes Buch. (1) Noch einmal, wird Östreich Krieg wollen? (2)	Gang der neuen Organisation. [8 p. sur 30] [+ 5 p. d'un collaborateur sur la contribution de l' an VI]
II, 2 pluviôse (20 janv. - 18 févr.)	Blick auf die gegenwärtige Lage der diesseitigen Rheinländer.	Entomologische Fragmente. Wie denkt das Gouvernement über die öffentlichen Diebe? Resultat der Preisaufgabe. Gang der neuen Organisation. [7 + 1 + 6 + 11 p. sur 34]
II, 3 ventôse (19 févr. - 20 mars)	Das Literärische Institut in Koblenz. (3) An den Bürger Marquis beim Antritte seiner Funktionen als Regierungskommissair ...(4) An die Patrioten in den vier neuen Departementen.	Gang der neuen Organisation. [9 p. sur 28]
III, 1 et 2 (sans indication de mois)	Blick auf die gegenwärtige Lage der diesseitigen Rheinländer. Über den Gesandtenmord. [J.G.] Rede von J. Görres, gehalten am 10. Messidor [= 28 juin].	Gang der neuen Organisation. [31 p. sur 53]
jointe au n°	Adresse des patriotes du département de Rhin-et-Moselle au Corps législatif [en français et en allemand].	

NOTES : (1) Récit inachevé. Une note indique que Görres en est l'auteur.
(2) Article inachevé.
(3) L'inauguration a eu lieu le 1er germinal (21 mars 1799).
(4) JJ.Marquis, nouveau Commissaire du gouvernement, est entré en fonctions le 6 germinal (26 mars).

III.

LE CONTENU IDEOLOGIQUE DES DEUX REVUES

1.

La lutte contre le despotisme et contre l'Eglise.

La pensée éclairée dans laquelle sont enracinées les vues du jeune Görres sur l'évolution de la société anime également la lutte que le journaliste va poursuivre contre l'Ancien Régime. "Le grand combat entre la lumière et l'ombre, entre le bon et le mauvais principe" qui définit pour lui l'Aufklärung lui paraît être entré dans une phase décisive. Le but ultime vers lequel évolue l'humanité est certes encore éloigné, mais un grand pas a été fait, l'esprit critique est désormais en éveil. "Pas à pas, la raison humaine fait reculer la sottise, les préjugés sont abattus les uns après les autres, et le moment approche où viendra le tour de ceux d'entre eux qui sont si intimement mêlés à l'esprit du système monarchique et despotique que ce dernier tombera forcément avec eux, que sa chute sera la conséquence immédiate de la leur (1)." L'homme est parvenu à un stade de la civilisation où il va se libérer de toutes les entraves politiques et religieuses qui le maintiennent encore en état de tutelle.

La portée révolutionnaire de cette lutte pour le progrès des lumières est mise en relief avec une ironie caustique dans le morceau de bravoure sur lequel s'ouvre le premier numéro de la Feuille rouge. Il paraissait alors à Francfort une revue mensuelle appelée Eudämonia qui était l'organe de la réaction politique la plus fanatique : elle accusait la pensée éclairée d'être la grande responsable des bouleversements récents et dénonçait inlassablement les "illuministes"

(1) Cf. GGS I,135.

et "les jacobins" (2). C'est à ces tenants de l'Ancien Régime, c'est "aux pères et aux pères nourriciers de l'Eudämonia, à toute la bande des aristocrates, des zélotes et des obscurantistes" que, par dérision, les éditeurs de la Feuille rouge dédient leur périodique. Görres fait suivre cette dédicace d'un hommage sarcastique à l'adresse des "illustres membres de la Ligue pour la vérité et la lumière" réunis sous la bannière de la contre-révolution et de son organe le plus combatif (3). Il prend à partie les "dignes rédacteurs du plus chrétien de tous les journaux" qui ont "vaillamment travaillé à étouffer par de saintes inepties la flamme claire jaillie du flambeau de l'Aufklärung". Il persifle leur ardeur furieuse à flairer partout l'hérésie politique et à la persécuter avec acharnement. "Dans des endroits où nul n'imaginait qu'un rayon de lumière pût jamais avoir pénétré, vous avez déniché des couvées entières de jacobins et d'illuminés, autant qu'il y a d'infusoires dans une goutte d'eau, et vous avez détruit d'un seul souffle toute cette engeance; vous avez secoué l'indolence des princes et tourné leur attention vers les gibets et les roues; en un mot, avec le concours de vos dignes acolytes de toute condition et de toutes provenances, vous avez fait tant et si bien que l'Allemagne, ou tout au moins une partie du pays, peut espérer voir revenir les beaux jours du quatorzième siècle ... "

(2) La revue mensuelle Eudämonia oder deutsches Volksglück, ein Journal für Freunde von Wahrheit und Recht, fondée à Leipzig en 1795, parut du début de 1796 à mars 1798 à Francfort. Sa vente ayant été interdite dans le périmètre de la ville par le sénat de Francfort à la suite d'un article menaçant de la Mainzer Zeitung du 14 mars 1798, elle fut transférée à Nuremberg, mais disparut dès la fin de mai 1798. Cf. M. BRAUBACH, Die Eudämonia (1795 - 1798) in: Historisches Jahrbuch 47 (1927).
(3) Cf. GGS I, 71 - 73. L'idée de cet hommage a pu être suggérée à Görres par le Brutus de Biergans : en tête du premier numéro, paru en mai 1795, figurait une dédicace "aux tyrans couronnés de l'Europe ... et à tous les ennemis de la liberté", suivie d'une épître "aux misérables tyrans, déchets de l'humanité" etc. (Cf. HANSEN, Quellen III, 499 - 500.) G.F. Rebmann venait d'autre part de lancer de vives attaques contre les "Eudémonistes" dans son Obskuranten-Almanach auf das Jahr 1798.

L'hommage des rédacteurs de la nouvelle feuille décadaire aux amis de la vérité et de la lumière culmine dans un parallèle satirique entre leur propre action et celle des membres de la Ligue. Ils se recommandent des efforts comparables qu'ils poursuivent sur le même plan qu'eux pour solliciter leur admission dans "un ordre qui se consacre au bonheur de l'humanité" : "Car nous aussi, nous travaillons au bonheur du peuple; nous aussi, nous avons juré une haine éternelle à toute espèce de clergé ou de moinerie, qu'il s'agisse du jacobinisme ou du capucinisme; nous aussi, nous travaillons pour les princes en cherchant à prouver qu'on peut se passer d'eux et en contribuant ainsi pour notre part à les débarrasser des soucis du gouvernement."

Görres entend donc continuer dans son journal le combat de l'Aufklärung contre le despotisme et contre l'Eglise, et il reprend l'offensive avec vigueur. C'est que dans les territoires rhénans l'affrontement entre les forces du passé et les principes révolutionnaires n'avait rien perdu de son acuité, l'esprit public était très loin d'être gagné à la cause républicaine. L'expérience cisrhénane avait ravivé chez Görres la haine de l'ancien régime. Les partisans des princes s'étaient déchaînés contre le mouvement des patriotes, l'attachement d'une large partie de la population avait joué en leur faveur. Les anciens fonctionnaires électoraux s'étaient montrés les adversaires les plus redoutables des Cisrhénans. Aussi Görres leur adresse-t-il au nom des patriotes fédérés une mise en garde dont la première partie est un réquisitoire sévère qui dénonce leur attitude passée (4): "C'est vous, les fonctionnaires des anciennes régences, qui vous êtes opposés par la force au progrès de la bonne cause ... Vous avez envoyé partout des cohortes de moines et de prêtres pour exciter le fanatisme religieux et politique et pour démolir ce que nous avions eu tant de mal à construire. En inventant et en faisant circuler les fables

(4) R. BL. I, 2 : Die verbundenen Patrioten des Rhein- und Moseldepartements an die alten Beamten desselben (GGS I,89 sq.)

les plus absurdes et les histoires les plus abracadabrantes sur ce qui allait arriver, vous avez échauffé les esprits et terrifié les paysans à la tête peu solide ainsi que le bas peuple naïf et crédule ..." Aussi l'une des tâches que Görres assigne à son journal sera-t-elle de poursuivre la lutte contre les partisans déclarés ou sournois du régime déchu afin de rallier aux principes républicains la fraction hésitante de l'opinion.

La nature et les thèmes de la polémique contre l'Ancien Régime.

La critique de l'Ancien Régime se développe largement dans la Feuille rouge et se prolonge, mais avec moins d'ampleur, dans le Rübezahl. D'emblée ce n'est plus sous la forme du raisonnement philosophique qui caractérise son traité sur la Paix générale, mais dans la perspective propre au journaliste militant que Görres présente ses conceptions idéologiques dans ses revues. Ce qui importe à ses yeux, c'est l'efficacité de son action de propagande. Il sait d'instinct qu'elle repose moins sur une argumentation théorique que sur l'art de la persuasion qui doit faire appel à toutes les ressources de la polémique.

Deux séries de textes relèvent de cette campagne de Görres contre les forces du passé. Les plus intéressants pour nous sont ceux qui prennent appui sur l'actualité et commentent l'évolution de la situation politique générale. C'est le cas des discours et des articles inspirés à Görres par des événements récents tels que la chute de Mayence ou la prise de Rome. Ces textes, peu nombreux, figurent dans les six premiers cahiers décadaires (5).

En majeure partie, les articles de polémique contre l'Ancien Régime se situent sur un plan différent. Certains sont de nature théorique, la plupart ressortissent à un genre imaginaire et satirique hérité du XVIII^{e} siècle. Leur fond idéologique est

(5) Ce groupe comprend le discours sur la reddition de Mayence (Rotes Blatt I, 2), l'oraison funèbre du Saint-Empire (I, 3), l'article Was zu verkaufen (I, 4), la première partie de la Historische Übersicht der merkwürdigsten politischen Ereignisse (I, 3) qui commente la prise de Rome ainsi que sa deuxième suite (I, 6) qui traite de l'Angleterre, de la Russie et de la Prusse.

d'une extrême généralité (6). Les références à des faits historiques précis y sont aussi rares que leur lien avec l'actualité est lâche. Il est frappant de constater qu'on ne trouve dans les périodiques du jeune Görres que des évocations très générales de l'histoire récente des territoires rhénans. Il n'y est question qu'incidemment de la personne ou de l'attitude des derniers princes-archevêques (7). Görres condamne la nature même du régime qui a tenu les pays du Rhin "courbés pendant de nombreux siècles sous la crosse de prêtres à l'esprit débile, de ces êtres hybrides qui tiennent de l'homme et de la femme" (8). Il voit dans les électeurs ecclésiastiques des représentants typiques du système absolutiste : dans leur personne le despotisme politique et le despotisme religieux étaient confondus.

La polémique de Görres contre l'Ancien Régime reprend les thèmes traditionnels du journalisme éclairé de la fin du dix-huitième siècle. Il décrit inlassablement les ravages qu'opère le despotisme, ce "démon destructeur" qui fait reculer la civilisation en répandant l'immoralité et l'obscurantisme, qui impose sa domination par les crimes les plus révoltants, qui fomente des guerres perpétuelles et vise à asservir l'humanité entière. Görres rassemble tous ces thèmes dans le "Portrait d'un despote" qu'il publie dans l'un des cahiers décadaires de la Feuille rouge (9). Le despote tel qu'il le dépeint est

(6) Ce deuxième groupe comprend divers textes du Rotes Blatt: les réflexions théoriques de la première Fortsetzung de la Historische Übersicht (I,4), les articles satiriques Der allgemeine Frieden (I,5) et Despoten-Portrait (I,6) ainsi que la Konstitution Wampum des dritten Sultans von Ululu (II,1 , II,2 et II,3) qui déborde toutefois le cadre de la critique de l'ancien régime; à ce groupe se rattachent en outre les trois suites du récit inachevé Der wahren Geschichte 3. und 4. Buch oder meine Reise mit dem Pater Amabilis nach Lucians Lügenländern publiées dans le Rübezahl (I,2 , I,3 et II,1).
(7) Le passage le plus intéressant à cet égard est celui de l'oraison funèbre du Saint-Empire qui évoque l'attitude des électeurs de Trèves et de Cologne envers les révolutionnaires et le mouvement cisrhénan. Cf. GGS I,86.
(8) Cf. GGS I, 415.
(9) Cf. GGS I, 136-138.

à la fois un maître tout-puissant et un fantoche. D'aspect physique informe et grotesque, d'un naturel sanguinaire et cruel, c'est un tyran implacable qui réduit ses sujets à l'esclavage et les sacrifie sur le champ de bataille à ses ambitions et à sa cupidité. Un foisonnement d'images, de comparaisons, d'allégories transparentes concourt à brosser le portrait d'un monstre odieux. Le journaliste ne cherche pas à argumenter, mais à provoquer chez le lecteur une réaction d'aversion instinctive, un sentiment de révolte contre le despote et son entourage de courtisans et de parasites.

A cette peinture sombre du régime despotique qui asservit l'homme s'oppose un panégyrique du "pays de la liberté et du bien-être" où l'humanité s'épanouit librement. Là nul usurpateur n'entrave le progrès de la civilisation, les prêtres ne font pas obstacle à la diffusion des lumières, l'Etat n'est pas la proie des privilégiés et des incapables. "La vertu et les talents n'y sont même pas à l'honneur, car ils sont monnaie courante et se retrouvent chez tous les individus." L'image idéale de la république que dessine Görres illustre bien sa conœption dualiste du monde que le conflit entre le bon et le mauvais principe sépare en deux camps. Sans se dissimuler les obstacles qui restent à vaincre, il exprime sa confiance dans l'issue favorable de la lutte (10). "Les nations libres de l'Europe" qui ont entrepris la dure montée vers cet idéal approchent des sommets d'où l'on aperçoit la terre heureuse. "Déjà leur sourient les belles campagnes aux attraits enchanteurs qui s'étendent de l'autre côté; bientôt leur pied foulera le sol sacré. Réconforte-les, génie de l'humanité, pour qu'elles persévèrent dans leurs efforts, que ne faiblisse pas leur volonté de progresser vers une plus grande perfection!"

(10) Il convient de noter d'une part que le pays idéal n'est pas identifié à la France dans ce passage, d'autre part que Görres ne met pas en doute la réalisation de l'idéal républicain au moment où il publie le premier Anzeiger.

L'autre thème de cette polémique contre le despotisme est de nature plus théorique. Görres reprend dans la Feuille rouge la thèse héritée de l'Aufklärung que "la tendance de toutes les formes de gouvernement despotique ... va à la domination d'un seul et à la monarchie universelle" (11). C'est là pour lui "un axiome fondamental de l'histoire politique". Il formule l'énoncé de cette théorie de façon abstraite, mais pour frapper l'imagination du lecteur, Görres le fait suivre aussitôt d'une illustration concrète largement développée. Celle-ci est aussi typique de son goût des grands aperçus systématiques que de ses procédés de pamphlétaire. Il n'appuie pas sa démonstration sur les témoignages de l'expérience et de l'histoire. Pour montrer que la loi inhérente au despotisme découle de "la nature des choses", il invente une sorte de récit fantastique qui doit mettre en lumière l'implacable mécanisme qui mène à la monarchie universelle. Il met en scène un cacique de tribu nègre avide de puissance et dénué de scrupules. Par une longue suite de violences et de guerres, de ruses et de manoeuvres sournoises cet ambitieux réussit à devenir le maître souverain de toute l'Afrique, puis de l'Asie. L'alliance qu'il conclut avec la Russie et avec l'Angleterre lui permet de lancer le gros de ses forces contre l'Europe et de s'en emparer. Enfin, ayant évincé ses alliés par l'assassinat et par la lutte armée, il finit par régner sur le monde entier (12). Encensé comme un dieu, "un monstre ruisselant de sang est assis sur le trône de l'univers" jusqu'à ce que sa mort fasse recommencer le cycle infernal.

(11) Cf. Historische Übersicht, R.Bl. I,4, GGS I,105 sq. La formulation de Görres est très proche de celle de FICHTE qui écrit dans ses Beiträge (cf. VI,94): "Die Tendenz aller Monarchie ist nach Innen uneingeschränkte Alleinherrschaft und nach Außen Universalmonarchie". Une allusion à ces visées du despotisme se trouve déjà dans le Allgemeiner Frieden, GGS I,41.

(12) Dans la lignée du journalisme de combat, la revue Das graue Ungeheuer publiée de 1784 à 1787 par le Souabe Ludwig WEKHRLIN (1739 - 1792) tient une place importante. Görres y a puisé plus d'une inspiration. Dans un article paru dans cette revue en 1787 sous le titre L'Europe au XIXe siècle, un rêve, l'auteur raconte l'invasion de l'Europe par deux barbares, l'un venant du fin fond de la Mongolie, l'autre de l'Afrique.

Dans ces portraits colorés le despotisme est donc présenté comme une entité monstrueuse. Görres fait appel à la fiction pour illustrer ses vues théoriques. Dans les Tableaux historiques de la Feuille rouge que prolongent sous d'autres titres divers articles du Rübezahl, il s'efforce en revanche d'interpréter à la lumière de ses conceptions politiques la marche de l'histoire. Dans ces pages il analyse et commente les grands événements en les insérant dans l'évolution générale, il cherche à en pénétrer le sens profond et la portée. Il envisage le réel dans sa diversité pour essayer d'en dégager les lignes de force. Aussi n'est-il pas surprenant d'y trouver des caractéristiques plus différenciées et plus nuancées des Etats et des régimes despotiques.

Dans un des articles de cette série (13), Görres commence par esquisser à grands traits l'évolution du XVIII^{e} siècle. Selon ses vues, deux puissances prétendaient à l'hégémonie du monde à la veille de la Révolution française : le despotisme mercantile anglais et le despotisme politique russe. D'un côté, l'Angleterre s'assurait des points d'appui sur toutes les côtes pour étendre sa mainmise sur les richesses de la terre entière et s'apprêtait à dominer le monde grâce à sa suprématie maritime et "avec le talisman de l'or". De l'autre, la Russie, conduite par "sa Brunhilde, cette femme démesurément ambitieuse", progressait à l'intérieur de l'Europe civilisée qui craquait sous les coups du monstre asiatique. Conscients du péril, mais paralysés par leur mésentente, les monarques du continent se sentaient impuissants en face de ce colosse quand la Révolution est venue changer le cours des événements. Les despotes se sont unis pour l'abattre, mais les victoires des armées révolutionnaires les ont contraints les uns après les autres à abandonner la coalition qu'ils avaient formée. A présent (14) l'Angleterre reste seule en face de la France, mais "Bonaparte achèvera sa gloire en apportant la liberté à l'Angleterre comme il l'a apportée à l'Italie".

(13) Historische Übersicht der neuesten politischen Ereignisse, R.Bl. I, 6. Cf. GGS I,130 sq.
(14) Même rubrique (Fortsetzung), R.Bl. 7 - 9, mai - juin 1798, cf. GGS I, 156 - 157.

Les développements les plus intéressants à ce sujet sont ceux que Görres consacre aux Etats du Reich. La constitution du Saint-Empire, écrit-il (15), "unit au caractère oppressif du régime despotique tous les inconvénients du régime démocratique, aux chaînes de l'absolutisme la laxité du système fédératif". L'organisation politique de l'Empire constitue un échantillon bigarré de tous les degrés du despotisme, du paternalisme à la tyrannie la plus odieuse. Le morcellement de la souveraineté dont elle est issue a eu pour effet de paralyser les forces de la nation, d'entretenir la désunion. Du moins a-t-il eu l'avantage de rendre moins opérantes que dans un Etat centralisé et fort les mesures de réaction contre l'Aufklärung. Il y a des différences notables dans le gouvernement des divers territoires. "Parmi le grand nombre de souverains couronnés et non couronnés, il s'en trouve toujours quelques-uns au moins qui, dans les limites de l'idée qu'ils s'en font, favorisent les progrès de leur peuple dans la voie de la civilisation; ... et quelques autres qui, s'ils voient sans grand plaisir les efforts accomplis dans ce sens, sont trop veules ou trop faibles pour s'y opposer efficacement."

L'attitude actuelle des deux Etats qui prédominent dans le Reich offre une illustration éclatante de ces divergences. En Autriche sévit la réaction la plus pesante. "Elle a entouré ses frontières d'une muraille de Chine" en y établissant un cordon de gardes et de contrôleurs "pour éviter tout contact avec les pays étrangers éclairés". La censure étouffe toute vie intellectuelle à l'intérieur du pays et "des troupeaux d'indicateurs et d'espions" y font régner un régime policier qui sème partout la méfiance et empêche toute pensée libre de se manifester (16).

La Prusse, après une période d'obscurantisme, s'est engagée dans une voie différente depuis l'avènement du roi Frédéric -

(15) Cf. GGS I, 154.
(16) Cf. GGS I, 153.

Guillaume III [16 novembre 1797]. Favorablement impressionné par les débuts de son règne, Görres applaudit à ses premières mesures politiques qui paraissaient marquer une orientation libérale : "Il détruit le royaume des obscurantistes et des oiseaux de nuit, encourage les progrès des lumières, favorise la liberté de pensée et d'expression, chasse les prêtres du fanatisme et de la superstition et libère la raison humaine du cachot où on avait voulu la tenir enfermée (17)." Mais aussitôt le révolutionnaire se distance des nombreux partisans d'une Aufklärung modérée : il refuse d'admettre leur idéal du "bon régent" et condamne comme un leurre l'espoir "qu'un nouvel âge d'or se lève pour le monarchisme déclinant et qu'il pourra réconcilier l'humanité avec un système qu'elle était sur le point de rejeter". Un prince "qui honore les intentions de la nature et ne se met pas en travers de ses progrès" mérite certes toute l'estime d'un citoyen du monde, mais il n'est pas en son pouvoir d'empêcher l'effondrement inévitable du régime despotique.

Dans ce contexte Görres affirme à nouveau sa conviction que la chute des monarchies est inscrite dans l'évolution naturelle des sociétés, dans la marche inéluctable de l'histoire. Il analyse dans les Tableaux historiques la situation des grands Etats despotiques de l'Europe qui se sont opposés à la France républicaine, et dans l'article final de cette série, rédigé en mai 1798, il formule le diagnostic "que les symptômes les moins équivoques annoncent de façon plus ou moins nette une crise prochaine" dans ces Etats, que ces derniers "recèlent tous en eux le germe qui ... ... est l'indice de l'imminence de grandes réformes et de bouleversements intérieurs considérables (18)." Quelque pertinentes que soient souvent ses considérations sur la situation présente des Etats et des peuples européens, ses pronostics au sujet de leur évolution sont commandés par la certitude que l'ordre social nouveau triomphera partout de l'ancien régime.

(17) Cf. GGS I,134. Au début de son règne, le renvoi du ministre Wöllner dont les mesures d'intolérance furent rapportées valut à Frédéric-Guillaume III la sympathie des esprits éclairés.
(18) Cf. GGS I,159.

Görres s'attend à une lutte très âpre entre la France victorieuse sur le continent et l'Angleterre dont la puissance navale est redoutable. Mais il croit discerner dans leur situation respective des éléments qui donnent l'avantage à la France: à l'intérieur de l'Etat britannique l'opposition des forces libérales et les oscillations de l'opinion rendent un bouleversement possible alors que la puissance intérieure et extérieure de la République s'est accrue et qu'un grand élan national anime son armée sous la conduite d'un héros glorieux. Et Görres n'hésite pas à prédire que "Bonaparte le Britannique ne brillera pas moins que Bonaparte l'Italien; il achèvera sa gloire et donnera la liberté à l'Angleterre comme il l'a donnée à l'Italie" (19).

Le jeune révolutionnaire escompte de même une transformation de l'ordre social dans les pays de l'Empire germanique. La maturité morale que les Allemands ont atteinte commanderait normalement le passage à un régime de liberté politique si le caractère allemand, foncièrement hostile à tout bouleversement violent, ne constituait pas un obstacle majeur. Peut-être un choc extérieur sera-t-il nécessaire pour que le peuple allemand franchisse le pas. "Ce choc ne tardera certainement pas longtemps à se produire. La prochaine guerre ou quelque autre cataclysme dans le système politique en Europe en sera l'occasion"(20). Peut-être aussi un changement s'opérera-t-il sous la pression des ferments révolutionnaires (21). "L'Autriche ne pourra empêcher en aucun cas et par aucun moyen que les étincelles passent par-dessus les frontières des pays voisins" et provoquent chez elle "une explosion d'autant plus terrible qu'elle se produira dans un lieu clos" (22). Et les habitants de la Prusse, "eux aussi, seront atteints un jour par le torrent qui déferle irrésistiblement sur l'Europe" (23).

(19) Cf. GGS I, 156 - 157. Au moment où paraissait cet article, l'armée de Bonaparte voguait vers l'Egypte;le projet de descente en Angleterre avait été abandonné dès mars 1798.
(20) Cf. GGS I, 155.
(21) Voir plus loin p. 174 - 175.
(22) Cf. GGS I, 153 - 154.
(23) Ibidem, p. 136.

Görres et la religion. Son combat contre l'Eglise.

La lutte de Görres contre l'Eglise n'a pas le double aspect sous lequel se présente son combat contre le despotisme. Ses attaques sont dirigées contre une réalité institutionnelle, essentiellement incarnée pour le Rhénan dans l'Eglise romaine, et elles ont de ce fait un caractère direct et concret. Sa polémique contre l'Eglise joue sur une gamme plus large; le ton en est varié, tantôt railleur, tantôt véhément.

C'est la lutte obstinée de l'Eglise contre les lumières qui a fait de Görres dès le collège son adversaire déclaré. Il ne cesse de dénoncer l'obscurantisme des prêtres qui entretiennent l'ignorance et la crédulité. Un passage du Rübezahl déclare sarcastiquement qu' "en vue de faire progresser les ténèbres, il importe d'étendre le plus possible le domaine des choses auxquelles on croit aux dépens des choses qu'on comprend" (24). Inversement, la pensée éclairée veut instaurer une religion fondée sur la raison. Aux enseignements de l'Eglise Görres oppose la pensée des philosophes qu'il commente sur le mode ironique dans la Dédicace de la Feuille rouge : "On a ... nié l'existence de l'enfer, du diable et des miracles, on a distillé à partir des Saintes Ecritures le spiritus rector qu'on a appelé la religion de la raison, et on a laissé la tête de mort noire et rongée par la gangrène comme hochet à ceux dont l'esprit n'a pas encore atteint la maturité. Enfin, ô infamie du XVIII^{e} siècle, on a arraché la foudre des mains de la divinité et on a fait d'elle un être débile, bon et miséricordieux - et les gens qui ont cru et fait tout cela se sont dits éclairés (25)."

Est-il possible de définir plus nettement ce qu'est pour Görres cette religion de la raison? On ne trouve guère dans ses journaux d'indications précises sur ses conceptions religieuses personnelles, car le rédacteur de revue est soucieux d'éviter toute discussion théorique sur des problèmes idéologiques. Mais

(24) Cf. GGS I,324.
(25) Cf. GGS I,71.

un bref passage de Der allgemeine Frieden, ein Ideal permet d'élucider ce problème. Görres entrevoit pour un avenir encore éloigné une société religieuse universelle "où la religion que Rousseau a appelée la religion de l'homme sera seule à régner, où la raison pratique sera seule à légiférer" (26). Il adopte donc le point de vue de la critique kantienne et admet l'existence de Dieu comme postulat de la raison pratique. Il pense qu'aux diverses confessions se substituera finalement "la religion de l'homme" qui est définie dans le Contrat social comme une religion "sans temples, sans autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du Dieu Suprême et aux devoirs de la morale" (27) et qui représente aux yeux de Rousseau "le vrai théisme" (28), "la religion naturelle" (29). C'est dans ce sens que Görres adhère aux conceptions déistes du XVIII^{e} siècle qui ramènent à un noyau métaphysique et moral commun toutes les religions positives. Dans l'article de la Feuille rouge intitulé Ma profession de foi (II,1) il caractérise l'évolution religieuse qu'il attend et souhaite par cette formule lapidaire : "La religion jusqu'ici dominante s'apprête à céder la place à sa mère rajeunie (30)."

Un mot revient constamment sous la plume de Görres lorsqu'il met en cause les croyances religieuses: celui de superstition. L'Eglise catholique lui apparaît comme la représentante par excellence de ce "royaume de la superstition et de la sottise" auquel la raison humaine n'a pas tardé à s'attaquer après avoir marqué son essor au cours des décennies précédentes par "de hardies réformes dans les arts et dans les sciences", et qu' "elle a ébranlé dans ses fondements" (31).

(26) Cf. GGS I, 52.
(27) J.-J. ROUSSEAU, Du contrat social, livre IV, chapitre VIII. Cf. Oeuvres complètes, édition de la Pléiade, t.III, p. 464.
(28) Ibidem, suite de la citation précédente.
(29) Emile, Profession de foi du vicaire savoyard, O.C. IV, 606.
(30) GGS I, 198: "Die bisher herrschende Religion bereitet sich, ihrer verjüngten Mutter das Feld zu räumen."
(31) Cf. GGS I, 130.

Les railleries de Görres visent les enseignements de l'Eglise aussi bien que les pratiques du culte. Sans jamais s'engager dans des controverses dogmatiques (32), il exerce son ironie aux dépens du Saint-Esprit qu'il traite fort irrévérencieusement ou de la Trinité qu'il invoque en parodiant les prières liturgiques (33). Il n'a que sarcasmes pour les représentations habituelles du ciel et de l'enfer (34) et se moque de la croyance aux interventions miraculeuses d'en haut. Dans ses Voyages avec le père Amabilis (35) il personnifie la superstition dans un moine borné et couard, toujours enclin à expliquer par l'action des démons les phénomènes étranges qui surviennent et à recourir aux exorcismes. En se gaussant du comportement de ce personnage, il tourne en dérision les pratiques pieuses de la tradition catholique, le culte des saints et la vénération des reliques, les bénédictions, l'absolution et les indulgences (36).

Comme beaucoup de Rhénans éclairés, du chancelier Laroche aux publicistes révolutionnaires, Görres nourrit contre les moines une animosité très vive. Il se complaît à reprendre à leur sujet les critiques et les railleries coutumières dont abondaient les écrits du temps. Faisant écho au Brutus de Biergans, il se répand inlassablement en plaisanteries sur leur amour de la bonne chère et leur physique replet, leur appétit de jouissance, leurs moeurs dissolues. Il leur reproche d'obéir au goût du lucre et accuse l'Eglise de s'enrichir en exploitant la crédulité des fidèles (37).

(32) A la différence de l'ex-moine Biergans dont la polémique se place volontiers sur le terrain de la controverse théologique.
(33) Cf. GGS I, 185 et 223 et I,97.
(34) Cf. notamment GGS I,48 (Der allgemeine Frieden).
(35) Cf. GGS I, 323 - 330, 355 - 367 et 390 - 398 (Rbz. I,2, I,3, II,1).
(36) En analysant le contrat qui lie le fidèle à l'Eglise, Görres écrit dans Der allgemeine Frieden : "seine Vernunft soll er ihren Dogmen gefangen geben"; puis il commente avec une ironie subtile la doctrine du péché et de la grâce. Cf. GGS I,47 - 48.
(37) Le texte le plus satirique figure dans la constitution de Wampum, alinéa 1 du titre Pflichten : "Wenn die Pfaffen dir mit einer Hand auf den Himmel zeigen und, indem du hinaufblickst, dir unterdessen mit der andern die Taschen leeren, so tu als merktest du es nicht." Les alinéas 4 et 5 ont trait à la dîme. GGS I,187.

Ces propos railleurs et ces griefs sont formulés tantôt sur un ton amusé, tantôt avec une verve sarcastique. Mais c'est avec véhémence que Görres dénonce le fanatisme des moines et des prêtres. Ils s'acharnent au nom de la foi contre la propagation des lumières. Proclamant qu'en dehors de l'Eglise il n'est point de salut, ils fulminent l'anathème contre l'esprit de libre examen : "Malheur à celui dont les pensées franchissent certaines limites nettement tracées et s'évadent des bornes étroites de la croyance pour se perdre dans les régions de la raison : il pèche contre le seigneur et sera damné pour l'éternité" (38).

Görres accuse l'Eglise d'avoir édifié sa domination sur l'intolérance et l'oppression des consciences. Reprenant des thèmes communs aux publicistes éclairés, il fait le procès de la papauté et de la hiérarchie dont "le spectre effrayant" s'est élevé sur les décombres de l'empire romain. Comme eux, il rend Hildebrand, c. à d. le pape Grégoire VII, et ses successeurs responsables d'avoir imprimé à l'histoire un cours néfaste en revendiquant pour l'Eglise la primauté du pouvoir spirituel (39). A partir de ce moment-là, la papauté vise à établir "une monarchie universelle sur les esprits" (40). Elle en vient à faire régner "le plus misérable, mais aussi le plus opprimant des despotismes" (41). "L'éclair destructeur dans la main droite, le crucifix dans la main gauche, entourée de ses séides, le fanatisme, la stupidité et la superstition," la hiérarchie "fonde son trône ruisselant de sang sur les ruines de l'humanité" (42).

Görres s'indigne de toutes les oppressions engendrées par l'intolérance. Il flétrit les croisades prêchées par les papes:

(38) Cf. GGS I,125.
(39) Cf. GGS I,130 (Hildebrand) et I,49 (allusion au pape Innocent III et à sa théorie des deux lumières).
(40) Cf. GGS I,131.
(41) Cf. GGS I,103.
(42) Cf. GGS I,102.

"Excités par les tigres sanguinaires du Vatican, les peuples abusés de l'Europe partent en guerre contre les infidèles pour assassiner leurs frères dans des contrées lointaines, fertilisant avec le sang de milliers de combattants une terre que la superstition a proclamée sainte, offrant leurs sacrifices impurs à un être aux yeux duquel leur rage fanatique est une abomination (43)."

Pendant de longs siècles, l'Eglise a opprimé les consciences. Dans Der allgemeine Frieden, ein Ideal Görres caractérise ainsi la hiérarchie romaine: "Un pape, monarque universel investi de l'infaillibilité, est à la tête d'un Etat immense dont il fait administrer les provinces par ses proconsuls et par une noblesse noire d'après les principes du système féodal; établies dans toutes les villes, ses garnisons, que le célibat enchaîne plus étroitement à ses intérêts, répriment par le feu et par l'épée toute manifestation de l'esprit de libre examen" (44). Plus âprement encore que dans ce traité (45), il s'insurge dans ses journaux contre l'inquisition. Dans l'Etat despotique et clérical idéal que Görres imagine dans ses articles satiriques sur la Constitution de Wampum III, sultan d'Ululu, une sorte d'Utopie à l'envers, "un tribunal de l'inquisition est institué pour juger les affaires d'incroyance et d'irréligion". On a choisi les juges parmi "ces inquisiteurs qui savaient étouffer par un terrorisme inflexible toute manifestation d'un sentiment interdit" (46). Les supplices réservés aux libres penseurs et aux incroyants sont spécifiés dans la constitution.

Dans d'autres passages encore (47), Görres stigmatise ce pouvoir de contrainte et de répression usurpé par l'Eglise. Elle n'a été à même de l'exercer qu'en faisant appel au bras séculier. Aussi s'est-elle préoccupée de se ménager une influence déterminante sur les princes et dans l'Etat. En échange

(43) Cf. GGS I,102.
(44) Cf. GGS,I,48 - 49.
(45) Voir ci-dessus page 104.
(46) Cf. GGS I,216 - 217.
(47) Cf. notamment GGS I, 87 - 88 (le choeur des moines).

de privilèges et de prébendes, elle s'est faite le fidèle soutien du despotisme. Görres se dresse avec âpreté contre cette alliance entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, contre le fanatisme religieux au service du fanatisme politique.

L'évolution, il est vrai, a modifié la situation. "Autrefois, quand le pouvoir temporel voulait agir avec quelque certitude sur l'esprit de ses sujets, il appelait à l'aide le bras de l'Eglise. Un signe vers le ciel, une excommunication - et tout était accompli. Mais maintenant ce bras est paralysé, desséché; la philosophie a pris la place des sorciers noirs (48)." Cependant, par la contrainte morale qu'ils exercent sur les consciences des fidèles, les prêtres continuent à soutenir les forces du passé (49). Görres caractérise leur action à l'aide d'images qu'on attribue volontiers à Heine ou à Marx, mais qui ont été employées bien avant eux par les philosophes éclairés. Il dépeint l'affairement des prêtres qui "entonnent des berceuses" pour rendormir les sujets ligotés des despotes quand ils font cliqueter leurs chaînes au premier scintillement des lumières (50). Et il évoque l'engourdissement salutaire que provoquent "les opiats administrés par le clergé" (51).

Depuis l'occupation de la rive gauche du Rhin par les armées françaises, les prêtres et plus encore les moines se sont montrés les agents les plus redoutables des anciens princes et

(48) Cf. GGS I,76.
(49) Le passage le plus virulent figure dans les Voyages avec le père Amabilis. Voici ce que voient les voyageurs quand l'un d'eux clame du haut d'une grande tour les mots d'ordre du siècle : "Aus allen Schlupfwinkeln, aus dem alten bemoosten Gemäuer der gotischen Vorwelt schwirrten Scharen von Priestern der Finsternis herbei, der Schreckensruf - das philosophische Jahrhundert - hatte sie aus dem Schlaf gerüttelt, sie schüttelten ihr naßkaltes Gefieder, eine giftige Jauche tröpfelte von ihren Schwingen und erblindete jeden, der zu ihnen aufsah." (GGS I,362.)
(50) Cf. GGS I, 108 - 109.
(51) C'est à l'Espagne que Görres applique cette image en commentant la situation européenne à l'automne de 1798 (Rbz. I,1). Il écrit : "Wir sehen ... ... Spanien endlich durch die Opiate der Pfaffheit in eine heilsame Betäubung versetzt" (GGS I, 295).

les ennemis les plus fanatiques de la République. Persuadés que la victoire du républicanisme impliquait leur chute, ils ont excité le peuple contre les principes révolutionnaires (52) et alarmé les paysans contre les républicains (53). Les fonctionnaires de l'ancien régime ont mobilisé contre les Cisrhénans "des foules de moines et de prêtres pour semer partout le fanatisme religieux et politique" (54). L'efficacité même de leur propagande contre les principes nouveaux a incité Görres à miner par sa polémique leur influence sur la population.

Cette opposition l'irritait d'autant plus qu'il demeurait convaincu que le règne de l'Eglise approchait de sa fin (55). Aussi est-ce par un véritable chant de triomphe qu'il salue la chute de Rome que le général Berthier occupa le 10 février 1798 et la proclamation de la République romaine. "Rome est libre!" s'écrie-t-il. "Sainte liberté! Ainsi donc tu te construis ton temple en pleine métropole du royaume de la sottise ..." Maintenant que le Vatican a succombé, l'Eglise romaine lui semble frappée à mort. Sans Rome pour centre, "les forces qui ont travaillé si longtemps à la destruction du royaume de la lumière" vont s'effriter "pour laisser la voie libre au progrès de la vérité". La défaite de l'Eglise romaine lui semble annoncer un avenir plein de promesses : "Des mondes nouveaux vont naître maintenant du chaos, une nouvelle ère de l'histoire va commencer; couronné de gloire, le XVIII^{e} siècle va s'éteindre et le génie du XIX^{e} saura répondre aux hautes exigences de l'humanité" (56).

(52) Cf. GGS I,75.
(53) Cf. GGS I,78 : "... alarmiert durch die Einlispelungen der Pfaffen und Mönche, geschreckt durch die bramarbasierende Miene seiner kleinen Despoten, blinzt der Landmann gegen die Fackel, die man ihm vorhält".
(54) Cf. GGS I,90.
(55) Cf. p.ex. GGS I, p. 86 et p. 131. L'apostrophe au clergé que le polémiste invite à gagner Ululu commence par ces mots: "Arme verfolgte Pfaffen, die ihr mit Schrecken ein vieltausendjähriges Reich zu Ende gehen seht, ..." (GGS I,249.)
(56) Cf. GGS I,102 - 103.

2.

Les conceptions philosophiques et politiques de Görres; son républicanisme.

Les conceptions politiques et morales développées par Görres dans son ouvrage Der allgemeine Frieden, ein Ideal constituent le support idéologique de ses périodiques révolutionnaires. Elles sont le critère selon lequel il explique et juge les événements ou dessine des perspectives d'avenir. Le plus souvent le journaliste se borne à les rappeler brièvement ou à les condenser dans des formules imagées qui doivent frapper l'imagination du lecteur Sur des points importants toutefois, les vues politiques que Görres a exposées dans ce traité sont complétées par des développements théoriques nouveaux. L'article intitulé Mein Glaubensbekenntnis qu'il publie (à la mi-juillet et à la mi-août 1798) dans les numéros de messidor et de thermidor de la Feuille rouge revêt à cet égard une importance particulière: cette profession de foi (1) par laquelle il juge opportun de répondre aux racontars suscités par ses premières attaques contre l'administration nous fournit de précieux renseignements sur sa position politique au moment où le conflit va prendre de l'ampleur.

Il ne se produit aucun changement essentiel dans l'orientation fondamentale de la pensée de Görres pendant la période de son journalisme révolutionnaire. Nous nous attacherons dans ce chapitre à dégager les aspects permanents de son credo philosophique à cette époque. Dans les chapitres suivants apparaîtront les déplacements d'accent et les variations, les interrogations obsédantes et les doutes naissants qui font l'intérêt particulier des journaux du jeune Görres.

(1) Cf. GGS I, 193 - 197 et 223 - 227. Sur les professions de foi politiques qui paraissent à partir de 1792 dans les écrits d'un certain nombre de publicistes (Knigge, Archenholtz, Biergans, Lehne etc.) voir la note de M.BRAUBACH dans GGS I,671. Il existe des analogies notables entre celle que G.F.REBMANN avait publiée en 1796 dans sa Vollständige Geschichte meiner Verfolgungen und Leiden sous le titre Mein politisches Glaubensbekenntnis et celle de Görres.

La pensée philosophique de Görres est dominée à cette époque par l'idée d'humanité. "L'idéal d'une humanité ennoblie" lui apparaît comme l'étoile fixe qui forme la clef de voûte du ciel politique et oriente le cosmopolite comme l'étoile polaire guide le navigateur (2). Sans jamais faire l'objet d'un commentaire théorique, la notion d'humanité se charge dans les périodiques du jeune Görres d'une signification de plus en plus large (3) et résume en elle les plus hautes valeurs morales de l'individu et de la collectivité. Le sage dont la voix sereine s'élève pour dresser une sorte de bilan moral du siècle dans le Voyage du père Amabilis définit ainsi l'idéal qu'il propose aux hommes : "Que l'humanité soit votre but. Ce n'est pas en cherchant à mettre des esprits à votre service, à faire descendre dans votre sphère d'activité des êtres supérieurs que vous progresserez vers votre accomplissement. Non! libérez votre raison de ses entraves, éduquez vos sens, domptez vos passions, limitez votre action au monde sensible, observez et déchiffrez les phénomènes autour de vous, laissez l'histoire vous mettre en garde contre les faux pas, avancez avec énergie et courage sur le chemin que vous avez reconnu être le bon; alors seulement vous obtiendrez la récompense que la nature vous offrira, une fois parvenus au but (4)."

L'évolution progressive de l'humanité vers "sa haute destina-

(2) Cf. GGS I,195 : "das Ideal der veredelten Menschheit".
(3) Dans ses périodiques, Görres emploie assez fréquemment le terme de Humanität au sens moral et culturel,avec une résonance herderienne (alors qu'on le trouve rarement dans Der allgemeine Frieden, et deux fois seulement dans cette acception). Mais si cette notion s'élargit peu à peu, elle reste insérée dans le cadre de la philosophie éclairée et le terme est souvent associé à celui de Kultur (voir plus loin la note 6).
(4) Cf. GGS I,366. Ce texte du Rübezahl (I,3,numéro de frimaire, décembre 1798) fait pendant au tableau de l'étape finale de l'évolution brossé dans Der allgemeine Frieden, GGS I,41 (voir plus haut p. 89). Il montre la permanence de l'influence exercée sur Görres par la pensée de Kant et de Fichte.

tion", vers "ses fins sublimes" (5) est liée à "la marche de la civilisation". La conviction que l'homme avance pas à pas vers une plus grande perfection grâce au progrès de la civilisation est un des points fondamentaux de la philosophie éclairée du jeune Görres. Cet article de son credo s'inscrit en tête de sa Profession de foi : "Je crois en un progrès incessant du genre humain vers un idéal de civilisation et d'humanité" (6). La formulation même de cet article de foi met en évidence le double aspect de cet idéal de progrès : le perfectionnement moral de l'individu n'est pas concevable en dehors de la vie en société, il a pour condition un ordre social fondé sur la raison. Plus nettement encore que dans son traité sur la paix générale, Görres souligne dans cette déclaration l'importance primordiale de l'organisation politique : "L'homme n'est formé à cet idéal que dans l'Etat et par l'Etat". La possibilité de son épanouissement moral dépend de la nature du pouvoir politique. "Je crois donc, écrit Görres, qu'une bonne constitution est l'unique condition pour rendre possible ce perfectionnement moral (7)." Il y a sur ce point un parallélisme étroit entre sa pensée et celle de Kant. De même qu'il pense avec Kant que l'évolution de la société vers un régime de légalité correspond à une finalité de la nature (8), de même il partage avec lui la conviction qu'une bonne constitution n'est pas le couronnement de l'éducation

(5) Cf. GGS I,76 (R.Bl. I,1): "das erhabene Ziel der Menschheit" et GGS I,366 (Rbz. I,3) : "die hohe Bestimmung der Menschen".
(6) Cf. GGS I,195 : "Ich glaube an ein immerwährendes Fortschreiten der Menschheit zum Ideale der Kultur und Humanität." Contrairement à Fichte, le jeune Görres emploie généralement le terme de Kultur dans le sens de civilisation et le rapporte à un ordre social fondé sur la raison et le droit.
(7) Cf. GGS I,195 : "Da der Mensch nur im Staate und durch den Staat jenem Ideale zugebildet wird, da es also nur von den Modifikationen der Staatsverfassung abhängt, inwieweit und ob er dasselbe erreicht, so wird es also auch die Regierungsform sein, von der am meisten die Erfüllung der Foderung jenes Postulates der Menschheit abhängt. Ich glaube daher, daß nur eine gute Staatsverfassung die Bedingung der Möglichkeit jenes Fortschreitens zum Bessern ist."
(8) Voir plus haut, pages 88 - 89.

morale des individus, mais que c'est d'elle au contraire "qu'il convient d'attendre en premier lieu la bonne formation morale d'un peuple" (9). Pour Görres comme pour Kant, un ordre social fondé sur la raison est générateur de progrès.

C'est un thème fondamental de la philosophie du jeune Görres que tout régime politique correspond à une période déterminée de l'évolution de la société. Une constitution ne saurait donc trouver une large audience qu'à condition d'être adaptée au degré de civilisation du peuple qu'elle doit régir. Pour être à même de façonner l'esprit public, elle doit traduire les aspirations de l'époque. L'âge du despotisme qui représente "le degré le plus bas de la civilisation" est désormais révolu. C'est un stade que l'humanité devait nécessairement parcourir dans son enfance. Mais maintenant qu'elle a atteint l'âge de l'adolescence, elle est entrée dans la deuxième période de son évolution, qui est celle du régime représentatif (10). Dans sa Profession de foi, Görres formule à nouveau ces idées : "Je crois que notre siècle était mûr pour changer le régime despotique contre un autre, plus approprié..." "Je crois que le système représentatif est adapté à la civilisation de notre temps." (11)

Le commentaire qui explicite cette déclaration présente le double intérêt de nous faire connaître l'attitude de Görres à l'égard de la constitution de l'an III (1795) qui régissait le Directoire et d'insérer son jugement dans l'ensemble de sa philosophie politique. Cette constitution qui avait mis en oeuvre

(9) Cf. KANT, Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht (Achter Satz) : "Man kann die Geschichte der Menschengattung im großen als die Vollziehung eines verborgenen Planes der Natur ansehen, um eine innerlich - und zu diesem Zwecke auch äußerlich - vollkommene Staatsverfassung zustande zu bringen, als den einzigen Zustand, in welchem sie alle ihre Anlagen in der Menschheit völlig entwickeln kann" (Kants Werke, Akademie-Ausgabe VIII,27) et Zum ewigen Frieden (Erster Zusatz): "... wie denn auch nicht von dieser [= der Moralität] die gute Staatsverfassung, sondern vielmehr umgekehrt von der letzteren allererst die gute moralische Bildung eines Volks zu erwarten ist" (VIII,366).
(10) Cf. GGS I,108.
(11) Cf. GGS I, 195 et 196.

le régime représentatif en France lui apparaissait comme le fruit de l'expérience acquise au cours des années d'affrontements sanglants entre les tendances révolutionnaires opposées (12) et comme un précieux instrument de progrès. Il invite les républicains rhénans à s'unir autour de ce "point central" (13) et à faire front à toutes les attaques dirigées contre elle. "N'avons-nous pas toutes les raisons, leur demande-t-il, d'estimer par-dessus tout ce bien si chèrement acheté et de déployer toute notre énergie afin de le sauvegarder pour nous, pour nos petits-enfants?" Sous réserve des amendements indispensables qu'il conviendra d'y apporter pour remédier à ses imperfections (14), Görres estime que la constitution de l'an III répond aux exigences du temps présent. "Je crois, déclare-t-il, qu'avec quelques modifications qu'il sera facile d'y introduire lors des prochaines assemblées révisionnistes l'actuelle constitution française est la mieux adaptée à notre époque (15)."

Cette prise de position est conforme à l'attitude commune des dirigeants républicains rhénans. Des publicistes comme Geich et Rebmann, partisans déterminés du régime représentatif, se prononcent sans réserve en faveur de la constitution de l'an III. L'adhésion de Görres est plus nuancée, la particularité de son point de vue est de se situer dans la perspective de l'évolution de l'humanité. Il est significatif qu'il reprenne dans ce contexte la théorie des différentes étapes du développement de la société qu'

(12) Cf. GGS I,197 : "Nach zehnjährigen Experimenten, bei denen Menschenblut in Strömen aufging und Menschenleben weniger als Mückenleben geschätzt wurde, geht endlich diese Konstitution als das Resultat aller dieser Versuche, aller dieser galvanischen Krampferregungen hervor."
(13) Le problème était d'actualité. Le Commissaire du gouvernement Rudler avait prescrit le 31 mars 1798 une large diffusion de la constitution de l'an III dans son texte intégral, en langue française et allemande. Cette décision faisait espérer aux patriotes l'application à bref délai de la constitution dans son intégralité dans les quatre départements rhénans.
(14) Görres ne donne aucune précision sur ces amendements indispensables, il est donc difficile de définir les points de désaccord.
(15) Cf. GGS I,195.

il avait exposée dans Der allgemeine Frieden, ein Ideal. Il les évoque dans ce bref résumé : "Si le passage de l'état de barbarie à l'état civil est le premier pas qui mène à cette civilisation, le passage du régime despotique au régime représentatif en est le second, la transition de ce dernier au régime de la démocratie pure le troisième, et enfin le passage de celle-ci à l'anarchie le dernier (16)." Les vues de Görres sur le mouvement de l'histoire n'ont donc pas varié. Contrairement à Kant (17), il considère la démocratie comme une étape à venir, un stade plus avancé de la civilisation. Le régime démocratique tel qu'il le conçoit, c'est le gouvernement de tous par tous, la souveraineté exercée en corps par tous les membres du souverain, la participation de tous les citoyens au pouvoir législatif. Dans les sociétés peu évoluées, soutient-il dans l'un des articles théoriques de la Feuille rouge (18), le fond d'humanité encore restreint du corps social est incarné dans la seule personne du despote. Dans le régime électif par contre, le nombre des représentants de la collectivité va en augmentant au fur et à mesure que s'accroît son niveau intellectuel et moral. Plus le degré de culture et de moralité d'une nation s'élèvera, plus chaque citoyen aspirera à assumer pleinement l'exercice de sa part de souveraineté. Ainsi la marche de l'histoire s'achemine-t-elle vers l'avènement de la démocratie (19). Dans un autre passage de cette même série d'articles, Görres condense sa théorie de l'évolution dans cette formule qui reprend la terminologie philosophique de son traité sur la paix générale : "Je le répète, le temps de l'unité est révolu,

(16) Cf. GGS I,195.
(17) Voir plus haut, pages 93 - 96.
(18) Cf. R. Bl. I,4 : Historische Übersicht der merkwürdigsten politischen Ereignisse = GGS I,105 sq.,en particulier p. 108 - 109.
(19) "Jeder Einzelne wird, so wie sich die Nation dem Ideale einer vollendeten Moralität immer mehr nähert, auch mehr Ansprüche auf die unmittelbare Selbstausübung seiner Souveränitätsrechte machen können, er übt diese Rechte aber um so vollständiger aus, je mehr die Anzahl der Repräsentanten zunimmt. Diese Anzahl wird so lange wachsen, bis sie der aller Bürger gleichkommt und die Nation bei vollendeter Kultur nun sich selbst repräsentiert." (GGS I,109)

celui de la pluralité est venu, et l'effort général tend maintenant à faire progresser l'humanité toujours davantage vers la totalité (20)."

La démocratie ainsi définie apparaissait donc à Görres comme une forme de gouvernement idéale que l'humanité est appelée à instaurer au cours de la prochaine étape de son évolution, dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais s'il ne partageait pas l'hostilité de principe que manifestaient contre ce régime de nombreux républicains rhénans, notamment Rebmann, il n'en estimait pas moins que la société était encore loin d'avoir atteint le degré de maturité nécessaire pour y accéder. Cette conviction commande son attitude dans la conjoncture politique du moment.

Pour les contemporains des événements révolutionnaires, les principes démocratiques s'incarnaient dans la constitution de 1793 qui avait voulu mettre en oeuvre l'exercice direct de la souveraineté populaire ainsi que le principe d'égalité et qui, sans être jamais mise en vigueur, avait inspiré l'action du Comité de salut public sous le règne de la Terreur (21). Le jugement porté par Görres sur la constitution de l'an II correspond à ses vues sur l'évolution de la société. Elle lui apparaît "philosophiquement juste dans ses principes", mais elle a été proclamée prématurément, elle est venue "des siècles trop tôt" et ne pouvait qu'entraîner des conséquences funestes en raison de l'insuffisance du développement de la civilisation et de la moralité. "Une génération comme la génération actuelle, dit-il, ne peut tout bonnement pas exercer le pouvoir législatif en masse

(20) Cf. R.Bl. I,6: Historische Übersicht etc. = GGS I,134. La théorie que résume le passage cité n'est formulée dans aucun des articles antérieurs du Rotes Blatt. Les mots "je le répète" ne peuvent se référer qu'au développement correspondant de l'ouvrage Der allgemeine Frieden, ein Ideal. (Cette constatation corrobore et renforce les arguments de SCHELLBERG (WuB II, 616) et de BRAUBACH (GGS I,657 - 658) concernant la signature S.G. Voir à ce sujet la note 2 de notre page intercalaire 2*.)
(21) Cf. GGS I,196. Ce point de vue sera développé plus amplement par Görres dans les réflexions qu'il consacre dans les Resultate meiner Sendung nach Paris au conflit idéologique entre les Girondins et les Jacobins (cf. GGS I,575 - 576).

sans qu'une entreprise aussi déraisonnable ne provoque des scènes horribles et les heurts les plus sanglants (22)." Aussi désavoue-t-il toute tentative pour imposer prématurément par la violence le régime démocratique. "Celui qui travaille à ramener la constitution de 93 par une autre voie que celle du perfectionnement moral progressif des hommes, déclare-t-il, se rend coupable du crime de lèse-humanité." Il condamne "les têtes chaudes qui veulent traîner l'humanité par les cheveux et au grand galop vers leur idéal" et il formule en ces termes son point de vue sur l'avenir : "Je crois que le siècle qui verra s'instaurer le régime démocratique n'est pas encore venu et ne viendra pas de sitôt. Je crois que l'ère de l'anarchie dans toute son ampleur, c'est-à-dire le moment où les hommes ne seront plus soumis à aucune forme de gouvernement parce qu'ils n'en auront plus besoin, ne se présentera jamais effectivement"(23).

Görres a donc jugé opportun de préciser sa position politique dans cette Profession de foi. Le journaliste était alors l'objet de violentes attaques de la part des fonctionnaires qu'il venait d'accuser de malversations, et ses intentions étaient suspectées. C'est pour définir le sens de son combat qu'il réplique par cette déclaration solennelle (24). Non seulement il proteste de son attachement inchangé aux principes républicains et au régime électif, mais il se distance expressément des extrémistes de gauche en récusant le recours à l'action directe et à l'émeute populaire. Il soutient le courant d'opinion qui vise à donner une assise républicaine stable et sûre au régime représentatif, le seul possible à ses yeux au stade actuel de l'évolution. L'expérience cisrhénane, l'hostilité persistante d'une large fraction de la population rhénane à la République et à ses institutions, l'avaient confirmé

(22) Pour cette citation et les suivantes, cf. GGS I, 196 - 197. (Mein Glaubensbekenntnis.)
(23) Cf. GGS I,196 : "Ich glaube, daß das Jahrhundert für die Einführung der demokratischen Form noch nicht erschienen ist und auch noch sobald nicht erscheinen wird. Ich glaube, daß die Periode der Anarchie in ihrem ganzen Umfange, d. h. die Zeit, wo die Menschen keine Regierungsform haben, weil sie keine bedürfen, in der endlichen Zeit nicht eintreten wird."
(24) Voir page 205.

dans la conviction que seule l'élite éclairée, non la masse inéduquée, était capable pour le moment d'assumer le pouvoir et de promouvoir le progrès. Or, ses réflexions sur le cours de la Révolution l'inclinaient à penser que la constitution de l'an III traduisait l'intention, fût-ce à demi inconsciemment, de confier les leviers de commande à ce qu'il appellera un peu plus tard "une aristocratie de la culture" (25). Dans son Glaubensbekenntnis il pouvait donc de bonne foi mettre l'accent sur les points de convergence entre ses vues et la ligne politique du Directoire, même si des raisons tactiques l'incitaient à user de formules plus tranchées qu'ailleurs (26). Il n'en restait pas moins persuadé que les progrès de la civilisation entraîneraient nécessairement l'élargissement du système représentatif dans le sens de la démocratie politique. C'est dans cette optique qu'il regardait comme une des dispositions essentielles de la constitution de l'an III celle qui prévoyait la possibilité de révisions périodiques. Elle répondait, estimait-il, à une exigence fondamentale de l'évolution: au fur et à mesure que la société progresse, que sa maturité politique augmente, "les principes de la constitution doivent changer et s'élargir" (27). On peut donc conclure que c'est la formule employée par Görres dans le 6ème cahier décadaire qui exprime le plus fidèlement sa pensée : il souhaitait que la constitution de l'an III fût amendée progressivement dans le sens d'une évolution sans heurts vers la démocratie (28).

(25) Voir Resultate, GGS I,577. Görres définit ainsi l'inspiration de la constitution de l'an III : "Die Masse des Volkes soll ruhen, nur wenige Tage im Jahre ihre Souveränitätsrechte ausüben, ein organisierter Adel der Bildung soll herrschen."
(26) Dans Der allgemeine Frieden, Görres avait déjà soutenu le point de vue que l'époque n'était pas mûre pour la démocratie;il tenait le régime représentatif pour "un mal absolument nécessaire pour l'instant". Mais il envisageait, semble-t-il, une époque moins éloignée pour l'avènement de la démocratie: "Es mag sein, daß diese Verfassung für das gegenwärtige ... und noch manche kommende Menschengeschlechter schlechterdings nicht paßt." (GGS I,29,note.)
(27) Cf. GGS I,577: "... die Kultur soll sich verbreiten mit dem Laufe der Zeiten und ihr Stock wachsen mit jedem sinkenden Jahrzehnt. Die Prinzipien der Verfassung müssen dann wechseln und umfassender werden; die Konstitution hat sich ein neues Volk geschaffen, und das neugeschaffene Volk bedarf einer geänderten Verfassung."
(28) Voir le passage de GGS I,134 cité au bas de la page 160.

Görres était considéré comme un révolutionnaire intransigeant et ses adversaires le traitaient volontiers d'exclusif, d'exalté, de jacobin (29). Il tirait orgueil de sa réputation de républicain prononcé. Mais dans quelle mesure est-on fondé à voir en lui un jacobin?

Nous ne trouvons dans les périodiques de Görres que deux passages dans lesquels il évoque très brièvement la période jacobine de la Révolution (30). Elle lui apparaît comme une époque "de luttes sauvages entre les factions". La façon dont il la caractérise dans le Rübezahl ne diffère pas sensiblement, pour le fond, du point de vue qui prévalait dans les milieux du Directoire : "Des gens d'une grande énergie, mais sans culture ni humanité, s'érigèrent en porte-parole, firent jouer toutes les passions en tendant à l'extrême tous les ressorts, entourèrent ensuite le torrent qui déferlait avec violence de digues impuissantes et, incapables à la fin de le dompter plus longtemps, le laissèrent se perdre dans les déserts de l'anarchie." Görres ne fait pourtant pas le procès du gouvernement révolutionnaire de l'an II comme tant de publicistes favorables au Directoire, y compris Geich et Rebmann. Dans les Resultate meiner Sendung nach Paris il s'efforcera de caractériser et de juger sous l'angle historique la politique de la Montagne et la lutte entre les Girondins et les Jacobins (31). Dans les pages qu'il y consacre, il développe l'idée que les Jacobins allaient forcément à l'échec en voulant imposer par la force leurs conceptions à la majorité de la nation qui leur était hostile (32). Il déplore les conséquences néfastes du terrorisme, mais il conclut son analyse par cet hommage à la force de caractère du gouvernement jacobin : "Le géant succomba à l'attaque de nains ...; l'histoire lui assignera sa place dans la galerie de ses héros. Le chemin

(29) Cf. en particulier l'article Andante maestoso, GGS I,253 sq.
(30) Cf. R.Bl. I, 7-9 (GGS I,168) et Rbz. I,3 (GGS I,364).
(31) Cf. GGS I, 573 - 576.
(32) Görres veut montrer comment naît, sous le règne de la Convention, "le premier grand schisme entre la majorité de la nation et une minorité nationale encore fidèle" à l'idéal de la Révolution. Cf. GGS I,573.

où s'engagea le jacobinisme n'avait encore jamais été suivi auparavant, c'était un sentier non frayé qui aboutissait à des déserts impénétrables et sans fin dans lesquels il périt. Du moins a-t-il laissé très loin derrière lui les hauts faits dont la chronique de l'humanité fait gloire à ses princes."

Ce jugement à la fois critique et élogieux permet de mieux cerner l'attitude politique de Görres. Nous avons fait ressortir ce qui le différenciait des extrémistes : sa conviction que le progrès de l'humanité s'accomplit par étapes, sa foi dans le régime représentatif, son attachement aux libertés individuelles. Il importe de souligner en outre qu'il n'envisage la démocratie que sous l'angle de l'égalité politique. Dans ses périodiques les questions économiques et sociales ne tiennent aucune place. Il ne méconnaissait pas pour autant le rôle qu'elles avaient joué dans les événements révolutionnaires : le passage des Resultate que nous venons de mentionner prouve qu'il en apercevait les implications. En analysant les principes fondamentaux de la constitution de 1793 qui lui semble basée sur l'exercice direct de la souveraineté, il écrit en effet : "La deuxième idée était d'établir l'égalité intégrale et absolue entre tous les citoyens. L'argent ou la propriété terrienne sont contraires à ce principe de l'équilibre général, donc un signe d'aristocratisme, et en tant que tel ne sauraient être tolérés." Il range parmi les partisans de la Gironde hostiles à ces conceptions "tous les riches qui n'avaient pas rejoint la majorité (33), mais ne voulaient pas être allongés dans le lit de Typhon." Cette dernière image implique sans doute une critique du terrorisme égalitaire, mais Görres ne prend pas davantage position sur le problème de l'égalité sociale à la suite de ces réflexions qu'il ne l'aborde dans ses périodiques. Sans doute le journaliste jugeait-il que cette question n'était pas d'actualité en Rhénanie. Le fait qu'il ne met en cause à aucun moment le droit de propriété prouve qu'il le considérait comme l'un des droits fondamentaux de l'individu.

(33) Sur l'état d'esprit de la majorité, voir la note 32.

Ce que les groupes les plus ardents de patriotes rhénans admiraient chez les dirigeants jacobins, c'était leur énergie révolutionnaire. Un témoignage intéressant nous en est fourni par Michel Venedey dans une lettre qu'il a écrite à son fils en 1836 et dont voici le passage essentiel (34): "Le système de la Terreur était une nécessité non seulement en raison de la situation extérieure, mais également de la situation intérieure pour vaincre les ennemis de la Révolution demeurés dans le pays, pour réfréner l'égoïsme des riches et les forcer à faire les sacrifices nécessaires pour la patrie, et avant tout pour punir et terroriser les fripons.

Ebloui par les grands événements des années 1793 et 1794, n'ayant pas cessé d'être enthousiasmé par la droiture, le désintéressement et l'incorruptibilité de Robespierre constatés même par ses ennemis ... ,je fis encore en 1797, à la Société populaire de Bonn, un discours à la louange de Robespierre, à un moment où, ni chez nous ni en France, l'on n'avait encore le droit dans aucune société de prononcer une parole en faveur de cet homme, à un moment où aucune voix ne s'était élevée pour sa défense. A cette époque et même encore quelques années plus tard, Görres, Kretzer et consorts ne virent plus, comme moi-même, que le bon côté du système de la Terreur et nous croyions que la guillotine n'avait frappé que les fripons et les contre-révolutionnaires."

Leur élan révolutionnaire indomptable, leur volonté inflexible, c'était bien là les vertus exemplaires des chefs jacobins aux yeux de Görres. Elles étaient pour lui insépa-

(34) Cf. J. VENEDEY, Die deutschen Republikaner unter der französischen Republik, 1870, p. 325 - 327. Michel Venedey pense donner plus de poids au jugement sévère qu'il porte sur la Terreu en rappelant ses sentiments d'autrefois à l'égard des Jacobins Il écrit: " Daß die revolutionäre Regierung von 1793 ein strenges System befolgte, daß sie Schrecken verbreiten mußte, bin ich immer überzeugt gewesen... Nur schade, daß Robespierre für die Ausführung seines Systems sich des Abschaums der Franzosen als Agenten bedienen mußte, worunter die fanatischen Schwärmer noch die besten waren, obschon auch diese Unheil genug angerichtet haben. Die meisten aber waren Intriganten, Spitzbuben, Plusmache ."

rables de l'esprit républicain, du patriotisme authentique. Il partageait les sentiments des républicains décidés, animés d'une ferveur révolutionnaire toujours prête à faire appel à l'effort de la nation. Ces derniers constituaient sous le Directoire l'aile gauche, l'aile marchante du républicanisme. C'est bien leur état d'esprit, leur orientation politique qu'on désignait alors sous le terme de jacobinisme. Dans ce sens et dans ce contexte Görres peut à bon droit être appelé jacobin. Comme chez bon nombre de républicains prononcés, ses aspirations produisaient chez lui une constante tension entre le désir de stabilisation, de normalisation des conquêtes de la Révolution et le désir du mouvement en avant. Nous aurons à préciser comment cette disposition d'esprit allait entraîner Görres dans une lutte de plus en plus virulente contre l'administration et déterminer chez lui un changement d'attitude à l'égard du Directoire.

3.

Le cosmopolitisme de Görres. Son idéal des petites républiques.

La philosophie de Görres impliquait la foi dans la valeur universelle des principes révolutionnaires. Il continue à se prévaloir dans ses revues, et même encore dans les Resultate, du titre de citoyen du monde, de Weltbürger, qu'il avait revendiqué dès les premières pages de Der allgemeine Frieden, ein Ideal. En définissant dans les Resultate les principes d'action des Jacobins, il met à leur actif d'avoir proclamé que "la république universelle ... est le but suprême des efforts de tous les républicains" (1). L'enthousiasme révolutionnaire de l'adolescent était fondé, tout comme celui des patriotes mayençais de 1792, sur la conviction que la France avait une mission universelle à accomplir. Le discours inaugural que Görres prononce le 21 mars 1799 à l'Institut littéraire, le cercle culturel nouvellement fondé à Coblence, atteste à quel point la vocation cosmopolite de la République restait une donnée essentielle à ses yeux. Il gardait intact l'espoir qu'autour d'elle allait se constituer une fédération de plus en plus étendue de peuples libres, à commencer par les nations européennes. "A notre étonnement, déclare-t-il (2), nous voyons se dessiner sur l'immense surface de l'Europe, avec une netteté et une précision grandissantes, les contours d'un système qui, oeuvre de notre époque, englobera bientôt notre race et un peu plus tard l'humanité entière ...; le but vers lequel tous les peuples sont entraînés à présent sans même en avoir conscience, c'est leur association en un grand ensemble social fondé sur la loi."

(1) Cf. GGS I,574. L'analyse des principes jacobins se termine ainsi : "Die Menschheit ist Gott, die Weltrepublik, die in allen Punkten ihres Umfanges zu gleicher Zeit ihren Mittelpunkt hat, das höchste Ziel des Strebens aller Republikaner; also Krieg allen Despoten".
(2) Cf. Rbz. II,3 = GGS I,453.

Les vues cosmopolites de Görres se présentent dans les périodiques sous deux aspects, celui de l'idéal lointain et celui des événements. Sur le plan théorique, les conceptions exposées dans Der allgemeine Frieden, ein Ideal sont complétées par des considérations sur l'évolution à long terme des Etats républicains. Ces développements méritent d'autant plus d'être signalés qu'ils n'apparaissent que dans deux articles de la Feuille rouge, en mars et en mai 1798 (3). Dans le Tableau historique déjà mentionné du 4ème cahier décadaire (4), dans lequel il évoque la tendance du despotisme à la monarchie universelle, Görres oppose à cette volonté d'hégémonie le ferment décentralisateur qui agit au sein des Etats républicains. Il formule la théorie que "la tendance de tout régime républicain va à la fragmentation, au morcellement de l'homogène, à la division des grandes masses en plus petites" (5). Ce mouvement va de pair avec l'évolution vers la démocratie qui est la loi de l'histoire. Au fur et à mesure que s'accroit le rôle politique des citoyens, que grandit en eux le sentiment de la dignité morale, ils éprouvent de plus en plus fortement le désir d'exercer le plus directement possible leurs droits souverains. Or, dans les grands Etats, l'élargissement de leur représentation ne saurait dépasser certaines limites sans paralyser le pouvoir et la démocratie directe y serait impraticable en raison même du nombre des citoyens. L'évolution de la civilisation implique donc le fractionnement de ces Etats en une série de "républiquettes", elle aura pour point d'aboutissement idéal de petites républiques "holarchiques", dans lesquelles un régime de démocratie pure pourra se développer parallèlement au progrès de la culture et de la moralité individuelles (6).

(3) R.Bl. I,4 (du 1er germinal an VI) et I, 7-9 (de floréal).
(4) Cf. GGS I,105 - 110 : Historische Übersicht der merkwürdigsten politischen Ereignisse.
(5) "Die Tendenz aller republikanischen Regierungsformen geht immer auf Vereinzelung, Trennung des Gleichartigen, Zerfällen der großen Massen in kleinere ... (GGS I,105).
(6) Cf. GGS I,108 - 110.

Nous pouvons considérer qu'en ajoutant ce dernier élément à ses vues sur l'évolution des sociétés, Görres achève la synthèse de ses théories politiques. A la source de cette conception se trouve l'assertion de Rousseau que la démocratie, telle qu'il la conçoit, ne peut exister que dans les petits Etats (7). En assignant comme fin à l'évolution des Etats la constitution de petites républiques, Görres transpose cette vue dans le futur et l'intègre à sa philosophie de l'Etat enracinée dans l'Aufklärung. Il y voit la confirmation de thèses déjà esquissées dans son essai sur la paix générale. Cette évolution vers la démocratie par l'éclatement des grands Etats suppose l'affaiblissement des particularismes nationaux. "L'esprit national qui a fait naître dans le passé des Etats si vastes fera place peu à peu à l'esprit cosmopolite." Ce mouvement centrifuge empêchera également la fusion des nations en une république universelle à gouvernement unique; c'est au sein d'une fédération universelle que se grouperont les futures républiques (8).

Görres se réfère de nouveau à cette théorie dans l'article final de la série des Tableaux historiques qui figure dans le cahier de floréal (9). Les conclusions qu'il en tire sont d'autant plus intéressantes qu'elles débouchent cette fois sur l'actualité. Il apparaît clairement alors que ces vues qu'on est tenté de considérer au premier abord comme des spéculations tout à fait abstraites ont une portée politique précise. Aux yeux de Görres, toute domination d'un grand Etat, quel que soit son régime politique, tend à dégénérer en un despotisme redoutable pour la liberté des autres peuples. Il s'interroge sur les risques d'hégémonie d'une grande République, sur la possibilité "d'une sorte de despotisme républicain" (10) et il se sent rassuré en traçant la perspective d'une évolution propre à conjurer ce danger.

(7) Cf. en particulier Du contrat social, livre III, chapitre 4, O.C., éd. de la Pléiade III,405.
(8) Cf. GGS I,108 et 110.
(9) Cf. R.Bl. I, 7-9 : Historische Übersicht der neuesten politischen Ereignisse (Fortsetzung) = GGS I, 150 - 162.
(10) Cf. GGS I,158 sq.

"On se convaincra, écrit-il (11), que même les grandes Républiques ne sont utiles, qu'elles ne sont indispensables qu'aussi longtemps qu'il subsistera des despotes qui menacent la liberté et tant que les hommes ne se seront pas élevés considérablement au-dessus du niveau de culture auquel leurs oppresseurs les avaient rivés.""Les nations finiront par comprendre, y fallût-il des siècles, que la grandeur et la puissance ne sont nécessaires aux despotismes et aux républiques naissantes que pour leur malheur, mais que leur bonheur et le bien-être de l'humanité ne pourront se fonder que sur la limitation (12)." L'ambition et la cupidité des grands Etats visent toujours à réduire la multiplicité à l'unité; l'esprit cosmopolite par contre favorise la diversité et permet à tous les groupes humains de s'épanouir librement.

En tant que citoyen du monde, Görres réclame des droits égaux pour toutes les républiques. La dignité morale des peuples exige cette égalité. Certes, dans les circonstances du moment, la prépondérance de la France lui paraît absolument nécessaire, dans l'intérêt même de la cause républicaine. Aussi, dans ses commentaires de la situation, le journaliste se montre-t-il préoccupé de la supériorité des forces du camp républicain sur les forces adverses (13). Mais il se méfie de ce qu'il appelle dans son essai sur la paix générale "des péchés nationaux" (14). L'idéal républicain exige que la politique de la France soit fondée sur le respect des principes dans ses relations avec les républiques soeurs. Il le rappelle dans un passage particulièrement significatif et passionné dont il importe de citer l'essentiel :
"Les Français aussi reconnaîtront alors que,si les nations libérées doivent remplir des devoirs de gratitude envers leurs libérateurs, ces derniers doivent honorer en elles les droits de l'humanité; qu'une grande nation qui réalise sa grandeur aux dé-

(11) Cf. GGS I,161.
(12) Cf. GGS I,162.
(13) Cf. plus particulièrement Rbz. I,2 (brumaire an VII) et Rbz. II,1 (nivôse an VII) (à propos des intentions de l'Autriche au moment où se forme la 2ème coalition) = GGS I, 318 - 322 et 402 - 406.
(14) Cf. GGS I,59.

pens de l'indépendance des peuples voisins est très petite aux yeux du citoyen du monde; qu'un gouvernement qui, à l'extérieur, fait fi de ses devoirs à l'égard d'Etats libres et indépendants ne s'embarrassera pas davantage à l'intérieur du pays de ses devoirs envers les citoyens; que la dictature d'un Etat sur des peuples libres ne doit s'instaurer que si une menace pressante pèse sur la liberté de tous, que même dans ce cas elle ne doit être établie qu'avec le consentement général et avec d'importantes restrictions, et qu'elle doit prendre fin aussitôt que le danger est passé; enfin que le rang d'une nation est déterminé uniquement par son niveau d'instruction, de culture et de moralité, et non par la considération dont elle jouit à l'extérieur, ni par sa puissance, ni par la quantité supérieure de forces brutes dont elle dispose." Pour conclure, Görres fait ressortir le lien qui rattache ses vues sur l'évolution des sociétés à son idéal de citoyen du monde : "Mais quand le moment sera venu où ces principes seront universellement reconnus et pratiqués, quand la haine nationale et l'orgueil national auront disparu et cédé la place à la haine de toute espèce de despotisme ainsi qu'à la conscience exaltante de la dignité morale de l'homme, alors on reconnaîtra également le principe politique qui interdit la durée éternelle de Républiques monstrueuses (15)."

On aperçoit aisément les raisons pour lesquelles Görres ne fait plus état de cette théorie par la suite. En observant la réalité politique, il n'allait pas tarder à constater que les grandes puissances faisaient résolument échec à une telle évolution et que les nations elles-mêmes étaient entravées dans leur progrès par la survivance des préjugés. On peut sans grand risque d'erreur compter cette théorie parmi les illusions perdues qu'il évoque dans le Rübezahl en novembre 1798 (16). En revanche, Görres restera fidèle aux principes de morale politique qu'il proclame hautement dans le passage cité : ils vont influer fortement sur son attitude envers le Directoire.

(15) Cf. GGS I,161.
(16) Voir l'article Expektorationen, Rbz. I,2 (brumaire an VII). Cf. GGS I, 331.

4.

Le persiflage de l'intégrité du Saint-Empire. Le thème de la réunion des pays rhénans à la France.

Les journaux de Görres ne renferment pas la moindre réflexion qui transpose dans l'actualité politique rhénane ses vues sur l'évolution future des Etats. Dans la situation créée par la paix de Campo-Formio les patriotes rhénans s'étaient fixé comme but primordial le rattachement de leur pays à la République française. Görres qui s'était fait leur porte-parole n'a dévié à aucun moment de cette ligne politique dans ses périodiques. Il considérait la réunion comme le seul moyen de faire accéder la Rhénanie à un véritable régime républicain.

Aussi salua-t-il par une explosion de joie la nouvelle de la prise de Mayence par les troupes françaises dans un discours qu'il fit à la Société patriotique de Coblence le 12 nivôse an VI (1er janvier 1798), "deux jours après la reddition" de la ville[1]. Les observateurs avisés voyaient dans l'évacuation de la dernière tête de pont restée aux mains des coalisés sur la rive gauche du Rhin l'indice indubitable que l'empereur s'apprêtait à sacrifier les pays rhénans. Aux yeux des patriotes elle constituait la preuve manifeste que l'Autriche abandonnait l'intégrité de l'Empire qu'elle avait solennellement garantie[2]. "Mayence est à nous!" exulta Görres. "Il est perdu, ce fameux bastion du despotisme; elle est coupée, cette frange de la tristement célèbre intégrité du Reich[3]."

(1) Cf. GGS I, 82-89. Un accord conclu le 1er décembre 1797 à Rastatt entre Bonaparte et Cobenzl fixa les modalités selon lesquelles l'Autriche retirerait ses troupes de la forteresse de Mayence, conformément aux clauses secrètes du traité de paix, avant le 25 du mois. La ville dont la reddition fut négociée par les autorités mayençaises avec le général Hatry qui l'assiégeait fut occupée le 30 décembre 1797 par les troupes françaises.
(2) Dans un passage de la Historische Übersicht relatif à la paix de Campo-Formio (R.Bl. I, 7-9), Görres dénonce la duplicité de l'empereur qui, même après la conclusion du traité de paix, a continué à duper les membres de la Diète par ses déclarations sur l'intégrité. Cf. GGS I,153.
(3) Cf. GGS I,82.

La partie satirique qui constitue l'essentiel du discours de Görres contient des passages remarquables. Elle consiste dans le récit d'un songe, procédé littéraire à la mode au XVIII^{e} siècle, qui permet à l'orateur de faire défiler les représentants déconcertés de l'Ancien Régime devant leur idole, l'Intégrité,"déesse tutélaire de l'Empire". Il les imagine rassemblés dans la grande plaine du Danube près de Ratisbonne. Trois cortèges se forment, celui des membres de la Diète, celui des nobles que conduisent les électeurs et les princes d'Empire, celui des prêtres et des moines enfin, et ils s'avancent successivement aux pieds du monstre difforme qui émerge d'une montagne de dossiers et de paperasses. Eclatant en reproches amers, ils exhalent leurs griefs contre les révolutionnaires et implorent de leur protectrice la restauration de leurs privilèges. Une allégorie finale traduit l'espoir du jeune révolutionnaire : le génie de la France vient délivrer la Germanie enchaînée et sur les débris du Saint-Empire on voit s'élever le temple de la liberté.

La chute de Mayence apparaissait à Görres comme un événement si gros de conséquences heureuses pour l'avenir que huit jours plus tard, le 7 janvier 1798, il prit une nouvelle fois la parole devant les patriotes pour prononcer l'oraison funèbre du Saint-Empire (4). Dans ce discours le burlesque se mêle au sarcastique. L'orateur énumère longuement les clauses du testament laissé par le défunt. En tête de ses legs le testataire a inscrit le don de la rive gauche du Rhin à la France (5); c'est le général Bonaparte qu'il charge de l'exécution de ses dernières volontés.

Görres, on le voit, ne doutait pas alors que la réunion serait à bref délai un fait accompli. A plus lointaine échéance, il

(4) Cf. GGS I,94 - 102 (R.Bl. I,3):Rede,gehalten am 18. Nivose J. VI in der patr. Gesellschaft in Koblenz von Bgr. J. Görres.
(5) Cf. GGS I,98 : "Wir setzen daher fürs erste fest und ernennen die Fränkische Republik als einzige rechtmäßige Erbin des ganzen linken Rheinufers und bitten diese verehrliche Republik dies kleine, aber gutwillig gegebene Geschenk als ein Zeichen unserer Hochachtung und Liebe anzunehmen." On reconnaîtra dans cette clause une variation sur un thème déjà développé par Görres dans son article du Brutus (voir plus haut, p. 43 - 44) qu'il réimprime dans le R.Bl. I,5 en adaptant divers passages à la situation.

escomptait que la fin de l'intégrité favoriserait la révolution dans les Etats allemands, et il prédit aux despotes et à leurs soutiens qu'avant dix ans ils seront balayés par le soulèvement populaire : "Pleure, Germanie, pleure! Ton génie tutélaire t'a quittée ... Qui te préservera désormais du déferlement torrentiel de la fureur révolutionnaire et des ruines qu'elle sème partout? ... Ah, il ne se passera pas dix ans avant que tu ne subisses le sort de la Gaule! Des révolutionnaires déchaînés, des charlatans de la liberté surgiront dans ton sein, et ils n'auront point de cesse qu'ils ne t'aient coiffée, toi aussi, du sanglant bonnet phrygien (6)!"

L'actualité diplomatique va fournir à Görres l'occasion de faire encore une fois de l'intégrité du Reich la cible de ses railleries dans le cahier décadaire suivant de la Feuille rouge (R.Bl. I,4). Le 11 mars 1798, les délégués de l'Empire au Congrès de Rastatt se résignèrent à voter une résolution qui reconnaissait le principe de la cession des territoires de la rive gauche du Rhin à la France. L'exultation de Görres se donna libre cours dans un véritable morceau de bravoure qui trouva place dans un ensemble d'articles satiriques intitulés Was zu verkaufen (7). Avec une verve pleine de causticité le journaliste décrit la grande liquidation à laquelle procèdent à Rastatt les plénipotentiaires français, "les citoyens Bonnier èt Treilhard" : trois mitres d'archevêque , un chapeau ducal, un morceau de sceptre, quatre villes d'Empire y sont à vendre.

Le thème de la réunion passe ensuite à l'arrière-plan. Les exigences formulées à Rastatt par les délégués français et l'organisation des nouveaux départements rhénans attestaient la volonté du gouvernement français d'incorporer les territoires rhénans à la République. La cause semblait entendue (8).

(6) Cf. GGS I,100.
(7) Cf. GGS I,113 - 114 (Was zu verkaufen, n° 3).
(8) Afin de recueillir auprès de la population des "voeux pour la réunion" dont le Directoire pût se prévaloir dans les négociations de Rastatt, les autorités françaises organisèrent dans les départements rhénans, d'avril à juin 1798, une campagne visant à faire signer des adresses de réunion. Il est impossible de déterminer pourquoi Görres n'en fait aucune mention.

Par à-coups s'exprime toutefois l'impatience provoquée chez les patriotes rhénans par un statut provisoire dont on n'entrevoyait pas la fin; elle se fait jour dans des remarques éparpillées, des railleries sur les lenteurs du Congrès, une réflexion amère sur le caractère fragmentaire de la législation républicaine promulguée au jour le jour par le Commissaire du gouvernement (9).

Ce n'est qu'en mars 1799, après les défaites infligées aux armées françaises par la deuxième coalition, que Görres reprend avec une nouvelle vigueur dans le Rübezahl la campagne pour la réunion immédiate (10). Un passage du texte exprime avec une parfaite netteté ses sentiments et ceux des patriotes quant à la situation ambiguë de leur pays : "Quelle est la cause de la plupart des maux qui pèsent le plus lourdement sur nous si ce n'est l'état amphibie dans lequel nous vivons, mi-sujets et mi-citoyens, entre la liberté et l'esclavage. Coupés par force de l'Allemagne sans être adoptés par la France, nous sommes des orphelins désemparés; placés entre deux nations, éloignés de l'une et de l'autre sans pour autant être indépendants, c'est l'incertitude qui est notre sort. Cette situation ne peut ni ne doit se prolonger."

Nous aurons à traiter plus longuement de l'attitude politique de Görres au cours de la dernière période de son activité militante et de ses ultimes efforts en faveur de la réunion dans le cadre des péripéties de la lutte qu'il mène sur deux fronts et de son attitude à l'égard du Directoire. Le texte que nous venons de mentionner met tout particulièrement en lumière le lien étroit qui existe entre ses conceptions idéologiques et son action de journaliste.

(9) Cf. R.Bl. I, 7 - 9 = GGS I, 169 - 170 (Gesetze der Republik). Les lois de la République n'ont cours dans les départements rhénans que dans la mesure où elles y sont promulguées par des arrêtés du Commissaire du gouvernement. "Bis dahin sind sie nur historisch wichtig für ein Land, für das sie keine andere als hypothetische Giltigkeit haben."
(10) Cf. GGS I,465 : An die Patrioten in den vier Departementen.

IV.

LA CAMPAGNE DE GÖRRES CONTRE L'ADMINISTRATION LOCALE

1.

Prémisses idéologiques.

L'immoralité apparaît à Görres comme un trait marquant de son époque, il la dénonce dès le premier article de la Feuille rouge comme une lourde menace pour le progrès politique. Il s'interroge sur les causes de son inquiétante généralisation. En premier lieu, il y voit une séquelle de la guerre et de la dictature militaire. Il évoque le déferlement des armées révolutionnaires sur les territoires rhénans et constate qu'"outre l'amoindrissement du bien-être matériel, la régression de la moralité générale et l'expansion de la corruption des moeurs ... ont été la première conséquence, et l'une des plus tangibles, de cette grande submersion"(1). Sous la domination des armées, "les exigences exorbitantes quotidiennement renouvelées, tout le cortège des réquisitions et des exactions qui semblaient ne jamais devoir prendre fin" ont été l'une des causes essentielles de la dégradation de l'esprit public et de la moralité. Comment s'étonner que dans ces conditions la réceptivité pour la liberté politique ait reculé d'une génération dans le pays occupé? (2)

Par la suite, Görres est conduit par ses réflexions sur l'immoralité grandissante à situer plus en profondeur les racines du mal. Il décèle dans ce phénomène ce que nous appelons une crise de la civilisation. Il compare l'époque que traverse sa génération à celle du paganisme finissant : un monde ancien chancelle et se désagrège pendant que le monde nouveau est encore

(1) Cf. R.Bl. I,1 (Einleitung) = GGS I,75.
(2) Voir plus haut, pages 55 et 123.

en gestation. "Des empires sont détruits, des peuples disloqués, une effervescence générale provoque d'incessantes mutations, toutes les forces latentes sont mises en éveil, les ressorts les plus cachés entrent en action, les cordes les plus ténues résonnent. Quoi d'étonnant si le siècle de pareilles éruptions est aussi le siècle de la corruption et si tous les maux qui ont accompagné de tout temps l'immoralité n'ont pas tardé à faire leur apparition (3)."

Pour y remédier, il faut s'attaquer aux causes, faire triompher les idées nouvelles et asseoir sur des bases solides la nouvelle civilisation. La transformation de la société requiert une renaissance de la moralité, les républicains doivent assumer la tâche de rénover l'esprit public. "Je crois que c'est seulement en développant la moralité générale et l'éducation morale que nous pourrons nous libérer des maux qui devaient inévitablement accompagner l'instauration du nouveau système", déclare Görres (4).

Deux moyens d'action principaux permettront de parvenir à "une régénération politique et morale" : l'éducation de la jeunesse et l'application stricte des principes républicains dans l'exercice du pouvoir (5). L'espoir d'un avenir plus rayonnant repose sur la jeune génération, mais dans le présent une bonne administration est la première condition pour rallier au régime les indécis. De ce fait, le choix des fonctionnaires et l'esprit de la nouvelle organisation constituent aux yeux de Görres des facteurs décisifs pour le développement du républicanisme dans les départements rhénans. Le souci de l'intérêt général doit animer ceux qui ont mission de gérer les affaires publiques. Les membres des administrations "doivent être des patriotes au sens large du terme, des hommes d'une probité éprouvée, des

(3) Cf. R.Bl. II,1 (Mein Glaubensbekenntnis) = GGS I,198.
(4) Ibidem (GGS I,197) : "Ich glaube, daß wir nur durch Verbreitung einer allgemeinen Sittlichkeit und moralischen Kultur uns der Übel entledigen können, die die Einführung des neuen Systems unvermeidlich begleiten mußten."
(5) Cf. GGS I,76.

amis de l'humanité et des républicains" (6). Dès le premier cahier décadaire de la Feuille rouge Görres souligne l'importance du rôle dévolu aux fonctionnaires. Dans l'adresse des Fédérés aux autorités constituées du département il formule l'attente des patriotes. Il demande aux administrateurs de manifester publiquement leurs convictions républicaines, de contribuer à propager et à stimuler le patriotisme, de faire preuve d'esprit libéral dans l'exercice de leurs fonctions pour gagner les coeurs à la bonne cause. Il résume la position des Fédérés dans des formules expressives: "Nous exigeons de vous de la fermeté et du courage quand il s'agira de défendre les droits des citoyens contre les abus de pouvoir; nous exigeons de vous l'incorruptibilité, le désintéressement, la probité et l'amour de la justice ..." (7). Dans l'Andante maestoso, il reprend ce thème sous une forme sarcastique : les dénonciateurs de la Feuille rouge se plaignent dans leur requête au Ministre de "ces républicains excessifs qui ne font que prêcher la vertu, la probité, l'incorruptibilité et le désintéressement" et font appel à son aide afin de triompher de "leurs principes chimériques" (8).

Cette conception à la fois politique et morale de la fonction publique constitue le point de départ idéologique du combat de Görres. Dans la seconde partie de sa Profession de foi, il justifie sa campagne de journaliste dans un long développement consacré à l'administration rhénane (9). "Je crois, écrit-il, que nous sommes encore loin de voir tous les postes subalternes occupés par des patriotes honnêtes et irréprochables, que la mauvaise attribution des postes est, avec la guerre, la cause des maux innombrables qui nous accablent, et qu'une réforme tendant

(6) Cf. GGS I,229 (Gang der neuen Organisation). Görres définit comme suit le terme de patriotes dans les Resultate (GGS I,659): "die Patrioten, das ist Leute, die überzeugt von den Vorzügen der republikanischen Form alles aufbieten, um dieser Form auf Kosten der despotischen allgemeinen Eingang zu verschaffen".
(7) Cf. GGS I,79.
(8) Cf. GGS I,256.
(9) Cf. R.Bl. II,2 = GGS I,225 - 227.

à une constante amélioration est par conséquent le but que tous les républicains doivent poursuivre." Trop de postes administratifs, estime-t-il, sont encore aux mains "de royalistes, d'intrigants, de ganaches, de fripons, de voleurs, d'exploiteurs et de sangsues avides d'or" qui "corrompent l'esprit public ..., empoisonnent la moralité publique par leur immoralité, soulèvent l'indignation des populations par leurs rapines, et portent un préjudice indicible à la bonne cause". Le progrès politique exige une lutte sans merci contre des éléments corrompus qui discréditent l'idéal républicain aux yeux du peuple.

Un rôle particulier incombe dans ce domaine à la presse. Grâce à la liberté d'expression garantie par la constitution - qui est aux yeux du journaliste révolutionnaire "un des piliers principaux du grand édifice de notre liberté politique" - le peuple dispose d'une arme qui lui permet de défendre sa liberté contre toute usurpation du pouvoir : "la publicité". Il ne doit s'en laisser frustrer à aucun prix. C'est dans ce contexte qu'apparaît pour la première fois chez Görres, dans le 5ème cahier décadaire de la Feuille rouge, la notion d'opinion publique (10). Cette dernière est le truchement par lequel s'exprime le sentiment du peuple. Il appartient à la presse de s'en faire l'interprète, d'en être l'organe.

La notion d'opinion publique a chez le jeune Görres des contours fort imprécis. Au début du moins, elle constitue avant tout un élément tactique dans son combat. Les idées politiques qu'il défend ne sont pas partagées par l'opinion courante, et ses tendances jacobines le portent à prôner l'énergie et la fermeté dans l'application des principes républicains, quelque fortes que fussent les oppositions. En fait, il ne prête à l'opinion publique sa voix de journaliste révolutionnaire que dans la mesure où son action politique peut y trouver un appui.

(10) R. Bl. I,5 du 10 germinal an VI (30 mars 1798), article Ankündigung = GGS I, 125 - 129 (cf. notamment p. 126).

En revanche, sa conception de la valeur éducative et morale de la publicité fait partie intégrante de sa philosophie politique. Elle a ses racines dans la pensée de l'Aufklärung et se situe dans le prolongement d'une tradition dont Schlözer, Wekhrlin et Kant sont les représentants les plus marquants (11). La publicité apparaît à Görres comme "un levier puissant qui met en mouvement le monde des esprits" (12). Sa tâche essentielle consiste, bien entendu, à éclairer le public intellectuellement et politiquement. Mais il lui incombe également de contrôler dans l'intérêt général la gestion des affaires publiques. C'est là un droit que les citoyens tiennent des principes républicains. "Tout fonctionnaire public est le représentant de quelque attribut de la souveraineté populaire, et de ce fait il doit rendre compte à ceux qu'il représente de tous les actes qu'il accomplit en cette qualité",déclare Görres dans son Glaubensbekenntnis (13). La presse est l'intermédiaire par lequel le contrôle des pouvoirs par les citoyens peut s'exercer. "Je crois, est-il dit dans le même article, qu'en attendant le moment où tous nos fonctionnaires publics seront honnêtes pour la simple raison qu'ils veulent l'être, il faut trouver, pour remplacer les principes qui leur font défaut, un succédané qui les incite à agir honnêtement parce qu'ils sont tenus d'agir ainsi. Ce succédané, c'est la publicité (14)." La crainte d'être mis en accusation devant "le tribunal de la publicité","le tribunal de l'opinion publique" (15) maintiendra les faibles dans le chemin du devoir et fera hésiter les mauvais à transgresser la légalité. La tâche de démasquer impitoyablement les fonctionnaires malhonnêtes est assignée à la presse dès l'Introduction du premier numéro de la Feuille rouge (16).

(11) Cf. à ce sujet Fr. SCHNEIDER, Pressefreiheit und politische Öffentlichkeit, Berlin, 1966 (notamment les pages 86 à 100).
(12) Cf. GGS I,76.
(13) Cf. GGS I,227.
(14) Cf. GGS I,226.
(15) Le premier terme figure dans Rbz. II,2 (cf. GGS I,443), le second dans R.Bl. I, 7-9 et dans Rbz. II,1, II,2, II,3 et III,1-2 (cf. GGS I, p. 176, 412, 443, 468 et 499).
(16) Cf. GGS I,76 : "Den Bösewicht, den das Schwert des Gesetzes nicht erreicht, prangert sie unbarmherzig; ihr Falkenauge ... entlarvt das Verbrechen und gibt es dem öffentlichen Hohne preis."

Görres est trop avisé pour se dissimuler les graves abus auxquels peut conduire une telle conception de la publicité. Pénétré de la responsabilité morale du journaliste, il exige de lui une parfaite intégrité dans l'exercice de son métier. Il juge nécessaire à diverses reprises d'affirmer solennellement la droiture de sa ligne de conduite. "L'impartialité au sens le plus rigoureux du terme est ma première loi, l'amour de la vérité est la seconde, et dans ma carrière l'intrépidité est pour moi une compagne inséparable parce que j'ai conscience d'agir en honnête homme, sans arrière-pensées", déclare-t-il dans sa Profession de foi (17). Le journaliste républicain revendique le droit de parler, en homme libre, "un langage de vérité et de franchise à ceux entre les mains desquels il a déposé sa part de la grande masse de la souveraineté populaire" (18). C'est dans son intransigeance politique et morale que le polémiste de la Feuille rouge et du Rübezahl a puisé le courage de livrer le difficile combat sur deux fronts dont nous allons évoquer maintenant les péripéties et les conséquences.

(17) Cf. GGS I,226.
(18) Cf. GGS I,78.

2.

Les épisodes marquants de la campagne contre l'administration.

Le déclenchement des hostilités. Leur caractère.

La Feuille rouge s'affirme d'emblée comme un journal de combat. L'adresse des fédérés aux autorités constituées, en même temps qu'elle formule leurs revendications politiques avec force, laisse percer une méfiance ombrageuse (1). Après une phase d'attente et d'observation de quelques décades, Görres annonce la lutte dans le 5ème cahier du Rotes Blatt daté du 10 germinal an VI (30 mars 1798), dans l'article Ankündigung déjà mentionné. S'étonnant qu'aucun journal rhénan n'ait encore osé se faire le porte-parole de l'opinion publique, il s'écrie: "Avons-nous donc sombré dans une totale servilité d'esprit? Notre sort heureux ou malheureux nous est-il donc tout à fait indifférent et sommes-nous entièrement insensibles à la justice et à l'injustice, à la bonne cause, à la vertu et au vice? Ou bien est-il si dangereux de parler le langage de la verité?" Sa revue décadaire le mettant à même d'accomplir "ce que la bonne cause exige de chacun de ses partisans", il dénoncera désormais dans son journal "tous les attentats contre la liberté et le républicanisme" perpétrés par "des fonctionnaires publics et des corps administratifs". Pour la première fois, la nouvelle administration est directement mise en cause : "Toutes les prétentions inadmissibles des nouvelles autorités constituées, tous les agissements illicites excédant les limites de leurs pouvoirs, tous les actes attentatoires à la liberté commis par elles seront signalés ici ... Nous analyserons toutes les mesures émanant d'elles qui mériteront examen, nous les soumettrons à une critique raisonnable, nous mettrons équitablement en lumière ce qui nous paraîtra salutaire et approprié, nous blâmerons comme il convient ce qu'elles contiendront de nuisible, d'anti-républicain." En s'engageant dans cette voie Görres est fort conscient des risques qu'elle comporte. "Je sais bien, écrit-il (2), qu'en déclarant

(1) Voir plus haut p. 127 sq.
(2) Pour les citations de cet alinéa, cf. GGS I, 127 - 128.

ainsi la guerre à tous les despotes, grands et petits, puissants ou impuissants, à tous les exploiteurs, suceurs de sang, égoïstes, malfaiteurs, usurpateurs, imbéciles et ânes bâtés, j'aurai à soutenir un dur combat. Eh bien, soit! Pour la bonne cause je suis prêt à n'importe quel sacrifice, même s'il me touche de très près." Et il ajoute, comme pour se rassurer: "L'expérience de notre temps a montré que la bonne cause finit toujours par triompher, - j'espère que je ne serai pas une exception à cette règle."

C'est dans un supplément à sa revue, intitulé Anzeiger zum rothen Blatt, que Görres déclenche les hostilités. Il en joint le premier numéro au 6ème cahier décadaire de la Feuille rouge, celui du 20 germinal (9 avril 1798); le deuxième et dernier numéro de l'Anzeiger paraît à part en floréal. Puis, à partir du moment où son périodique devient mensuel (3), Görres continue sa campagne dans la revue elle-même en ouvrant à cet effet la rubrique Gang der neuen Organisation. La lutte contre l'administration occupe dans son journal une place de plus en plus large et va prendre un tour d'une âpreté croissante. Elle atteindra son point culminant dans le numéro de juillet 1799 du Rübezahl et dans la longue Adresse des patriotes du département de Rhin-et-Moselle au Corps législatif qu'il joint à ce dernier cahier de sa revue révolutionnaire.

Görres mène cette campagne au nom des patriotes et avec leur soutien actif (4). Il est renseigné et documenté par d'anciens fédérés qui constituaient un réseau assez sûr dans le département, en particulier dans les municipalités de canton. Il dispose d'autre part d'informations qui prouvent qu'il avait des intelligences dans les bureaux de l'Administration centrale, voire dans ceux du Commissaire du gouvernement à Mayence. Dans

(3) Voir plus haut page 130.
(4) Après la suspension du commissaire Sta (voir ci-après), Görres remercie les patriotes qui l'ont documenté et leur attribue tout le mérite de ce succès : "Ich war bloß Referent in einer Sache die durch die Beharrlichkeit der Ankläger auch ohne meine Zwischenkunft gelungen wäre (GGS I,265)."

son Andante maestoso, Görres prête à ses dénonciateurs ces récriminations indignées : "Il tient à sa solde et commande toute une bande d'espions, des canailles de son espèce, qui sont constamment à nos trousses, épient toutes nos démarches, pénètrent dans nos conventicules les plus secrets, voient à travers tous les paravents et toutes les palissades derrière lesquels nous nous abritons et lui rapportent tout sur l'heure (5)."

La campagne de Görres contre la nouvelle organisation paraît simple à caractériser: elle s'élargit, passant des affaires municipales et départementales à des critiques touchant l'ensemble des départements rhénans (6), et elle se généralise, les accusations portées d'abord contre des fonctionnaires isolés se transformant en un réquisitoire contre tout un système. Mais les multiples implications que comportent les divers épisodes de cette lutte la rendent en réalité très complexe. C'est ainsi que les accusations lancées dans l'Indicateur contre des fonctionnaires de l'Administration centrale du département mettaient en cause la responsabilité de cette dernière et que la composition de la nouvelle municipalité de Coblence provoqua un conflit qui opposait les patriotes à la politique même du Commissaire du gouvernement Rudler.

C'est seulement dans la mesure où elle a eu des répercussions sur l'évolution personnelle de Görres que sa campagne contre des membres de l'administration locale intéresse notre étude. Nous nous bornerons donc à en relater brièvement les épisodes particulièrement significatifs en raison de leur portée politique.

(5) Cf. GGS I,254. Remarquons à ce sujet que Görres était informé avec précision de ce qui se passait à l'administration centrale de Coblence. Les renseignements provenant du Commissariat de Mayence dont les plus intéressants concernaient des affaires gouvernementales dont peu de fonctionnaires avaient connaissance, ne présentaient pas toujours le même degré d'exactitude. Ainsi Görres fait-il état (cf. Rbz. II, 1 = GGS I,411) d'instructions du Ministre de la Justice au Commissaire du gouvernement relatives à une interdiction éventuelle du Rübezahl qui ne correspondent pas à la teneur exacte de la lettre du Ministre.
(6) A la fin de l'article Ankündigung (cf. GGS I,129), Görres avait déjà annoncé que la sphère d'action de l'Anzeiger ne se limiterait pas au département de Rhin-etMoselle, mais s'étendrait à tous les départements voisins.

L'offensive contre les opportunistes.

L'Indicateur de germinal s'ouvre sur une affaire locale d'un intérêt politique d'autant plus incontestable qu'elle offre un exemple typique de la lutte des patriotes contre les opportunistes. Depuis octobre 1797, la municipalité de Coblence avait été un bastion des Cisrhénans. Or, lors de la mise en place de la nouvelle organisation, l'administration centrale du département, en accord avec le Commissaire du gouvernement et conformément à la ligne politique tracée par lui, voulut imposer à la présidence de la municipalité un ancien administrateur électoral, l'ex-conseiller aulique F.J. Schmitz. Les fédérés ressentaient ce choix comme une véritable provocation. Ils reprochaient en effet à Schmitz d'avoir trahi leur confiance à un moment crucial pour le mouvement cisrhénan (7). Le 15 septembre 1797, cet homme influent avait fait paraître dans le Koblenzer Intelligenzblatt une déclaration dans laquelle il s'était désolidarisé de toute action subversive et avait sévèrement condamné la campagne cisrhénane. Aussi les patriotes pressentis refusèrent-ils fermement de siéger à ses côtés. Quatre conseillers peu marqués politiquement furent alors désignés pour former avec lui la nouvelle administration municipale. Celle-ci fut installée le 20 germinal (9 avril 1798) et Schmitz appelé à sa présidence. Aussitôt Görres se lança dans la mêlée en reproduisant dans son journal la déclaration mentionnée plus haut (8), dans laquelle le double jeu de l'ancien Hofrat transparaissait assez nettement. Il semble bien que les remous provoqués par cet article aient déterminé le changement d'attitude du Commissaire du gouvernement qui intervint dès le 17 avril pour que le nouveau président fût sollicité de donner sa démission. (9)

(7) Au printemps de 1797, le Hofrat Schmitz, qui passait alors pour républicain, a joué à Bonn où il était chargé de défendre les intérêts de la ville de Coblence un rôle qui demeure assez obscur. Hoche le tenait pour un "agent des princes", l'accusait d'influencer la régence de Bonn dans un sens anti-français et le fit même expulser de Bonn le 9 juin 1797.
(8) Le début figure dans l'Indicateur de germinal, la suite dans R.Bl. I,7-9 (= GGS I,140 et 179-180). La fin n'a pas paru.
(9) Voir la documentation dans HANSEN, Quellen IV,600 - 605.

Le règlement du conflit fut cependant retardé par les tergiversations de l'administration centrale de Coblence et ce n'est que le 19 mai, à la suite d'une entrevue avec une délégation de patriotes, que Rudler mit fin par arrêté aux fonctions municipales de Schmitz. En commentant ces événements dans le cahier de fructidor de la Feuille rouge, Görres put annoncer un nouveau succès: en messidor, trois des conseillers opportunistes nommés en germinal avaient été remplacés par des fédérés et "ainsi avait commencé à nouveau la dynastie des patriotes" (10).

L'affaire Sta.

C'est également dans le premier numéro de l'Indicateur que Görres déclencha sa campagne contre les fonctionnaires corrompus et qu'il engagea la lutte contre un fonctionnaire d'autorité, le citoyen Sta, commissaire du pouvoir exécutif auprès de l'administration centrale du département de Rhin et Moselle. Les malversations de cet homme "avide, sans honte et insensible à la voix de l'honneur" (11) ne constituaient pas seulement aux yeux des patriotes un cas de corruption particulièrement scandaleux du fait qu'il s'agissait d'un représentant du pouvoir, elles leur apparaissaient d'un point de vue plus général comme un symptôme alarmant du "système d'exactions qui, né du tumulte de la guerre, cherchait à s'implanter même maintenant où le calme de la paix et de la légalité était revenu" (12). En leur nom Görres va dénoncer dans son périodique avec une sorte de rage

(10) Le 23 mars 1798, Rudler avait donné aux quatre commissaires du pouvoir exécutif auprès des administrations centrales, conformément aux directives du Directoire, des instructions en vue de faire signer par les habitants des départements rhénans des adresses réclamant la réunion de leur pays à la République française. Cette campagne se prolongea jusqu'aux premiers jours de juillet. C'est à la suite du refus de la municipalité de Coblenc d'ouvrir des listes de souscription que Rudler fit révoquer fin juin trois des conseillers nommés en avril avec son approbation. Voir HANSEN, Quellen IV, 714 - 717.
(11) Cf. GGS I,536 (Adresse des patriotes au Corps législatif, texte français).
(12) Cf. l'Indicateur de floréal, GGS I,147 (note de Görres).

exaspérée les agissements de ce commissaire qui, ayant entrepris une tournée à travers les cantons de son département sous prétexte de s'informer de l'esprit public (13) et d' "engager les habitants de ce pays à émettre leur voeu pour la réunion" (14), en profitait pour se faire verser des indemnités abusives par les municipalités, se livrer au trafic d'influence et extorquer de l'argent spécialement aux couvents. Bien renseigné, le journaliste ne tarda pas à démasquer le but principal de ce voyage qui était la mise en route d'amples spéculations sur la vente des biens nationaux (15). D'un numéro à l'autre de la Feuille rouge les charges contre Sta s'accumulaient, mais il fallut des mois avant que le Directoire ne s'émût. Dans le cahier de thermidor, Görres s'indigna que l'enquête ouverte par le Ministre de la Justice tardât tant à être suivie de sanctions et qu'un personnage aussi notoirement corrompu demeurât toujours en place. Et il n'hésita pas à poser, fût-ce avec quelque précaution dans la forme, la question de l'intervention éventuelle de hautes protections grâce auxquelles Sta se flattait d'être à l'abri de toute poursuite et croyait pouvoir braver ses accusateurs avec une assurance cynique (16). Le 26 thermidor (13 août 1798), le Directoire finit toutefois par prendre un arrêté de suspension contre Sta. Dans le cahier de fructidor Görres relata le dénouement de l'affaire et félicita les patriotes de leur succès (17).

(13) Cf. GGS I,141.
(14) Cf. GGS I,176. En fait, Sta observa une inaction totale et il fallut des rappels réitérés de Rudler pour qu'il envoyât enfin des instructions aux commissaires locaux les 15 et 31 mai.
(15) Cf. GGS I, p. 147 et p. 208.
(16) Cf. GGS I,237 : "... wie er im Vertrauen auf höheren Schutz höhnend auf die, die seine Verbrechen enthüllten, herabsieht". Sta était en effet recommandé par le Directeur Merlin de Douai et le ministre Lambrechts, et Rudler le ménageait manifestement.
(17) L'arrêté stipulait que Sta serait traduit en justice. Mais, en accord avec Lambrechts, Rudler préféra limiter le scandale et il demanda à Sta de démissionner. Après avoir adressé sa lettre de démission au Commissaire du gouvernement le 29 août, ce dernier quitta précipitamment Coblence. Dans l'Adresse au Corps législatif Görres notera avec amertume que "le voleur fut éloigné", mais tardivement "pour être plus avantageusement placé ailleurs" (I,536).

La campagne contre l'administration centrale.

Après avoir commencé par dénoncer des cas individuels de corruption, dont celui du commissaire Sta était le plus choquant, Görres ne tarda pas à étendre ses attaques au fonctionnement même de l'administration (18). Dans les numéros de thermidor et de fructidor de la Feuille rouge, il lança une offensive de grande envergure contre toute l'administration centrale du département de Rhin-et-Moselle en traçant dans la rubrique Marche de la nouvelle organisation un tableau impitoyable de l'administration départementale et cantonale (19).

Dans l'esprit de sa Profession de foi (dont la partie relative à la fonction publique précède immédiatement le premier de ces articles), Görres commence par rappeler les qualités d'intégrité morale et de fermeté de caractère requises des administrateurs républicains, l'esprit d'équipe et le désintéressement qui doivent les animer au service de l'intérêt public. Puis il oppose à ce portrait idéal le comportement réel de l'administration centrale du département. Il dénonce les rivalités, l'esprit d'intrigue et les querelles de clan qui sévissent en son sein et sont la cause des dissensions continuelles qui entravent la marche des affaires (20). Il accuse en outre ses membres de pratiquer le népotisme et de disposer des places en faveur d'individus dévoués à leur personne, quitte à écarter des gens compétents et des patriotes probes et bien intentionnés, si bien qu'on trouve "des imbéciles fieffés", voire des aristocrates notoires "aux postes les plus lucratifs" (21). Ainsi, par ses conflits internes et par ses agissements, cette administration offre-t-elle un spectacle scandaleux qui n'a rien à envier aux moeurs de l'ancienne cour.

(18) Dès floréal, l'administration des forêts est l'objet de vives critiques dont il sera question plus loin, page 194.
(19) Cf. GGS I, 228 sq. et 264 sq.
(20) Görres fait un récit vivant et circonstancié de ces conflits qui intéresse l'histoire de l'administration rhénane sous le 2ème Directoire plutôt que l'histoire des idées.
(21) Cf. GGS I,266.

Quant à la gestion même des affaires, Görres accusait l'administration centrale du département de manquer de compétence : en raison de sa composition, elle ne possédait pas dans son ensemble une connaissance suffisante du pays, de ses habitants et de ses ressources, condition indispensable de toute bonne administration (22). Cette critique visait plus particulièrement le président Champein qui avait la haute main sur le bureau des contributions et l'administrateur Godon qui dirigeait celui de la police. Görres déplorait que la direction de ces services qui exigeaient justement la connaissance la plus poussée des problèmes régionaux eût été confiée à des fonctionnaires d'origine française qui ignoraient tout de la situation locale. Les deux administrateurs ainsi mis en cause et désignés comme les principaux responsables de la carence administrative répliquèrent en dénonçant le rédacteur de la Feuille rouge aux autorités gouvernementales et en réclamant la suppression de sa revue (23). En réponse à cette dénonciation, Görres publia une satire cinglante sous le titre Andante maestoso (24). Dans ce texte il fait dire aux requérants qu' "ils conviennent que l'administration du département de Rhin-et-Moselle, vu les connaissances qu'elle possède des conditions locales, pourrait tout aussi bien administrer la Nouvelle-Zélande" (25). Or, les difficultés qui avaient surgi à la suite de la nouvelle contribution imposée aux départements rhénans par le Commissaire du gouvernement (26) venaient de faire ressortir avec éclat les conséquences dramatiques que peut entraîner l'incompétence des autorités responsables.

(22) Cf. GGS I,229. Définissant les qualités morales et les connaissances que doivent posséder les administrateurs, Görres dit: "Genaue Kenntnis des Terrains, das sie verwalten, seiner Bevölkerung und seiner Fruchtbarkeit, des Vermögensstandes der Bürger, die ihrer Sorgfalt anvertraut sind, ist das erste Requisit..." Il déplore qu'aucun des trois administrateurs rhénans ne fût originaire de l'ancien électorat de Trèves, noyau du département.
(23) Voir plus haut page 131.
(24) Cf. GGS I, 253 - 256. Voir plus loin p. 202 sq.
(25) Cf. GGS I,253.
(26) Par arrêté du 27 ventôse (17 mars 1798), Rudler avait fixé la contribution pour l'an VI des quatre nouveaux départements à douze millions et demi de livres.

La campagne pour une répartition équitable de la contribution.

La question de la contribution de l'an VI va donner à la campagne de Görres contre l'administration une dimension nouvelle. Elle concernait en effet l'ensemble des territoires rhénans et ses répercussions inspirèrent à l'ancien Cisrhénan l'ambition d'une action étendue solidairement aux quatre départements. Aussi n'est-il pas surprenant que ce point de sa polémique ait tout particulièrement inquiété les bureaux du Commissaire du gouvernement.

Görres jugeait excessivement lourde la contribution imposée par Rudler : elle excédait manifestement les possibilités d'un pays épuisé, et la répartition inéquitable qui en avait été effectuée à tous les échelons par l'administration en aggravait encore le poids. Les mesures adoptées et leurs conséquences sont caractérisées ainsi dans l'Adresse au Corps législatif (27): "Bientôt après l'organisation, les contributions de l'an VI furent demandées, on en fit dans le Bureau du Commissaire du gouvernement une première répartition sans aucune connaissance de cause ni des localités, basée sur le seul hasard et contre tout bon sens (28). L'administration ne fit pour prévenir ou remédier à cet abus que de s'offrir à donner sous cinq jours une sous-répartition qui, depuis quinze mois, est encore un problème à résoudre (29). Pour tenir sa promesse elle fit un travail qui, plus encore que celui sur lequel il était basé, fut un chef d'oeuvre d'ignorance financière; le poids le plus malproportionné greva le cultivateur et le citoyen, le mécontentement fut général et la belle période de l'organisation n'exista plus."

(27) Cf. GGS I, 536 (texte français).
(28) La quote-part du département de Rhin-et-Moselle fut fixée par les services du Commissariat à 2,6 millions de livres.
(29) L'administration centrale de Rhin-et-Moselle eut à effectuer en cinq jours la sous-répartition sur les 31 cantons du département. L'administrateur Vanrecum en souligna les difficultés dans un article destiné à défendre l'administration centrale contre les critiques de la Feuille rouge et qui parut dans le premier cahier du Rübezahl. Dans le commentaire qu'il y ajouta, Görres souligna de choquantes inégalités dans la répartition entre les cantons et soutint avec intransigeance que les administrateurs auraient dû offrir leur démission plutôt que d'accepter un délai trop court.

Emu par "les scènes de misère et de désespoir" qui se multiplient dans le pays, Görres forme alors le projet d'engager une action directe en mobilisant les bonnes volontés au niveau des administrations cantonales et communales. A cette fin, il invite les patriotes des municipalités de canton, par un avis de concours, la fameuse Preisaufgabe qu'il fait paraître dans le numéro de fructidor de la Feuille rouge (30), à lui fournir toutes les informations nécessaires sur la sous-répartition de la contribution entre les communes ainsi qu'un état portant sur le nombre d'habitants, les bien-fonds, les ressources et les dettes de ces communes. Il demande à connaître en outre, comme point de comparaison particulièrement utile, le taux de la contribution levée par Hoche sur les mêmes terres. Il désire enfin que lui soient signalés les cas individuels les plus dramatiques. Un dossier circonstancié établi à l'aide de ces renseignements devait être transmis au Commissaire Rudler et au Directoire afin de prouver clairement l'impossibilité pour le département de Rhin-et-Moselle de s'acquitter de cette imposition,"fût-ce au prix de la ruine totale des contribuables"(31).

En fait, Görres nourrissait une ambition plus vaste. Il espérait pouvoir constituer à l'aide des renseignements fournis par cette enquête une sorte de tableau général des charges fiscales supportées par les territoires rhénans. Il avait pleinement conscience que les données statistiques devaient être aussi complètes que possible et porter sur l'ensemble du pays pour qu'on pût en tirer des comparaisons pertinentes et des conclusions fondées. Aussi orienta-t-il dans ce sens son appel de la Preisaufgabe. "Pour obtenir ce panorama général, écrit-il, j'étends la portée du concours aux quatre départements et j'invite solennellement tous les fonctionnaires publics qui sont en mesure de répondre au plus pressant de mes voeux à y participer

(30) Cf. R.Bl. II, 3 = GGS I, 261 - 264.
(31) Le bien-fondé des critiques de Görres ne paraît pas contestable. La difficulté de faire rentrer les impôts fut telle que sur la proposition de Rudler lui-même le Directoire diminua la contribution de l'an VI dont le Commissaire du gouvernement Marquis annonça la réduction à 10 millions le 30 mars 1799. La quote-part de Rhin-et-Moselle fut ramenée de 2,6 à 1,6 millions.

au nom de leur patrie écrasée et de l'humanité souffrante."

Les résultats du concours allaient lui apporter une amère déception. N'ayant pas reçu un nombre satisfaisant de réponses dans le délai d'un mois primitivement imparti aux concurrents, c. à d. avant la fin de vendémiaire (21 octobre 1798), il annonça dans le numéro de brumaire du Rübezahl que l'échéance était prorogée jusqu'à fin frimaire (20 décembre) (32). En fait, il ne se faisait plus guère d'illusions. Les intérêts locaux et régionaux étaient à la fois trop divergents et trop puissants pour que le concours ouvert par son journal ne suscitât pas méfiance et réserve. L'administration centrale du Mont-Tonnerre n'avait pas tardé à interdire le concours sur son territoire et les rédacteurs du journal républicain de Mayence Der Beobachter vom Donnersberg avaient refusé l'insertion de son questionnaire. L'administration centrale de la Roer avait imité celle du Mont-Tonnerre. Celle de la Sarre (dont l'un des membres était Gerhards) fut seule à montrer de la bonne volonté.

La récolte fut maigre : 9 cantons seulement sur 31 de son propre département et 2 de la Sarre répondirent à l'enquête. En publiant une partie des réponses obtenues dans le numéro de pluviôse du Rübezahl (33), Görres reconnut l'échec de sa tentative. "Si j'ai hésité jusqu'ici à communiquer ce résultat, dit-il, cette hésitation était motivée par cette sorte de réticence instinctive qu'on éprouve chaque fois qu'on doit déclarer publiquement : voici encore un espoir déçu, une entreprise manquée." Il ne pouvait que se rendre à l'évidence: son dessein de réunir les républicains des départements rhénans dans une action commune avait avorté (34).

(32) Cf. GGS I,335.
(33) Cf. Resultat der Preisaufgabe, GGS I, 432 sq. La fin de l'article n'a pas paru.
(34) La campagne de Görres contre le mauvais fonctionnement de l'administration centrale de Coblence, appuyée par les patriotes, resta sans effet. Champein finit par être écarté en mars 1799, mais les actes ne permettent pas de dire si c'est à la suite des accusations portées contre lui par Görres ou d'autres plaintes. Après avoir été membre du bureau central de Paris, Champein revint à Bonn comme sous-préfet en été 1800.

Les scandales de l'administration forestière.

Le début de l'offensive de Görres contre l'administration est marqué par une attaque contre l'administration départementale des forêts. Dès le numéro de floréal de la Feuille rouge, il publia les critiques sévères formulées par "un homme du métier" au sujet des pratiques de cette administration qu'il jugeait préjudiciables à l'intérêt général (35). Amplifiant le débat dans un bref préambule à la lettre de son correspondant, Görres dénonça les méfaits commis dans l'exploitation forestière en général et jeta un cri d'alarme. "Si les malversations et les dilapidations ont des conséquences nocives dans tous les autres secteurs de l'économie nationale (36), dans celui-ci le préjudice causé est irréparable", affirma-t-il pour démontrer l'urgence d'une action. Il comptait manifestement que, dans ce domaine où la gabegie était générale, sa campagne aurait un retentissement dans l'ensemble du pays. Aussi exprima-t-il en thermidor son désappointement de n'avoir reçu aucune information des départements voisins et s'exclama-t-il: "Un mauvais génie lie toutes les langues; .... nous méritons notre sort! (37)" Plus tard, au plus fort de la bataille, la dévastation des forêts lui inspirera une satire allégorique intitulée Fragments entomologiques: description de divers insectes nuisibles des forêts et instructions relatives à leur destruction (38).

Dans les quatre derniers cahiers du Rübezahl cette campagne allait se développer avec ampleur en prenant un tour personnel. Le nom du responsable de l'administration forestière dans le département de Rhin-et-Moselle, l'inspecteur en chef des eaux et forêts Pioc, avait été mentionné dès l'article de floréal. Mais c'est seulement dans le numéro de nivôse du Rübezahl que Görres

(35) Cf. GGS I, 171 - 174. Les critiques des patriotes concernaient notamment l'organisation des enchères qui favorisait les grandes entreprises et facilitait la corruption. D'autres plaintes à ce sujet sont publiées dans R.Bl. II,2 et Rbz. I,2 et II,1.
(36) Le jeune Görres applique couramment le terme de nation au peuple rhénan; c'est de l'économie rhénane qu'il s'agit ici.
(37) Cf. GGS I,238.
(38) Cf. Rbz. II,2 = GGS I, 423 - 429.

commença à publier les pièces essentielles du dossier accablant qu'un patriote, l'inspecteur Jaeger, avait réuni contre son chef départemental et transmis au Commissaire du gouvernement. Malgré les faits de concussion et de détournement de fonds qui étaient reprochés à Pioc dans ce rapport et dans les articles du Rübezahl, les accusations formulées contre lui restèrent sans suite, et Görres protesta avec véhémence contre les lenteurs de l'enquête administrative et contre l'impunité dont semblait assuré celui qu'il appelle dans le dernier numéro de son périodique "la créature d'un directeur" (39) et dans l'Adresse des patriotes au Corps législatif "une des créatures les plus abjectes de Merlin de Douai" (40). Il fallut la chute de ce dernier et l'entrée en fonctions du nouveau gouvernement directorial issu du 30 prairial pour que la gestion de Pioc fût soumise au contrôle d'une commission d'enquête et qu'il quittât son poste (41). Le périodique de Görres avait alors cessé de paraître. En tant que journaliste et porte-parole des patriotes, Görres s'est heurté dans cette affaire à la mauvaise volonté et à l'inertie des autorités responsables et cet insuccès a fortement contribué à renforcer son attitude critique à leur égard.

(39) Cf. GGS I, 499 et 504. Görres est d'autant plus indigné que des sanctions sont prises contre ... l'inspecteur Jaeger qui est licencié ainsi que deux employés de l'administration forestière du département qui avaient témoigné contre Pioc. Ce protégé de Merlin n'avait même pas l'âge de 25 ans légalement requis pour la fonction publique.
(40) Cf. GGS I,538.
(41) Dans le dernier numéro du Rübezahl (cf. GGS I,504),Görres avait dénoncé "les dévastations indescriptibles, les escroqueries et les exactions révoltantes" commises par Pioc dans le secteur d'Ehrenbreitstein où le commandement militaire l'avait chargé d'assurer les fournitures de bois nécessaires à la forteresse. Reprises dans l'Adresse, ces accusations déclenchèrent une enquête du nouveau gouvernement. Une commission instituée par le ministre de la Guerre établit que Pioc et son secrétaire Gautier avaient commis un détournement de 200 000 francs. Les coupables réussirent à se soustraire par la fuite aux poursuites ordonnées contre eux (automne 1799).

L'appel au Commissaire du gouvernement Marquis.

Succédant à Rudler comme Commissaire du gouvernement dans les départements rhénans (42), J.J. Marquis annonça son entrée en fonctions le 26 mars 1799 par une proclamation. Aussitôt Görres inséra dans le numéro de ventôse du Rübezahl qui allait paraître une longue adresse Au citoyen Marquis (43). Dans ces pages d'un républicanisme exigeant, il brossa un tableau sombre du climat qui régnait dans les pays du Rhin, exposa au nouveau Commissaire les raisons de l'insatisfaction profonde des patriotes et formula leurs revendications essentielles.

Le moment était particulièrement critique (44). En quelques phrases saisissantes, Görres évoque la situation : "Le début d'une nouvelle guerre, qui s'annonce plus sanglante et plus dévastatrice encore que celle qui venait à peine de s'éteindre, fait surgir à nouveau sous la pression des circonstances une source abondante de maux innombrables, menace de nous livrer à nouveau au supplice de l'incertitude et à l'arbitraire du despotisme militaire, ranime les espoirs du fanatisme politique et religieux et redonne courage à tous ceux qui n'aperçoivent de salut que dans le retour aux vieilles abominations (45)." D'autre part, la nouvelle organisation a dressé contre elle l'opinion unanime: "L'enthousiasme des républicains s'est évanoui", tant leur déception a été grande, et l'esprit public est tombé à zéro.

(42) Nommé commissaire à l'armée du Danube, Rudler cessa ses fonctions dans les pays rhénans le 21 février 1799.
(43) Cf. GGS I, 457 - 464 : An den Bürger Marquis, beim Antritte seiner Funktionen als Regierungskommissair in den vier neuen Departementen. L'article est écrit au nom des patriotes; comme toujours dans ce cas, il n'est pas signé.
(44) A la suite de l'entrée en guerre des forces de la 2ème coalition, le printemps et l'été de 1799 furent désastreux pour les armées françaises. Le 25 mars, l'armée du Danube sous les ordres de Jourdan fut battue par l'archiduc Charles à Stockach, au NO du Lac de Constance, et dut se replier sur le Rhin. D'avril à août, une série d'échecs entraînèrent la perte de l'Italie et d'une grande partie de la Suisse. Les négociations de Rastatt furent rompues fin avril.
(45) Cf. GGS I,460.

Devant la gravité de la situation, les patriotes reportent leurs espoirs sur la personne de Marquis. Le désappointement que leur a causé la gestion de Rudler se fait jour dans les critiques virulentes que Görres lance contre la nouvelle organisation. Il exhorte le nouveau Commissaire du gouvernement à porter son attention et ses efforts avant tout sur deux secteurs essentiels: l'administration et les tribunaux.

Le passage d'une âpreté caustique dans lequel il s'élève contre les agissements des fonctionnaires indignes fait apparaître toute l'administration comme fortement gangrenée. Il s'attaque avec véhémence à "la bande de harpies" qui abusent de leurs fonctions "pour édifier leur fortune sur la ruine de l'Etat et celle de leurs administrés" et qui corrompent par leur exemple la moralité publique. La politique aussi bien que la morale "exigent avec une impérieuse nécessité" qu'il soit mis fin à ces abus criants, et Görres adjure le représentant du gouvernement de livrer un combat sans merci à la corruption(46).

Une tâche non moins urgente requiert en outre ses soins vigilants : le bon fonctionnement de la justice. En abordant pour la première fois ce sujet, Görres fait écho à des requêtes adressées à plusieurs reprises par des juges d'origine rhénane des tribunaux de Coblence au Commissaire Rudler (47). Dans les départements rhénans, expose-t-il, les fonctions de juge exigent, outre l'intégrité, une compétence étendue aux conditions locales et la connaissance de l'allemand. Il n'est pas admissible que "dans

(46) Cf. GGS I,462: "Erdrücken Sie mit der ganzen Macht Ihres Ansehens diese verderbten Erzeugnisse eines verderbten Jahrhunderts... Krieg auf Vertilgung sei Ihre Losung ... So will es das Gouvernement, das Sie uns zusandte, so will es das Volk, zu dem Sie gesandt wurden und dessen Stimme bei Ihnen Gewicht haben soll, so will es Ihre Pflicht, der Sie Folge leisten müssen".
(47) Cf. notamment leur requête du 9 vendémiaire an VII (30 sept. 1798): "comme les plaidoyers par-devant les tribunaux des quatre nouveaux départements se font tantôt en langue française, tantôt en langue allemande, la connaissance de ces deux langues est indispensable pour celui qui est appelé à remplir les fonctions de juge dans ces départements" (GGS I,518).

des tribunaux ..., où la connaissance de la langue du pays, de ses us et coutumes et des anciennes lois qui sont toujours en vigueur est tout bonnement une nécessité absolue pour celui qui veut exercer honorablement sa profession, soient appelés à siéger des gens qui ne répondent à aucune de ces conditions requises" (48). En évoquant les conséquences révoltantes qui peuvent résulter d'une telle pratique Görres souligne l'intérêt humain qui s'attache à une prompte solution de ce problème social alarmant (49).

Les circonstances qui avaient motivé ces critiques s'étaient encore aggravées quand Görres fit paraître en été 1799 un dernier cahier du Rübezahl. En mai, un poste de juge au tribunal de Coblence avait été attribué à "un certain Derode" auquel ses collègues rhénans reprochaient d'ignorer tout autant la jurisprudence que l'allemand. Pour les patriotes ce personnage n'était pas un inconnu. D'avril 1798 à mars 1799 il avait été président de l'administration centrale de la Roer. Dénoncé au Commissaire du gouvernement par ses propres collègues pour malversations, faux et usage de faux, mais maintenu par Rudler, il avait été remplacé par le Directoire peu après le départ de ce dernier; mais selon les instructions du gouvernement, Marquis l'avait nommé à un poste vacant. Sa désignation comme juge apparaissait aux patriotes comme une véritable provocation. En juillet, Görres publia dans le dernier numéro du Rübezahl un réquisitoire implacable contre Derode, rédigé par son ami Venedey. Dans un bref commentaire, il exprima son indignation que le pouvoir pût faire d'un individu accusé de pareilles forfaitures "l'arbitre de la vie et de la mort, des biens et de l'honneur" des citoyens (50). La portée de cette affaire ne se comprend pleinement que dans le cadre de l'évolution politique de Görres que nous allons analyser maintenant.

(48) Cf. GGS I,463. Il y avait alors au tribunal de Coblence huit juges français dont deux seulement savaient l'allemand.
(49) Saisi d'une nouvelle requête des juges rhénans, Cambacérès (nommé Ministre de la Justice en juillet 1799) fit preuve d'une juste compréhension de la situation, mais les recommandations qu'il fit à ce sujet à Marquis dans une lettre du 7 thermidor (25 juillet) restèrent sans effet. (Cf. HANSEN, Quellen IV, 1128.)
(50) Lakanal, qui succéda à Marquis en août 1799, eut l'intention d'instruire l'affaire, mais il fut rappelé par les consuls fin novembre et Derode resta juge à Coblence.

V.

LES MOBILES ET LES CONTRECOUPS POLITIQUES DE LA CAMPAGNE DE GÖRRES CONTRE L'ADMINISTRATION

1. Idéal et réalité.

Après la paix de Campo-Formio, l'annonce de la nouvelle organisation avait suscité chez les patriotes rhénans un immense espoir. Ils comptaient que la substitution d'un pouvoir civil légal à "l'arbitraire du despotisme militaire" (1) apporterait à bref délai aux pays rhénans la normalisation du régime républicain. "Ils ne pouvaient qu'attendre le meilleur d'une organisation qui devait amener l'âge d'or de la paix, de la légalité et de la moralité à la place des dévastations, de l'arbitraire et des rapines (2)." Les périodiques de Görres traduisent leur désillusion grandissante.

Dans le chapitre précédent, nous avons mis en lumière le lien étroit qui unit la politique et la morale dans l'idéologie du jeune Görres. Sa campagne contre les corrompus fait clairement apparaître les motifs politiques de son rigorisme moral. S'il met tant d'acharnement à dénoncer la corruption, c'est qu'elle fournit des armes efficaces aux adversaires du régime républicain. Le peuple se laisse aisément abuser par "leurs manoeuvres diaboliques" pour rejeter sur le régime tous les abus, car il est enclin à confondre la cause et les personnes. Et comment pourrait-on l'en blâmer "tant qu'il y aura encore des êtres indignes qui utilisent la sainte cause de la liberté comme bouclier de leur cupidité et de leurs crimes" (3).

(1) et (2) Cf. GGS I,460 (An den Bürger Marquis).
(3) Cf. GGS I,194 (Glaubensbekenntnis): "Freilich, solange es noch Nichtswürdige gibt, die die heilige Sache der Freiheit zum Schilde für ihre Habsucht und ihre Verbrechen brauchen, solange kann man auch dem Volke, das immer nur nach dem Gefühle urteilt und nie mit Strenge die Ursachen seiner Leiden zergliedert, jene Begriffsverwirrung nicht verüblen."

Aussi les républicains rhénans ont-ils été particulièrement scandalisés par les agissements du commissaire Sta. "Par sa conduite méprisable, dit le texte français de l'Adresse (4), il fit bientôt présager aux patriotes quels événements les attendaient et jusqu'à quels excès la friponnerie pouvait se porter; ce fut lui qui le premier les réveilla du beau songe que le sentiment de la liberté recouvrée leur avait inspiré."

Lorsque Görres lança en thermidor sa grande attaque contre l'Administration centrale de Rhin-et-Moselle, il élargit le débat et dénonça des défauts aux conséquences aussi nuisibles que la corruption : le favoritisme, les rivalités de clans qui se contrecarrent, l'esprit d'intrigue sournois et vindicatif. C'est à propos du comportement des membres de cette administration qu'il évoque pour la première fois l'image des anciennes cours : " ... déchirée en plusieurs clans, agitée de passions mesquines, bouillonnant sans cesse de querelles interminables, elle rappelle le souvenir des cours bannies ... L'esprit de courtisanerie obséquieuse qui est la marque de ces cours, nous l'y retrouvons dans toute sa bassesse" (5). Il s'irrite d'un état de choses qui ne peut que porter préjudice au régime républicain. Le mobile essentiel des attaques de Görres est résumé dans cette phrase : "L'indignation saisit l'âme de l'observateur quand il voit le beau régime si scandaleusement défiguré et son influence sur le bien-être des citoyens anéantie (6)."

Ce qui heurtait le plus fortement Görres, ce qui altérait gravement la conception pure et dure qu'il s'était faite de la république, c'était la constatation que le despotisme d'autrefois tendait à reparaître sous de nouvelles formes. Il observait avec un sentiment de révolte grandissant que la corruption aussi bien que l'esprit de clan et d'intrigue avaient pour effet de perpétuer le règne du bon plaisir et de l'arbitraire au sein du régime républicain. Dans le portrait des corrompus qu'il trace en prenant Sta pour modèle, il relève que "rien ne leur manque

(4) Cf. GGS I,536.
(5) GGS I,231.
(6) Cf. GGS I,233/234.

sinon l'occasion pour devenir des despotes pires que les princes chassés" (7). La dénonciation de la Feuille rouge par deux administrateurs de Coblence lui fait évoquer "le déchaînement de fureur de ce démon misanthrope qui, sans jamais tenir compte d'aucun argument, en appelle en toute circonstance à l'intervention de la force et qui, dans son emportement, dissimule l'arbitraire du despotisme le plus absolu sous des formes républicaines" (8). Lorsque les administrations centrales du Mont-Tonnerre et de la Roer interdisent son concours relatif à la répartition de la contribution, il les accuse d'avoir agi dans un esprit contraire aux principes républicains. "C'est d'ordinaire la maxime des seuls gouvernements despotiques de dissimuler et de masquer soigneusement aux yeux de leurs esclaves tous les défauts et tous les vices cachés jusqu'à ce que le scandale devienne si grand qu'aucun voile n'est plus assez épais ..." (9). C'est avec plus de vigueur encore qu'il condamne dans le cahier de pluviôse du Rübezahl "l'esprit de domination qui foule aux pieds toutes les limites tracées par la loi ..., l'arbitraire sans frein qui se permet les actions les plus révoltantes et ne les justifie que par un despotique sic volo sic jubeo ..." (10).

Görres revient à de nombreuses reprises sur ce thème dans ses journaux. Ses réflexions indignées ne sont encore que le reflet d'une désillusion politique. Elles vont contribuer cependant à ébranler sa conception optimiste de l'évolution. Nous sommes même tenté d'y voir en germe l'idée de la lutte permanente des contraires qui sera un des points essentiels de sa philosophie de la nature.

(7) Cf. GGS I,281. En réponse à ses accusateurs, Sta fit paraître tardivement, dans le Koblenzer Anzeiger, deux lettres datées du 14 et du 25 prairial (2 et 13 juin 1798). Voir GGS I,200 - 202. Görres riposta dans le même journal le 27 prairial et le 5 messidor (15 et 22 juin). Voir GGS I,280 - 282.
(8) Cf. GGS I,309.
(9) Cf. GGS I,347; une attaque plus vive figure dans Rbz. II,2 (Resultat der Preisaufgabe), GGS I,432/433.
(10) Cf. GGS I,438/439.

Les thèmes polémiques que nous venons d'évoquer ont inspiré à Görres deux fantaisies satiriques qu'il a fait paraître dans les cahiers du second trimestre de la Feuille rouge. La première, la Constitution de Wampum III, sultan d'Ululu, est essentiellement une satire de l'absolutisme princier et clérical sous un accoutrement oriental (11). Elle paraît assez fastidieuse au lecteur d'aujourd'hui, mais elle a causé quelque sensation au moment de sa publication. Görres n'avait-il pas été assez hardi en effet pour emprunter à la constitution de l'an III ses grandes divisions, ses têtes de chapitre, et jusqu'aux principales dispositions relatives à l'organisation des pouvoirs? Ce cadre lui avait permis d'entremêler à son texte des sarcasmes dirigés contre la nouvelle organisation dans les départements rhénans. Bien des traits sont des allusions transparentes aux épisodes de la lutte qu'il avait engagée contre les fonctionnaires corrompus. Mais alors que ses attaques contre eux avaient gardé jusque-là un caractère individuel, l'accusation de corruption prenait dans cette satire un caractère général qui lui donnait une résonance nouvelle (12). Cette généralisation a fait apparaître les passages du texte qui avaient trait à l'actualité comme une caricature de la constitution française et un persiflage du régime. C'est pour opposer un démenti à cette interprétation et pour dissiper toute équivoque que Görres a écrit sa profession de foi.

Un autre pamphlet, l'admirable Andante maestoso, a paru dans le cahier de fructidor de la Feuille rouge (13). Nous avons relaté les circonstances dans lesquelles Görres a écrit, à la suite de la dénonciation de la Feuille rouge, ce chef d'oeuvre de verve satirique, véritable morceau de bravoure. Reprenant sur le mode

(11) Cf. R.Bl. II,1, II,2 et II,3 (messidor, thermidor et fructidor) = GGS I, 183 - 193, 213 - 223, 246 - 250. Voir plus haut page 152.
(12) A titre d'exemple, citons l'article 18 de la déclaration des droits qui stipule que "les fonctions publiques ne peuvent pas être confiées à ceux qui se qualifient pour les exercer par leur droiture, leur jugement et leur esprit compréhensif" (I,187). Des sarcasmes analogues visent les membres des administrations centrales, les commissaires exécutifs et les juges.
(13) Cf. GGS I, 253 - 256.

sarcastique ses critiques de l'Administration centrale, c'est au thème du despotisme que le pamphlétaire consacre cette fois les développements les plus importants et les plus virulents.

Dans cette requête imaginaire au Ministre, les plaignants s'en prennent à la liberté de la presse et suspectent les intentions du journaliste qui a eu l'audace de critiquer leur gestion. "(Crescendo) Qu'est-ce qui autorise donc cet insolent libelliste, (ff) cet infâme gredin, à vouloir percer, avec la torche de la vérité qui a déjà causé tant de malheurs, les saintes ténèbres dont une mauvaise administration est en droit de s'envelopper; (ligato) comment peut-il s'arroger le droit d'en pénétrer les secrets et de dévoiler aux yeux de tous le fonctionnement défectueux de ses rouages internes! (Pizzicato) Non, l'intention de ce coquin n'est que de déconsidérer les autorités constituées aux yeux du peuple par des calomnies, des faits déformés et des mensonges et de l'entraver dans ses opérations (15), et non, comme il le prétend, de recourir à la publicité - une chose qui n'est admise dans aucun Etat européen bien organisé - pour dissuader les brigands - un nom auquel ils n'ont plus droit dès qu'ils sont investis d'une fonction publique - de perpétrer leurs actes criminels et les livrer au mépris du peuple qui, à vrai dire, n'a en aucune façon à s'occuper d'eux."

Dans la suite du pamphlet, Görres amplifie le thème des tendances despotiques de l'administration en le transposant sur le plan de l'ensemble du pays rhénan. Un incident significatif est à l'origine de ce développement particulièrement acerbe: Dans la seconde de ses lettres ouvertes "à ces Messieurs de la Feuille rouge, leurs associés et leurs correspondants" (16), Sta avait qualifié ceux-ci d' "esclaves devenus libres qui ne semblent encore nullement mûrs pour la liberté" (17). Outré de ce propos

(15) Il est question de "ces opérations que, dans la simplicité de son coeur, l'homme du commun appelle d'ordinaire des friponneries". (Prélude)
(16) Voir plus haut page 201, note 7.
(17) Cf. GGS I, 201: "Es ist freilich kein Wunder, daß freigewordene Sklaven, die durchaus zur Freiheit noch nicht reif zu sein scheinen, den Ausdruck verwalten mit jenem regieren vermengen.

blessant, Görres dénonce à son tour chez ses adversaires une mentalité de conquérants qui bafouent les principes républicains. L'attitude politique que les auteurs de la requête fictive au Ministre recommandent au gouvernement à l'égard des territoires occupés tend à l'oppression et à la tyrannie : "A quoi bon pour un peuple qui n'est tout simplement pas encore mûr pour la liberté toutes ces phrases creuses sur la responsabilité et la probité des fonctionnaires, leurs devoirs envers leurs administrés et les droits coercitifs de ces derniers à leur égard; (perdendosi) comment des esclaves qu'il faut encore mener au fouet peuvent-ils prétendre contrôler les affaires administratives et demander compte de l'utilisation de leurs ressources et de leurs forces? Comment la publicité pourrait-elle être admise dans un pays sans public? Que ces gens tournent leurs regards vers la Russie et apprennent à apprécier leur bonheur!"

En fin de compte, c'est toute opposition à leur pouvoir que ces despotes en puissance voudraient réduire par la force : "(Allegro finale, moderato ma non troppo) Ah, citoyen Ministre! autorisez-nous pour quelques mois seulement à agir sans restriction selon notre bon plaisir; donnez-nous plein pouvoir de prendre arbitrairement toute mesure que nous jugerons nécessaire pour parvenir à nos fins et vous constaterez avec étonnement les résultats heureux de notre dictature. (Mezzo forte) Sans pitié nous abattrions tout ce qui voudrait nous barrer la route, (f) sans merci nous étranglerions tous ceux qui critiqueraient nos actions; nous détruirions toutes les presses, pendrions tous les publicistes médisants, (ff) guillotinerions tous les récalcitrants. A la tête d'une armée d'évacuation composée d'honnêtes gens nous parcourrions notre ressort; le fléau du terrorisme dans la main droite, le fouet du royalisme dans la main gauche, nous ferions mordre la poussière à tous ceux qui opposeraient à nos opérations autre chose que la patience et la soumission."

Ce pamphlet vengeur eut un grand retentissement. Dans le public on s'interrogeait depuis quelque temps déjà sur les intentions profondes de Görres.

2.

Contre-attaques des adversaires de Görres et rumeurs publiques.

Les fonctionnaires pris à partie par Görres ne tardèrent pas à déclencher contre lui une véritable campagne de dénonciations et de dénigrement. De son côté, il ne manqua jamais de riposter aux accusations portées contre lui par ses adversaires. Ces empoignades mettent en lumière l'hostilité qui dressait une partie des gens en place et notamment la majorité des fonctionnaires venus de France contre les patriotes rhénans. Leur opposition provoqua un conflit politique de plus en plus aigu.

Les ennemis des patriotes n'ont cessé de représenter les anciens fédérés cisrhénans (1) comme des éléments subversifs, de dangereux extrémistes, des exaltés, des fanatiques, des jacobins, des terroristes. Ils se sont acharnés en particulier à accréditer cette image-là de Görres. Plus que toute autre cette accusation d'extrémisme était susceptible d'attiser l'hostilité de l'opinion et la méfiance des milieux gouvernementaux à l'égard des patriotes. Aussi Görres saisit-il toute occasion de réaffirmer leur respect de la légalité. Dès le premier numéro de la Feuille rouge il déclare au nom des fédérés que, s'ils se voyaient contraints de combattre les autorités constituées, ils ne le feraient qu'avec les armes constitutionnelles (2).

Görres dénoncé comme anarchiste.

A la suite de la publication du premier Anzeiger, "un ouragan" se déchaîna contre le journaliste. Dans un tract paru sous forme

(1) Le terme de Cisrhénan était employé par leurs adversaires dans une acception péjorative. Cf. Anzeiger Nr. 1 (Payement convenable) : "... einer jener Patrioten, die man gewöhnlich mit dem Namen Cisrhenanen zu schimpfen glaubt ..." (GGS I,143).
(2) Cf. GGS I,80 : "Doch geschworen sei's beim Genius der Freiheit, nie werden wir uns auf andern als konstitutionellen Wegen betreten lassen; nie, wenn der Feldzug wirklich beginnt, mit andern als konstitutionellen Waffen fechten. Aber - sie sind scharf, diese Waffen, und treffen sicher, denn geübte Arme führen sie."

d'affiche, "la Feuille bleue, antidote contre la Feuille rouge", les fonctionnaires mis en cause déversèrent sur lui un flot d'injures (3). Dans ce libelle, Görres et ses amis se voyaient traités d'anarchistes au moment même où le Directoire pourchassait sous ce vocable les opposants de gauche (4). "Par mon nom et par mes cheveux, ironise Görres dans sa "Réponse du rédacteur de la Feuille rouge à ceux de la bleue" (5), ils prouvent victorieusement dans un acrostiche (6) que je suis un homme sanguinaire et un anarchiste." Il jugeait toutefois cette accusation assez dangereuse pour chercher à la parer. Se référant à la caractéristique des anarchistes que le Directoire venait de donner dans son message du 13 floréal, il en cite un extrait qui précise que le gouvernement "ne confond pas dans cette qualification les républicains courageux et purs dont l'amour brûlant pour la liberté s'exprime avec une chaleur qui démontre leur franchise, mais qu'il entend par anarchistes ces hommes couverts de crimes, entachés de sang et engraissés de rapines, ... qui parlent de fraternité en égorgeant leurs frères et se targuent de désintéressement en partageant leurs dépouilles ..." (7). Görres feint de rapporter cette définition aux corrompus, quitte à laisser de côté la fin de la phrase qui désignait clairement comme anarchistes "les hommes qui étaient les agents de Robespierre" et "les affidés de Babeuf", en un mot les Jacobins (8).

La conception de l'anarchie qui s'esquisse ici est reprise

(3) Nous ne connaissons le contenu de ce tract que par le condensé qu'en fait Görres dans sa réplique.
(4) Cet épisode se situe au cours des semaines qui précèdent le coup d'Etat du 22 floréal (11 mai 1798).
(5) Le fac-similé de cette Réponse rédigée en français et en allemand figure dans GGS I, entre les pages 144 et 145.
(6) L'indication in einem Akrostichon ne figure que dans le texte allemand.
(7) C'est Görres qui souligne.
(8) Le texte exact de tout ce passage est cité par A.AULARD, Histoire politique de la Révolution française (1901), p. 680. Il diffère sensiblement de la version donnée par Görres et ne comprend pas la relative soulignée par ce dernier.

sous un aspect théorique dans un article du Rübezahl (9). Görres retourne l'accusation d'anarchisme contre tous les fonctionnaires qui commettent des abus de pouvoir. "Le fonctionnaire public qui ne remplit pas les devoirs de sa charge affaiblit l'autorité des lois et mine pour sa part l'organisation de l'Etat; il est le premier à semer les germes de l'anarchie dans le milieu social à la tête duquel il se trouve placé; le fonctionnaire public qui abuse du pouvoir que la loi met entre ses mains pour assouvir ses passions, pour commettre des friponneries et des exactions ou pour dépraver l'esprit public par son comportement personnel brise de force les liens de la légalité, empoisonne le corps de l'Etat et paralyse la puissance publique : c'est un anarchiste." Dénoncer à l'opinion publique les illégalités commises par des représentants du pouvoir légal, c'est donc agir en ennemi juré des anarchistes. Ainsi Görres met-il toute sa campagne contre la nouvelle organisation sous le signe de la lutte du véritable républicanisme contre l'anarchie.

Görres accusé de mener une campagne antifrançaise.

Une accusation qui rejoignait celle d'anarchisme fut portée contre Görres par les administrateurs de Coblence : celle de jeter le discrédit sur les pouvoirs publics par des diffamations et des mensonges. C'est là le thème majeur de leurs dénonciations de la Feuille rouge (10). L'Administration centrale de Rhin-et-Moselle fonde sa demande de suppression de la revue sur le considérant que le rédacteur "déverse injustement et calomnieusement le mépris sur les autorités judiciaires et administratives et sur les fonctionnaires publics de ce département" (11).

(9) Cf. Rbz. I,2 : Gang der neuen Organisation (fin de la réponse de Görres à Vanrecum) = GGS I, 539/540.
(10) Les documents officiels les plus importants concernant le Rotes Blatt sont réunis dans: K. d'ESTER, Der junge Görres und die französische Zensur. Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst XXX, 1911.
(11) Cf. art. cité, p. 114/115.

Görres ne répond pas seulement à ces griefs par les sarcasmes de l'Andante maestoso, à maintes reprises il revendique pour le journaliste républicain le droit de juger et de critiquer les actes de l'administration. "L'homme libre parle le langage de la vérité et de la franchise à ceux entre les mains desquels il a déposé sa part de la grande masse de la souveraineté populaire", déclare-t-il dès le premier numéro de la Feuille rouge (12). Dans le Glaubensbekenntnis il répète que le fonctionnaire est le mandataire de ses administrés et leur doit compte de ses actions. Il réclame pour le publiciste la liberté de soumettre au jugement de l'opinion les actes des fonctionnaires et leur gestion des affaires publiques. Il proclame sa résolution de se taire plutôt que de renoncer à une absolue franchise (13).

Ce droit de libre critique, il le réclame également dans sa lettre du 16 octobre 1798 au ministre de la Justice Lambrechts (14): "Il serait superflu, je pense, Citoyen Ministre, de vous représenter combien il était essentiel aux intérêts de la république d'oser peindre avec franchise la conduite de ceux qui oseraient mésuser de la confiance que leur a accordée le gouvernement (15)." Rudler était alors en possession des directives que le ministre lui avait adressées dès le 25 septembre, à la suite de la première dénonciation de la Feuille rouge. Elles indiquaient "les justes bornes" que le Directoire entendait assigner au droit de critiquer le pouvoir : "Si l'auteur a dénoncé quelques abus introduits dans cette administration, s'il montre quelques talents, il ne doit point cependant s'en faire un titre pour avilir les autorités et contrarier leur opérations" (16). Une prise de position défavorable du Commissaire du gouvernement aurait été fatale à l'existence de la revue de Görres.

(12) Cf. GGS I,78.
(13) Cf. GGS I,227 : "Unbedingte Freimütigkeit und Stillschweigen sind die Göttinnen, denen ich huldige; ich wähle die letzte, wenn man mir die erste entreißt."
(14) Pour cet alinéa, se reporter aux pages 131 et 132.
(15) Cf. GGS I, fac-similé intercalé entre les pages 256 et 257.
(16) Cf. HANSEN, Quellen IV,932.

Dès le début, les fonctionnaires mis en cause avaient accusé Görres de vouloir "déconsidérer les Français en général" (17). De leur côté, les partisans de l'Ancien régime qui suivaient sa campagne avec un intérêt de mauvais aloi et y applaudissaient, lui prêtaient des intentions du même ordre. "Depuis un certain temps déjà, écrit-il (18), je remarque que, pour m'avoir vu aux prises avec quelques exploiteurs que le hasard a fait naître Français, on s'imagine çà et là que j'ai engagé la lutte contre tous les Français ..." Le bruit s'était répandu que, déçu dans ses ambitions de Cisrhénan et revenu de son exaltation révolutionnaire, Görres se faisait maintenant le porte-parole des mécontents et que, sous prétexte de combattre les gredins, il attisait l'opposition aux occupants. Pour couper court à ces rumeurs et prouver par une déclaration de fidélité au régime républicain qu'il n'était ni "un pécheur repenti" ni "un renégat", il répondit à ces insinuations par sa Profession de foi (19).

Dans le préambule de ce texte, Görres se défend de vouloir faire le procès des Français et met en avant le principe fondamental qu'il faut distinguer entre la cause et les personnes. Ce sont des manoeuvres diaboliques que d'imputer les crimes d'individus isolés à la cause dont ils sont les outils indignes. La question est reprise dans le cahier suivant de la Feuille rouge (20). On a représenté au journaliste que ses dénonciations "auront pour première conséquence l'exaspération contre les Français, leur système et tout ce qui s'y rattache, puisque c'est eux, comme l'enseigne l'expérience, qui sont le plus souvent dans le cas de voir leurs actions exposées au blâme public". Mais il rejette ce recours à l'argument national. "Le Français qui fait de

(17) Cf. Anzeiger No. II (Payement convenable) = GGS I,146.
(18) Cf. I,193/194 (Mein Glaubensbekenntnis).
(19) La Constitution de Wampum III sembla confirmer ces rumeurs. Aussitôt imprimée sur placard, la première partie de ce texte avait été connue dans le public parsuite d'une indiscrétion, et on l'avait interprétée comme une satire du régime. Pour s'inscrire en faux contre ces rumeurs, Görres fit paraître la partie essentielle de sa Profession de foi en même temps que le début de Wampum dans le cahier de messidor. Il semble bien qu'il l'ait rédigée en cours d'impression du numéro qui parut avec un grand retard.
(20) Cf. GGS I,227 (fin de Mein Glaubensbekenntnis).

la cause de bandits isolés celle de la nation ne peut être lui-même qu'un bandit; et l'Allemand qui impute à la nation les délits de quelques misérables ne mérite même pas de réfutation." Görres rejette toute suspicion de partialité (21). Il fait des principes républicains et des exigences de la moralité publique les seuls critères de ses jugements.

Ce litige nous permet de mieux cerner le contexte politique dans lequel s'inscrit la campagne de Görres. Les conflits entre Français et Rhénans provoqués par les heurts entre les caractères nationaux étaient multipliés et envenimés par une opposition de plus en plus vive entre les modérés et les patriotes. La majorité des Français en place étaient des "directoriaux", beaucoup n'étaient que de simples opportunistes et des profiteurs. Ils se prétendaient "les amis de la vraie liberté" en face des "Cisrhénans", des exclusifs (22), alors que les patriotes dénonçaient leur tiédeur républicaine, leur modérantisme.

Après les premières attaques de Görres contre les fonctionnaires indélicats, la polémique entre les deux camps prit un tour agressif. Les propos outrageants de Sta qui blessèrent au vif les patriotes provoquèrent une riposte virulente de Görres. Retrouvant des réflexes jacobins, il répliqua en accusant les prévaricateurs de menées contre-révolutionnaires : "Qui donc a conçu et exécuté le projet diabolique de rendre odieux le nom des Français à tous les peuples par des rapines, des exactions et des pillages, et leurs principes en même temps qu'eux? Qui sinon des gens de ton acabit ...", s'écrie-t-il à l'adresse de Sta. Et le portrait qu'il trace ensuite des corrompus s'achève sur ce trait : " ... la bouche pleine des mots de patriotisme,

(21) A propos de l'action engagée par lui contre Zumpütz, un commissaire cantonal d'origine allemande, Görres souligne combien lui sont indifférentes dans ses efforts "les différences de nationalité" (GGS I,346). Lorsque deux des administrateurs allemands du département se joignent au "duumvirat" français pour dénoncer le rédacteur de la Feuille rouge, il s'en félicite parce que, de ce fait, le Ministre ne pourra pas le suspecter de "partialité nationale" (GGS I,339).
(22) Cf. GGS I,143.

d'humanité et de probité, mais le coeur rempli de poison et de fiel à l'égard de tous les républicains, ainsi se caractérisent ces hommes qui répondent par des ricanements à l'enthousiasme avec lequel ils ont été accueillis (23)". En dénonçant au Citoyen Marquis les prévaricateurs, cette "bande de harpies", Görres répète que "la République ne connaît pas d'ennemis plus puissants parce qu'ils gangrènent l'Etat, et il formule ce voeu qui résume le sens de sa campagne: "Que votre bras s'abatte lourdement sur ces hommes néfastes qui auraient souillé le nom des Français d'une honte indélébile dans les annales de l'histoire si l'éclat plus vif dont brille la Révolution n'éclipsait et dévorait ces taches, si le bien qui se dégage pour l'avenir de ces fermentations du présent ne faisait oublier à l'humanité le malheur dans lequel ils l'ont précipitée (24)."

La campagne de Görres reflète ainsi les conceptions et les exigences politiques des patriotes, des républicains prononcés. Elle n'a pas pour origine un ressentiment national, mais une certaine idée de la république. Quand les partisans de l'Ancien régime, comptant trouver en lui un compagnon de lutte, lui feront des promesses d'amnistie, il rejettera avec hauteur l'offre de ces "brocanteurs" et réaffirmera solennellement sa foi dans les principes républicains (25).

La caractéristique que donne Görres de la "bande des harpies" dans l'adresse mentionnée plus haut, la peinture qu'il fait de la dégradation de l'esprit public mettent cependant en évidence à quel point il a élargi entre temps ses accusations. Ce ne sont plus des individus qu'il met en cause, mais la nouvelle organisation tout entière. C'est cet élargissement progressif de sa campagne qu'il nous faut caractériser maintenant avant d'examiner l'attitude finale du journaliste envers la politique du gouvernement français et ses exécutants.

(23) Cf. GGS I,281.
(24) Cf. Rbz. II,3, ventôse an VII (fin mars 1799) = GGS I,462.
(25) Cf. GGS I,484.

3.

L'élargissement de la campagne contre la nouvelle organisation.

On peut distinguer dans la campagne de Görres contre l'administration plusieurs étapes qui en marquent l'élargissement progressif. Elle apparaît d'abord comme une lutte contre la corruption : la dénonciation de malversations commises par des fonctionnaires isolés en caractérise le début et en reste un aspect permanent. Une nouvelle phase du combat se superpose bientôt à cette première : les critiques sont dirigées contre le fonctionnement de l'administration elle-même, après les pratiques de l'administration forestière c'est la gestion des affaires par l'administration centrale qui est mise en cause. Nous verrons enfin tous les griefs rassemblés dans une attaque générale contre toute la nouvelle organisation; c'est tout un système de gouvernement qui sera dénoncé.

Les réactions des bureaux du Commissaire du gouvernement.

Nous avons montré que l'intérêt particulier de la campagne de Görres contre l'administration départementale réside dans sa tentative d'associer les patriotes des quatre départements rhénans à une action commune (1). Venant à la suite des brocards de la Constitution de Wampum III, une telle entreprise ne fut pas sans inquiéter l'entourage du Commissaire du gouvernement. Nous en connaissons les réactions par la lettre que le secrétaire général Mulot adressa au Ministre de la Justice le 7 nivôse an VII (27 décembre 1798) (2). L'intérêt considérable de ce rapport peu connu nous incite à en citer en entier le passage essentiel. Mulot écrit au sujet de la Feuille rouge qui a pris le titre Der Rübezahl :

(1) Voir plus haut p. 192 - 193 et p. 194.
(2) D'autres indications sont données plus haut page 134. La lettre complète figure dans GGS I, 621/622. C'est le seul document actuellement connu sur l'attitude de Rudler envers Görres.

" ... Le journal sous ces deux noms est l'oeuvre d'un jeune écrivain plein d'ardeur et à qui son jeune âge m'avait paru devoir faire pardonner quelques erreurs. J'avais regardé comme erreur la folle parodie qu'il avait faite de notre constitution uniquement pour ridiculiser le régime de la cour de Rome. Quelques sorties utiles, faites sur divers administrateurs, m'avaient paru annoncer un courage qu'il me semblait intéressant de ne pas abâtardir. Mais je crus aussi devoir lui donner des avis fraternels et à plusieurs reprises je lui fis écrire ..... pour qu'il se renfermât dans les bornes que la sagesse prescrit à un écrivain véritablement ami de la patrie. Il lui fut dit que de la manière dont il composait son journal, il paraîtrait qu'il voulût faire retomber sur notre constitution le ridicule qu'il déversait sur celle du clergé papiste; qu'il prenait à tâche de vouer au mépris l'administration centrale et qu'à en juger par l'opiniâtreté avec laquelle il attaquait de préférence les fonctionnaires français, il se montrait partisan de ce système d'ingratitude que l'on avait à reprocher aux Allemands.

Peu après qu'il eut reçu ces leçons que j'avais cru devoir lui faire donner amicalement, il inséra dans la Feuille rouge un morceau d'autant plus répréhensible que sous le masque de la compassion il attaquait la répartition des contributions et rendait par ses réflexions le régime que la France avait introduit odieux aux habitants de son département. Je fis alors joindre des menaces aux avis qui lui furent adressés (3)."

C'est donc avant tout la Preisaufgabe publiée dans le numéro de fructidor de la Feuille rouge (4) qui a provoqué l'irritation du Commissaire du gouvernement et de ses conseillers. Une mise en garde du rédacteur de la revue en fut la suite (5).

(3) La rédaction cauteleuse de ce rapport trahit la malveillance de Mulot. L'attitude de Rudler semble indiquer que son jugement était plus nuancé et plus favorable.
(4) Voir plus haut page 192.
(5) Plusieurs indices, notamment le ton confiant de la lettre adressée par Görres à Rudler le 22 octobre, font penser qu'il a pris la décision de changer le titre de son journal avant de recevoir cette mise en garde. Voir plus haut p. 131 - 132.

Görres se défend et contre-attaque.

Nous ne connaissons pas la formulation exacte des reproches adressés à Görres au nom de la plus haute instance politique des pays rhénans. Ses réactions témoignent de l'effet profond qu'ils produisirent sur lui. Dans le numéro de brumaire de sa revue - qui s'appelait depuis vendémiaire der Rübezahl - il y fit une réponse indirecte sous le titre Expektorationen (6).

Dans cet article, modéré et tout en nuances malgré son titre agressif, Görres rejette les interprétations tendancieuses et malveillantes qui ont été données de ses critiques, et en face du pouvoir il se réclame de la liberté de l'écrivain. Il se défend d'avoir eu la moindre intention de ridiculiser la constitution française en faisant la satire de la constitution absolutiste d'Ululu. S'il a critiqué en passant des abus et leurs auteurs, n'est-ce pas son droit de citoyen d'un Etat républicain? L'Allemagne des despotes elle-même n'a-t-elle pas toléré les rudes vérités prêchées par la satire dans des revues connues?

Le passage le plus important de cet article est consacré à la Preisaufgabe. Görres s'élève contre le grief d'avoir eu des intentions hostiles au régime en publiant ses critiques. Son seul dessein a été de montrer que la répartition initiale de la contribution entre les départements, faite par les bureaux du Commissaire du gouvernement, n'était pas équitable et que la sous-répartition entre les cantons faite par le département était un chef d'oeuvre d'incohérence et d'absurdité. Il revendique la liberté d'exposer en toute franchise la vérité, sans prodiguer de flatteries au Commissaire du gouvernement. En vendémiaire déjà, il avait réclamé pour la presse le droit de se faire l'interprète des doléances des patriotes et des habitants auprès des instances gouvernementales (7).

(6) Cf. GGS I, 330 - 333. La suite de l'article n'a pas paru.
(7) Cf. la fin de la réponse du rédacteur dont Görres fait suivre le plaidoyer de l'administrateur Vanrecum en faveur de l'administration centrale dans le premier numéro du Rübezahl. (GGS I, 311/312.)

Ayant ainsi réaffirmé la légitimité de ses critiques de la contribution, Görres conclut l'article Expektorationen par une réflexion où percent déjà la méfiance et le doute : "J'ai parlé rigoureusement selon ma conviction; ma conscience devrait me consoler des suites fâcheuses qu'une telle conduite pourrait avoir pour moi si le Commissaire du gouvernement était moins accessible à la vérité et si nous vivions sous un régime despotique."

Görres nourrissait-il un dessein secret?

Certains critiques (8) ont expliqué cette phase d'extension de la campagne de Görres contre l'administration par une résurgence de l'idée cisrhénane. Il convient d'examiner brièvement cette hypothèse.

Ce qui apparaît à la lecture de ses articles polémiques, c'est qu'en suivant de près la marche de la nouvelle organisation Görres a pris une conscience plus aiguë du caractère spécifique des problèmes rhénans. Un passage de l'Adresse au Corps législatif évoque cet aspect de la situation: " ... le parti dominant, y est-il dit, conséquent dans ses maximes et avide d'accélérer l'époque du ralentissement dans l'esprit public, a artificieusement su isoler les différents départements, leur ôter le point de vue central de leur intérêt commun et rendre ainsi les citoyens de la même république mutuellement défiants et étrangers les uns aux autres" (9). Görres ne fait nullement mystère de son désir de faire de son journal un organe de ralliement de tous les patriotes qui soit à même d'exprimer leurs vues et leurs revendications communes. Dans la mesure où leurs exigences étaient contraires à celles du "parti dominant", leur politique prenait forcément un caractère d'opposition aux autorités d'occupation. Un mouvement de même nature se dessinait à

(8) Cf. notamment J. HASHAGEN, Das Rheinland und die französische Herrschaft, Bonn 1908.
(9) Cf. GGS I,536 (texte français). Le texte allemand dit: " ... teils war es Maxime der herrschenden Partei und Folge der von ihr herbeigeführten Erschlaffung des öffentlichen Geistes ..."

la même époque aussi bien en Belgique qu'en Italie. Les patriotes rhénans sont des républicains prononcés qui veulent faire contrepoids à des occupants qu'ils considèrent comme des opportunistes, des corrompus ou des incapables. L'idée de grouper les honnêtes gens autour des patriotes pour faire bloc contre les abus commis par les exploiteurs, les petits despotes, apparaît à plusieurs reprises dans les revues de Görres, depuis l'Annonce de l'Indicateur en germinal an VI (fin mars 1798) (10) jusqu'aux Entomologische Fragmente en pluviôse an VII (mi-février 1799)(11). Mais aucun texte connu ne permet de soutenir que la campagne de Görres contre la nouvelle organisation visait à l'autonomie rhénane dont il aurait été chimérique alors d'espérer la réalisation. Dans l'immédiat, l'objectif des républicains de Coblence était d'accroître l'influence politique des patriotes en obtenant qu'ils jouent un rôle plus large dans les rouages administratifs (12). Le but fondamental de leur politique était et restait la normalisation du régime républicain en Rhénanie par le rattachement officiel du pays à la République française. Nous verrons qu'en leur nom Görres donnera à cette revendication une nouvelle actualité au printemps de 1799, à un moment critique pour la France. Ce fait suffit à infirmer l'hypothèse de visées et de menées souterraines. L'attitude de Görres s'explique par la position politique des patriotes rhénans, leur lutte sur deux fronts. Il serait erronné de prêter au républicanisme rhénan un caractère d'opposition nationale (13).

(10) Cf. GGS I,128 : "Es gibt nur eine Partei - die der Tugend und der Wahrheit; alle, die ihr huldigen, sind uns willkommen."
(11) Cf. GGS I,426 : Görres ne voit pas d'autre remède au mal que "eine allgemeine, durch den ganzen Umfang der Republik gehende Verbindung aller Rechtschaffenen".
(12) Voir notamment la lettre à Rudler en date du 3 fructidor an VI (20 août 1798) signée par 11 patriotes de Coblence dont Görres, dans L.JUST, Franz von Lassaulx (Bonn 1926), p. 246 sq.
(13) Notre point de vue est voisin de celui que présente l'historien marxiste H. SCHEEL dans sa communication à la Deutsche Akademie der Wissenschaften intitulée Deutscher Jakobinismus und deutsche Nation, Berlin 1966.

Les désillusions de Görres.

Les trois cahiers du premier trimestre du Rübezahl renferment divers passages qui expriment la déception croissante de Görres.

Ses efforts pour grouper et animer les Rhénans furent vains. Désappointé par les premiers résultats de son concours, il décide de proroger de deux mois le délai fixé pour l'envoi des réponses et commente ainsi sa déconvenue dans le numéro de brumaire : "Si cet appel reste à nouveau infructueux et sans écho, je ne pourrai qu'y gagner personnellement, mais la haute opinion que j'avais autrefois du patriotisme de notre siècle recevra une nouvelle fois un coup sensible si tant est que j'aie encore besoin de tels coups pour asseoir ma conviction (14)." Il dut finalement reconnaître l'échec de sa tentative.

C'est plus encore dans le domaine de la politique générale que sa déception s'intensifie. Un passage désabusé des Expektationen parle des beaux rêves du révolutionnaire que l'expérience des mois passés a détruits, de "maintes illusions disparues". "Réduit aux principes à jamais immuables du droit et de l'humanité, il défendra ce reste de son ancienne aisance avec une chaleur d'autant plus grande qu'il lui est devenu plus précieux par la perte de tout le surplus de ce qui lui était autrefois si cher (15)." En clair, cela veut dire que Görres dissocie de plus en plus désormais la cause de la liberté de ceux qui devraient en être les défenseurs naturels dans les nouveaux départements, les occupants. Il s'interroge sur le combat à mener pour faire triompher les principes républicains dans un pays où ils sont trop souvent foulés aux pieds par ceux-là mêmes qui devraient en assurer l'application.

Mais il fait aussi un retour sur lui-même. En commentant dans le premier numéro du Rübezahl le nouveau titre qu'il donne à sa revue, il semble prêt à reconnaître la trop grande vivacité de

(14) Cf. Rbz. I,2: An die Konkurrenten zur neulichen Preisaufgabe für das Kontributionswesen = GGS I, 335. Ce bref appel va servir de prétexte à Mulot pour recommander l'interdiction du journal.
(15) Cf. GGS I, 331.

certaines de ses attaques. "Si peut-être je me suis laissé aller çà et là, au cours de ma carrière passée, à des faiblesses humaines, déclare-t-il, je commence maintenant avec la ferme résolution de veiller plus attentivement que jamais sur moi et sur mes passions. Puissé-je réussir à convaincre enfin de cette manière mes adversaires que je n'ai d'autre but que le progrès de la cause de l'humanité (16)." Dans les Expektorationen il esquisse une caractéristique du journaliste fort différente de celle du publiciste justicier. Il montre le journaliste "emporté par le courant" d'une époque mouvementée : "sa peinture des événements reflète fidèlement l'esprit du moment, et chaque fois elle tient de son état d'âme du moment et de l'étendue plus ou moins ample ou limitée de son information sa coloration particulière". Il lui est difficile de la préserver à tout instant des "teintes louches de la passion"; "sous l'effet de l'indignation qu'il ressent à la vue de ce qui se passe autour de lui il lui échappera maint propos que par la suite, quand il a repris son sang-froid, il n'approuve plus" (17).

Le bien-fondé des critiques qu'il a formulées contre l'administration n'en paraît pas moins incontestable à Görres, même si le ton en est à l'occasion "amer et tranchant" (18). Une hésitation se décèle cependant dans l'orientation de sa revue. Dans les cahiers de brumaire, de frimaire et de nivôse du Rübezahl, il publie le récit imaginaire de ses Voyages avec le père Amabilis qui est une oeuvre de circonstance, délayée et fastidieuse, un bouche-trou journalistique. Il interrompra ensuite ce récit et le laissera inachevé. C'est qu'à partir de pluviôse son combat va redoubler de vigueur et prendre une nouvelle orientation.

(16) Cf. GGS I, 285. Voir plus haut p. 132 - 134.
(17) Cf. GGS I, 331/332.
(18) Cf. la rubrique Miszellen du cahier de nivôse au sujet du ton de la Preisaufgabe (GGS I, 347).

VI.

L'EVOLUTION DE L'ATTITUDE DE GÖRRES ENVERS LE DIRECTOIRE

1.

Görres et le 18 fructidor.

L'activité journalistique du jeune Görres se situe à peu près entièrement pendant la période du second Directoire (1). Seul le dernier cahier du Rübezahl a été publié après le 30 prairial auquel il doit le jour.

Le coup d'Etat du 18 fructidor qui porta le second Directoire au pouvoir fut accueilli avec enthousiasme par les patriotes rhénans. L'approbation sans réserves que Görres avait déjà exprimée dans le premier numéro de la Feuille rouge (2) se retrouve dans un curieux article du cahier de floréal qui est intitulé La variole et la fièvre révolutionnaire, un parallèle médico-politique (3). Dans cet essai de "pathologie politique", le journaliste entreprend pour la première fois d'analyser le phénomène révolutionnaire dans son évolution. Il diagnostique deux crises majeures qui ont modifié le cours de la révolution. La première, celle du 9 thermidor, a marqué le point culminant de l'état de fièvre et d'excitation révolutionnaire en France; une asthénie généralisée de la nation en a été la suite. La politique lénifiante pratiquée ensuite par le Directoire a entraîné le dépérissement de la République affaiblie qui a couru un danger mortel. Une seconde crise est alors intervenue et ce fut le tournant du 18 fructidor. Depuis lors, le gouvernement "travaille avec circonspection et succès à guérir le malade; ... bientôt celui-ci pourra fêter dans la joie son rétablissement."

(1) On désigne par ce terme la période qui va du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) au 30 prairial an VII (18 juin 1799).
(2) Voir plus haut page 122.
(3) Cf. I, 164 - 169. Dans cet essai, Görres s'inspire de la théorie de l'excitation due au médecin écossais John Brown et des études sur la variole du médecin allemand Wilhelm Hufeland.

Dans la deuxième partie de sa Profession de foi, parue dans le cahier de thermidor, Görres consacre au 18 fructidor un nouveau commentaire qui est un témoignage particulièrement caractéristique de l'état d'esprit du jeune révolutionnaire (4).

Pour notre étude de son évolution, il importe de constater qu'à ce moment-là Görres observe encore une attitude favorable au Directoire. Dans l'article de son credo qui figure en tête de ce texte, il manifeste sa confiance dans le gouvernement. "Je crois que les gouvernants actuels de la France sont, en majorité du moins (5), des hommes ayant de fermes et bons principes et qu'ils agissent en général conformément à ceux-ci, mais que souvent la pression des circonstances les contraint à des démarches qui sont formellement en contradiction avec ces principes."

Dans les événements de fructidor, Görres voit à la fois la confirmation de ce jugement et l'illustration des exigences du salut public. Par passion, par myopie, dit-il, on les a interprétés faussement à l'étranger, notamment en Allemagne. Le 18 fructidor y est décrié comme "le jour du décès de la liberté et le début d'un despotisme directorial oppressif". "On croyait que cet instant avait frappé à mort la constitution; on ne voyait dans les Directeurs que des usurpateurs avides du pouvoir, dans les membres des deux Conseils que les créatures et les instruments de ceux qui, une fois qu'on s'était servi d'eux comme il se doit, se voyaient récompensés par des ambassades ou d'autres postes lucratifs; d'un moment à l'autre, on s'attendait à voir s'instaurer la période où, pratiqué au grand jour, ce système, fruit d'une ambition effrénée, serait venu à maturité." Görres s'inscrit en faux contre ces accusations. Il évoque le péril que les menées royalistes faisaient courir au régime à ce moment-là et fait valoir que l'expérience alors vécue par les patriotes rhénans leur a fait éprouver l'ampleur et la gravité de la menace. En républicain avancé, il approuve les auteurs du coup d'

(4) Cf. GGS I, 223 - 225.
(5) Cette réserve vise-t-elle une personnalité déterminée? Dans le même numéro de sa revue Görres fait allusion à de hautes protections qui jouent en faveur de Sta. Voir plus haut p. 188.

Etat d'avoir recouru à l'illégalité pour défendre la République et sauver l'oeuvre de la Révolution. Certes, la situation les a contraints à se placer "sur le terrain de l'arbitraire, de la force et de l'état de nature", mais "les circonstances du moment ainsi que le résultat obtenu ont justifié leurs actes".

Le 18 fructidor ne sera plus mentionné ensuite que dans l'Adresse au Corps législatif. Les sentiments des patriotes y sont présentés dans un éclairage tout différent. "Avec toute la France, écrit Görres (6), ils avaient tressailli de joie en apprenant dans cette mémorable journée l'échec des royalistes et le déjouement de leurs projets insensés; mais en déroulant les annales de l'Histoire, ils y trouvèrent cette vérité reconnue: la dictature confiée au pouvoir exécutif mène infailliblement au despotisme et à l'arbitraire." Cette phrase résume le chemin que Görres a parcouru.

Son attitude envers le Directoire évolue de l'approbation à la méfiance, puis à l'hostilité. Il est piquant de constater qu'il finira par reprendre à peu près toutes les accusations qu'il avait mises en thermidor dans la bouche des adversaires de l'équipe gouvernementale. Comme il ne pouvait guère prendre le risque d'attaquer le Directoire à visière ouverte, les étapes de son évolution ne sont cependant pas aisées à retracer. Mais il se trouve assez de jalons disséminés dans ses revues pour qu'on puisse tenter d'en saisir les aspects essentiels.

(6) Cf. GGS I, 533 (texte français).

2.

Les appréhensions provoquées par les répercussions du 22 floréal dans les républiques soeurs.

Il est naturel que la politique du Directoire à l'égard des républiques soeurs apparaisse dès les premiers articles de la Feuille rouge comme un critère qui détermine dans une large mesure le jugement du citoyen du monde qu'est Görres. Elle est pour lui un signe révélateur des intentions politiques du gouvernement de la France, la pierre de touche de ses principes et des mobiles de son action (1).

Dans le premier numéro de la Feuille rouge Görres fait un vibrant éloge de l'élan révolutionnaire suscité dans les républiques soeurs par le 18 fructidor (2). Dans son parallèle médico-politique, il considère comme un succès total l'inoculation révolutionnaire opérée dans ces pays par la France : elle leur a évité les convulsions qui ont secoué la république-mère (3).

Le cahier de floréal qui contient ces lignes optimistes s'ouvre sur une suite de la Historische Übersicht der neuesten politischen Ereignisse dont un passage plus critique a déjà retenu notre attention. Parlant de la grande fédération future des républiques, Görres pose la question "si la possibilité existe qu'un des membres de cette ligue prédomine par la supériorité imposante de son poids et introduise une sorte de despotisme républicain" (4). Le théoricien cosmopolite oppose aux exigences momentanées du combat actuel les devoirs que les principes révolutionnaires imposent à "la grande nation" (5).

Dans le cahier de thermidor, l'éloge des protagonistes du 18 fructidor est suivi d'une condamnation sévère de l'attitude

(1) Voir plus haut pages 170 - 172.
(2) Cf. GGS I,80. "Le 18 fructidor batave" est du 22 janvier 98.
(3) Cf. GGS I,169.
(4) Cf. GGS I,158. C'est dans ce contexte de politique extérieure que la notion de despotisme républicain apparaît pour la première fois.
(5) Cf. GGS I,162.

adoptée dans un passé récent par les dirigeants de la France à l'égard des républiques soeurs (6). "Ce qui s'est passé en Italie, en Suisse et en Hollande, dit Görres, a projeté une lumière plus défavorable sur leur conduite et sur leur caractère." Les événements qu'il évoque sont ceux qui ont marqué la réaction antijacobine dans les pays satellites à la suite du coup d'Etat du 22 floréal (7): il réprouve le non-respect de l'indépendance des républiques soeurs, les interventions brutales des autorités françaises, la persécution des patriotes.

Sa vue des événements est caractéristique, bien qu'assez sommaire. Ceux de la Cisalpine et ceux de la République batave, empreints d'un despotisme militaire révoltant pour le républicain, lui semblent difficilement pénétrables. Son attention est retenue plus particulièrement par les événements dont la Suisse a été le théâtre, il y décèle manifestement des analogies avec les conflits internes auxquels il est mêlé en Rhénanie. Il dépeint les patriotes suisses comme des républicains authentiques et loyaux que révolte toute contrainte illégitime et s'élève contre la manière indigne dont ils ont été traités. Quand les Conseils helvétiques ont nommé cinq Directeurs à peu près inconnus, "le Directoire français a cru voir dans cet événement la première manifestation publique d'un parti qui pensait se brouiller avec la France pour ramener sa patrie au régime antérieur ou à un régime analogue et a pris ses mesures en conséquence." Les affrontements qui en furent la conséquence ont conduit à une crise d'où est sorti un compromis à peu près satisfaisant pour les deux parties.

Dans le cahier de fructidor, Görres salue ensuite comme un événement réconfortant la complète normalisation de la situation en Suisse et célèbre en termes dithyrambiques le traité d'alliance conclu entre les Républiques française et helvétique (8).

(6) Cf. R. Bl. II,2 (Mein Glaubensbekenntnis) = GGS I,225.
(7) Après le renouvellement du tiers des députés en avril 1798, une loi votée par les Cinq-Cents le 18 floréal (7 mai) et par les Anciens le 22 floréal (11 mai) invalida 106 députés appartenant principalement à l'opposition de gauche, concrétisant ainsi la réaction antijacobine qui se dessinait depuis février.
(8) Le traité a été signé le 19 août 1798.

Il prête toutes les vertus à ce traité par lequel la puissante République-mère garantit à la République helvétique "sa pleine indépendance, son intégrité et sa liberté"; "une telle alliance, qui honore le siècle où elle fut conclue, ne peut que réconcilier le citoyen du monde avec tout ce qui peut s'être passé de fâcheux avant que ce beau résultat ne fût atteint" (9).

Il est frappant de constater que Görres attribue ce succès à la fermeté et à la persévérance des Conseils helvétiques qui ont su s'imposer au gouvernement français. "Ils ont fait preuve de républicanisme et la France les traite en républicains, et ce faisant, elle s'honore elle-même autant qu'elle les honore." Au moment où il publie sa Preisaufgabe, il est manifeste que Görres veut proposer le courage et l'énergie des patriotes suisses en exemple à ses compatriotes.

Les textes que nous venons d'analyser présentent un intérêt particulier parce qu'ils prennent position à l'égard des répercussions extérieures du 22 floréal (qui n'est d'ailleurs pas mentionné) alors que la Feuille rouge ne consacre pas le moindre commentaire au coup d'Etat lui-même (10). Il est à remarquer que cette critique rétrospective de l'attitude du Directoire intervient à un moment où Görres interprète comme un signe rassurant l'orientation plus conciliante imprimée par le gouvernement français à sa politique envers les républiques-soeurs. Il

(9) Cf. R. Bl. II,3: Hingeworfene Ideen über einige der neuesten politischen Ereignisse = GGS I, 252-253.
(10) Dans la Historische Übersicht mentionnée p. 222 - le numéro de floréal n'est paru qu'en prairial - on trouve deux allusions au récent coup d'Etat. Görres écrit dans un passage où il oppose le relèvement de la France à l'agitation qui secoue l'Angleterre "Während die Macht des Direktoriums alle Parteien im Innern erdrückt, organisiert sich in Irland eine Vendee ..." (GGS I,157.) D'autre part, en évoquant les devoirs de la République envers les nations soeurs, il fait cette remarque critique qui laisse percer l'inquiétude: "Auch die Franken ... werden dann einsehen ..., daß eine Regierung, die ihre äußern Pflichten gegen benachbarte Freistaaten hintansetzt, auch mit ihren innern gegen ihre Bürger ihr Spiel treiben wird." (GGS I,225.) Il en ressort que Görres est encore hésitant dans son jugement.

se plaît à constater que les dirigeants français ont su reconnaître et réparer leurs torts. En négociant un traité équitable avec leur partenaire républicain, ils ont mis fin à "une période angoissante"; ils ont fait taire la réprobation qui montait de partout et "le Directoire a davantage gagné dans l'opinion publique que par dix batailles victorieuses". Rassuré par ce qu'il croit représenter un nouveau triomphe des principes révolutionnaires, Görres termine cette louange du Directoire par une approbation de sa politique générale qui ne manque pas de chaleur: "Puisse-t-il continuer à avancer avec persévérance et fermeté dans la voie qu'il a tracée entre le royalisme et l'anarchie, les voeux de tous les républicains l'accompagnent dans sa carrière, leurs bras le protègeront si la cabale redresse insolemment la tête et si le spectre de la royauté écrasée reparaît pour menacer son existence constitutionnelle"(11).

On peut se demander, certes, quelle est la part de tactique que comportent les éloges décernés par Görres au gouvernement au moment où il publie l'Andante maestoso et la Preisaufgabe. Il paraît difficile toutefois de mettre en doute le fond de sincérité des jugements qu'il exprime : dans l'orientation plus favorable des rapports entre la France et les républiques soeurs le patriote rhénan a cru apercevoir des raisons de croire à la droiture républicaine des gouvernants français et sa confiance dans le Directoire s'est momentanément raffermie.

Il ne sera plus question de ces relations dans le Rübezahl. Mais dans l'Adresse au Corps législatif Görres dénoncera avec véhémence la duperie de la politique d'expansion révolutionnaire sous le second Directoire (12).

(11) Cf. GGS I,253.
(12) Cf. GGS I,533/534 : "Ils virent au dehors les nations voisines alternativement vexées par de honteuses exactions, soulevées par un despotisme arbitraire, attirées par de belles promesses, mais traitées avec mépris et repoussées par de hautains proconsuls ..., tout à la fois flattées et trompées, caressées et trahies, séduites par des paroles pompeuses et dupes de leur bonne foi, bercées par le mot sacré de constitution qui semblait garantir l'inviolabilité des serments qu'on leur faisait, mais qui n'en étaient que plus perfidement violés ..."

3.

De la confiance à la condamnation du "système corrupteur".

Si les premiers temps de l'administration civile des pays de la rive gauche du Rhin sous la haute autorité du Commissaire du gouvernement Rudler avaient paru inaugurer "les jours d'or de la liberté rhénane",les appréhensions des patriotes s'éveillèrent quand la mise en route de la nouvelle organisation les écarta des postes administratifs. Ils demeuraient cependant confiants dans la volonté d'action républicaine des dirigeants.

Au début de l'affaire Sta, Görres se propose de constituer un dossier pour le mettre "sous les yeux de la nation et du gouvernement" (1). Le retard des sanctions soulève ses protestations. Il s'impatiente des lenteurs de l'enquête administrative et finit par suspecter de hauts personnages d'entraver par favoritisme le jeu régulier des institutions. "Il faudrait vraiment que la constitution fût tombée dans un grand discrédit, s'écrie-t-il, pour qu'un tel criminel pût échapper au châtiment qu'il mérite"; mais, se rassure-t-il, toute enquête exige impartialité et minutie, et "un châtiment retardé n'est pas encore un malheur" (2). Inquiet d'une éventualité qui serait une grave atteinte à la moralité publique, Görres ne met pourtant pas encore en cause la moralité du régime lui-même. Quand il attaque l'administration centrale en thermidor, il déplore que celle-ci réduise à néant par ses dissensions internes "les bonnes intentions du gouvernement et de son Commissaire" (3). L'entourage du Commissaire n'en prit pas moins ombrage des graves critiques faites ouvertement aux autorités constituées. Le porte-parole des patriotes se trouva affronté à une conception autoritaire du pouvoir républicain.

(1) Cf. GGS I, 177 (R.Bl. I, 7-9,cahier de floréal).
(2) Cf. GGS I, 237 : "Freilich wäre es weit mit einer Verfassung gekommen, in der ein solcher Verbrecher, durch Protektionen geschützt, seiner verdienten Strafe entschlüpfte ..." (R.Bl. II,2) Ce soupçon explique la réserve que fait Görres dans l'article du Glaubensbekenntnis relatif aux gouvernants.Cf. note 16,p.188.
(3) Cf. GGS I, 233.

La confiance de Görres dans les dirigeants fut définitivement ébranlée quand les bureaux du Commissaire du gouvernement firent parvenir au rédacteur de la Feuille rouge des menaces d'interdiction. L'évolution n'était-elle pas en train de confirmer les anticipations de l'Andante?

Les premiers numéros du Rübezahl trahissent le désarroi du patriote et du journaliste. Il ne s'était pas attendu à retrouver sous la plume de hauts fonctionnaires du régime les pires accusations de ses ennemis, fût-ce sous une forme dubitative. Aussi proteste-t-il de sa bonne foi, de la rectitude de ses intentions. Nous le voyons préoccupé de justifier ses critiques, d'en prouver le bien-fondé. Il se réclame de ses droits de citoyen, il invoque ses droits de journaliste républicain. Mais en fait, les cahiers du premier trimestre du Rübezahl n'ajoutent que peu d'éléments nouveaux à son combat.

Le passage du numéro de brumaire qui traite de l'anarchie (4) est d'autant plus révélateur. La définition théorique qu'il en donne au début de ce développement prend toute sa valeur dans le contexte du présent chapitre. "L'anarchie, expose-t-il, est un état de la société humaine où tout lien légal est déchiré, où l'organisme de l'Etat est ruiné, où la puissance publique collective, que l'égoïsme individuel morcelle, continue à s'agiter par secousses dans des millions de parcelles éparses, mais où le pouvoir particulier d'un seul ou d'un petit nombre paralyse tout autre pouvoir dans le voisinage, prédomine par l'arbitraire de la tyrannie en foulant aux pieds tous les droits de l'homme et asservit tout à sa soif de domination et à son ambition." Définie comme une dictature exercée par une petite minorité à des fins personnelles, l'anarchie est identifiée dans ce texte au despotisme en régime républicain. Sous cette formulation théorique se cache en fait la première attaque de grand style contre le système tout entier. Görres ne va pas tarder en effet à transposer ces vues sur le plan polémique.

(4) Cf. GGS I, 339/340. Voir plus haut p. 206 - 207.

Le cahier de nivôse marque le réveil de sa combativité. Quand il est informé - inexactement - que "le ministre de la Justice a délégué au Commissaire du gouvernement Rudler le droit de supprimer le Rübezahl s'il lui semblait contenir des choses inadmissibles", il s'élève, dans un entrefilet acerbe (5), contre toute atteinte arbitraire à la liberté de la presse. Il n'a pas d'objection de principe à formuler, dit-il, à ce qu'on remette sans hésiter "le sort d'un journal insignifiant" entre les mains d'un homme à qui on n'a pas craint de confier le sort d'un grand pays, "bien que d'un autre côté on lui confère ainsi le pouvoir de briser celui qui oserait lui rappeler au besoin, à lui aussi, ses responsabilités". C'est la législation d'exception pratiquée par le second Directoire qu'il met en cause. "Il est vraiment attristant, s'exclame-t-il, qu'on n'ait recours à aucun autre moyen de remédier aux abus de la liberté d'imprimer que d'exercer un despotisme absolu sur la presse." Il s'indigne qu'une idée mûrie par une réflexion approfondie puisse être déclarée illicite par un tiers "que le hasard a placé un échelon plus haut". Et, par bravade et défi, il conclut que la meilleure preuve qu'il puisse donner au Commissaire du gouvernement de son entière confiance, c'est de déclarer publiquement que cette information ne lui fera en rien baisser le ton.

Dans le cahier de pluviôse, Görres déclenche une attaque de front contre tout le système de gouvernement directorial. De vives critiques de la situation sont également contenues dans le numéro de ventôse qui a cependant un caractère à part en raison des événements: la reprise de la guerre, l'entrée en fonctions du nouveau Commissaire du gouvernement Marquis. Dans le dernier cahier du Rübezahl, qui ne paraît que fin juillet, donc après le 30 prairial, la véhémence des attaques atteint son point culminant. La politique du second Directoire fait enfin l'objet d' d'une condamnation sévère dans l'Adresse des patriotes au Corps législatif. A travers ces divers textes, le changement d'attitude de Görres à l'égard du régime directorial apparaît avec une grande netteté.

(5) Cf. GGS I, 411 (Miszellen 2).

Sous le titre de Blick auf die gegenwärtige Lage der diesseitigen Rheinländer Görres commence dans l'éditorial de pluviôse (6) une analyse de la situation politique dans les pays rhénans qui s'achèvera par une diatribe acerbe dans l'ultime numéro du Rübezahl. Cet article de fond retient d'autant plus l'attention que la sévérité du jugement porté sur les occupants français prend les apparences d'une analyse psychologique objective et impartiale.

Le patriote accuse de la dégradation du climat politique l'esprit d'intrigue qui prédomine partout. Caractérisé par l'esprit de domination et l'appétit du pouvoir, il plie les principes à des fins égoïstes. Les rivalités et les dissensions dont les administrations offrent le constant spectacle en sont l'illustration scandaleuse. La mésentente entre les fonctionnaires est générale, mais ce sont les luttes entre les Français et les indigènes qui atteignent le plus haut degré d'animosité.

C'est cet antagonisme entre Français et Rhénans que Görres met au centre de son analyse. L'explication lui en est fournie par l'opposition entre les caractères nationaux qu'il met fortement en lumière cette fois. Le peuple français que sa langue et sa fierté nationale ont isolé pendant des siècles des autres peuples, s'est forgé une manière de penser, de sentir et d'agir qui lui est propre et dont la guerre n'a fait que renforcer les particularités. Quand il veut s'imposer en pays conquis, un caractère national aussi tranché ne peut qu'entretenir un esprit partisan.

Ce n'est plus seulement à l'armée d'occupation comme dans le passé, c'est aux Français que Görres reproche maintenant de manifester dans le pays occupé un esprit de conquérants. La France n'apparaît plus comme la nation animée par l'esprit révolutionnaire qui accomplit au dehors une grande mission, mais comme un Etat qui poursuit une politique d'intérêt national. Les occupants ont accaparé les places lucratives par appât du gain, les postes importants par intérêt national, ne confiant aux fonctionnaires

(6) Cf. GGS I, 415 - 421.

indigènes que peu de responsabilités. Les collisions "avec les intérêts, le caractère, les penchants et les revendications des administrés" étaient donc inévitables.

C'est dans la mentalité d'occupants des Français que Görres voit désormais la raison majeure des conflits et des heurts, leurs préjugés pèsent lourd dans la balance des torts telle qu'il la présente : "D'un côté l'arrogance et cette suffisance qui regarde de haut, avec un orgueilleux dédain, tout ce qui n'est pas inscrit sur les registres de la grande corporation nationale, qui ne tient pour digne d'éloge, excellent, parfait, que ce qui a poussé sur le sol national et traite d'imbéciles tous ceux qui ont des façons d'agir différentes et ne parlent pas la même langue; de l'autre, l'irritation d'une susceptibilité blessée qui doit se taire devant les puissants arguments de l'adversaire, l'oubli bien léger de ses grands mérites qui restent indéniables en dépit de tous ses travers, enfin une certaine agitation permanente qui veut agir sans cesse et se voit forcée de recourir constamment à des manoeuvres pour essayer ses forces à lointaine échéance (7)." Cette analyse d'une situation tendue ne recevra son véritable éclairage politique et affectif que des tirades furieuses du Rübezahl de juillet dont nous tirerons en fin de chapitre les éléments d'une conclusion.

Un autre texte fort intéressant de pluviôse (8) dénonce les abus de pouvoir incessants des commissaires exécutifs dans les municipalités de canton. Si l'agent du pouvoir exécutif ne se contente pas de veiller à l'exécution des lois, proteste Görres, s'il intervient dans la marche du pouvoir législatif ou judiciaire, alors il se comporte en despote, "quel que soit son titre". On voit qu'en fait les réflexions irritées du patriote visent des instances plus hautes. Il ressort d'un passage de l'Adresse au Corps législatif que cette critique met en cause les "autorités supérieures" dont il dépeint ainsi le comportement à cette époque : "Les actes arbitraires commis par les autorités supérieures en vertu de pouvoirs qu'elles s'arrogeaient indûment, les

(7) Cf. GGS, I, 420.
(8) Cf. GGS I, 437-439 (das Administrationswesen).

interventions usurpatoires, les perturbations causées par des pressions impératives dans le cours de la justice ainsi que dans les rapports des pouvoirs entre eux et avec leurs subordonnés augmentaient de jour en jour (9)." C'est le régime directorial lui-même qui est pris à partie quand Görres déclare dans son article de pluviôse : "Les causes de cette tendance générale du pouvoir exécutif à l'arbitraire et à l'indépendance n'échapperont pas à l'observateur attentif de l'époque, et l'un de ses désirs les plus instants sera de voir mettre un terme à un abus qui menace plus que tout autre la liberté générale." La hantise d'un pouvoir despotique concentré entre les mains des gouvernants de la République s'impose de plus en plus à son esprit.

On comprend qu'à l'égard du pouvoir en place le journaliste se sente tenu d'user encore de circonspection. C'est en revanche avec une âpreté vindicative qu'il va poursuivre les profiteurs du régime. La dénonciation de tout un "système corrupteur" (10) s'annonce en frimaire dans l'éloge funèbre de Félix Blau. Evoquant la noble figure de ce clubiste mayençais (11), Görres déplore sa disparition "à un moment où la grande phalange des fripons serre de plus en plus étroitement les rangs et défie avec une audace et une insolence croissantes la moralité et la vertu". Dans les cahiers suivants du Rübezahl, il s'insurgera contre le "système fondé sur l'immoralité" qui a réussi à gangrener profondément la société (12). Il incriminera "un système de pillage et de rapine" (13) aux vastes ramifications qui sape les fonde-

(9) Cf. GGS I, 545 : "Willkürliche Anmaßungen, usurpatorische Eingriffe der höhern Gewalten, gewaltsame Störungen im Gange der Gerechtigkeitspflege und der Verhältnisse der Gewalten untereinander und zu ihren Untergeordneten wurden immer häufiger." Le libellé allemand de ce passage dont nous essayons de rendre les nuances de sens est beaucoup plus incisif que le texte correspondant de la version française de l'Adresse.
(10) L'expression se trouve dans l'Adresse au Corps législatif (GGS I, 535). Le terme de système figure déjà dans le Rübezahl.
(11) Cf. Rbz. I, 3 : Felix Blau = GGS I, 371/372.
(12) Cf. Rbz. II, 2 (pluviôse) : Gang der neuen Organisation b) = GGS I, 440.
(13) L'expression figure à la fin de l'Adresse, GGS I, 540.

ments mêmes de la République (14).

Cette idée d'un vaste système organisé de spoliation prend corps dans l'adresse au Citoyen Marquis (15). A grand renfort d'images, Görres invective contre les incapables qui se sont accaparés des charges publiques grâce à des protections, ces virtuoses du brigandage qui,"ignorants en tout sauf dans les arts de l'escroquerie et de l'exaction",se vantent de leurs pillages "comme d'autant d'étincelles de leur génie créateur" et savent "découvrir des paillettes d'or dans le sable le plus aride".

C'est dans le dernier numéro du Rübezahl que Görres lance ses diatribes les plus violentes contre les profiteurs des fonctions publiques. Mêlant les différents thèmes de ses attaques précédentes, il dénonce dans leur comportement une mentalité de conquérant associée à la corruption qui les pousse à mettre en coupe réglée le pays occupé : "Nous avons vu alors se précipiter sur nous un flot d'individus, la lie de la France, des imbéciles bourrés de préjugés, la tête farcie de quelques sentences et de phrases creuses, au reste grossiers comme des Scythes, obtus comme des Béotiens, de vils esclaves qui au mot de ministre,de directeur, se prosternent trois fois à terre, le front dans la poussière; des gredins qui vidaient les poches du peuple quand il venait offrir des sacrifices à la liberté, qui prêchaient le pillage du haut des toits et s'enfuyaient en ricanant, chargés de leur butin, quand un fort voulait les prendre à la gorge (16)."

Maintenant que le second Directoire est tombé, le journaliste peut ouvertement formuler contre lui l'accusation qui est sous-

(14) Cf. GGS I, 440. Le dossier des malversations de l'inspecteur en chef des eaux et forêts Pioc qu'il ouvre dans le numéro de nivôse a achevé de convaincre Görres de l'étendue du mal qu'il stigmatise dans les Entomologische Fragmente. Voir pages 194-195.
(15) Cf. GGS I, 461/462 (Rbz. II,3 de ventôse). Voir plus haut p. 197. Dans le numéro de juillet, Görres plaint le pays "où des voleurs impudents et des pillards éhontés afferment les emplois publics" (GGS I, 499, Gang der neuen Organisation).
(16) Cf. GGS I, 482 (Rbz. III, 1-2 : Blick auf die gegenwärtige Lage der diesseitigen Rheinländer, Fortsetzung).

jacente à ses grandes attaques du second trimestre du Rübezahl: le Directoire a sciemment appuyé sa politique sur la corruption généralisée et s'en est servi cyniquement pour réaliser ses ambitions. "Les fripons formaient les cohortes de nos usurpateurs, nous ne l'avons compris que tard, c'est une chose que notre simplicité n'avait pas imaginée (17)." Dans l'Adresse au Corps législatif, le Directoire est nettement accusé d'avoir aspiré à la dictature. Les patriotes, y est-il dit, "reconnurent dans l'intérieur l'esprit public méthodiquement corrompu, les fripons, les dilapidateurs et les imbéciles réunis à la solde du parti aspirant au pouvoir suprême" (18).

La politique d'exploitation systématique pratiquée dans les pays occupés par le Directoire est dénoncée avec amertume et condamnée sévèrement. Un passage très véhément de l'éditorial de juillet est consacré au régime hybride établi dans les pays du Rhin. Il témoigne de l'exaspération des patriotes rhénans. "Que voulait-on faire de nous?" demande Görres. - "On nous a envoyé des proconsuls, des hommes faibles, sans coeur et sans tête, des créatures qui flagornaient ceux qui les ont envoyés ici et qui se sont moqués de nous en nous disant: voilà votre roi! On a entouré cette marionnette d'une cour digne de la majesté qui la créa à son image; et ces courtisans se gaussaient de nous qui croyions ingénument à leur républicanisme, à leur intégrité, ils se riaient de nous en humant les vapeurs de l'encens que nous brûlions en l'honneur de notre idéal ....

Nous avions un roi, un cacique, un pacha, un stathouder - donnez à la chose le nom qu'il vous plaira - qui réunissait dans ses mains le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif; au-dessus de lui un ministre, qui prétendait naturellement être plus compétent et faisait à l'occasion des lois quand l'envie lui en prenait, et encore au-dessus, cinq autres personnages qui de temps en temps donnaient de grands coups de sceptre quand rien d'autre n'avait plus d'effet (19)."

(17) Cf. GGS I, 482.
(18) Cf. GGS I, 533 (texte français).
(19) Cf. GGS I, 481/ 482.

A cette critique des structures gouvernementales il faut joindre les griefs que les patriotes formulaient contre la politique des Commissaires du gouvernement. Görres s'en fait l'écho dans l'Adresse au Corps législatif.

La ligne de conduite politique de Rudler y est sévèrement jugée (20). Deux phases apparaissent dans le déroulement de sa mission. Sans doute la première s'est-elle ouverte sous le signe apparent du républicanisme; mais le mauvais choix des fonctionnaires pouvait déjà faire pressentir le principe qui l'avait inspiré: noyer le patriote énergique dans une majorité de fonctionnaires d'opinion politique opposée ou indifférents, et rendre ainsi son action inopérante. La seconde phase, marquée par une tension croissante entre les autorités supérieures et les patriotes, est décrite par Görres comme une phase de réaction contre les républicains avancés, les "Cisrhénans", qui "durent supporter la plus honteuse persécution". Comme principe de conduite, les représentants du Directoire dans les pays rhénans "avaient établi cette maxime que le gouvernement voulait absolument qu'aucun cisrhénan par principes n'occupât de fonctions publiques; que ceux qui en avaient devaient en être éloignés par force, par intrigue ou par toutes autres manoeuvres; que ceux qui en demandaient devaient être éconduits comme têtes bouillantes". "Le patriotisme était proscrit", les patriotes surveillés.

Cette situation empira au cours de la mission de Marquis. Görres, que sa venue avait rempli d'espoirs vite déçus, dénonce son opportunisme, son inaction. "Pendant sa mission les apothéoses de filous continuèrent", écrit-il; "l'impunité des dilapidateurs est au comble" pendant que les patriotes continuent à être écartés et que l'arbitraire se perpétue (21).

(20) Görres reconnaît la bonne volonté et le désintéressement de Rudler, mais déplore sa faiblesse de caractère, son manque de fermeté et d'énergie. Dans une note du dernier Rübezahl (GGS I,481), il dénonce l'influence néfaste de son entourage qu'il appelle le synode parce qu'il comprenait trois anciens prêtres dont Mulot.
(21) Cette mise à l'écart des patriotes fait l'objet de diverses remarques amères du journaliste, en particulier quand un de ses principaux correspondants, Jaeger, est relevé de ses fonctions (cf. Rbz. III, 1-2 = GGS I, 499 et 504).

On peut conclure de ces doléances que la politique de méfiance, puis d'hostilité des Commissaires du gouvernement et de leur entourage à l'égard des patriotes a été un facteur déterminant de son changement d'attitude envers le régime directorial. Il en est un adversaire déterminé quand il interrompt au printemps de 1799 la publication de sa revue. Au seuil de l'été, le 30 prairial marque la fin du second Directoire et un renversement de la situation. Dès le 10 messidor (28 juin), Görres, qui s'était abstenu de paraître aux cérémonies officielles "pendant toute la période des escrocs" fait au temple décadaire un discours (22) dans lequel il salue comme un événement mémorable "la victoire de l'opposition dans les Conseils sur la dictature du Directoire" et applaudit à "la chute des tyrans du monde installés au Capitole de la Gaule". Dans une envolée vengeresse qui résume ses griefs contre le régime déchu, il félicite les Conseils de la République d'avoir mis un terme à "toute cette époque effroyable de la Révolution où des fripons étaient des despotes tout-puissants, où des brigands étaient installés sur la chaise curule du Directeur, se cachaient sous le manteau du sénateur, dominaient les administrations civiles, étalaient leur faste à la tête des armées, pillaient des royaumes pour les transformer ensuite en républiques, fondaient des républiques et en bannissaient les républicains, prêchaient le républicanisme et exigeaient une adulation servile, élevaient des autels à la liberté et lui immolaient la vertu, consacraient des temples à leur butin et y conservaient ce palladium de l'Etat."

Nous nous demanderons, pour terminer ce chapitre, quels sentiments animaient alors Görres, quelle était sa position politique.

Il nous est apparu que la véhémence de ses accusations et de ses diatribes était à la mesure de la désillusion amère que la politique du Directoire lui avait causée. Celui qui, dans le premier numéro de la Feuille rouge avait salué la mise en place de la nouvelle organisation comme le signe de la prochaine réunion

(22) Cf. GGS I, 527-528 (Rede, gehalten am 10. Messidor 7. Jahrs im Dekadentempel zu Koblenz von J. Görres).

de la rive gauche du Rhin à la République accuse maintenant les Commissaires du gouvernement d'avoir voulu perpétuer dans leur intérêt personnel un statut provisoire hybride qui n'accorde aux Rhénans ni représentation ni pouvoirs réels (23). Jamais le sentiment que les patriotes rhénans ont été joués, que leur bonne foi républicaine a été bafouée ne s'est imposé à son esprit avec autant de force et ne s'est exprimé avec autant d'âpreté.

Par deux fois, Görres fait le procès de "la France". Elle a été conduite à sa situation critique actuelle par la politique de domination et d'exploitation qu'elle a pratiquée dans les Etats satellites et les provinces conquises. "La France avait traité de façon ignominieuse les compagnons de ses principes et de ses luttes, elle les avait ravalés à la condition d'ilotes qu'elle vexait et tyrannisait selon son bon plaisir, elle les avait réduits au rôle de supports de l'estrade où elle plantait ses trophées (24)." On voit s'annoncer ici un thème capital auquel Görres ne donnera toute son ampleur que dans le compte rendu de sa mission à Paris. En se servant des républiques soeurs et des territoires conquis en vue de son seul intérêt national la France a trahi sa mission révolutionnaire.

Mais Görres repousse avec indignation l'idée qu'il pourrait pactiser avec les ennemis de la République. Il proclame sa fidélité inchangée aux principes révolutionnaires.

Dès que sont connus les événements de prairial, les patriotes y puisent un nouveau courage, un nouvel élan. La solution du problème rhénan qui s'était si longtemps dérobée ne s'est-elle pas rapprochée de nouveau grâce au 30 prairial? Le moment n'est-il pas venu pour les patriotes de reprendre leurs efforts, de tenter de faire prévaloir leurs vues politiques?

(23) Cf. GGS I, 482.
(24) Cf. GGS I, 480.

VII.

GÖRRES EN FACE DES EVENEMENTS DE 1799

1.

La reprise des hostilités et l'appel aux patriotes.

La fidélité de Görres aux principes républicains s'affirme avec courage à un moment particulièrement critique : lorsqu'au printemps de 1799 les forces de la deuxième coalition sont victorieuses (1) et que la situation du camp républicain apparaît précaire, il publie dans le Rübezahl de ventôse un appel aux patriotes des quatre nouveaux départements (2) pour les exhorter à resserrer leurs rangs autour des défenseurs de la République. La recrudescence de la propagande antirépublicaine et antifrançaise des partisans du passé alourdissait le climat dans les territoires rhénans. Görres rappelle aux patriotes l'enjeu du combat : "Il ne s'agit ni des rois ni du Directoire, il s'agit de la cause de l'humanité; que cette cause nous soit sacrée, que soit notre ami quiconque la défend!" Il les invite à oublier les frictions et les heurts pour défendre la cause commune et à manifester clairement leur volonté politique en demandant au gouvernement français de proclamer solennellement la réunion officielle de la rive gauche du Rhin à la République. En ce moment où le camp républicain est menacé, louvoyer et temporiser serait indigne. "Croire à une possible restitution à l'Allemagne est absurde, le projet de former un Etat indépendant est abandonné depuis longtemps déjà, la réunion est le point sur lequel doivent se concentrer tous nos efforts." C'est du statut politique hybride, "amphibie" (3), qu'on a imposé aux pays rhénans que proviennent tous les maux dont ils souffrent; seule la réunion effective peut y mettre fin. Görres rappelle "le

(1) Cf. plus haut p. 196, note 44.
(2) Cf. GGS I, 465 - 467 (Rbz. II,3): An die Patrioten in den vier neuen Departementen.
(3) Voir plus haut p. 176.

grand nombre d'adresses" de réunion qui "se sont accumulées dans les bureaux du gouvernement" et propose qu'une délégation soit envoyée à Paris "pour solliciter la réunion au nom des pétitionnaires et des patriotes en général auprès du Corps législatif et du gouvernement" (4).

Il apparaît donc qu'en dépit des griefs manifestés contre la politique du Directoire et le comportement de ses agents, Görres persiste à réclamer le rattachement des provinces rhénanes à la République. Une brève allusion est faite dans cet appel aux frontières naturelles: le succès de la démarche proposée aurait pour effet, dit-il, "de nous réunir enfin à une nation aux destins de laquelle la nature a lié irrévocablement le nôtre". Mais le but du projet est essentiellement politique. Par leur intégration dans la République les habitants des pays rhénans deviendront enfin des citoyens à part entière et pourront jouir dans l'égalité de la plénitude des droits constitutionnels. "Indissolublement liés à la formidable République, nous ne partagerons pas seulement ses dangers comme à présent, mais aussi ses triomphes et sa haute destination."

2.

Görres et le 30 prairial : espoirs et incertitudes.

Dans son discours du 10 messidor, Görres donne des événements de prairial une interprétation qui s'inspire davantage de son idéal de la république que de la réalité des faits et concilie des intentions tactiques avec ses voeux les plus instants. Le 30 prairial, déclare l'orateur, n'est pas la victoire d'une faction politique, mais celle du droit et de la vertu. "Ce qui était en jeu dans ce combat acharné, ce n'était

(4) Le 25 avril 1799, Marquis écrit à Lambrechts: "Je suis instruit que les patriotes cisrhénans forment une souscription à l'effet d'envoyer à Paris des députés chargés de solliciter près le Corps législatif la réunion définitive des quatre départements à la République et je crois devoir m'empresser de vous rendre compte d'une démarche déterminée par de bonnes intentions sans doute, mais qui pourrait être prématurée et contrarier sous ce rapport les vues politiques du gouvernement." (Cf. HANSEN, Quellen IV, 1068.)

pas la lutte des partis, la chute ou l'ascension des anarchistes ou des modérantistes, des Girondins ou des Jacobins, non, ce qui était en jeu, c'était la cause du droit et de la vertu ... Cette grande question, si importante pour le salut de l'humanité, fut tranchée le 30 prairial, le droit l'emporta, le vice fut abattu." En fait, Görres attendait la moralisation et la réforme des organismes de l'Etat de l'action politique des "républicains prononcés". En présentant le 30 prairial comme la victoire du parti des honnêtes gens, il comptait obtenir une plus large participation du public à une action dont les patriotes de Coblence avaient décidé de prendre l'initiative et dont il informe l'assistance à la fin de son discours. Il leur a paru opportun de mettre à profit "le beau moment du premier enthousiasme" pour demander au Corps législatif, le vainqueur de prairial, d'intervenir pour qu'il soit mis fin à tous les abus commis par l'administration rhénane. A cet effet, Görres soumet à ses concitoyens un projet d'adresse qu'il a élaboré et que les patriotes ont approuvé.

Le texte définitif de cette Adresse des patriotes du département de Rhin-et-Moselle au Corps législatif ne fut prêt, dans sa double version, française et allemande, que vers la fin du mois de juillet (5). C'est un long réquisitoire contre la nouvelle organisation, dans lequel Görres évoque les principaux épisodes de la campagne qu'il a menée contre elle. La conclusion en a manifestement subi des retouches peu avant la publication du dernier numéro du Rübezahl. Déjà le doute a succédé à l'enthousiasme. Görres se plaint qu'il se soit écoulé plus d'un mois déjà depuis le 30 prairial sans que ses effets se soient encore fait sentir dans les pays rhénans. Et il adjure les législateurs de poursuivre leur oeuvre avec énergie jusqu'au bout, de détruire jusqu'aux racines de la corruption et d'extirper "tout ce qui tient à l'arbitraire".

Les patriotes avaient attendu à bref délai des changements décisifs dans le personnel des administrations rhénanes. Lorsque Görres rédigea - sans doute vers la fin de juillet - l'éditorial

(5) Cf. GGS I, 533 - 540 (version française) et 541 - 548 (version allemande). L'Adresse a fait l'objet d'un tirage spécial, Görres l'a insérée également dans le dernier numéro du Rübezahl.

du dernier cahier du Rübezahl, ses espoirs étaient de nouveau ébranlés et il formula ce jugement désabusé : "Le 30 prairial survint, maintenant du moins on attendait qu'il fût promptement porté remède aux maux qui nous accablent, qu'un châtiment éclatant frappât les gredins, que les asinarques fussent écartés de nos tribunaux, que le républicanisme remportât un triomphe complet. La foudre était tombée, mais le coup fut sans conséquence, il n'est pas resté de traces de son passage (6)." Les patriotes déplorent que dans les départements rhénans rien n'ait changé. Si le Commissaire du gouvernement était finalement rappelé, son successeur devrait agir s'il voulait répondre à leur attente.

Ce dernier éditorial de Görres frappe par sa résonance particulière. Aux diatribes dont nous avons souligné la véhémence se juxtapose une vue pessimiste du présent. Celui qui s'intéresse au sort de l'humanité voit avec accablement se décomposer la société, se déchaîner les instincts. Déprimé par les misères amoncelées par la guerre, "il se sent pleinement pris de vertige au spectacle de la lutte que se livrent à l'intérieur la corruption la plus honteuse, la dépravation la plus abominable, la fureur des factions et le peu de probité et de générosité qui reste encore ... Il tremble pour l'humanité quand il la voit dans toute sa repoussante nudité. Où sont les éléments d'un perfectionnement moral, se demande-t-il, et il ne trouve pas de réponse à cette question (7)."

L'article ne se termine pas cependant sur cette note pessimiste. Aux démons du doute qui l'assaillent, Görres oppose une farouche volonté de croire dans l'avenir, dans la haute destination de l'humanité, dans le triomphe final des principes. La nature réalisera ses fins. "Une génération corrompue peut certes éclipser un moment l'éclat de ces principes, mais ils finiront par déchirer le voile qui les recouvre et rempliront de leur rayonnement le plus pur tous les espaces et tous les temps (8)." La foi de l'Aufklärer l'emporte finalement sur les incertitudes.

(6) Cf. GGS I, 482.
(7) Cf. GGS I, 480/481.
(8) Cf. GGS I, 484.

CHAPITRE VII

LA MISSION DE GÖRRES A PARIS

I.

LES CIRCONSTANCES ET LE DEROULEMENT DE LA MISSION (novembre 1799 - février 1800)

Dès le mois d'avril 1799 Görres avait proposé l'envoi à Paris d'une députation des départements rhénans chargée de solliciter du gouvernement français le rattachement officiel des territoires occupés à la France (1).

Ce n'est pourtant qu'au début de l'automne que ce projet devait être réalisé, après que divers événements furent venus inciter les patriotes à agir sans plus tarder.

L'entrée de Sieyès au Directoire (2), puis le 30 prairial étaient apparus aux patriotes comme les signes d'une évolution favorable à leur cause et les incitant à manifester leur volonté politique. Le triomphe du "vrai républicanisme" ne devait-il pas permettre enfin la réunion qu'ils appelaient de leurs voeux ? Görres évoque en ces termes le climat psychologique qui régnait alors dans les rangs républicains : "L'espoir qu' avait suscité le bouleversement politique à l'intérieur réconciliait avec le présent et enjoignait de s'employer de toutes ses forces à obtenir un avenir meilleur" (3).

La situation extérieure, qui allait se détériorer, ne faisait que renforcer encore les patriotes dans leur détermination. Les défaites militaires françaises qui se succédèrent de mars à septembre leur faisaient ressentir plus que jamais à quel point l'avenir politique de leur patrie était incertain et leur propre situation précaire. Aussi décidèrent-ils de mettre tout en oeuvre pour être enfin fixés sur leur sort et délivrés de "l'incertitude torturante" qui était la leur (4).

---

(1) Voir page 238.
(2) Cf. GGS I, 558 : Der 30. Prairial "berief Sieyès an die Spitze der Geschäfte, Sieyes der während dem ganzen Laufe der Revolution den Ruf, als unerschütterliche Stütze den Grundsätzen und der Moralität zu stehen, behauptet hatte".
(3) Cf. GGS I, 558.
(4) Cf. GGS I, 559.

D'après les indications de Görres (5), ce sont les patriotes du département de Rhin-et-Moselle qui relancèrent le projet d'une mission à Paris commune aux quatre départements rhénans. Il est vraisemblable que Görres, qui, dès le mois d'avril s'était fait le protagoniste de ce mode d'action, avait été désigné assez tôt pour être le député de son département. Il s'employa activement à la réalisation du plan des patriotes et prit contact, sans doute dès le mois d'août, avec les autres départements.

Avant même que les préparatifs de la mission ne fussent achevés, Coblence devint le théâtre d'incidents qui eurent pour effet de gêner tout d'abord ces préparatifs, mais aussi de précipiter le départ de la délégation.

Les 25 et 26 septembre, Masséna remporta à Zurich une victoire décisive sur les troupes russes qui non seulement stoppa l'offensive ennemie, mais entraîna la retraite des forces coalisées qui menaçaient la Rhénanie. On conçoit l'explosion de joie par laquelle les patriotes accueillirent la nouvelle de cette victoire lorsqu'elle parvint à Coblence le 2 octobre. La municipalité invita la population à illuminer les maisons et, à la tombée de la nuit, les patriotes parcoururent les rues aux cris de "Vive la République !", mais aussi de "Vivent les Jacobins ! A bas les Chouans !" à l'adresse de leurs ennemis. Ces cris furent poussés en particulier devant la demeure non illuminée du banquier Pottgeißer. Or, le général Leval, qui commandait la garnison de Coblence et qui fréquentait cette maison, s'y trouvait à ce moment-là. Hostile aux patriotes, il demanda dès le lendemain à l'administration centrale d'intervenir contre eux et les dénonça dans un rapport très vif au général Ney, commandant en chef intérimaire de l'armée du Rhin. A la suite des mesures ordonnées par ce dernier, le général Leval proclama le 11 octobre l'état de siège dans tout le département de Rhin-et-Moselle et destitua la municipalité patriote de Coblence. Celle-ci décida d'informer oralement de la situation le commissaire du gouvernement Lakanal qui, depuis le mois d'août, avait pris la succession de Marquis et désigna une délégation de 4 membres dont faisaient partie son président Kretzer et

(5) Cf. GGS I, 560.

Görres. A peine les délégués se furent-ils mis en route le 12 octobre au soir que, sur l'ordre de Leval, ils furent arrêtés au sortir de la ville et jetés en prison. Ce n'est que le 1er novembre que Lakanal, après avoir reçu les directives du Directoire, put se rendre à Coblence où il fit aussitôt lever le siège. Le 2 novembre, il fit libérer les patriotes incarcérés et leur donna l'accolade. Le jour même de son arrivée, un Comité de patriotes constitué à Coblence établit le document (6) qui donnait au citoyen Görres pleins pouvoirs pour effectuer la mission prévue. C'est avec ce comité de six membres qui s'intitulait "les mandataires d'une partie des républicains du département de Rhin-et-Moselle" que Görres correspondra au cours des mois qui vont suivre.

Le départ de la délégation apparaissait comme d'autant plus urgent que des rumeurs faisaient état d'un prochain rappel de Lakanal que les patriotes considéraient comme "le mandataire du 30 prairial" et dont ils souhaitaient le maintien (7).

Les pleins pouvoirs délivrés par le comité des patriotes de Coblence à leur délégué Görres précisent les trois objectifs assignés à la mission : obtenir du gouvernement français la réunion définitive de la rive gauche à la France, présenter la défense de Lakanal (8), "dévoiler les intrigues tramées par les ennemis de la République contre la liberté et les républicains" dans les départements rhénans (9).

Neuf jours après sa sortie de prison, Görres se met en route pour Paris; il est accompagné du patriote Vitzthum, commissaire exécutif auprès du tribunal correctionnel de Coblence, qui lui a été adjoint en qualité de secrétaire.

Lorsque Görres arrive à Trèves, où doivent se réunir les délégués des différents départements, les premières informations sur le déroulement du coup d'Etat du 18 brumaire viennent tout juste d'y parvenir. La portée de l'événement n'échappe pas aux patriotes qui s'interrogent aussitôt sur

---

(6) Cf. GGS I,624.
(7) Cf. GGS I,458. Dès le 7 novembre, les patriotes de Mayence firent tenir au Directoire une adresse demandant son maintien.
(8) Le jugement que Görres exprimera sur l'action et le caractère de Lakanal dans les Resultate est nuancé et assez critique.
(9) Cf. GGS I,624.

l'opportunité de leur entreprise (10). Tandis que les républicains de Trèves tenaient désormais pour inutile l'envoi d'une délégation à Paris (11), Görres et le général Eickemeyer, délégué du département du Mont-Tonnerre, décidèrent de poursuivre leur voyage et d'accomplir leur mission.

Quand les deux députés arrivèrent dans la capitale le 21 novembre, ils se virent en présence d'une situation politique toute nouvelle : le Directoire était renversé, trois consuls provisoires nommés, une nouvelle constitution en cours d'élaboration. La plus grande effervescence régnait dans les sphères politiques, où seuls les luttes d'influence et le jeu des intrigues retenaient l'intérêt.

Les députés rhénans ne tardèrent pas à être informés du rappel imminent de Lakanal. Son rappel apparut à Görres comme la conséquence logique et inévitable du bouleversement politique qui venait de se produire. "Cette mesure, écrit-il, était à ce point dictée par les circonstances et l'esprit du jour ... qu'il eût été chimérique de vouloir retarder par quelque démarche une telle décision ou, celle-ci une fois prise, de vouloir la faire annuler" (12).

Dès ses premiers contacts avec les milieux politiques parisiens, Görres ressentit vivement le peu d'intérêt que l'on portait dans la capitale aux nouveaux départements et à leurs aspirations. Il était frappé de constater combien les administrations étaient en général peu au fait des problèmes rhénans (13).

Il retira une impression plus favorable de ses contacts avec Dubois-Dubais que les consuls avaient désigné le 29 novembre pour succéder à Lakanal et rédigea même à son intention plusieurs mémoires destinés à le familiariser avec les

---

(10) Cf. GGS I,560 : "Die Vorgänge mußten Reflexionen in uns wecken, die mit dem Zweck unserer Sendung und den Motiven derselben im nächsten Bezuge standen".
(11) Les patriotes de Trèves accueillirent pour leur part la nouvelle du coup de force de Bonaparte avec enthousiasme et jugèrent toute démarche superflue. Les républicains de la Roer, qui n'avaient pu se mettre d'accord à temps ni sur l'opportunité de la mission ni sur la personne de leur délégué, renoncèrent à ce projet dès le lendemain du 18 brumaire.
(12) Cf. GGS I,565.
(13) Le ministère de la justice mis à part, Görres nota partout "die größte Unbekanntschaft mit unsern innern Verhältnissen".

problèmes rhénans. En route pour Mayence, Dubois-Dubais apprit que sa nomination était rapportée. Le 22 décembre ce fut Shée, l'ancien président de la Commission intermédiaire, qui fut nommé Commissaire du gouvernement.

En ce qui concerne les principaux objectifs de leur mission, Görres et Eickemeyer se trouvèrent tout d'abord réduits à l'expectative. Il leur apparaissait clairement qu'ils ne pouvaient entreprendre aucune démarche utile pendant la période de réorganisation politique et administrative consécutive au 18 brumaire (14). Aussi les députés décidèrent-ils d'observer l'évolution des événements et de "reconnaître le terrain" sur lequel il leur faudrait entreprendre leurs démarches ultérieures.

Les renseignements que Görres fournit dans ses Résultats sur le déroulement de la mission prouvent à quel point la nouvelle situation politique créée par le coup d'Etat et sanctionnée bientôt par le régime consulaire et la Constitution de l'An VIII sont, dès son arrivée à Paris, au centre des préoccupations du jeune républicain rhénan. Cependant, que la majeure partie de l'opinion salue en Bonaparte, premier consul, le garant d'un retour à l'ordre et à la stabilité, Görres est du petit nombre de ceux qui redoutent dès l'abord de "voir les conquêtes de la Révolution tout entière englouties par l'ambition d'un seul homme" (15). Avec une étonnante perspicacité, Görres pressent l'avènement d'un régime dictatorial.

Avant même que la nouvelle Constitution ne soit officiellement proclamée, le 22 décembre, la correspondance échangée entre le Comité des patriotes de Coblence et leur député (16)

(14) Cf. GGS I, 563 : "Die neue Konstitution ward vollendet, und ihre Attribute wurden unter die verschiedenen Kompetenten verteilt. Die ganze Periode, die zwischen unsere Ankunft und die gänzliche Beendigung dieser Repartition fiel und sich bis spät in den Nivose hin erstreckte, war für die unmittelbare Betreibung unseres Geschäftes verloren".
(15) Cf. GGS I, 562.
(16) Seuls quelques fragments de cette intéressante correspondance ont pu être retrouvés et sont reproduits dans l'édition Schellberg (GGS I, 625 sq.). Il s'agit de trois lettres adressées à Görres par le Comité le 15 frimaire, le 19 frimaire et le 1er nivôse. La première de ces lettres est malheureusement incomplète. Nous possédons également des extraits d'une réponse de Görres au Comité en date du 25 frimaire.

témoigne du débat de conscience que la situation politique a fait naître dans l'esprit de Görres. Tandis que le Comité ne cesse de l'exhorter à remettre au gouvernement français une adresse de réunion dès que se présentera une occasion favorable, Görres ne se sent bientôt plus le droit de solliciter cette réunion. Dans sa lettre du 25 frimaire (16 décembre) il annonce au Comité sa ferme décision de ne plus entreprendre de démarche officielle dans ce sens et demande à être rappelé (17).

Le bouleversement politique qui vient d'intervenir en France amène en effet Görres à s'interroger sur le bien-fondé de l'attitude des patriotes rhénans. Ils avaient agi jusque-là en minorité éclairée, prête, s'il le fallait, à faire le bien du peuple malgré lui, persuadée qu'elle seule était assez évoluée pour opérer les choix fondamentaux. Pour la première fois l'évolution politique semble à Görres mettre en cause la légitimité de l'action des patriotes : "Si jusqu'à présent nous sollicitions la réunion contre la volonté du peuple, nous pouvions dire à ce peuple : vous ne savez pas ce qui est bon pour vous ; une haine nationale aveugle vous mène et vous fait méconnaître votre avantage ; vous n'êtes jamais parvenus à ne plus confondre la cause et les personnes. Ce sont les principes, non la nation, que nous vénérons. Ils doivent nous dédommager de la renonciation à notre nationalité à laquelle nous consentons.

Mais quand ces principes sont à ce point dilatés et sublimés qu'ils ne font plus que flotter comme un nuage ténu et presque invisible au-dessus de notre horizon spirituel ..., quand on les trouve tout au plus mentionnés encore ici ou là ironiquement comme une vieille formule éculée, que doit-on faire ? Si le peuple nous dit : qu'est-ce donc qui vous a poussés à nous arracher à notre patrie, à nous unir à un peuple agité, dont il nous faut maintenant ressentir les crampes et les nombreuses convulsions, alors que nous aurions au

(17) On peut déduire de la lettre du Comité datée du 15 frimaire (6 décembre) que Görres avait déjà fait part à celui-ci, dans une lettre écrite les 4, 5 et 6 frimaire (25, 26 et 27 novembre), de ses scrupules à solliciter la réunion dans les circonstances données, et émis l'opinion que la délégation risquait de perdre son temps à Paris. Cf. GGS I, 625-626.

moins pu vivre tranquilles sous notre ancienne Constitution, pourrons-nous lui déclarer alors sans rougir : vous avez en échange de cela la liberté pour vous dédommager" (18). Ces dispositions d'esprit expliquent pourquoi Görres laissera Eickemeyer effectuer seul les démarches officielles en vue de la réunion.

Il semble bien qu'Eickemeyer ait été reçu à une audience du premier consul vers la fin du mois de décembre, mais au cours de cet entretien la question rhénane n'aura guère été évoquée que très brièvement (19).

La situation diplomatique est marquée à la fin de l'année par les offres de paix que Bonaparte venait d'adresser le 26 décembre à l'Angleterre et qui laissaient espérer de prochaines négociations. Aussi était-il clair pour les deux délégués rhénans que le problème de la réunion ne pouvait pas être réglé dans l'immédiat, que sa solution dépendait étroitement de l'évolution de la situation diplomatique et militaire. Les entretiens que leur accordèrent les consuls Cambacérès et Lebrun ne firent que les confirmer dans cette conviction.

La question de la réunion était le point de la mission qui avait justifié la prolongation du séjour à Paris des deux députés rhénans. A cet égard la situation évolue brusquement lorsque, le 20 janvier 1800, l'Angleterre repousse catégoriquement les négociations proposées par Bonaparte, tandis que Vienne fait attendre sa réponse. C'est la perspective d'une reprise de la guerre qui succède alors aux espoirs de paix suscités par les ouvertures du premier consul. Le moment semble certes fort peu opportun aux deux envoyés pour solliciter la réunion des territoires rhénans, "mais la députation, qui d'une part ne pouvait attendre à Paris l'issue de la campagne qu'on était en train d'ouvrir, et devait par quelque ultime démarche mettre un terme à sa mission dont le but était par ailleurs connu du gouvernement, qui d'autre part pouvait espérer ne pas voir ses sollicitations entièrement re-

(18) Cf. GGS I, 627.
(19) Voir à ce sujet HANSEN, Quellen IV, 1260. Si l'entretien a bien eu lieu, il a du porter essentiellement sur la Légion des Francs du Nord dont la formation avait été décidée par le gouvernement et dont Eickemeyer sera nommé commandant peu après.

poussées, au moins en ce qui concernait ses autres requêtes (20), résolut de rédiger une adresse à l'intention du gouvernement et de la remettre au premier consul au cours d'un des moments de répit que lui laisserait la poursuite des préparatifs militaires (21).

Eickemeyer et Görres, qui se plie finalement aux instructions impératives données par ses mandants (22), signent tous deux une Adresse aux consuls de la République française (23). Ils y reprennent en trois développements les principaux points et arguments retenus par le Comité patriotique de Coblence en vue de la rédaction d'un semblable texte (24).

Après avoir demandé la fin des oppressions et des abus et le remplacement des mauvais fonctionnaires français par des "républicains indigènes probes, instruits et jouissant de la confiance de leurs concitoyens", les députés sollicitent à nouveau la réunion définitive des départements rhénans pour laquelle, affirme l'Adresse, "s'est déclarée la presque unanimité de nos concitoyens" (25).

Sans plus tarder, Görres quitte Paris avant la mi-février.

---

(20) Au cours de cette période d'attente, Görres transmet deux requêtes, signées de son nom, aux deux ministres de la Justice successivement en exercice. A la demande du Comité des patriotes de Coblence, il attire leur attention sur les violences et les persécutions que les patriotes de la ville ont à subir de la part de leurs adversaires. Le comité propose diverses mesures dont le rétablissement d'une municipalité patriote.

(21) Cf. GGS I, 602.

(22) Ceux-ci écrivent à Görres le 1er nivôse (22 décembre) : "Wir sind einstimmig gegen Ihre Meinung. Sie müssen durchaus öffentliche Schritte für die Reunion tun, mit allem dem Eclat, der Ihnen zu Gebote steht. Sie müssen eine Adresse überreichen, darin alle die Beweggründe, die wir Ihnen angegeben haben, anführen, nicht unterlassen, sich auf die hinterlegten vielen Unterschriften zu beziehen, und ihr die gehörige Publizität geben". (Cf. GGS I, 628).

(23) Cf. GGS I, 605.

(24) Cf. GGS I, 625 (Lettre du Comité des patriotes à Görres en date du 15 frimaire).

(25) Cette affirmation, dont Görres lui-même reconnaît l'inexactitude dans son compte rendu (cf. GGS I, 589), semble indiquer, ainsi d'ailleurs que le style de l'Adresse, que Görres a signé un texte rédigé par Eickemeyer. Comme l'ont montré les travaux de Hansen, c'est en effet dans le département du Mont-Tonnerre que les partisans de la réunion avaient de loin recueilli le plus de signatures.

C'est Eickemeyer qui remet l'Adresse au Premier consul au cours d'une audience qui a dû avoir lieu dans la seconde moitié de février ou plutôt au début de mars [26]. Görres se fait à la fin des Résultate l'écho des propos évasifs tenus par Bonaparte au moment où lui fut remise l'Adresse : "Les habitants des quatre départements peuvent absolument compter sur l'amour de la justice qui anime le gouvernement français, il ne perdra jamais de vue leur bien" [27].

Le 18 février, Görres avait retrouvé sa fiancée à Francfort où elle séjournait chez son amie Sophie Brentano. Le 3 mars, il revint à Coblence où il se tint caché en attendant le retour de Goswin Linz, l'ancien secrétaire de la municipalité patriote destituée par Leval. Linz, que le Comité avait dépêché auprès de Görres en décembre 1799, était resté à Paris pour renseigner les patriotes sur l'issue des démarches d'Eickemeyer. Nous ignorons quand et par qui Görres fut informé. Le 18 germinal (8 avril), il écrivit à sa fiancée que, la maladie retenant Linz à Paris, il mettrait fin à sa "quarantaine" dès le lendemain. Le 20 germinal, il rédigea un entrefilet dans lequel il faisait état de la réponse obtenue du 1er consul et qui fut publié le lendemain dans le journal de son ami Lassaulx Der Bewohner des Westrheins [28].

---

(26) Les Denkwürdigkeiten des Generals Eickemeyer, hrsg. von H. König, Frankfurt, 1845, p. 339/340, n'indiquent pas la date de l'audience et la réponse de Bonaparte est libellée différemment.
(27) Cf. GGS I, 602.
(28) Cf. GGS I, 551.

II

L'EXPERIENCE PARISIENNE DE GÖRRES
vue à travers ses lettres à Katharina von Lassaulx

Si la correspondance échangée avec le Comité de Coblence nous apporte le premier écho des problèmes politiques qui assaillent Görres à Paris, les lettres que le jeune homme adresse de la capitale à sa fiancée Katharina von Lassaulx (1) nous révèlent un aspect complémentaire de son expérience parisienne.

Ces lettres expriment de façon saisissante l'état d'âme de Görres durant son séjour, reflètent le contexte affectif dans lequel se déroule sa mission. Les Brautbriefe ne contiennent que des allusions générales et relativement rares aux questions politiques, mais n'en évoquent qu'avec plus de détails ce que fut le premier contact du jeune Rhénan avec la capitale et le peuple français.

Avant de quitter Trèves, Görres fait part à Katharina de ses appréhensions au moment de pénétrer dans le "pays des héros et des hommes sans caractère, des républicains les plus fiers et des esclaves les plus dépravés" (2). Les déceptions que lui ont causées les représentants de la France en Rhénanie n'ont pas réussi à ternir entièrement l'image qu'il se fait de la France révolutionnaire, où les extrêmes cohabitent, mais qui a su donner l'exemple de la grandeur républicaine. Déjà les premières lettres écrites de Paris n'expriment plus qu'un complet désenchantement, la tristesse et l'écoeurement. Un premier coup d'oeil jeté dans les coulisses de la grande scène politique a suffi à convaincre Görres que Paris, le berceau de la Révolution, n'est plus, avec toutes ses splendeurs,

(1) Les Brautbriefe seront citées d'après W. SCHELLBERG, Joseph von Görres. Ausgewählte Werke und Briefe, Zweiter Band, Kempten 1911, sous l'abréviation SCHELLBERG WuB II. Ces lettres éditées par Marie Görres dans le t. I des Gesammelte Briefe (voir bibliogr.), devaient être publiées dans GGS dans leur texte effectif. Elles n'ont pas paru à ce jour.
(2) Lettre du 16 novembre 1799 (SCHELLBERG WuB II, 9).

qu'un "bourbier recouvert de fleurs" (3). C'est avec amertume et colère que Görres stigmatise dans un portrait très général l'hypocrisie, la bassesse, la futilité et l'égoïsme des hommes qu'il côtoie (4) et en qui il cherche vainement à retrouver les vertus républicaines : "Ils sont aussi différents des républicains que le Savoyard le plus crasseux de l'Apollon du Belvédère" (3). C'est une composante nouvelle, essentiellement affective, qui frappe ici dans le jugement de Görres. En observant les gens qui l'entourent, leur façon de se comporter et de vivre, il découvre qu'il n'éprouve aucune sympathie pour les Français, pas même pour le petit peuple parisien : "Ce ne sont pas des hommes selon mon coeur que ceux qui mènent ici leur charivari bigarré, il n'y a pas une fibre de mon être qui puisse s'accorder au leur ; même s'ils sont meilleurs que moi, je ne les aime pas"(6).

Si, par le passé, le nationalisme arrogant de certains fonctionnaires français avait provoqué chez Görres la fière riposte du républicain rhénan, jamais il ne s'était jusque-là découvert aussi profondément allemand.

A Paris, Görres se sent exilé dans "un monde totalement étranger" (7). Non seulement il souffre d'être séparé des êtres qui lui sont chers, mais il éprouve une vive nostalgie de sa patrie rhénane.

Il faut cependant remarquer que Görres reporte ici sur le peuple français, en qui il avait mis de si grands espoirs, la déception que lui inspire la nature humaine elle-même. Tout semble ici se conjurer pour lui faire plus cruellement ressentir l'abîme qui sépare l'idéal de la réalité. C'est ainsi qu'il confie à Katharina que les trésors du Louvre, et en particulier la statuaire antique, qui sont pourtant la seule compensation à son exil, ne font en réalité qu'aggraver son désenchantement : "Il fut un temps où je tenais les hommes, également dans le domaine moral, pour de véritables antiques, pour des idéaux plus ou moins parfaits ; ces heureux jours

---

(3) Lettre du 27 novembre 1799 (WuB II, 12).
(4) Lettre du 7 décembre 1799 (WuB II, 16).
(5) Lettre du 27 novembre 1799 (WuB II, 14).
(6) Lettre du 27 novembre 1799 (WuB II, 12).
(7) Lettre du 27 novembre 1799 (WuB II, 15).

pleins d'illusions sont passés depuis longtemps. ... Oui, ces hommes, quel contraste quand on les compare à ces formes pures [8] !"

A travers ses désillusions parisiennes, c'est l'image même que Görres se faisait de l'homme qui se trouve profondément altérée. De retour à Coblence il écrit le 22 mars à Katharina : "Tu penses que je ferai encore beaucoup d'expériencesaffligeantes, je crois que mes expériences les plus tristes en ce qui concerne les hommes et leur valeur appartiennent au passé, je crois qu'il reste peu de dorure que d'amères expériences n'aient pas enlevée"[9].

---

(8) Lettre du 27 novembre 1799 (WuB II, 13/14).
(9) Lettre du 22 mars 1800 (WuB II, 45).

III

LES THEMES DES "RESULTATS DE MA MISSION A PARIS"

Délégué du département de Rhin-et-Moselle, Görres se devait de rendre officiellement compte à ses amis politiques des résultats de sa mission. Il va le faire dans un écrit qui constitue à la fois le sommet et le terme de son oeuvre de publiciste révolutionnaire. Il met à profit sa "quarantaine" pour rédiger un rapport qu'il intitule Résultats de ma mission à Paris (1). Le 11 avril, il en annonce la prochaine mise sous presse dans l'entrefilet inséré dans le journal de Franz von Lassaulx :"Mon retour de Paris a éveillé la curiosité. On me presse de questions auxquelles je ne puis répondre. Je renvoie ceux de mes concitoyens qu'intéresse le résultat de ma mission au rapport détaillé que je vais donner à l'impression"(2).

1.

La faillite de la Révolution et la signification du 18 brumaire

Un simple compte rendu, une sèche énumération des démarches entreprises par la délégation rhénane auprès du gouvernement français ne pouvaient suffire à mettre en lumière ce que Görres considère comme les véritables résultats de sa mission parisienne. Il y consacre un ouvrage qui reprend, en leur donnant leurs derniers prolongements et une orientation nouvelle, les principaux thèmes qu'ont abordés ses écrits de-

---

(1) Resultate meiner Sendung nach Paris im Brumaire des achten Jahres.
(2) Cf. GGS I, 551.

puis 1795.

Ce que Görres veut annoncer à ses concitoyens, ce n'est pas le succès ou l'échec d'une mission particulière, c'est la faillite de la Révolution elle-même, l'écroulement d'un rêve grandiose auquel il a consacré le meilleur de lui-même, ce sont ensuite les conséquences qu'en républicain rhénan il tire de ce constat d'échec.

Il n'est donc pas surprenant que le compte rendu s'élargisse en une vaste analyse du phénomène révolutionnaire ; mais c'est dans une perspective particulière que Görres en décrit les phases essentielles. Il s'agit pour lui de mettre en lumière la signification du coup d'Etat du 18 brumaire qui a porté Bonaparte au pouvoir, et de répondre aux deux questions fondamentales qui découlent pour lui de l'instauration du régime consulaire : "Dans quelle mesure l'humanité peut-elle encore continuer à se réclamer de la Révolution française, étant donné le tournant que cet événement universel a pris depuis le 18 brumaire, et quelles exigences nationales particulières sont en contradiction avec les enseignements universels qu'on en tire [3] ?".

Görres se propose donc, dans le nouveau tableau qu'il brosse de la Révolution, d'en dégager surtout la "tendance générale" [4] et de montrer la terrible convergence des lignes de force qui ont mené inéluctablement la France au 18 brumaire [5].

Si le publiciste s'est référé ailleurs, pour décrire les diverses crises révolutionnaires, à des phénomènes pathologiques ou organiques, c'est ici essentiellement par la nature psychologique et morale tant de l'homme en général que du Français en particulier qu'il entend expliquer les "schismes" [6] successifs qui jalonnent l'histoire révolutionnaire.

(3) Cf. GGS I, 570 : "Die Frage ist : Welche Ansprüche macht die Menschheit noch ferner auf die französische Revolution bei der Wendung, die diese große Weltbegebenheit seit dem achtzehnten Brumaire genommen hat, und welche besondere Ansprüche der Nationalität stehen mit jenen allgemeinen im Widerspruche ?".
(4) Cf. GGS I, 558.
(5) Cf. GGS I, 586 : "Eine schreckliche Convergenz auf diesen Punkt hin ist in allen Direktionslinien der Revolution, durch ihren ganzen Verlauf hin zu bemerken".
(6) Cf. GGS I, 573 sq.

Le premier de ces schismes est celui de la masse populaire et de la minorité des véritables révolutionnaires. La Révolution, née du sentiment et de la passion, ne pouvait connaître auprès du plus grand nombre que le sort d'une "amourette politique" (7). L'enthousiasme initial du peuple français, qui semblait capable de vaincre tous les obstacles, n'était en réalité fondé sur aucune éducation politique et morale qui en eût garanti la permanence. La masse, versatile, vite dégrisée, se détourna de la Révolution, et l'enthousiasme fit alors place à l'indifférence et au dégoût.

Un second schisme vint par la suite affecter l'élite révolutionnaire elle-même dans la personne de ses dirigeants. Le destin du pays a été successivement confié à deux types d'hommes qui, au lieu de collaborer, se sont opposés : les Girondins, "théoriciens de la pratique sans sens pratique actif ", et les Jacobins, "praticiens de la théorie sans esprit spéculatif ordonné" (8).

Esprits éclairés, les Girondins le sont aux yeux de Görres parce qu'ils ont tenté d'accommoder les exigences de la théorie à la lente évolution de la nature humaine, parce qu'ils ont voulu ménager les étapes d'une ascension graduelle en usant de persuasion et non de contrainte.

Mais ces hommes manquaient de la force de caractère et du sens pratique nécessaires pour faire triompher leurs vues dans une période difficile. Aussi devaient-ils succomber inéluctablement dans le conflit qui les opposa aux Jacobins, ces hommes de caractère pleins d'énergie (9) qui considéraient

(7) Cf. GGS I, 572.
(8) Cf. GGS I, 574 : "Das zweite große Schisma trat ein : die praktischen Theoretiker ohne tätigen praktischen Sinn, die Girondisten, trennten sich von den theoretischen Praktikern ohne geregelten spekulativen, den Jakobinern".
(9) Görres range les Jacobins parmi les hommes de caractère sans esprit spéculatif ordonné, Menschen von Charakter ohne Geist, alors qu'il classe les Girondins parmi les Menschen von Geist ohne Charakter (GGS I, 583). Ces oppositions contrastées étaient dans le goût du temps. Forster écrit à sa femme Therese le 8 avril 1793 : "Auf der einen Seite finde ich Einsichten und Talente, ohne Mut und ohne Kraft : auf der andern eine physische Energie, die, von Unwissenheit geleitet, nur da Gutes wirkt, wo der Knoten wirklich zerhauen werden muß". (Georg Forster, Werke, hrsg. v. G. STEINER, IV (Briefe), p. 843, Insel 1970).

l'usage de la force comme le moyen indispensable pour faire triompher la théorie. Pour les Jacobins, l'humanité ne devait pas être formée progressivement à réaliser les exigences de la théorie, mais devait y être immédiatement contrainte, fût-ce au prix des plus grands sacrifices.

Le schématisme de ce double portrait est certes dépourvu de tout intérêt historique, mais dans ses oppositions outrées il révèle chez Görres un état d'esprit partagé, des sentiments secrètement contradictoires. Les Jacobins lui apparaissaient à la fois comme des gens sans culture, dépourvus de finesse psychologique, et comme des révolutionnaires acharnés qui ont tenté désespérément de soumettre la matière aux vues de l'esprit et sont allés jusqu'à l'extrême de leur foi. Leur erreur, juge-t-il, a été de croire qu'ils pourraient précipiter l'évolution historique ce qui les a conduits à la sanglante inutilité de la Terreur. Et pourtant, au moment où s'écroulent ses propres espoirs révolutionnaires, Görres exprime, au-delà de ces critiques, l'admiration qu'il ne peut s'empêcher d'éprouver pour la grandeur héroïque de ces incompris qui ne voulaient pas ramener l'idéal à la mesure de l'homme, mais forger l'homme à l'image de l'idéal (10).

Cette période de la Révolution, poursuit Görres, avait illustré le manque de maturité du peuple et l'impuissance à gouverner d'une élite divisée et inorganisée. L'expérience qu'allait tenter le Directoire était de donner le pouvoir à une "aristocratie organisée de la culture". L'action formatrice de l'élite devait cette fois pouvoir se développer dans le cadre d'institutions politiques adéquates. L'équilibre des forces, l'harmonie des rapports entre les groupes politiques et le gouvernement, entre les pouvoirs législatif et exécutif, tels sont les objectifs essentiels de la Constitution de l'An III qui semblait ouvrir de nouvelles perspectives. Mais ce fragile équilibre était bientôt définitivement rompu par le coup d'Etat du 18 fructidor qui amena le troisième schisme, provoquant un déséquilibre entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif auquel rien ne devait plus porter remède.

L'histoire du Directoire est celle d'une dégradation de plus en plus profonde de la moralité publique. Le dessein de

---

(10) Cf. GGS I, 575/576.

confier à une véritable aristocratie de la culture les destinées de la France se révéla chimérique. La classe dirigeante elle-même était affectée de toutes les tares de la nature humaine. La cause sacrée de la Révolution n'était plus que le manteau dont se parent hypocritement l'égoïsme et les passions les plus viles. Tous les pouvoirs de l'Etat se trouvèrent bientôt concentrés entre les mains d'une "aristocratie de brigands". Aussi le 30 prairial fut-il le signe d'un quatrième schisme, d'une révolte de la nation contre la corruption des gouvernants.

Mais deux facteurs, nous dit Görres, ont condamné ce sursaut national à l'échec : la défiance du dernier Directoire et de l'opinion publique à l'égard des Jacobins, le refus du recours à la force et aux procédures d'exception. Jusqu'à la fin Görres dénonce ainsi le modérantisme comme l'une des causes majeures de l'échec révolutionnaire.

Dans cette étude politique et morale de l'histoire révolutionnaire, la faillite de cette "grande expérience" apparaît comme le double échec d'un peuple, d'une élite, et comme un pari manqué sur la nature humaine qui en 1789 avait semblé se dépouiller de sa faiblesse et de sa médiocrité (11).

Tant à l'extérieur, où la situation était devenue catastrophique, qu'à l'intérieur où personne ne croyait plus à l'efficacité d'une quelconque réforme constitutionnelle, la révolution se trouvait dans l'impasse. Une seule issue était encore ouverte à la nation française : confier le pouvoir à un de ces individus hors de pair chez qui s'allient la grandeur d'esprit et la force de caractère.

Tel est pour Görres le sens de ce retour au pouvoir personnel et au despotisme qu'annonce le 18 brumaire : "Après un combat furieux pendant lequel des millions d'existences furent sacrifiées au bonheur futur, on se trouva contraint, après avoir été peu à peu chassé de retranchement en retranchement, de se jeter à nouveau dans les bras d'un unique caractère, d'un unique esprit et de supplier celui-ci de vous

---

(11) Cf. GGS I, 585 : "Erschöpft sank es (Frankreich) nieder auf der Hälfte der Laufbahn und beteuerte, das Unternehmen sei zu groß für Menschennatur, zu groß für seine Natur".

sauver du gouffre qui venait de s'ouvrir sous vos pieds" (12).

Une nouvelle image de Bonaparte s'est imposée définitivement à l'esprit de Görres : il n'est plus le champion de la Révolution, apportant la liberté aux peuples et le salut à l'humanité, il est le héros national auquel la France a remis son destin, représentant de cette classe d'hommes dans laquelle "la nature engendre les consuls, les dictateurs et les autocrates" (13).

Pour Görres le coup d'Etat du 18 brumaire n'est donc pas un événement politique comparable aux autres. Il signifie le terme et l'échec de toute l'expérience révolutionnaire. En s'en remettant au génie de Bonaparte, en sacrifiant à la concorde intérieure les "derniers restes" d'une liberté mal protégée, la France a voulu assurer son propre salut. Mais en obéissant à ce réflexe d'autodéfense nationale elle a du même coup sacrifié ce qui était son exceptionnel destin historique. Le 18 brumaire a fait perdre à la Révolution son caractère cosmopolite. La France, à laquelle la nature avait confié le leadership des nations, et grâce à laquelle une ère nouvelle devait s'ouvrir dans l'histoire universelle, est brusquement rentrée dans le rang des autres Etats dont rien ne la distingue plus ; elle a cessé d'être la représentante de l'humanité, elle a défait le lien qui l'unissait à tous les peuples. Le citoyen du monde doit tirer toutes les conséquences de ce changement de situation.

---

(12) Cf. GGS I, 586.
(13) Cf. GGS I, 584.

2.

Une conséquence de la faillite de la Révolution : la légitimité de la perspective nationale.

Une nouvelle prise de conscience de la pensée herdérienne : l'idée de nationalité.

Tant que la cause de la Révolution se confondait avec celle de l'humanité, le devoir d'un citoyen du monde était de faire passer au second plan les intérêts nationaux et particuliers. Pour Görres le nouveau cours politique qu'amorce le 18 brumaire rend ce principe caduc : "Le rapport ne s'établit plus d'homme à homme, mais d'Etat à Etat, et à la question : Qu'exige le droit ? vient se juxtaposer la question : Qu'exige une attitude avisée (Klugheit) ?".

Le républicain rhénan ne peut donc plus s'identifier au citoyen du monde. Tous les problèmes qui touchent les pays de la rive gauche du Rhin, en particulier celui de la réunion, doivent désormais être envisagés dans une nouvelle perspective : celle de l'intérêt national (1).

Au centre du débat que Görres instaure apparaît une notion à laquelle déjà le philosophe politique de l'Allgemeiner Frieden avait fait appel : celle de frontières naturelles. L'interprétation totalement neuve que l'auteur des Résultats donne de cette notion manifeste l'évolution profonde de son point de vue. Ce changement de perspective montre comment l'expérience parisienne de Görres, dans son double aspect politique et affectif, est pour lui l'occasion de redécouvrir certains aspects essentiels de la pensée de Herder dont il n'avait pu percevoir jusque-là la portée véritable.

L'opuscule sur la paix avait repris la théorie des frontières naturelles dans l'optique révolutionnaire, s'en réclamant pour appuyer le voeu de réunion exprimé par les patriotes. Dans cette optique les seules frontières physiques

(1) Cf. GGS I, 593 : "Nur in dieser allgemeinen nationellen Hinsicht wollte ich die Frage untersuchen, ist Reunion diesen Ländern zuträglich ?".

pouvaient être qualifiées de naturelles et le Rhin apparaissait comme la digue de la République. A ce point de vue fondamental Görres avait pourtant, dès avant les Résultats, apporté quelques nuances. Son esprit cosmopolite le pousse à considérer que les frontières naturelles ne sont que provisoirement destinées à cloisonner les Etats. L'évolution de l'humanité leur ôtera le caractère d'obstacles dressés entre les nations et les hommes, car, affirme-t-il : "Les frontières naturelles ne valent qu'aussi longtemps qu'il existe des ennemis pour les attaquer" (2).

Partisan convaincu de la réunion, Görres n'en avait pas ignoré pour autant les difficultés qu'elle devrait affronter. L'Allgemeiner Friede signalait déjà le fossé linguistique qu'il faudrait combler pour réaliser un parfait amalgame entre la France et les pays rhénans. Mais Görres faisait confiance à l'évolution et s'enthousiasmait à l'idée d'une synthèse féconde entre les cultures française et allemande. Cet espoir semble déjà estompé dans la "Proclamation des fédérés de Coblence" : Görres formule nettement l'opinion que la fusion des caractères nationaux français et allemand sera fort difficile (3). Il reconnaît qu'une République cisrhénane indépendante aurait présenté l'avantage considérable de permettre aux pays rhénans de réaliser plus rapidement et plus sûrement leur propre vocation culturelle (4).

Bien avant les Résultats, Görres se montre donc conscient des obstacles qu'opposent à la réunion le facteur linguistique et les caractères nationaux. Mais il ne veut y voir en définitive que des difficultés passagères que l'évolution parviendra à surmonter. Ces différences nationales, ces "nuances" qui distinguent les peuples ont été, estime-t-il, créées ou accusées par l'éducation, et cette dernière pourra de même les estomper et les éliminer (5). Jusqu'à sa mission à Paris la pensée de Görres reste dominée par l'idée de la vocation cosmopolite de la Révolution et par le caractère uni-

(2) Cf. GGS I, 110.
(3) Voir plus haut p. 80.
(4) Cf. GGS I, 9.
(5) Cf. GGS I, 110. Même idée dans FICHTE, Beiträge, VI, 63.

versel qu'il donne à sa conception de l'humanité en la fondant essentiellement sur les notions de droit et de morale.

Lorsque le jeune Rhénan voit s'écrouler à Paris son rêve cosmopolite, il découvre la profondeur et la spécificité des liens qui l'unissent au peuple allemand. La conscience aiguë de cette appartenance nationale, nourrie aux sources vives de l'affectivité, va trouver son meilleur support idéologique dans les aspects de la pensée herdérienne qui vont le plus résolument à l'encontre du cosmopolite de l'Aufklärung. Cette influence de Herder apparaît nettement dans les larges développements que Görres consacre dans les Résultats à l'importance du facteur linguistique et des caractères nationaux. Pour la première fois ces deux thèmes apparaissent au centre des réflexions du publiciste et étroitement liés - c'est là l'originalité de l'ouvrage - au problème des frontières naturelles et au débat politique.

Un complet revirement d'opinion amène Görres à réfuter dans les Résultats le point de vue qu'il avait soutenu dans son écrit sur la paix. Les véritables frontières naturelles ne sont plus à ses yeux d'ordre physique. La nature n'a pas créé de "réseau géologique" qui enserre et cloisonne les groupements politiques, "mais elle a bel et bien tracé de nettes frontières que détermine la nature morale de ces divers peuples et qui existent indépendamment de toute chaîne de montagne ou de tout cours d'eau" (6). Ces frontières sont celles qu'érige l'esprit national. En dépit de l'éloignement ou de la proximité géographique, on constate en effet qu'un Prussien a "infiniment plus de points communs avec un Suisse que ce dernier avec un Français".

En affirmant que "la langue est le grand lien qui unit les individus les uns aux autres", Görres se situe d'emblée dans la perspective de Herder. Plusieurs passages des Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit et des Humanitätsbriefe inspirent directement son argumentation (7). Il

(6) Cf. GGS I, 590.
(7) Il est cependant intéressant de noter que Görres, dans sa nouvelle conception des véritables frontières naturelles, dissocie et oppose deux perspectives que nous trouvons liées chez Herder : "Wunderbar teilte sie (die Vorsehung) die Völker nicht nur durch Wälder und Berge, durch Meere und Wüsten, durch Ströme und Klimate, sondern insonderheit auch durch Sprachen, Neigungen und Charaktere". (Ideen, Achtes Buch, V = éd. Suphan XIII, 341).

importe de souligner que l'idée de nationalité demeure à cette époque pour Görres ce qu'elle était aux yeux de Herder : une notion culturelle (8). Sur le plan politique, ses réflexions restent, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, commandées par la perspective rhénane.

Görres considère désormais que la langue est le fondement essentiel de "ce qu'on a l'habitude d'appeler la nationalité". Il définit cette dernière comme une "tonalité commune", une "concordance harmonieuse" qui caractérise tous ceux qui parlent le même idiome. C'est par contre aux seuls pays de la rive gauche du Rhin et non à l'ensemble des Etats allemands que Görres applique le terme de patrie (9).

Des conceptions de Herder il retient en particulier l'idée de l'étroite interdépendance de la langue et de la culture d'un peuple (10). L'histoire apporte la preuve que l'abâtardissement de l'une entraîne nécessairement le déclin de l'autre : "Là où un peuple conquérant imposait une nouvelle langue au peuple soumis, la culture marquait soudain le pas dans la progression qu'elle avait suivie jusque-là"(11). La réunion qui était apparue autrefois à Görres comme l'occasion pour l'élite rhénane de jouer un rôle exaltant de médiatrice entre deux cultures lui semble maintenant comporter une grave menace pour la personnalité spirituelle de sa patrie. Du heurt des deux langues ne pourra résulter qu'un idiome corrompu, instrument bâtard qui n'assurera qu'une compréhension médiocre entre Français et Rhénans, mais paralysera les facultés intellectuelles de ces derniers et entravera leur développement culturel.

Ces réflexions de Görres sont déjà commandées en profondeur par l'idée d'une personnalité nationale spécifique dont

(8) Cf. Humanitätsbrief n° 57, éd. Suphan XVIII, 288/289 : "Ohne eine gemeinschaftliche Landes- und Muttersprache, in der alle Stände als Sprossen Eines Baumes erzogen werden, gibt es kein wahres Verständnis der Gemüter, keine gemeinsame patriotische Bildung, keine innige Mit- und Zusammenempfindung, kein vaterländisches Publikum mehr."
(9) Cf. p. ex. GGS I, 557 et 559.
(10) Cf. Humanitätsbrief 10 (éd. Suphan XVII, 59) : "Die beste Kultur ... läßt sich durch eine fremde Sprache nicht erzwingen ; am schönsten, und ich möchte sagen einzig gedeiht sie auf dem eignen Boden der Nation, in ihrer ererbten und sich forterbenden Mundart".
(11) Cf. GGS I, 590.

il faut préserver l'intégrité si l'on ne veut la voir dépérir et dégénérer. Aussi le publiciste est-il naturellement amené à retrouver et à développer dans ce contexte le thème des caractères nationaux. Ce thème, comme nous l'avons déjà indiqué, n'est pas nouveau sous sa plume. Jamais pourtant Görres ne lui a donné une telle ampleur, jamais surtout il ne l'a abordé dans le même esprit.

Deux portraits, systématiquement contrastés, viennent illustrer ici la conviction déjà formulée qu'un profond fossé sépare les caractères nationaux français et allemand.

Görres décrit le tempérament français comme essentiellement mobile et extraverti. Le Français connaît les fortes impulsions et les fluctuations du sentiment. Ses passions sont violentes, mais brèves. Doué d'une vive imagination, il aspire à transformer le monde au gré des brillantes visions que celle-ci lui suggère. La joie de vivre, la recherche d'une existence facile et agréable lui dictent sa conduite. Le Français est naturellement spirituel et sociable. Mais ces aptitudes ont pour corollaire l'inconstance du caractère français, le goût de cette nation pour le changement perpétuel, son manque de profondeur et de ténacité. Ces deux aspects du tempérament national sont illustrés par l'attitude du peuple français envers la Révolution.

La culture française est pour sa part le fidèle reflet de ces mêmes tendances naturelles. Le goût du plaisir doit trouver dans l'art son expression la plus raffinée. Aussi l'art français est-il caractérisé par le culte de la beauté formelle. Quant à la science française, elle répugne à l'esprit de système et vise essentiellement aux résultats pratiques.

Ce sont des tendances diamétralement opposées que révèle le caractère national allemand. L'Allemand ne connaît pas la passion qui porte "aux grands exploits" comme "aux grands crimes". Il est pondéré et circonspect. Ce ne sont ni les sens ni les impulsions affectives qui lui dictent ses actes, mais la raison et la réflexion. Il manifeste l'objectivité du savant qui demande à être convaincu par des arguments rationnels.

Cette prédominance de l'élément intellectuel marque à la fois l'art et la science allemands et caractérise pour Görres

leur relation [12]. La culture allemande, affirme-t-il, est essentiellement intérieure [13]. Elle est en cela l'image d'un caractère national dont le trait dominant est la profondeur. A cette dernière s'allie encore la ténacité avec laquelle l'Allemand poursuit le but qu'il s'est fixé.

Comme l'a noté A. F. Raif, le portrait que Görres brosse des caractères nationaux français et allemands se distingue davantage par sa facture brillante que par son originalité [14]. Il correspond en effet pour l'essentiel à une image des deux peuples assez courante à l'époque, particulièrement dans les cercles cosmopolites [15]. Görres lui-même avait déjà donné dans le Rotes Blatt une caractéristique du génie allemand qu'il ne fait que développer ici [16].

Il faut chercher l'intérêt de cette reprise du thème des caractères nationaux dans les conclusions nouvelles qu'en tire l'auteur des Résultats : "La langue et l'esprit national, les coutumes et les lois, dans la mesure où ces dernières dépendent des premiers et en procèdent, s'opposent donc puissamment à une union des deux peuples ; les vignes du Rhin et les oranges du Midi ne poussent pas sous le même soleil ; la nature les a séparés et ce qu'elle veut savoir séparé ne se réunit point si aisément"[17]. A travers ces lignes la réu-

---

(12) Cf. GGS I, 592 : "Die Kunst wird er mit den kalten Augen des Wissens betrachten und in das Wissen seine Kunst hineintragen".
(13) Cf. GGS I, 593 : "Im Reich der Ideen schafft er sich seine Welt". "Seine Kultur geht daher nach innen".
(14) Cf. A.F. Raif, Die Urteile der Deutschen über die französische Nationalität im Zeitalter der Revolution und der deutschen Erhebung (1911), p. 91 sq. : "In prunkvoller Formulierung und geistreicher Pointierung bot Görres also im Grunde nicht viel anderes, als was die herrschende, öffentliche Meinung war".
(15) On trouve p. ex. dans la correspondance de Forster un jugement assez semblable sur le peuple français. Cf. lettre à Therese Forster du 8 avril 1793 (éd. G. STEINER, Insel, p. 843) : "Die Nation ist, was sie immer war, leichtsinnig und unbeständig, ohne Festigkeit, ohne Wärme, ohne Liebe, ohne Wahrheit, lauter Kopf und Phantasie, kein Herz und keine Empfindung". Sur un point toutefois leur jugement diffère : Forster reproche aux Français un enthousiasme purement intellectuel.
(16) Cf. GGS I, 155.
(17) Cf. GGS I, 593.

nion apparaît moins comme une oeuvre difficile, demandant patience et circonspection, que comme une entreprise artificielle et sans doute vaine, parce qu'elle va à l'encontre du dessein de la nature.

Les divergences qui existent entre les caractères nationaux français et allemand ont cessé de n'être pour Görres que des "nuances" dues à l'éducation ; il y voit désormais l'expression des dispositions innées et inaliénables de deux peuples.

Dans l'ensemble des réflexions de Görres sur les frontières linguistiques et culturelles qui séparent la France de l'Allemagne se dessine une double évolution qui donne à ces pages une importance particulière. L'idée d'une culture morale universelle, si chère au révolutionnaire cosmopolite, s'y efface pour faire place à l'idée d'une culture nationale. Le concept d'humanité lui-même ne peut plus être abstrait aux yeux de Görres du devenir individuel des peuples : "Il y a sans doute une chose qui est commune à tous les peuples sur toute l'étendue du globe, à savoir l'humanité ; mais cet élément commun, comme tout ce qui existe dans la nature, n'est pas coulé en une masse compacte aux contours nets, il diminue ou augmente, monte ou descend, serpente en une ligne sinueuse et changeante à travers tous les peuples"(18).

Ici encore l'influence de Herder est patente, jusque dans le choix des mots (19). Dans son Glaubensbekenntnis, Görres avait envisagé d'une manière globale le destin de l'humanité et sa progression vers l'état de culture suprême. L'échec de la Révolution a ébranlé sa foi en un progrès universel et continu. Ce qui s'impose désormais à son esprit, c'est au contraire l'alternance des périodes de progrès et de régression, d'épanouissement et de déclin, c'est la discontinuité aussi bien dans le temps que dans l'espace. L'évolution du genre humain s'accomplit à travers les évolutions particulières et spécifiques des divers peuples.

(18) Cf. GGS I, 590.
(19) Cf. HERDER, Ideen, XV. Buch, III (éd. Suphan XIV, 229) : "Es ziehet sich demnach eine Kette der Kultur in sehr abspringenden krummen Linien durch alle gebildete Nationen ... In jeder derselben bezeichnet sie zu- und abnehmende Größen und hat Maxima allerlei Art".

Mais Görres ne se contente pas de constater la spécificité des cultures nationales : il affirme dans cette nouvelle perspective la supériorité intellectuelle et morale de l'Allemand sur le Français. Seule l'importance décisive du facteur politique, l'admiration qu'il vouait à la France révolutionnaire et cosmopolite avait jusque-là maintenu dans les jugements de Görres un équilibre désormais rompu.

Il ne s'agit plus seulement ici de l'excellence de la pensée philosophique de "l'immortel Kant", mais de la grandeur du génie allemand (20).

Il n'est pas jusqu'à l'idéal de liberté qu'il avait si longtemps tenu pour la marque la plus insigne de la grandeur française qui n'apparaisse dégradé et étranger aux aspirations profondes des Allemands : "Leur liberté ne peut jamais être cet être altier et pur qui dans sa simplicité dépouillée, sans ornements et sans apprêts, rayonne au regard de notre esprit, ... elle doit régner ... avec le despotisme d'une coquette sur des esclaves libres. La liberté des Allemands doit au contraire être une madone, elle doit, avec une bonté pleine d'amour, dispenser ses bienfaits et rien que des bienfaits"(21).

---

(20) Cf. GGS I, 592.
(21) Comme dans l'esquisse du poème de Schiller connue sous le nom de "Deutsche Größe (1801), on trouve donc chez Görres l'éloge de la culture et du caractère national allemands. On ne trouve pas encore chez lui l'idée de la mission universelle de l'esprit allemand qui, de Schiller aux romantiques, commençait à se faire jour. Cf. MEINECKE, Weltbürgertum und Nationalstaat, 1917.

3.

La question de la réunion

La réunion est le thème central vers lequel convergent tous les développements du compte rendu. Ils concourent à mettre en lumière le fait essentiel aux yeux de Görres : depuis le 18 brumaire la question de la réunion se pose en des termes nouveaux pour les républicains rhénans. Pour la première fois le publiciste reconnaît sans équivoque que la grande majorité des Rhénans s'est de tout temps montrée hostile au rattachement de leur patrie à la France (1). A ses yeux aussi la réunion a changé de visage.

Elle n'est plus justifée par l'idéal cosmopolite d'une Révolution qui a failli à sa mission, et dans la perspective nationale qu'impose le nouveau cours de la politique française, elle apparaît comme une "union antinaturelle" dont le publiciste souligne les dangers. Mais Görres, retraçant le pathétique débat de conscience qu'il a connu à Paris, expose les raisons qui l'ont cependant poussé à solliciter auprès du nouveau gouvernement le rattachement de la rive gauche du Rhin à la France. Le pire des maux serait sans conteste l'impitoyable répression à laquelle le retour des princes exposerait tous les partisans des lumières dans les pays rhénans. On assisterait alors inéluctablement à une terrible réaction du fanatisme politique et religieux, à la victoire de l'obscurantisme, au retour de l'Etat sous la tutelle de l'Eglise et au dépérissement de ces contrées sous des gouvernements incapables.

En face de cette menace la réunion lui apparaît comme un moindre mal. Grâce à la révolution, la France a pu en effet réaliser d'importantes réformes : la noblesse héréditaire y a fait place à une noblesse élective, dont une représentation est adjointe au pouvoir exécutif ; les lumières et la culture peuvent se développer librement. Le prestige de la France et l'efficacité de son gouvernement restent, estime Görres, les meilleurs garants de la prospérité économique de la Rhénanie.

---

(1) Cf. GGS I, 589.

Görres reprend ainsi dans les Résultats un certain nombre des arguments qu'il avait avancés par le passé en faveur de la réunion. Et pourtant le manque de chaleur de son plaidoyer frappe le lecteur. Dans la rapide énumération qu'il fait des conquêtes de la Révolution ne figurent plus en effet les deux idées maîtresses de liberté et de républicanisme qu'il avait sans cesse associées à la perspective du rattachement de la rive gauche à la France. La réunion n'est plus pour Görres un choix dicté par l'enthousiasme révolutionnaire, mais la solution imposée par les circonstances, la moins mauvaise des issues possibles pour sa patrie.

Nous savons que le 25 frimaire, trois jours après la promulgation officielle de la nouvelle Constitution, Görres avait annoncé à ses amis du Comité de Coblence sa résolution de ne plus entreprendre aucune démarche officielle en vue de solliciter la réunion. Les Résultats ne nous révèlent rien de ces péripéties, mais nous renseignent par contre sur les raisons politiques précises qui expliquent cette attitude. C'est en effet de l'étude de la Constitution de l'an VIII que Görres tire la conclusion qu'une réunion officielle des pays rhénans occupés avec la France ne saurait être désormais qu'une "formule vide et sans contenu".

La Constitution du 22 frimaire modifie en effet les deux données essentielles qui l'avaient incité à militer pour la réunion. La Constitution de l'an III avait ménagé la possibilité, ainsi que l'exemple de la Belgique l'avait montré, de garantir dans ses articles le statut politique des pays réunis. L'esprit de la nouvelle Constitution va à l'encontre d'une semblable garantie : "Bonaparte n'aurait permis d'aucune manière que sa liberté de mouvement fût entravée par de tels liens"(2).

Par la réunion le jeune patriote avait voulu obtenir l'extension à la rive gauche de tous les droits que la Constitution de 1795 accordait au citoyen, et assumer par le droit de vote une part de responsabilité dans les domaines législatif et exécutif. Or la nouvelle Constitution prive la nation de ce droit "jusqu'à l'an IX" et le premier mandataire

---

(2) Cf. GGS I, 599.

de la volonté nationale nomme à tous les emplois. Non seulement, constate Görres, les Rhénans ne se verraient accorder aucun droit, mais la réunion aggraverait leurs obligations, particulièrement en ce qui concerne la défense du territoire.

Ainsi c'est une réunion vidée de tous les espoirs qu'il y avait mis, mais seule solution pour échapper au pire, que Görres s'est, en fin de compte, résolu à solliciter.

Après avoir montré qu'aussi bien la perspective de la réunion que celle d'un retour des princes hypothèquaient l'avenir de la Rhénanie, le publiciste examine si la situation ne permettrait pas d'envisager une solution intermédiaire. Il réintroduit dans son compte rendu, d'une manière apparemment toute rhétorique, un thème qui pour les patriotes avait perdu son actualité depuis le mois de novembre 1797 : celui de l'indépendance rhénane. En dépit des apparences pourtant, les réflexions que Görres nous livre à ce sujet comptent parmi les plus révélatrices des Résultats.

Sur le plan des principes, affirme Görres, l'indépendance cisrhénane apparaît comme la seule solution véritablement satisfaisante, la seule qui permette d'éviter les inconvénients de la réunion et ceux d'un retour des anciens souverains. Mais le publiciste reconnaît dans le même temps que c'est là une vue toute théorique, cette solution n'ayant aucune chance d'être adoptée par le gouvernement français.

Telle n'avait pas été pourtant l'opinion constante de Görres au cours de sa mission, comme le prouve une lettre en date du 6 décembre (3) que le Comité des patriotes de Coblence adresse à son député. Cette correspondance permet d'établir qu'une dizaine de jours après son arrivée à Paris Görres avait écrit au Comité pour lui faire valoir les arguments qui plaidaient non en faveur de la réunion, mais en faveur de l'indépendance de la rive gauche du Rhin. La réponse des républicains de Coblence semble indiquer que Görres proposait d'orienter dorénavant les démarches de la délégation dans ce seul sens. A tout le moins avait-il demandé l'autorisation de solliciter selon les circonstances soit la réunion, soit l'indépendance.

---

(3) Cf. GGS I, 625.

Dès cette date Görres avait exposé au Comité les idées fondamentales sur la nationalité, sur les frontières linguistiques et morales que nous retrouvons dans les Résultats. Ces fragments de correspondance prouvent ainsi sans conteste que Görres n'a jamais été un partisan plus chaleureux de l'indépendance cisrhénane qu'au début de son séjour à Paris. Non seulement il tient cette solution pour la meilleure, mais il la croit un court moment réalisable. Les Résultats préciseront quels étaient alors ses motifs d'espoir : il lui semblait que le combat indécis que se livraient les puissances coalisées et la France de Bonaparte limitait en fait les prétentions des camps opposés et pouvait ainsi favoriser la création d'un Etat indépendant (4).

Très vite pourtant Görres réalise que cet espoir est illusoire. Seul l'intérêt national dicte l'attitude de la France. Or la possession des riches domaines rhénans pourra l'aider, une fois la paix rétablie, à résoudre ses difficultés financières. Le gouvernement pourra voir là une raison d'opter pour la réunion, mais rien par contre ne pourra le disposer à accorder l'indépendance aux territoires de la rive gauche : "Rien ne peut décider un Etat qui combat à s'exposer une fois encore aux vicissitudes de la guerre en vue d'avantager un tiers et à dilapider les derniers restes de sa force sans la perspective d'une compensation" (5).

Au moment où Görres rédige son compte rendu, il a certes définitivement renoncé au rêve chimérique d'un Etat rhénan indépendant, mais de son passé resurgit le court épisode de 1797 où ce rêve semblait si près de devenir réalité, et le publiciste le célèbre comme le moment le plus exaltant de sa période révolutionnaire.

C'est l'interprétation que le publiciste donne dans les Résultats du mouvement de 1797 qui doit retenir ici l'attention. Un étonnant phénomène de transfert la caractérise. Görres associe désormais si intimement l'idée de nationalité au problème de l'indépendance de sa patrie que cette optique va modifier de façon surprenante la vision qu'il a d'un passé

---

(4) Cf. GGS I, 597.
(5) Cf. GGS I, 597.

pourtant récent. Il fait du souci de préserver "la nature la plus spécifique" de leur patrie l'un des motifs essentiels de l'action des patriotes. Ceux-ci, affirme-t-il, avaient déjà compris que le problème posé aux Rhénans ne pouvait être vraiment résolu que par la voie de l'indépendance ; "c'est par cette voie que les patriotes avaient essayé de le résoudre en instaurant une République cisrhénane". "Ici la nationalité était à l'abri ; l'esprit national évoluait dans une orbite qui lui était propre, adaptée à son génie propre ; un régime à sa convenance lui assurait la liberté de ses mouvements ... ; grâce à la garantie donnée par les républiques, il pouvait faire front aux princes et à tous les esprits vindicatifs et démons des ténèbres qui les entourent sans acheter cette sécurité au prix du sacrifice de sa nature foncière" (6).

Mais Görres va plus loin. Pour la première fois il présente le projet d'une Cisrhénanie indépendante comme la solution provisoire choisie par les patriotes pour éviter l'intégration de leur patrie au territoire français, et ménager de la sorte la possibilité de son futur rattachement à l'Allemagne.

Ainsi l'esprit national "pouvait-il attendre tranquillement le moment où aurait cessé en Allemagne le désordre qui règne dans cet Etat pour se réunir à lui et à progresser avec lui vers le but commun" (7).

L'étude que nous avons faite du mouvement cisrhénan nous permet d'affirmer que Görres déforme ici la vérité historique en projetant sur l'épisode de 1797 des dispositions d'esprit qui sont les siennes en 1800.

Sans doute les patriotes avaient-ils été, dès 1797, sensibles au problème des nationalités, et la Proclamation du mois de novembre en porte témoignage. Mais ce même texte ainsi que d'autres témoignages ultérieurs de Görres montrent clairement que le problème politique dominait à ce point tous les autres que les Cisrhénans étaient prêts à se rallier d'enthousiasme à toute solution qui assurerait le triomphe de la cause répu-

---

(6) Cf. GGS I, 595.
(7) Cf. GGS I, 596.

blicaine, qu'il s'agît de l'indépendance ou de la réunion [8]. Tout autre est le point de vue du compte rendu qui inscrit expressément l'action des patriotes rhénans dans une perspective allemande.

Ainsi la lettre souvent citée que Görres adressera le 4 août 1814 au Freiherr von Stein [9] ne fait-elle que reprendre, en l'accentuant, un point de vue qu'expriment déjà les Résultats.

Lorsque Görres identifie dans cette lettre toute "l'histoire de son jacobinisme" à une lutte antifrançaise, où le projet de l'indépendance cisrhénane aurait été conçu comme parade à la réunion afin de permettre le rattachement ultérieur de la rive gauche du Rhin à l'Allemagne, il s'agit certes d'une déformation de la vérité historique. Elle surprend si l'on veut y voir une falsification consciente, née de la crainte, ou le fruit d'une diplomatie peu scrupuleuse à l'égard de Stein. Une telle attitude serait du reste peu en accord avec le caractère de Görres. Il est donc particulièrement intéressant de constater que cette vision déformée du passé n'est pas née de l'embarras du patriote allemand de 1814, mais que dès 1800 les Résultats font apparaître l'ensemble des éléments idéologiques et psychologiques qui l'annoncent.

---

(8) Dans le Rübezahl, Görres écrit en vendémiaire (Rbz. I, 1): "... die Aufgeklärtern aber setzten sich hinaus über die Gegenwart, nahmen mit Enthusiasmus die Grundsätze der Revolution auf, und schlossen sich, als der Traktat von Kampo Formio das zur Zeit, wo der Royalismus überall an der Tagesordnung war, aufgefaßte Projekt von Independenz vernichtet hatte, mit gleichem Enthusiasm an die große Nation, die ihnen Vereinigung bot". (GGS I, 311). Et en ventôse (Rbz. II, 3), en parlant du début de la nouvelle organisation dans l'Adresse au Citoyen Marquis : "Die Republikaner des Landes waren noch im ersten glühendsten Enthusiasm, bereitwillig hatten sie das Projekt von Independenz mit dem der Reunion vertauscht und erwarteten nun die Realisation ihrer Ideale, die ihnen auf der einen Seite mißlungen war, auf der andern..." (GGS I, 459/460).

(9) Cf. Frh. vom STEIN, Briefe und amtliche Schriften, Bd. V, neu bearbeitet von M. BOTZENHART, S. 95 - 97, Stuttgart, 1964.

CHAPITRE VIII

LA CRISE DE 1800

Les lettres à Katharina von Lassaulx et le compte rendu de la mission à Paris constituent le double témoignage que Görres nous a laissé de la première crise profonde dont sa vie est marquée. Un rapprochement de ces deux documents nous permet de mieux discerner les aspects à la fois divers et complémentaires de cette crise.

Elle ne se limite pas - c'est là sa caractéristique essentielle - à une déception politique. Nous savons à quel point l'idéologie de Görres est nourrie de la pensée éclairée ; aussi n'est-il pas surprenant que l'écroulement de ses espoirs de républicain et de citoyen du monde ébranle par contrecoup ses convictions philosophiques les plus profondes. C'est au nom d'une certaine conception du monde, d'une certaine image de l'homme que le jeune homme avait salué la Révolution comme un tournant capital de l'histoire universelle. L'échec de l'expérience révolutionnaire remet en question les données fondamentales de sa pensée : sa foi en l'idée de progrès et en la signification rationnelle de l'histoire.

L'idée torturante d'un monde où triompherait le hasard, d'une histoire humaine dont toute finalité serait absente, avait déjà assailli l'esprit du publiciste tandis qu'il rédigeait le leader du dernier numéro de son Rübezahl (1). Mais devant la faillite de la Révolution elle s'impose à lui avec une intensité sans précédent, car dans toute la nature il semble que l'humanité seule soit condamnée à ne jamais connaître son accomplissement : "Génie tutélaire de l'humanité, tel serait donc le résultat de onze noires années de mort, voilà l'épreuve à laquelle tu as soumis ceux qui te sont confiés. Tes vermisseaux, tes plantes, tes mouches et tes aigles accomplissent le cycle de leur destination, achèvent ce qui leur est prescrit et nous présentent l'idéal achevé de leur être,

---

(1) Cf. GGS I, 479.

et les hommes que tu as créés, et placés au-dessus de tous les êtres, doivent rester éternellement les fragments d'une totalité que tu as cruellement arrachée de leur coeur ... Un combat sans but, un gaspillage sans raison, des efforts sans aboutissement, une aspiration sans terme, serait-ce là la destination de l'humanité !

Le monde ne serait-il qu'une goutte d'eau croupissante dans laquelle des millions d'infusoires oscillent sans finalité autour de leur axe minuscule, image écoeurante d'une vie éternelle sans âme et d'une agitation qui ne répond à aucun plan"(2).

Le pathétique de ces interrogations et de ces doutes est d'autant plus sensible que Görres se dépeint lui-même au début de son compte rendu comme un idéaliste naturellement enclin à l'enthousiasme et qui ne peut vivre dans un monde glacé et privé de sens.

Le compte rendu et, sur un plan personnel, les pages intimes écrites à Katharina, nous montrent par quelles voies Görres entreprend de surmonter le désarroi qui l'habite, de conjurer l'image désespérante d'un monde absurde, de repousser l'idée de la vanité des efforts humains.

La première voie est celle d'une réflexion rationnelle qui veut dépasser le point de vue limité de l'individu, les bornes étroites de l'actualité. S'il désespère du présent, Görres s'attache à sauver l'avenir en affirmant que la faillite de la Révolution n'est qu'un incident de parcours, un échec provisoire subi par l'humanité au long de son infinie progression. Certes il reconnaît que "la génération présente est perdue pour la liberté", que les effroyables sacrifices faits en son nom n'auront aucun effet positif dans l'avenir immédiat (3). Mais aussi tragique que soit ce bilan de la Révolution, Görres se refuse au scepticisme total et veut proclamer sa foi en l'avenir. Les hommes de demain, écrit-il à Katharina, sauront mener à bien l'entreprise pour laquelle ceux d'aujourd'hui n'étaient pas encore mûrs : "On ne fait une telle expérience qu'une fois par siècle, la présente a échoué car les instruments

---

(2) Cf. GGS I, 585.
(3) Cf. GGS I, 556.

ne valaient rien, pour notre génération la cause est perdue. Mais pas pour l'avenir. La nature morale comme la nature physique poursuit son cheminement" (4).

Görres est pleinement conscient que cet espoir en l'avenir est inséparable des notions de progrès moral et de finalité historique. Aussi cherche-t-il, dans un passage caractéristique des Résultats, à les rendre compatibles avec le cours d'événements qui semblent les contredire. Nous retrouvons les parallèles entre le monde physique et le monde spirituel qui caractérisent déjà l'opuscule sur la paix. Comme la nature physique, la nature morale évolue selon les lois du progrès et de la finalité. Mais si la première "est depuis des siècles ce qu'elle doit être", la seconde est encore loin du terme de son évolution. Elle traverse présentement une phase depuis longtemps révolue dans le monde physique : une période d'apparente anarchie, d'incessant devenir, où des formes nouvelles surgissent pour disparaître à nouveau. Mais dans ce qui semble un chaos vide de sens s'élabore cependant, encore indiscernable pour le regard borné de l'homme, l'ordre selon la loi.

Dans l'agonie des républiques, comme dans le 18 brumaire, Görres refuse de voir l'effet du hasard ou de la volonté humaine (5). A travers l'histoire la nature réalise son dessein selon des lois immuables.

Apparemment Görres retrouve donc au terme de ce raisonnement sa foi en un progrès de la nature morale. Tout au plus doit-il constater avec résignation que ce progrès n'est ni continu ni rectiligne, que la trajectoire de l'humanité est impossible à calculer d'avance, et que l'ordre futur peut avoir le chaos pour prélude.

Mais ces considérations à l'échelle de l'humanité n'ôtent rien au tragique de l'expérience individuelle que vient de vivre Görres et qui s'exprime de façon pathétique dans ses lettres à Katharina. Certaines images y reviennent comme de véritables leitmotive : celle de la ville en ruine, du

---

(4) Lettre à Katharina von Lassaulx du 30 germinal an VIII (20 avril 1800). Cf. SCHELLBERG WuB II, 61.
(5) Cf. GGS I, 588 : "Nicht Sieyes wollte den achtzehnten Brumaire, die Natur hat ihn gewollt".

jardin dévasté, de la tempête et du déluge qui ont tout englouti, de la nuit et du brouillard dans lesquels il erre. De telles images ne cessent de rappeler que pour Görres d'incomparables espoirs sont morts qui avaient illuminé son univers. Il est le naufragé qui doit certes rebâtir son existence, mais qui a déjà vécu l'instant crucial de sa vie, car, dit-il, "l'aloès ne fleurit qu'une fois dans l'espace d'une génération" (6).

Sans doute Görres ne veut-il pas cesser de croire à la perfectibilité de l'homme (7), mais la dépravation de la masse lui inspire des paroles pessimistes où se mêlent amertume et mépris (8). C'est en vain, constate-t-il, qu'il a prodigué son amour à une foule insensée qui ne l'a pas compris.

Nous découvrons en outre à travers ces lettres des aspects inattendus de la personnalité de Görres, une sensibilité héritée du Rousseau de la Nouvelle Héloïse et de Werther, un sentiment de la nature qui s'exalte à l'évocation du paysage rhénan et une affirmation des droits du coeur en face des exigences de la raison. Cette importance des "raisons du coeur" apparaît pleinement à Görres lui-même tandis qu'il tente la difficile reconquête de son équilibre intérieur. Car l'échec de la Révolution pose pour Görres non seulement le problème du destin de l'humanité dans son ensemble, mais aussi celui de sa destinée individuelle. N'a-t-il pas gaspillé ses forces dans un vain combat ? L'individu en tant que tel n'est-il pas voué à l'inachèvement et à l'anéantissement ? C'est à cette question que répond la définition qu'il donne dans une lettre à Katharina de sa "religion" : "Non, je ne me laisse pas ravir ma foi en la survie ... Non, c'est ensemble, l'un avec l'autre que nous passerons par les métamorphoses qui nous mèneront à notre accomplissement"(9). Sans doute les idées de survie individuelle et de métamorphose font-elles partie du patrimoine de la pensée éclairée. Mais ce qui frappe, c'est la nouvelle résonance que prennent ici les mots de foi, de

---

(6) Lettre à Katharina von Lassaulx du 26 avril 1800 (WuB II, 65).
(7) Lettre à Katharina von Lassaulx du 22 mars 1800 (WuB II, 46).
(8) Lettre à Katharina von Lassaulx du 13 mai 1800 (WuB II, 71).
(9) Lettre à Katharina von Lassaulx du 4 mai 1800 (WuB II, 70).

religion. Ces certitudes subjectives et irrationnelles sont, dit-il, un besoin irrépressible du coeur ; en elles seules l'homme peut trouver chaleur et espoir : "La foi est l'affaire du coeur, cette conviction diffuse qui ne persuade pas l'intellect, mais lui suffit. De toute cette foi je m'insurge contre la destruction de mon individualité. N'en demande pas les raisons, les raisons du coeur sont des inclinations pour lesquelles l'intellect n'a pas d'alphabet. La chaleur intérieure qui fait agir est à celui-là ce que le génie du raisonnement est à celui-ci" (10).

C'est vers son univers intérieur que Görres fait retour (11), remerciant Dieu d'avoir pu sauver de la tempête son amour et son penchant pour l'art et la science (12). Pour un long temps il se détourne des affaires politiques et d'une action militante qui a désormais perdu son sens pour lui.

---

(10) Lettre à Katharina von Lassaulx du 4 mai 1800 (WuB II, 69).
(11) Lettre à Katharina von Lassaulx du 13 mai 1800 (WuB II, 70).
(12) Lettre à Katharina von Lassaulx du 20 avril 1800 (WuB II, 61).

CHAPITRE IX

CONCLUSION

Au terme de cette période des premiers écrits politiques de Görres, le jeune révolutionnaire et publiciste rhénan nous apparaît sous un double jour.

Il est manifeste qu'aussi bien dans ses conceptions politiques que dans son action de militant et de publiciste républicain, Görres ne peut être artificiellement isolé et considéré comme un cas singulier (1).

Il n'en reste pas moins qu'un certain nombre de traits distinctifs nous semblent définir l'originalité de la figure de Görres, qu'il s'agisse des nuances personnelles de sa doctrine politique, d'une évolution qui lui est propre, ou enfin de la forme d'esprit et du talent qui le caractérisent.

L'analyse des écrits de la période révolutionnaire a mis en lumière l'aspect moral de la pensée politique de Görres. Ce "moralisme" politique, hérité de la pensée éclairée, puisé à de multiples sources tant françaises qu'allemandes, apparaît tout particulièrement dans sa conception de l'Etat, auquel il assigne pour fin le perfectionnement moral de l'individu, dans le rapport qu'il institue, à la suite de Kant, entre ce progrès moral et l'évolution des institutions dans le sens du régime représentatif républicain et du règne de la loi, enfin dans la conviction que le progrès moral est nécessaire au triomphe du véritable républicanisme.

Ce point de vue, qui associe étroitement le problème moral aux conceptions politiques, est loin d'être particulier

---

(1) Hashagen a eu le mérite de proposer dès 1913 cette orientation à la recherche : "Für Görres' Anfänge im XVIII. Jahrhundert vor der nationalen Wendung wird man sich aber hüten müssen, ihn allzu scharf von seinen rheinischen Gesinnungsgenossen abzusondern". Cf. HASHAGEN, Probleme der Görres-Forschung, in : Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst XXXII, 1913, p. 420.

à Görres ; il constitue au contraire, de Forster à Geich et à notre publiciste, le trait commun du républicanisme cisrhénan [2], comme l'a excellemment montré Jacques Droz [3].

C'est dans une optique analogue que ces esprits abordent les questions politiques et jugent la Révolution dans ses institutions et dans son déroulement.

Chez Forster comme chez Görres nous trouvons les notions de perfectibilité morale et de vertu étroitement associées à l'analyse de la situation révolutionnaire. Les mêmes convictions, à la fois politiques et morales, expliquent les positions communes que nous trouvons dans les écrits politiques de Rebmann, de Geich et de Görres : leurs vues identiques sur le régime représentatif et la Constitution de l'an III, la même condamnation du modérantisme et de la politique du premier Directoire, le même jugement sur la dégradation de l'esprit public et la corruption grandissante du régime.

D'autres traits marquent par contre l'originalité de Görres.

Il convient de noter une première particularité de son évolution politique. Par rapport à Biergans ou à Geich, Görres représente la jeune génération des républicains rhénans. Tandis que ceux-là sont d'abord partisans du despotisme éclairé avant de se rallier au républicanisme, Görres apparaît d'emblée comme révolutionnaire et républicain, comme héritier direct des conceptions politiques des Mayençais qui l'ont profondément marqué dès 1792.

Certaines nuances de la doctrine politique de Görres nous semblent constituer également un trait original que notre étude s'est attachée à mettre en valeur.

Si Görres veut, à l'exemple de Kant, montrer ce qu'exigentla théorie et le droit, ce point de vue abstrait et juridique [4] ne l'empêche nullement d'avoir conscience des

(2) On peut y associer A.G. F. Rebmann dont La Profession de foi politique de 1796 est fondée sur des convictions analogues.
(3) Cf. J. DROZ, La pensée politique et morale des Cisrhénans, Paris, 1940, et l'Allemagne et la Révolution française, Paris, 1949.
(4) On sait que ce point de vue juridique a amené Kant à prendre position contre le droit de résistance à l'autorité établie et à déclarer l'inviolabilité du souverain.

nécessités de l'action révolutionnaire, et d'affirmer la légitimité de la contrainte, de l'action subversive, de la tactique politique, voire de l'illégalité, s'il s'agit de défendre et de sauver la cause républicaine.

Comme Rebmann et Geich, Görres estime que la vocation de son époque est de remplacer le gouvernement despotique par le gouvernement républicain et le système représentatif. Cependant les réflexions théoriques du publiciste sur l'évolution des régimes présentent la particularité de conserver l'idée d'une évolution vers la démocratie directe, et d'opposer ici le point de vue de Rousseau à celui de Kant.

L'attitude politique de Görres, marquée par une opposition sans cesse plus virulente au Directoire, le fait apparaître comme un républicain prononcé. S'il se défend d'être un homme de parti, c'est en fait de la gauche républicaine qu'il attend jusqu'au 18 brumaire une action décisive contre le pourrissement du régime. L'espoir immense que suscitent en lui les événements de prairial est symptomatique à cet égard ; seuls quelques républicains mayençais lui font écho par la bouche de Lehne.

Jusqu'à sa mission à Paris, Görres maintient intacte sa foi en la vocation cosmopolite de la Révolution. C'est cette conviction essentielle qui commande son analyse de la situation en Europe, où le publiciste voit le despotisme s'effondrer partout tandis que s'étend la fièvre révolutionnaire. Mais cette conception de la Révolution joue également un rôle décisif dans l'évolution politique de Görres, et lui confère son caractère le plus personnel. Ce n'est pas en effet, comme a tendance à l'affirmer la critique allemande, une condamnation morale de la Révolution qui explique l'attitude de Görres au moment de sa mission à Paris, mais une analyse politique de la situation doublée d'un réflexe d'antipathie à l'égard du peuple français.

D'éminents chercheurs comme Hashagen et Schellberg ont attribué au moralisme politique de Görres une signification et un rôle qu'il nous faut maintenant examiner. A leurs yeux, ce moralisme hérité de l'Aufklärung allemande, marqué de la triple influence de Kant, de Fichte et de Herder, rattache la

pensée politique de Görres à une tradition essentiellement germanique.

Il leur apparaît d'autre part comme le motif profond qui pousse le républicain rhénan à se détourner de la France révolutionnaire. Le point de vue nuancé de Uhlmann (5) fait exception à cette règle et lui attire les critiques de Hashagen (6).

Le problème de l'influence des penseurs français sur le jeune Görres requiert à notre sens un jugement nuancé. Il est évident qu'il serait vain de vouloir établir à quelle source précise le publiciste puise telle conception qui, largement diffusée dès l'époque prérévolutionnaire, atteste de la rencontre de la pensée française avec l'Aufklärung allemande. C'est ainsi que Görres, s'il reprend maints thèmes inspirés de Montesquieu, ne nous semble en avoir qu'une connaissance indirecte.

Nous nous sommes donc attaché à établir les influences directes dont attestent les écrits de Görres. Nous avons pu mettre en évidence une lecture personnelle du Contrat social et de l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Il est intéressant de noter que Condorcet formule dans ce dernier ouvrage, au même moment que Kant, mais indépendamment de lui, un point de vue qui va devenir essentiel pour Görres : le progrès moral des individus dépend étroitement de la nature des institutions politiques (7).

Si le détail de notre étude montre à quel point les conceptions politiques de Görres s'inspirent des vues de Kant, de Fichte et de Herder, c'est toutefois dans une perspective différente de celle de Hashagen et de Schellberg. L'essentiel

---

(5) J. UHLMANN, J. Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage bis zum Jahre 1821, Leipzig 1912, p. 10.
(6) Cf. HASHAGEN, Probleme der Görres-Forschung, p. 416.
(7) Cf. CONDORCET, op. cit. p. 180 : "Quelle habitude vicieuse, l'usage contraire à la bonne foi, quel est même le crime dont on ne puisse montrer l'origine, la cause première, dans la législation, dans les institutions, dans les préjugés du pays où l'on observe cet usage, cette habitude, où ce crime s'est commis ?".

nous paraît résider dans la double relation (8) que Görres établit entre la politique et la morale, faisant apparaître la réforme politique comme la condition nécessaire à tout progrès moral. L'influence de Kant s'exerce ici dans un sens opposé à celui de la tradition allemande telle que la conçoivent Hashagen et Schellberg (9).

Spécifiquement allemand par contre nous semble être un autre aspect de ce moralisme, où Görres fait sienne une conviction philosophique partagée, malgré des différences de formulation, par Kant et Herder : l'idée que l'humanité travaille à son insu, et parfois malgré elle, à réaliser le dessein de la nature sur le genre humain, le plan divin de l'histoire.

Que la Révolution ait "déçu moralement" Görres, qu'"il se détourne surtout de son immoralité" (10), c'est le second point de vue qu'il nous faut examiner. Il n'est certes pas douteux que c'est au nom du lien essentiel entre le vrai républicanisme et la vertu que Görres stigmatise l'immoralité de fonctionnaires français qui sont à ses yeux de faux républicains. Mais, malgré l'accumulation des déceptions et des rancoeurs, Görres vient en 1799 à Paris solliciter la réunion de sa patrie à la France, qui n'a pas cessé d'avoir une vocation privilégiée à ses yeux. C'est le constat politique qu'il fait qui explique pourquoi Görres se détourne d'une République moribonde et d'un peuple mû par le seul instinct national. Le sentiment d'une profonde incompatibilité de nature entre Français et Allemands s'y surajoute. Il fallait au jeune républicain rhénan ce double motif pour découvrir ce qui distingue la conception herdérienne de l'humanité d'un simple

---

(8) Nous en trouvons la définition la plus concise dans l'essai de F. SCHLEGEL, Versuch über den Republikanismus, paru en 1796, où est exposé un point de vue semblable :
"Zwar ist die gute moralische Bildung des Volkes nicht möglich, ehe der Staat nicht republikanisch organisiert ist und wenigstens einen gewissen Grad technischer Vollkommenheit erreicht hat : aber auf der anderen Seite ist herrschende Moralität die notwendige Bedingung der absoluten Vollkommenheit (des Maximums der Gemeinschaft, Freiheit und Gleichheit) des Staats, ja sogar jeder höhern Stufe politischer Trefflichkeit".
(9) Cf. p. ex. W. SCHELLBERG, J. von Görres, Köln 1926, p. 18 : "Politische und sittliche Wiedergeburt sind ihm derart untrennbar, dass er von dem moralischen Fortschritt zugleich politischen erwartet".
(10) Cf. HASHAGEN, Probleme der Görres-Forschung, p. 416.

cosmopolitisme : le culte des génies nationaux, l'idée que l'humanité elle-même n'est pas une constante uniforme, mais évolue à travers le destin historique des nations.

L'importance que prend alors chez Görres le thème de l'individualité nationale et la signification nouvelle qu'il lui attribue constituent l'aspect le plus personnel de son évolution politique. Une nouvelle conception de l'Etat se dessine dans les Résultats. Ce n'est plus la simple volonté politique des hommes s'unissant par les liens du contrat social qui peut le définir : ce sont les traits spécifiques du caractère d'un peuple, sa langue, sa culture, qui en indiquent les frontières. L'homme d'Etat doit tenir compte de ces réalités essentielles s'il veut conformer son oeuvre au dessein de la nature.

En réinterprétant dans cette optique nationale la lutte des patriotes pour la création d'une république cisrhénane indépendante, Görres a, nous l'avons vu, faussé la vérité historique. Comme l'a nettement montré H. Scheel (11), la situation particulière des républicains cisrhénans, limitant en pratique leurs préoccupations politiques au sort de la rive gauche du Rhin, ne pouvait que retarder chez eux l'éclosion d'un sentiment national allemand qui, dès 1797, s'exprimait chez l'émigré Rebmann (12) ou animait en 1799 les jacobins du sud de l'Allemagne (13). Mais le "testament politique" de Görres (14) présente la particularité remarquable de contenir déjà en germe le grand thème de son futur combat politique : l'hostilité à la France napoléonienne que lui inspire la "liberté des Allemands" invoquée ici pour la première fois. Au milieu de la quasi-totalité des anciens républicains

(11) Cf. H. SCHEEL, Deutscher Jakobinismus und deutsche Nation. Sitzungsberichte der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1966, Nr. 2, S. 17-22.
(12) Après la paix de Campo-Formio, Rebmann regrette profondément l'abandon du projet de République cisrhénane parce qu'il y voyait l'embryon d'une future république allemande. Cf. HANSEN IV, 308.
(13) Cf. H. Scheel, Süddeutsche Jakobiner. Klassenkämpfe und republikanische Bestrebungen im deutschen Süden Ende des 18. Jahrhunderts, Berlin, 1962, p. 130 sq.
(14) Görres appelle ainsi les Résultats dans une lettre à Arnim du 18 janvier 1812. Cf. SCHELLBERG, WuB II, 180.

qui vont se rallier au régime consulaire, puis impérial [15], Görres apparaît comme l'exception : il demeure fidèle à sa haine de la tyrannie, jaloux de son indépendance, et désintéressé [16].

Outre son évolution personnelle, l'originalité du jeune Görres nous semble résider dans le tour d'esprit que manifestent ses écrits politiques, et qui le distingue des autres publicistes rhénans. Déjà sa personnalité intellectuelle s'affirme dans ces pages : son goût pour la spéculation, un esprit de synthèse et de système qui le pousse à lier les phénomènes entre eux, à rechercher les lois de l'évolution historique. Nous y trouvons une réflexion sans cesse reprise sur la nature du phénomène révolutionnaire que Görres essaie de cerner, y cherchant un champ d'application de ses connaissances scientifiques. Au-delà de ce qui ne serait que simple métaphore, nous le voyons rechercher à travers ses explications naturelle, physiologique et médicale du processus révolutionnaire la présence de lois universelles.

Mais à ce goût pour la spéculation Görres allie un tempérament de lutteur. Loin de se refuser à l'appel de l'action, il s'y lance avec un remarquable talent de polémiste.

Certes, les premiers écrits de Görres sont de valeur inégale et la phraséologie révolutionnaire s'y donne parfois libre cours. Mais ses meilleures pages révèlent une éloquence spontanée, entraînante et persuasive, une verve caustique, une force pathétique que l'on ne trouve pas chez les autres publicistes rhénans. Comparé à lui, Biergans est rhéteur et trivial, Geich doctoral et sans éclat. Rebmann lui-même, dont Görres s'est parfois inspiré, ne possède ni un style aussi vigoureux ni une imagination aussi vive.

Notre étude s'est attachée à montrer à la fois ce qui insère la pensée philosophique et politique de Görres dans une tradition allemande, mais aussi ce qui la met en marge d'une évolution qui est, dès 1794, celle des plus illustres

---

(15) La carrière de Rebmann, de Gerhards, de F. Lassaulx en sont quelques exemples.
(16) Görres souligne, dans sa lettre à Stein du 4 août 1814, le désintéressement qu'il a toujours manifesté dans son action politique.

représentants de la culture allemande. C'est au moment même où Schiller se détourne de l'actualité politique (17) que Görres rentre dans le champ du "cosmopolitisme pratique" auquel le poète engage ses amis à renoncer (18). Tandis que Schiller proclame la liberté intérieure de l'artiste (19), Görres lutte pour conquérir celle du citoyen.

Pour le premier, seul l'ennoblissement de l'homme par l'éducation esthétique pourra conduire celui-ci à une véritable liberté en tant qu'individu et citoyen. Pour le second, aucun progrès moral n'est possible sans un radical changement politique et institutionnel.

Ce n'est qu'à la fin de sa période révolutionnaire que Görres va peu à peu se rapprocher des convictions de Schiller et de Wieland (20), observant avec amertume que le changement des systèmes et des constitutions (21) est impuissant à modifier la nature humaine, à la purifier de l'égoïsme et des passions. Il acquiert alors la conviction qu'une "génération bestiale" a fait péricliter l'exaltante expérience révolutionnaire et qu'une profonde transformation de la "nature morale" de l'homme sera nécessaire pour que l'idéal grandiose du pur républicanisme, un instant entrevu, puisse un jour se réaliser. C'est le "meilleur côté" de l'homme qui devra triompher, comme il ne le fait encore que chez les rares êtres nobles qui existent (22).

(17) Le 13 juillet 1793, Schiller écrivait au duc Friedrich Christian von Augustenburg : "Ja, ich bin so weit entfernt, an den Anfang einer Regeneration im Politischen zu glauben, daß mir die Ereignisse der Zeit vielmehr alle Hoffnungen dazu auf Jahrhunderte benehmen".
(18) Lettre de Schiller à Erhard du 5 mai 1795.
(19) Lettre de Schiller à Reichhardt du 3 août 1795.
(20) C'est ainsi que dans un écrit de 1793 : Worte zur rechten Zeit an die politischen und moralischen Gewalthaber, Wieland tire la leçon de cinq années de révolution : "Soll es jemals besser um die Menschheit stehen, so muß die Reform nicht bei Regierungsformen und Konstitutionen, sondern bei dem einzelnen Menschen anfangen".
(21) Cf. GGS I, 488 : "Die Menschen werden noch zehntausend Konstitutionen fabrizieren, unter einer mehr als unter der andern sich hudeln und am Ende, wenn sie klug werden, sie alle wegwerfen".
(22) Cf. lettre à Katharina von Lassaulx du 26 avril 1800 (WuB II, 64) : "... ihre bessere Seite muß so vorherrschend werden, was sie in den wenig Edlern ist...".

2ème partie

Les essais philosophiques et les écrits scientifiques de la période de 1800 à 1806.

CHAPITRE PREMIER

Görres à Coblence de 1800 à 1806

1. Données biographiques.

Après les déceptions de son séjour à Paris, Görres s'est retiré pour de longues années de la vie politique. La publication des Resultate meiner Sendung nach Paris marque la fin de son militantisme républicain. De 1800 à 1806, il va mener à Coblence une vie studieuse consacrée à la méditation philosophique et aux études scientifiques. A travers ses oeuvres, nous suivrons le développement de sa nouvelle conception de l'existence.

Dans les jours qui suivirent sa sortie de prison en novembre 1799, Görres avait été nommé professeur de sciences à son ancien collège. Un arrêté de Rudler en date du 28 avril 1798 avait fixé les principes d'une réorganisation de l'enseignement dans les départements rhénans d'après le modèle des écoles centrales françaises. Coblence, qui avait rivalisé avec Bonn pour être choisi comme siège de l'école centrale du département, dut finalement se contenter de ce que Mulot, secrétaire général du Commissariat sous Rudler et sous Marquis, appelait une semi-école centrale. A la rentrée de 1799, le 7 novembre, l'ancien collège fit peau neuve sous la dénomination d'école secondaire (1). L'établissement ainsi transformé comportait 3 sections, bientôt portées à 4, avec prépondérance de l'enseignement scientifique ; sous le régime consulaire et impérial, il allait partager les transformations du cycle d'études en France et être organisé sur le modèle des lycées, avec 6 classes à la rentrée de 1803 (2).

(1) Ce n'est qu'à la suite de la loi du 11 floréal an X (1er mai 1802) que cette dénomination lui fut conférée officiellement.
(2) Cf. F. MICHEL, Das Jesuitenkolleg und seine Bauten. In : Trierisches Archiv 28/29, Trier 1919, p. 136/137, et R. SCHMITT, Zur Biographie von Josef Görres für die Jahre 1802-1808. In : Jahrbuch für Geschichte und Kunst des Mittelrheins und seiner Nachbargebiete X, 1958, p. 67-95.

Dès juin 1798, l'administration municipale de Coblence avait établi la liste des professeurs dont elle proposait la nomination et y avait fait figurer, pour l'enseignement de la physique expérimentale et de la chimie, le citoyen Görres "dont les talents supérieurs, le patriotisme et la morale ainsi que son ouvrage intitulé " Idée d'une paix universelle "sont avantageusement connus" (3). L'Administration centrale l'avait également inscrit sur la liste qu'elle avait transmise le 10 juillet 1798 au Commissariat qui décidait en dernier ressort. L'hostilité de Mulot valut à Görres d'être écarté des nominations faites le 24 thermidor an VII (11 juillet 1798). Mais sous l'administration de Lakanal deux nouvelles nominations intervinrent et c'est ainsi que, le 15 brumaire an VIII (6 novembre 1799), Görres fut nommé, en même temps qu'un autre républicain, professeur à l'école secondaire de Coblence. Il est clair que c'est son activité politique qui lui a valu d'être appelé à ce poste sans qu'il eût fait d'études universitaires.

En raison de sa mission à Paris, ce n'est qu'après les péripéties de son retour qu'il put occuper son poste. De Mayence où il se rendit à la mi-avril 1800 pour y accomplir une ultime mission politique dont nous ignorons la nature (4), Görres écrivit à sa fiancée le 27 germinal (17 avril) : "Je ne resterai ici que quatre jours, cinq jours tout au plus, il faut que je commence mes cours" (5). Le 22 avril, il prit le chemin du retour. C'est donc fin avril qu'il a pris ses fonctions de professeur à l'école secondaire. Dans le mémoire justificatif intitulé In Sachen der Rheinprovinzen und in eigener Angelegenheit que Görres sera amené à publier en 1822, il présentera ainsi les faits (6): "Je pris alors tranquillement possession d'un poste mal rétribué au gymnase de Coblence, poste auquel

(3) Cf. J. HANSEN, Quellen IV, 887/888.
(4) Cette mission était évidemment en liaison avec les résultats de la mission des républicains rhénans à Paris. Le voyage à Mayence, dont il est question dès la lettre du 13 mars de Görres à Catherine, était subordonné aux nouvelles que Linz devait faire parvenir de Paris au Comité de Coblence.
(5) Cf. J. GÖRRES, Ges. Br. I, 66.
(6) Cf. GGS XIII, 565.

j'avais été nommé peu avant ma mission (à Paris) par les autorités administratives de l'époque [7], et quand les événements confirmèrent peu à peu ma prédiction d'une tyrannie inouïe, j'attendis tranquillement que vienne le moment où la némésis se mettrait en route pour assigner des bornes à l'homme de la démesure".

A titre de professeur de sciences, Görres a fait aussi bien des cours de sciences naturelles que des cours de cosmographie. Mais dès le début l'enseignement de la physique et de la chimie dispensé dans les sections ou les classes supérieures lui était confié. En 1803, les Aphorismes sur l'organonomie portent sur la page de titre la mention : par J. Görres, professeur de physique à l'école secondaire de Coblence.

Le 14 septembre 1801, le jeune professeur épousa Katharina von Lassaulx. Trois enfants sont nés de ce mariage : Sophie en 1802, Guido en 1805, Marie à Heidelberg en 1808.

Au cours de cette période, le désir d'échapper à une situation qu'il jugeait médiocre grandit chez Görres [8] et, à mesure que croissait sa haine du régime napoléonien, finit par s'exaspérer. Ayant obtenu un congé en automne 1806, il alla s'installer à Heidelberg, où il enseigna à l'Université pendant deux ans. Puis, aucune autre tentative n'ayant abouti, il vint reprendre son poste à Coblence en automne 1808.

---

(7) C'est à dire l'Administration centrale du département. Sous le régime impérial, les écoles secondaires étaient effectivement des écoles communales.

(8) R. Schmitt (voir note 2) a découvert dans les archives de Coblence des lettres adressées au préfet, et par son intermédiaire au Ministre de l'Intérieur par un fabricant de tôles vernissées nommé S. Fink et par Görres. Il s'agissait pour eux d'obtenir la concession à bail d'un "bâtiment national", la Burg, dans le double but d'étendre la tôlerie et de fonder une fabrique de céruse. Ce dernier projet émanait évidemment de Görres qui semble avoir expérimenté un nouveau procédé pour fabriquer la céruse, un produit connu depuis peu. La première lettre au préfet est du 19 septembre 1802, la dernière lettre signée à la fois de Fink et de Görres est du 22 juin 1803. Rebuté par les tergiversations de l'administration, Görres abandonne alors la partie. Il n'intervint plus dans cette affaire et il ne fut plus question par la suite d'une fabrique de céruse.

2. Les oeuvres de cette période.

C'est par une traduction que Görres inaugure ses travaux scientifiques. De novembre 1799 à mars 1800, Antoine François Fourcroy, disciple et continuateur de Lavoisier, chef de file de la chimie nouvelle, avait publié ses Tableaux synoptiques de chimie. Les 12 tableaux devaient être, selon la préface de l'auteur, un condensé synthétique de son ouvrage principal, le Système général des connaissances chimiques, alors sous presse, et présenter sous une forme synoptique les propriétés chimiques des corps et les réactions des uns sur les autres. Par sa traduction de l'ouvrage (1), Görres a notablement contribué au triomphe de la chimie nouvelle sur la doctrine phlogistique de Stahl dont les partisans restaient nombreux en Allemagne. La difficulté de sa tâche consistait à trouver pour les nouveaux termes français des équivalents qui puissent s'imposer. Il y a réussi dans une large mesure. Deux autres traductions de ce même texte ont paru en 1801, l'une à Leipzig, l'autre à Vienne (2). La critique spécialisée n'a pas hésité à donner la préférence à celle de Görres. Sur l'époque de la publication des Tableaux nous manquons d'indications précises. Le titre porte la date de l'an IX (sept. 1800 à sept. 1801). Si l'on en croit le Gelehrtes München im Jahre 1834 de A. von Schaden qui avait l'habitude de soumettre aux auteurs ses indications bibliographiques, ils auraient paru en 1800 (3). Dès mars 1801, le Neues Journal für Chemie a publié un extrait des réflexions dont Görres a fait suivre la préface de Fourcroy (4): la traduction de Görres a donc paru au plus tard en janvier-février 1801.

C'est sans doute à l'époque où il traduisait Fourcroy que Görres,

(1) Voici le titre donné à la publication par Görres : Synoptische Tabellen über den ganzen Umfang der Chemie, als Leitfaden für die Vorlesungen über diese Wissenschaft in den Schulen von Paris.
Von A. Fourcroy, Mitglied des Nationalen Instituts, Staatsrat, Prof. der Chemie am Museum der Naturgeschichte, an der polytechnischen Schule und an jener der Medizin.
(2) Toutes les précisions voulues sont données par R. STEIN dans GGS II_1, p. 360-364.
(3) Cf. sa bibliographie de Görres, p. 38-39. Les écrits révolutionnaires ne sont pas mentionnés !
(4) Cf. R. STEIN, GGS II_1, 363.

orientant ses lectures vers une explication approfondie des phénomènes scientifiques, découvrit Schelling qui venait de développer au cours des dernières années les principes de la philosophie de la nature dans plusieurs ouvrages qui avaient aussitôt fait date [5]. Ces écrits allaient profondément influencer Görres et devenir le point de départ de son oeuvre personnelle. Dès l'automne 1801 [6], il fit paraître des Aphorismes sur l'art (Aphorismen über die Kunst) dans lequels il développe la nouvelle conception non seulement de l'art, mais du monde qu'il s'est formée à la lumière des idées fondamentales de la Naturphilosophie. Cet écrit est la première des oeuvres d'orientation philosophique qui jalonnent les diverses périodes de sa vie.

C'est dans un tout autre domaine que Görres allait poursuivre l'application et l'illustration de ces théories : celui de la physiologie et de la médecine. Assez tôt sans doute après son retour à Coblence, il avait entrepris, en parfait autodidacte, une étude intensive de la médecine. "Bientôt il eut étudié à fond les ouvrages anatomiques et physiologiques qu'il put se procurer, et s'était familiarisé ensuite avec les ouvrages thérapeutiques", est-il dit dans l'article des Zeitgenossen [7]. Christian von Stramberg, qui rajoute des indications de temps invraisemblables, écrit à son tour dans le Rheinischer Antiquarius : "Au cours de 11 mois,

(5) SCHELLING a publié en 1797 ses Ideen zu einer Philosophie der Natur, en 1798 Von der Weltseele, en 1799 son Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie, suivi la même année encore d'une Einleitung zu dem Entwurf eines Systems der Naturphilosophie. En 1800, il superpose à sa philosophie de la nature sa philosophie transcendantale dans son System des transzendentalen Idealismus.

(6) On indique souvent la date de 1802. Dans l'introduction du 1er article écrit par Görres pour les Annales médicales générales en avril 1802 (voir plus loin), l'auteur parle des Aphorismes sur l'art "parus lors de la foire d'automne de l'an passé", ce qui règle la question. La préface de l'ouvrage - que Görres a dû écrire, comme le plus souvent, quand l'impression du texte s'achevait - est d'ailleurs datée de vendémiaire an X (23 sept.-22 oct. 1801).

(7) Cf. Zeitgenossen, 3. Band, 5.Abteilung, p. 180. Leipzig, 1820.

consacrant chaque jour 14 heures à cette unique matière, il s'est assimilé tout le cycle du savoir médical, l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la thérapeutique" (8).

C'est en effet une somme impressionnante de connaissances qu'une mémoire peu commune a permis à Görres d'acquérir en peu de temps (9). Il tenta une première synthèse de ses vues physiologiques interprétées sous le signe de la philosophie de la nature, dans un article en deux parties publié en avril et en août 1802 par les (Altenburger) Allgemeine medizinische Annalen des 19. Jahrhunderts. Le titre de l'article en indiquait le but : Prinzipien einer neuen Begründung der Gesetze des Lebens durch Dualism und Polarität. Concurremment il travailla à un livre important qui reprenait les idées fondamentales de l'article sous une forme élargie et qui entrait dans le détail de la physiologie des organes : les Aphorismes sur l'organonomie. L'ouvrage était en bonne partie achevé dès l'été 1802, mais l'imprimerie de Lassaulx, surchargée de travaux officiels, dut en retarder l'impression et l'Organonomie ne parut qu'au printemps suivant. La préface est datée de mars 1803.

C'est selon tout vraisemblance vers la fin de 1803 que Görres a rédigé en français un exposé synthétique de sa philosophie de la nature. L'opuscule est né dans des circonstances particulières que des lettres de

(8) Cf. Chr. von STRAMBERG, Rheinischer Antiquarius, I. Abt., 2. Bd., p. 455. Coblenz, 1853.
(9) Görres était profondément convaincu de ses capacités médicales. Nous savons qu'à l'époque que nous évoquons, il pratiquait des cures galvaniques. Le 21 juillet 1802, il écrit à Jean-Claude Lassaulx, un cousin de sa femme, étudiant en médecine à Wurzbourg : "Quant à mes cures galvaniques, je peux te dire que j'ai presque entièrement rétabli une fillette de 11 ans à peu près complètement sourde, trois autres sont en bonne voie de guérison" (Ges. Br. II, 2). Il soignait par ailleurs sa jeune belle-soeur qui entendait mal, mais la mère de celle-ci, Christine von Lassaulx, confie ses inquiétudes à Jean-Claude, dans une lettre du 2 août 1802: "Je ne sens encore que peu les effets des galvanisations sur Lise ; je perd presque l'espoir de la voir jamais guérie". (Cf. L. JUST, Franz von Lassaulx, p. 450, Bonn, 1926).

Görres nous permettent de reconstituer dans une certaine mesure. Une initiative émanant du littérateur et secrétaire général de la préfecture de Rhin-et-Moselle, Philibert Masson, qui entretenait avec Görres des relations amicales, en a fait surgir l'idée. Correspondant de l'Institut de France, Masson avait entrepris de rédiger un rapport pour persuader ses membres de l'intérêt de fonder une Bibliothèque germanique, c'est-à-dire une revue qui rendrait compte des publications littéraires et scientifiques paraissant en Allemagne. Pour illustrer l'orientation nouvelle de la pensée allemande, la philosophie de la nature de Görres devait servir d'illustration. Une lettre de Görres au Freiherr von Aretin à Munich en date du 6 février 1804 nous apprend que "le petit écrit" qu'il lui destinait "depuis quelque temps déjà", "à savoir un rapport que Masson a fait à l'Institut national sur mes écrits", "n'a pas encore quitté les presses" (10).

L'opuscule en question était intitulé Exposition d'un système sexuel d'ontologie, extrait et traduit de l'ouvrage du Professeur Görres. En fait, il ne s'agissait pas d'extraits de son oeuvre, mais d'une présentation très structurée des idées développées dans ses ouvrages précédents. Le tirage de l'opuscule semble avoir été très restreint, les exemplaires étaient destinés à être remis par Masson aux membres de l'Institut appelés à donner leur avis (11). L'Institut n'ayant toujours pas inscrit le rapport à son ordre du jour, Görres écrit à Charles de Villers (12) le 15 novembre 1804 (13) une lettre qui respire l'amertume : "... vous voyez par là que

(10) Cf. Görres, Ges. Br. III, 5-6.
(11) Ainsi s'explique que l'opuscule soit resté inconnu jusqu'à ce que R. STEIN le redécouvre en 1933 à la Bibliothèque Nationale.
(12) Ch. de Villers (1765-1815), Lorrain émigré, a joué par ses écrits (Kant, la Réforme etc.) un rôle d'intermédiaire culturel entre la France et l'Allemagne. Ses tentatives pour faire publier par son éditeur messin une Bibliothèque allemande n'avaient pas abouti quant, en 1803, il se rendit à Paris pour un séjour prolongé : il y fut associé à la mise sur pied de la Bibliothèque germanique dont il devait être l'un des rédacteurs.
(13) Comme l'a établi H. ROUDIL - voir son compte rendu de SCHELLBERG, WuB, dans les Annales révolutionnaires de 1912, p. 417-421 -, la lettre de Görres à de Villers datée du 15 novembre sans indication d'année est sans conteste de 1804, non de 1805.

le silence de l'Institut ne m'a guère affecté, je n'avais pas attendu autre chose et le grand effort que m'a demandé la traduction est récompensé par la clarté à laquelle je devais forcément parvenir à la suite de ce travail ... Que Masson collecte les exemplaires remis aux honorables membres pour que je les vende comme maculature et récupère au moins une petite partie de mes frais d'impression".

Mais au cours des semaines qui suivirent l'affaire progressa. Dans sa lettre à Aretin du 3 février 1805, Görres donne quelques détails sur "le destin final" de son "rapport à l'Institut". La discussion devant la troisième classe où siégeaient les philosophes s'était soldée par un échec (14). En décembre 1804, Masson profita d'un séjour à Paris - au cours duquel il assista au couronnement de l'empereur - pour plaider la cause de l'opuscule, "oeuvre purement scientifique", auprès de la 1ère section, celle des physiciens, qui l'accueillit favorablement. A la suite de la lecture du rapport, Laplace fit adopter une motion tendant à la fondation d'une Bibliothèque germanique et à la nomination d'une commission chargée d'en organiser la rédaction. "Ainsi donc, j'ai posé à la sueur de mon front les fondements de cet édifice", conclut Görres avec humour. Il continuait cependant à douter de la réalisation de l'entreprise. Et de fait, en refusant finalement à la revue la subvention promise, l'empereur fit échouer le projet en mai 1805 : "Les Allemands ne peuvent s'occuper de rien, même de chimie ou de physique, sans y mêler la politique, la liberté et la révolution", déclara-t-il.

Les écrits publiés par Görres en 1804 et 1805 marquent une nouvelle étape de sa pensée. Ce qui surprend au premier abord, c'est leur diversité.

(14) "Die deutsche Philosophie sei allerwärts angespien, sagten diese Kerls, und wollten nicht mehr als die erste Seite anhören", écrit Görres. Il s'agit évidemment de la lecture en séance de son opuscule, (cf. Ges. Br. II, 14/15).

En novembre 1803, Görres fut invité par Christoph von Aretin (1773-1824), bibliothécaire en chef de la Bibliothèque centrale de Munich, à collaborer à la revue Aurora qu'il s'apprêtait à faire paraître (15). Le 6 février 1804, Görres répondit par une acceptation conditionnelle : "Pour autant que la sphère de mes occupations, qui est quelque peu éloignée de votre plan, le permettra, je contribuerai à votre entreprise une fois que j'aurai pu me rendre compte d'après vos premiers numéros dans quelle mesure ma façon de penser rejoint celle de vos collaborateurs et quels sont les sujets qu'ils traitent de préférence" (16). Finalement, il envoie à Aretin des articles dont le premier paraît dans l'Aurora le 13 juin 1804 et les derniers les 10 et 13 mai 1805. Ses contributions à l'Aurora, qui ne sont pas signées, ont été publiées, en majeure partie du moins, sous le titre de Corruscationen que Görres leur a donné. Il s'agit surtout d'articles de critique littéraire ; toutefois, Görres étend aussi sa réflexion à d'autres sujets. F. Schultz, qui a tiré ces textes de l'oubli (17), a revendiqué pour Görres d'autres articles de l'Aurora parus sous des titres particuliers. Ses conjectures sont dans l'ensemble admises par la critique, tant certains de ces articles traduisent la pensée de Görres. Pour d'autres cependant, l'incertitude demeure.

Les deux grands écrits auxquels Görres se consacre en 1804 et 1805 vont dans de tout autres directions. Le penchant qui le portait vers la pensée philosophique l'amena à s'engager, nous verrons dans quelles circonstances, dans le débat philosophique qui a donné naissance à Glauben und Wissen. Le manuscrit en était terminé dès septembre 1804, mais le livre n'a finalement paru qu'au printemps de 1805.

(15) L'Aurora, Zeitschrift aus dem südlichen Deutschland, a paru pendant les années 1804 et 1805. (Cf. à ce sujet L. JUST, Franz von Lassaulx, p. 158, note 215).
(16) Cf. GÖRRES, Ges. Br. II, 5.
(17) Cf. F. SCHULTZ, Charakteristiken und Kritiken von J. Görres aus den Jahren 1804 und 1805. Köln, I 1900, II 1902.

Parallèlement à Glauben und Wissen, Görres rédige un ouvrage scientifique qui se situe dans le prolongement de l'Organonomie, mais entend aller bien au-delà, son Exposition der Physiologie. Le travail s'est étiré sur une période assez longue, sans doute avec de notables interruptions. Görres semble avoir donné une partie du manuscrit à la composition dès l'automne 1804, chez Lassaulx (18). Mais le 4 mai 1805 (19), il écrit à Aretin : "Ma Physiologie me prend tout mon temps". Le 20 août, il l'informe qu'il "en a presque terminé". C'est en effet du mois d'août 1805 qu'est datée son importante préface. Le livre a dû paraître en septembre ; sa parution est annoncée en octobre par la Jenaische Allgemeine Literaturzeitung.

(18) Cf. lettre à Aretin du 20 août 1805, Ges. Br. I, 23.
(19) Cf. Ges. Br. II, 19.

C H A P I T R E II

APHORISMEN ÜBER DIE KUNST

1. Caractère et structure de l'ouvrage.

Dans ses Aphorismes sur l'art, Görres expose la nouvelle conception de l'univers et de l'homme à laquelle il est parvenu à la lumière de la philosophie de la nature. Nous pensons qu'elle a pour point de départ la thèse formulée par Schelling dans sa Weltseele que "le premier principe d'un système philosophique de la nature est de rechercher dans la nature entière la polarité et le dualisme" (1). Görres adopte d'emblée cette vue, autour de laquelle vont se cristalliser ses connaissances et ses idées.

Dans son essai, il se propose de "montrer partout la polarité qui traverse le grand Tout en d'infinies ramifications" (2). Il étend en effet cette notion à tout le domaine psychique. Il interprète sous l'angle de la dualité, non seulement, à l'instar de Schelling, la nature physique et la nature organique, mais pareillement les activités supérieures de l'esprit humain, la politique, les sciences, les arts. C'est à partir du dualisme et de la polarité qu'il a élaboré une explication de l'homme depuis son activité physiologique jusqu'à ses activités les plus hautes.

Pour échafauder une synthèse de ces thèmes, Görres a choisi un genre de présentation très en faveur dans le dernier quart du XVIIIè siècle, ce

---

(1) Les oeuvres fondamentales de la Naturphilosophie de Schelling que Görres a pu lire sont les Ideen zu einer Philosophie der Natur (1797), Von der Weltseele (1798), Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie (1799), suivi la même année de la Einleitung zum ersten Entwurf etc. La place de la Naturphilosophie dans son système est définie dans le System des transzendentalen Idealismus (1800).

Nous nous référons à Schellings Werke, hrsg. von M. Schröter, Beck, München (6 Hauptbände 1927/28, 6 Ergänzungsbände 1943/59). Cf. Weltseele, I, 527 : "Es ist erstes Prinzip einer philosophischen Naturlehre, in der ganzen Natur auf Polarität und Dualismus auszugehen".

(2) Cf. GGS II_1, 137.

qu'on appelait alors des aphorismes. Par ce terme, on désignait des exposés systématiques et concis des éléments fondamentaux d'une discipline ou des données d'un problème particulier (3).

Le sous-titre des Aphorismes sur l'art indique qu'ils étaient conçus comme "une introduction à des aphorismes sur l'organonomie, sur la physique, sur la psychologie et sur l'anthropologie". Seul le premier point de ce vaste programme a été exécuté. Mais dans son essai, Görres a effectivement fait intervenir, en guise d'introduction en quelque sorte, des éléments de ces disciplines nécessaires à ses démonstrations. Dans la première partie de l'écrit, il part du dualisme général de l'univers qu'il transpose ensuite à l'organisme humain en introduisant dans son analyse des éléments de psychologie et de psychophysiologie. De son côté, la partie principale de l'ouvrage, consacrée aux sciences et aux arts, est coupée en deux grands développements séparés entre lesquels s'intercalent des considérations "anthropologiques" sur le dualisme des sexes, sur l'idéal d'humanité, sur la politique et la religion. Ainsi l'ouvrage apparaît-il comme l'ébauche d'un véritable système philosophique. Dans une préface éclairante, Görres a exposé les idées qui constituent l'ossature de ce système; la conclusion résume dans une synthèse les polarités analysées dans les diverses parties de l'ouvrage. Au traité proprement dit, Görres a ajouté après coup et sur épreuves une série de réflexions isolées et disparates, intitulées Miscellanées (Miszellen), qui se rattachent plus ou moins étroitement aux Aphorismes et dont certaines les complètent heureusement.

Les Aphorismes sur l'art, si l'on considère le traité proprement dit, forment, comme la plupart des écrits théoriques de Görres, un ensemble

(3) Les Philosophische Aphorismen du philosophe E. Platner ont paru en 1776 (dernière réédition en 1800), les Aphorismes de Mesmer en 1786. Le naturaliste Alexander von Humboldt a publié, d'abord en latin en 1793, puis en allemand en 1794, un petit traité intitulé Aphorismen aus der Lehre einer Pflanzenphysiologie. (Voir dans GGS II_1, p. 349, la note de R. Stein qui cite d'autres titres). Görres lui-même avait déjà intitulé un article du Rübezahl: Aphorismen einer Makrobiotik für die fränkische Republik.

d'un seul tenant, sans la moindre subdivision. Dans ses grandes lignes, le plan de l'ouvrage est cependant assez nettement dessiné. L'exposition des idées suit une méthode discursive. Une infinité d'alinéas, brefs au début, un peu plus développés dans la partie principale, en marquent ici la progression. Les définitions de concepts et les déductions qui en découlent s'enchaînent en une suite de propositions et de démonstrations, tels des théorèmes et leurs corollaires. Les thèmes sont de même liés les uns aux autres en un tout qui représente une grande construction spéculative.

2. Les idées directrices de l'écrit.

Dans la préface des Aphorismes sur l'art, Görres expose les idées directrices de son oeuvre.

Elle s'ouvre sur un fortissimo : la polarité des forces antagonistes est présentée comme un affrontement, une lutte incessante qui conditionne la formation et le devenir de l'univers. La pensée d'Héraclite se trouve ici transposée dans l'optique de la philosophie de la nature. Voici comment Görres évoque cette lutte : "C'est dans le tumulte de la bataille que se reflète le monde ; ce n'est que de haute lutte qu'à son origine il est entré dans l'existence ; du frottement produit par l'incessant conflit des antagonismes qu'il renferme, les événements jaillissent comme des étincelles ; il s'éteindra de nouveau et sombrera dans l'anéantissement si la terrible unité revient et apporte la paix éternelle dans la mort éternelle.

C'est dans l'alternance de la contraction et de l'expansion que bat le pouls de la nature, et tant qu'il bat, elle vit avec force et vigueur ;

elle s'affaissera et mourra si le repos narcotique tue les forces qui font ressort et si la respiration et les pulsations se figent dans le vide" (1).

Le même antagonisme des forces caractérise "la nature vivante". L'argumentation de Görres fait apparaître que c'est de toute évidence son expérience politique qui l'a prédisposé à accueillir l'idée de polarité, c'est-à-dire l'explication des phénomènes par le jeu des forces antagonistes (2). Il évoque d'abord, en effet, la lutte révolutionnaire pour la liberté qui a mis aux prises les idéalistes politiques épris d'absolu et les défenseurs du relatif. Il montre ensuite que le même antagonisme de tendances contraires se retrouve dans les arts et les sciences. Les oppositions internes qu'il relève dans la poésie lyrique ou dramatique, dans la musique et dans la peinture - antagonisme entre la comédie et la tragédie, entre les poètes naïfs et les poètes sentimentaux, entre les mélodistes et les harmonistes, entre les coloristes et les clair-obscuristes,- feront l'objet de larges développements dans la partie de l'ouvrage consacrée aux arts. Dans le domaine des sciences, il cite en exemple la chimie qui est marquée par le conflit entre les tenants du phlogistique et les partisans de Lavoisier, l'organomie où les physiologues transcendantaux qui situent la cause des phénomènes de la vie dans l'activité organique s'opposent aux physiologues chimistes pour qui l'action de la nature est prééminente, et la médecine où les browniens se heurtent aux empiristes. "Ainsi, conclut-il, un grand schisme traverse tout ce qu'entreprennent les hommes..." (3).

A cette idée directrice de son traité Görres en superpose une autre qui est typique de la démarche de sa pensée et qui constitue la part la plus personnelle de son écrit. Il se demande si ce schisme, cet affronte-

(1) Cf. GGS II_1, 61.
(2) La thèse que c'est son expérience politique qui a conduit Görres à admettre le principe de polarité comme explication de l'univers a été brillamment défendue et illustrée par A. DEMPF, Görres spricht zu unserer Zeit, p. 34-46.
(3) Cf. GGS, II_1, 62.

ment de tendances contraires condamne les hommes à une discorde irrémédiable, s'il n'existe pas un troisième facteur susceptible de concilier les forces antagonistes. Il évoque alors la dualité fondamentale qui divise l'humanité, sa scission en deux sexes opposés. L'inclination qui attire les sexes l'un vers l'autre n'a-t-elle pas pour effet de fondre dans l'union leur altérité ? Il doit y avoir de même dans les activités humaines un facteur grâce auquel puisse s'opérer la conciliation des tendances contraires. "Ce troisième facteur est l'amour dans la division des sexes, l'idéal dans les arts et les sciences" (4). L'idéal ne consiste pas à soumettre tous les esprits pensants à un même principe, chacun est libre de suivre son chemin ; mais pour ceux qui sont engagés dans des directions opposées, l'idéal est le point lumineux, le centre commun vers lequel ils doivent converger, le dieu caché qu'ils doivent reconnaître. Dans l'idéal, tous doivent, non se confondre dans une unité qui serait mortelle, mais s'unir dans la concorde. Alors peut-être, la grande idée de la paix perpétuelle, cette "vision de rêve" qui, par le passé, n'a été qu'un mirage dans la vie des Etats, mais à laquelle il est impossible pourtant de renoncer, pourra-t-elle se réaliser plus tôt dans le domaine de la beauté et de la connaissance.

(4) Ibidem.

3. Le soubassement théorique de l'oeuvre.

Le dualisme universel.

L'idée dont partait la philosophie de la nature était que le dualisme universel se manifeste dans les phénomènes par le jeu de la polarité, c'est-à-dire des forces antagonistes qui se manifestent dans ces phénomènes. L'objet essentiel des Aphorismes sur l'art est l'analyse de ces antagonismes dans tous les domaines dont traite l'auteur. Le commentaire rétrospectif qu'il fait dans sa conclusion nous aidera à cerner la marche de sa pensée.

"La polarité suprême, écrit Görres, est celle qui divise le Tout en nature et en intelligence" (1). Par cette formule qu'explicitent les premières pages de l'essai, il se situe d'emblée dans la mouvance de la philosophie de la nature dont c'était là une des vues fondamentales (2).

Dans les Aphorismes sur l'art, Görres forge le terme de Naturintelligenz (3) pour désigner l'unité première dans laquelle l'intelligence et la nature sont indistinctes et confondues dans l'identité et de laquelle elles se dégagent par scission interne. A cette dénomination assez malencontreuse (4) qui fait place dans la conclusion de l'ouvrage au concept du grand Tout (das All), il substituera par la suite, sous l'influence de Schelling (5), le concept de l'Absolu qui fait une timide apparition

(1) Cf. GGS II_1, 137.
(2) Au début de l'Introduction à son System des transzendentalen Idealismus, Schelling écrit : "Wir können den Inbegriff alles bloß Objektiven in unserm Wissen Natur nennen ; der Inbegriff alles Subjektiven dagegen heiße das Ich oder die Intelligenz. Beide Begriffe sind sich entgegengesetzt".
(3) Cf. GGS II_1, 65.
(4) Le mot Naturintelligenz consiste en une simple juxtaposition de deux termes dont le premier n'est pas un génitif. Le sens du mot ressort clairement d'un passage (II_1, 73) où Görres définit la Naturintelligenz comme une confluence de l'intelligence absolue et de la nature absolue.
(5) Dans ses Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme (1795), Schelling avait déjà défini l'Absolu comme coïncidence des contraires, identité de l'objectif et du subjectif. Mais ce n'est que dans la période de la philosophie de l'identité (1801-1806) que l'idée de l'Absolu prendra toute son ampleur. Dans la réédition de ses Ideen zu einer Philosophie der Natur parue au printemps 1803, Schelling a consacré un long développement, dans un complément (Zusatz) à l'introduction, à l'identité de l'esprit et de la nature dans l'Absolu (éd. Schröter I, 712 ss.).

au début du deuxième article sur les Lois de la vie et qui domine, nous le verrons, l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie.

Görres attribue à la "Naturintelligenz absolue" une activité absolue, comme Fichte au Moi et Schelling à la nature [6]. Il intègre également à sa déduction la notion de limitation (Begrenzung) ou d'entrave, de frein (Hemmung) héritée d'eux, mais en l'interprétant dans sa propre optique. La Naturintelligenz est conçue comme une entité originelle dont l'activité absolue, inconsciente et infinie, doit être freinée pour qu'elle puisse s'objectiver extérieurement dans ses produits, pour que puisse se constituer un monde réel. Elle ne peut prendre conscience d'elle-même qu'au prix d'une opposition interne et d'une scission des éléments fondus en elle dans l'identité. "Pour parvenir à la conscience, elle doit être limitée ; elle ne peut être limitée que par elle seule, son activité absolue doit donc se scinder en elle-même". Par cette scission en intelligence et en nature, "la Naturintelligenz entre dans l'existence et se construit en tant qu'univers" [7].

Görres explique cette genèse de l'univers au moyen de déductions purement abstraites. L'activité absolue de la Naturintelligenz se scinde en une activité productive, de signe +, et une activité qui lui fait contrepoids, de signe -, que Görres appelle "éductive". Il a forgé les termes éductif et éductivité - qui, malgré leur définition pertinente, ne se sont pas imposés - pour qualifier l'action d'une force qui résiste à l'activité productrice absolue en lui opposant une passivité qui l'entrave. L'antagonisme de ces forces a entraîné au sein de la Naturintelligenz la dissociation de l'intelligence et de la nature. Une fois séparées, l'une et l'autre s'opposent en assumant tour à tour aussi bien l'activité productive

(6) Cf. FICHTE, Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre in Sämtliche Werke, hrsg. von I.H. Fichte, Berlin, 1834-1846, t. I, p. 214 ss. et le grand développement de SCHELLING dans son Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie, éd. Schröter, II, 16 ss.
(7) Pour ce développement cf. GGS II_1, 65.

que l'activité éductive. De leur interaction naît l'univers.

Dans cet univers, il y a également dualité : "il se divise en un monde intérieur et un monde extérieur", une sphère de l'esprit et une sphère de la nature. Alors que la nature ordonne la matière en "un monde des choses" qui se constitue dans l'espace, l'intelligence élabore "un monde des pensées" qui s'édifie pour la durée dans le temps. L'aspect particulier de cette conception d'inspiration platonicienne, c'est que pour Görres "le monde des idées" est un monde qui existe indépendamment de l'homme tout comme le monde extérieur, la nature inorganique.

L'homme.

"L'activité qui construit le monde extérieur entre en antagonisme avec celle qui construit le monde intérieur et au point d'intersection de cette interaction naît l'homme, leur produit commun" (8). C'est à lui, sommet du devenir, qu'aboutit la productivité créatrice de la Naturintelligenz. "L'homme se dresse tel un terme à la frontière des deux mondes, correspondant avec l'un et avec l'autre, reliant les deux" (9).

L'organisme.

Ce lien entre la nature inorganique et la sphère de l'intelligence s'établit dans l'homme à travers l'organisme.

La notion d'organisme, c'est-à-dire d'un ensemble vivant dans lequel le tout détermine les parties, sera désormais pour Görres à la base de toute explication de l'homme.

Dès les Aphorismes sur l'art, l'organisme est conçu comme le médiateur entre la nature inorganique et l'intelligence, le lieu de rencontre de leurs activités. "Dans l'organisme, la matière se spiritualise, l'organisme est le degré auquel s'élève la nature pour s'assimiler à l'intelligence" (10).

(8) Cf. GGS II $_1$, 67.
(9) Cf. GGS II $_1$, 73.
(10) Cf. GGS II $_1$, 73.

Pour définir le rôle joué par l'activité organique dans la vie de l'homme, Görres s'appuie sur un ensemble de notions psychologiques et psychophysiologiques dont l'exposition prélude à l'analyse des activités supérieures de l'esprit humain.

Eléments de psychologie et de psychophysiologie.

A l'intérieur de la polarité suprême nature-intelligence, Görres établit de nouvelles polarités : la nature se scinde en nature inorganique et en nature organique, l'intelligence en esprit (Geist) et en sensibilité (Gemüt).

La matière inerte se constitue grâce à l'antagonisme de la force expansive ou répulsive (+) et de la force attractive (-). "Freinée par l'activité du monde intérieur, la matière est haussée dans la sphère de l'organique et devient matière vivante" (11). C'est de l'interaction entre la nature inorganique et la nature organique que procède la vie.

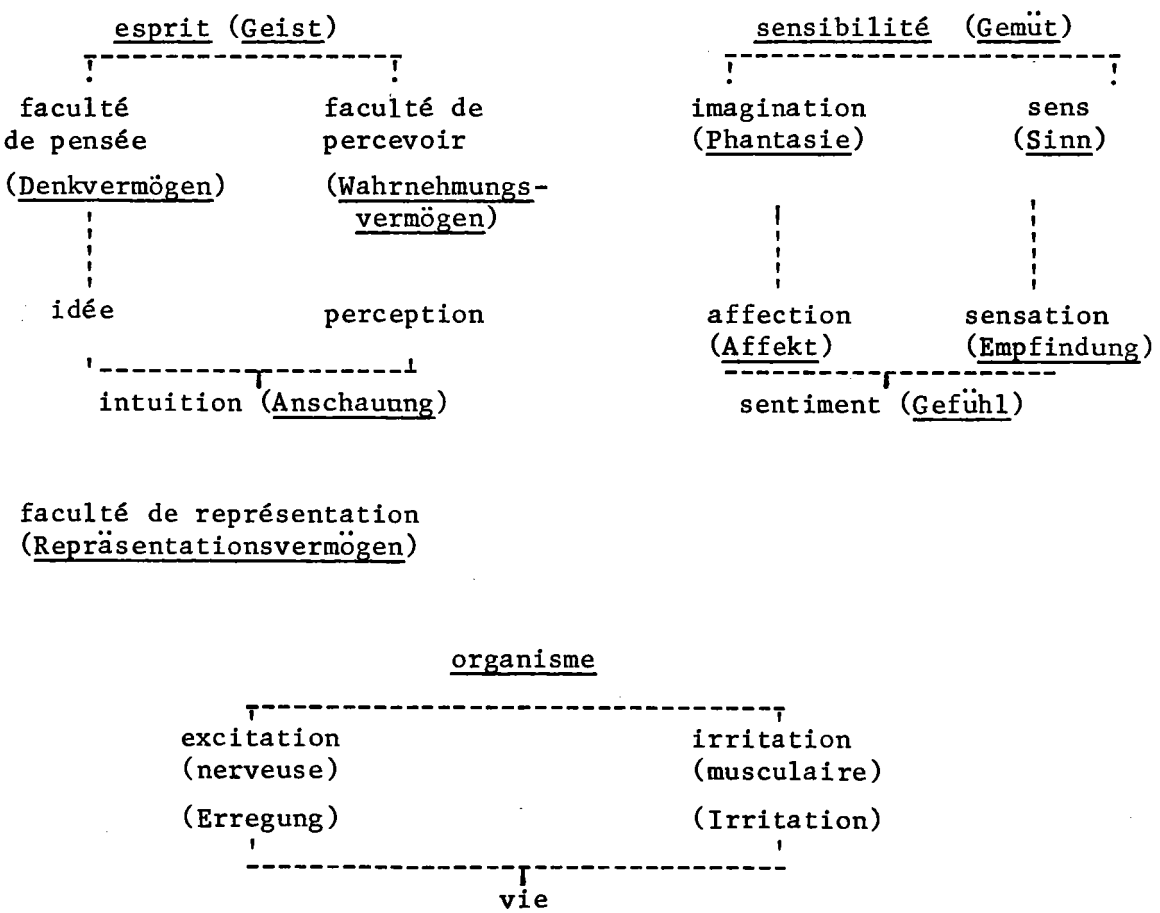
Par la scission de l'intelligence en esprit et en sensibilité, il se constitue en face du monde intellectuel un monde des sentiments. Alors que l'esprit agit spontanément par lui-même, la sensibilité est tournée vers la nature et en reçoit des impulsions.

Cette analyse conduit Görres à superposer au schéma des polarités une triplicité. Trois éléments constituent l'être humain : l'organisme, la sensibilité, l'esprit. La sensibilité est l'intermédiaire par lequel la sphère de l'intelligence et celle de la nature inanimée sont en liaison. "Par ce qui est organisme en lui, l'homme est lié au monde inorganique ; par ce qui est affectivité en lui (Gemüt), il se rattache au monde intellectuel" (12). En affectant la sensibilité, l'activité de la nature passe dans celle de l'esprit, celle de l'esprit se perd dans l'activité matérielle.

(11) Cf. GGS II $_1$, 67.
(12) Cf. GGS II $_1$, 69.

La triplicité sur laquelle Görres fonde la nature humaine lui a sans doute été suggérée par celles sur lesquelles est fondée dans l'Esquisse de Schelling l'analyse des phénomènes de la nature. Il est à noter toutefois qu'il ne s'agit pas chez Görres d'une même force qui se manifeste à trois degrés, à trois puissances différentes, mais de trois entités différentes, même s'il y a gradation entre elles. Görres édifie une construction psychologique qui superpose une interprétation abstraite à des phénomènes concrets.

Il poursuit sa démonstration en établissant de nouvelles polarités pour chacun des termes de cette triplicité. Le schéma suivant les résume :



Par la pensée, l'esprit se détermine lui-même; dans la perception, il est déterminé par la nature. Perception et idée se fondent dans l'intuition.

"Dans la sensibilité se répète tout ce qui se passe au degré supérieur dans l'esprit" (13). Dans le Gemüt, ce qui est perception dans l'esprit, est sensation, ce qui est pensée est affection ; "il doit y avoir un troisième terme qui réunit la sensation et l'affect, dans lequel l'une passe dans l'autre. Ce troisième terme, c'est le sentiment" (14). Le sentiment, c'est l'intuition au niveau du Gemüt, c'est une idée obscure, non évoluée.

L'action du monde extérieur sur l'organisme et à travers lui sur l'affectivité se fait par l'intermédiaire des organes des sens (15). L'action de la pensée sur l'affectivité se fait à travers l'imagination.

Pour montrer concrètement par quelles voies s'établit la liaison entre les activités de l'organisme, de l'affectivité et de l'esprit, Görres développe longuement des notions psychophysiologiques.

Scruter la nature de la vie, c'est d'abord chercher par quels intermédiaires physiologiques s'établissent les rapports entre le corps et l'âme - l'âme étant définie comme l'union de l'esprit et de la sensibilité -, par quelles courroies de transmission les incitations extérieures parviennent aux centres nerveux et se transforment en représentations psychiques.

Görres part de définitions de concepts qui reflètent les débats d'ordre physiologique et médical ou d'ordre psychologique de l'époque. Dans ses ouvrages de caractère scientifique comme déjà dans ses périodiques, il se montre un partisan résolu des conceptions vitalistes. L'organisme est caractérisé par lui comme régi, au-delà des processus physico-chimiques et et du mécanisme, par la force vitale (16) et selon des finalités biologiques autant que spirituelles.

(13) Cf. GGS II_1, 90.
(14) Cf. GGS II_1, 92.
(15) Cf. GGS II_1, 73.
(16) Dans son Entwurf, Schelling rejetait l'explication des phénomènes organiques par "la fiction" de la Lebenskraft (cf. Werke, éd. Schröter, II, 84).

L'organisme, s'il se constitue en s'arrachant à la nature inorganique, n'en subit pas moins l'action de celle-ci. La matière inerte produit une impression sur l'organisme. Cette impression se fait selon les lois physico-chimiques. La force vitale de l'organisme réagit à cette impression et l'action que celle-ci exerce dans l'organisme s'opère selon les lois de la vie.

"La faculté de l'organisme d'être affectée par l'action du monde inorganique constitue l'excitabilité. On appelle stimulation (Reiz) l'impression produite dans l'organisme par un objet du monde inorganique. La modification provoquée dans l'organisme par la stimulation et la réaction de la force vitale s'appelle l'excitation (Erregung)".

"La faculté du Gemüt d'être affecté, par l'intermédiaire de l'organisme, par des impressions extérieures s'appelle sensibilité (Sensibilität). La modification affective qui correspond à la modification organique s'appelle sensation (Empfindung)" (17).

Dans l'esprit, l'intuition en antagonisme avec la réflexion produit la représentation.

A partir de ces définitions, Görres décrit ainsi l'action que la nature exerce sur l'esprit : "La nature inorganique stimule l'organisme, dans ce dernier la stimulation devient excitation, dans la sensibilité l'excitation devient sensation, l'esprit réagit à la sensation et obtient alors la représentation de l'objet dont émane la stimulation" (18).

Inversement, l'esprit agit de même sur la nature par l'intermédiaire de l'organisme, une voie parallèle conduit du monde intérieur au monde extérieur.

De même qu'à toute modification produite dans l'organisme par une excitation correspond, par la voie de la sensation, une modification affective, de même à toute modification affective correspond une modification organique.

(17) Cf. GGS II_1, 70.
(18) Cf. GGS II_1, 71.

"La faculté du Gemüt d'être affecté par l'esprit et de réagir sur l'organisme s'appelle spontanéité ". "La modification affective, en tant qu'elle provoque une modification organique correspondante, est une affection, le sentiment modifié un affect" (19). Selon l'intensité de cette activité, il en résulte un effet agréable (désir) ou désagréable (répugnance).

La spontanéité apparaît dans l'organisme comme force vitale. Tout affect est une modification de la force vitale, à tout affect correspond donc une modification dans l'organisme qui est appelée irritation. On nomme irritabilité la faculté de l'organisme d'être irrité par l'affect. L'action de ce dernier sur l'organisme est conditionnéepar les lois de la vie, la réaction du substrat matériel de l'organisme est régie par les lois de la matière inerte. L'irritation de l'organisme se manifeste sous la forme de la contraction et de l'expansion des muscles, son action apparaît donc au dehors comme force motrice.

Ainsi l'esprit passe dans la nature inorganique, l'idée se transforme en mouvement : "L'esprit, par la spontanéité, se crée la représentation, celle-ci produit l'affect dans le Gemüt, l'affect produit dans l'organisme une irritation qui se traduit par la contraction et l'expansion, lesquelles à leur tour se manifestent comme force motrice" (20).

Görres peut ainsi condenser dans une formule finale le double mouvement qui s'effectue entre la nature et l'intelligence et qui a pour intermédiaires l'organisme et le Gemüt :

"Une stimulation du monde inorganique incite un organe des sens, la stimulation devient excitation, sensation, perception dans l'esprit ; ce dernier réagit, l'idée se transforme en affect, en irritation et celle-ci enfin se change en force motrice au niveau inférieur de la nature organique" (21).

(19) Ibidem.
(20) Cf. GGS II_1, 72.
(21) Cf. GGS II_1, 73.

Ainsi peut-il conclure que l'homme se situe entre deux mondes, celui de l'intelligence et celui de la nature inanimée, et qu'il est tributaire de l'un et de l'autre.

Eléments de théorie médicale.

Il va de soi qu'entre la psychophysiologie de l'organisme que nous venons d'exposer et les conceptions médicales de Görres, il y a un rapport étroit. Nous savons que dès 1795/96, le jeune autodidacte s'est familiarisé avec les théories du médecin écossais John Brown (22). La thérapeutique de Brown est fondée sur sa théorie de l'excitation. D'après cette théorie, la vie repose sur la faculté de l'organisme de réagir aux stimulations extérieures ou intérieures, c'est-à-dire sur l'excitabilité organique. Entre l'excitation et l'excitabilité, il existe un jeu de balance : quand l'une augmente, l'autre diminue. La santé résulte d'un équilibre entre elles. Pour chaque complexion, il existe un rapport optimum entre l'une et l'autre. Toute rupture de cet équilibre provoque des affections qui sont asthéniques ou hypersthéniques selon qu'il y a manque ou excès d'activité stimulante ou d'excitabilité. La thérapeutique de Brown repose sur un principe simple : rétablir l'équilibre par des remèdes stimulants en cas d'asthénie, déprimants en cas d'hypersthénie.

Görres évoque ces problèmes à plusieurs reprises dans ses Aphorismes sur l'art. Il formule des vues qui sont en accord avec les bases théoriques de la doctrine de Brown, mais infléchies dans le sens de ses propres conceptions.

Un stimulant est positif, écrit Görres, l'excitation a un effet exaltant dans la mesure où il "libère la force expansive" dans l'organisme et où il augmente la "réaction de la force vitale". Il est négatif, dépressif, s'il diminue la force vitale, la capacité productive de l'organisme (23).

(22) Voir plus haut p. 40.
(23) Cf. GGS II_1, 70.

Il précise ses vues dans un autre passage : "Des puissances excitantes de la nature inorganique agissent sur l'organisme". Elles peuvent produire un déséquilibre qui entraîne la maladie. "L'action de ces puissances est déprimante s'il en résulte une prédominance de l'excitabilité sur l'irritabilité, elle est excitante si elles renforcent l'irritation aux dépens de l'excitabilité affaiblie". Une médication compensatoire rétablira l'équilibre troublé. Des maladies causées par une excitabilité déprimée céderont à des stimulations qui émoussent l'irritabilité ; des maladies dues à une excitabilité trop vive trouveront leurs antagonistes dans des puissances qui augmentent la force musculaire" (24). Les affections, les passions peuvent également avoir un effet exaltant ou déprimant : "pour la conservation de la santé physique, non seulement des stimulations extérieures doivent agir dans l'équilibre, mais dans l'âme les excitations positives et négatives doivent également s'être fondues dans une indifférence idéale pour que le bien-être ne soit pas troublé" (25).

Les oeuvres artistiques de leur côté peuvent agir dans des sens contraires sur la sensibilité : "Les oeuvres éductives agiront de façon déprimante, du fait qu'elles fortifient les sens et leur donnent la prééminence sur l'imagination qui faiblit; les oeuvres productives auront une action excitante si elles font prédominer l'activité spontanée sur la réceptivité" (26). Les dernières stimuleront donc l'imagination affaiblie, les premières par contre les sens déprimés.

---

(24) Cf. GGS II_1, 97. Görres emploie ici le mot Potenz pour désigner les agents excitants ou déprimants, et l'applique aussi bien au domaine physiologique qu'au domaine esthétique.
(25) Cf. GGS II_1, 98.
(26) Cf. GGS II_1, 97.

4. Masculinité et féminité.

Pour Görres comme pour les philosophes de la nature, la polarité essentielle dans la vie aussi bien physique que morale de l'espèce humaine est la dualité des sexes. Cette dualité apparaît avec la nature vivante ; le caractère dominant de l'humanité est d'être scindée en deux sexes opposés, l'homme et la femme (1).

Schelling avait mis en relief l'importance de cette différenciation du vivant dès la Weltseele et plus longuement dans le Entwurf. Les vues de Görres s'inspirent moins de Schelling toutefois que d'un essai de Wilhelm von Humboldt paru en 1795 sous le titre Über den Geschlechtsunterschied und dessen Einfluß auf die organische Natur (2).

La conception de la nature de l'homme et de la femme qu'expose Görres, est proche de celle de Humboldt (3). Il en fait toutefois un élément intégrant non seulement de sa psychologie, mais de sa conception d'ensemble et donne à sa caractérisation de la polarité du masculin et du féminin un tour excessivement schématique. Il fait dépendre en effet l'opposition masculinité-féminité de la polarité première intelligence-nature, avant d'en faire à partir de son article sur les Lois de la vie et surtout dans les Aphorismes sur l'organonomie la polarité fondamentale, l'antagonisme primordial qui traverse le Tout.

"De même que le Tout se sépare en intelligence et en nature, de même se séparent les sexes", écrit-il (4). L'esprit prédomine dans la masculinité, la nature dans la féminité. "Pour l'homme, la femme est la nature", "pour la femme, l'homme représente l'intelligence" et c'est en tant que

(1) Görres consacre à ce sujet un long développement inséré entre les deux grands développements sur l'art (GGS II_1, 106-112). Mais il l'aborde déjà au moment de définir la nature de l'art (II_1, 77-78) et le reprend dans la conclusion de l'écrit (II_1, 139-141).
(2) L'essai a été publié dans le 2ème cahier des Horen de Schiller en 1795.
(3) Sur Humboldt et le XVIIIe siècle finissant comme sur Schelling et Görres, cf. P. KLUCKHOHN, Die Auffassung der Liebe in der Literatur des 18.Jahrhunderts und in der deutschen Romantik, Halle 1922.
(4) Cf. GGS II_1, 139.

nature ou intelligence qu'ils agissent l'un sur l'autre. C'est dans cette optique que Görres définit le caractère de l'un et de l'autre. A ses yeux, l'homme et la femme constituent des pôles contraires. C'est sur cette opposition qu'il fonde leur différence de nature. La rançon de ce schématisme est d'apparaître dans l'ensemble comme tranché et factice.

Görres étudie la nature de l'homme et de la femme dans les trois sphères de l'esprit, de la sensibilité et de l'organisme.

Dans l'esprit de la femme, "la faculté de percevoir qui appréhende le monde extérieur l'emporte sur la faculté de penser" (5). Dans l'esprit de l'homme, l'idée domine et l'emporte sur le perçu ; l'activité spontanée de son intelligence veut imposer sa loi à la nature et plier les phénomènes à sa volonté souveraine.

Dans la sensibilité de la femme, les impressions des sens l'emportent sur l'imagination, la réceptivité prédomine aux dépens de l'activité spontanée. Faciles à faire vibrer, "les cordes du coeur féminin résonnent au plus léger souffle de la nature environnante". Inversement dans la sensibilité de l'homme, c'est l'imagination qui est la plus vive. Comme la nature extérieure sollicite les sens de la femme, l'esprit met en mouvement l'imagination de l'homme. Sollicitée par l'esprit, l'imagination suscite en lui un mouvement affectif (Affekt). Comme c'est par réaction aux sensations qu'elle éprouve que s'éveille chez la femme l'activité spontanée de la sensibilité, c'est à travers l'affect que s'éveille chez l'homme la réceptivité aux impressions du dehors.

Dans l'organisme de la femme, l'excitabilité des nerfs l'emporte sur l'irritabilité des muscles. Ses nerfs sont délicats et sensibles, la fibre de ses muscles est moins tendue. "Les puissances externes (äußere Potenzen) agissent sur elle comme stimulants, l'excitation est forte et vive, la réaction de l'irritation plus faible". Chez l'homme au contraire,

(5) Pour ce développement, cf. GGS II_1, 106 et 77.

c'est l'irritabilité qui surpassera l'excitabilité. La fibre de ses muscles est tendue, rigide, capable de fortes contractions, le tissu de ses nerfs est moins délicat. "Les puissances internes agissent sur eux comme stimulants, l'irritation est forte et vive, plus faible l'excitation par réaction (aux stimulations du dehors)".

Ainsi, l'homme et la femme apparaissent bien comme des pôles opposés, ce qui est introverti chez l'un est extraverti chez l'autre.

Il importe de souligner que ces oppositions, qui répondent chez Görres à une polarité de fait, n'impliquent aucune supériorité de l'homme ou de la femme. "Dans l'idéal, la domination se perd dans l'amour, dans lequel aucun n'obéit, aucun ne commande, aucun ne fait allégeance à l'autre, aucun n'exige une allégeance" (6).

En même temps qu'elle les oppose, la polarité des sexes les attire l'un vers l'autre. "Ce qui rétablit l'unité dans la dualité, c'est l'amour" (7). "De même que s'attirent les pôles amis de l'aimant et que se cherchent l'électricité positive et l'électricité négative, de même l'homme et la femme se cherchent et ce qui les attire et les incline l'un vers l'autre, c'est l'amour" (8).

Görres se plaît à décrire l'amour masculin et l'amour féminin comme différents de nature et procède, là encore, selon le schéma antithétique.

L'amour productif de l'homme, que nourrit l'imagination, s'extériorise dans la passion. L'amour éductif de la femme a son origine dans le sentiment et se concentre dans son for intérieur. Dans l'homme, c'est l'idée qui éveille le sentiment ; noble, grande et belle, l'image de l'aimée

(6) Cf. GGS II_1, 139 : "Im Ideal verliert die Herrschaft sich in die Liebe, in der keiner gehorcht, keiner gebietet, keiner dem andern huldigt, keiner Huldigung fordert".
(7) Cf. GGS II_1, 106.
(8) Cf. GGS II_1, 107.

plane devant son imagination. Dès lors, il s'efforce de former à la ressemblance de cette image l'être qui se blottit amoureusement contre lui. La femme par contre aime l'homme tel qu'il est et cherche à pénétrer dans les plis les plus secrets de son coeur pour se faire de lui l'image idéale à laquelle elle s'attachera.

Par ces divers développements sur l'amour, Görres veut prouver qu'en lui se manifestent à la fois l'esprit, la sensibilité et l'organisme de l'être humain. Il rejoint de ce fait W. von Humboldt sur le point essentiel de son analyse ; Humboldt voulait réfuter l'idée communément admise à la fin du XVIIIe siècle que la seule fin assignée à l'amour par la nature est la perpétuation de l'espèce. Görres lui aussi s'inscrit en faux contre cette vue (9).

L'amour que glorifie Görres exalte d'abord la personnalité de l'individu, donne toute son intensité à sa vie intellectuelle et affective aussi bien qu'organique. L'attirance sexuelle unit l'homme et la femme par un triple lien : en elle se confondent la sympathie qui lie entre eux les esprits par l'affinité, l'amour qui accorde harmonieusement les sensibilités et l'instinct de procréation qui est force productive chez l'homme, éductivité réceptive chez la femme.

Dans l'acte de procréation deux êtres vivants se fondent pour donner naissance à un être nouveau, "au moment le plus intense de la vie, une nouvelle vie s'allume". La force procréatrice de l'homme et celle de la femme trouvent leur synthèse dans l'enfant. "Quand les esprits confluent dans la sympathie, quand les sensibilités s'enlacent dans l'amour, quand les organismes s'étreignent dans un sentiment de plénitude de l'existence et dans l'ardeur la plus intense de la vie, à cet instant un nouvel esprit monte à l'échelle des êtres, une nouvelle sensibilité l'enveloppe de sa

---

(9) Cf. GGS II_1, 107-110.

lueur zodiacale, une nouvelle flamme de vie s'élève, un nouvel être est appelé à la vie, une existence séparée commence" (10).

Cet être nouveau est à son tour de sexe masculin ou féminin et appelé à accomplir avec un être du sexe opposé un nouvel acte de procréation. Ainsi se forme la chaîne des naissances qui préserve l'espèce de l'extinction. "Ainsi la roue de la vie poursuit-elle son avance dans le cours changeant du temps, ainsi la cycloïde de l'humanité traverse-t-elle l'infinité".

Il nous faut mentionner brièvement l'évocation par Görres de l'androgyne, image qui a hanté bien des esprits au tournant du siècle. "Dans l'idéal de l'humanité, si jamais il devait exister effectivement", écrit Görres, "la virilité et la féminité devraient coexister dans l'individu" (11). Mais à jamais opposées, elles s'excluent en fait l'une l'autre. Dans l'androgyne, le cycle de l'humanité serait achevé, cet être monstrueux, infécond et improductif serait le dernier bourgeon sur l'arbre de la vie. Dans les Miszellen, Görres revient sur ce problème. Evoquant l'Hermaphrodite de Bernini, il reproche à l'artiste "téméraire" d'avoir osé représenter dans une oeuvre d'art ce qui ne peut avoir d'existence dans la réalité. Car s'il lui était aisé de juxtaposer des parties sexuelles, c'était une tâche impossible que de fondre dans un bloc de marbre les oppositions qu'impliquent la masculinité et la féminité (12).

---

(10) Cf. GGS II_1, 109.
(11) Cf. GGS II_1, 110.
(12) Cf. GGS II_1, 153.

5. La notion d'idéal.

La préface des Aphorismes sur l'art, telle que nous l'avons analysée plus haut, fait apparaître que la notion de 3ème terme, ein Drittes, permet à Görres de passer du principe de polarité au principe triadique qui domine son analyse des activités humaines.

Par sa conception du 3ème terme, Görres se situe dans le sillage de la philosophie de l'idéalisme transcendantal en même temps qu'il l'infléchit dans un sens particulier. Sa conception ternaire est tributaire de la conception fichtéenne, reprise par le jeune Schelling, de la thèse et de l'antithèse qui sont conciliées dans la synthèse. Elle est tributaire aussi, bien que, dans les Aphorismes sur l'art, Görres n'emploie le terme qu'une fois (1), de la notion schellingienne d'indifférence. Dans son Einleitung zu dem Entwurf eines Systems der Naturphilosophie, Schelling développe la théorie que la nature, qui est originellement identité, tend sans cesse à abolir la différence. Dans toute polarité, il y aura une tendance des contraires à retrouver l'identité, une tendance à l'indifférence. Mais puisque l'antagonisme doit nécessairement subsister, l'indifférence ne sera jamais que relative (2).

Pour Görres, le 3ème terme est un point d'équilibre entre les deux forces antagonistes. Il est le médiateur entre elles (vermitteln), il les concilie (versöhnen). En lui s'opère la fusion des contraires (verschmelzen).

La conception du 3ème terme est ancrée chez Görres, la préface de son écrit l'atteste, dans sa conception de la vie sexuelle : l'antagonisme des sexes se fond dans l'amour. De l'union intime entre l'homme et la femme

---

(1) Cf. GGS II_1, 98.
(2) Cf. SCHELLING, édition Schröter, II, 309/10 et la note du Erster Entwurf, II, 50, où apparaît cette idée.

naît l'enfant, fruit de leur amour, qui tient de l'un et de l'autre et qui est pourtant un être nouveau avec ses caractères propres.

Pour Görres, c'est l'idéal qui est l'équivalent de l'amour dans les sciences et les arts. De même que l'antagonisme des sexes opposés se résout dans l'amour, l'idéal est susceptible de concilier les oppositions dans ces domaines. L'idéal est "le point lumineux" que doivent fixer "tous ceux qui tendent leurs efforts vers la beauté et la connaissance...; fussent-ils par ailleurs aux antipodes les uns des autres, tous sont pourtant attirés par lui comme vers leur centre commun" (3).

Le propre de la conception du 3ème terme chez Görres est donc d'être normative. Il ne s'agit pas comme chez Schelling d'un troisième degré dans une gradation, d'une troisième "puissance". C'est la conciliation des contraires dans l'idéal que prône Görres. Il le souligne lui-même dans des passages significatifs relatifs à la science et aux arts dans lesquels l'idéal est appelé "un fantôme", quelque chose d'irréel. De l'idéal scientifique, Görres dit : "Ainsi un troisième être s'élève maintenant entre le monde intérieur et le monde extérieur ; ni esprit ni nature, rien qu'un fantôme, il participe pourtant des deux : en lui s'étreignent la pensée et l'expérience, le savoir et l'investigation, l'action et la réaction" (4). Et dans une formule parallèle, il dit de l'idéal artistique : "Ainsi un troisième être s'élève maintenant entre le monde intérieur et le monde extérieur ; ni esprit ni nature, rien qu'un fantôme, il participe pourtant des deux : en lui s'étreignent la sensation et l'affection, l'émotion et l'enthousiasme, ce qu'on reçoit et ce qu'on donne" (5). L'analyse des pages que Görres consacre aux sciences et aux arts précisera le sens de ces formules.

---

(3) Cf. GGS II_1, 62.
(4) Cf. GGS II_1, 91.
(5) Cf. GGS II_1, 93.

6. Les sciences.

Les commentaires que Görres consacre aux sciences portent essentiellement sur les sciences de la nature [6]. Procédant selon le schéma triadique, il met en opposition, à la manière des philosophes de la nature, la science de la nature ou physique spéculative et l'information sur la nature, Kunde der Natur, ou physique empirique. Entre les deux il place comme science idéale la mathématique qui est la science de l'espace.

Dans la science spéculative, c'est la pensée qui prévaut ; dans la physique empirique, c'est la perception. Le physicien spéculatif déploie en face de la nature une activité intellectuelle spontanée. Chez lui, l'idée "écarte les bornes de la réalités" [7]. Ayant suscité en lui-même une suite d'idées, il en cherche la confirmation dans le monde extérieur en procédant à des expérimentations, provoquant ainsi par lui-même les phénomènes. Il va même jusqu'à transférer ses idées dans des domaines où il n'a pu procéder encore à des expérimentations directes et plie le réel à ses intuitions productives. On peut tenir Spinoza, "bien qu'il ne se soit pas expliqué lui-même", pour le modèle du physicien spéculatif.

"Le physicien empirique est tout entier réceptivité passive et subordonne sa propre activité aux nécessités physiques de la nature". Scrutant celle-ci avec une vigilante attention, "il saisit avec un don de compréhension aigu les phénomènes", recueille et ordonne les faits. L'observation lui fournit la matière de sa construction. Le naïf Franklin peut passer pour le type du physicien empirique.

---

(6) Cf. GGS II_1, p. 73-75, p. 145 et le tableau de la p. 147.
Görres entend le terme de science dans un sens large. La philosophie est définie par lui comme "science de l'intelligence" (II_1, 73). Plusieurs passages de son écrit ont trait à la physiologie. Le tableau des sciences comporte les rubriques suivantes :

Théorie de la nature extérieure		Théorie de la nature intérieure	
(nature inerte)	(organisme)	(humanité)	(individu)
physique	organonomie	anthropologie	psychologie

(7) Pour les citations de ce paragraphe et des deux suivants, cf. GGS II_1, 74.

Le mathématicien réunit en lui l'activité spontanée et la réceptivité passive. "L'espace empirique, délimité, le cercle, le cube, lui sont donnés par le monde extérieur ; par l'intermédiaire de la réceptivité ces images fortuites lui parviennent par la voie empirique". Mais indépendamment de toute expérience, il pose et produit en lui l'espace absolu. En construisant le premier dans le second, il parvient à sa science dont la matière est empirique, la forme absolue. Ainsi la mathématique tient-elle le milieu entre la nature idéelle de la physique spéculative et le contenu réel de la physique empirique. Newton le géomètre se situe entre Spinoza et Franklin.

Plus importantes que cette analyse schématique sont les principes concernant l'investigation scientifique que Görres proclame dans sa préface (8). Une âpre controverse sévissait à cette époque entre les aprioristes et les empiristes. Là encore, Görres prône la conciliation et préconise le recours simultané à l'empirisme et à la spéculation dans la recherche scientifique. Il demande aux adversaires de l'empirisme où leur raison trouverait un appui pour ses leviers si le sol ferme de l'expérience venait à disparaître sous eux. Et aux contempteurs de la spéculation il réplique qu'ils seraient depuis longtemps noyés dans la mer d'expériences où ils nagent si la force intérieure spontanée de la pensée ne maintenait leur tête au-dessus des flots et ne venait à leur secours. "Que la recherche empirique et la spéculation ne se séparent jamais, s'écrie-t-il, et la connaissance est à l'abri !" C'est aux philosophes de la nature que s'adressait pour une part ce conseil judicieux ; il est dommage seulement que Görres ait dérogé plus d'une fois à ses propres principes.

---

(8) Cf. GGS II_1, 63.

7. L'art.

Les vues de Görres sur l'art constituent le thème principal de la partie constructive de son essai. Elles reposent fondamentalement sur l'opposition d'un art productif à un art éductif, les deux devant chercher la conciliation dans l'art idéal.

Là comme ailleurs, les définitions que donne Görres partent de l'opposition entre l'esprit et la nature (1).

L'artiste productif est celui qui interprète la nature à la lumière d'une idée transmuée en sentiment qu'il puise dans les profondeurs de son être. A l'opposé, l'artiste éductif est celui dont l'art a sa source dans les impressions produites sur nos sens par les phénomènes extérieurs.

Chez l'artiste productif, la chaude imagination prévaut sur la vie des sens. La force créatrice que rien n'entrave domine la nature, "le réel n'est pour lui que le lit dans lequel coule son fleuve puissant" (2); son élan intérieur le porte vers l'infini, l'individuel ne l'intéresse pas. Pour lui, les images du dehors n'ont pas d'éclat, tant elles contrastent avec les créations colorées de son imagination. L'art productif peut donc aussi s'appeler masculin. L'artiste éductif par contre "est assis avec des sens éveillés et ouverts aux pieds de sa mère", la nature. Ce n'est pas du profond de lui-même que jaillissent ses sentiments, c'est du monde extérieur qu'ils affluent vers lui. Une vive réceptivité des sens l'emporte chez lui sur une imagination peu ardente. Il se délecte au spectacle des couleurs chatoyantes de la nature réelle, il fuit le monde brumeux des idées pour ne s'attacher qu'à l'existant, à l'individuel. L'art éductif peut donc s'appeler aussi féminin.

Entre l'art productif et l'art réceptif se tient l'idéal en qui s'unissent l'infini et le fini, l'imagination et la vie des sens, la force

---

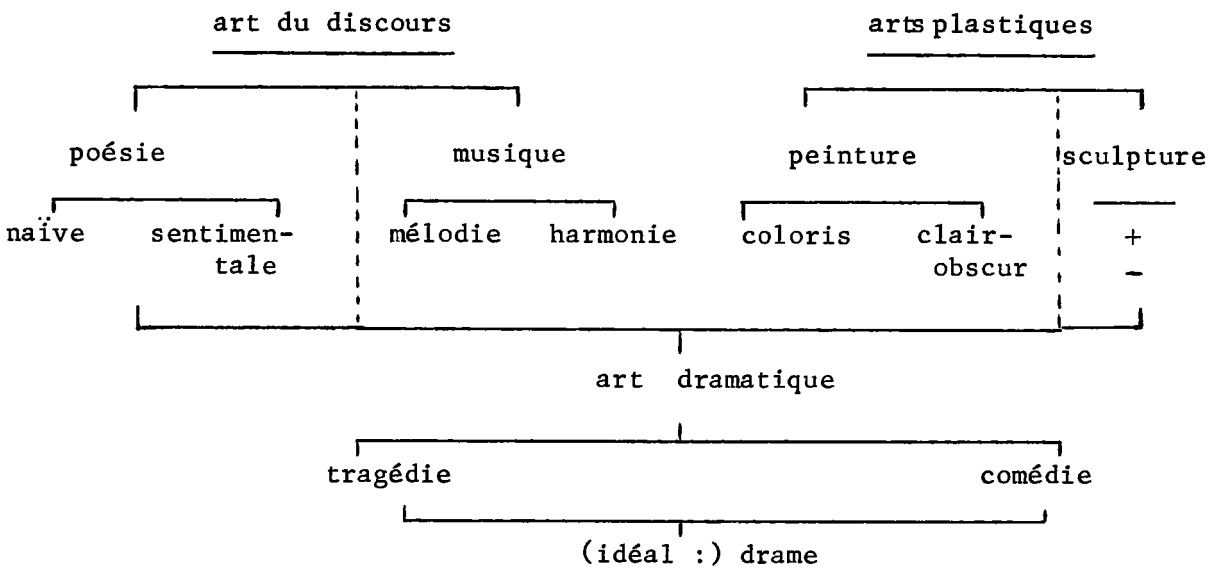
(1) Pour tout le développement qui suit, cf. GGS II_1, 75-78.
(2) Cf. GGS II_1, 75.

créatrice individuelle et la réceptivité au monde créé. Chez l'artiste qui veut créer une oeuvre d'art idéale, la réceptivité et l'activité créatrice personnelle doivent se tenir dans un équilibre parfait. La matière que fournit le réel ne reçoit sa signification que de l'idée qui lui donne vie, l'idée ne se charge de réalité que grâce au monde extérieur perçu par les sens. Dans l'art idéal le fond tiré du réel et la forme dont le revêt l'idée doivent se mêler intimement. "De même que dans le domaine physique, la force procréatrice productive de l'homme et la force éductive de la femme produisent un nouvel individu, ... de même dans le domaine esthétique ce n'est que par l'interaction du génie artistique masculin et féminin que se développera ... l'idéal de l'art dans lequel confluent l'idée et la réalité, ce beau fruit de l'étreinte des psychés" (3).

A partir de ces définitions, Görres analyse la nature des différents arts sous l'angle de la dualité et de la polarité. Une division originelle a scindé l'art en deux embranchements selon qu'il met en oeuvre ou des sons qui se succèdent dans le temps ou des images qui s'inscrivent dans l'espace (4). Du langage des mots que constituent les premiers dérive, à un degré supérieur, l'art du discours (redende Kunst); du langage des images que constituent les secondes procède l'art plastique (bildende Kunst). "A un degré ultérieur, chacune des branches de cette division se scindera à nouveau en elle-même et chaque contraire se décomposera en de nombreux contraires" (5). Le schéma suivant que nous commenterons ensuite rend compte de ces ramifications :

---

(3) Cf. GGS II_1, 77/78.
(4) Pour ce développement, cf. GGS II_1, 75-76.
(5) Cf. GGS II_1, 75.



Sous la dénomination assez malencontreuse de redende Kunst, art de la parole, - art de l'expression conviendrait mieux -, Görres réunit la poésie (6) et la musique.

La poésie.

Pour définir la poésie, Görres s'inspire des conceptions de Schiller et en adopte la terminologie (7). Il identifie la poésie sentimentale à la poésie productive, la poésie naïve à la poésie éductive. "Au poète sentimental, l'idée fournira la matière, le réel la forme de sa poésie ; inversement, au poète naïf le réel offrira la matière, l'idée la forme".
Alors que la nature est dépourvue d'attraits pour le poète sentimental s'il ne la dore de ses propres rayons, "elle possède pour le poète naïf un coeur, une sensibilité affectueuse par laquelle elle parle à son propre coeur".

Pour Görres, la poésie naïve et la poésie sentimentale doivent se fondre dans la poésie idéale. De ce que serait cette dernière, il ne réussit toutefois qu'à donner une idée très pâle.

(6) Il est surprenant que Görres passe sous silence l'épopée et le roman. Rien dans le texte n'indique expressément que le terme Poesie englobe l'ensemble des oeuvres littéraires.
(7) Pour ce développement cf. GGS II_1, 79-80.

"Le poète idéal remplira la nature d'une vie intense", écrit-il, et il évoque la nature incarnée par lui dans les elfes, les sylphes, les nymphes et les gnomes. En faisant entrer dans son univers les forces naturelles spiritualisées, conclut-il, le poète idéal transfigure et divinise l'humanité (8).

La musique.

Une dualité analogue à celle de la poésie se retrouve dans la musique : la mélodie représente la musique éductive, l'harmonie la musique productive (9).

La nature offre à l'artiste éductif la modulation du son, le chant, la mélodie qui ordonne les sons dans une succession régulière et belle. Alors que celle-ci, née d'un moment d'attendrissement, remue les coeurs les plus simples, l'harmonie que crée l'artiste productif est un produit tardif de la culture et réclame une oreille raffinée. Elle est tributaire de l'emploi d'instruments de musique entre lesquels se répartissent les éléments vocaux ; "dans les consonances et les dissonances réparties entre de nombreux instruments sont enfermées des myriades de créations", des possibilités infinies s'offrent à l'imagination du compositeur productif. "Si l'artiste éductif, fécondé par la nature, ne fait qu'abriter dans son sein et former et nourrir l'enfant de leur amour, l'artiste productif féconde le réel par l'idée qui lui est propre et nous présente son produit avec l'orgueil d'un père". Les oeuvres de l'un nous touchent par leur grâce, leur charme, leur naturel et leur vérité, celles du second nous exaltent par leur dignité et leur sublimité, leur puissance et leur surabondance. C'est

---

(8) Parmi les poètes modernes qui se rapprochent de l'idéal, Görres cite le seul Jean Paul ("der männlich weibliche Jean Paul") auquel, dit-il, une étude plus poussée de l'antiquité aurait permis d'être encore infiniment plus proche de cet idéal (cf. GGS II_1, 83).
(9) Pour ce développement cf. GGS II_1, 80-83).

la Création de Haydn qui apparaît à Görres comme le chef-d'oeuvre de l'art musical productif (10).

La musique idéale réside pour lui dans l'union de la mélodie et de l'harmonie ; "dans toute oeuvre musicale de quelque importance elles doivent plus ou moins se mêler". L'imagination de l'artiste doit revêtir des plus belles richesses de l'harmonie ce que la nature offre aux sens de plus mélodieux. Si la grâce de l'oeuvre éductive se joint à la dignité de l'oeuvre productive, la beauté idéale en résultera. Parmi les modernes, juge Görres, c'est Mozart qui s'est approché le plus de l'idéal, en particulier dans son chef-d'oeuvre Idoménée.

Les arts plastiques.

Les arts plastiques ont pour objet de faire passer la langue des images "dans le domaine de la représentation chaude, parlante, vivante" (11). Ce sont des arts figuratifs. "La nature extérieure peint dans nos sens des figures, des formes, des images ; l'imagination habille de figures, de formes, d'images le sentiment qu'elle veut rendre représentable dans l'espace pour nos sens".

La peinture parle à nos sens par la lumière figurée par l'artiste et dont le degré variable d'intensité donne au tableau son éclairage. La lumière d'autre part se décompose en une infinité de couleurs dont la combinaison offre au peintre un champ illimité. La coloration est la première activité de l'art pictural. La composition groupe les pigments, qui sont

(10) Bien que Görres mentionne la musique d'église (qu'il considère comme un vestige du "premier style élevé", celui de la musique grecque dans sa période initiale), il ne cite pas J.S. Bach dont l'oeuvre était fort peu connue à l'époque. Dans la musique italienne moderne, il voit une résurrection du style de "l'école ionienne" que caractérisait un charme sensuel. De l'oratorio de Haydn, Görres souligne l'inspiration religieuse et le caractère harmonique. Il n'est pas fait mention de Beethoven (cf. GGS II_1, 83).
(11) Pour ce développement, cf. GGS II_1, 83-87.

les éléments de la couleur, selon les lois de la perspective. La répartition et le contraste des couleurs, les demi-teintes des transitions donnent son coloris à un tableau.

Le coloris affecte les sens et représente la peinture éductive. Son contraire qui caractérise la peinture productive est le clair-obscur , produit plus tardif de la réflexion. En graduant les clartés et les ombres, en faisant ressortir ou reculer à l'arrière-plan les diverses parties du tableau par le ton des couleurs et par les pénombres, le peintre productif donne à son oeuvre de la profondeur.

En faisant appel à toutes les ressources du dessin, de la perspective et du clair-obscur, il représente ce que lui suggère son imagination dans son oeuvre et lui impose une signification.

Par son coloris inégalé, le Titien apparaît à Görres comme le plus représentatif des peintres éductifs. L'art pictural productif a pour maître le Corrège en raison de ses clairs-obscurs et Michel-Ange pour l'immensité de ses créations.

La peinture idéale réside pour Görres dans l'union du coloris et du clair-obscur. C'est Raphaël qui est le plus proche de l'idéal, dans sa Transfiguration il a atteint à leur équilibre parfait (12).

La plastique de son côté a pour matière des corps solides. Le sculpteur incarne des états affectifs dans les corps qu'il modèle. Görres illustre cette définition par trois exemples de sculptures qui traitent toutes les trois des scènes de la mythologie grecque : l'Apollon du Belvédère, image de la sérénité d'âme ; Laocoon qui brave stoïquement la douleur ; Niobé

(12) Lors de son séjour à Paris, Görres avait été particulièrement frappé par la peinture de Raphaël. Le 7 décembre 1799, il écrit à Katharina von Lassaulx : "Ich war auch in der Gemäldegalerie ... Raphael hatte einen göttlichen Sinn" (cf. Ges. Br. I, 13). Le culte voué à Raphaël caractérise les écrits esthétiques de Wackenroder et de Tieck, qu'il s'agisse des Herzensergießungen eines kunstliebenden Klosterbruders (1797) ou du roman Franz Sternbalds Wanderungen (1798). Dans ce dernier, la peinture citée par Görres fait l'objet d'un commentaire.

qui dans sa détresse implore le secours de la nature. L'influence de Winckelmann est ici patente.

Selon Görres, ce qui distingue la sculpture des autres arts, c'est l'absence d'une division interne dans l'art plastique. Il ne se scinde pas en deux branches antagonistes. Dans le domaine de la plastique, le pouvoir productif et la faculté éductive concourent aux mêmes fins idéales. Dans l'image plastique représentée dans l'espace, la nature extérieure et la nature intérieure s'expriment simultanément.

L'art dramatique.

Aux yeux de Görres, l'art dramatique [13] représente l'idéal dans lequel l'art représentatif atteint son plus haut sommet. Dans l'art dramatique s'opère la synthèse entre l'art du discours et l'art plastique. Elle se fait par l'intermédiaire et dans la personne de l'acteur, cet artiste par excellence. Dans son jeu, la mimique ajoute au discours un élément plastique. C'est dans ses attitudes, ses gestes, ses jeux de physionomie que se manifeste tout d'abord le caractère du héros.
L'opéra de son côté réunit dans une même oeuvre la musique, le discours et la mimique.

Les considérations les plus intéressantes de ce développement portent sur la nature des oeuvres théâtrales. Görres s'attache à caractériser les deux genres opposés que comprend l'art dramatique : la tragédie que crée le poète productif, la comédie qui est l'oeuvre du poète éductif.

La tragédie met en scène "une humanité supérieure". Le poète tragique concentre dans un individu toute la force humaine. L'énergie de son héros se développe librement dans son action qui s'exerce fortement sur tout ce qui l'entoure. Mais il se heurte dans le monde réel à une force contraire qui s'oppose à lui. C'est une force aveugle qui frappe au hasard, "le des-

---

(13) Pour ce développement, cf. GGS II_1, 122-136.

tin implacable qui enchaîne à la nécessité l'esprit le plus héroïque tout comme le plus servile", la fatalité. Ce conflit n'est autre chose que la lutte incessante de l'esprit contre la nature et, dans cette lutte, il ne peut que succomber. Lorsque nous assistons à la lutte de cette âme noble contre elle-même ou contre la nature, nous sommes remplis tantôt de la tristesse de voir le héros victime de la sévère nécessité, tantôt de la terreur de le voir assailli par "une puissante force extérieure qui fond sur lui comme une cataracte". Notre pitié l'accompagne jusqu'au bord de l'abîme et nous pleurons quand il périt, indompté.

Ces considérations montrent à quel point Görres est nourri des théories de Lessing sur l'effet moral de la tragédie et des idées de Schiller sur le sublime.

A l'exaltation de la grandeur héroïque par le poète tragique, Görres oppose la médiocrité et la bassesse de l'homme que peint la comédie. Si le héros tragique sacrifie son existence pour ne pas abdiquer sa liberté face à des forces hostiles, le héros de la comédie a renoncé à sa liberté afin de sauvegarder son existence. Pour qu'elles le laissent vivre et jouir de la vie, il a sacrifié aux puissances terribles du royaume des ombres sa dignité d'homme. Il a renoncé à la vie de l'esprit pour se vouer à la matière. C'est cet homme étouffé peu à peu par la réalité que le poète comique choisit pour héros. C'est l'humanité ordinaire dans ce qu'elle a de médiocre qu'il prend pour sujet. Il rapetisse les hommes : ce sont leurs défauts, leurs erreurs, leurs méfaits qu'il caricature. La comédie est donc le domaine de la satire et tire ses effets comiques des faiblesses humaines. Elle rabaisse tout ce qui est grand et respecté, et les immortels même ne sont pas à l'abri de ses flèches. Aristophane a porté sur scène les affaires de l'Etat athénien et raillé les folies et les manquements de ses dirigeants, de ses héros et de ses philosophes.

L'idéal dans lequel la tragédie et la comédie se fondent est le drame d'un niveau élevé. Son héros n'est ni un géant téméraire qui brave le monde ni un pygmée craintif et lâche,mais "un homme au sens le plus élevé du mot, qui, conscient de ses limites, ne tente pas l'impossible avec une folle audace, mais ne se décourage pas davantage par pusillanimité en face du possible". En imposant à la nature sa propre loi tout en se soumettant librement à ses contraintes, il sauvegarde son autonomie.

C'est aux grands auteurs dramatiques grecs que Görres se réfère pour illustrer ces théories. Il voit le modèle de l'art dramatique productif dans Eschyle dont l'imagination nous introduit dans un monde de Titans. Le modèle de l'art dramatique éductif est Aristophane dont la baguette magique renverse les idoles et réduit en cendres tout ce qui passe pour grand et respectable. Parmi les anciens, c'est Sophocle qui approche le plus de l'idéal : il met en scène la vraie grandeur humaine. Euripide par contre apparaît curieusement à Görres comme inférieur à l'idéal en raison d'une tendance au comique.

Le rôle formateur de l'art.

Görres assigne aux sciences et aux arts un rôle primordial dans la formation de l'homme moral (14).

"L'idéal intellectuel et artistique suprême", écrit-il à la suite de son analyse des arts, "se présente ainsi devant nous comme un tout achevé". Mais en fait, il n'a pas de réalité. Il n'est que le "reflet" que la nature projette dans notre esprit, "l'écho" idéalisé de notre sensibilité, une belle "apparence de la forme" plastique. Le vitaliste qu'est Görres estime

(14) Cf. GGS II_1, 92-100 et 112 à 116 passim.

que cet idéal ne devient réel et organique que s'il se fond dans le flux vital de notre être. Il faut donc le transférer en nous-mêmes, l'enraciner à l'intérieur de notre être pour qu'il modèle notre corps et ennoblisse notre âme. L'instinct artistique qui, tourné vers le dehors, crée des représentations extérieures, se transforme alors, à un degré supérieur, en élan formateur qui agit dans la sphère intérieure de l'homme.

L'action de l'élan formateur s'exercera dans chacune des trois entités qui constituent l'être humain, l'esprit, la sensibilité et l'organisme. Elle a pour fin d'y développer intensément les trois valeurs fondamentales que sont la vérité, la beauté et la vie. L'idéal mathématique intériorisé suscitera dans l'esprit une exigence intransigeante de la vérité. Dans le domaine esthétique la sensibilité s'efforcera de transférer en elle-même la beauté de la nature qui la ravit, comme de s'imprégner de celle qui émane de l'oeuvre poétique ou musicale. De même, en transférant à l'intérieur de l'organisme l'idéal de l'art plastique, elle fera de la forme humaine un canon vivant de la beauté.

Dans chacune des entités de la personne humaine, l'élan formateur agira sur les rapports variables de leurs facteurs antagonistes (15) pour établir entre eux l'équilibre le plus parfait. Là où l'activité de la pensée et la passivité de la perception s'équilibrent dans la liberté mathématique, l'esprit se forme à la plus haute vérité. Là où la réceptivité des sens et la spontanéité de l'imagination se fondent harmonieusement dans la liberté esthétique, la sensibilité s'élève à la suprême beauté. Lorsque l'excitabilité et l'irritabilité de l'organisme se font également énergiques dans une interaction harmonieuse, il en résulte une vie intense dans la liberté organique.

"Sans la liberté physique de l'organisme, pas de liberté esthétique ;

---

(15) Cf. ci-dessus p. 306.

sans modelage esthétique de l'organisme, pas de formation de la sensibilité ; sans la liberté organique et esthétique de l'organisme et de la sensibilité, pas de liberté intellectuelle de l'esprit" (16). Là encore, seuls les trois génies enlacés figurent la parfaite humanité.

Dans la dernière des Miszellen, Görres évoque l'arbre de vie cher aux vitalistes : "De l'humus gras de la vie physique doit s'élever l'arbre de la personnalité ; l'air pur des sentiments doit l'envelopper et murmurer dans ses branches ; la lumière claire de la vérité doit l'éclairer pour qu'il puisse s'élever vigoureusement et nous réjouir de son ombre et de ses fleurs" (17).

Selon Görres, le même élan formateur est à l'oeuvre dans la formation et la marche de la société. Les vues qu'il exprime dans ce contexte sont empreintes d'un idéalisme extrême. "C'est dans l'esprit et dans le vrai, pour autant qu'il est aussi le bien, que réside le lien qui lie les hommes entre eux et les unit dans la grande association", proclame-t-il. "C'est dans la sphère de l'esprit que plane l'idéal que l'homme s'efforce d'atteindre dans la société et en poursuivant tous ce but commun ceux qui y aspirent en commun s'unissent dans l'Etat politique" (18). Un autre lien encore pousse les hommes à s'associer : la sensibilité les unit dans une lutte commune pour un idéal de beauté. Ainsi se constitue un Etat esthétique (19) que régit la constitution de la bienséance et de la moralité, le code de ce qui sied. Par leur intermédiaire, la beauté commande et légifère là où la loi se tait. Son ascendant a su dompter les instincts sauvages, ses commandements ne cessent pas de régler les conduites.

(16) Cf. GGS II_1, 98.
(17) Cf. GGS II_1, 164.
(18) Cf. GGS II_1, 100.
(19) Cf. GGS II_1, 105. L'idée est empruntée aux Lettres sur l'éducation esthétique de Schiller, mais Görres l'interprète dans le sens de ses propres théories. Schiller oppose l'Etat esthétique qui donne la "liberté par le moyen de la liberté" à l'Etat dynamique des droits et à l'Etat éthique des devoirs.

8. Eléments d'anthropologie :

La société, la politique, la religion, l'histoire.

Dans son tableau des sciences [1], Görres divise la connaissance de "la nature intérieure" en deux branches, la psychologie, qui concerne l'individu, et l'anthropologie, qui concerne l'humanité. Dans les pages sur la dualité des sexes, psychologie et anthropologie sont mêlées. L'anthropologie telle qu'on l'entendait au XVIIIe siècle, est représentée par des considérations sur la société, la politique, la religion, l'histoire, d'autant plus intéressantes qu'elles nous donnent des indications sur la position de Görres au début de cette période [2].

La société.

Dans le bref développement que Görres consacre à la formation des sociétés [3], il ne fait guère que reprendre ce qu'il avait déjà développé dans le Rübezahl, dans les Aphorismen einer Makrobiotik für die fränkische Republik [4]. Dans le chaos barbare de l'anarchie, les passions effrénées qui s'entrechoquaient furieusement ont fait surgir les unes après les autres des créations aussi instables qu'innombrables, souvent monstrueuses. Des siècles, des millénaires ont passé avant qu'une série de hasards heureux ait pu réussir à apaiser les forces déchaînées et que l'esprit ait été à même d'exercer peu à peu ses droits et d'imposer la loi.

---

(1) Cf. GGS II_1, 146.
(2) Görres insère curieusement entre les deux grands développements sur l'art ses réflexions sur tous les thèmes mentionnés ici.
(3) Cf. GGS II_1, 100.
(4) Cf. GGS I, Rbz I, 1, 285-295 et I, 3, 350-355, en particulier p. 351.

La politique.

Les nations en voie de formation remettent le soin de les gouverner à un chef, à un prince (Herrscher). Tous les pouvoirs sont concentrés entre leurs mains, "la loi se matérialise en eux". Plus tard, c'est à des législateurs qu'échut la charge d'édicter des règles et des lois. Selon son schéma de la dualité qui se résout dans l'idéal, Görres distingue entre le législateur productif et le législateur éductif. En fait, ce cadre lui permet de tracer, à partir de personnages éminemment représentatifs de la période révolutionnaire, un portrait d'esprits politiques aux attitudes extrêmes et typiques des deux camps opposés (5).

Le législateur productif conçoit un type d'Etat conforme à ses principes et veut organiser les masses d'après l'idée qu'il se fait de l'homme tel qu'il devrait être. Il veut façonner le réel d'après la haute idée qu'il a mûrie dans son esprit. La réalité lourde et massive ne fait que freiner son vol. Il tient pour indignes d'un homme aux ambitions si hautes les sentiments doux et tendres, l'amour. Les arts sont pour lui un jeu vain et amollissant. La propriété personnelle n'est qu'un vêtement métallique moralement paralysant. Son coeur appartient tout entier à l'Etat, "c'est la fraternité générale, une monnaie qu'il frappe lui-même, qui doit le dédommager de ses lourds sacrifices". L'absolu auquel va sa vénération, c'est la liberté, la patrie. "La liberté est la grande et sublime image qui seule est digne de remplir l'imagination", elle "inspire un grand enthousiasme à celui qui se perd dans sa contemplation".

Quand le législateur productif qui "voit briller très haut par delà les nuages"l'image des hommes tels qu'ils doivent être, met en pratique ses théories, "alors il écrase cruellement ce qui lui barre la route et, tout en égorgeant, il plane au-dessus du siècle comme un ange exterminateur". Pour lui, une vie humaine n'est qu'une goutte dans le fleuve humain. "Il entasse

(5) Cf. GGS II_1, 101-103.

des montagnes de cadavres pour rapprocher les survivants de son idéal", il offre des sacrifices humains à ses fins idéales. "En période révolutionnaire, il agit en expérimentant hardiment". Son imagination se réjouit du champ immense qui s'ouvre à sa force créatrice. Et par la terreur, il abat les audacieux qui osent s'opposer à l'esprit du temps qu'il prétend incarner.

Selon Görres, le modèle théorique de cette démarche productive est Platon dont la République est formée selon le type de l'idée. Les Jacobins pour leur part ont visé à la réalisation pratique de leurs vues théoriques.

Le portrait du législateur éductif que dessine Görres emprunte ses traits essentiels à Pitt. Ce qui le caractérise, c'est la vénération qu'il éprouve pour le passé qui est à ses yeux inviolable et sacré. La tradition est pour lui aussi inébranlable qu'une montagne de granit. Il ne considère dans le passé que les faits réels, l'expérience passée est pour lui la pierre de touche de l'histoire ; le reste n'est que spéculation stérile et fatras métaphysique. Dans sa sphère d'action, il conserve pieusement ce qui existe pour le transmettre à l'avenir. Si bien que l'absurde sanctionné par le temps devient lui-même vénérable. Il prend les hommes tels qu'ils sont et ne nourrit pas l'idéal. Il hait toute novation et les révolutions lui font horreur. "Jamais il ne sacrifie le bonheur présent à l'avenir incertain", si une nation dirigée par de tels hommes entre en conflit avec des métaphysiciens, alors se livre une lutte sans merci dans laquelle sombrent le droit, la moralité et la vertu.

Fidèle à sa démarche ternaire, Görres cherche un point d'équilibre entre des attitudes si fortement contrastées. Les deux extrêmes doivent cohabiter dans le dirigeant politique idéal : à l'expérience du passé doit s'unir ce dont l'observation montre l'excellence, afin que l'évolution puisse s'accomplir. Il y a là la première ébauche d'une théorie qui aura plus tard un écho dans le contexte plus large de Wachstum der Historie. Notons que dans la conclusion de ce passage des Aphorismes sur l'art, Görres sem-

ble encore hésiter dans son jugement sur Bonaparte. Saura-t-il rétablir l'équilibre et la paix ? La postérité "décidera s'il s'est montré digne de cette haute vocation ou s'il s'est égaré sur la voie qui mène au but".

La religion.

En quelques phrases, Görres caractérise dans leurs traits majeurs les deux degrés extrêmes, spiritualiste et naturaliste, de la religion (6).

Le législateur religieux productif "nous peint son Dieu comme une intelligence infinie et absolue". "Métaphysicien religieux", il met sa force créatrice à meubler son esprit des fictions que tisse la religion (Gespinste). Lorsqu'une flamme intérieure le pousse à porter son activité au dehors, c'est par la révélation que s'exprime son inspiration.

A l'opposé, le fétichiste "éductif", dont l'esprit obscur est enchaîné à ce qui est immédiatement présent et proche, voit un dieu même dans la pierre, dans l'arbre ou dans le serpent et adore comme une divinité tout ce qui émeut ses sens. C'est la religion de la nature qui lui dicte cette attitude.

Entre le mysticisme et le fétichisme, Görres situe une troisième forme de religion. Il la définit comme "l'idéal qui n'honore le créateur que dans le créé, qui est sans cesse à l'écoute et aux aguets des lois des deux mondes et ne reconnaît l'ordonnateur que dans l'ordre, ne se forme une image de lui qu'à partir de cet ordre, ne voit agir le législateur que dans la loi et ne prodigue pas sa dignité à ce qui est mort ni ne perd dans la vie absolue la sienne propre". Ces formules nous permettent de nous faire une idée précise de la position de Görres à ce moment-là. Elles ne recèlent aucun panthéisme. Pour Görres, Dieu en soi est l'inconnaissable, l'étude du monde créé et de ses lois est le seul moyen de l'appréhender. La dernière phrase citée est, à ce moment-là encore, un refus du mysticisme. Görres ajoute : "Le mythe, c'est l'idéal ramené au niveau de la sensibilité", ce

(6) Cf. GGS II_1, 104.

qui veut dire que le mythe traduit la religion par un langage affectif. L'une des Miszellen [7] exprime ces idées plus nettement encore : "La religion", conclut Görres, "n'est donc rien d'autre que la philosophie de la nature, comme le mythe en est la poésie et la physique spéculative l'organonomie". On voit combien cette religion rationnelle est loin encore d'annoncer chez Görres une quelconque velléité de retour à la religion transmise ni même le réveil d'une nouvelle religiosité.

L'histoire.

La marche de l'histoire, telle que Görres la conçoit maintenant, est déterminée, elle aussi, par l'opposition entre la nature et l'esprit. Dans nul autre domaine, il ne prête à cet antagonisme un caractère aussi extrême [8]. La nature apparaît ici comme une force d'inertie qui pousse l'humanité à l'inaction. "Ce qu'elle veut, c'est le calme serein que rien ne vient troubler", c'est l'immobilité, la stagnation. L'esprit à l'opposé hait ce calme, cette apathie : c'est par l'activité qu'il manifeste son existence, c'est en déployant son énergie et sa force qu'il s'affirme. Aussi cet antagonisme engendre-t-il entre la nature et l'esprit "une lutte incessante, une guerre qui ne s'arrête jamais" [9].

Cette vue conduit Görres à concevoir l'histoire comme une alternance de périodes d'inertie et d'atonie et de périodes agitées, tourmentées. Il

---

(7) Cf. Miszellen, GGS II_1, 162. Ces phrases sont précédées d'une curieuse interprétation du "mythe symbolique de la Trinité" dans le sens de la philosophie de la nature. Görres définit le Père comme la raison pure qui est de toute éternité et dont la contemplation de lui-même a fait naître le monde. Le fils, "l'homme-dieu, le Verbe devenu chair, incarné dans la matière", est "le médiateur entre la raison naturelle et la raison humaine". "L'oiseau de Cythère enfin, la colombe, l'amour, le souffle fructifiant qui procède du Père et revêt le Fils d'une forme charnelle", "plane ensuite entre la raison et la matière". Le mythe symboliserait donc l'esprit, la matière et le lien qui les unit, données de la philosophie de Görres.

(8) Cf. GGS II_1, 118 à 120.

(9) Dans l'une des Miszellen (GGS II_1, 155), Görres dit que "les époques de grandes catastrophes, de puissantes révolutions" sont des périodes où règne exclusivement l'idéalisme, c'est-à-dire où dominent l'idée, les principes, l'idéologie, alors que "les époques de relâchement et d'atonie sont exclusivement vouées au réalisme".

dessine à grands traits une fresque des bouleversements les plus profonds qui ont marqué l'histoire, périodes entrecoupées par des phases de relâchement, d'engourdissement et de torpeur. Toute l'Asie s'abandonnait à la mollesse et à l'indolence, à l'ouest aussi toute énergie était paralysée quand l'orgueilleux Alexandre se lança à la conquête de l'Orient et mit les peuples en mouvement. Quelques siècles plus tard, le déchaînement à peine apaisé, les Romains entreprirent à leur tour de faire de Rome le centre du monde en asservissant les autres peuples. Le calme semblait enfin se rétablir dans l'Empire déclinant quand surviennent les grandes migrations et que tout l'ouest est submergé par le déferlement des peuples du nord. Alors surgit un monde rajeuni. "L'impulsion va suffire pour des siècles, puis revient l'engourdissement narcotique qui livre l'esprit à la nature". Quand il s'en dégage, c'est pour mener, au nom de la foi exclusive, des guerres de religion contre les musulmans en Terre sainte, contre les hérétiques. Mais la révolte contre l'Eglise éclate et c'est la Réforme. "Des flots de sang sont versés avant que ne revienne le calme". C'est par une évocation de la Révolution et de la situation du moment que se termine ce développement : "De nouveau l'atonie menace, alors la liberté elle-même descend du haut des airs, brandissant haut son étendard, et les peuples accueillent la divine au milieu d'eux avec des cris d'allégresse ; mais elle ne demeure que peu d'instants, car aussitôt les ouragans jaillissent sauvagement de leurs gouffres, la mer humaine redevient houleuse, vague après vague les peuples s'entrechoquent et dans cette mêlée toutes les formes sont broyées".

Du moment que l'on considère le cours des événements comme une alternance de périodes de bouleversements et de périodes d'atonie, l'histoire n'apparaît-elle pas comme une suite d'événements fortuits ? Görres renie-t-il dès lors sa foi éclairée dans la perfectibilité de l'homme et dans le progrès ou persiste-t-il à croire à une finalité dans le déroulement de

l'histoire ? L'étude scrupuleuse du texte fournira la réponse à cette question.

La conséquence nécessaire des désillusions du jeune révolutionnaire fut que Görres ne considérait plus une évolution politique déterminée comme la fin suprême de l'humanité. Mais il reste fidèle à la conception déjà développée dans ses périodiques. De même que c'est à partir du chaos primitif qu'au prix d'âpres luttes les forces de la nature ont créé au cours des millénaires un univers ordonné, de même dans le monde humain l'ordre mûrira au cours de l'anarchie, et du déchaînement des forces en lutte se dégagera une forme équilibrée (10). "A travers toutes les formes l'élan formatif tend vers une forme stable", achevée (11). L'idée qu'une force intérieure à l'homme, un élan formateur, le guide vers ce but final transparaît ici.

Plus qu'à une force immanente, Görres fait appel toutefois à l'effort, à la volonté de perfectionnement et d'ennoblissement des individus. Pour l'homme en effet, "la lutte chaude" qui se livre entre la nature et l'esprit "a pour enjeu la liberté ou l'esclavage, et en se défendant contre l'un, il conquiert l'autre et ce n'est qu'en luttant qu'il s'en rend digne". Le sens de ces termes dans ce contexte ressort nettement d'un autre passage. "Là où la nature seule éduque l'homme, écrit Görres, elle en fait un esclave, un ilote ; il lui faut lui sacrifier sa liberté, renoncer à son humanité et abdiquer sa raison ; alors elle prend sous sa protection son animalité et le dédommage par là du sacrifice qu'il lui fait de ce qu'il y avait en lui de meilleur, de plus noble" (12). Pour que l'humanité puisse l'emporter, l'esprit doit faire contrepoids à la nature. Animalité et spi-

---

(10) Cf. GGS II_1, 120/121.
(11) Cf. GGS II_1, 121 : "Lebendig, kraftvoll wirken soll der Menschengeist... Dann greift der Bildungstrieb durch alle Zeiten durch wie der Formtrieb im Weltall durch alle Räume ging".
(12) Cf. GGS II_1, 119.

ritualité (Geistigkeit) doivent cohabiter pacifiquement et remplir chacun sa place pour se maintenir un plein équilibre. Ici pointe un thème qui ne prendra toute son ampleur que dans les écrits ultérieurs : c'est à une spiritualité de plus en plus grande que tend l'évolution de l'humanité. "Si jamais l'humanité parvenait à son accomplissement en tant que monde achevé en lui-même", écrit encore Görres, "elle aurait atteint son but le plus haut : dans l'absolue liberté résiderait pour elle l'absolu bonheur" (13). Il ressort de la suite que cette liberté serait celle de l'esprit qui ne connaîtrait plus d'autre frein que son libre arbitre. Ainsi, dans ce contexte, les fins de la société humaine coïncident-elles avec les fins morales de l'individu (14). La spécificité de l'histoire politique et sociale s'efface devant l'histoire spirituelle de l'humanité. Görres n'a pas réussi à en faire la synthèse dans cet essai de jeunesse.

Mais cet idéal de progrès spirituel, Görres ne vient-il pas à en douter lui-même ? Dans la formulation du passage cité, on sent percer une inquiétude : l'humanité parviendra-t-elle jamais à atteindre cette perfection finale, cette harmonie ? Ce n'est toutefois pas le progrès que cette interrogation met en cause, c'est la lenteur de l'évolution qu'elle déplore. La réalisation de l'idéal humain apparaît infiniment lointaine : "c'est dans l'éternité seulement que l'humanité parviendra à s'accomplir en tant que monde achevé". Deux conceptions de l'évolution se côtoient ici."Toutes les générations qui naissent du sein de la nature...", affirme Görres, "tendent vers ce but lointain". Puis aussitôt suivent des métaphores qui évoquent une succession indéfiniment répétée, un mouvement circulaire qui revient toujours à son départ et se referme sur lui-même (15) : "Mais les semences humaines germent, lèvent, se fanent ; la terre monte et descend sur son

---

(13) Pour ce passage et le suivant, cf. GGS II$_1$, 121.
(14) Voir ci-dessus, p. 329 ss.
(15) Par la suite, Görres symbolise mathématiquement le progrès par la ligne droite, le mouvement qui se referme sur lui-même, la rotation par le cercle.

orbite", cependant que le point lumineux qui de là-haut nous fait signe, l'idéal qui luit pour nous, demeure toujours dans le même lointain. Deux représentations sont ici juxtaposées et contrastées sans que Görres cherche encore à les concilier.

L'image finale du passage cité permet à Görres d'insérer dans ce contexte un développement qui constitue une des plus belles pages qu'il ait écrites. Il chante la nostalgie des hommes, interprète la réaction affective qu'ils manifestent devant l'incertitude qu'ils éprouvent. "Lorsqu' ainsi l'avenir meilleur se dérobe sans cesse devant l'homme, le passé l'étreint plus étroitement, il se souvient avec tristesse des années d'innocence révolues, y plante des paradis imaginaires qu'il pleure à présent comme perdus par sa faute parce que, dans son orgueilleuse présomption, il s'est révolté contre sa mère et dans son égarement s'est dressé contre son pouvoir.

Ainsi en vient-il à placer derrière lui le point vers lequel il se meut sans cesse infructueusement et, trompé par une illusion d'optique, il croit s'éloigner de plus en plus du but qu'il avait atteint jadis et qu'il a de nouveau perdu par sa faute dans un mouvement enfantin et irréfléchi.

Aussi les hommes se souviennent-ils avec mélancolie des jours d'or qui, croient-ils, ont disparu pour eux irrévocablement et se sont évanouis à jamais avec la belle aurore de leur vie ; faire revivre une fois encore par magie ce temps de la jeunesse, se bercer une fois encore des rêves d'une enfance vécue dans le bonheur, voilà la seule jouissance qu'ils s'imaginent pouvoir encore attendre dans les déserts de la vie qu'ils traversent avec anxiété et qui, dans les errances du présent, les arrache à eux-mêmes pour les transporter dans un passé plus beau" (16).

Les thèmes abordés dans ce passage apparaissent sous un jour nouveau. Görres avait déjà, dans plusieurs lettres à sa fiancée, évoqué avec émotion

---

(16) Cf. GGS II_1, 121/122.

des souvenirs d'adolescence, le temps heureux de l'idylle au bord du Rhin [17]. C'est dans la même disposition d'esprit, mais sur un plan général, qu'il indique ici quelle valeur l'enfance prend aux yeux de l'homme ballotté par l'existence. Görres reprendra ce motif dans ses Kindermythen publiés en 1806, mais écrits selon Guido Görres dès 1802 [18]. Le thème du passé surtout apparaît sous un nouvel éclairage. Certes, Görres avait mentionné des faits du passé dans ses périodiques, mais pour le polémiste révolutionnaire tourné vers l'avenir, le passé n'avait guère été qu'une époque de barbarie et de ténèbres. Ici, il évoque le passé lointain de l'humanité, son aurore, ce qui fut, selon les romantiques, son âge d'or. Dans le Rückblick qui termine son écrit, il parle de "notre oreille intérieure, la mémoire" qui "pénètre dans les temps les plus reculés et les fait défiler devant notre âme" [19]. C'est le passé comme dimension du temps, c'est l'histoire dans sa continuité qu'il vient de découvrir. La page citée fait mention à la fois du passé, du présent et du futur et les lie.

Notons aussi qu'apparaît ici la notion de la nature mère des hommes qui contredit la tendance générale de l'ouvrage.

Pour conclure, revenons au problème central du passage : quel en est le sens par rapport aux fins ultimes de l'humanité ? Le thème de l'âge d'or,

(17) Cf. en particulier la lettre à Katharina von Lassaulx du 6 mars 1800 (WuB II, 36) ; "Da lag nun unter mir meine Vaterstadt, mit allen den mancherlei Stellen, die meine Jugend oder unsere Liebe geweiht und meinem Herzen so wert gemacht haben. Vor mir meine Fenster ... und euer Hügel und unsere Republik auf dem Rhein, und der Garten Deines Onkels und alle die lieben, lieben Plätze, an deren jeden ein Andenken aus meiner Jugend geknüpft ist".

(18) Pour le texte des Kindermythen cf. GGS III, 131-138. Ce récit poétique, paru dans le Taschenbuch der Liebe und Freundschaft de l'éditeur Wilmanns, n'est pas de la meilleure veine. Il conte d'une manière assez mièvre le rêve de la petite Ina qui, le soir de Noël, rejoint dans son sommeil l'enfant Jésus et ses anges au ciel. Dans ce récit que Görres a peut-être composé pour se délasser de ses travaux scientifiques, le thème de l'enfance apparaît dans un éclairage romantique que soulignent les premiers vers du prologue : "Umspült vom wilden Strom der Zeiten liegt/Romantisch eine Zauberinsel da". Le lecteur retrouve une atmosphère qui rappelle celle du prologue du "conte de nourrice" de Tieck Ritter Blaubart (1797) : "Es ist der Kindheit zauberreiche Grotte".

(19) Cf. GGS II_1, 143.

qui va occuper une place si importante dans les oeuvres littéraires et philosophiques de l'époque, est abordé ici d'une façon encore unilatérale [20]. La tension vers l'avenir, caractéristique de l'Aufklärung, y domine nettement. C'est être "trompé par une illusion d'optique", dit le texte, que de situer l'âge d'or dans un lointain passé, aux origines de l'humanité et de le croire irrémédiablement révolu. Il est clair que pour Görres, c'est dans l'avenir que se situe l'âge où l'humanité, par un incessant effort et un lent progrès, pourra parvenir à l'harmonie et à un équilibre moral parfait, à l'absolu bonheur dans l'absolue liberté, à l'âge d'or moral [21]. Dès à présent, c'est l'art qui jette un pont entre le passé et le futur. Il a pu produire l'illusion d'un âge d'or perdu parce qu'il exprime "les souvenirs les plus chers et les plus beaux espoirs" des hommes, mais il ne puise dans le passé que pour créer des images de l'avenir "selon l'idéal" [22].

---

(20) Le texte ne nous semble pas permettre de dire si Görres refuse totalement ou admet déjà un âge d'or situé "à l'aurore de l'humanité". C'est par sa théorie du mythe qu'il sera amené à intégrer, comme fondamentale, la dimension du passé à sa conception de l'âge d'or, rejoignant les vues romantiques de Fr. Schlegel et de Novalis.

(21) Depuis l'écrit de Hemsterhuis Alexis, ou de l'âge d'or (1782), l'idée d'un âge d'or futur est en discussion et diverses orientations se manifestent. Schelling dans sa Magisterdissertation (1792) et surtout dans son Système de l'idéalisme transcendantal place le royaume de la raison à la fin de l'évolution, prolongeant ainsi comme Görres les vues de l'Aufklärung.

(22) Cf. GGS II_1, 122.

9. Traits caractéristiques de la pensée de Görres dans les Aphorismes sur l'art. Importance et limites de l'influence de Schelling.

La préface des Aphorismes sur l'art se termine par une surprenante diatribe du jeune philosophe contre l'esprit de coterie qui prétend imposer son hégémonie dans le domaine de la pensée. Il s'insurge contre "cette manie de persécuter, cette sournoiserie dans l'inimitié, cette aigreur, cette violence passionnée qui font éclater les dissensions entre les hommes sur des sujets qui semblent pourtant au-dessus de toute passion"(1). Il proteste orgueilleusement de son indépendance de toute école : "Je ne veux être un partisan absolu d'aucun chef de parti ni en devenir un autre ; trop fier pour être l'un, j'ai trop peu de vanité pour vouloir être l'autre". Aucune contrainte ne doit s'exercer dans le domaine intellectuel. La pensée doit être libre de s'exprimer sous toutes les formes et dans toute sa diversité : "L'esprit et l'ingéniosité, le génie et la raison pratique, la sagacité et l'esprit d'observation, je les prise partout où je puis les rencontrer, chez Fichte comme chez Jean Paul, chez Schelling comme chez Humboldt, chez Röschlaub (2) comme chez Hufeland (3)...".

Pourquoi cette protestation d'indépendance d'esprit, alors que l'ouvrage de Görres s'inscrit si nettement dans le sillage de l'idéalisme critique ? Ce que le jeune philosophe entend refuser, c'est l'allégeance "absolue" à une école, l'adhésion inconditionnelle à un système. Même s'il devait être en butte aux attaques des coteries, déclare-t-il, ses luttes passées l'ont exercé à braver les pressions et il ne laissera pas emprisonner par la nécessité extérieure "ses forces propres" (4).

(1) Pour les citations de cet alinéa, cf. GGS II_1, 63.
(2) A. Röschlaub, chef de file du brownianisme, médecin à l'hôpital de Bamberg de 1796 à 1802, y a initié Schelling à la thérapeutique brownienne.
(3) Chr. W. Hufeland, clinicien et professeur à Iéna, théoricien de la Lebenskraft, a écrit Die Kunst, das menschliche Leben zu verlängern qui a inspiré à Görres les Aphorismen einer Makrobiotik du Rübezahl.
(4) Cf. GGS II_1, 63.

Ce passage montre à l'évidence que Görres avait conscience d'avoir non pas seulement illustré les thèses de la philosophie de la nature dans des domaines nouveaux, mais d'avoir fait oeuvre originale. Notre étude a apporté suffisamment d'éléments d'appréciation pour que nous puissions essayer de déterminer dans ses grandes lignes et sur les questions importantes, ce qui, dans les vues de Görres, a sa source dans les grands courants de pensée de l'époque et de tenter de cerner ce qui est son apport personnel, à déceler aussi les amorces d'idées, les aperçus promis à un développement ultérieur.

Nous avons mis en relief ce que Görres doit à la philosophie de la nature de Schelling et, à un moindre degré, à la pensée de Fichte. La loi universelle du dualisme et de la polarité, l'antagonisme de l'intelligence et de la nature, l'organisme humain intermédiaire et lien entre les deux mondes, ces théories forment le point de départ et l'épine dorsale de toute l'oeuvre, elles la traversent d'un bout à l'autre, en constituant la trame.

C'est toutefois à un domaine différent de celui de Schelling que Görres transfère ces vues : alors que dans ses ouvrages sur la philosophie de la nature Schelling recherche une explication d'ensemble des grands phénomènes naturels (magnétisme, électricité, processus chimique) et des phénomènes organiques, le propos majeur de Görres est de caractériser, sous l'angle du dualisme et de la polarité, les activités supérieures de l'esprit humain, les sciences, les arts, la politique. On est donc amené à se demander d'abord dans quelle mesure la partie de son ouvrage consacrée à ces questions présente une originalité.

C'est dans le domaine esthétique que sa contribution est sans doute la plus personnelle. Il ne semble pas que son analyse des différents arts dans l'optique de la dualité ni sa manière de les caractériser à partir de ces principes aient eu un précédent. Certes, nous avons eu l'occasion de faire mention de diverses influences que Görres a subies. Dans ses jugements sur

les arts plastiques, Winckelmann est son guide. A ses yeux, la beauté grecque a (en 1801) valeur canonique, au point que dans le seul domaine de la plastique il ne trouve pas de polarité à déterminer. Pour définir la poésie, Görres emprunte à Schiller les termes de poète naïf et de poète sentimental et les superpose à ses dénominations de poète éductif et de poète productif. Mais en fait, il n'y a pas d'équivalence et les notions schillériennes alors en vogue cadrent mal avec ses propres définitions. Les passages de Görres qui caractérisent deux natures de poètes dans le cadre de l'opposition intelligence créatrice - nature réceptive sont originaux, pleins de finesse psychologique et d'une belle venue littéraire.

L'idée directrice de la partie principale des Aphorismes sur l'art est celle d'idéal. Nous avons essayé de montrer qu'elle est à la fois issue de la philosophie idéaliste et qu'elle en déborde le cadre dans la mesure où elle est normative. Quand Görres préconise comme idéale une synthèse de l'art productif et de l'art éductif, le sentiment moderne est heurté. Sa conception n'en répondait pas moins à une aspiration de son époque. Schiller écrit dans Über naive und sentimentalische Dichtung que "ni le caractère naïf ni le caractère sentimental considérés pour eux-mêmes n'épuisent totalement l'idéal de la belle humanité qui ne peut s'accomplir que par l'union intime des deux" (5). Et quand Görres prône la fusion de tous les arts, poésie, musique, plastique (ou geste), les romantiques n'ont-ils pas également caressé ce rêve et Wagner n'en a-t-il pas tenté la réalisation ?

Dans la "rétrospective" finale de son écrit, Görres fait également intervenir la notion d'idéal à propos des théories scientifiques. Il entend par là une conciliation des points de vue antagonistes des idéalistes et des réalistes dans une synthèse supérieure. La psychologie et la physiologie lui servent de référence. Pour le physiologue idéaliste, explique-t-

(5) Cf. SCHILLER, Sämtliche Werke, éd. Hanser, vol. V, 768/769.

il, l'activité de l'organisme doué d'un fond de force vitale a seule une valeur positive alors que le physiologue chimiste attribue à la nature l'activité déterminante, ne laisse à l'organisme que la réceptivité et fait naître la vie de la combinaison de phénomènes organiques comme phénomène suprême. La synthèse de ces théories antithétiques sera l'oeuvre du "physiologue idéal", qui fera sortir la vie de l'interaction de l'organisme et de la nature inorganique. Telle est évidemment la position de Görres lui-même [6]. Comme l'indique la fin de la préface de son essai, il pensait réconcilier selon le même principe les médecins browniens avec les médecins expérimentaux.

A peine esquissée encore à la fin de son développement sur la politique, l'idée d'un équilibre idéal entre les forces antagonistes, entre les partisans d'un changement révolutionnaire et les tenants de la tradition marque chez Görres la rupture avec le passé. Quelques années plus tard, il allait lui donner toute son ampleur et fonder sur elle une théorie de l'évolution politique.

Il nous reste à envisager sous le même angle la partie introductive de l'ouvrage qui est un exposé systématique des notions philosophiques et scientifiques sur lesquelles se fonde alors la pensée de Görres. A l'examiner de près, on est surpris d'y déceler des infléchissements notables de la pensée de Schelling. Le lecteur pense d'emblée qu'il s'agit d'une formule schellingienne quand Görres fait de l'opposition entre l'intelligence et la nature "la suprême polarité". Il n'en est rien et on la chercherait

---

(6) Dans la Weltseele (éd. Schröter I, 571) nous trouvons une synthèse analogue. Enonçant les "principes antinomiques de la vie animale", Schelling oppose la thèse que "la matière animale en est la seule cause" à l'antithèse que la cause de la vie "se situe entièrement en dehors de celle-ci" et se prononce pour la synthèse qu'elle est dans l'union des deux : "la cause de la vie réside dans des principes opposés dont l'un (positif) doit être cherché en dehors de l'individu vivant, l'autre (négatif) dans l'individu lui-même".

vainement dans les ouvrages de Schelling sur la philosophie de la nature à l'intérieur desquels les polarités qu'il définit caractérisent exclusivement les phénomènes naturels ou organiques. Telle que Görres la formule, même s'il la considère comme la ligne directrice de la pensée de Schelling, cette conception traduit et exprime une vue personnelle de Görres, répond à sa conception intime de la vie. C'est cet antagonisme entre l'intelligence et la nature qui va constituer le pivot de ses propres réflexions et le support de ses développements. Il en résulte une première divergence entre les vues de Görres et celles de Schelling (7), plus significative qu'il ne peut paraître au premier abord. Alors que Schelling situe à l'intérieur de la nature une double force, une activité productrice infinie et une force de freinage dont l'interaction donne naissance aux "produits", à la diversité des productions (8), Görres fait naître l'univers d'une interaction de l'intelligence et de la nature. En dotant chacune d'elles de productivité et d'éductivité, en faisant jouer à chacune d'elles tantôt un rôle productif illimité, tantôt un rôle de frein, en faisant de ce jeu des forces un moteur déterminant dans tous les domaines, Görres constitue sa philosophie propre dans le cadre de l'idéalisme schellingien (9).

On peut tenir pour certain par contre que sa psycho-physiologie qui a puisé ses éléments dans la science de l'époque ne contient aucun apport scientifique nouveau. Mais il a organisé ces éléments en une synthèse cohérente qui, tout en formant un ensemble autonome, constitue un chaînon indispensable de sa construction philosophique. Il est intéressant de noter

(7) Cf. X. TILLIETTE, Schelling, une philosophie en devenir, I 176, Paris 1970 : "L'antagonisme schellingien de la Nature et du Moi n'est pas un affrontement, il ne prête pas ses traits à la distinction de la philosophie transcendantale et de la philosophie de la Nature".
(8) Cf. SCHELLING, Erster Entwurf, éd. Schröter II, 14-17.
(9) On peut donc penser que l'inquiétude que reflète la diatribe de la préface trouve son explication dans le fait que Görres avait pleinement conscience de s'écarter de la doctrine.

qu'aucune répercussion des longs développements sur les phénomènes organiques que contient le Erster Entwurf de Schelling n'est sensible dans les conceptions psycho-physiologiques de Görres. Il s'en tient fermement, en particulier, à la notion vitaliste de Lebenskraft, alors que Schelling la rejette à ce moment-là comme une explication vide de sens par une cause occulte.

Nous sommes ainsi amenés à nous interroger sur les limites de l'influence de Schelling sur Görres. Ici, nous retrouvons le problème de la relation nature-esprit. Schelling part de "l'identité absolue de l'esprit en nous et de la nature hors de nous". Cette identité implique que les lois de l'esprit sont aussi celles de la nature, "qu'originairement et nécessairement, ... elle réalise les lois de notre esprit". Schelling condense sa thèse dans la célèbre formule "La nature doit être l'esprit visible, l'esprit la nature invisible", qui se trouve à la fin de l'introduction des "Ideen zu einer Philosophie der Natur" (10). Dans les Ideen déjà, à plus forte raison dans la Weltseele, le principe organisateur qui ordonne la matière est "l'âme du monde". "L'esprit humain", écrit Schelling dans les Ideen, "se vit obligé de chercher la raison de cet état de choses dans la nature d'une part, dans un principe supérieur à la nature d'autre part, et en arriva très tôt à penser l'esprit et la nature comme une unité" (11). Dans le Erster Entwurf, Schelling considère la nature comme activité créatrice, natura naturans. Ce qui oeuvre en elle, c'est un principe formateur, un principe spirituel, on peut dire l'esprit inconscient. La nature sans cesse en devenir s'élève de type d'organisation en type d'organisation, par une succession dynamique d'échelons de plus en plus complexes (dynamische Stufenfolge) pour parvenir enfin dans l'homme à l'esprit conscient.

---

(10) Cf. SCHELLING, Ideen etc..., éd. Schröter I, 706.
(11) Ibidem, p. 697.

Görres passe délibérément sous silence cet aspect fondamental de la pensée schellingienne pour ne retenir que la dualité qui oppose l'esprit à la nature. Sans doute affirme-t-il, lui aussi, dès la première ligne des Aphorismes sur l'art, leur identité. Dans ses oeuvres ultérieures, il représentera celle-ci comme se révélant à l'esprit par les analogies, les parallélismes et les correspondances entre l'intelligence et la nature. Mais dans les Aphorismes, elle passe à l'arrière-plan. C'est leur antagonisme qui est mis en vedette. Certes, leur équilibre est présent comme l'idéal à poursuivre dans les activités humaines comme dans la formation de l'homme. Mais après avoir doté l'intelligence comme la nature d'une force positive et d'une force négative, d'une productivité et d'une éductivité égales, Görres réserve par la suite à l'intelligence l'action créatrice, la nature étant mise en mouvement par la seule réceptivité (12). Mais la dissonance majeure provient des pages sur l'histoire (13). Entre la nature et l'intelligence telles qu'elles sont caractérisées dans ce passage, il n'y a plus de polarité, c'est-à-dire de complémentarité des contraires, l'antagonisme est devenu antinomie : ce sont des forces hostiles qui s'affrontent et c'est à l'intérieur de l'âme humaine que se livre le combat. La nature est dépeinte comme une force d'asservissement de l'homme, l'esprit comme une force de libération, et ce n'est que par l'effort que la liberté peut se conquérir. Nous savons par ailleurs que par cette liberté qu'il considère comme la fin suprême de l'homme et comme le but de l'évolution, Görres entend la liberté spirituelle.

Ainsi, l'emprise de Schelling, pour fondamentale qu'elle soit, nous paraît moins entière dans les Aphorismes sur l'art qu'on ne l'affirme traditionnellement. La divergence initiale plus ou moins latente entre Görres et Schelling sur les rapports esprit-nature débouche, dans un développement

---

(12) Voir les développements sur le dualisme des sexes et sur l'art.
(13) Voir GGS II_1, 117 et plus haut p. 336-337.

qui déborde du cadre de l'essai, sur l'amorce d'une conception qui fait de l'esprit l'antagoniste de la nature, conception qui prendra toute son ampleur à l'époque de Heidelberg et dominera la philosophie de Görres.

CHAPITRE III

GESETZE DES LEBENS
et
APHORISMEN ÜBER DIE ORGANONOMIE

Ces deux écrits médicaux, parus à un an d'intervalle, traitent du même sujet et demandent à être étudiés conjointement.

1.- Gesetze des Lebens.

Le titre complet des deux articles publiés par le "Docteur Görres de Coblence" (1) dans les Allgemeine Medizinische Annalen des Jahres 1802 indique clairement leur inspiration et leur objet. Ils s'intitulent Prinzipien einer neuen Begründung der Gesetze des Lebens durch Dualismus und Polarität.

Görres applique ici à l'interprétation des phénomènes physiologiques la conception schellingienne de la polarité et du dualisme comme forces motrices de la nature. Il veut, grâce à la philosophie de la nature, fixer les principes d'un nouveau fondement des lois de la vie que le brownisme et sa théorie de l'excitation avait cherché à établir. Görres, qui s'adresse ici au public averti des revues médicales et désire se faire un nom parmi les physiologues, n'ignore rien des vives controverses auxquelles la doctrine de Brown donne lieu en Allemagne. C'est pourquoi il précise dans le préambule de son premier article le but qu'il poursuit. Il s'agit pour l'auteur, écrit-il, de mettre fin au conflit qui sévit entre "les deux

(1) Görres qui s'adresse ici à des médecins a été, semble-t-il, pris lui-même pour un docteur en médecine par la direction de la revue.

partis opposés de la médecine (2). Fidèle à l'idéal conciliateur des Aphorismes sur l'art, Görres exprime l'ambition de pouvoir être le médiateur entre les partisans de Brown, esprits spéculatifs qui partent d'une théorie générale pour expliquer les phénomènes, et les esprits empiriques qui se fondent sur l'expérience. Jusque là, constate-t-il, ces deux attitudes ont mené à la division et à l'incompréhension mutuelle. Pour les esprits spéculatifs, les efforts déployés par les empiristes resteront toujours insuffisants et ne permettront jamais qu'une explication fragmentaire du monde; pour les empiristes, l'unité de la raison visant à une explication globale est "un tyran" auquel ils répugnent à asservir la multiplicité des phénomènes. Tandis que les premiers se lancent témérairement à travers les océans et s'abandonnent aux éléments, les autres font craintivement du cabotage et n'osent pas quitter des yeux la montagne de l'expérience (3). Pour Görres, cette opposition peut et doit trouver une solution dans un troisième système qui tient sa matière de l'expérience et sa forme de la raison : "N'y a-t-il pas un ... troisième système de la nature quasiment mathématique qui se place entre les deux systèmes spéculatif et empirique, qui s'ouvre d'un côté à l'infinie multiplicité et reçoive de l'autre de la raison l'unité dans laquelle il dissout cette multiplicité comme dans un solvant, système dans lequel par conséquent les deux sphères s'interpénètrent?"(4). Görres veut donc présenter une théorie (Lehre) qui concilie la science (Wissenschaft) et le savoir expérimental (Kunde), et qui doit pouvoir aussi bien s'abstraire de l'expérience que

(2) Cf. GGS II_1, 21. Le 12 juillet 1802, Görres écrit à J.Cl.Lassaulx : "In den medizinischen Annalen von Altenburg, Aprilheft, habe ich mein medizinisches System von einer Seite entwickelt; zeige das doch einmal, was Gescheites von beiden Parteien in Würzburg ist, und höre ihr Urteil darüber. Ich weiß nicht, ob ich irre, aber gegen den Brownianism scheinen seine Gegner eine Reaktion zu bereiten, von der seine Verteidiger nichts ahnen" (cf. Ges. Br. II,1/2).
(3) Cf. GGS II_1, 21.
(4) Cf. GGS II_1, 22.

se déduire des idées de la raison (5).

Aussi l'auteur annonce-t-il une suite de trois articles : le premier intitulé Empirie, le second Theorie. Un troisième article, que Görres n'a pas écrit, devait montrer en quoi l'apport de l'auteur pouvait "combler les lacunes de toute connaissance unilatérale" (6) et donc ouvrir la voie à une fructueuse collaboration des écoles.

Empirie

L'article portant le titre Empirisme est un exposé physiologique dans lequel Görres veut, par la voie inductive, dégager de données expérimentales les principes de sa doctrine, c'est-à-dire fonder les lois de la vie à partir de la présentation et de l'interprétation d'un ensemble de phénomènes. Le physiologue se propose en fait d'établir, de préciser et de compléter dans un domaine particulier la thèse du Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie que Schelling, s'inspirant lui-même de Brown, avait formulée au sujet du rapport de l'irritabilité et de la sensibilité dans l'ensemble de la nature organique.

L'exposé de Görres s'appuie sur une description de l'organisme humain dont nous indiquerons tout d'abord les traits essentiels.
Trois"ordres" de complexité croissante constituent l'organisme : les "éléments" (artères, vaisseaux absorbants, muscles et nerfs), les différents organes, et les "groupes" ou "systèmes" d'organes (7). Pour ce qui est de ces derniers, Görres en distingue également trois. Le premier groupe ou

(5) Cf II_1, 22 : "sie (= die Lehre) muß aus der Wahrnehmung sich gleich leicht abstrahieren, wie aus der Idee deduzieren lassen, wer daher eine solche Lehre entwickeln will, muß sie uns zugleich als ein Edukt aus der Erfahrung und als ein Produkt der Vernunft darstellen".
(6) Ibidem.
(7) Cf. GGS II_1, 32. Dans cette perspective, Görres nomme l'organisme "eine dreifach zusammengesetzte Größe", mais aussi "ein vierfach komponiertes Ganze" (cf. GGS II_1, 285) dans la mesure où il représente la réunion des systèmes d'organes.

système est celui des "organes de digestion", enveloppés par le péritoine et formant "l'hémisphère interne" (estomac, foie, vésicule biliaire, pancréas, intestins); le sens du goût lui est adjoint. Le deuxième groupe est celui par lequel l'oxygène pénètre dans l'organisme et où la volonté anime les muscles moteurs : il comprend aussi bien le coeur que les poumons, tout "l'organe du mouvement" ainsi que les organes excréteurs et les organes génitaux. Lui sont adjoints le sens de l'odorat et la sensibilité générale. Cet ensemble compose "l'hémisphère externe" situé en dehors du péritoine. Au-dessus de ces deux systèmes "plane" un troisième système : le "soleil" (8) de l'organisme, constitué par le cerveau, la moelle épinière et les nerfs sensitifs et moteurs qui s'étendent dans les deux sphères. Ce troisième système "envoie ses fils de communication" au premier et au second (9).

Tout comme il distingue une double circulation dans l'organisme, la circulation sanguine et la "circulation spirituelle" - cette dernière mettant en jeu l'expérience et la volonté (10), Görres distingue deux catégories de stimuli ou "puissances" dont il étudie l'action sur l'organisme, les excitations physiques et chimiques provenant de la "nature extérieure" et les stimuli d'ordre psychologique et spirituel de la "nature intérieure", c'est-à-dire de l'âme (11).

Pour définir le "jeu de la vie" Görres va établir trois polarités qui correspondent aux trois ordres de l'organisme, puis étudier l'effet des stimuli positifs et négatifs, excitants ou déprimants, sur chacun des

(8) Cf. GGS II_1, 24.
(9) Cf. GGS II_1, 34.
(10) Cf.GGS II_1, 23 : "Die Arterien mit den einsaugenden Gefäßen bilden das System der Zirkulation des Blutes; jenen entspricht das Bewegungsorgan, diesen die Sinnorgane, beide zusammen bilden das System der geistigen Zirkulation für den Willen und die Erfahrung".
(11) Pour les termes "äußere Natur", "innere Natur", "Seele" (cf. par ex. GGS II_1, 26 et 27). En ce qui concerne les stimuli externes et internes, Görres emploie le mot puissance : "innere und äußere Potenzen" (cf. par ex. GGS II_1, 32). Mais le terme Potenz apparaît également dès le premier article dans l'acception de "sphère" de la nature extérieure ou intérieure (cf. GGS II_1, 24).

termes de ces antagonismes, ce qui lui permettra de formuler trois "lois de la vie", dont une loi organique générale. L'auteur définit ainsi la perspective de son étude : "C'est dans le rapport entre les artères et les vaisseaux absorbants, entre l'organe du mouvement et les organes des sens, entre l'hémisphère externe et l'hémisphère interne de l'organisme et entre les deux hémisphères et le soleil de celui-ci, le cerveau, que repose le jeu de la vie"(12).

Görres dégage tout d'abord par induction, en partant d'un ensemble d'observations et de résultats d'expériences, "l'opposition totale" entre les artères et les "vaisseaux absorbants" (ou veines) d'un organe en ce qui concerne l'effet sur eux tant de la nature extérieure que de la nature intérieure : "ce qui excite les uns déprimera les autres et vice versa"(13). A l'aide d'exemples concrets,le physiologue montre que cette "polarité" ou cet "antagonisme" qui existe entre les deux genres de vaisseaux sanguins (14) vaut autant en ce qui concerne l'action des stimuli physico-chimiques que celle des stimuli psychiques. Si l'oxygène et les "corps comburés" (15), puissances externes positives, exercent une action excitante sur le système artériel, activent la circulation sanguine et la sécrétion, les "corps combustibles", puissances externes négatives, exercent par contre sur le même système une action déprimante, affaiblissent la circulation sanguine et la sécrétion (16). L'action des mêmes stimuli sur le système veineux est

(12) Cf. GGS II_1, 24.
(13) Cf. GGS II_1, 26.
(14) Cette polarité est décrite ici au niveau de l'élément. Mais l'ensemble des artères et des veines forme pour Görres une "sphère", un "système" dont il distingue le pôle positif et le pôle négatif;le point d'indifférence y est représenté par les vaisseaux capillaires (cf. GGS II_1, 28) : "Die beiden Herzkammern sind also gleichsam die beiden Pole eines hufeisenförmigen Magneten, dessen Indifferenzpunkt in den Haargefäßen liegt, wo der Übergang des arteriellen in venöses Blut geschieht".
(15) Il s'agit de corps unis à l'oxygène, en particulier d'oxydes.
(16) Görres décrit par exemple, en se référant aux expériences de Humbold, l'action contraire de l'oxygène et d'une solution opiacée sur la fréquence des battements du coeur.

inverse : sur ce système l'oxygène et les corps comburés auront un effet déprimant, les corps combustibles un effet excitant (17). Considérant ensuite les stimuli internes, Görres met en parallèle les puissances positives et négatives dans la sphère de l'âme avec celles de la nature extérieure. A l'oxygène et aux corps comburés correspondent les passions exaltantes (joie, colère, pulsion sexuelle), aux corps combustibles les passions déprimantes (crainte, effroi, jalousie). Tout comme il y a antagonisme entre les "affects excitants"et les "affects déprimants", il y a antagonisme dans l'effet qu'ils exercent sur les artères et sur les veines. Les affects excitants renforcent l'activité artérielle, dépriment par contre les vaisseaux absorbants; les affects déprimants affaiblissent la force des artères, renforcent au contraire l'activité des veines (18).

Ainsi Görres établit-il à partir de données empiriques la première polarité qui caractérise l'organisme : "Il existe donc un antagonisme général entre les vaisseaux artériels et les vaisseaux absorbants en ce qui concerne la stimulation provenant de l'intérieur et de l'extérieur; tout comme il y a antagonisme dans les deux sphères entre des corps combustibles et l'oxygène, les affects déprimants et excitants" (19).

La seconde polarité de l'organisme est pour Görres le "pur antagonisme"

(17) Cf.GGS$_1$, 25 et 26: "Komburierte Körper oder Sauerstoff in die Eingeweide gebracht, bewirken dort Blähungen, entwickeln Gasarten, die von den minder wirksamen einsaugenden Gefäßen nicht weggesogen werden"; "Kombustible Körper, in den Magen gebracht, müssen daher die Absonderung der Galle vermehren, und die abgesonderte schärfer und kräftiger machen".
(18) Cf. GGS II$_1$, 26 et 27 : "Freude macht ein lebhaftes blühendes Gesicht, rötere Farbe, feurige glänzende Augen, der Puls geht schneller, die Wärme, die die Arterien nach allen Teilen bringen, verstärkt sich, die Absonderungen werden vermehrt". "Gram macht uns blaß , bleich, und welk, weil er die Arterien deprimiert, aber zugleich die Einsaugung durch die Venen verstärkt...".
(19) Cf. GGS II$_1$, 28.

qui existe entre "l'organe du mouvement "(Bewegungsorgan) et les organes des sens (20) :

"Ce qui excite le premier déprime les seconds et vice versa" (21). C'est donc à l'intérieur du "second système" organique que l'auteur établit cette seconde polarité (22). Les organes des sens sont pour lui comparables aux vaisseaux absorbants, car ils conduisent "dans un chyle" sensations et perceptions à l'âme. Expériences et observations servent ici à démontrer l'effet excitant de l'oxygène, des corps comburés et des passions exaltantes sur l'organe du mouvement, leur effet déprimant sur les organes des sens; puis les effets inverses des corps combustibles et des affects déprimants sur ces mêmes organes antagonistes. Görres multiplie les exemples qui mettent en évidence la moindre réceptivité de l'individu aux perceptions externes lorsqu'augmente l'activité du système musculaire : l'individu en colère trépigne, mais ne ressent pas la douleur physique, même vive; inversement, un sentiment de crainte paralyse l'homme, mais le rend sensible au moindre bruit.

Considérant l'effet des puissances internes et externes, positives et négatives, dans le cadre des deux polarités organiques étudiées, Görres peut établir d'une part le consensus entre les artères et l'organe du mouvement ainsi qu'entre les vaisseaux absorbants de l'organe du mouvement et les organes des sens, d'autre part un antagonisme entre les artères et

(20) En ce qui concerne ces organes, Görres parle soit d'un système soit de plusieurs systèmes (cf. GGS II_1, 28 et 31). Il décrit dans ce ou ces systèmes les rapports de polarité : le pôle positif actif est situé dans les "réseaux de muscles" où l'esprit pénètre directement et par lesquels il se manifeste à l'extérieur, le pôle négatif et passif est situé dans les réseaux nerveux par l'intermédiaire desquels la nature "rentre en contact immédiat avec l'esprit" (cf. GGS II_1, 31).

(21) Cf. GGS II_1, 31.

(22) Cf. GGS II_1, 28 : "Das zweite organische System ist das der Sinnorgane und des Bewegungsorgans". En ce qui concerne les organes des sens et l'organe du mouvement, le point d'indifférence "tombe dans le cerveau" (cf. GGS II_1, 55).

les organes des sens, ainsi qu'entre les vaisseaux absorbants et l'organe du mouvement dans la même partie du système (23).

L'auteur estime avoir ainsi présenté les phénomènes physiologiques qui permettent de saisir le processus vital. Il suffit de nommer énergie de l'activité interne "le vigoureux déroulement des mouvements artériels et des mouvements musculaires", réceptivité "la capacité absorbante des veines et la capacité des organes des sens d'enregistrer les perceptions" (24) pour aboutir, constate Görres, à la "thèse de Schelling - Brown" (25): "l'énergie de l'activité interne et la réceptivité sont les deux facteurs opposés de la vie, ce qui déprime l'un excitera l'autre et vice versa"(26). Le premier soin de Görres aura donc été de préciser ce que signifient dans le domaine de la physiologie les termes d'énergie de l'activité interne et de réceptivité. Görres ne se flatte pas seulement d'être parvenu à établir cette loi de la vie par la voie empirique, il a l'ambition d'en donner

(23) Cf. GGS II_1, 31.
(24) Ibidem.
(25) Dans les Aphorismen über die Organonomie comme dans les Gesetze des Lebens Görres énonce la thèse de Schelling - Brown après avoir démontré les deux polarités organiques : artères - veines et système moteur - organes des sens. La thèse elle-même et la version modifiée que Görres en donne ont le même libellé dans les deux écrits (cf. GGS II_1, 31/32 et 235/236).
(26) Cf. GGS II_1, 31 : "Energie der innern Tätigkeit und Rezeptivität sind die beiden entgegengesetzten Faktoren des Lebens, was den einen deprimiert, wird den andern exzitieren und so hinwiederum". Dans l'écrit de Schelling Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie, Görres a trouvé cette thèse ainsi formulée : "Es ist also durch allgemeine Induktion bewiesen, daß durch die ganze organische Natur, wie die Irritabilität steigt, die Sensibilität fällt, und wie die Sensibilität steigt, die Irritabilität fällt" (cf. SCHELLING, éd. Schröter II, 203).
Mais dans un commentaire, le philosophe lui-même définit l'irritabilité comme"die organische Tätigkeit selbst" et la sensibilité comme "die organische Rezeptivität",suggérant à Görres la formulation qu'il adopte. Schelling reconnaît sa dette envers Brown qui le premier, écrit-il, a eu l'intuition de "jenes wunderbare Verhältnis entgegengesetzter Faktoren, zwischen welchen das organische Leben gleichsam balanciert,ohne aus ihm je heraustreten zu dürfen" (cf. op. cit. 230-232).
Görres accentue le caractère brownien de la formulation en remplaçant les verbes "steigen" et "fallen" par "exzitieren" et "deprimieren".

une nouvelle version plus exacte et "modifiée" à la lumière de l'exposé qu'il vient de faire.

La formulation de Görres se veut plus exacte, car elle précise l'existence des deux facteurs opposés de la vie dans chaque partie de l'organisme; les modifications qu'elle apporte découlent de la distinction des puissances positives et négatives internes et externes : "L'énergie de l'activité interne et la réceptivité sont les deux facteurs opposés dans chaque partie de l'organisme, les puissances positives internes et externes élèvent dans la partie sur laquelle elles exercent une action immédiate l'énergie de l'activité, dépriment par contre la réceptivité; les puissances négatives internes et externes excitent en revanche la réceptivité dans le système sur lequel elles exercent une action immédiate, y dépriment par contre l'énergie de l'activité interne" (27). L'idée de vie apparaît une fois de plus inséparable de l'idée de combat : la vie surgit du combat de ces deux facteurs omniprésents dans l'organisme humain. L'auteur caractérise ceux-ci en identifiant la réceptivité à la "négativité" et au "facteur attractif" qui se trouvent dans l'organisme, l'énergie de l'activité interne à la "positivité" et au "facteur répulsif" contenus dans celui-ci. La réceptivité fait passer à l'intérieur ce qui est à l'extérieur, l'énergie de l'activité interne remplit le rôle inverse. Leur conflit définit le processus vital (28).

Comme il avait établi les deux premières polarités de l'organisme au niveau des éléments et des organes, Görres en établit une troisième au

(27) Cf. GGS II_1, 32.
(28) Cf. GGS II_1, 32 : "Eine Negativität, ein attraktiver Faktor ist mithin im Organismus; das ist Rezeptivität, die das Äußere verinnert, dadurch tritt das Äußere in ihn hinein; eine Positivität, ein abstoßender Faktor ist in ihm enthalten, das ist Energie der innern Tätigkeit, die das Innere veräußert, indem sie Bewegung und Sekretionen wirkt: aus dem Kampfe beider springt das Leben hervor". Nous trouvons dans les Aphorismes sur l'organonomie des formules analogues. Görres y met plus en valeur le fait que la vie est comme la matière le résultat du combat de la négativité et de la positivité; il préfère dans cette perspective opposer un "facteur expansif" au "facteur attractif" (cf. GGS II_1, 236).

niveau des systèmes d'organes qui constituent les deux hémisphères interne et externe : "il y a ..... complet antagonisme, en ce qui concerne l'action de la nature extérieure, entre les deux systèmes de l'hémisphère interne et externe. Ce qui excite l'un déprime l'autre et vice versa. La chaleur, l'oxygène et les corps comburés provoquent dans le système dans lequel ils pénètrent un renforcement de l'excitation, un affaiblissement de celle-ci dans le système opposé; le froid et les corps combustibles par contre provoquent là où ils exercent une action immédiate une diminution de l'excitation, une augmentation de celle-ci dans l'autre sphère" (29). L'organisme apparaît donc à Görres chargé de vie de la même manière qu'une plaque est chargée d'électricité, car la délimitation des deux hémisphères permet même de parler d'une surface interne et d'une surface externe du corps : "Si la vie positive accrue est l'énergie sur la surface interne, alors la vie négative accrue est la réceptivité sur la surface externe et vice versa : le revêtement sera ici le tissu nerveux, la charge pourra s'effectuer de l'intérieur vers l'extérieur ou de l'extérieur vers l'intérieur"(30). Mais la nature intérieure est également régie par la même loi d'opposition polaire entre les deux hémisphères : "ce qui venant de l'âme excite l'un des hémisphères, déprime l'autre au même moment" (31).

Cette loi d'antagonisme entre les deux hémisphères apparaît à Görres d'autant plus remarquable qu'elle permet à ses yeux d'aplanir une vieille querelle. Alors qu'on a longtemps voulu prouver que le froid et le chaud ont un effet soit excitant soit déprimant, elle explique pourquoi le froid et le chaud ont en réalité tous deux un effet à la fois excitant et déprimant selon l'hémisphère que l'on envisage. Le même phénomène vaut également

(29) Cf. GGS II_1, 38.
(30) Cf. GGS II_1, 38. En ce qui concerne les deux hémisphères, Görres localise le point d'indifférence dans les ganglions nerveux où ne domine ni + ni -, et où se rejoignent les nerfs des trois systèmes cérébral, pulmonaire et digestif (cf. GGS II_1, 38 et 55).
(31) Cf GGS II_1, 38.

pour tout affect qui provoque simultanément l'excitation d'un des ensembles de fonctions et la dépression de l'autre.

La dernière loi, que Görres illustre par de nombreux exemples où se mêlent les aspects physiologiques et psychologiques, est la loi de réaction organique. Lorsque cesse l'effet d'une incitation négative ou positive, l'effet inverse ne tarde pas à se manifester : la dépression est rapidement suivie d'une excitation et vice versa. Une main plongée dans l'eau froide devient rouge et chaude quand on l'en retire. Le chagrin provoque d'abord la pâleur et une diminution de toutes les sécrétions, puis une réaction sur les glandes lacrymales et des pleurs abondants. Cette loi de réaction vaut certes pour les divers organes, mais également pour les groupes d'organes ou systèmes et par conséquent pour les deux hémisphères du corps. Si une puissance interne ou externe a provoqué la positivité d'un hémisphère, la négativité de l'autre, la réaction va entraîner la permutation des pôles dans ces hémisphères. Ainsi Görres formule-t-il pour conclure la "loi organique générale" dans les termes suivants : "Lorsqu'une puissance interne ou externe accroît dans un hémisphère de l'organisme l'énergie de l'activité interne, dans l'autre la réceptivité, on assiste au moment de la réaction à l'augmentation de la réceptivité dans le premier, de l'énergie dans le second et vice versa"(32). Cette loi est, estime Görres, du plus haut intérêt pour le physiologue, car elle permet d'expliquer les maladies fébriles et en particulier la fièvre intermittente. Elle rend en effet compte de la "construction" de cette dernière, et de tous ses symptômes, par la permutation des pôles dans les deux hémisphères au moment des accès successifs. C'est

(32) Cf. GGS II_1, 41.

cette permutation qui provoque l'alternance des sensations de froid et de chaleur intenses (33).

Theorie

Le second article, intitulé Théorie, veut illustrer la possibilité de "produire" par les voies de la spéculation les mêmes lois de la vie que l'auteur vient d'induire empiriquement de données expérimentales (1). A la composition synthétique à partir du bas s'oppose ici la progression analytique qui part du haut.

Dans cette perspective, il s'agit pour Görres de montrer que l'on peut faire découler du dualisme originel qui est celui de l'Intelligence et de la Nature extérieure l'ensemble des polarités et antagonismes qui caractérisent fondamentalement l'organisme humain et la vie. Cette démarche spéculative amène donc l'auteur à présenter pour la première fois de manière systématique sa philosophie de la nature en partant d'un terme initial qui est l'unité première du grand Tout.

La naissance de l'univers est liée, comme l'indique brièvement Görres, à une division primordiale du Tout en lui-même. Cette division est ici placée fondamentalement, ce qui n'était pas encore le cas dans les Aphorismes sur l'art, sous le signe de la dualité des sexes (2), tandis que

(33) Cf. GGS II_1, 41 : "Im Frostanfall des Wechselfiebers zeigt sich in der äußern Hemisphäre -, in der innern +, im darauffolgenden Anfall der Hitze tritt hinwiederum das + nach außen hin, das - hingegen nach innen". Dans ses Aphorismen über die Organonomie, Görres présente à nouveau cette "construction" de la fièvre intermittente "qui peut être considérée comme le type de toutes les maladies fébriles" et propose comme thérapeutique l'emploi de stimuli de signe contraire pour rétablir les équilibres physiologiques (cf. GGS II_1, 326) : "Bringt man daher mit dem Eintritt der Kälte eine solche Quantität einer negativen Potenz z. B Opium in den Magen, die der fieberhaften Aktion im Zirkulationssystem das Gleichgewicht hält, dann wird diese Potenz als Gegenreiz gegen die krankhafte Aktion wirken".

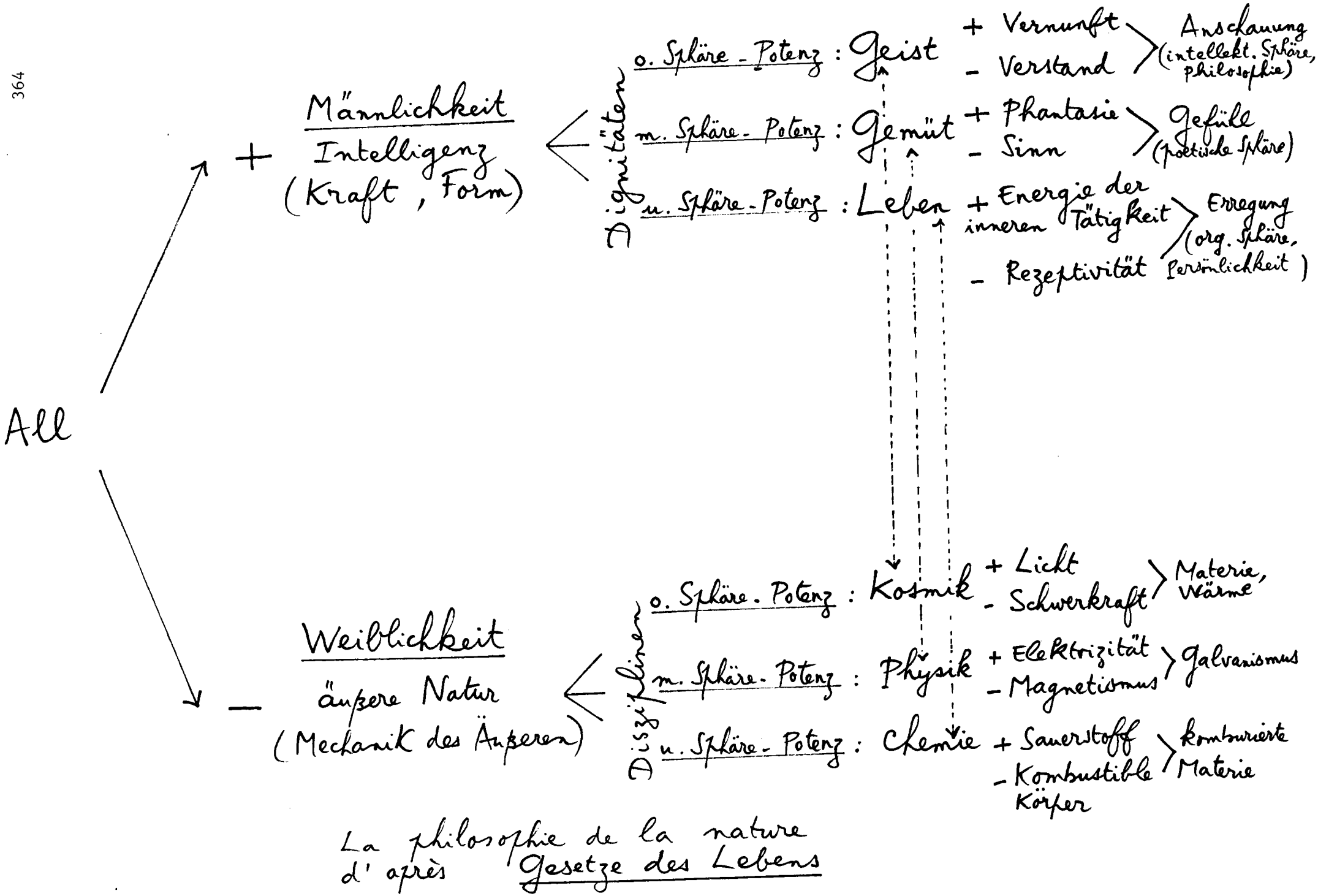
(1) Cf GGS II_1, 56.
(2) Cf GGS II_1, 45 : "zur Zweiheit des Geschlechts hat sich in sich selbst das All gespalten...".

les deux termes d'amour et d'Absolu, rapprochés l'un de l'autre, traduisent l'idéal d'unité auquel aspirent les éléments séparés, aspiration qui conditionne la survie de l'univers : "Ce qui s'est dissocié dans la lutte, afin que l'univers entre dans l'existence,doit aspirer à se fondre dans l'homogène,afin que l'univers se maintienne dans sa forme" (3).

Görres part d'une caractérisation de la masculinité et de la féminité conçus comme les deux principes du grand Tout. Cette définition fondamentale, dont les écrits ultérieurs nous offriront des formulations successives, associe les diverses perspectives déjà ouvertes par les Aphorismes sur l'art : l'opposition des sexes, l'idée de productivité et d'éductivité, de tension polaire, de forme et de matière (4). Görres réalise une superposition de plusieurs couples de termes, masculinité et féminité, intelligence et nature, force et potentialité, forme et matière, à partir de laquelle il évoque la genèse du monde. La totalité des phénomènes est présentée comme le résultat de l'interaction de l'intelligence et de la nature, un "produit-éduit", une chaîne organique sans fin de naissances dues à la rencontre du principe féminin et du principe masculin,

(3) Cf. GGS II_1, 45 : "... in Liebe soll das Getrennte sich wieder einen, und im Absoluten das Entzweite sich umarmen". Le terme schellingien apparaît ici pour la première fois, fort discrètement. Görres ne le souligne pas typographiquement comme il le fait dans ce passage pour les termes essentiels : Zweiheit des Geschlechts,All, Liebe. Le terme d'Absolu est à nouveau employé dans la définition de la féminité (cf. note 4) pour désigner l'unité originelle. Cette dernière est par contre évoquée au début du second livre de l'Organonomie à l'aide de l'idée d'hermaphrodite : "Nur im All sind Männlichkeit und Weiblichkeit in der Unendlichkeit ohne polarische Differenz gleichsam zum Hermaphroditen verflossen" (cf. GGS II_1, 257).

(4) Cf GGS II_1, 45 : "Die Männlichkeit im All ist das Intellektuelle, Fühlende, Lebendige, das ewig produzierend und formend um sich wirkt, in der die unendliche Form immerfort die Schranke sucht, immerfort dem Stoff entgegenstrahlt, der sie zur Begrenzung bringt, von deren Mitte aus die Urtätigkeit sich nach außen hin ergießt.
Die Weiblichkeit im All ist die äußere Natur, die in ihrem Schoße die zweite, die negative Unendlichkeit des Stoffes birgt, mit dem sie der formenden Tätigkeit immerfort entgegenkommt und ihren kalten, farblosen Strahl zum mannigfaltigen, warmen Farbenspiele bricht, sie,die immerfort gebärend,was sie von der Kraft empfangen hat, aus dem Absoluten in die Wirklichkeit eduziert".



La philosophie de la nature d'après Gesetze des Lebens

chaîne par laquelle "ce qui s'est séparé éternellement est éternellement en train de se réunir à nouveau dans l'infini comme les deux moitiés de l'hyperbole"(5). Les indications données par Görres permettent de représenter en un tableau (6) le système universel que le penseur développe à partir de l'idée de dualité sexuelle. Exprimée par l'opposition polaire + et -, la dualité caractérise non seulement la division primordiale du grand Tout, mais chacune des trois "puissances" (Potenzen) ou "sphères" (Sphären) dans lesquelles se manifestent l'intelligence d'une part, et la nature extérieure d'autre part. Ces six puissances ou sphères présentent donc la même polarité : dans chacune d'elles un facteur négatif est opposé à un facteur positif, un terme passif à un terme actif; dans chaque cas, Görres indique le résultat de leur interaction. Ainsi obtient-on pour la sphère supérieure de l'intelligence, c'est-à-dire celle de l'esprit, la triade suivante : facteur positif : raison (idées), facteur négatif : entendement (concepts), interaction : intuition.

Le tableau fait apparaître le parallélisme que Görres établit, grâce à la polarité, entre les sphères de l'esprit, de l'affectivité, de la vie (ou dignités) et les sphères du cosmique, du physique et du chimique (ou disciplines). Or, il s'agit d'une correspondance capitale : pour Görres en effet les trois sphères de l'intelligence qui composent "la personnalité humaine" (7) se réflètent dans les trois sphères de la nature extérieure. Ainsi dignités et disciplines apparaissent liées par l'intermédiaire de leurs facteurs positifs et de leurs facteurs négatifs. A la raison, à l'imagination, à l'énergie de l'activité interne correspondent la lumière, l'électricité et l'oxygène. A l'entendement, aux sens, à

(5) Cf GGS II_1, 45.
(6) Voir p. 364.
(7) Cf. GGS II_1, 46.

la réceptivité correspondent la gravitation, le magnétisme et les corps combustibles. Dans un passage très caractéristique par le jeu de ses formules inversées, le penseur fait ainsi se mirer l'intelligence dans la nature extérieure, qualifiée d'"intelligence négative", et la nature extérieure dans l'intelligence, qualifiée de"nature intérieure"(8).

Görres aboutit au terme de ces réflexions à une présentation générale de l'organisme. Ce dernier résulte de l'interaction immédiate et de la limitation réciproque de l'intelligence et de la nature : il tient sa forme de la première, sa matière de la seconde. "Tous les facteurs de la nature extérieure se retrouveront par conséquent dans l'organisme et y entreront en interaction avec les facteurs correspondants de l'intelligence" (9). En partant de cette idée générale, Görres esquisse une construction de l'organisme. Il détermine le "support" organique des trois facteurs positifs de l'intelligence : raison, imagination, force motrice; puis celui de ses trois facteurs négatifs : entendement, sens et excitabilité. Dans le premier cas, il ne pourra s'agir pour la région supérieure que d'un corps gazeux, expansible, d'une vapeur (Dunst) dont le siège sera le cerveau (10); dans le second que d'une "masse solide et combustible" qui correspond à la fois au

(8) Cf. GGS II_1, 47 : "Und so spiegelt sich in der äußern Natur die innere, jene ist selber die negative Intelligenz, sie denkt im Lichte, nimmt in der Schwerkraft wahr, schaut sich in der Wärme und der Materie an, empfindet im Magnetism, phantasiert in der Elektrizität, fühlt im Galvanism, sie wirkt im Sauerstoff energisch um sich her, zeigt Regsamkeit in dem kombustiblen Körper, und lebt in der Kombustion. Eben so leuchtet die Vernunft in der Idee, in der Assoziation des Verstandes tritt die Schwere hervor, während in der Anschauung sich die Materie spiegelt, so polarisiert das Schöne zum Ideale im Gemüte, in der Phantasie blitzt die Elektrizität, während bei den Muskelbewegungen der Sauerstoff sich tätig zeigt, auf die Rezeptivität die kombustiblen Stoffe wirken und im Leben die Kombustion wiederkehrt".

(9) Cf. GGS II_1, 47.

(10) Ibidem : "Die Vernunft wird daher in Lichte, die Phantasie in der Elektrizität, die Bewegungskraft im Sauerstoff ihre Grenze finden, alle drei werden also, da freies Licht und Elektrizität sich nirgendwo im Organism finden, an einem expansibeln, gasförmigen Stoffe sich vereinigen müssen, in dem sie durch innere Zersetzung sich entwickeln".

cerveau, à la moelle épinière et au système nerveux (11). C'est à l'aide de la notion de projection que Görres complète sa construction. Tout comme la raison se projette dans le système des muscles volontaires où la libre volonté provoque contractions et extensions, l'affectivité se projette dans le coeur et les artères, se manifeste dans le pouls; l'entendement se projette - pour lui-même et là où il passe dans la région de l'affectivité - dans les organes des sens qui enregistrent les perceptions et les transmettent au cerveau; le "sens" se projette - pour lui-même et là où il passe dans la région de la vie - dans les vaisseaux absorbants qui acheminent le chyle vers le coeur (12). Ainsi Görres retrouve-t-il au niveau de l'organisme la dualité qui caractérise l'âme. Il établit dans la même perspective la double réceptivité de l'organisme qui s'ouvre au monde extérieur par l'intermédiaire des nerfs sensoriels et des vaisseaux absorbants, ainsi que la double forme sous laquelle se manifestent en lui l'énergie de l'activité interne dans les mouvements des muscles volontaires et la pulsation artérielle.

La loi de la polarité conçue comme le rapport inverse qui existe entre la productivité d'un facteur positif et l'éductivité du facteur négatif correspondant (13), permet à Görres de formuler la thèse de l'antagonisme direct de la raison et de l'entendement, de l'imagination et de la sensibilité physique (14). Il suffit d'en faire découler l'antagonisme de leurs supports organiques - dans le premier cas l'antagonisme des muscles volontaires et des nerfs sensoriels, dans le second celui des artères et des vaisseaux absorbants - pour établir les deux premières lois de la vie. Lorsqu'une stimulation excite l'un des supports organiques, l'autre est déprimé et vice versa (15). La

(11) Cf. GGS II_1, 47.
(12) Pour ce développement, cf. GGS II_1, 48. Le singulier collectif "sens" désigne la sensibilité corporelle.
(13) Cf. GGS II_1, 49 : "im Verhältnis wie die Produktivität der Vernunft wächst, muß daher die Eduktivität des Verstands fallen; die Fähigkeit, Wahrnehmungen zu rezipieren, muß in dem Maße sinken, wie die Energie der Ideen wächst"..." die Rezeptivität für die Wahrnehmung muß in dem Verhältnis steigen, wie die Energie der Ideen fällt".
(14) Cf GGS II_1, 49 et 50.
(15) Cf GGS II_1, 50.

troisième loi de la vie concerne l'antagonisme du système pulmonaire et du système digestif qui est présenté comme correspondant dans la sphère inférieure de l'organisme à l'antagonisme qui existe dans la région supérieure de celui-ci entre "le muscle gazeux de l'âme" et la "masse solide du cerveau" (16). Tout comme il a montré l'antagonisme qui oppose les supports organiques de facteurs ayant des signes contraires, Görres note le consensus liant entre eux les organes qui "en tant que supports des diverses dignités servent une seule et même valeur radicale", positive ou négative (17).

Par le biais des notions schellingiennes et du vocabulaire brownien appliqués ici au domaine intellectuel, Görres réintroduit dans son développement certains aperçus de ses Aphorismes sur l'art. Dans la spéculation, écrit-il, "s'excite... l'énergie de l'activité intérieure dans l'esprit, c'est-à-dire la raison, mais dans la même mesure sa réceptivité, l'entendement, est déprimée. Mais quand la productivité de la raison diminue en énergie, lorsque le ressort intérieur agit plus faiblement, alors l'entendement s'ouvre à l'expérience et au savoir expérimental, la nature rentre alors profondément dans l'esprit passif, et il se trouve en état d'asthénie" (18). C'est la notion de "pure sthénie", de "santé" (19) qui, remplaçant le concept d'indifférence, exprime l'équilibre parfait que l'empirisme et la spéculation réalisent aux yeux de Görres dans la construction mathématique. C'est l'art idéal qui représente pour la deuxième puissance de la personnalité cet état de sthénie, tandis qu'à l'art productif correspond "l'hypersthénie", à l'art éductif "l'asthénie" de

(16) Cf. GGS II_1, 51.
(17) Ibidem : "es ist daher Konsensus zwischen dem gasförmigen Seelenmuskel, dem Bewegungsorgan und den Arterien des Lungensystems" ... " es ist daher Konsensus zwischen der festen Masse des Gehirns, den Sinnorganen und den einsaugenden Gefäßen des Lungensystems, des Bewegungsorgans und den Arterien des Verdauungssystems".
(18) Cf. GGS II_1, 51.

l'affectivité (20). Après une brève allusion à la prédominance de la positivité ou de la négativité, du caractère masculin ou féminin dans les différents arts, Görres revient avec la distinction entre les passions positives et négatives au thème proprement physiologique.

L'auteur présente sous un double aspect la quatrième loi de la vie (21). Si l'on considère les stimuli psychologiques, cette loi rend compte de l'effet inverse, excitant ou déprimant, des passions de l'un et de l'autre signe sur les deux hémisphères organiques interne et externe (22). La même opposition caractérise dans la sphère de l'esprit l'action de la volonté positive et de la volonté négative sur l'organe moteur et sur les sens. L'action de la nature extérieure sur la personnalité et sur l'organisme est présentée quant à elle selon le schéma analogue de la compression et de la dilatation, de la sthénie et de l'asthénie. A une pénétration énergique de la nature extérieure, la personnalité comme l'organisme réagissent par une augmentation de l'énergie et de l'activité internes, à la passivité de la nature extérieure par une baisse de ces dernières. Comme il avait décrit l'effet sur l'organisme des stimuli internes que sont les passions, Görres décrit l'effet positif et négatif des stimuli physico-chimiques sur les deux hémisphères (23). La quatrième loi de la vie établit donc sous le signe de la polarité la correspondance entre les puissances internes et les puissances externes : "les passions positives,

(20) Ibidem.
(21) Görres a curieusement omis de numéroter cette loi.
(22) Cf. GGS II_1, 53 : "Positive Leidenschaften setzen daher + in die Arterien des Gehirns, des Bewegungsorgans und des Lungensystems, mithin in die ganze äußere Hemisphäre, - hingegen in die Arterien des Verdauungssystems also der innern Hemisphäre;während Negative in diese +, in jene - setzen. Die einsaugenden Gefäße und die Nerven werden dafür dort -, hier hingegen + zeigen.
(23) Cf GGS II_1, 55 : "Licht, Wärme, Elektrizität, Galvanism, Sauerstoff und komburierte Stoffe setzen daher Positivität in die innere Hemisphäre des Körpers, wenn sie unmittelbar in dieselbe wirken, also mithin Negativität in die äußere. Phlogiston, Magnetism, kombustible Stoffe setzen hingegen Negativität in die innere Hemisphäre, in die sie unmittelbar einwirken; Positivität hingegen in äußere".

exaltantes ont par conséquent le même rapport avec les passions négatives, déprimantes que dans la nature extérieure les puissances positives, masculines avec les puissances négatives, féminines" (24). Le même antagonisme règne donc dans la sphère de l'esprit, de l'affectivité et de l'organisme.

Les deux dernières lois de la vie concernent elles aussi les puissances internes aussi bien qu'externes et distinguent dans chaque catégorie les puissances positives et négatives. Ces deux lois ont trait à la réaction organique qui suit la cessation de l'effet d'un stimulus. A l'état de dépression créé dans un sytème par un stimulus négatif va succéder une excitation, une "hypersthénie indirecte" (25). S'il s'agit au contraire de la cessation de l'effet d'un stimulus positif, l'excitation va décroître et la réceptivité augmenter dans une même proportion, créant une "asthénie indirecte" dans le système concerné (26). Les deux lois, valables pour les systèmes particuliers, le seront également pour les deux hémisphères opposés : "lorsqu'une puissance négative met la négativité dans la sphère interne, par conséquent la positivité dans la sphère externe, lors de la réaction - apparaîtra ici et + là et vice versa dans le cas d'incitations à effet positif" (27).

Ainsi Görres s'est-il appliqué dans son article théorique à établir par la voie de la seule spéculation les six lois de la vie qu'il avait, dans

(24) Cf. GGS II_1, 55.
(25) Cf. GGS II_1, 56.
(26) Ibidem.
(27) Ibidem.

son premier article, abstrait de données expérimentales (28). Sa démarche se veut ici purement déductive. C'est de la dualité primordiale de l'intelligence et de la nature extérieure que le penseur physiologue fait découler la polarité générale de l'organisme et de la vie.

Dans le troisième article annoncé, mais non publié, Görres voulait souligner l'originalité et la fécondité de ses vues en montrant

(28) On peut constater quelques divergences entre les deux articles en ce qui concerne l'ordre de présentation et le contenu des différentes lois. Le tableau de correspondance suivant les met en évidence :

Empirie GGS II_1, 21-43	Théorie 45-56
- 1ère polarité (artères - vaisseaux absorbants) p. 28	1ère loi : antagonisme nerfs sensoriels-muscles volontaires p. 50
- 2ème polarité (organe moteur - organes des sens) p. 31	2ème loi : antagonisme vaisseaux absorbants - artères p. 50
- 3ème polarité (les deux hémisphères) p. 38	3ème loi : antagonisme système pulmonaire - système digestif. p. 51
4. Loi d'antagonisme en ce qui concerne l'effet de la nature extérieure et intérieure sur les hémisphères. p. 38	(4ème) loi : action des puissances internes et externes sur les hémisphères. p. 53,55
5. Loi de réaction organique à l'action de puissances négatives externes et internes. p. 38	5ème loi : loi de réaction organique à l'action de puissances négatives. p. 56
6. Loi organique générale. p. 41	6ème loi : loi de réaction organique à l'action de puissances positives. p. 56

"le rapport de ses principes avec ceux adoptés jusque là" (29). C'est dans un autre écrit, les Aphorismes sur l'organonomie, que Görres devait reprendre et traiter plus à fond l'ensemble des questions abordées dans ses contributions aux Allgemeine medizinische Annalen.

(29) Cf. GGS II_1, 56.

2 . Aphorismen über die Organonomie.

Les Aphorismes sur l'organonomie, déjà projetés par Görres alors qu'il composait ses Aphorismes sur l'art (1),présentent une version développée des thèses dont les Gesetze des Lebens n'avaient fait qu'esquisser les lignes générales (2). La rédaction de l'Organonomie semble avoir été déjà assez avancée au moment où Görres a publié ses articles sur les lois de la vie; cependant la parution de l'ouvrage chez Lassaulx n'interviendra qu'un an plus tard, et la préface porte la date de mars 1803. Rappelons qu'un ralentissement se produit alors dans la production intellectuelle de Görres qui, de décembre 1802 à juillet 1803, a consacré, comme nous l'avons indiqué, une part de son activité au projet de création d'une industrie.

Aucune modification importante des points de vue de Görres ne distingue l'Organonomie des Gesetze des Lebens, mais il trouve dans cette nouvelle présentation de ses thèse l'occasion de préciser et de développer notablement les références expérimentales qui les étayent, et de prouver ainsi l'étendue de son information dans de multiples domaines, qu'il s'agisse de physiologie, de pathologie, du domaine psychosomatique, de chimie ou d'électricité.

L'Organonomie se divise en deux "livres" d'égale importance,qui ne reposent pas comme les deux articles des Gesetze sur la simple opposition

(1) Cf. GGS II_1, 64 : "Die Organomie, die,wenn meine Heiterkeit mich nicht verläßt, zur nächsten Ostermesse erscheinen soll, wird mehr ins Detail gehen, und die chemischen mit den transzendentalen Physiologen und die Brownianer mit ihren Gegnern zu versöhnen suchen".
(2) Cf. GGS II_1, 22 : "Die weitere Ausführung dessen, was ich hier nur in allgemeinen Umrissen entwerfen kann, wird in den Aphorismen über die Organomie sich finden, die in einigen Monaten die Presse verlassen... sollen".

empirisme - théorie et induction - déduction. La démarche de Görres, qui veut permettre un approfondissement progressif du sujet, est ici plus complexe et l'on note à la fois des similitudes et des contrastes entre les deux livres. Tous deux sont introduits par des considérations théoriques qui mènent à une construction de l'organisme humain et à la détermination des lois de la vie dans leurs aspects généraux et particuliers.

Le premier livre s'ouvre sur l'exposé des correspondances qui existent entre les trois puissances de la personnalité humaine et les trois puissances de la nature extérieure, entre le "système universel extérieur" et le "système de l'esprit". Görres développe ces points déjà présentés dans le second article des Annales et met en évidence, dans un constant jeu de miroir, le parallélisme des polarités et des triades (3). La description des systèmes organiques qui suit cette entrée en matière fait appel à nouveau aux deux notions de "support" (4) et de "projection" (5) pour caractériser les rapports entre les forces et facultés de la personnalité et leurs représentants et substrats matériels dans l'organisme. Görres rentre ici dans le détail physiologique, tout d'abord en ce qui concerne les trois supports organiques de la raison et de l'imagination, de l'entendement et des sens qu'il faut chercher respectivement dans le gaz expansible des cavités cérébrales, dans le

(3) La partie introductive du premier livre s'achève sur une récapitulation des trois couples de facteurs positifs et négatifs et des trois "idéaux" que Görres discerne dans la nature extérieure d'une part, et dans la nature intérieure de l'autre (cf. GGS II_1, 191/192). Dans le second livre, il présente ces données sous forme de tableaux (voir p. 376-377) assortis d'un commentaire approfondi. Un troisième schéma est consacré à l'organisme.
(4) Görres définit ici le terme : "Träger der verschiedenen Kräfte und Fähigkeiten in unserer Persönlichkeit heißen jene Materien und Organe, von denen aus die Wirkungen jener Kräfte in den Organismus sich verbreiten und in denen die Äußerungen dieser Fähigkeiten zusammenfließen".
(5) Cf. GGS II_1, 188.

tronc cérébral prolongé par la moelle épinière (6) et dans la substance grise (7). Görres précise les diverses manifestations de l'activité de la raison et de l'imagination en les localisant dans les différentes cavités cérébrales. Dans la quatrième cavité "la raison et l'imagination se montreront actives,tout particulièrement en projetant mouvements volontaires et passions dans l'organisme;dans les autres cavités de la moitié antérieure du cerveau, la raison se montrera active en produisant les oeuvres d'art"(8). C'est dans le cervelet,situé à proximité de la moelle épinière qu'il faut chercher le point de transition entre la vie animale et la vie spirituelle de l'homme (9). Si Görres avait déjà fait à ce propos une très rapide allusion aux enseignements apportés par la craniologie de Gall dans les Gesetze des Lebens (10), il rentre ici dans le détail et s'inspire largement de cette doctrine en ce qui concerne la localisation des supports de toutes les qualités qui constituent le caractère de l'individu (11), des diverses facultés de l'esprit et de l'affectivité (12).

(6) Cf. GGS II_1, 180 : "Der Markknoten mit seinen mannigfaltigen Verbreitungen, in seinen verschiedenen Gebilden, dem Balken, der Brücke, den Markkügelchen, den Pyramiden und Olivenkörpern, dem äußern Rückenmarke u.s.w. wird daher der Repräsentant des Verstandes im Organismus sein".
(7) Cf. GGS II_1, 180 : "Wie der Sinn gleichsam den Verstand umhüllt... so muß auf gleiche Weise der Träger des Sinnes den des Verstandes umhüllen... Diese Materie wird nun die graue Hirnsubstanz sein".
(8) Cf. GGS II_1, 190.
(9) Cf. GGS II_1, 190 : "Der Sinn da oben wird im kleinen Gehirn zur Empfindlichkeit, die Phantasie wirkt da in der Leidenschaft, in ihm ist daher gleichsam der Übergang des tierischen Menschen in den geistigen".
(10) Cf. GGS II_1, 48.
(11) Cf.GGS II_1, 190/191 : "Die Träger aller der Eigenschaften mithin, die das, was man den Charakter des Menschen nennt, bilden, liegen alle im Bezirk des kleinen Gehirns und des Übergangs von diesem in das große".
(12) Cf. GGS II_1, 191 : "Eben so zeigt die Ansicht von Galls Schädel, daß alle Träger der verschiedenen Fakultäten des Geistes und des Gemütes, insofern sie sich geistig durch Anschauungen und Gefühle äußern, in der vordern Hälfte des Schädels im großen Gehirn liegen".

SCHEMA N° 1

ÄUSSERE NATUR

Männlichkeit		Weiblichkeit
Erste Potenz	Kosmische Sphäre	Erste Potenz
Licht	Wärme	Schwere
Rotes - Violettes		Größte spezifische - Kleinste
Zweite Potenz	Physische Sphäre	Zweite Potenz
Elektrizität	Galvanismus	Magnetismus
Positive - Negative		Positiver - Negativer
Dritte Potenz	Chemische Sphäre	Dritte Potenz
Komburierender Stoff	Komburierter Stoff	Kombustibler Stoff
Sauerstoff - Stickstoff		Kohlenstoff - Wasserstoff

SCHEMA N° 2

SCHEMA DER INTELLIGENZ

Männlichkeit		Weiblichkeit
Erste Potenz	Sphäre des Geistes	Erste Potenz
Vernunft Positivät - Negativität	Anschauung	Verstand Positivät - Negativität
Zweite Potenz	Sphäre des Gemüts	Zweite Potenz
Phantasie Positivät - Negativität	Gefühl	Sinn Positivät - Negativität
Dritte Potenz	Sphäre des Organismus	Dritte Potenz
Irritabilität Positivität - Negativität	Leben	Erregbarkeit Positivität - Negativität

Le deuxième livre des Aphorismes sur l'organonomie part comme le premier de réflexions générales; mais le point de départ est ici la nature extérieure considérée dans ses éléments physiques et chimiques simples dont Görres construit "l'échelle" détaillée (voir schéma n° 1) selon les principes de l'opposition sexuelle et de la polarité universelle. A cette première échelle qui lui permet de situer au point d'interaction des facteurs les sphères cosmique, physique et chimique, l'auteur en fait correspondre une seconde consacrée à l'intelligence (voir schéma n° 2) et sur laquelle il place les sphères de l'esprit, de l'affectivité et de l'organisme. Görres pousse l'application de la loi de polarité plus loin qu'il ne l'avait fait jusque là. Les deux schémas indiquent pour chacun des facteurs masculins et féminins l'opposition de "positivités" et de "négativités". Dans son commentaire du schéma de l'intelligence, Görres donne le détail de leurs projections dans l'organisme. Ce n'est qu'après un examen circonstancié des divers systèmes organiques que Görres complètera cet ensemble par un schéma de la vie organique qui situe les sphères végétale, animale et humaine (voir p.381, schéma n° 3). Le deuxième livre des Aphorismes sur l'organonomie veut donc approfondir les résultats apportés par le premier, en se plaçant successivement au niveau des éléments simples, puis des totalités organiques (13).

Görres a réparti son exposé des lois de la vie sur les deux livres de l'Organonomie. Le premier livre énonce les deux premières

(13) Cf. GGS II_1, 284 : "Wie wir im zunächst Vorhergehenden eine Stufe tiefer als im ersten Buche stiegen, um das Einfache zu erreichen, so müssen wir jetzt auch einen höhern Standpunkt als den dortigen wählen, um die verschiednen Verbindungen jener einfachen Teile zu organischen Ganzen zu ergreifen, und die davon abhängenden Erscheinungen zu ordnen und miteinander zu verbinden".

polarités et les deux premières lois pour aboutir à la double présentation de la thèse de Schelling-Brown. Adoptant une démarche différente de celle du premier article des Annales, Görres pose ici tout d'abord les antagonismes (vaisseaux absorbants - artères; organes des sens - organe du mouvement), puis définit les puissances positives et négatives, internes et externes et formule les lois avant de les vérifier à l'aide de données expérimentales. La première loi de la vie, que l'auteur nomme "loi générale", concerne l'action excitante ou déprimante des stimuli physico-chimiques et psychiques sur la secrétion et l'absorption dans les organes (14). La seconde loi concerne l'action excitante ou déprimante des mêmes puissances négatives et positives sur l'excitabilité et l'énergie des organes des sens et de l'organe moteur (15). On peut remarquer que Görres adopte dans le second livre une démarche inverse et conclut une série d'exposés physiologiques ou psychologiques par l'énoncé de la loi correspondante. C'est essentiellement le second livre qui contient les aspects nouveaux par rapport aux Annales. La description détaillée des différents systèmes organiques aboutit ici en effet à la définition de "lois locales" précisant dans chaque cas consensus et antagonismes (16). Trois de ces lois concernent le système cérébral, quatre le système digestif, quatre enfin le système pulmonaire comprenant

(14) Cf. GGS II_1, 193.
(15) Cf. GGS II_1, 227.
(16) Ces lois locales définissent soit les consensus et les antagonismes existant entre les parties d'un même système (ainsi par exemple l'antagonisme entre le facteur positif et le facteur négatif du système digestif, (cf. GGS II_1, 300), soit les consensus et les antagonismes existant entre certaines parties d'un système et celles d'un autre système (la troisième loi locale pour le système cérébral établit qu'il y a "antagonisme entre la masse solide du cerveau et les organes des sens d'une part, et la vapeur dans ses cavités cérébrales et tout le système musculaire volontaire d'autre part" (cf. GGS II_1, 294/295).

le coeur. Toutes ces lois locales sont enfin englobées par la "loi suprême de la vie" (17) qui montre le consensus organique déterminant sous le signe de la positivité l'hémisphère externe et masculin, sous le signe de la négativité l'hémisphère interne et féminin, et qui établit l'antagonisme des deux hémisphères. Görres formule avec plus de netteté que dans les Annales l'importante correction que l'antagonisme de l'hémisphère interne et de l'hémisphère externe l'amène à apporter à la thèse de l'école brownienne en ce qui concerne l'asthénie et l'hypersthénie : "Il n'y a donc jamais seulement asthénie ou hypersthénie directes règnant dans l'organisme tout entier, elles sont toujours présentes ensemble, toutes les deux réunies à l'état d'indifférence dans les ganglions" (18).

Ainsi Görres peut-il à la suite de son étude physiologique détaillée présenter une "construction de l'organisme" qui opère une division sexuelle de sa totalité : "Sa totalité s'est pour nous divisée en deux sexes, à l'un est subordonné le cerveau, l'organe de la vision et de l'odorat et le facteur positif dans l'organe de la sensibilité générale et dans la moelle épinière, puis les muscles positifs des mouvements volontaires, le ventricule gauche du coeur, toutes les artères positives qu'innerve le nerf sympathique, les vaisseaux efférents des poumons, la membrane muqueuse de ceux-ci et les organes urinaires et génitaux comme également tout le reste du facteur positif, utérus, urètre, vagin, vessie etc... dans ces organes; la sphère de l'autre est limitée au cervelet, à l'ouïe et à l'organe du goût, au facteur négatif dans l'organe de la

(17) Cf. GGS II_1, 311.
(18) Cf. GGS II_1, 323/324. Görres ne reconnaît de bien-fondé à la thèse brownienne que sur le plan de l'atome et de la monade : "Der Satz der brownischen Schule, die Erregbarkeit ist eins und unzerteilt durch den ganzen Organism, sie wird durch seine ganze Totalität gesteigert oder deprimiert, hat nur für eine organische Atomistik Geltung, nur in der Monas ist reine, durchgängige Asthenie oder Hypersthenie".

SCHEMA N° 3

Schema des Organisms.

Positivität.	Sphäre	Negativität.
Vernunft.	der Anschauung, der Willkühr und des Gefühls.	Verstand.
Wille.		Urtheilskraft.
Expansibler Dunst.	Mensch.	Markigte und mittlere Substanz.
+ Im großen Gehirn. — Im kleinen Gehirn.		+ Im großen Gehirn. — Im kleinen Gehirn.
Expansibler Dunst.		Graue Substanz.
Phantasie.		Sinn.
*		*
Freie Muskelkraft.	Sphäre der willkührlichen Bewegung.	Sensibilität.
Willkührliches Bewegungsorgan.	Projektion der Willkühr.	Rückenmark und Sinnnerven.
+ Augenmuskeln. — Zwergmuskel.	Vollkommneres Thier.	+ Sehorgan. — Organ des Gemeingefühls
*		*
Unwillkührliche Muskelkraft.	Sphäre der Erregung, der Leidenschaft und des Kunsttriebs.	Erregbarkeit.
Unwillkührliches Muskelsystem.		Totalität der Ganglien.
+ Arterien. — Darmcanal.	Insekten, Mollusken.	+ Aeußere mit dem sympathischen Nerven. — Cöliacische mit dem Stimmeingeweidenerven.
*		*
Contractilität.	Sphäre der Assimilation.	Absorptionsfähigkeit.
Zellgewebe.	Passive Energie, blinde Nöthigung.	Einsaugendes Gefäß.
+ Gebärmutter. Hodenhaut. Harnröhre. — Knochen.	Pflanzenthiere.	+ Vene und lymphatisches Gefäß. — Pfortader und Milchgefäß.
	Vegetation.	
	Oberhaut, Nägel, Haare.	

sensibilité générale et dans la moelle épinière, aux muscles volontaires négatifs, le diaphragme par ex., au ventricule droit, à toutes les artères négatives qu'innerve le nerf vague, aux vaisseaux afférents des poumons, à la trachée artère, la gorge, l'estomac et le canal intestinal, enfin aux reins, testicules et trompes et aux muscles externes de ces organes. Dans les indifférences, la masculinité et la féminité se compénètrent en elles-mêmes et dans un continuel engendrement se produisent assimilation, sécrétion, excitation, mouvement, sentiment et intuition" (19).

Le schéma général de l'ensemble de la vie organique, dans lequel Görres intègre sa construction de l'organisme humain, est lui aussi structuré tout entier selon l'opposition polaire positivité-négativité. Une première dichotomie oppose dans les colonnes de gauche et de droite d'une construction à quatre étages : raison et entendement, force musculaire volontaire et sensibilité, force musculaire involontaire et excitabilité, contractilité et capacité d'absorption. A chaque étage, les supports organiques dans lesquels se projettent facultés et forces sont eux-mêmes opposés selon leur caractère positif et négatif (20). Au milieu du schéma, Görres situe

(19) Cf. GGS II_1, 311/312.
(20) Voir schéma n° 3, p. 381. Pour chacun des facteurs masculin et féminin de chaque puissance Görres distingue deux pôles, l'un positif, l'autre négatif, que l'on retrouve dans les projections de ces facteurs dans l'organisme : ainsi "la positivité dans la raison" se projette-t-elle dans les muscles moteurs purement volontaires (les muscles des yeux représentant la positivité maximale), la "négativité dans la raison" par contre dans les muscles qui obéissent à la fois à la volonté et à une influence externe, particulièrement les muscles de la poitrine stimulés par l'oxygène (la négativité maximale étant représentée par le muscle du diaphragme). De même "la positivité dans l'imagination" se projettera dans les muscles qui en état d'équilibre organique n'obéissent qu'au seul affect : "à cette catégorie appartiennent les artères qu'innerve le sympathique"; la "négativité dans l'imagination" se manifestera dans les muscles qui obéissent à l'imagination, mais sont en outre directement dépendants da la nature extérieure : "à cette catégorie appartiennent le canal intestinal et l'estomac pour lesquels la substance alimentaire est le facteur excitant" (cf. GGS II_1, 269).

à chacun des quatre niveaux les quatre sphères qui constituent la hiérarchie de la vie organique : la sphère de"l'homme spirituel", celle de l'animalité supérieure, celle des insectes et des mollusques, celle enfin des zoophites. C'est l'activité décroissante des trois systèmes cérébraux supérieur, moyen et inférieur qui marque le passage de la suprême liberté, qui règne au niveau de l'homme, à l'énergie passive et à l'aveugle contrainte caractérisant la sphère la plus basse des animaux - plantes, qui confine au domaine de la végétation. Ce schéma général de la vie organique, légèrement retouché, fournira à Görres, comme nous le verrons, l'une des composantes du grand tableau synoptique qui accompagne son Exposition d'un système sexuel d'ontologie.

3. La préface de l'Organonomie.

Tout comme les deux livres de l'Organonomie développent les thèses succintement énoncées dans les Lois de la vie, la préface de l'ouvrage fait écho à un point déjà soulevé par Görres dans la courte introduction aux articles des Annales et lui donne plus d'ampleur. Sur un ton tour à tour solennel ou polémique, l'auteur définit à nouveau ses convictions et ses ambitions d'homme de pensée et d'homme de science. Mais il enrichit son propos de vues nouvelles qui font l'intérêt de cette préface dans laquelle il faut voir en réalité une conclusion et un prolongement de l'écrit.

Abordant des domaines qu'il n'évoque guère dans le corps de l'ouvrage, Görres présente tout d'abord une classification des grands systèmes philosophiques et de quelques écoles artistiques, en leur

appliquant les principes de dualité et de polarité omniprésents dans sa réflexion. Il distingue ainsi une philosophie masculine et une philosophie féminine, correspondant à l'opposition raison - entendement et représentées par deux écoles. L'école transcendantale se situe du côté masculin, l'école de la philosophie de l'entendement du côté féminin.

Pour chacune de ces écoles, Görres constitue une triade de courants philosophiques qui répondent aux pôles positif et négatif, ainsi qu'au point d'indifférence. Pour l'école transcendantale qui aspire à l'unité et à l'absolu, il nomme l'idéalisme de Fichte, le réalisme fondé sur la nécessité naturelle et l'idéalisme absolu de Schelling (1). Quant à "l'école de la philosophie de l'entendement", ses pôles sont d'une part le sensualisme et l'empirisme de Locke et de Condillac, d'autre part le rationalisme de Leibniz illustré par la théorie des monades et auquel s'apparente l'idéalisme de Berkeley. Au point d'indifférence se situe le criticisme kantien : "pour lui le monde des choses en soi s'oppose au monde des formes" (2). Cette présentation des courants philosophiques, auxquels sont associées quelques grandes écoles artistiques ou figures de l'art, permet à Görres de faire un éloge vibrant de Fichte et de Schelling. Michel-Ange-Fichte est célébré comme le philosophe inspiré "auquel pour la seconde fois après Moïse l'Eternel s'est révélé", comme celui qui a

(1) Cf. GGS II_1, 169 : Le pôle positif est représenté par l'idéalisme fichtéen; le réalisme, qui fait tout surgir "du sein de la substance infinie" et proclame avec Spinoza la "divinité" de la nature, représente le pôle négatif; l'idéalisme de Schelling le point d'indifférence. A cette triade philosophique Görres fait correspondre sur le plan de la nature chimique l'oxygène, l'azote et l'atmosphère.
(2) Locke et Condillac se situent au pôle négatif (hydrogène), Leibniz et Berkeley au pôle positif (carbone), le criticisme au point d'indifférence (représenté dans la nature par le fer). Dans le contexte de cette philosophie féminine, Görres situe, en ce qui concerne l'art pictural, l'école flamande au niveau du matérialisme et du sensualisme, l'école vénitienne au niveau de l'idéalisme de Berkeley (cf. GGS II_1, 170).

su libérer la raison de l'oppression du monde objectif, et aux yeux duquel le "terrestre apparaît seulement comme le reflet du céleste (3). Le dernier prophète en date est Raphaël-Schelling qui "dans un génial enthousiasme ... a parlé de l'Absolu dans lequel l'idéel et le réel se pénètrent, dans lequel l'être et le savoir se fondent en un ..."(4).

Cet éloge souligne assez l'admiration que l'auteur porte à ces penseurs et notamment l'importance que revêt à ses yeux la notion schellingienne de l'Absolu, paradoxalement moins présente dans l'Organonomie que dans les Gesetze des Lebens (5). Ceci n'empêche cependant pas Görres de proclamer à nouveau solennellement qu'il n'entend accepter l'hégémonie d'aucune école. Ni la beauté, ni la vérité, écrit-il, ne sauraient être la propriété d'un seul homme (6). La vérité est un infini organique qui n'appartient qu'à l'humanité entière, à tous les âges, à toutes les générations. Aussi Görres condamne-t-il "l'usurpation par laquelle l'individu isolé s'érige en empereur de la science" (7). Cette attitude orgueilleuse et intolérante "menace le monde intellectuel, qu'elle aspire à libérer de la domination du monde objectif, du despotisme plus pesant encore d'une subjectivité individuelle" (8).

(4) Cf. GGS II_1, 169.
(5) Schelling a réédité les Ideen au début de 1803 (la préface à la deuxième édition est du 31 décembre 1802). Alors que la Naturphilosophie avait fait jusque là abstraction de l'idée d'Absolu, Schelling en traite longuement dans le Zusatz zur Einleitung qui est selon toute probabilité à l'origine du dithyrambe de la préface à l'Organonomie.
(6) Cf. GGS II, 170. Répondant à Novalis qui dans Blütenstaub avait désigné Goethe comme "der wahre Statthalter des poetischen Geistes auf Erden" (cf. Athenäum, éd. Rowohlts Klassiker I, 74), Görres écrit : "Ist's mit der Wahrheit anderst als mit der Schönheit, wohnt sie in eines Menschen Werk allein, wer wagt es ihren Statthalter auf Erden sich zu nennen ?".
(7) Cf. GGS II_1, 171.
(8) Ibidem. Görres dit dans une lettre à Aretin (3 février 1805) que le caractère de Schelling l'a toujours rebuté.

S'il désapprouve d'un côté le mépris que les génies vouent à ce qui n'évolue pas dans leurs hauteurs éthérées, Görres rejette d'un autre côté les tendances de l'école matérialiste, l'empirisme étroit qui est affligé d'une totale cécité pour tout ce qui n'est pas réalité tangible et méconnaît les révélations les plus admirables du génie. L'idéal auquel aspirait déjà l'auteur des Aphorismes sur l'art ne saurait se trouver là où règnent les contrastes tranchés. Tout en rendant hommage aux "héros" de l'art et de la science qui sont le fleuron de l'humanité, Görres refuse tout "droit féodal dans l'empire des esprits" (9)."Les républiques d'infusoires sont aussi chères à la nature que les princes qui cinglent dans l'éther" (10). Le progrès de la science est pour lui lié à une double condition : il exige l'indépendance des esprits et leur coopération organique. Comme il l'avait déjà déclaré à propos des Gesetze des Lebens, Görres se propose donc par ses Aphorismes sur l'organonomie de réconcilier physiologues empiristes et physiologues transcendantaux. Bien qu'il ne dissimule pas l'importance qu'il accorde à la spéculation schellingienne, Görres veut souligner avec force son originalité propre. L'idéal auquel il vise ne peut être atteint que si le "pur dynamisme" de la spéculation et le "pur atomisme" de l'empirisme se limitent réciproquement (11).

---

(9) Cf. GGS II_1, 172.
(10) Ibidem.
(11) Cf. GGS II_1, 248.

4. Görres physiologue.

Les Lois de la vie et les Aphorismes sur l'organonomie nous ont montré Görres se mouvant dans le sillage de la philosophie de la nature. L'influence de la pensée schellingienne est patente en ce qui concerne les principes de dualisme et de polarité sur lesquels reposent ces écrits; elle se manifeste non moins clairement dans la réexposition de la thèse de Schelling-Brown. Görres nous est pourtant apparu convaincu de son indépendance intellectuelle et de l'originalité de son travail, qu'il entreprend en réalité dans une sorte de joute consciente avec Schelling. Görres veut appliquer les grandes idées de la Naturphilosophie au domaine physiologique dans lequel il possède des compétences particulières,et devancer Schelling qui avait projeté d'écrire une physiologie mais n'avait pas réalisé son dessein (1).

L'originalité du travail de Görres réside essentiellement dans la conception et la construction de la totalité de l'organisme humain selon le principe de la dualité des sexes, et ce jusque dans le détail des différents systèmes organiques. Avec ses Gesetze des Lebens et son Organonomie, Görres prend rang parmi les tout premiers savants qui vont transposer au domaine physiologique et médical les vues schellingiennes. Outre la nouveauté de cette application spécifique, il faut souligner que que la construction de Görres, fondée sur l'opposition et les correspondances de la personnalité et de la nature extérieure, diffère radicalement

---

(1) Cf. SCHELLING, éd. Schröter I, 419.

de la Stufenfolge de Schelling (2).

Plusieurs comptes rendus circonstanciés, publiés de 1803 à 1805 dans diverses revues, relèvent l'apport original des Aphorismes sur l'organonomie par rapport à Brown et à Schelling (3). Ainsi le critique de la Literatur - Zeitung de Würzburg écrit-il : "On ne peut conserver de l'école brownienne que le seul vocable d'excitabilité; Schelling a donné sa déduction sur le plan général, sur le plan individuel c'est l'auteur qui le premier en a apporté une déduction correcte" (4).
Un autre article loue la manière claire dont Görres utilise le langage de la philosophie de la nature, son égale familiarité avec la spéculation et avec l'empirisme, "la nouveauté et les fraîches couleurs" que l'ouvrage offre aux lecteurs, "le point de vue libre et serein... qui ne les délivre pas moins du brownisme que de la sombre toile d'araignée qui s'est tendue depuis quelque temps autour des plus nobles fleurs de la

---

(2) Il convient de noter que dans les trois "sphères" de la nature extérieure qu'il distingue, Görres distribue les grands phénomènes physiques et chimiques d'une manière très différente de celle de Schelling dans sa "Stufenfolge", et que cette distribution correspond à sa propre conception tripartite de la personnalité. On comparera au schéma n° 1 de Görres le schéma général proposé par Schelling dans son Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie (cf. SCHELLING, éd. Schröter II, 9) :

Allgemeines Schema dieser Stufenfolge :

Organische	Allgemeine	Anorganische Natur
Bildungstrieb,	Licht,	Chemischer Prozeß,
Irritabilität,	Elektrizität,	Elektrischer Prozeß,
Sensibilität,	Ursache des Magnetismus ?	Magnetismus ?

On remarquera que Görres regroupe en "äußere Natur" ce que Schelling distingue en "allgemeine" et "anorganische Natur" et que la nature organique apparaît chez Schelling sans qu'interviennent les notions d'intelligence et de personnalité.

(3) De larges extraits de ces articles figurent dans GGS II_1, 384-395.

(4) Cf. GGS II_1, 395.

magnifique philosophie de la nature de Schelling"(5).

Les Lois de la vie et les Aphorismes sur l'organonomie sont deux écrits très caractéristiques du mode de pensée et d'écriture de Görres, mode qui n'avait pas laissé de frapper déjà les lecteurs contemporains. A partir de l'idée de correspondance entre la nature extérieure et la personnalité humaine, Görres développe un style analogique où les parallélismes révèlent l'unité fondamentale de l'esprit et de la nature : "Ce qui par conséquent dans notre personnalité est la raison, est dans la nature extérieure le soleil, ce qui est là-bas l'idée est ici la lumière : dans la lumière le soleil pense, dans l'idée la raison luit et projette sur ce qui l'entoure ses rayons et ses scintillements" (6).

Ces correspondances que Görres établit systématiquement, avec un étonnant talent combinatoire dans la pensée comme dans l'expression, ne sont pas pour lui une simple manière imagée et poétique de s'exprimer (7). Elles traduisent dans son esprit une réalité profonde et inspirent, en liaison avec les notions de support et de projection, les nombreuses hypothèses que l'auteur formule sans se soucier d'en apporter les preuves,

(5) Cf. GGS II_1, 393/394.
(6) Cf. GGS II_1, 175.
(7) Les comptes rendus contemporains relèvent le caractère "poétique" de l'oeuvre et l'apprécient diversement. Le critique de la Medizinisch-chirurgische Zeitung (1804) estime : "Deutlichkeit, über deren Mangel man so häufig bei den neuern Philosophen klagt, angenehme, fast anziehende Sprache, die sich beinahe der eines Dichters nähert, verbunden mit der größten Präzision sind dem Hrn. Verf. durchgehends eigen". Celui de la Literatur - Zeitung (II, 1803) se montre plus réticent : "Vielleicht möchte es (= das Werk) von jeder andern Ansicht, ja selbst als Gedicht betrachtet, große Vorzüge haben, nur kommen ihm diese nicht zu, sofern es ein physikalisches Lehrbuch sein soll" (cf. GGS II_1, 384 et 395).

comme l'ont déjà relevé les critiques contemporains (8).

Ainsi Görres, se fondant sur ses tableaux de correspondances, développe-t-il sans le secours de la physiologie empirique sa théorie de la vapeur cérébrale. Du fait de leur propre caractère expansif, la lumière et l'électricité, qui sont les supports de la raison et de l'imagination ne pourront s'allier qu'à un gaz qui les libèrera dans un processus de désagrégation interne provoqué par l'âme (9). Görres n'hésite pas à préciser quelles sont les modifications chimiques résultant de l'effet des facteurs positifs et négatifs dans la raison, l'imagination, les sens et l'entendement : "la positivité dans la raison et l'imagination portera la vapeur expansible à la négativité, c'est-à-dire fera dominer à la puissance inférieure l'azote, la négativité par contre la rendra plus positive, c'est-à-dire plus riche en oxygène. Et ainsi la positivité dans les sens et l'entendement sera marquée par une prédominance de l'hydrogène, la négativité par du carbone dans les diverses configurations de la partie solide. Comme la chaleur se développe dans l'interaction de la lumière et de la matière pesante, ainsi les fonctions psychiques s'engendreront-elles dans l'interaction de la vapeur expansible et de la masse solide du cerveau, avec un - ou un + dominant, selon que le facteur actif ou passif prend le dessus dans les

(8) Cf. GGS II_1, 384 et 395 : "Es ist daher nicht zu wundern, da noch sehr viele Hypothesen mit unterlaufen, und manches ohne die nötigen Beweise bloß hingeworfen ist"; "Man kann zwar die eingeschalteten Hypothesen nicht als falsch verwerfen, aber wir sind bei dem Mangel an Beweisen nicht berechtigt, sie als Wahrheiten auszugeben".
(9) Cf. GGS II_1, 293 : "Der Dunst in den Höhlen des Gehirns ist ein gasförmiger Muskel, in dem die Seele denkt und phantasiert und Bewegung wirkt, wenn sie nach einer, zweien oder dreien Dimensionen Zersetzung in ihn bringt...".

diverses sécrétions" (10). La même présence dominante d'azote ou d'oxygène, variant suivant l'action de la chaleur et de la lumière, est invoquée par Görres pour rendre compte des caractéristiques antithétiques de la race noire et de la race blanche, de la végétation tropicale et de la végétation nordique (11).

L'ambition de Görres est, en construisant les phénomènes "par la forme et la matière, la force et l'atome", d'engager l'organonomie dans la voie idéale que Newton et Laplace ont ouverte à la "mécanique du ciel" : "Ce n'est que lorsque tous les phénomènes de la nature organique ont été construits mécaniquement et que le jeu des forces avec la matière, jeu qui se produit inconsciemment dans l'organisme, se répète à nouveau devant la conscience, que l'esprit a atteint son but et que la connaissance s'est elle-même animée en un tout organique" (12). Pour Görres, la vie est donc représentable en une courbe, "comme la course de la comète autour du soleil" (13). Bien que l'auteur des Aphorismes considère qu'une telle construction des lois de la vie soit encore à l'heure présente une entreprise d'une folle hardiesse, il ne résiste pas à l'envie de traduire en formules algébriques et en constructions géométriques le rapport des facteurs de la vie, de l'énergie de l'activité interne et de la réceptivité, et sa variation au cours de l'existence humaine, ainsi que la spécificité de la vie masculine et de la vie féminine.

---

(10) Cf. GGS II_1, 272.
(11) Cf. GGS II_1, 225/226.
(12) Pour ce développement cf. GGS II_1, 249/250.
(13) Cf. GGS II_1, 251.

A travers ses ouvrages physiologiques comme à travers ses Aphorismes sur l'art, Görres apparaît donc, malgré ses protestations de fidélité à l'expérience, comme un esprit avant tout spéculatif et systématique, désireux de situer l'ensemble des phénomènes de la vie humaine dans une vue globale de l'univers. La clé de son système est l'opposition des sexes et la différence polaire qu'il applique ici essentiellement à la construction de la nature organique de l'homme dans ses diverses composantes. Mais déjà quelques passages ébauchent, dans la même perspective, un parallèle entre l'ordre humain et l'ordre cosmique (14), laissant ainsi présager les développements futurs de la pensée de Görres.

(14) Cf. GGS II_1, 322 : "In Schlaf und Wachen kreist die Persönlichkeit um ihre Mitte, in Nacht und Tag die Erde um die ihrige; in den verschiedenen Jahreszeiten wird der Planet durch seine Phasen laufen, wie das Leben in den Menschenaltern durch die seinigen".

CHAPITRE IV

EXPOSITION D'UN SYSTEME SEXUEL D'ONTOLOGIE

Nous avons retracé l'histoire de cet écrit de circonstance que Görres a rédigé en français à l'intention de l'Institut national. Après l'avoir redécouvert, R. Stein en a assuré la publication dans la deuxième partie du second volume des Gesammelte Schriften qui regroupe notamment les écrits de caractère scientifique parus en 1804 et 1805.

Il convient cependant d'étudier le Système sexuel d'ontologie dans un plus large contexte : celui de l'ensemble des publications de l'écrivain depuis les années 1801-1802, en tenant en outre compte d'ouvrages publiés plus tard, mais dont nous savons qu'ils sont en gestation dès 1803. L'intérêt du Système sexuel d'ontologie réside en effet dans son caractère d'écrit de transition. Si l'auteur s'y appuie sur ses ouvrages antérieurs, les Aphorismes sur l'art et l'Organonomie, il annonce également des thèmes nouveaux que nous retrouverons mûris et développés dans les grands écrits de 1805, Glauben und Wissen et Exposition der Physiologie.

Le seul fait que le Système sexuel d'ontologie ait pu légitimement être présenté d'abord comme ouvrage philosophique, puis comme ouvrage scientifique indique clairement son caractère pluridisciplinaire. L'ambition de l'auteur, homme de pensée et homme de science, est de présenter sous une forme synthétique et rigoureusement structurée un système universel qui embrasse les trois formes de l'être : la nature idéelle, la nature réelle et la nature organique.

Si Görres avait déjà eu recours, aussi bien dans ses Aphorismes sur l'art que dans le deuxième livre de l'Organonomie à des schémas ou tableaux synoptiques qui résument pour l'essentiel les résultats de ses exposés, il va pousser ici ce procédé à un point extrême.

Au premier abord en effet, le texte du Système sexuel d'ontologie, long d'une trentaine de pages, n'apparaît que comme le commentaire explicatif d'un tableau synoptique géant qui, dans l'édition originale, n'a pas moins d'un mètre de hauteur sur 50 centimètres de largeur. Ce tableau comporte 43 cases organiquement disposées dont le contenu finement imprimé présente un condensé de l'ensemble du système de Görres. Partant de l'ABSOLU qui le domine en énormes caractères, le schéma descend jusqu'aux confins du monde végétal, la dernière ligne étant consacrée à l'organisme végétatif (cheveux, ongles, épiderme).

Le commentaire de Görres est en réalité indispensable au lecteur qui ne pourrait sinon que se perdre dans le labyrinthe de cet impressionnant tableau. Dans le texte explicatif, l'écrivain commence par exposer les grands principes de son système et, ce faisant, éclaire la structure même de son schéma : "En prenant pour base l'idée de l'absolu réunie à celle du dualisme des sexes, le problème se réduira à suivre un système sexuel pour le grand Tout, en tant qu'il entre dans la sphère de nos connaissances" (1). Si l'on compare cette perspective générale aux idées exposées par Görres dans ses ouvrages antérieurs, on ne relève qu'une seule différence notable : L'idée de l'ABSOLU forme ici le point de départ du texte comme du schéma. L'Organonomie, qui reposait déjà entièrement sur le dualisme des sexes, partait encore de la notion de grand Tout (Weltall) et recourait pour évoquer le stade de l'unité première à l'idée d'indifférence hermaphrodite. Görres adopte ici ouvertement le vocabulaire schellingien et se réfère expressément, dans le texte comme sur le tableau, au système d'identité de Schelling dont l'Absolu est "l'idée fondamentale" : "L'absolu, le divin,

---

(1) Cf. GGS II_2, 203.

qui renferme les Archétypes intellectuels de toutes choses dans une perfection infinie, au-dessus de toute mutabilité, invariable, uniforme, indivisible et toujours semblable à lui-même, se partagea en deux natures, l'idéelle et la réelle, le domaine de la pensée et celui de l'être et créa tout de lui-même" (2).

La définition de ces deux natures comme "principe mâle" et "principe féminin" du grand Tout correspond à celle des écrits antérieurs. On notera cependant que dans la description qu'il donne des deux principes, Görres double les notions d'activité et de passivité, d'énergie et de substance, par les termes de "cognitif" et de "connu" (3), annonçant ainsi une perspective philosophique qui sera approfondie dans Glauben und Wissen. Görres souligne que son système se fonde non seulement sur une division primordiale, mais sur une série de dichotomies successives qui en marquent la progression. C'est en effet à l'intérieur de chacune des deux natures que l'on va retrouver l'opposition du principe masculin et du principe féminin : "La même opposition se remarquera donc dans les deux natures, et il se trouvera dans chacun (sic) un principe masculin énergique et un principe féminin passif. L'un et l'autre de ces deux principes se développeront par conséquent en nouveaux opposés, jusqu'à ce que la classification se confonde et finisse à l'élément" (4).

Le penseur expose alors sa conception de la nature organique : la séparation qui résulte de la division sexuelle de l'Absolu en lui-même "cesse par une réunion des deux natures dans la génération universelle et continue. Le produit de cette génération est une nature neutre, qui, comme une

---

(2) Ibidem.
(3) Cf. GGS II_2, 203 : "Le principe mâle du grand Tout est une énergie spontanée, pensante et cognitive ; par conséquent la nature idéelle même. Le principe féminin est la substance passive, limitée et connue, soumise à un changement continuel".
(4) Cf. GGS II_2, 204.

amphibie (sic), tient, de l'une la matière, et de l'autre la forme : c'est par conséquent la nature organique" (5). Si cette définition ne fait qu'exprimer la conception de l'organisme comme "Produktedukt", exposée par Görres dès 1802, une image nouvelle vient s'y superposer, celle d'une structure circulaire qui caractérise à la fois la nature organique et l'unité originelle dont le monde est issu : "Le Cercle de l'Eternel, qui s'est ouvert par la division des deux natures primordiales se referme par leur réunion dans la nature organique, et c'est ainsi que ce serpent circulaire, emblème de l'éternité, embrasse l'univers et le contient" (6). Nous trouvons ici dans une première formulation l'idée de cercle à laquelle Glauben und Wissen va donner une place importante.

Görres a donc fixé avec la "duplicité sexuelle", avec la "triplicité" résultant de l'union des principes opposés dans un troisième terme, avec enfin l'achèvement circulaire, les trois principes de son système qui doivent également déterminer la structure de son tableau synoptique. L'auteur s'est visiblement efforcé de faire coïncider la progression de son texte et celle de son tableau, afin de simplifier la tâche du lecteur. Mais il faut constater qu'il n'est que très partiellement parvenu à ce but : le texte lui donnait non seulement l'occasion de fournir de nombreuses précisions dont le schéma ne pouvait porter trace, mais plus encore de tisser un réseau de relations que celui-ci ne pouvait guère visualiser.

Görres a cependant mis en concordance les grandes subdivisions de l'exposé et du schéma. On peut dans les deux cas distinguer quatre niveaux,

---

(5) Cf. GGS II_2, 203.
(6) L'image du serpent de l'univers que l'on trouve dans la mythologie ainsi que dans la pensée antique a été souvent reprise par les théosophes et les mystiques de la Renaissance et de l'époque baroque ; elle réapparaît par intermittence chez Görres comme symbole de la nature éternelle.

S C H E M A n° 1

Subdivisions essentielles du tableau synoptique

A B S O L U

Nature idéelle — Nature réelle

Nature organique générale

(I) Intelligence + — Matière +

Génie — Soleil

I

Homme

II III

Animaux

Végétation

3 puissances de la Conscience

A - Conscience pure — Planète

Conscience empirique — (A) Organisme (cerveau)

B - Sensualité — B Organisme sensuel ou animal

C - Vie — C Organisme vital

Végétation — Organisme végétatif

dont nous donnons ici le graphique [7].

Notre schéma simplifié révèle une faiblesse majeure du tableau synoptique, à laquelle Görres a essayé de remédier par son commentaire. Le tableau ne parvient pas à visualiser de manière satisfaisante la structure circulaire du système. La moitié gauche du tableau comprend la nature idéelle, la moitié droite la nature réelle ; elles aboutissent respectivement au bas du schéma à la végétation et à l'organisme végétatif. Le cercle ouvert ne se referme que si l'on relie ce double aboutissement du schéma au bas du cadre de la nature organique générale que Görres a placé tout en haut du tableau entre l'intelligence et la matière.

Aussi Görres commente-t-il au début et à la fin de son exposé le cadre consacré à la nature organique générale : une première fois dans le contexte du niveau I en suivant la présentation du schéma, puis à nouveau en conclusion, puisque l'organisme général de la nature "se formera comme neutre de l'action réciproque de l'idéel pris en totalité, et du réel pris également en totalité (planétaire)"[8], ce dont la place choisie pour le cadre en haut du tableau ne rend guère compte. Le texte va de même insister à plusieurs reprises sur le parallélisme entre la nature organique générale et l'organisme individuel [9], parallélisme que le schéma illustre d'autant moins

---

(7) Cf. schéma n° 1. Dans le commentaire Görres utilise, conformément au schéma, les lettres A, B, C pour désigner les grandes subdivisions : conscience-planète (cf. GGS II_2, 208-217), sensualité-organisme sensuel (p. 217-219), vie-organisme vital (p. 220-223). Mais il utilise malencontreusement les mêmes lettres à l'intérieur de certaines grandes subdivisions (p. 209 ss.; p. 223 ss.) en les rapportant à un cadre particulier. Un autre facteur de confusion est l'emploi peu rigoureux du mot puissance appliqué soit à un niveau, ainsi parle-t-il des trois puissances de la conscience : conscience intellectuelle, animale et vitale, soit à une sphère, c'est-à-dire à un cadre particulier (p. 207, 217, 220, 209).

(8) Cf. GGS II_2, 223.

(9) Cf. GGS II_2, 207 :"Ainsi que dans la nature organique générale, produite par l'union des deux premières natures, l'intelligence et la matière se confondent, l'esprit et l'élément se confondront dans l'organisme individuel, et les différents organes tiendront, de l'un la forme, et de l'autre la matière".

que l'organisme n'y figure pas, comme on s'y attendrait, au milieu, en tant que troisième terme d'union, mais dans la colonne de droite consacrée à la matière, ce que nous aurons à commenter. L'épilogue va, en ce qui le concerne, ouvrir une perspective que la disposition du schéma oblitère en comparant les trois sphères de l'espèce animale avec les trois sphères de l'organisme (10). C'est lui également qui éclaire la place particulière de l'homme dans l'organisme général de la nature ainsi que son rapport au reste de la nature organique : l'homme est le représentant de l'idéel et de l'absolu , "l'expression de l'éternel sur la terre, le reste de la nature organique est à son égard ce qu'est le système planétaire à l'égard du soleil"(11).

Le tableau synoptique dont nous venons de noter certaines insuffisances visualise par contre remarquablement le principe triadique dont nous savons l'importance dans le système philosophique de Görres depuis les Aphorismes sur l'art (voir schéma n°2, p. 400). Görres emploie ici les termes de trichotomie, de triplicité et même de trinité (12). Ces triplicités apparaissent à tous les niveaux, du côté de l'intelligence comme du côté de la matière, et se répondent d'un côté à l'autre. Leur correspondance est mise en évidence par le tableau synoptique à l'aide des chiffres romains I, II, III. L'autre élément important est la disposition triangulaire systématique de toutes ces triplicités, où l'un des termes est conçu comme la "synthèse" des deux autres (13). En ce qui concerne les régions du soleil, de la cons-

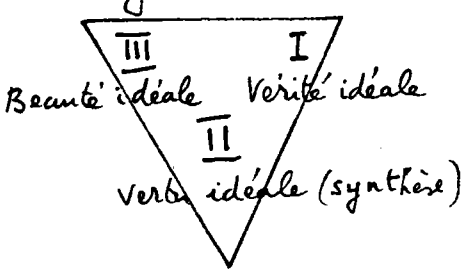
(10) Cf. GGS II_2, 223 : "A l'homme succède immédiatement l'espèce animale, qui se divise parallèlement avec l'organisme en trois sphères" (animaux à sang chaud et à sang froid, insectes et vers, mollusques).
(11) Cf. GGS II_2, 223.
(12) Cf. GGS II_2, 205, 206, 207.
(13) Cf. schéma n° 2. Görres reprend, en en donnant une formulation nouvelle, les idées fondamentales déjà exposées dans l'Organonomie : la matière est issue du conflit des "forces expansives" et des "forces attractives" de la nature réelle, la pensée du conflit de "l'énergie productive" et de "l'énergie éductive" (cf. II_2, 204/205). Mais il applique ce point de vue à de nouvelles triplicités : par ex. celle des trois sphères du génie et des trois sphères solaires correspondantes, en désignant toujours une sphère de synthèse née de l'union des deux autres.

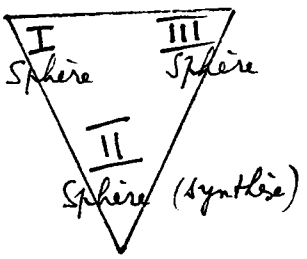
Structure triadique et sphères du tableau synoptique.

L'ABSOLU

Nature idéelle — Nature organique — Nature réelle

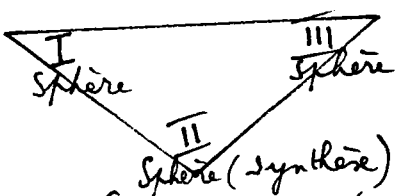
Génie + — I — Soleil +



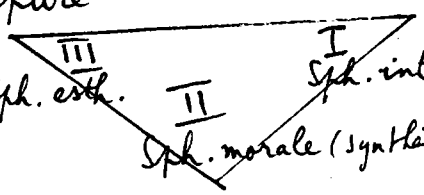


Planète −

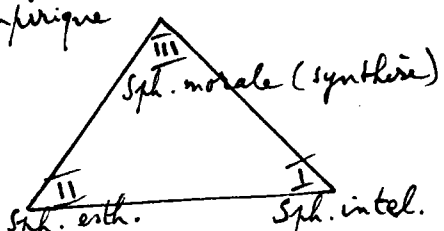
A - Conscience -



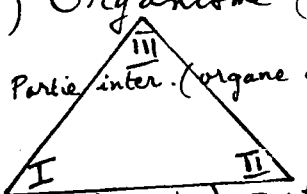
a) pure



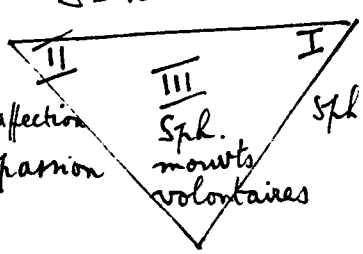
b) empirique



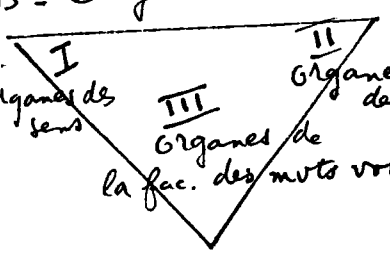
(A) Organisme (cerveau)



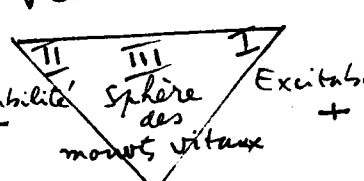
B - Sensualité



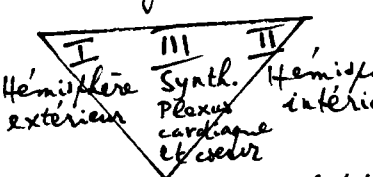
B - Organisme sentuel ou animal



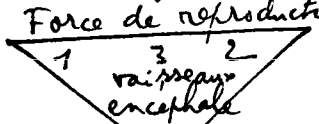
C - Vie



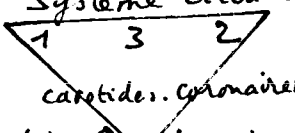
C - Organisme vital



Force de reproduction

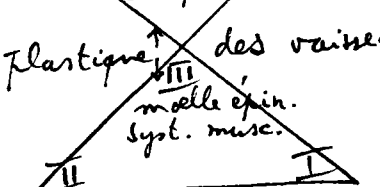


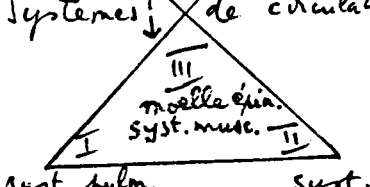
Système circulatoire



Force plastique ↑ des vaisseaux (±

Systèmes ↑↓ de circulation (artère veine





cience et de la planète, Görres qualifie de "sphères" les différents termes de ces triplicités. Ainsi les trois idéaux de l'intelligence masculine correspondent-ils aux trois sphères du soleil qui se forment parallèlement aux trois dimensions de l'espace ; ainsi les sphères de la conscience pure répondent-elles à celles de la planète. Ces correspondances qui caractérisent tout le système sont non seulement soulignées par le schéma, elles servent de fil directeur au commentaire qui, progressant en général de la gauche du schéma vers sa droite, met à tous les étages la nature idéelle en rapport avec la nature réelle.

Görres réintègre certes dans son grand tableau du Système sexuel d'ontologie les trois schémas de l'Organonomie concernant l'intelligence, la nature extérieure et l'organisme ; mais le lecteur peut noter d'importantes différences dans la présentation. Le schéma de l'Organonomie consacré à la nature extérieure concernait les sphères cosmique, physique et chimique ; la sphère de l'organisme et de la vie apparaissait dans le schéma de l'intelligence où elle occupait la place centrale comme sphère de synthèse au niveau de la 3ème puissance. Dans le tableau du Système sexuel d'ontologie le côté droit est consacré non pas seulement à la "nature extérieure", mais à la "nature réelle", c'est à dire qu'il comprend outre les sphères cosmique, physique et chimique la sphère de l'organisme qui est ici subsumée sous le terme de matière et le principe féminin. Mais il faut comprendre que Görres décrit aux niveaux (A), B et C de la droite du tableau - organisme (cerveau), organisme sensuel ou animal, organisme vital - les supports corporels, c'est-à-dire matériels, de la nature idéelle dans la sphère organique. Le côté gauche du tableau va présenter en termes de facultés intellectuelles, d'affections, de sensations et de forces les composantes idéelles correspondantes aux niveaux de la conscience, de la sensualité et de la

vie [14].

Si les trois schémas de l'Organonomie étaient structurés de la manière la plus simple, la sphère de synthèse occupant toujours la place centrale entre le terme positif et le terme négatif, la présentation des dichotomies et des synthèses dans le grand tableau du Système sexuel d'ontologie est plus difficile à saisir. Après la division primordiale de l'Absolu en nature idéelle (+) et nature réelle (-), nous ne trouvons plus qu'une seule autre dichotomie en ce qui concerne les deux termes fondamentaux "intelligence" et "matière". A l'intelligence masculine s'oppose dans la même colonne de gauche la conscience féminine avec ses trois puissances. Au soleil, principe masculin de la nature réelle, s'oppose la planète comme principe féminin placée sous lui dans la même colonne de droite. Les niveaux consacrés dans cette dernière à l'organisme sont, eux aussi, rattachés expressément par Görres à "l'énergie féminine" [15]. Les dichotomies sexuelles et leur conciliation dans un terme de synthèse apparaissent par contre de façon continue au niveau des triades dans l'ensemble du tableau ; la synthèse générale n'est visualisée que d'une manière insuffisante dans le cadre consacré à la nature organique [16].

Mais une nouveauté importante du Système sexuel d'ontologie par rapport à l'Organonomie est de présenter de nouvelles correspondances entre la triade de l'intelligence masculine et la triade solaire, entre les trois

(14) Görres établit ainsi une rigoureuse correspondance triadique entre les deux côtés du tableau. Au niveau C par exemple, la vie est à gauche caractérisée par ses composantes idéelles : excitabilité négative et positive, faculté des mouvements vitaux, force plastique des systèmes résultant de l'interaction de la négativité et de la positivité, de l'irritabilité et de la sensibilité. Le côté droit est réservé à l'organisme vital, c'est-à-dire à une description concrète des hémisphères externe et interne avec les différents systèmes organiques qui les composent.

(15) Cf. II_2, 207 : "L'énergie féminine, opposée à la masculine, est représentée dans la nature anorganique par la planète ; dans l'idéelle par la conscience et dans l'organique par l'organisme.

(16) Nous avons sur le schéma n° 2 visualisé au centre par des traits verticaux les trois niveaux du cadre "nature organique générale" en les situant dans l'ensemble du tableau synoptique.

sphères de la conscience pure et les trois sphères planétaires. A l'opposition raison-entendement (Vernunft-Verstand) se substitue ici l'opposition intelligence-conscience, le premier terme caractérisant la région du génie et les trois sphères de la beauté, de la vérité et de la vertu idéales. Görres développera ces thèmes dans son écrit Glauben und Wissen : nous y trouverons une semblable distinction de "l'intelligence pure" et de "l'intelligence limitée", la première correspondant au niveau solaire, la seconde, en tant que "conscience finie", au niveau planétaire (17). Le thème du génie que le Système sexuel d'ontologie évoque brièvement (18) prendra dans Foi et Science toute son importance.

Une originalité du Système sexuel d'ontologie est de distinguer en ce qui concerne la conscience deux régions et trois puissances. Les deux régions sont celles de la conscience pure et de la conscience empirique qui constituent la première puissance de la conscience ; les deux autres puissances sont celles de la conscience animale et de la conscience vitale. Dans chacune des deux régions de la conscience supérieure, qui caractérise l'homme, Görres discerne une sphère intellectuelle positive, une sphère esthétique négative et une sphère morale formant la synthèse ou le neutre des deux autres.

Le tableau synoptique fait se correspondre les sphères de la conscience pure et celles de la planète, en mettant notamment en évidence les analogies entre les lois universelles qui régissent les facultés intellectuelles et celles qui régissent la matière (19). En face de la conscience empirique et de ses trois sphères, Görres a placé le cerveau avec ses trois parties

(17) Cf. GGS III, 31 : "reine Intelligenz", "bedingte Intelligenz", "Sphäre des endlichen Bewußtseins". Dans le Système sexuel d'ontologie Görres nomme les trois facultés de l'intelligence masculine : raison théorique pure, imagination pure et raison pratique pure.

(18) Cf. II_2, 204 : "Quand l'émanation de cette énergie créatrice (=l'intelligence) se manifeste dans les sciences et les arts, on la désigne par le nom de Génie".

(19) Cf. GGS II_2, 213 : "nous y trouverons comme analogue de l'attractivité extérieure la force d'abstraction, qui lie entre eux les éléments de la conception, comme la première unit ceux de la matière" ... "la logique pure devient par conséquent le système de gravitation de la conscience".

(antérieure, postérieure et intermédiaire), faisant ainsi correspondre différentes facultés et leurs supports organiques.
Si le tableau situe à un même niveau et fait se correspondre conscience pure et planète, le lecteur constate cependant que Görres a affecté de la même lettre A les deux niveaux décalés l'un par rapport à l'autre de la conscience pure et du cerveau. Ainsi le penseur veut-il indiquer les rapports qu'entretient le système cérébral supérieur non seulement avec la conscience empirique mais avec la totalité de la conscience supérieure, ce dont nous trouvons confirmation dans le commentaire (20).

Sur un autre plan, Görres intègre à son tableau de l'Absolu des vues dont s'était déjà inspiré la préface de l'Organonomie : il situe à différents niveaux de son schéma les grands systèmes philosophiques, les diverses formes de science et genres d'art.
C'est, avec la notion d'Absolu, le système d'identité de Schelling qui domine l'ensemble de la construction. Dans la région du génie, Görres a placé Fichte et Spinoza. L'idéalisme transcendantal du premier, le réalisme transcendantal du second illustrent l'aspiration de l'intelligence masculine à la vérité idéale. Le criticisme de Kant, Platon et Pythagore, le spiritualisme de Berkeley et l'idéalisme de Descartes, la philosophie morale de Kant et de Leibniz sont situés au niveau de la conscience pure, Helvetius et Locke dans les sphères morale et intellectuelle de la conscience empirique, Condillac au niveau de la sensualité. La médiocrité des places attribuées aux systèmes philosophiques prisés en France n'est pas, estime Görres, sans avoir piqué au vif les métaphysiciens de l'Institut national, les "vieux censeurs de Kant". Dans son schéma, l'auteur avait,

(20) Cf. GGS II_2, 216 : "Le système cérébral représentera la conscience supérieure dans toutes ses fonctions. L'homme individuel y est en connexion avec l'intelligence générale ..." et GGS II_2, 207 : "Le système cérébral supérieur, le cerveau où s'exercent toutes ces fonctions sublimes dans lesquelles l'homme, en se dégageant de l'instinct, domine dans le monde empirique, représente la raison intellectuelle.

"par pure probité intellectuelle emmuré Locke et Condillac au sous-sol et, vers le haut, aussi loin que l'on pouvait voir, tronaient des Allemands et des Grecs. C'était vraiment contrariant" (21).

Les sciences apparaissent également à trois niveaux : la mathématique de l'infiniment grand et celle de l'infiniment petit au niveau de l'intelligence et de la vérité idéale, les sciences pures au niveau de la conscience pure, les sciences pratiques au niveau de la conscience empirique.

Quant aux arts, Görres distingue le niveau transcendantal et le niveau empirique ou technique ; tandis que dans le premier cas les diverses formes d'art ont l'idéalité comme principe commun, elles se règlent dans le second sur la réalité.

Au niveau transcendantal, Görres définit trois puissances selon le degré d'idéalité : "La plastique et la musique paraîtront transcendantales, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut dans la poésie de la première puissance, partout où elles exprimeront l'infini, l'idéal et le divin, comme dans les antiques qui représentent les dieux, et dans les hymnes sacrés, qui les célèbrent. La Dramatique tragique se placera sur la même ligne" (22). En ce qui concerne la deuxième puissance, les statues antiques des héros, où la nature humaine apparaît idéalisée, correspondent dans le domaine de la sculpture à la poésie sentimentale ; dans le domaine de la peinture, cette deuxième puissance est illustrée par les tableaux de l'école italienne, dans celui de la musique par le grand opéra. Les "portraits idéalisés" et les chants "qui idéalisent un sentiment déterminé par les tons" (23) caractérisent la troisième puissance. La sphère esthétique qui correspond à la conscience empirique englobe par contre la "poésie naïve" où s'exprime l'ingénuité du poète, la "poésie imitative", les "copies fidèles de la nature" que présente l'école flamande, les "constructions ci-

(21) Cf. GGS II_2, 171.
(22) Cf. GGS II_2, 214.
(23) Ibidem.

viles ordinaires", les danses et les divertissements musicaux vulgaires (24).

Si l'on considère l'évolution de la pensée de Görres, deux points nouveaux confèrent au Système sexuel d'ontologie un intérêt particulier. Bien qu'ils ne soient que rapidement évoqués dans cet écrit, ils font, néanmoins de celui-ci l'annonce des deux importants ouvrages de l'année 1805 : Glauben und Wissen et Exposition der Physiologie.

Le début de l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie contient en effet en germe un aspect majeur de Foi et Science : il révèle quelle place tient désormais dans la pensée de Görres la réflexion sur la mythologie, et en particulier sur la mythologie hindoue. L'idée de l'Absolu est en effet présentée par l'écrivain comme le point de rencontre des recherches philosophiques et des mythologies. Philosophes et poètes ont pour Görres "saisi" les mêmes idées, qu'il s'agisse précisément de celle de l'Absolu ou de celle d'une "duplicité sexuelle qui s'est répandue dans tout l'univers" ; seules les voies qu'ils ont suivies sont opposées, puisque ce qui est le point d'aboutissement des constructions spéculatives se manifeste à la mythologie par l'inspiration intérieure (25).
Pour la première fois Görres nomme dans son commentaire, l'Être des Êtres du mythe hindou, l'OUM, créateur de la Trimurti. Dans le tableau synoptique, "L'être des êtres et la Trimourti ou Trinité de la Mythologie des Indous" figure même comme premier trait d'union entre la nature idéelle et la nature réelle, juste au-dessus de la mention "Système d'identité de Schelling". C'est cependant l'Absolu, que le texte identifie expressément

(24) Cf. GGS II_2, 215.
(25) Cf. GGS II_2, 203. "Le point où se perdent toutes les recherches philosophiques et où naissent toutes les mythologies, c'est l'idée de l'ABSOLU. La philosophie cherche ce point dans l'organisation du grand Tout, et il se manifeste à la Mythologie par l'inspiration intérieure".

au divin, qui domine l'ensemble de l'édifice.

Dans ce contexte, le tableau révèle encore d'autres thèmes de réflexion qui trouveront plus tard leur épanouissement avec Glauben und Wissen. Dans la sphère de la beauté idéale nous trouvons en effet mentionnées comme expressions de la force éductive et de la force productive dans le domaine de l'imagination pure les deux formes de la mystique : la "mystique réelle" et la "mystique idéale", de même dans le domaine des mythologies, les "émanations et les incarnations de Dieu".

C'est par contre le commentaire et non le tableau synoptique qui évoque le thème par lequel le Système sexuel d'ontologie annonce l'Exposition de la physiologie. L'organisme y est en effet défini comme un "microcosme" dans lequel toutes les forces de la nature inorganique deviennent organiques : "C'est ainsi que dans l'esprit l'Absolu brille comme une lumière supérieure dans le feu de l'oeil ... L'absolu se prononce encore par la vie et la plénitude, qui respirent dans le Torse, et se cache enfin dans les mystères de la génération ... Toutes les facultés inférieures seront pour ainsi dire enveloppées par les différents organes, comme les modifications de la force plastique générale du système solaire se cachent dans les planètes" (26). C'est pour Görres "l'esprit vital" qui dans sa libre expansivité est le symbole de l'infini dans le microcosme. "La source et le dispensateur de cet esprit vital est la vapeur expansible de la cervelle qui transpire dans le centre du plexus choroïdien, et forme une atmosphère organique qui occupe l'intérieur du globe de la cervelle comme l'atmosphère extérieure enveloppe le globe de la terre" (27). Ces lignes, consacrées à l'esprit vital et à l'organe qui en est la source et le dispensateur, nous montrent Görres méditant déjà sur un problème auquel l'Ex-

(26) Cf. GGS II_2, 215/216.
(27) Cf. GGS II_2, 216.

position de la physiologie voudra apporter une nouvelle et véritable réponse (28).

(28) Le Système sexuel d'ontologie situe le centre de toute activité cérébrale dans la vapeur expansible du "ventricule septi medii" (fornix). La glande pinéale est rattachée, ainsi que les tubercules quadrijumeaux, à l'organisme sensuel ou animal dont elle est le "centre d'action".

CHAPITRE V

GLAUBEN UND WISSEN

I - La genèse de l'écrit, son caractère et sa structure.

Glauben und Wissen a paru au mois de mars 1805, chez l'éditeur munichois Scherer (1). La lenteur apportée par ce dernier à l'impression de l'ouvrage a fort contrarié Görres qui avait terminé la rédaction de Foi et Science dès le mois de septembre 1804 (2). C'est cette date que porte la page de préface, rédigée comme de coutume en dernier lieu par l'auteur.

Une lettre que Görres adresse au Baron von Aretin au mois de septembre 1804 nous montre l'écrivain inquiet de n'avoir encore aucune nouvelle du manuscrit de Glauben und Wissen qu'il avait expédié à Scherer en deux envois, après la mi-août, sans même prendre le temps d'en effectuer une copie (3). Dans cette même lettre, Görres prie Aretin d'intervenir personnellement auprès de l'éditeur afin de hâter l'impression de son livre. Son impatience, écrit-il, est motivée par la conviction que le moment propice à la publication est

---

(1) Le 12 août 1804, le Freiherr von Aretin, qui s'est entremis pour Görres, fait parvenir à celui-ci une offre de service de l'éditeur Scherer concernant Glauben und Wissen : "Ich schließe Ihnen hier, schätzbarster Freund, ein Schreiben von Dr. Scherer bei, worin er Sie bittet, ihm das angetragene Manuskript zu überlassen" (cf. Ges.Br. II,9). Le livre n'a paru cependant qu'au mois de mars 1805, c'est au début du mois d'avril que Görres en adresse des exemplaires à divers correspondants, dont Windischmann et Ch. de Villers (cf. les lettres du 5 et du 10 avril 1805, Ges.Br II,15 et WuB II, 79/80).

(2) Cf. la lettre à Windischmann du 5 avril 1805 (Ges.Br.II, 16): "Die letzte Hälfte ist gleichfalls schon seit beinahe drei Viertel Jahre fertig und nur durch den Verleger ist der Druck bisher verzögert worden".

(3) La lettre de Görres est datée du 12 octobre 1804. Mais cette date est erronée, car l'écrivain a joint à sa lettre un texte destiné à l'Aurora, texte que la revue a publié dans les numéros du 28 septembre et du 8 octobre 1804. On peut admettre avec G. Müller que la lettre a été écrite le 12 septembre (cf. GGS III, 489). Scherer était donc en possession de l'intégralité du manuscrit vers la mi-septembre. Dans sa lettre à de Villers du 15 novembre 1804, Görres écrit : "Ich erwarte sie (= die Schrift) alle Tage aus dem Druckorte" (cf. WuB II, 83).

arrivé et que tout retard ôterait à l'ouvrage son intérêt d'actualité (4).

La préface de Glauben und Wissen souligne en effet le caractère d'actualité de l'écrit et indique quelles sont les ambitions de l'auteur. En choisissant comme sujet les rapports de la foi et de la science, c'est-à-dire ceux de la religion et de la philosophie, Görres aborde le problème majeur dont débattent autour de lui les penseurs allemands les plus notoires : c'est avec ces "premiers esprits de la nation" qu'il entend se mesurer, fier de partager avec eux de communes aspirations (5). Görres nourrit donc l'espoir de se faire un nom parmi les philosophes en abordant dans une optique personnelle une question fort controversée. C'est avec assurance que le "professeur de physique à l'Ecole secondaire de Coblence" fait état des talents et des compétences qui justifient une telle entreprise de sa part. Il souligne vigoureusement son indépendance d'esprit, même à l'égard des grands penseurs qu'il admire, ainsi que l'originalité des résultats auxquels il est parvenu.

La correspondance de Görres fournit quelques précisions intéressantes sur les diverses phases de l'élaboration de Foi et Science . Dans sa lettre à Windischmann du 5 avril 1805, Görres note qu'il en a entrepris la rédaction immédiatement après la parution en 1803 de l'opuscule d'Eschenmayer Die Philosophie in ihrem Übergang zur Nichtphilosophie (6) et que la "première moitié" de son ouvrage était achevée avant que ne paraisse, en 1804, l'écrit de Schelling Religion und Philosophie (7). L'objet du petit

---

(4) Cf. GGS III, 489.

(5) Cf. GGS III, 4 : "Indem der Verfasser eintritt in die Schranken mit den ersten Geistern der Nation und gemeinschaftlich mit ihnen nach dem großen Ziele ringt,muß er seine Kühnheit rechtfertigen vor den Kampfherren ..." Görres pense ici à Fichte et Schelling, à Jacobi et Eschenmayer avec lesquels il va entamer un débat philosophique. Mais le jeune Hegel avait lui aussi publié anonymement en 1802 un essai intitulé Glauben und Wissen oder die Reflexionsphilosophie der Subjektivität et le philosophe de Heidelberg J.F. Fries fera paraître en 1805, postérieurement au livre de Görres, son ouvrage Wissen, Glaube und Ahndung.

(6) Cf. ESCHENMAYER, Die Philosophie in ihrem Übergang zur Nichtphilosophie, Erlangen 1803.

(7) Cf. Ges.Br. II,16 : "Früher als Schellings Schrift über Religion und Philosophie war die erste Hälfte schon vollendet, ich hatte sie unmittelbar nach der Erscheinung von Eschenmayers Schrift angefangen".

livre d'Eschenmayer était de déterminer - en opposition à Fichte et à Schelling - la frontière qui aux yeux de l'auteur sépare la spéculation philosophique et la foi. Quant à l'ouvrage de Schelling, il apportait précisément la réponse du philosophe aux thèses formulées par Eschenmayer.

L'indication chronologique de Görres mérite doublement de retenir l'attention. Elle fait apparaître d'une part que la controverse engagée par Eschenmayer a incité Görres à entrer lui-même en lice, pour exposer, face aux thèses en présence, sa propre position philosophique. Il en ressort d'autre part que l'écrivain, victime des lenteurs de son éditeur, revendique en ce qui concerne la première moitié de Glauben und Wissen un droit de priorité vis à vis de l'écrit de Schelling, et souligne ainsi à l'intention de son correspondant l'originalité des points de vue qui y sont exposés.

On ne saurait mieux cerner le caractère général de Science et Foi qu'en citant deux passages de la correspondance de Görres où celui-ci replace l'ouvrage dans le cours de son évolution spirituelle et en définit la tendance dominante. Dans la lettre déjà mentionnée du 12 septembre 1804, Görres confie à Aretin qu'il ne s'est séparé qu'à regret du manuscrit de Glauben und Wissen , car celui-ci, écrit-il, est le "résultat de ma vie entière jusqu'à ce jour et de tous mes efforts" (8). L'oeuvre, nourrie de l'ensemble des réflexions et des recherches menées par Görres depuis 1801, reflète en effet, comme nous le verrons, la continuité des aspirations essentielles du penseur. Cette continuité est particulièrement sensible dans la communauté d'esprit qui, au-delà de toutes les différences, rattache Science et Foi aux Aphorismes sur l'art. En 1801 déjà, Görres proclamait son désir de gagner ses contemporains à l'idée exaltante d'une "paix perpétuelle" dans le domaine intellectuel. C'est le même désir de conciliation qui l'anime encore dans Glauben und Wissen, comme il le confie à Windischmann dans la lettre du 5 avril 1805 : "L'oeuvre doit, tel un esprit conciliateur, s'interposer dans la polémique empoisonnée de l'époque" (9).

---

(8) Cf. GGS III, 489 : "Ich habe das Manuskript mit schwerem Herzen so weit weggegeben, es ist das Resultat meines ganzen bisherigen Lebens und aller meiner Anstrengungen".
(9) Cf. Ges.Br. II, 15 : "Als ein versöhnender Geist soll das Werk zwischen die vergiftete Polemik der Zeit treten".

Quant à la composition de Foi et Science, elle ne se révèle, tout comme celle des Aphorismes sur l'art, qu'à une étude attentive. Si l'on excepte un bref prélude de quelques pages, le corps même de l'écrit ne comporte aucune subdivision extérieure qui en facilite la lecture et l'analyse. Au risque de donner à son ouvrage une texture très compacte, Görres enchaîne plusieurs grands développements dont il veut montrer, au-delà de l'apparente hétérogénéïté, les liens profonds.

Pour exposer et développer son système philosophique,Görres va s'exprimer à la fois en qualité de métaphysicien, de mythologue, de savant et d'esthéticien. Comme dans les Aphorismes sur l'art, nous trouvons dans Glauben und Wissen toutes les facettes de la pensée de Görres, mais sa réflexion, enrichie d'aspects nouveaux, se présente dans une synthèse originale. L'analyse du texte nous permettra en effet de mettre en lumière l'inspiration religieuse,voire mystique de la réflexion philosophique de Görres dans Foi et Science. Réduit à sa donnée essentielle, l'écrit est une méditation sur Dieu et l'univers, sur l'insondable divinité et sa manifestation dans le réel, sur les rapports du créateur et de sa création. Görres montre comment toute chose, née du sein de la divinité, est appelée à s'y replonger. Retraçant l'histoire de l'univers, il dégage tout particulièrement le sens spirituel qu'y revêt l'histoire de l'humanité, progression par laquelle cette dernière réalise sa divine vocation. La structure de l'écrit va répondre à cette perspective particulière. Elle intègre les notions essentielles à la démarche philosophique de Görres, celles de "duplicité" et de "triplicité", à un double mouvement d'"émanation" et d'"absorption" qui s'inscrit dans l'unité suprême du "cercle" de la divinité.

II - Le prélude de Glauben und Wissen ; les considérations liminaires sur le mythe et le thème de l'âge d'or.

L'introduction de Glauben und Wissen a été publiée séparément dans la revue Aurora, un peu avant que ne paraisse le texte intégral de l'oeuvre. Ce sont les seules pages qui puissent être présentées au lecteur détachées du corps de l'écrit. Elles offrent en outre, tant par leur style que par leur contenu, une bonne illustration du renouvellement de l'inspiration de Görres (1).

Cette introduction frappe par son caractère de prélude poétique et allégorique où l'écrivain s'applique à mettre en accord la forme et la substance de son exposé. Görres présente en effet le thème central de son écrit, les rapports de l'humanité avec le divin, dans une perspective particulière : pour la première fois, il développe ici sa conception du mythe et lui donne d'entrée de jeu une place déterminante dans sa réflexion philosophique.

Le thème du mythe est introduit à la faveur d'un parallèle que l'écrivain établit entre la vie de l'individu et l'histoire du genre humain, en discernant trois phases comparables dans le déroulement de l'une et de l'autre. Si ce parallèle n'a rien d'original en lui-même (2), le tour personnel de la présentation mérite cependant d'être relevé.

---

(1) Le texte de cette introduction a paru au début de 1805 dans les deux premiers numéros de l'Aurora, accompagné de la note suivante : "Ein neues Werk des Herrn Professor Görres, welches in Zeit von vierzehn Tagen im Verlag der Schererschen Buchhandlung erscheinen wird, und wovon diese Einleitung als eine Probe der darin herrschenden, warmen und kräftigen Schreibweise dem Leser willkommen sein dürfte" (cf. GGS III, 480).
(2) On trouve à propos de l'enfance de l'humanité ce même parallèle au début de l'écrit de Herder Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit (cf. Suphan V, 483). "Und siehe, was jedem einzelnen Menschen in seiner Kindheit unumgänglich not ist ; dem ganzen Menschengeschlecht in seiner Kindheit gewiß nicht weniger".

Le motif de l'enfance que nous avions vu surgir dans la sphère intime des Brautbriefe, puis passer avec les Aphorismes sur l'art au plan d'une réflexion générale sur la psychologie de l'homme, enfin trouver une coloration sentimentale avec les Kindermythen, prend ici une dimension nouvelle. L'enfance de l'individu est dépeinte à l'aide d'images paradisiaques comme l'âge de l'harmonie, de la joie, de la beauté, celui où le jeune être vit en parfait accord avec le monde qui l'entoure. Dès sa naissance, d'aimables génies célestes partagent ses jeux, lui expliquent les "hiéroglyphes de la vie" et "le langage imagé" de la nature (3), favorisent l'éveil de ses forces affectives. Görres transpose ce tableau pour caractériser l'enfance du genre humain et les débuts de l'histoire humaine. Après avoir évoqué la naissance de l'humanité, issue du sein de la divinité (4), il la montre vivant et prospérant en intime relation avec les forces divines, supraterrestres et terrestres. A cette humanité primitive les dieux s'étaient révélés, lui permettant de comprendre les secrets de la nature, le langage inarticulé des éléments, le devenir du monde : "il était encore permis à l'innocence ingénue de plonger son regard dans les divins mystères" (5). Mais pour l'humanité comme pour l'individu, l'âge adulte signifie la rupture avec l'harmonie paradisiaque et la paix de l'enfance. L'individu doit suivre le chemin escarpé qui le mène "de la pénombre des sentiments au clair éther de la connaissance" (6) et pénétrer,

---

(3) Cf. GGS III, 5 : "in kindischem Geschwätz erklären sie ihm die stummverschwiegnen Hieroglyphen des Lebens, die Bildersprache, in der die Natur mit ihm sich unterhält..."
(4) Cf. GGS III, 6 : "Da, als unsere Zeit begann, da wurden die göttlichen Mysterien zum erstenmal gefeiert, da standen die Geschlechter auf in Gott, und aus ihm ging die Welt und alles, was in ihr begriffen ist, die Substanzen und die Geister allzumal hervor, und traten in die Zeitlichkeit".
(5) Cf. GGS III, 7. Dans Auch eine Philosophie der Geschichte, Herder se livre à de semblables réflexions à propos de l'humanité au stade patriarchal (cf. Suphan V, 480) "Siehe diesen Mann voll Kraft und Gefühl Gottes... Die ganze Welt ringsum, voll Segen Gottes : eine große, mutige Familie des Allvaters...") Dans ce contexte apparaît également l'idée de l'âge d'or que constitue l'enfance de l'humanité (cf. Suphan V, 481) : "... ewig wird Patriarchengegend und Patriarchenzelt das goldene Zeitalter der kindlichen Menschheit bleiben".
(6) Cf. GGS III, 5.

plein de nostalgie du passé, au coeur d'une vie où règnent la force, la violence et la discorde, et dont il lui faut affronter les combats. De même l'humanité devenue adulte voit-elle cesser pour elle l'âge d'or originel. Un désir de liberté la saisit; en elle s'éveillent les forces instinctives et les passions destructrices qui engendrent la guerre. L'humanité se détourne alors des dieux. Pourtant, avant de quitter une terre qui se replie sur elle-même, ceux-ci ont fait don à la race humaine du mythe, par lequel ils restent secrètement présents au milieu des hommes : "c'est uniquement dans le sublime mythe que les êtres divins continuèrent à vivre et séjournèrent parmi les mortels; en lui fut conservé le souvenir de l'âge d'or de la jeunesse, et ce que les êtres célestes avaient dans leur enseignement communiqué aux êtres nés de la terre, la vérité, était entouré du voile de ses allégories, et tout le ciel ouvert était réfléte en lui" (7). Après avoir reçu ce "noble don" des dieux, la race humaine s'était lancée dans les "tourbillons de la vie", avait entamé sa marche titubante à travers l'histoire. Des siècles plus tard, constate Görres, l'humanité est encore "une mer tempétueuse dont la divine Aphrodite", la déesse de l'amour et de la sagesse, "ne veut pas surgir" (8). Ainsi, dans son histoire inachevée, le genre humain n'est-il pas encore parvenu à la troisième étape, celle de l'accomplissement, que l'écrivain ne peut évoquer que dans le cadre de l'existence individuelle. Cette troisième étape

---

(7) Cf. GGS III, 7.

(8) Pour ce développement cf. GGS III, 7. Une longue tradition philosophique associe la déesse de l'amour et de la sagesse, Aphrodite Urania, à l'idée d'âge d'or. C'est Empédocle qui le premier la célèbre comme déesse de l'âge d'or. Transmise par le platonisme, cette conception est reprise au XVIIIe siècle par Hemsterhuis. La venue d'Aphrodite signifie pour lui l'avènement de l'âge d'or : "Elle descend, et avec elle les amours, les vertus et tout ce qui fait la béatitude du céleste séjour... Astrée et la paix règnent, et l'âge d'or paroît... et les dieux et les hommes furent confondus.." (texte cité dans H.J. MÄHL, Die Idee des goldenen Zeitalters im Werk des Novalis, Heidelberg 1965, p. 271). Dans Die Lehrlinge zu Sais, Novalis reprend ce thème et voit dans l'amour "le germe de l'âge d'or" (cf. NOVALIS, Schriften, hg.von P. Kluckhohn und R. Samuel unter Mitarbeit von H. Ritter und G. Schulz, 1977 Kohlhammer, Stuttgart, Bd.I, 104).

est marquée pour l'être humain par l'expérience de l'amour qui fait s'épanouir en lui une vie nouvelle, transfigure pour lui le monde, et le fait accéder à une sphère de paix, d'innocence et d'harmonie. Dans l'amour, ce qui avait été dissocié se trouve à nouveau réuni : passé et présent, vérité et beauté, grâce et force. Ceux qu'il lie peuvent à travers les luttes de l'existence progresser ensemble vers "l'idéal lointain", le but suprême de l'humanité.

Mais pour l'écrivain, l'humanité du XIXe siècle est fort éloignée du temps de l'accomplissement; elle attend vainement la venue de la divine bien-aimée : "Car le temps du sublime amour n'est pas encore venu, les brouillards ne sont pas encore dissipés, les grandes énigmes ne sont pas encore résolues, l'erreur retient encore la vérité prisonnière, les forces ne sont pas encore parvenues à un harmonieux équilibre, l'humanité indigne regarde en vain vers l'Orient d'où doit venir pour elle la divine bien-aimée"(9).

Sans doute Görres reconnaît-il qu'il existe en permanence chez l'homme une aspiration à une réalité supérieure. Mais dans le monde actuel, estime-t-il, elle se trompe d'objet en s'attachant aux apparences et aux biens matériels. La discorde qui se perpétue au sein de l'humanité ne lui a pas encore permis d'accéder aux "régions supérieures". Peu nombreux sont ceux qui "désirent ouvrir leur for intérieur au doux rayon du divin" (10); peu nombreux sont les esprits qui cherchent à découvrir la vérité contenue

---

(9) Cf. GGS III, 8 : "Denn noch ist die Zeit der hohen Liebe nicht gekommen, noch sind die Nebel nicht gefallen, noch sind die großen Rätsel nicht gelöst, der Irrtum hält die Wahrheit immer noch gefangen; die Kräfte sind noch nicht zum Ebenmaß gebracht, fruchtlos sieht das unwürdige Geschlecht nach Morgen hin, von wo die göttliche Geliebte ihm kommen soll..."
(10) Cf. GGS III,7.

dans la "fable des dieux" (Götterfabel). C'est cependant ce chemin que doivent retrouver ceux qui veulent parvenir à la connaissance.

Görres a ainsi centré toute l'introduction de Glauben und Wissen sur l'idée de mythe, s'attachant à montrer ce que celui-ci représente dans l'histoire de l'humanité et quel fruit l'homme du XIXe siècle peut tirer de son étude. L'écrivain adresse à ses lecteurs une invitation au voyage où retentit l'écho de la nostalgie ardente de Mignon (11). Il les convie à un double voyage dans le temps et dans l'espace, à un pélerinage aux sources orientales du mythe, jusqu'aux rives du Gange et de l'Indus, là où, lorsque l'humanité vivait l'âge heureux de son enfance, les dieux sont descendus dans "une colonne de feu" pour se mêler à leurs "préférés" parmi les hommes.

Bien que les considérations de Görres sur le mythe présentent dans ce prélude de Glauben und Wissen davantage le caractère d'une profession de foi enthousiaste que d'un exposé structuré, on peut cependant en dégager quelques idées directrices.

L'écrivain souligne d'une part l'excellence du mythe hindou où "le divin dans toute sa perfection s'est installé au coeur du verbe" (12). L'Orient est à ses yeux le foyer originel du mythe : "C'est en Orient que le ciel a fécondé la terre;.. c'est là-bas que nous voudrions à nouveau nous rendre lorsqu'une profonde nostalgie et un sentiment infini nous attirent dans ses profondeurs éthérées"(13).

---

(11) Cf. GGS III, 8 : "Und kennt ihr das Land, wo die jugendliche Menschheit die frohen Kinderjahre lebte, wo die Feuersaüle stand, in der die Götter zu ihren Lieblingen herniederstiegen...".
(12) Cf. GGS III, 8.
(13) Ibidem : "Im Morgenlande, da ergoß der Himmel in die Erde sich; ... dahin möchten wir wieder ziehen, wenn ein tiefes Sehnen und ein unendliches Gefühl uns in seine Äthertiefen lockt".

Mais Görres affirme également l'unité fondamentale de tous les mythes, l'unicité du mythe sous les diverses formes qu'a pu prendre, à travers le monde et au cours des âges, le "divin poème" confié à l'innocence de la jeune humanité. Car les peuples ont réussi à préserver ce legs des natures supérieures, et l'ont transporté comme un feu sacré au cours de leurs migrations. Aussi peut-on noter non pas une différence de nature, mais une différence d'éclat entre les mythes à mesure qu'ils s'éloignent du foyer originel : "Mais même dans l'Edda, dans la glace profonde du pôle figé, l'ardente flamme sacrée n'est pas encore étouffée, elle continue à brûler à l'intérieur comme les volcans d'Islande"(14).

L'intérêt que Görres manifeste pour le mythe, la nostalgie qui l'entraîne vers le pays du Gange, "ses légendes et ses chants sacrés", ne procèdent ni d'un goût de l'exotisme ni d'une curiosité archéologique. Le mythe est pour le penseur la révélation originelle du divin, le message légué par les dieux à l'homme, en dehors de toute institution religieuse, et renfermant une vérité éternelle que celui-ci doit chercher à déchiffrer. Il est frappant de constater que l'idée que Görres se fait de la signification du mythe, de l'importance de son interprétation philosophique, est inséparable de la critique qu'il présente de son époque, où l'homme a perdu le plus souvent le sens du divin et le contact profond avec la nature, une époque où le rationalisme a émoussé les forces du sentiment et de l'intuition, où la personnalité humaine est fragmentaire et disharmonieuse. Malgré ces traits négatifs, le penseur sait qu'au plus profond de cette humanité aveuglée par la discorde et les passions, entraînée dans les

---

(14) Cf. GGS III, 9 ; "Aber selbst in der Edda, tief im Eis des starren Poles ist die heilige Glut noch nicht erstickt, sie glüht im Innern fort, wie Islands Feuerberge".

tempêtes de l'histoire, habite une nostalgie inassouvie : l'aspiration éternelle de l'homme au paradis perdu. Or, en interprétant le message du mythe qui nous parvient du fond des âges, Görres veut proposer une réponse aux aspirations secrètes de l'humanité de son temps, lui montrer la voie à suivre, établir la destination de l'homme et la finalité de l'histoire.

C'est dans cette perspective que Görres associe dans son prélude l'idée de mythe au thème de l'âge d'or. Si le terme même d'"âge d'or" n'est prononcé qu'une seule fois (15), la représentation idéale de l'âge d'or est en fait présente dans tout le prélude. Caractérisée par les termes d'harmonie et d'unité, elle apparaît associée à l'enfance, mais aussi au règne de l'amour. On peut ainsi retrouver chez Görres la double dimension qui caractérise l'idée de goldene Zeit chez Novalis, où l'âge d'or est rapporté non seulement au passé mais aussi à l'avenir.

Görres exprime à sa manière la représentation d'un âge d'or futur par l'image d'Aphrodite, la divine bien-aimée qu'attend l'humanité, et par le thème du "sublime amour" dans lequel celle-ci doit s'accomplir. La notion de mythe est liée par Görres à cette double représentation. Le mythe contient en effet à ses yeux non seulement le souvenir du passé, mais le germe de tout devenir spirituel : "en traits simples, mais grands, tout l'avenir est contenu dans le mythe" (16). Sur lui repose tout savoir humain, en lui "ce qui, dans la science et dans l'art, s'est par la suite divisé mille fois est pendant l'ère primitive encore compris dans la même unité" (17). En ce sens, le mythe conditionne, sous la forme des idéaux auxquels il donne naissance

---

(15) Cf. note 7.

(16) GGS III, 10 : "in einfachen, aber großen Zügen ist die ganze Zukunft in der Mythe aufbewahrt..."

(17) Cf. GGS III, 10 : "was im Wissen und der Kunst in der Folgezeit sich tausendfach entzweit, das ist in der Urzeit in derselben Einheit noch begriffen..."

et qui guident l'homme, les aspirations et les oeuvres de l'humanité au cours de son histoire.

Au terme de ce prologue, l'auteur peut ainsi résumer en une formule dense l'idée qui va maintenant servir de fil directeur à son écrit : "C'est pourquoi nous aussi nous devons vénérer ce mythe, le secret de l'univers, les énigmes de la création sont contenus en lui; c'est en lui que l'humanité trouvera son amour, lorsque le génie aura réussi à libérer les idéaux enchaînés" (18).

Par l'importance qu'il accorde dans ces pages au thèmes du mythe, à peine effleuré auparavant dans un bref passage des Aphorismes sur l'art ou de l'Organonomie, par l'intérêt particulier qu'il y manifeste pour les traditions mythiques de l'Orient, le prélude de Glauben und Wissen marque un enrichissement majeur de la pensée de Görres. Il est l'annonce de deux grands écrits ultérieurs,de Wachstum der Historie et de la Mythengenschichte der asiatischen Welt.

La critique a été amenée à s'interroger sur les lectures qui ont suscité chez l'écrivain cet intérêt nouveau,et lui ont permis de se familiariser avec les mythes hindous. Elle a pu ici encore mettre en évidence l'influence de certaines pages de Herder qui ont donné une première impulsion à la méditation de Görres. Comme l'a montré R. Reiße, Herder ouvre à Görres une perspective fondamentale en soulignant au début de son ouvrage Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit l'importance de l'Orient dans l'histoire de l'humanité. L'Orient apparaît comme le sol choisi par Dieu pour y jeter les fondations de l'édifice que les siècles allaient construire,celui où le genre humain dans son enfance avait atteint

---

(18) Cf. GGS III,9 : "Ehrwürdig sei daher auch uns diese Mythe, das Geheimnis des Alls, die Rätsel der Schöpfung sind in ihr beschlossen; in ihr wird die Menschheit ihre Liebe finden, wenn es dem Genius gelungen ist, die gefesselten Ideale zu befreien".

une grandeur que le présent ne saurait égaler (19). Dans un autre écrit de Herder intitulé Über Denkmale der Vorwelt, on trouve en outre une brève présentation du "système philosophique" hindou qui comporte les points essentiels sur lesquels va précisément se porter la réflexion de Görres (20). Herder y signale la triple force créatrice, conservatrice et destructrice qui, avec Brahmā, Vishnu et Çiva, est le fondement de ce système, la doctrine de la métempsychose et surtout l'idée d'un Être des Êtres que la philosophie hindoue a cherché à représenter "à la fois si inaccessible dans ses hauteurs et si intimement proche de nous qu'elle ne peut que difficilement être surpassée de ces deux points de vue"(21).

Herder proposait donc à ses lecteurs une conception de la mythologie hindoue qui en soulignait la valeur philosophique. Il fait en outre mention des études les plus récentes sur ce sujet. C'est ainsi qu'il renvoie aux écrits de l'orientaliste britannique W. Jones, dont il souligne les mérites, et se réfère notamment à la revue Asiatic Researches, fondée par celui-ci en

---

(19) Cf. REISSE, op. cit., p. 89 et HERDER, Suphan V, 483 et 484 : "da wurden Grundsteine gelegt, die auf andre Art nicht gelegt werden konnten... sie liegen ! Jahrhunderte haben drüber gebaut... sie liegen noch ! und glücklich, da alles auf ihnen ruht. Morgenland, du hiezu recht auserwählter Boden Gottes!... Anfangs unter der milden Vaterregierung, war nicht eben der Morgenländer mit seinem zarten Kindessinne der glücklichste und folgsamste Lehrling ? ... der menschliche Geist bekam die ersten Formen von Weisheit und Tugend mit einer Einfalt, Stärke und Hoheit, die nun - gerade herausgesagt - in unserer Philosophischen, kalten Europäischen Welt wohl nichts, gar nichts ihresgleichen hat".

(20) Cf. HERDER, Suphan XVI, 77ss.

(21) Ibidem, 79. A propos de l'Être des Êtres, Görres pouvait lire chez Herder le passage suivant : "Weit inniger als die großen Elemente ist das Wesen der Wesen in Allem : das All ist aber nicht dies Wesen selbst; kein Ding ist ein Teil von Ihm, alle Dinge sind in ihm; sie sind sein Abdruck".

1788 (22). Herder fait également état d'un autre orientaliste notoire, Paulinus a Sancto Bartholomaeo, dont il cite le Viaggio alle Indie Orientali, ouvrage paru en 1796 et bientôt traduit en français et en allemand (23).

Or, l'auteur de Glauben und Wissen a puisé son information aux mêmes sources et se réfère aux mêmes spécialistes. Dans une note générale (24), Görres indique qu'il fonde les développements qu'il consacre au mythe hindou sur les Asiatic Researches et l'écrit de Fra Paolino Systema brahmanicum (25). A un autre endroit, il cite expressément W. Jones (26), dont il exploite en particulier le grand essai On the gods of Greece, Italy and India déjà signalé par Herder (27).

---

(22) Fondateur de la Société asiatique en 1784, et premier président de celle-ci, William Jones (1746-1794) fut l'initiateur de la revue Asiatic Researches, or transactions of the Society, instituted in Bengal, for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences and literature of Asia, Calcutta vol.1 (1788)... vol. 8 (1805). Une reproduction textuelle de l'édition de Calcutta parut à Londres à partir de 1799. Herder se réfère à plusieurs reprises aux Asiatic Researches dans son article Über Denkmale der Vorwelt, zweites Stück (cf. Suphan XVI, 67, 68, 73, 79, 90). Pour Herder, l'un des mérites éminents de W. Jones est d'avoir donné une version anglaise du drame du poète hindou Kālidāsa Çakuntalā, version que G. Forster traduisit en allemand en 1791.

(23) Cf. Suphan XXIV, 579. Il s'agit de Johann Philipp Wesdin, dit Paulin de Saint-Barthélemy, missionnaire autrichien (1748-1806), auteur de la première grammaire sanskrite. La traduction allemande de son Voyage aux Indes Orientales parut en 1798 : Des Fra Paolino da San Bartolomeo Reise nach Ostindien. Aus dem Französischen. Mit Anmerkungen von Johann Reinhold Forster. Magazin von merkwürdigen neuen Reisebeschreibungen XV, Berlin 1798.

(24) Cf. GGS III, 13.

(25) Systema Brahmanicum, Liturgicum, Mythologicum, Civile, ex monumentis Indicis Musei Borgiani Velitris dissertationibus historico-criticis illustravit P.a.S.B. Romae 1791.

(26) Cf.GGG III, 62.

(27) Cf. Suphan XVI, 68. A ces sources, il faut ajouter la traduction en latin de 50 upanishads publiée par Anquetil-Duperron à Strasbourg en 1801/1802 et que Görres connaissait peut-être déjà au moment de la rédaction de Glauben und Wissen.

Il ne paraît pas douteux que les textes de Herder ont incité Görres à se plonger dans des ouvrages spécialisés consacrés au mythe hindou (28). Sans doute la lecture d'autres écrits nouvellement parus a-t-elle pu contribuer à stimuler chez lui cet intérêt pour l'Inde. La nostalgie de l'Orient apparaît comme thème romantique dans le Heinrich von Ofterdingen de Novalis, tandis que F. Schlegel exhorte ses amis à redécouvrir les trésors de la mythologie orientale et à chercher aux Indes la source d'une poésie nouvelle (29). On peut trouver dans la revue Europa des accents et des conceptions proches de ceux de l'introduction de Glauben von Wissen (30). Mais c'est cependant d'une manière personnelle que Görres va dans son écrit utiliser le thème de la mythologie. Son dessein est, en montrant la vérité profonde et éternelle du mythe, de l'intégrer à son système philosophique. Ici l'exemple de Herder lui a été précieux entre tous. Görres le reconnaîtra lui-même dans un texte de 1809. En pensant à Glauben und Wissen, il écrit qu'il a "tôt déjà indiqué à la philosophie et à la vie la direction de l'Orient, comme Herder l'a fait avant nous tous"(31).

---

(28)La mention que Görres fait dans Glauben und Wissen des mythes nordiques répond du reste également à l'intérêt grandissant que leur portait Herder. C'est à la mythologie nordique que celui-ci consacre son dernier essai (cf. Suphan XXIV, 311 ss.).

(29)Cf. Athenaeum. Eine Zeitschrift von A.W. Schlegel und Fr. Schlegel, 1798-1800 Berlin. Rede über Mythologie (Rowohlts Klassiker der Literatur und der Wissenschaft, Athenaeum vol. II, 178/179).

(30) Cf. Europa. Eine Zeitschrift. Herausgegeben von Friedrich Schlegel bei Friedrich Wilmans, Frankfurt am Main 1803. Neuausgabe 1963, J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachf., Stuttgart. Erster und zweiter Band.
L'Orient,et tout particulièrement les Indes,sont présentés dans plusieurs articles comme le lieu de l'unité originelle qui a caractérisé la première phase de l'évolution de l'humanité, comme la patrie commune dont sont tributaires aussi bien la religion grecque que le christianisme; aussi attend-on d'une étude de la mythologie et de la littérature indiennes les révélations les plus importantes sur l'histoire du genre humain. Ainsi Fr. Schlegel écrit-il : "Was im Oriente alles in Einem mit ungeteilter Kraft aus der Quelle springt, das sollte hier (= in Europa) sich mannigfach teilen und künstlicher entfalten" (cf. Europa I_1, 32) Fr. Ast définit dans le même esprit la première période de l'histoire de la culture humaine : "die der Inder, in welche die Wurzel der Religion fällt, wo sich Natur und Liebe noch innig durchdrungen haben, die Periode der reinen goldenen Unschuld, der ungeteilten Religion, Philosophie und Kunst" (cf. Europa II_2, 64).
A.W. Schlegel estime pour sa part : "von der indischen Mythologie, Geschichte und Literatur sind gewiß die wichtigsten Aufschlüsse über die Geschichte des Menschengeschlechts zu erwarten, wenn man erst recht in ihren Sinn eingedrungen sein wird" (cf. Europa II_1, 43).

(31) Cf. le compte rendu de Görres sur le livre d'Othmar Frank Das Licht vom Orient, Nürnberg und Leipzig 1808, dans les Heidelbergische Jahrbücher der Literatur, 2. Jahrg. (1809) II, 271.

III - Le système philosophique de Görres : de la divinité à l'homme.

1. L'idée de la divinité : le "Dieu suprême" et le "Dieu créé".

Après une entrée en matière centrée sur la notion de mythe, Görres consacre le reste de son écrit à un vaste exposé de son système philosophique. Il souligne par l'absence totale de subdivisions extérieures l'interdépendance des grands développements qu'il enchaîne les uns aux autres. On peut cependant discerner deux phases successives dans la première partie de cet exposé. Görres y présente tout d'abord une théogonie qui débouche dans une cosmogonie. L'écrivain lui-même indique ce double mouvement dans la lettre du 15 novembre 1804 où il résume à Charles de Villers le contenu de l'ouvrage : "J'ai fait imprimer un écrit sous le titre Foi et Science. J'y expose mon système philosophique fondé sur l'idée de divinité et développé en prenant pour fil directeur la dualité sexuelle conciliée par un terme médiateur" (1).

C'est bien en effet la place réservée dans Glauben und Wissen à l'idée de divinité qui constitue la première originalité de cet ouvrage. C'est sur ce fondement que Görres fait reposer ici tout son système philosophique, et nous aurons à souligner la nouveauté de certaines perspectives en les comparant aux thèses présentées dans l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie.

Le propre de la méditation philosophique de Görres sur la divinité créatrice est ici d'associer étroitement la spéculation philosophique abstraite à une interprétation des mythes hindou, gréco-romain et chrétien. L'écrivain veut

---

(1) Cf. WuB II, 83. Cette lettre qui porte chez Schellberg la date du 15 novembre 1805 est à l'évidence mal datée. Görres y annonce en effet à de Villers l'envoi de Glauben und Wissen dès que l'écrit sortira des presses. Un brouillon de réponse de de Villers est daté du 22 nivôse an 13 = 12 janvier 1805.

de cette manière démontrer que les différents mythes exposent, pour qui sait déchiffrer leur langage symbolique, les mêmes vérités métaphysiques essentielles, chacun sous des formes spécifiques et dans une perspective particulière qui n'altère en rien cependant l'unité profonde de leur message.

Le deuxième mouvement de l'exposé de Görres présente alors au lecteur, découlant de cette réflexion fondamentale sur l'idée de divinité, une nouvelle fresque consacrée au grand Tout, à l'univers cosmique et à l'univers humain, au monde spirituel et au monde naturel.

Cette partie de Glauben und Wissen réexpose certains éléments des ouvrages antérieurs,et peut notamment être rapprochée de l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie. Mais nous aurons cependant à en dégager les aspects originaux.

La spéculation de Görres sur l'idée de divinité est d'entrée de jeu dominée par l'identité que le philosophe établit entre l'acte de création et l'acte de pensée par lequel la divinité prend conscience d'elle-même et se révèle à elle-même son propre être : "Dans la divinité qui se pose elle-même par la pensée est posée toute existence, et dans l'idée la plus élevée qui seule est digne de la divinité,l'univers est parvenu à l'existence et toute existence s'est développée en cette idée. L'acte par lequel la divinité a pris conscience d'elle-même est par conséquent en même temps l'acte de création" (2).

Avant d'évoquer le "mystère de la création", Görres, usant d'un vocabulaire nouveau, tente pour la première fois de suggérer ce qu'est l'essence de la divinité "au-dessus de l'acte de création" (3). La divinité apparaît ici

---

(2) Cf. GGS III, 11.

(3) Ibidem.

"une dans son essence", elle est un insondable abîme, elle habite au sein du "surabondant", de "l'innommable" dont elle "sort" pour entrer dans l'être en prenant conscience d'elle-même (4).

Le "surabondant" est caractérisé par Görres comme le "médium", le "menstrue" où les principes divins sont dissous l'un dans l'autre, où l'absolu et l'éternel, le positif et le négatif apparaissent dans la même pureté et dans l'indépendance réciproque (5). Le penseur ne peut caractériser cette "pureté" des principes divins au sein de la surabondance que de manière négative et privative : le "pur absolu" y est "absence totale d'espace", l'éternel y est "totale intemporalité" (6).

Görres évoque ainsi l'inconnaissable, les divins abîmes : un domaine sans espace, sans temps, sans genèse et sans devenir. Dans sa méditation sur la divinité, Görres veut donc saisir par la pensée un terme premier et immuable, la divinité primordiale que définit l'indifférenciation de ses principes au sein d'une "sereine surabondance", une divinité qui ne s'est pas encore révélée à elle-même et qui dans ses impénétrables profondeurs est unité, indivision, uniformité sans conscience de soi et sans activité procréatrice (7).

C'est à partir de cette unité primordiale que Görres décrit l'acte originel de la divinité qui est à la fois l'acte du Dieu pensant et du Dieu créateur.

---

(4) Cf. GGS III, 11 : "Aus dem Überschwenglichen, Unnennbaren tritt die Gottheit hinaus ins Sein, indem sie den Akt des Selbstbewußtseins übt".

(5) Pour ce développement, notamment les expressions "Medium des Überschwenglichen" et "göttliches Menstruum", cf. GGG III, 11.

(6) Cf. GGS III, 17.

(7) Dans l'Exposition de la physiologie, Görres tentera à nouveau de caractériser les deux principes divins avant leur séparation et leur "synthèse" au moment de la création.

Se connaître soi-même signifie se confronter à soi-même en tant que sujet connaissant et objet connu, en tant que principe actif et principe passif, naître à soi en s'opposant sa propre image. Dans l'acte créateur, et pour celui-ci, les principes divins suprêmes dont l'antagonisme est aboli dans les profondeurs de la divinité vont se dissocier et s'opposer de la même manière. Mais cette séparation des principes divins prend ici la forme de l'opposition polaire des sexes. La tendance active apparaît comme principe masculin, la tendance passive comme principe féminin. A peine ces principes se sont-ils dissociés par émanation qu'ils se réunissent à nouveau et se fécondent l'un l'autre : "le mystère de cette séparation et de cette réunification de ce qui est séparé dans un acte originel d'engendrement, qui est un avec l'acte de prise de conscience de soi, est le mystère de la création" (8). Dans un passage très caractéristique, Görres décrit le processus "d'auto-fécondation du principe créateur" (9) qui est en même temps révélation de la divinité à elle-même en tant qu'idée primordiale et naissance du monde dans cette idée. Les deux principes divins apparaissent comme deux "courants" qui surgissent des profondeurs de la divinité et se dirigent à la rencontre l'un de l'autre : une "énergie immatérielle" qui est "tendance absolue à l'activité créatrice" et une substance sans forme qui est "éternel désir d'être informée", d'être pénétrée par le principe de vie et de s'unir à lui.

De leur rencontre naît l'univers : il apparaît comme le fruit de l'"étreinte" du "principe paternel" et du "principe maternel" dans la "sublime idée divine", comme "l'expression réelle de la plus haute personnalité" (10).

---

(8) Cf. GGS II_1, 11.
(9) Cf. GGS II_2, 19 :"Selbstbefruchtung des schaffenden Prinzips".
(10) Pour ce développement cf. GGS III, 12.

Avec l'acte originel de procréation est posé pour Görres l'archétype du devenir universel et le sens de l'histoire du monde : "et ce qui est séparé cherche par la chaîne infinie de créations, à travers la métamorphose de l'univers, à retrouver l'unité perdue" (11).

La spéculation de Görres sur le divin l'amène à établir une distinction fondamentale entre la "divinité", nommée également "le Dieu suprême", et le "Dieu créé" (12).

Si le "Dieu créé""habite" lui aussi le surabondant comme "troisième terme" (ein Drittes) au milieu des deux principes divins masculin et féminin, il doit cependant son existence à l'acte de pensée par lequel la divinité prend conscience d'elle-même. Görres le présente donc comme un Dieu subordonné et, puisqu'issu de la réflexion du Dieu suprême sur lui-même, comme un Dieu image de la divinité (13). Ce Dieu-image est toutefois une réplique parfaite de la divinité, ayant en commun avec elle la même absoluité et la même éternité. La différence est que ces deux principes, purs et indépendants dans la divinité, se lient réciproquement chez le Dieu créé. Mais l'identité d'essence est fondamentale pour Görres. La divinité, absolument libre de se révéler à elle-même en créant cette image de soi,

(11) Cf. GGS III, 12.
(12) Pour désigner la divinité, Görres emploie les termes suivants : "die Gottheit", "der oberste Gott", "die höchste Persönlichkeit", "der schaffende Gott", "der Denkende", das"Urwesen", "der Unerforschliche",cf. GGS III, 11, 12, 13. Les notions de "surabondant", d'"innommable" sont liées à l'idée de divinité. Le "Dieu créé" est désigné par les termes "der geschaffene Gott", "der gegenbildliche Gott"; il est le dieu "né" ("geboren"),cf. GGS III 13 et 14.
(13) La notion d'image, de portrait, de copie, de réplique est exprimée par les termes "Abbild", "Ebenbild", "Gegenbild", "Abdruck" (cf. GGS III, 13,14).

est de même absolument libre "d'intégrer en elle ce qu'elle a créé" (14). A"l'acte de création" le penseur fait ainsi correspondre un "acte d'absorption". Tous deux ne représentent "pour ainsi dire qu'une fermentation créatrice intérieure, sans modification visible de l'immuable essence divine" (15). L'objectivation de la divinité, son entrée dans l'existence, ne signifie donc nullement pour Görres une altération de l'essence divine, mais seulement un changement de sa forme, ce que le penseur cherche à exprimer par une figure géométrique : "Pour parler en image, le centre du surabondant se décompose en deux foyers et le cercle infini de l'Innommable s'objective dans l'ellipse infinie, la forme ovoïde de la réalité"(16).

Si l'acte créateur de la divinité est absolument libre, il est également dans la forme de sa manifestation éternellement nécessaire, parce que lié à l'acte de pensée du "Dieu suprême" qui signifie séparation et réunification des principes divins. Le "Dieu créé" va donc apporter"en dot" à la réalité dans laquelle il pénètre la scission qui l'a fait naître, et "rechercher l'unité perdue à travers une évolution infinie de créations" (17). Le "Dieu créé" n'est plus le Dieu un, mais celui qui, révélé à lui-même, a besoin d'être réconcilié avec lui-même. Aussi comporte-t-il trois membres qui sont les reflets des trois principes originels qui lui ont donné l'existence : le premier membre reflètera le principe originel positif et absolu; le second le principe originel négatif, l'éternel destin; le troisième membre enfin sera l'image de l'acte divin de représentation, il

---

(14) Cf. GGS III, 12 : "Und wieder, die Gottheit ist frei, das Geschaffene durch Absorbtion in ihr eigenes Wesen aufzunehmen..."
(15) Cf.GGS III, 13 : "... nur gleichsam ein inneres schöpferisches Gären, ohne sichtlichen Wechsel des wandellosen göttlichen Wesens".
(16) Cf. GGS III, 13 : "Bildlich zersetzt sich daher der Mittelpunkt des Überschwenglichen in zwei Brennpunkte, und derunendliche Kreis des Unnennbaren wird sich in der unendlichen Ellipse, der Eiform der Wirklichkeit objektiv".
(17) Cf. GGS III, 14 : "die Entzweiung, durch die der Gott geboren ist, muß er als Mitgabe in die Wirklichkeit hinnehmen, und nun durch eine ganze endlose Evolution von Bildungen die verlorene Einheit wiedersuchen".

sera l'élément médiateur (das Vermittelnde) qui lie les contraires entre eux et qui reflète dans l'unité composée relative l'unité suprême supérieure à toute opposition. Le "Dieu créé", ce dieu-reflet dans lequel se contemple le "Dieu pensant", apparaît donc comme "trinité divine qui pour cette raison remplit l'univers comme image du Dieu créateur" (18).

La "triade sacrée" est pour Görres "la projection du Dieu suprême dans la réalité, la plus haute émanation de l'insondable dans sa totalité indivise" (19). C'est ce dieu à la triple forme que nous allons trouver partout à l'oeuvre dans l'univers.

Görres conclut ses considérations sur la triade sacrée par une remarque dont l'importance apparaîtra au cours de l'écrit. Le "Dieu créé" ne peut, estime Görres, être un "dieu déchu"; l'image dans laquelle la divinité a voulu se contempler elle-même doit être digne d'elle, c'est-à-dire être une image totale et parfaite de son créateur (20).

Ces considérations de Görres sur l'idée de divinité marquent sans aucun doute une évolution importante de sa réflexion philosophique. On y discerne la volonté du penseur de se dégager de l'emprise schellingienne et d'affirmer son originalité. Il est en effet inexact d'affirmer, comme le fait G. Müller, que l'identification opérée par Schelling entre l'Absolu et Dieu "est le point de départ indiscuté de l'essai de Görres" (21). Ceci était encore le

---

(18) Cf. GGS III, 13 : "Der Gedanke, den die Gottheit im Schöpfungsakte sich selber denkend denkt, der gegenbildliche, der geschaffene Gott, in dem sie sich anschaut, erscheint, insofern er in unmittelbarer Beziehung zu dem Denkenden steht, als Dreifaltigkeit, die daher als Abbild des schaffenden Gottes das All erfüllt".
(19) Cf.GGS III, 13 : "Die heilige Trias ist die Projektion des obersten Gottes in die Wirklichkeit, die höchste Emanation des Unerforschlichen in seiner ganzen Totalität..."
(20) Ibidem : "Und das geschaffene Gegenbild ist nicht ein gefallener Gott; denn das Bild, in dem die Gottheit sich selber schauen soll, muß ihrer würdig sein".
(21) Cf. GGS III, XII.

cas dans l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie, où Görres désigne l'Absolu comme le terme ultime de toutes les spéculations philosophiques et pose expressément l'équation de l'Absolu et du divin. Tandis que dans l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie il est question d'une division de l'Absolu en lui-même, Görres limite dans Glauben und Wissen l'emploi du concept d'Absolu au côté intellectuel de la divinité. Ce concept apparaît, lors de la séparation des principes divins, lié au seul principe masculin. Görres renverse donc la hiérarchie qui était celle du "tableau de l'Absolu" où la divinité originelle, l'"Être des Êtres" hindou n'apparaît qu'à la la suite de l'idée d'Absolu et comme son équivalent mythique.

Nous verrons ce que l'idée de la divinité telle que Görres l'expose dans Glauben und Wissen doit à son étude de la mythologie hindoue. Mais d'autres influences se conjuguent avec celle-ci,et sont signalées tout d'abord par l'emploi de termes nouveaux comme celui de "surabondant" et d'"émanation". L'idée d'une divinité, une dans son essence et habitant au sein du "surabondant", s'apparente à la conception plotinienne de l'Un qui surabonde en raison même de sa perfection (22).

L'idée d'émanation est commune à la mythologie hindoue et à la doctrine de Plotin; mais c'est dans cette dernière - peut-être à travers l'exposé qu'en avait fait Tiedemann dans son compendium philosophique - que Görres a pu découvrir la possibilité d'une conciliation de la théorie de l'émanation avec le schéma logique de la réflexion, l'identification de la pensée et de l'existence, la combinaison de l'émanation "logique" et de la construction

---

(22) Cf. PLOTIN, Enn. 5, 2, 1 : "L'Un est parfait parce qu'il ne cherche rien, ne possède rien et n'a besoin de rien; étant parfait, il surabonde et cette surabondance produit une chose différente de lui" (trad. E. Bréhier, éd. Budé, tome V, page 32). Pour exprimer l'idée de surabondance, Görres préfère au terme "das Überfließende", employé dans les traductions allemandes de Plotin, celui de "das Überschwengliche"; il substantive un adjectif qu'il a pu rencontrer aussi bien chez Maître Eckhart sous la forme "überswenkend"(cf.TILLIETTE,Schelling,une philosophie en devenir II,227, note 85, Paris 1970) que dans des commentaires concernant la doctrine plotinienne. C'est ainsi que le terme "überschwenglich" est employé par Tiedemann (cf. note 23) à propos de l'extase plotinienne. La plénitude sereine de l'âme qui, dans l'extase, s'identifie à l'être de la divinité est qualifiée de "überschwenglichste Ruhe". (cf. TIEDEMANN, Geist der spekulativen Philosophie III, 281).

"réelle" du monde (23).

La suite de notre analyse confirmera l'inspiration plotinienne de Glauben und Wissen, notamment dans le mouvement général de l'écrit, qui, après avoir montré comment l'univers est issu de la divinité, indique les voies par lesquelles celui-ci retourne à elle.

2. La triade divine et les mythes religieux.

Ayant exposé ainsi sa conception de la divinité et de la triade sacrée, Görres illustre la thèse énoncée dans le prélude de l'écrit et montre à ce propos la convergence de la spéculation philosophique et du langage symbolique du mythe.

L'écrivain présente d'abord "le mythe" indien, c'est-à-dire les traits fondamentaux de la mythologie hindoue telle qu'il a pu l'étudier dans les Asiatic researches et le Systema brahmanicum de Fra Paolino.Görres n'en retient que les aspects qui corroborent son exposé philosophique, en premier lieu la nette distinction qu'il y trouve établie entre la divinité suprême et le dieu créé qui en est la triple image.

Dans le mythe hindou, la divinité suprême apparaît comme "l'Être des Êtres",

---

(23)Le compendium philosophique de D. TIEDEMANN, Geist der spekulativen Philosophie, Marburg (1791-1797), a permis à de nombreux penseurs de l'époque de découvrir la doctrine plotinienne. Au premier rang de ceux-ci figure Novalis (cf. H.J. MAHL : Novalis u.Plotin in Novalis, hg.von G. Schulz · Wege der Forschung . Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1970).Tiedemann qui parle à propos de Plotin d'"émanation logique",décrit la genèse du NOUS comme retour de l'être originel sur lui-même, c'est-à-dire comme réflexion : "Durch eine Rückkehr auf sich selbst, durch Reflexion entsteht" "des obersten Wesens Bild", die Intellektualwelt, denn notwendig "muß das erkennende und erkannte eins sein, das ist, die Objekte müssen im Verstande selbst vorhanden, und Denken mit dem Denkbaren einerlei sein".Tiedemann dit encore à ce propos : "denn was der Verstand denkt,setzt er, und was er setzt, ist" (cf. H.J. MÄHL, op.cit, p. 404/405).

le "Oum", le"Parabrahmā" qui se révèle en ces termes : "Je suis l'Être suprême qui est, était et sera, semblable seulement à moi-même, existant seulement par moi-même et à partir de moi-même; rien n'existe en dehors de moi; accessible seulement à la pensée suprême, je suis l'âme de toute chose sans être moi-même cette chose, impérissable, indivisible, compréhensible seulement à moi-même, je suis le soleil de l'éternité" (24). Pour les Hindous, l'univers existait dans la "première idée divine", mais à l'état d'embryon, "pour ainsi dire entouré de pénombre, invisible, indescriptible, caché à la raison, comme plongé dans le sommeil" (25). La création est ainsi présentée comme la révélation de l'Être suprême qui manifeste la sublimité de ses idées. Une partie de l'Être suprême émane de celui-ci sous forme féminine (26) et trouve son expression mythologique dans la "mère de l'univers" (Allmutter). Lorsque la divinité parvient à la connaissance de soi-même dans la nature éternelle,les mystères de

---

(24) Cf. GGS III, 13. A propos de la "triple divinité": Vishnu, Çiva, Brahmā,W. Jones fait sur la syllabe sacrée déifiée O'M la remarque suivante (cf. Asiatic Researches I, 242) : "for that is the order in which they are expressed by the letters A, U,and M, which coalesce, and form the mystical word O'M; a word which never escapes the lips of a pious Hindu, who meditates on it in silence". Le passage de Görres sur l'Etre suprême s'inspire de plusieurs développements de W. Jones et de ses citations de la Bhagavad-Gītā (cf.op.cit. I, 242, 244, 245, 253). Le terme 'Parabrahma' est employé par Paulinus (cf. Systema 67).

(25) Cf. GGS III, 13. W. Jones rapporte les paroles du fils de Brahmā sur la formation de l'univers : "this world... was all darkness, undiscernible, undistinguishable, altogether as in a profound sleep" (cf. op. cit. I, 244).

(26) Cf. Asiatic Researches I, 244 : "He (= the self-existent invisible God), desiring to raise up various creatures by an emanation from his own glory, first created the waters, and impressed them with a power of motion". L'influence de cette conception hindoue sur l'exposé philosophique de Görres, notamment en ce qui concerne l'émanation initiale du principe féminin,est patente. Dans l'Exposition de la physiologie l'idée d'émanation n'est plus soulignée de la même manière. Cependant c'est toujours le principe féminin ou "naturel", "toute la plénitude de l'être divin" (cf. GGS II_2, 19),qui apparaît d'abord à la divinité qui se contemple elle-même.

la création sont accomplis. Le mythe hindou montre l'univers créé à partir de la substance divine et enfermé tout d'abord dans l'oeuf cosmique Motta. Lorsque celui-ci se fend, la "Trimurti sainte et inséparable" en sort, qui personnifie la "force originelle sous une triple forme" (27). Görres met donc en valeur les éléments du mythe qui expriment l'identité de la pensée et de la création divine, la conception de l'émanation, la représentation de dieux créés, issus de la divine substance et qui dominent le monde visible en y accomplissant la triple mission de "créer, conserver et détruire".

Avant d'examiner quelle forme spécifique le "mythe hindou", puis le "mythe chrétien", donnent à cette même idée fondamentale de la Trinité divine, Görres expose dans un schéma abstrait comment la spéculation doit concevoir la personnalité des différents membres de la triade et les relations qu'ils entretiennent. La première personne donne forme et individualité au principe masculin : en elle dominera donc le caractère masculin; elle représente la fonction positive de la divinité créatrice originelle. La deuxième personne donne forme et individualité au principe féminin et le caractère féminin y apparaîtra dominant; elle représente la fonction négative de la divinité créatrice, elle est à la fois subordonnée et unie à la première personne comme le principe passif au principe actif dans l'Être suprême. La troisième personne enfin représente l'Un créateur, pour ainsi dire le processus de l'acte de création. Elle personnifie la fécondation du principe féminin par le principe masculin, l'élément de médiation entre les deux premières personnes.

C'est dans cette perspective que Görres étudie tout d'abord la triade hindoue, la Trimurti, les trois dieux du brahmanisme : Brahmā, Vishnu,

(27) Cf. GGS III, 14. Sur l'oeuf cosmique, cf. Asiatic Researches I, 244/245 et Systema, 67; en ce qui concerne la Trimurti : "the Indian Triad, Brahmā Vishnu and Mahādeva or Siva, who are three forms of one and the same Godhead", cf. Asiatic Researches I, 241 ss. et Systema, 68 et 105 ss.

Çiva (28). Chez Brahmā, première personne de la Trimurti, domine le "principe maternel". Brahmā est le créateur de la nature qu'il forme d'après les lois de la nécessité; son symbole est la terre, et il possède quatre visages comme le monde terrestre possède quatre éléments. Çiva, "le grand dieu effrayant" qui envoie aux hommes les épreuves de la maladie et de la souffrance, est en même temps le maître de la lumière et du firmament. Son symbole est le feu et le principe masculin domine en lui. Vishnu, troisième personne de la trinité hindoue, est le conservateur de l'univers, le médiateur entre ses principes opposés. Son symbole est l'eau, et il est le dieu aux multiples incarnations qui maintient en mouvement "la grande roue", symbole de l'éternel cycle des choses : "chaque fois que le monde menace de perdre son équilibre, il se lève et manifeste sa présence en se montrant successivement sous des formes différentes" (29). Görres plie donc la mythologie hindoue aux exigences de son schéma, non d'ailleurs sans rencontrer quelques difficultés. C'est ainsi que Brahmā personnifie ici à la fois la puissance créatrice active et le "principe maternel"; Çiva représente le principe masculin dont la fonction par définition positive s'accommode mal de la dénomination de "destructeur". Aussi Görres met-il essentiellement en valeur le côté souverain et lumineux du dieu.

C'est ensuite au "mythe chrétien" de la Sainte Trinité que le penseur applique son schéma. Selon Görres, ce mythe donne le nom de Père au principe positif. Le Père représente l'absolu et la liberté suprême; il porte en lui la "possibilité de donner forme à l'univers en le produisant" (30). Le principe négatif apparaît ici comme l'Esprit qui est la représentation "la plus pure" de l'éternité et la personnification de la nécessité. L'Esprit

(28) Görres fait une première allusion aux "trois dieux des brahmanes" - le dieu créateur, le dieu conservateur, le dieu destructeur - dans les Aphorismes sur l'organonomie (cf. GGS II_1, 241). Il y établit un parallèle entre la trinité hindoue et les différentes périodes de la vie de l'organisme universel considérée dans sa genèse, son épanouissement au point d'équilibre et son déclin.
(29) Pour tout ce développement sur la Trimurti, cf. GGS III, 15.
(30) Cf. GGS III, 15.

porte en lui l'universalité en tant qu'"unité sans forme", et c'est pourquoi le mythe chrétien le montre planant au-dessus du chaos et le "couvant". Le Fils enfin, "qui procède de l'Esprit et retourne au Père" est conçu par Görres comme "le terme neutre" : il apparaît comme le "produit" de l'interaction du Père et de l'Esprit, il opère la "réconciliation" des principes opposés que sont l'absolu et la nécessité (31).

On remarquera que le penseur, s'écartant des enseignements de la théologie chrétienne, fait de l'esprit non la troisième, mais la deuxième personne de la Sainte Trinité. C'est ainsi non pas l'Esprit qui procède du Père et du Fils, mais le Fils qui procède du Père et de l'Esprit, et représente l'élément médiateur entre les deux.

Le désir de retrouver dans le "mythe chrétien" la conception du divin dont il avait montré une première illustration dans le mythe hindou, amène Görres à postuler ici encore la supériorité de la "divinité" sur la Trinité (32). Dans une note où il engage à ce sujet une discussion avec Schelling, l'écrivain affirme en effet : "Il n'y a qu'un seul Dieu et en lui sont trois personnes, tel est l'enseignement de l'Eglise; toutes trois sont englobées par la divinité et lui sont donc subordonnées et ne font pourtant qu'un avec elle (33).

---

(31) Pour ce développement cf. GGS III, 16.

(32) Cf. GGS III, 16 : "Über der Trias aber wird die Gottheit eben so erhaben stehen, wie diese über ihrem Geschaffenen; das Unnennbare wird alle Personen gleich sehr in seiner Unergründlichkeit befassen".

(33) Dans cette note (cf. GGS III, 17) Görres affirme que Schelling se met dans son Bruno en contradiction avec le mythe chrétien qui ne place pas le Père au-dessus des deux autres personnes de la Trinité et voit encore moins en lui le représentant direct de la divinité. Mais Görres, en subordonnant la sainte Trinité à la divinité, n'est pas davantage fidèle à l'orthodoxie chrétienne. Il s'inscrit bien plutôt dans la ligne d'un Gilbert de la Porrée qui, au XIIe siècle, plaçait la "deitas" au dessus de la Trinité et fut soupçonné d'hérésie trinitaire. Dans ses sermons allemands, Maître Eckhart place lui aussi le désert de la Déité au dessus de la Trinité qui la manifeste. Tandis que Dieu opère, la Déité n'opère pas. C'est le Deus absconditus, inconnaissable, inexprimable. Par ailleurs, Görres se trouve en contradiction majeure avec la doctrine de l'Eglise lorsqu'il qualifie dans une réflexion d'ordre général les trois natures divines de "dieux créés"(cf. GGS III, 18).

Tout en rapprochant de cette manière la Trimurti et la Trinité chrétienne (34), Görres estime que le mythe indien pénètre plus profondément que le mythe chrétien dans les mystères de la religion,précisément parce qu'il place expressément la divinité, le Oum, au-dessus de la Trimurti (35), et affirme que "la première fait des révélations à la seconde et la charge d'achever en l'imitant" la création commencée (36).

Görres poursuit sur un plan spéculatif ses réflexions concernant la triade divine et chacun des membres qui la composent. Dans l'idée qui naît de l'interaction des principes divins au moment de la création,ces principes se lient réciproquement. Ils vont de même se lier réciproquement dans chaque partie intégrante de l'idée. Ceci signifie que,tout en ayant leur personnalité propre, les trois membres de la triade portent en eux les deux tendances divines : l'absolu et l'éternel, le positif et le négatif, le principe cognitif et le principe connu,et qu'ils vont pouvoir se penser eux-mêmes en tant qu'individualités particulières. Dans les personnes de la triade,les principes divins ne se présentent pas, comme au sein du surabondant, en état de pure indépendance, mais en état d'interaction et d'interdépendance. L'absolu et l'éternel apparaissent respectivement comme domi-

---

(34) Dans les Asiatic Researches, W. Jones condamne comme "ignorance" et "impiété" la tentative d'identifier l'un à l'autre la conception de la Trimurti et le dogme chrétien de la Trinité, qui n'ont qu'une "ressemblance apparente", "mais une signification très différente"(cf.Asiatic Researches I, 272/273).
(35) A propos de la relation entre le Parabrahmā et la Trimurti cf.Systema, 68 : "Parabrahmā ens nempe illud supremum et per se existens, ita esse in illis tribus et in eorum omnibus operationibus, quemadmodum in vase aqua pleno existere et conspici solet ab hominibus sol noster visibilis, qui licet in illa aqua seu vase reipsa non existat, ab omnibus tamen, qui illam aquam conspiciunt, videtur, laudatur, et adoratur. Quomodo ex ovo omnia nata sind et hi tres dii ex illo prodierint, id ex codicibus a nobis supra allatis haurire poteris, atque haec de deo et mundo nunc dicta sufficiant".
(36) Cf. GGS III, 17.

nante ou en état d'équilibre (37). La caractéristique essentielle des trois natures divines que personnifie la triade est pour Görres qu'il s'agit à la fois de "dieux créés" et de "dieux créateurs" (38). Les attributs du sexe qu'ils réunissent dans leur personnalité, le caractère masculin et féminin qui est en chacun d'eux sont donnés par l'Être suprême dont émanent ces principes. Avec les attributs du sexe, les dieux de la triade possèdent également en tant qu'images du Dieu suprême le pouvoir créateur, même si leur activité créatrice se situe sur un plan inférieur à celle de la divinité. Le premier et le second des dieux créateurs posent chacun en soi un monde particulier, le monde intellectuel et le monde naturel. Ceux-ci produisent alors ensemble un troisième monde dans lequel se révèle la troisième nature divine.

Le mythe fournit à nouveau l'illustration de la rencontre de l'intuition originelle du divin avec la spéculation philosophique. Le mythe hindou montre la sainte Trimurti créant le réel à partir de sa propre substance, d'après l'archétype (Urbild) que la divinité a imprimé en elle au moment de sa naissance. La création se scinde ainsi en deux parts : une partie contient en elle tous les dons divins, l'autre la totalité du monde visible. C'est dans la création que se séparent également le bien et le mal, car dans le domaine des esprits le "démon" intérieur de l'homme peut librement opter pour l'un ou pour l'autre. La mythologie hindoue parle donc non seulement de la genèse de la nature, mais aussi du devenir spirituel. Elle révèle

---

(37) Cf. GGS III, 16 : Dans le premier membre, guidé par la Providence, apparaîtra un maximum d'absolu lié par un minimum d'éternel; dans le second, dominé par le destin, le rapport sera inverse; le troisième membre enfin réalisera l'équilibre entre l'absolu et l'éternel et constituera une réalité divine "in der das Bild der Gottheit als wahres Ebenbild erst vor dem verhüllten Antlitz des Höchsten schwebt, und als seine eigene Tat, zugleich den Tuenden und das Tun vorstellt".
(38) Cf. GGS III, 18 : "geschaffene Götter"; GGS III, 17" "schöpferische Götter".

comment ceux en qui domine le bien se rapprochent sans cesse davantage de la divinité au cours d'une métempsychose ininterrompue, d'une ascension qui mène ces esprits jusqu'au Niba, le ciel suprême, siège du Parabrahmā, où ils s'unissent définitivement à l'essence divine (39).

3 . Les émanations divines et la théorie des idées. L'expression symbolique du devenir universel dans les mythes.

Dans ses considérations philosophiques sur la triade, Görres donne un nouveau prolongement à l'identité entre la pensée et l'existence qu'il a tout d'abord postulée au plan de la divinité. L'idée suprême à laquelle la divinité donne forme, c'est-à-dire "l'idée du sacré" (Idee des Heiligen) qui apparaît comme triade, pose, en se pensant à son tour elle-même, une nouvelle idée subordonnée dans une sphère subordonnée. Ainsi l'activité créatrice de la triade est-elle décrite comme résultant de nouveaux actes de prise de conscience de soi : "Les dieux immortels se posent, dans l'interaction des principes opposés, en tant qu'idées dans l'âme du monde et dans la nature et avec ces idées se forme une sphère nouvelle, celle de la béatitude (Seligkeit)" (1). Görres considère l'âme du monde et la nature, posées respectivement par le Père et par l'Esprit, comme des "émanations des qualités divines" (2). L'une est la réalité de l'absolu, l'autre la réalité de l'éternité; toute forme se trouve dans la première, tout changement dans la seconde. La troisième personne de la Trinité, qui exprime l'indifférence relative des oppositions divines, se reflètera dans un composé indifférent d'âme du monde et de nature.

---

(39) Pour ce développement cf. GGS III, 18.

---

(1) Cf. GGS III, 19.
(2) Ibidem.

La sphère de la béatitude est donc pour Görres celle des idées qui représentent les tendances originelles de la divinité, mais à un niveau doublement subordonné. Les "idées immortelles", nées de la nature et du chaos, représentent au deuxième degré la tendance négative de la divinité, l'emprise de la nécessité et du destin. Les "idées sacrées" de la sphère intellectuelle, qui se sont formées dans "l'esprit du monde" (Weltgeist) et qui sont dominées par la Providence, individualisent pour la seconde fois la tendance positive de la divinité (3).

Si les deux sphères, celle du "sacré" et celle de la "béatitude", reflètent ainsi les principes divins, une différence fondamentale apparaît pourtant. La triade sacrée, première image de la divinité, manifestation de la création supérieure, reflète la perfection divine, l'"unité du sacré" (4) où les oppositions sont abolies. Cette première image "sans défaut et sans péché" est donc "en tout point digne de la divinité". Mais dans la sphère subordonnée de la béatitude qui correspond à l'activité créatrice de la triade, l'image divine apparaît moins pure : un phénomène de "dégradation" (Zersetzung) intervient. Dans cette création du Dieu créé se manifeste l'opposition du bien et du mal, de la forme et du chaos. Cette création au second degré, désignée par l'expression "réflexion de l'image", commence en effet par la division et le combat des "idées bienheureuses", qui possèdent l'entière liberté de se décider pour le bien ou le mal, la forme ou le chaos. Ce n'est qu'au terme d'une évolution progressive, lorsqu'auront pris fin le désordre et les antagonismes, que le "calme médium" pourra refléter le sacré (5). L'univers créé, aussi bien

(3) Pour ce développement cf. GGS III, 19.
(4) Cf. GGS, 19 : "Einheit des Heiligen".
(5) Pour l'ensemble de ce développement cf. GGS III, 19.

du côté de la nature que du côté de l'esprit,est donc le théâtre d'un formidable combat entre les idées.

Si cette nouvelle évocation du grand schisme qui traverse l'univers,et des luttes qui en résultent,rappelle le leitmotiv des Aphorismes sur l'art, la perspective de Görres est cependant particulière. L'écrivain présente ici les antagonismes à l'aide de deux termes positifs et de deux termes négatifs, ceux de "forme" et "d'informe" pour le monde physique, de "bien" et de "mal" pour le monde spirituel. Il veut surtout indiquer l'issue du combat des idées, et fait de la victoire du principe positif la finalité même de l'histoire universelle. Du côté de la nature,les idées premières-nées, plus proches de l'informe et du chaos, vont s'opposer aux idées ultérieures plus proches de la forme. Leur lutte doit finir par le triomphe de la forme pure et sereine sur l'informe et le chaos. Du côté intellectuel, le combat des idées mènera de même au triomphe de ce qui est bon,vrai et beau sur le mal, le mensonge et la laideur.

C'est précisément ce qu'enseignent les mythes pour qui sait interpréter leur langage. La thèse de Görres est que l'on assiste, à partir de l'unité première de l'antique mythe hindou dont il a souligné la double signification cosmogonique et métaphysique,à la séparation de ces deux aspects et à leur traduction successive dans deux mythes opposés et complémentaires. Tandis que le symbolisme du mythe gréco-romain sera appliqué à l'évolution du monde naturel, celui du mythe chrétien concernera l'évolution du monde spirituel.

Pour l'écrivain, le mythe grec représente, en les personnifiant, les grandes forces de la nature. Les épisodes de l'histoire des dieux grecs, qui relatent les antagonismes de leurs diverses générations, correspondent aux différentes phases de la création et du devenir de l'univers : dans ce

mythe,"la théogonie est en même temps cosmogonie" (6). Görres y retrouve - représentée par le dieu Amor - la synthèse initiale, antérieure à toute création. Il y retrouve également le premier engendrement par lequel le chaos, fécondé par l'Amour, donne en se divisant naissance à"l'antique nuit, mère de tout ce qui est beau et de tout ce qui est effroyable et terrible", ainsi qu'au jour et à l'éther. L'écrivain mentionne quelques épisodes qui symbolisent de manière caractéristique la lutte entre les forces de l'anarchie et du chaos et le principe d'ordre et d'harmonie : il évoque les Titans se déchaînant contre Ouranos, Aphrodite sortant de l'océan, première manifestation de la beauté qui se dégage des éléments. L'évolution vers l'harmonie est ponctuée de maints échecs : Saturne, "le principe formateur" (das bildende Prinzip), doit dévorer toutes les créations qui ne sont pas encore parvenues à une forme équilibrée et durable. L'harmonie pure n'est atteinte qu'avec la naissance de Jupiter qui échappe à la puissance destructrice de Saturne, et la guerre commence entre la nouvelle forme et ce qui a encore subsisté du monde ancien. Après les ultimes révoltes des géants contre le "principe organisateur", les forces anarchiques sont définitivement défaites et les vainqueurs se partagent la domination du monde. A la tête des dieux figurent Jupiter et Junon, la puissance et la beauté, l'éther céleste et l'éther terrestre, tandis que les autres divinités de l'Olympe représentent "tout le cycle des forces supérieures de la nature"(7). En face de l'empire de la lumière s'ouvre l'empire des ombres, celui de l'Orcus; entre eux s'étend l'océan illimité que domine Neptune.

(6) Cf. GGS III, 20.
(7) Pour l'ensemble de ce développement cf. GGS III, 20.

C'est un autre monde, un autre ciel que révèle le "mythe chrétien" dont Görres expose les thèmes fondamentaux en analysant le récit de l'Apocalypse de saint Jean (8). Le mythe chrétien est celui où, pour la première fois, apparaît l'idée de la chute due au péché. L'écrivain passe en revue les visions symboliques qui traduisent chez saint Jean,"ce disciple riche en imagination", le combat universel entre le bien et le mal et la victoire finale de Dieu sur Satan. La première vision que retient Görres est celle du trône de la majesté divine (9) entouré des vingt quatre vieillards, des sept esprits de Dieu et des quatre êtres vivants. Pour ces derniers, l'écrivain propose une interprétation des symboles toute nourrie de mythologie comparée (10). Son analyse se concentre ensuite sur les diverses scènes qui illustrent dans ce texte le combat des forces sataniques contre les puissances célestes : la vision du dragon rouge qui se tient devant la femme couronnée d'étoiles, afin de dévorer son enfant lorsqu'elle aura enfanté; le combat de Saint Michel contre le dragon; l'apparition de la bête à sept têtes, héritière de la puissance du dragon, qui parvient à asseoir sa domination sur "toutes les races et les langues et les peuples", et à être adorée de tous. Puis Görres évoque l'autre face de l'Apocalypse, l'heure du jugement et le châtiment des impies, les sept coupes de la colère divine et les sept fléaux qui en découlent, la chute de Babylone et, après le règne millénaire du Christ, la défaite définitive de Satan et de ses adeptes : "le feu de Dieu descend du ciel et les dévore et le diable qui

---

(8) Cf. GGS III, 21/22.
(9) Cf. Apocalypse 4, 2-6.
(10) Cf. GGS III, 21 : "Das erste dieser Tiere aber ist gleich einem Löwen (die Macht und die Kraft), das andere gleich einem Kalbe (die Liebe, die zeugende Kraft, die indische Kuh), das dritte mit einem Antlitz wie ein Mensch (die Weisheit, die Sphynx) und das vierte endlich gleich einem fliegenden Adler (die Majestät)..".

les séduisait est jeté dans l'étang, pour être tourmenté jour et nuit, aux siècles des siècles" (11). De la vision finale, celle de la Jérusalem céleste qui s'élève dans la gloire de Dieu et dont le Seigneur sera le temple, Görres retient essentiellement deux images : celle du "fleuve limpide de l'eau vivante" qui sort du trône divin et l'arbre de la vie éternelle qui s'élève sur ses rives (12).

En mettant ainsi en parallèle le mythe gréco-romain et le mythe chrétien, le penseur veut souligner, au-delà de leurs divergences et de leurs apparents contrastes, leur signification commune. Ces deux mythes présentent un univers dualiste, l'affrontement en son sein des principes antagonistes et la victoire finale du principe positif; dans le premier cas celle de la forme harmonieuse, dans le second celle du bien. Dans les deux cas, la sphère du créé est appelée à devenir le digne reflet de celle du créateur : "la vierge qui doit donner naissance au royaume de Dieu et l'imposture qui revêt l'aspect de la laideur du dragon rouge, la vertu et le vice, la forme et l'absence de forme, Jupiter et les Titans, les forces spirituelles et les forces naturelles aveugles et sans règles doivent combattre dans leurs cohortes jusqu'à ce que le bien dans la couronne d'étoiles et la pure harmonie remportent la victoire, et que dans la cité de Dieu et chez les dieux immortels le sacré se reflète dignement dans la sphère de la béatitude et que les Titans se trouvent au fond du Tartare et les vices en enfer où ... règne Satan" (13).

En face de ce parallélisme, Görres souligne la différence capitale qui existe entre la sphère naturelle et le domaine spirituel. Du côté de

---

(11) Cf. III, 22 et Apocalypse 20,7.
(12) Cf. Apocalypse 21,22. Il est frappant de constater que les allusions à l'agneau ne sont pas reprises par Görres, qui donne sinon une paraphrase fidèle du texte. Le Christ n'est donc pas nommé ici, tandis que Görres avait montré - contrairement au texte de l'Apocalypse - le Fils assis sur le trône de la majesté divine (cf. GGG III, 21 et Apocalypse 4, 2-3).
(13) Cf. GGS III, 22.

la nature,le combat est depuis longtemps terminé, l'harmonie conquise est visible pour les mortels dans l'ordre des lois naturelles; dans le domaine spirituel par contre,le combat se poursuit ; "l'enfer est encore ouvert, le signe rouge est encore présent dans le ciel, le monstre profère encore des blasphèmes, la laideur lutte encore contre la beauté, l'erreur règne dans le royaume dont la vérité doit hériter"(14). Dans ce domaine, où le jeu d'une liberté sans entraves complique l'évolution, une plus longue période de confusion et de conflit est prévisible,même si l'issue du combat ne fait pour Görres aucun doute : "Mais l'oeil de la Providence se tient dans le ciel serein au-dessus des orages qui passent dans les profondeurs; l'humanité dans son caractère informe et chaotique n'est pas encore digne de la nature à l'intérieur de laquelle elle a été créée..!"(15).

De l'antiquité aux temps nouveaux, le chemin de l'homme le mène de la nature à l'esprit, le fait délaisser sa "mère" pour se tourner vers son "père d'en haut" et participer au combat du bien contre le mal. Cette ère nouvelle s'est ouverte "pour le nord" avec le christianisme, par lequel la totale expulsion de l'homme hors du paradis de la nature a été consommée. Pour l'humanité qui aspire à un but élevé,une période de pénible effort a débuté. Mais déjà, estime Görres, qui fait ici allusion à la grande expérience révolutionnaire, "les génies de l'histoire se manifestent de façon plus remarquable dans leur activité silencieuse, l'harmonie et l'ordre commencent à apparaître, de manière encore fugitive, dans le monde de la liberté..." (16).

---

(14) Cf. GGS III, 23.
(15) Ibidem.
(16) Ibidem.

4. Le monde fini.

Après avoir exposé sa conception de la divinité, de la création et du sens de l'histoire universelle, Görres consacre un large développement au monde fini, à sa structure et à ses métamorphoses. L'écrivain quitte ici le domaine du mythe pour présenter, en homme de science autant qu'en philosophe, ses vues sur l'univers. Le lecteur ne sera pas surpris de retrouver dans cette partie de Glauben und Wissen la plupart des idées dont Görres avait déjà fait la synthèse dans l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie. L'écrivain évite cependant une simple répétition et ordonne ses réflexions de manière originale. Il les inscrit en effet dans la perspective philosophique qu'il a ouverte par sa méditation sur la divinité créatrice.

Les principes qui régissent l'univers sont apparus comme les émanations des principes divins, comme leur projection dans la réalité, et l'idée de triade, qui dominait la première partie de l'exposé, va servir de fil conducteur à ce nouveau développement. Le penseur part de l'univers cosmique pour aboutir à celui de l'homme, décrivant ainsi une série de sphères toujours plus restreintes, mais qui toutes sont comprises dans le cercle de la divinité.

D'entrée de jeu, Görres caractérise le monde fini comme celui de l'aspiration à l'unité divine à travers d'incessantes métamorphoses : "Dans le domaine du fini réapparaîtra l'antithèse qui a d'abord commencé dans le surabondant et une nouvelle synthèse la résoudra à nouveau pour engendrer à son tour l'antithèse en elle-même"(1). Ainsi le monde de la finitude est-il celui où la "différence" poursuit une unité qui fuit constamment devant elle.

---

(1) Cf. GGS III, 24.

Le monde fini reflète dans sa structure la triade dont il est la création par l'intermédiaire des idées. Les trois "natures" divines vont donc s'y manifester : "ce qui dans cette région comporte un maximum de principe naturel lié par la nécessité nous apparaît comme matière, ce qui comporte un maximum de libre principe spirituel, comme intelligence; le troisième terme qui opère la synthèse apparaît enfin comme réalité organique"(2).

Görres décrit tout d'abord,en les mettant en parallèle, le domaine de la matière, c'est-à-dire de la nature physique,et celui de l'intelligence. Le penseur veut principalement montrer que,dans le monde fini,les tendances antagonistes fondamentales de la nature et de l'âme du monde se limitent l'une l'autre,sans perdre pour autant l'aspiration qui les pousse à retourner à l'infini.

Dans le domaine de la matière, c'est-à-dire de la nature individualisée, les forces d'expansion et d'attraction infinies qui caractérisent l'essence de la nature deviennent,par suite de cet "entravement" (Hemmung) mutuel, lumière et gravitation universelle. Dans le domaine spirituel,les intelligences finies n'ont hérité que d'une part des tendances originelles de l'âme du monde qui sont l'infinité dans l'espace et le temps. C'est parce que le temps et l'espace se limitent mutuellement chez les esprits finis, y apparaissant comme "succession", comme "énergie relative", que ces esprits sont séparés de la sphère de la béatitude, sans que disparaisse pourtant le désir qui porte l'individu à s'unir à la réalité supérieure qui le domine. Görres met ici en parallèle l'univers matériel et l'univers spirituel. Il caractérise la lumière comme symbole extérieur de l'espace intérieur en expansion, la gravitation universelle comme le symbole extérieur du temps intérieur mis en mouvement (3).

---

(2) Ibidem.
(3) Pour ce développement cf. GGS III, 25/26.

Après avoir montré la genèse des deux "forces plastiques extérieures" que sont la lumière et la gravitation générale, Görres va décrire à partir d'elles la constitution des systèmes de l'univers : "C'est dans l'interaction des deux forces plastiques extérieures, lumière et gravitation, qui se comportent l'une vis à vis de l'autre comme la Providence et le Destin, que vont se former les systèmes universels en tant qu'idées finies des dieux bienheureux, systèmes dans lesquels la matière prend une forme très variée selon les différences dans le rapport de ces deux forces"(4).

Görres décrit parallèlement les systèmes rationnels qui mettent en jeu les forces intérieures et se forment dans l'interaction de l'espace et du temps. Ainsi s'efforce-t-il d'établir, jusque dans les détails, des correspondances précises entre le domaine matériel et le domaine intellectuel. A ces deux domaines il applique le même schéma triadique,et établit une hiérarchie parallèle de sphères issues les unes des autres par objectivations et projections successives.

Ce processus d'**objectivations** en chaîne est décrit de manière particulièrement frappante à propos du système solaire:"l' idée bienheureuse qui pense dans ce système" "se contemple dans le soleil comme dans son image"(5); le soleil matériel, s'objectivant à son tour,se reflètera avec une perfection décroissante dans les planètes et les comètes. Ce sont les planètes qui participent le plus de la nature du soleil: elles sont les "concepts" qui reflètent le plus fidèlement l'idée solaire comme le prouve en particulier le peu d'excentricité de leurs orbites (6).

La référence à la triade est omniprésente dans l'exposé du philosophe. Le soleil est ainsi défini dans son essence comme la "parfaite image de la

(4) Cf. GGS III, 26.
(5) Cf. GGS III, 26.
(6) Cf. GGS III, 27/28.

triade sacrée dans la sphère matérielle" (7). Père, Esprit et terme médiateur sont représentés ici par la photosphère, le centre du soleil et la masse solaire limitée. Ces trois éléments se retrouvent au niveau de la planète, elle-même "reflet" du soleil, dans l'atmosphère, la terre ferme et l'eau.

Du côté intellectuel, Görres définit parallèlement "l'intelligence pure" et "l'esprit solaire", "l'intelligence limitée", et "l'esprit planétaire". Dans l'intelligence pure, qui est le "soleil luisant au ciel des idées", la raison supérieure correspond à l'atmosphère lumineuse, l'imagination supérieure à la région centrale et la volonté pure à la masse solaire (8). Tandis que dans la raison qui représente le principe masculin, "la Providence plonge son regard dans le monde intellectuel et l'éclaire", les "forces obscures du destin" habitent l'imagination qui correspond au principe féminin, et la volonté pure représente la conciliation des contraires, universalité et individualité, vérité et beauté (9). La vertu est l'harmonie "dans laquelle toutes les dissonances se résolvent dans l'accord moral" (10). Au niveau de l'intelligence limitée apparaît la triade : entendement, imagination limitée, volonté limitée (11). A "l'esprit solaire" (Sonnengeist) correspond "l'esprit planétaire" (Planetengeist) qui "tourne autour de lui-même dans sa propre individualité" et porte d'autre part dans son unité des "personnalités subordonnées"qui avec lui se meuvent en tournant autour de l'unité supérieure, l'image extérieure de l'idée. L'intelligence limitée ne reçoit en partage qu'un élément de la "force originelle" qui remplit l'idée supérieure, et c'est avec cet élément qu'elle agit dans sa sphère. Dans cette "sphère de la conscience finie", l'esprit terrestre (Erdengeist) représente le maximum de liberté, de productivité, d'absolu, cependant que les forces reproductives, mémoire,

(7) Cf. GGS III, 27.
(8)Pour l'ensemble de ce développement cf. GGS III, 31.
(9)Cf. GGS III, 29.
(10) Cf. GGS III, 30.
(11) Aux termes höhere Vernunft, höhere Einbildungskraft et reiner Wille, employés dans la sphère de l'intelligence pure (reine Intelligenz), Görres fait correspondre dans la sphère de l'intelligence limitée (bedingte Intelligenz) ceux de Verstand, Phantasie, bedingter Wille (cf. GGS III, 31).

souvenance affective, instinct jouent à son égard le rôle de satellite (12).

C'est à nouveau sur les deux plans de la nature matérielle et de la conscience que Görres détermine enfin les forces subordonnées, les tendances limitées qui se développent au niveau du planétaire et du terrestre. Ici encore le schéma de la triade trouvera son application : le penseur distingue entre les forces ou les facultés qui comportent un maximum d'universalité ou un maximum de finitude, et celles qui combinent ces deux aspects. Du côté de la matière, la planète comporte les trois sphères des forces physiques pures, des forces chimiques et des forces physico-chimiques auxquelles correspondent du côté intellectuel la triple faculté des déductions, des concepts et des jugements. Tout comme les forces physiques pures sont caractérisées par un maximum d'infinité, les forces chimiques par un maximum de finitude et les forces physico-chimiques par une double limitation, les déductions représentent le passage de l'intelligence pure à l'intelligence limitée, les concepts le domaine de la plus grande limitation et le jugement logique ou esthétique l'élément médiateur entre la déduction et le concept.

L'exposé de Görres s'achève et culmine à la fois dans la présentation qu'il fait de la nature organique. Celle-ci résulte d'un acte de connaissance extérieur "en tant que produit commun du principe masculin et du principe féminin, de l'esprit et de la matière" (13). Fidèle à la logique de son système, Görres commence par décrire la nature organique la plus parfaite qui serait le résultat de l'interaction de l'esprit et du corps solaires. Il évoque des êtres supérieurs, les "habitants" et les "enfants" du soleil, dont le corps serait constitué d'une

(12) Pour ce développement cf. GGS III, 31.
(13) Cf. GGS III, 33.

"matière éthérée", dont l'oeil luirait d'un rayonnement autonome,qui respireraient "le pur éther" et porteraient en eux-mêmes la gravitation. Libres de toute entrave, ces êtres pourraient descendre chez les hommes comme le racontent les légendes de tant de peuples.

Une nature organique moins parfaite est issue de l'interaction de l'esprit planétaire et de la planète. A l'image de la planète qui possède son propre axe de rotation et un centre de gravitation hors d'elle-même, cette nature est à la fois libre et dépendante. Dans le domaine terrestre, Görres va souligner la place privilègiée qu'occupe l'humanité au sein de cette nature organique.

L'humanité est sur terre la réalité organique "qui représente le plus librement l'idée, qui contient le plus de principe solaire, dans laquelle la plus robuste masse d'intellectualité entre en interaction avec une matérialité pareillement purifiée, celle qui renferme le plus d'infinité et ainsi attire en les dominant toutes les autres sphères dans la sienne"(14). Comme la fleur se tourne vers le soleil,l'humanité tend vers le supérieur, vers l'infini,et en reçoit couleur et éclat. Reprenant le schéma triadique,Görres établit la hiérarchie qui existe entre les règnes humain, animal et végétal par analogie avec les plans du soleil, de la planète et de la comète (15). Les trois races dont se compose l'humanité répondent au même schéma : la race noire exprime la prédominance du reproductif et du sentiment; la race couleur olive de l'Inde le productif et l'intuitif, car cette contrée du globe est le "berceau de la culture et de la science". Dans la race blanche apparaît "assez bien l'équilibre des deux contraires dominant par la volonté les deux autres" (16).

---

(14) Cf. GGS III, 34.
(15) Cf.GGS III, 35 : "Die Menschheit ist daher für die beschränkte Erdensphäre, was die Sonne für die höhere Welt, die Tierheit wird dagegen das eigentliche Planetarische repräsentieren wie das Pflanzenreich die Natur des Kometen hat".
(16) Pour ce développement cf. GGS III, 35.

Görres aborde enfin, dans le domaine matériel, puis dans le domaine spirituel, le plan de l'individu. Tout corps doit être considéré comme une combinaison d'éléments, ces derniers constituant dans leur rapport de polarité le "cercle le plus restreint" issu de la divinité. On retrouve donc dans la constitution interne du corps la même triplicité des sphères : forces physiques individuelles, substances chimiques, forces physico-chimiques. De même les "esprits individuels" représentent-ils "un organe" dans l'organisme universel. Tout comme le soleil éclaire la terre, "l'esprit solaire éclaire la nature individuelle dans la raison, exerce sur elle son attraction dans l'imagination et la domine dans la libre volonté" (17). Pour Görres, le génie manifeste précisément la part d'universel qui échoit à l'individu; en lui "le terrestre évolue dans une lumière supérieure, est attiré par une force supérieure et vit dans une volonté supérieure" (18). Mais la personnalité de l'être humain reçoit également un élément des trois aspects de l'"esprit terrestre", sous la forme de l'esprit individuel, de l'affectivité et du caractère. La triade des déductions, concepts et jugements réapparaît, mais envisagée cette fois sur le plan des facultés de l'individu.

L'individu organique, situé au point de passage du monde spirituel dans le monde naturel, est issu de l'interaction de l'intelligence individuelle et d'une sphère limitée de la planète. De leur action réciproque procèdent l'âme et l'organisme : "L'intelligence individuelle,en se freinant au contact de la nature individuelle,se limite en elle pour former l'âme; la matière individuelle, animée par l'esprit, pénètre autant que la limitation le lui permet dans la région de la liberté et s'élève au niveau de l'organisme" (19). Cette double nature matérielle et spirituelle de l'homme le soumet et le soustrait à la fois à l'empire de la nécessité. Grâce à l'âme,

(17) Cf. GGS III, 37.
(18) Ibidem.
(19) Cf. GGS III, 37/38.

où prédomine le principe de liberté, l'homme peut s'élever au-dessus des contraintes de la matière. Mais Görres se refuse à placer la vie de l'individu sous le signe d'une victoire péniblement remportée par l'esprit sur la nature. Cette vie individuelle se développe pour lui dans "le pur amour", l'existence de l'individu "est un acte d'engendrement permanent dans lequel les natures opposées s'adonnent à l'amour" (20). Ces relations d'interdépendance reposent sur "l'harmonie préétablie" des mondes opposés, celle-là même qui existe entre les sexes. L'interruption de cet acte intervient lorsque le cycle de la métamorphose organique est révolu, et signifie la mort de l'individu. Tandis que le corps retourne "au royaume des ombres" de la matière, l'élément spirituel pénètrera la matière à un autre endroit du système et l'individu renaîtra dans un autre monde; selon la destination qu'il se fixe lui-même, il se rapprochera ou s'éloignera de la divinité qui comprend en elle l'univers entier. Nous voyons ici comment Görres reprend l'idée de la métempsychose telle que l'exprime le mythe hindou, et conçoit l'ascension de l'âme vers le divin à travers une suite de réincarnations (21). C'est l'âme qui pour Görres emplit chez l'individu la sphère de la nature sensible et empirique, et dont les manifestations sont la faculté de percevoir et de ressentir, la capacité de se mouvoir et la force vitale. Comme il l'avait déjà fait dans l'Exposition d'un système sexuel d'ontologie, Görres décrit les divers systèmes de l'organisme dans lequel se projette "tout le système de l'esprit", car les organes participent plus ou moins de l'infini ou du fini, de l'idée ou de la matérialité. Mais un aspect nouveau frappe ici le lecteur. Görres insiste beaucoup plus nettement que dans le Système sexuel d'ontologie sur les correspondances entre macrocosme et microcosme. Ses développements annoncent clairement l'Exposition de la physiologie.

(20) Cf. GGS III, 38.
(21) S'il n'est pas douteux que le mythe hindou a été pour Görres l'occasion d'approfondir l'idée de métempsychose, que du reste Schelling développe à la même époque, on peut constater qu'il y a très tôt chez Görres une amorce de cette idée qu'il avait pu rencontrer chez Lessing ou Herder. C'est ainsi qu'il écrit dans sa lettre du 4 mai 1800 à K. von Lassaulx : "Nein, gemeinschaftlich werden wir die Metamorphosen zu unserer Vervollkommnung miteinander durchgehen" (cf. WuB II,70).

Ainsi le système cérébral est-il présenté comme celui qui dans son organisation exprime le mieux le caractère de l'infini et du soleil. Le système musculaire apparaît comme celui qui exprime le plus nettement le caractère planétaire; le système végétatif comme celui qui possède le plus le caractère du fini et de la comète. A l'intérieur de chaque système organique, Görres multiplie les analogies de cet ordre. Dans le système cérébral, c'est la vapeur expansible qui représente le mieux l'idée,la masse solide le planétaire; le cerveau correspond à l'élément terrestre en tant que porteur des forces productives de la conscience et de la sensibilité, le cervelet à l'élément lunaire en tant que porteur des forces reproductives, tandis que le noeud médullaire qui renferme les forces de la volonté, représente l'organe de synthèse par rapport au cerveau et au cervelet,et apparaît d'autre part comme le "soleil" du système musculaire. La relation terre-lune se retrouve à l'intérieur du système musculaire lui-même,dans la relation entre le système musculaire volontaire et les"organes de la circulation"(22).

Après avoir montré dans l'univers entier et en chaque individu la présence des principes antagonistes masculin et féminin, Görres est parvenu au point de la création où les deux principes universels s'extériorisent sous la forme des sexes opposés, en hommes et en femmes. Le rapport des sexes chez l'être humain est pour Görres le même que celui de l'intelligence et de la nature; le pôle masculin représente, ici comme à tous les niveaux, davantage de liberté, le pôle féminin davantage de nécessité. Le troisième élément issu de la rencontre des sexes opposés parachève dans le domaine organique le schéma triadique dont Görres a fait le fil conducteur de tout son exposé.

C'est ainsi que ce monde organique humain apparaît comme la manifestation visible des dieux supérieurs, comme le médium dans lequel ils se révèlent

(22) Pour ce développement cf. GGS III, 39/40.

en actes. "Dans la procréation les oppositions se neutralisent dans un troisième terme médiateur" (23) : ce troisième terme, ce produit de l'acte, dans lequel les sexes opposés sont "dissous" l'un dans l'autre revêt pour Görres une importance capitale. Il ferme à nouveau, avec l'acte qui unit l'homme et la femme, le cercle qui s'était ouvert lorsque la divinité avait pris conscience d'elle-même,et il crée l'incessant retour des oppositions par une chaîne sans fin de naissances. Ainsi, au début et à la fin de la méditation philosophique de Görres, deux actes de création se répondent-ils : l'acte divin et l'acte humain, l'archétype et son image : "Voilà l'histoire de l'univers montrant comment,une fois sorti du mystère de la surabondance du fait de la prise de conscience de la divinité par elle-même, il se resserre dans sa progression en cercles toujours plus étroits jusqu'à ce que le dernier se ferme sur lui-même dans l'acte de procréation en tant que reflet fini de la création archétype ,et qu'apparaisse dans le produit de cet acte la véritable image de la totalité intégrale" (24).

(23) Cf. GGS III, 40.
(24) Cf. GGS III, 40.

IV - L'aspiration du monde terrestre au divin.

1 . Le triple accès de l'homme au divin dans la science, l'art et la morale.

Görres enchaîne le second mouvement de son écrit au premier sans ménager de transition. Après avoir évoqué la naissance de l'univers issu du sein de la divinité, après en avoir décrit la métamorphose descendante et mis ainsi en lumière l'origine divine de tout être fini, le penseur va décrire l'évolution ascendante des "natures terrestres dans la métamorphose qui les mène au divin" (1).

Dès le début de l'ouvrage, Görres avait annoncé ce thème en faisant allusion à la nostalgie de l'unité perdue qui habite la divinité créée. Pour lui, la vocation du monde fini se manifeste de manière éclatante dans l'inassouvissable aspiration au divin exprimée par les trois idéaux qui dominent toute entreprise humaine : la vérité, la beauté et la vertu. Cette "trinité", conservée dans toute sa pureté au sein de la divinité, "plane" au-dessus de l'homme comme "produit idéel de ses forces supérieures qu'il tente de réaliser au moyen des forces inférieures" (2).

L'homme doit s'efforcer d'intégrer cette triade à l'unité de la personnalité humaine, afin de pouvoir devenir semblable à Dieu : "celui qui cherche le Père en esprit et en vérité aspire au premier but, celui qui s'élève à l'Esprit dans l'amour verra se dévoiler à lui la beauté divine, cependant que la vertu se révèle dans le Fils et que la mer insondable de la divinité les entoure tous" (3). Au cours de sa métamorphose ascendante, l'humanité abandonne derrière elle un "résidu de son activité" qui, selon que cette

(1) Cf. GGS III, 40.
(2) Ibidem.
(3) Cf. GGS III, 40.

dernière tend à la vérité, à la beauté ou à la vertu, se manifeste comme science, art ou morale.

Pour définir science, art et morale dans leurs caractères particuliers comme dans leurs rapports, Görres a recours à l'opposition des sexes et à leur conciliation qui lui fournit une fois encore le fil conducteur de son exposé. La science est définie dans sa relation avec la lumière de la raison, avec l'élément spatial, la force expansive et le principe d'universalité; l'art dans sa relation avec l'imagination, l'élément temporel, l'individualité et les profondeurs du sentiment ; la morale enfin dans sa relation avec la "chaleur" de la volonté qui occupe une position intermédiaire entre l'universalité et l'individualité, et tire son énergie propre des deux éléments. Science et raison apparaissent donc héritières de la nature masculine, l'art comme l'imagination de la nature féminine, la morale de leur interaction et de leur limitation réciproque.

Ce qui pourrait n'être qu'un jeu artificiel de systématisation permet en fait à Görres d'exprimer des idées nouvelles qui confèrent son intérêt à cette présentation. Les propos de l'écrivain sur la nature féminine de l'art lui donnent en effet l'occasion de développer des conceptions marquées par l'influence romantique; c'est à travers l'affirmation de l'égalité des sexes que Görres proclame aussi l'égale valeur et l'égale dignité de l'art et de la science.

La nature féminine et le caractère divin de l'oeuvre d'art sont affirmés conjointement dans la thèse que l'"art doit donner forme à l'amour des éléments en suivant pour ainsi dire l'exemple de cet amour" (4). Ainsi l'amour cosmique, le "sublime amour" divin qui préside à la formation de

---

(4) Cf. GGS III, 42.

l'univers, doit-il inspirer l'artiste qui assemble et ordonne les éléments homogènes pour créer la beauté et l'harmonie. Le caractère féminin de l'art n'explique pas seulement l'importance primordiale qu'y revêt l'amour, ce "secret intime de la féminité" (5). Il rend également compte pour Görres du caractère irrationnel de l'oeuvre d'art. Les créations artistiques ne doivent pas en effet rayonner d'une lumineuse clarté, elles doivent comporter quelque chose de mystérieux, de mouvant, d'ineffable qui mobilise en nous la totalité des forces affectives et surtout éveille "la nostalgie profonde et inexplicable qui nous entraîne... loin et toujours plus loin" (6).

Si Görres parle encore au sujet des oeuvres d'art de contours harmonieux et d'agréable apparence, il met surtout en valeur, dans un esprit romantique, le caractère crépusculaire, la profondeur énigmatique de l'art : "La pure individualité est... l'essence de l'art et le demi-jour magique qui l'entoure est sa nature la plus intime, et ce qu'il a d'énigmatique, de profondément secret, d'inexprimable constitue son charme" (7). Nous trouvons ici sous la plume de Görres cherchant à définir la nature de l'oeuvre d'art des formules inspirées par le premier romantisme : l'oeuvre d'art permet de pressentir le divin mystère, exprime l'inexprimable, fait rentrer l'infini dans les limites de ses contours (8). L'art est aux yeux de Görres l'expression de l'intuition, mais aussi de la grâce et du charme propres à la nature féminine. Même lorsqu'il exige le respect, il veut toujours plaire; il est essentiellement un langage qui s'adresse au coeur. Dans cette optique, Görres met en valeur le côté affectif

---

(5) Cf. GGS III, 44.
(6) Cf. GGS III, 42.
(7) Ibidem.
(8) Cf. GGS III, 44 : "mit wenigen Zügen muß es die Ahndung einer fernen Verborgenheit in unserer Seele wecken, hinter dem Ausgesprochenen muß ein Unaussprechliches wie ein zarter Nachklang schweben; als Andeutung muß es eine unsichtbare Masse in sich umschließen,von der, wie von einer fernen Unendlichkeit, unser Gemüt sich unendlich angezogen fühlt, und in dem es seine Liebe gleichsam objektiv von außen sich entgegentreten sieht. Die Kunst zieht daher die Unendlichkeit in ihren Bildungen zusammen...".

et musical de l'art beaucoup plus que sa plasticité. Il est symptomatique qu'il veuille en suggérer la nature à l'aide de l'image qui avait servi à Wackenroder à évoquer le monde de la musique. C'est au domaine de l'art que Görres applique la métaphore du fleuve mystérieux dont les vagues sonores éveillent tous les sentiments humains (9). C'est dans le même esprit proche de Wackenroder que Görres fait de la musique "qui en des sons mystérieux donne forme au monde mystérieux de l'amour" l'art qui possède le maximum de l'essence de l'art" (10).

La définition que Görres donne de l'art dans la perspective de la nature féminine lui permet de même de développer l'idée de l'autonomie de l'art vis à vis de la science. Tout comme l'amour n'a pas besoin de la vérité, le sentiment n'a pas besoin de la lumière du jour et l'art n'a pas besoin de la clarté de la science. Et le mythologue de rappeler qu'avant la création du ciel il y avait déjà Eros. L'art n'est donc nullement inférieur à la science : "la beauté ne doit pas s'incliner telle une servante devant la vérité : elle porte sa loi en elle-même" (11). La beauté dans l'art est certes une beauté concrète et individualisée, mais le langage de l'art est tout aussi profond et révélateur que celui de la science. Les arts plastiques expriment par leurs hiéroglyphes de hauts philosophèmes; la musique,

---

(9) On peut relever une analogie frappante entre les deux passages suivants. Le premier est extrait de l'essai de Wackenroder Das eigentümliche innere Wesen der Tonkunst, paru en 1799 (cf. WACKENRODER, Werke u. Briefe, Verlag L. Schneider, Berlin 1938, p. 223) "Ein fließender Strom soll mir zum Bilde dienen... Und ebenso ist es mit dem geheimnisvollen Strom in den Tiefen des menschlichen Gemüts beschaffen... - die Tonkunst strömt ihn uns selber vor... Sie greift beherzt in die geheimnisvolle Harfe... - und die Saiten unseres Herzens erklingen und wir verstehen ihren Klang". Le second est extrait de Glauben und Wissen (cf. GGS III, 42) : "... ein unsichtbares Wehen muß die Kunst an uns vorüberfließen,ein verborgener Strom soll sie, dahinrauschend sich bewegen, aber die Wellen dieses Stromes sollen in Tönen klingen, und wie sie vorübergleiten, sollen sie alle Gefühle regen, alle Affekte wecken".
(10) Cf. GGS, 51 : "Das was in der Kunst am meisten von dem Wesen der Kunst besitzt, das ist die Musik, die in dunklen Tönen die dunkle Welt der Liebe bildet".
(11) Cf. GGS III, 47/48.

"langue maternelle du coeur" (12) révèle à l'homme un monde infini bien que d'une autre nature que celui qui s'ouvre à la science. Dans la science qu'anime le principe masculin, c'est en effet l'esprit qui s'affirme comme force libre et expansive : il s'élance crânement hors des limites tracées par le sentiment. Aucune profondeur ne doit plus pour lui recéler de mystères, tous doivent être résolus. La morale est quant à elle le domaine du vouloir qui, dans la décision qu'impose l'action, opère une synthèse relative des antagonismes, équilibre penchant et réflexion, tire son énergie à la fois de l'universalité et de l'individualité entre lesquelles il occupe une position intermédiaire (13), abolit l'éternel combat entre liberté et nécessité, et s'attache à réaliser selon l'idée de la triade la construction de l'Etat (14).

Les réflexions de Görres débouchent sur une double thèse dont nous aurons à préciser le caractère polémique. Il proclame parallèlement l'égale dignité, l'égale valeur de la science et de l'art qui, comme la raison et l'imagination, se complètent mutuellement et l'égalité des sexes qui ont tous deux part à la nature divine et sont complémentaires l'un de l'autre (15). Aussi Görres s'élève-t-il contre l'arrogance du rationalisme et contre le point de vue unilatéral des philosophes qui ont affirmé et affirment encore la supériorité du principe masculin : "De fiers et farouches barbares... ont élaboré cette doctrine, le système féodal des sexes;

---

(12) Cf. GGS III, 47.
(13) Cf. GGS III, 45 : Was das Wissen nicht für sich bewirkt, weil es im Streben nach Universalität das Individuelle sich verloren gehen sieht; was die Kunst nicht vermag, der im Streben nach Individualität das Universale schwindet, das gelingt dem Willen, der das Allgemeine durch das Besondere fesselt...".
(14) Cf. GGS III, 51. Görres distingue la classe gouvernante, celle des guerriers et la classe industrieuse; cf. également GGS II_2, 208.
(15) Cf. GGS III, 48.

en elle le divin Platon a introduit le non-divin dans la philosophie et le caractère nordique, unilatéral, d'une prosaïque érudition a maintenu et perpétué cette barbarie" (16).

Görres plaide avec chaleur pour la pleine reconnaissance du principe féminin. La nature féminine n'est nullement végétative, et, pas plus que la masculine, n'est enfermée dans les frontières du fini. L'infini qu'embrasse la science masculine est accessible à la femme, mais il s'ouvre à elle dans l'intuition de son "coeur aimant". Comme exemple significatif de cette profondeur du sentiment féminin, Görres cite l'amie quiétiste de Fénelon, Madame Guyon, qui "même dans les divins mystères a pénétré aussi loin qu'a jamais porté le regard de l'esprit masculin" (17).

Dans l'aspiration qui tend vers le divin toutes les forces et les facultés humaines, Görres distingue deux plans, selon que l'homme cherche à s'élever immédiatement à la transcendance ou appréhende l'infini à travers le fini, le céleste à travers le "voile de l'idée" et le langage terrestre (18). Cette distinction lui permet de décrire les relations qui existent entre théosophie et philosophie, religion et art, morale et mystique.

La science qui, au-delà du royaume des idées, veut atteindre l'absolu dans la surabondance, s'élever par delà toutes les oppositions à l'unité première, s'ouvrir par la contemplation à la lumière supérieure de la divinité, est la théosophie. Görres la définit comme la "véritable métaphysique", dans la mesure où elle dépasse la raison, et comme la "magie" ou la "mystique" de la science parce qu'elle rompt le cercle du monde fini et se précipite

(16) Cf. GGS III, 46.
(17) Cf. GGS III, 47. Ce n'est qu'après 1800 que Görres a découvert les écrits de Madame Guyon. Dans les Brautbriefe, où il tente déjà de définir la nature féminine, Görres n'en fait pas mention. Nous nous réfèrerons aux Opuscules spirituels de Madame J.M.B. de la Mothe GUION, nouvelle éd. augmentée de son rare Traité des Torrents, Cologne chez Jean de la Pierre, 1704.
(18) Cf. GGS III, 52.

"dans l'être de la divinité" pour sonder le surnaturel (19). De même, lorsque l'imagination s'élève vers les régions "où habite l'amour divin" et, portée par le courant de l'éternel, se jette dans "l'océan de la divinité", c'est alors la religion qui se forme dans cette aspiration. "Dans la mesure où la religion transcende l'intelligence,elle apparaît comme magie de l'art, comme métaphysique de la beauté" (20). Cette définition permet à Görres de présenter le mythe précisément comme la révélation de cet "amour éternel", de cette "beauté originelle" (21). Lorsque la volonté enfin agit sur le même plan de la transcendance selon la loi divine, la vertu morale devient la béatitude en Dieu qui n'aime et ne pratique la vertu qu'à cause de la divinité (22).

En inversant les rapports, Görres définit la science comme la "mathématique de la théosophie" dont la tâche est la "construction du divin dans l'infini" (23). Grâce aux idées par lesquelles l'éclair de l'absolu descend sur terre et dans lesquelles les natures supérieures acquièrent une sorte de corporéité pour l'intuition, la philosophie s'élève "de la forme et de l'être du connaissable à l'inconnaissable" (24). De même, c'est dans l'art "que descendra la religion lorsqu'elle sort de son abscondité mystique"(25). L'art enveloppe de la draperie idéale de la beauté les visions mystérieuses de celui pour lequel se sont ouvertes les profondeurs célestes; les oeuvres

(19) Pour ce développement cf. GGS III, 51. Pour l'expression "Mystik der Wissenschaft" cf. GGS III, 52.
(20) Cf. GGS III, 51.
(21) Cf. GGS III, 53 : "Das erhabene göttliche Gedicht, in dem jenes Urschöne sich offenbart, das hohe Epos, in dem die göttlichen Wesen in der ewigen Liebe leben, das ist die Mythe, in der sich der Himmel öffnet, und seine Bewohner zu der Erde niedersteigen".
(22) Cf. GGS III, 51.
(23) Cf. GGS III, 53.
(24) Ibidem.
(25) Ibidem.

d'art "sont pour ainsi dire la protection de l'oeil grâce à laquelle nous pouvons porter notre regard dans cet autre monde" (26).

Görres s'attache à caractériser dans ces diverses sphères le don exceptionnel des hommes possédant un "organe pour les réalités supérieures" qui fait d'eux des "génies" ou des mystiques (27). Le génie se manifeste pour l'écrivain dans les trois domaines de la science, de l'art et de la vertu : il peut être le génie du savant, de l'artiste comme celui du héros et du souverain. Mais dans tous ces cas, le génie révèle un trait fondamental : "le caractère essentiel du génie" est "l'activité inconsciente..., tandis que l'activité consciente apparaît comme ce qui appartient de manière fortuite à la manifestation de la première"(28). C'est dans un esprit foncièrement romantique (29) que Görres souligne l'aspect irrationnel et supranaturel du génie. Le génie est un enthousiasme, une inspiration supérieure qu'il est impossible à l'homme de susciter volontairement. Ainsi l'artiste génial est-il "contraint" à produire ses oeuvres dans l'"ivresse" de l'inspiration qui le saisit. A l'ivresse de l'artiste correspond chez le philosophe l'enthousiasme intellectuel, l'"extase dans les idées" (30). La contribution de la personnalité individuelle ne réside ici que dans la disposition qui ouvre l'homme à la lumière supérieure. Mais Görres voit dans le génie un don des puissances d'en haut qui n'est accordé qu'à des élus, et la part supraterrestre du génie ne peut être ni acquise ni même exercée volontairement, car "une activité supérieure mène selon sa volonté propre l'inspiré et lui fait dans un esprit prophétique dire et créer des

---

(26) Ibidem.
(27) Cf. GGS III, 49.
(28) Cf. GGS III, 48.
(29) Le vocabulaire employé par Görres à propos du génie :"Stunden der Weihe", "der Ergriffene", "der Begeisterte", "die Auserwählten" rappelle particulièrement celui employé par Wackenroder et Tieck dans les "Herzensergießungen eines kunstliebenden Klosterbruders et les Phantasien über die Kunst.
(30) Pour ce développement Cf. GGS III, 49.

choses dont il ne connaît pas lui-même la raison profonde et dont la genèse lui reste éternellement énigmatique et mystérieusement cachée" (31). Il n'en va pas autrement dans le royaume de la mystique que Görres définit comme celui de la grâce et où "l'illumination supérieure et l'amour du divin seront pareillement un don venu d'en haut" (32), que le prosaïsme vulgaire raille en y voyant folie et rêverie.

Görres veut, en ce qui concerne la connaissance du divin, montrer l'égale légitimité et la complémentarité de la théosophie et de la religion, de la raison et de la foi. "Dans la raison le regard de l'intelligence pénètre comme avec des yeux faits de rayons dans l'empyrée de la divinité" (33), tandis que la foi est "cette plongée pleine d'adoration dans l'être du divin" (34). Pour le philosophe, il existe le même rapport entre la théosophie et la religion qu'entre la science des choses rationnelles et l'art. La théosophie représentera ici le pôle masculin, la religion le pôle féminin. La science divine ne nous révèle en effet guère que le côté intellectuel de la nature divine. La divinité de la théosophie apparaît donc comme "l'universalité suprême, éloignée de toute personnalité, car elle comprend en elle toute personnalité..., comme pur absolu, comme ultime frontière du savoir"; elle est "la plus haute idée idéale, grandiose et sublime, mais sans amour et sans affectivité" (35).
L'autre aspect de la divinité, l'aspect affectif, se révèle bien davantage dans le mythe. Le mythe fait apparaître la divinité "comme la première et la plus haute personnalité, qui dans son unité concentre toute autre

(31) Cf. GGS III, 53/54.
(32) Cf. GGS III, 54.
(33) Ibidem.
(34) Cf. GGS III, 55.
(35) Cf. GGS III, 54.

personnalité, comme la plénitude du plus pur amour, qui déverse sur les mortels sa bénédiction et, elle-même tout sentiment, les porte dans son coeur"(36). Au "Dieu idéel" (Ideengott) de la science s'oppose pour Görres le "Dieu poétique" du mythe, un Dieu accessible à tous, comme doit l'être celui de la religion, qui est par essence exotérique, tandis que le Dieu de l'ésotérique théosophie n'est accessible qu'à quelques initiés.

Ces deux aspects de la divinité se révèleront respectivement aux deux attitudes qui correspondent à la nature masculine et à la nature féminine, c'est-à-dire à l'idéalisme rationaliste et à la foi. L'énergie, la liberté, la force masculines caractérisent la progression de la raison le long de l'échelle céleste des idées (36), cependant que la foi porte "le sceau de la plus pure féminité", est don de soi, ferveur, nostalgie, et qu'en elle "le fini est attiré sans cesse plus haut, d'amour en amour, jusqu'à ce qu'il repose au coeur de l'éternel, donnant et recevant un ineffable amour"(37). Comme l'avait fait Wackenroder en utilisant les expressions Andacht et Glaube,Görres lie étroitement la religion à l'art en définissant la première comme "poésie du divin" et en caractérisant le second comme une "pieuse foi du coeur" (38). Le "sanctuaire" de l'art n'est, dit-il, accessible qu'à ceux auxquels les dieux ont accordé un coeur chaleureux et plein d'amour. La religion,comme la poésie et l'art, apparaît très nettement sous le signe de la nature féminine qui "s'abandonnant à la force d'attraction","planera vers le ciel", tandis qu'auprès d'elle l'homme y "grimpera" (39). "Et de même que la science convient à l'homme.., la foi convient à la femme virginale (40).

---

(36) Cf. GGS III, 55.
(36) Cf. GGS III, 55.
(37) Ibidem.
(38) Cf. GGS III, 56 et 55.
(39) Cf. GGS III, 56.
(40) Ibidem.

Mais les réflexions de Görres sur la foi et la science s'organisent encore autour d'une seconde opposition qui les situe selon une polarité géographique.

L'écrivain développe ici la topologie spirituelle et confessionnelle qu'il avait esquissée dans l'article de l'Aurora intitulé Nord- und Süddeutschland.

Foi et religiosité sont pour lui la part échue surtout aux nations du sud, car celles-ci sont caractérisées par leur riche imagination, leur puissante affectivité, leur goût de la poésie et des arts. La connaissance et la contemplation philosophique du divin conviennent davantage aux natures nordiques, à leur prédilection pour la clarté rationnelle, pour la profondeur des idées. Le Dieu du sud sera ainsi le Dieu poétique, celui du nord le Dieu idéel du ciel philosophique.

L'Eglise, qui est la construction extérieure de la religion, présente l'image de cette opposition. Certes, la construction de l'Eglise prise dans son ensemble comporte un centre général de gravité qui est l'Orient, le point de départ de toute foi. Mais parmi les constructions européennes, celle qui est la plus caractérisée par cette force de gravitation et d'unité est le catholicisme, situé avec son centre Rome en plein sud romantique; la hiérarchie de l'Eglise romaine illustre nettement le système de gravitation qui y règne. Le rôle qu'y jouent l'art et les cérémonies prouvent la domination de l'imagination dans sa sphère; son symbolisme et son culte sont particulièrement empreints d'esprit poétique. Le protestantisme apparaît au contraire comme la construction où il entre le plus de liberté universelle, le plus de force expansive : il entoure tout le nord sans point de référence général. Görres considère la Réforme comme

"le produit et le résultat de la conception spéculative du divin" (41) : elle honore en effet l'Eternel davantage dans les idées que par les sentiments; elle dédaigne le charme de l'art et de la poésie, et se rapproche d'autant plus de la science et de la connaissance. D'une manière pour le moins paradoxale, si l'on songe aux goûts affirmés de Luther et aux tendances de la Réforme, Görres compare le rapport du catholicisme et du protestantisme, considérés comme des "créations artistiques supérieures" au rapport qu'entretient la musique profonde, mystérieuse et mystique avec la peinture vaste et lumineuse (42). C'est le culte païen de la nature qui reste à ses yeux le plus poétique.

2 . Le point de vue conciliateur de Görres et sa discussion philosophique avec Jacobi, Eschenmayer, Fichte et Schelling.

Comme il l'annonce au début de sa préface, Görres engage dans Glauben und Wissen un débat philosophique avec les meilleurs esprits de son temps. Il veut plus précisément définir sa position vis à vis des trois grands courants qu'il voit s'affronter et dont les représentants les plus marquants sont Jacobi et son adepte Eschenmayer, Fichte et Schelling.

La lettre que Görres adresse à Windischmann le 5 avril 1805,en même temps que son livre, nous éclaire sur l'esprit qui anime l'auteur de Glauben und Wissen et sur la voie qu'il s'est tracée. Glauben und Wissen veut être une oeuvre de conciliation qui contribue à restaurer la concorde dans la vie spirituelle allemande, qui mette un terme à "la polémique empoisonnée de

(41) Cf. GGS III, 57.
(42) Cf. GGS III, 58. Il est évident que Görres se laisse ici enfermer dans les contraintes de son système. Il est plus excusable lorsqu'il affirme (cf. GGS III, 56) qu'au nord la musique devient "pauvre". Il faut rappeler qu'outre le prestige dont jouissait à l'époque la musique italienne ou italianisante, la musique d'un Jean-Sébastien Bach ne sera véritablement redécouverte qu'un quart de siècle plus tard.

l'époque" et épure les passions "en ramenant tous les points de vue au terme premier et originel dont ils sont tous partis..." (1).
C'est donc en montrant qu'à l'origine foi, science et morale étaient rassemblées dans l'unité du mythe, où le divin se trouvait ainsi révélé dans sa totalité, que Görres veut réconcilier les trois "philosophèmes" de Jacobi, de Schelling et de Fichte.

On saisit ici pourquoi Görres souligne dans la même lettre du 5 avril qu'il avait achevé la première partie de son écrit avant la parution, en 1804, de l'opuscule de Schelling Philosophie und Religion. En cherchant à dépasser l'opposition entre foi et science, Schelling se réfère en effet dans cet écrit à leur unité originelle dans les plus anciens mystères (2). Görres trouve donc chez Schelling une démarche analogue à la sienne, la remontée aux sources qui est également le grand thème du prélude de Glauben und Wissen, et revendique à cet égard un droit de priorité.

En présentant dans son optique les philosophèmes de Jacobi, de Schelling et de Fichte, Görres veut montrer qu'au delà de leurs particularités individuelles ces doctrines illustrent les trois perspectives philosophiques fondamentales, les trois modes d'appréhension du divin décrits par lui : celui de la foi, celui de la science, celui de la vertu morale, et correspondent de ce fait à trois aspirations profondes, permanentes et complémentaires de l'humanité.

(1) Cf. Ges. Br. II, 15/16 : lettre à Windischmann du 5 avril 1805 : "Als ein versöhnender Geist soll das Werk zwischen die vergiftete Polemik der Zeit treten. Indem dasselbe alle Ansichten auf das Erste, Ursprüngliche, von dem sie alle ausgegangen sind, zurückführt und den vier Weltströmen bis zur ersten gemeinschaftlichen Quelle nachgeht, mag es ihm vielleicht gelingen, die Leidenschaften zu reinigen...".
(2) Cf. SCHELLING, éd. Schröter IV, 6 : "Es war eine Zeit, wo Religion, abgesondert vom Volksglauben, gleich einem heiligen Feuer, in Mysterien bewahrt wurde, und Philosophie mit ihr Ein gemeinschaftliches Heiligtum hatte".

Görres va donc analyser ces philosophèmes en centrant sa présentation sur un nombre restreint de thèmes essentiels à ses yeux et en formulant chemin faisant réserves et critiques.

La philosophie de la foi trouve en Jacobi son représentant type. Pour celui-ci,"la philosophie elle-même est dans son principe religion et foi, toute autre philosophie qui veut parvenir à Dieu par la voie de l'intuition intellectuelle se fonde sur la connaissance du néant absolu" (3). Görres présente ainsi la thèse fondamentale de Fr. H. Jacobi en soulignant son aspect polémique et son opposition implicite aux thèses de Schelling (4). La divinité que la spéculation prétend concevoir ne peut en effet pour Jacobi être qu'un "Dieu inventé", qu'un "savoir du néant" (5). En face du concept abstrait de Dieu que propose la philosophie spéculative, ce penseur veut développer la représentation d'un Dieu qui est "personnalité", d'un "dieu créateur","le père de tous les êtres qui est toute sagesse et toute bonté, doué d'un esprit et d'un coeur de père" (6). C'est ce point que souligne Görres en montrant que le Dieu de Jacobi est le "Dieu poétique" avec lequel l'être humain peut entretenir des rapports affectifs, l'individualité vers laquelle il se sent attiré "sympathétiquement". Le Dieu de Jacobi, proclame-t-il "sera éternellement le Dieu de toutes les natures poétiques" (7), celui des hommes sensibles et chaleureux que glace la

(3) Cf. GGS III, 58.
(4) Lorsqu'en 1812 éclatera la polémique entre Jacobi et Schelling,Görres se contentera de la suivre de loin, "dans les journaux" (cf. la lettre du 29 mars 1812, Ges. Br. II, 305 s.). Jacobi avait dans son écrit Von den göttlichen Dingen und ihrer Offenbarung, publié en 1811, attaqué vivement la position de Schelling sans toutefois le nommer. Schelling avait répondu dans son Denkmal der Schrift von den göttlichen Dingen. Mais pour Görres qui avait proclamé l'égale dignité de la philosophie et de la religion,le débat était clos.
(5) Cf. JACOBI, Werke, hg. von Fr. Roth und Fr. Köppen, 6 Bde 1812 ff.- Nachdruck Darmstadt 1968; Bd. III, 201, 7, 224.
(6) Cf. op. cit., III, 240.
(7) Cf. GGS III, 58.

conception intellectuelle d'un Dieu qui est pur Absolu : "Dans cette béatitude où il n'y a ni mélancolie, ni ivresse, ni rêve, ni larmes, rien qu'une éternelle lucidité sereine et une clarté vide, rien que la contemplation et toujours la contemplation, le coeur chaleureux n'aime pas séjourner" (8).

Philosophie de la foi, la philosophie de Jacobi est placée pour Görres, selon la logique de son système, sous le signe du principe féminin et définie comme "philosophie de l'amour" et "de la beauté" (9). Elle s'adresse donc à l'affectivité, à la sensibilité; elle est fondée sur la sympathie qui "habite, indestructible et impérissable, le coeur de tout homme" (10). Les adeptes de la doctrine de Jacobi seront, précise Görres, les hommes "dont le savoir est une philosophie de l'esthétique supérieure, qui placent dans la foi toute sagesse concernant le supraterrestre et cherchent dans la religion l'unique chemin pour s'élever au divin, reconnaissant par conséquent la suprématie de l'imagination et du sentiment" (11).

Au nombre des représentants de cette tendance, Görres cite Eschenmayer dont le livre Die Philosophie in ihrem Übergang zur Nichtphilosophie a sans aucun doute incité Görres à entreprendre Glauben und Wissen. C'est en effet en opposition ouverte à Fichte et Schelling qu'Eschenmayer reprend à son compte dans cet opuscule le point de vue fondamental de Jacobi. Ce dernier déjà avait, en refusant la conception d'un Dieu objet de savoir, caractérisé sa philosophie comme une "non-philosophie" (Unphilosophie) dont l'essence réside précisément dans le "non-savoir" (Nichtwissen), c'est-à-

(8) Cf. GGS III, 59.
(9) Ibidem : "Jacobis Philosophie ist die Philosophie der Liebe, der Schönheit und der Weiblichkeit".
(10) Cf. GGS III, 59.
(11) Cf. GGS III, 58.

dire dans le savoir sans preuves qui à ses yeux fonde et domine le savoir issu de preuves (12). Tel est aussi le sens de la Nichtphilosophie de Eschenmayer qui repose sur une distinction fondamentale entre le domaine de la spéculation philosophique et le domaine de la foi. Pour Eschenmayer, l'Absolu schellingien représente précisément la "frontière" entre la connaissance philosophique et la foi : "la connaissance se situe en deçà de l'Absolu, elle est pleinement l'objet de la philosophie, elle ne comporte rien qui ne serait susceptible d'une démonstration, d'une construction ou d'une déduction. Au-delà de l'Absolu se situe la foi, elle est pleinement l'objet de la non-philosophie. La moindre spéculation corrompt sa pureté, et la spéculation la plus profonde s'anéantit elle-même à son contact" (13). Pour Eschenmayer la divinité est ce qui par nature dépasse concepts et idées, ce que seuls peuvent saisir le pressentiment (Ahnden)et la pieuse ferveur (Andacht). Aussi fait-il correspondre à la sphère du divin une quatrième puissance, celle de la béatitude (das Selige) située pour lui infiniment plus haut que la troisième puissance schellingienne de l'éternel (14).

Görres examinera conjointement, comme nous le verrons, les points de vue de Jacobi et d'Eschenmayer en prenant position à l'égard de la philosophie de la foi.

L'opuscule de Schelling Philosophie und Religion avait apporté dès 1804 la réponse de ce philosophe aux thèses d'Eschenmayer. Aux yeux de

(12) Cf. JACOBI, op. cit., Bd. III, 229, 44.
(13) Cf. C.A. ESCHENMAYER : Die Philosophie in ihrem Übergang zur Nichtphilosophie, Erlangen 1803, p. 41, § 50.
(14) Cf. op. cit., p. 25,§ 33 :"Was über diesen Punkt hinausliegt, kann daher kein Erkennen mehr sein, sondern ein Ahnden oder Andacht. Was über allen Vorstellungen, über allen Begriffen und über allen Ideen und überhaupt jenseits der Spekulation liegt, ist das, was die Andacht noch festhält - nämlich die Gottheit - und diese Potenz ist das Selige,das unendlichemal höher liegt, als das Ewige".

Schelling, celui qui prétend qu'il est possible et nécessaire de compléter sa philosophie de l'Absolu par la foi n'a aucunement saisi sa pensée. On ne peut, écrit-il, "placer encore Dieu au dessus de l'Absolu et de l'Eternel comme la puissance infiniment supérieure de celui-ci" car "l'idée de l'Absolu" "exclut par sa nature toute limitation" (15). A ceux qui,comme Eschenmayer,décrivent l'Absolu de l'extérieur, celui-ci ne peut apparaître que comme un produit conceptuel, une hypothèse de travail qui permet de philosopher. Mais pour l'auteur de Philosophie und Religion,c'est précisément l'inverse qui est vrai : la pensée philosophique ne commence que lorsque,par l'intuition intellectuelle,l'idée de l'Absolu est devenue une expérience immédiate et vivante où dans la vérité et l'évidence absolues se révèle l'essence même de Dieu (16).

La présentation que Görres fait de la doctrine schellingienne veut mettre en lumière les voies par lesquelles la spéculation philosophique, la "science" dont Schelling est l'éminent représentant, s'élève à la connaissance du divin. Le texte de Görres montre avec quelle attention celui-ci venait de lire l'écrit Philosophie und Religion dont il s'inspire de très près.

Görres décrit le système schellingien en partant de l'équation qu'établit le philosophe entre la divinité et l'Absolu et en définissant ce dernier comme l'identité de l'idéal et du réel. Puis il reprend en les condensant

---

(15) Cf. SCHELLING, éd. Schöter IV, 11 : "Ganz gemäß der Absicht, außer der Philosophie einen leeren Raum zu erhalten, welchen die Seele durch Glauben und Andacht ausfüllen könnte, wäre es, über dem Absoluten und Ewigen noch Gott als die unendlichmal höhere Potenz von jenem zu setzen. Nun ist zwar an sich offenbar, daß es über dem Absoluten nichts Höheres geben könne, und daß diese Idee nicht zufälliger Weise, sondern ihrer Natur nach jede Begrenzung ausschließe".

(16) Ibidem, 12 et 17.

plusieurs passages de Philosophie und Religion où Schelling traite de l'intuition intellectuelle qu'il conçoit comme l'unique "organe" approprié à l'Absolu, et où il souligne le rapport immédiat de cette intuition avec l'Absolu (17). Dans cette doctrine, Görres voit l'apothéose de la raison qui, en se dégageant de tout lien terrestre et sensible, s'élève vers "l'être archétype suprême" "dans lequel l'idée est également substance, et la pensée et l'être forment une unité absolue" (18).

A l'opposé du Dieu de la foi, le Dieu que reconnaît l'intuition intellectuelle est un "Dieu métaphysique", il est "comme la raison un Dieu expansif, en lui se trouve la plus pure liberté, la plus haute universalité, la plus totale diffusion, il est la forme absolue vidée de toute matière" (19). Le Dieu de Schelling apparaît donc comme le Dieu idéel de la science, non pas commun à tous les hommes comme celui de la foi, mais accessible uniquement aux sages et aux savants philosophes qui ont de tout temps cherché à le saisir par la spéculation. Dans cette optique,

---

(17) Voici la version de Görres (cf. GGS III, 60) : "Das einzige dem Absoluten angemessene Organ aber muß eine eben so absolute Erkenntnisart sein, die zugleich die wahre Substanz der Seele, und das Ewige von ihr ist : denn das Wesen dessen selbst, was als Ideal unmittelbar auch real ist, kann nicht durch Erklärungen bestimmt werden, es muß durch eine Anschauung ergriffen werden, die weil sie das wahre An-sich der Seele selbst ausmacht, auch mit dem Absoluten selbst eins ist, und zu ihm kein anderes als unmittelbares Verhältnis hat". Görres condense ici trois passages de Philosophie und Religion : "Das einzige einem solchen Gegenstand, als das Absolute, angemessene Organ ist eine ebenso absolute Erkenntnisart, die nicht erst zu der Seele hinzukommt durch Anleitung, Unterricht u.s.w., sondern ihre wahre Substanz und das Ewige von ihr ist"... "Das Wesen dessen selbst aber, das als ideal unmittelbar real ist, kann nicht durch Erklärungen, sondern nur durch Anschauung erkannt werden"... "das sie (= die intellektuelle Anschauung) vielmehr eine Erkenntnis..., die das An-sich der Seele selbst ausmacht, und die nur darum Anschauung heißt, weil das Wesen der Seele, welches mit dem Absoluten eins und es selbst ist, zu diesen kein anderes als unmittelbares Verhältnis haben kann" (cf. SCHELLING, éd. Schröter IV, 16, 15, 13).
(18) Cf. GGS III, 60.
(19) Cf. GGS III, 61.

Görres fait de Schelling l'héritier d'une longue tradition philosophique, orientale puis grecque. Le système d'identité est la doctrine où se rencontrent aujourd'hui ceux qui aspirent à connaître le divin par la voie de l'austère science, sous le signe de la raison et du principe masculin. Cette voie suivie par Schelling restera, estime Görres, celle de tous les "esprits philosophiques" qui recherchent "l'immuable et l'impérissable", car la raison porte implantée en elle de manière inextirpable "cette énergie sacrée... qui la pousse à s'élever vers les hauteurs éthérées" (20).

De la neutralisation de la foi et de la connaissance philosophique naît l'instinct moral, et en lui le Dieu de Fichte vers lequel se sentent attirés "tous ceux auxquels tiennent à coeur la vertu et le perfectionnement de la nature humaine" (21). Il est symptomatique qu'à la différence d'Eschenmayer (22) Görres ne présente pas Fichte comme précurseur de Schelling, mais comme représentant d'une troisième conception de Dieu. Le Dieu fichtéen est un "Dieu moral", en qui tous ceux qui considèrent l'action morale comme la destination de leur vie "honorent la loi morale personnifiée" (23). Ce n'est donc pas à la Wissenschaftslehre de Fichte, mais à son écrit Bestimmung des Menschen que Görres emprunte sans exception

(20) Cf. GGS III, 60.
(21) Cf. GGS III, 61.
(22) Cf. ESCHENMAYER, op.cit. : Vorbericht.
(23) Cf. GGS III, 61.

les formules qui lui servent à définir la doctrine fichtéenne. A travers ces formules,la philosophie de Fichte est caractérisée par le primat de la raison pratique, le rôle décisif non de l'entendement, mais de la disposition d'esprit et du vouloir, par la conception d'un Dieu qui se manifeste comme "une sublime et grande volonté" et à l'être duquel l'homme prend part grâce à la voix de la conscience (24).

Görres conçoit le "Dieu moral" de Fichte comme celui qui réconcilie les pôles opposés de la foi et de la connaissance; il est ainsi le Dieu médiateur qui s'élève à l'unité, mais, comme le fait remarquer Görres, à une unité relative "car on ne peut trouver dans la volonté, qui constitue seulement l'unité relative des contraires intellectuels, l'organe

---

(24) Cf. GGS III, 61 : "In Fichtes Lehre ist die praktische Vernunft die Wurzel aller Vernunft, von dem Willen soll alle Bildung kommen, nicht von dem Verstande, jede Überzeugung aus der Gesinnung. In dem Vernunftgebot geht eine neue Welt dem Geiste auf, und in dieser Welt herrscht rein und bloß der Wille, und wirkt fort durch die Geisterwelt wie durch die Irdische die Tat... Und ein erhabener großer Wille herrscht im Übersinnlichen ! und diese Macht, die kein Name nennt, und kein Begriff umfaßt, deren Leben unser Leben ist, deren Stimme in uns ertönt, in der wir alle Gedanken denken, deren Wille Tat ist, diese lebendige, hohe Macht ist Gott, und das worin wir Teil nehmen an seinem Wesen, der Strahl, der von dem Unendlichen ausgehend zu uns herniedersteigt, das ist die Stimme des Gewissens : sie zieht die Grenzen unserer Persönlichkeit, sie ist unser wahrer Urbestandteil, der Grund und Stoff alles Lebens, und die absolute Freiheit des Willens, die wir aus dem Unendlichen mit herabnehmen in die Welt des Seins und der Beschränkung". Ce passage est un condensé des formules fichtéennes suivantes : toute formation doit partir "von dem Willen, nicht von dem Verstande"; "Alle meine Überzeugung... kommt aus der Gesinnung";"(eine) neue Welt... geht mir auf... durch das Vernunftgebot, und schließt nur an dieses in meinem Geiste sich an"; "In ihr ist rein und bloß der Wille,... erstes Glied einer Kette von Folgen, die durch das ganze unsichtbare Reich der Geister hindurchläuft; so wie in der irdischen Welt die Tat"; "Erhabener lebendiger Wille, den kein Name nennt, und kein Begriff umfaßt"; "(deine) Stimme ertönt in mir, ... und alle meine Gedanken sind in dir gedacht". "Alles unser Leben ist sein Leben"; "Du tust, und dein Wille selbst ist Tat";" (durch) eine Stimme, die aus jener Welt zu mir herübertönt", "stehe ich mit dem Einen, das da ist, in Verbindung, und nehme teil an seinem Sein";"Die Stimme des Gewissens... ist der Strahl, an welchem wir aus dem Unendlichen ausgehen"; "(sie) zieht die Grenzen unserer Persönlichkeit; sie also ist unser wahrer Urbestandteil, der Grund und der Stoff alles Lebens... Die absolute Freiheit des Willens, die wir gleichfalls aus dem Unendlichen mit herabnehmen in die Welt der Zeit, ist das Prinzip dieses unseres Lebens"; (cf. J.G. FICHTE, Sämtliche Werke, hrsg. v. I.H. Fichte, 1834 ss. t.II, pages 254, 281, 282, 303, 304, 303, 305, 299, 300).

susceptible de saisir l'unité absolue" (25).

Pas plus que le Dieu de la foi ou le Dieu métaphysique, le Dieu moral n'est donc pour Görres le Dieu suprême. En chacun d'eux se manifeste respectivement une face de l'Être primordial, mais une seule. Telle est la conviction qui fonde la position philosophique originale de Görres. A ses yeux, aucun des trois philosophèmes qu'il a présentés ne permet à lui tout seul de saisir la nature divine dans sa réalité vivante. Aussi Görres veut-il être le protagoniste d'une pansophie qui exige leur conciliation et leur coopération : "ce qui par conséquent ne réussit pas à la philosophie prise isolément, qui voit son Dieu disparaître à lui-même dans sa majesté, ce que de même la religion ne peut faire seule, elle qui ne sait jamais clarifier ses sentiments, ce que la morale est tout aussi peu en mesure de réaliser pour elle seule, il leur sera possible de le produire ensemble en coopérant à part égale; elles présenteront ensemble une image parfaite de la divinité et dans cette image engloberont la nature divine selon toutes ses tendances" (26).

Il s'agit donc pour Görres de promouvoir une philosophie à trois faces, conciliant les philosophèmes de Jacobi, de Schelling et de Fichte et dans laquelle "est épuisé l'être de la divinité réelle dans sa triplicité" (27).

L'égale dignité de la foi, de la science et de l'action morale découle pour Görres de leur commune source divine. Dans les dieux qui y correspondent sont représentés pour lui les principes qui sont à l'oeuvre dans l'acte originel de création. L'activité du "principe naturel" est représentée par le Dieu de la foi qui dans le mythe hindou apparaît sous les traits de Brahmā, le "principe intellectuel", "destructeur de toute personnalité individuelle", par le Dieu de la science et Çiva, l'unité créatrice en

---

(25) Cf. GGS III, 62.
(26) Ibidem.
(27) Ibidem.

action par le Dieu moral qui est ainsi unité composée, reflet de l'unité supérieure à toute opposition (28),et que l'on retrouve dans la figure de Vishnu.

Seule par conséquent l'union trinitaire de la philosophie, de la religion et de la morale peut restituer l'image totale du divin que nous livre de manière exemplaire le mythe hindou : "Les trois philosophèmes de Jacobi, de Schelling, de Fichte auront par conséquent les mêmes relations que les trois dogmes de la religion hindoue, qui sont le fondement du culte des disciples de Brahma, de Çiva et de Vishnu; en eux trois sont représentés les trois visages de la Sainte Trimurti et est circonscrit tout l'être de la divinité dans sa triplicité, mais seulement l'être de la divinité créée, celle qui est parvenue à l'existence dans la conscience de soi divine" (29).

Il est permis de penser que l'idée d'une nécessaire union entre la religion et la philosophie a été suggérée à Görres, ou à tout le moins confirmée dans son esprit, par ses lectures sur la mythologie hindoue. Il est symptomatique qu'à ce sujet il traduise dans une note une citation extraite d'un article de W. Jones sur les Veda (30) : "Ceux qui se sont voués au culte religieux par ignorance sont plongés dans des ténèbres épaisses, mais ceux qui se perdent uniquement dans la science et la spéculation sont entourés d'une obscurité plus grande encore. Une récompense particulière est réservée à l'observation du culte religieux, une autre à la connaissance du divin; mais il est seul à connaître la nature des rites sacrés et celle de la science spéculative,celui qui possède

(28) Pour ce développement, cf. GGS III, 61 et 62.
(29) Cf. GGS III, 62.
(30) Il s'agit de la traduction littérale d'un passage de l'article de W. JONES,Extracts from the Vedas, in Works of Sir William Jones, London 1798, vol. VI.

intimement l'une et l'autre chose, le service du dieu lui fait traverser la mer de la mort, la connaissance divine le mène à l'immortalité (31).

Görres formule en conclusion les deux conditions, liées entre elles, qui doivent selon lui être remplies pour que ses contemporains voient s'éveiller en eux une véritable conscience de la nature divine perçue dans sa totalité : "C'est seulement dans le plus intense activité de la raison et de l'imagination, et la plus grande harmonie de la volonté, qui est issue de leur mutuel rapport, ce n'est que dans la plus parfaite concrescence de l'art et de la science, de la religion et de la philosophie supérieure que peut trouver vie en nous la conscience de la nature divine" (32).

Il est clair que cette thèse de Görres explique les divers passages polémiques que comporte son exposé, passages qu'il nous a semblé utile de regrouper afin de montrer comment l'auteur de Glauben und Wissen porte le débat philosophique sur plusieurs fronts. Görres condamne avec vigueur tout ce qui compromet à ses yeux l'égale dignité de la foi et de la science, tout ce qui révèle dans une doctrine philosophique un point de vue unilatéral, la reconnaissance exclusive d'un seul principe. Il ne convient pas, proclame-t-il, que le principe féminin nie le principe masculin, que le beau veuille s'élever au-dessus du vrai, et "ce serait une désolante doctrine que celle qui voudrait nous faire croire que l'esprit se dissout et s'anéantit totalement en face de l'affectivité" (33). Dans cette perspective,il donne tort à Jacobi lorsque chez celui-ci la foi nie le caractère divin de la science; il s'inscrit en faux contre Eschenmayer qui

---

(31) Cf. GGS III, 62.
(32) Ibidem.
(33) Cf. GGS III, 59.

élève la foi au-dessus de la science et place la puissance de la béatitude, accessible à la seule foi, au-dessus de l'Absolu schellingien. Et c'est bien en effet l'idée de l'Absolu que Görres défend avec beaucoup de chaleur contre ceux qui veulent la nier ou la relativiser :"Et ce que l'intuition rationnelle saisit,l'idée de l'Absolu, ... ce n'est pas un néant vide... Car l'Absolu pénètre dans la nature la plus intime de la divinité ... et l'au-delà n'est pas moins ouvert à la raison qu'à l'imagination" (34).

Ce plaidoyer pour l'idée d'Absolu ne doit cependant pas faire perdre de vue que Glauben und Wissen est, par maints aspects importants, une oeuvre qui marque nettement la volonté de Görres de quitter l'orbite schellingienne et d'affirmer l'autonomie et l'originalité de sa pensée. La lettre que Görres adresse le 15 novembre 1804 à de Villers en apporte une preuve frappante. Le compte rendu succinct, mais dense, que Görres y donne de Glauben und Wissen présente toute l'oeuvre dans l'unique perspective d'un grand débat philosophique avec Schelling. "De même que mon principe est en contradiction avec le principe schellingien,mes résultats le sont aussi; la finitude et la nature féminine, que Schelling foule aux pieds, sont remis en honneur, et la divinité sort de sa pensée pour entrer dans la surabondance, ainsi qu'il revient à l'idée originelle. La philosophie de Schelling apparaît à cette occasion comme l'opposé masculin de la philosophie féminine de Jacobi, toutes deux marquées par une égale dignité, toutes deux réconciliées par l'idée qui fonde leur existence, chacune prise isolément ne représentant qu'un seul côté de la pansophie, toutes deux n'atteignant ce qu'il y a de plus haut que dans leur concrescence et n'étant aucunement des principes hostiles. De cette façon se trouve établie la dignité pleinement égale de la philosophie et de la religion, la religion que Schelling doit,

(34) Ibidem.

avec logique certes, bien qu'inconsciemment, subordonner à cause de sa nature féminine à la philosophie ; et en même temps que celle de Jacobi la dignité philosophique supérieure de Fichte est également défendue contre le dénigrement de Schelling" (35). Cette lettre révèle à quel point Görres avait en écrivant Glauben und Wissen le sentiment de s'éloigner de Schelling, de procéder contre lui à de nécessaires réhabilitations. C'est bien Schelling que vise Görres lorsqu'il polémique contre ceux qui ont perpétué le "système féodal des sexes" malencontreusement introduit par la philosophie platonicienne. C'est contre ce que la spéculation schelligienne peut comporter de trop "nordique, unilatéral et sans poésie" qu'il défend la dignité d'une philosophie de la foi où la sensibilité, l'imagination, le sens esthétique sont les organes qui permettent d'accéder au divin, c'est contre la hauteur condescendante du métaphysicien Schelling qu'il défend la dignité d'une philosophie morale qui exalte l'ensemble des facultés humaines.

Nous avons vu de quelle manière Görres remet en cause dans Glauben und Wissen la conception schellingienne de la divinité en introduisant la notion fondamentale de surabondance et en lui subordonnant le terme d'Absolu. Certes, Görres ne met pas en doute la valeur de l'intuition intellectuelle, mais il montre qu'elle ne saisit qu'un seul aspect de la nature divine; seul "le côté intellectuel de la divinité est compris en elle" (36). La parution de Philosophie und Religion, où Schelling proclame contre Eschenmayer la supériorité de la connaissance rationnelle sur l'intuition religieuse (37)

(35) Cf. WuB II, 83.
(36) Cf. GGS III, 54.
(37) Cf. SCHELLING, éd. Schröter IV, 9/10 : "Religion in dieser vorübergehenden Gestalt ist demnach ein bloßes Erscheinen Gottes in der Seele, sofern diese auch noch in der Sphäre der Reflexion und der Entzweiung ist; dagegen ist Philosophie notwendig eine höhere und gleichsam ruhigere Vollendung des Geistes; denn sie ist immer in jenem Absoluten, ohne Gefahr, daß es ihr entflieht, weil sie sich selbst in ein Gebiet über der Reflexion geflüchtet hat".

et revendique pour la philosophie les sujets que se sont "dédiés le dogmatisme de la religion et la non-philosophie de la foi"(38), ne pouvait que rendre plus évident aux yeux de Görres le point de vue unilatéral du philosophe.

Mais la lecture de cet écrit devait sur un autre sujet accuser le désaccord entre Görres et Schelling. Dans Philosophie und Religion, le philosophe, méditant sur la provenance du monde fini, avait en effet affirmé qu'il n'existe pas entre l'Absolu et le réel de "transition continue", que l'origine de ce dernier n'était "pensable que par une rupture totale avec l'Absolu, par un saut", et qu'ainsi "aucun pont ne conduisait de l'infini au fini". Aussi Schelling ne pouvait-il concevoir qu'un rapport négatif du monde de la finitude avec Dieu et refuser la doctrine de l'émanation; à ses yeux,la genèse des choses finies ne pouvait trouver son explication que dans un "éloignement par rapport à l'Absolu", dans un reniement, dans une séparation d'avec celui-ci (39).

L'analyse de la conclusion de Glauben und Wissen va nous montrer comment Görres, prenant sur ce point le contrepied de Schelling, réhabilite le monde de la finitude. Même après la publication de Glauben und Wissen,ce débat philosophique avec Schelling continue à préoccuper Görres. A Windischmann qui lui apprend que Schelling a repoussé ses tentatives de conciliation,Görres annonce : "Dans un petit livre que je vais mettre au point prochainement, j'ai l'intention de clarifier totalement ma position à son égard"(40). Görres n'a pas réalisé ce projet.

(38) Cf. op. cit., p. 10.
(39) Cf. op. cit., p. 28 : "Philosophie hat zu den erscheinenden Dingen ein bloß negatives Verhältnis, sie beweist nicht sowohl, daß sie sind, als daß sie nicht sind : wie kann sie ihnen also irgend ein positives Verhältnis zu Gott geben ? Das Absolute ist das einzige Reale, die endlichen Dinge dagegen sind nicht real; ihr Grund kann daher nicht in einer Mitteilung von Realität an sie oder an ihr Substrat, welche Mitteilung von Absoluten ausgegangen wäre, er kann nur in einer Entfernung, in einem Abfall von dem Absoluten liegen"... "vom Absoluten zum Wirklichen gibt es keinen stetigen Übergang, der Ursprung der Sinnenwelt ist nur als ein vollkommenes Abbrechen von der Absolutheit, durch einen Sprung, denkbar".
(40) Cf. la lettre à Windischmann du 25 novembre 1805, WuB II, 84.

3. Le retour de la création à Dieu : histoire et mystique.

Glauben und Wissen trouve son point culminant et sa conclusion dans une méditation de Görres sur la finalité de l'histoire cosmique, sur la vocation de l'homme et la destinée de l'univers terrestre. C'est sur ce double plan que le penseur développe le thème de la progression de la création vers Dieu.

Au centre de ses réflexions se situe la profession de foi qui différencie essentiellement le point de vue de Görres de celui de Schelling. Pour Görres, le monde fini n'est pas irrémédiablement déchu et coupé du divin. C'est au contraire un "monde ascendant" (1) où pénètrent les rayons de la divinité, une finitude qui "porte le ciel sur ses fondations". L'humanité lui apparaît comme une plante enracinée dans le sol maternel et qui sous le souffle divin fleurit et s'élance vers l'éther dans une "croissance illimitée" (2).

Görres affirme donc avec force l'idée d'une progression qui se réalise à travers l'histoire et dont il indique la signification : "dans le monde de la finitude "l'individuel doit, sans perdre sa liberté, s'élever à nouveau à l'universel; les forces humaines, coopérant dans l'harmonie, doivent retourner dans le sein de la force originelle" (3).

Dans cette ascension qui est un retour de la création vers la divinité dont elle est issue, Görres accorde une place toute particulière à la notion de vertu. Si l'enseignement traditionnel de la foi a toujours pu souligner à juste titre l'importance de la vertu, c'est que celle-ci réalise seule la plénitude et l'harmonie de nos forces intérieures sans lesquelles

(1) Cf. GGS III, 64 : "Es ist keine gefallene Welt die Endliche, es ist eine Steigende".
(2) Pour ce développement cf. GGS III, 64.
(3) Cf. GGS III, 64.

le bien ne saurait triompher; seule la vertu établit une relation de l'homme tout entier avec le divin, seule elle "est une avec son oeuvre et indissociablement inhérente au moi" (4). Mais ce qui est vrai du moi individuel l'est également de l'ensemble du monde fini qui ne peut s'élever à la divinité que par l'intermédiaire de la vertu; le triomphe du bien sur le mal, le retour de la paix et de l'harmonie qui feraient du "royaume terrestre" un miroir du "royaume de Dieu", ce nouvel âge d'or, objet de la nostalgie des poètes et des prophéties des philosophes, ne peut être le fruit que d'un rétablissement de la souveraineté du droit et de la morale sur terre (5). Ni l'art, ni la science ne peuvent seuls parvenir à faire pénétrer le monde fini dans "le royaume des cieux" : "Mais vertu, droit et morale, voilà le sublime talisman qui libère la finitude toute entière du sortilège qui pèse sur elle" (6).Si Görres a refusé énergiquement l'idée d'un monde déchu, il n'en compare pas moins le royaume terrestre à une vierge qu'un maléfice a transformée en bête. Ceux qui ont mission de la délivrer, de lui permettre de se défaire de "l'enveloppe du mal", de révéler son vrai visage et sa "ressemblance divine", sont les "princes" et les "souverains" que Görres qualifie de héros "dans la mesure où ils mènent victorieusement le combat contre le vice" (7). Faisant écho aux réflexions de Novalis sur l'idée de monarchie (8),Görres trace dans son optique propre le portrait du prince

(4) Cf. GGS III, 63.
(5) Cf. GGS III, 64 : "Nur wenn das Reich Gottes sich im Erdenreiche spiegelt, mag das Sterbliche hinauf zum Unendlichen sich steigern; nur wenn die Herrschaft des Rechtes und der Sittlichkeit auf Erden wiederkehrt, dann mögen auch die geflohenen Elohim von Neuem kehren und Unterwelt und Oberwelt werden in eins zusammenfließen".
(6)Cf. GGS III, 65.
(7) Pour ce développement cf. GGS III, 66.
(8) Dans son écrit de 1798,Glauben und Liebe,Novalis développe le point de vue que la monarchie repose sur la croyance en un "homme idéal" qui peut devenir le "centre absolu" de la communauté qu'est l'Etat, car il représente "l'esprit du peuple" ou de "l'humanité". Le couple royal formé par Frédéric Guillaume III et Louise apparaît dans cet écrit comme l'expression visible, la représentation parfaite d'une forme de communauté fondée sur l'amour. L'Etat qui répondrait à cet idéal d'union harmonieuse représente pour Novalis l'espoir de "la paix perpétuelle" et d'un nouvel âge d'or.

idéal. Ce dernier, incarnant l'idée de totalité et d'unité, doit être dans son action également inspiré par le génie masculin et le génie féminin de la terre : "Quand la flamme du génie brille au-dessus de la tête du prince, quand l'ivresse créatrice du poète plane sur son visage et que la clarté de la science entoure son chef comme un cercle de lumière, quand au-dessus de lui le génie masculin et le génie féminin de la terre se tendent la main et que tous deux veillent sur la mystérieuse oeuvre créatrice de la volonté, alors l'action se développera, issue de l'unité de la science et de l'amour, dans une belle harmonie pleine de mesure; la belle personnalité trouvera son reflet dans le grand organisme de l'Etat et la noble vierge sera alors délivrée du mauvais sort" (9). Le prince et l'Etat doivent ainsi l'un comme l'autre être caractérisés par un équilibre harmonieux; chez l'un comme chez l'autre l'idée doit être la médiatrice entre le fini et l'infini. Ce développement,entièrement dominé par l'idée de vertu, est intéressant à un double titre. Il nous permet d'une part de mesurer l'évolution de Görres depuis l'époque révolutionnaire où le concept de prince ne signifiait pour lui que despotisme et excluait l'idée même de vertu. Mais il révèle également la permanence des préoccupations politiques de l'écrivain. Ce portrait idéal du prince,apparemment le fruit d'une spéculation abstraite, est en réalité nourri, comme le montre le passage polémique qui l'accompagne, de l'indignation qu'inspire au moraliste Görres le spectacle du règne napoléonien. Pour la première fois nous trouvons, ailleurs que dans les lettres de l'écrivain, les expressions dont il se servira pour dénoncer le rôle corrupteur et le caractère satanique de l'empereur : "Grande est la mission (du prince), le fait de l'entreprendre est déjà estimable et même l'échec n'est point honteux; mais celui qui n'en sent pas la dignité et,en corrompant son temps et son

(9) Cf. GGS III, 66.

peuple,favorise encore le triomphe de l'enfer, celui-là sera maudit, la métamorphose le saisira,et le tirera dans l'abîme et il vivra abandonné de Dieu comme un tigre au milieu des chacals et des hyènes"(10).

Avec la vision d'un "royaume terrestre" qui serait le reflet du "royaume de Dieu",Görres n'a évoqué que l'un des plans qui illustrent l'ascension humaine vers le divin. Il s'agit d'une progression jusqu'à la divinité réelle qui ne marque pas encore pour lui le point culminant de la révélation de la divinité dans l'âme humaine. Au-dessus du Dieu réel se trouve le Dieu suprême, "le Oum qui vit sans différence dans le surabondant" (11). Pour l'atteindre,les forces qui chez l'homme aspirent vers le haut doivent "s'élever à travers le monde créé jusqu'à leur source originelle, où elles deviennent elles-mêmes une en se fondant l'une dans l'autre, et se dépouillent totalement de toute opposition comme de leur enveloppe réelle" (12). Cette unité absolue ne pourra être trouvée qu'au sein de la divinité créatrice. Or,ni la raison, ni l'imagination, ni la volonté prises isolément ne sont les organes capables de saisir l'unité absolue dans la surabondance. Mais il existe pour Görres un "suprême instinct divin", implanté dans l'âme humaine, qui pousse celle-ci vers les abîmes de la divinité, un instinct qui est "une soif d'union avec la divinité suprême" : "Cet instinct nous est donné en partage lors de la création, comme nous sommes en elle donnés à nous-mêmes et il nous ramène à l'insondable dont nous sommes partis, et il est une preuve plus sûre de notre personnalité que même la conscience que nous avons de notre propre moi" (13). Görres décrit ici pour la première fois l'expérience de l'extase et l'union

(10) Cf. GGS III, 66.
(11) Cf. GGS III, 66.
(12) Ibidem.
(13) Pour ce développement cf. GGS III, 67.

mystique dans laquelle la personnalité humaine, investie par Dieu, s'abîme en lui dans un acte d'amour : "Et lorsque la personnalité dans l'exaltation suprême de toutes ses forces se sacrifie dans un acte de pur abandon à ce qui est au-dessus de la finitude, elle est alors en état de sanctification; une véritable obsession de Dieu s'est emparé d'elle, elle est absorbée dans la divinité, elle se donne totalement à elle comme l'amant à son amour avec la pure intuition du don éperdu de soi, elle se défait et fond pour se déverser toute entière dans l'éternel, ce n'est pas elle-même qui vit, mais c'est la divinité qui vit en elle..." (14).

L'évocation assez circonstanciée de la "divine folie" que nous trouvons ici sous la plume de Görres témoigne de lectures diverses; les pages de W.Jones sur la poésie mystique des Perses et des Hindous (15) l'ont inspiré, mais aussi la découverte dans les écrits néoplatoniciens du thème de l'extase. C'est l'extase qui chez Plotin permet à l'âme de s'unir au premier principe; c'est par l'extase que celle-ci dépasse la pensée, se confond avec l'Un et perd toute conscience d'elle-même.

A ces influences s'ajoute celle d'ouvrages de mystique chrétienne, et la mention qu'avait fait l'auteur de la profondeur de la pensée religieuse de

---

(14) Cf. GGS III, 67.

(15) Cf. W. JONES, On the mystical poetry of the Persians and Hindus. Asiatic Researches III, 165 - 182. Görres s'en inspire dans le passage suivant : "Auf die heilige Lotus in stiller weicher Ruhe hingestreckt öffnet die sterbliche Natur wie die Blüte dem Monde so den Emanationen des höchsten Wesens sich... ein erhabner göttlicher Hymnus tönt ihr ganzes Wesen fort und fort unter der Berührung des geistigen Strahls.." (Cf. GGS III, 68).

Madame Guyon est significative à cet égard (16). L'influence de la mystique chrétienne inspirée du néo-platonisme est sensible notamment dans la teneur et la composition du développement de Görres où sont évoqués les trois degrés de l'expérience mystique : la purification, l'illumination et l'union (17).

L'écrivain décrit tout d'abord la "pure concentration de toutes les forces" de l'individu vers l'intérieur, l'accession à un total détachement du monde fini et de son propre moi, cependant que l'âme ne connaît "plus d'autre désir que la soif du divin". Un "calme serein", une"satisfaction inexprimable" (18) sont le prélude à la "sainte agonie" où "le feu du ciel

(16) La présentation que fait Görres de l'expérience mystique nous semble révéler par un certain nombre de traits la lecture des Opuscules spirituels de Madame Guyon, notamment du Moyen court et très facile de faire oraison et des Torrents spirituels (= M.C. et T.S.) dont nous citons quelques extraits d'après l'édition parue à Cologne en 1704. Dieu, écrit Madame Guyom,a donné à l'âme "un certain instinct de retourner à lui" (cf. T.S., 161). "L'abandon est un dépouillement de tout soin de nous-mêmes pour nous laisser entièrement à la conduite de Dieu" (cf. M.C.,19). "Le calme" que ressent l'âme et qui s'empare peu à peu d'elle a pour effet de "faire cesser l'action et l'opération propre, pour laisser agir Dieu" (cf. M.C., 35). "C'est ici l'abondance qui fait cesser les opérations" (cf. M.C. 37). La mort de l'âme est le nécessaire prélude à la nouvelle vie : "L'âme après bien des morts redoublées expire enfin dans les bras de l'amour" (cf. T.S., 267). L'union mystique s'exprime enfin chez Madame Guyon à travers l'image de la lumière mais plus encore de l'eau : "une lumière forte et générale absorbe toutes "les" petites lumières défaillantes" da la créature (cf.M.C., 36); les âmes "ont toutes une impatience amoureuse de se purifier... pour retourner à leur source et origine, semblables aux rivières, qui après qu'elles sont sorties de leurs sources, ont une course continuelle pour se précipiter dans la mer" (cf. T.S., 161).

(17) Denys l'Aéropagite, en fait le Pseudo-Denys dont on situe les ouvrages au Vème siècle, a subi l'influence néo-platonicienne et défini les trois degrés de la mystique comme "via purgativa","via illuminativa" et "via unitiva".

(18) On remarquera une certaine parenté d'expression entre les développements de Görres et la description de l'extase d'après les Ennéades, telles que Tiedemann la présente dans son compendium philosophique : "In dieser Anschauung verliert die Seele alle anderen Vorstellungen, außer der des Angeschauten; diese füllt sie mit unaussprechlicher Seligkeit, und versetzt sie in die überschwenglichste Ruhe, weil der Angeschaute durchaus unveränderlich, mithin in steter Ruhe ist. Man erblickt nichts als das herrlichste Licht, weil in Gott nichts ist als Licht. Dieser Zustand heißt Ekstase, Entzückung, auch Vereinfachung... weil alle Seelenkräfte in eines konzentriert (sind)... (Cf. TIEDEMANN, op. cit. III, 281).

s'ouvre à l'âme ravie", et où le surabondant la tient embrassée dans une douce extase". C'est, après que "les voiles spirituels comme les voiles matériels" soient tombés "devant le sens divin", l'expérience de l'union mystique. L'âme y est le siège d'"une totale transformation en l'être de la divinité et le rayon du divin qui est en elle... revient dépouillé de tout élément terrestre se jeter dans la mer de rayons et elle-même, vague qui vient se mêler aux flots de l'éternité, savoure dans cette grande apothéose les joies de la divinité" (19). Görres associe à ce thème de l'extase celui de la mort, car c'est dans la mort que l'homme se dégage définitivement de la prison de l'individuation, c'est elle qui rend possible "l'éternelle durée de la communauté avec le divin" (20).

Pour le penseur, tout le mouvement de l'histoire universelle répond à cette "aspiration sacrée" qui habite au plus profond de la nature terrestre et la pousse vers le divin, lui faisant rechercher le chemin des paradis perdus dont le mythe nous a gardé le souvenir : "C'est par conséquent le grand but de l'évolution historique que la finitude, telle qu'elle est liée à l'homme, participe à la béatitude de l'infini" (21). Ceci présuppose pour Görres une transformation de la sphère humaine et terrestre qui signifie sa renaissance sur un plan plus élevé. L'espèce doit à nouveau se restaurer chez les individus" (22). Après une phase où se seront pleinement développées des tendances unilatérales, doit naître de leur libre union une nouvelle et harmonieuse totalité humaine : "l'idée" de l'espèce, actuellement déformée, tombée en débris, doit se régénérer à partir de ses éléments épars; alors l'humanité célèbrera sa résurrection. Mais personne ne doit croire qu'il peut par un développement unilatéral de sa personnalité, et pour lui tout

(19) Pour l'ensemble de ce développement cf. GGS III, 68.
(20) Ibidem.
(21) Cf. GGS III, 70.
(22) Cf. GGS III, 70.

seul, atteindre au grand but. C'est tout un monde de forces, d'énergies soudées par une seule volonté qui doit y tendre. Ce temps où l'humanité fêtera sa résurrection est encore éloigné, estime Görres, car "l'individuation continue irrésistiblement à agir et dans la foule l'idée continue à être mise en pièces"(23). Pourtant, recourant à une image symbolique, le penseur exprime sa conviction que ce temps va venir. Un aigle, né de la terre et apparenté au soleil, porte vers ce dernier la boule de feu du monde fini. Ses deux ailes sont la poésie et la science; l'énergie qui lui permet de voler est la morale. Görres salue les génies qui montrent la voie, les "oiseaux divins", solitaires mais innombrables, qui s'élèvent dans l'éther, à la fois mus par leur propre force et entraînés par le "courant de l'éternel" : "tous la divinité va les rassembler dans son sein" (24).

La pensée de Görres n'apparaît pas exempte d'ambiguïté dans ces dernières pages de Glauben und Wissen. Il présente le refroidissement "relatif" du feu divin à l'intérieur de la nature humaine comme lié naturellement au processus de la création, car "les idées dans leur mouvement descendant se sont peu à peu transformées en concepts pour achever la création jusque dans l'infiniment petit"(25). Tandis que les premiers êtres vivaient "dans leur paradis la vie du ciel", l'ardeur divine n'agit plus à présent que dans les "dignités supérieures" (26). Si Görres ne parle ici ni de faute, ni de chute, c'est pourtant avec les mots de la langue chrétienne qu'il évoque la rédemption du terrestre qui "retournera, libéré du péché et sans tache au paradis en Dieu (27). Au-delà d'une "résurrection de l'humanité", conçue comme but lointain de l'histoire, mais que Görres veut situer en elle, la

(23) Ibidem.
(24) Cf. GGS III, 70.
(25) Cf. GGS III, 69.
(26) Pour ce développement, cf. GGS III, 69.
(27) Cf. GGS III, 68.

rédemption définitive du terrestre apparaît comme le terme de toute histoire, c'est-à-dire l'abolition de toute dualité et de toute individuation. Ce retour à l'unité parfaite en Dieu n'est possible que par "la mort et l'assomption du monde réel": "L'unité suprême, la proximité suprême et l'amour le plus pur seront dans le sein de la divinité lorsque l'univers résorbé en elle après sa purification fêtera son apothéose" (28).

Notre étude de Glauben und Wissen s'est attachée à mettre en lumière l'importance de cet écrit dans l'évolution de la pensée de Görres. Celui-ci y fait preuve d'un remarquable talent combinatoire en intégrant dans un cadre nouveau l'essentiel des vues qu'il a héritées de la Naturphilosophie. Nous retrouvons ainsi avec la duplicité des sexes et leur terme médiateur le fil directeur d'ouvrages antérieurs. Mais l'originalité de Glauben und Wissen réside dans la conception de la divinité qui ici fonde et transcende à la fois le processus triadique.

L'auteur montre ce que cette conception, qui l'éloigne du système schellingien, doit à l'étude de la mythologie hindoue et à la révélation des mystères religieux qu'elle lui apporte. Mais à cette influence se mêle celle de la pensée néo-platonicienne qui marque profondément l'écrit tout entier et en détermine le double mouvement (29).

Nous avons pu noter ce qui apparente la "surabondance" görresienne et l'Un plotinien. Görres reprend en outre dans Glauben und Wissen le thème central de la philosophie plotinienne : la remontée de l'être engendré vers la perfection dont il est issu, le retour de l'homme à Dieu. Différents

(28) Cf. GGS III, 68 et 69.
(29) C'est à l'instigation de Görres que Fr. Creuzer a publié en 1814 l'écrit de Plotin "De la beauté" dans une édition commentée (cf. V. SCHUBERT, Plotin, Freiburg 1973, p. 66).

développements de l'écrit de Görres permettent d'établir des parallèles avec Plotin : ainsi les passages consacrés à l'expérience mystique et à l'extase, degré ultime de la révélation du divin. Mais Görres présente aussi dans sa perspective propre l'idée plotinienne du rôle de la beauté dans l'ascension vers l'Un, d'une beauté supérieure que seul perçoit celui qui accède à l'Idée et qui comprend la beauté de l'activité intellectuelle et de la science comme celle de la vertu.
La remontée vers "le Père" est possible dès cette vie, mais comme anticipation de la vie délivrée du sensible qui seule permet le retour définitif au Père (30).

La méditation philosophique de Görres sur Dieu relie le passé le plus reculé au plus lointain avenir. Elle sous-tend et conditionne son interprétation de l'histoire, définie ici pour la première fois comme "croissance illimitée" vers le divin. C'est à la source du mythe que le penseur puise désormais sa croyance en l'origine divine du monde terrestre et sa foi dans la haute destinée de l'humanité. Le mythe apparaît dans sa double signification comme témoignage de l'intimité première de l'homme avec la vie divine et comme anticipation de l'avenir. Ce sont en effet les idéaux enchaînés dans le mythe que le génie humain devra libérer. Ainsi, malgré la nostalgie des paradis perdus qui s'exprime dans Glauben und Wissen, cet écrit nous apparaît-il tendu davantage vers l'avenir que vers le passé. C'est à une union nouvelle du terrestre et du divin que Görres exhorte les meilleurs esprits de son temps à travailler ensemble.
Nous retiendrons enfin un trait moins visible mais fort important de l'écrit

(30) Cf. V. SCHUBERT : op. cit. p. 64 :"Der Aufstieg nun ist bereits in diesem Leben möglich, wenn auch vorest nur als Antizipation des vom Sinnlichen befreiten Lebens. Die endgültige Rückkehr zum "Vater" bleibt das eigentlich angestrebte Ziel".

étudié : Glauben und Wissen révèle d'une manière frappante l'irruption de l'irrationnel dans la pensée de Görres. Pour ce dernier le monde et l'humanité, la nature et l'histoire débouchent, que l'on suive le cours du temps vers le passé ou vers l'avenir, dans l'unité du surabondant qui est l'ineffable,l'inconnaissable.Ainsi le fondement de toute existence échappe-t-il à la pensée discursive et conceptuelle, et la plus sûre garantie de la personnalité humaine est le "suprême instinct divin" qui nous attire vers l'insondable mystère de la divinité (31).

Le sens religieux dont témoigne Glauben und Wissen ne signifie aucune adhésion de Görres à une quelconque orthodoxie, mais le mène à une conception nouvelle de la divinité qui ancre sa philosophie de la vie dans une philosophie de l'être et de l'essence.

(31) Dans un article anonyme, mais qui est selon toute vraisemblance de la plume de Görres (cf. WuB II, 579 et GGS II_2, 342), l'écrivain s'exprime à nouveau sur ce problème et durcit sa position. Il s'agit de l'article consacré à la philosophie de la nature d'Oken que les Heidelbergische Jahrbücher der Literatur publient en 1810. Görres y parle de l'"erreur" commise par les philosophes de la nature "daß das Absolute gleich dem Göttlichen sei. Es sei hier gesagt, das Gott ewig nie der Gegenstand der Philosophie werden könne, indem diese möglicherweise nur das findet, und zwar durch Rekonstruktion, worin die Vernunft sich selbst objektiviert... Das leichtsinnige Spiel, welches die Naturphilosophen mit dem Worte Gott, göttlich, heilig u.s.w.treiben, möge für immer ein Ende haben" (cf. GGS II_2, 188 et 189).

C H A P I T R E VI

EXPOSITION DER PHYSIOLOGIE

L'Exposition de la physiologie a paru à Coblence chez Lassaulx au début de l'automne 1805 (1). La préface de l'écrit est datée du mois d'août et la correspondance de Görres confirme qu'il met en effet à ce moment la dernière main à son livre. Les parties rédigées de l'ouvrage avaient, depuis un temps déjà, été mises sous presse, mais la venue au monde de Guido au mois de mai avait retardé l'achèvement du travail (2).

L'emploi dans le titre du mot "exposition" souligne qu'il s'agit à nouveau pour l'auteur d'une esquisse qui appellera des développements ultérieurs. C'est ce que Görres indique expressément au début de sa préface : "Je rappellerai d'abord que le tout veut être une fresque, peinte le regard fixé au loin, en condensant de grandes masses, en ne développant que des vues générales, en n'indiquant des domaines particuliers que ce qui est indispensable au tracé des contours, au demeurant dans l'ensemble une simple esquisse destinée à être développée dans l'avenir"(3).

Ce n'est pas ici la richesse du détail qui importe à Görres, ainsi qu'il le déclare aux connaisseurs qui pourraient déplorer chez lui l'abondance des "lignes droites", c'est-à-dire des vues générales. Ce que veut présenter l'auteur, c'est, selon son expression, "une construction phi-

(1) La parution de l'écrit est annoncée en octobre 1805 par la Jenaische Allg. Lit.-Ztg., Intelligenzblatt n° 111.
(2) Cf. la lettre à Aretin du 20 août 1805 (Ges. Br. II, 22/23) : "Ich habe seit einem Vierteljahr einen Buben in der Wiege liegen, der hat mir Tag und Nacht den Kopf so voll gequäkt, daß ich gar nichts arbeiten konnte und beinahe mitten in meiner Physiologie, die auch schon bald ein Jahr unter der Presse ist, stecken geblieben bin. Jetzt hat es sich etwas gelichtet, und ich bin beinahe fertig damit...".
(3) Cf. GGS II_2, 5.

losophique" et l'universalité est, dit-il, une caractéristique de la science [4].

A la fin de sa préface, Görres précise que ce nouvel écrit forme à ses yeux un "tout indissociable" avec Glauben und Wissen. La remarque surprend au premier abord, car l'écrivain semble ici renouer surtout avec le genre des écrits physiologiques antérieurs à Foi et Science, et retrouver un domaine dont il s'était éloigné. Mais le lecteur de la Physiologie saisit rapidement le sens de cette réflexion ; Görres aborde en effet la première partie de l'Exposition en partant des mêmes prémisses philosophiques que dans Glauben und Wissen dont nous allons retrouver certaines idées maîtresses présentées dans une nouvelle perspective.

1. Macrocosme et microcosme.

Görres revient au domaine de la physiologie pour donner sa dimension véritable à un thème auquel il avait tout juste fait allusion dans le Système sexuel d'ontologie et qu'il n'avait pu développer dans le cadre de Foi et science. Ce thème est celui de la parfaite correspondance du macrocosme et du microcosme. C'est dans cette nouvelle optique que l'auteur définit, avant d'entamer son sujet, la tâche de la physiologie telle qu'il la conçoit : "La tâche de la physiologie est de démontrer la projection dans l'organisme de la construction de l'univers et de transposer les formes de la vie individuelle dans les grandes formes de la vie cosmique, afin que l'intuition puisse saisir ici également les rapports universels du concret et lise avec une clarté lumineuse dans les étoiles ce qui se cache ici-bas dans les ténèbres de la matière terrestre" [5]. La justification de cette entreprise où l'individuel est déduit de l'universel réside pour Görres dans "la divinité générale du grand Tout et l'immuable constance de la

(4) Ibidem.
(5) Cf. GGS II_2, 17.

nature divine qui est présente avec la totalité de son essence dans toutes les formes où, en se reflétant, elle se manifeste à elle-même" (6).

L'intérêt d'une étude qui se fonde sur la parenté du monde cosmique et du monde organique est de permettre à la physiologie d'être éclairée par l'astronomie et de révéler à l'intuition du penseur les profondeurs anatomiques auxquelles le scalpel du chirurgien n'aura jamais accès ; en effet "les petites formes terrestres s'écartent ... considérablement les unes des autres dans les constellations ; ce qui est là-bas replié sur soi-même et se tient étroitement enlacé doit ici se séparer, car l'éther s'interpose ; c'est pourquoi les profondeurs fermées s'ouvrent au regard ..."(7).

L'écrivain souligne dans la préface de son Exposition la similitude de ce point de vue avec celui déjà exprimé au XVIè siècle par le médecin-philosophe Paracelse (8). Görres fait un vif éloge de ce dernier en citant un double extrait de la Große Wundarznei (9). Dans le premier passage, Paracelse affirme qu'il est tout aussi nécessaire à un médecin de connaître le firmament que les "moindres racines" qu'il utilise, et que la formation d'un véritable médecin n'est pas concevable sans l'étude de la philosophie, de l'astronomie et de l'alchimie (10). Le second passage se rapporte à "l'influence d'en haut", à la "force d'attraction" exercée par les astres sur l'être humain et explique celle-ci par la relation générale qui existe entre la sphère terrestre et le firmament (11).

(6) Cf. GGS II_2, 17.
(7) Ibidem.
(8) Dans le premier tableau synoptique de Fourcroy, consacré à des réflexions générales sur la chimie, le nom de Paracelse apparaît à deux reprises. Il est cité comme l'un des "premiers chimistes" de la "deuxième époque". Est mentionnée également son hypothèse sur les cinq principes chimiques (cf. dépliant joint à GGS II_1).
(9) En ce qui concerne cette citation tirée de l'écrit de Paracelse cf. GGS II_2, 324 ; "Die angeführte Stelle ist aus Teilen zweier Kapitel zusammengezogen : aus dem 14. und 17. Kapitel des 'Andern Theils" des "Andern Tractats'".
(10) Cf. GGS II_2, 6 : "dann vier Ding sind aus dem ein Arzet erwachst, die Philosophey, die Astronomey, Alchimey und Medizin".
(11) Ibidem : "Also sind auch Stern im Himmel, welche an sich ziehen auswendig bis an Ir Region, was im Menschen ist oder ligt, das demselbigen anzuziehen füglich ist. Dann das sollen wir wissen, das nichts auf Erden ist, das nicht den Sternen in solcher Gestalt etwas von Im geben müsse...".

C'est dans le même esprit que le physiologue-philosophe Görres va formuler sa thèse fondamentale : "L'organisme individuel en particulier s'est engendré par une auto-objectivation continue partant de la sphère cosmique" (12).

L'unité supérieure de la physiologie réside donc dans une sphère qui la domine : c'est dans le ciel qu'il faut chercher les tables de sa loi. Le regard du physiologue devra donc s'élever vers les "constellations éternelles", puis se plonger dans le "sein des antiques montagnes" avant de rechercher dans l'organisme humain les "merveilleuses orbites des génies célestes", ou de vouloir montrer que l'on peut retrouver dans les "créations de la vie qui se meuvent avec légèreté" la loi qui régit la sphère minérale (13).

Görres indique ainsi le plan de son ouvrage. Celui-ci s'ouvre sur un tableau de la genèse du grand Tout, sur une "construction" de l'univers qui par de nombreux traits rappelle Glauben und Wissen. Comme dans Foi et science le penseur part de l'unité indifférenciée de la surabondance pour évoquer la naissance du monde lorsque se séparent dans la conscience divine la liberté absolue et l'éternelle nécessité, et que le principe créateur se féconde lui-même. De la synthèse des deux tendances divines naît le grand Tout dans sa double nature spirituelle et matérielle. Görres s'attache une nouvelle fois à caractériser les deux principes divins avant "l'acte d'union" accompagnant leur séparation. Pour évoquer "le point élémentaire originel" qui, bien que contenant en lui toute corporéité, n'est cependant pas lui-même un corps, et la "liberté sans entraves", l'"énergie sans limite" qui entoure ce point, l'écrivain a ici moins recours aux formules abstraites du philosophe qu'à des images mythologiques inspirées de

---

(12) Cf. GGS II_2, 17.
(13) Pour ce développement cf. GGS II_2, 18.

l'Edda [14].

Tandis qu'il entreprend de décrire les diverses phases de la formation du grand Tout, Görres rappelle à ses lecteurs dans une longue note la "tradition immémoriale" de l'orphisme qui "fait sortir la totalité infinie d'un oeuf créé au commencement" [15], et il développe cette "allégorie" pour en montrer l'application à la nature matérielle, spirituelle et organique. Sa théorie sur la formation de l'univers se présente ainsi comme une interprétation moderne du symbole mythique [16].

La métamorphose de la nature, où domine le principe d'unité, ne peut commencer pour Görres qu'avec la production d'un "corps central" qui porte "convoluté" dans sa masse l'univers entier et qui "assemble autour de lui toutes les forces qui sont les ressorts de la matière" [17]. Cette masse sphérique, reposant sur elle-même, ne tournera autour d'aucun centre plus élevé. Ce "corps primitif" est le "soleil de l'éternité", le "Zeus suprême" qui de son trône sublime fait descendre la chaîne d'or grâce à laquelle il élève à lui tous les dieux inférieurs [18].

Dans le corps primitif agissent conjointement le principe de liberté et le principe de nécessité, le premier devenant prépondérant lorsqu'on se

(14) Cf. GGS II_2, 19 : "Vor der Synthesis wird daher das natürliche Prinzip als ein erster Schwerpunkt da erscheinen, wo nach dem Ausdruck der Edda, kein Ufer, Meer und Wind ist, kein Erdball und kein Himmel oben, nur ein tiefer Mittelpunkt ; ..." et GGS II_2, 20 : ... wie ein unergründlich tiefer Feuerhimmel wird sie (= die schrankenlose Energie) um den Punkt herstehen, ein unendlicher Ozean, in den alle Ideen aufgelöst zerflossen sind, wird sich um ihn ziehen, und kein Hauch wird ihn in Wellen regen ; eine klare reine Heiterkeit ohne Sonne von der sie niederströmte, wird ausgespannt um die dunkle Mitte sein ; wie jene geheimnisvolle Dämmerung, in die alle Götter am jüngsten Tage nach derselben Mythe sich auflösen, wird sie um die verborgne Tiefe weben ...".
(15) Cf. GGS II_2, 19.
(16) C'est ce que l'auteur relève lui-même avec humour dans sa préface : "Er (= der Verfasser) beginnt ... recht ab ovo mit der Geburt seines Helden, der nichts Geringeres als die ganze Welt im ersten ursprünglichen orphischen Ei ist, und weist uns sogar den Dotter und das Weiße und alles in demselben nach". (cf. GGS II_2, 11).
(17) Cf. GGS II_2, 21.
(18) Ibidem.

rapproche de la surface d'où jaillit l'éther, le second accusant sa domination lorsque l'on progresse vers le centre où la masse devient sans cesse plus compacte. A cette théorie du corps primitif, Görres ajoute celle du mouvement premier issu de la synthèse des forces d'expansion et de contraction, et dont procèdera tout autre mouvement dans la nature. Suivant que s'y affirme le principe d'unité ou le principe de liberté, ce mouvement sera rotatif ou progressif. En ce qui concerne le corps primitif lui-même, Görres admet une rotation dont "les pôles sont infiniment près de se confondre avec le centre"(19). Le penseur conçoit la formation du grand Tout comme le résultat d'une "auto-objectivation" de la masse centrale qui s'oppose un "univers pensé périphérique" (20). Ce premier acte de conscience signifie pour la nature la fécondation du germe "à partir duquel elle va se former dans une évolution organique" (21). Görres évoque une succession de naissances : celles de "nouveaux corps centraux" issus de la masse centrale originelle, corps qui "doivent se retirer au loin", mais qu'une force de gravitation secondaire maintient cependant enchaînés à la masse centrale (22). Leur mouvement sera une nouvelle synthèse du double mouvement primordial. A la rotation se combinera la gravitation de ces corps autour de l'astre supérieur qui mène leur course.

Les mondes d'un second ordre qui surgissent du sein de la masse centrale primitive seront l'image objective de celle-ci : ce sont des mondes sphériques qui en répèteront la double nature. Ils auront eux aussi, en même temps que leur personnalité, leur propre conscience, et, se mouvant

---

(19) Cf. GGS II_2, 29.
(20) Cf. GGS II_2, 22 : "Die Zentralmasse objektiviert sich selber wieder, durch die Gegenwirkung der beiden Faktoren, die in ihr beschlossen sind, und in dieser Selbstobjektivierung setzt sie sich als Zentrum und als Denkendem ein peripherisches gedachtes Universum, eine Unendlichkeit von Einzelheiten gegenüber".
(21) Cf. GGS II_2, 24.
(22) Cf. GGS II_2, 23.

autour de leur propre centre, engendreront à leur tour des univers subordonnés. Ainsi Görres décrit-il la "métamorphose descendante dans laquelle les mondes sont engendrés" ; il la conçoit comme une "croissance organique à partir de l'intérieur, une épigénèse reproductive à partir de la plénitude intérieure" (23). C'est de cette manière qu'a progressé la formation du grand Tout jusqu'à la genèse du système stellaire et de la Voie lactée : "Le point de référence commun d'un tel système sera un corps qui plane au-dessus de son centre, qui apparaît comme père, comme totalité, et qui en même temps les a en qualité de mère fait naître de son sein, qui les porte liés à son unité et les illumine de ses vivantes émanations, comme il est lui-même éclairé par les émanations supérieures"(24).

Görres passe en revue les diverses générations de mondes, tout d'abord les soleils,"reflets des natures supérieures" dont ils sont issus, et eux-mêmes procréateurs. La lumière et la gravitation correspondent chez eux à l'expansion maximale et à la contraction maximale, au spatial et au temporel.

Görres montre comment la prédominance du "principe de gravité" ou du "principe de lumière" conditionne la plus ou moins grande excentricité de leurs trajectoires, et comment le même double effet qui règle à l'extérieur les orbites des astres conditionne également leur construction interne et les rapports propres à leur individualité. La description de Görres se fait ici plus technique, définissant les axes, les hémisphères et les différentes zones solaires. En ce qui concerne la présentation de notre système solaire, Görres rectifie certaines vues exposées dans Glauben und Wissen et caractérise les planètes comme les "filles", les comètes par contre comme les en-

---

(23) Cf. GGS II_2, 24.
(24) Cf. GGS II_2, 25.

fants mâles du soleil [25].

Ainsi s'est formé pour Görres "l'organisme du système solaire" présenté ici "dans ses contours les plus généraux"[26]. Le soleil est à la fois le centre et la "tête" d'un corps que le système lui-même constitue ; la lumière solaire en est comme "l'influx nerveux", et les "contractions musculaires" du système sont provoquées par l'attraction solaire ; les membres de celui-ci sont représentés par les comètes et ses organes par les planètes. Chaque sphère individuelle est organisée en elle-même sur le modèle de la sphère générale. Comme les planètes naissent du soleil par l'acte de conscience, les satellites naîtront à leur tour des planètes : ainsi la terre envoie-t-elle la lune aux confins de son territoire et délimite-t-elle au moyen de ce satellite son propre système où elle tient la place du soleil [27]. Seules certaines planètes ont trop peu d'individualité propre pour engendrer des lunes. Elles-mêmes satellites directs du soleil et "perdues dans le sacré, elles dédaignent leur reproduction terrestre et vivent dans un pieux célibat"[28].

La "petite terre" est présentée par Görres comme "une image du grand Tout" [29]. Le principe de liberté apparaît dans l'atmosphère terrestre, la "mer éthérée" qui entoure la planète et dont l'oxygène est la composante positive, l'azote la composante négative. Le principe de nécessité s'exprime dans les masses montagneuses où "la pesanteur a terrassé toute force d'opposition". Le troisième élément, l'élément médiateur, est représenté par l'eau [30].

---

(25) Cf. GGS II_2, 36 : "sie (=die planetarischen Naturen) enthalten den Charakter des Weiblichen in sich ausgeprägt..." "die Bahn wird daher der kreisförmigen nahe kommen ; weniger Willkür wird in den Bewegungen dieser Körper herrschen" et GGS II_2, 34 et 35 : "Die Kinder dieser Zeugung (= die Kometen) werden daher vorzüglich männlich sein" ; "In ablangen Ellipsen werden diese Körper daher um die Sonne sich bewegen; denn die Freiheit, die sie beherrscht, reißt die Notwendigkeit aus ihrem tiefen Mittelpunkte, wo sie in ruhiger Einsamkeit in sich selbst gedrungen wohnt, und zerlegt den Punkt in eine Vielheit, und beinahe in der Tangente fliegen sie dann dahin".
(26) Cf. GGS II_2, 40.
(27) Pour ce développement cf. GGS II_2, 40.
(28) Cf. GGS II_2, 41.
(29) Cf. GGS II_2, 45.
(30) Pour ce développement cf. GGS II_2, 46, 47, 49.

Pour Görres, la terre porte enfermée en elle "comme une chrysalide un ciel tout entier" (31). En effet chaque planète qui évolue dans le ciel a un "frère" qui habite les "profondeurs" terrestres et que cet astre gouverne. Ainsi les métaux forment-ils des constellations au sein de la terre et y représentent-ils la succession des planètes (32).

La lumière, la gravitation et la chaleur sont les trois forces issues de la sphère cosmique qui exercent leur influence sur la terre. Dans la sphère physique leur correspondent l'électricité, le magnétisme et le galvanisme, dans la sphère chimique l'oxygène, l'azote et le processus de combustion. Görres définit le rapport de ces trois sphères comme celui de trois formes qui se subsument et traversent tout l'univers : "elles se manifesteront tout d'abord dans la sphère solaire, traverseront la sphère planétaire pour réapparaître enfin dans la sphère la plus concrète" (33), car les émanations de la sphère cosmique pénètrent les deux autres (34).

Les deux mouvements fondamentaux de la terre, le mouvement de révolution et celui de rotation, expriment les mutuels rapports qui ne cessent d'exister entre la planète et le soleil. Ces deux mouvements, qui se combinent ensemble et se conditionnent mutuellement, se retrouvent tout aussi bien dans le "royaume des esprits", où la religion et la morale se fondent dans l'art et dans la science. Au mouvement de la "nature morale" qui "s'élève dans une aspiration nostalgique vers les mystères de l'infini" répond ici le mouvement de "l'infini voilé" qui "avec bienveillance tend un bras à travers les nuages" (35).

(31) Cf. GGS II_2, 48.
(32) Pour ce développement cf. GGS II_2, 48.
(33) Cf. GGS II_2, 53.
(34) Cf. GGS II_2, 52/53 : "Als die erste, die universalste und die höchste wird die kosmische sich setzen ; durch alle anderen hindurch dringen ihre Emanationen und diese sind in ihr begriffen ... Als die zweite aber wird die physische erscheinen, wie sie selber in der höhern begriffen ist, so wird sie wieder die dritte in sich umschließen".
(35) Pour ce développement cf. GGS II_2, 54.

Cette même interaction du courant "sidéral" et du courant "terrestre" (36), cette opposition et cette combinaison de l'universel et de l'individuel, des mouvements d'expansion et de contraction définit encore la perspective dans laquelle Görres esquisse un tableau de la formation et de l'évolution de la terre. Les pôles, extrémités de l'axe de rotation, représentent les "points culminants de la personnalité" : "ce qui appartient en propre à la planète et fait partie de sa nature particulière se dégage le plus à cet endroit des éléments étrangers" (37). Les régions équatoriales sont au contraire celles qui comportent la "plus grande universalité terrestre"(38). Görres décrit ici les deux hémisphères terrestres en les définissant tout d'abord d'une manière originale. Dans la mesure, dit-il, où la ligne équatoriale "devient un méridien" (39), la terre se divise en deux hémisphères dont l'un est compris dans le "côté ombre", l'autre dans le "côté lumière" et dont les pôles seront ceux de minuit et de midi.

L'unité et le principe contractif domineront sur le côté ombre et y commanderont l'évolution : cet hémisphère sera donc d'un caractère uniforme, présentera des formations géologiques moins diversifiées : "Dans cet hémisphère que remplit l'océan Pacifique nous devrons donc reconnaître le côté ombre de la planète ; au nord seulement y pénètre, en empiétant, le haut pays d'Asie et d'Amérique, sinon l'énorme masse d'eau s'est partout répandue" (40).

Dans l'autre hémisphère au contraire, c'est la masse continentale qui apparaît comme "ramassée", puisque cet hémisphère englobe tout l'ancien

(36) Cf. GGS II_2, 54 : "so sind alle Welten in jenen beiden Strömungen befangen, der Siderischen und der Terrestrischen, und ineinander haben beide Wirbel sich ergossen".
(37) Cf. GGS II_2, 54.
(38) Cf. GGS II_2, 55.
(39) Ibidem.
(40) Cf. GGS II_2, 56.

monde et une partie du nouveau. Son centre et son pôle doivent être recherchés selon Görres là où "la vie positive dans le sidéral est parvenue à son point culminant, où l'énergie de l'éther s'est élevée à son maximum de tension et exerce maintenant un effet destructeur" (41). Ce pôle se situe au centre de l'Afrique, au "zénith de l'expansivité terrestre". Sur la mer de sable qui caractérise ces "brûlantes régions polaires" régnent certes le silence et la mort, toute force plastique y succombe. Pourtant, explique Görres, il ne s'agit pas ici d'un triomphe du principe paralysant sur l'activité productive, mais de la surtension de cette activité, qui s'use elle-même et dévore gloutonnement ses propres enfants (42).

Un autre axe coupe "l'axe équatorial" à angle droit et détermine deux autre "points" ou "pôles" qui vont se situer à la "frontière où l'hémisphère nocturne passe à l'hémisphère diurne" (43) : ce sont l'Orient et l'Occident. Si aux pôles de minuit et de midi les principes de contraction et d'expansion s'affirment l'un aux dépens de l'autre, ces deux principes vont se rencontrer ici "dans une puissante intensité, mais avec une force pareillement équilibrée" (44).

C'est en ces points-frontières que la nature terrestre va se manifester dans toute sa fécondité et toute sa richesse. Dans le pays d'Occident cependant, "qui se place là où le jour passe à la nuit, l'aspect nocturne dominera également dans les produits" (45) : ceux-ci porteront davantage en eux l'empreinte de la gravitation et du domaine souterrain, la terre fournira ici à profusion des minéraux solides et compacts.

L'Orient par contre, tout comme il se situe à la frontière de l'ombre et au point de passage progressif à la lumière, proclamera également dans les formes qu'il crée le triomphe du jour sur la nuit, de la lumière et du

(41) Cf. GGS II_2, 56.
(42) Pour ce développement cf. GGS II_2, 57.
(43) Ibidem.
(44) Ibidem.
(45) Cf. GGS II_2, 57.

principe expansif sur la gravitation et la contraction [46]. La plus pure harmonie terrestre, perceptible aussi bien dans le domaine naturel que dans le domaine spirituel, devra donc être cherchée au centre de cette région, dans le Caucase, où se trouve le berceau de la race humaine qui a joué jusque là un rôle prépondérant dans l'histoire terrestre.

C'est ainsi que Görres décrit, du monde cosmique au monde terrestre, la succession des engendrements dont "toute l'infinie progression" a été fécondée par l'acte créateur initial. Si l'auteur a dû ce faisant montrer constamment le conflit et le jeu combiné des forces qui représentent le principe spirituel et le principe naturel, il lui faut, pour pouvoir aborder la deuxième partie de son Exposition de la physiologie, définir dans sa particularité la sphère organique et pénétrer dans le domaine de la vie.

La sphère organique se situe comme un "médium réfractant" [47] au milieu des deux mondes : celui de la nature et celui de l'esprit, celui de la nécessité et celui de la liberté. Elle est le troisième élément, la sphère médiatrice qui assure le contact et l'interpénétration du monde matériel et du monde spirituel : "Dans l'organisme, la substance est soustraite à l'empire du principe d'unité et introduite dans le royaume de la liberté ; mais l'unité n'y est pas totalement abolie, ni la liberté totalement représentée : les deux s'y joignent dans une déterminabilité neutre, et dans leur produit un isthme mène d'un royaume à l'autre et les sphères séparées entrent ici en interaction"[48]. La sphère de l'organique présente elle aussi une évolution progressive qui, à travers le règne végétal, puis animal, mène à l'homme. C'est avec ce dernier que la nature réalise sa création la plus parfaite par laquelle elle s'ouvre dans sa totalité à l'éner-

(46) Cf. GGS II_2, 57/58.
(47) Cf. GGS II_2, 61.
(48) Cf. GGS II_2, 61.

gie du principe spiritualisant (49).

Mais comme chaque individualité reflète l'univers entier et agit en constante liaison avec la totalité cosmique, tout organisme sera de même un "reflet fidèle du grand Tout" (50). L'auteur se propose donc de montrer dans la seconde partie de son écrit comment la progression qu'il a mise jusque là en lumière se prolonge dans cet "univers habité par une âme" qu'est l'organisme humain, comment au macrocosme correspond le "microcosme organique" (51) dans une "concordance générale".

De la seconde partie de l'écrit de Görres nous ne retiendrons que les lignes directrices. Cette seconde partie repose largement sur l'Organonomie dont l'auteur réemploie ici toute la matière. Pas plus que nous ne l'avions fait à propos de l'Organonomie, nous ne nous attacherons au détail des descriptions anatomiques et physiologiques de Görres dans l'optique qui serait celle d'un historien de la médecine.

Notre but est d'illustrer par quelques exemples marquants la perspective particulière qui commande les analyses de l'auteur, de souligner la nouveauté de certaines thèses de l'Exposition de la physiologie par rapport aux écrits physiologiques antérieurs, et d'indiquer ce qui constitue aux yeux de Görres lui-même l'intérêt scientifique de son travail.

Après avoir fixé son objectif, qui est de montrer de quelle manière le grand Tout se projette dans l'organisme humain, Görres divise son étude en plusieurs développements qui concernent successivement le cerveau, les nerfs et les organes des sens, le système musculaire et enfin le système de la circulation sanguine ainsi que les organes qui lui sont rattachés.

(49) Cf. GGS II_2, 62.
(50) Cf. GGS II_2, 63.
(51) Ibidem.

Le physiologue commence son exposé par le cerveau, organe dans lequel la vie réside pour l'essentiel et où, dit-il, elle a par conséquent dû s'allumer tout d'abord. Le cerveau est qualifié de "monde central dans l'organisme" (52) et mis ainsi en correspondance avec la masse centrale d'où est né l'univers. Cette correspondance est primordiale aux yeux de Görres et détermine son point de vue. Dans le cerveau "se situera la profondeur du sein de laquelle tous les mondes inférieurs furent projetés à l'extérieur par le principe spirituel qui les a fait naître ; le lieu de naissance des organes d'ordre inférieur se trouvera en lui" (53). Le cerveau est conçu non seulement comme l'endroit où résident les facultés supérieures de l'homme, et à partir duquel les idées gouvernent toutes les fonctions de la puissance inférieure, mais comme le lieu d'où est partie à l'origine toute métamorphose organique.

Le but essentiel de Görres est donc de déterminer l'organe qu'il faut considérer comme le "cerveau du cerveau", "le germe de tout le cerveau" qui est en même temps "le germe de l'organisme tout entier" (54). Cet organe fondamental qui est le point de référence de tous les autres organes du cerveau "devra nécessairement être en lui-même indifférent"(55), c'est-à-dire se situer au milieu de l'"organe à la triple forme" (56) qu'est le cerveau. Cet organe central, ce "soleil central du microcosme" ne peut donc être, conclut Görres, que la glande pinéale (Zirbel) "le seul organe non double qui se trouve dans le cerveau"et dans lequel "la différence du cerveau et du cervelet, du côté gauche et du côté droit qui se trouve encore dans les tubercules quadrijumeaux, soit totalement abolie"(57). Pour Görres,

(52) Cf. GGS II_2, 64.
(53) Ibidem.
(54) Cf. GGS II_2, 69.
(55) Cf. GGS II_2, 64.
(56) Cf. GGS II_2, 66.
(57) Cf. GGS II_2, 69.

l'épiphyse est donc l'organe primitif, qui se forme aussitôt après la fécondation résultant de l'union des sexes, et qui va engendrer dans "une progression de nouvelles fécondations" (58) tous les autres organes, exactement comme la masse originelle produit dans une métamorphose descendante toute la suite des mondes. C'est donc pour Görres d'après le principe cosmique qu'a lieu cette génération successive de l'organisme. Dans l'univers la masse centrale se divise à travers toutes les puissances en "sexes universels opposés" (59), en un élément éthéré et lumineux et un élément solide et pénétré par la gravité. Dans l'organisme, l'organe central va transmettre une semblable différence sexuelle aux organes subordonnés qu'il engendre. Mais cette différence va toujours chercher à s'abolir en produisant une nouvelle unité à un niveau inférieur ; elle va cependant sans cesse renaître de cette neutralisation, bien que dans des formes plus limitées, jusqu'à ce qu'enfin l'unité située au niveau le plus bas cherche son opposé en dehors de l'organisme.

Toute la description que fait Görres des diverses parties et des divers organes du cerveau va être une nouvelle illustration de l'archétype universel qu'est la triade originelle. Tandis que le cervelet représente le principe d'unité et la nature, le cerveau représente le principe de liberté et l'intelligence ; ces deux organes sont "coordonnés dans une semblable dignité" par une série d'organes que Görres désigne par le terme de "pont" (Brücke) et qui représentent "la sphère plus étroite de l'organisme dans l'organisme" (60). Görres reprend certes dans cette nouvelle description du cerveau bien des éléments qu'il avait exposés dans l'Organonomie. Mais certaines variantes montrent que Görres ne cessait de méditer ses propres théories pour les adapter à un contexte nouveau. Ainsi la théorie de la vapeur expansive réapparaît-elle dans l'Exposition de la

(58) Ibidem.
(59) Cf. GGS II_2, 70.
(60) Cf. GGS II_2, 77.

physiologie. Mais tandis que cette vapeur était définie dans l'Organonomie simplement comme le support de la raison et de l'imagination, elle est ici le représentant de "l'éther primitif", une "atmosphère douée d'une âme" qui prend place au milieu de toutes les formations organiques (61). Elle entoure l'organe central dans lequel se trouve la source de l'éther de vie ; celui-ci peut grâce à la vapeur expansible communiquer librement avec toutes les cavités cérébrales et, de son poste, "maîtriser la secrétion à travers toutes celles-ci" (62). Görres insiste sur le fait qu'il ne faut chercher dans cette vapeur que le représentant chimique de l'éther primitif. Cette vapeur apparaît cependant comme un élément cosmique par rapport aux autres formations organiques, car elle est la forme la plus subtile de la matérialité de l'organisme. Elle sera comme telle le premier porteur de forces supérieures, de puissances spiritualisantes qui par leur impulsion vont constituer la "mécanique de la vie".

Les éléments les plus surprenants de la présentation de Görres découlent du parallélisme rigoureux qu'il veut établir entre les considérations cosmologiques et astronomiques de la première partie et sa description du cerveau. Le côté provocant de sa démonstration lui échappait si peu qu'il évoque avec humour dans sa préface l'ébahissement réprobateur qu'elle ne manquera pas de provoquer : "et maintenant il nous dissèque avec son grand couteau le cerveau en soleils et planètes etc, et parle à cette occasion

(61) Dans une note (cf. GGS II_2, 66), Görres cite un passage de l'écrit Historia vitae et mortis de F. Bacon, le pionnier de l'induction amplifiante. Ce passage où Bacon décrit l'esprit vital et sa présence dans les ventricules cérébraux est qualifié par Görres de "géniale intuition". En voici un extrait caractéristique : "at incensio spirituum vitalium, multis partibus laevior est, quam mollissima flamma ex spiritu vini, aut alia. Atque insuper mixta est ex magna parte cum substantia aerea, ut sit flammea et aerea, naturae mysterium. Reparatur autem spiritus ex sanguine vivido et florido arteriarum exilium, que insinuantur in cerebrum".

(62) Cf. GGS II_2, 67 : "Das Zentralorgan muß daher eine solche Stelle haben, daß es umfangen von dem Dunste frei mit allen Höhlen des Gehirns kommunizieren kann, und von seinem Standpunkt die Sekretion durch alle hindurch beherrscht". C'est avec une quasi certitude, estime Görres, que l'on peut considérer la glande pinéale comme le "régulateur de la secrétion expansible" (cf. GGS II_2, 69).

de ligne des apsides, d'excentricité, de périhélie, d'aphélie, d'axe polaire, d'axe équatorial dans cet organe, ajoutant encore bien d'autres insanités, si bien qu'à l'avenir un médecin praticien aurait besoin de fourrer dans sa poche les Annales d'astronomie de Bode et l'Astronomie de Lalande, afin de faire d'après eux, avec quadrant et lunette, ses observations au chevet du malade et d'examiner les aspects dans l'organisme" (63).

Nonobstant le caractère plaisant de la remarque finale, il s'agit d'un compte rendu fidèle de ce qu'à en effet entrepris l'auteur de la Physiologie. Certes, Görres évoque au passage les différences évidentes entre le macrocosme et le monde organique : tandis que l'un "est construit en une architecture hardie dans le vide infini où il plane librement", l'autre "est construit à l'intérieur d'un espace continuement rempli de matière" (64). L'absence de mouvement orbital et rotatif dans la sphère organique crée même quelques problèmes à l'auteur. En ce qui concerne le mouvement orbital et l'entrecroisement des trajectoires, impossible "là où il n'y a pas de vide" (65), Görres devra se contenter de mettre en parallèle la subordination des trajectoires et la subordination en étage des organes inférieurs aux organes supérieurs (66). Quant au mouvement de rotation, qui suppose la prédominance du principe d'unité, il déclare qu'il ne saurait convenir à la vie "dans laquelle la liberté spirituelle dégage la matière de ses liens" (67). Ceci mis à part, Görres multiplie les correspondances. Ainsi présume-t-il l'existence dans la glande pinéale d'un réseau nerveux, pour affirmer : "dans la glande pinéale et dans ce réseau de nerfs est représenté le plus haut système stellaire microscopique" (68). Les diverses parties du cerveau seront réparties entre le "monde de la lumière" et le "monde de la nuit", le "côté diurne" et le "côté d'om-

(63) Cf. GGS II_2, 11.
(64) Cf. GGS II_2, 71.
(65) Cf. GGS II_2, 72.
(66) Cf. GGS II_2, 72.
(67) Ibidem.
(68) Cf. GGS II_2, 75.

bre" (69), les notions d'axes et de pôles, de plan équatorial et de tropiques lui seront appliquées, enfin l'évolution de la terre elle-même sera mise en parallèle avec les stratifications de l'organe (70). Ainsi le cerveau est-il par excellence l'organe qui permet à Görres d'affirmer avec force sa thèse : "Et le monde des esprits et le monde des corps célestes et le monde supérieur et le monde inférieur et le jour et la nuit et tous les facteurs du macrocosme se retrouvent dans le microcosme" (71).

L'auteur discerne maintes correspondances entre l'organisme humain et la terre. Il paraît évident à Görres que celui-ci n'a pu être produit que grâce à la pénétration du "rayon spirituel qui a embrasé la matière" jusque dans la masse centrale de la planète, d'où la nature humaine "qui est l'âme et la quintessence de tout le terrestre" a dû à l'origine surgir sous forme sphérique. Mais la nature humaine a manifesté sa liberté en se dégageant du giron maternel, en montant à la surface et en changeant sa forme initiale : "C'est pourquoi, tandis que la tête de la terre compacte est dans son centre, et que les extrémités sont à sa surface, le centre de l'organisme est en haut dans la tête dressé vers le ciel, cependant que les ramifications les plus extérieures se dirigent et croissent vers la terre" (72).

La nature humaine, née de l'interaction de l'esprit et de la matière, manifeste sa double appartenance et la mutuelle limitation des deux principes dont elle est issue au niveau de l'organisme. Celui-ci est caracté-

(69) Cf. GGS II_2, 77.
(70) Cf. GGS II_2, 79 : "Erwägt man aber den Parallelismus zwischen der Evolution der Erde, und den Stratifikationen des Organes, dann wird die innere Marksubstanz den primitiven Formationen, den Urgebirgen, korrespondieren, die als Grundvesten die äußeren Gestaltungen tragen ; die Mittelsubstanz wird den Übergangsgebirgen entsprechen ; die äußere Kortikale den Flözgebirgen, um die sich alsdann die tiefern Häute wie die aufgeschwemmten Formationen um die Kugel legen. Die Atmosphäre aber ist, wie am Sonnensystem, und tiefer hinab am Monde in die Masse zurückgegangen".
(71) Cf. GGS II_2, 74.
(72) Pour ce développement, cf. GGS II_2, 80.

risé par une double faculté de vouloir et de sentir par laquelle le monde extérieur et le monde intellectuel entrent en communication. Les organes correspondant à ces facultés sont le système musculaire, organe du mouvement volontaire, et d'autre part la totalité des organes des sens. Ces deux groupes organiques sont reliés l'un comme l'autre à la moelle épinière, racine de la progression organique issue du cerveau : "la moelle épinière est l'âme des muscles et des sens, et le corps de la moelle épinière se retrouve dans les organes des sens et ceux des mouvements volontaires" (73); pourtant ces deux groupes d'organes s'opposent comme le monde intérieur et le monde extérieur ; "deux portes sont ici ouvertes pour la communication des deux natures : par l'une d'elles le monde extérieur pénètre et il afflue vers l'autre monde afin d'y être assimilé pour l'intelligence, et cette dernière traverse le monde intérieur pour entrer dans le premier et s'y unir avec l'élément naturel" (74).

Nous retiendrons surtout la perspective nouvelle dans laquelle Görres inscrit son exposé sur les organes des sens. Fidèle à son optique générale, il distingue ici les "sens cosmiques", les "sens chimiques" et les "sens planétaires" qui forment ensemble une nouvelle triade.

Les deux sens cosmiques sont le "sens de la lumière" qui correspond au principe spirituel dans la nature, et le "sens du temps" qui correspond au principe naturel dans le monde extérieur. La perception visuelle, associée au cerveau, représente selon Görres la parfaite compénétration du monde intérieur et du monde extérieur, tous deux dans leurs tendances positives : elle ouvre à l'esprit l'infinité de l'espace ; la perception auditive par contre, qui est associée au cervelet, ouvre à l'esprit la succession du temps, le "rythme de l'univers" : "Dans l'audition, le principe naturel dans la nature semble par conséquent être mis le plus étroitement

---

(73) Cf. GGS II_2, 83.

(74) Ibidem.

en communication avec le principe naturel de l'intelligence, celui du temps"[75].

Comme les sens cosmiques appréhenderont la "plus sublime hauteur" de la nature, les sens chimiques se plongeront dans ses "plus grandes profondeurs" [76]. Si par les premiers l'esprit de l'homme est inséré dans le grand Tout, c'est le jeu des éléments qui lui est révélé par les seconds. Les deux sens chimiques sont l'odorat et le sens du goût auxquels Görres attribue respectivement un caractère positif et négatif.

Entre les sens cosmiques et les sens chimiques viennent se placer les sens planétaires : ceux-ci ne sont pas de "nature astrale" [77], ils ne sont pas touchés par les rayons de mondes lointains et ne perçoivent pas les sons qui montent du plus profond de la matière ; ils ne sont pas non plus limités au monde microscopique des éléments chimiques : leur sphère est celle de la nature planétaire,et seuls les éléments de l'espace et du temps que contient cette sphère leur sont accessibles. Il s'agit du sens de la chaleur, affecté du signe de la positivité et relié par Görres à l'espace et à la lumière, et du sens négatif de la pesanteur relié à la gravitation et au temps. L'ensemble des deux s'exprime dans le sens du toucher qui est "le sens terrestre à proprement parler" [78].

Le système organique dont la faculté de la sensation dispose pour s'exprimer est le système musculaire. Par rapport au système cérébral, qui représente dans la totalité organique la sphère cosmique, et au système circulatoire qui représente la sphère chimique, le système musculaire, soumis à l'un et dominant l'autre, correspond à la sphère planétaire où il se cantonne. Tout comme le soleil exerce son action sur la planète, le nerf exerce la sienne sur la fibre musculaire. Le muscle est décrit par Görres comme un "monde refermé sur lui-même" qui vers le haut est relié

(75) Pour ce développement, cf. GGS II_2, 87/88.
(76) Cf. GGS II_2, 92.
(77) Cf. GGS II_2, 95.
(78) Cf. GGS II_2, 97.

au cerveau par des cordons nerveux,"et ces liens d'amour organiques sont en même temps les conducteurs par lesquels l'éther supérieur descend jusqu'à lui"(79). La forme fondamentale du muscle apparaît comme un ellipsoïde dont l'os forme l'axe ; son mouvement ne pourra être, en raison de l'influence du principe spirituel, un mouvement rotatif mais se fait mouvement oscillatoire : "Seule la courbe toute entière peut par conséquent se mouvoir, cependant que ses éléments extérieurs sont immobiles"(80). La"duplicité" du système nerveux où "les racines antérieures de tous les nerfs de la moelle épinière appartiennent au principe masculin, les racines postérieures avec leurs ganglions par contre au principe féminin" (81) va se retrouver également dans le système musculaire, ou plutôt dans les nombreux systèmes musculaires qui sont tous soumis à la loi fondamentale de l'antagonisme des muscles. Avant de décrire ces systèmes dans leur détail, Görres indique que le même "thème fondamental" s'y exprime dans une grande variété de formes,comparable à celle des systèmes célestes "déformés de multiples manières" (82). C'est enfin la polarité existant à l'intérieur du système musculaire qui retient son attention. Cette "différence polaire" permet, dit-il, d'opposer le côté droit et le côté gauche du corps comme on oppose l'hémisphère nord et l'hémisphère sud de notre planète.

Avec le système circulatoire,Görres pénètre dans la sphère chimique et le monde inférieur de l'organisme. Ce monde est celui d'une "activité productrice inconsciente" (83). Ce sont ici les forces de la nature, dans la mesure où elles pénètrent dans le domaine de la vie, qui règnent souverainement : "la nécessité a établi là son trône, d'où elle domine le microcosme tout au long du temps et, sombre, inexorable, elle fait progresser la

(79) Cf. GGS II_2, 98.
(80) Ibidem.
(81) Cf. GGS II_2, 102.
(82) Cf. GGS II_2, 104.
(83) Cf. GGS II_2, 110.

vie à travers ses phases, et puis l'engloutit dans ses profondeurs afin de la faire naître à nouveau pour l'éther" (84).

L'excitabilité n'apparaît pas ici comme une faculté de la sensibilité où l'énergie intérieure, s'exprimant dans une libre activité, constitue pour la personnalité le monde extérieur et influe sur lui. Elle se manifeste comme "une force d'absorption" (85) qui prélève dans le flot de la matière une part qu'elle fixe en tant qu'organisme et qui, dans sa sphère, identifie donc égoïstement le monde extérieur à l'unité de la vie individuelle. C'est le nerf sympathique, relié à la moelle épinière, qui domine ce système ; les muscles y seront des muscles involontaires. Dans la description qu'il donne du système circulatoire, Görres reprend les éléments déjà exposés dans ses écrits physiologiques antérieurs. Cependant il s'attache particulièrement à montrer comment la hiérarchie des pouvoirs que l'on trouve dans la nature extérieure se trouve reflétée dans la nature organique. Le système circulatoire possède son "soleil", son "organe central" qui est le coeur (86). La duplicité du système des vaisseaux sanguins, artères et veines, est à nouveau présentée dans sa relation avec la "construction" "hermaphrodite" du coeur (87). Mais la relation du sang et des vaisseaux qui le contiennent est conçue sur trois plans : le plan cosmique, celui de leur commune liaison avec le coeur, le plan planétaire, celui de leur opposition, et le plan chimique des échanges sanguins, puisque le sang est "le maillon intermédiaire qui unit l'organique au non-organique" (88).

Pour réaliser les métamorphoses de l'élément naturel qui entre dans le cycle de la vie, toute une série d'organes seront adjoints au coeur. Ce dernier joue dans cette "région" le rôle que le cerveau joue pour la tota-

(84) Ibidem.
(85) Cf. GGS II_2, 110.
(86) Cf. GGS II_2, 116.
(87) Cf. GGS II_2, 117.
(88) Cf. GGS II_2, 118.

lité de l'organisme : il est "le centre inférieur, le corps central le plus primitif dans cette région ; de lui sont issus tous les mondes subordonnés, qui en se mouvant sur leur trajectoire, dominés par l'astre qui les guide, reflètent la mécanique du ciel dans celle de la vie" (89). Görres veut ainsi montrer les deux "progressions de formations organiques" (90) qui partent des deux ventricules.

La première progression qui débouche dans les organes respiratoires d'une part, les organes digestifs de l'autre, va être une progression vers la nature extérieure, "en elle les puissances extérieures vont pénétrer dans le domaine de la vie et l'esprit va d'abord s'unir à la matière et la liberté va se mettre au service de la nécessité naturelle" (91). L'autre progression "va se déployer en sens inverse en direction du spirituel ; ce que la première s'est approprié des substances naturelles en l'assimilant au coeur, celui-ci en restitue le flot dans ces organes et l'envoie à la rencontre de ces puissances éthérées afin qu'elles forment à leur usage l'abondance de matière qui leur est offerte et s'en entourent en en faisant un corps" (92).

La description très circonstanciée que fait Görres des organes subordonnés au coeur est placée toute entière sous le signe de la polarité : dans ce système, dont le coeur est le centre ambivalent, les organes de la digestion apparaissent affectés du signe négatif, les organes de la respiration du signe positif. Cette "série continue des divisions internes" (93) - où Görres a cependant montré les divers points de neutralisation des contraires - s'extériorise enfin dans la polarité des organes sexuels mâle et femelle. C'est par l'évocation de l'"acte d'engendrement" que conclut Görres, arrivé ici au terme de son étude : le produit de cet acte est en effet "un nouveau microcosme qui se développe en passant par

(89) Cf. GGS II_2, 120.
(90) Ibidem.
(91) Ibidem.
(92) Ibidem.
(93) Cf. GGS II_2, 130.

tous les degrés, jusqu'à ce que son évolution s'arrête à nouveau aux organes sexuels, qui sont pour cette raison également les points limites de toute métamorphose organique" (94).

(94) Cf. GGS II_2, 131.

2. La préface de la Physiologie. L'originalité de l'ouvrage : Görres entre science et poésie.

Seule une lecture attentive de l'Exposition de la Physiologie permet véritablement de saisir l'intérêt de la préface que Görres donne à son ouvrage. Certes, l'auteur lui-même ne parle que des "quelques rares remarques qu'il a voulu mettre en tête de son écrit" (1), mais son entrée en matière est, tant par son contenu que par sa forme, des plus remarquables.

Dans ces propos liminaires, Görres ne cherche pas seulement à expliquer ses intentions et à éclairer ses lecteurs ; il veut par avance défendre son livre contre les critiques qui ne manqueront pas de lui être adressées. Montrant beaucoup d'esprit caustique, il va jusqu'à se substituer à ses futurs détracteurs et à jouer leur rôle par anticipation, en composant à leur manière un compte rendu des plus savoureux. Ainsi cette préface est-elle comme une illustration particulièrement réussie de l'alliance du plaisant et du sérieux dont Görres va d'ailleurs plaider la cause dans ces mêmes pages. Avec talent, il sait ici faire alterner les registres et passer du maestoso de la profession de foi au scherzando de la satire.

Le premier reproche, écrit Görres, qu'on adressera à l'auteur de l'Exposition de la Physiologie, est d'illustrer par cette oeuvre les tendances les plus déraisonnables et les plus rétrogrades de l'époque. Les observateurs avisés auront vite constaté qu'en mêlant l'astronomie à la physiologie, en rapprochant les astres et le corps humain, cet auteur confond ce qui ne doit pas être confondu, et compare ce qui ne peut être comparé. Ainsi, dira-t-on, adhère-t-il à l'actuelle conspiration des poètes et des philosophes qui vise à réveiller toutes sortes de vieilles superstitions, à ranimer un obscurantisme dont les lumières semblaient avoir définitivement triomphé. Ne voit-on pas en effet chez les poètes réapparaître - sous le nom de romantisme - le mysticisme, et avec lui toutes les formes d'exalta-

---

(1) Cf. GGS II_2, 5.

tion religieuse ? Les philosophes ne ressuscitent-ils pas, en les couvrant du "terme fallacieux" (2) d'idée, toutes les inepties du cabalisme, de l'alchimie, de l'astrologie et de la chiromancie ?

Sur ses sentiments à l'égard du romantisme et en particulier du mysticisme de Novalis, auquel il fait allusion ici, Görres s'exprime comme nous le verrons à la même époque et de manière très claire dans la revue Aurora. Dans la préface de la Physiologie, Görres fournit une réponse indirecte à ses adversaires en rompant une lance pour Paracelse, si longtemps décrié comme "esprit exalté" et "rêveur grossier" par la critique officielle (3). A travers ses citations, Görres veut faire apparaître un tout autre visage de Paracelse : celui d'un homme d'esprit et d'un "défenseur du principe progressif" (4) dont il peut à juste titre se réclamer. Et parodiant la célèbre formule de F. Schlegel concernant les trois plus grandes tendances du siècle, Görres proclame avec humour son aversion pour toutes les formes de la superstition (5).

(2) Cf. GGS II_2, 5.
(3) Maltraité depuis près de trois siècles, Paracelse s'est vu, dit Görres, fustigé de rechef dans chaque nouveau compendium philosophique (cf. GGS II_2, 7). Nous trouvons une illustration frappante de cette affirmation de Görres dans le Lehrbuch der Geschichte der Philosophie de J.G. BUHLE où l'on peut lire les propos suivants concernant Paracelse : "Es würde eine sehr unnütze Arbeit sein, wenn ich die Theosophie des Paracelsus hier umständlicher erörtern wollte, und es ist auch kaum möglich, die mystischen Grillen eines solchen Schwärmers, der zur Bezeichnung derselben oft Kunstausdrücke aus der gangbaren Alchemie, Astrologie und Magie brauchte, die ebenso dunkel und unbestimmt sind, wie das, was dadurch bezeichnet werden sollte, so darzustellen, daß sie zum mindesten als verständliche Grillen, und nicht als schlechthin unverständliche Produkte eines in Sachen der Spekulation ganz verrückten Kopfes erscheinen (cf. BUHLE, Geschichte der Philosophie, 6ème partie, parag. 919, p. 296, Göttingen 1800).
(4) Cf. GGS II_2, 7.
(5) Cf. GGS II_2, 7 : "überhaupt kann ich alle Arten von Aberglauben nicht leiden, und ich halte das Buch vom Aberglauben nebst dem Noth- und Hülfsbüchlein und der Braunschweiger Mumme für die drei höchsten Tendenzen des Jahrhunderts". Il s'agit d'écrits d'inspiration éclairée : L.H. FISCHER, Das Buch vom Aberglauben, 2 vol., Leipzig-Hannover 1791, 1793 et les Not- und-Hilfsbüchlein oder lehrreiche Freuden - und Trauergeschichten der Einwohner zu Mildheim, Gotha 1799, dont l'auteur est R.Z. BECKER. F. Schultz indique que Görres apporte ici une spirituelle réplique à la parodie que Nicolai avait faite du mot de Schlegel dans les Vertraute Briefe von Adelheid B..., an ihre Freundin Julie S..., Berlin und Stettin 1799, p. 85 : "Sonst dachte ich : Friedrich der Große und die Amerikanische Republik und - die Kartoffeln - wären ganz andere Tendenzen des Zeitalters als der arme Meister usw." (cf. F. SCHULTZ, op. cit., 14/15).

Ayant ainsi repoussé le premier reproche que d'aucuns pourraient lui adresser, Görres affirme sa conviction que son travail sera utile au progrès de la science. Dès les premières lignes de sa préface, l'auteur stigmatise l'esprit de clocher et l'attitude bornée de certains savants spécialistes. En face de ceux qui n'étudient que des aspects particuliers, Görres veut être le représentant d'une science qui est "construction philosophique" et s'élève au plan universel de l'idée sans pour autant négliger l'apport indispensable de l'empirisme. Son livre lui paraît répondre à cette double exigence. Il est parvenu à y présenter "l'enchevêtrement chaotique de la nature organique" avec une lumineuse simplicité, mais au prix de patients efforts pour découvrir la "combinaison" que ne démentait aucun fait connu, et après avoir vérifié sans complaisance chaque résultat obtenu (6).

Il n'est pas douteux que Görres s'attache tout au long de son ouvrage à fonder ses points de vue sur des théories et des études scientifiques qu'il commente dans de longues notes. Outre le domaine de la physiologie, l'information de Görres englobe toutes les sciences de la nature, et l'auteur se réfère à de nombreuses publications, dont certaines fort récentes. A propos du "soleil supérieur" qui doit selon lui être le point de référence du système stellaire, Görres, après avoir contesté l'opinion de Kant sur Sirius fait ainsi mention des toutes nouvelles thèses de W. Herschel sur les étoiles fixes et les commente de manière originale (7).

(6) Cf. GGS II_2, 8.

(7) Görres se demande tout d'abord si l'oeil humain serait capable de percevoir un tel "soleil supérieur" ; il ne lui semble pas exclu que, dans des cas exceptionnels, l'organe de la vision puisse s'ouvrir à la "lumière supérieure" tout comme "l'organe de l'âme" (Seelenorgan) possède chez les natures géniales des capacités hors du commun. Il serait intéressant, dit l'auteur, de faire des "expériences" à ce sujet. La théorie de Herschel, selon laquelle "deux ou plusieurs étoiles fixes peuvent tourner autour d'un point central qui n'est pas occupé par un corps dominant, mais ne se place entre elles que comme point de relation commun", retient particulièrement l'attention de Görres. Elle prouve à ses yeux l'existence dans la nature cosmique d'une "constitution républicaine", à côté de la "constitution monarchique" qui règne dans le système solaire. Une telle constitution semble bien, dit Görres, celle qui est la plus appropriée "à des esprits indépendants comme le sont les étoiles fixes". Mais elle ne lui paraît cependant réalisable qu'aux confins de la voie lactée, loin de l'unité dominatrice, là où la liberté individuelle peut s'affirmer (Cf. GGS II_2, 25/26).

Il présente ailleurs l'éther, qui est à ses yeux la manifestation du principe spirituel dans la nature, comme la puissance suprême du "principe spiritualisant" de Winterl, le "Kant de la chimie", dont l'auteur de la Physiologie juge au passage le système (8). Les découvertes de Schröter concernant la localisation des taches et des facules solaires sont mentionnées, tout comme les observations de Cassini et de Mairan sur la lumière zodiacale ou les derniers travaux de Piazzi (9). Les développements que fait Görres sur la moindre densité et le plus grand rayon d'action des planètes éloignées du soleil sont pour lui l'occasion de citer les travaux de Wurm et v. Platen, de parler de l'anneau de Saturne et des courants atmosphériques observés sur Jupiter (10). Dans un passage ayant trait à la répartition climatique des métaux, il se réfère à "l'induction que Steffens a opéré dans ses remarquables travaux", mais non sans signaler qu'en partant des mêmes faits il parvient à d'autres conclusions. La raison, dit Görres, doit en être cherchée dans la "différence des principes sur lesquels se fondent nos constructions respectives" ; il annonce qu'il communiquera ailleurs ses propres vues sur la "progression des métaux" (11). Décrivant un peu plus loin les trois degrés de la formation des montagnes, il souligne que sa conception concorde avec les "trois époques géognosiques" définies par A.G. Werner (12).

Si Görres entend ainsi prouver ses compétences dans les divers domaines scientifiques, c'est évidemment en qualité de physiologue qu'il estime contribuer au progrès de la science. L'Exposition de la Physiologie a effectivement suscité l'intérêt des milieux médicaux, et deux revues faisant autorité ont consacré à l'ouvrage des comptes rendus d'une longueur exception-

---

(8) Cf. GGS II_2, 21.
(9) Cf. GGS II_2, 30-32.
(10) Cf. GGS II_2, 38.
(11) Cf. GGS II_2, 47.
(12) Cf. GGS II_2, 48.

nelle pour l'époque [13]. Même si l'on y trouve à la fois l'éloge et la critique, il est incontestable que de tels articles confirment la notoriété du physiologue Görres. On peut lire sous la plume du critique particulièrement compétent de la Medizinisch-chirurgische Zeitung [14]: "La présentation des organes du cerveau prouve une perspicacité peu commune et est pour l'anatomiste comme pour le physiologue de la plus haute importance" [15]. Görres est lui aussi persuadé que l'intérêt majeur de son travail est la mise en question qui en découle des thèses du phrénologue Gall. Aussi s'explique-t-il sur ce point dans sa préface : "J'ai défendu la doctrine de Gall à une époque où on la négligeait plus qu'il n'était convenable ; maintenant que l'acclamation de la foule lui est acquise, je passe sans scrupule à l'opposition"[16]. On peut remarquer que cette opposition marquée aux théories de Gall n'apparaît pas encore dans le Système sexuel d'ontologie qui souligne bien plutôt la "vérité" de la doctrine dans ses lignes générales [17]. Mais dans l'Exposition de la Physiologie, Görres s'oppose à Gall et à ses inductions en se fondant, dit-il, sur la logique de son système qui englobe la totalité de la nature et dans lequel il s'est élevé jusqu'à l'idée qui domine la multiplicité des phénomènes. Il estime donc avoir, pour vérifier ses thèses, une base infiniment plus large que le spécialiste cantonné à son étroit domaine. Ce que la Physiologie veut rec-

(13) Cf. GGS II_2, 310-321. Le compte rendu publié dans les Altenburger Medizinische Annalen a une longueur de plus de la moitié de celle de l'écrit de Görres. Le compte rendu paru dans la Medizinisch-chirurgische Zeitung de Hartenkeil est vraisemblablement un travail de Oken (Cf. GGS II_2, IX).
(14) Görres faisait grand cas de ce compte rendu (cf. la lettre à de Villers du 5 nov. 1808, WuB II, 117) : "Die Rezension meiner Physiologie mag von Oken sein, sie ist die beste, die noch über eine meiner Schriften gemacht worden, und ihre Meinung ist à peu près die meinige".
(15) Cf. GGS II_2, 318.
(16) Cf. GGS II_2, 16.
(17) Cf. GGS II_2, 217 : "C'est pourquoi la cranioscopie de Gall, qui pourra d'ailleurs éprouver plusieurs modifications dans ses détails par une expérience plus suivie et une théorie plus perfectionnée, mais qui paraît approcher de la vérité dans son système général, place les organes de toutes les facultés comprises sous la dénomination d'esprit dans le lobe antérieur du cerveau...".

tifier, c'est une erreur de perspective qui fausse en fait tout le système de Gall, malgré les importants résultats qu'on doit à celui-ci dans le domaine de la recherche empirique (18). Gall part en effet dans son organologie de la moëlle épinière "comme du fondement de tout le cerveau, dont tous les organes supérieurs ne sont que les efflorescences fortuites"(19). C'est là l'erreur que Görres veut rectifier en opérant une sorte de révolution copernicienne dans le domaine physiologique : "je n'ai pas mis tout en haut ce qui est tout en bas, j'ai mis ce qu'il y a de plus haut au milieu et ce qui est tout en bas dans les profondeurs, comme il convient"(20).

C'est ce même point de vue que Görres va réexposer dans l'article en trois parties qu'il consacre à la craniologie de Gall, et qui paraît en janvier 1805 dans la Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung (21). Le fait que Gall localise "vers l'extérieur et en haut" le siège des forces supérieures a pour conséquence que "la plus sublime de toutes les fonctions, l'aptitude au mysticisme et à la théosophie ressort vers l'avant tout au sommet du crâne et domine de là les régions inférieures"(22). Cette hypothèse est pour Görres en contradiction avec les principes d'une physiologie rationnelle. L'entendement scientifique sait en effet que de même que le soleil, "l'organe universel suprême", se trouve au centre du système, partout où la nature créatrice agit librement "le point d'où part son ac-

(18) Görres se défend de vouloir rabaisser le mérite de Gall dans le domaine empirique, d'autant que le cerveau est, dit-il, un organe scandaleusement négligé par l'anatomie. Pourtant, les dernières recherches anatomiques de Gall dont il vient de prendre connaissance dans le journal d'Hufeland ne représentent pas pour Görres "un gain important" en ce qui concerne la connaissance du cerveau. Il s'agit plutôt à ses yeux d'une nouvelle présentation de ce que l'on savait déjà. Et Görres va jusqu'à critiquer la description rudimentaire que Gall y fait des nerfs cérébraux, alors qu'il en avait lui-même présenté dans l'Organonomie une construction plus élaborée (cf. GGS II_2, 14).
(19) Cf. GGS II_2, 14.
(20) Cf. GGS II_2, 14.
(21) Cf. GGS II_2, 149.
(22) Cf. GGS II_2, 151.

tivité se constitue comme centre d'une sphère spatiale dans laquelle les organes qu'elle forme se projettent de manière continue"[23]. Il est par conséquent logique que "le centre de la personnalité coïncide avec le centre du cerveau, se projetant dans la région que la nature a rendu le plus difficilement accessible aux atteintes extérieures et aux blessures" [24]. La préface de la Physiologie veut donc montrer dans quelle perspective nouvelle, et avec quelles implications pour la recherche scientifique de son temps, Görres a jugé nécessaire de "resservir l'opinion de Descartes, depuis longtemps réfutée, que la glande pinéale est l'organe central du cerveau"[25]. Görres laisse entendre que ceci vaut également pour son interprétation moderne, faisant intervenir physique et chimie, de "l'opinion bien plus insensée encore, dont il croit que Bacon l'a eue le premier, mais que - comme il pourrait le savoir lui-même si un philosophe idéaliste avait besoin de connaître l'histoire de la science - déjà Galien avait eue : que la vapeur expansible dans les cavités cérébrales est l'esprit vital"[26].

La préface de la Physiologie apporte également la réponse de Görres à un second reproche qui, dit-il, lui a été adressé par des gens pour lesquels il a une haute estime : celui de mêler de manière fâcheuse et artificielle la poésie et la science. Le ton très différent de cette autre réponse prouve à quel point le reproche avait touché l'écrivain. Si Görres ne cite pas de nom, la critique a pu établir à qui s'adressent ses propos. En effet, Görres incorpore tacitement à son texte des fragments d'une lettre que Jean Paul lui avait envoyée le 25 mars 1805 et dans laquelle celui-ci écrivait : "Pourquoi enfermez-vous des ailes aussi romantiquement chatoy-

(23) Cf. GGS II_2, 152.
(24) Cf. GGS II_2, 153.
(25) Cf. GGS II_2, 11.
(26) Ibidem.

antes que les vôtres dans les glaces de la transcendance ? Pourquoi ne donnez-vous pas de l'air et de l'éther à votre coeur poétique ? Je veux dire par là, pourquoi, au lieu de placer l'édifice théorique de la philosophie sur le mont des muses et de vous servir du genre de ce dernier pour cimenter le premier, ne préférez-vous pas donner à ces deux grandeurs des places séparées"(27). La réponse de Görres est empreinte à la fois de gravité et de conviction profonde. Il s'agit pour lui, écrit-il, de ne pas faire sans raison violence à sa nature : "J'ai réfléchi à tout cela et je pense que ce que le ciel a uni, l'homme ne doit pas le séparer ; lorsque la nature d'un arbre veut qu'il porte ensemble fruits et fleurs, pourquoi doit-on l'apeurer pour obtenir qu'il fasse tomber l'un ou bien l'autre et fasse gentillement chaque chose en son temps"(28). Le pays rhénan dont Görres est originaire, n'est-il pas de même celui ou nord et sud se rejoignent, où la nature se fait plus luxuriante sous les rayons d'un plus chaud soleil : "le vin du Rhin n'est pas de ce fait plus mauvais et moins spiritueux que la piquette nordique, plutôt un peu meilleur" (29). C'est avec éloquence et chaleur que Görres plaide ici pour sa "manière", qu'il faut non pas vouloir lui ôter, mais juger à ses résultats. L'écrivain pense avoir prouvé par son écrit la possibilité d'un union véritable entre spéculation et poésie. Car il ne s'agit pas pour lui de revêtir d'oripeaux poétiques des idées indigentes, mais de laisser libre cours à une veine personnelle où les jeux souriants de l'imagination se mêlent harmonieusement

(27) Cf. WuB, 654. C'est après que Jean Paul ait fait allusion aux Aphorismes sur l'art dans la préface de sa Vorschule der Ästhetik (1804) que des contacts épistolaires se sont établis entre les deux hommes. Dans cette préface, Jean Paul critique le recours incessant à l'analogie qui caractérise les écrits des "esthéticiens transcendantaux contemporains" et invite Görres à se détourner d'un style de pensée qu'il juge stérile ;"Ins Unendliche reichen diese Vergleichungen, und am Ende ist man nicht einmal beim Anfange. Möge der reiche warme Görres diese vergleichende Anatomie oder vielmehr anatomische Vergleichung gegen eine würdigere Bahn seiner Kraft vertauschen !" (Cf. JEAN PAUL, Werke, 5. Band, 23 - Hanser, München 1963).
(28) Cf. GGS II_2, 7.
(29) Ibidem.

à la gravité des forces spirituelles, où "l'analyse ne perd rien de sa profondeur parce que l'affectivité y prend part" (30). Dans une phrase très révélatrice, Görres caractérise pour la première fois sa pensée comme s'exprimant spontanément dans un jaillissement d'images : "Mes images, je ne les cherche pas, je ne les rassemble pas pour m'en farder avec affectation ; ellesme viennent sans que je les sollicite et je ne sais pas pourquoi je devrais les éconduire" (31).

C'est par une triple référence que l'auteur entend légitimer cette union de la philosophie et de la poésie. Elle lui semble aussi naturelle que l'union de la plaisanterie et du pathétique dans le drame shakespearien, et que celle de la fantaisie capricieuse et de la sentimentalité dans la littérature romantique. Mais cette alliance de la science et de la poésie est pour Görres avant tout celle qu'ont, au temps des origines, réalisé les poèmes mythologiques : si l'humanité dans ses "forces inférieures" a été chassée de ce paradis terrestre, "le chérubin ne peut en défendre l'entrée aux forces supérieures, lorsqu'elles sont restées en état d'innocence et cet état est celui de l'unité de toutes" (32).

Ces propos montrent chez Görres une conscience très vive de ce qui fait effectivement l'originalité de son écrit, une manière que certains critiqueront, mais qu'il ressent comme liée à sa nature profonde.

Nous avons pu mettre en évidence tout ce qui fait de l'Exposition de la Physiologie un ouvrage philosophique, une construction spéculative répondant à un goût intellectuel pour l'universalité de l'idée et les combinaisons systématiques. Rappelons seulement le rôle que jouent ici les termes d'absolu, de dualité, de polarité, de triplicité, d'émanation, de positivité et de négativité, de liberté et de nécessité. Souvent Görres évoque dans une formule générale et abstraite les lois qui règlent le devenir uni-

(30) Cf. GGS II_2, 8.
(31) Ibidem.
(32) Ibidem.

versel, la mécanique céleste auquel il rêve d'adjoindre la mécanique de la vie. Mais à ce plan spéculatif vient sans cesse se superposer, de manière souvent surprenante, un plan que l'on peut qualifier de poétique, bien qu'il exprime tout autre chose que des velléités littéraires de la part de Görres. Nous avons signalé les images inspirées de l'Edda qui viennent dès le début de l'écrit prolonger en vision sensible un exposé philosophique sur la genèse du grand Tout. Mais il s'agit moins en fait des quelques références à une mythologie précise qui émaillent la Physiologie que des nombreux passages où Görres retrouve fugitivement l'esprit du mythe, sa manière d'appréhender l'univers, de lui prêter un visage et des sentiments. Les forces et les mondes, dont il sait parler en homme de science, apparaissent soudain au détour d'une phrase comme des dieux supérieurs et inférieurs, des demi-dieux ou le "colosse du monde" (33). Le mouvement des planètes autour du soleil et leur rotation autour de leur axe propre deviennent alors l'image de la relation affective du créateur à ses créatures et des créatures à leur créateur, dans la pieuse "soumission à la volonté divine" qui définit pour Görres l'esprit du système solaire (34). De ces deux mouvements "le premier exprime la vie de ce qui est inférieur dans ce qui est supérieur, le second la plongée vivante des hauteurs dans les profondeurs : car les dieux ne peuvent se complaire que dans l'activité créatrice ; mais les membres de la grande image rendent volontiers hommage à l'Être créateur qui les a engendrés" (35). Le lecteur peut voir également dans cet écrit le principe spirituel se muer en "esprit du monde" et planer à travers l'univers (36). Mais Görres trouve aussi des accents particuliers pour décrire la vie mystérieuse et le caractère propre des éléments. Après avoir parlé de la montée de l'eau dans l'atmosphère, il écrit : "Mais elle descend également dans les profondeurs vers les forces mystérieuses et délivre là beaucoup

(33) Cf. GGS II_2, 24.
(34) Cf. GGS II_2, 23 et 26.
(35) Cf. GGS II_2, 53.
(36) Cf. GGS II_2, 24.

des prisonnières et les dissout en elle ; et les sels et les terres alcalines quittent leur sombre pièce souterraine et montent en elle vers la lumière .....; née de l'air et de la terre, inconstante et changeante comme l'esprit du Père, mais pourvue en revanche par la Mère d'une portion de ténacité, elle apparaît étrangement capricieuse et bizarre, colérique et difficile à dompter, lorsqu'elle est une fois sortie de ses limites ; le monde du rêve est au-dessous d'elle, mais au-dessus d'elle est la région des bruyants et rapides esprits de l'air ; et tout comme elle repose là-bas songeuse avec les rêves, elle joue en haut avec les météores, et apporte à la terre qui attend les cadeaux du ciel, lorsqu'elle revient à elle"(37). Nous retrouvons dans d'autres passages cette même manière de transformer en vision animée ce qui pourrait n'être que le sec énoncé d'un fait ou d'une idée.

Nous en retiendrons un exemple particulièrement caractéristique. Dans ce texte, Görres projette sa conception de l'interaction des deux courants sidéral et terrestre en une image multiple, qui combine mouvement, croissance végétale, lumière et parfum dans une vision cosmique, et qui, malgré les éléments concrets qu'elle comporte, échappe à toute analyse rationnelle ou du moins s'y dissoudrait totalement : "et comme un isthme du ciel descend dans la terre et comme la fleur du terrestre embaume dans le ciel, ainsi est-ce le soleil qui resplendit de toutes les formes de ces régions et attire dans chaque attraction ; et c'est par contre la terre qui en elles grimpe comme une liane vers le soleil et cherche à s'identifier avec son monde"(38).

Si Görres a voulu dans la préface de l'Exposition de la Physiologie légitimer son style de pensée grâce auquel il estime allier harmonieusement l'intellect et la sensibilité, il a eu également à coeur d'affirmer sur un

(37) Cf. GGS II_2, 49.
(38) Cf. GGS II_2, 54.

autre plan son originalité et son indépendance.

Görres dénonce avec causticité l'esprit borné des critiques qui, au lieu de juger un auteur selon ses véritables mérites, l'encensent où le condamnent selon qu'il appartient ou non à telle école, par exemple à celle de Schelling, que d'aucuns exècrent. Une fois encore, Görres plaide pour la tolérance, pour la réconciliation des partis opposés et proclame l'égale dignité de l'empirisme et de la spéculation. Seul le génie dont font preuve les représentants de l'une ou de l'autre tendance détermine leur rang. Sans doute Görres n'escompte-t-il guère trouver grâce auprès d'une critique mesquine et partiale qu'il accuse violemment d'avoir mis le génie à mal partout où il s'est manifesté (39). Il lui tient pourtant visiblement à coeur de répondre à ceux qui ne verraient en lui qu'un simple émule de Schelling sans personnalité propre.

Nous avons pu montrer comment Görres a dans Glauben und Wissen quitté effectivement l'orbite schellingienne. C'est ce qu'il souligne lui-même ici dans son compte rendu parodique : "L'auteur de cet écrit, qui semblait jadis être un chaud partisan de la doctrine schellingienne hors de laquelle il n'y a pas de salut, a présentement abjuré sa foi, à ce qu'il semble, et nous a il y a peu gratifiés d'un ouvrage d'édification, dans lequel il fait avec beaucoup d'emphase l'éloge de la mythologie hindoue avec ses monstres aux trois têtes et aux nombreuses mains, en la présentant comme le nec plus ultra de toute philosophie" (40). Tout en faisant remarquer que l'auteur

(39) Cf. GGS II_2, 10 : "So haben sie nach und nach Kant, Goethe, Schiller, Fichte, Schlegel, Tieck, Novalis, Jean Paul, Brown und andere aufgehangen, und ausgeweidet, und hoch jubiliert, daß sie über die starken Bestien Herr geworden sind : aber der Teufel oder Rübezahl hat ihnen freilich ein Blendwerk vorgemacht, und sie haben nur verwandelte Rüben mit allem Fleiße seziert, die auf ihrem eigenen Boden gewachsen sind". La liste que Görres dresse ici des géniales victimes de la critique révèle ses intérêts littéraires et trouve un prolongement dans les articles qu'il écrit pour la revue Aurora.
(40) Cf. GGS II_2, 10.

revient avec l'Exposition de la Physiologie à ses "rêves" antérieurs, Görres qualifie de manière significative l'idée maîtresse de son écrit, à savoir la conception de l'organisme comme microcosme, de "chimère néoplatonicienne depuis longtemps oubliée", supprimant ici toute référence à l'école schellingienne (41).

Passant du ton plaisant au ton solennel, Görres définit sa relation avec l'école schellingienne et Schelling lui-même dans le cadre d'une grande profession de foi où il redit avec une vigueur particulière dans quel esprit il a, depuis les Aphorismes sur l'art, conçu tous ses écrits. Ceux qui ont tenu pour de la tiédeur ou de la faiblesse l'idéal de paix et de conciliation que proclament ces ouvrages se sont "grossièrement trompé". Jamais Görres n'a voulu être l'homme de fades compromis dans lesquels le bon et le mauvais se voient "accouplés". Il a au contraire voulu rassembler l'élite de la nation dans un même combat contre "ce qui est mauvais". A cette fin, il s'est appliqué à rendre hommage à la grandeur et à l'indépendance d'esprit partout où elles se manifestaient. Il a lancé un défi à toutes les forces de division, à l'arrogance mesquine, au despotisme prétentieux qui régnaient dans la sphère intellectuelle, et a voulu transformer les vulgaires bagarres" en de "sportives compétitions" entre les bons esprits. Il est très révélateur de voir Görres souligner ici la continuité qui existe à ses yeux entre ce combat intellectuel et son ancien combat politique en invoquant le "véritable esprit républicain grec" qui n'a cessé de l'animer sa vie durant (42).

(41) Ce fait est implicitement relevé par le critique des Altenburger Medizinische Annalen qui écrit à ce propos dans son article : "die seit Ausbildung der Schellingschen Schule zwar nicht zuerst aufgefaßte, aber doch von neuem und in verjüngter Kraft angeregte Idee, nach welcher der Mensch nicht sowohl ein Teil des großen Naturlebens, als vielmehr dieses Naturleben im kleinen selbst (ein Mikrokosmos in Gegensatz des Makrokosmos nach der Schulsprache der Vorzeit) ist" (cf. GGS II_2, 310).
(42) Pour l'ensemble de ce développement cf. GGS II_2, 12).

C'est cet esprit d'indépendance qui caractérise sa relation intellectuelle avec Schelling, quelqu'ait pu être au départ l'influence que celui-ci a eu sur sa pensée : "la nature vigoureuse de Schelling m'a stimulé comme Platon l'a lui-même stimulé ; ce qu'est chacun est son propre produit et celui de tout son passé. J'ai parlé son langage, parce qu'à cette époque on le parlait encore peu, mais ma nature excentrique m'a fait sortir de ses formes ; il fallait que je me crée les miennes, car l'école ne pouvait me tolérer dans ses cercles fermés" (43). Görres se défend cependant de vouloir attaquer l'école schellingienne : certains esprits trouvent précisément au sein d'une telle communauté spirituelle l'enthousiasme qui leur permet de donner le meilleur d'eux-mêmes. Loin de lui l'idée de prêter main forte à ceux qui ne songent qu'à étouffer dans la jeunesse l'enthousiasme désintéressé pour l'art et la science, la seule lueur d'espoir dans un monde que recouvrent toujours davantage les "ombres froides et grises de l'égoïsme" et dont les idées se sont enfuies (44). Mais ceci n'empêche pas Görres de refuser fièrement d'être récupéré par les tenants de l'école schellingienne : "je répondrais à ceux qui voudraient, à partir de leur Etat fermé, revendiquer pour eux ma façon de penser indépendante que je ne suis pas de l'espèce des bernards l'ermite, qui cherchent des coquilles étrangères pour y cacher leur derrière nu, mais que je produis ma coquille à partir de moi-même, ou bien plutôt que ma coquille est mon plumage intellectuel, grâce auquel je m'élève à mon gré dans l'éther, librement, et non pas comme un épervier qui s'envole du poing du maître quand il m'ôte le chaperon"(45).

Nous avons vu, à côté de l'évidente empreinte dont la Naturphilosophie a marqué les écrits de cette période, tout ce qui peut effectivement jus-

---

(43) Cf. GGS II_2, 12.
(44) Cf. GGS II_2, 13.
(45) Ibidem.

tifier la conviction de Görres qu'il a toujours suivi librement sa voie, à la fois comme physiologue et comme penseur. S'il n'a cessé d'admirer le génie spéculatif de Schelling, il n'a cessé d'être rebuté par le côté brutal et vaniteux de son tempérament et, s'est finalement éloigné d'une pensée dont il a dénoncé le caractère unilatéral. Cependant, au-delà de cette volonté d'indépendance intellectuelle, Görres a voulu affirmer tout au long de ces années l'indispensable solidarité des meilleurs dans leur combat pour maintenir la flamme divine de l'enthousiasme et de l'esprit. C'est précisément à propos de Schelling qu'il le répète dans sa lettre à Windischmann du 24 novembre 1805 : "Il est nécessaire que ceux qu'habite l'esprit du bien reserrent toujours davantage leurs rangs, car dans la masse le mauvais accroît chaque jour sa puissance" (46).

(46) Cf. WuB II, 84.

CHAPITRE VII

Les articles de Görres dans l'AURORA

Görres a écrit pour la revue d'Aretin plus de trente articles de longueur très inégale : certains ne comprennent que quelques lignes, d'autres plusieurs pages. La plupart de ceux-ci ont paru, réunis en groupes, sous la dénomination générale de Coruscations. Neuf d'entre eux portent cependant un titre particulier qui précise leur contenu (1).

Görres semble bien avoir eu dès le début de sa collaboration à l'Aurora l'intention de faire de la littérature le sujet essentiel de ses contributions et de projeter de manière très libre une multiplicité de lumières coruscantes sur les divers aspects du paysage littéraire de son époque. Le 20 juin 1804, Aretin écrit à son nouveau collaborateur dont il est en train de faire imprimer les premiers articles : "Continuez donc à nous offrir des coruscations aussi remarquablement écrites, et ne renoncez surtout pas à votre projet d'éclairer de cette manière toute notre littérature" (2).

Görres a consacré la plupart de ses articles soit à un écrivain dont il brosse le portrait littéraire, soit à une oeuvre particulière, soit au contraire aux tendances générales qui caractérisent la littérature de son temps. Le lecteur est frappé autant par la diversité des sujets abordés que par la variété des contributions dans leur tonalité et leur facture. Nous y trouvons les grands noms de la littérature classique et romantique, Lessing et Herder, Goethe et Schiller, Hölderlin, Jean Paul, Novalis et Kleist à côté de ceux d'écrivains oubliés aujourd'hui comme Sophie Mereau

---

(1) Nous indiquerons la numérotation des articles adoptée dans GGS III pour les 35 articles attribués à Görres.
(2) Cf. Ges. Br. II, 8.

et Sophie Bernhardi. Nous verrons comment Görres a été guidé dans le choix de ses sujets tout à la fois par l'actualité littéraire, par ses goûts personnels et par le désir de défendre le talent et le génie partout où il le voyait contesté ou méconnu.

Certes, Görres n'était pas le seul critique à aborder de semblables sujets pour le compte de l'Aurora (3). Mais il a cherché et réussi à donner à ses contributions un tour original. Il a incontestablement marqué de sa griffe cette revue qui se distingue avantageusement d'autres périodiques de l'époque par son niveau général et l'esprit qui l'anime. Pendant sa brève carrière, l'Aurora a affirmé sa prédilection pour les études concernant l'histoire culturelle et littéraire (4). Tout en reflétant la dualité ambiante des tendances éclairées et des tendances romantiques, elle a rendu manifeste une réaction de plus en plus vive contre le sectarisme et l'agressivité fielleuse de certains tenants de l'Aufklärung.

C'est dans la coruscation n° 16 (5) qu'apparaît le mieux la perspective générale dans laquelle Görres situe la littérature allemande de son temps. L'écrivain y propose une variation personnelle sur le thème des "plus grandes tendances de l'époque" que Fr. Schlegel avait exposé dans son célèbre fragment de l'Athenäum. Görres met ici en parallèle les "trois

(3) Le numéro 53 de l'Aurora de 1804 contenait par exemple déjà un article anonyme consacré à Jean Paul. Les numéros 59 et 60 présentaient une contribution de Docen sur le problème de la hiérarchie des arts : Rangstreit der Malerei und Skulptur. Ein kleiner Beitrag zur Biographie des Benvenuto Cellini. Görres reprendra ce problème dans sa perspective personnelle.

(4) L'Aurora a notamment publié des articles concernant la littérature médiévale allemande qui ont certainement retenu l'attention de Görres. Signalons deux contributions de Docen : l'une sur l'écrit d'Aretin Minnegerichte des Mittelalters (n° 90), l'autre sur Heinrich Frauenlob (n° 92, 93, 99 et 100 de 1804).

(5) Cette coruscation réunissait à l'origine les deux fragments numérotés 16 et 16a dans GGS III. Görres a expressément demandé à Aretin de les publier séparément, tant à cause de la longueur initiale de son article que parce qu'il pouvait sembler que sa coruscation présente "surtout vers la fin une tendance tout à fait politique, ce qui n'était pas du tout mon intention et pourrait aussi être l'occasion d'inconvénients pour l'Aurora" (Cf. GGS III, 489).

grandes révolutions" qui ont marqué son siècle : la révolution philosophique, la révolution littéraire et la révolution politique.

Sans citer aucun nom, mais en usant des ressources du récit allégorique, il évoque tout d'abord le renouveau de la philosophie idéaliste dû à Kant, puis à Fichte et à Schelling. La "splendide vierge royale" qu'avaient connue les Grecs était devenue au fil des âges une vieille femme infirme, délaissée par l'esprit divin et préoccupée uniquement du monde réel. Mais soudain l'heure de son rajeunissement avait sonné : "l'esprit de feu de l'époque se posa sur elle, lui fendit le crâne vers l'arrière, et de l'ouverture surgit une déesse guerrière revêtue d'une cuirasse, une nouvelle philosophie, ... et tout le monde se pressait avec étonnement autour d'elle et se réjouissait de la divine apparition" (6). Certes, celle-ci s'était bientôt dérobée aux regards tel un météore, et les gens ne savaient pas qu'ils "étaient entourés de sa divinité et plongés en elle" (7). Les savants avaient répertorié le phénomène et les malins avaient habillé au goût du jour la chrysalide vide de la vieille philosophie matérialiste pour en tirer profit auprès de ceux qui veulent trouver une réponse à leurs problèmes pratiques. Après avoir ainsi critiqué les courants de la pensée éclairée tendant au pragmatisme et au matérialisme, Görres proclame le nouvel essor de la philosophie qui a retrouvé avec Fichte et Schelling le sens du spirituel et du divin : "Mais la vierge est ressuscitée, le divin est sorti de sa chrysalide" (8). Tout autre est le destin de la "troisième soeur" : la politique. Saisie de remords en considérant sa vie indigne, elle avait décidé de se soumettre à une cure radicale. Mais au lieu de purgatif, elle avait absorbé de la racine de belladone, ce qui l'avait rendue folle. Après avoir mis le monde à feu et à sang, elle s'était effondrée "d'épuisement intérieur". Cependant ses fidèles s'étaient empressé de la mettre à la diète,

(6) Cf. GGS III, 88.
(7) Ibidem.
(8) Cf. GGS III, 89.

de la farder et de l'apprêter comme il sied à une "vieille matrone", rendant la philosophie responsable de toutes ses extravagances. On avait renvoyé chez lui le peuple saigné à blanc et berné ; aux Bourbons avait succédé l'empereur des Français, Napoléon : "Mais les prêtres immolèrent le vieil Apis et mangèrent sa chair et en firent rentrer un nouveau dans le temple, et la foule lui rendit hommage, et cette fois Reinecke Fuchs avait remporté la victoire, et tout était comme auparavant, et rien n'était sorti de ces événements" (9). A travers cet apologue, Görres brosse un tableau sombre et sarcastique du déroulement de la Révolution française aboutissant à la proclamation de l'Empire, et caractérise une époque tragique et décevante où "l'ombre du puissant destin s'était répandue sur la terre" (10). Entre le volet de lumière et le volet d'ombre de ce tryptique Görres place la révolution littéraire. Ici encore aucun nom, mais un ensemble d'allusions que le lecteur doit interpréter. L'écrivain évoque d'abord le monde de bourgeoise honnêteté dans lequel la poésie allemande s'était tout d'abord cantonnée : "déjà elle avait véritablement réussi à acquérir un petit jardin, dans lequel elle savourait de temps à autre la belle nature et respirait le bon air de la campagne (11). S'il est difficile de traduire en termes littéraires précis ce tableau qui suggère les limites étroites d'une poésie anacréontique et idyllique, il est par contre fort clair que Görres, en décrivant l'arrivée dans ce pays "d'hommes excentriques", de "magiciens étrangers" "hardis et entreprenants" (12) veut évoquer l'avènement du mouvement romantique. Toutes les images et les formules poétiques choisies par Görres évoquent la production littéraire des roman-

---

(9) Cf. GGS III, 91.
(10) Ibidem.
(11) Cf. GGS III, 89.
(12) Cf. GGS III, 89 : "die waren keck und unternehmend, und zogen ihre Kreise, und sprachen ihre Formeln, allerhand unverständliche Worte, und es entstand eine große Konfusion". On songe ici au style aphoristique, volontiers sibyllin, paradoxal et provocant dans lequel les romantiques aiment à exprimer leur pensée. Görres pense peut-être en particulier à l'essai de Fr. Schlegel Über die Unverständlichkeit publié dans l'Athenäum.

tiques : les écrits du jeune Fr. Schlegel, les Hymnes à la nuit et le Ofterdingen de Novalis, les récits de Tieck où se révèle l'influence de la philosophie de la nature, les traductions de poésies italiennes, espagnoles et portugaises faites notamment par A.W. Schlegel dans ses Blumensträuße, enfin la remise en honneur du conte populaire à laquelle Tieck s'était employé ainsi que la redécouverte du monde fabuleux des légendes et des mythologies (13).

Görres célèbre avec enthousiasme l'apparition de cette littérature dans laquelle il voit l'exultation de l'imagination poétique si longtemps enchaînée. Sans doute la poésie nouvelle se heurte-t-elle encore à beaucoup d'incompréhension, voire d'hostilité, mais, défendue par l'esprit caustique de ses protagonistes, elle reste indifférente aux mesquineries de la critique : "Mais des hauteurs où elle se trouvait, la divine ne remarquait même pas les petits hommes à la surface de la terre qui étaient sortis avec des bâtons et des filets pour la capturer, et l'esprit railleur continue à les narguer en formant des silhouettes avec les nuages, jusqu'à ce qu'ils rentrent chez eux épuisés de leur vain périple"(14).

Dans de nombreuses coruscations Görres va développer son plaidoyer pour la littérature nouvelle.

Dès sa première contribution, il définit dans leur opposition le caractère antique et le caractère moderne, faisant écho aux réflexions de Winckelmann, de Schiller et de Fr. Schlegel sur ce sujet. Tandis que la personnalité antique "a son centre dans une affectivité poétique", et que l'harmonie intérieure et extérieure, la "simplicité et la calme tranquillité" caractérisent "l'être intime et la physionomie de l'antique", le "centre de gravité" de la personnalité moderne se situe pour Görres dans l'esprit. Si l'affectivité aspire à l'unité individuelle, l'esprit aspire au contraire à

(13) Cf. GGS III, 89.
(14) Cf. GGS III, 90.

l'universalité, au lointain idéal, à l'infini [15]. C'est pourquoi "le caractère antique est poésie, même dans la philosophie, le caractère moderne philosophie, même dans la poésie" [16]. A l'unité harmonieuse du caractère antique s'opposent la diversité et les "bizarres contorsions" du caractère moderne plein de contrastes tranchés, de tendances opposées qui s'affrontent. Mais il s'agit là pour Görres d'un phénomène naturel que l'on peut comparer à l'évolution géologique, où les formations sédimentaires complexes ont succédé aux "formations simples et colossales" des premières montagnes granitiques. La coexistence de couches et de bancs multiples, résultat du processus de sédimentation, est à ses yeux l'image figée de la vie tumultueuse du siècle [17]. Görres insère la production littéraire de son époque, avec ses échecs et ses réussites, dans l'évolution universelle qui est en progression vers une harmonie supérieure des forces de l'esprit et de la nature, vers une "véritable création organique [18]. A travers son caractère transitoire et éphémère, Görres découvre la "force sacrée" qui l'habite et à laquelle il veut rendre hommage [19].

---

(15) Pour ce développement cf. GGS III, 73. Une série de fragments publiés dans l'Athenäum par Fr. Schlegel ont pu nourrir ici la réflexion de Görres : Schlegel aborde dans sa propre perspective le problème de l'opposition de l'antique et du moderne, définit "l'universalité" dans le domaine spirituel, caractérise "la vie de l'esprit universel", annonce l'avènement d'une "ère organique" (cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, hg. von W. RASCH, dtv 1972, p. 42, 78, 83).

(16) Cf. GGS III, 73. Fr. Schlegel avait souligné à maintes reprises le caractère philosophique de la poésie moderne : par exemple dans les Kritische Fragmente (1797) : "Die ganze Geschichte der modernen Poesie ist ein fortlaufender Kommentar zu dem kurzen Text der Philosophie : Alle Kunst soll Wissenschaft, und alle Wissenschaft soll Kunst werden ; Poesie und Philosophie sollen vereinigt sein" (cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op. cit. p. 22).

(17) Cf. GGS III, 73/74 : "mit ihren Fossilien-Lagern und Konchylien - Bänken, in denen die Produkte des indischen Himmels friedlich mit den Erzeugnissen des Nordens und den wunderbaren Ausgeburten einer seltsam spielenden Phantasie in derselben Katakombe ruhen, zeigt sie (= die Flözzeit) nicht unser Jahrhundert mit allem seinem wilden Leben und Treiben gleichsam versteinert ...?".

(18) Cf. GGS III, 74.

(19) Ibidem : "die heilige Kraft..., die selbst durch das Vergängliche ihre Ewigkeit bewährt".

Certes, la littérature nouvelle est déjà assez ancienne pour qu'en son sein soit apparue une scission entre le "moderne antique" visant à l'harmonie, à la naïve simplicité et le "moderne moderne" (coruscation n° 3). Les poètes contemporains, écrit Görres sans citer de noms, "sont tout à fait modernes, de tendance assez méridionaux, par disposition foncière nordiques, philosophiques, expansifs et par là plutôt cosmopolites"(20).

L'attitude très positive de Görres envers la littérature nouvelle est clairement illustrée par sa deuxième coruscation. L'écrivain y fait l'apologie de l'oeuvre romanesque de Jean Paul qu'il considère comme le "véritable représentant de la modernité" (21). Sans doute Görres répond-il par là aux propos défavorables dont Jean Paul avait été l'objet dans diverses publications (22), mais beaucoup plus encore aux éloges mêlés de réserves, aux critiques nuancées que Fr. Schlegel avait plusieurs fois exprimées au sujet de cet auteur. Sans citer le nom de Schlegel, Görres se réfère de manière précise au fragment que celui-ci a consacré à Jean Paul dans l'Athenäum ainsi qu'à sa Lettre sur le roman.

Tout en affirmant qu'on ne saurait sans injustice refuser à Richter le ti-

---

(20) Cf. GGS III, 77. Ces définitions du "moderne antique" et du "moderne moderne" reprennent à leur manière la distinction schillérienne du naïf et du sentimental, mais sans rendre compte de la position particulière de Goethe, si importante aux yeux de Fr. Schlegel.

(21) Cf. GGS III, 76. L'admiration que Görres professe pour Jean Paul faisait dire à Cl. Brentano dès 1802 : "Görres ist ein tiefsinniger, in Freiheit und Gleichheit ausgetobter, einseitiger unpoetischer unkritischer hölzerner eiteler Jeanpaulsleser, Goethesverächter und fader Religionsspötter" (cf. la lettre de Cl. Brentano à Savigny du 22 juin 1802 dans le recueil Das unsterbliche Leben. Unbekannte Briefe von Clemens Brentano, hg. von W. SCHELLBERG und F. FUCHS, Jena 1939, p. 262.

(22) Avec l'admiration qu'il nourrit pour Jean Paul, Görres apparaît assez isolé parmi classiques et romantiques, exception faite de Herder, de F.H. Jacobi et de F.A. Klingemann qui en 1803 publie ses Briefe über Titan dans la Zeitung für die elegante Welt. Cet article sur Jean Paul a été publié au mois de juin 1804, avant que ne paraisse la Vorschule der Ästhetik. Un fragment provenant de la collection Hamm, et que Görres destinait peut-être à l'Aurora (cf. GGS III, 445/446, paralipomènes 3) commente le début de la Vorschule en marquant quelque réserve : "Die Forderung einer Definition der Poesie ist also eben eine Äußerung jener materialistischen Tendenz, die die Vorschule gleich auf den folgende Seiten als eine Einseitigkeit tadelt...".

tre de "grand poète", Fr. Schlegel relève les nombreuses "tendances erronées" de ses romans : "En font partie ... les femmes, la philosophie, la Vierge Marie, le maniérisme, les visions idéales et l'autocritique"(23). Schlegel s'exprime avec ironie sur la sentimentalité larmoyante des femmes chez Jean Paul (24), sur la "ressemblance de famille" que l'on constate entre l'auteur et tous ses personnages ; il note la monotonie de son imagination et de son esprit, son "attirante lourdeur", son "piquant manque de goût" (25). Görres répond avec vivacité aux critiques de Schlegel qui n'ont nullement ébranlé son admiration pour Jean Paul (26).

Il repousse le reproche fait à cet écrivain d'être d'une trop molle délicatesse. Son oeuvre est en fait éthérée et comme impalpable. Les larmes qui y abondent, la mélancolie qui la teinte sont pour Görres le signe même de son caractère poétique. Cette atmosphère vaporeuse, ce voile de poésie qui entourent les figures de Jean Paul les distinguent précisément de l'humanité banale qui ne saurait intéresser le poète. Si l'on peut observer des ressemblances entre les personnages de Jean Paul, c'est que ceux-ci expriment "le principe fondamental selon lequel s'est formé sa nature, principe qui le domine dans toutes ses productions" (27). C'est ce principe qui oeuvre en lui et se révèle en lui dans l'inspiration du génie.

C'est sur un ton nettement polémique que Görres défend la beauté des figures féminines chez Jean Paul. Non sans faire tacitement allusion à la

---

(23) Cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op.cit., p. 76.
(24) Ibidem : "Seine Frauen haben rote Augen und sind Exempel, Gliederfrauen zu psychologisch - moralischen Reflexionen über die Weiblichkeit oder über die Schwärmerei".
(25) Ibidem : "seine anziehende Schwerfälligkeit", "seine pikante Geschmacklosigkeit".
(26) La coruscation de l'Aurora constitue comme le prélude au long essai sur l'ensemble des écrits de Jean Paul que Görres publiera en 1811 dans les Heidelbergische Jahrbücher (cf. GGS IV, 51-78).
(27) Cf. GGS III, 74.

Lucinde de Fr. Schlegel comme à la Thérèse du Wilhelm Meister, il s'insurge contre l'image de la femme que voudrait accréditer la littérature allemande : "ces viragos lourdaudes, gauches, superintelligentes, raisonnables au delà de toute mesure, qui font tant de vacarme dans la littérature allemande" (28). Görres critique leur manque de vie, leur grâce raide, le caractère intellectuel et abstrait de l'amour qu'elles incarnent et qui ne leur confère aucun charme, l'absence chez elles de toute "musique intérieure de l'affectivité" (29). Dans son Titan, Jean Paul a su par contre donner de la femme une image totale, vraie et poétique. Tandis que Linda de Romeiro incarne de manière remarquable "l'énergie féminine", Liane incarne "la pure réceptivité" qui constitue le véritable caractère de la féminité : "Avec Liane la poésie a acquis une figure qui n'a pas encore d'équivalent en peinture, seule digne de s'agenouiller aux pieds de la Madone..." (30). Ce sont d'ailleurs les femmes, estime Görres, qui forment le vrai public de Jean Paul, et c'est de l'opinion de ces juges supérieurs en matière de bon goût qu'il faudrait surtout s'enquérir à son sujet.

Görres déplore que si peu de voix s'élèvent pour prendre la défense de Jean Paul et, faisant une allusion directe au jugement de Fr. Schlegel, il s'étonne que - tout en parlant vaguement de son génie - on lui refuse le bon goût. Görres n'utilise pas, à la différence de Schlegel, le terme de romantique pour caractériser les productions de Jean Paul. Il en souligne le caractère moderne. L'oeuvre de cet écrivain fait en effet apparaître un entrecroisement anarchique de forces sans règle et le génie y décrit d'"étranges courbes". Une "merveilleuse imagination" s'y meut librement du ciel à la terre ; l'esprit poétique reflète dans son miroir la

---

(28) Cf. GGS III, 75.
(29) Ibidem.
(30) Cf. GGS III, 75.

sublime beauté comme la laideur [31]. Pour Görres, cette richesse de matière, presque impossible à mettre en forme, et l'humour de Jean Paul "qui tantôt joue comme l'éclair autour de la colonne de flamme du volcan qui explose, tantôt entoure celle-ci de nuages vaporeux, tout cela est l'image de l'époque, l'époque héroïque de la littérature" [32]. Condamner cette littérature, conclut Görres, c'est ne pas reconnaître et honorer ce qui fait la grandeur de l'époque : "la tendance à une universalité organique et vivante, dans laquelle le verbe devient chair et la chair devient verbe..." [33].

La grandeur du génie et les traits caractéristiques du nouvel art allemand, Görres les retrouve chez le poète Novalis dont les écrits avaient été publiés en 1802 par Tieck et Fr. Schlegel [34]. Dans la coruscation intitulée Mystique et Novalis (n° 34), il prend avec vigueur et chaleur la défense du poète qu'une critique bornée et malveillante a accusé d'être "le chef de file d'un mysticisme faux, inauthentique et nuisible" [35]. Le premier soin de Görres est de définir ce qu'il faut entendre par le terme "mystique". Tout comme il avait appliqué à l'analyse de l'oeuvre de Jean Paul sa conception du génie créateur, de la féminité et de l'évolution universelle, il donne ici de la mystique une définition qui réflète les méditations philosophiques de Foi et Science et de l'Exposition de la physiologie : "Qu'est la mystique si ce n'est la vie dans un second monde plus élevé, qui de l'extérieur déjà nous envoie son éclat lorsque nous levons les yeux vers le firmament ?" [36]. Quelques remarques

(31) Pour ce développement, cf. GGS III, 76.
(32) Ibidem.
(33) Cf. GGS III, 77.
(34) C'est en 1802 que paraît la première édition de ces écrits : Novalis Schriften, hg. von Friedrich Schlegel und Ludwig Tieck. Berlin. 2 Bde. Les Hymnes à la nuit ont été publiés par l'Athenäum en 1800 dans une version remaniée et dans les Schriften de 1802 dans la version originale, en même temps que le roman Heinrich von Ofterdingen.
(35) Cf. GGS III, 120.
(36) Ibidem.

esquissent le thème fondamental de la Physiologie : la terre, écrit le critique, est "en communication avec des mondes lointains" (37) ; les constellations exercent leur influence sur la vie et sur le corps humains. L'idée directrice de Glauben und Wissen se trouve également exprimée : l'attitude mystique est celle de ceux qui ne veulent pas faire du monde fini leur "sarcophage" et qui savent que l'esprit humain est en relation avec des forces supérieures. Le but de la mystique est donc de montrer "la source de toute aspiration humaine et ses attaches avec une réalité supérieure, d'indiquer les principes supérieurs de toute existence et de tout devenir, et d'introduire dans la nature morale la perspective de l'infini" (38). La mystique est ainsi aux yeux de Görres l'indispensable contrepoids aux tendances matérialistes qui se font jour : elle doit être une chose sacrée pour les hommes qui nourrissent des aspirations élevées et qui ne sauraient se contenter du simple assouvissement de leurs besoins. Comme dans Glauben und Wissen, le mysticisme est défini dans sa double nature, selon qu'y domine la masculinité ou la féminité : "Il existe un double mysticisme, celui de l'intuition philosophique et celui de l'amour, le premier est celui de Novalis" (39). Görres considère que le génie de Novalis est essentiellement un génie philosophique, qui tend à l'universalité de l'idée rationnelle. L'oeuvre du poète est à ses yeux l'exemple le plus frappant de la "poésie philosophique" qui caractérise dans toutes ses ramifications le nouvel art allemand (40). Ceux qui prétendent que cette fusion de l'Idée et de la poésie est incompatible avec la nature profonde de l'art, n'ont, estime le critique, aucun sens de l'interaction des forces et de la "norme de vie organique" (41). Görres souligne donc la dominante philosophique de l'inspiration de Novalis en notant que chez celui-ci l'idée transparaît partout à travers l'enveloppe esthétique. C'est même là aux yeux

(37) Ibidem.
(38) Cf. GGS III, 121.
(39) Ibidem.
(40) Cf. GGS III, 122.
(41) Ibidem.

du commentateur ce qui empêché le poète d'atteindre le plus haut sommet : "son affectivité n'avait pas assez de profondeur pour maîtriser le foisonnement des idées et pour donner forme à une vie riche, pleine et intense" (42).

Le critique évoque dans cette optique les aspects essentiels du roman Heinrich von Ofterdingen, la création dans laquelle, à ses yeux, s'exprime le plus librement la poésie philosophique de l'époque. A l'aide de quelques exemples Görres met en relief le caractère symbolique de l'oeuvre, mais aussi les "formes agréables" dans lesquelles l'imagination poétique a su envelopper le contenu idéel (43). Il note que le roman est pauvre en action et révèle constamment le penchant de l'auteur à la contemplation et à la méditation. Tout en cherchant à plaire, Novalis s'efforce de présenter au lecteur un microcosme, une vision universelle, car dans la vie de Heinrich se reflète "la vie du Tout" (44). L'exemple le plus significatif est pour le commentateur "le grand conte conçu avec imagination et esprit, dans lequel la cosmogonie des deux natures", idéelle et réelle, "est représentée dans un feu d'artifice plein d'incandescences, de sifflements et de flammes" (45).

En déplorant la disparition prématurée du poète, Görres évoque la fragilité de sa constitution presque immatérielle (46). D'une phrase, le critique rappelle enfin que le message essentiel de Novalis était la proclamation de l'âge d'or envisagé dans une double perspective : "Que personne donc n'outrage sa mémoire, il était le héraut ou le légataire d'un temps meilleur" (47).

(42) Ibidem.
(43) Cf. GGS III, 123.
(44) Cf. GGS III, 122.
(45) Ibidem.
(46) Cf. GGS III, 123 : "nicht oft gelingt es der Natur, dem irdischen Stoffe so zarte Formen abzugewinnen, und sind sie ja in einem Wurfe gefallen, dann ist sie rauh und hart und unbarmherzig gegen die schwachen Kinder, und reibt sie wieder auf, ehe das matte Leben in ihnen sich entfaltet hat".
(47) Cf. GGS III, 123.

Dans la coruscation n° 28, Görres accueille avec faveur une autre production romantique, les Blumensträuße italienischer, spanischer und portugiesischer Dichter de A.W. Schlelgel, parus à Berlin en 1804. Le critique applique ici au domaine littéraire la conception de l'opposition du sud et du nord, abondamment illustrée dans Glauben und Wissen. Il salue les efforts déployés par des écrivains de son temps pour introduire en Allemagne la poésie du sud. Le sud est en même temps que la patrie du soleil et des fleurs celle de l'imagination poétique : de la surabondance du sud, le nord peut tirer ce dont il a besoin pour nourrir sa vie affective. Görres estime que la canzone de Dante, les sonnets de Pétrarque, la Diane de Montemayor, tous ces poèmes touchants, délicats, musicaux sont infiniment plus agréables que "la mauvaise herbe qui recouvre les champs allemands et cache son indigence intérieure derrière une aptitude à l'utilisation officinale ou économique" (48). Le critique émet cependant des réserves sur la qualité de la traduction schlegélienne. Celles-ci concernent essentiellement les sonnets de Pétrarque dont la version allemande semble à Görres très éloignée de l'original. Sans doute peut-on invoquer d'abord comme explication de cette insuffisance le génie différent des deux langues, ce qui donne au commentateur l'occasion d'opposer le caractère sonore et chantant de la langue et de la musique italiennes au caractère plus assourdi et polyphonique de la langue et de la musique allemandes. Ainsi les poèmes de Pétrarque, qui sont "toute mélodie" (49), vont-ils à l'encontre du génie de la langue allemande. Mais le jugement défavorable de Görres sur la traduction qu'en donne A.W. Schlegel s'explique en outre par la conception sentimentale que le critique se fait des sonnets du poète italien. Görres n'en souligne pas l'art raffiné, mais "le pieux recueillement plein d'abandon, la grâce d'une douceur ineffable, la modeste simplicité, le char-

(48) Cf. GGS III, 112.
(49) Cf. GGS III, 113.

me affectif" (50). Aussi le talentueux traducteur du"hardi Shakespeare au génie fougueux et à la masculine rudesse" (51) n'était-il pas celui qui convenait à Pétrarque, poète de l'amour et de la féminité. C'est vers la poétesse Sophie Bernhardi que Görres se tourne, en l'invitant à entreprendre cette tâche difficile.

Sophie Bernhardi est précisément l'une des deux femmes écrivains sur lesquelles le critique formule un jugement élogieux. Görres évoque le monde poétique et fantastique des Fantaisies dramatiques de S. Bernhardi (n° 24) où la vie devient rêve. Dans les vapeurs de la nuit les éléments entrent en relation avec les êtres humains ; les fleurs et les arbres forment un "merveilleux choeur romantique" qui entoure les hommes d'harmonieux murmures et guide leur pas (52).

Dans la nouvelle de Sophie Brentano Le retour de Fernando de Lara dans sa patrie (coruscation n° 33), parue en 1804 dans le Taschenbuch der Liebe und Freundschaft, Görres retrouve la même poésie et la même beauté fantastique (53). Si l'histoire semble partir d'un modèle espagnol, la manière dont elle est traitée est à ses yeux "exotique" et laisse une place importante au rêve : "Cet aimable poème a fleuri dans une imagination poétique qui n'est ni espagnole, ni italienne, ni allemande et qui n'est de manière générale pas terrestre, mais qui plane dans l'éther au dessus de la terre et lance de là-haut ses fleurs sur la planète obscure"(54).

La postérité n'a pas ratifié l'engouement du critique dans ces deux derniers cas, mais elle doit lui reconnaître le mérite d'avoir été l'un des premiers à attirer l'attention du public littéraire sur le génie de

---

(50) Cf. GGS III, 112/113.
(51) Cf. GGS III, 113.
(52) Cf. GGS III, 102.
(53) Görres consacre deux coruscations à Sophie Brentano et à ses nouvelles. Le premier article (n° 13) fait allusion à la collaboration de Clemens Brentano : "die dritte (Novelle) aber trägt überall die Spuren eines nahen Geistes" (cf. GGS III, 84).
(54) Cf. GGS III, 120.

Kleist. Dans sa coruscation n° 22, Görres commente la tragédie de cet auteur parue anonymement en 1803 : Die Familie Schroffenstein. Il caractérise le rôle joué dans cette pièce par le destin qui se plaît "à nouer toutes sortes de noeuds subtils et qui à partir du pacte héréditaire taquine les deux familles comme un Rübezahl à partir de sa montagne, et les aveugle" (55). Il loue "la grande régularité architectonique" de l'oeuvre, l'abondance des situations remarquables, la beauté de scènes comme celle d'Agnès et d'Ottokar dans la grotte (56). Même s'il critique la précipitation du dénouement, Görres salue avec chaleur dans cette oeuvre les prémices d'un créateur génial : "L'époque à laquelle il est fait hommage de telles prémices littéraires s'en montre indigne lorsqu'elle ne les reçoit pas avec reconnaissance et ne porte pas le jeune génie sur ses ailes jusqu'à ce que, ayant pris des forces, il s'élève sur les siennes propres au-dessus d'elle" (57).

Si Görres se fait un devoir d'encourager ainsi des talents peu connus, il n'en consacre pas moins une part importante de ses articles aux écrivains renommés tels que Goethe, Lessing ou Schiller.

Trois coruscations précisent de manière intéressante ses sentiments à l'égard de l'oeuvre goethéenne et du rôle joué par le poète dans la vie littéraire allemande. La coruscation n° 4 présente non sans humour les effets fâcheux d'un culte goethéen bien souvent conventionnel. Goethe est dans le monde de la littérature un "Dieu le Père" devant lequel tout critique nouveau venu est tenu de faire une révérence pleine de respect. Cependant le public rit sous cape en voyant monter la fumée des encensoirs, car "il ne sait pas beaucoup plus de celui pour lequel ils fument que du vrai Dieu" (58) et l'envie le prend d'aller s'enivrer de la piquette du "diable" Nicolai. Le quatorzième article concerne l'oeuvre de Goethe et

(55) Cf. GGS III, 100.
(56) Cf. GGS III, 100.
(57) Cf. GGS III, 101.
(58) Cf. GGS III, 77.

l'évolution du poète. Bien que Görres ne prononce pas le nom de Fr. Schlegel, son article s'inspire indiscutablement de l'essai publié par ce dernier dans l'Athenäum sous le titre Versuch über den verschiedenen Stil in Goethes früheren und späteren Werken (59). A l'instar de Schlegel, Görres distingue trois périodes dans l'évolution de l'écrivain, et présente celles-ci comme les saisons du génie : le luxuriant mois de mai du Werther, la plénitude de l'été marquée par Tasso et Hermann und Dorothea, le début de l'automne annoncé par Die natürliche Tochter. Ce ne sont pas tant certaines différences dans le choix des oeuvres représentatives des trois phases qui font apparaître une divergence profonde entre Görres et Fr. Schlegel (60), mais bien l'appréciation du Wilhelm Meister auquel est consacrée la partie centrale de la coruscation. Tandis que Schlegel fait du roman le sommet de l'art goethéen, une synthèse de la poésie ancienne et de la poésie moderne qui ouvre les voies à la littérature future (61), Görres n'y voit qu'un monde gris, sans chaleur et sans poésie, peuplé de personnages tristes et renfrognés : "Ce Jarno, ce concept froid, fier, prétentieux, qui a la mine d'un marchand d'âmes ; ce Lothario qui prend le monde pour une grande métairie et voudrait bien le gouverner en qualité de régisseur ; cet abbé, Serlo, Melina, et tous autant qu'ils sont, c'est le monde, mais le monde des ombres dans l'Hadès..." (62). Quant aux femmes du Wilhelm Meister, nul doute pour Görres qu'elles ne conviennent à ceux qui trouvent trop diaphanes les femmes de Jean Paul : "Thérèse leur rangera comme il faut leur bois

(59) Cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op. cit., p. 321 ss.
(60) Cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op. cit., p. 323 : "Für die erste Periode nenne ich den Goetz von Berlichingen, Tasso ist für die zweite und für die dritte Hermann und Dorothea". Schlegel considère que Goetz est resté beaucoup plus moderne que le Werther, tandis que Görres est demeuré attaché à cette dernière oeuvre.
(61) Cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op. cit., p. 327 : "Goethe hat sich... zu einer Höhe der Kunst heraufgearbeitet, welche zum ersten Mal die ganze Poesie der Alten und der Modernen umfaßt, und den Keim eines ewigen Fortschreitens enthält".
(62) Cf. GGS III, 85.

préalablement fendu, elle tiendra impeccablement leur ménage afin qu'ils aient le temps d'écrire leurs comptes rendus et de vaquer à leurs affaires, elle n'importunera pas son époux par des larmes, si toutefois la vérue qu'elle a à l'oeil lui permet de n'en point verser" (63).

Avec le Wilhelm Meister, l'art de Goethe a pris pour Görres la direction du nord et s'est enfoncé au coeur de l'hiver. A l'exemple de Mignon, le critique ne le suivrait pas s'il n'était fasciné par l'art du romancier et "s 'il n'honorait pas l'universalité qui, poussée par une impulsion supérieure, se plaît aussi à donner forme à ce qui est haïssable" (64).

La coruscation n° 32 intitulée Goethe ne comporte par contre aucune note polémique. Revenant sur la déférence que les représentants de tous les partis littéraires, y compris l'impétueux Wagner, manifestent à l'endroit de Goethe, Görres y voit une marque d'authentique respect, un hommage sincère dont le poète, dit-il, peut être fier, car les temps de la servilité sont révolus. Cet article reprend le thème des trois phases de la création goethéenne, mais en développant cette fois une réflexion "pertinente et fine" de Jean Paul qui a nommé Goethe "un poète plastique" (65). Görres estime que l'on peut en effet retrouver chez ce dernier les trois périodes de la statuaire grecque. Au "grand style, simple, rude et dur" correspond chez Goethe la période du titanisme génial, la lutte héroïque contre la platitude de l'époque ; le style de la noble beauté se manifeste dans ses Elégies et dans les oeuvres qui sont le fruit du séjour en Italie. Le style élégant apparaît nettement dans la Fille naturelle avec la figure d'Eugénie, cette statue de bronze et non plus de marbre, mais dont le fini est remarquable. C'est ici, observe Görres, que l'oeuvre de Goethe se rapproche le plus de la production théâtrale française, tout en conservant cependant

---

(63) Ibidem.
(64) Cf. GGS III, 86.
(65) Cf. GGS III, 118.

plus de vigueur que n'en a montré Racine, ce poète "fluet, craintif et borné" (66).

Si les articles consacrés à l'oeuvre goethéenne présentent un caractère général, les coruscations concernant Schiller (n°s 8 et 27) ont trait aux deux pièces récemment parues en 1803 et 1804 : la Braut von Messina et le Wilhelm Tell. En ce qui concerne la première, Görres limite son commentaire à un aspect particulier, afin de répondre à un critique qui dans la Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung avait interprété le choeur schillérien comme le représentant du destin. Görres réfute ce point de vue en se fondant sur le texte écrit par Schiller en manière de préface à sa tragédie : Über den Gebrauch des Chors in der Tragödie (1803). Il retient surtout des propos du poète l'idée que le rôle du choeur est de donner dans la tragédie une place à la réflexion, tout en séparant cette dernière de l'action. Mais, tandis que Schiller marque la possibilité d'obtenir par ce moyen l'élévation du particulier au général et de l'individuel à l'humain, Görres souligne la signification sociale et nationale des interventions du choeur. De ce fait, le choeur est pour Görres l'opposé direct du destin : il représente l'opinion publique, c'est la voix du peuple qui s'y exprime ; grâce à lui, le public perçoit en même temps que les actions des héros "la voix de la réflexion que l'organe de la nation fait monter jusqu'à lui" (67). Quant au destin qui est action pure, dépouillée du toute idée, "il est toujours le véritable héros invisible de chaque tragédie, tous les autres apparaissent subordonnés à lui et n'ont qu'à conserver la dignité de leur nature dans cette soumission" (68).

Du Wilhelm Tell, Görres retient tout d'abord le décor et le coloris particuliers, puis le thème de la libération du sol national. Le critique note que le paysage suisse n'y apparaît pas sous un éclairage grandiose et tra-

(66) Cf. GGS III, 119.
(67) Cf. GGS III, 80.
(68) Cf. GGS III, 80.

gique, mais paré de tous les charmes romantiques. Pour Görres les habitants de ces contrées ont été idéalisés par le poète au point de ne guère ressembler aux Suisses de son époque. Ceux-ci, écrit-il, bien qu'encore hardis et braves, se sont cependant fâcheusement épaissis et sont tombés dans une morne apathie. Après avoir mentionné les scènes qui révèlent le mieux à ses yeux le "grand esprit poétique" qu'est Schiller, Görres défend le cinquième acte de la pièce jugé généralement superflu par la critique. Pour Shakespeare lui-même, observe-t-il, un dénouement abrupt n'est nullement de règle : dans son Jules César, sans aucun doute l'une de ses pièces les plus correctes, César est assassiné au troisième acte et la pièce se poursuit durant encore deux actes jusqu'à la mort de Brutus et à la complète victoire du triumvirat (69).

La publication en 1804 par Fr. Schlegel d'extraits de l'oeuvre de Lessing (70) inspire à Görres deux coruscations (n°s 25 et 26) qui forment un ensemble. Lessing lui-même ne constitue en fait que le point de départ des réflexions du critique. En un temps où l'influence néfaste de la littérature française étouffait les quelques germes d'originalité poétique en Allemagne, Lessing, écrit Görres, a été l'une des rares personnalités actives et indépendantes qui ont purifié comme "l'ellébore" la tête de leurs contemporains. Il était de cette "race de brochets" indispensables aux carpes allemandes pour qu'elles ne se gavent pas de vase. Cette métaphore permet à Görres de souligner l'affinité qui existe entre Lessing et Fr. Schlegel : "Appartenant à cette race, Lessing était pour son époque ce que son éditeur est pour l'époque présente" (71). Après avoir caractérisé le talent polémique de Lessing, la qualité de son esprit et rappelé l'enthousiasme que l'écrivain professait pour l'antiquité, Görres

(69) Cf. GGS III, 110.
(70) Lessings Geist aus seinen Schriften oder dessen Gedanken und Meinungen, zusammengestellt und erläutert von F. Schlegel, Berlin, 1804.
(71) Cf. GGS III, 104.

parvient au véritable objet de son article. Il entame une discussion avec Fr. Schlegel à propos des remarques dont celui-ci a assorti les extraits du Laokoon qu'il a publiés : "Schlegel fait passer la peinture avant la sculpture et la situe beaucoup plus près de l'infini que cette dernière qu'il croit davantage prisonnière du fini : je partage par contre l'avis de Benvenuto Cellini que la place la plus élevée revient à la sculpture et que la peinture lui est subordonnée dans une dignité inférieure"(72). Dans la coruscation suivante, Görres, partant des thèses qu'il avait exposées dans ses Aphorismes sur l'art, précise ce que "la théorie contemporaine peut établir à ce propos" (73). La poésie représente l'unité supérieure dans le domaine de l'art et peut donc, en raison de sa dignité supérieure, se manifester d'une manière purement musicale ou purement représentative, par le moyen de la peinture ou de l'action. Cette réflexion permet à Görres de repousser le "reproche unilatéral" fait à Schlegel et à son école de créer une poésie musicale, et de rappeler non sans malice au même Schlegel que lui aussi avait fait à Jean Paul le reproche de "faire souvent de la musique" (74). Ce que la poésie est à l'art en général, la sculpture l'est aux arts plastiques : c'est elle qui dans ce domaine comporte le maximum d'unité ; pour Görres les "statues sublimes des dieux antiques" sont "l'âme et le centre de l'art figuratif" (75), car elles représentent l'Idée de la manière la plus vraie et la plus pure. Mais tout comme la poésie peut se faire picturale ou musicale, la sculpture peut aussi manifester diverses tendances. Si la statuaire antique révèle le divin avant tout par son harmonieuse sérénité, sa calme pondération, elle n'exclut pas pour autant des oeuvres pleines de vie et d'action comme le Laokoon et Niobé ; dans la forme picturale du bas-relief, la sculpture

---

(72) Cf. GGS III, 105.
(73) Ibidem.
(74) Cf. GGS III, 106.
(75) Cf. GGS III, 108.

peut prendre un caractère historique ; elle peut dans l'arabesque descendre au niveau de l'architecture. En sens inverse, la peinture ne peut s'élever qu'imparfaitement à la hauteur de la grande statuaire ; l'architecture ne peut y parvenir. Ce sont aux yeux de Görres les Madones de Raphaël et le Dieu du Jugement dernier de Michel-Ange qui représentent à l'époque moderne les plus remarquables tentatives de la peinture pour se hausser au niveau de la sculpture. Pour le critique, cette dernière demeure dans son essence plus proche de l'Idée, la peinture par contre tout comme l'architecture plus proche du concept et de la sphère terrestre.

Deux traits fondamentaux caractérisent l'ensemble des coruscations analysées jusqu'ici. Nous y avons vu Görres se faire le champion de la littérature nouvelle et manifester clairement son goût pour les tendances romantiques. Nous l'avons vu aussi se référer implicitement ou explicitement aux écrits critiques, aux jugements esthétiques de Fr. Schlegel et entrer dans de nombreux articles en discussion avec lui.

La coruscation Deutsche Kritik (n° 18) nous permet de préciser la position de l'écrivain. Délaissant les sujets particuliers, il y expose sur vues sur la critique littéraire, proclame l'esprit nouveau qui doit lui être insufflé et dont ses propres articles veulent être l'illustration. Görres condamne sur un ton sarcastique l'incompétence, l'attitude bornée et malveillante de nombreux critiques, ennemis jurés de tout ce qui est vivant et vigoureux. Il en fait des Polyphèmes assis devant leurs cavernes et palpant de leurs mains grossières les oeuvres d'art comme s'il s'agissait de bétail, écrasant la délicate beauté pour injurier ensuite la marionnette sans vie qu'ils tiennent dans leurs bras. Il stigmatise la mentalité de "ces crotales venimeux" qui dans des feuilles provinciales de bas étage persécutent sournoisement tout ce qui est bon. S'il ne précise pas l'iden-

tité de ces "représentants de la honte" (76), Görres ne manque pas de leur opposer, comme exception remarquable, une revue nouvelle qui échappe à ce blâme : la Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung, fondée par Goethe et Eichstädt, et à laquelle depuis l'été de 1804 il collabore.

La détestable critique qu'incrimine Görres n'est en fait pour l'écrivain que l'une des manifestations de la turpitude grandissante de l'époque, qui menace de sombrer dans un athéisme impie en niant tout ce qui dépasse le sensible et le terrestre. La seule conséquence positive de cet état de choses est de susciter une très vive réaction de la part des meilleurs esprits qui opposent une "tendance sublimante" à la "tendance précipitante" de "l'orgueilleuse bassesse" (77).
En évoquant les "esprits puissants", les "oiseaux divins" (78) qui viennent de temps à autre saisir un de ces vils critiques et le mettent légitimement à mal, Görres désigne à l'évidence les romantiques et en particulier les frères Schlegel.

Il n'est pas douteux que le Görres des Coruscations se rallie au nouveau style de critique littéraire que Fr. Schlegel avait proné et illustré dans l'Athenäum, puis dans la revue Europa, dont A.W. Schlegel avait pour sa part esquissé les principes dans les Conférences berlinoises sur la "littérature, l'art et l'esprit de l'époque". Dans la première de ces conférences, publiée en 1803 par la revue Europa, A.W. Schlegel dénonce les tares du plus grand nombre des journaux littéraires du temps et brosse un tableau de la critique allemande auquel Görres ne fait que donner des couleurs plus agressives dans sa coruscation (79). La conclusion de Deutsche Kritik fait en outre écho, de manière non moins révélatrice, à la formule

---

(76) En ce qui concerne cette diatribe cf. GGS III, 96.
(77) Cf. GGS III, 96.
(78) Cf. GGS III, 96 et 95.
(79) A.W. Schlegel formule les mêmes griefs à l'endroit de la majorité des critiques : il note leur incompétence, leur esprit borné, l'hostilité sournoise qu'ils manifestent envers la grandeur et la beauté que la célébrité n'a pas encore consacrées (cf. A.W. SCHLEGEL, Vorlesungen über schöne Literatur und Kunst, zweiter Teil, 1884, hg. v. J. Minor, p. 30, 32, 35).

par laquelle Fr. Schlegel avait dans l'Athenäum caractérisé la seule vraie critique qui doit elle-même être pénétrée d'esprit poétique et exprimer une affinité profonde entre le créateur et son commentateur : "La poésie ne peut être critiquée que par la poésie" (80).
Reprenant ce thème, Görres proclame à son tour : "Mais que celui qui sent en lui la vocation de la critique accepte d'abord l'idée que toutes les plantes ne portent pas leurs fruits aux racines, que seuls les esprits apparentés peuvent formuler un jugement sur les figures de feu que le génie fait descendre du ciel ; que, de manière générale, chacun ne peut prononcer de verdict sur quelque chose que lorsqu'il est conscient qu'il aurait pu aussi produire éventuellement une oeuvre semblable si son esprit avait pris la même direction ; alors les censeurs en matière d'art cesseront de se suspendre comme du plomb aux pieds du génie pour le faire descendre de ses hauteurs" (81).

L'influence exercée par les écrits des frères Schlegel sur la critique littéraire de Görres est indéniable ; nous avons pu noter au fil de notre analyse des Coruscations les stimulations que leur auteur a retirées de la lecture de l'Athenäum (82). On peut mentionner également, en ce qui concerne les éclairages projetés sur certains auteurs et certaines oeuvres, quelque parallélisme entre les Coruscations et les réflexions de Fr. Schlegel sur l'actualité littéraire dans la revue Europa (83).

Mais nous avons observé avec quel soin Görres met, dès qu'il en a l'occasion, son indépendance d'esprit en évidence et engage d'égal à

(80) Cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op. cit., p. 22.
(81) Cf. GGS III, 96.
(82) Sur le plan particulier de la forme, les Coruscations s'apparentent nettement au genre du fragment tel que Fr. Schlegel le définit dans l'Athenäum : "Ein Fragment muß gleich einem kleinen Kunstwerke von der umgebenden Welt ganz abgesondert und in sich vollendet sein wie ein Igel" (cf. Fr. SCHLEGEL, Schriften zur Literatur, op. cit., p. 45).
(83) Cf. Europa I_2, 41-63. Fr. Schlegel consacre un commentaire très élogieux au Heinrich von Ofterdingen et y souligne la valeur de l'oeuvre tant au point de vue de l'imagination poétique que de la profondeur philosophique. Le jugement positif de Görres sur Sophie Bernhardi répond également à celui exprimé par Schlegel.

égal un débat avec le critique qui l'inspire.

Cette attitude caractérise notamment les articles sur Jean Paul et sur Goethe où Görres exprime un avis très personnel. Il est intéressant de remarquer que son jugement réticent sur le Wilhelm Meister rejoint les réflexions polémiques qu'en février 1800 Novalis avait consignées dans ses notes et sa correspondance, mais qui n'avaient encore connu aucune diffusion (84). Les deux critiques soulignent dans le roman goethéen l'absence de poésie et la prédominance fâcheuse de la perspective "économique".

Jaloux de son indépendance, Görres réaffirme dans l'Aurora sa volonté de n'être inféodé à aucune école (coruscation n° 29). Les écoles, qu'il s'agisse d'art ou de philosophie, constituent des "entraves" que l'écrivain refuse (85). Les meilleurs esprits, estime-t-il, se rejoignent librement dans leurs "communs efforts pour éveiller l'étincelle de la réalité supérieure là où elle sommeille et pour la maintenir là où elle va s'éteindre" (86). C'est bien cette préoccupation d'ordre spirituel et éthique que le lecteur retrouve dans la plupart des coruscations, qui constitue sans doute le trait le plus original des contributions littéraires de Görres. Les qualités formelles des oeuvres retiennent beaucoup moins l'attention du critique que leur contenu idéel. L'essentiel reste pour lui le lien qu'il établit entre la production littéraire et les besoins spirituels de son temps et de sa nation.

C'est pourquoi il lui est possible de faire l'éloge d'écrivains aux per-

---

(84) Cf. NOVALIS, Schriften, herausgegeben von R. Samuel in Zusammenarbeit mit H. J. Mähl und G. Schultz, Kohlhammer, vol. 3 (1960), p. 646 : "Gegen Wilhelm Meisters Lehrjahre. Es ist im Grunde ein fatales und albernes Buch - so prätentiös und pretiös - undichterisch im höchsten Grade, was den Geist betrifft - so poetisch auch die Darstellung ist. Es ist eine Satire auf die Poesie, Religion etc. Aus Stroh und Hobelspänen ein wohlschmeckendes Gericht, ein Götterbild zusammengesetzt. Hinten wird alles Farce. Die Ökonomische Natur ist die Wahre - Übrig bleibende".

(85) Cf. GGS III, 114.

(86) Ibidem.

sonnalités antithétiques, lorsqu'il en attend - bien que dans un sens différent - une influence salutaire sur la mentalité de ses contemporains.

Cette perspective caractérise notamment son article sur les écrits de Klinger (coruscation n° 35). Görres montre en Fr. M. Klinger l'antipode de Jean Paul. L'oeuvre de cet auteur est en effet empreinte de la gravité tragique, de la rudesse de l'esprit nordique ; l'élément sentimental, l'idéal féminin et la véritable profondeur artistique en sont absents. Le critique note par ailleurs l'incompréhension de l'écrivain pour la haute et subtile spéculation allemande : sa philosophie n'atteint pas à la hauteur de l'Idée. Görres situe donc Klinger à l'opposé de tout ce qui fait à ses yeux le prix de la littérature romantique. Mais il loue la force morale qui distingue la personnalité de l'écrivain : ses oeuvres apparaissent au critique pleines d'une noble indignation envers les actions honteuses qui déshonorent l'histoire. "Sa disposition d'esprit est pure, son caractère courageux et fort : l'Allemagne a de l'estime pour lui" (87). Dans la situation actuelle de l'Europe, conclut Görres, Klinger occupe, comme si un destin supérieur l'y avait mis, une place "d'où il a sans doute plus d'influence sur les événements du présent et du futur qu'on ne le peut vraiment supposer" (88).

Plusieurs coruscations reflètent les préoccupations personnelles de Görres si nettement que le critique, par la manière dont il envisage la personnalité d'un écrivain ou l'une de ses oeuvres, esquisse une sorte d'autoportrait.

Tel nous semble être le cas de l'article intitulé Herder (n° 17) qui est un hommage à la mémoire du penseur disparu en décembre 1803 (89). Sans doute cette coruscation ne rend-elle pas compte de la dette multiple que

(87) Cf. GGS III, 127.
(88) Ibidem.
(89) F. Schultz et W. Schellberg sont convaincus que cet article provient de la plume de Görres ; G. Müller émet quelques réserves (cf. GGS III, 491). Nous nous rallions à l'avis des premiers tant en raison du style de la coruscation que de son contenu.

Görres, tout au long de son évolution, a contracté envers le penseur. Mais il évoque la personnalité de Herder en révélant précisément les aspirations que Görres lui-même nourrissait à cette époque. Une fois encore, c'est la valeur morale de l'homme comme de l'oeuvre qui est soulignée avec force : "Cette foi ferme, inébranlable, fondée en elle-même qui lui fait croire au caractère divin de la nature humaine, à quelque chose de meilleur et de plus sacré, à un principe progressif que la dépravation nie avec une hardiesse insolente ; cette religiosité qui suit partout avec un amour fidèle la Providence sur ses voies secrètes, comme l'enfant suit sa mère" (90). Il n'est guère surprenant que Görres relève ces traits du caractère de Herder au moment où lui-même veut avec Glauben und Wissen ranimer chez ses contemporains la conscience du divin et réaffirme le principe progressif à l'oeuvre dans l'histoire spirituelle de l'humanité. N'est-il pas également symptomatique qu'il mette en lumière chez Herder le conflit de tendances opposées qui empêche celui-ci d'être pleinement un génie philosophique ou un génie poétique, mais en font un génie éthique : "Mais c'est justement cette influence réciproque de tendances différentes autour du point d'équilibre qui a mis en lui cette disposition foncière à la pureté dans le comportement moral qui nous fait éprouver de l'attirance pour son caractère" (91). Herder fait pour Görres partie des quelques heureux élus qui ont saisi le sens de l'histoire sur laquelle la coruscation n° 23 projette son flash : au-dessus des luttes sanglantes, au-dessus du "volcan" de l'histoire avec ses vapeurs ou ses colonnes de feu, la Providence brille comme le soleil dans le ciel et "plonge son regard dans la tempête et son rayon clarifiera la matière accablante, trouble et agitée. Il n'est donné qu'à de rares privilégiés de s'arracher au déchaînement des éléments et de réaliser par une calme réflexion cette

(90) Cf. GGS III, 94.
(91) Cf. GGS III, 94.

clarification dans leur propre for intérieur, peu nombreux sont ceux qui réussissent à s'élever d'un libre regard au-dessus de la mêlée et à saisir le but de ce désordre confus" (92).

Ce sont les lignes frémissantes que Görres consacre au roman de Hölderlin Hyperion (n° 21) qui illustrent le mieux la manière dont le critique se projette dans l'oeuvre qu'il commente. A travers ce livre qu'une époque ingrate et futile semble oublier, Görres revit avec intensité "sa vie écoulée qu'il croyait depuis longtemps morte" (93); en Hyperion, il salue "un frère" dans lequel il se voit avec surprise "étreindre tout son passé" (94) révolutionnaire, ses espoirs et ses désillusions. Dans une longue phrase animée d'un souffle pathétique, Görres retrace les étapes de leur commune expérience : l'indignation dont la médiocrité du siècle, la dépravation de la "nature humaine domestiquée et dressée" les avait remplis, la douleur qu'ils avait éprouvée à voir une humanité issue des dieux tomber dans la turpitude morale et être entraînée à sa perte par ses propres penchants et un destin furieux, puis la "haute flamme de l'enthousiasme" qui les avait poussés à se jetter dans le formidable tourbillon pour lui tenir tête de toutes leurs forces, pour "conjurer la tempête déchaînée" de leur "souffle vivant" en appelant les hommes à résister de la même façon, enfin l'accablement qui finit par saisir celui qui se heurte à l'incompréhension de ses contemporains et "ne voulait pas le croire lorsqu'ils le dévisageaient sottement, grossièrement, sauvagement et le raillaient et louaient la tempête et leur situation, et lui lançaient des pierres tandis qu'ils étaient emportés" (95). D'une phrase, l'écrivain indique ce qui lui a permis de supporter la tourmente à la différence d'Hypérion et de son poète : "Pauvre Hypérion, encore plus pauvre poète, vous

---

(92) Cf. GGS III, 101.
(93) Cf. GGS III, 99.
(94) Ibidem.
(95) Pour l'ensemble de ce développement cf. GGS III, 98.

n'aviez pas d'amour qui puisse vous sauver des puissances effroyables, le poing vous a écrasés" (96).

Le passé révolutionnaire de Görres, le regard de moraliste qu'il porte sur les oeuvres d'art comme sur la vie humaine ont encore inspiré au critique plusieurs coruscations importantes dont la signification est plus politique qu'esthétique.

Dans la septième coruscation l'écrivain brosse, en les opposant l'un à l'autre, le paysage de la littérature allemande et celui de la littérature française. Il opère sans citer un seul nom d'auteur ou une seule oeuvre, à l'aide seulement d'images suggestives par lesquelles il veut définir la nature profonde des deux littératures nationales : "L'Allemagne et la France ont en ce qui concerne la littérature le même rapport qu'un pays de montagne à un pays plat formé par les alluvions marins" (97). Görres reprend en fait, à l'aide de nouvelles métaphores, la description des caractères nationaux dont la littérature apparaît ici comme l'expression privilégiée. Cette coruscation se situe dans le droit fil de ce que les Resultate meiner Sendung nach Paris avaient déjà exposé sur les caractères des deux nations (98), à cette différence près que le critique de l'Aurora ne cherche plus aucunement à balancer son jugement. En face du panégyrique de la littérature allemande, le lecteur cherche vainement un seul trait positif dans la description que Görres fait de la littérature française.

Les cimes altières fournissent au critique l'image symbolique de la production philosophique et littéraire en Allemagne. Sur ces sommets "l'esprit s'ouvre à l'éternel", est rempli du "sentiment du sublime", le re-

(96) Cf. GGS III, 99.
(97) Cf. GGS III, 79.
(98) Le paysage de la littérature française illustre pleinement la définition que l'auteur des Résultats avait donné du caractère des Français : "Nur zwei Dimensionen sind in ihrem Charakter, Länge und Breite ; Tiefe kennen sie nicht" (cf. GGS I, 591).

gard scrute librement "l'éther infini" et plonge dans les "lointains de la création", mais il embrasse aussi la sphère terrestre, le monde de la nature et de l'humanité (99). Le portrait des penseurs et des écrivains allemands est tracé avec celui des habitants de ces montagnes : une race d'hommes robustes, énergiques, généreux, épris d'indépendance, fiers du sentiment de leur liberté et de leur force intérieure, ne supportant aucun despotisme ni aucune limitation, mais en même temps rudes et frustes, portés à la colère et à la violence, en conflit permanent les uns avec les autres.

Le paysage littéraire français est aux yeux de Görres dépourvu par contre de tout relief : une plaine avec de grandes villes et des cultures ; mais entre le ciel et la campagne flottent des nuages et des brouillards et "ce qui se trouve au-dessus n'est rien et celui qui y aspire manque de bon sens" (100). De cette littérature sans profondeur le sens du divin et les idéaux élevés sont absents : "Et les étoiles ont disparu dans le ciel et l'éther est vide, le monde intérieur est sans vie, les idées ont pali et les concepts conduisent l'économie, vont travailler et gagner leur pain" (101). Görres persifle la répugnance craintive des Français pour toute philosophie, puis le caractère prosaïque, trop appliqué et trop léché de leur art qui est semblable à un jardin potager entretenu avec soin. Même la poésie qui fleurit ça et là est comparable à un massif strictement ordonné, tandis que l'ensemble du jardin est entouré d'une triple clôture formée par la langue, l'autorité et la tradition. Quant aux habitants de cette campagne, ils sont, dit le commentateur, "plats comme la contrée" (102), mais pleins de suffisance et d'assurance.

(99) Pour ce développement cf. GGS III, 79.
(100) Ibidem.
(101) Ibidem.
(102) Cf. GGS III, 80.

Ils ont de bonnes manières et se montrent, quand ils ne sont pas ivres, respectueux de l'autorité. Les montagnes les impressionnent certes, mais comme ils n'ont aucun besoin de profondeur, ils ne veulent pas se donner la peine de les gravir. Ainsi, tandis que les habitants des montagnes savent ce qu'il y a d'estimable dans la plaine, les habitants de la plaine ne comprennent jamais les montagnes.

Si cet article n'apporte aucune véritable information sur la création intellectuelle et artistique dans les deux pays, il renseigne par contre exactement sur l'état d'esprit de son auteur (103). Il s'en dégage d'abord un vif sentiment de fierté nationale, fondé sur la grandeur du génie allemand et la qualité de la vie spirituelle en Allemagne. La littérature allemande y apparaît comme le bastion de la liberté intérieure, le foyer de résistance au despotisme et aux contraintes ; le souci de l'auteur de Glauben und Wissen d'apaiser les querelles intestines qui malheureusement divisent ses représentants s'exprime lui aussi dans ces lignes. L'évocation du paysage littéraire de la France permet par contre à Görres de manifester son attitude très critique à l'égard du génie et du caractère national français. La condescendance narquoise, mêlée de déception, du métaphysicien incompris du Système sexuel d'ontologie transparaît ici dans les formules générales, ainsi que l'aversion de Görres pour le mélange d'arrogance intellectuelle et de servilité envers le pouvoir qui caractérise à ses yeux l'intelligentsia française.

L'antipathie de l'écrivain pour l'esprit français s'exprime quelques mois

---

(103) L'attitude de Görres apparaît délibérément polémique et fort tranchée lorsqu'on la compare au point de vue de Fr. Schlegel qui dans la revue Europa parle du dédain que l'on montre en Allemagne pour la littérature française, dédain lié, dit-il, à un manque de véritables connaissances dans ce domaine. Schlegel rejette pour son compte l'attitude polémique qui lui semble non fondée, et souligne le caractère subjectif du point de vue de l'Allemand "pour lequel poésie et philosophie sont les pôles de toute littérature, et qui doit donc partout chercher pour le moins les analogues de celles-ci" (cf. Europa I_2, 62).

plus tard avec une véhémence passionnée dans la troisième et dernière partie de son compte rendu sur la cranioscopie de Gall [104]. Il y passe précisément en revue les ouvrages français consacrés à cette doctrine qui, dit-il, ne pouvait trouver que peu d'écho en France : "Dans un pays où l'on sait tout, et où l'on sait tout mieux, où l'on sait tout le mieux, et où depuis longtemps déjà l'on a su tout ce que l'étranger en raison de ses moindres dons naturels doit encore apprendre avec peine et effort, où la plus déplorable vanité porte aux nues, en en faisant étalage, son propre point de vue national borné et s'attribue sans aucun complexe à elle-même, sous le regard moqueur du monde, la suprématie en ce qui concerne tout savoir et tout art, et après s'être de la sorte élevée solennellement elle-même, jette avec une arrogance sans égale un regard de mépris sur tout ce qui ne porte pas le sceau de sa propre étroitesse de vues et ne veut pas de la même façon nager avec une joyeuse satisfaction dans les bas-fonds de la médiocrité ; dans ce pays où l'on s'irrite vivement que les autres peuples ne veuillent pas se laisser gagner par des boniments à cette majesté de la platitude, et que l'Allemagne en particulier se refuse opiniâtrement et indocilement à rendre hommage à cette élégance parfumée que l'on veut faire passer pour de l'art, à ces bavardages superficiels et ce formalisme raide qui prétend être de la science, à cette foi superstitieuse que l'on met dans des classiques d'une absolue perfection, dans des dictionnaires, des encyclopédies et des ouvrages de ce genre ; où pour cette raison l'on accueille également avec la haine que la médio-

---

(104) Ce compte rendu a paru sans nom d'auteur dans la Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung (n°s 7, 8 et 9 de janvier 1805, cf. GGS II_2, 149-166). Mais la "manière" de Görres a cependant été rapidement reconnue, ainsi qu'il le raconte dans sa lettre à Aretin du 4 mai 1805 : "Die Rezension Galls ist allerdings von mir, ich habe darüber hier einen Spuk gehabt. Die Franzosen, die meine Manier von alters her kennen, haben mich verraten und sich schrecklich erbost ..." (cf. Ges. Br. II, 19).

crité ressent à l'égard du génie qui la gêne tout ce qui porte la marque du caractère et de l'art allemands ..., dans ce pays il n'était pas possible qu'un système d'origine allemande ... connût un sort heureux" (105).

Sur un ton moins polémique, la coruscation intitulée Les statues antiques à Paris (n° 15) présente une analyse semblable du caractère national français. Görres y revient sur la grande découverte artistique qui avait marqué son séjour à Paris : celle de la statuaire grecque. Ses réflexions accentuent le point de vue éthique qu'adoptaient déjà à ce sujet les Brautbriefe (106). Ces oeuvres d'art, nées sous l'autres cieux, paraissent au critique être en exil dans la froide capitale. L'admiration convenue que le public leur témoigne cache mal à ses yeux une profonde incompréhension pour la grandeur de l'art grec. Deux tendances fondamentales peuvent animer l'homme : l'une le porte au divin, à la lumière, aux Idées ; l'autre vers les profondeurs de la terre d'où la vie physique et matérielle tire sa subsistance : "En France, c'est la seconde qui a véritablement élu domicile ; la philosophie s'y transforme en empirisme, l'art en mode, l'amour en galanterie ; l'homme tout entier s'efforce de pénétrer dans les profondeurs où se trouvent l'or et l'argent et tout ce qui est appréciable sur la terre"(107). Les deux principes de gravitation qui règnent en France sont la faim et l'instinct de procréation, que l'on voudrait faire passer pour des tendances générales de l'humanité. D'une manière inattendue, Görres présente ici la Révolution française comme une tentative avortée pour renverser la tendance foncière de la nation : comme les gens, dit le critique, avaient l'impression de marcher sur la tête, ils n'avaient pas tardé à abandonner cette position contre nature. Cependant, estime Görres, aussi longtemps que la tendance fondamentale de la

(105) Cf. GGS II_2, 163/164.
(106) Cf. la lettre à Katharina von Lassaulx du 27 nov. 1799 (Ges. Br. I, 7).
(107) Cf. GGS III, 87.

nation française n'aura pas radicalement changé, les dieux grecs ne seront en France rien d'autre "que des pièces de mobilier destinées à embellir la fière capitale" (108), une source de profit matériel et non de renouveau spirituel.

Görres aborde à nouveau, de manière plus subtile, le thème de la Révolution française dans la seconde partie du texte où il évoque de manière allégorique les grands bouleversements de son époque (coruscation n° 16a). Son apologue est construit ici sur l'opposition des idées et des concepts qui, des Aphorismes sur l'art à Glauben und Wissen, trouve dans ses écrits de nombreuses applications. Mais ces notions abstraites deviennent ici les acteurs d'un pathétique combat que Görres décrit comme celui de son temps, un combat entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer (109).
Le grand événement de l'époque est en effet que les Idées - qui depuis longtemps s'étaient retirées en elles-mêmes et que seuls de rares élus avaient pu apercevoir de temps à autres - ont quitté les hauteurs éthérées pour descendre sur terre. Elles se sont manifestées avec puissance dans l'art et la science, réclamant partout leur héritage, c'est-à-dire la souveraineté sur le monde terrestre. Les Concepts installés sur la terre avaient alors décidé de confier aux Idées, dont ils admiraient "le regard libre, la force, le courage et l'énergie intérieure" (110), la direction des affaires publiques ; ils s'étaient engagés à avoir foi en elles et à les suivre en toutes choses, se réjouissant à la pensée qu'une époque nouvelle allait s'ouvrir grâce à celles-ci. Mais quelque temps plus tard, ils avaient estimé que les visiteurs étrangers n'avaient pas tenu leur promes-

(108) Cf. GGS III, 88.
(109) Dans sa troisième conférence sur "la littérature, l'art et l'esprit de l'époque", publiée en 1803 dans la revue Europa, A.W. Schlegel avait déjà en recours à cette opposition des idées et des concepts pour définir précisément l'esprit du temps : "Unser Zeitalter nun... verkennt die Ideen" (cf. A.W. SCHLEGEL, Vorlesungen über schöne Literatur und Kunst, zweiter Teil, op. cit., p. 50).
(110) Cf. GGS III, 91.

se, et que "la terre restait toujours la terre" (111). Ils avaient demandé des comptes aux Idées et ces dernières avaient traité les questionneurs d'une manière orgueilleuse et dure. Le texte décrit dans le détail l'opposition croissante entre les Idées et les Concepts. Les premières, pleines de mépris pour le terrestre et pour les droits de l'individualité, avaient fini par maltraiter leurs sujets ; les seconds avaient alors conspiré ouvertement contre les Idées et avaient subi une épouvantable répression. Sans prononcer le mot de Révolution, le moraliste suggère ainsi tous les excès sanglants auxquels avaient conduit les conflits idéologiques entre les dirigeants révolutionnaires. La discorde qui sévissait parmi les Idées dont chacune voulait devenir "l'Idée des Idées" (112), la tyrannie qu'elles exerçaient sur la sphère terrestre, avaient fini par décourager leurs plus sincères partisans : "Alors, même les débonnaires qui avaient tenu bon jusque là et avaient espéré que tout s'arrangerait, se séparèrent d'elles et se retirèrent silencieusement, lentement, timidement ; ce n'est pas cela qu'ils avaient voulu, ils avaient la violence en horreur, ces êtres étaient devenus épouvantables à leurs yeux, ils ne pouvaient supporter que le tragique qu'ils n'appréciaient guère, même sur la scène, les serre d'aussi près dans leur vie en se montrant sous son jour le plus terrible" (113). Le peuple quant à lui, dès qu'il avait vu tomber la tête d'un puissant représentant des Idées, avait cessé de croire en l'immortalité des étrangers. Tout en faisant allusion aux événements politiques, aux réactions qu'avaient suscitées la Terreur, Görres veut brosser plus largement le tableau spirituel de son temps. Le trait dominant qu'il retient est, après l'échec d'une expérience pleine de promesses qui aurait pu mener à l'entente harmonieuse entre les idées et les concepts, l'emprise croissante des forces maléfiques sur la masse : "Et maintenant la masse était mûre pour l'enfer :

(111) Cf. GGS III, 92.
(112) Cf. GGS III, 92.
(113) Ibidem.

aussi celui-ci envoya-t-il ses esprits sur la terre, pour achever de troubler et d'exciter les Concepts et pour les mener ensuite au combat contre les Idées" (114). Görres dénonce l'intrusion de ces forces du mal dans tous les domaines de la vie spirituelle et pratique, où elles s'attaquent à la triade sacrée que constituent la vérité, la beauté et la vertu. L'écrivain reconnaît le "sceau de l'enfer" dans la tendance de son époque à se détourner du sublime et du divin, à se laisser tenter par le matérialisme, à écouter ceux qui blasphèment le génie, qui prêchent" l'athéisme du coeur et de l'esprit, arrachent les statues divines des autels et mettent à la place leurs grotesques figures" (115). Le danger réside dans l'influence perverse que ces esprits mensongers exercent sur la masse crédule. Ils ont sapé les fondements de la vie pratique en raillant toute disposition d'esprit morale. Ils flattent servilement le pouvoir et tournent en dérision la foi en un accomplissement progressif de l'humanité, car ils veulent la pervertir totalement.

Görres projette donc la fulguration de son article sur le grand combat des forces antagonistes qui, sous ses yeux, se disputent la sphère terrestre. Ce combat, dit-il, absorbera peu à peu tous les autres et durera longtemps encore, marqué par bien des péripéties qui donneront alternativement l'avantage à l'un ou à l'autre camp. En dépit du sombre tableau qu'il a brossé et où l'on perçoit même le rire sardonique des suppôts du pouvoir napoléonien (116), Görres exprime pour conclure sa confiance en l'issue positive de ce combat : "mais la vertu et la vérité et la beauté vaincront et les Idées se purifieront dans le combat et élèveront les Concepts jusqu' à elles et le ciel triomphera et les esprits mensongers sombreront dans l'abîme de l'enfer" (117).

Cette profession de foi en l'avenir n'empêche pas Görres d'avoir sur

(114) Ibidem.
(115) Cf. GGS III, 93.
(116) Cf. GGS III, 93.
(117) Ibidem.

son siècle une opinion fort différente de celle des esprits éclairés qui en vantent volontiers l'excellence en l'opposant aux ténèbres du moyen-âge. Sous le titre Peut-on considérer l'époque du moyen âge comme déjà révolue ? (coruscation n° 10) Görres commente l'ouvrage de Meiners Historische Vergleichung der Sitten des Mittelalters mit denen unseres Jahrhunderts, où l'historien veut montrer que "les temps modernes sont hautement supérieurs aux siècles écoulés" (118). Une série de citations permet au critique de fixer l'image très négative que l'Européen de son époque se forge de l'ère médiévale au point de vue moral, politique et intellectuel. Les jugements sur le moyen âge extraits de Meiners soulignent la décadence des moeurs, l'arbitraire et l'inhumanité des gouvernements, le caractère inique et descriminatoire de la législation, la stagnation de l'industrie et du commerce, le déclin de la religion et le rôle néfaste joué par la papauté et le clergé, les insuffisances de l'enseignement ainsi que le peu d'estime porté à la philosophie et aux sciences. Pour Görres, cette description apporte la preuve la plus évidente que les Européens de son temps ne sont pas encore sortis du moyen âge. Le commentateur ironise sur le compte des esprits éclairés qui désignent comme typique des "siècles barbares" et des "peuples incultes" la "politique du vice" où "le fort cherche toujours à opprimer, le faible toujours à tromper" (119). Il n'y a, estime Görres, qu'à observer l'époque avec le regard lucide du moraliste pour savoir que la véritable politique, fruit de la véritable culture, n'y a pas fait encore son apparation. Anticipant le jugement des temps à venir sur le XIXè siècle, il conclut : "La modération est la véritable politique. Mais la modération est seulement un produit de la véritable culture, et celle-ci n'avait pas encore élu domicile en Europe au XIXè siècle" (120). Ce terme de "modération", par lequel Gör-

(118) Cf. GGS III, 81.
(119) Cf. GGS III, 83.
(120) Ibidem.

res définit ici de manière très vague son idéal politique, n'indique pas seulement son refus de tout abus de pouvoir, de tout fanatisme, de toute oppression tyrannique ; il suggère également qu'à l'image de la véritable culture, la véritable politique devra réaliser dans l'harmonie la limitation réciproque de principes opposés.

Si Görres rectifie la perspective dans laquelle les porte-paroles des lumières opposent leur époque à la barbarie de l'ère médiévale, il n'a pas pour autant, en 1805, redécouvert la grandeur du moyen âge à l'instar des Wackenroder, Tieck, Novalis et Schlegel.

La coruscation (n° 30) qu'il consacre à l'Histoire de Merlin l'Enchanteur, éditée par Fr. Schlegel en 1804, est révélatrice à cet égard (121). Pour Görres de tels poèmes correspondent tout à fait à l'esprit de leur temps et "tournent autour de quelques rares sentiments simples" (122). Il est possible à travers eux de découvrir affectivement l'époque médiévale de manière beaucoup plus vivante que "par le médium de l'histoire qui n'est guère capable de nous montrer autre chose que la misérable culture spirituelle de ces temps" (123). Le lecteur retrouve dans ces poèmes médiévaux le monde de son enfance et constate avec surprise combien lui paraît petit ce qu'il trouvait jadis si grand : "mais nous nous sentons tout à fait à l'aise dans ce petit monde, les sentiments aiment à se rapetisser et deviennent à nouveau des enfants, l'imagination aime à se remémorer le passé avec ses joies puériles et joue à de petits jeux avec de grandes forces, comme la nature lorsqu'elle est sereine et joyeuse, et la raison ferme les yeux à cette plaisanterie pleine de gaieté" (124).

Ce n'est pas à cette époque le moyen âge chrétien qui fascine Görres, mais bien plutôt l'Orient et ses mythes comme le montre le prélude de

(121) Cette histoire a paru dans la Sammlung romantischer Dichtungen des Mittelalters, hg. von Fr. Schlegel, Leipzig, 1804.
(122) Cf. GGS III, 115.
(123) Ibidem.
(124) Cf. GGS III, 115.

l'écrit Glauben und Wissen qui, au début de l'année 1805, paraît également dans la revue [125].

Ainsi Görres s'exprime-t-il dans ses contributions à l'Aurora non seulement sur les questions littéraires, mais plus généralement sur les tendances et le climat spirituel de son époque. Il le fait non sans évoquer les rapports entre l'Allemagne et la France, voire l'actualité politique, dans une optique qui explique l'anonymat des articles.
Nous avons pu montrer l'écrivain allant, à travers de nombreuses prises de position, à la rencontre du mouvement romantique : en 1806 encore, Görres projettera de faire paraître chez Zimmer, l'éditeur des romantiques de Heidelberg, un petit volume de ses Coruscations [126]. Nous avons pu observer cependant dans les mêmes pages avec quelle insistance le critique affirme sa liberté de jugement et l'originalité de ses points de vue. Görres nous est apparu pénétré du sens de la mission spirituelle de l'écrivain et convaincu qu'il devait la remplir en homme indépendant de toute école, car dans le domaine intellectuel comme dans le domaine religieux les contraintes d'un "ordre fermé" signifient pour l'enthousiasme et le génie le danger de l'engourdissement.
A une époque où l'humanité dans sa masse est dangeureusement exposée aux assauts du mal, Görres veut travailler à la victoire des forces spirituelles. Il s'y emploie, conscient d'appartenir à une communauté encore restreinte d'esprits d'élite, à une "Église invisible" que ce même souci réunit en dehors de tout lien dogmatique : "Tous les hommes d'une nature su-

(125) Cf. également la coruscation n° 5 (GGS III, 78) : "Dem Orient wird die Religion angehören ; die hohe Pforte scheint den Kampf mit den Höllenpforten im Grunde noch am hitzigsten zu führen und die Ungläubigen mögen es noch am ehrlichsten mit dem Glauben meinen".
(126) Cf. la lettre du 13 nov. 1806 (Ges. Br. I, 477).

périeure appartiennent à une Eglise ; il n'est besoin d'aucune règle, d'aucun lien, d'aucun dogme pour les réunir ; car la réalité supérieure qui se trouve au-dessus d'eux maintient de manière invisible leur cohésion ... La consécration de la sanctification intérieure est la première chose et la chose la plus élevée ; que la forme extérieure reste libre, afin que ne soit pas encore réduit sans nécessité le nombre des élus" (127).

(127) Cf. GGS III, 114.

C H A P I T R E VIII

Les projets d'expatriation de Görres

Si certains articles de l'Aurora laissent percer l'antipathie que Görres éprouve pour la France et le régime napoléonien, celle-ci éclate dans la correspondance que l'écrivain entretient avec Aretin en 1804 et 1805. Seules ces lettres permettent de préciser quels étaient à cette époque l'état d'esprit et les opinions politiques de Görres. Elles nous renseignent également sur son désir de quitter la Rhénanie occupée, et sur les démarches qu'il entreprend pour trouver en Franconie ou en Bavière un poste convenable.

La lettre du 6 février 1804 (1), dans laquelle Görres promet à Aretin sa collaboration à la revue Aurora, contient déjà une évocation sarcastique et amère de la mainmise française sur la Rhénanie ainsi qu'une satire de l'arbitraire toute-puissance et de la politique d'hégémonie du Premier consul. Le pays rhénan, note Görres, s'engourdit et régresse : "A part cela nous menons une vie tout à fait heureuse et prospère, avec cette seule petite différence comparativement à la situation ordinaire que nous nous sommes déplacés d'au moins 15 degrés vers le nord dans l'espace et de trois ou quatre siècles dans le temps vers la minuit du moyen âge". L'esprit qui souffle sur la Rhénanie est celui "qui a écrasé tout son peuple et n'a conservé de l'homme tout entier que le bras avec le bâton de commandement". En fait d'activités intellectuelles, raille Görres, on inculque aux enfants la table de multiplication indispensable à ceux qui auront un jour à trafiquer et parmi lesquels le gouvernement recrutera ses percepteurs et receveurs ; on continue à enseigner le latin "afin qu'ils puissent lire les grands au-

(1) Cf. Ges. Br. II, 5-7.

teurs de l'antiquité, Jules César et quelques autres, et comprendre que le monde doit toujours avoir un maître qui soit grand et fort et dont la volonté dépose la loi et la chasse cum infamia, puis la rétablisse à nouveau avec honneur dans toutes ses dignités et son prestige". Le Premier consul a fait un exposé élogieux de la situation en Rhénanie, soulignant les vertus des habitants, la prospérité de la vie économique et l'essor des arts : "je n'oserais", écrit Görres, "altérer une seule de ses paroles de peur d'être pendu ; en outre il ne dit rien qui ne soit vrai. Nous nous creusons seulement l'esprit pour comprendre quel sens il a bien pu donner à ceci ou à cela". Faisant allusion à la politique extérieure de Bonaparte, à ses entreprises militaires et aux charges qu'elles font peser sur les territoires occupés, le "Français" Görres conclut sur le même ton persifleur son analyse de la situation : "Nous sommes les maîtres du quart du monde, les trois quarts restants ne sont habités que par une racaille barbare et on doit bien en dehors de France savoir remercier quelqu'un de la domination qu'il exerce et rembourser frais et dépenses. Ce qui se passe dans le ciel ne veut pas encore obéir, mais nous avons pris des mesures pour que cela aussi se plie à notre volonté".

Un an plus tard, le 3 février 1805 (2), Görres écrit à Aretin pour lui exposer les "projets d'émigration" qu'il a conçus "depuis quelques temps". A nouveau l'écrivain décrit la situation en Rhénanie qui, dit-il, est devenue insupportable. Tout humour a ici disparu pour faire place à un sentiment d'écoeurement et de détresse. Le régime impérial français est dépeint comme un "volcan infernal" qui répand ses diables sur toute la terre. L'analyse de Görres souligne l'état de profonde dégradation morale qu'il constate avec épouvante et colère tout autour de lui, le développement généralisé d'une "épidémie" de turpitude qu'aggrave la misère et qui menace "la constitution la plus robuste". Görres ne voit d'autre moyen d'y échapper que la fuite :

---

(2) Cf. Ges. Br. II, 12-15.

"Vous ne pouvez savoir à quel point le vent du nord qui souffle toute l'année dans ce pays devient sans cesse plus cinglant ; pas un rayon de soleil, la terre est déjà gelée depuis quatre ans et gèle toujours plus profondément et les racines par lesquelles j'étais solidement attaché à mon pays ont été poussées hors de terre par le gel et vont dessécher si elles ne sont transplantées dans un autre sol".

La Bavière, écrit Görres, le tenterait, mais davantage encore la Franconie qui est plus proche du Rhin et où l'oppression du régime napoléonien est déjà moins sensible qu'en Rhénanie : "Je sais bien que le diable a là aussi ses représentants, mais au moins il n'est pas présent en personne, et avec ses délégués il est déjà possible de discuter".

Malgré les intrigues qui s'y trament, et n'ont pas même épargné Schelling (3), c'est à l'Université de Würzburg plus qu'à celle de Landshut que Görres souhaiterait trouver un poste. Conscient des obstacles à vaincre, mais très convaincu de ses capacités, il s'en ouvre franchement à Aretin en lui demandant appui (4). Le 22 février, Aretin, qui a accueilli avec satisfaction le projet de son ami et collaborateur, lui indique quelles sont les perspectives qui s'offrent effectivement à lui (5). Il désigne les personnalités avec lesquelles Görres devra entrer en contact, non sans lui prodiguer des recommandations, car le postulant devra se montrer diplomate et prouver qu'il est un esprit

---

(3) Cf. Ges. Br. II, 13 : "Man schreibt mir von Würzburg, daß Schelling wohl der Intrige und dem allgemeinen Hasse zum Opfer fallen möchte. Das ist doch abscheulich, obgleich er selbst, und mehr noch seine Frau, einen guten Anteil daran haben mag".

(4) Cf. Ges. Br. II, 14 : "Die Frage ist nun, ob Sie und Ihre Freunde mich, wie sie mich kennen, dorthin bringen wollen und ob Sie sich, im Falle ich hinginge, gegen jene Intrigen mich zu schützen getrauen würden ; gegen den Haß will ich mich schon selbst schützen, und was sonst die Stelle erfordert, das habe ich".

(5) Görres avait envisagé de solliciter un poste à la Faculté de médecine de Würzburg. Mais Aretin lui indique qu'elle comporte déjà 16 membres et qu'il n'a aucune chance : "Sie müssen sich also entschließen, entweder nach Landshut zu trachten, oder in Würzburg ein ander Katheder zu besteigen (cf. la lettre d'Aretin à Görres datée du 22 février 1805, WuB II, 712/713).

brillant [6].

Le 10 mars 1805, Görres revient dans une lettre à Aretin [7] sur les mobiles qui le poussent à vouloir quitter la Rhénanie et il éclaire l'imbrication des raisons matérielles et morales qui lui imposent sa décision. Certes, écrit-il, le despotisme et la turpitude n'entrent pas dans sa maison, et il jouit d'une indépendance absolue qu'il ne retrouvera sous cette forme nulle part ailleurs. Mais il lui faut quitter le pays, car il n'y trouve pas sa subsistance et ne voit pas comment il pourrait l'y trouver à l'avenir sans devenir méprisable à ses propres yeux. Car il se verrait obligé de participer à la déplorable course au gain qui s'est généralisée dans les territoires occupés où les sources de revenus sont taries, et qui y a totalement corrompu les mentalités.

Görres, quant à lui, refuse toute forme de compromission morale et d'allégeance au système. Le 10 avril 1805, il fait part à de Villers de son projet de se rendre en Bavière, bien qu'il lui en coûte, dit-il, de quitter le Rhin [8]. Une lettre d'Aretin en date du 15 avril [9] informe Görres qu'on a pensé à lui pour un poste à l'Académie de Munich, alors que rien

(6) Cf. WuB II, 713 : "Berufen Sie sich auf Jacobi, Jean Paul usw. ; denn man hängt jetzt nur am Glanz und wer dartun kann, daß er glänzt, wird bei uns ohne weiteres aufgenommen".

(7) La lettre a été retrouvée par Dr. Othmar von ARETIN. Cf. Die Beziehungen der Gesellschaft f. ältere deutsche Geschichtskunde zu Bayern in : Deutsches Archiv XIII (1957), p. 329-368.
Un extrait en est donné par L. JUST dans Der Mittelrhein im Zeitalter der franz. Revolution und Napoleons (Jbch f. Geschichte und Kunst des Mittelrheins und seiner Nachbargebiete X, 1958, p. 62) :
"Durch die unglücklichen Verhältnisse dieses Landes sind alle Erwerbsquellen in ihm bis zu einem Grad versiegt, von dem Sie keinen Begriff haben. Daher ist ein allgemeines unglückliches Rennen nach Geld und Verdienst eingetreten, der Mangel an Notwendigem zwingt jeden, der auch von Natur keine Neigung dazu besitzt, kein Mittel schlecht zu finden, um sich seine Bedürfnisse zu verschaffen, und daher ist es schon so weit gekommen, daß nicht einmal mehr Schlechtigkeit, sondern nur Virtuosität im Schlechten zum Ziele führt. Das erstreckt sich nicht nur auf die öffentlichen Verhältnisse, sondern auch auf die bürgerlichen und nimmt mit jedem Tag in einer furchtbaren Progression zu, daß einem angst und bange wird, wenn man hineinsieht. Daraus können Sie sich einen Begriff machen, warum ich mich ... heraussehne aus diesem Gewühl".

(8) Cf. WuB II, 80.

(9) Cf. Ges. Br. II, 16-18.

ne semble se dessiner à Landshut. L'écrivain répond dès le 4 mai : "Le poste à l'Académie de Munich dont vous me parlez dans votre lettre me convient fort à dire vrai. Au fond je ne suis pas tellement propre à la vie universitaire. Le genre unilatéralement érudit qui y règne le plus souvent, le ton provincial, la concurrence alimentaire, tout cela m'attire peu. A l'Académie, j'aurais la possibilité de travailler davantage ..."(10). Görres avait entre temps, comme Aretin l'y avait engagé, adressé une requête à ce sujet au Conseiller intime von Zentner et proposé ses services à l'Académie en qualité de physiologue.

Ce n'est que le 20 août 1805 (11) que l'écrivain rompt un silence qui s'était prolongé plusieurs mois pour signaler à Aretin que von Zentner n'a pas encore répondu à sa lettre. La déception s'exprime dans les lignes de Görres, mais plus encore la fierté blessée de celui dont les compatriotes méconnaissent le talent et le civisme national : "Il se peut bien que l'on me prenne pour un pauvre professeur de troisième racorni, chez qui le métier d'enseignant a bouché tous les pores et ankylosé toutes les articulations. Faites donc à l'occasion sortir cette idée de l'esprit des gens ; ce que je suis, je le suis par mon propre choix, je pouvais choisir une plus grande carrière, mais je ne le voulais pas, vous le savez". Plus nettement que dans les lettres précédentes, Görres souligne que c'est son antipathie, ouvertement manifestée, à l'égard des Français, son refus de collaborer avec un système corrompu qui lui ont dicté sa décision de ne pas briguer en Rhénanie un emploi plus flatteur et mieux rémunéré : "Et c'est seulement cette antipathie et mon aversion profonde pour toutes les formes françaises et tout le système d'infamie qui m'empêchent

(10) Cf. Ges. Br. II, 18/19. Görres signale quelle aide seraient pour lui les moyens d'études offerts par la capitale bavaroise : "Ihre reiche Bibliothek würde ich benützen können und die anderen Hilfsmittel, die sich doch immer am meisten in der Hauptstadt häufen, für Kunst und Wissenschaft, und deren völliger Mangel hier auch noch einer der Hauptgründe ist, die mich wegtreiben".
(11) Cf. Ges. Br. II, 23/24.

de suivre le même chemin que les autres autour de moi et de m'élever comme eux à de plus hautes fonctions. La seule chose est que je ne peux pas vivre comme je l'entends avec le traitement que je touche ici, et c'est pourquoi j'ai cherché un poste ailleurs ...".

En même temps que s'écroule l'espoir de Görres de pouvoir s'installer en Bavière, cesse également sa collaboration à l'Aurora. L'écrivain n'a cependant pas renoncé au projet d'émigration que lui impose sa situation à Coblence. Cependant, en dépit des soucis matériels, Görres trouve durant toute cette période une profonde satisfaction dans son travail intellectuel et dans les progrès qu'il a conscience d'y réaliser. Il écrit dans sa lettre à de Villers du 15 novembre 1804 : "Je n'ai pas cessé de travailler et de faire jaillir le feu et surgir la lumière et grandir en moi la clarté, et c'est avec beaucoup de joie que je regarde le travail accompli et celui qui reste à faire"(12).

(12) Cf. WuB II, 82/83.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE

I - VIII

PREMIERE PARTIE

La formation intellectuelle du jeune Görres.

La période révolutionnaire.

INTRODUCTION

Les prémisses de l'engagement révolutionnaire du jeune Görres..... 3

CHAPITRE PREMIER.

L'Aufklärung dans les électorats ecclésiastiques et la formation intellectuelle du jeune Görres..... 7

La famille de Görres. Le milieu social..... 8

Le collège de Coblence et l'Aufklärung culturelle en Rhénanie..... 10

Görres au collège..... 18

CHAPITRE II.

La réaction politique dans les électorats et ses conséquences. La genèse des convictions républicaines du jeune Görres..... 25

L'évolution politique et l'atmosphère du collège de Coblence..... 29

Les répercussions des événements révolutionnaires..... 31

CHAPITRE III.

Années d'attente : 1793 - 1797 39

1. Görres autodidacte..... 39

2. Les débuts de Görres publiciste..... 42

CHAPITRE IV.

La lutte des patriotes pour une Rhénanie républicaine..... 46

I. Le mouvement des adresses au Directoire et le premier engagement politique de Görres..... 46

1. Les événements du printemps de 1797..... 46

2. Les répercussions des préliminaires de Leoben : L'action des patriotes rhénans..... 50

L'adresse des patriotes de Coblence aux Directeurs..... 55

La refonte de Der allgemeine Frieden, ein Ideal et le rôle assigné par Görres à son ouvrage dans la campagne des patriotes..... 59

Les interventions contradictoires du Directoire. L'attitude de Hoche..... 61

L'action secrète de Reubell..... 64

3. La première phase du mouvement des patriotes..... 66

II. Le mouvement cisrhénan..... 70

CHAPITRE V.

Der Allgemeine Frieden, ein Ideal..... 84

I. Le caractère et les buts de l'ouvrage..... 84

II. Les grands thèmes de philosophie politique :

1. La destination de l'homme et l'évolution de l'humanité..... 87

2. La société et l'Etat..... 90

La genèse et l'évolution des sociétés..... 90

La nature de l'Etat et les formes de gouvernement.... 93

3. Du droit naturel au droit de contrainte révolutionnaire. 97

III. Fondements et clauses d'un traité de paix idéal..... 101

1. Généralités..... 101

2. Les rapports entre l'Etat et l'Eglise..... 103

3. Les échanges intellectuels..... 106

4. La liberté économique..... 107

5. Les problèmes politiques posés par la pacification :

L'extension de la révolution et la paix..... 109

La société des nations..... 111

La question rhénane..... 115

CHAPITRE VI.

Les périodiques du jeune Görres..... 119

I. Das rothe Blatt : les circonstances et les buts de sa publication..... 119

Le coup d'Etat du 18 fructidor an V et l'attitude des patriotes rhénans..... 122

La situation des pays rhénans. L'état d'esprit de la population. La nouvelle organisation..... 123

Les vues politiques des patriotes et les objectifs de la Feuille rouge 127

II. Historique des revues Das rothe Blatt et Der Rübezahl. Tableau synoptique..... 130

III. Le contenu idéologique des deux revues..... 137

1. La lutte contre le despotisme et contre l'Eglise..... 137

La nature et les thèmes de la polémique contre l'Ancien Régime..... 140

Görres et la religion. Son combat contre l'Eglise..... 148

2. Les conceptionsphilosophiques et politiques de Görres; son républicanisme..... 155

3. Le cosmopolitisme de Görres..... 168

4. Le persiflage de l'intégrité du Saint-Empire. Le thème de la réunion des pays rhénans à la France..... 173

IV. La campagne de Görres contre l'administration locale..... 177

1. Prémisses idéologiques..... 177

2. Les épisodes marquants de la campagne contre l'administration :

Le déclenchement des hostilités. Leur caractère..... 183

L'offensive contre les opportunistes..... 186

L'affaire Sta 187

La campagne contre l'Administration centrale..... 189

La campagne pour une répartition équitable de la contribution..... 191

Les scandales de l'administration forestière..... 194

L'appel au Commissaire du gouvernement Marquis..... 196

V. Les mobiles et les contrecoups politiques de la campagne de Görres contre l'administration..... 199
1. Idéal et réalité..... 199
2. Contre-attaques des adversaires de Görres et rumeurs publiques..... 205
Görres dénoncé comme anarchiste..... 205
Görres accusé de mener une campagne antifrançaise..... 207
3. L'élargissement de la campagne contre la nouvelle organisation..... 212
Les réactions des bureaux du Commissaire du gouvernement..... 212
Görres se défend et contre-attaque..... 214
Görres nourrissait-il un dessein secret ? 215
Les désillusions de Görres..... 217
VI. L'évolution de l'attitude de Görres envers le Directoire..... 219
1. Görres et le 18 fructidor..... 219
2. Les appréhensions provoquées par les répercussions du 22 floréal dans les républiques soeurs..... 219
3. De la confiance à la condamnation du "système corrupteur" 226
VII. Görres en face des événements de 1799 :
1. La reprise des hostilités et l'appel aux patriotes..... 237
2. Görres et le 30 prairial : espoirs et incertitudes..... 238

CHAPITRE VII.

La mission de Görres à Paris..... 241
I. Les circonstances et le déroulement de la mission (novembre 1799 - février 1800)..... 241
II. L'expérience parisienne de Görres vue à travers ses lettres à Katharina von Lassaulx..... 250
III. Les thèmes des Résultats de ma mission à Paris :
1. La faillite de la Révolution et la signification du 18 brumaire..... 253
2. Une conséquence de la faillite de la Révolution : la légitimité de la perspective nationale. Une nouvelle prise de conscience de la pensée herdérienne : l'idée de nationalité..... 259
3. La question de la réunion..... 267

CHAPITRE VIII.

La crise de 1800 273

CHAPITRE IX.

CONCLUSION..... 278

*

DEUXIEME PARTIE

Les essais philosophiques et les écrits scientifiques de la période de 1800 à 1806

CHAPITRE PREMIER.

Görres à Coblence de 1800 à 1806 :

1. Données biographiques..... 287
2. Les oeuvres de cette période..... 290

CHAPITRE II.

Aphorismen über die Kunst

1. Caractère et structure de l'ouvrage..... 297
2. Les idées directrices de l'écrit..... 299
3. Le soubassement théorique de l'oeuvre..... 302
   (Le dualisme universel. L'homme. L'organisme. Eléments de psychologie et de psychophysiologie. Eléments de théorie médicale.)
4. Masculinité et féminité..... 312
5. La notion de l'idéal..... 317
6. Les sciences..... 319
7. L'art (La poésie. La musique. Les arts plastiques. L'art dramatique. Le rôle formateur de l'art.) 329
8. Eléments d'anthropologie : la société, la politique, la religion, l'histoire..... 332
9. Traits caractéristiques de la pensée de Görres dans les Aphorismes sur l'art. Importance et limites de l'influence de Schelling..... 343

CHAPITRE III.

Prinzipien einer neuen Begründung der Gesetze des Lebens durch Dualism und Polarität et Aphorismen über die Organonomie.

1. Gesetze des Lebens. a) Empirie..... 353
b) Theorie..... 362
2. Aphorismen über die Organonomie..... 373
3. La préface de l'Organonomie..... 383
4. Görres physiologue..... 387

CHAPITRE IV.

Exposition d'un système sexuel d'ontologie..... 393

CHAPITRE V.

Glauben und Wissen.

I. La genèse de l'écrit, son caractère et sa structure..... 409
II. Le prélude de Glauben und Wissen : les considérations liminaires sur le mythe et le thème de l'âge d'or..... 413
III. Le système philosophique de Görres : de la divinité à l'homme..... 424
1. L'idée de la divinité : le "Dieu suprême" et le "Dieu créé"..... 424
2. La triade divine et le mythe religieux..... 432
3. Les émanations divines et la théorie des idées. L'expression symbolique du devenir universel dans les mythes..... 439
4. Le monde fini..... 446
IV. L'aspiration du monde terrestre au divin.
1. Le triple accès du monde terrestre au divin dans la science, l'art et la morale..... 456
2. Le point de vue conciliateur de Görres et sa discussion philosophique avec Jacobi, Eschenmayer, Fichte et Schelling..... 467
3. Le retour de la création à Dieu : histoire et mystique.. 482

CHAPITRE VI.

Exposition der Physiologie

1. Macrocosme et microcosme..... 494

2. La préface de la Physiologie. L'originalité de l'ouvrage : Görres entre la science et la poésie..... 517

CHAPITRE VII.

Les articles de Görres dans l'Aurora..... 532

CHAPITRE VIII.

Les projets d'expatriation de Görres..... 571

*

Jean ISLER

FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES
DE METZ
N° d'inv. 60 497
N° de cat TD 34
II

LE JEUNE JOSEPH GÖRRES

et

l'évolution intellectuelle et politique en Allemagne de l'Aufklärung cosmopolite au romantisme nationaliste

(1776 - 1808)

Tome II

3ème partie

La période de Heidelberg

(1806-1808)

CHAPITRE PREMIER

Le séjour de Görres à Heidelberg

1. L'installation de Görres à Heidelberg et le déroulement de son séjour.

Les deux années que Görres passe à Heidelberg constituent une étape essentielle de sa carrière et de son évolution spirituelle ; elles représentent aussi l'aboutissement de la période de jeunesse qui est l'objet de notre étude. Dans la ville universitaire des bords du Neckar, Görres va déployer, de l'automne de 1806 à celui de 1808, une intense activité d'enseignant et d'écrivain dont le présent chapitre veut tout d'abord décrire le cadre et rappeler la chronologie. Nous nous attacherons à préciser à l'aide des rares documents dont nous disposons ce que fut l'enseignement du jeune professeur et quel écho il trouva. Nous évoquerons également les rencontres et les amitiés qui pour Görres marquent profondément ce séjour à Heidelberg. Sources de fructueux échanges intellectuels et de stimulations diverses, elles expliquent pour une part l'approfondissement de la pensée de l'écrivain et l'épanouissement d'intérêts nouveaux dont témoignent les oeuvres écrites pendant ces deux années. Donnant et recevant, proclamant ses idées dans ses cours et ses publications, prenant parti aux côtés de ses amis Brentano, Arnim et Creuzer dans les polémiques littéraires du temps, Görres va être, d'une manière très personnelle, le représentant le plus typique du mouvement d'idées que l'histoire littéraire nomme le romantisme de Heidelberg.

Nous avons signalé précédemment les "projets d'émigration" que Görres avait conçus dès le début de 1805, ses vaines tentatives pour prendre pied dans un centre universitaire du sud de l'Allemagne, et indiqué la triple

motivation matérielle, politique et intellectuelle qui expliquait son désir de quitter Coblence. A la fin de l'été 1806, Görres réussit à établir des contacts avec l'Université nouvellement réorganisée de Heidelberg (1). Une série de lettres nous permettent de suivre les négociations qu'il poursuit en septembre 1806 avec les autorités universitaires badoises. Le 7 septembre, Görres adresse au Sénat de l'Université une requête dans laquelle il demande l'autorisation de donner des cours de physiologie et de philosophie. Le même jour il écrit également, en se recommandant du secrétaire général de la préfecture Philibert Masson, au Geheimer Referendär, Staats- und Kabinettsrat J. L. Klüber, résidant à Karlsruhe, dont il sollicite l'appui (2). Cette lettre à Klüber fait apparaître la situation particulière de Görres qui ne pouvait se prévaloir ni d'une formation ni de titres universitaires et fonde ses chances de succès sur la notoriété que lui assurent ses écrits. Les statuts de l'Université prévoyaient en effet qu'une autorisation spéciale d'enseignement ne pouvait être accordée qu'à la suite d'une procédure particulière d'habilitation comportant examen et promotion. Aussi Görres prie-t-il Klüber d'appuyer une demande de dérogation à ces règlements qu'il adresse au Curatorium de l'Université. Les fonctions d'enseignant qu'il assume depuis des années ainsi que

---

(1) C'est après que Heidelberg eut été incorporé au grand-duché de Bade en application du recès adopté par le Reichstag le 25 février 1803 que la réorganisation de l'Université fut entreprise sous l'impulsion de Karl Friedrich. Celui-ci, fit réaliser des réformes et appeler d'éminents professeurs. Le renom de la faculté de droit, où le juriste Thibaut exerça à partir de 1805, grandit rapidement. Sous le prorectorat de celui-ci (de décembre 1805 à décembre 1806) le nombre des étudiants inscrits fut environ cinq fois plus élevé qu'en 1802 (cf. H. LEVIN, Die Heidelberger Romantik, München, 1922, p. 12/13).

(2) Cf. K. OBSER, Aus dem Briefwechsel Joh. Ludw. Klübers, in : Mannheimer Geschichtsblätter 14, 1913, Sp. 27-29, Zwei Briefe von Görres vom 7. Sept. und 8. Nov. 1806. Le juriste et publiciste Klüber s'était mis dès 1804 au service du nouveau grand-duché de Bade allié à Napoléon. L'écrivain P. Masson et le préfet de Coblence Lesay-Marnésia, tous deux originaires de la Bourgogne, font partie du petit groupe des Français germanophiles qui s'efforçait à l'époque d'adoucir les rigueurs de l'occupation en faisant preuve de compréhension et de largeur d'esprit dans le domaine culturel.

sa réputation d'écrivain justifient, écrit-il, une semblable dispense qui le soustrairait non à l'esprit, mais seulement à la lettre du règlement (3). Le 11 septembre le Sénat de l'Université, réuni par Thibaut, se prononça en faveur de la candidature de Görres "étant donné que celui-ci s'est déjà acquis grâce à ses écrits la réputation d'un homme d'esprit" (4). Le résultat des délibérations fut aussitôt transmis au Curatorium de l'Université qui le 22 septembre donna son accord à la nomination de Görres et accorda la dispense demandée. Görres put donc adresser au préfet du département de Rhin-et-Moselle une demande de congé temporaire (5). Le 20 octobre 1806, il se vit délivrer un passeport pour "l'étranger", valable pour un an, et lui permettant de se rendre à Heidelberg pour "affaires particulières" (6).

Après sept jours de voyage par voie fluviale, Görres arriva à Heidelberg le 30 octobre 1806. Le jour même de son arrivée, il fut reçu à la table de Creuzer, puis alla rendre visite - accompagné de sa belle-mère et de Katharina - à Brentano dont la femme Sophie était sur le point d'accou-

---

(3) Dans cette lettre Görres indique à Klüber d'une manière fort nette la raison profonde de sa démarche, son désir de sauvegarder le plus possible son indépendance et d'échapper aux contraintes de plus en plus pesantes auxquelles l'administration napoléonienne soumet les territoires occupés. Dans une lettre datée du 8 novembre Görres informera Klüber "qu'il a atteint son but" et le remerciera de s'être employé pour lui.

(4) Cf. WuB, LIV.

(5) Dans la lettre-non datée- qu'il adresse à la fin du mois de septembre ou au début d'octobre 1806 au préfet Lezay-Marnesia pour solliciter un congé d'un an, Görres invoque des raisons de santé. Il indique cependant qu'il mettra ce congé à profit "non seulement pour le bien de sa santé, mais aussi pour celui de ses études qu'il espère continuer avec succès en établissant son séjour dans les endroits qui lui offriront le plus de moyens pour se perfectionner dans la branche de l'enseignement qui lui est confiée". Le congé lui est accordé "avec moitié du traitement" comme l'indique une mention marginale signée du préfet. Cf. R. SCHMITT, Zur Biographie von Josef Görres für die Jahre 1802-1808. In : Jahrbuch für Geschichte und Kunst des Mittelrheins und seiner Nachbargebiete. X, 1958, p. 83 et 93/94.

(6) Un fac-similé de ce document nous est fourni par L. JUST dans son article Zwei Görresdokumente, in : Koblenzer Heimatblatt, Nr. 37 vom 12.Sept. 1926.

cher [7]. Dans la nuit qui suivit, Görres allait devoir soutenir de sa présence et de son affection Brentano brutalement frappé par la mort subite de Sophie Mereau et totalement désemparé. Ces heures tragiques vont sceller entre les deux hommes une amitié profonde [8].

Le "chaos" de ces difficiles journées d'installation commençait à peine à s'éclaircir, lorsque Görres qui, le 6 novembre, avait annoncé par un tract imprimé le programme de ses deux cours de philosophie et de physiologie, prit possession de sa chaire, le 14 novembre. Une surprise attendait le nouveau professeur qui, la veille même, avait écrit à Christine de Lassaulx que quinze étudiants s'étaient inscrits à son cours de philosophie. Il trouva réunis pour l'entendre "soixante à soixante dix auditeurs" [9]. Le texte tout à fait inhabituel de l'annonce de ses cours (Vorlesungsankündigung) avait piqué au vif la curiosité du public estudiantin. Görres, avant même de monter en chaire, avait fait sensation dans les murs de la vénérable université. Si l'on veut se faire une idée exacte de l'atmosphère qui y régnait, il faut en effet se détacher un instant de

---

(7) Il n'est pas certain que ce soit Brentano qui ait incité Görres à venir à Heidelberg, comme L. Just le tient pour vraisemblable (cf. L. JUST, Görres in Heidelberg in : Historisches Jahrbuch 74, 1955, p. 417). Certes le poète, installé depuis août 1804 dans la ville, y avait de nombreuses connaissances dans le milieu universitaire. Il était parent de Savigny, lui-même chargé de faire au gouvernement des propositions concernant notamment les nominations de professeurs à l'Université et l'on sait que Brentano s'était par exemple occupé activement de celle du philosophe Fries (cf. LEVIN, op. cit., p. 33). Pourtant la lettre du mois de juillet 1807 dans laquelle le poète fait à Arnim le récit de la journée du 30 octobre 1806 (cf. Cl. BRENTANO, Briefe. Hrsg. v. F. Seebaß I, 337-343), ne vient guère étayer l'hypothèse de Just. La visite de Görres y est évoquée en ces termes : "Zu Haus war wunderlicher Besuch ...". Ni l'indication de la surprise que causait à Brentano la visite de Görres, ni la phrase laconique par laquelle il renseigne Arnim sur les raisons de la présence de celui-ci ne rendent vraisemblables une intervention du poète dans les décisions ou la nomination de Görres. Cette lettre fait bien plutôt apparaître que la rencontre orageuse de 1802 était le dernier souvenir commun des deux hommes.

(8) Une phrase de sa lettre à Arnim exprime la reconnaissance de Brentano avec une émouvante concision : "Eine Magd sorgte für mich mit unendlicher Milde und Güte, sie hat mir mit Görres das Leben erhalten".

(9) Cf. les lettres à Christine von Lassaulx du 13 nov. et du 25 nov. 1806, Ges. Br. I, 476 et 479.

l'évocation poétique qu'Eichendorff en a faite en 1856 dans son célèbre essai Halle und Heidelberg [10]. L'université réorganisée de Heidelberg est en 1806 une université où les juristes donnent le ton [11] et où règne un climat assez austère de travail assidu. Le réaction de Görres à l'égard de ce climat est significative ; il écrit dès le 13 novembre : "Toute l'atmosphère ici est un peu trop sérieuse. On s'adonne aux études comme si la semaine de carême durait toute l'année. J'ai introduit dans mon programme quelque chose de musical et je n'ai pas encore pu savoir si l'air plaît aux gens, mais il semble bien plaire assez aux étudiants..."[12]. Le jeune professeur a donc, au moment même où il décrit dans l'annonce de ses cours à la fois le contenu et l'esprit de ceux-ci, pleinement conscience d'introduire à l'Université un style nouveau qui contraste avec la sécheresse prosaïque et le manque d'envolée de l'enseignement habituel.

En dehors des contacts personnels qu'il noue avec quelques étudiants, en particulier avec les frères Eichendorff, Görres mène une vie de famille assez retirée, entouré seulement d'un petit nombre d'amis : Brentano, Arnim, Creuzer, Daub et l'éditeur Zimmer.

Nous trouvons dans la correspondance de Görres maints passages qui évoquent de manière vivante ses relations avec Brentano. La lettre du 25 novembre 1806 à Christine von Lassaulx nous dépeint le poète encore

---

(10) Eichendorff écrit dans son essai : "Heidelberg ist selbst eine prächtige Romantik ... Solch' gewaltige Szenerie konnte zu allen Zeiten nicht verfehlen, die Stimmung der Jugend zu erhöhen und von den Fesseln eines pedantischen Komments zu befreien ..." (cf. EICHENDORFF, Werke, Cotta, Stuttgart, 1953, Erzählende Dichtungen/Vermischte Schriften p. 1117).
(11) Dans sa lettre du 8 novembre 1806 à Klüber, Görres déplore le "manque presque total d'esprit et de vie" chez les étudiants. Il attribue cet état de fait, au moins partiellement, à l'organisation de l'académie "dans laquelle le domaine du droit domine à tel point qu'on pourrait vraiment la nommer une école spéciale de droit". Le 11 mai 1807, il note la présence d'une majorité de juristes parmi les "gens mal dégrossis" qui fréquentent ses cours, cf. Ges. Br. I, 493 : "... was eingezogen, ist meist rohes Volk. Die meisten sind Juristen, die halt Advokaten werden wollen...".
(12) Cf. Ges. Br. I, 477.

profondément déprimé après la mort de Sophie Mereau, mais retrouvant par moments son naturel enjoué et sa verve (13). Tout en notant les sentiments négatifs de nombreuses personnes à l'égard de son ami, Görres écrit : "Pour nous Brentano est du reste une relation inestimable ici, il a une magnifique collection de livres, nous a communiqué de très belles oeuvres de sa plume, de très beaux travaux personnels et sa propre personne est plus intéressante que le meilleur livre" (14). Brentano de son côté prend part aux débuts universitaires de Görres : nous le trouvons en janvier 1807 parmi les auditeurs du cours d'esthétique, auquel assiste également Zimmer. Le poète s'emploie par ailleurs comme guide pour les Görres et leur permet de se familiariser rapidement avec la ville de Heidelberg (15). Durant les premiers mois de 1807 Brentano est du reste l'hôte quasi permanent du couple Görres (16). L'écrit de Görres Die teutschen Volksbücher, paru la même année, sera le témoignage de l'importance qu'ont eues pour lui la "magnifique collection de livres" de Brentano et leurs lectures communes. Mais l'amitié qui lie les deux hommes trouve une expression particulière sur le plan littéraire dans l'écrit qu'ils rédigent en commun et qui paraît anonymement au printemps de 1807 : L'horloger BOGS. A la satire de l'époque qui constitue déjà l'un des aspects essentiels du BOGS, Görres donnera bientôt un prolongement tout personnel et beaucoup plus âpre dans ses Schriftproben publiées sans nom d'auteur en 1808.

Ce sont les éditeurs Mohr et Zimmer auxquels Brentano et Arnim avaient confié en 1805 le premier volume du Wunderhorn qui vont assurer pendant les deux années du séjour de Görres à Heidelberg la publication de l'ensemble de ses écrits. Aussi n'est-on pas surpris de retrouver Görres participant

---

(13) Cf. Ges. Br. I, 480.
(14) Ibidem.
(15) Cf. la lettre du 5 mars 1807 de Görres à sa belle-mère (Ges. Br. I, 485) : "Wir haben durch ihn Heidelberg kennen gelernt, als ob wir zehn Jahre dort gewohnt hätten".
(16) Cf. la lettre de Görres à sa belle-mère du 10 février 1807 (Ges. Br. I, 483).

en 1808 assez fréquemment aux déjeuners qui réunissaient quotidiennement un cercle d'habitués dans leur librairie (17).

Chez ces éditeurs paraissent également les Studien, revue dirigée par les professeurs Daub et Creuzer, dans le troisième volume de laquelle (1807) Görres publiera son important essai Wachstum der Historie, et - à partir de 1808 - les Heidelbergische Jahrbücher pour lesquels Görres écrira diverses contributions dont son article sur les Zeiten de Runge et son compte rendu sur le Wunderhorn.

Dans sa lettre à Jean Paul, datée du 1er février 1808, Görres fait l'éloge de cette nouvelle revue et se félicite de l'esprit dans lequel Creuzer en assure la rédaction, spécialement en ce qui concerne la partie esthétique (18). D'autres lettres se font l'écho de la grande estime que Görres porte à Creuzer dont il a appris à apprécier toutes les qualités d'esprit. Il écrit ainsi le 1er août 1808 à Charles de Villers : "Vous faites fort bien de vouloir consacrer un compte-rendu à Creuzer ; il est de tous ceux d'ici sans aucun doute celui qui a le plus d'esprit et de profondeur tout en se gardant de toute cette morgue et de toute cette raideur de piquet qui collent à la peau des savants allemands comme une maladie de la corporation. Sa façon de comprendre l'antiquité est la seule possible..." (19). Cette communauté de vues avec le philologue et mythologue Creuzer incitera Görres à lui dédier en 1810 sa Mythengeschichte der asiatischen Welt qui se prépare dès le séjour de Heidelberg ainsi qu'en témoigne l'essai Wachstum der Historie.

L'année 1808 est marquée pour Görres par sa rencontre avec Arnim qui arrive à Heidelberg au mois de janvier. Les lettres qu'écrit Görres entre le début de 1808 et son départ de Heidelberg ne font que brièvement mention de ses contacts avec Arnim et ne permettent pas de suivre la nais-

---

(17) Cf. A. BECKER, Aus dem Kreise der Heidelberger Romantiker, in : Mannheimer Geschichtsblätter 23, 1922, S. 159-161.
(18) Cf. Ges. Br. II, 30.
(19) Cf. WuB II, 107.

sance des sentiments d'estime et d'amitié qui ne vont pas tarder à unir les deux hommes. Vingt trois ans plus tard, à la mort de l'écrivain, Görres évoquera en ces termes sa rencontre avec Arnim : "Il était alors dans la verdeur de la jeunesse, dont seule la première fraîcheur avait disparu à la suite d'une maladie qu'il avait contractée et dû surmonter lors de ses voyages en Angleterre, mais cela mis à part, il était plein d'esprit juvénile et de vie, hardi dans toutes ses idées, prompt et léger et vif dans tout ce qu'il entreprenait. Je n'avais pas tardé à me prendre d'affection pour sa nature noble, fidèle et sûre, lui aussi s'était pris de sympathie à mon égard et ainsi étions nous liés par une étroite amitié" (20). Un autre passage de l'écrit de 1831 à la mémoire d'Arnim évoque le travail du poète à Heidelberg : "Ainsi l'ai-je vu cent fois à son pupitre, lorsqu'il travaillait aux derniers volumes du Wunderhorn et faisait usage de son droit de restaurer de vieux chants populaires défigurés à force d'être chantés ..." (21). Lorsque le 3 juillet 1808 Görres fait baptiser sa fille Marie, née le 28 juin, Arnim et Creuzer en sont les parrains (22).

C'est la Zeitung für Einsiedler, revue fondée par Arnim, qui va réunir au cours du printemps et de l'été de 1808 Arnim, Brentano et Görres dans une même croisade littéraire. Durant les cinq mois de sa brève carrière, du 1er avril à la fin du mois d'août, ce journal sera l'organe des romantiques de Heidelberg et de leurs amis. Il se présente à la fois comme une illustration des nouvelles tendances littéraires, notamment de la redécouverte d'un moyen âge oublié, et comme une déclaration de guerre aux

(20) WuB I, 420.
(21) WuB I, 430.
(22) Cf. la lettre de Görres à Christine de Lassaulx du 3 juillet 1808 (Ges. Br. I, 507) : "Heute ist Kindtaufe. Gevatter sind : die Mutter Gottes, Benedikt, Achim von Arnim, Creuzer und meine Mutter". On se reportera également à l'article de G. REITZ, Ein wichtiges Datum zu Joseph Görres religioser Entwicklung in : Mittelrhein. Geschichtsblatter VI (1926). C'est seulement en 1926 que G. Reitz, curé à Coblence et historien local, a découvert que Görres avait mis a profit l'unique séjour qu'il a fait à Coblence durant les années de Heidelberg pour faire baptiser à l'église St Castor, en octobre 1807, ses deux premiers enfants Sophie et Guido (nés en 1802 et en 1805).

philistins. Görres ne fournira pas moins de sept contributions à la Zeitung für Einsiedler, qu'il s'agisse d'articles érudits ou d'écrits de polémique littéraire. Nous verrons comment cette polémique, qui prendra au cours de l'année 1808 un caractère virulent, va opposer les protagonistes romantique du Journal pour ermites à leurs adversaires, auxquels le journal édité par Cotta à Stuttgart, le Morgenblatt für gebildete Stände, servira de tribune et qui trouveront finalement leur chef de file en la personne de Johann Heinrich Voß. Ce dernier, célèbre par ses oeuvres poétiques et par ses travaux de philologie classique, avait été dès 1805 invité par les autorités badoises à s'établir à Heidelberg. Recevant une pension sans avoir à remplir de fonctions précises, J. H. Voß devait par ses conseils aider à la réorganisation de l'Université et lui assurer par sa seule présence un prestige particulier. Rien dans les premiers contacts fort affables qui se nouèrent en novembre 1806 entre Görres et le "vieux Voß" (23) ne pouvait laisser prévoir la polémique qui les opposera en 1808 à la suite d'un enchaînement complexe de tensions, de suspicions et d'attaques journalistiques que nous aurons à retracer. A peine la Zeitung für Einsiedler a-t-elle publié la dernière réponse satirique de Görres à Voß et aux adversaire du romantisme, que le groupe des "ermites" de Heidelberg commence à se disperser. Brentano quitte la ville au cours de l'été de 1808, Arnim n'en partira qu'à la mi-novembre tandis que Görres et sa famille regagnent Coblence au début du mois d'octobre.

Cette décision, qui a beaucoup coûté à Görres, marquait l'écroulement des espoirs qu'il avait nourris au long de son séjour à Heidelberg et dont la correspondance nous permet de suivre les nombreuses fluctuations. Dès le mois de novembre 1806 Görres avait songé à se fixer à Heidelberg en y obtenant une chaire. Il comptait à cet effet sur l'appui du baron de

---

(23) C'est ainsi que Görres écrit le 13 novembre 1806 à Christine von Lassaulx (Ges. Br. I, 477) : "Der alte Voß hat uns ganz lieb gewonnen, ich helfe ihm Haus und Garten einrichten, die er sich bauen will".

Reitzenstein, curateur de l'Université ; mais celui-ci fut amené à démissionner de son poste en avril 1807 (24). Une lettre du 11 mai à sa belle-mère nous montre Görres pessimiste (25), mais espérant cependant une évolution favorable de la situation. Il a le sentiment d'avoir "en quelque sorte réussi maintenant son année d'apprentissage" et voudrait, quitte à renoncer totalement à son traitement de Coblence, faire prolonger son congé d'un an (26). Au début du mois de juillet il demande à sa belle-mère et à Franz von Lassaulx de tout faire pour lui obtenir un congé de six mois ou pour le moins de trois mois. Les sentiments de Görres sont à cette date mêlés et contradictoires. Il ne semble plus tenir vraiment à se fixer à Heidelberg, mais un retour à Coblence répugne d'autre part profondément au patriote allemand qu'il est. Nous trouvons sous sa plume cette double confidence : "Il n'y a pourtant rien ici qui m'attire particulièrement ; pas plus que le premier jour je ne me sens ici chez moi. Mais avant tout j'estime que je n'ai pas le droit de faire de mes enfants des Français" (27). Si Görres a visiblement peu envie d'avoir une entrevue personnelle avec le préfet pour solliciter la prolongation de son congé, il annonce par contre le 29 juillet à sa belle-mère qu'il va lui envoyer dès sa parution son livre sur Die teutschen Volksbücher et lui présenter en même temps sa requête. En ce même mois de juillet 1807, Görres fait inscrire au catalogue de l'Université ses cours pour le semestre d'hiver. Au mois d'août il a de

(24) Cf. lettre du 26 avril 1807 à Chr. v. Lassaulx (Ges. Br. I, 491 s.) : "Man hat mir allerlei von Reizenstein vorgeredet, daß er mir wahrscheinlich den Sommer Vorschläge machen werde, und ich würde wohl bestehen können, wenn er mir soviel wie Fries hat, 900 fl., anböte ... In diesem Augenblick hat Reizenstein, unzufrieden mit der neuen Organisation des Landes, die ihn mit der Universität dem sogenannten Polizeiminister unterordnet, seine Stelle niedergelegt...".
(25) Cf. la lettre du 11 mai 1807 (Ges. Br. I, 493) : "Aus der hiesigen Universität wird nichts, sie wird etwa das Schicksal der Würzburger haben, alles ist Fürstenspielerei und hat kein Leben inne".
(26) Ibidem.
(27) Cf. Ges. Br. I, 496.

nouveau l'espoir de pouvoir obtenir une chaire à Heidelberg au cas où le professeur de médecine Ackermann partirait pour Wurzbourg, mais cet espoir s'effondre rapidement. C'est vraisemblablement avant son départ pour Coblence, où il va passer la deuxième quinzaine de septembre et le mois d'octobre, qu'il reçoit la lettre du préfet du 3 septembre 1807 l'avisant qu'une prolongation de son congé lui est accordée pour quatre mois, sans traitement. Au mois de février 1808 Görres adresse donc, par l'intermédiaire de F. von Lassaulx, une seconde demande de prolongation aux autorités françaises de Coblence ; le 18 février un congé lui est accordé jusqu'à la fin de l'année scolaire. Dans sa demande du 12 février, Görres fait allusion à "l'organisation définitive de l'Instruction publique en France", attendue d'un moment à l'autre et qui décidera définitivement de son sort. Le décret impérial ayant paru en mars, Görres adresse le 13 avril 1808 une lettre au préfet pour lui demander un poste : "Je ne désire rien si ardemment que de rentrer dans ma patrie. Je serais doublement heureux si je pouvais espérer d'y continuer sous vos yeux ma carrière académique, et peut-être que l'organisation des nouvelles facultés des lettres et des sciences exactes et physiques vous offre l'occasion de mettre le comble à mes obligations en assurant à un père de famille une existence honnête pour lui permettre de consacrer sa vie entière à l'étude et à l'enseignement des sciences" (28). Görres espère donc visiblement être nommé professeur dans une des nouvelles facultés dont on escomptait la création en Rhénanie dans le cadre de l'organisation universitaire française. Au début du mois d'avril, Görres précise dans une lettre à sa belle-mère que la "pétition" qu'il faudra remettre au préfet devra indiquer sa candidature à une chaire de littérature allemande ou, à défaut, de littérature grecque. Il est vraisemblable - bien que la correspondance de Görres n'en parle pas - qu'il escomptait l'ouverture d'une Faculté des Lettres à Coblence même ou dans la ville ri-

(28) Cf. R. SCHMITT, op. cit., p. 86 et p. 94/95.

vale de Bonn ; mais aucune Faculté n'y fut créée. Il n'est pas douteux que la perspective de "l'organisation de la grande université" fut l'une des raisons qui poussèrent Görres à rentrer à Coblence [29] où ses espoirs furent du reste rapidement déçus [30].

Les lettres de l'été de 1808 montrent cependant que les projets de Görres sont loin d'être limités à Coblence. Ses amis s'emploient pour lui. Le 6 août, Arnim écrit à Johannes von Müller, alors ministre de l'Instruction publique du Royaume de Westphalie, pour lui recommander Görres, "exemple rare à notre époque d'un talent philosophique" [31]. Durant ce même mois d'août, Görres attend des propositions précises de Landshut où des négociations le concernant sont en cours dans les milieux universitaires. Dès le 3 juillet il avait signalé à Christine von Lassaulx que Savigny, nommé à Landshut, rejoindrait son poste en automne et que Brentano désirait l'y suivre. Mais aucune offre concrète n'est faite à Görres qui sait que ses obligations de chef de famille lui font un devoir d'éviter toute aventure. Une lettre du 28 août nous le montre encore dans l'expectative, mais décidé en tout cas à quitter Heidelberg et envisageant déjà son retour à Coblence : "Nous ne savons à vrai dire pas encore au juste ce qu'il adviendra de nous, pour l'instant nous avons l'intention de nous rendre à Coblence le mois

---

(29) Cf. la lettre à F. de Villers du 5 novembre 1808 (WuB II, 118) : "Wir sehen mit jedem Tage der Organisation der großen Universität entgegen ... Eben dieser Organisation wegen mußte ich zurück, weil ich sonst in Gefahr war, meine Stelle zu verlieren, und das mochte ich so aufs ungewisse hin doch nicht riskieren".

(30) Le 1er novembre 1806 fut inaugurée à Coblence une Ecole de droit, l'une des douze Ecoles de droit spéciales prévues par des décrets de 1804. Franz Lassaulx, qui y occupait une chaire de droit civil, en fut nommé doyen le 28 décembre 1809. Grâce à son intervention, Görres fut autorisé par Fontanes, le 11 septembre 1810, à ouvrir un "cours public de Logique, particulièrement destiné aux jeunes gens qui commencent l'étude du droit". Mais dès 1809 Görres assure à l'Ecole un enseignement. Dans une lettre à Arnim du 1er février 1809 (cf. GGS IV, 270), il commente cette activité dans les termes suivants : "Ich lese Naturrecht an der hiesigen hohen aber weder weiten noch tiefen Schule".

(31) Cf. GGS IV, 279/280.

prochain, si rien d'autre ne se dessine d'ici là. Je n'ai plus envie de rester ici plus longtemps ...[32]. Pour ce qui est de Landshut, je n'ai pas d'assurances telles que je puisse sur leur foi entreprendre le voyage. On continue bien à m'écrire de là-bas des lettres enflammées ; mais je ne peux savoir quelle est la largeur de la base sur laquelle tout repose. Brentano s'emploie de toutes ses forces à m'inciter à y aller, mais avec mes larges roues et ma forte cargaison, cela n'est guère réalisable"[33]. Le 18 septembre, Görres n'a encore reçu aucune nouvelle décisive de Landshut et annonce à Christine de Lassaulx son départ de Heidelberg pour la fin de la semaine suivante, s'il se décide à rentrer. C'est effectivement au début du mois d'octobre que Görres et sa famille repartiront à nouveau pour Coblence. Dans sa lettre du 14 octobre Görres raconte avec humour à Arnim que les douaniers n'ont fait aucun cas des douze exemplaires des Schriftproben et de l'exemplaire du Einsiedler qu'il leur avait pourtant proposé en sus des droits : "J'ai alors pénétré avec ma marchandise de contrebande jusqu'au coeur de ma bonne ville et j'ai retrouvé toute la vieille fange..."[34].

Si Görres ne s'était jamais senti pleinement chez lui à Heidelberg, du moins y avait-il vécu à sa manière "libre comme un oiseau dans l'air" et, envisageant dès le début du mois d'août un prochain départ, il avait

---

(32) L'hostilité tenace que nourrissaient à son égard certains universitaires de Heidelberg ne pouvait que contribuer à inspirer à Görres de tels sentiments. Très révélatrice est la mise en garde que le doyen de la Faculté de philosophie, le mathématicien Langsdorf, a jugé nécessaire d'adresser au successeur de Görres, et qu'il a consignée comme suit dans son rapport du 18 octobre 1808 au ministère de l'Intérieur : "Ich habe ihm zu Gemüt zu führen für Pflicht erachtet, daß er nur dann der Universität von Nutzen sein könne, wenn er die Studierenden dazu anleite, vernünftig zu denken und die positiven, praktischen, mit dem bürgerlichen Leben in genauer Verbindung stehenden Kenntnisse schätzen, nicht aber direkt oder indirekt, wie Hr. Görres, solche Kenntnisse verachten lehrte. Denn nach meiner Überzeugung sind Lehrer der Art eine Pest für jede Universität". (Cf. F. SCHNEIDER, Beiträge zur Geschichte der Heidelberger Romantik, in Neue Heidelberger Jahrbücher XVIII, 1914, p. 62.

(33) Cf. Ges. Br. I, 507.

(34) Cf. Wuß II, 114.

dans une lettre à de Villers dressé un bilan très positif de son séjour : "Je suis entré en relations avec beaucoup de braves gens dans la vie desquels la rencontre qu'ils ont faite avec moi ne sera pas perdue, j'ai toujours été entouré de la fleur de l'université, j'ai beaucoup appris, beaucoup travaillé et accumulé d'expérience. Cependant la pièce ici est arrivée à son terme, tous les actes en sont joués et ce qui s'annonce, c'est le recommencement du cycle que je hais tant" (35). Au même correspondant Görres écrit le 5 novembre 1808 : "Ma vie universitaire de Heidelberg est achevée. J'aime de semblables points de suspension dans la vie : ils vous y ménagent une portion aux contours bien arrondis et l'on peut dans l'entre-temps reprendre ses esprits en regardant en arrière et en avant" (36).

(35) Cf. lettre du 1er août 1808 à de Villers (WuB II, 111).
(36) Cf. WuB II, 117/118.

2. L'enseignement de Görres à Heidelberg : sa Vorlesungsankündigung et ses cours de 1806 à 1808.

La Vorlesungsankündigung [1], une feuille imprimée, diffusée par Görres le 6 novembre 1806, n'avait rien d'une laconique annonce de cours. Il s'agit d'un manifeste rédigé avec soin qui est une illustration frappante et délibérément provocatrice de la pensée et du langage nouveaux que le jeune professeur va proposer à son public. Afin de définir l'objet de la philosophie et de la physiologie telles qu'il les conçoit, Görres compose une sorte de poème cosmique en prose, tenant du dithyrambe et de l'incantation magique. Une vision mythique de l'univers y naît d'un flot ininterrompu d'images qui surgissent, s'opposent et se fondent. Dans le crescendo d'une première phrase volontairement démesurée de 61 lignes, c'est tout le processus de la création du cosmos qui est évoqué tandis que l'imagination du lecteur est menée des profondeurs mystérieuses de la nuit originelle d'où toute chose est issue aux profondeurs insondables de la divinité créatrice où toute chose va se perdre. Ce texte veut être une introduction aux premiers cours de Görres et montrer le lien qu'il y a entre la philosophie et la physiologie qu'il traitera dans des cours séparés. Mais il situe déjà brièvement la place de la religion et de l'art dans le vaste ensemble du système de Görres. Ces deux domaines vont être effectivement au centre d'un troisième cours intitulé "Esthétique et histoire des arts", cours qui a été "demandé" à Görres et qu'il commence vers le 20 novembre [2]. Ce sont les

---

(1) Cf. GGS III, 474-477. On n'a pas retrouvé, semble-t-il, d'exemplaire du document original. Le texte reproduit est celui que G. Reinbeck publie comme supplément à son ouvrage Heidelberg und seine Umgebung im Sommer 1807 in Briefen von G. Reinbeck. Nebst einem merkwürdigen Beitrage zum Prozesse der Publicität gegen ihre Widersacher, und einer Beilage. Tübingen in der Cotta schen Buchhandlung. 1808.

(2) Cf. les lettres du 13 et du 25 novembre 1806 à sa belle-mère (Ges. Br. I, 476 et 478).

travaux de Leo Just, consécutifs aux découvertes de W. Schellberg, qui nous permettent de nous faire aujourd'hui une idée relativement précise de la nature et du contenu des cours professés par Görres durant les quatre semestres que compte son séjour à Heidelberg (3). En 1925, W. Schellberg, inlassablement en quête de documents inédits, annonçait qu'il avait retrouvé un ensemble de notes de cours prises par des étudiants de Görres, et confiait celles-ci en 1926 à Leo Just en vue de leur publication dans le cadre de l'édition critique. Ce projet n'avait pu être encore mené à bien au moment où éclatait la seconde guerre mondiale. Dans le premier article qu'il écrivit en 1949 sur les cours de Görres à l'Université de Heidelberg, L. Just croyait devoir déplorer la disparition quasi totale, durant la guerre, de ces documents et des copies qui en avaient été réalisées (4). Dans un second article qu'il publia en 1955 sous le titre Görres à Heidelberg le chercheur pouvait cependant annoncer qu'une partie des doubles des copies avait été retrouvée. Just disposait donc à nouveau en 1955 de retranscriptions de notes concernant trois des cours de Görres : le cours d'esthétique de 1806/1807, le cours intitulé Über den Bau des Himmels et un cours consacré à l'hygiène. Ces cours n'ont jusqu'à présent pas été publiés et nous ne disposons à leur sujet que d'indications générales (5).

Le premier problème qui se posait à la recherche était d'établir la liste des cours effectivement professés par Görres de 1806 à 1808. A partir

(3) Nous appuyons notre exposé sur les deux articles suivants :
Leo JUST, Josef Görres Heidelberger Vorlesungen von 1806 bis 1808, in Festschrift zu Ehren des H. Geh. Regierungsrates Christian Eckert. Im Selbstverlag der Stadt Mainz 1949 ; Leo JUST, Görres in Heidelberg, in Historisches Jahrbuch 74, 1955.

(4) Les documents réunis chez Dyroff, chargé de continuer l'édition des oeuvres après la mort de Schellberg, avaient été détruits au cours d'un bombardement. Faisait exception le début d'un cours de philosophie que Just reproduit dans son article (p. 74 à 76). Il s'agit vraisemblablement du cours du semestre d'été de 1808.

(5) A part les articles de Just déjà mentionnés, une source d'informations précieuses est l'essai de A. DYROFF, Eichendorffs Heidelberger Beziehungen zu Görres, in Literaturwissenschaftliches Jahrbuch der Görres - Gesellschaft VIII (1936). A. Dyroff a pu exploiter dans cet article les notes retrouvées sur le cours d'esthétique de Görres, notes qui lui avaient été communiquées par L. Just.

des indications qu'apportent la correspondance de l'écrivain, des publications de l'Université annonçant les enseignements prévus et des cahiers de cours retrouvés, L. Just a pu dresser le tableau suivant (6) :

semestre d'hiver 1806/07	semestre d'été 1807
Philosophie	Philosophie in ihrer Totalität
Physiologie	Über den Bau des Himmels
Allgemeine Ästhetik und Geschichte der Künste	Esthétique

semestre d'hiver 1807/08	semestre d'été 1808
Psychologie et Anthropologie	Philosophie
Hygiene oder Lehre von der Erhaltung des organischen Gleichgewichts	Esthétique
	Littérature vieille-allemande

Ce tableau permet de faire les observations suivantes. Pour le semestre d'été de 1807, Görres a donné à son cours de philosophie le caractère le plus général, englobant tous les aspects de la réflexion philosophique ; il a par contre centré sur l'astronomie son étude des sciences de la nature. Il a d'autre part répété ou poursuivi son cours d'esthétique. Dans sa lettre du 11 mai 1807, Görres fait part à Christine von Lassaulx de son intention de faire imprimer ces trois cours chez Zimmer avec lequel il a déjà pris contact à ce sujet (7). Au semestre d'hiver suivant, le cours de philosophie trouve de nouveaux prolongements avec des conférences

(6) Cf. L. JUST, Görres in Heidelberg, p. 422. Just a encadré dans son tableau les cours dont il a pu préciser le contenu à l'aide des notes retrouvées.
(7) Cf. Ges. Br. I, 493.

de psychologie et d'anthropologie, tandis qu'un domaine particulier de la physiologie est abordé dans un cours de médecine traitant de l'hygiène. Pour le semestre d'été de 1808 étaient prévus un enseignement de philosophie [8] et le cours d'esthétique. Mais nous savons que Görres a en outre donné à partir du 24 juin un cours consacré à la littérature vieille-allemande, ce dont il fait part non sans fierté à sa belle-mère [9]. Il ne peut cependant s'être agi que d'une rapide introduction car le semestre était près de s'achever. Görres a donc dispensé deux années durant de 10 à 15 heures de cours hebdomadaires. Ses lettres ne dissimulent nullement les raisons matérielles impérieuses qui l'obligent à assumer cette lourde charge d'enseignement. Il lui faut assurer la subsistance d'une famille qui en août 1808 s'accroît d'un troisième enfant. Aussi le voyons-nous dès l'abord préoccupé du nombre de ses auditeurs, espérant l'arrivée de nouveaux étudiants, annonçant ses cours d'une manière "en partie polémique" afin de piquer au vif leur curiosité, observant - sans toutefois faire de concessions à son public - les fluctuations de sa popularité [10]. Dans une lettre du 15 janvier 1807, Görres note ainsi avec satisfaction la remontée de l'effectif de ses auditeurs et, après une période de contestation, l'apparition d'une sorte d'engouement à son égard : "J'ai maintenant commencé mes cours d'esthétique devant un public assez nombreux. Les étudiants, comme je n'ai absolument pas voulu m'accommoder à leurs vues et que j'ai gardé tout mon flegme lorsqu'ils se sont mis à faire les raisonneurs et que leur troupe a peu à peu fondu, s'accommodent maintenant

---

(8) Le catalogue des cours prévoit deux cours distincts : Geschichte der Philosophie (nach Bruckers Institutionen) et Philosophie (nach einem noch zu erscheinenden Grundriß).

(9) Le 22 juin Görres écrit à Christine von Lassaulx (cf. Ges. Br. I, 506) : "Übermorgen fange ich noch eine Vorlesung an über die altdeutsche Literatur, die erste in ihrer Art und die letzte im Jahr". Görres se croyait donc le premier à consacrer un cours à la littérature vieille-allemande ; et de fait, seul Benecke l'avait devancé, traitant à partir de 1806 du même sujet à l'Université de Göttingen (cf. F. SCHULTZ, op. cit., p. 50).

(10) Cf. les lettres du 16 novembre 1806, du 30 mars et du 26 avril 1807 (Ges. Br. I, 476 ; 487 ; 491)

à mes vues ; et comme toutes les opinions et tous les jugements qu'ils avaient conçus successivement se sont avérés faux, ils s'échauffent maintenant véritablement pour ma personne et mon enseignement. Aussi puis-je, si je le désire, faire sans aucun doute école ici" (11).

Les sources d'information dont nous disposons ne nous permettent pas de nous faire une idée exacte et complète de ce que fut l'enseignement de Görres. Mais elles suffisent cependant à illustrer un point essentiel. Les cours de Görres apparaissent comme le trait d'union entre les écrits de Coblence dans lesquels ils puisent pour une part leur substance et plusieurs grands écrits de Heidelberg qu'ils annoncent et préparent. Parmi les documents dont l'analyse aide à préciser les orientations et le contenu des cours, il faut retenir tout d'abord la Vorlesungsankündigung et le bref fragment du cours de philosophie de l'été de 1807 publié par Just, fragment qui semble reproduire de manière assez fidèle certaines formulations de Görres.

Son enseignement philosophique, tel que le reflètent ces deux textes, s'inscrit dans la droite ligne des écrits de 1805 Exposition der Physiologie et Glauben und Wissen. Le rapport de la philosophie de la nature à la physiologie y est défini de la même manière à la lumière des idées d'unité et de totalité, de la correspondance du macrocosme et du microcosme (12);

---

(11) Cf. Ges. Br. I, 481.

(12) Cf. GGS III, 476/477 (Vorlesungsankündigung) : "Die Philosophie von ihrer natürlichen Seite genommen, will des Weltganzen innerste Verborgenheit aufdecken, wie das Geäder durch den großen Körper läuft, wie die Nerven sich durcheinanderschlingen, wieder voneinanderlassen, wie Faser mit Faser sich verwebt, und die Geister brausen, und die Pulse schlagen, und das Leben dunkel glüht, wie die Wasser in tiefem Schachte stürmen, und die Meteore ziehen, und die Stürme eilig daherstürzend toben, und ein Odem der Lebendigkeit durch das ganze Dasein geht. Die Physiologie aber, philosophisch genommen, erkennt des Himmels Abglanz im Tropfen, der schwebend in der Erdenatmosphäre hängt, in der Tiefe der Leiblichkeit findet sie die Wunder der Ferne wieder, und des Firmamentes Widerschein, des Äthers Klarheit in der dunkeln Nacht des Organischen, die Äquationen und die Perturbationen reproduzieren sich ihr im Leben, und die Formel erscheint in den Funktionen begeistigt und beseelt".

nous trouvons également une brève définition de la sphère organique qui rappelle les formules de l'Exposition de la physiologie [13]. C'est dans l'esprit de Glauben und Wissen que Görres explique à ses futures étudiants le véritable sens de toute méditation philosophique. Mais la Vorlesungsankündigung condense les idées maîtresses du philosophe en des formules difficilement compréhensibles pour les non-initiés. Görres définit l'esprit originel (Urgeist) habitant au coeur de la nature originelle (Urnatur) comme le "Dieu visible et révélé", le "dieu Pan du réel", au dessus duquel se trouve le principe suprême dont la création n'est que l'image, l'existant primordial qui doit être mis au centre de toute réflexion philosophique, le dieu supérieur et insondable, la force créatrice originelle qui pose l'existant, l'essence première et unique en qui toute individualité est immergée [14]. Nous retrouvons ici l'idée de la divinité qui formait le point de départ de Glauben und Wissen : "l'être surabondant et bienheureux de la divinité" qui se manifeste dans la création en une "image divine réelle". Une autre perspective essentielle de cet écrit, où Görres montrait l'unité de la religion, de la philosophie et de l'art, est également esquissée dans la Vorlesungsankündigung. La religion, écrit-il, qui apparaît essentiellement comme théosophie, contemple le divin dans son idéalité, tandis que la philosophie qui est essentiellement pansophie, l'appréhende dans sa réalité et "par cette appréhension se présente subjectivement comme

---

(13) Cf. GGS III, 476 : "Davon aber handelt die Physiologie, ... wie das Organische hervorgeht in der Versenkung des Geistigen in höchster Gediegenheit in das rein erschlossene Natürliche ... ...".

(14) Cf. GGS III, 475 : "... und wie ein Geist als aller Geister Geist und eine Natur als aller Naturen Natur im Innersten des Alls wirkt, und wie der Urgeist der Urnatur eingewohnt erscheint, und über diesem sichtbaren offenbarten Gotte das wahre primum existens, der höhere Unerforschliche, die urschaffende Kraft, die setzende Gottheit selber wohnt, und wie Alles verloren in diese erste und einzige Wesenheit erscheint, und alle Individualität untergegangen in der Wesenheit, der Alles Eins und das Eine Alles ist, darüber und über noch ein Mehreres gibt die Philosophie uns Zeugnis".

art et objectivement comme science" (15). Mais déjà la formule par laquelle Görres caractérise la philosophie comme une "émanation de la religion" annonce les développements qu'apportera à ce thème l'écrit "Wachstum der Historie".

Nous avons montré dans notre analyse de Glauben und Wissen la place qu'occupe déjà dans la réflexion de Görres sur le devenir universel l'idée du "mythe" dans lequel sont enfermés "le secret de l'univers" et les "énigmes de la création". La vision mythique de la création sur laquelle s'ouvre la Vorlesungsankündigung s'inscrit donc tout à fait dans la grande perspective ouverte par l'écrit de 1805. Mais elle nous semble pourtant mériter une attention particulière. En effet, Görres n'analyse pas ici le mythe pour y découvrir la racine de toute conception philosophique, mais il se fait lui-même créateur de mythes. La manière dont il évoque ici le devenir cosmique nous révèle plus nettement que les écrits de 1805 à quel point il a désormais besoin de la forme mythique pour exprimer sa vision de l'univers. Pour décrire le jeu mystérieux des forces matérielles et spirituelles, Görres n'a pas recours au langage abstrait des concepts philosophiques, mais il adopte spontanément le langage symbolique et dramatique des mythes en évoquant le grand combat de la lumière contre la nuit et la victoire de la vie "qui brise la force de la mort". C'est par contre la terminologie philosophique traditionnelle que nous retrouvons dans le fragment du cours de philosophie de 1808. Ce fragment présente également l'idée de Dieu comme le centre et la source unique de toute véritable philosophie. La vraie philosophie doit dépasser tout d'abord les systèmes philosophiques intellectualistes ou matérialistes qui restent prisonniers du dualisme et ne parviennent pas à surmonter l'opposition de l'esprit et de la nature, s'avérant ainsi incapables de rendre compte du mouvement de la vie qui réunit

(15) Cf. la suite de ce passage : (die Philosophie), die das Göttliche, das die Religion in seiner Idealität anschaut, in seiner Realität ergreift, und in diesem Ergreifen sich subjektiv als Kunst, objektiv als Wissenschaft darstellt".

ces pôles. Mais Görres veut aussi fonder sur un plan supérieur la "philosophie de la réflexion", c'est-à-dire la philosophie syncrétique qui - dans l'espoir de saisir le mouvement de la vie - tente de réaliser sans cesse l'union des termes opposés, cherchant son principe dans un acte de combinaison et de neutralisation. Pour Görres la véritable philosophie doit dépasser la philosophie de la réflexion : elle doit trouver son principe dans l'inconditionné et l'insubordonné, rechercher le "suprême principe unificateur" dans lequel les contraires sont éternellement liés, concevoir la "substance" qui n'est "liée ni à la disjonction ni à la combinaison" des principes antagonistes, le principe supérieur de la vie qui pose et qui supprime les contraires, le "médium" qui ne saurait "naître de ce qui ne peut exister sans médium", l'incréé qui fonde toute existence. La définition que Görres donne ici de la substance permet d'établir clairement sa position philosophique : "C'est pourquoi la substance n'est pas dans l'univers, bien que celui-ci soit en elle, elle est sans forme, bien que la forme soit en elle, elle n'est ni dans le temps ni dans l'espace bien que ceux-ci soient en elle". Görres résume la conception panenthéiste sur laquel repose son système philosophique dans la formule lapidaire : Dieu "apparaît au dessus de tout, et tout est pourtant en lui" (16).

L'article publié par L. Just en 1955 apporte certaines précisions sur les trois cours encore conservés à cette date. Tout en soulignant l'intérêt que pourrait présenter leur publication, le critique ne se dissimulait ni le travail considérable de vérification et de mise au point que celle-ci exigerait, ni même la valeur toute relative de notes de cours qui n'offrent des exposés de Görres qu'une retranscription fragmentaire, plus ou moins intelligente et intelligible. Ici encore nous tenterons, à l'aide des renseignements apportés par Just, d'établir dans quelle mesure ces cours reflètent

---

(16) Pour tout ce développement cf. L. JUST, Josef Görres' Heidelberger Vorlesungen von 1806 bis 1808, p. 76.

l'évolution de la pensée de Görres.

Les deux cours scientifiques que résume Just sont consacrés aux domaine de la médecine et de l'astronomie. Ils s'inscrivent indiscutablement dans les perspectives ouvertes par les Aphorismes sur l'art, l'Organonomie et l'Exposition de la physiologie. Les considérations théoriques et philosophiques sur la santé et la maladie par lesquelles débute le cours intitulé L'hygiène ou la doctrine du maintien de l'équilibre organique reposent sur la conviction fondamentale chez Görres de l'harmonie qui existe entre le microcosme et le macrocosme. Ce cours prolonge les réflexions qu'avait faites l'auteur des Aphorismes sur l'art au sujet du conflit qui opposait à l'époque les adeptes du brownisme et leurs adversaires. Nous savons que dès 1801 Görres n'était plus un adepte inconditionnel de Brown, mais se faisait le protagoniste d'une nécessaire conciliation des thèses adverses au nom de sa conception de la vie. Allant au delà de Brown, Görres affirme ici l'idée que la vie ne peut subsister que grâce à "l'éternel amour", à l'accord entre l'homme et la nature. Le reprise des thèses de l'Organonomie est patente dans la partie d'anatomie descriptive du cours qui analyse l'organisme humain selon la loi de la polarité et les concepts d'unité et de totalité, soulignant l'harmonie qui existe en l'organisme humain et l'organisme universel. Le cours sur l'hygiène met en valeur une perspective dont nous trouverons un écho inattendu dans l'écrit de 1807 sur Die teutschen Volksbücher. Görres souligne en effet le caractère normatif de l'hygiène, dont le but est de régler la "vie inférieure" selon la loi universelle d'harmonie. C'est à ce titre qu'il intègre l'hygiène à l'ensemble de son système philosophique, la qualifiant d'"éthique du monde physique" (Ethik der sinnlichen Welt). C'est l'expression analogue de Naturethik que l'écrivain emploiera dans son commentaire des livres de médecine populaire (17).

---

(17) Cf. GGS III, 187.

Le cours sur l'hygiène contient d'autre part de longs développements qui prouvent avec quel intérêt Görres suit les recherches et les expériences de la médecine de son temps. Ainsi commente-t-il longuement sous leurs aspects physiologique, psychologique, chimique et physique les phénomènes du sommeil et de la veille. Après avoir exposé une théorie de la fièvre il aborde de manière fort intéressante, dit L. Just, de nombreux sujets tels que l'extase, le magnétisme, l'hypocondrie, l'hystérie, la danse de saint Guy, le somnambulisme etc. Dans une partie pratique Görres donne ensuite des conseils pour maintenir ou rétablir l'harmonie naturelle, décrivant les effets des passions sur le corps humain, parlant de l'alimentation, des parfums, des narcotiques.

Ce cours illustre donc de manière frappante le besoin de Görres de montrer la dimension philosophique des problèmes scientifiques qu'il traite, mais aussi un regain d'intérêt pour l'empirisme et les règles dictées par l'expérience.

La mauvaise qualité des notes retrouvées ne permet pas par contre de se faire une idée nette de ce que fut le cours d'astronomie, intitulé Über den Bau des Himmels, que Görres professa pendant le semestre d'été de 1807. Ces notes n'ont pratiquement rien retenu de la présentation philosophique du sujet. Les quelques indications relevées par Just prouvent cependant que Görres a développé dans le cadre de ce cours des idées qui apparaissent dans son Exposition de la physiologie. La cosmogonie sur laquelle s'ouvrait cet écrit témoignait déjà des connaissances astronomiques, mathématiques et physiques de leur auteur qui se montre informé des recherches les plus récentes sur les planètes du système solaire, notamment des travaux de Herschel. Quelques rares formules retenues par l'auditeur indiquent que Görres a évoqué dans son cours les parallélismes entre les domaines de l'astronomie et de la biologie qui étaient le thème directeur de la seconde partie de son écrit de 1805.

Le cours intitulé Esthétique et histoire des arts est sans nul doute le plus important des trois par sa nouveauté et par ses rapports indéniables avec les grands écrits de la période de Heidelberg. L'originalité de ce cours a incontestablement frappé les premiers auditeurs et Görres a mentionné dans sa correspondance les vives discussions auxquelles il a tout d'abord donné lieu (18). Les notes dont disposait L. Just (19) lui ont permis d'établir que Görres a esquissé dans le cadre de ce cours et dès le début du semestre d'hiver 1806/1807 une conception de la poésie mythique qui sera l'un des thèmes fondamentaux de son article de 1807/1808 Wachstum der Historie. Nous retrouverons dans cet écrit la réflexion générale que Just relève dans les notes de cours : "l'évolution d'un peuple ne fera apparaître aucune tendance qui ne soit déjà contenue en germe dans ses mythes" (20). C'est vraisemblablement au début de l'exposé de Görres, sur lequel malheureusement les notes manquent, que se trouvait l'annonce d'une des idées maîtresses de Wachstum der Historie. Selon Just, qui utilise des indications se trouvant dans un autre passage du cours, ce début aurait montré que la "poésie religieuse", c'est-à-dire ici le mythe, est l'expression artistique à sa plus haute puissance (21). Nous verrons comment la seconde partie de Croissance de l'histoire illustrera cette thèse en présentant le mythe comme la source commune de tous les arts. La matière même des mythes est fréquemment évoquée par le jeune professeur et son goût pour l'Orient se manifeste abondamment. A part l'Inde, ce sont la Perse et l'Egypte qui retiennent son attention, mais son intérêt va également à la vieille poésie nordique de l'Edda et des sagas, ainsi qu'à la poésie celte authentique ou supposée telle, aux légendes d'Arthur et des chevaliers de la table ronde et à Ossian.

---

(18) Cf. Ges. Br. I, 481.
(19) Elles concernent d'une part le cours du premier semestre "Allgemeine Ästhetik und Geschichte der Künste", d'autre part une répétition du cours d'esthétique.
(20) Cf. L. JUST, Görres in Heidelberg, p. 426.
(21) Ibidem.

L'histoire des arts,que Görres intègre à son cours d'esthétique, est pour l'essentiel un très vaste panorama de la littérature universelle. S'il ne parle qu'incidemment des arts plastiques et de la musique, la diversité et la richesse de son information dans le domaine littéraire sont jugées remarquables par L. Just. Ce panorama littéraire est fondé sur l'opposition des deux concepts "antique" et "romantique". Nous retrouvons donc, intégrée au cours d'esthétique, une vue générale que Görres avait exposée en 1804 dans ses deux articles de la Aurora intitulés Antik und modern et Gegensätze der neueren Dichtung. Si la thèse fondamentale est restée la même, Görres introduit cependant certaines nuances significatives. Il remplace le concept assez vague de "moderne" par le mot "romantique" qui devait à coup sûr capter davantage l'attention de son auditoire. Comme en 1804 pourtant, les termes "antique" et "romantique" définissent avant tout deux tendances opposées : d'un côté le règne de la nature concrète, réelle, sensible, de l'autre celui de la nature spirituelle et idéale. Mais en ce qui concerne les courants opposés qui coexistent à l'intérieur d'une même époque, la notion de discorde, de scission qui dominait encore l'exposé de la Aurora a fait place à la notion d'évolution nécessaire et de tendance prédominante. Pour Görres toute période historique de l'antiquité comme des temps modernes est caractérisée en elle-même par une évolution du réel à l'idéal, de l'antique au romantique. Mais la progression spirituelle générale de l'humanité a de son côté pour effet un déplacement irréversible des dominantes : "Chaque peuple de l'antiquité comme des temps modernes a eu sa phase antique et sa phase romantique, à cette différence près qu'en raison de la progressive formation de l'homme l'élément romantique domine à l'époque moderne, alors que l'élément antique a dominé aux époques reculées" (22). Une telle phrase dessine déjà avec netteté la perspective dans

(22) Cf. L. JUST, Görres in Heidelberg, p. 427.

laquelle vont s'inscrire les deux grands écrits Die teutschen Volksbücher et Wachstum der Historie, les jugements littéraires et la conception générale de l'histoire spirituelle de l'humanité que l'écrivain y exprimera.

En ce qui concerne la littérature de son époque, Görres réaffirme nettement devant ses étudiants son goût pour la poésie et les oeuvres romanesques romantiques : il renouvelle ainsi la profession de foi que contenaient déjà les Corruscationen : a côté de Klinger et des "magnifiques élégies de Goethe", mention particulière est faite de Jean Paul, de la Lucinde de Schlegel, du Godwi de Brentano, du Heinrich von Ofterdingen ainsi que des Hymnes à la nuit. Mais la nouveauté remarquable est la place importante que prennent dans le vaste tableau brossé par Görres la littérature médiévale et les diverses formes de la littérature populaire. De la Chanson de Roland et du Cid jusqu'aux troubadours et aux Minnesänger, il présente la production littéraire de l'Europe médiévale, désignée par le terme d'"association gothique des peuples" comme l'apogée de la poésie romantique. Görres mentionne le Annolied, Heinrich von Veldeke, Gottfried von Straßburg, caractérise le Nibelungenlied (23), dont il fera pendant la période de Heidelberg un objet particulier de recherches et dont il a certainement parlé à l'occasion de son cours de 1808 sur la littérature vieille-allemande.

Le jeune professeur exhorte ses étudiants à découvrir et à étudier cette poésie médiévale qu'il présente comme le fondement de la littérature romantique moderne : "Au temps des croisades les troubadours et les poètes normands se sont unis aux allemands, et ainsi s'est constitué cette galerie qui existe encore avec sa richesse infinie d'oeuvres poétiques extrêmement variées, mais qui, presque tombée dans l'oubli, moisit dans de grandes bibliothèques" (24). Görres accorde également dans le cadre de son cours une

---

(23) Cf. L. JUST, Görres in Heidelberg, p. 427/428.
(24) Ibidem.

attention toute particulière aux différentes formes de la littérature populaire : légendes, contes et chants populaires. Il s'agit, indique-t-il, de sauver de l'oubli une littérature menacée dans son existence par l'esprit même de l'époque : "Il serait souhaitable que l'on recueille les vieilles légendes populaires de toutes les régions et qu'on les arrache à l'oubli, afin que les échos poétiques des temps anciens ne finissent pas par sombrer dans le prosaïsme de notre temps" (25). Görres salue au passage la parution du premier volume du Wunderhorn et le mérite de ses éditeurs "qui ont mis au jour pour le peuple un nouveau florilège parfumé de ces poésies cryptogamiques" (26). Dès le semestre d'hiver de 1806/1807 Görres attire l'attention de ses auditeurs sur les livres populaires, mentionne particulièrement le Eulenspiegel et en 1807/1808 le Gehörnter Siegfried et les Heymonskinder. Pour l'historien de la littérature les Volksbücher proviennent de "la moyenne époque de la poésie nouvelle, et pourtant ils portent encore l'empreinte très nette de la poésie ancienne, sans que la poésie nouvelle ne l'ait gâchée" (27). Il est intéressant de constater qu'en 1806/1807 Görres souligne fortement le rapport du Volksbuch et de la nation : "Sans avoir un caractère national spécifiquement allemand aussi prononcé que celui d'Eulenspiegel, les livres populaires dans lesquels apparaissent d'anciens romans ramenés aux limites de la nouvelle, des poèmes épiques convertis en prose, sont cependant nationaux. Ils sont de valeur inégale, mais dans l'ensemble la poésie n'y est pas encore falsifiée par la modernité" (28).

L'ensemble de ces remarques sur ce que nous pouvons connaître des cours de Görres permet de faire deux réflexions générales. C'est à l'évidence le cours sur l'esthétique et sur l'histoire des arts qui dans la perspective

(25) Ibidem, p. 427.
(26) A. DYROFF, Eichendorffs Heidelberger Beziehungen zu Görres, p. 9/10.
(27) A. DYROFF, op. cit., p. 16.
(28) Ibidem.

de l'évolution de Görres est le plus nouveau et le plus important. Ici se manifestent des intérêts, mûrissent des idées qui vont nourrir les ouvrages les plus caractéristiques de la période de Heidelberg, Die teutschen Volksbücher et Wachstum der Historie. Un rappel, même sommaire, de ce que fut l'enseignement de Görres à Heidelberg nous permet d'autre part de définir plus précisément le nouveau style de pensée et le langage nouveau que le jeune professeur a, de 1806 à 1808, proposé à ses auditeurs. On ne peut manquer d'être frappé tout d'abord par la diversité des sujets abordés, par l'étendue des connaissances et des intérêts de Görres. L'éventail des compétences qu'il déploie ici, la variété des incitations qu'il dispense sont sans doute, même à cette époque, assez exceptionnels. A ce qui a pu déjà être mentionné il faut ajouter encore, dans le domaine des arts plastiques, où Görres n'avait pu faire que quelques incursions, la découverte enthousiaste de l'art de Runge, auquel il initie ses étudiants pendant le semestre d'été 1807.

L'enseignement de Görres offre donc une nouvelle illustration de la tournure d'esprit qui caractérise déjà les écrits de la période de Coblence. Refusant de s'enfermer dans les limites étroites d'une seule discipline, Görres aborde tout à la fois le domaine de la philosophie et celui des sciences de la nature, avec le dessein d'en démontrer "l'unité et l'homogénéité" (29). Il se place également dans la perspective philosophique et historique la plus vaste pour définir et illustrer la signification de l'art dans l'évolution spirituelle de l'humanité. Görres, dont la curiosité intellectuelle était sans cesse en éveil, désirait comme enseignant être un éveilleur d'esprits et communiquer à ses auditeurs l'enthousiasme qui seul peut susciter une pensée hardie et personnelle. Dès la Vorlesungs-

(29) Cf. GGS III, 477.

ankündigung il proclame sa volonté de parler "de la vie de manière vivante", afin "d'éveiller également la vie dans ce qui est capable de vivre" (30). C'est pour cela que, loin de la sèche didactique de l'époque, Görres voulait laisser s'exprimer l'intuition et les forces de l'imagination créatrice ainsi que la chaleur communicative de l'engagement spirituel dans un langage où la fulguration des images voisinait avec les aphorismes percutants. On peut donc affirmer, en reprenant le mot de Nadler (31), que les cours de Görres ont contribué à charger l'atmosphère de Heidelberg de "haute tension intellectuelle". La personnalité de Görres ne laissait indifférent aucun de ceux qui l'approchaient, comme le prouve une série de témoignages et de jugements. Il ne fait aucun doute que l'enseignement du jeune professeur a dérouté bien des auditeurs. Une lettre de Creuzer nous le montre faisant ses cours dans le feu de l'inspiration, ne se tenant à aucun plan rigoureux, si bien que les 50 étudiants qui s'étaient inscrits à ses cours au début du semestre d'hiver 1807/1808 ne furent bientôt plus que 12 (32). Mais quelque chose de la fascination que Görres a dû exercer sur plus d'un auditeur transparaît jusque dans l'appréciation sans complaisance d'un de ses collègues et futurs adversaires, Heinrich Voß. Le fils du "vieux" Voß écrit le 12 février 1807 à Charlotte von Schiller : "Görres est ici depuis six mois et ses cours ont du succès ; c'est un homme surprenant, froid de coeur, mais avec une imagination ardente, plus original que clair, plus spirituel que véridique ... Lorsqu'on l'écoute parler on a le sentiment que l'homme intérieur est totalement séparé de l'homme extérieur ; il est assis là comme une machine à paroles, sans faire une mimique, sans bou-

---

(30) Cf. GGS III, 477.
(31) Cf. J. NADLER, Görres und Heidelberg in Preußische Jahrbücher 198, Berlin 1924, p. 287.
(32) Cf. la lettre de Creuzer à Savigny du 9 janvier 1809 (éd. H. DAHLMANN, Briefe Fr. Creuzers an Savigny, Berlin 1972, E. Schmidt Verlag, p. 194).

ger le corps, même son oeil ne correspond pas à ce qu'il dit ... Ce qu'il dit plaît à ses auditeurs, mais aucun ne peut indiquer pourquoi le professeur lui plaît, aucun ne peut redire ce dont il a été question. On se sent diverti par une éternelle fantasmagorie d'images ; on se délecte lorsque l'imagination peut ainsi glisser d'une brillante image à une autre ; les jeunes gens se sentent chez lui entièrement libérés de toutes les entraves de la logique et cela semble être la voie la plus agréable" (33). Le jugement le plus négatif sur l'enseignement philosophique de Görres a été paradoxalement formulé par Schelling qui, en 1808, ne trouve que le mot de "démentiel" pour caractériser l'Annonce des cours de 1806 (34). Bien que ce jugement ait été exprimé en dehors de tout contact personnel, il est assez piquant de le trouver sous la plume d'un penseur qui a partiellement influencé Görres. D'autres témoignages nous montrent cependant que pour un petit groupe d'étudiants les cours de Görres ont été une véritable révélation, une expérience enthousiasmante qui les a durablement marqués. Nous trouvons cette poignée de disciples réunis autour des frères Eichendorff qui, à partir du mois de mai 1807, fréquentent les cours de Görres (35). Dans une lettre du début de l'année 1810, Brentano décrit l'attachement que les frères Eichendorff éprouvent pour Görres en ces termes : "Ils vous sont incroyablement attachés et son vraiment des garçons pleins de sensibilité et de tendresse : ils m'ont dit qu'ils ont par amour de vous écrit pendant un temps tout dans votre style comme des fous" (36). Nous pouvons, grâce au journal de Joseph von Eichendorff, suivre les étapes de

(33) Cf. L. URLICHS, Charlotte von Schiller und ihre Freunde, vol. III, p. 213.
(34) Cf. la lettre que Schelling adresse à Windischmann le 8 décembre 1808 : "Haben Sie denn Görres wahnsinniges Programm zur Ankündigung seiner Vorlesungen ... gesehen ? Wie ist es möglich, daß Männer wie Creuzer und Daub einen so wahnwitzigen Mitarbeiter an den Studien und der Universität in ihre Protektion nehmen !" (G. L. PLITT, Aus Schellings Leben, II, 137).
(35) Font partie de ce cercle d'amis Otto Heinrich Graf von Loeben, Nikolaus Heinrich Julius, Heinrich Wilhelm Budde et Gerhard Friedrich Abraham Strauß.
(36) Cf. Ges. Br. II, 80/81.

l'intérêt croissant que celui-ci éprouve pour l'homme comme pour le professeur. Le 19 mai, J. von Eichendorff note : "De 10 à 12, assisté au cours du Prof. Görres sur la structure du ciel. Pâle, jeune, les cheveux en bataille, l'oeil plein de feu, presque comme Steffens, mais parlant de manière monotone" (37). Nous retrouvons ailleurs sous la plume d'Eichendorff le même terme monotone appliqué à l'élocution de Görres, mais en même temps l'indication que celui-ci parlait librement sans aucune note, et donc la confirmation qu'il improvisait largement ses cours et y poursuivait une sorte de méditation créatrice (38). Pendant le même semestre d'été Eichendorff assiste également au cours d'esthétique de Görres et découvre notamment grâce à lui l'art symbolique de Runge. Pendant le semestre d'hiver de 1807, il note le 21 octobre : "De 7 à 8 philosophie chez Görres, quatre fois par semaine. Un cours divin, auditoire nombreux" (39).

Il est sans doute difficile de préciser dans le détail ce qui constitue la dette évidente du poète envers son professeur. Mais il est cependant aisé d'imaginer l'impression qu'à dû faire sur le jeune Eichendorff le trait par lequel Görres a débuté en 1807 son cours intitulé Über den Bau des Himmels : "Messieurs, il n'y a que deux catégories d'hommes,

1°) ceux qui sont oints de l'esprit poétique,

2°) les philistins" (40). En de multiples variations cette conviction fondamentale devait par la suite traverser l'oeuvre du poète. La fidélité d'Eichendorff à Görres ne s'est jamais démentie. Vingt ans plus tard, il lui écrivait encore : "C'est là (à Heidelberg) que j'ai eu la joie de devenir votre élève et je le suis resté avec une immuable constance à tra-

---

(37) Cf. J. EICHENDORFF, éd. W. Kosch, t. XI, Tagebücher, Regensburg, 1918 (à la date du 19 mai 1807).
(38) Cf. EICHENDORFF, Halle und Heidelberg, éd. Cotta, Vermischte Schriften, p. 1118.
(39) Cf. EICHENDORFF, éd. KOSCH, t. XI, Tagebücher, p. 219.
(40) Cf. Der Briefwechsel der Brüder J. Georg Müller und Joh. v. Müller 1789-1809, hrsg. von E. HAUG, Frauenfeld, 1843 (Cité par W. FRÜHWALD, op. cit. II, 800).

vers toutes les métamorphoses qui depuis lors sont survenues chez moi et chez vous" (41).

Ce sont les fragments des mémoires d'Eichendorff qui, sous le titre Halle und Heidelberg nous livrent le portrait le plus célèbre de Görres à Heidelberg. Si la force de suggestion de ce texte est incomparable, il est cependant incontestable qu'Eichendorff projette sur les années de Heidelberg un éclairage qu'expliquent les développements ultérieurs de la vie de Görres, l'engagement politique du Rheinischer Merkur et l'exil strasbourgeois. En dépit de cela, cette évocation poétique exprime avec force ce que fut "la mystérieuse emprise" du jeune professeur sur son public, la révélation qu'il a sans nul doute apportée à plus d'un de ses auditeurs : une vision grandiose et fascinante des rapports du ciel et de la terre, de l'histoire et de l'art, du passé et du futur :"Un enchanteur séjournait là (à Heidelberg) en ermite, entourant de ses cercles magiques ciel et terre, passé et avenir - c'était Görres. On ne peut s'imaginer quelle emprise cet homme, à l'époque encore jeune lui-même et peu connu, exerçait en tout sens sur tous les jeunes gens qui, d'une manière ou d'une autre, entraient en contact spirituel avec lui. Et cette mystérieuse emprise résidait purement et simplement dans la grandeur de son caractère, dans son amour véritablement ardent de la vérité et dans un inaltérable sentiment de liberté avec lequel il défendait ce qu'il avait reconnu comme vrai sans concession et jusqu'au bout contre les ennemis déclarés ou cachés et les faux amis ... Si tant est que Dieu accorde encore à notre époque à quelques individus la grâce d'un don de prophétie, Görres était un prophète, pensant en images et partout prophétisant, avertissant et fustigeant sur les créneaux les plus élevés de ces temps profondément agités, semblable aux prophètes en ceci également qu'on a bien des fois lancé contre lui le cri : Lapidez le ! " (42).

---

(41) Cf. Ges. Br. III, 341.
(42) Cf. EICHENDORFF, Halle und Heidelberg, éd. Cotta, Vermischte Schriften, p. 1117/1118.

C H A P I T R E II

WUNDERBARE GESCHICHTE VON BOGS DEM UHRMACHER

Une satire écrite en collaboration

1. La genèse de l'oeuvre ; les circonstances de sa parution ; les problèmes posés par son étude critique.

Les lettres de Görres à sa famille nous apportent quelques renseignements sur la genèse de cette facétieuse coproduction littéraire pour laquelle Brentano et Görres ont mis en commun leurs ressources d'imagination et de plume. L'écrit a paru anonymement chez Mohr et Zimmer au début du mois de mai 1807. La brochure se présentait comme un supplément exceptionnel de la Badische Wochenschrift (1) sous le titre : "Le compte rendu de concert qui a débordé sous forme de supplément les rives de la Revue hebdomadaire badoise" (2). Görres avait employé ce même terme de "compte rendu de concert" dans la lettre qu'il a adressée le 30 mars 1807 à sa belle-mère Christine von Lassaulx. Dans cette lettre il dépeint, de manière fort vivante, une réunion amicale en l'honneur de la Saint-Joseph, au cours de laquelle Brentano et lui-même ont donné à leurs amis la primeur de leur oeuvre commune alors en gestation. "Le jour de ma fête, écrit-il, nous avons fait rôtir un jambon et le soir je suis allé à la pêche et j'ai ramené Creuzer et Zimmermann, et il y avait là aussi Zimmer et Brentano ... . Nous

---

(1) La Badische Wochenschrift zur Belehrung und Unterhaltung für alle Stände, revue dirigée par le professeur A. Schreiber, a paru de 1806 à 1808 à Heidelberg chez Mohr et Zimmer.

(2) L'exemplaire du BOGS que possède la Bibliothèque universitaire de Heidelberg présente en effet deux pages de titre. Sur la première on lit : Die über die Ufer der Badischen Wochenschrift als Beilage ausgetretene Konzertanzeige. Sur la deuxième figure le titre complet tel que nous le connaissons (cf. note 4). La brochure était vendue à meilleur compte aux abonnés de la revue (cf. Bad. Wochenschrift n° 19 du 8 mai 1807, p. 304).

avons beaucoup ri à cette occasion ; Brentano et moi-même avions justement en chantier un compte rendu de concert qui a maintenant pris les dimensions d'un petit livre, les aventures de l'horloger BOGS, que vous recevrez dans quelques semaines par l'intermédiaire de Zimmer et dont je vous raconterai l'histoire une fois que vous l'aurez lu" (3). Le 15 avril, il lui écrit : "Notre horloger est imprimé, en attendant je vous envoie son portrait. Zimmer apportera une demi-douzaine de BOGS que vous pourrez distribuer à votre guise. Le titre complet en est : Ou bien histoire singulière de BOGS l'horloger, narrant comment il a, il est vrai, quitté depuis longtemps la vie humaine, mais a tout de même maintenant, après maintes souffrances musicales sur terre et sur mer, l'espoir de devenir membre de la société de tir bourgeoise, ou bien compte rendu de concert qui a débordé sous forme de supplément les rives de la Revue hebdomadaire badoise. Avec en outre le portrait très ressemblant du sieur BOGS et une expertise médicale sur l'état de son cerveau en 1807. Le nom est formé par les lettres du début et de la fin du nom de Brentano et du mien, le tout est vraiment délirant, si bien que de vénérables personnes ont cru en voyant le premier placard imprimé qu'un fou avait écrit la chose" (4).

Görres n'a malheureusement pas raconté l'histoire du BOGS dans ses lettres. Un entrefilet paru dans la Badische Wochenschrift du 20 mars 1807 permet toutefois d'affirmer qu'à l'origine il s'agissait effectivement pour la revue de publier le compte rendu d'un concert donné à Heidelberg par un musicien de Mannheim appelé Ahl. La rédaction s'excuse en effet de devoir

---

(3) Cf. J. GÖRRES, Ges. Br. I, 485.

(4) Ibidem I, 488/89.

Le titre indiqué par Görres est le titre définitif qui est ainsi libellé : Entweder wunderbare Geschichte von Bogs dem Uhrmacher, wie er zwar das menschliche Leben längst verlassen, nun aber doch, nach vielen musikalischen Leiden zu Wasser und zu Lande, in die bürgerliche Schützengesellschaft aufgenommen zu werden Hoffnung hat, oder die über die Ufer der Badischen Wochenschrift als Beilage ausgetretene KONZERT-ANZEIGE. Nebst des Herrn BOGS wohlgetroffenem Bildnisse und einem medizinischen Gutachten über dessen Gehirnzustand.

remettre au numéro suivant la publication de "l'intéressant article" sur ce concert qui lui est parvenu trop tard [5]. Mais une semaine plus tard, la direction de la revue fait savoir que l'ampleur prise entre-temps par l'article annoncé rend nécessaire sa publication séparée qui aura lieu prochainement sous la forme d'un "supplément facétieux" [6]. Elle en indique le titre, à savoir - dans une version pas encore parvenue à sa forme finale - la partie du titre qui se rapporte à BOGS. Le libellé définitif du double titre n'a donc été arrêté que dans les jours qui ont suivi.

S'il n'est pas possible de préciser davantage la genèse d'une oeuvre qui a été rédigée en un fort court laps de temps, on peut cependant situer vers la mi-mars le début de la collaboration entre Brentano et Görres. Dès le 30 mars, l'écrit semble achevé et Görres peut en communiquer le titre définitif à sa famille.

Brentano et Görres ont à l'évidence pris un vif plaisir à composer ensemble cette oeuvre mystificatrice, se riant à l'avance de l'ébahissement de leurs futurs lecteurs. Le BOGS a été conçu, comme le dira plus tard Görres, "dans un brusque accès d'humeur espiègle" [7]. Il représente pour les deux auteurs un divertissement aux vertus quasi thérapeutiques si l'on songe que Brentano vient de traverser, après la mort soudaine de sa femme, une période particulièrement sombre et dépressive et que Görres doit faire face à une situation matérielle assez difficile. Cette oeuvre qu'ils ont composée en "frères", "sous une même peau" [8], est le spirituel témoignage de

(5) Cf. Badische Wochenschrift n° 12 du 20 mars 1807 : "Entschuldigung. Der interessante Aufsatz über das letzte von dem Musiker Ahl aus Mannheim in Heidelberg gegebene Konzert kam zu spät in unsre Hände, um in dem heutigen Blatte Raum zu finden, wir werden ihn in dem nächsten mitteilen. Herausgeber".
(6) Cf. Badische Wochenschrift n° 13 du 27 mars 1807 : "Jener Aufsatz ist durch verschiedene Nachsendungen so angewachsen, daß wir es für besser gehalten, ihn nächstens als eine scherzhafte Beilage dem Blatte einzeln gedruckt beizulegen, besonders da ein Kupfer dazu mußte geliefert werden ... ...".
(7) Cf. l'article à la mémoire d'Arnim, WuB I, 427.
(8) Ibidem II, 424 (lettre du 25 juillet 1825 à Brentano).

l'amitié profonde qui unit les deux hommes ; elle révèle également les affinités qui ont rendu possible et féconde leur complicité littéraire : leur goût commun pour les aventures imaginaires, pour les jeux de la fantaisie poétique ou burlesque ainsi que leur verve caustique de parodistes et de satiristes.

Il n'est pas surprenant que Görres, désireux de donner aux siens un avant-goût du BOGS, se soit amusé à citer in extenso le titre malicieux de l'ouvrage. Ce titre d'une longueur baroque, à la fois circonstancié, énigmatique et burlesque, dont certaines tournures sont des emprunts faits aux titres de Schelmuffsky, de Werther et de Berglinger (9), indique en fait fort habilement les grands thèmes de l'oeuvre : l'incompatibilité entre la vraie vie d'homme et la société de tir bourgeoise dont BOGS aspire à faire partie, le fantastique voyage musical de l'horloger et le non moins surprenant rapport sur l'état de son cerveau.

L'un des objectifs de la critique a été de discerner dans cet ensemble à première vue fort composite l'apport respectif de chacun des auteurs. Ainsi F. Schultz a-t-il cru pouvoir proposer un découpage précis du texte, attribuant tel passage à Brentano, tel autre à Görres (10). Les rares documents, tardivement retrouvés, qui nous renseignent quelque peu sur l'élaboration du BOGS (11) nous incitent à beaucoup plus de circonspection. Ils font apparaître en effet l'importance du travail effectué en commun par les deux auteurs. On peut en inférer que ce travail d'équipe se faisait à partir d'une première rédaction proposée par l'un ou l'autre pour telle ou telle partie de l'ouvrage et qu'il arrivait qu'un texte rédigé par l'un d'eux fût écarté d'un commun accord, comme ce fut le cas, nous le verrons, pour

---

(9) Le roman de Christian Reuter, pour lequel Brentano avait une prédilection, s'intitule : Schelmuffskys wahrhafftige curiöse und sehr gefährliche Reisebeschreibung zu Wasser und zu Lande (1696/97). C'est en 1797 qu'a paru dans les Herzensergießungen eines kunstliebenden Klosterbruders le récit de Wackenroder Das merkwürdige musikalische Leben des Tonkünstlers Joseph Berglinger.

(10) Cf. F. SCHULTZ in : Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur 27 (1901), Berlin, p. 77.

(11) Cf. GGS III, 449-463.

un important fragment préparé par Görres. C'est grâce à un feuillet déchiré qui restitue de manière très fragmentaire une esquisse faite par Görres pour le début de la description des impressions éprouvées au concert par BOGS [12] que nous sommes en mesure d'apprécier l'étendue des remaniements qui, à tout le moins pour certaines parties de l'ouvrage, ont conduit à la version définitive et la manière dont les auteurs, reformulant et enrichissant le texte dans une émulation réciproque, mêlent leurs apports respectifs. Le BOGS demande à être considéré comme un exemple romantique de véritable collaboration artistique où le travail en symbiose aboutit à autre chose qu'à une simple addition des différentes contributions.

Le second problème auquel s'est attachée la critique, en y apportant du reste des réponses fort diverses, est celui du sens même de l'écrit. Qui est donc ce BOGS qui semble de moins en moins clairement identifiable au lecteur à mesure que ce dernier pénètre plus avant dans le détail de l'écrit ? Faut-il y voir un personnage précis et donc une satire personnelle, comme le pensait tout le premier le vieux Voß, certain de se reconnaître dans le portrait en couleurs "très ressemblant" inséré dans le brochure ? Faut-il ne voir dans l'horloger qu'un symbole, le prétexte à une satire générale qu'il faut replacer dans le contexte de l'époque et comment définir alors les tendances de cette satire ? Ou faut-il interpréter BOGS, auquel chacun des deux auteurs a prêté la première et la dernière lettre de son nom, comme une plaisante autocaricature et quel en serait alors le sens ? Seule l'analyse du texte peut nous fournir les éléments d'une réponse [13].

---

(12) Cf. le texte publié sous le titre Aus dem ersten Entwurf dans GGS III, 449-451.

(13) Le lecteur trouvera des éléments d'analyse et de discussion dans les études suivantes :

F. SCHULTZ, Joseph Görres als Herausgeber etc. (voir bibliogr.), p. 61 ss.

E. TUNNER, Clemens Brentano (1778-1842), 2 tomes, Lille, 1977, I, p. 285-296,

et dans l'article de E. STOPP, Die Kunstform der Tollheit. Zu Clemens Brentano und Joseph Görres "BOGS der Uhrmacher" (voir bibliogr.).

2. La composition de l'oeuvre ; ses grands thèmes.

L'écrit se compose d'un ensemble de déclarations, de confessions et de rapports dont l'organisation logique n'apparaît qu'après coup au lecteur qui se trouve tout d'abord entraîné dans un jeu tourbillonnant où il est sans cesse sollicité par l'esprit pétillant et par l'imagination débridée des auteurs. La parole est donnée au début et à la fin de l'ouvrage à la société de tir bourgeoise, dans laquelle l'horloger BOGS brûle d'être admis. Celle-ci exige des postulants un rapport détaillé sur leur caractère et leurs principes, rapport que BOGS se hâte de fournir. Mais la lecture de la confession de l'horloger plonge les experts de la société de tir dans la perplexité. Ils y dénotent le mélange suspect d'une rassurante normalité bourgeoise et d'un goût immodéré pour la musique. Avant de se prononcer, la société entend donc soumettre BOGS à l'épreuve révélatrice d'un concert sur lequel l'horloger devra faire un rapport consignant ses impressions et réactions d'auditeur. Ce long compte rendu, qui constitue l'une des deux parties essentielles de l'oeuvre, contient des révélations si inquiétantes sur la personnalité de BOGS que la société bourgeoise de tir ordonne l'examen médical du sujet. Le Visum repertum qui suit et dont les dimensions sont comparables à celles du compte rendu du concert relate les diverses phases de cet examen et se termine par les conclusions des médecins sur l'état mental de l'horloger. Le Decretum final de la société et l'ultime commentaire de BOGS forment enfin une manière de pendant à la proclamation de la Schützengesellschaft qui introduit l'histoire.

Les deux premières parties de l'écrit constituent en fait une double introduction, dans laquelle nous sont présentés, sous un jour satirique et burlesque, les deux protagonistes de l'histoire : la société bourgeoise de tir à l'arc et l'horloger BOGS.

A travers la proclamation de la société de tir sur laquelle s'ouvre le récit, les auteurs nous livrent, avec une fantaisie enjouée et une ironie piquante, une satire indirecte de la société bourgeoise (1) et de l'Etat moderne, dont cette proclamation par voie d'affiche apparaît comme le manifeste et le programme. La dénomination officielle complète de la société de tir - que celle-ci décline à la fin de la proclamation - rend l'allusion transparente (2). Le texte tout entier est une suite de variations sur un thème qui très tôt s'est imposé à l'esprit de Brentano : celui de l'antinomie irréductible qui existe entre l'homme et le bourgeois-citoyen. Dans une lettre qu'il adresse le 20 décembre 1798 à son frère Franz et dans laquelle il évoque ses perspectives d'avenir, c'est déjà cette même antithèse des concepts de Mensch et de Bürger qui résume à ses yeux l'alternative devant laquelle il se voit placé (3). Dans le BOGS, cette opposition fondamentale entre l'homme et le bourgeois est présentée au lecteur avec beaucoup de verve à travers un récit allégorique qui retrace la fuite du premier et l'avènement du second.

L'homme, à qui "la terre et la vie" avaient été données en location, s'est vu signifier son congé pour avoir laissé tomber en ruines la propriété. Remise en état, elle est donnée à bail, sous la nouvelle enseigne "pays et Etat", à un nouveau locataire appelé Bürger.

L'homme avait été condamné, pour l'exemple, à réparer le préjudice causé par sa négligence. Ainsi se trouva-t-il dépouillé de tout ce qu'il possédait : "tout son outillage, consistant en quelques fantaisies inutilisables, plusieurs vieilles histoires fabuleuses, des préjugés de mau-

---

(1) Dans le Siebenkäs de Jean Paul, la Schützengesellschaft apparaît déjà comme l'archétype du conformisme bourgeois.
(2) Cf. GGS III, 143 : "Land- und Staats- Adreß- Industrie- und bürgerliche Schützengesellschaft".
(3) Cf. CLEMENS BRENTANO. Briefe. 2 Bde. Hrsg. von Fr. Seebaß, Nürnberg, 1951. I, 18 : "In der jetzigen Welt kann man nur unter zwei Dingen wählen, man kann entweder ein Mensch oder Bürger werden ... . Die Bürger haben die ganze Zeitlichkeit besetzt und die Menschen haben nichts für sich selbst als sich selbst ... . Ein Bürger werde ich wohl nicht werden ... ."

vais goût, tel l'amour de la patrie, une bible non imprimée et qui n'était pas un manuscrit etc., fut vendu au plus offrant au cours d'enchères publiques" (4).

A travers cette énumération, dans laquelle les auteurs font allusion à leurs goûts littéraires et à leurs vues philosophiques (5), apparaissent les liens de parenté qui unissent l'homme aux artistes et aux esprits spéculatifs. Aussi n'est-il pas surprenant que "quelques prophètes, sages, philosophes, enthousiastes, poètes, musiciens, peintres et artistes" se soient portés acquéreurs des "misérables biens de l'homme". Ni que l'homme ait refusé l'offre de Bürger de s'installer dans la maison restaurée par ses soins et qu'il se soit enfui, n'emportant, "pour y reposer sa tête", qu'une pierre que Bürger lui avait abandonnée, la jugeant inutilisable, mais qu'on dit avoir été la pierre philosophale. Et l'on raconte "que l'homme est allé avec elle rejoindre les susdits obscurs acheteurs de ses autres babioles et qu'il fait des siennes avec eux, depuis des temps immémoriaux, dans tout art nouveau et toute poésie nouvelle, et ce une fois encore de nos jours" (6).

Cette idée de la présence éternelle de l'humain dans tout art véritable et l'allusion au présent littéraire permettent aux auteurs d'évoquer l'hostilité des tenants de l'Aufklärung envers les tendances nouvelles du romantisme et d'introduire avec humour le thème de la lutte inexorable que "la société de tir à l'arc bourgeoise" mène contre la libre fantaisie poétique.

Après avoir longtemps laissé aux porte-parole du mouvement éclairé -

---

(4) Cf. GGS III, 142.
(5) Allusion est faite ici aux Phantasien über die Kunst de Tieck et, de manière plus générale, aux "fantaisies" de l'imagination poétique, aux Volksbücher et aux mythes, aux conceptions religieuses de Görres pour lequel la révélation originelle est le mythe, d'abord transmis sous une forme orale, enfin à l'amour de la patrie, "préjugé de mauvais goût", qui anime aussi bien le poète du Wunderhorn que l'auteur de Die teutschen Volksbücher.
(6) Cf. GGS III, 142.

allusion est faite à Nicolai et à Kotzebue [7] - le soin de combattre ces "fous" dont l'espèce "leur a malheureusement survécu", la société de tir et Bürger qui en incarne les principes ont repris la lutte contre ces exaltés. Le but déclaré de la Schützengesellschaft est de dépeupler la frondaison de l'immense arbre de vie, dont la hache des bûcherons n'a pu avoir raison jusque là, de toute l'engeance qui y niche, "ces oiseaux frivoles, ennemis des chiffres". La chute des feuilles, espère-t-on, viendra peu à peu éclaircir "l'ombre mystique" que projette l'arbre aux ramures infinies et qui enténèbre le monde de Bürger. Aussi la société avise-t-elle par affiche la population qu'elle va organiser un grand concours de tir et l'invite-t-elle à assister nombreuse à cette chasse aux oiseaux chanteurs pour contribuer à leur extermination.

Ainsi la société de tir s'acharne-t-elle contre les artistes symbolisés par les oiseaux chanteurs. En fait, comme il ressort de la fin de sa proclamation, c'est à tout l'humain qu'elle fait la chasse : "L'actuel détenteur d'un bail emphytéotique qui a transformé à de si grands frais le monde et la vie d'autrefois en un pays et un Etat commodes requiert en même temps tous ceux qui d'aventure seraient encore des hommes de se faire connaître dans un délai de six semaines et trois jours, de faire leur confession quant à leur caractère et à leurs principes et de renoncer entièrement à la société des hommes s'ils désirent continuer à être tolérés dans l'établissement" [8]. Seul celui qui a totalement renoncé à l'humain

(7) Cf. GGS III, 143 : "... und überließ es lange den trefflichen Anstalten des verblichenen allgemeinen deutschen Bibliothekars und dessen entwichenen freimütigen Erben, vor jenen Toren zu warnen".

L'expression "des allgemeinen deutschen Bibliothekars" désigne Chr. Friedrich Nicolai (1733-1811), dont la revue Allgemeine Deutsche Bibliothek, fondée en 1765 et relayée en 1793 par la Neue Allgemeine Deutsche Bibliothek, n'avait cessé de paraître qu'en 1805. Les mots "dessen entwichene freimütige Erben" sont une allusion à Kotzebue, rédacteur de Der Freimütige, qui, après Iéna, s'était enfui en Russie dont il ne revint qu'en 1817. La satire contre cet adversaire des romantiques et sa revue prend une place importante dans la Geschichte vom Ursprung des ersten Bärenhäuters publiée par Brentano en 1808 dans la Zeitung für Einsiedler.

(8) Cf. GGS III, 143.

peut espérer être admis au sein de la société bourgeoise.

C'est ce thème-clé de la proclamation qui permet aux auteurs d'introduire le personnage de BOGS l'horloger. Celui-ci, qui vient de prendre connaissance de l'affiche placardée par la société de tir dont il a le plus vif désir de devenir membre, va s'empresser en effet de rédiger sa profession de foi. Dans l'exposé qu'il y fait d'abord de ses principes, BOGS se dépeint lui-même comme l'adepte du monde de Bürger. Cette appartenance idéologique est exprimée par l'image symbolique de la montre dont se servent les deux auteurs pour développer en de nouvelles variations leur satire contre l'Aufklärung et son produit caractéristique, le bourgeois. Le portrait en couleurs de BOGS joint à l'édition originale illustre déjà pour sa part l'importance de la montre que le héros, figé dans une raideur d'automate, tient devant lui avec orgueil et gravité. Dès les premières confidences de BOGS, héritier d'une longue tradition de bourgeois horlogers, le motif central apparaît : la montre symbolise la forme prise par la vie depuis que celle-ci est passée des mains de "l'homme" à celles du "bourgeois", le règne d'un mécanisme froid, précis, implacable, d'un système de rouages et de chaînes qui écrasent et assujettissent l'individu. Il n'est pas douteux qu'à travers cette image, c'est toute une attitude d'esprit issue du rationalisme qui est mise en cause. Les auteurs du récit manient l'ironie et le sarcasme en faisant exposer par l'horloger sur un ton pénétré une conception du monde et de la vie qu'ils jugent détestable. BOGS se présente en ces termes : "Après que mes ancêtres déjà ont eu si longtemps la vie entre leurs mains, elle m'a été transmise déjà - Dieu soit loué - sous la forme d'une montre bien agencée, qui est si parfaitement en ordre que quiconque ne se règle pas en tournant sur ses chaînes et ses rouages est enchaîné et roué" (9). Le temps d'un jeu de mots, l'image

(9) Cf. GGS III, 144.

de la montre exprime la puissance de contrainte et d'asservissement qui caractérise la société et l'Etat modernes dont le bourgeois est le serviteur discipliné.

L'idéal de BOGS est d'être "un bon rouage" dans le mécanisme de la société et de l'Etat, ce à quoi sa nature depuis longtemps dressée à tourner en rond le rend tout à fait apte (10). Les principes dont se réclame l'horloger sont à l'évidence ceux-là mêmes que la société de tir exige de ses membres. Comme le souligne du reste le titre de sa profession de foi, l'horloger "a depuis longtemps abandonné la vie humaine", c'est-à-dire que l'idéal qu'il proclame fait de lui l'un de ces philistins qui pour Brentano sont déjà morts sans le savoir (11). BOGS relate ainsi avec fierté une de ses actions d'éclat qui achève d'éclairer le lecteur sur ses aspirations. Lors de l'enterrement d'un apprenti horloger, assassiné pour avoir été "de la lignée de Schelmuffsky" (12), BOGS entend l'oraison funèbre que prononce un émissaire de "la nouvelle clique romantique". Celui-ci cherche à persuader les horlogers assemblés qu'au lieu de fabriquer des montres, la victime aurait mieux fait de "chercher l'éternité en dehors du temps" et "de faire entrer l'éternité de l'idée dans le temps comme musique, l'infinité de l'idée dans l'espace comme image, etc" (13). Voyant que de telles paroles provoquent un grand trouble dans les esprits, que "ses frè-

---

(10) Ibidem : "Als Kind war ich schon so im Kreise herumgedreht, daß ich schon rund dumm war, da ich zu Verstande kam, und das erste Wort, das ich redete, war an meine poetische und verliebte Kindermagd : "Mensch, lasse Sie mich unter kein Rad kommen, damit ich selbst ein gut Rad oder eine gesunde Speiche werden kann". Endlich selbst zum Maschinengliede erwachsen, arbeitete ich, um Zeit zu gewinnen an Uhren ... ."

(11) Cf. Cl. BRENTANO, Der Philister vor, in und nach der Geschichte (éd. cit. II, 967) : "Ein Philister ist ein ... scheinlebendiger Kerl, der nicht weiß, daß er gestorben ist und ganz unnötigerweise sich länger auf der Welt aufhält".

(12) L'incompatibilité entre le philistin et Schelmuffsky est soulignée par cette affirmation de Brentano dans Der Philister vor, in und nach der Geschichte (éd. cit. II, 963) : "Wer dies Buch liest ohne auf irgendeine Art hingerissen zu werden, ist ein Philister und kömmt sicher selbst darin vor".

(13) Cf. GGS III, 144.

res" horlogers se mettent à faire "des grimaces mi-objectives, mi-subjectives", BOGS se précipite près de la tombe et réussit, grâce à son talent inné d'orateur, à empêcher que beaucoup de braves horlogers ne perdent la tête et ne renient leur idéal bourgeois. Il est piquant de constater que derrière "le prédicateur de la nouvelle clique romantique", dont les propos subversifs ont failli provoquer de tels ravages, se profile Görres lui-même. Les propos de l'orateur sont en effet un résumé - pastiche des réflexions philosophiques et esthétiques sur l'incarnation de l'idée dans l'art que Görres proposait alors à ses étudiants, après les avoir exposées dans ses écrits. Les grimaces "mi-objectives, mi-subjectives" des auditeurs sont le fidèle reflet du plan des conférences de Görres tel qu'il l'avait lui-même indiqué à ses futurs auditeurs dans l'annonce de ces cours. Cette parodie due à la complicité du professeur Görres et de son auditeur occasionnel Brentano est utilisée ici dans une subtile perspective satirique. L'ironie des auteurs consiste à faire rejeter leurs propres convictions par un représentant du camp adverse avec des arguments qui suffisent à discréditer et à ridiculiser son point de vue. A travers les tirades de BOGS qui se fait le champion des philistins et des "horlogers classiques", contre lesquels, dit-il, se sont ligués les membres de la "clique romantique", Brentano et Görres persiflent leurs adversaires sur le plan intellectuel et littéraire. Dans cette optique, les paroles de BOGS faisant l'éloge des "études à but alimentaire" (Brotstudium) constituent une charge réjouissante contre l'esprit petit-bourgeois, prosaïque, soucieux de la seule rentabilité matérielle, routinier et conformiste que Görres avait rencontré à l'université de Heidelberg chez beaucoup d'étudiants, mais également chez certains professeurs. Les auteurs font même écho, non sans humour, au jugement porté par beaucoup de ces bourgeois "sensés" sur les cours et les idées de Görres qu'ils considéraient comme de curieuses divagations impossibles à monnayer [14]. Görres avait

(14) Cf. GGS III, 145 : "Hirngespinste, in welchen keine Fliege, geschweige ein Pfennig hängen bleibt".

conclu l'annonce de ses cours en exprimant à ses futurs étudiants l'espoir qu'il pourrait éveiller en eux une vie spirituelle personnelle et libre, afin qu'ils ne deviennent pas de simples "automates" mus par la volonté d'autrui. Ouvrir des perspectives neuves, insuffler un nouvel esprit, tel était son but. C'est la mentalité diamétralement opposée qui est décrite ici sur le mode ironique à propos des "horlogers classiques" qui redoutent de voir leur précieuse mécanique déréglée par la chaleur de l'enthousiasme et le souffle de la vie. Aussi BOGS harangue-t-il son auditoire en ces termes : "Ne nous laissons pas, sur la tombe de notre ami, induire en erreur par ce prédicateur de la nouvelle clique romantique qui s'est liguée contre les horlogers classiques et restons-en à ce fait d'expérience qu'aucun rayon de soleil ne doit pénétrer dans la vie en tant qu'elle est mécanisme d'horlogerie, car de la poussière pourrait s'y introduire du même coup et nettoyage et graissage coûtent cher. Il y a même danger à souffler dans le mécanisme au risque de le voir s'embuer et rouiller ; c'est pourquoi, à l'occasion de cette considération comme de toute autre, retenons notre souffle ..." (15).

Dans la première partie de sa profession de foi BOGS apparaît ainsi comme l'horloger modèle qui, grâce à la fermeté de ses principes, a su préserver nombre de ses congénères de la nouvelle école romantique (16). Mais la suite du texte projette brusquement un éclairage nouveau sur sa personnalité : la confession de l'horloger révèle chez lui des goûts qui en font un personnage d'une burlesque ambiguité. Ce philistin invétéré se double soudain d'un romantique malgré lui. Ce sont ses rapports avec l'art qui vont le faire paraître sous ce jour inattendu.

---

(15) BOGS réplique au prédicateur romantique qui avait dit : "Selig der, dem ... die Sonnenidee Ewigkeit einen unsterblichen Strahl in das Leben ... wirft".
(16) Cf. GGS III, 145.

BOGS a étudié les sept arts libéraux, mais c'était, comme il en donne l'assurance dans son rapport, afin "d'embellir ses montres, c'est-à-dire dans la seule perspective licite qui subordonne l'agréable à l'utile : "La peinture m'a fourni des cadrans allégoriques et des émaux, la sculpture de jolies statuettes ... ; je me servais de temps à autre de la musique pour réaliser un charmant carillon" (17). BOGS espère très vivement que ceci ne prouve en rien qu'il ait pu céder à "quelque penchant humain pour les arts libéraux". L'horloger reconnaît, non sans inquiétude, qu'il a toujours eu beaucoup de peine à maîtriser son goût trop vif pour la musique et il demande à la société de tir de se montrer indulgente pour "cette faiblesse vraisemblablement physique d'une oreille très impressionnable et quelque peu encline à s'enivrer".

Les propos de BOGS sur la musique présentent les contradictions les plus cocasses : des vues romantiques y voisinent avec des affirmations d'un philistinisme caricatural. La dualité paradoxale du personnage se manifeste ici dans une série d'entrechoquements comiques. BOGS proclame sa prédilection pour la musique religieuse, genre qui n'a plus la faveur du public, et cette passion l'amène à prononcer un jugement des plus sévères sur ses contemporains. L'horloger ne peut pas adhérer à l'opinion communément admise que ses contemporains ont supprimé la musique sacrée parce qu'elle ne valait plus rien. Malgré lui, il est parvenu à la conviction intime "qu'elle nous a quittés parce que nous ne valions rien". BOGS ne peut s'expliquer en effet cette désaffection à l'égard de la musique religieuse que par le manque de ferveur véritable qui caractérise son temps où l'on ne prie plus "par piété, par amour et par enthousiasme". L'époque montre, en se contentant du langage des mots, que "nous n'avons plus besoin de la musique pure, éternelle et qui peut tout exprimer pour empreindre

---

(17) Cf. GGS III, 145.

l'âme qui n'aime plus inexprimablement l'inexprimable"[18]. Ce n'est bien sûr qu'avec beaucoup d'embarras que BOGS confesse à la Schützengesellschaft cette "idée fixe" qui met en cause les goûts de ses contemporains.

L'époque s'est engouée de la musique profane qui est venue supplanter la musique religieuse. On a nivelé les "abîmes" et les "sommets" de cette dernière, explique BOGS, pour obtenir une aire propice à la danse et aux divertissements. On goûte à présent des plaisirs musicaux qui flattent de manière diabolique les sens de l'auditeur et dévergondent son imagination. L'illustration la plus évidente de cette débauche musicale moderne est pour l'horloger l'air d'opéra, "l'aria suave et enjoleuse qui, jonglant de mille manières lascives, lance et rattrape les pommes tentatrices du paradis, se fait cajoleuse et se met nue pour obtenir la pomme de Pâris et jette les pommes d'or d'Atalante sur la piste où court la vertu" [19]. Les "grandes oeuvres musicales profanes", sonates et symphonies, ces "confiseries aromatisées composées de vertu et de maléfice diabolique", sont englobés par l'horloger dans la même réprobation. A travers cette charge volontairement bouffonne par le choix des images et l'outrance des propos moralisants, on n'en discerne pas moins les réticences qu'éprouvait Brentano lui-même à l'égard des effets brillants et des séductions faciles que recherchaient certains compositeurs d'opéras [20].

Les opinions émises par BOGS sur la nature même de la musique ne peuvent être tenues que pour des "folies" par les représentants de la société de tir. Elles révèlent en effet - chose bien inattendue chez l'horloger - l'influence des conceptions romantiques, voire une certaine affinité avec Joseph Berglinger. Sous un travesti burlesque et dans une perspecti-

---

(18) Cf. GGS III, 146.
(19) Ibidem.
(20) Cf. p. ex. l'article publié par Brentano en 1815 dans les Berlinische Nachrichten : "Über das moderne Theaterwesen im größten Teile von Europa, vielleicht überall. Bei Gelegenheit des Achilles von Paer". On y trouve, à propos de l'opéra, un passage sur das musikalische Gerüst eines Tonfeuerwerks (éd. cit. II, 1128) qui fait écho à la phrase de BOGS : Jetzt liegt die Tonleiter am Gerüst eines Feuerwerks ... ...". (GGS III, 146).

ve parodique nous retrouvons en effet des termes ou des thèmes chers à Wackenroder et à Tieck. Pour BOGS aussi, la musique est l'expression de l'ineffable et traduit plus fidèlement que le langage des mots la vie profonde des sentiments et les aspirations de l'âme (21). Même si elle peut à certains moments apparaître comme une dangereuse séductrice, un fruit défendu, elle est dans son essence un langage céleste, "car les sons sont d'une nature divine si pure qu'on a beau les torturer, les composer en vue de susciter des jouissances purement profanes et des rêves coupables - c'est ainsi que je les nomme -, ils nous sourient à la manière effrayante des fantômes, comme des têtes d'anges et des saints emmurés vivants dans des murs de plaisir terrestre" (22).

Il est piquant de voir BOGS retrouver, après ces errements teintés de romantisme, la perspective du brave philistin, ce qui permet aux auteurs de ridiculiser indirectement la conception utilitaire ou décorative de l'art (23). En dépit de sa "faiblesse" congénitale, les principes de BOGS lui font un devoir de tenir toute espèce de musique pour nuisible et de ne considérer comme utiles que les seuls roulements de tambour. Tout au plus peut-on en outre qualifier d'inoffensive la musique du carillon ;

---

(21) Chez le jeune Joseph Berglinger, subjugué par la musique d'église, le lien entre la passion qu'il ressent pour un art céleste et la ferveur religieuse est encore étroit. Dans les Phantasien über die Kunst, la musique est qualifiée de "idealische, engelreine Kunst", de "Sprache der Engel" (cf. Die Wunder der Tonkunst). Le langage des sons est déclaré plus riche et plus profond que le langage des mots (cf. Das eigentümliche innere Wesen der Tonkunst).

(22) On trouve également chez le musicien Berglinger, bien que dans une perspective très différente, une double attitude à l'égard de la musique ressentie tantôt comme force salvatrice, tantôt comme séduction démoniaque. L'opposition entre la musique d'église et la musique profane ne correspond par contre nullement à l'esprit des Phantasien über die Kunst (cf. Von den verschiedenen Gattungen in jeder Kunst).

(23) Le problème des rapports de l'art et de l'utile est un thème abordé aussi bien dans le Joseph Berglinger que dans les Phantasien über die Kunst. Citons une phrase caractéristique du chapitre des Phantasien intitulé Das innere Wesen der Tonkunst :"Es ist ein so göttlich Streben des Menschen, zu schaffen, was von keinem gemeinen Zweck und Nutzen verschlungen wird, - was, unabhängig von der Welt, in eignem Glanze ewig prangt, - was von keinem Rade des großen Räderwerks getrieben wird und keines wieder treibt".

"toute autre musique, en faisant à la rigueur exception pour les cors des veilleurs et des bergers, devrait selon mon système être un article vendu exclusivement par les pharmaciens détenteurs de privilèges et sa délivrance autorisée seulement au vu d'ordonnances établies par des docteurs en médecine patentés", déclare BOGS (24).

Assagi par l'âge et ne fréquentant plus les concerts depuis son mariage, l'horloger pense être guéri de ses engouements et de ses préventions d'autrefois et pouvoir supporter maintenant sans s'émouvoir "un peu de musique profane moderne". Aussi suggère-t-il à la société de tir de le mettre à l'épreuve. Jugeant en effet les propos de l'horloger sur la musique peu orthodoxes, celle-ci subordonne son admission à une épreuve : elle lui impose d'assister au concert qui sera donné le soir même dans la ville et s'il peut lui prouver qu'il ne s'est pas trop laissé entraîner, il pourra être admis.

Dans le "très humble rapport" que BOGS va fournir "à une très honorable société de tir à l'arc à propos du concert qui lui a été prescrit", il conte les aventures étranges et merveilleuses qu'il a vécues dans l'exaltation et la souffrance tout au long du concert. Avec une étonnante fantaisie, beaucoup de verve et de drôlerie, Brentano et Görres nous montrent l'impeccable horloger perdant soudain la tête dès les premières notes jouées par l'orchestre. Romantique malgré lui, BOGS est subjugué par la musique dont il subit le magique pouvoir. Le déchaînement des sons l'emporte dans un fantastique voyage à travers les quatre éléments, auquel sert de motto l'adieu au monde de Simplicius.

C'est à l'emprise du monde - horloge que BOGS se trouve arraché par l'ivresse musicale qui le gagne et qui libère en lui les forces de l'imagination et du sentiment. "De tous les instruments jaillit soudain un ouragan de sons, je fermai les yeux, serrai les genoux l'un contre l'autre, les deux mains plongées dans les poches de ma redingote, tenant fermement

(24) Cf. GGS III, 147.

mes montres. Adieu, monde ! La tempête d'une symphonie de Haydn s'engouffra dans mes cheveux clairsemés, mon cerveau se glissa au dehors par mes oreilles avec toutes ses aptitudes, se déploya comme deux voiles que gonflait le vent qui m'emporta à travers le ciel et la terre, l'eau et le feu, et me précipita à plusieurs reprises contre les rochers, ah ! mes montres ! Malheur ! malheur ! une voie d'eau, une voie d'eau, nous coulons ! Les éléments firent irruption de tous côtés, les voiles se déchirèrent et un tourbillon de musique s'engouffra par mes oreilles, il avait tout à fait le goût d'un chaleureux alcool dix fois décanté, il monta, monta, remplit ma tête, le monde sombra, mes yeux brûlaient, je pleurai" (25).

Cette introduction donne le ton du compte rendu et frappe par son caractère nettement parodique. Nous trouvons là en effet une transposition humoristique du thème, cher à Wackenroder et à Tieck, de l'évasion grâce à la musique hors du monde terne et froid de la banalité quotidienne (26). L'ascension de l'âme enivrée de musique vers le supraterrestre devient un aventureux voyage à travers l'eau, la terre, l'air et le feu.

Le programme du concert se compose de cinq parties séparées par de courtes pauses : une symphonie de Haydn, un concerto pour clarinette, un grand air lyrique, un duo pour basson et clarinette et un ensemble de chants accompagnés par des cors. Cette énumération de morceaux de musique qui semblent constituer un réel programme de concert ne doit cependant nul-

---

(25) Cf. GGS III, 148.

(26) On peut rapprocher p. ex. du texte de BOGS un passage du Berglinger où apparaissent plusieurs images identiques, notamment celle du vent et des ailes déployées :
"Erwartungsvoll harrte er auf den ersten Ton der Instrumente ; - und indem er nun aus der dumpfen Stille, mächtig und langgezogen, gleich dem Wehen eines Windes vom Himmel hervorbrach und die ganze Gewalt der Töne über seinem Haupte daherzog, da war es ihm, als wenn auf einmal seiner Seele große Flügel ausgespannt, als wenn er von einer dürren Heide aufgehoben würde, der trübe Wolkenvorhang vor den sterblichen Augen verschwände und er zum lichten Himmel emporschwebte ... . Die Musik durchdrang seine Nerven mit leisen Schauern und ließ, so wie sie wechselte, mannigfache Bilder vor ihm aufsteigen". (Cf. W.H. WACKENRODER, Werke und Briefe, L. Schneider, Berlin, p. 114).

lement faire illusion sur la nature des intentions des auteurs. Si un concert entendu à Heidelberg a pu suggérer aux deux auteurs l'idée de ce compte rendu, les impressions musicales attribuées à BOGS ne supposent aucune référence à des morceaux précis, mais constituent une fantaisie poético-humoristique qui prend la musique pour prétexte. Si le nom de Haydn est effectivement mentionné, non sans malice du reste (27), il serait vain de vouloir discerner, à travers l'évocation qu'en fait BOGS, les mouvements d'une de ses symphonies et plus encore, malgré l'évocation de roulements de timbales, de vouloir identifier cette dernière. Les thèmes du concerto pour clarinette, l'aria et le duo ne se réfèrent à aucune oeuvre musicale réelle et le pot-pourri d'airs folkloriques accompagnés par un trio de cors n'a d'autre créateur, bien sûr, que le virtuose d'un certain Cor enchanté.

L'important est en fait de préciser selon quels procédés et dans quelle perspective les auteurs réalisent cette fantaisie verbale par laquelle ils veulent traduire des impressions musicales. Ici encore les méditations sur la musique que nous livrent Wackenroder et Tieck dans leurs Phantasien über die Kunst nous semblent fournir des suggestions et des formules auxquelles les auteurs du BOGS font plus ou moins consciemment écho. Nous trouvons ainsi dans le chapitre Das eigentümliche innere Wesen der Tonkunst une réflexion concernant les effets des sensations sonores sur le psychisme des auditeurs. Les sons, y est-il dit, ont, par le charme qu'ils exercent sur les sens, le pouvoir d'exalter l'imagination. Cette dernière peuple à son tour l'univers sonore "d'images magiques" et métamorphose les émotions dépourvues de forme en des sentiments humains "aux contours définis". Le chapitre Die Töne insiste sur le rapport des sonorités instrumentales avec les couleurs, de la mélodie et du déroulement d'un morceau

---

(27) Pour suggérer un jeu de mots sur heidnisch, les auteurs écrivent Haidnische Symphonie.

avec le dessin et la composition d'un tableau. Il y est question également de l'affinité des sons avec l'élément liquide, avec un ruisseau clair et scintillant d'où semblent surgir "des formes ravissantes, éthérées et sublimes" qui se font et se défont sans cesse. Le texte consacré aux oeuvres symphoniques en caractérise le monde comme "un monde purement poétique", mais en souligne toutefois le charme proprement visuel : "Dans les sons flottent cependant souvent des images si individuelles et concrètes que cet art, aimerais-je dire, nous captive à la fois par l'oeil et par l'oreille" (28). Tieck souligne expressément la variété des images sublimes ou tout aussi bien grotesques que provoque une symphonie dans l'imagination de l'auditeur et la ronde effrénée des sentiments antithétiques qui le traversent.

Ces réflexions sur la magie des sons, ces transpositions visuelles de perceptions accoustiques correspondent trait pour trait à la manière dont BOGS évoque ses impressions de concert. Au cours de l'extraordinaire voyage imaginaire dans lequel il est irrésistiblement emporté, l'horloger se retrouve, tour à tour spectateur ou acteur, au milieu de vastes paysages qui surgissent et s'effacent au gré de la musique : paysage marin, paysage céleste, paysage féérique de fontaines jaillissantes, de cristal et de glace, paysage nocture de forêt. Les sonorités et le chant des instruments se métamorphosent en autant de couleurs et de formes qui peuplent ces paysages d'êtres fantastiques, de figures de légendes et de contes, de silhouettes immatérielles. Les traits des violons sont des flammes où se baignent mille salamandres (29) ; les flûtes déversent des fleuves d'huile d'amandes douces où nage une sirène (30) ; les trompettes répandent une

---

(28) Cf. Phantasien über die Kunst, éd. cit. (v. note 26), p. 255.
(29) Cf. GGS III, 149.
(30) Ibidem.

lumière polaire ; un "grave sphinx noir" surgit d'une contrebasse [31] ; la voix de la chanteuse prend corps et ses vocalises sont une gracieuse et périlleuse évolution de danseuse de corde [32]. L'exagération humoristique de la manière romantique révèle l'intention parodique des deux auteurs, dont certaines phrases sont un défi à l'imagination la plus vive : "De tous les violons jaillirent soudain des myriades de serpents de feu rouge cinabre, ils dardèrent leur langue, s'enroulèrent, tissèrent un tapis ardent, duquel poussèrent à leur tour mille épis d'or et mille fleurs" [33]. Délibérément les notations poétiques sont souvent oblitérées par des visions grotesques ou burlesques. Métamorphosé en "une sorte de hareng", BOGS se retrouve, comme déjà Münchhausen, dans le ventre d'une baleine ; mais il s'agit de la baleine de Jonas, avec lequel l'horloger sera précipité sur le rivage dans le "nuage d'eau" que l'animal projette par les narines. Pour BOGS, ivre de musique, la salle de concert est soudain devenue le grand tonneau de Heidelberg, le public et lui-même sont mués en anguillules de vinaigre. Avec une subtile ironie Brentano et Görres tirent parti du délire musical de l'horloger pour poursuivre leur satire des philistins. Les mille Philistins de l'Ancien Testament surgissent des altos et des violoncelles, mais Samson, leur ennemi implacable s'élance alors hors des timbales et, armé de la machoire d'âne, organise son grand massacre [34]. Peu avant qu'il n'apparaisse en personne, ses renards, jaillis des trompettes, avaient du reste déjà brûlé les blés des Philistins [35].

Sous une forme différente cette satire du philistin s'exprime encore à travers l'image de la danseuse de corde. Pour Brentano cette image est le symbole même de l'aventure et du défi artistique qu'aucun philistin ne

---

(31) Ibidem.
(32) Cf. GGS III, 152.
(33) Cf. GGS III, 149.
(34) Cf. Ancien Testament, Livre des Juges 15, 15.
(35) Cf. Juges, 15, 4 et 5.

fait jamais sien [36]. BOGS, les mains enfouies dans ses poches de peur de perdre ses montres, se fait lancer dans la bouche les tranches d'oranges que distribue la cantatrice funambulesque : savoureuse traduction de la délectation artistique du bourgeois philistin [37].

C'est, selon toute vraisemblance, Brentano qui a eu l'idée de relier des visions inspirées à BOGS par un passage de la symphonie, par le concerto et par le duo en une action dramatique suivie.

C'est ainsi que nous est contée en plusieurs saynètes l'histoire des deux amants Klarin et Klarinette, une histoire d'amour et de mort qui entraîne l'imagination de BOGS des profondeurs marines aux hauteurs célestes. Dès l'audition de la symphonie, les mélodies tendres et élégiaques de la flûte sont l'occasion d'introduire le personnage du pâtre Klarin ; bientôt séduit par la sirène, Klarin est entraîné par celle-ci au fond des eaux. Cette poétique rencontre entre le monde des esprits de la nature et le monde humain est placée sous l'égide de Goethe dont le roi de Thulé et le Fischer sont cités, non sans un malicieux clin d'oeil au lecteur [38].

La seconde et la troisième saynète font revivre, dans une parodie du conte merveilleux, le destin des deux amants Klarin et Klarinette. Dans le concerto, le chant initial de Klarinette est une complainte éplorée sur la disparition de son bien-aimé. Elle annonce sa décision de prendre le voile, que les anges lui tissent en chantant. Le manteau de la jeune femme déployé sur les flots devient l'esquif sur lequel toute la "belle compa-

(36) Cf. Cl. BRENTANO, Der Philister vor, in und nach der Geschichte, éd. cit. p. 963 : "Ein Philister kann nie ein Seiltänzer zu werden wünschen".
(37) Cf. GGS III, 152 : "Da ich aber der Sackuhren wegen die Hände nicht aus der Tasche tat, sperrte ich bittend den Mund auf, und sie warf mir ein Apfelsinenschnitzchen nach dem andern mit den schönen Fingerchen hinein".
(38) Cf. GGS III, 149. Les libertés prises par Brentano avec le poème Der Fischer, dont il cite les deux dernières strophes avec des modifications, expliquent que le poète ait préféré l'incorporer au contexte en prose. A la différence de l'édition originale l'édition critique isole, à tort, les insertions lyriques, qu'il s'agisse d'ailleurs des vers goethéens, de ceux de Brentano ou des arrangements de Volkslieder. On sait que Brentano avait une prédilection pour la romance de Goethe Der König in Thule, qu'il aimait à chanter en s'accompagnant sur sa guitare (cf. W. FRÜHWALD, Cl. BRENTANO in : DeutscheDichter der Romantik, Berlin 1971, p. 291).

gnie" se met en route pour un pays lointain. Mais tandis qu'éclate une tempête, les "anges navigateurs" (Schiffsengel) se querellent et le bateau sombre. Sur un rocher désert un ange blanc et un ange noir se disputent l'âme de Klarinette qui gît expirante à leurs pieds ; ils font appel pour trancher leur différent à la sirène que l'on voit surgir des flots avec Klarin. Cependant que ce dernier pleure son amante, Klarinette se relève soudain, remplie de courage et de joie, et de son épée terrasse l'ange du mal : "Le ciel s'ouvrit, et une échelle en descendit, et tout fourmillait d'anges qui entourèrent la vierge de leurs bras et l'emportèrent vers le haut. Klarin cependant resta là à se lamenter, alors la sirène se remit à chanter et le séduisit..." (39). A travers ces visions transparaissent des thèmes et des images chers à Brentano : le combat du bien et du mal, l'opposition du christianisme et du paganisme, l'assomption de l'âme sur l'échelle céleste des sons (40).

Le duo pour basson et clarinette est le prétexte à un nouvel épisode fantastique (41) qui évoque le combat de Klarin avec l'ange noir autour du corps embaumé de Klarinette "scintillant comme un rubis", la chevauchée du pâtre sur un cheval noir ailé, sa chute dans la mer où il disparaît en enlaçant la sirène, enfin les lamentations du cheval qui enterre les cendres de Klarinette brûlée sur un bûcher. Le jeu de l'imagination poétique avec les personnages, les formes et les couleurs atteint ici à une grande virtuosité dans une fantasmagorie où les éléments naturels, nuages et flots, tonnerre et éclairs, sont intimement mêlés à l'action féérique. Le carac-

---

(39) Cf. GGS III, 151.

(40) Cette même image se retrouve par ex. dans la 8ème romance du rosaire. La cantatrice et danseuse Biondetta veut prendre congé de la scène le soir de son vingtième anniversaire pour se retirer dans un couvent. L'initiation de Biondetta à la musique est évoquée par la strophe suivante :

"Und sie lehrt die junge Seele
Sich erschwingen im Gesange,
Und mit Engeln auf der Töne
Himmelsleiter freudig tanzen".

(cf. Cl. BRENTANO, éd. citée I, 734).

(41) Cf. GGS III, 153-154.

tère mouvant et fugitif de la vision résulte des métamorphoses successives des images : le "sombre nuage" apparaît comme le "bateau aux voiles noires" sur lequel l'ange noir accoste au rocher, puis est perçu, parmi les grondements de tonnerre, comme un "bateau tonnant" balloté "dans les flots sonores", frottant "son ventre d'airain aux aspérités des falaises" ; enflammé par un brandon ardent il se transforme en un "monstre en flammes", en une torche qui "tantôt proche, tantôt lointaine" éclaire la scène de "l'inégal combat". Le géant noir se métamorphose soudain pour sa part en un cheval noir ailé, dont le dos est recouvert d'une étincelante couverture d'or et qui crache des flammes par les naseaux. Ce cheval sauvage qui devient subitement "doux comme un agneau noir" est un curieux composé de monstre et de Pégase amoureux dont les sentiments tout humains à l'égard de Klarinette sont repris en écho par la nature entière. Le programme musical se termine par des airs de chasse pour cors et voix qui font surgir dans l'imagination de BOGS un mystérieux paysage nocture de forêt : "nuit sylvestre évoquée par la musique et doux chuchotement des arbres, murmure des sources, vert entrain, sang vert qui coule dans toutes les veines" (42). Brentano trouve ici l'occasion de faire retentir son "cor enchanté" dans un subtil jeu poétique et humoristique. Il invite le public à oublier comptes rendus et critiques et à le suivre, lui, le nouveau chasseur de Kurpfalz. Brentano insère ici cinq strophes d'une de ses poésies (43) dans un pot-pourri de chants populaires figurant pour la plupart dans le Wunderhorn. De courtes citations du Jäger aus Kurpfalz et de Gretchen schürz dich introduisent le poème. Le thème en est une idylle amoureuse qui se noue dans la forêt auprès d'une source entre le chasseur et la jeune fille qu'il invite à lui tendre la coupe qui doit le désaltérer et à lui tresser une

(42) Cf. GGS III, 155.
(43) Cf. le poème Wo in Gewölben von Schmaragd (Brentano, éd. cit. I, 185). Le texte lyrique incorporé au BOGS comprend les strophes 3, 5, 7, 9 et 10 du poème quelque peu modifiées. Cette version, légèrement remaniée, sera publiée sous le titre May-Lied des Uhrmacher Bogs dans la Zeitung für Einsiedler n° 10 du 4 mai 1808.

couronne de fleurs [44]. Puis le poète juxtapose, enchaîne et parfois enchevêtre avec adresse des extraits de cinq chants du Wunderhorn qui vont lui permettre de conter, en conservant le chasseur comme personnage central, une histoire d'amour et de mort qui fait pendant, dans le style populaire, à celle de Klarin et Klarinette. Brentano tire parti des divers symboles du Volkslied à travers lesquels s'exprime le thème de la chasse amoureuse. Le motif de la couronne virginale lui permet d'enchaîner à son propre poème les strophes finales du chant populaire Der ernsthafte Jäger. Au motif de l'invitation "sérieuse" au mariage fait suite celui de l'invitation aux plaisirs amoureux qui conclut le Volkslied "Nächtliche Jagd" et fournit au poète la double image de la lune rouge et de la bouche rouge de l'aimée. Cette couleur, suggérant à la fois la passion et la mort, annonce le dénouement tragique de l'histoire empruntée au chant populaire Vertraue, où le coup de fusil du chasseur atteint celle qui n'a pas eu confiance en sa parole et n'est pas restée "tranquillement assise dans la mousse verte" afin qu'il puisse abattre l'oiseau noir perché au-dessus de sa tête. C'est avec verve et virtuosité que Brentano parvient à condenser finalement en deux phrases les éléments les plus frappants de ces poèmes du Cor enchanté, qu'il relie l'un à l'autre par d'adroits déplacements de termes, quelques modifications ou de brèves adjonctions [45]. Sur la tombe des deux amants le poète fait pousser les trois lis qui fleurissent déjà sur celle de la

(44) Certains vers de ce poème, qui semble avoir été composé en même temps que le BOGS et sans doute en relation avec lui, sont directement inspirés à Brentano par la poésie du Wunderhorn Hochzeitlied auf Kaiser Leopoldus und Claudia Felix (éd. cit. I, 271 ss).

(45) Cf. GGS III, 156/157 le passage : "Feinslieb, bleib ruhig liegen ... er tat sichs Leben nehmen". Ce passage illustre à la fois les emprunts de Brentano, ses interventions espiègles et ses commentaires humoristiques. Brentano présente d'abord un condensé des strophes 2, 3 et 4 du Volkslied Vertraue en insistant, à la différence de celui-ci, sur le thème de la fille séduite : "bleib ruhig liegen in dem Moos ... Feinslieb erwacht so nackt und bloß, und weint und tut sich schämen". Le vers extrait du Volkslied Aufgegebene Jagd : "Ich schwing mein Horn ins Jammertal" reçoit des adjonctions humoristiques. Puis Brentano conclut par une sorte de rondo où se mêlent les éléments de Vertraue et de Nächtliche Jagd : c'est grâce aux couleurs qu'est réalisé ici le passage d'un poème à l'autre.

Schwarzbraune Hexe et conclut par une parodie pleine d'humour de ce poème du Wunderhorn. Ce n'est pas, dans cette nouvelle version, un cavalier qui veut cueillir les lis, mais un ange - sans nul doute un de ceux que BOGS vient de voir voler ; ce n'est pas non plus au chasseur qu'ils doivent revenir, mais à trois joueurs de cor : Brentano, Arnim et Görres. Ceux-ci ont pourtant avec le chasseur du chant populaire un point commun qui est l'inutilité de leurs sonneries de cor : "Trois lis poussèrent sur leur tombe, oui, sur leur tombe, ce fut un ange qui voulut les cueillir, ah ! ange, ne prends pas les trois lis, ne les prends pas, ils reviennent à trois sonneurs de cor, ils ont joué du cor avant tant de joie, tant de tristesse, et tout ce qu'ils ont joué, ce fut en pure perte" (46).

Le jeu des auteurs avec les thèmes romantiques apparaît clairement à l'occasion des pauses qui séparent les divers morceaux du programme. Le texte nous montre avec humour le "délire" (Wahnsinn) musical de l'horloger atteignant ces moments de paroxysme où le ravissement et l'émotion deviennent épuisants et douloureux à force d'intensité :"Cela (=la musique) reprit une fois encore, ce qui pour moi n'était pas précisément fort agréable, car les nombreuses fatigues dues au sentiment m'avaient déjà fait à moitié mourir d'alanguissement, mon coeur avait la langue pendante comme un lévrier assoiffé" (47). L'oscillation du héros romantique entre le rêve et la réalité (48) trouve ici une correspondance parodique dans l'alternance entre les "folies" musicales qui emportent BOGS et ses brusques réveils à la réalité, signalés par une phrase-leitmotiv comme des retours à la "raison". Le caractère burlesque de ces ascensions berglingériennes du philistin BOGS au ciel de la musique est souligné par la phrase qui suit

(46) Cf. GGS III, 157.
(47) Cf. GGS III, 152.
(48) Une oscillation qui caractérise, comme le souligne Eichendorff, l'existence de Brentano : "Brentano ... riß eine übermächtige Phantasie beständig hin, die Poesie ins Leben zu mischen, was denn häufig eine Konfusion und Verwickelungen gab" (cf. Halle und Heidelberg, EICHENDORFF, Werke, éd. Cotta, Vermischte Schriften, p. 1119).

la vision de Klarinette emportée par les anges : "Mais moi je sentis un craquement dans la nuque lorsque je recouvrai mes esprits, car j'avais eu l'impression que la magie musicale me soulevait en me saisissant à deux mains aux tempes, comme le faisait mon grand-père, lorsque j'étais encore petit garçon, pour me montrer les gentils anges, comme il disait, bien que cela ne m'ait jamais donné l'occasion de voir quelque chose de pareil" (49).

Les quatre pauses donnent à Brentano et à Görres l'occasion de développer avec beaucoup de cocasserie un thème par lequel ils accusent une fois de plus l'ambiguité du personnage de BOGS, philistin égaré dans l'univers romantique. Sans doute son instinct d'horloger peut-il se manifester précisément à la faveur des entractes : nous le voyons alors préoccupé de ses montres, les comptant avec angoisse ou veillant à ce qu'elles ne lui soient pas dérobées. Et pourtant, malgré ces réactions d'une normalité rassurante, le héros ne reprend pas pied dans le monde des plates réalités et de la raison philistine. La symphonie vient à peine de s'achever, la tête du sphinx vient juste de redevenir volute de contrebasse, que BOGS éberlué aperçoit dans l'auditoire le "défunt Schelmuffsky" en compagnie de son "meurtrier" avec lequel il semble en fort bons termes, de Dame Charmante et du comte (Herr Bruder Graf). Il est piquant de découvrir ainsi en l'horloger un lecteur assidu du livre de Reuter qui contenait pour Brentano tout ce qu'un philistin ne pouvait ni comprendre ni apprécier. BOGS fait part de ses visions, qu'il s'agisse des anges qu'il a vu voler ou de la présence de Schelmuffsky dans la salle de concert, à ses voisins, de fort raisonnables représentants de la Schützengesellschaft. Mais leurs réactions ironiques et leurs dénégations ne satisfont pas l'horloger. On a beau lui répondre que celui qu'il prenait pour Schelmuffsky n'était en fait qu'"un marchand de tableaux du lac de Côme, venant de Tremezzo"- Brentano dont la famille était précisément originaire de cette région de l'Italie se met ici plaisamment en scène lui-même -, BOGS n'en est nullement

(49) Cf. GGS III, 151.

persuadé. A l'entracte suivant il entend clairement derrière lui la voix de Schelmuffsky, bien reconnaissable à ses récits et à ses jurons familiers : "C'est lui, c'est mon Schelmuffsky, il vit, il a peut-être été enterré vivant. Je voulus me retourner, mais je fus pris de vertige, je ne vis personne" (50). Cette première déception ne suffit pas à entamer la conviction de BOGS : lorsqu'après l'audition du morceau de chant le membre de la société de tir lui raconte quelle cantatrice incomparable il avait eu l'occasion d'entendre à Agra chez le Grand Mogol, le héros ne doute plus qu'on cherche bien à lui cacher la présence de son ami : "Je remarquai alors aussitôt que le membre de la société de tir avait menti et que Schelmuffski devait être là, et que ces événements, dont il se vantait, il les lui avait entendu raconter. Mais c'était une vraie misère, chaque fois que je voulais me retourner en direction de mon défunt ami, la musique recommençait et la folie me reprenait" (51). Aussi n'est-il pas superflu pour BOGS, revenu une fois encore à lui après avoir vécu le dénouement fantastique et pathétique de l'histoire de Klarin et Klarinette, de se munir d'une lunette spéciale anti-vision et anti-exaltation, due à l'invention de Görres : "Pour bien savoir où j'en étais, je tirai de ma poche une carte, y perçai un petit trou à l'aide d'un cure-dents et regardai à travers en direction de l'orchestre et des gens, mais je ne vis rien que des violons et des cors et des musiciens et d'autres braves gens. Je cherchai également des yeux le présumé Schelmuffsky et le député des Provinces-Unies et le comte, mais c'était des gens qui m'étaient totalement inconnus et il se pouvait que le membre de la société de tir ait dit vrai ..." (52). Alors l'horloger se félicite de l'efficacité démystifiante de sa lunette qui lui fait découvrir la cause réelle de ses visions, une chauve-souris ou une hirondelle égarée dans la salle et qui lui était apparue comme l'ange noir

(50) Cf. GGS III, 151.
(51) Cf. GGS III, 153.
(52) Cf. GGS III, 154.

ou le cheval ailé et comme le voile de Klarinette flottant au vent. Un éloge bien senti des explications rationnelles que les auteurs mettent avec humour dans la bouche de BOGS n'empêche pas le héros d'être à nouveau irrémédiablement saisi par le charme magique de la musique, dès que celle-ci se remet à jouer. Après les scènes de chasse qui concluent le concert, l'horloger, dans un mouvement d'enthousiasme et de reconnaissance envers les trois cornistes si injustement méconnus, est sur le point de commettre l'irréparable folie de leur offrir ses montres, ce symbole de son existence bourgeoise : "Je me sentis alors ému à un tel point que je me mis moi-même à chanter : "Ah ! si vraiment vos sonneries de cor doivent être perdues, que mes montres de poche le soient aussi, le soient aussi", et j'en extirpai une et voulus aller récompenser les artistes, mais quelqu'un, par peur, m'agrippa, la montre que je tenais se mit à sonner, je m'étais trompé de montre ; quelle chance que j'aie en fin de compte recouvré ma raison ..." (53). La harangue que BOGS adresse finalement aux artistes pour les amener à des vues raisonnables rappelle celle qu'il avait prononcée devant l'assemblée des horlogers : son effet burlesque repose sur la même contradiction qui depuis le début marque le personnage, tour à tour caricature du parfait philistin et interprète involontaire et burlesque d'idées romantiques. L'horloger se lance à nouveau dans une critique de l'époque dépourvue à ses yeux de tout sens poétique. Il plaint les artistes qui sont arrivés trop tard dans un monde hostile, dominé par un rationalisme étriqué, mû par l'utilitarisme et le matérialisme - un thème que nous retrouvons dans nombre d'écrits de Görres : "Pauvres artistes que vous êtes, quelle est donc votre récompense pour toute la peine et tout le travail que vous vous donnez à une époque qui n'aime pas ce genre de choses, qui mange des langues de rossignols dans des pâtés et cultive exclusivement la grande cornemuse qu'est le ventre" (54). Avec une logique burlesque l'orateur tire

(53) Cf. GGS III, 157.
(54) Ibidem.

la leçon de cet état de choses : il faudra trouver dans la société bourgeoise un emploi utile pour Klarin, Klarinette et le cheval ailé ; quant aux poètes, BOGS les exhorte à venir sans tarder rejoindre les rangs des horlogers : "Déposez, déposez vos cornes d'abondance, vos cors merveilleux, vos cors enchantés, vos activités ne sont pas bonnes, devenez horlogers, venez apprendre le métier chez moi, je vous offrirai une année d'apprentissage" (55).

Le Visum repertum, c'est-à-dire le rapport des médecins commis par la société de tir pour examiner l'état de santé de BOGS, est un morceau de bravoure dû pour l'essentiel à la plume de Görres dont nous retrouvons les intérêts et le vocabulaire spécifiques. La veine humoristique et parodique, la virtuosité verbale se nourrissent ici en effet de ses idées philosophiques, de ses connaissances scientifiques et médicales.

Apparemment le Visum Repertum vient arracher aux mirages de la féérie et du rêve le lecteur qui, au fil des impressions de concert de BOGS, s'est abandonné à tous les excès de l'imagination poétique pour le plonger dans le réalisme prosaïque d'un examen médical. Le contraste évident entre les deux parties est d'autant plus marqué que le Visum Repertum est composé comme un contrepoint délibéré au rapport de BOGS, une démystification systématique de l'univers des visions de concert, montrant pour ainsi dire l'envers misérable ou grotesque du décor. Et pourtant, par le jeu d'une subtile ironie, ce réalisme apparent de l'expertise médicale se révèle lui-même comme un réalisme absurde, plaqué qu'il est sur une fantastique fiction : celle d'un voyage imaginaire dans le crâne de l'horloger, qui permet en fait aux auteurs les mêmes débauches de fantaisie et d'imagination que les visions de concert. Si ces dernières, avec l'évocation du personnage de Schelmuffsky et l'utilisation des Volkslieder, portent la marque des goûts littéraires de Brentano, nous trouvons parallèlement au début du Visum Repertum un si-

(55) Cf. GGS III, 160.

gne plaisant de l'admiration que Görres porte à l'auteur du Titan. Parmi les médecins experts apparaît en effet le docteur Sphex, emprunté pour l'occasion au roman de Jean Paul.

L'examen médical s'ouvre sur une utilisation humoristique des thèmes de la Naturphilosophie dont sont visiblement frottés les trois représentants de la Faculté. Le mélange du concept schellingien d'Absolu et de la représentation chrétienne de la "chute" prise dans un sens littéral est d'un irrésistible effet comique : "Comme le maître horloger BOGS a dû en même temps que les autres mortels pécheurs être précipité hors de l'Absolu lors de la grande chute due au péché originel, les médecins soussignés ont cru devoir commencer l'examen par la vérification de la contusion qui s'en est nécessairement suivie et l'enquête menée à ce sujet avec soin a révélé qu'au cours de cette chute le malheureux a heurté le réel précisément de la tête comme le prouve une tache de naissance brune et un net enfoncement au sommet de la tête, si bien que de ce seul fait doit résulter immédiatement un grand préjudice pour l'intégrité de ses capacités intellectuelles" (56). La suite du rapport médical qui comprend le contrôle des "polarités" de BOGS et la recherche du "point d'indifférence" du sujet présente la même utilisation burlesque et autoparodique de notions de la philosophie de la nature qui dominent les études scientifiques de Görres. L'examen extérieur du crâne de BOGS auquel procèdent ensuite les médecins s'appuie à la fois sur la théorie fort ancienne des tempéraments et sur la phrénologie de Franz Gall, très discutée à l'époque dans les milieux scientifiques et à laquelle non seulement Görres, mais aussi Brentano se sont vivement intéressés (57). Le motif de la double personnalité de BOGS trouve

---

(56) Cf. GGS III, 159.
(57) Le phrénologue Gall a séjourné à Heidelberg entre le 15 janvier et le 10 février 1807. Malgré les intrigues de Voß contre lui il a pu, grâce à l'accord du prorecteur Thibaut, donner des conférences à l'université (cf. Levin, op. cit., p. 68).

dans le Visum Repertum sa traduction médicale. Les médecins découvrent en effet "une difformité extraordinaire chez le sujet en question". BOGS se révèle être un monstre à tête de Janus, possédant deux visages absolument dissemblables dont le second, à l'arrière de la tête, était simplement dissimulé aux regards par les cheveux. Tandis que les hommes de science se montrent très alarmés par une telle anomalie et attirent l'attention de la police sur les dangers que comporte ce double signalement chez une seule et même personne, BOGS s'étonne de leur étonnement et tient pour tout à fait naturel que chaque être humain ait ainsi deux faces. Les deux visages de BOGS ne sont pas seulement dissemblables, mais en quelque sorte antinomiques : "Au cours de l'examen une grande discordance put être constatée entre les deux visages : l'un aimait beaucoup les eaux de vie amères, l'autre les mets marinés et poivrés ; l'un semblait très irascible et par là de tempérament colérique, l'autre était doux comme un mouton et par là peu ou prou sanguin" (58). Toute la conformation extérieure du crâne répond, elle aussi, à cette opposition des deux faces et rend le cas du plus haut intérêt pour les études phrénologiques : "toute saillie sur l'une était annihilée par un creux sur l'autre" (59). Pour éviter de mettre en fureur cet étrange tandem, les médecins renoncent à procéder à une trépanation. Après avoir plongé les deux visages dans le sommeil magnétique, ils vont entreprendre - en entrant par le nez et en suivant le conduit des nerfs olfactifs - une descente dans les cavités cervicales éclairées par une échelle lumineuse de Bozzi (60). Cette exploration intérieure de la tête de BOGS, retracée comme une fantastique expédition spéléologique, se rattache incontestablement à la tradition littéraire des voyages à l'intérieur du corps humain, dont le Pantagruel de Rabelais fournissait déjà un exemple. Mais les connaissances physiologiques précises de Görres, l'in-

(58) Cf. GGS III, 160.
(59) Cf. GGS III, 161.
(60) On sait l'intérêt que Görres portait aux expériences touchant au magnétisme. A Heidelberg il poursuivait également des recherches sur la lumière.

têrêt qu'il porte au cerveau et à ses diverses régions comme sièges et supports des facultés spirituelles et affectives de l'homme confèrent à la fantaisie de ces pages un caractère original et moderne de science-fiction.

Dès le début du récit de l'exploration les éléments narratifs ou descriptifs qui ressortissent à la fiction et à l'invention littéraire côtoient des termes savants et des notions scientifiques habilement intégrés à ce contexte. L'image initiale de l'envol des chouettes et des chauves-souris effarouchées par la lumière qui précède les médecins-explorateurs est le type même d'une notation de pure fantaisie qui s'adresse à l'imagination du lecteur : elle agrandit d'emblée les cavités du cerveau aux dimensions de cavernes et crée en quelques lignes le climat d'une aventure fantastique. En faisant mention de la "vapeur cérébrale" qui se dissipe, Görres intègre par contre à sa description une notion scientifique qu'il a exposée dans ses Aphorismes sur l'organonomie. Le mot Dunst désigne pour lui un gaz qui se répand dans le cerveau et dont il fait le support des plus hautes puissances (Potenzen) de l'individualité humaine, c'est-à-dire de la raison et de l'imagination créatrice (61). On peut ainsi trouver dans le Visum Repertum une sorte de transposition littéraire de plusieurs passages des Aphorismes qui concernent les ventricules cérébraux et précisent notamment la fonction spécifique du quatrième ventricule. Görres écrit dans ses Aphorismes : "Tous les ventricules du cerveau communiquent l'un avec l'autre, le support des deux plus hautes puissances se répandra donc de la même façon dans tous et sera également actif dans tous. Mais dans le quatrième ventricule qui se trouve à proximité de la racine du système qui règle les mouvements instinctifs, à savoir la moelle épinière, la raison et l'imagination créatrice se manifesteront principalement en projetant dans l'organisme des mouvements volontaires et des passions, dans les autres ventricules de la moitié antérieure du cerveau

(61) Cf. GGS II/1, 184.

la première puissance (= la raison) se montrera active en produisant des idées, l'autre (= l'imagination créatrice) en produisant des oeuvres d'art. Ce qui est sens intellectuel tout en haut devient sensibilité dans le cervelet, l'imagination créatrice y agit dans la passion, on y trouve pour ainsi dire le passage de l'homme animal à l'homme spirituel" (62). Dans le crâne de BOGS les médecins explorateurs découvrent ainsi que les parois des ventricules antérieurs sont tapissées de milliers de montres microscopiques suspendues, semble-t-il, dans l'"organe de la mémoire". Ces montres, emblèmes de l'horloger et symboles de l'activité de l'entendement humain sont toutes fort bien entretenues et réglées à la même heure. Mais leur "agréable tic-tac" est à peine audible, noyé qu'il est par le tumulte qui monte des profondeurs : "Le psaltérion qui se trouve sous le fornix jouait en effet, sans y être invité et sans être touché, toutes sortes de mélodies humaines et du fond, venant du quatrième ventricule où se termine le nerf auditif, montaient sans cesse des sons et des traits émanant du dernier concert et ils couraient comme pris de démence le long des parois" (63). C'est donc dans cette partie profonde, quasi inaccessible, du cerveau de BOGS, ce quatrième ventricule où la vie apparaît sous sa forme la plus instinctive et la moins raisonnable, que gronde le bouillonnement mystérieux et irrépressible de sa sensibilité musicale, un déchaînement de sons ivres contre lesquels les médecins doivent sévir avec la dernière rigueur. Görres et Brentano rattachent ici avec adresse le Visum Repertum au compte rendu du concert. Tandis que la descente des médecins dans le crâne de BOGS a été pour les auteurs l'occasion de déployer un nouveau décor fantastique, le rappel qu'ils font ici des visions de concert se place sous le signe d'un réalisme démystificateur et ironique. Dans le relief des cavités cérébrales

---

(62) Cf. GGS II, 1, 190.
(63) Cf. GGS III, 162. Le mot "fornix" est le synonyme de "trigone cérébral"; le trigone est également une des formes de l'instrument ancien psaltérion, une petite harpe de forme triangulaire.

et dans le réseau des veines, les médecins stupéfaits découvrent "des choses étranges et antinaturelles" ; sur le thalamus Klarin pleurniche à cause d'une tartine de beurre que Klarinette lui a chipée ; du monde enchanté des visions musicales ne subsistent plus que quelques vestiges pitoyables et dérisoires : "des fragments boitillants de chants populaires", un noeud de serpents rouge cinabre, une sirène morte, une chanteuse frigorifiée et claquant des dents, des lambeaux de décor. Cependant la topographie du troisième ventricule et du cervelet permet à Görres de prolonger les voyages de Schelmuffsky qui se rend à "l'acqueduc de Sylvius" et a l'intention de cueillir sur "l'arbre de vie" quelques pommes d'amour pour Dame Charmante. Certaines découvertes étranges que font les médecins dans les ventricules antérieurs et dans ce qu'ils aperçoivent confusément du quatrième ventricule provoquent même le soupçon que BOGS aurait pu s'adonner à des pratiques de magie noire. Si nous trouvons parmi les pièces à conviction quelques éléments qui font effectivement partie des visions musicales comme par exemple le cheval noir ailé, l'ange noir et l'ange blanc, d'autres par contre et notamment un "monstre à sept têtes" sont apparemment sans rapport avec le texte. Nous aurons à en expliquer la présence insolite. Le rapport médical se termine par la description de la descente héroïque du docteur Sphex dans le quatrième ventricule, gouffre ténébreux d'où s'exhalent des vapeurs méphitiques. Une tentative malencontreuse pour en purifier l'atmosphère amène le dénouement dramatique de l'exploration. Une explosion réveille le "colérique" qui, pris de rage et sans écouter les objurgations de son alter ego sanguin, s'arrache violemment à celui-ci et s'enfuit dans le vaste monde, emportant avec lui le malheureux docteur Sphex, victime de sa passion pour la science et pour la vérité.

Dans son décret final, la société de tir à l'arc nuance ses décisions selon les observations du rapport médical. La partie docile et inoffensive de l'horloger sera admise au sein de la société, à condition toutefois qu'

elle réponde de l'accusation de magie portée à son endroit, et qu'elle s'engage à "livrer les vagabonds suspects avec lesquels elle a commercé". Quant à la partie coupable de rébellion, de délit de fuite et de "détournement de bien d'autrui", elle sera déclarée "hors la loi et à jamais inapte à être admise au sein de la société".

Un court épilogue annonce l'heureux dénouement de l'aventure dont l'intrépide docteur Sphex a été victime. Celui-ci a été libéré de sa "captivité babylonienne" par un éternuement de son ravisseur. Mais son incercération a entraîné un radical changement de ses convictions intellectuelles. Dans son sombre cachot Sphex a été longuement en contact avec les idées nouvelles, il a pu se convaincre de l'excellence de beaucoup d'entre elles et il envisage de nombreuses publications susceptibles de faire progresser les sciences et la philosophie. C'est donc en disciple de Görres que le docteur Sphex termine son odyssée.

3. Le caractère et le sens de l'oeuvre : jeu et ironie romantiques.

Oeuvre divertissante et séduisante, le BOGS est également, selon le mot de Görres, une oeuvre "réellement délirante", qui ne laisse pas de dérouter parfois le lecteur constamment sollicité, voire provoqué, par les débauches d'esprit et de fantaisie auxquelles se livrent les auteurs.

Le terme de jeu est sans doute celui qui définit le mieux le caractère de l'écrit ; le jeu de l'imagination est ici inséparable du jeu de l'expression : jeux de mots, calembours, pirouettes verbales formant des traits isolés ou servant de transition. Le jeu de mots apparaît souvent dans ce qu'il a d'intraduisible : ainsi lorsque les oiseaux-poètes de l'arbre de vie sont qualifiés de lose Vögel, Zifferfeinde und Ungeziefer. Une série de pirouettes verbales servent ailleurs à ramener sur terre BOGS qui vient de voir voler, comme des flocons de neige, une multitude d'anges. L'association des images "ange" et "neige" crée ici la transition, et permet de mettre dans la bouche des anges qui disparaissent comme neige qui fond des vers mélancoliques tirés du Wunderhorn, notamment du célèbre poème Wassersnot. La chaîne des termes : Engel, Engelmänner, Engelland, englische Krankheit termine par une conclusion fort leste la vision angélique (1).

Les traits d'esprit sont dans le BOGS aussi nombreux que les jeux de mots et éclairent souvent avec finesse un thème essentiel. Ainsi le comique de l'absurde ressort-il d'une phrase qui semble exalter la disposition à rationaliser l'existence et à rentabiliser le temps que l'horloger a héritée de la société bourgeoise : "Devenu moi-même enfin rouage de machine, je travaillais, pour gagner du temps, à fabriquer des montres et pendant mes heures de loisir je m'asseyais sur une branche que je coupais derrière moi afin qu'en tombant avec elle je ne perdisse ni la branche ni le temps nécessaire pour en descendre" (2).

(1) Cf. GGS III, 151.
(2) Cf. GGS III, 144.

Il n'est pas douteux que l'accumulation de tels traits qui confèrent à l'oeuvre son caractère débridé, fantasque et espiègle accapare d'abord l'attention du lecteur qui, occupé à suivre les cabrioles des deux auteurs, ne remarque guère les nombreux éléments destinés à assurer l'unité de l'écrit. En effet si la collaboration de Brentano et de Görres se place sous le signe du jeu, ce mot désigne autant que l'émulation réciproque le désir d'allier fraternellement leurs deux personnalités.

Nous avons signalé au cours de l'analyse ce que l'on pouvait considérer comme les contributions respectives de l'un ou de l'autre des deux auteurs. Il n'est pas douteux que la paternité des citations lyriques, des imitations de chants populaires, de bien des références au Schelmuffsky est aussi claire que celle des parties physiologiques et médicales ou des allusions à la philosophie de la nature. Pourtant, contrairement à ce qu'avait cru pouvoir établir F. Schultz, aucun découpage systématique du texte n'est possible. Nous pouvons, pour un court fragment, mesurer l'importance de la collaboration des deux amis. Un feuillet déchiré, et donc seulement partiellement déchiffrable, nous montre ce qu'a été l'ébauche des visions de concert faite par Görres et nous permet d'apprécier l'enrichissement et la transformation du texte qui résulte du travail commun des deux auteurs (3). On peut observer que nombre d'idées ou d'images de Görres sont reprises dans le texte définitif, mais développées plus longuement, d'une manière plus pittoresque ou plus poétique. Ainsi les images du tonneau de Heidelberg et des serpents rouge cinabre sont-elles mieux mises en valeur, les notations de couleur et de mouvement renforcées. La sirène est certes déjà présente chez Görres, mais sans allusion aucune au Fischer ou au König von Thule, ni la même évocation des paysages marin et sous-marin. Le combat biblique contre les philistins vient spirituellement remplacer une apparition de chevaliers revêtus de leurs armures. L'idée de la lunette anti-exalta-

(3) Cf. GGS III, 449

tion revient certes à Görres, mais Brentano supprime l'allusion sans sel aux lois de l'optique et accentue le côté amusant de la trouvaille. Le talent poétique de Brentano se manifeste avec éclat dans les métamorphoses qu'ont subies certaines suggestions de Görres. La première concerne la voix de la cantatrice qui offre "des glaces comme rafraichissement", la seconde le thème de la chasse et du public qui suit inlassablement les sonneries de cor "à travers monts et vallées". La version définitive est marquée ici par tous les apports de Brentano que nous avons étudiés, qu'il s'agisse de la visualisation symbolique, de la virtuosité vocale ou des fantaisies sur le Wunderhorn. De manière générale la rédaction finale restitue, beaucoup plus que l'ébauche de Görres, les visions dans leur immédiateté en supprimant largement les références verbales à l'auditeur-spectateur (établies par les verbes sehen, bemerken, vorkommen) et les mots indiquant de simples métaphores.

Si nous avons ici un exemple très partiel, mais précis, de l'importance du travail effectué en commun, c'est l'écrit tout entier qui illustre le désir des auteurs de fondre leurs contributions respectives en un tout structuré, de réaliser une oeuvre d'amitié "composée sous une seule peau". Les efforts déployés concernent aussi bien l'organisation générale de l'écrit que les nombreux détails unificateurs. La structure d'ensemble est définie par un jeu concerté d'oppositions, de correspondances, de translations. Ainsi la proclamation initiale n'expose-t-elle pas seulement le thème de l'antinomie entre Mensch et Bürger, elle met déjà en équation les termes d'homme, d'artiste et de poète. La profession de foi de BOGS fournira une nouvelle variation sur ces thèmes en opposant les romantiques et leurs adversaires, les "horlogers classiques". Puis la contradiction est montrée à l'intérieur même du personnage dont nous découvrons à la fois les irréprochables principes d'horloger et l'inquiétante sensibilité musicale. Les critiques que BOGS formule par avance à l'égard de la musique

profane, instrumentale et vocale, sont un adroit prélude au compte-rendu de concert. Quel savoureux contraste, après cette sévère condamnation morale, que le ravissement de l'horloger à l'audition d'oeuvres précisément toutes profanes - mais qui l'emportent au septième ciel. La même loi du contraste, cette fois entre le monde du délire poétique et celui de l'apparent réalisme scientifique oppose, en les reliant, les visions de concert et l'exploration du crâne de BOGS.

L'analyse de détail montre en outre la reprise concertée de certains motifs dans les diverses parties de l'écrit, technique qui vise à renforcer l'impression d'unité et de cohérence que doit fournir l'ensemble. Nous nous bornerons à deux exemples frappants. Les allusions au Schelmuffsky de Reuter apparaissent tout d'abord dans la profession de foi de BOGS, où elles précèdent, de manière symptomatique, la harangue du représentant de la clique romantique. Elles sont ensuite développées dans le compte-rendu de concert, où elles donnent un intérêt particulier aux entractes. Puis nous retrouvons encore leur trace dans le Visum Repertum. Certaines images, évoquées à diverses reprises, constituent les leitmotive de l'écrit. A part celle, omni-présente, de la montre, l'image de l'arbre de vie, image mythologique et biblique, occupe une place importante. La proclamation initiale de la société de tir en révèle clairement l'aspect symbolique, mais le Visum Repertum y fait également allusion en jouant sur la signification physiologique du terme à l'intérieur du cerveau. Nous verrons quel rôle jouait encore cette image dans le fragment de Görres non retenu dans la version définitive.

L'analyse des registres très variés de langue et de style qui se succèdent et s'entrechoquent dans le BOGS nous a permis de mettre en évidence une des perspectives essentielles du jeu littéraire de Brentano et de Görres : la perspective parodique. L'oeuvre se présente à cet égard comme un "à la manière de" des plus réussis. Les auteurs y contrefont tour à tour

le style narratif baroque et le genre de la Leichenpredigt, le style juridique et administratif des avis officiels, le langage romantique avec ses fulgurations d'images, le ton du conte et du Volkslied, le jargon philosophique et médical. Nous avons pu également relever les nombreux emprunts et réminiscences littéraires qui vont de la Bible à Schelling, en passant par Reuter, Goethe et Jean Paul. Autant de traits qui font du BOGS un écrit de lettrés et de virtuoses de la plume.

Il était nécessaire de montrer les diverses facettes du jeu littéraire dans le BOGS avant d'aborder le problème du sens de cette oeuvre qui apparaît, lui aussi, multiple et chatoyant. Une simple lecture du texte n'incite guère à rechercher dans le BOGS une satire personnelle. Mises à part en effet quelques rares flèches décochées contre des littérateurs comme Nicolai, Kotzebue, "Madame Eudoxia" ou Dyk (4), les allusions directes à une personnalité précise sont absentes. Ceci n'a cependant pas empêché le vieux Voß de se sentir très directement visé par cet écrit ainsi que Görres le rapporte à plusieurs reprises : "Dans son imagination, l'horloger, c'était une fois encore lui-même, il croyait même se reconnaître dans le portrait placé au début" (5). Il n'est pas douteux que Voß exagère considérablement l'importance des traits satiriques qui dans BOGS le concernent effectivement. Mais ces traits n'en existent pas moins et font apparaître le traducteur d'Homère comme le chef de file des "horlogers classiques". Cette polémique, encore discrète, contre Voß s'explique si l'on évoque l'évolution des relations de l'écrivain avec les représentants du romantisme

---

(4) Cf. GGS III, p. 143 et 158.
Madame Eudoxia est l'écrivain Christiane Benedicte Eugenie Naubert, auteur de nombreux romans historiques sans valeur : parmi eux "Eudoxia, Gemahlin Theodosius des Zweiten", paru en 1805/6. Johann Gottfried Dyk est un libraire de Leipzig qui en qualité de "Popularschriftsteller' a inondé les scènes allemandes de plates traductions de comédies françaises.
(5) Cf. WuB I, 427.

à Heidelberg [6]. Après une période d'entente - au moins apparente - un incident ayant trait à la nouvelle maison que Voß était sur le point d'acquérir envenime les rapports personnels entre celui-ci et Brentano. Puis, pour des raisons universitaires cette fois, Voß se brouille avec Creuzer autour de Noël 1806 [7]. Il est certain que Voß veut alors savoir à quoi s'en tenir sur le compte de Görres dont les relations amicales avec Brentano et Creuzer ne peuvent lui plaire. Ce fait est confirmé par la lettre que Görres adresse le ler août 1808 à de Villers. Après avoir mentionné la brouille de Voß et de Creuzer, Görres ajoute : "Là-dessus, il (= Voß) me fit faire ma profession de foi en ce qui concerne les romantiques et comme le résultat ne correspondit pas à ce qu'il souhaitait, un froid se fit sentir dans nos relations. Plus tard j'écrivis avec Brentano ... l'horloger BOGS" [8]. Ce n'est certes pas un hasard si, bien des années plus tard, évoquant expressément le personnage de Voß, Görres parle de la tête "classique" de celui-ci et décrit, avec des images qui rappellent le BOGS, le monde intellectuel étriqué, sans liberté et sans soleil qui était le sien [9].

A notre sens l'opposition entre la "clique romantique" et les "horlogers classiques" telle que nous la trouvons dans le BOGS comporte déjà une allusion à Voß. L'existence à Heidelberg de deux camps hostiles y est déjà préfigurée alors que la polémique ne s'est pas encore véritablement déclenchée.

---

(6) Il est intéressant de noter comment, dès le 15 juillet 1805, Friedrich Schlegel commentait la nomination de Voß à Heidelberg : "Voß ist nach Heidelberg berufen, nachdem er die Stelle der Philologie in Würzburg ausgeschlagen. Man rühmt ihn überall in Deutschland und wohl zum Teil absichtlich; es ist eine förmliche Conspiration gegen das Romantische" (cité dans O. FAMBACH, op. cit., p. 10/11).
(7) Cf. H. LEVIN, op. cit., p. 47 et 70.
(8) Cf. WuB II, 108.
(9) Cf. WuB I, 428 (article à la mémoire d'Arnim) : "Wir alle hatten nicht die mindeste Lust, in diese Narrheit einzugehen und die weite, runde Erde uns also mit Brettern verschlagen zu lassen, unsere Wege zogen sich ohne Hege frei über die Berge und durch die Auen überall hin, wo die Sonne leuchtete".

Si Görres minimise et même nie ce côté personnel de la satire, c'est moins par diplomatie que par désir de na pas restreindre à quelque polémique locale le sens de l'oeuvre. Celle-ci veut être en effet une profession de foi, une défense des droits de l'"homme" dans une société qui ne veut plus reconnaître que le "bourgeois". Ces droits de l'homme romantique sont ceux de la libre existence poétique, du naturel, du jeu gratuit, de la fantaisie, du rêve, du sentiment, des idées nouvelles et de l'anticonformisme en face d'un monde mécanisé, rationalisé, réglementé, philistin, esclave de l'utile et qui a troqué son âme contre l'impassible mouvement d'horlogerie que lui a légué l'Aufklärung. Sous sa forme enjouée le BOGS est un manifeste romantique, dans lequel nous retrouvons les thèmes qu'Arnim avait abordés dans son essai Von Volksliedern.

Si le message de l'oeuvre est à cet égard fort clair, la dualité du personnage de l'horloger pose au lecteur des problèmes plus complexes. BOGS apparaît, ainsi que nous l'avons montré, comme un philistin, candidat à la consécration bourgeoise, qui est doublé d'un romantique malgré lui. Par un divertissant paradoxe le personnage allie donc les tendances les moins conciliables et sous leur forme extrême. Ce jeu des auteurs avec la double personnalité de BOGS leur permet d'établir une sorte de complicité avec le lecteur qui cherche, à travers leurs sourires ironiques et leurs clins d'yeux, à démêler leurs sentiments réels et leurs véritables intentions satiriques.

Cette dualité du personnage de BOGS est éclairée d'un jour nouveau dans le "Visum Repertum". Le lecteur qui porte attention à la description des deux visages de l'horloger découvre que le premier - "yeux noirs, sourcils de même, nez pointu de taille moyenne, visage jaune brun, menton pointu, front saillant" - correspond au signalement de Brentano, tandis que le second "avec des yeux bruns et des sourcils de même couleur, un nez camus, un visage blanc, un menton rond et un front fuyant" rappelle la physiono-

mie de Görres [10]. Dans cet être à deux faces Brentano prête donc ses traits au sujet irascible et de tempérament colérique qui a la langue la plus déliée, Görres au sanguin "doux comme un agneau" qui a du mal à placer ses bouffonneries. Le fait que sous la double personnalité du héros se cache le tandem Brentano-Görres est bien entendu une allusion à la collaboration littéraire des deux amis, collaboration à laquelle BOGS doit son existence et jusqu'à son nom. Mais les auteurs indiquent également par là qu'ils ont créé leur personnage et leur oeuvre avec une bonne part d'eux-mêmes, et le texte précise même dans quel esprit en indiquant le rapport qu'entretiennent les deux visages l'un avec l'autre : "le premier était ironique, le second capricieux et dans le dos l'un de l'autre, ils ne cessaient pas d'ironiser l'un sur l'autre" [11]. Cette phrase correspond exactement à la remarque que Görres fera plus tard dans son article de 1831 à la mémoire d'Arnim : "Clemens Brentano et moi-même avions dans un accès d'humeur espiègle écrit en commun l'horloger BOGS, ironisant plutôt réciproquement sur nous-mêmes que sur quiconque d'autre" [12]. Nous avons pu indiquer dans quelle mesure le BOGS est effectivement un autoportrait, voire une autocaricature des deux auteurs. L'ambiguité du personnage leur permet non seulement de persifler leurs adversaires ou telle tendance de l'époque, mais aussi de se présenter eux-mêmes sous un jour plaisant avec leurs goûts, leurs aspirations, leurs idées et leur style caractéristiques. C'est notamment sous le signe d'une égale fantaisie que

(10) Cf. GGS III, 160. Dans son article, E. Stopp intervertit curieusement les deux signalements pour faire de Görres le "colérique" aux yeux et aux sourcils noirs, au visage brun et au front proéminent. L'erreur est manifeste si l'on se réfère au signalement que donne le passeport de Görres établi en octobre 1806 (cf. L. JUST, Zwei Görresdokumente, v.p. 588, note 6). Les sourcils sont blond foncé, les yeux bruns, le menton petit. Le portrait de Görres dessiné en 1837 par E. von Steinle (cf. WuB, II, 504) accuse la ligne fuyante du front. La vigueur de la nature de Görres permet certes de le ranger dans la catégorie des sanguins ; mais il n'était certainement pas de tempérament colérique si l'on en juge par les nombreux témoignages qui notent son impassibilité extérieure et l'étonnant contraste qu'elle forme avec l'intensité de sa vie intérieure.
(11) Cf. GGS III, 160.
(12) Cf. WuB I, 427.

les deux amis se montrent à nous, d'une fantaisie qui signifie à la fois imagination et esprit, goût de la fiction et goût de la démystification. C'est dans une attitude typiquement romantique que les deux auteurs appliquent à leurs propres convictions, à leur personnalité d'hommes et d'écrivains l'esprit de jeu, le talent parodique, la distance que créent l'humour et l'ironie (13). Le lecteur est ainsi tenté de rapporter de nombreux détails à la situation des deux hommes à Heidelberg, où, à cette date, le "colérique" Brentano a réussi à se brouiller peu ou prou avec la plupart de ses connaissances (14) et s'apprête à reprendre sa vie itinérante, et où le "sanguin" Görres "qui a l'air d'être un homme calme, rassis et posé" (15) cherchant à assurer la stabilité de son existence matérielle, aurait sans doute plus de chance d'être accepté par la "bonne" société et en particulier par Voß s'il renonçait, comme le lui suggère la Schützengesellschaft, à la fréquentation de son alter ego Brentano. Le charme très particulier du BOGS est d'ouvrir de multiples perspectives dont aucune ne devrait être trop exclusivement mise en valeur si l'on ne veut pas forcer le sens du texte. C'est ainsi qu'E. Stopp met sans doute trop exclusivement l'accent sur l'idée d'autocaricature pour définir le personnage de BOGS. Elle y voit - en ce qui concerne Görres - l'invention de l'universitaire ou du journaliste qui malgré son goût pour l'art, sait que le véritable talent artistique lui fait défaut (16). L'analyse d'E. Stopp nous paraît dé-

(13) Eichendorff écrit à propos de Brentano : "Der Grundton war eigentlich eine tiefe, fast weibliche Sentimentalität, die er aber gründlich verachtete, eine eingeborene Genialität, die er selbst keineswegs respektierte und auch von andern nicht respektiert wissen wollte. Und dieser unversöhnliche Kampf mit dem eigenen Dämon war die eigentliche Geschichte seines Lebens und Dichtens und erzeugte in ihm jenen unbändigen Witz, der jede verborgene Narrheit der Welt instinktartig aufspürte." Cf. Halle und Heidelberg, éd. cit., p. 1119.
(14) Cf. WuB II, 87.
(15) Cf. GGS III, 165.
(16) Cf. E. STOPP, op. cit., p. 372/373: "BOGS ist als Selbstkarikatur die Erfindung des kunstbeflissenen Menschen, des künstlerisch gesinnten Akademikers oder auch Journalisten, der weiß, daß ihm das echte Künstlertum fehlt ; oder wie im Falle Brentanos : er ist die Selbstkarikatur des wahren Künstlers, der an sich und an der eigenen Kunst zweifelt, oft verzweifelt".

placer les véritables intentions de l'écrit. Si Görres ne se prenait effectivement pas pour un poète (17), il n'en était pas moins persuadé d'apporter par ses idées philosophiques et esthétiques ce souffle spirituel nouveau qui semait le trouble dans les rangs des philistins et des "horlogers classiques". Et nous voyons BOGS s'opposer à l'émissaire de la "nouvelle clique romantique" dont le "prêche" ressemble fort à celui de Görres (18). La satire du philistin est ici tout aussi présente que l'autoparodie romantique, BOGS est tout aussi bien l'adversaire de la "nouvelle école" que le chiffre et le portrait secret des auteurs. N'est-il pas symptomatique que Brentano et Görres, à peine ont-ils suggéré leur présence dans le double visage de BOGS, s'attachent déjà à contester toute possibilité d'identification. Les traits des deux visages et des tempéraments "s'annulaient toujours l'un l'autre, si bien que personne ne pouvait se faire une idée de la vraie nature et complexion du sujet" (19). Sans doute s'agit-il là d'une allusion spirituelle à la fusion que les auteurs ont voulu opérer entre leurs deux personnalités et à l'anonymat qui empêche de les identifier. Mais ce trait n'indique-t-il pas aussi que BOGS ne peut en dernière analyse être identifié par une simple référence à ses deux auteurs ? BOGS n'est-il pas également, comme il le suggère lui-même, tout homme , quel qu'il soit, l'homme tout court, l'homme à deux faces paradoxalement, ironiquement unies, l'impétrant philistin que son éducation forge peu à peu en docile et raisonnable rouage de la société et l'homme romantique, en qui chantent d'irrépressibles mélodies, qui va fuir le monde de "Bürger" et s'égare dans la fiction de ses rêves et dans le merveilleux. BOGS n'est-il pas le constat

---

(17) Cf. WuB II, 109.
(18) Si les montres artistiquement décorées de BOGS semblent effectivement, comme le suggère E. Stopp, être une allusion aux cours de Görres sur l'art, le jeune professeur indique surtout avec humour que ces objets trop "esthétiques" se vendent mal : "darum, wer anders kann, lege nicht sich und seine Phantasien an den Laden, sondern eine Reihe gut gebackene Semmeln und Brote, die finden immer ihre Abnehmer" (cf. GGS III, 146).
(19) Cf. GGS III, 161.

de leur burlesque, mais normale association ? C'est par une image que l'horloger exprime cette ambivalence fondamentale de tout être humain, monnaie à deux faces : "Lui-même était très surpris de notre étonnement et nommait toujours l'arrière-tête sa légende, et exprimait l'opinion que tout être humain devait, comme une pièce de monnaie frappée, avoir deux faces sous lesquelles il ait cours ..."(20). Comme l'homme lui-même, BOGS demeure une énigme, et c'est avec un sourire mystificateur que Brentano et Görres prennent congé du lecteur.

(20) Cf. GGS III, 160.

4. Une facette peu connue du BOGS : le fragment de Görres.

En 1926 a été publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la collection Hamm, un important fragment destiné à prendre place dans le BOGS et écrit de la main de Görres (1). Ce texte, dont la longueur équivaut presque aux deux tiers de l'oeuvre, n'a finalement pas été retenu par les auteurs et n'a jusqu'à aujourd'hui guère suscité l'intérêt de la critique. Son étude nous montrera pourtant qu'il est dans sa conception comme dans son style très caractéristique de la manière de Görres et nous aurons à formuler des hypothèses sur les raisons probables de son abandon. Le fragment considéré devait trouver sa place entre le Visum Repertum et le Decretum et, malgré les retouches apportées au texte, sa suppression a laissé quelques traces dans la version définitive. Le Visum Repertum annonce en effet le thème de la magie et formule l'accusation dont la "moitié" sanguine de BOGS devra répondre (2). Certains détails mentionnés ici, puis repris dans le décret final ne trouvent leur véritable explication que dans le fragment supprimé, ainsi les allusions aux "vagabonds suspects" que fréquente BOGS : planètes et constellations, monstre à sept têtes, alchimistes et chanteurs des rues (3). Ces allusions supposent la description des talents de magicien de BOGS qui est précisément l'objet du fragment. Celui-ci nous le montre comparaissant devant les membres de la société de tir pour se justifier de l'accusation de magie. Le fragment concerne, comme nous l'avons indiqué, la "moitié" sanguine de BOGS, c'est-à-dire Görres, et ce sont bien en effet les grands thèmes de sa pensée que nous découvrons à travers les visions symboliques et prophétiques du fragment, des thèmes familiers qui sont traités ici dans un style de libre fan-

(1) Cf. GGS III, 451-463. En ce qui concerne l'écriture du manuscrit, G. Müller indique : "Die Schrift ist die unverkennbare lateinische des Görres der Heidelberger Zeit" (cf. GGS III, 505).
(2) Cf. GGS III, 165 : "Unseres unvorgreiflichen Erachtens möchte der zurückgebliebenen Hälfte, dem Sanguinikus... die Aufnahme zu bewilligen sein, wenn er sich über den auf ihm haftenden Verdacht der Zauberei zu rechtfertigen vermöge ...".
(3) Cf. GGS III, 165-166.

taisie. Le sujet des visions que fait surgir BOGS, magicien et maître en fantasmagories, est la destinée de l'homme replacé dans le devenir cosmique ; une suite de tableaux et de scènes fortement contrastés évoque à l'aide de symboles et d'allégories la marche de l'humanité, son passage par les ténèbres et son ascension vers la lumière. Le récit, très clair dans son mouvement d'ensemble, est extrêmement composite dans son détail où le talent combinatoire de Görres se donne libre cours. L'abondance des allusions et des réminiscences mythologiques, religieuses, philosophiques, littéraires font de ces pages une fantaisie érudite, qui ne prend par ailleurs son véritable sens que si l'on sait y déceler le souvenir ou l'annonce d'autres oeuvres de l'écrivain. Le thème philosophique du fragment, la destinée de l'humanité, est introduit par une réflexion de BOGS. L'inculpé se défend de s'être jamais adonné à la magie noire et affirme n'être adepte que de la magie blanche, c'est-à-dire de celle qui aspire à la véritable connaissance de Dieu en déchiffrant les hiéroglyphes de la nature et en méditant la parole divine. C'est une magie que seul Dieu lui-même rend possible en révélant ses mystères au mage et en lui prêtant sa puissance (4). Aussi le magicien-philosophe peut-il tout d'abord montrer son talent de créateur. Comme Dieu lui-même, BOGS crée l'homme à son image par un simple acte de sa pensée (5). Ainsi le premier tour de magie de BOGS est-il comme un plaisant rappel de la conception de la divinité exposée dans Glauben und Wissen où, en se pensant lui-même, Dieu crée le monde. A chaque tour que BOGS fait sur lui-même naît un nouveau double, si bien qu'en tournant de plus en plus rapidement l'horloger produit en série d'innombrables exemplaires bogsiens. Le "Panthéon municipal", où sont réunis les membres de la société de tir chargés de statuer sur le cas de BOGS, s'élargit aux dimensions de l'univers sous la pression de l'humanité bogsienne qui vient le peupler. La coupole de l'édifice devient le firmament cons-

(4) Cf. W. PEUCKERT, Pansophie, Berlin 1956, p. 337.
(5) Cf. GGS III, 452 : "dort steht der gedachte Kerl vor mir auf ein Haar wie Ich der Denker selbst".

tellé d'étoiles. Ainsi replacée dans son cadre cosmique, l'humanité fantasmagorique évoquée par BOGS va devenir l'enjeu d'une formidable lutte entre les puissances infernales et les puissances célestes.

Une vision fantasmagorique où se mêlent les symboles mythologiques, les symboles bibliques et le langage philosophique de Böhme nous fait d'abord assister à la genèse du "monde des ténèbres" dans lequel flotte l'oeuf cosmique taché de noir qu'a craché le serpent. Ce dernier a surgi lui-même d'un point noir "effrayant", d'une noire pupille comparable à un oeil de basilic qui devient le gouffre profond d'où montent les ténèbres (6). Une "lampe éternelle", symbole des puissances célestes, descend dans ce gouffre d'où surgit un éclair qui détruit la voûte cristalline du ciel. Cependant que la "lampe" devenue "boule de feu" a regagné les hauteurs, une bête à sept têtes portant des couronnes d'or se précipite dans le gouffre. Le monstre "grandit et grandit si bien qu'il remplit celui-ci de son corps gigantesque et que les têtes se dressaient haut dans le ciel détruit" (7). Cette claire allusion à la bête de l'Apocalypse complète la série des motifs symboliques qui permettent à Görres d'évoquer un premier thème : la présence du mal dans un monde enténébré qui a perdu le sens du divin. Seule la sphère de feu de la philosophie qui a pris la place de la "lampe éternelle" éclaire encore un ciel obscur et mort dont ont disparu dieux et constellations. A travers un assemblage composite de visions fantastiques et symboliques Görres montre l'humanité aux prises avec le mal dans un monde dont la lu-

(6) Cette cosmogonie présente une curieuse combinaison de symboles mythologiques et d'emprunts au vocabulaire sinon aux conceptions de J. Böhme. Nous trouvons d'une part une allusion à l'oeuf cosmique exhalé par le serpent du dieu égyptien Kneph (cf. GGS V, 174 et 176), l'oeuf tacheté à l'image du bien et du mal qui cohabitent dans la création (cf. GGS PH, 20 : "Das Orpheusische Ei"), d'autre part le symbole de l'oeil qui exprime chez J. Böhme le mystère de Dieu ("Auge der Ewigkeit", "unergründliches Auge", "Wunderauge"). Görres reprend aussi les termes de "Grimm" et de "hungrig", avec lesquels le théosophe décrit dans l'Aurora le désir qui se dévore lui-même, et présente ainsi la fin du serpent : "(Das Tier) schlug seine Zähne dann in den eignen Schweif hinein, zehrte heißhungrig sich selber auf, und verging im eignen Grimm" (Cf. GGS III, 453).

(7) Cf. GGS III, 453.

mière divine s'est retirée. Les créatures fantomatiques qui représentent cette humanité sont la proie d'un feu dévorant allumé par l'éclair issu des profondeurs et "à la fin les fantômes étaient consumés comme des torches et de petits êtres sataniques avaient pris leur place" (8). A ce paysage de nuit obscure succède et répond un paysage hivernal qui envahit le ciel de ses aiguilles, de ses lances, de ses épées de glace sur lesquelles se balancent les êtres sataniques. Leur yeux rouge feu errant tels des feux folets dans l'immense "buisson de neige" ressemblent à des planètes et pourraient faire croire que de nouvelles étoiles sont en train de se lever. Mais les seuls véritables rayons qui entament ce paysage de glace sont ceux de la boule de feu philosophique qui a réussi à y percer une ouverture.

La suite du fragment décrit en combinant comme auparavant les éléments mythologiques et les réminiscences bibliques le triomphe du mal et de la mort. Le monstre aux sept têtes, dont la force s'impose de manière incoercible, remplit la nuit de tempêtes et de blasphèmes. Le texte retrace le vain combat que tente de lui livrer un monde vieilli qui a perdu sa substance et sa force. Des sphinx sortant de leur retraite au coeur des montagnes proclament la venue de l'heure fatidique : "Il est près de minuit, les étoiles sont éteintes, les douze signes sont effacés. L'obélisque du soleil a chaviré, la bête est née, l'obscurité s'est faite, la nuit ne dégèlera jamais plus, elle ne peut plus verser de larmes" (9). Tandis que le phénix, l'heure de sa métamorphose étant venue, se précipite dans le brasier, la montagne s'entrouvre et présente, inscrits sur deux tables, les hiéroglyphes de l'avenir aux sphinx qui les interprètent dans un concert de lamentations : "Malheur ! Le phénix est mort, il ne reviendra pas rajeuni ... ; l'axe (du monde) est brisé, le temps est mort ; mourrons avec lui, sur les tables est inscrite la condamnation à mort de toutes les espèces" (10). La première partie du fragment culmine ici dans une vision

(8) Cf. GGS III, 454.
(9) Cf. GGS III, 455.
(10) Cf. GGS III, 455.

apocalyptique qui évoque l'extermination de l'humanité et le retour du monde au chaos. Görres montre celle-ci accablée par toutes les plaies de l'enfer. Le texte cherche en accumulant les notations fantastiques et les traits d'horreur à visualiser le déferlement des puissances "invisibles" du mal : la mort apparaît chevauchant la peste et entourée d'un vol de rapaces carnassiers. Elle a bientôt accompli son oeuvre "et toutes les espèces moururent et toute vie fut anéantie dans sa moelle" (11). Tandis que triomphe la mort, le monstre donne naissance aux sept péchés capitaux, sept dragons qui vont s'installer sur les sept plus hautes collines (12). A peine la mort a-t-elle regagné les profondeurs du gouffre qu'un tremblement de terre défait les liens de la matière, transforme le monde en une mer tumultueuse "et la mer était le chaos originel". Le tableau apocalyptique de Görres se fige en une dernière vision symbolique : cette mer apparaît couverte d'ossements et "entourée d'un fleuve de sang sombre et bruissant" ; quant aux dragons, "ils étaient assis sur sept montagnes flottantes d'ossements et envoyaient leur souffle sur le fleuve pour l'empoisonner" (13).

Il est évident que ces pages au premier abord énigmatiques ne sont pas de la part de Görres un simple exercice de style ou le vagabondage gratuit d'une imagination se délectant de visions et de fantasmagories. L'évocation des destinées de l'humanité dans le style symbolique lui permet de parler de manière allusive de sa propre époque. Le texte n'est déchiffrable que si on en rapproche certains thèmes et certaines images que nous trouvons ailleurs sous la plume de l'écrivain. Nous savons que dès 1804 et 1805 Görres associe, notamment dans sa correspondance, les représentations de la nuit, de l'hiver, du déferlement des forces infernales sur le monde aux réflexions que lui inspire son temps. Depuis longtemps les bouleversements révolutionnaires ont suscité dans son esprit l'image du cataclysme et du chaos et

---

(11) Ibidem.
(12) Cf. l'Apocalypse de Jean 17, 9 et 10.
(13) Cf. GGS III, 456.

l'histoire suggéré celle d'une montagne d'ossements [14].

Il n'est pas douteux que le tableau apocalyptique que Görres brosse dans ce fragment ne fait qu'amplifier tous ces thèmes en leur donnant une dimension cosmique et en présentant à la manière des livres prophétiques l'irruption du mal dans le monde comme l'une des phases du devenir universel qu'il veut évoquer. Il est frappant de constater que dans les Schriftproben von Peter Hammer, la grande satire antinapoléonienne parue en 1808, Görres reprendra, en les appliquant exclusivement à l'actualité, plusieurs images ou symboles qui apparaissent dans le fragment : c'est le même monde de la mi-nuit qui y sera évoqué, un monde où erre une humanité fantomatique vouée à la mort, un monde sans force et corrompu par le péché, qui devient le jouet des puissances infernales.

La suite du fragment apporte, toujours par le truchement d'images et de symboles, une interprétation du présent post-révolutionnaire. Puis, dans un second mouvement, le texte ouvre sur l'avenir la radieuse perspective d'un renouveau de l'humanité.

Après avoir décrit l'anéantissement de l'humanité ancienne, Görres évoque le mystérieux retour à la vie des morts qui, bravant les monstres, se réincarnent en se plongeant dans le fleuve de sang. Le caractère spirituel de ce réveil est souligné par le fait qu'il est provoqué par un "langage" qui peu à peu se forme, tirant "ses éléments du silence de la tombe" [15].

Avant de décrire dans le second mouvement du texte ce renouveau auquel l'humanité est appelée, Görres introduit un thème qui, au cours de la période de Heidelberg, acquiert une grande importance pour le penseur qui médite sur le destin de l'Allemagne : le présent représente la phase nécessaire d'expiation qu'une humanité corrompue, profondément marquée par le

(14) Pour la correspondance voir WuB II, 75 et 77. Cf. également Glauben und Wissen (GGS III, 9) où Görres parle du "Knochengebirge" de l'histoire.
(15) Cf. GGS III, 457.

péché, devra traverser avant de pouvoir renaître purifiée de toute tache. Tel est le décret des puissances supérieures que la Mort vient révéler aux cohortes apeurées des ressuscités, qui se voient à nouveau traqués par les dragons et les suppôts du monstre satanique avant d'être enfin engloutis par les sept gueules de la bête. Les tourments expiatoires que doit subir l'humanité sont décrits symboliquement par Görres comme le nécessaire passage par l'estomac de feu du monstre dans lequel se trouve la "maison du péché". L'humanité s'y voit confrontée à tous les maux, entourée du bouillonnement venimeux de tous les vices, plongée à la fois dans une froide nuit et dans le feu sans flamme d'un courroux qui la consume. Les entrailles du monstre sont comparées à une mécanique d'extermination ; ses muscles, ses nerfs, ses veines sont autant de leviers, de chaînes, de pompes qui actionnent, dans un effroyable vacarme, les rouages entre lesquels l'humanité est broyée et déchiquetée, tandis que les "sources-esprits" de l'enfer extraient de cette masse humaine martyrisée tout ce qui relève du monde de Satan. Ici encore, en décrivant les tourments infernaux, Görres utilise des termes empruntés à l'Aurora de Böhme, mais en faisant abstraction du sens qu'ils ont dans leur contexte et en les insérant dans un développement qui ne doit rien aux théories du théosophe (16). Mais le lecteur averti est surtout frappé par ce qui dans ce passage annonce les Schriftproben où Napoléon

(16) Görres n'emploie pas les termes qu'il emprunte ici à Böhme dans le sens spécifique qu'ils ont dans l'oeuvre du théosophe. Les termes de Zorn et de Grimm caractérisent les motivations de la bête qui symbolise l'enfer ; ceux de Angst, de Qual, de scharf, bitter, herb, de Bitterkeit et de Herbigkeit caractérisent les tourments subis par les humains. La phrase : "alle Qualitäten rasten in wütendem Kampfe gegeneinander" reflète bien une vue de Böhme, mais le terme de Qualitäten se rapporte curieusement aux activités organiques de la bête. Des termes typiques de Böhme sont appliqués de même au diable et au péché. "Le coeur septuple de la bête" est le Quellbrunn aller Sünde. La notion si particulière de Quellgeister qui désigne chez Böhme les sept sources-esprits, les sept esprits de Dieu, "les forces vitales constitutives et constitutrices du corps divin et productrices de l'univers et de ses créatures" (cf. A. KOYRE, La philosophie de Jacob Boehme, Paris, 2ème éd. 1971, p. 132 et tout le chap. V du Livre II), est transférée aux esprits de l'enfer et donc vidée de son sens spécifique : "alle Quellengeister der Hölle, schwarze, finstere, kalte, fressende Teufel tobten losgelassen". Aux termes qu'il emprunte à Böhme, Görres n'attribue qu'une valeur de métaphores.

sera également décrit comme une "bête de proie" (Raubtier) exerçant sur ses sujets une emprise satanique, la fascination propre au mal, qui lui permet d'attirer l'humanité dans ses rêts [17]. A la description du martyre de l'humanité dans les mécaniques infernales de l'estomac du monstre répondront dans les Schriftproben les images du grand moulin où cette même humanité est broyée, de l'abattoir de l'histoire universelle où elle est égorgée [18]. Ici commence le deuxième grand mouvement du texte qui mène à la renaissance de l'humanité dans un monde nouveau baigné de lumière divine. Ce qui subsiste de l'humanité engloutie et qui sera le germe de la vie nouvelle est une "momie" portant sur le front un lis d'eau épanoui et dans les mains l'ibis sacré. Par ce symbolisme étrange Görres désigne un reste intangible de pureté et de spiritualité sur lequel l'enfer n'a pas de prise [19]. Le prélude à la naissance du monde nouveau est marqué par le combat victorieux des puissances célestes contre les puissances du mal, "les êtres sataniques". Les dragons succombent aux projectiles lancés par la boule de feu et le gouffre de l'enfer devient une coupe de cristal. La boule de fer déverse une rosée de lumière qui emplit la coupe et donne naissance à une "mer" de clarté scintillante et irisée. Le renouveau de la vie, dont la mal a désormais disparu et qui est baignée de lumière et de pureté, est symbolisé par une triple image ou plutôt par la superposition de trois images : le lys d'eau qui plonge ses racines dans la clarté devient une immense campanule qui semble empruntée à une composition de Runge et dans le

---

(17) Cf. GGS III, Schriftproben, p. 9.
(18) Cf. GGS III, Schriftproben, p. 10.
(19) Les termes de momie, de lis d'eau (lotus blanc) et d'ibis sacré prouvent l'intérêt que Görres portait à la mythologie égyptienne. Le grand ibis désigne le dieu égyptien Thoth, représentant de l'esprit dans toutes ses manifestations. Le dieu Thoth fut par la suite assimilé à l'Hermès grec sous la dénomination d'Hermès Trismégiste. Dans le numéro de la Zeitung für Einsiedler du 4 juin 1808, Görres communique aux lecteurs la fameuse table d'émeraude d'Hermès Trismégiste. Signalons d'autre part que le terme de Mumie désigne chez Paracelse un élément radical que caractérise un état ambivalent entre le corps et l'esprit. (Cf. W. PAGEL, Das medizinische Weltbild des Paracelsus, Wiesbaden, 1962, p. 132).

calice de laquelle le printemps est endormi, puis devient l'arbre de vie qui relie la terre au ciel, pousse sa frondaison dans l'éther et se balance "au souffle de la divinité cachée". Après le monde végétal, le monde animal, puis le monde humain apparaissent, participant de cette vie régénérée et à nouveau sanctifiée par le divin. Görres reprend ici un motif qui a pu lui être suggéré par l'Apocalypse de St Jean, le motif de la harpe céleste. Mais il l'utilise de manière personnelle. Avec une goutte d'eau prise au lac de lumière, l'araignée file les sept cordes de la harpe céleste qu'elle tend au-dessus du paysage printanier. Un éclair de vie traverse alors la momie qui flotte sur les vagues du lac et elle est soudain métamorphosée en "arlequin". Cette même vie passe sur les cordes de la harpe et en fait sourdre des mélodies auxquelles répondent bientôt des choeurs humains et les danses de l'humanité. Les visions qu'évoquent ces chants sont par toute une série d'images proches de l'évocation de la vie et de la poésie médiévales telle que nous la trouvons dans les Volksbücher. Dans les deux textes sont pareillement mises en valeur les sources d'inspiration du moyen-âge : la ferveur religieuse, la force et la joie de vivre, l'exaltation du sentiment amoureux (20). Une dernière vision suggère la naissance de la poésie romantique qui apparaît donc, dans le sillage du moyen-âge, comme le couronnement de ce renouveau : "alors surgit des sons un choeur de poètes habités par l'esprit de Dieu et ils chantèrent les prodiges du passé, la disparition du mal, l'anéantissement de l'enfer et les temps nouveaux dans lesquels les temps anciens se transfigurent" (21). Alors l'arlequin est métamorphosé une dernière fois. Une flamme claire le traverse, la dernière scorie tombe "et Arlequin se dressait, purifié et rené dans le feu,

---

(20) Comme dans les Volksbücher quelques figures typiques et des symboles floraux illustrent divers aspects de la vie du moyen-âge : de pieux ermites, abîmés dans la prière, les nonnes associées aux lis et aux rameaux de palmier, l'arlequin dansant des danses guerrières, les roses rouges et blanches symbolisant l'amour courtois, les clochettes du muguet et les enfants symbolisant le chant populaire.

(21) Cf. GGS III, 462.

un beau génie"[22]. Ce dernier est pour l'humanité tout entière qui lui rend hommage le signe du renouveau de la vie dans ses multiples aspects : les poètes saluent en lui la poésie et le "profond mystère de l'art", jeunes gens et jeunes filles exaltent en lui l'amour et la beauté, les nonnes et les ermites la ferveur religieuse, les jouteurs et les athlètes la vie intense. Tandis que tous les groupes humains chantent et exultent, les cieux s'entrouvrent et le divin se manifeste, l'"ineffable" sort de son impénétrable mystère. Comme il l'avait déjà fait dans Glauben und Wissen, Görres scrute ici l'avenir de son regard prophétique. La dernière vision du fragment rejoint la conclusion de l'écrit de 1805 et exprime à sa manière la conviction du penseur. Le but du devenir historique est la participation du monde fini à la béatitude de l'infini, le retour à Dieu d'une humanité purifiée. Une ultime image nous montre celle-ci s'élevant vers le divin pour s'unir à lui : un rayon céleste touche le lac de vie "et une colonne de feu monta le long du rayon et les guirlandes de fleurs s'enroulèrent autour d'elle, et la colonne aspira le liquide et celui-ci monta en tourbillonnant dans le tube de cristal et elle continua à aspirer et les choeurs avec le génie suivirent l'ascension et s'élevèrent dans une jubilation extatique et toute vie se joignit à eux et tous se perdirent dans la divinité et le surabondant" [23].

Un brusque retour à la réalité, contrastant de manière grotesque avec les visions éthérées qui précèdent, forme la conclusion du fragment : le lac est asséché, l'arbre de vie desséché est devenu un perchoir pour oiseaux, de l'arlequin métamorphosé ne reste qu'une scorie dont surgit l'horloger BOGS suivi des membres de la société de tir. Les visions sont évanouies ; les spectateurs regardent la magicien avec stupéfaction et discutent de ce qu'ils ont vu.

Görres a donc pris prétexte des talents de magicien de BOGS pour évoquer dans le kaléidoscope de ces fantasmagories ses préoccupations philo-

(22) Cf. GGS III, 463.
(23) Cf. GGS III, 463.

sophiques : ni le contenu du fragment, ni son style ne laissent de doutes sur la paternité exclusive de Görres. Mais pourquoi les deux auteurs n'ont-ils pas retenu ce fragment dans la version définitive du BOGS, ni sous cette forme ni sous une forme modifiée ? On peut penser que plus que des raisons matérielles - il fallait que le supplément littéraire annoncé par la Badische Wochenschrift fût imprimé dans les plus brefs délais -, ce sont des considérations esthétiques qui ont dû motiver les réticences de Brentano. Par sa longueur cet épisode rompait évidemment l'équilibre de l'écrit auquel Brentano avait veillé ; il faisait également trop perdre de vue le personnage principal, nuisant ainsi à l'unité de l'ouvrage. Par son style et par sa tonalité le fragment ne se serait pas non plus, au moins dans la forme que nous connaissons, harmonieusement fondu avec le reste du BOGS. Certes, on y retrouve le déploiement d'imagination qui caractérise l'ensemble de l'oeuvre. Mais il faut reconnaître que la qualité du fragment est très inférieure à celle du Visum Repertum qui est la meilleure contribution de Görres au BOGS. Le délire imaginatif du fragment est, dans ses contrastes heurtés d'horreur et de béatitude, un délire sans gaieté ni véritable légèreté, ce qui est contraire à l'esprit du BOGS. Brentano, qui se méfiait quelque peu des déferlements d'images dont Görres est coutumier, a sans nul doute sagement prévu la détresse d'un lecteur non averti.

CHAPITRE III

DIE TEUTSCHEN VOLKSBÜCHER

L'écrit de Görres sur "Les livres populaires allemands", qui témoigne de sa nouvelle orientation, a paru à Heidelberg en été 1807 (1). C'est le seul ouvrage de l'écrivain qui soit couramment mentionné dans le domaine de l'histoire littéraire, où il est traditionnellement mis en parallèle avec les recueils de poésie populaire publiés par Achim von Arnim et Clemens Brentano sous le titre Des Knaben Wunderhorn, dont un premier volume avait paru à l'automne de 1805 chez les mêmes éditeurs. Rien ne semble plus naturel en effet que de rapprocher ces oeuvres et d'y voir une double illustration de l'intérêt que portait le romantisme de Heidelberg aux formes populaires de la littérature allemande ancienne. L'analyse de Die teutschen Volksbücher fait cependant apparaître le caractère particulier et complexe de cette oeuvre. A la différence du Wunderhorn, il ne s'agit ici ni d'un recueil de textes ni d'une tentative de restauration littéraire. Görres s'attache à présenter au lecteur un ensemble de livres populaires dont il résume et commente le contenu. Cette présentation est précédée et suivie de développements importants consacrés à des réflexions générales qui donnent à cet ouvrage sa physionomie propre et lui confèrent le triple caractère de manifeste littéraire, d'essai théorique et d'écrit programmatique. Il est donc essentiel d'examiner comment et dans quel esprit Görres traite

(1) L'ouvrage, dont le "post-scriptum" est daté de juillet 1807, est sorti des presses de Mohr et Zimmer au courant du mois d'août. Dans une lettre à sa belle-mère Christine von Lassaulx en date du 29 juillet 1807 (cf. Ges. Br. I, 497), Görres lui écrit, à propos de la prolongation de son congé, qu'il a l'intention d'envoyer au préfet Lezay-Marnésia son écrit, "qui sera prêt dans quinze jours", et dans une lettre du mois d'août dont la date exacte n'est pas connue (cf. Ges. Br. I, 498), il lui annonce l'envoi de plusieurs exemplaires du livre, en la priant d'en transmettre un au préfet.

son sujet. L'analyse de son ouvrage montrera jusqu'à quel point ce dernier s'insère dans le courant général des tendances romantiques de l'époque et dans quelle mesure il révèle les préoccupations personnelles de l'auteur et traduit la forme de pensée qui lui est propre.

1. La genèse de l'oeuvre et sa composition.

La correspondance de Görres ne renferme que de rares points de repère qui puissent nous permettre de reconstituer dans ses grandes lignes la genèse de son ouvrage sur Die teutschen Volksbücher. Par une lettre du 10 février 1807 à sa belle-mère Christine von Lassaulx, nous apprenons qu'en compagnie de Clemens Brentano, qui passe ses soirées chez lui, Görres a déjà dévoré "toute une bibliothèque de livres anciens et nouveaux" (1). Parmi les oeuvres qu'il a découvertes à ce moment-là, les Volksbücher ont tout particulièrement retenu son intérêt et sans doute le projet de leur consacrer une étude n'a-t-il guère tardé à se former. Au fil des mois, ce qui ne devait être à l'origine qu'un simple article de revue allait prendre les dimensions d'un véritable livre (2). Dès le 11 mai, l'élaboration de son travail avait suffisamment progressé pour que Görres pût évaluer approximativement l'ampleur qu'aurait son ouvrage : "Au lieu de 7 à 8 feuillets, mes Volksbücher en auront 15", annonce-t-il ce jour-là à sa belle-mère (3). On peut en conclure que c'est au printemps de 1807 qu'il a rédigé cet ouvrage dont l'étendue allait dépasser ses prévisions (4) et que la majeure

(1) Cf. J. GÖRRES, Ges. Br. I, 483.
(2) Cf. GGS III, 292 : "Was hier als ein kleines, selbstständiges Werk erscheint, sollte anfangs nur als abgerissener Aufsatz in einem periodischen Blatte seine Stelle finden. Gewohnt indessen, was ich ergreife, mit Ernst und Liebe zu umfassen, gab ich bald dem Interesse des Gegenstands mich hin, und die Blätter fügten sich von selbst zu einem Buch zusammen".
(3) Cf. Ges. Br. I, 493. Cette précision suppose des informations antérieures que ne contient malheureusement aucune des lettres de Görres à sa belle-mère publiées par Marie Görres.
(4) L'édition originale comporte 311 pages numérotées auxquelles il faut ajouter les 10 pages non numérotées du prologue.

partie en a été écrite en mai et en juin. Il ne fait pas de doute que la composition du volume était déjà fort avancée à l'imprimerie quand Görres en a rédigé les pages finales, une sorte d'avis aux lecteurs, et les a datées de "Heidelberg, en juillet 1807".

Le prologue de l'ouvrage est adressé "à Clemens Brentano". En inscrivant en tête du livre le nom de son ami, c'est en fait l'écrit tout entier qu'il lui a dédié. Par cet hommage, il a voulu s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers Brentano. Dans une lettre adressée a Achim von Arnim en été 1807, c'est avec fierté que ce dernier s'attribue le mérite d'avoir été à l'origine de l'entreprise : "Görres a écrit un ouvrage splendide sur les Volksbücher, je l'ai lancé dans l'affaire et je suis heureux d'avoir été l'instrument d'une si belle réalisation" (5). Nous ignorons les conditions dans lesquelles est né le projet de Görres de consacrer une étude aux livres populaires allemands. Mais c'est incontestablement Brentano qui l'a mis à même de le réaliser en mettant à sa disposition les ressources incomparables de sa magnifique bibliothèque. Le poète qui aimait la littérature du passé recherchait avec un zèle de collectionneur les livres anciens. Il avait réuni une remarquable collection de Volksbücher qui renfermait un nombre considérable de ces oeuvres et une grande variété d'éditions allant du XVIe au XVIIIe siècle. Les textes de quelque renom y étaient représentés par autant d'éditions différentes qu'il avait pu s'en procurer. Comme l'atteste l'épilogue de son écrit, c'est dans cette collection que Görres a puisé l'essentiel de sa documentation directe (6). Il y a trouvé la majeure partie des

---

(5) "Görres hat ein herrliches Buch über die Volksbücher geschrieben ; ich habe ihn hineingeschossen und freue mich, ein Mittel zu so Schönem gewesen zu sein ; es ist bei Zimmer gedruckt". R. STEIG a reproduit cette lettre qu'il date de fin juillet 1807 dans Achim von Arnim und die ihm nahestanden. I. Achim von Arnim und Clemens Brentano. Stuttgart, 1894, p. 218.

(6) Cf. GGS III, 293 :"Es war keine öffentliche, große Bibliothek, die ich zu dem Zwecke benutzen konnte : bloß eine Privatsammlung, die des Herausgebers vom Wunderhorn, die aber gerade für meinen Zweck vollständiger gesammelt hatte, als wenige öffentliche wohl mögen, hat mir meist alles das geboten, was ich in meiner Schrift verarbeitet habe".

éditions de livres populaires auxquelles se réfèrent ses commentaires. Pour compléter son information, il a eu recours aux ouvrages de référence alors en usage (7).

L'ouvrage de Görres s'ouvre sur un prologue poétique qui traduit les intentions de l'auteur par l'évocation d'un passé légendaire dont la grandeur contraste avec la désolation du présent. Le corps de l'ouvrage comprend trois parties distinctes. Un chapitre fait de développements théoriques constitue une introduction, dans laquelle l'écrivain expose sa conception de la littérature populaire en général et du Volksbuch en particulier. Dans la partie centrale, Görres présente un choix de 49 livres populaires allemands: à des indications sur leur contenu ou leur caractère, il ajoute pour certains des commentaires plus érudits qui concernent leur origine et leurs sources ou bien l'histoire du Volksbuch en question et ses particularités par rapport à d'autres versions du récit. La dernière partie de l'ouvrage est constituée par un grand tableau apologétique du moyen âge que termine un éloge du Volksbuch qui, en faisant revivre l'esprit d'autrefois, peut aider la nation à se retremper moralement. L'écrit s'achève par un appel aux lecteurs, dans lequel Görres s'excuse du caractère incomplet de son travail et invite ceux qui disposent d'instruments de travail plus étendus à contribuer à cette recherche.

En 1808, Görres a rédigé lui-même une annonce de son ouvrage sur Die teutschen Volksbücher pour la revue que l'Université venait de fonder en automne 1807, les Heidelbergische Jahrbücher. Au début de cette Selbstanzeige (8) il rappelle brièvement dans quel but il a écrit ce livre, puis il apporte à ses commentaires de divers livres populaires des compléments qui concernent surtout l'histoire de leur tradition.

---

(7) Pour les renseignements biographiques et bibliographiques Görres a consulté deux ouvrages auxquels il se réfère dans son écrit, soit expressément, soit tacitement, à savoir celui de G.W. PANZER, Annalen der älteren deutschen Literatur, Band I 1788, Bd. II 1805, et celui de E.J. KOCH, Kompendium der deutschen Literaturgeschichte von den ältesten Zeiten bis auf Lessing. Berlin, Bd. I 1795, Bd. II 1798.
(8) Cf. GGS IV, 10-20.

2. Les notions de Volksroman et de Volksbuch au XVIIIe siècle. La conception du Volksbuch chez Görres. Les critères de son choix.

Görres n'est pas, comme on l'a dit à tort (1), l'inventeur du terme de Volksbuch ni ne l'a employé le premier au sens qu'il lui donne. Des éclaircissements relatifs à l'histoire de ce mot ont été fournis par plusieurs ouvrages importants consacrés aux Volksbücher (2). Nos connaissances actuelles permettent de mieux insérer les conceptions de Görres dans le mouvement d'idées, de mieux cerner ce que son écrit a apporté de nouveau et en quoi il constitue un tournant.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, on désignait habituellement par le terme de Volksromane les oeuvres narratives en prose issues de la littérature des XVe et XVIe siècles et très répandues dans les couches populaires. La meilleure illustration de ce fait est offerte par la Bibliothek der Romane que Heinrich August Ottokar Reichard a publiée à Gotha de 1774 à 1794 en 21 volumes. Conçu sur le modèle français de la Bibliothèque universelle des romans, ce périodique donnait des extraits de romans allemands et étrangers que complétaient des résumés et des notes explicatives et que situaient des notices littéraires. La revue comprenait une rubrique Volksromane (3) qui, dans l'esprit de son éditeur, devait constituer une "bibliothèque bleue" allemande. Reichard y a fait figurer le Faustbuch, Till Eulenspiegel et le Lalebuch, Herzog Ernst et Siegfried, Magelone, Die sieben weisen Meister et d'autres (4). En offrant à son public des lec-

---

(1) Cf. p. ex. G. EHRISMANN, Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters, München, 1935, t. II, p. 515.
(2) Cf. Inge GAERTNER, Volksbücher und Faustbücher. Eine Abgrenzung. (Maschinenschr.) Dissertation, Göttingen, 1951.
Anneliese SCHMITT, Die deutschen Volksbücher. Ein Beitrag zur Begriffsgeschichte und Tradierung im Zeitraum von der Erfindung der Buchkunst bis 1550. Teil I und II. (Masch.) Diss., Berlin, 1973.
Hans Joachim KREUTZER, Der Mythos vom Volksbuch. Stuttgart, 1977.
(3) Les rubriques prévues étaient : Ritterromane, Volksromane, Deutsche Romane, Ausländische Romane, Episoden et, à partir du tome V, Religiöse Romane. Dans un tiers des volumes de la collection, la rubrique Volksromane est restée "vacante".
(4) Cf. I. GAERTNER, op. cit., p. 5.

tures tirées de cette catégorie d'ouvrages, il avait avant tout l'intention de le distraire ; mais il était guidé également par un certain intérêt historique pour les moeurs et les mentalités des époques dont ces livres étaient le reflet (5).

En appendice à l'avant-dernier volume de sa revue, Reichard a publié un plan particulièrement intéressant, intitulé Versuch eines Verzeichnisses einer "Bibliothèque bleue" oder Volksbibliothek deutscher Nation (6). Entre cette liste et celle qu'établira Görres, il existe de larges concordances. Non seulement 26 des textes narratifs qu'il commentera figurent dans l'énumération de Reichard, mais elle inclut aussi les almanachs paysans, les livrets météorologiques, les "livres de chance" et les recueils de devinettes : à côté des grandes rubriques Ritterbücher, Schwänke und Schalkspossen, Moralische Romane, qui couvrent le domaine des romans populaires, on trouve en effet les rubriques Glücksbücher, Rätsel, Wetterbüchlein. En outre, cette "bibliothèque populaire allemande" devait comprendre "des écrits populaires d'assez grande dimension, moins répandus et moins triviaux" ; y devaient figurer en particulier des ouvrages d'auteurs renommés des XVe, XVIe et XVIIe siècles, tels que le Narrenschiff de Sebastian Brant, les écrits de Hans Sachs et de Johann Fischart, le Philander von Sittewald de Moscherosch etc.

Au moment de sa publication, ce projet était en marge des tendances générales de l'époque. C'est ce que montre l'histoire du terme de Volksbuch. L'acception dans laquelle ce mot semble avoir été mis en usage par les Aufklärer était celle de livre destiné aux classes populaires et visant à les instruire. C'est ainsi que Pestalozzi a sous-titré son roman Lienhard und Gertrud "ein Buch für das Volk" et appelé son second roman Christoph

(5) Sur Reichard, cf. I. GAERTNER, op. cit., p. 4-8 et H.J. KREUTZER, op. cit., p. 37-42.
(6) Une énumération des oeuvres qui figurent dans cette liste est donnée par I. GAERTNER, op. cit., p. 6.

und Else "mein zweites Volksbuch". Mais ce terme n'a pas longtemps tardé à être appliqué également aux écrits plus couramment appelés Volksromane. C'est ce qu'atteste une publication anonyme parue en octobre 1785 dans la Berlinische Monatsschrift, l'organe de l'Aufklärung. L'article très révélateur est intitulé : Über die Mittel, bessere Bücher in die Hände der niedrigern lesenden Menschenklasse zu bringen (7). Son auteur passe en revue les écrits dont "l'homme tout à fait ordinaire" fait sa lecture habituelle et qualifie de Volksbücher effectifs les brochures bon marché dont "la classe inférieure de la société" "hourrit son esprit" (8). Il formule à leur endroit un jugement d'ensemble qui traduit le dédain de l'Aufklärer pour cette littérature : ce sont "des livres niais, inutiles et nuisibles", qu'il faut remplacer par "des écrits meilleurs et plus appropriés" (9). Si des livres comme La belle Maguelone sont simplement traités d'ennuyeux, l'Histoire du Docteur Faust est considérée par lui comme "un livre pernicieux pour l'homme du commun" (10). L'anonyme développe toute une stratégie dont le but ultime est de remplacer ces écrits par des Volksbücher au sens éclairé du terme, destinés à réhausser le niveau culturel des classes populaires. Il expose un plan tactique qui fait appel à des écrivains désintéressés pour rédiger à l'intention du peuple des livres adaptés à ses besoins et envisage le financement par une "société patriotique" d'une opération tendant à substituer peu à peu ces nouveaux livres aux "Volksbücher ordinaires les plus nocifs". Comme l'anonyme s'attend toutefois à ce que le peuple ne consente pas à se priver de ceux de ces livres qu'il aime particulièrement, il propose de recourir en même temps à un autre procédé : il

---

(7) Cet article figure dans le tome VI (1785), p. 295-311, de la Berlinische Monatsschrift.
(8) Cf. p. 295 : "Was liest jetzt der ganz gemeine Mann gewöhnlich für Bücher ?" Les livres cités sont appelés p. 305 "wirkliche Volksbücher".
(9) Cf. p. 295 : "Mir ist nur die Frage wichtig : Wie soll man der wirklich lesenden und lesebegierigen niedrigen Menschenklasse, statt der albernen unnützen und schädlichen Bücher, womit sie ihren Geist nährt, bessere und zweckmäßigere Schriften in die Hände bringen ?".
(10) Cf. p. 300 : "ein verderbliches Buch für den gemeinen Mann, dem man einen Anti-Faust müßte zu substituieren suchen".

faut expurger les Volksbücher et en améliorer le texte en le remodelant, il faut "châtrer" Eulenspiegel et "refondre" les Schildbürger. Mais pour que de telles manipulations ne heurtent pas les lecteurs, il recommande d'opérer ces changements progressivement et prudemment. "Qu'on ne prêche et qu'on ne moralise que modérément", conseille-t-il. Car le pauvre et le riche veulent pareillement être amusés, et mieux vaut laisser l'homme de médiocre condition sociale "rire un peu et ce faisant oublier sa misère" (11). Il n'est pas douteux que les vues de l'anonyme représentent, en dépit des tentatives de Reichard, la position dominante des Aufklärer vers la fin du XVIIIe siècle.

Un autre point retient l'intérêt de l'historien : la liste de Volksbücher que l'anonyme a été le premier à établir. Il a fait figurer dans l'inventaire qu'il en présente tous ceux qu'il a vus exposés sur les étals des vendeurs, c. à d. ceux qu'on lisait effectivement à ce moment-là. Les 46 titres qui y sont mentionnés et brièvement commentés sont répartis en deux groupes distincts. Le premier comprend 13 écrits narratifs qu'il estime être "anciens" : Reineke Fuchs, Till Eulenspiegel, der gehörnte Siegfried, die Schildbürger, Claus Narr, die schöne Magelone, die schöne Melusine, Geschichte vom Doktor Faust, Historie vom Kaiser Octavianus, Fortunatus, Geschichte Herzog Heinrich des Löwen, der ewige Jude, Historie vom Herzog Ernst. Le deuxième groupe est celui des livres que l'anonyme croit d'origine récente. A côté de quelques ouvrages narratifs : Sibyllen Weissagungen, die nützliche Unterweisung der sieben Meister, Riesengeschichte, der edle Finkenritter, Rübezahl, die unschuldig erfundene heilige Pfalzgräfin Genoveva, on y trouve essentiellement des écrits populaires de caractère pratique ou récréatif, qu'il s'agisse d'ouvrages d'information médicale, de calendriers paysans, ou de livres relatifs aux métiers, de clefs

---

(11) Cf. p. 310.

des songes (Traumbücher) ou de "livres de chance" (Glücksbücher), de recettes de cuisine ou de recueils de devinettes. L'innovation de l'anonyme, c'est d'avoir réuni ces livres de nature diverse, mais pareillement lus dans les classes populaires, sous l'unique dénomination de Volksbuch.

C'est en réaction contre l'esprit de l'Aufklärung, nous aurons à le montrer, que Görres va entreprendre la défense du Volksbuch. Mais à la suite de l'anonyme, il adopte le terme de Volksbücher pour l'ensemble des ouvrages dont il va rendre compte. Et de même que l'anonyme il englobe dans ce concept les oeuvres narratives aussi bien que ce qu'il appelle les écrits didactiques. L'apport original de Görres réside dans la définition qu'il donne de la nature et des caractères du Volksbuch et dans les amples commentaires qu'il consacre aux écrits qu'il a retenus.

L'examen des critères selon lesquels il a opéré la sélection des livres populaires qu'il présente à ses lecteurs nous permettra de préciser sa conception du Volksbuch. Le sous-titre de Die teutschen Volksbücher nous avertit que ses commentaires critiques portent sur des écrits qui se sont conservés "des siècles durant jusqu'à notre temps" (12). Cela implique qu'à ses yeux le véritable Volksbuch devait répondre à une double condition : une grande ancienneté d'une part, la survie dans le présent grâce à la continuité de sa transmission d'autre part. Aussi Görres ne prend-il en considération que des écrits dont l'origine remonte assez haut dans le passé et qui sont encore effectivement répandus à son époque dans les couches populaires ou, à tout le moins encore accessibles, soit chez les marchands de plein air, soit dans les foires sous forme de brochures de colportage. La manière dont il utilise la collection de Brentano est révélatrice à cet égard : ce sont les éditions les moins anciennes des livres populaires qu'il

---

(12) En voici le libellé : "Nähere Würdigung der schönen Historien-, Wetter- und Arzneibüchlein, welche teils innerer Wert, teils Zufall, Jahrhunderte hindurch bis auf unsere Zeit erhalten hat".

choisit pour s'y référer. Chaque fois qu'il a été en mesure de le faire, c'est aux éditions du XVIIIe siècle qu'il a eu recours. De préférence aux livres richement illustrés et rares, il a retenu les modestes éditions in - 8, les plus récentes et les plus répandues (13). Quand un texte ancien qui figurait dans la bibliothèque de Brentano n'y était pas représenté par une réimpression qui pût en attester la survie, Görres s'abstenait de le classer parmi les livres populaires et l'écartait (14). D'autre part, à la différence de Reichard, il n'a fait figurer dans sa liste aucun ouvrage publié sous un nom d'auteur. L'anonymat était à ses yeux inséparable de la notion de Volksbuch.

L'ouvrage de Görres a indubitablement contribué à imposer le terme de Volksbuch dont l'emploi s'est généralisé au XIXe siècle. Mais le concept même de Volksbuch n'a guère tardé à s'éloigner du sens que lui avait donné Görres. L'évolution a conduit rapidement à en restreindre l'extension et à ne plus l'appliquer qu'à des oeuvres de caractère narratif. Les collections de Volksbücher allemands publiées dans le deuxième tiers du siècle par Schwab et par Simrock en sont un témoignage. Par la suite, cet usage a amené la critique littéraire à utiliser le terme de Volksbuch pour désigner, non plus comme le faisait Görres, les rééditions destinées aux classes populaires d'oeuvres narratives du XVe et du XVIe siècle, mais ces oeuvres elles-mêmes. Sur ces points importants, la pratique qui a prévalu a sensiblement modifié le concept de Görres exposé plus haut.

---

(13) Cf. H.J. KREUTZER, op. cit., p. 23.

(14) C'est le cas de divers textes, soit que la transmission en ait été interrompue avant le XVIIIe siècle (Tristrant und Isalde, Florio und Biancefora, Ritter vom Thurn, Alexander), soit qu'il ne se soit pas trouvé d'édition récente dans la collection de Brentano (Pontus und Sidonia, Hug Schapler). Cf. H.J. KREUTZER, op. cit., p. 26-27.

Ces écrits sont habituellement classés parmi les Volksbücher. Cf. Anneliese SCHMITT, op. cit., p. 165.

3. Les Volksbücher retenus par Görres et la composition de son chapitre de commentaires.

Dans la partie centrale de Die teutschen Volksbücher Görres a passé en revue et commenté l'ensemble des livres populaires qu'il estimait correspondre aux critères auxquels il se référait. Il a voulu en établir un inventaire aussi complet que sa documentation le lui permettait. L'appel adressé aux lecteurs à la fin de son livre montre qu'il n'en méconnaissait pas les limites.

Görres ne se dissimulait pas que sa "revue des livres" (Bücherschau) réunissait des oeuvres tout à fait disparates, tant par leur origine que par leur contenu ou leur forme. Aussi annonce-t-il le principe général selon lequel il va ordonner sa présentation : il commencera par les livres didactiques (die lehrenden), qui sont les plus récents d'entre eux, pour passer ensuite aux ouvrages "romanesques" (die romantischen) et conclure par les livres religieux (1).

Dans le groupe des livres qu'il appelle didactiques (numéros 1 - 9 de ses comptes rendus), Görres présente un échantillonnage de guides pratiques ayant trait à divers aspects de la vie courante : des livres de vulgarisation médicale, dont l'un traite, d'après un écrit d'Albert le Grand, des soins à donner aux femmes en couche, l'autre de médication par les simples ; une clef des songes permettant de gagner au loto ; un almanach paysan ou livret météorologique ; un livre sur "l'art d'aimer", avec des modèles de lettres d'amour ; quatre livrets enfin à la gloire des métiers (de meunier, de charpentier, de boulanger et de pelletier).

Le groupe le plus étendu est celui des livres romanesques (nos 10 - 22 et 28 - 40). Il est coupé en deux par les comptes rendus de différents re-

(1) Cf. GGS III, 183.

cueils d'anecdotes, de devinettes, de farces ou de jeux, c. à d. de livres récréatifs qui n'avaient leur place dans aucune des rubriques prévues. En raison de la diversité des ouvrages qui figurent dans le groupe romanesque, Görres a essayé d'y introduire un certain classement en rapprochant les livres voisins par le genre ou par le sujet traité. On peut ainsi distinguer divers groupements. Le livre de voyage et d'aventures est représenté par la Relation de voyage du chevalier de Mandeville, le roman de Fortunatus et la Historie vom Herzog Ernst (nos 10 - 12). Les livres qui leur font suite (nos 13 - 17) se rattachent soit à la chronique historique comme la Riesengeschichte ou Heinrich der Löwe, soit à l'histoire légendaire et à l'épopée héroïque : après la Historie von dem gehörnten Siegfried, Görres commente deux récits issus du cycle de Charlemagne, les Heymonskinder pour lesquels il a une prédilection et Kaiser Octavianus. Un nouveau groupe de récits (nos 18-22), qualifiés par Görres lui-même de romans d'intrigue et d'amour (2), nous présente une série d'héroïnes. L'histoire d'Héléna et celle d'Hirlanda sont des variations sur le thème de la fidélité conjugale et de l'innocence persécutée par suite de dénonciations mensongères. Avec l'histoire du margrave Walther et de Griseldis on passe, nous dit Görres, au roman d'amour proprement dit, dont la Historia von der schönen Magelona est le plus beau fleuron. A ce groupe se rattache par antithèse Die nützliche Unterweisung der sieben weisen Meister, un récit moralisant dans lequel les ruses de la femme coupable sont finalement démasquées et punies.

Un groupe très cohérent (nos 28 - 32) traite de recueils de farces et de bouffonneries. Après les histoires mensongères du Finkenritter, on y trouve le Lalenbuch (les Schildbürger), l'histoire de Clausnarr, celle de Marcolph et Salomon, enfin Eulenspiegel. Avec l'histoire du Juif errant, on aborde le thème des hommes réprouvés, avec le Romanusbüchlein celui des pratiques de magie ; les deux thèmes sont réunis dans le récit du pacte conclu

(2) Cf. GGS III, 231.

avec le diable par Faust d'une part, par le duc de Luxembourg d'autre part (nos 33 - 36). Le merveilleux, le fantastique sont le seul lien qui unit le groupe suivant, fort disparate (nos 37 - 40). Les légendes populaires de Rübezahl y sont brièvement mentionnées. Le groupe comprend surtout le compte rendu d'un écrit intitulé Historie von dem unschätzbaren Schloß in der afrikanischen Höhle Xaxa, où le merveilleux est mêlé au magique, et des considérations sur la célèbre Geschichte von der edeln und schönen Melusina, dans laquelle apparaît le féérique.

Les neuf derniers commentaires (nos 41-49) sont consacrés aux livres religieux. Ce groupe s'ouvre sur un livre traitant des prophéties à travers les âges, Zwölf Sibyllen Weissagungen. Suivent des comptes rendus de légendes saintes, parmi lesquels ceux de la Historie von der heiligen Pfalzgräfin Genoveva et de Unseres Herren Jesu Christi Kinderbuch méritent une mention particulière. C'est par la Beschreibung des jüngsten Gerichts im Tal Josaphats que se termine cette revue des Volksbücher.

Il apparaît ainsi que Görres s'est efforcé d'ordonner sa présentation et qu'il a réalisé, dans le cadre général des trois rubriques annoncées, certains regroupements des livres populaires d'après leurs affinités. Il nous semble cependant assez vain de chercher, comme l'a fait Franz Schultz, à dégager un véritable principe de structuration rendant compte de "l'architecture spirituelle" de l'ensemble, et qui serait en l'occurence l'image de la vie humaine, de son déroulement de la naissance jusqu'au delà de la mort [3]. Sans aller jusqu'à dire avec H.J. Kreutzer qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'une simple "ronde" [4], nous pensons que la suite

---

(3) Cf. F. SCHULTZ, op. cit., p. 114 et 117. Schultz force à ce propos le parallélisme entre Die teutschen Volksbücher et la Wunderhorn - Rezension de Görres publiée en 1809/10 (cf. GGS IV, p. 24 sv.). Dans cette dernière, le déroulement de la vie humaine apparaît effectivement comme l'une des idées directrices selon lesquelles Görres ordonne sa présentation des chants du Wunderhorn. Dans le cas de ses commentaires des livres populaires, l'unique correspondance signalée par Schultz (le n° 1 a trait à la naissance des enfants, le n° 49 évoque le jugement dernier) ne définit en rien le mouvement de l'ensemble.

(4) Cf. H.J. KREUTZER, op. cit., p. 18 : "der Reigen - etwas anderes ist es nicht".

des livres commentés ne présente pas un caractère de continuité logique, comme le voudrait L. Mackensen [5], que les enchaînements sont souvent lâches et que la diversité des genres rendait nécessairement arbitraire la succession des groupes.

Les comptes rendus de Görres sont d'importance inégale. La majeure partie de ses commentaires occupent de deux à six pages de l'édition originale. Mais le souci de faire un relevé aussi complet que possible des livres populaires qui entraient dans son champ de vue l'obligeait à faire un sort à des ouvrages d'un intérêt mineur. A une dizaine d'écrits de ce genre, il consacre moins d'une page, soit qu'il les signale simplement en en précisant la nature, soit qu'il formule un jugement critique et en marque les faiblesses. Il en est dont il dénonce la médiocrité en quelques lignes, en des formules lapidaires d'une extrême sévérité [6]. Inversement, cinq Volksbücher ont plus particulièrement retenu l'attention de Görres et font l'objet de commentaires étendus : ce sont les Heymonskinder [7], Faust, Die nützliche Unterweisung der sieben weisen Meister, la Relation de voyage du chevalier de Montevilla (Mandeville) et Fortunatus [8]. Il faut y ajouter le commentaire moins étoffé de la Historie von dem gehörnten Siegfried, que Görres a complété ensuite par un grand article en quatre parties intitulé Der gehörnte Siegfried und die Nibelungen qu'il a fait paraître en 1808 dans la Zeitung für Einsiedler [9].

---

(5) Mackensen emploie l'expression der große Gedankengang. Cf. J. GÖRRES, Die teutschen Volksbücher. Mit einem Nachwort hrsg. von L. Mackensen, Berlin 1925, p. 348.

(6) Voici le jugement porté par Görres sur un recueil de tours facétieux, Der lustige Kirmesbruder (GGS III, 242-243) : "Des plaisanteries vulgaires et éculées, des malices populacières et balourdes, des platitudes mal racontées, sans aucune valeur".

(7) Görres consacre une part importante de la Selbstanzeige aux derniers résultats de ses recherches concernant la tradition du Volksbuch des Heymonskinder, et en particulier à une comparaison des versions française et allemande. (Pour Görres, nous conservons l'orthographe Heymonskinder usuelle au XIXe siècle).

(8) Ces commentaires occupent respectivement 33, 26, 19, 17 et 12 pages de l'édition originale.

(9) Cf. ci-après chap. VI, 1.

Dans la nature même des commentaires de Görres nous constatons une assez grande diversité. Tantôt il décrit de manière concrète le contenu d'un livre, tantôt il donne - avec parfois des envolées lyriques ou de brillantes formulations - une caractéristique littéraire de tel ou tel Volksbuch. Dans un certain nombre de commentaires, l'érudition occupe une place plus ou moins importante. Dans la plupart des comptes rendus qui se rapportent aux livres populaires "romanesques" figurent des indications concernant leurs sources ou parfois des hypothèses concernant leur provenance ou l'époque de leur apparition. C'est en particulier dans les commentaires étoffés que Görres consacre aux cinq Volksbücher cités plus haut qu'on trouve d'amples développements sur leurs origines, leurs sources ou leur tradition. C'est sur eux principalement que s'appuient les théories de l'écrivain.

Pour pénétrer plus avant dans sa conception du Volksbuch, il nous faut maintenant aborder un aspect essentiel des réflexions de Görres : la manière très personnelle dont il lie la notion de livre populaire à une certaine conception à la fois de la littérature et du peuple, de leur nature et de leur rôle.

4. Défense de la littérature populaire et réhabilitation du Volksbuch.

L'esprit dans lequel Görres a conçu son ouvrage sur Die teutschen Volksbücher, le but qu'il lui a assigné, en font un véritable manifeste littéraire. Son livre devait en effet être en premier lieu un plaidoyer chaleureux pour une littérature généralement méconnue et méprisée alors par les lecteurs cultivés comme par la critique littéraire. Réhabiliter la littérature populaire, en démontrer l'intérêt, tel était l'objectif des considérations théoriques développées par l'auteur dans le chapitre d'introduction de son écrit.

Malgré les voix isolées qui s'élevaient en faveur du livre populaire, c'était une tâche malaisée en ce début du XIXe siècle que de vouloir s'en faire le champion. Si le Volkslied avait trouvé dès le XVIIIe siècle en Herder et en Bürger d'ardents défenseurs, le Volksbuch ou Volksroman était resté décrié et honni. Sans doute des écrivains comme Lessing et plus encore les dramaturges du Sturm und Drang avaient-ils été fascinés par certaines figures des livres populaires (1), mais l'attitude générale à l'égard du Volksbuch n'en avait pas été sensiblement modifiée. A la fin du siècle, la plupart des esprits éclairés continuaient à professer le plus grand dédain pour les livres populaires qui représentaient pour eux une littérature de bas niveau, souvent grossière et de mauvais goût, sans la moindre valeur esthétique. Ils en accusaient certains d'entretenir l'obscurantisme ou d'exercer un effet nocif sur la moralité du peuple et, comme l'anonyme, cherchaient à les éliminer. Dans plusieurs Etats allemands des mesures ont même été prises par les autorités pour en empêcher la diffusion. En 1804, le Volksbuch de Genoveva a été mis à l'index en Bavière par le ministère éclairé de Montgelas parce qu'il portait "l'empreinte des plus

(1) Rappelons que le personnage de Faust a inspiré à la fois Lessing, Goethe, Maler Müller et Klinger et que Müller a tiré de la légende de sainte Geneviève le thème de son drame Golo und Genoveva, dont la Zeitung für Einsiedler a été la première à publier des extraits en mai 1808, d'après un manuscrit que possédait Tieck.

irritantes inepties de la superstition". Et en 1810, les colporteurs du Haut - Palatinat se sont vu confisquer leurs exemplaires des Haimonskinder (2). C'est dans ce contexte qu'il faut replacer le vibrant plaidoyer de Görres en faveur des livres populaires pour en saisir l'anticonformisme combatif.

Lorsque Görres est entré en lice, le mouvement romantique en faveur de la réhabilitation du Volksbuch avait déjà pris quelque ampleur. Dès 1795, Tieck s'était fait le défenseur des Volksromane contre les Aufklärer, en particulier dans son Peter Leberecht (3). Dans ses Volksmärchen (1797/98), il avait inséré ses adaptations et rénovations de divers livres populaires ("Die Geschichte von den Heymonskindern", "Die wundersame Liebesgeschichte der schönen Magelone und des Grafen Peter aus der Provence", "Die denkwürdige Geschichtschronik der Schildbürger"). Il s'était inspiré des légendes populaires pour sa tragédie "Leben und Tod der heiligen Genoveva" (1800) - Görres en fait un vif éloge dans son ouvrage - et pour son drame "Kaiser Oktavianus" (1804).

C'est avec les arguments du critique et de l'érudit que Görres entreprend à son tour de réhabiliter la littérature populaire. Le combat qu'il mène ne saurait être isolé, bien entendu, du grand débat de l'époque sur la littérature populaire (Volksdichtung) opposée aux oeuvres d'art littéraires (Kunstdichtung). D'emblée Görres apparaît ici comme le protagoniste des thèses romantiques. L'opposition des romantiques à l'arrogante prétention des classes cultivées de la nation avait été exprimée dès 1802 par

---

(2) Cf L. MACKENSEN, Nachwort, p. 348.
(3) Dans cet ouvrage, Tieck écrit : "Die gewöhnlichen Leser sollten ja nicht über jene Volksromane spotten, die von alten Weibern auf der Straße für einen oder zwei Groschen verkauft werden, denn der gehörnte Siegfried, die Heymonskinder, Herzog Ernst und die Genoveva haben mehr wahre Empfindung, und sind ungleich reiner und besser geschrieben, als jene beliebten Modebücher". Cf. L. TIECK, Werke.Hrsg. von M. Thalmann, München, 1963. T. I, p. 147.

A.W. Schlegel dans ses conférences berlinoises [4] ; "Je vais prononcer une parole plus hardie encore, mais suffisamment préparée par ce qui a été dit jusqu'ici : Les classes supérieures cultivées de notre nation n'ont pas de littérature, mais le peuple, l'homme du commun en a une. Celle-ci est constituée par les petits livres de peu d'apparence qui, du fait déjà que dans leur titre figure la mention "imprimé cette année", proclament la naïve conviction qu'ils ne vieilliront jamais. Et en réalité, ils ne vieillissent pas" [5].

C'est par un même éloge des Volksbücher que commence le chapitre d'introduction de l'ouvrage de Görres. Sans reprendre à son compte le paradoxe formulé par Schlegel au début du passage cité, Görres part de la distinction entre la grande littérature (die höhere Literatur) et la littérature populaire (Volksliteratur). Mais il prend résolument le contrepied de l'Aufklärung qui ne voit dans les livres populaires que "de mornes élucubrations de l'esprit populacier" [6] et considère la littérature comme un privilège de l'élite cultivée. C'est en qualité de lettré que Görres prend fait et cause pour les livres populaires, "ce grand organe dans le corpus général de l'art" [7]. Si la grande littérature n'a eu jusque là que condescendance et mépris pour la littérature populaire, il importe, déclare-t-il, de réconcilier ces deux soeurs devenues étrangères l'une à l'autre [8].

Allant plus loin, Görres renverse la hiérarchie établie. C'est grâce aux livres populaires, argumente-t-il, que la littérature a atteint son

---

(4) Découpés en quatre Vorlesungen, les six premiers de ces cours ont été publiés en 1803 dans le second volume de la revue EUROPA éditée par Friedrich Schlegel, sous le titre : Über Literatur, Kunst und Geist des Zeitalters. Einige Vorlesungen in Berlin, zu Ende des J. 1802, gehalten von A.W. Schlegel.

(5) "Ich will ein noch kühneres, aber durch das bisherige genugsam vorbereitetes Wort sagen : die höheren gebildeten Stände unserer Nation haben keine Literatur, das Volk aber, der gemeine Mann hat eine. Diese besteht aus den unscheinbaren Büchelchen, die schon in der Aufschrift : "Gedruckt in diesem Jahr" das naive Zutrauen kund geben, daß sie nie veralten werden, und sie veralten auch wirklich nicht". Cf. EUROPA, t. II, p. 6 et 7.

(6) Cf. III, 173 : "des Pöbelwitzes dumpfe Ausgeburten".

(7) Cf. GGS III, 183 : "dies große Organ im allgemeinen Kunstkörper".

(8) Cf. GGS IV, 10 (Selbstanzeige).

maximum d'audience et de diffusion et qu'elle a englobé dans son "champ d'action" la véritable masse du peuple. "A aucun point de vue, écrit-il, la littérature n'a connu une plus grande extension ni une diffusion plus générale que lorsqu'elle s'est frayé un chemin pour passer du cercle fermé des classes supérieures dans les classes inférieures, qu'elle a habité avec elles, qu'elle est devenu peuple avec le peuple, chair de sa chair et vie de sa vie" (9). La littérature populaire a dès lors joué un rôle dont Görres souligne l'importance culturelle. Non seulement les Volksbücher, grâce à leur popularité qui dure depuis plusieurs siècles, ont eu des centaines de milliers de lecteurs et ont constitué pour nombre d'eux "l'unique nourriture spirituelle toute une vie durant", mais du fait que la jeunesse de tous les milieux les a toujours dévorés avidement, leur influence a pénétré dans toutes les classes sociales (10). Ils ne vieillissent pas, leur lecture n'a pas cessé d'être distrayante et réconfortante. Alors que tant de productions de la "grande littérature" n'ont qu'une durée éphémère, les livres populaires "vivent d'une vie éternelle et inaltérable" (11).

Aussi Görres rejette-t-il comme factice la coupure que les préjugés de l'élite éclairée ont provoquée dans le domaine littéraire. Sans doute concède-t-il à cette dernière que "la vie supérieure" de l'art littéraire "réside auprès des classes supérieures", mais il l'invite à reconnaître le rôle primordial qui revient à la littérature populaire : à ses yeux, les Volksbücher représentent la partie la plus robuste de toute la littérature, son noyau vital, "l'assise sur laquelle repose au plus profond toute son

---

(9) Cf. GGS III, 173 : "Nach keiner Seite hin hat die Literatur einen größeren Umfang und eine allgemeinere Verbreitung gewonnen, als indem sie übertretend aus dem geschlossenen Kreise der höheren Stände, durchbrach zu den untern Klassen, unter ihnen wohnte, mit dem Volke selbst zum Volke, Fleisch von seinem Fleisch und Leben von seinem Leben wurde".
(10) Cf. GGS III, 176.
(11) Cf. GGS III, 173.

existence physique" (12). Par là Görres proclame l'unité organique de la vie littéraire de la nation et l'indissociabilité de la "littérature populaire" et de la "grande littérature".

---

(12) Ibidem : "So bilden sie gewissermaßen den stammhaftesten Teil der ganzen Literatur, den Kern ihres eigentümlichen Lebens, das innerste Fundament ihres ganzen körperlichen Bestandes, während ihr höheres Leben bei den höheren Ständen wohnt".

Dans le compte rendu du Wunderhorn que Goethe a publié en janvier 1806, il est question, à propos des Volkslieder, du "kern- und stammhafter Teil" des nations. Görres s'inspire de ces expressions en les appliquant à la littérature.

5. La conception du peuple.

Dès l'introduction des Teutsche Volksbücher, Görres développe une vue neuve qui jouera désormais un rôle majeur dans sa pensée : la conception du peuple qui s'est cristallisée dans son esprit dans l'atmosphère du romantisme de Heidelberg et qui en représente l'un des aspects les plus typiques. C'est par sa réflexion sur les livres populaires que Görres a été amené à envisager l'idée de peuple d'un point de vue nouveau. Telle qu'il la conçoit maintenant, elle lui permet de soutenir et de justifier ses thèses sur la nature, la valeur et le rôle de la littérature populaire.

Le mépris général des milieux cultivés pour le Volksbuch n'est aux yeux de l'écrivain que le reflet et la déplorable conséquence de la division du peuple en classes sociales (1), il y voit une manifestation caractéristique de l'orgueil de classe ou de caste des couches sociales supérieures. Or, cette division lui apparaît comme une différenciation "artificielle", la nature n'ayant nullement institué de manière directe des catégories sociales ni marqué entre elles une démarcation tranchée (2). En dénonçant le caractère factice de tout esprit de classe, Görres a voulu mettre en relief ce que la notion de peuple implique de solidarité entre toutes les couches sociales. Pour montrer le lien qui unit toutes les classes, il use de deux arguments. Le premier consiste à soutenir que virtuellement elles existent toutes dans chaque individu, et une évidente allusion à l'ascension sociale prodigieuse de Napoléon illustre ce propos (3), qui

---

(1) Comme Herder, Görres emploie aussi bien le mot Stände que le mot Klassen pour désigner les classes sociales : cf. p. ex. GGS III, 174, lignes 30 et 35 : in den obern Ständen - in den unteren Ständen ; 241, l. 14 : in den untersten Ständen ; 187, l. 26 : die unteren Volksklassen ; 178, l. 16 : in den untersten Klassen der Gesellschaft etc.

Herder s'en était pris à la gallomanie du siècle, "wenn sich nun, wie offenbar ist, durch diese törichte Gallomanie in Deutschland seit einem Jahrhunderte her ganze Stände und Volksklassen von einander getrennt haben" (éd. Suphan, XVIII, 161).

(2) Cf. GGS III, 174.

(3) Ibidem : "In jedem Menschen sind, dünkt uns, eigentlich alle Stände ; diese Zeit hat uns gelehrt, wie sie in einzelnen Individuen alle der Reihe nach erwachten, bis endlich gar oben Kronen aus dem Unscheinbaren erblühten".

par ailleurs reste sans réelle conclusion. Mais en second lieu, Görres formule alors dans ce contexte la thèse que dans toutes les couches sociales d'un même peuple on retrouve un ensemble de traits particuliers, un fond de qualités spécifiques, qu'il subsume sous la dénomination de "caractère idéal" (Idealcharakter)."On peut en effet, affirme-t-il, se représenter un caractère idéal inhérent à toutes les classes, haussé à un degré plus élevé dans les classes supérieures, plus fortement empreint de matérialité, mais néanmoins intégralement présent dans le peuple" (4).

On aperçoit clairement ici le double sens que revêt dans l'écrit de Görres le mot Volk. Il désigne d'une part les classes populaires, pratiquement les paysans, les artisans et les ouvriers des corporations ainsi que les petits bourgeois, d'autre part la nation dans son ensemble, définie par des qualités psychologiques et morales spécifiques. Cette ambivalence du mot Volk, analogue à celle du mot peuple, se reflète également dans la notion de Volksgeist qui apparaît pour la première fois chez Görres dans ce contexte. C'est ainsi qu'il associe ce terme au mot Volkessinn, mentalité populaire, avec une nuance de sens voisine, pour les opposer tous les deux à Pöbelhaftigkeit (voir la citation de la note 6), avant que la notion de Volksgeist ne prenne dans la suite du développement un sens plus ample comme équivalent du concept de caractère idéal et ne désigne l'esprit - Görres dit aussi le génie - de tout un peuple.

On mesure ici combien a été profonde l'influence exercée sur lui dans ce domaine par Herder. C'est un thème herdérien qu'il reprend et amplifie quand il met ses lecteurs en garde contre toute confusion entre Volk et Pöbel (5) en les invitant à "distinguer la mentalité populacière, en tant que telle foncièrement mauvaise et condamnable, de l'esprit du peuple et

---

(4) Cf. GGS III, 174 : "Jedem Stand kann nämlich ein Idealcharakter inwohnend gedacht werden, höher hinauf gestimmt in den höheren Ständen, tiefer verleiblicht, aber immer noch vollkommen im Volke".
(5) Cf. Herder, Volkslieder, éd. Suphan XXV, 323 : "Volk heiβt nicht der Pöbel auf den Gassen, der singt und dichtet niemals, sondern schreit und verstümmelt".

de la mentalité populaire qui ne versent dans celle-là que s'ils dégénèrent et se corrompent" (6) et qu'il s'élève contre la perversité, avec laquelle l'esprit populacier, dont aucune classe n'est exempte, se manifeste sous des formes plus ou moins grossières ou subtiles, sottes ou polies et rusées, dans certains milieux d'un niveau culturel élevé (7). Mais ce qu'il importe surtout de souligner, c'est que la notion de Volksgeist telle que Görres la conçoit se situe, elle aussi, dans le prolongement des vues de Herder. Si Herder n'emploie pas le terme même de Volksgeist, il n'en a pas moins chargé d'un sens approchant des expressions telles que "l'âme du peuple", "toute l'âme de la nation", et il ne cesse de se référer au caractère, à l'esprit ou à l'âme de tel ou tel peuple (8).

Bien que les réflexions de Görres sur ce sujet aient pour point de départ et pour toile de fond les différences sociologiques existantes, sa conception du peuple s'insère dans une optique essentiellement psychologique et éthique. Il met plus particulièrement l'accent sur l'idée que les différentes classes d'un peuple portent également l'empreinte du génie, de l'esprit qui lui est propre, bien que sous des formes diverses. La notion de "caractère idéal" lui permet de s'élever au-dessus des oppositions de

---

(6) Cf. GGS III, 174 : "Aber eines wollen wir vorzüglich ins Auge nehmen, daß wir die Pöbelhaftigkeit, als solche rein schlecht und verwerflich, unterscheiden von Volksgeist und Volkessinn, die in ihrer Ausartung und Verderbnis nur in jenen (sic) übergehen".

(7) Görres lance une diatribe étonnamment virulente contre l'esprit populacier de dénigrement érigé en système par la grande confrérie des critiques littéraires et scientifiques, "das lärmende Marktvolk", qu'il représente comme la grande Convention de la méchanceté et comme l'Eglise du mal (cf. GGS III, 175).

(8) Outre les termes de Denkart et de Nationalcharakter déjà employés par Herder dans ses oeuvres de jeunesse, citons les expressions suivantes qui figurent dans les Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit, éd. Suphan XIV, p. 38 : "genetischer Geist und Charakter eines Volks", p. 55 : "Geist der Perser", p. 134 : "der griechische Geist", p. 163 : "der römische Geist"et p. 190 : "die römische Seele", p. 154 : "europäischer Geist", p. 262 : "die Seele des Volkes" et dans les Briefe zu Beförderung der Humanität, Suph. XVIII, p. 58 : "die ganze Seele der Nation" et p. 383 : "deutscher Nationalgeist".

classes et de récuser l'idée d'une antinomie de nature entre la masse inculte et l'élité cultivée. C'est avec une sorte de respect religieux qu'il évoque "l'esprit sacré qui habite le peuple" (9). En fait, ce qu'il a en vue, c'est un peuple idéal, "un autre peuple dans ce peuple" : "en font partie tous ceux qui ont le coeur pur et le sens droit ; il s'étend à travers toutes les classes, ennoblissant toute condition inférieure, et réunit en lui ce qui constitue au plus haut degré la nature profonde et le caractère particulier de chaque classe" (10).

Ainsi le Volksgeist n'est-il l'apanage d'aucune catégorie sociale. Immanent à toutes les classes de la société, il se manifeste sous des aspects divers qui répondent à leur diversité. En lui, les caractères essentiels de chacune d'elles, les traits particuliers de leur manière d'être et d'agir, sont fondus en un tout. Il représente la quintessence des vertus et des qualités du peuple tout entier, il en imprègne les tendances profondes. Au delà de tous les cloisonnements arbitraires et de toutes les divisions, il apparaît comme un facteur naturel de cohésion et d'unité.

D'après la définition - déjà citée (11) - que donne Görres du caractère idéal d'un peuple, les manifestations du Volksgeist non seulement revêtent diverses formes, mais comportent différents degrés, selon que ce dernier est de nature plus matérielle ou plus spirituelle, en fonction du caractère et du niveau de culture des différentes couches sociales. En liaison avec cette idée, l'écrivain commente le lien qui existe entre les personnalités d'exception et la masse. Il voit dans les génies l'expression la plus haute, la plus éthérée du Volksgeist, que ce soit dans le domaine de l'éthique, de la science ou de l'art ou dans toute autre sphère

---

(9) Cf. GGS III, 175 : "Von diesem heiligen Geiste, der im Volke wohnt, ... reden wir jetzt".
(10) Cf. GGS III, 175 : "Aber es gibt ein anderes Volk in diesem Volke, ... ; jeder, der reinen Herzens und lauterer Gesinnung ist, gehört zu ihm ; durch alle Stände zieht es, alles Niedere edelnd, sich hindurch, und jeglichen Standes innerster Kern und eigenster Charakter ist in ihm gegeben".
(11) Se reporter à la note 4.

d'activité. Le génie ne vit pas en marge du peuple auquel il appartient, il en est au contraire "l'efflorescence" (12).

Mais à quelque niveau que le Volksgeist se manifeste, que ce soit dans les classes les plus humbles ou les plus élevées, la même dignité doit lui être reconnue. Cette prise de position, par laquelle Görres se distance délibérément du point de vue élitiste de l'Aufklärung, témoigne de la sympathie que, de même que ses amis romantiques de Heidelberg, il éprouve pour le peuple. Elle correspond en même temps, comme il ressort d'un passage de la fin de l'introduction, à la conception que le peuple, dans son unité originelle, est le sol qui, "en définitive, est toujours le fondement de toute institution, de toute constitution et de tout l'échafaudage des classes supérieures" (13).

Les qualités innées d'un peuple, qui s'incarnent dans le Volksgeist, en constituent le caractère spécifique. Inscrites dans sa nature profonde, elles sont de ce fait indélébiles. Le Volksgeist est donc représentatif d'une manière d'être permanente. Il est certes exposé aux atteintes du temps, mais pour Görres tout peuple reste pareil à lui-même dans son fond, identique dans son essence à travers les siècles. Il reconnaît dans le Volksgeist "un esprit qui habite au plus profond de toutes les classes et qui transparaît, tel un or immaculé, à travers toutes les souillures dues au temps et aux circonstances" (14). Cette vue n'implique nullement qu'il méconnaisse que les façons de voir et de sentir des peuples changent avec les époques et s'adaptent à l'évolution. Dans une page où il évoque le changement des goûts du public à propos des Volksbücher, il va même jusqu'à opposer "l'antique Volksgeist de jadis", dans lequel se reflétait encore

---

(12) La citation complète de la note 10 comprend la phrase suivante qui s'intercale après la première proposition : "alle Genien in Tugend, Kunst und Wissenschaft, und in jedem Tun sind dieses Volkes Blüte".
(13) Cf. GGS III, 182, où il est dit à propos des rapports entre le peuple et la poésie : "wenn man sich besinnt, wie alle Poesie ursprünglich doch immer von ihm ausgegangen ist, weil alle Institution und alle Verfassung und das ganze Gerüste der höheren Stände sich zuletzt auf diesen Boden gründet, ...".
(14) Cf. GGS III, 176 : "Nachdem wir einen inwendigen Geist in allen Ständen wohnend und gleich einem schlackenlosen Metallkönig durch alle Verunreinigung von Zeit und Gelegenheit durchblickend erkannt, ...".

"le temps des ours", à celui des temps modernes (15). Mais il est clair qu'à ses yeux ces changements des mentalités qui peuvent aller jusqu'à dévier et altérer momentanément le Volksgeist n'en sauraient modifier l'essence et nous aurons à montrer que c'est précisément en fonction de leur fidélité ou de leur infidélité à l'esprit profond du peuple qu'il les juge.

Görres illustre sa conception de la nature spécifique de l'esprit des différentes nations en esquissant une rapide caractéristique du peuple allemand d'une part, des peuples anglais, espagnol et français d'autre part. La définition qu'il donne du caractère français dans ce contexte attire plus particulièrement l'attention parce qu'elle fait apparaître un aspect particulier de la conception du Volksgeist chez Görres. L'esprit du peuple français, déclare-t-il dans ce passage, "une fois qu'on a éliminé, en même temps que ladite populace, tout ce dont l'infamie des siècles l'a marqué, est un esprit vital sans méchanceté, bon enfant, léger et gai ; adroit et vif dans ses manifestations, volontiers enclin au bien et facile à émouvoir" (16). Sous l'effet des événements et des circonstances, le génie d'un peuple peut donc être corrompu et défiguré ; mais les bassesses dont l'histoire offre le spectacle sont imputables à la populace. Ainsi voyons-nous se dessiner l'idée que le Volksgeist dans son essence ne connaît pas le mal. Si la définition que Görres donne du caractère français dans ce contexte ne modifie en rien son opposition farouche au régime napoléonien, elle n'en souligne pas moins les qualités qui constituent selon lui le fond de ce caractère et montre nettement, dans quel sens sa

---

(15) Cf. GGS III, 182 : "... und manche der ältesten Volksbücher, die dem früheren, antiken Volksgeist rein zusagten, sind dem gegenwärtigen fremd geworden".

(16) Cf. GGS III, 175 : "So ist der Geist, der z. B. am französischen Volke übrig bleibt, nachdem man alles, was die Verruchtheit von Jahrhunderten ihm eingebrannt, mit jenem Pöbel von ihm abgeschieden, ein harmloser, gutmütiger, leichter, heiterer Lebensgeist ; gewandt und rasch in allen Äußerungen, für das Gute leicht empfänglich und berührsam".

conception de l'esprit national se veut épurée du ressentiment qu'à la suite de ses déceptions de révolutionnaire militant il avait éprouvé pour le peuple français tout entier, jugé frivole et versatile [17]. Il est symptomatique, que pour illustrer "l'esprit sacré qui habite dans le peuple", Görres n'évoque dans ce passage comme typiques du tempérament des peuples mentionnés que de hautes qualités morales : d'une part l'endurance, l'énergie et la bravoure qui, "une fois toute bestialité repoussée parmi les scories", caractérisent "l'esprit magnifique" des marins anglais, dont le corps, "trempé comme de l'acier damassé dans les mugissements de la tempête, affronte avec souplesse les assauts de tous les éléments dans une lutte fière, sauvage et victorieuse avec la mer" [18], d'autre part "l'esprit barbaresque fier et altier des Espagnols, qui porte dans son sein un airain sonore et qui, faute de pouvoir accomplir des actions valeureuses, préfère se replier sur ses richesses intérieures, dédaignant toute activité indigne de lui" [19]. Ainsi le Volksgeist marque-t-il chaque peuple d'une empreinte particulière, faite de ses qualités essentielles et de ses tendances dominantes.

L'ensemble de ces réflexions montre que la conception du peuple telle qu'elle se dégage des Teutsche Volksbücher tend à surmonter la division du peuple en classes opposées à l'aide de la notion de Volksgeist. Sous ce terme Görres postule une réalité psychologique et morale qui réunit toutes les couches sociales dans l'unité et dans l'identité du peuple.

---

(17) Ce passage contraste fortement avec le portrait du peuple français que Görres a tracé dans la virulente satire parue dans l'Aurora le 10 août 1804 (cf. III, 86-88). A l'inverse, la distinction entre l'esprit français et la mentalité des tenants du régime est faite nettement dans ses lettres du 6 février 1804 et du 3 février 1805 au baron von Aretin.

(18) Cf. III, 175 : "Das (= der heilige Geist, der im Volke wohnt) ist der herrliche Geist, der in den englischen Matrosen wohnt, nachdem man alle Bestialität in die Schlacken hineingetrieben, diese kräftige, energische, unermüdliche, brave Natur, die wie Damaszenerstahl im Sturmesgebraus gehärtet gegen den Ankampf aller Elemente federt, und stolz und wild und siegreich mit dem Meere ringt".

(19) Cf. la suite de la citation précédente : "Das ist der Spanier stolzer, hoher Barbareskensinn, der tönendes Erz im Busen trägt, und weil er Würdiges nicht vollbringen kann, lieber auf seinem innern Reichtum ruht, und jede ungeziemende Tätigkeit verschmäht".

Certes, en définissant le génie d'un peuple comme un "caractère idéal", il indique qu'il conçoit ce concept comme une abstraction, une "idée" au sens platonicien du mot. Mais il n'attache pas à l'idée de Volksgeist une valeur métaphysique. Pour lui, elle est concrètement présente sous les formes les plus vivantes dans les aspects multiples qu'elle revêt dans ses manifestations réelles. Le Volksgeist est à ses yeux une réalité à la fois spirituelle et concrète : si son essence est de fondre dans une unité les caractères qui sont propres à chaque classe, c'est qu'elles sont toutes également marquées du sceau que leur imprime la spécificité du peuple dont ils font partie intégrante.

A travers son étude des livres populaires allemands, c'est au peuple allemand que Görres va maintenant appliquer ces vues. Dans cette optique nationale, ses conceptions du Volk et du Volksgeist (20) vont, dans le corps même de l'ouvrage, se préciser et se charger d'un contenu nouveau. Ce contenu idéologique et politique, qui sera étudié dans la suite du chapitre, donne aux Teutsche Volksbücher leur résonance particulière.

---

(20) Le concept de Volk occupe une place centrale dans les Teutsche Volksbücher. Inversement, le sens du concept de Volksgeist fait moins l'objet de commentaires propres qu'il ne ressort des vues de Görres sur l'esprit du peuple. Le terme lui-même n'est employé que peu de fois (III, 173, 23 ; 174, 44 ; 182, 14) ; mais il répondait si bien aux sentiments de l'époque que l'ouvrage de Görres l'a fait entrer dans l'usage et que la jeune génération romantique l'a adopté dans l'acception qu'il lui a donnée.

6. Présentation et commentaire des Volksbücher : leur origine ; leur contenu et leurs traits caractéristiques.

Görres va s'efforcer, tout au long de son écrit, de mettre en lumière les liens profonds qui existent entre le Volksgeist et ce qu'il en appelle "le corps" (1), les Volksbücher. Notre analyse se propose de montrer comment il éclaire et justifie ses vues, à la fois dans une perspective romantique et en germaniste désireux d'apporter une contribution originale à l'étude de la littérature allemande ancienne.

Si Görres veut remettre en honneur les livres populaires, c'est qu'il les considère au premier chef comme les véritables réceptacles de cet "esprit intérieur", de ce "génie des peuples" (2) qu'est le Volksgeist. C'est grâce à eux que "le grand Etat de la littérature a sa Chambre des Communes, dans laquelle la nation se représente elle-même" (3).

L'image du monde des paysans ou des artisans d'autrefois qui s'y reflète révèle au temps présent en quoi ont consisté leurs qualités foncières et leur mentalité particulière. C'est là, estime Görres, ce qui fait encore l'intérêt des vieux livres des métiers (Handwerksbücher). Il loue l'esprit qui s'en dégage, "un esprit de discipline et d'austère rigueur, de solidarité de groupe, de respectabilité raide, mais pleine de droiture" (4); ces livres font apparaître tout un ensemble de vertus populaires qui ont longtemps caractérisé l'état d'esprit aujourd'hui disparu des corporations. Quant à "l'authentique esprit paysan, carré et robuste" (5), c'est dans les histoires de Till Eulenspiegel que Görres le retrouve : ces récits constituent "un capital d'amusement et de plaisanterie, que la

---

(1) Cf. GGS III, 173 : "diesen Körper des Volksgeistes". C'est à propos du Volksbuch que Görres emploie pour la première fois le terme de Volksgeist, dès le premier alinéa de l'introduction.
(2) Cf. III, 176 : "inwendiger Geist" et "Genius der Völker".
(3) Ibidem.
(4) Cf. III, 193 : "Ein Geist der Zucht und ernsten Strenge, des gemeinschaftlichen Zusammenhaltens, der steifen, aber durchaus rechtlichen Ehrbarkeit".
(5) Cf. III, 249 : "Echter, vierschrötiger, gediegener Bauernwitz".

banque nationale garde en permanence en dépôt et dont par la suite chaque génération touche les intérêts, une véritable bible familiale du drôlatique qui ne cesse d'alimenter la jubilation intérieure, la joie et les grands éclats de rire du peuple" (6).

Ce qui fournit essentiellement la matière des livres populaires, observe Görres, ce ne sont ni les destins hors série d'individus exceptionnels ni les événements historiques les plus marquants, mais bien "les faits et gestes de la grande masse". Les Volksbücher sont le miroir de la vie collective du peuple, ils reflètent "la conception du monde qu'il s'est forgée peu à peu" et font apparaître dans quelle mesure il a progressivement assimilé le grand "courant du savoir et de l'expérience qui traverse les époques historiques" (7). A cet égard, ils illustrent aux yeux de l'écrivain les aspirations spirituelles du peuple et les progrès qu'elles lui ont fait réaliser jusque dans les couches sociales les plus humbles (8).

L'évidente sympathie de Görres pour la littérature populaire ne signifie pas toutefois qu'il l'idéalise systématiquement et renonce à son endroit à toute critique. Il relève au contraire dans plusieurs de ces livres des aspects qu'il juge dangereux et nocifs pour l'homme du peuple et semble rejoindre à ce sujet les préoccupations pédagogiques des Aufklärer. Une lecture attentive des textes fait cependant apparaître, à travers de multiples nuances, un esprit bien différent du leur. Tandis que l'Aufklärung dénonce tout ce qui est contraire aux connaissances scientifiques modernes et veut éliminer tout ce qu'elle estime irrationnel, l'attitude de Görres envers les superstitions que charrient les Volksbücher est plus

---

(6) Ibidem.
(7) Cf. GGS III, 278 : "Nicht das Leben und das Wirken welthistorischer Momente, Eroberer, großer Persönlichkeiten ist uns aufgestoßen, aber wohl das Tun und Treiben der großen Menge, der Gemeinde, hat sich unserer Betrachtung dargeboten : welche Weltanschauung diese sich nach und nach gebildet ; wieviel sie aus dem Strome des Wissens und der Erfahrung, der durch die Zeiten geht, sich angeeignet".
(8) Cf. GGS III, 178.

différenciée. Véhément contre l'obscurantisme fanatique, il se montre tolérant envers les croyances inoffensives, typiques de la mentalité naïve d'un autre âge.

Dans le commentaire qu'il consacre au Volksbuch intitulé Traumbuch eines alten Einsiedlers qui révèle comment gagner au loto en recourant à l'astrologie et à l'interprétation des rêves, Görres estime certes que des mesures d'interdiction seraient justifiées, mais à condition qu'au préalable l'Etat supprime les "jeux de hasard" qu'il organise publiquement à son profit, au mépris de leur caractère immoral ; d'ici là, "ce petit kobold ne cessera pas, lui non plus, de faire du tapage parmi les gens du peuple" (9). L'appel à des mesures d'autorité est plus net à l'égard du Romanusbüchlein, qu'il décrit comme "un rassemblement d'inepties collectées dans toutes les régions du monde et déversées en un flot d'évocations de démons, d'incantations et d'exorcismes" (10) ; en raison de ce contenu d'un obscurantisme nocif, la police lui paraît devoir en interdire, au besoin, la diffusion. "A moins, ajoute-t-il sarcastiquement, qu'elle ne préfère abandonner ces insanités en pâture à notre temps pour qu'il en fasse sa nourriture" ; ce qui veut dire en clair qu'il la suspecte d'encourager ces lectures et ces pratiques pour détourner le public des discussions politiques (11).

Görres juge en revanche inutile, voire inopportun, d'éliminer de divers livres populaires didactiques les passages dans lesquels sont relatées de vieilles superstitions qui, désormais inoffensives, portent témoignage d'un état d'esprit autrefois fort répandu. A propos d'étranges vertus magiques attribuées aux pierres précieuses dans le Volksbuch tiré

---

(9) Cf. GGS III, 188.
(10) Cf. III, 252 : "Von allen Weltgegenden her zusammengetrommelter Unsinn, in Beschwörungen, Zaubersprüchen und Besprechungen sich ergießend".
(11) Cf. III, 253 : "Das Buch wäre wohl, wo es häufig umgeht, allenfalls Gegenstand der Polizei, wenn diese nicht lieber der Zeit den Unsinn überlassen will, daß sie ihn verzehre".

de divers ouvrages d'Albertus Magnus [12], notre commentateur déclare : "L'époque de telles croyances est révolue ; on peut toutefois les tolérer, car de toute façon de telles choses passent dans l'opinion publique pour des contes de fées et n'abusent plus personne". Dans son compte rendu de l'almanach intitulé Bauernpractika oder Wetterbüchlein [13], il note que des prévisions scientifiquement insoutenables y voisinent avec quantité d'indications utiles, qu'il s'agisse de règles de vie accordées au cours des astres et aux saisons, de règles d'hygiène telles que la périodicité recommandée des saignées (Laßtafeln) ou d'un calendrier des travaux de la terre et de conseils pratiques à l'adresse des paysans, des vignerons et des jardiniers.

Görres prend également, de façon nuancée, la défense de livres populaires tels que Le bon Samaritain [14] qui ont pour objet la médecine des plantes. S'il concède qu'il conviendrait d'en expurger "maintes absurdités", il proclame la valeur pratique de cette médecine populaire, dans laquelle il reconnaît un vieux fonds d'expérience, qu'il lui paraît présomptueux de dédaigner comme le fait la médecine officielle.

Mais c'est dans les commentaires que Görres consacre aux livres populaires religieux qu'apparaît le plus nettement ce qui le sépare désormais de l'attitude intellectuelle de l'Aufklärung. Certes, il n'a rien perdu de sa causticité d'antan, lorsqu'il stigmatise la brochure intitulée Le chien aboyant à la recherche des brebis égarées [15] comme "une misérable controverse papiste, une capucinade dirigée contre Luther et la Réforme, sans esprit, sans ingéniosité ni talent rhétorique", oeuvre d'un sectaire.

---

(12) Cf. III, 183-184.
(13) Cf. III, 186-187.
(14) Cf. GGS III, 184-186 : "Der barmherzige Samariter, oder freundlich - brüderlicher Rat, allerhand Krankheiten und Gebrechen des menschlichen Leibs innerlich und äußerlich zu heilen, mit geringen und verachteten Mitteln und Arzneien, ...".
(15) Cf. III, 268 : "Der bellende Hund, so die irregehende Schafe aufsuchet und zum wahren Schafstall Christi zu bringen trachtet".

Mais à ce mépris pour les querelles théologiques s'oppose chez lui un respect profond pour les ferments de vie spirituelle que recèle la religion. Il lui apparaît que c'est sous cet angle que les Volksbücher représentent le sentiment religieux comme un aspect caractéristique de l'âme du peuple, en le dépeignant comme l'un des ressorts affectifs et moraux de son comportement et comme l'une des racines de sa façon d'appréhender le monde.

En tête de ses analyses d'écrits religieux, Görres a mis celle qui se rapporte aux Prophéties des douze sibylles (16). Il s'agit d'un Volksbuch qui met dans la bouche de douze sibylles : la Delphique, la Persique, la Libyque, la Cimérienne, la Phrygienne etc. (17), des prophéties tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le passage qui a surtout retenu l'attention de Görres est celui dans lequel l'une d'elles, la reine de Saba, décrit la lutte que mènent inlassablement contre les fidèles du Christ l'Antéchrist et ses légions, dont elle prophétise l'anéantissement final au jour du Jugement dernier (18). La conception métaphysique qui s'exprime dans ce symbolisme chrétien, celle d'une judicature suprême garante de la victoire finale du bien sur le mal, constitue en effet pour le philosophe idéaliste qu'il est "l'une des conceptions fondamentales de la nature humaine". Par contre, il ne voit dans les prophéties historiques attribuées dans cet écrit à sainte Brigitte que "des déclamations vides et emphatiques de moines" qui, à l'orée du XVIe siècle, fulminaient dans leurs prêches contre la perversité du temps et y décelaient les signes annonciateurs de la fin du monde. Envisageant alors sur un plan général la prédiction d'é-

---

(16) Cf. III, 266-268 : "Zwölf Sybillen Weissagungen, viel wunderbarer Zukunft vom Anfang bis zum Ende der Welt besagend".
(17) C'est dans le Miroir historique de Vincent de Beauvais (paru vers 1250) qu'apparaît, avec l'interprétation chrétienne de la tradition sibylline, l'énumération de 10 sibylles que reprend le Volksbuch en y ajoutant la reine de Saba et sainte Brigitte.
(18) La suite de commentaires d'écrits religieux se termine par la Wahrhaftige Beschreibung des jüngsten Gerichts im Tal Josaphats.

vénements historiques, "la seule qu'on veuille admettre", il juge que, dès qu'elle se hasarde au delà de l'environnement immédiat de celui qui prétend annoncer à l'avance ce qui va se produire effectivement, elle se révèle "aussi vaine que la météorologie, parce que l'une et l'autre ne tiennent compte, parmi les millions de fils, que du petit nombre de ceux qu'elles ont justement contribué elles-mêmes à insérer dans la toile" (19). C'est très différemment que Görres conçoit le phénomène de la divination considéré en soi. A la lumière de sa philosophie de la nature, il en donne une définition qui lui accorde une signification spirituelle d'une haute valeur. Contrairement au rationalisme de l'Aufklärung qui l'explique par des intentions subjectives, il interprète la divination comme "un don qui, ne renfermant en lui nulle contradiction, ne saurait en aucune manière, pas plus qu'aucune autre génialité supérieure, être l'objet d'une discussion logique" (20). La divination lui apparaît comme une intuition qui, jaillie soudainement sous l'inspiration du Weltgeist, projette un rayon de lumière sur le lointain avenir encore plongé dans l'ombre, intuition qui permet à l'homme inspiré de saisir en un instant d'illumination divinatoire les contours essentiels de cet avenir avant même qu'il n'ait commencé à prendre corps dans la réalité.

Un autre compte rendu concerne le Bref récit de la vie de la bienheureuse Euphémie, dite Gertrude de Cologne (21). Cette légende est pour Görres plus qu'un simple témoignage historique de "la puissance de la religion dans ces temps-là ; dans l'acharnement que met cette fille de roi à réaliser son

---

(19) Cf. GGS III, 267 : "Gerade die historische Wahrsagerei, die man einzig gelten lassen will, ist, wenn sie über den Kreis, der unmittelbar den Weissagenden umschreibt, hinausgeht, so nichtig wie die Meteorologie, weil beide von den Millionen Fäden nur wenige beachten, jene nämlich, die sie gerade selber mit hineingesponnen haben".
(20) Cf. III, 266 : "Weissagen heißt, sich hineindenken in die bildende Gottheit, oder vielmehr aufgenommen werden in den Gedanken des fortschaffenden Naturgeistes, und die Gabe daher in diesem Sinne, da sie keinen innern Widerspruch enthält, wie jede höhere Genialität keineswegs ein Gegenstand der logischen Diskussion".
(21) Cf. GGS III, 268-269.

idéal monastique - pour fuir le mariage, elle s'enfuit de la maison paternelle et doit faire face aux pires épreuves -, il voit avant tout l'illustration éclatante de "l'infinie liberté qui est donnée à l'homme" de se libérer de "la pesanteur terrestre" et "de renoncer aux biens et aux plaisirs de ce monde" pour s'élever par une vie intérieure ardente vers les hautes régions de la spiritualité.

Caractérisant ensuite le Volksbuch qui relate l'Histoire de sainte Geneviève (22), Görres commente avec sympathie une oeuvre dans laquelle s'exprime de façon touchante une foi naïve, mais rayonnante. Il en évoque l'atmosphère dans une envolée lyrique, qui fait surgir devant nous "une chapelle silencieuse et solitaire, perdue dans l'immense solitude de la forêt, édifiée là en hommage à la poésie, à la fidélité et au confiant acquiescement à la volonté divine" (23) et il en traduit l'esprit et le charme en la comparant à cette chapelle perdue dans un site sauvage et grandiose par ces métaphores : "pareillement cette oeuvre poétique, émergeant des frondaisons touffues de la forêt sacrée du moyen âge avec son modeste petit clocher, domine la vallée du haut de la lointaine montagne grise et sa clochette n'a pas cessé depuis des siècles de tinter là-haut pour inviter à l'espoir le voyageur qu'elle appelle à venir auprès de la statue de la sainte chercher un renouveau de force et de joie de vivre"(24).

Mais Görres cherche aussi à démontrer par des voies érudites la valeur des livres populaires et leur lien avec le Volksgeist. Son ouvrage veut être une contribution au mouvement naissant de la germanistique et à ses recherches sur la littérature allemande ancienne. C'est dans cette

---

(22) Cf. III, 269-271 : "Eine schöne, anmutige und lesenswerte Historie von der unschuldig bedrängten heiligen Pfalzgräfin Genoveva".
(23) Cf. III, 269 : "Eine stille einsame Kapelle in tiefer Waldeseinsamkeit, der Poesie, der Treue und der Ergebung gebaut ...".
(24) Ibidem : "so blickt das Gedicht mit dem bescheidenen kleinen Glockenturm aus des Mittelalters dichtverwachsenem Hain vom fernen grauen Berg herab und Jahrhunderte hindurch läutet das kleine Glöcklein oben fort und fort zum Trost einladend dem Wanderer zu, daß er zu dem Bilde komme und sich Stärke hole und freudigen Lebensmut".

perspective qu'il échafaude une théorie du Volksbuch, qui a l'ambition d'éclairer le problème de ses origines et le processus de la transmission de certaines oeuvres du passé par leur intermédiaire.

Bien que son étude n'ait pour objet que les livres populaires allemands, Görres tient à souligner dans l'introduction de son ouvrage le caractère européen de ce type de littérature : de nombreux livres populaires représentent un fonds commun aussi vivant en France qu'en Allemagne, la plupart d'entre eux ont été rendus familiers aux lecteurs par des traductions et des adaptations en Hollande et en Angleterre, les Espagnols et les Italiens en ont traduit une partie à côté de leurs propres productions nationales originales, si bien que ces écrits sont connus de plus de soixante millions d'Européens.

Ce qui fascine véritablement Görres, c'est l'impressionnante longévité de ces livres populaires, qui ont survécu "trois, voire quatre siècles durant et davantage" et "qui ont traversé indemnes le feu purifiant de tant de siècles et de tant d'esprits" (25). Pour l'écrivain, le processus de sélection dont ils ont été l'objet au cours du temps témoigne de leur qualité. Il voit dans ce processus une sorte d'instinct de la masse qui, inconsciemment, mais avec la sûreté d'un organisme vivant, accueille ce qui lui est profitable et repousse ce qui lui est nuisible (26). Sur une longue période de temps, cette sélection naturelle exclut à ses yeux les effets du hasard, et les mauvais livres sans substance ni force que "des aberrations passagères" mettent à la mode, sont finalement "emportés par le flot

---

(25) Cf. GGS III, 177. A la suite de Görres, Inge Gaertner et Anneliese Schmitt ont fait entrer dans leur définition du Volksbuch ce critère de longévité, mais en le limitant à trois générations, autrement dit en faisant d'une durée de vie d'au moins cent ans le critère de la popularité.
(26) Cf. III, 177 : "ein dunkler Instinkt für das Gute ist keiner Kreatur versagt, und damit fühlt sich leicht, was gut und gedeihlich, was schädlich und giftig ist, heraus, und kräftig, und ohne sich zu besinnen, stößt die Menge alles ab, vor dem dieser dunkle Trieb sie warnt".

du temps". Seul survivra ce qui possède la vertu nutritive du pain (Brotes-kraft) et répond à un besoin spirituel profond et durable du peuple (27).

Il ressort des commentaires de Görres que cette conviction idéaliste ne l'a nullement empêché d'observer une attitude critique à l'égard des livres populaires dont il fait l'analyse ni d'en juger certains avec une extrême sévérité. Ses recherches savantes l'on amené d'autre part à formuler des réserves et des critiques concernant l'état de la tradition des textes dans divers Volksbücher auxquels il attache par ailleurs un intérêt particulier. Ainsi note-t-il que le texte des Relations de voyage du Chevalier de Mandeville a été défiguré et mutilé par suite des ignorances et des interventions arbitraires du chanoine Otto von Diemeringen qui les a traduites en allemand (vers 1483), au point que des passages entiers du Volksbuch qui en dérive ne sont plus qu'un "galimatias confus" (28). De son côté, le Volksbuch qui raconte la Merveilleuse histoire de Siegfried à la peau de corne ne donne d'un très ancien roman de chevalerie que Görres présuppose qu'une version qu'il juge "déchiquetée, lacunaire et mutilée", mais en dépit de cet état fragmentaire "encore infiniment estimable" (29).

Ce sont les origines lointaines des livres populaires que Görres tente ensuite d'élucider. Il s'agit pour lui de remonter au delà de leur filiation littéraire directe pour découvrir le lien qui les rattache à la poésie originelle et les situer ainsi dans le prolongement des grandes manifestations du génie poétique du peuple. La thèse qu'il présente ne vaut pas

---

(27) Cf. GGS III, 177-178.
(28) Cf. III, 193-200 : "Des vortrefflich welterfahrnen, auch hoch und weitberühmten Herren Doctor und engländischen Ritters Johannis de Montevilla kurieuse Reisebeschreibung, wie derselbe in das gelobte Land Palästinam, Jerusalem, Egypten, Türkey, Judäam, Indien, Chinam, Persien und andern nah und fern an- und abgelegene Königreiche und Provinzen zu Wasser und zu Land angekommen und fast den ganzen Weltkreis durchzogen seye. Von ihme selbst beschrieben".
(29) Cf. III, 208-211 : "Eine wunderschöne Historie von dem gehörnten Siegfried, was wunderliche Abentheuer dieser theure Ritter ausgestanden, sehr denkwürdig und mit Lust zu lesen".

pour les écrits didactiques, mais uniquement pour ceux qu'il appelle ici les livres "purement poétiques". A la différence des écrits didactiques, plus récents, comme le prouve leur "caractère réflexif" déjà empreint de rationalité moderne, les oeuvres narratives qu'il appelle poétiques ou romantiques sont pour lui véritablement "issues organiquement du peuple lui-même" et "enracinées dans sa nature la plus intime" (30).

Ces Volksbücher authentiques (31) ont en effet une lointaine source prélittéraire : on y trouve l'écho d'une tradition orale très ancienne dont ils conservent le souvenir. Ainsi s'avèrent-ils, à travers ses multiples métamorphoses, les héritiers de la poésie originelle, "cette poésie intérieure qui s'est éveillée dans le peuple" (32). et dont les deux modes d'expression ont été le chant populaire et la légende populaire (Volkslied et Volkssage). Tandis que "l'esprit lyrique caché dans le peuple" s'est manifesté dans les chants populaires, qui sont, estime Görres, non des créations de l'art, mais des "oeuvres de la nature, comme les plantes", "l'esprit épique naturel" (33) a donné vie et forme à des légendes.

"La plupart de ces légendes sont nées aux époques les plus reculées" (34). Elles se présentaient à l'origine sous la forme de brefs poèmes, dans lesquels étaient évoquées et chantées "les traditions diverses et variées des

---

(30) Cf. GGS III, 181 : "aus dem Volke selbst gewachsen", "mit seiner innersten Natur verwachsen".
(31) Görres refuse la qualité de "véritable livre populaire" à des écrits qu'il a retenus en raison de leur durée de vie : à un livre religieux, Das bis zum jüngsten Tag währende Elend (cf. III, 268), qui n'est qu'une variante, traduite du français, du Schmied von Apolda dont la tradition s'est éteinte ; à la Historie von dem unschätzbaren Schloß in der afrikanischen Höhle Xaxa (cf. III, 264-265), un des livres populaires les plus aimés, né sous l'influence du merveilleux des Mille et une Nuits, et qui n'est donc pas issu du peuple" ; à un recueil de légendes silésiennes sur Rübezahl parce que leur transcription remonte à une époque assez récente (Musäus) et que "leur ton n'est nullement le vrai ton populaire ni leur naïveté une naïveté populaire" (cf. III, 264 et la note p. 179).
(32) Cf. III, 178 : "jene innere im Volk wach gewordene Poesie".
(33) Ibidem : "der epische Naturgeist".
(34) Pour tout cet alinéa, voir III, 179.

différentes nations" qui, jaillies du sol comme des sources fraîches, s'étaient formées et développées partout sur la terre. Pour Görres, ces légendes très anciennes sont le reflet de l'âge d'or de l'humanité, de sa vie en union étroite, en une sorte de communion d'amour avec la nature. Il en fait les filles des mythes primitifs : comme ces derniers, elles sont issues d'une vision du monde dominée, non par l'intellect, mais par les forces du sentiment. Il apparaît donc qu'elles sont le fruit d'une époque "où il n'existait encore qu'une poésie, et non une histoire de la nature". Pénétrés d'un même "sentiment vivant de la nature" et d'un esprit mythique "qui ne connaissait rien d'inanimé", tous les peuples, en ces temps encore proches des origines, "voyaient partout une vie héroïque et dans tous les êtres une grande force gigantesque ; en tous lieux ils n'apercevaient dans tous les phénomènes que de grands combats héroïques et de l'histoire tout entière ils faisaient une légende".

C'est ainsi que Görres conçoit - en fait à partir de la conception du mythe primitif qu'il est alors en train d'élaborer, mais à laquelle il ne se réfère pas dans cet écrit - la genèse des Volkssagen [35]. Dans les légendes, écrit-il [36], le sentiment populaire ne s'épanchait pas de manière directe et spontanée comme dans le Volkslied, elles portaient l'empreinte du caractère "calme" de l'esprit épique naturel. Au fil du temps, leur contenu allait se diversifier : tout ce que le peuple ressentait en face du monde, ses intuitions et son expérience de la vie, allait s'y inscrire et tout ce que lui faisaient éprouver et imaginer sa contemplation de l'univers et le cours des événements. La tradition orale a conservé ces légendes de génération en génération jusqu'à ce que, l'écriture s'étant

---

(35) Prenant le mot Volk, là encore, dans ses deux sens, Görres entend par le terme de Volkssagen les légendes des différents peuples, issues de l'imagination populaire.
(36) Pour tout l'alinéa, cf. GGS III, 179.

répandue, ces poèmes chantés se fussent fixés par écrit. Görres s'attache à montrer que l'invention de l'écriture, en permettant de soulager les efforts de la mémoire et d'échapper à ses limites, a entraîné la transformation de ces poèmes et que la transmission des légendes populaires s'est faite peu à peu sous des formes nouvelles, caractérisées en premier lieu par une plus grande extension épique des poèmes. Composée désormais de ces chants épiques plus développés, qui étaient, de même que les Volkslieder, d'inspiration soit religieuse, soit profane, la tradition légendaire comprenait aussi bien des histoires saintes qui nous révèlent comment le peuple appréhendait et se représentait le surnaturel, que des histoires "romantiques" distrayantes qui témoignaient de son goût pour "la beauté, la vivacité, la grandeur, la force, le charme magique, l'esprit mordant". "Plus liés à l'image qu'au son", ces poèmes faits autant pour être lus que pour être écoutés "ressemblaient, écrit Görres, à des miroirs magiques, dans lesquels le peuple peut voir sa propre image et voir se projeter, nettement et clairement dessinés et exprimés, son passé et son avenir et l'autre monde et ce qui est enfoui au plus profond et au plus secret de son âme et tout ce qu'il ne peut se nommer à lui-même" (37).

La métamorphose, grâce à laquelle ces légendes séculaires ont revécu à une époque plus récente dans des livres qui répondaient aux aspirations et aux goûts du peuple, est essentiellement caractérisée par l'évolution qui a conduit, à la suite de l'invention de l'imprimerie, à la substitution de la prose au vers épique et à la forme métrique. Y a-t-il eu là une dégradation ? Les vieilles légendes populaires, répond Görres, "n'ont perdu

---

(37) Le texte cité en partie en fin d'alinéa est ainsi libellé : "Jene andern Gesänge aber, ihrer Natur nach mehr ruhend, bestimmt, mehr an das Bild als an den Ton gebunden, und daher Zauberspiegeln gleich, in denen das Volk sich und seine Vergangenheit, und seine Zukunft, und die andere Welt, und sein innerstes geheimstes Gemüt, und alles, was es sich selbst nicht nennen kann, deutlich und klar ausgesprochen vor sich stehen sieht, ...".

dans cette métamorphose qu'une seule chose : leur forme poétique que, simple auxiliaire de la mémoire, l'on croyait désormais inutile et que, pour cette raison, on échangea contre la forme de la prose courante" (38).

Cet ensemble de réflexions sur la tradition légendaire est destiné à étayer la thèse centrale de Görres que "la plupart des Volksbücher ont pour point de départ ces légendes" (39). "L'histoire de beaucoup de ces livres populaires, commente-t-il, dit expressément qu'ils sont nés de cette façon ; d'autres portent à l'évidence dans leur teneur même l'empreinte de cette origine ; et si pour d'autres encore des sources historiques particulières sont alléguées, en examinant de plus près la nature de ces sources on est constamment amené à conclure que, tout compte fait, ils ont trait à ces légendes et que c'est à partir d'elles qu'ils se sont cristallisés" (40).

Ainsi la thèse de Görres prend-elle dans la partie théorique de son ouvrage un caractère aussi général qu'affirmé. Aussi n'a-t-il pas manqué de rechercher dans ses analyses des Volksbücher, au delà de leurs sources médiévales directes, les résurgences de traditions très anciennes, "la voix d'époques depuis longtemps révolues, l'écho d'un lointain passé" (41). Il entend même prouver que certains de ces livres "remontent jusqu'aux temps les plus reculés de l'antiquité" (42). Ne pouvant étendre toutefois la démonstration de sa thèse à tous les Volksbücher qu'il analyse, il la

---

(38) Cf. III, 180.
(39) Cf. III, 179 : "So sind daher aus jenen Sagen die meisten Volksbücher ausgegangen".
(40) Cf. III, 180.
(41) Cf. GGS IV, 46 : les expressions "Stimme verschwundener Vorzeit" "und Nachklang alter Vergangenheit" sont employées par Görres à propos des chants d'Ossian dans le compte rendu d'une traduction publié dans les Heidelbergische Jahrbücher en 1810.
(42) Cf. III, 127 : "..., daß manche, wie wir sehen werden, bis in die grauesten Zeiten des Altertums hinaufreichen".

restreint à ceux qui lui paraissent présenter de ce point de vue le plus d'importance. C'est sur une étude détaillée des sources d'un petit nombre d'entre eux qu'il fonde sa thèse. Certes, la critique moderne n'a confirmé qu'en partie les conclusions qu'il en a tirées et en a désavoué la généralisation. Il n'en reste pas moins que les perspectives qui se dégagent des commentaires plus étendus consacrés par Görres aux Volksbücher dont les thèmes se rattachent incontestablement à de vieilles traditions insèrent ceux-ci dans les grands mouvements d'idées et donnent à sa thèse sa vraie portée.

La première de ces perspectives, c'est que certains de ces livres populaires sont les témoins de la pénétration dans la pensée occidentale de traditions fabuleuses de l'Orient. Görres commente longuement le rôle joué dans leur diffusion par les Relations de voyage du Chevalier de Mandeville (43). Il a pris le plus vif intérêt à ces récits de voyage, rédigés en 1355 par l'un des grands voyageurs du moyen âge, que la curiosité et le goût de l'aventure ont conduit, à partir de 1322 et pour de longues années, en Egypte et en Palestine, puis aux Indes, en Perse et en Chine, jusqu'aux limites du monde alors connu.

Dans ces Relations de voyage, Görres distingue deux aspects très différents. Leur mérite réside à ses yeux, du point de vue scientifique, dans des descriptions exactes et fidèles qui reposent sur l'observation des choses vues. Plus abondantes quand il parle de la Palestine ou de l'Egypte, mais non moins vivantes quand il dépeint "les moeurs et la religion des peuplades et des îles indiennes" ou "l'éclat, le faste inouï et les moeurs

---

(43) Cf. supra, note 28. Sire Jehan de Mandeville (vers 1300 - 1372), soi-disant voyageur anglais, était en fait le Liégeois Jean de Bourgogne. Il a rédigé ses Relations de voyage en français et en a établi plus tard une version latine.

de la cour du Cathay", (c. à d. de Chine), ces descriptions font dire à Görres que "la géographie du moyen âge n'a guère de monument plus intéressant à montrer" (44). Il s'inscrit en faux contre la réputation de hâbleur et d'imposteur faite à tort au Chevalier par des siècles rationalistes. Ce qui lui a valu ce discrédit, c'est l'autre aspect de son oeuvre, ce sont les fictions de l'imagination poétique orientale qu'il a mêlées à ses descriptions des pays d'Asie et dont il a estompé le caractère fabuleux en les présentant comme des choses vues et vécues au cours de sa traversée de ces régions. Or, ces récits, dans lesquels est évoqué un monde d'êtres fabuleux (45), de prodiges et d'événements fantastiques, représentent précisément aux yeux de Görres l'apport important, grâce auquel l'oeuvre de Mandeville a joué un rôle dans l'histoire des idées : outre son intérêt scientifique, elle offrait en raison de ces évocations du "lointain pays des merveilles" (vom fernen Fabellande) un intérêt poétique "qui a exercé une grande influence sur le développement de la poésie romantique" (46).

C'est par une longue étude des sources de ces récits fabuleux que Görres va éclairer le sens d'une affirmation qui balayait les jugements méprisants des tenants de l'Aufklärung. Par delà les emprunts faits par Mandeville à Marco Polo, son devancier, il remonte à leur source fondamentale : c'est dans les récits légendaires suscités par l'expédition d'Alexandre dans l'Inde (~ 327 - ~325) et dans les traditions mythiques indiennes rapportées par des auteurs anciens que ces récits imaginaires ont leur origi-

---

(44) Cf. GGS III, 198 et 199. Görres précise qu'il a étudié les Relations dans "un manuscrit sur parchemin" de 1420 qui en donne une traduction correcte en bas-allemand, alors que les graves altérations et mutilations du texte dans les traductions en haut-allemand issues de celle du chanoine messin Otto von Diemeringen dénaturent le sens de l'oeuvre.

(45) Entre autres les Amazones, le phénix, les griffons, les ondins et les ondines.

(46) Cf. III, 194 : "aber es (das Buch) hat auβer dem wissenschaftlichen (Interesse), daβ es über den Zustand von Asien in jener fernen Zeit Aufschlüsse gibt, noch ein ... poetisches, das ... ... einen groβen Einfluβ auf den Gang der romantischen Poesie gewonnen hat".

ne. A la suite des conquêtes d'Alexandre, commente Görres, "le pays des prodiges" (das Wunderland), "le royaume de la poésie, de la fable et du mythe" que les anciens situaient au delà des colonnes d'Hercule, "était passé dans l'Inde". Et comme plus tard la chrétienté chercha au delà des colonnes de marbre que, selon la légende, Alexandre y avait fait ériger à l'entrée du jardin édénique du Mont adamantin l'emplacement du paradis terrestre, que "les livres sacrés déjà avaient situé aux sources des quatre fleuves", un pont était jeté entre le monde antique et la civilisation médiévale, et "cette région allait nécessairement devenir le centre de tout le cycle de fables romantique" (47).

Selon Görres, Mandeville a puisé pour l'essentiel sa connaissance des récits fabuleux de l'Orient dans l'histoire d'Alexandre du pseudo-Callisthène qui a rassemblé dans son roman toutes les légendes sur le grand conquérant et sur ses expéditions en Asie qui s'étaient formées en Grèce comme en Orient et que la tradition avait transmises de siècle en siècle dans tout le monde hellénisé (48). Que ce soit dans les différentes adaptations de sa traduction en latin qui ont paru successivement, sous des titres divers, du Xe au XVe siècle ou dans les poèmes narratifs que des poètes français ont tiré de celles-ci du XIIe au XIVe siècle (49), cet écrit a

---

(47) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 194 et 196.

(48) Cette vie romancée d'Alexandre ayant été attribuée d'abord faussement à son historiographe Callisthène, on a appelé par la suite son auteur inconnu, un romancier grec du IIe siècle après J.-C., le pseudo-Callisthène. Görres partageait l'opinion de son époque que l'auteur du roman avait vécu "vers le Xe siècle".

(49) Ce qui date de l'époque carolingienne, c'est un Epitome, qui est le résumé d'une traduction latine de ce roman, parue au IVe siècle. D'autre part, l'Historia de proeliis, la plus connue des adaptations latines mentionnées, (que Görres, sur la foi du bibliographe La Croix, croyait être de 1489), date, selon Stammler, de 950. Ce sont les traductions latines du roman du pseudo-Callisthène qui ont été la source des poèmes épiques français sur Alexandre aussi bien que des romans en prose qui les ont relayés. Ainsi le roman en prose allemand de Johann Hartlieb, Das Buch vom groβen Alexander, (1443), dont dérive le Volksbuch du XVIe siècle, est-il une adaptation de l'une de ces traductions. (Cf. J. BEDIER, P. HAZARD et P. MARTINO, Littérature française, t. I, p. 23-24, Paris, 1948, et W. STAMMLER, Mittelalterliche Prosa in deutscher Sprache, in Philologie im Aufriβ, 2. Aufl., Sp. 1586/87, Berlin, 1960.)

en effet connu au moyen âge un succès considérable dans tout l'Occident.

Görres voit dans ce roman du pseudo-Callisthène une oeuvre singulière, "la première oeuvre peut-être à proprement parler romantique, qui, pareille aux peintures néo-grecques, a traduit en peu de traits simples et droits, mais nets et pertinents l'esprit de la nouvelle poésie". "Grâce à elle, déclare-t-il, l'orientalisme pénétra avec force dans la masse d'idées de l'Occident", suscitant un grand nombre de poèmes héroïques et de romans. De son côté, en incluant les imaginations fabuleuses ou mythiques de l'Orient dans des récits de voyage en langue "vulgaire" destinés à un large public, Mandeville, "lui aussi, a contribué éminemment à la diffusion et à l'accueil favorable de cette nouvelle vision poétique du monde" (50).

Dans une brève analyse de l'Histoire du duc Ernst (51), Görres signale la parenté entre divers épisodes de cet écrit et certaines des légendes relatives à Alexandre ou des traditions orientales plus anciennes que la traduction du roman du pseudo-Callisthène avait fait circuler dans toute l'Europe occidentale. Dans la Selbstanzeige de ses Volksbücher, il ajoute que les auteurs grecs et latins (Aristote, Pline etc.), auxquels sont empruntés différents récits sur des êtres et des animaux fabuleux, "ont de leur côté puisé dans les légendes de l'Orient" (52).

C'est l'Orient aussi qui a été le berceau des fées. C'est des montagnes de l'Inde, nous dit Görres en commentant le "premier conte de fées" de la

---

(50) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 195.
Selon le classement des Volksbücher les plus lus qu'Anneliese SCHMITT a établi d'après le nombre d'éditions publiés de chacun d'eux jusqu'en 1550 (cf. op. cit., p. 164), le roman en prose d'Alexandre vient en 7ème position avec 17 éditions, auxquelles se sont ajoutées une autre édition au cours du XVIe siècle et 4 au XVIIe. La tradition du Volksbuch s'étant éteinte au XVIIIe siècle, Görres ne l'a pas inclus dans son choix.
(51) Cf. GGS III, 204-205 : "Eine lesenswürdige Historie vom Herzog Ernst in Bayern und Österreich, wie er durch wunderliche Unfälle sich auf gefährliche Reise begeben, jedoch endlich vom Kaiser Otto, der ihm nach dem Leben gestanden, wiederum begnadigt worden".
(52) Cf. GGS IV, 12.

littérature européenne qu'est Mélusine [53], qu'elles sont venues quand elles sont apparues en Europe. Issus de "la colossale imagination des temps anciens", ces esprits aériens qui ne connaissent ni la pesanteur ni rien d'impénétrable et qui disposent en maîtres "de grandes forces et de charmes multiples", sont la dernière forme sous laquelle la fable "a vécu parmi les hommes".

C'est sur une longue étude de la filiation des écrits dont est issu l'un des Volksbücher les plus populaires, Die nützliche Unterweisung der sieben weisen Meister [54], que Görres appuie principalement la démonstration de sa thèse. Il veut prouver que cette oeuvre, "qui a son point de départ originel dans les montagnes de l'Inde", remonte par ses sources à la plus haute antiquité. Il explicite sa pensée en présentant métaphoriquement cet ouvrage comme un fleuve qui, "petit ruisseau, a dévalé en des temps immémoriaux" du haut de ces sommets, "s'est déversé ensuite à travers les vastes plaines de l'Asie en se tournant de plus en plus vers l'ouest et, pendant des millénaires, n'a cessé de grossir en continuant à avancer à travers le temps et l'espace jusqu'à nous". Si Görres procède à un examen détaillé des sources de cette oeuvre, c'est donc moins pour déceler des emprunts précis - bien qu'il en signale plusieurs - que pour montrer que, d'époque en époque et de pays en pays, un même thème a été sans cesse repris et amplifié, développé de diverses manières et enrichi de variations nombreuses.

Du résumé que fait Görres de l'action principale du Volksbuch, il ressort qu'elle est destinée à servir de cadre aux quinze récits qui font des

---

(53) Cf. GGS III, 265-266 : Wunderbare Geschichte von der edeln und schönen Melusina, welche eine Tochter des Königes Helmus und ein Meerwunder gewesen ist".

(54) Cf. GGS III, 233-241. Ce Volksbuch vient en tête du classement établi par A. SCHMITT, avec 31 éditions entre 1473, date de sa 1ère impression, et 1550, 15 autres pendant la 2e moitié du XVIe siècle et de nombreuses éditions par la suite.

"Sept sages" un recueil de nouvelles très variées [55]. La source immédiate en est, précise-t-il, un roman grec, Dolopathos, dans lequel sont attribuées au fils d'un roi de Perse des aventures semblables à celle que le Volksbuch prête à Dioclétien, fils d'un empereur romain. Peu d'années après son apparition, ce roman écrit, selon les bibliographes, au début du XIIIe siècle avait été, presque en même temps, transcrit en vers français par un trouvère [56] et traduit en latin par un moine de l'abbaye de Haute-Selve, qui en transféra l'action en Europe, dans la capitale de l'empire romain, et l'appela le roman des Sept sages de Rome. La plupart des versions ultérieures de ce roman, aussi bien son adaptation en prose française, faite peu après, que la version allemande imprimée en 1474 et la traduction anglaise parue au XVIe siècle, sont tributaires de cette traduction latine : on y retrouve une transposition analogue de l'intrigue à Rome et dans leur titre référence est faite aux "sept sages" ou aux "sept maîtres sages" [57].

(55) Rappelé par son père, l'empereur romain Pontianus, son fils Dioclétien rentre d'Athènes avec les sept maîtres sages qui y avaient dirigé pendant sept ans son éducation. Ayant lu dans les étoiles que, dès son retour à Rome, il courrait un grave danger dont il ne pourrait réchapper qu'en gardant le silence pendant sept jours, il s'enferme après son retour dans un mutisme que sa belle-mère, qui lui fait des avances, prend pour une offense. Elle l'accuse aussitôt d'avoir voulu la séduire et l'empereur, irrité de son silence, le condamne au gibet. Sept matins de suite, on se met en route pour le conduire au lieu du supplice, mais chaque fois, par une histoire qu'il raconte en chemin, un des sept sages persuadera l'empereur de surseoir à l'execution. Sept fois cependant l'impératrice réussira au cours de la nuit, en racontant à son tour une autre histoire, à obtenir de lui la confirmation de la sentence de mort. Aux quatorze récits qui se succèdent ainsi Dioclétien en ajoutera un quinzième quand il aura retrouvé sa liberté : le 8ème jour en effet, n'étant plus tenu au silence, il fait éclater la fausseté et la culpabilité de l'impératrice en démasquant son amant qui, habillé en femme, se trouve parmi ses dames de compagnie.

(56) "Li Romans de Dolopathos" du trouvère Herbert.

(57) Selon Görres (III, 237), la copie conservée à la Bibliothèque nationale de l'adaptation française en prose de ce roman porte le titre : Histoire de sept sages et de Marc, fils de Caton. Dans le titre des traductions allemande et anglaise, le roman est présenté comme l'histoire des sept maîtres sages. C'est par contre à l'original grec, estime Görres, que remontent les versions italiennes du XVIe siècle et la version espagnole.

Mais par delà le roman grec original Görres veut remonter aux traditions plus anciennes dont son auteur s'est inspiré. Les lectures qu'il avait été amené à faire pour s'initier à la littérature de l'Inde ancienne en vue de ses recherches sur la mythologie orientale le mettaient à même d'intervenir dans le débat entre érudits. Il avait acquis la conviction que le point de départ initial de la tradition à laquelle se rattache le roman des Sept sages se trouvait dans "les vieilles fables" indiennes "de Pilpay ou Bidpay, dans lesquelles un roi de l'Inde, Disles, pose à l'un de ses philosophes qui l'emportait en sagesse sur tous les autres, Sendebar, des questions auxquelles celui-ci répond par des paraboles et des récits que ce livre a ensuite réunis et conservés pour la postérité" (58). A l'appui de cette thèse, il commence par montrer comment une tradition littéraire qui s'était formée dans l'Inde ancienne s'est répandue par la suite en Asie, puis s'est transmise jusqu'en Europe. A cette tradition elle-même, il ne consacre qu'un bref passage. Elle n'était connue alors en Europe que par des traductions ou adaptations soit de diverses versions des fables dites de Pilpay ou Bidpay (59), soit du Hitopadesha (60), dont la version originale en sanscrit venait seulement, comme il le signale, d'être éditée en 1804 à Calcutta. L'histoire des débuts de la transmission de cette tradition en dehors de l'Inde, estime Görres, est en fait contenue, bien que transposée et mise à l'actif de personnages dissimulés sous des noms imaginaires,

---

(58) Cf. GGS III, 237. Les fables dites de Pilpay ou Bidpay ont été connues assez tôt en Europe par des traductions, en particulier celle qui a été publiée en France en 1644 par l'érudit Gilbert GAULMIN sous le titre : Livre des lumières, ou la conduite des rois, composé par le sage Pilpay.

(59) Il s'agit de surnoms élogieux donnés à un auteur inconnu.

(60) La recherche indianiste a établi que le Hitopadesha - traduit en allemand par G. FORSTER d'après la traduction anglaise de Ch. WILKINS dès que celle-ci eut paru en 1787 - est une version remaniée, enrichie de contes nouveaux, du grand recueil de fables indien, le Panchatantra, dont la tradition comprend un grand nombre de versions successives et de traductions. (Cf. H. von GLASENAPP, Die Literaturen Indiens, Stuttgart, 1961, p. 225/27 et R. GERARD, L'Orient et la pensée romantique allemande, Paris, 1963, chap. I, parag. 1, p. 73 - 76).

dans le récit que le premier adaptateur perse de ces contes et apologues a mis en tête de sa traduction. D'après ce récit, un émissaire du roi de Perse, que son maître avait envoyé dans l'Inde pour y rechercher des secrets magiques, fut instruit par les sages de ce pays de l'existence d'un "livre de sagesse" indien, se mit aussitôt en quête de ce livre et en fit la traduction dans sa langue. L'émissaire en question, commente Görres, n'est autre en réalité que l'adaptateur lui-même, le médecin Barzuych, que le roi de Perse Khosroès Anoushirwan chargea d'une mission dans l'Inde et qui, à son retour, traduisit en perse - plus précisément en pehlvi -, aux environs de 530, ce "livre de sagesse" (61). C'est d'après le Hitopadesha, précise-t-il, que cette traduction a été établie (62). De son court développement, dont la formulation assez contournée manque de netteté et trahit quelque incertitude, il nous semble ressortir qu'il considère les fables de Pilpay et les récits du Hitopadesha - qu'il attribue au brahmane Vishnusharman - comme une même oeuvre. En tout cas, dans la Selbstanzeige de 1808, c'est à "l'homme de Vishnu, appelé Pilpay" que sont attribuées "les fables traduites en pehlvi" (63). D'après l'historique détaillé qu'il en fait, la transmission de la tradition indienne s'est poursuivie par la translation de cette version perse en arabe sous le titre Kalilah et Dimnah. Par la suite, l'oeuvre a été traduite en turc, en syriaque et en hébreu (64). Sa pénétration en Europe a commencé au début du XIe siècle par la traduction en grec

---

(61) Les érudits font effectivement remonter au règne du roi sassanide de la Perse Khosrô ou Khosroès Ier, surnommé Anouchirwan, 531 - 579, la traduction en pehlvi de cette oeuvre par le médecin Barzuych.
(62) On estime aujourd'hui que la version perse des contes indiens est faite d'après une rédaction ultérieure plus proche des fables de Pilpay que du Hitopadesha.
(63) Cf. GGS IV, 17. Les fables de Pilpay, qu'on a longtemps crues plus anciennes que le Hitopadesha, oeuvre de Nârâyana, sont considérées à présent comme dérivées tant du Panchatantra, dont l'auteur se nomme Vishnusharman, que de ce recueil.
(64) A partir, non de l'"original indien", comme le pense Görres, mais de la version arabe.

de la version arabe des contes ; puis, au XIIIe siècle, Jean de Capoue a fait paraître une adaptation en latin de la version hébraïque (65), qui connut un grand succès. Alors que la version grecque de ce recueil de contes a été transposée en espagnol (Libro de Calila e Dimna) dès 1251, puis, plus tard, de l'espagnol en italien et de l'italien en anglais, c'est d'après la traduction latine mentionnée qu'a été rédigé le Volksbuch allemand de 1483 et d'après une autre celui de 1584. Par contre, c'est d'après une version néo-persane de 1493 que, selon Görres, ces contes ont été traduits en français (66).

Ayant ainsi retracé l'histoire de la diffusion de ces récits indiens, il reprend son commentaire et revient au problème des rapports entre le roman des Sept sages et la tradition indienne. Il ne s'agit pas pour lui d'établir une filiation entre cette dernière et le roman, mais de montrer que le recueil de contes par lequel elle a été connue en Europe a eu une influence déterminante sur la composition du livre populaire des Sept maîtres sages. "Si l'on considère cet ouvrage dans ses rapports avec le Volksbuch, écrit-il, on trouve qu'aucun des deux, il est vrai, n'est contenu dans l'autre, mais qu'indubitablement le plan et l'agencement des Sept maîtres sages sont empruntés à Kalilah et Dimnah" (67). Les deux recueils contiennent en effet une suite de nouvelles reliées entre elles par un récit principal. En outre, le Volksbuch reproduit dans une traduction "presque littérale" deux des nouvelles de l'autre recueil et il existe des analogies entre les thèmes qu'ils traitent l'un et l'autre. Comme d'autre part le Dolopathos et la version arabe des contes indiens présentent la même structure et que des thèmes similaires y sont développés, Görres estime qu'il est

---

(65) Vers 1262, dit Görres. Le titre en est : Directorium humanae vitae, alias parabolae antiquorum scriptorum.
(66) C'est en effet d'après une version persane du XVè siècle que David SAHID a fait la traduction publiée en 1644 par GAULMIN.
(67) Cf. GGS III, 239.

"hors de doute" que l'auteur du roman grec - qui devait avoir sous les yeux la traduction grecque de cette version - "a puisé la première idée de son oeuvre" dans "ce livre plus ancien" et en a repris en partie le contenu en y ajoutant des récits d'une autre provenance. Tels sont ses arguments pour démontrer que le roman des Sept sages se rattache aux écrits d'une tradition indienne qui remonte selon lui à la plus haute antiquité. On n'attribue plus guère aujourd'hui à ces oeuvres une telle ancienneté (68), mais sur les origines indiennes de la légende des Sept sages la recherche tend à confirmer la justesse de son intuition. L'historique de la tradition de Kalilah et Dimnah qu'il a retracé d'après l'état des connaissances dont disposait son époque renferme certes des détails erronés, mais en abordant l'étude de la migration et des variations des thèmes au cours de leur transmission, il a donné à la recherche une impulsion féconde.

A ces analyses de différents écrits populaires dans lesquels se fait sentir l'influence qu'exerçaient alors en Occident les fictions orientales dont la connaissance s'était répandue par des voies multiples fait pendant le commentaire d'un Volksbuch religieux intitulé Unsers Herren Jesu Christi Kinderbuch, que Görres a complété dans la Selbstanzeige par une étude plus poussée des sources (69). Ce Volksbuch, qui raconte l'enfance et l'éducation de Jésus et la vie de sa mère Marie, est issu des évangiles apocryphes, qui datent des premiers siècles de l'Eglise et dans lesquels se reflète la manière dont le monde asiatique a accueilli le christianisme. Animés "d'un

---

(68) Görres attribue graues Altertum à cette tradition indienne qu'il fait naître vor uralten Zeiten (III, 233). Dans une note (cf. p. 338), il cite même, dans le texte latin, la glose d'un vieux "catalogue des livres syriaques" selon laquelle la version arabe de Kalilah et Dimnah remonterait à 300 ans avant Alexandre. On compte aujourd'hui le Panchatantra, le Hitopadesha et les fables de Pilpay parmi les oeuvres de l'époque classique de la littérature indienne, qui commence à peu près avec notre ère, et même la version primitive du Panchatantra, qui est perdue, n'est généralement plus considérée comme antérieure aux premiers siècles après J.-C. (Cf. H.v. GLASENAPP, op. cit., p. 226).

(69) Cf. III, 271 - 273 et IV, 19 - 20.

esprit asiatique plein d'imagination", ils abondent en récits fabuleux. Au nom de sévères normes dogmatiques, les Pères de l'Eglise ont rejeté ces écritures. Mais aux yeux du commentateur elles "n'en ont pas moins de valeur, tant pour la poésie que pour l'histoire des mythes". Le récit est d'une grande beauté, et d'autre part, comme dit la Selbstanzeige, ces écrits "jettent un pont entre la nouvelle doctrine et l'antique Orient" ; car "ces apocryphes ont avec les oeuvres indiennes sur Krishna et sur le Bouddha une parenté si prononcée qu'il est tout à fait impossible de méconnaître qu'ils procèdent du même esprit et des mêmes conceptions religieuses" (70).

Dans ce développement, la perspective tracée par Görres s'élargit donc et s'étend à l'influence de la pensée orientale. Aussi importe-t-il de préciser brièvement la portée des commentaires qui traitent de la pénétration des légendes et des fictions de l'Orient dans l'imagination de l'Occident, considérée par lui comme l'une des racines du mouvement romantique européen. Contrairement aux théories qui ont longtemps eu cours (71), ce n'est pas dans les mythes primitifs de l'Orient qu'il cherche les origines lointaines des Volksbücher. Ce qu'il s'efforce de démontrer, dans un sentiment beaucoup plus juste des interdépendances littéraires, c'est l'influence exercée vers la fin du moyen âge sur la littérature européenne par les récits fabuleux de l'Inde. Presque tous les Volksbücher dans lesquels se reconnaît l'inspiration nouvelle qui en émane font partie du groupe des récits d'aventures héroïques et des romans d'intrigue et d'amour. Diverses remarques faites à leur sujet contribuent à éclairer le point de vue de Görres. Il ressort de deux passages de ses analyses des romans de ce grou-

(70) Cf. GGS IV, 20.
(71) Cf. les articles de J. NADLER, Görres und Heidelberg, 1924, et d'E. RUPRECHT, Die Weltanschauung der Romantik, 1957 (v. bibl.).

pe qu'il distingue parmi les écrits de cette période un "cycle d'oeuvres romantiques", auquel il rattache en particulier le roman du Kaiser Oktavian, Fortunatus et le Herzog Ernst [72]. Un troisième passage, qui figure dans le commentaire du Volksbuch intitulé Schöne Historie von den vier Heymonskindern [73], précise la nature de cette influence. Görres étudie longuement les sources et l'évolution de cette histoire, dont la version primitive appartient au cycle des romans de chevalerie issus de la légende de Charlemagne. La version française de ce récit imprimée au début du XVIe siècle sous le titre d'Histoire du noble et vaillant chevalier Regnault de Montauban ou Histoire des quatre fils Aymon - Renaud en est l'aîné - a été selon lui à l'origine tant des versions populaires qui se sont ensuite succédé que des "suites" imaginées à cette histoire. C'est à propos de l'édition tardive (1625 ?) d'une de ces dernières, qui a pour sujet les aventures d'un petit-fils de Renaud, nommé Mabrian [74], que Görres écrit : "Alors l'orientalisme, qui n'était encore que peu marqué dans le Stricker [75], apparaît pleinement ; toute l'histoire de Mabrian se dissout dans la féerie, les rochers magnétiques, contre lesquels se brisent les navires, reparaissent, de même les griffons, les géants etc." C'est du fabuleux, du fantastique et du merveilleux révélés à l'Europe par les fictions du "saint pays des fables" que provient, selon ses vues, la coloration romantique de certains romans d'aventures et d'amour de cette époque.

Divers autres livres populaires ont eu pour point de départ des légendes d'origine récente. Mais en fait, ces légendes remontent, elles aussi, à de très vieilles traditions et témoignent de la permanence de certaines

(72) Cf. III, 208 et III, 225 où Görres rattache ces romans à un romantischer Kreis ou Kreis der romantischen Dichtungen sans ajouter d'autres indications.
(73) Cf. GGS III, 211-224.
(74) Cf. III, 223-224.
(75) Cf. III, 220. Il s'agit d'un poème sur Charlemagne et sur Roland de la première moitié du XIIIe siècle.

attitudes spirituelles de l'homme en face de la vie. Tel est le cas en particulier de la légende du magicien Faust [76]. Elle prend appui sur des traditions multiples de la croyance millénaire en l'existence de puissances surnaturelles et démoniaques et des pratiques magiques que des initiés ont observées tout au long des siècles depuis les temps les plus reculés. Le Faust historique n'est qu'un des maillons de la chaîne ininterrompue que forme la longue suite de personnages suspectés par le peuple de pratiques magiques et d'alliance avec le diable, qui va de Zoroastre à Paracelse et à Cardan. "Ainsi chaque époque a eu, en quelque sorte, son Faust, et au sujet de chacun d'eux ses contemporains ont su rapporter quelque fait surhumain qu'ils ne pouvaient s'expliquer qu'en y voyant une émanation du malin" [77]. La légende qui s'est formée autour du Faust historique, nécromancien et magicien, représente aux yeux de Görres l'aboutissement et comme la quintessence de toutes les traditions relatives à la magie noire. Il évoque des épisodes provenant des traditions les plus diverses qui ont été transférés sur Faust et rassemblés dans sa légende. Celle-ci a été recueillie dans deux gros volumes publiés en 1587/1599, dont le Volksbuch est extrait.

Dans le portrait de Faust que trace Görres, ni le penchant à la spéculation philosophique ni le titanisme que Goethe prête au personnage n'ont de place. Il lui paraît ressortir des témoignages contradictoires de ses contemporains que le Faust historique était "un homme rusé, retors, qui en imposait à son siècle, peut-être aussi un homme supérieur aux autres par sa culture intellectuelle et par son savoir-faire technique". Par ailleurs,

---

(76) Cf. III, 254-263 : "Des durch die ganze Welt berufenen Erzschwarzkünstlers und Zauberers D.J. Fausts mit dem Teufel aufgerichtetes Bündnis, abenteuerlicher Lebenswandel und mit Schrecken genommenes Ende". (Il s'agit de la version de 1725 dont l'auteur s'est donné le surnom Der Christlich Meynende).
(77) Cf. GGS III, 258.

Görres s'en tient à la légende du bateleur de foire qui se targuait d'être "le prince des nécromanciens" et d'avoir conclu un pacte avec les puissances de l'enfer [78]. Son interprétation du personnage reflète sa conception dualiste de l'homme. Il dépeint cette époque de dissensions et de haines religieuses comme partagée entre deux tendances extrêmes : celle qui entraînait les uns à franchir les limites du terrestre pour chercher la félicité dans une dévotion qui s'abîmait en Dieu et celle qui en poussait d'autres, des contempteurs de la religion, "à forcer les portes de l'enfer" afin de contracter alliance avec les forces démoniaques du "royaume de Satan" pour jouir ici-bas des biens de cette terre. Faust lui apparaît comme un personnage représentatif de cette époque dont il incarne le côté impie. La magie qu'il pratique est en effet pour Görres "un culte descendant", auquel se voue "l'homme qui renie le ciel" ; c'est une plongée "dans l'abîme", par laquelle l'adepte compte parvenir à obliger "les princes des ténèbres", en s'engageant à leur appartenir corps et âme, "à mettre à son service leur force pernicieuse, mais surhumaine, à lui ouvrir les secrets et les trésors de la nuit sombre, à soumettre à sa volonté les forces de la nature et à faire de lui, grâce à leur puissance, un prince de la terre" [79].

Une telle conception du personnage explique que Görres soit particulièrement intéressé par l'aspect moral du problème de la représentation du diable sous la forme d'une personne humaine dans une oeuvre littéraire. Contrairement à A.W. Schlegel qui le commente dans ses Berliner Vorlesungen,

---

(78) Görres mentionne les témoignages de contemporains qui attestent qu'un personnage nommé Faust a vécu à la même époque que Paracelse, vers la fin du XVe et au début du XVIe siècle, et cite en note une longue lettre tirée des Epistolae familiares de l'abbé Trithemius, en date du 20 août 1507, qui donne des détails sur le comportement de ce Faust hâbleur et vantard, sur lequel l'érudit porte un jugement extrêmement sévère.
(79) Cf. GGS III, 254-255.

il ne fait aucune allusion au drame de Goethe - Faust, ein Fragment, publié en 1790 -, et pourtant toute référence à cette oeuvre ne semble pas absente du point de vue esthétique qu'il formule. Il considère en effet que le personnage de Faust ne peut ni ne doit faire l'objet d'une oeuvre d'art. On ne saurait, estime-t-il, parer des prestiges de l'art l'incarnation du mal. Car ce serait "peindre avec des contours plastiques, donc harmonieux, ce qui est intérieurement déchiré et foncièrement mauvais". En nous présentant un diable parfait, une oeuvre d'art géniale aurait forcément pour effet d'éveiller en nous ce qu'il y a de diabolique dans notre nature. Eprouver en présence du malin une délectation artistique, c'est déjà avoir partie liée avec le diable (80). On ne peut que constater que des considérations moralistes dévient parfois comme ici le jugement esthétique de Görres.

C'est le thème du pacte avec le diable qui fait également l'objet du Volksbuch intitulé Des weltberufenen Herzogs von Luxemburg ... Pacta oder Verbündnis mit dem Satan (81); aux fils Aymon un magicien, leur cousin, apporte son aide, dans le Château de la grotte de Xaxa un autre joue un grand rôle.

Dans ces origines lointaines des livres populaires, qui les rattachent à des traditions très anciennes, Görres voit la raison fondamentale de la "sympathie profonde", de "l'affinité élective" qui existe entre eux et le peuple (82). C'est le peuple lui-même en effet qui, source originelle de "l'antique poésie des légendes", constitue la substance première des Volksbücher. C'est son propre fonds qui vit et croît en eux. Cette triple idée de source originelle très ancienne, de croissance et de symbiose organique

(80) Cf. III, 255.
(81) Cf. III, 263-264.
(82) Cf. GGS III, 180.

ne s'applique toutefois qu'aux seuls livres populaires que Görres appelle "les écrits purement poétiques" : c'est pour en caractériser la nature particulière qu'il emploie les expressions si difficilement traduisibles de aus dem Volke selbst hervorgewachsen et tief mit seiner innersten Natur verwachsen (83). Ainsi définit-il de façon précise le lien qu'il établit entre le Volksbuch et le Volksgeist. Il est par ailleurs incontestable que des notions telles que "l'esprit lyrique caché dans le peuple" ou "l'esprit épique naturel qui se révèle de même dans les oeuvres poétiques qu'il crée et façonne" traduisent l'idée d'une création spontanée et dans une certaine mesure collective du génie populaire (84). Ces vues, qui se situent dans le prolongement des conceptions de Herder, seront plus tard interprétées par Uhland dans le sens d'un Volksgeist créateur (85).

Contrairement à ce que peuvent faire supposer des affirmations erronées sur la théorie "romantique" du Volksgeist, Görres ne reconnaît la possibilité de créations collectives que dans d'étroites limites. Cette explication lui semble en effet convenir pour la formation des traditions orales de légendes, auxquelles remontent en dernière analyse les écrits qui ont

---

(83) Cf. III, 180-181 et ci-dessus p. 714, note 30.

(84) Cf. III, 178 et suiv. et ci-dessus p. 714, note 33.
A cette interprétation semble s'opposer l'apparente concession que fait Görres aux tenants de l'Aufklärung en écrivant : "Wahr scheints ferner auch, das Volk lebt ein sprossend, träumend, schläfrig Pflanzenleben ; sein Geist bildet selten nur und wenig" (III, 174). Mais d'une part, en accord avec sa théorie de l'ascension progressive, il oppose à ces vues la soif intellectuelle et les progrès culturels du peuple. Et d'autre part, il dit du Volkslied, "oeuvre de la nature comme les plantes", qu'il témoigne de "la génialité qui habite dans le peuple" et qui tantôt se manifeste de manière productive, tantôt se traduit par un "tact délicat", grâce auquel "il ne fait sien et ne conserve que le meilleur" (III, 178). C'est naturellement au "peuple idéal", non scindé en classes opposées, que Görres attribue ce génie.

(85) Cf. le début du Discours inaugural d'Uhland sur la légende du Duc Ernst prononcé en 1832 à l'Université de Tübingen où il avait été nommé professeur en 1829. On y lit : "... das Auffassen (von Mythus, Sage, Volksgesang) im Schriftwerke bezeichnet oft nur die Aufhör des lebendigen Wachstums, das Werden erstarrt im Gewordenen, und um das Wesen des dichterisch schaffenden und bildenden Volksgeistes kennen zu lernen, müssen wir ihn, die jeweilige Form zerbrechend, seinem freien, beweglichen Element zurückgeben". (Uhlands gesammelte Werke, hrsg. v. H. Fischer, 1892, t.V, p. 157).

donné naissance aux livres populaires. Mais son but est justement ici de montrer les liens qui rattachent la littérature populaire à la littérature de haut niveau du passé, dont les oeuvres ont été créées par des écrivains issus de l'élite intellectuelle des classes sociales élevées. Sur le milieu social auquel ont appartenu les auteurs des Volksbücher, le point de vue de Görres est nuancé. Il réserve une place à part au Volksbuch de Tyll Eulenspiegel (86), qu'il considère comme "le produit de toute une classe" qu'il appelle expressément "la classe inférieure du peuple" (87). Il définit cet écrit, qui se distingue des autres par une mise en scène vivante et authentique de la mentalité des paysans et par un enracinement dans le peuple plus prononcé même que dans les volumes de facéties de nature et de facture analogues, comme un recueil de traditions populaires d'origine récente, rassemblées et mises en forme par "un quelconque" conteur, un unique adaptateur, dont le nom importe peu. Même ce Volksbuch d'un caractère particulier ne relève donc pas à ses yeux d'une création collective. Bien que Görres regarde l'anonymat des auteurs de la majeure partie des livres populaires comme caractéristique de leur tradition, il ne manque pas par ailleurs de faire remarquer que ceux d'entre eux dont le nom est connu appartenaient à des milieux d'un niveau social élevé, d'aucuns à la noblesse, un grand nombre à l'élite bourgeoise, et il ne fait guère de doute que cette indication a pour lui une valeur générale.

Le fait fondamental à ses yeux, nous l'avons montré, c'est qu'avec la naissance et la diffusion du Volksbuch l'oeuvre littéraire - poème épique ou roman en prose -, réservée jusque là à un cercle limité de lecteurs cultivés, est descendue dans le peuple sous une forme nouvelle, adaptée à ses aspirations. Le vrai problème est dès lors de connaître les raisons pour lesquelles "une série d'écrits" (ein Kreis von Schriften), qui sont devenus par la suite des "livres populaires", a connu dans toute l'Europe occi-

(86) Cf. GGS III, 249-251.
(87) Cf. III, 249 : "Erzeugnis einer ganzen Klasse" et "das immer sich gleich bleibende Gepräge der untern Volksklasse".

dentale la faveur du public. C'est de comprendre pourquoi la prédilection du peuple est allée aux ouvrages narratifs en prose, dont la diffusion n'avait cessé d'augmenter depuis l'invention de l'imprimerie, et pourquoi il a "reconnu" dans ces oeuvres, dont il s'est nourri dans sa jeunesse et avec lesquelles il a grandi, "son bien le plus personnel" (88). La réponse de Görres est que le peuple retrouve dans ces livres sa propre image. Un de leurs traits dominants est en effet leur caractère "plein de robustesse et de vigueur sensuelle, rude et tranché". Les lumières et les ombres y sont fortement accusées comme dans les gravures qui les ornent. Le peuple aime "les traits fermes, gros et hardis" et "seul un son fort, attaqué avec rudesse" peut fait vibrer des âmes simples, des esprits peu agiles. Ce n'est qu'en se coulant dans des formes qui lui sont familières que l'oeuvre littéraire peut plaire au peuple (89).

Il n'est donc pas surprenant que quelques-uns des Volksbücher les plus lus et les plus populaires relèvent du genre de la facétie et de la farce. Görres en examine les aspects particuliers, de la plaisanterie grossière à la raillerie subtile. C'est avec une visible sympathie qu'il en caractérise la verve rude, mais débordante de gaieté. Un portrait du Claus-narr (90) lui permet de caractériser joliment l'esprit de ces bouffonneries ou Schwänke. "Le caractère de ce bouffon, écrit-il, consiste en une feinte simplicité, souvent même en une naïveté enfantine non dépourvue d'habileté, et dans une sincérité faite d'une franchise souvent lourde et insolente, avec de temps à autre de la sournoiserie et un brin de méchanceté simiesque". Il analyse d'autre part avec maîtrise les différents re-

---

(88) Cf. GGS III, 181 : "jene früheren (Schriften) ...., in welchen es erstaunt auf einmal sein eigenstes Eigentum erkannte".
(89) Pour l'ensemble de cet alinéa, cf. III, 176 et 181.
(90) Cf. III, 246-247. Le passage cité est tiré du début du commentaire de ce Schwankbuch très lu jusqu'au XVIIIe siècle.

gistres du comique qui apparaissent dans les histoires des Schildbürger [91] et dans Eulenspiegel.

Tandis que l'ironie savoureuse des Schildbürger [92] lui paraît refléter un milieu citadin plus cultivé, c'est un esprit frondeur et caustique de "tribun plébéien" qu'il découvre dans ce véritable "bouffon du peuple" qu'est Till l'Espiègle, dont le langage mal dégrossi et souvent ordurier contraste avec celui des "bouffons de cour" traditionnels [93]. "La bizarre et baroque manière malicieuse, note-t-il, dans laquelle sont caractérisés les Schildbürger est moins mélangée, plus solide et d'un niveau plus élevé que le caractère du peuple dans Eulenspiegel ; la peinture du caractère des premiers se meut dans des limites moins étroites et n'a pas la même monotonie que celle de ce dernier ; tout en restant toujours égale à elle-même en déployant sa plénitude bigarrée, elle fait jouer et alterner les éclairages les plus variés. Elle ne frise que rarement l'obscénité, sans toutefois la craindre le moins du monde, comme le voulait la rudesse d'esprit de cette époque, et souvent s'élève presque à l'humour" [94]. Pour Eulenspiegel à l'inverse, l'emblème de la chouette lui semble judicieusement choisi en raison de "son caractère méchant, félin, heureux de nuire, grimaçant et plein de ruses de voleur qui se lisent dans ses yeux étincelants" [95].

Au fil du temps, la rudesse primitive des Volksbücher s'est atténuée. Mais ils représentent toujours, souligne-t-il, surtout ce dernier groupe, une littérature non domestiquée, empreinte d'une grande liberté d'allure,

---

(91) Cf. III, 245-246. Le commentaire commence par une comparaison entre la version du Lalenbuch et celle des Schildbürger.
(92) Cf. GGS III, 245 : "Der Witz, der das Werk durchschillert, ist köstliche, treffende Ironie".
(93) Cf. III, 250.
(94) Cf. III, 245-246.
(95) Cf. III, 251 : "die Eule, die er zum Embleme führt, ist durchaus physiognomisch richtig zur Bezeichnung seines Charakters, bösartig, katzenmäßig, schadenfroh, fratzenhaft, glühaugig, diebskniffig gewählt".

de vivacité d'esprit, de fraîcheur et de santé. A ses yeux, la "grande littérature"et la littérature populaire forment un ensemble indivisible. A côté des fleurs délicates, voire raffinées, de la première les parterres de fleurs agrestes que sont les Volksbücher ont leur valeur et leur charme.

Par cette étude détaillée des livres populaires, de leur genèse, de leur caractère et de leurs thèmes, Görres pense avoir apporté la preuve que "c'est du peuple qu'à l'origine toute poésie est toujours issue" (96).

(96) Cf. III, 182 : "wenn man sich besinnt, wie überhaupt alle Poesie ursprünglich doch immer von ihm (= dem Volk) ausgegangen ist, ...".

7. Le tableau du moyen âge dans Die teutschen Volksbücher.

Après avoir situé dans les temps les plus reculés l'origine prélittéraire des Volksbücher et montré que ceux d'entre eux dont les thèmes remontent aux sources les plus anciennes puisent leur substance dans un fonds immémorial de traditions légendaires, c'est sur l'époque dont il les considère comme les héritiers directs, c. à d. sur le moyen âge avec sa riche production littéraire que Görres va se pencher.

Le lecteur ne peut cependant qu'être frappé de la manière très rapide dont l'écrivain rattache au sujet central de son écrit le vaste tableau de l'époque médiévale qu'il entreprend de brosser. Deux courtes phrases lui suffisent pour nouer ce lien. La première sert d'introduction à son développement : "Le moyen âge, affirme-t-il, est par excellence la période où se presse une foule très dense de créations poétiques, où a été constitué pour l'essentiel le capital dont la génération actuelle perçoit encore les intérêts". La seconde en forme la conclusion générale : "Les livres populaires sont issus pour la plupart de l'époque dont nous venons de faire l'éloge ... ; ce que nous avons dit de sa nature profonde vaut également pour eux qui sont les enfants de ce temps ..." (1). En se dégageant très vite de ce lien, le panégyrique que fait Görres du moyen âge acquiert une valeur autonome. Il se présente en effet séparé des autres réflexions théoriques et constitue à lui seul la quasi-totalité de l'épilogue.

Les deux oeuvres majeures de la période de Heidelberg, Die teutschen Volksbücher et Wachstum der Historie, témoignent - chacune dans l'optique qui lui est propre - de l'admiration que Görres porte désormais au moyen âge. Lorsque l'on se souvient du mépris mêlé de haine que le jeune révolutionnaire vouait à une époque où il ne voyait qu'obscurantisme et fanatis-

(1) Cf. GGS III, 278 et 291.

me, lorsqu'on évoque ses violentes polémiques contre l'Eglise médiévale et les croisades, il apparaît indispensable d'analyser les causes d'un pareil revirement et d'en chercher quelque signe annonciateur. Or, l'étude que nous avons faite des écrits de Görres qui précèdent la période de Heidelberg nous le montre absorbé par d'autres intérêts, tant dans le domaine philosophique que dans le domaine littéraire. Alors que la lecture de Herder aurait pu l'inciter plus tôt à réviser ses vues sur l'époque médiévale, alors que le "premier romantisme" proposait une nouvelle conception du moyen âge tant dans ses écrits littéraires avec Wackenroder et Tieck que sur le plan politique avec Friedrich Schlegel et surtout Novalis (2), Görres n'avait guère modifié son jugement négatif sur cette époque de ténèbres. La légère évolution que nous avons vue se dessiner dans les articles de l'Aurora ne l'empêche pas d'évoquer la nuit du moyen âge dans sa lettre du 20 février 1804 au baron von Aretin (3), dans laquelle il se répand en d'âpres railleries sur l'esprit et les méthodes du régime dictatorial napoléonien dans les pays rhénans.

Ce n'est qu'à partir de 1806 qu'au contact de Brentano et sous l'influence croissante du romantisme les conceptions de Görres vont se transformer radicalement. L'épilogue des Volksbücher est le premier témoignage du complet revirement qui s'est produit dans les vues de Görres sur le moyen âge. Ces pages, qui méritent d'être analysées en détail, frappent tout d'abord par leur facture et leur style particuliers. Il s'agit moins en effet d'une fresque historique que d'une évocation poétique, d'une manière de dithyrambe. Comme il le déclare lui-même, Görres a écrit cet épilogue dans un élan d'enthousiasme (4). Il caractérise d'abord l'esprit qui

---

(2) Cf. R. AYRAULT, La genèse du romantisme allemand (voir bibl.), en particulier I, 150-169 ; III, 462-524 ; IV, 225-249.
(3) Cf. Ges. Br. II, 6 : "Sonst führen wir durchaus ein glückliches, gedeihliches Leben, nur mit der kleinen Veränderung gegen sonst, daß wir gut 15 Grade weiter nach Norden im Raume, drei bis vier Jahrhunderte in der Zeit, gegen die Mitternacht des Mittelalters hingerückt sind".
(4) Cf. GGS III, 291 : "jener Anflug von Begeisterung".

a animé l'époque médiévale, le style de vie qui lui est propre, pour situer ensuite dans ce contexte la naissance et l'épanouissement de la littérature du moyen âge.

Il n'est pas douteux que l'enthousiasme de l'écrivain est ici nourri par des lectures récentes comme par une relecture sous cet angle nouveau d'ouvrages qu'il connaissait déjà. Ainsi pouvons-nous constater l'intérêt qu'il attache maintenant à certaines vues de Herder qui n'avaient pas trouvé d'écho dans son oeuvre jusque là, à ses réflexions sur la richesse et la grandeur du moyen âge, sur la signification et le rôle de la religion chrétienne, âme et ferment de la civilisation médiévale, et sur le caractère particulier de cette époque et l'esprit gothique aussi contraire à l'esprit gréco-romain qu'opposé à celui des temps modernes (5) tout comme à ses remarques sur les sources d'inspiration de la poésie européenne (6). L'analyse de l'écrit de Görres sur les Volksbücher nous permettra d'autre part de faire ressortir plus particulièrement l'influence qu'ont eue sur lui les Minnelieder aus dem schwäbischen Zeitalter, adaptés ("bearbeitet") et édités par L. Tieck en 1803 (7). Nous relèverons également dans ce développement un ensemble de correspondances avec des thèmes chers à Novalis ou avec les réflexions qu'A.W. Schlegel a consacrées au moyen âge et à sa littérature dans ses conférences berlinoises de 1803-1804 (8). Mais au delà de ces influences qui ont concouru à son orientation nouvelle et d'une évidente communauté de vues avec les grands représentants du premier romantisme, nous tenterons de mettre en lumière l'originalité de ces pages de Görres.

---

(5) Cf. J.G. HERDER, Auch eine Philosophie zur Bildung der Menschheit, 1774, éd. Suphan V, 520-529.
(6) Cf. Briefe zu Beförderung der Humanität, Suphan XVIII, 59-66.
(7) Ces Minnelieder comportent une introduction, dans laquelle Tieck retrace l'histoire de la poésie depuis le moyen âge jusqu'à Cervantès, Shakespeare et Goethe.
(8) Quelques-unes seulement de ces conférences avaient été publiées en 1803 (cf. ci-dessus p. 694).

D'entrée de jeu l'écrivain célèbre le moyen âge comme le printemps qui, après le dépérissement de la culture antique, s'est répandu sur l'Europe entière, lui apportant renouveau et unité. Amplifiant des suggestions de Herder, il dépeint l'ère médiévale comme une époque "pleine d'amour fervent et ivre de vie", débordante de sève et de vigueur, de jeunesse et d'enthousiasme, où les mêmes énergies vitales habitaient à la fois la nature et les peuples (9). A cette "fête de la vie" étaient conviées toutes les nations de l'Europe unies dans leurs aspirations profondes (10). Dès le début de cette évocation apparaît donc le thème de l'unité du monde médiéval.

Le rapprochement avec l'essai de Novalis Die Christenheit oder Europa, composé en automne 1799, s'impose à l'historien des idées. Mais il importe de ne pas perdre de vue que cet écrit n'a été publié intégralement qu'en 1826. Dans les Oeuvres de Novalis éditées après sa mort par Tieck et Fr. Schlegel (11) n'ont été publiés que huit extraits d'inégale importance de cet essai. Présentés à la fin de la section "Fragmente verschiedenen Inhalts" comme des fragments autonomes, ils ne permettaient pas de dégager la signification d'ensemble d'un écrit dont il n'était fait nulle mention. Il est à noter que le passage célébrant l'unité du monde médiéval chrétien sur lequel s'ouvre l'essai de Novalis ne figure pas parmi les fragments publiés en 1802 ainsi que dans les deux éditions suivantes des Schriften. Görres n'a donc pu connaître Die Christenheit oder Europa que par ce que Brentano avait pu en entendre dire à Iéna où le manuscrit de cet ouvrage avait été lu et discuté dans le cercle de l'Athenäum en 1800 et, sur les conseils de Goethe, refusé par les responsables de la revue qui craignaient alors d'être suspectés de cryptocatholicisme. C'est dire que ses vues nou-

---

(9) Cf. GGS III, 278/79 et, pour Herder, Suphan V, 526.
(10) Cf. GGS III, 282.
(11) Novalis Schriften, hrsg. von L. Tieck und Fr. Schlegel, Berlin, 1802. (Le texte complet de l'essai a paru dans la 4ème éd. des Schriften).

velles sur le moyen âge se sont formées indépendamment des idées exposées par Novalis dans cet écrit. Mais la profonde impression produite sur lui par les oeuvres littéraires du poète révélées au public par les publications posthumes de 1802 (12) se reflète à nouveau dans les pages de l'épilogue que nous allons étudier maintenant.

Dans la suite de son développement sur le sens et la valeur de la révolution spirituelle que constitue l'avènement du christianisme, Görres caractérise la nature de la religion chrétienne par opposition à l'esprit du monde antique (13). Certes, le christianisme a mis un terme au règne de "la belle et joyeuse sensualité antique", il a changé en hostilité l'accord harmonieux qui existait entre l'homme et la nature, mais c'était pour exalter les forces de l'âme qui élèvent l'être humain au-dessus de ses intérêts terrestres et le font aspirer à un monde supérieur (14). Ce qui rend aux yeux de Görres le moyen âge "si infiniment intéressant et touchant", c'est l'existence simultanée et la féconde alliance d'une puissante vitalité et d'aspirations hautement spirituelles dans la personnalité des mêmes individus. Ce n'est pas une race d'hommes faibles et chétifs, nous dit-il, qui a reçu le message chrétien, ce sont des natures vigoureuses, aptes aux jouissances des sens, et qui ne parvenaient à en suivre les enseignements qu'au prix de durs efforts. Selon les vues de Görres, le christianisme, en l'emportant sur le paganisme après de rudes affrontements, a fait triompher une conception du monde qui exigeait de l'homme une soumission "librement consentie et sans feinte à l'invisible", et celle-ci apparaît au philosophe idéaliste comme "un joyeux triomphe de l'idéalité dans l'âme humaine et une belle victoire du divin".

---

(12) Voir plus haut p. 541.
(13) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 279-280.
(14) Cf. III, 279 : "Denn es waren andere Geister in ihm aufgestanden, die ein anderes wollten als die Sinnenfreuden ; es waren Flammen in ihm aufgelodert, die das Irdische verzehren wollten, um Höheres zu erlangen ...".

L'ensemble de ce développement est d'un grand intérêt pour l'histoire des idées. Il fait suite à un débat qui, de Winckelmann et de Lessing à Herder, Goethe et Schiller, s'est prolongé durant tout le XVIIIe siècle et a été repris par les premiers romantiques. Görres l'oriente dans un sens nettement préfiguré déjà dans l'oeuvre poétique de Novalis. Si l'on compare ses vues sur l'opposition foncière entre la conception antique de la vie et l'idéal de vie chrétien avec les idées que le poète exprime sur le même sujet dans le cinquième Hymne à la nuit, on constate en effet qu'il existe d'indéniables affinités entre l'esprit dans lequel Novalis évoque les aspects intellectuels et affectifs de ce thème et les passages correspondants de l'épilogue de Die teutschen Volksbücher [15]. Toutefois, alors que le poème est d'inspiration mystique, l'argumentation de Görres est de nature philosophique et théorique et la perspective nouvelle qui se dessine dans l'esquisse de l'évolution historique par laquelle commence l'épilogue, et dont fait partie le développement que nous venons d'analyser, annonce déjà la philosophie de l'histoire de Wachstum der Historie qui voit dans le christianisme une étape sur le chemin de l'humanité vers une spiritualité de plus en plus haute.

Cette spiritualité grandissante a modelé le comportement de l'homme médiéval au sortir d'une époque de décadence barbare. De même que le bouil-

---

(15) Notons qu'à l'affinité de certaines de leurs conceptions correspond l'analogie des images qui la traduisent. C'est ainsi que Görres reprend et transpose à la vie médiévale des images par lesquelles Novalis caractérise le monde antique quand il écrit : "Ein ewig buntes Fest der Himmelskinder und der Erdbewohner, rauschte das Leben wie ein ewiger Frühling durch die Jahrhunderte hin". La pensée de la mort, dit encore l'hymne, mêlait à cette fête de la vie un effroi permanent que les anciens cherchaient à dissiper "mit kühnem Geist und hoher Sinnenlust". D'autre part, l'idéal de vie chrétien est décrit dans les vers suivants avec des images qui ont également inspiré Görres : "Getrost das Leben schreitet Zum ewgen Leben hin ;
Von innrer Glut geweitet Verklärt sich unser Sinn".
"Es wogt das volle Leben Wie ein unendlich Meer...".
(Cf. Novalis Schriften, ed. Kluckhohn-Samuel (voir bibliogr.), I. Das dichterische Werk, 3ème éd., 1976, p. 141-153.

lonnement des passions dans son âme a été apaisé et équilibré par la foi, de même la mâle rudesse du temps, la bravoure chevaleresque dont témoignent les croisades a trouvé un contrepoids salutaire dans un second culte, celui de la femme et de la beauté féminine, une beauté transfigurée, dégagée de la gangue du sensuel, rayonnante d'une ferveur mystique (16). Tous ces courants - piété, amour, vaillance héroïque - se rejoignent et pénètrent les intelligences, fécondent la sensibilité et font fleurir "le nouveau jardin de la poésie", "l'éden du romantisme" qu'est la littérature médiévale (17).

Görres veut montrer que c'est dans la réalité historique que cette littérature a puisé au premier chef son inspiration. Ce n'est pas sans quelque emphase qu'il évoque les croisades, l'enthousiasme qui s'est alors emparé de la chrétienté, l'ardeur combative des chevaliers et la dévotion fervente des pélerins. Les croisades apparaissent à présent au philosophe de l'histoire comme l'un des événements les plus considérables de l'histoire de l'humanité. "Alors commence le formidable combat de la chevalerie du Nord cuirasséede fer contre les légions de lions que l'Asie et l'Afrique avaient envoyées contre elle", écrit-il. La suite du développement fait comprendre pour quelles raisons il adopte ce point de vue. "Ce qui était en cause, estime-t-il, c'étaient les valeurs les plus hautes qui soient susceptibles de provoquer dans le coeur de l'homme un mouvement d'enthou-

---

(16) Ce développement de Görres est en germe dans HERDER, Briefe zu Beförderung der Humanität, 7. Sammlung (1796), 5. Fragment (cf. Suphan XVIII, 59-66) : Vom Wert der europäischen Dichtung mittlerer Zeiten. Trois thèmes, dit Herder, forment le contenu de celle-ci : "Andacht, Liebe und Tapferkeit". Il évoque dans ce contexte le culte de la Vierge, la conception idéale de l'amour chevaleresque et l'influence exercée à cet égard par les Arabes. A.W. SCHLEGEL reprend ces thèmes dans ses conférences de Berlin. (Cf. Deutsche Vergangenheit und deutscher Staat, hrsg. von P. KLUCKHOHN, Stuttgart, 1937 p. 63 sqq.)

(17) Cf. GGS III, 281 : "So gingen Andacht, Liebe, Heldensinn in einen groβen Strom zusammen, und der Strom ging durch alle Gemüter durch und befruchtete die reiche Sinnlichkeit, und es erblühte der neue Garten der Poesie, das Eden der Romantik".

Dans ce passage Görres applique donc ces termes à l'héroïsme chevaleresque et à l'amour courtois.

siasme". Ainsi ont été ramenées parmi les hommes "les guerres de religion mythiques" qui les dressent les uns contre les autres pour la défense de leurs dieux ; "ainsi l'histoire est-elle devenue une grande épopée religieuse, à laquelle les diverses nations ont apporté leur chant" (18). Ce passage s'insère dans un courant d'idées romantiques qui fait des croisades un des symboles de la grandeur épique du moyen âge. Non seulement nous sommes loin des condamnations que Görres a proférées contre elles et leurs initiateurs dans ses écrits révolutionnaires, mais il se distance également du jugement critique prononcé sur elles par Herder dans ses Ideen et qui procède pour l'essentiel de la pensée de l'Aufklärung (19).

C'est, selon toute probabilité, la lecture de Novalis qui a conduit Görres à ces vues nouvelles lorsque l'Orient fut entré dans le champ de ses intérêts et de ses recherches. Dans le 4ème chapitre de Heinrich von Ofterdingen, le héros, en route pour Augsbourg avec sa mère en compagnie de commerçants, s'arrête avec eux, pour y passer la nuit, dans un château de Thuringe, où des chevaliers se trouvent réunis autour du châtelain pour commémorer leur commune participation à la dernière croisade. Ils évoquent bruyamment la vie des camps, leurs faits d'armes et leurs aventures, les Sarrasins et l'état d'esprit véhément dans lequel, avides de venger la chrétienté, ils leur ont fait une guerre sans merci. Bouleversé et agité, Henri échappe à l'animation de la grande salle et va méditer, à la tombée du soir, dans le silence du paysage rocheux et boisé. Soudain, un chant nostalgique frappe ses oreilles : c'est une Orientale, captive du châtelain, qui chante

---

(18) Pour les citations qui précèdent, cf. GGS III, 281.
(19) Dans les Ideen, 4. Teil, 20. Buch, 1791, HERDER écrit : "Sie waren nichts als eine tolle Begebenheit, die Europa einige Millionen Menschen kostete, und in den zurückkehrenden größtenteils nicht aufgeklärte, sondern losgebundene, freche und üppige Menschen zurückbrachte" (éd. Suphan XIV, p. 448). Herder met en doute les conséquences positives qu'on attribue aux croisades, mais souligne leurs suites néfastes : le goût effréné du luxe et la dépravation morale (ibidem, p. 470 et suiv.).

sa douleur d'avoir perdu les siens et de devoir vivre loin du pays natal. Emu, Henri la rejoint et leur conversation va achever de dissiper l'enthousiasme guerrier qu'avaient éveillé en lui les récits des chevaliers et sous l'effet duquel il avait failli s'engager à partir pour la croisade imminente. L'Orientale lui raconte l'histoire de ses parents massacrés et la sienne qui le remplit de pitié, elle lui vante la grâce et le charme des paysages de sa patrie et les vertus de ses compatriotes (20). Elle le met en garde contre les récits mensongers qu'on a fait courir sur eux, sur leurs manquements aux lois de l'hospitalité ou sur leurs cruautés (21). Par des paroles réconfortantes, Henri ranime son espoir de revoir un jour son pays natal, et le lendemain, quand les voyageurs repartent à l'aube, Zoulima est présente : elle échange avec Henri des adieux attristés et, en souvenir de leur rencontre fraternelle, lui fait don d'un bandeau d'or qu'elle porte autour des cheveux et sur lequel son nom est gravé en lettres arabes. Le renversement des idées alors admises que traduit cet épisode baigne chez Novalis dans l'affectivité de l'oeuvre d'art ; chez Görres, il est intégré à une philosophie de l'évolution qui fait des croisades un moment du devenir historique, un événement considérable du passé, dont les motivations nobles sont enracinées profondément dans les convictions spirituelles.

Dans le tableau du moyen âge qu'esquisse Görres se reconnaissent par ailleurs des traits empruntés à l'introduction de Tieck à ses Minnelieder

---

(20) Cf. NOVALIS, Heinrich von Ofterdingen, éd. citée, t. I, p. 236 : "Sie schilderte den Edelmut derselben und ihre starke, reine Empfänglichkeit für die Poesie des Lebens und die wunderbare, geheimnisvolle Anmut der Natur". L'amour aussi est évoqué (p. 235) dans le chant de Zoulima : "Dem Geliebten darf man trauen ; Ewge Lieb' und Treu' den Frauen Ist der Männer Losung hier".

(21) Ibidem, p. 237 : "Glaubt ja nicht, was man Euch von den Grausamkeiten meiner Landsleute erzählt hat. Nirgends wurden Gefangene großmütiger behandelt, und auch eure Pilger nach Jerusalem wurden mit Gastfreundschaft aufgenommen, nur daß sie selten derselben wert waren . ... . Wie ruhig hätten die Christen das Heilige Grab besuchen können, ohne nötig zu haben, einen fürchterlichen unnützen Krieg anzufangen, der alles erbittert, unendliches Elend verbreitet und auf immer das Morgenland von Europa getrennt hat".

aus dem schwäbischen Zeitalter, mais ils y prennent plus de relief dans une description plus évocatrice. Tieck avait fait état, mais de manière succincte, des conditions historiques dans lesquelles s'était développée la littérature médiévale. Görres va traiter ce thème plus amplement, dans une optique souvent personnelle. Il s'attache notamment à mettre en lumière l'interpénétration de la sphère profane et de la sphère religieuse, leur fructueuse interaction qu'illustre par excellence le lien qui existait dans l'âme des croisés entre la ferveur de l'amour divin et l'élan ardent de l'amour profane : dans le coeur des combattants l'appel "de la lointaine patrie", où les attendait la femme aimée, et le dévouement à la cause sacrée, pour laquelle ils pouvaient être appelés à tout instant à sacrifier leur vie, s'opposaient sans cesse, mais en même temps se renforçaient mutuellement et soutenaient leur ardeur au combat (22). Görres fait ressortir d'autre part que dans les oeuvres littéraires du moyen âge le brassage des cultures qu'ont entraîné les croisades se reflète avec netteté : "Et les sources de la poésie qui coulaient en Orient et celles qui avaient jailli en Occident et dans le Nord s'étaient mêlées et l'orientalisme avait pénétré profondément dans la culture nordique" (23). Tieck n'avait fait que de brèves remarques générales sur le rôle joué par la religion dans la vie médiévale et sur la pénétration des légendes orientales dans la littérature européenne (24).

---

(22) Cf. GGS III, 282 : "An der Liebe hatte die Andacht sich gezündet, an dieser loderte jene wieder auf ; rückwärts wie eine Vergangeneheit stand den Kämpfenden die Liebe im fernen Vaterlande, und ein inbrünstig Sehnen rief sie dahin zurück, vorwärts aber schwebte mit Zukunft und Ewigkeit die Religion, und die Palme winkte und die Myrte, und die Liebe winkte der Palme zu, und es riß fort mit Zaubers Gewalt".

(23) Cf. III, 282.

(24) Cf. L. TIECK, Minnelieder aus dem schwäbischen Zeitalter, in : Dt. Lit. in Entwicklungsreihen, Reihe Romantik, Bd. X : Deutsche Vergangenheit und deutscher Staat, hrsg. von P. Kluckhohn, 1935, p. 89 : "Wie die Pfeiler und die Wölbung der Kirche die Gemeine umfingen, so umgab die Religion, als das Höchste, die Dichtung und die Wirklichkeit, unter der sich alle Herzen in gleicher Liebe demütigten" et "Die Kreuzzüge veranlaßten ein wunderbares Verhältnis swischen dem Orient und dem Abendland, vom Norden sowie vom Morgen her kamen Sagen, die sich mit den einheimischen vermischten".

Aux yeux de Görres, l'ère du moyen âge est caractérisée par un trait essentiel : l'art en général et la poésie en particulier y ont leur place "au coeur de la vie", c'est l'enthousiasme spirituel et l'ardeur vitale, ces éléments moteurs de toute l'époque, qui trouvent en eux leur expression. Cette idée domine le développement qu'il consacre à la poésie médiévale dont il retrace l'histoire dans ses grandes lignes. Après "la période héroïque barbare" par laquelle commence la chevalerie, elle naît en France avec les chants des troubadours provençaux, puis s'épanouit et s'étend à travers toute l'Europe. Alors que Tieck s'attache à en souligner les qualités formelles, Görres met l'accent sur son caractère foncièrement populaire. Selon ses vues, elle n'a été ni la création individuelle et subjective ni l'apanage d'un petit nombre de poètes de génie, mais, sous l'impulsion de toute une "foule d'artistes" des provinces du Midi, de ces troubadours des générations les plus anciennes dont le plus connu et le chef de file fut Guillaume, comte de Poitiers, elle a été l'oeuvre d'une multitude, composée de membres de tous les états, "prêtres ou laïcs, rois, ducs, chevaliers ou femmes", qui "mêlèrent tous leur voix à ce dithyrambe, comme si quelque baguette magique avait touché toute la race" (25). Görres estime qu'elle avait ses racines dans la vitalité débordante du peuple tout entier et dans "l'élan intérieur" qui exaltait alors les âmes ; et cet engouement de générations entières pour l'expression poétique des réalités vécues et des sentiments ressentis, ce jaillissement de créations lyriques "sous l'effet d'un enthousiasme exubérant et d'une joyeuse ivresse de vivre" lui apparaît comme "un déferlement, un grondement et un clapotement des vagues du chant, telle une tempête de sonorités harmonieuses qui aurait soulevé toute

(25) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 283. Görres dit des troubadours : "jene wunderbar begeisterte Generation, der die Natur selbst, wie den Singvögeln, die Gabe des Gesangs verliehen, und die himmelan sich schwingend in den geklärten Äther, zuerst die kommende neue Zeit mit ihrem Morgengesang begrüßten".

l'époque". Il définit ainsi la nature de cet élan de l'âme : "A travers le grossier perçait le délicat, à travers les impulsions sensuelles l'amour, et la religion transparaissait au fond de la vie profane et de son trop-plein de vitalité ; libre et sans contrainte, l'esprit s'adonnait à ses jeux frivoles, et toutes les tendances s'entrecroisaient, comme sur le métier du tapissier la navette passe au travers des fils de chaîne tendus" (26). Par la suite, les hérault de la poésie recueillirent les fruits de ces élans collectifs, conteurs et jongleurs déclamèrent et mimèrent les poèmes et les ménétriers les mirent en musique pour les accompagner à la vielle.

Une conviction fondamentale de Görres apparaît ici : la poésie a effacé au moyen âge les différences entre les diverses classes sociales, elle a réalisé dans sa sphère propre l'idée de peuple chère à l'écrivain. Il ressort de ce développement qu'il considère la poésie médiévale non comme la littérature d'une classe particulière, mais comme le miroir d'aspirations communes que de grands poètes ont su exprimer dans des chants d'un art subtil. Ainsi ce passage fait-il clairement saisir le lien qui rattache ces pages au thème central de l'ouvrage : les Volksbücher, héritiers de la littérature médiévale, ont assuré la continuité d'une tradition qui a des racines profondes dans l'âme même du peuple.

Après avoir ainsi dessiné et interprété la genèse de la poésie médiévale, Görres en retrace le cheminement à travers l'Europe. Le besoin qu'éprouvaient les groupes et les peuples d'exprimer dans des oeuvres poétiques leurs sentiments et leurs aspirations a alors entraîné dans un même élan les nations de l'Occident, et il s'est formé, au mépris des frontières politi-

(26) Ib. : "es war ein Wogen und ein Rauschen und ein Schlagen der Gesangeswellen, als hätte ein harmonischer Tonsturm die Zeit ergriffen. Es brach das Zarte durch die Roheit, und die Liebe durch den Sinnestrieb, und die Religion durch die Weltlichkeit und des Lebens Überfülle ; in freier Ungebundenheit spielte der Witz sein frivoles Spiel, und alle Richtungen schossen durcheinander, wie beim Teppichwirken das Weberschiff durch die aufgezogenen Fäden fährt".

Cf. aussi TIECK, Minnelieder, op. cit., p. 95 : "Die Poesie war ein allgemeines Bedürfnis des Lebens und von diesem ungetrennt".

ques [27], un grand concert européen, dans lequel les divers peuples ont uni leurs voix sans sacrifier pour autant leur caractère propre. L'origine de ce mouvement est marquée par une double impulsion qui est partie des pays et des provinces du Midi, puis du Nord de la France, où se parlaient des dialectes romans dont l'ensemble constitue le vieux français [28]. D'une part, dans le sud de l'Europe, la poésie provençale a trouvé des émules en Espagne, où se sont adjoints aux chants nationaux inspirés par les combats héroïques contre les Maures "les langueurs et les roucoulements d'amour orientaux parmi le gazouillis des fontaines", et en Italie, où son inspiration s'est mêlée à un art autochtone nourri de l'esprit de l'antiquité. D'autre part, "une lignée distincte de poètes était apparue au delà de la Loire, en Normandie et en Bretagne [29], les trouvères", animés du même esprit que les troubadours, mais dont les préférences allaient à la poésie épique. Après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, qui suivit la victoire qu'il remporta sur les Anglo-Saxons à la bataille de Hastings en 1066, ces poètes, nous dit Görres, entrèrent en rela-

---

(27) Cf. GGS III, 284 : "das Reich der Poesie war wie das Reich der Kirche nicht an die politischen Grenzen gebunden, sondern reichte hoch oben durch die Lüfte und das Firmament über alle Völker her".

(28) Rappelons que ces dialectes se rattachent pour la plupart à deux grands groupes, représentés dès le XIe siècle par deux langues littéraires : la langue d'oc (ou provençale au sens large du terme), commune à tous les troubadours méridionaux, et la langue d'oïl, celle des trouvères, qui comprenait principalement les dialectes parlés au nord de la Loire, parmi lesquels le francien ou français d'Ile-de-France occupait une place dominante, avant de supplanter peu à peu, à partir du XIVe siècle, les autres parlers de France.

(29) Au XIe et au XIIe siècle, la Bretagne et la Normandie étaient des duchés indépendants. Dès 1204, le roi de France Philippe Auguste réunit la Normandie au domaine de la couronne. La Bretagne demeura indépendante jusqu'en 1532. A cette date, François Ier, dont la femme Claude, fille aînée de Louis XII et de la duchesse Anne de Bretagne, était morte en 1524, avait obtenu des états du duché un vote favorable à la réunion de la Bretagne au royaume de France. De son côté, le comté de Provence, après avoir fait partie au Xe siècle du royaume d'Arles, puis relevé de 1033 à 1113 des empereurs d'Allemagne, avait retrouvé dès le XIe et surtout au XIIe siècle une indépendance croissante. Sous le règne de la dynastie d'Anjou, qui commença en 1246 avec Charles, frère de Saint Louis, à la suite de son mariage avec Béatrix, fille du comte Raymond Béranger, l'influence française prédomina. En 1481, Louis XI hérita du comté et l'incorpora au domaine royal.

tions et eurent des échanges intellectuels fructueux avec le peuple anglais, au sein duquel "la poésie ne s'était peut-être jamais éteinte tout à fait" depuis l'époque des bardes calédoniens et ne tarda pas à refleurir grâce aux mynstrels qui, en rivalisant avec les trouvères, inventèrent à leur tour un ton poétique nouveau. Ainsi s'est constitué le "grand choeur" de la poésie médiévale, auquel chacun des pays mentionnés a ajouté "une nouvelle note fondamentale", mais dans lequel les différents peuples de l'Europe se sont unis "dans une même harmonie et une même émulation" pour célébrer un idéal commun (30). Görres mentionne en outre la part qui revient dans ce prodigieux essor poétique à la Grèce d'une part, à la Scandinavie de l'autre : il rappelle que la Grèce n'a pas cessé d'assumer un rôle d'intermédiaire entre l'Asie et l'Europe en transmettant à celle-ci les légendes et les imaginations de l'Orient, ces "créations de feu fantastiques" dont les croisés et les pélerins aussi contribuèrent à répandre la connaissance, et il évoque - pour un public encore peu informé - les grands thèmes de la mythologie nordique, dont on perçoit l'écho dans divers chants épiques du moyen âge (31).

Cette analyse des différentes composantes de la poésie médiévale européenne s'achève par un développement sur la littérature allemande du moyen âge (32). Entourée à l'ouest, au sud et au nord par "les choeurs alternés" (Wechselchöre) des autres nations, l'Allemagne y a répondu par le Minnesang, qui s'est fait entendre d'abord sur le Rhin et en Souabe, puis en Franconie de même qu'en Thuringe, en Saxe comme en Autriche. Görres présente le Minnesang comme la réplique allemande aux chants des troubadours, comme "la rose blanche" face à "la rose rouge". C'est le caractère original de la voix allemande dans l'ensemble européen qu'il veut mettre en lumière,

---

(30) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 284-285.
(31) Cf. III, 285-286.
(32) Cf. GGS III, 286-288.

c'est sur la spécificité du Minnesang qu'il porte l'accent, car pour lui c'est l'âme du peuple allemand qui s'exprime par la bouche des Minnesänger : "L'amour qu'ils chantaient, écrit-il, était innocent, simple, chaleureux, tendre et fervent ; le ton dans lequel ils glorifiaient les hauts faits et les mâles entreprises des hommes était digne, grave, valeureux et noble" (33).

Ce n'est pas toutefois l'aspect lyrique de la littérature médiévale allemande qui retient avant tout son attention, c'est aux maîtres de la poésie épique, der Aventüre Meister, que va son intérêt le plus profond. C'était l'époque de la redécouverte par les romantiques des grands poèmes épiques allemands du moyen âge, du Nibelungenlied en particulier. Görres célèbre à son tour la grandeur de la Chanson des Nibelungen (34). "Par cette oeuvre, s'écrie-t-il, cette grande époque s'est élevé un grand monument". Si ce poème "n'est pas de marbre pur ni plastiquement achevé dans tous ses contours comme l'Iliade", il apparaît en revanche comme "une rune taillée dans du granit dur", comme une statue monumentale dressée "à la mémoire d'un puissant, d'un gigantesque passé". Görres qualifie le Nibelungenlied d'authentique produit du sol allemand. Il ajoute toutefois que sa genèse s'est faite "au contact étroit du mythe héroïque nordique", qui a été propagé à travers l'Europe par les Normands (les Vikings) au cours de leurs expéditions et a été consigné au XIIe et au XIIIe siècle dans la Voluspa, dans l'Edda et dans d'autres recueils similaires. Il s'en tient ici à cette indication sommaire. Nous aurons à parler des compléments qu'il y apportera dans une suite d'articles de la Zeitung für Einsiedler.

Il importe de situer ces jugements dans le climat du mouvement romantique au début du XIXe siècle. Dans l'introduction à son édition des Minne-

---

(33) Cf. III, 286. Cette perspective est propre à Görres. Tieck (cf. op. cit., p. 94/95) insiste, non sur la spécificité nationale du Minnesang, mais sur l'originalité individuelle des Minnesänger, sur le ton, la mélodie propres à chacun d'eux.
(34) Cf. III, 287.

lieder, si riche d'aperçus nouveaux, Tieck avait évoqué le Nibelungenlied dans un passage très élogieux (35). En automne 1803, dans la 9ème de ses conférences berlinoises sur la poésie romantique, August Wilhelm Schlegel consacra à ce poème un important commentaire (36). Elle ne figure pas parmi celles que le critique a publiées dans la revue Europa, mais il circulait des copies de notes prises à son cours par des auditeurs, et là encore nous ignorons si Görres en a eu connaissance. Toujours est-il qu'il existe un parallélisme frappant dans la manière dont l'un et l'autre envisagent le problème. Ainsi, aux yeux de Schlegel, le Nibelungenlied non seulement témoigne de la grandeur du moyen âge, mais atteste la supériorité physique et morale des hommes de ce temps sur les générations ultérieures. Et comme le fera Görres, il souligne le caractère "authentiquement allemand" des héros de cette oeuvre : en rapportant leurs actions d'éclat, elle s'est faite "le miroir d'une grande humanité" dont les vertus devraient servir d'exemple à la jeune génération (37). Schlegel est convaincu d'autre part de l'origine germanique de la légende des Nibelungen, dont le point de départ historique a été le désastre subi par les Burgondes au Ve siècle, quand leurs guerriers ont succombé avec leur roi sous les coups des Huns et que leur royaume sur le Rhin moyen, qui avait Worms pour capitale, s'est effondré. Mais Schlegel conteste la date ainsi que l'interprétation des événements proposées par

---

(35) Cf. op. cit. p. 87 : "Die Nibelungen sind ein wahres Epos, eine große Erscheinung, die noch wenig gekannt und noch weniger gewürdigt ist, ein vollendetes Gedicht von größtem Umfange".

(36) Cf. A.W. Schlegel, Vorlesungen über schöne Literatur und Kunst, hrsg. von J. Minor, 3 Bde (Dt. Lit.-denkmale des 18. und 19. Jahrhunderts 17-19), Heilbronn, 1884. Dritter Teil : Geschichte der romantischen Literatur. S. 111 - 125 : Das Lied der Nibelungen. Les recherches de Minor n'ont abouti à la découverte d'aucune publication antérieure de ces pages.

(37) Cf. Minor III, 120 : "So mag denn das gegenwärtige Geschlecht in jenen Spiegel großer Menschheit blicken, wenn es den Eindruck nicht vernichtend fühlt". Plus loin (III, 122) sont décrites ainsi les hautes qualités de certains héros : "Wo die Greuel der Rache, der Wut und Verzweiflung sich auftun, da wird, außer der brüderlichen Freundschaft des fantastischen Volker, im Rüdiger das hohe Urbild der Ehre, Treue und jeder biederen Tugend aufgestellt, im Dietrich von Bern ein weiser gerechter Heldensinn, der von keinem Sturm der Zerstörung hingerissen wird".

Johannes von Müller ; il croit à l'exactitude historique de la partie du Nibelungenlied qui raconte la venue des Burgondes à la cour d'Etzel, où le roi Gunther, ses frères et les guerriers de leur suite furent exterminés dans un combat sans merci entre les deux camps (38). Et il voit dans la réalité historique qu'il prête à ces faits relatés aussi dans d'autres textes la preuve que le récit héroïque de la Chanson des Nibelungen repose sur une tradition qui remonte très loin dans le passé. "Comment un poète du XIIe siècle aurait-il été à même de décrire ces événements, argumente-t-il, avec cette vérité concrète et parlante qui ne peut provenir que de leur perception immédiate par les contemporains et de leur transmission par une tradition vivante ? D'où aurait-il pris ces détails précis qui n'ont nul goût de fiction arbitraire ?" (39). La question qu'il essaie dès lors de résoudre, c'est de savoir de quelle façon la légende qui s'est formée de bonne heure autour de ce désastre des Burgondes est parvenue jusqu'au poète du Nibelungenlied. De diverses données il tire la conclusion que le poème qui nous est parvenu a été précédé d'un certain nombre d'autres versions de cette même légende des Nibelungen, dont la première remonte sans doute à une époque sensiblement antérieure à Charlemagne, au VIe siècle peut-être. Dans sa version primitive, pense-t-il, elle a dû figurer parmi les légendes héroïques qui ont longtemps vécu "dans la bouche du peuple", transmises par la tradition orale, avant que Charlemagne ne les fît transcrire par écrit. Ces rédactions antérieures du Nibelungenlied sont malheureusement perdues, "tout un monde mythique de poèmes héroïques a péri". Il lui paraît manifeste d'autre part que ce chant n'était pas "le seul de son espèce", comme le

---

(38) Cf. Minor III, 111-112. Alors que, à la suite de Joh. von Müller, les historiens admettent qu'au cours d'un raid dans la région hessoise et rhénane les Huns ont défait en 437 l'armée des Burgondes conduite par le roi Gundihari, Schlegel a cru pouvoir situer en 451 le massacre des Burgondes à la cour d'Attila, deux ans avant la mort de ce dernier, bien que ce fût l'année de son expédition contre la Gaule et de sa "prétendue grande défaite dans le combat contre Aétius".
(39) Cf. Minor III, 117.

prouvent certains passages du Nibelungenlied qui, du fait qu'ils évoquent incidemment "des histoires apparentées" supposées connues par d'autres récits de ce cycle se réfèrent "à des poèmes existants". "C'est ainsi qu'il doit y avoir eu un poème épique sur les exploits accomplis par le jeune Siegfried avant son mariage avec Kriemhild, dont on trouve encore d'ultimes vestiges, très effrités à vrai dire, dans le Volksbuch, où tout, jusqu'aux noms, est changé et embrouillé" (40). Schlegel a donc entrevu que des récits distincts sont fondus dans le Nibelungenlied. Quant à la parenté entre ce poème et la légende nordique, il se borne à la mentionner sur la foi de Johannes von Müller, qui cite à ce sujet la Wilkinasaga, et d'un ami qui l'a éclairé sur l'importance du rôle que joue Siegfried dans la mythologie nordique ; il n'a pas pu, faute de temps, comparer les textes entre eux - Görres va le faire quelques années plus tard (41). Les considérations du critique romantique sur l'auteur du Nibelungenlied méritent également l'attention. Il transpose à la genèse de ce poème la théorie de Fr. Aug. Wolf relative aux poèmes homériques (Prolegomena ad Homerum, 1795). Selon ses vues, les chants héroïques, assez brefs, des débuts de la tradition, qui contaient tel ou tel épisode particulier de la légende, ont été rassemblés plus tard par des rhapsodes en un seul chant - on reconnaît là en germe la Liedertheorie formulée en 1826 par Lachmann - et le noyau du grand poème ainsi composé lui semblait avoir été gardé suffisamment intact à travers ses versions successives pour qu'il considérât l'auteur du Nibelungenlied, non comme un créateur, mais de même que ses prédécesseurs comme un adaptateur. "Il est peut-être vain, écrit-il, de chercher un pre-

---

(40) Cf. Minor III, 115-116.
(41) Schlegel écrit (III, 115) : "Weit wichtiger aber ist es, daß das Andenken dieser großen Begebenheit sich auch in der nordischen Sage erhalten". Notons que Görres emploiera dans l'Einsiedlerzeitung (GGS III, 306) une formulation analogue, mais plus précise : "Glücklicherweise hat in den nordischen Sagen und Dichtungen das Andenken früherer Poesie sich aufbewahrt".

mier auteur, et qui le soit sans partage, du chant des Nibelungen ; une telle oeuvre est trop grande pour un seul homme, elle est le produit de toutes les forces réunies d'une époque" (42). Mais il ne s'engage pas plus avant dans une théorie de création collective (43). Si, à l'inverse de l'opinion qui prédomine aujourd'hui, A.W. Schlegel ne considère pas l'auteur du Nibelungenlied comme un créateur qui a profondément remodelé la légende, mais comme le dernier adaptateur d'une matière poétique depuis longtemps fixée et ordonnée par la tradition, il ne lui en reconnaît pas moins un don éminent de poète. Dans la dernière partie de sa conférence sur ce poème, il le célèbre comme "une oeuvre d'art sublime" (44). En ce début du XIXe siècle où l'imitation de l'antiquité demeurait à l'ordre du jour, il déclare d'entrée de jeu que, si l'art d'Homère est inégalable par certains côtés, "en ce qui concerne l'intensité de vie et la force évocatrice du récit ou la grandeur des passions, des caractères et de toute l'action, la Chanson des Nibelungen peut hardiment rivaliser avec l'Iliade". En quelques pages brillantes, il compare et oppose la composition et l'atmosphère des deux épopées, analyse l'idéal moral que le poète allemand a voulu illustrer et caractérise l'art avec lequel il a su non seulement graduer les effets dramatiques, mais aussi faire entrevoir les ressorts secrets des comportements et montrer l'enchaînement inéluctable des événements jusqu'à l'issue tragique qui contraste si fort avec le déroulement plus épique des poèmes homériques, cette "terrible catastrophe" qui marque l'agonie de "l'âge héroïque" et annonce "la fin d'un monde".

(42) Cf. Minor III, 118-119.
(43) Dans le même sens que Schlegel Tieck avait écrit dans ses Minnelieder : "Früher (qu'au XIIe siècle), und zwar um mehrere Jahrhunderte, muß man das erste Gedicht der Nibelungen setzen, bei welchem es ebenso vergeblich sein möchte, nach einem einzigen Verfasser zu fragen, als bei der Ilias oder Odyssee" (op. cit., p. 87).
En 1812, dans un article sur le Nibelungenlied publié dans le Deutsches Museum, A.W. Schlegel, se distançant de Wolf, soutient que l'auteur en est vraisemblablement Heinrich von Ofterdingen. En 1815, rendant compte des Altdeutsche Wäldchen des Grimm, il rejette l'idée d'une création collective de légendes ou de poèmes.
(44) Cf. Minor III, 120-125.

Il nous est apparu que Görres intervient dans ce débat pour contribuer à la fois à remettre en honneur la Chanson des Nibelungen et à en éclaircir l'histoire. Dans le bref passage de l'épilogue de Die teutschen Volksbücher qui s'y rapporte, il met l'accent d'une part sur sa grandeur et d'autre part sur son caractère typiquement allemand (45), mais n'omet pas pour autant de souligner la parenté entre la tradition dont relève le poème allemand et la légende nordique. Ce dernier point est plus longuement développé dans son commentaire du livre populaire Der gehörnte Siegfried. Il y exprime l'idée que les poèmes nordiques et le chant des Nibelungen - dont il fait ainsi remonter la genèse, comme dans l'épilogue, au temps des grandes migrations - sont animés du même "esprit d'héroïsme et d'énergie". "Descendant du nord", la poésie héroïque a déferlé à cette époque "comme un fleuve puissant" sur tout l'ouest de l'Europe, s'abîmant de plus en plus dans une atmosphère sombre de meurtres, de carnage et d'horreur. Dans ses articles de la Zeitung für Einsiedler, Görres entreprendra une étude des textes et tentera d'élucider les rapports entre les légendes mythiques et héroïques scandinaves et les légendes germaniques. Mais dès maintenant il soutient que du peu que l'on sait du roman primitif de Siegfried à la peau de corne, dont les éléments essentiels ont formé par la suite l'une des composantes du poème des Nibelungen et qui a survécu sous une forme fragmentaire dans le Volksbuch, il résulte qu'il s'agit d'"une oeuvre originairement allemande", dont l'ancienneté est attestée par le fait qu'elle se rattache à une tradition perdue, et qu'il semble bien que ce roman ait été l'une des sources du grand fleuve de poésie héroïque. Il est à noter aussi que dans ce contexte Görres évoque le Heldenbuch. Le manque de toute information historique sur l'origine de la légende de Siegfried lui paraît

(45) Il est à noter que Görres ne parle ni de la formation du poème originel des Nibelungen ni de ses rapports avec les événements historiques, ce qui peut s'interpréter comme un désaccord tacite avec les opinions d'A.W. Schlegel.

d'autant plus surprenant que "Siegfried, le héros des temps nouveaux, a vécu dans l'imagination et l'amour de tout le moyen âge" et que "le Heldenbuch, par opposition à tout le cycle héroïque burgonde, l'a précisément choisi comme vigoureux antagoniste de son héros Dietrich de Berne" (46).

De même que Tieck et qu'A.W. Schlegel, Görres distingue entre ces poèmes héroïques qui mettent en oeuvre des traditions nationales et les autres poèmes épiques allemands du moyen âge, dont les auteurs "ont adapté à l'esprit de leur peuple" des matières poétiques puisées dans la tradition légendaire de pays voisins et empruntées pour la plupart à des écrivains français. Dans le passage de l'épilogue de Die teutschen Volksbücher qui a trait à ces poèmes, il fait une rapide énumération des plus renommés d'entre eux en les rattachant aux cycles arthurien ou carolingien ou à un 3ème groupe dans lequel il range les oeuvres consacrées à d'autres héros. Notons seulement que parmi les poèmes du cycle de la Table Ronde il accorde une mention particulière au Chevalier au Lion de Hartmann von Aue, "plein d'action et de sortilèges", et au Parzival de Wolfram von Eschenbach, "si étrangement enchevêtré et si riche en aventures", et qu'il fait figurer dans le 3ème groupe "le galant et gracieux Tristan", composé "d'après des récits bretons" (nach britunschen Mähren) par Gottfried de Strasbourg (47).

Après ce passage étonnamment terne le développement de Görres sur la

---

(46) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 208-209.

Tieck, qui a longtemps songé à une refonte poétique du Nibelungenlied d'après les documents disponibles, s'est plongé à cet effet dans l'étude des légendes nordiques comme dans celle du Heldenbuch et des poèmes du cycle de Dietrich. A.W. Schlegel a consacré au Heldenbuch sa 10e conférence berlinoise (cf. Minor III, 125-133). Görres s'y est moins intéressé et se borne dans l'épilogue à le mentionner en l'appelant "la gigantomachie de la période gothique, peut-être lombarde" (GGS III, 287).
Signalons que tous ces textes sont maintenant réunis commodément dans le recueil de KOZIELEK (voir bibliographie).

(47) Schlegel, qui voyait dans Tristan "l'un des poèmes les plus beaux et les plus achevés" et entendait montrer qu'il représentait "un monde indépendant" de celui des autres romans arthuriens, en avait, contrairement à Görres et plus encore à Tieck, caractérisé avec pertinence l'esprit et l'originalité (cf. Minor III, 140).

littérature médiévale se termine par un passage aux formules brillantes, dans lequel il évoque les manifestations sociales et littéraires de l'esprit critique et satirique. D'un côté, observe-t-il, les bouffons de cour, qui faisaient preuve d'une grande liberté d'esprit, d'autant que la raillerie était devenue chez eux affaire de métier, étaient pour leurs princes des miroirs, du fond desquels "leur image rapetissée et déformée les regardait avec un rire moqueur" ; de l'autre, lors des nombreuses fêtes populaires, l'esprit railleur se donnait également libre cours et "se jouait avec désinvolture de tout ce qui prétendait exiger le respect" au cours des représentations parfois étranges, durant lesquelles "cette époque, qui ne savait rien réprimer de ce qui est naturel et humain, avait permis aussi à l'arlequin qui habite l'homme de se manifester librement". C'est à cet esprit facétieux et railleur qu'on est redevable des innombrables farces et histoires drôlatiques qui datent de cette époque ; c'est lui aussi qui a fait concevoir, "dans un accès d'amertume et de gravité, Reineke Fuchs, ce grand panorama de l'univers" (48).

Il ressort de notre analyse que Görres prolonge dans l'épilogue de son ouvrage la campagne engagée dès les premières années du XIXe siècle par les coryphées du mouvement romantique pour réhabiliter le moyen âge (49). L'image idéalisée qu'il en dessine répond largement à leurs conceptions qui commençaient alors à trouver audience. L'éloge qu'il fait de la civilisation médiévale est peut-être le plus vibrant qu'on eût écrit jusqu'alors, le tableau qu'il en brosse est plus concret et plus coloré que celui de Novalis, plus chaleureux que les considérations historiques et critiques d'A.W. Schlegel, plus riche et plus animé que celui qu'inspire à Tieck un point de

---

(48) Cf. GGS III, 288.

(49) Les romantiques s'élèvent contre l'accusation de barbarie portée contre le moyen âge par les Aufklärer. Cf. TIECK, Minnelieder, op. cit. p. 86 : "so wenig man eine deutliche Vorstellung hatte, so behielt man doch den Glauben an die Barbarei des sogenannten Mittelalters" et A.W. Schlegel, Berliner Vorlesungen, Minor III, 119/120 : "... dasjenige, was ich über die Größe des Mittelalters undüber die ganz irrigen Vorstellungen von seiner wüsten Barbarei öfters gesagt, ...".

vue essentiellement esthétique et littéraire. Nous avons constaté que l'influence exercée sur Görres par les écrits dans lesquels les premiers romantiques ont évoqué et glorifié le moyen âge est sensible jusque dans le détail de son argumentation. Mais il a su fondre les idées qu'il reprend avec ses conceptions propres en un ensemble d'une coloration très personnelle.

Ses préoccupations particulières apparaissent notamment dans un développement sur le climat social et politique dans lequel les oeuvres littéraires médiévales sont nées. Görres caractérise dans ce passage (50) l'esprit de la communauté nationale allemande par tout un ensemble de traits spécifiques. Il la décrit comme "pieuse dans la foi, mais hardie et libre dans la vie", pleine d'énergie et de droiture. Il présente l'esprit d'indépendance comme l'une des marques du caractère allemand. De même que cet esprit déterminait le comportement des chevaliers, de même il animait les citoyens des villes libres d'Empire. Görres qualifie de "républiques du Nord" ces cités riches et florissantes, dans lesquelles s'était formée "une chevalerie de la classe bourgeoise" (51). Les bourgeois qui habitaient ces villes, dont chacune avait un passé et une histoire qui lui appartenaient en propre, "avaient en elles une patrie à défendre". Obéissant à "un sens intrépide de l'honneur et du droit", ils s'opposaient héroïquement à toute tentative de domination extérieure sur leurs cités. Ce sens chevaleresque de l'indépendance, qui n'était l'apanage d'aucune classe s'est manifesté de même dans la paysannerie suisse lorsqu'elle a établi dans ses montagnes une république de pâtres.

A ces considérations sur l'esprit d'indépendance correspond le jugement que Görres porte à présent sur l'organisation politique de la société féo-

---

(50) Cf. GGS III, 286-287.
(51) Cf. GGS III, 286 : "während die Ritter daher auf ihren Burgen hausten ..., hatte in den Reichsstädten auch ein Rittertum der Bürgerlichkeit sich gebildet".

dale en Allemagne. Maintenant la constitution médiévale allemande, jadis décriée et traitée de fantôme gothique, lui semble empreinte de l'esprit des arabesques qui s'entrecroisent et s'enlacent ; elle lui apparaît comme un système complexe, dans lequel les forces les plus diverses coexistaient sans qu'aucune n'atteignît jamais à une prépondérance dominatrice et maintenaient entre elles par leur interaction un constant équilibre. "L'esprit d'indépendance, déclare-t-il, était le principe qui dominait" toute la construction (52). Ces réflexions annoncent des thèmes qui vont être plus amplement développés sous peu et complétés par des vues nouvelles dans Wachstum der Historie. Nous aurons à les commenter.

Le passage que nous venons d'analyser est l'un de ceux qui révèlent les intentions profondes de Görres : en exaltant un passé qu'il interprète selon ses vues nouvelles et dans un sens idéal, il en fait l'antithèse d'un présent veule et servile. Ce sont ces intentions morales et politiques, c'est ce sens programmatique de son ouvrage que nous allons maintenant nous efforcer de définir.

---

(52) Ibidem : "Unabhängiger Sinn war herrschendes Prinzip in der Konstellation". Ici encore Görres part de suggestions de Herder, mais va au delà et écarte les réserves critiques de ce dernier. Cf. HERDER, Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit, éd. Suphan V, 528 : "Solche Regierungsformen, bei allem gotischen Geschmacke hatten sie doch kaum vorher noch existiert ; mit der Idee von barbarischer Ordnung vom Element herauf bis zum Gipfel, mit den immer veränderten Versuchen, alles zu binden, daß es doch nicht gebunden wäre".

8. Le sens programmatique de l'écrit : la quête du passé et l'appel au renouveau national.

Aussi bien comme manifeste littéraire que comme ouvrage érudit, l'écrit de Görres sur les livres populaires allemands gravite, nous l'avons montré, autour de sa conception du peuple. Ce sont avant tout les passages dans lesquels il expose cette conception qui permettent de saisir l'intention profonde de l'auteur. La perspective dans laquelle il traite son sujet déborde en effet le cadre de la recherche et de la critique littéraires. L'originalité de Görres est d'avoir donné à son oeuvre une dimension politique : son dessein était de faire appel à travers elle au sentiment national des Allemands. Cet aspect primordial de l'écrit ne se dégage toutefois du texte que peu à peu ; son analyse exige le regroupement de passages dispersés dans le prologue, l'introduction et la conclusion du livre.

Dès les premières pages, Görres indique le sens de son entreprise, mais de manière allusive et allégorique. Le prologue aux phrases rythmées sur lequel s'ouvre l'écrit [1] se présente comme un rêve de l'auteur, une sorte de fantasmagorie romantique. C'est par une vision allégorique que Görres éclaire le sens qu'il donne à sa quête. La perspective particulière dans laquelle il se place apparaît dans le lien qu'il établit d'entrée de jeu entre le passé, le présent et l'avenir. L'écrivain se met en scène sous les traits d'un voyageur qui va à la recherche du passé. Le temps est figuré par un torrent de montagne dont le voyageur remonte le cours. Parvenu au pied du rocher où le torrent prend sa source, il aperçoit un moine qui est assis là à contempler le flot et à méditer. Il s'adresse à lui, et comme celui-ci l'interroge sur le but qu'il poursuit, il répond par ces mots apparemment énigmatiques, mais significatifs : "Je cherche sans trêve ni

---

(1) Cf. GGS III, 170-172.

répit les portes du levant où demeurent les races fortes". Alors le moine mystérieux lui fait signe de le suivre : il pénètre à sa suite à l'intérieur du rocher et traverse avec lui "la vaste cathédrale" qui s'ouvre devant eux. Le moine mystagogue le conduit dans "la chapelle plongée dans la pénombre" qui se trouve dans le fond. Là une vision vivante du passé germanique s'offre aux yeux du voyageur : il se trouve en présence de l'empereur Frédéric Barberousse (2) qu'entourent "tous les vieux héros" des légendes médiévales, parmi eux Siegfried, Hagen, Wolfdietrich, Charlemagne, Renault, le duc Ernst, Henri le Lion.

La scène qui se déroule alors nous renseigne sur le sens que Görres entend donner à cette descente dans le passé. Dès l'abord, l'évocation de l'ancien temps est associée à une critique du présent. Dans la grotte souterraine, les héros accueillent le voyageur par des exclamations sarcastiques. Vient-il leur apporter "un message du royaume d'Alberich" ? Manifestement, ils n'ont que mépris pour leurs descendants abâtardis qui n'ont pas su préserver l'héritage qu'ils leur ont légué. Ils tournent en dérision les générations nouvelles, leur esprit mesquin, sournois et intrigant, leur soif de richesses. Le voyageur se plaint de leurs propos si peu amènes pour "l'étranger" qui les honore et les aime, et le moine leur représente qu'ils n'ont pas affaire à un de ces impies qui ne respectent pas le passé.

C'est alors que s'engage entre Barberousse et le voyageur un dialogue qui porte sur les raisons de cette quête du passé et nous éclaire sur les intentions de Görres. Le voici :

---

(2) Dans le recueil de Deutsche Sagen qu'ils ont publié en 1816, les frères Grimm ont résumé la légende de Barberousse sous le titre Kaiser Rotbart im Kyffhäuser (n°23). Les sources auxquelles ils se réfèrent ont du être également celles de Görres, en particulier Praetorius qu'il mentionne à propos des légendes de Rübezahl (cf. GGS III, 264).

Il est à remarquer que Görres n'utilise que peu de traits de la légende - la demeure souterraine, la barbe qui a poussé à travers la table - et qu'il a modifié la tradition légendaire pour les besoins de son récit allégorique en imaginant l'empereur entouré, non de ses fidèles et de ses guerriers, mais de héros issus des poèmes épiques du moyen âge et des Volksbücher.

"Que viens-tu chercher chez les morts, étranger ?" -

"Je cherche la vie ; il faut creuser des puits profonds dans un sol aride avant d'arriver jusqu'aux sources." -

"La vie n'est plus chez nous, nous vous l'avons laissée en héritage et vous en avez mal usé." -

"Alors laissez-moi puiser dans vos actions une nouvelle énergie vitale." -

"Seules les ombres de nos actions nous ont suivis ici ; si tu veux t'entretenir avec elles, lis ces livres !"

Le moine lui présente alors les volumes où sont relatés les exploits de ces héros et le voyageur demeure longtemps abîmé dans leur lecture. Le dernier livre enfin refermé, le moine le reconduit et disparaît.

Ainsi est introduite dès le prologue l'idée plus amplement développée ensuite dans l'épilogue que les livres populaires sont les témoins de la secrète survie dans le présent de ce que les temps passés ont accompli de plus grand, et que c'est ce legs sans cesse accru qui, d'époque en époque, à travers de multiples métamorphoses, assure la continuité et la fécondité de la vie historique et relie le passé à l'avenir (3).

Dans la dernière partie du prologue, c'est le présent qui est évoqué et contrasté avec le passé. L'écrivain poursuit son allégorie. A son retour parmi les vivants, le voyageur se sent soudain devenu un vieillard aux cheveux gris et constate avec une profonde mélancolie la disparition du monde de sa jeunesse, l'écroulement du monde ancien. Allusion est faite aux bouleversements révolutionnaires, aux guerres qui ont changé la physionomie de l'Europe. "Les vieilles statues avaient été précipitées du haut

(3) Cf. GGS III, 276 : "Wie wäre die Welt so arm, wenn jedes Sein am Kommenden rein gestorben wäre, wenn der Engel des Lebens mit dem Tode nicht zugleich umwandelte ! Es ist eine herrliche Gabe, daß, während das Leben unaufhaltsam forteilt und in wirbelndem Schwunge den Staub immer neu gestaltet, ihm vergönnt wurde, immer das Beste des Erstrebten mit hinüberzunehmen in den neuen Zustand und mit dem Erworbenen zu wuchern in der Zukunft".

de leurs niches et gisaient par terre, éparpillées ça et là et affreusement mutilées ; ..., des guerriers jouaient aux dés pour des manteaux de pourpre comme enjeu ; toutes les bornes avaient été arrachées du sol". Le voyageur se convainc qu'il serait vain pour lui de s'adresser à une génération qu'absorbait à présent son désir de retrouver la tranquilité et une vie paisible. C'est donc pour les générations à venir qu'il notera ce que lui ont donné mission de leur transmettre "ceux qui séjournent sous terre" (die Unterirdischen). Telle est la conclusion du prologue.

La critique s'est efforcée d'établir quels élements de ce prologue ont été suggérés à Görres par d'autres écrits.

Selon Franz Schultz, l'idée d'une apparition de héros du passé aurait été inspirée à Görres par un écrit satirique de Moscherosch que Brentano appréciait et qu'il possédait dans sa bibliothèque, les Wunderliche und wahrhaftige Gesichte Philanders von Sittewald (4). Dans cette satire, Moscherosch (1601-1669) persifle les travers de son époque et en particulier l'imitation de l'étranger ; dans la première "vision" de la seconde partie de l'oeuvre, intitulée A la Mode Kehraus (5), Philander, suspecté d'être un espion "welche", est amené au château de Geroldseck, qui est le séjour des vieux chefs germaniques ; là, il est confronté au "roi germanique Arioviste", puis appelé à comparaître devant une sorte de tribunal suprême que forment avec lui six autres chefs renommés, dont Hermann et Wittekind : les vieux Germains lui reprochent âprement sa mise et ses manières à la française et son infidélité aux usages des aïeux et aux tra-

---

(4) Cf. Fr. SCHULTZ, op. cit., p. 89. Hans Michael Moscherosch a publié cette satire en deux parties à Strasbourg en 1640/1642. Chaque partie comprend 7 "visions" dans l'édition définitive.
(5) Cf. H.M. MOSCHEROSCH, Gesichte Philanders von Sittewald, hrsg. von F. Bobertag, Stuttgart, 1883, p. 11-198.

ditions de son pays [6].

Malgré certaines analogies, ce rapprochement ne nous paraît pas pleinement convaincant. Dans la scène du prologue, c'est le moyen âge qu'évoque Görres, c'est à partir de la légende de Barberousse qu'il l'a construite. Or, un épisode de cette légende raconte qu'un jour un pâtre qui faisait paître son troupeau dans ces parages fut conduit par un nain à l'intérieur de la montagne et amené devant Barberousse qui l'interrogea. Il nous semble plus plausible d'admettre que, plutôt que la vision de Philander, c'est cet épisode plus proche de la fiction imaginée par Görres qui a pu en être le point de départ.

Le prologue tout entier baigne dans une atmosphère romantique. L'évocation du grondement du torrent et du langage secret des éléments rappelle les peintures de la nature vivante dans les contes du jeune Tieck, en particulier celle de l'eau dans le Runenberg. Plus nettement encore certains passages du roman de Novalis Heinrich von Ofterdingen ont inspiré Görres : l'épisode des livres dans le prologue présente d'évidentes analogies avec la scène du roman où le vieil ermite - dont le moine du prologue est le reflet - montre ses livres aux belles enluminures aux visiteurs qui viennent de découvrir sa retraite au fond d'une grotte souterraine et permet au jeune Henri de les feuilleter longuement [7]. Mais le sens que prend dans le prologue cet épisode qui amène le voyageur à la découverte des Volksbücher n'a rien de commun avec la signification que Novalis a donnée à la scène en question. Görres a transposé les thèmes

---

(6) Dans les Deutsche Sagen parues en 1816, les frères Grimm ont reproduit, sous le titre Geroldseck (n° 21), le bref passage dans lequel Moscherosch évoque la légende selon laquelle les vieux chefs guerriers germaniques séjournent une partie de l'année au château de Geroldseck d'où ils partiront un jour pour se porter au secours des Allemands quand ceux-ci seront "au comble de la détresse et près de périr" (op. cit., p. 119).
(7) Cf. NOVALIS, Heinrich von Ofterdingen, chapitre V.

qu'ont pu lui suggérer des réminiscences littéraires pour les insérer dans la trame d'une fiction qui lui appartient en propre. Et à cette fiction, qui se présente sous la forme d'un conte, il s'est efforcé de donner une allure poétique.

Dans le prologue, c'est par des formules d'apparence sibylline et par des images allégoriques que Görres a traduit ses intentions et ses buts. Il les a explicités ensuite dans le corps de l'ouvrage par d'importants développements que nous allons maintenant analyser.

Dans un passage bref, mais significatif, du chapitre d'introduction, Görres évoque la situation politique et morale de l'Allemagne d'alors. Faisant clairement allusion à sa défaite militaire et à l'écroulement du Saint Empire, il déplore les répercussions néfastes que l'humiliation subie a eues sur le caractère national. Une division profonde est apparue au sein de la nation qui a perdu tout sens de son unité et de l'indispensable solidarité de ses membres. L'esprit du peuple s'est dégradé, s'est contaminé au contact de l'influence française. L'écrivain exhorte ses compatriotes à le restaurer dans sa pureté et dans son intégrité. L'Allemagne doit retrouver son véritable visage que le présent a rendu méconnaissable. Le peuple allemand devra rejeter ce qui est étranger à son caractère ; c'est à cette condition seulement que la nation pourra survivre : "se dégageant de ce que les événements confus du passé le plus récent lui ont imposé, elle doit rentrer en elle-même, revenir à ce qu'il y a en elle de plus personnel et de plus digne, repousser et abandonner ce qui est à contresens, pour ne pas se briser entièrement sous la poussée hostile du temps" (8).

---

(8) Cf. GGS III, 176 : "sich lossagend von dem, was die Verworrenheit der nächst vergangenen Zeit ihr aufgedrungen, muß sie zurückkehren in sich selbst, zu dem was ihr Eigenstes und Würdigstes ist, wegstoßend und preisgebend das Verkehrte ; damit sie nicht gänzlich zerbreche in dem feindseligen Andrang der Zeit".

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Görres reprend l'examen de la situation intellectuelle et morale du présent dans le cadre de l'évolution historique des temps modernes. Dans son analyse se fait jour une nouvelle conception de l'histoire qui contraste avec celle du jeune révolutionnaire. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle prélude à la philosophie de l'histoire qu'il va exposer dans Wachstum der Historie. Görres décrit la situation spirituelle de son temps comme l'aboutissement d'une longue évolution amorcée par la Réforme et poursuivie par l'époque des lumières. La découverte de l'Amérique et de ses richesses, puis la Réforme ont marqué la fin de l'ère du moyen âge où "la terre s'était blottie contre le ciel comme le nourrisson contre le sein de sa mère" (9). Les temps nouveaux, que caractérise l'esprit rationaliste, ont mis la terre au centre de leur conception du monde. Une volonté d'émancipation et d'autonomie s'est fait jour chez l'individu. L'humanité s'est repliée sur elle-même et sur sa destinée terrestre ; elle s'est tournée vers la recherche des biens matériels. L'industrie a pris son essor triomphant. Mais "la poésie a dû s'enfuir", elle n'avait plus sa place dans ce monde (10).

Tels sont aussi pour Görres les traits fondamentaux de son époque. Il la représente comme une époque qui, sans manquer de force, est dominée par l'intelligence pratique et vouée à l'activité industrieuse, une époque où "l'esprit de la terre" est partagé entre l'or et le fer, entre la soif des richesses et la volonté de puissance, une époque agitée de convulsions qui cherche en elle-même un contrepoison qui puisse guérir ses maux. Dans ce monde automnal, ce monde en déclin, les poètes qui s'obstinent encore à vouloir chanter ne pourront plus qu'élever une plainte élégiaque.

---

(9) Cf. GGS III, 289.
(10) Ibidem : "So wandte der Erdgeist sich vom Äther ab, er kehrte in sich selbst zurück und suchte in der Tiefe andere Gaben als jene, die der Himmel spendet ; es mußte die Poesie entfliehen, alles mußte gegen die Industrie sich wenden".

Selon Görres, l'Aufklärung, qu'il met ici en cause n'a donc fait qu'accentuer l'évolution en cours depuis la Réforme. En traçant un tableau critique de l'Aufklärung il a fait sienne une position commune aux romantiques. On notera d'importants points de concordance avec des considérations analogues de Novalis (11) et surtout d' A.W. Schlegel sur ce même sujet. Dans ses conférences berlinoises de 1802/1803, ce dernier, qui fait également dériver l'Aufklärung de la Réforme, critique le "principe" économique qui en régit l'esprit tout entier tourné vers l'utile et le terrestre ; il voit de même dans l'Aufklärung "l'adversaire le plus décidé de la poésie" (12).

C'est d'orgueil et de présomption que Görres accuse avant tout l'âge des lumières. Il ironise maintenant sur l'Aufklärung parce que, tout imbue de sa supériorité intellectuelle et technique, convaincue d'avoir dépassé tous les siècles antérieurs non seulement par le savoir, mais par la pensée, par les progrès réalisés et l'oeuvre accomplie, elle se glorifiait du haut degré de civilisation auquel elle était parvenue. En fait c'est l'idée d'un progrès continu de la société humaine qu'il remet en question. Et oubliant ses positions d'autrefois, il raille les Aufklärer de n'avoir eu que du mépris pour l'ère médiévale et de l'avoir dénoncée comme un âge de barbarie et d'obscurantisme (13).

Görres accuse l'Aufklärung d'avoir exercé par sa fatuité présomptueuse une influence néfaste sur le comportement de ses contemporains. C'est dans le péché d'orgueil et de suffisance, estime-t-il, qu'a résidé l'erreur fatale de ses compatriotes et leur humiliation présente n'en est à ses yeux

(11) Cf. p. ex. un passage de Die Christenheit und Europa que Görres connaissait sûrement (Novalis, Schriften, Berlin 1802, p. 539) : "Die Mitglieder (les adeptes de la philosophie des lumières) waren rastlos beschäftigt, die Natur, den Erdboden, die menschlichen Seelen und die Wissenschaften von der Poesie zu befreien".
(12) Sa critique de l'Aufklärung figure pour l'essentiel dans les 5ème et 6ème conférences berlinoises de 1802/1803. Ces conférences ont été publiées dans la revue Europa. Cf. A. W. SCHLEGEL, Vorlesungen über schöne Literatur und Kunst, hrsg. von J. Minor, II. Geschichte der klassischen Literatur, Heidelberg, 1884, en particulier les p. 78, 68, 70 et 83.
(13) Cf. GGS III, 290.

que la rançon. Les Aufklärer s'étaient flattés d'aboutir dans tous les domaines à des réalisations meilleures et plus durables que celles de tous leurs prédécesseurs, de créer même un Etat en tous points plus achevé, "fermé sur lui-même". "Alors vint Satan" (14) et l'orgueil fut brisé. En dédaignant son passé, en en méconnaissant la grandeur, le peuple allemand s'était coupé de ses racines ; dès lors, il était devenu le jouet des tempêtes de l'histoire et, dans une lutte où son existence était en jeu, il s'était trouvé "impotent et paralysé".

Dans une telle situation, la nation pourra retirer de la lecture des Volksbücher un bénéfice moral considérable. Les Allemands y réapprendront à comprendre et à estimer le passé, les aspirations et les luttes des générations de l'ancien temps dont ils avaient hérité l'honneur qu'ils ont laissé dépérir. Ils découvriront une source de réconfort dans le passé national que les livres populaires ont sauvé de l'oubli.

Ainsi la lecture des Volksbücher est-elle appelée selon les vues de Görres à contribuer à la régénération psychologique et morale de la nation. A travers eux, c'est son génie propre que le peuple allemand doit retrouver. Les traits qui caractérisent selon l'écrivain sa nature profonde, traits qu'il reconnaît dans les oeuvres des peintres de l'époque de Dürer, sont la simplicité, le calme, l'équilibre, la droiture morale, et plutôt que "la profondeur sensuelle" une ouverture "aux motivations supérieures", une disposition à la vie spirituelle (15). Ce sont là des vertus dont les Volksbücher offrent maints exemples. Görres veut amener ses compatriotes à redécouvrir "l'esprit vital" qui habite les livres po-

---

(14) Ibidem : "da kam der Widersager". Par ce qualificatif biblique de Satan, dont la forme normale est der Widersacher, Görres désigne Napoléon qu'il ne nomme pas.

(15) Cf. GGS III, 175 : "So erkennen wir endlich den Geist des teutschen Volkes, wie die älteren Maler seiner besseren Zeit ihn uns gebildet, einfach, ruhig, still, in sich geschlossen, ehrbar, von sinnlicher Tiefe weniger in sich tragend, aber dafür um so mehr für die höheren Motive aufgeschlossen".

pulaires. Il voit en effet dans leurs héros les représentants d'une humanité pleine de sève et de vigueur dont la jeune génération doit retrouver les qualités essentielles. Aussi exhorte-t-il les Allemands à se pénétrer de l'esprit des Volksbücher : ils y puiseront une nouvelle énergie , la force nécessaire pour affronter l'avenir. Le voeu de Görres, c'est que la nation y découvre une source de vie qui puisse féconder cet avenir et être pour elle une source de renouveau.

Par touches successives, dans des réflexions éparses, il représente l'esprit des Volksbücher comme un véritable antidote à la dégradation morale de l'époque. Au maniérisme affecté de la "civilisation unilatérale" actuelle (16) leurs héros opposent leur naturel et leur saine robustesse, à son rationalisme prosaïque leur solide bon sens, à son utilitarisme leur enthousiasme et leur ferveur. Ils sont pour une génération frivole une leçon de sérieux et de dignité (17) ; ils lui proposent en exemple la fermeté de caractère dont ils font constamment preuve.

Görres laisse clairement entendre que ces qualités retrouvées conduiront le peuple allemand à opposer une résistance morale au despotisme. "Si nous nous défaisons enfin, écrit-il, d'une partie de notre excessive docilité et de notre longanimité de colombes qui supporte tout, puis se rompt et se brise soudain avec raideur, sans transition ni réflexion, alors tout pourra encore bien tourner" (18). La vertu majeure des Volksbücher est pour Görres d'être pour le peuple allemand un miroir dans lequel il pourra re-

---

(16) Cf. GGS III, 250 : "Gerade weil unsere einseitige Kultur uns nach und nach auf eine alberne Ziererei hingetrieben hat, die die Natur verleugnen will und sich der Wohltaten schämt, die sie von ihr empfängt ..., für diese ist Eulenspiegel eine sehr gute Gegenwucht".
(17) Cf. GGS III, 292 : "Ernst sollen wir und Würde von diesen ernsten Gestalten lernen, die uns beide so unendlich im Leben fehlen".
(18) Cf. GGS III, 291 : "Wenn es uns gelingt, einen Teil des Geistes, der in ihren Werken lebt, in uns einzusaugen, ..., wenn wir endlich einen Teil unserer übermäßigen Fügsamkeit ablegen und unseres taubensinnigen Langmuts, der alles wohl sich gefallen läßt und dann plötzlich und spröde ohne Übergang und Besonnenheit reißt und bricht, dann mag alles sich wohl noch zum besten wenden".

découvrir son vrai visage, afin de constituer, comme le dit la Selbstanzeige, un patrimoine commun à toutes les classes de la nation, qui pourra les réconcilier entre elles et contribuer à la renaissance d'un véritable esprit national.

La péroraison de Görres comporte cependant une mise en garde qui précise ses vues. Redécouvrir la valeur exemplaire du passé national n'équivaut pas à se laisser aller à un engouement plein d'affectation pour une période révolue et ne veut pas dire davantage se modeler sur ses personnages et singer leurs attitudes et leur comportement. Il serait vain de chercher à copier ou d'essayer de ressusciter un passé mort, car "à ce qui est particulier à une époque et à son niveau de culture jamais aucune autre ne peut atteindre directement et objectivement" (19). Ainsi Görres rejette-t-il toute velléité de restauration du passé.

Le rôle qu'il assigne aux Volksbücher, c'est d'aider le peuple allemand à retrouver son propre moi, c'est de l'inciter à remettre en honneur les qualités essentielles qui sont inscrites dans sa nature authentique : "le naturel, la ferveur d'âme et une fermeté de bon aloi". Mais "la personnalité particulière" que la nation devra se reforger pour pouvoir faire face aux exigences du présent, ce n'est pas en se coulant dans le moule d'une époque passée qu'elle pourra la reconquérir ; c'est du plus profond d'elle-même, c'est de son propre "fonds vital" qu'elle devra la faire surgir. "Alors les dieux lui seront propices et enverront des temps meilleurs" (20).

La signification profonde que Görres a voulu donner à son ouvrage sur Die teutschen Volksbücher réside dans cet appel au relèvement spirituel et moral de la nation, à une nouvelle prise de conscience du génie national.

---

(19) Cf. GGS III, 292 : nimmer läßt sich, was eigentümlich einer Zeit und einer Bildungsstufe ist, in einer andern unmittelbar objektiv erreichen".
(20) Cf. GGS III, 292.

C'est à cette régénération de la nation que doit contribuer la remise en honneur par les classes cultivées du patrimoine littéraire que représentent les livres populaires. Görres fait en effet grief à l'élite intellectuelle de la part de responsabilité qui lui revient dans l'altération du sens national. Sacrifiant à toutes les modes nouvelles et considérant les Volksbücher comme un bric-à-brac de vieilleries, les esprits cultivés s'étaient empressés d'oublier "tout ce monde enchanté dans lequel avaient vécu leurs ancêtres", le temps où "un même enthousiasme avait animé la nation entière" (21). Alors "le vieux temps proscrit a dû se cacher au sein du peuple" et c'est dans les seules classes populaires que s'est conservé, grâce aux livres populaires, le prestigieux souvenir du passé. En rapprochant les classes, la réhabilitation des Volksbücher par l'élite concourra à rendre à la nation le sentiment de son unité.

C'est cette conception du rôle revivifiant et unificateur que doit jouer la littérature populaire dans le renouveau national qui donne à l'écrit de Görres sa note particulière et fondamentale. Les intérêts littéraires et les préoccupations culturelles de l'auteur ont sans conteste des racines politiques. Notre analyse a montré que, s'il ne fait que rarement allusion aux événements mêmes qui se sont déroulés en Allemagne, il en évoque nettement les conséquences psychologiques et morales, la crise de conscience que connaît la nation, son désarroi. Ses vues traduisent une nette opposition au régime et à la politique de Napoléon. Dans la situation où se trouvait alors l'Allemagne défaite et divisée, la littérature populaire lui apparaissait comme une force spirituelle et une source de résistance intérieure, un lien susceptible de resserrer l'unité morale de la nation. C'est ce même point de vue qu'il développera dans le compte rendu de Des Knaben Wunderhorn qu'il fera paraître en 1810 dans les Heidelbergische Jahrbücher.

---

(21) Cf. GGS III, 291-292.

C'est dans le cadre des conceptions romantiques que se situent les vues de Görres sur la littérature populaire. Il a traité à sa manière, en les transposant sur le plan particulier de son étude, deux thèmes déjà abordés par Arnim dans son essai Von Volksliedern (1805) : le déplorable divorce entre l'élite cultivée et le peuple provoqué par l'opposition entre la Kunstliteratur et la Volksliteratur et la nécessité de la sauvegarde du patrimoine artistique populaire en vue de la renaissance, au sein de la nation déchirée, d'une véritable communauté spirituelle.

Lorsqu'en 1831 Görres a écrit un article nécrologique à la mémoire d'Arnim qui venait de disparaître, il a associé dans son évocation de la période de Heidelberg le recueil du Wunderhorn et son propre ouvrage sur les Volksbücher en soulignant fortement le sens national des deux ouvrages et leur rapport avec l'actualité : "A juste titre il semblait à Arnim que la manière d'être des temps anciens, telle qu'elle continuait à vivre dans les oeuvres poétiques du passé, était la chose la plus susceptible de réchauffer et de ranimer tant soit peu un présent figé, et la poésie populaire, qui n'avait encore refusé ses services à aucun des siècles passés, paraissait s'offrir de bonne grâce cette fois encore pour faire revenir le peuple à lui-même" (22).

---

(22) Cf. W. SCHELLBERG, WuB I, 424 : "Das Wesen alter Zeit, wie es in den Dichtungen der Vergangenheit fortlebte, schien mit Recht Arnim am tauglichsten, um die erstarrte Gegenwart wieder einigermaßen zu erwärmen und zu beleben, und die Volkspoesie wie sie keinem der früheren Jahrhunderte noch ihren Dienst versagt, schien auch hier willfährig sich zu bieten, um das Volk wieder zu sich selbst zu bringen".

9. Görres germaniste : sa tournure d'esprit et sa méthode.

Die teutschen Volksbücher sont couramment cités dans les histoires de la littérature allemande à la fois comme un témoignage de l'intérêt des romantiques pour la littérature populaire et comme une illustration des débuts de la recherche germanistique du XIXe siècle. Nous venons de souligner le caractère spécifique du plaidoyer de Görres en faveur des livres populaires allemands. Il nous reste à mettre en lumière le caractère très personnel de sa rencontre avec la recherche littéraire.

Notre analyse des commentaires savants que contient l'ouvrage de Görres montre à l'évidence que son auteur nourrit des ambitions d'érudit. Bien qu'il se sache "très neuf dans les études historiques" (1), il entend, grâce à cette publication, se faire un nom dans le cercle restreint des germanistes et des connaisseurs de la littérature allemande ancienne. L'un des mérites de l'écrit est sans nul doute de représenter une contribution à l'étude du passé littéraire allemand au moment même où la germanistique s'établit comme discipline universitaire et cherche sa voie.

On ne peut qu'admirer la rapidité avec laquelle Görres s'oriente et progresse dans un domaine alors nouveau pour lui. Ses commentaires des Volksbücher témoignent à cet égard de lectures étendues. Görres mentionne ainsi plusieurs auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle qui ont publié des ouvrages encyclopédiques en latin concernant le moyen-âge (2). Il est au courant des publications récentes comme celle de Gräter (3), d'Eschen-

(1) Cf. J. GÖRRES, Ges. Br. II, 107 (lettre à J. Grimm du 2 juillet 1810) : "Ich war sehr neu im historischen Studium, wie ich das Buch geschrieben".
(2) Par exemple ceux de P. Freher, J.G. Eckhart, J. Schilter, J.J. Oberlin. Sur ces auteurs, consulter R.v. RAUMER, Gesch. der germanischen Philologie. München, 1870.
(3) F.D. Gräter (1768-1830) s'est consacré à l'étude de la littérature médiévale nordique et a publié de 1791 à 1802 la revue Bragur, ein literarisches Magazin der deutschen und nordischen Vorzeit.

burg [4] et de Docen [5].

Ce qui frappe d'emblée le lecteur des "Livres populaires allemands", c'est l'importance que revêt dans cet écrit l'aspect théorique. En réunissant tout un ensemble d'informations bibliographiques, de données historiques, de réflexions érudites, Görres a l'ambitieux projet de présenter une explication globale de cette forme particulière de littérature populaire qu'est le Volksbuch.

La rencontre de l'écrivain avec la germanistique reflète donc son style de pensée personnel. Die teutschen Volksbücher manifestent, dans le domaine qui leur est propre, la propension de l'écrivain à insérer toute chose dans une conception d'ensemble du monde, propension déjà sensible chez le révolutionnaire, mais qui s'affirme pleinement chez le philosophe de la nature. Ainsi ses recherches d'histoire littéraire aboutissent-elles également à la formulation de théories générales. C'est cette tendance foncière qu'Arnim découvre précisément à la lecture des Volksbücher au début de l'année 1808. Dans une lettre à Brentano datée du 18 février, celui-ci note la tournure d'esprit philosophique de Görres qui, des oeuvres littéraires et de leurs subtiles nuances, ne retient, dit-il, que des "idées". C'est pour cette raison, poursuit Arnim, que Görres ne s'est pas longtemps arrêté au texte même des livres populaires, mais a été tenté, à peine les avait-il découverts, d'émettre des conjectures sur leur genèse, sur leurs rapports avec le peuple et sa culture et de faire montre d'un esprit plus spéculatif que littéraire [6].

---

(4) J.J. Eschenburg (1743-1820) a publié en 1795 ses Denkmäler altdeutscher Dichtkunst.

(5) B.J. Docen (1782-1828), bibliothécaire à la Hofbibliothek de Munich, un des plus remarquables germanistes de l'époque, a publié une multitude d'études sur les oeuvres littéraires médiévales, éparses dans des revues.

(6) Cf. R. STEIG, A.v. Arnim und C. Brentano, p. 239. Arnim écrit : "Daher sein schneller Übergang von den Volksbüchern, mit denen er sich erst bekannt machte, zu ihrer Literatur, zu Konjekturen über ihre Entstehung. Es war ihm nicht mehr die Sache genug, sondern ihr Verhältnis zur ganzen Bildung des Volkes, d.i. zur Wissenschaft". Par "Wissenschaft" Arnim entend la philosophie.

Si Görres s'informe par d'abondantes lectures, s'il fait effectuer par ses amis et par ses étudiants recherches et copies dans les bibliothèques, il n'est pas pour autant l'homme de la rigueur et de la minutie (7). Peu enclin à se livrer à un examen détaillé des sources, Görres se fie, pour saisir les grandes lignes d'une évolution et les rapports généraux qui seuls l'intéressent, à son "flair historique" qui, pense-t-il, ne l'induit pas facilement en erreur (8). Il reconnaît sans ambages dans son commentaire de Der gehörnte Siegfried qu'il s'y est laissé guider davantage par "l'intuition que par la conviction historique" (9).

La démarche de Görres contraste donc avec l'esprit de la recherche tel qu'il va se développer au XIXe siècle parce qu'elle est essentiellement intuitive et déductive et ne se soumet que de mauvaise grâce à l'épreuve des faits (10). Ce n'est qu'après avoir conçu une théorie que Görres en cherche confirmation dans les textes. Des exemples particuliers il ne retient que ce qui lui semble corroborer ses hypothèses et étayer ses constructions. Aussi est-il sans cesse porté à généraliser hâtivement ses vues, à affirmer sans démontrer. Nous l'avons vu ainsi exposer en théorie que les livres populaires poétiques, par leurs antécédents et leurs sources, remontent à des temps très reculés, voire à la tradition orale. Or, il ne tente

(7) En avril 1808, Görres adresse aux frères Eichendorff, avant le départ de ceux-ci pour Paris, une lettre qui illustre non seulement les problèmes que rencontrait une recherche encore débutante, mais également sa méthode de travail. Il les prie de lui communiquer quelques renseignements sur le manuscrit ou l'édition des "Quatre fils Aymon" dont dispose la bibliothèque impériale : "Wenn Sie sich die Mühe geben wollten, einmal in einer freien Stunde, etwa die erste Seite und eine halbe aus der Mitte heraus abzuschreiben, dann würden Sie die Literatur der alten Poesie und mich unendelich verbinden" (cf. W. SCHELLBERG, WuB II, 105).
(8) Cf. W. SCHELLBERG, WuB II, 168. Görres écrit le 23 sept. 1811 aux frères Grimm : "Alles was Sie im Buche sagen, hat mir nur bestätigt, was ich in meinem allgemeinen historischen Takt, der mich nicht leicht betrügt, mir zum voraus über den Gegenstand gedacht hatte".
(9) Cf. GGS III, 304.
(10) Ce trait fondamental de l'attitude de Görres est confirmé par un jugement significatif de W. Grimm dans une lettre qu'il adresse le 15 janvier 1828 à Arnim : "Merkwürdig war mir an ihm allzeit sein Widerwille vor Erfahrung und praktischer Belehrung, er meinte dergleichen störe ihn in der Sicherheit seiner Anschauung" (cité par H.J. KREUTZER, op. cit. p. 25).

la démonstration que pour un très petit nombre d'entre eux.

En exposant dans ses réflexions théoriques le processus de conversion en prose d'épopées ou de romans en vers médiévaux, Görres a incontestablement mis en lumière un aspect important de la genèse de certains livres populaires. Mais il part de la conviction trop systématique qu'il a existé pour les Volksbücher inspirés de récits chevaleresques un poème vieil-allemand dont ils sont la version en prose. Dès qu'il découvre une oeuvre en vers plus ancienne que le Volksbuch et présentant une certaine ressemblance avec celui-ci, il est tenté d'en faire sa source directe. Ainsi Görres affirme-t-il que le livre populaire du Duc Ernst est issu d'un ancien poème "de même nom et de même contenu", dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Gotha et qu'il attribue à Heinrich von Veldeke (11). Dès 1811, Docen s'inscrivait en faux contre cette hypothèse, démontrant que H. von Veldeke n'était pas l'auteur du manuscrit de Gotha et qu'un ouvrage en prose latine était la source du livre populaire allemand (12).

Görres se trompe de la même manière en considérant le livre populaire allemand des Heymonskinder comme "un libre raccourci du poème vieil-allemand" dont Glöckle lui transmet une copie (13). Ainsi que l'a établi la critique, ce poème est en réalité une traduction tardive du Renoult néerlandais et le livre populaire allemand retranscrit de son côté assez fidèlement le livre populaire néerlandais Van de vier Heemskinderen (14). La

(11) Cf. GGS III, 205. Dans la Selbstanzeige de 1808, Görres postule comme source première un chant populaire national (cf. GGS IV, 11) : "Er (Herzog Ernst) ging bald als Held der Nation über in den Volksgesang, und wahrscheinlich hat aus dieser Quelle das spätere lateinische Gedicht geschöpft. Dies Gedicht in acht Gesängen, auf das sich das deutsche des Heinrich von Veldeck zurückbezieht, ...".

(12) L'article de Docen a paru dans la Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung (nos 108-110). Cf. SCHULTZ, op. cit., p. 95.

(13) Cf. GGS IV, 17. C'est dans la Selbstanzeige que Görres mentionne pour la première fois le poème vieil-allemand Reinolt von Montelban qui figurait parmi les manuscrits de Heidelberg se trouvant à la Bibliothèque Vaticane et dont son compatriote Ferdinand Glöckle lui avait fourni une copie. Görres a grandement surestimé la valeur de ce texte qu'il comparait à l'Odyssée. Les frères Grimm ont longtemps partagé son point de vue.

(14) Cf. GGS IV, XVI et IV, 278 ainsi que les éditions critiques de F. PFAFF du poème Reinolt von Montelban (1885) et de Das deutsche Volksbuch von den Heymonskindern (1887).

comparaison que Görres esquisse entre la version française et la version allemande de ce livre populaire fait, elle aussi, apparaître l'optique particulière du commentateur. Ses convictions générales beaucoup plus que l'analyse l'amènent à affirmer que ces deux adaptations reflètent le caractère des deux nations (15). A l'adresse et à l'élégance formelle française, à l'éloquence enthousiaste qui menace de se dissoudre dans l'inconsistant bavardage, il oppose la rudesse parfois maladroite du Volksbuch allemand, dont la facture artistique révèle pour lui une "indépendance géniale et hardie".

C'est précisément l'étude des Heymonskinder qui incite Görres à formuler une thèse concernant l'ensemble de la légende de Charlemagne. Il estime que les poèmes qui se rapportent à Charlemagne et à son entourage présentent un caractère différent selon qu'ils ont été composés avant ou après la canonisation de l'empereur en 1166 (16). Avant cette date des oeuvres de caractère profane célèbrent Charlemagne "comme héros, comme souverain brave et belliqueux" (17). C'est à cette première période que Görres rattache notamment les Heymonskinder, tout en soulignant cependant l'esprit d'opposition à Charlemagne qui traverse l'oeuvre et l'éclairage peu flatteur qui est ici projeté sur l'empereur, puissant mais maladroit, berné et humilié (18). Dans une seconde période l'enthousiasme religieux des

(15) Cf. GGS III, 219.
(16) Cf. GGS III, 219-221.
(17) Cf. GGS III, 219.
(18) Cf. GGS, 220. De cette "opposition aristocratique" à Charlemagne Görres fait, comme avant lui le Sturm und Drang et après lui F. Engels dans son article Die deutschen Volksbücher (1839),le contenu essentiel et la substance "rationnelle" des Heymonskinder. Dans Die teutschen Volksbücher, il rattache cette opposition à celle de la "souche gauloise prédominante" dans la nation et de "l'esprit allemand exotique" incarné par Charlemagne. Dans un article sur Reynold von Montalban publié dans le Deutsches Museum de Fr. Schlegel en 1813 il fera meme du conflit qui met aux prises Reynold et l'empereur le symbole du combat entre l'esprit héroïque du nord et la vie bourgeoise du sud (cf. GGS IV, 111). La recherche moderne s'est elle aussi penchée sur le problème de l'image inhabituelle de Charlemagne que l'on trouve dans les Heymonskinder et l'explique par le transfert sur la personne de l'empereur de souvenirs se rapportant à Charles-Martel (cf. Bruno RECH, Die Sage von Karls Jugend und den Haimonskindern, in : Historisches Jahrbuch, 1949/50, p. 151).

croisades veut se créer un mythe et trouve en Charlemagne la figure qu'il cherche : Comme héros de la foi, "il devait ... maintenant apparaître en tout point grand, saint et vénérable" (19). Ces spéculations, séduisantes mais peu fondées, ont été vite récusées par la critique (20).

Le commentaire du Fortunatus est également très révélateur du goût de Görres pour les spéculations et les constructions. Görres échafaude une hypothèse aussi ingénieuse qu'erronée sur l'origine de ce livre populaire en se fondant sur ce qu'il nomme "l'esprit de l'oeuvre". Après avoir signalé le caractère universel et fort ancien des deux thèmes essentiels symbolisés par les attributs de Fortunatus, le chapeau magique et la bourse inépuisable (21), Görres souligne la parenté frappante qui existe entre l'esprit de l'oeuvre, "cet esprit de lucre et de négoce qui s'active fébrilement"(22) et le tempérament national anglais. Le commentateur suggère ici une interprétation historique du symbolisme de ce Volksbuch en n'hésitant pas à reporter sur le 15ème siècle l'hégémonie maritime et commerciale de l'Angleterre qui caractérise sa propre époque : "il faut reconnaître ... que Fortunatus représente en quelque sorte symboliquement ce peuple, qui possède lui aussi avec ses flottes un chapeau magique, grâce auquel le monde entier lui devient accessible, et en plus la bourse inépuisable, dans laquelle il ne cesse de puiser pour répandre des flots d'argent" (23). Görres renonce cependant à faire de l'Angleterre le pays d'origine du Fortunatus en raison d'une critique du peuple anglais découverte dans l'oeuvre. Malgré l'ancienneté d'une version espagnole reprise selon lui par les Français, les Italiens et les Allemands, Görres estime qu'on ne trouve dans le Fortunatus

---

(19) Cf. GGS III, 220.
(20) Dès 1810, Docen critique les hypothèses de Görres (cf. F. SCHULTZ, op. cit., p. 102).
(21) Cf. GGS III, 200. Görres y voit des variantes de motifs caractéristiques des contes populaires, tels que les bottes de sept lieues et la poule aux oeufs d'or.
(22) Cf. GGS III, 201.
(23) Cf. GGS III, 200.

aucune trace, de la "nature espagnole" et que tout dans l'esprit de l'ouvrage indique "l'origine nordique du poème". Il fait donc en fin de compte de la Bretagne, où Fortunatus reçoit la bourse magique, le pays d'origine de l'auteur et essaie de montrer le lien historique de celle-ci avec l'Angleterre et l'Espagne, lien dont les aventures de Fortunatus seraient le témoignage poétique (24).

Entraîné par son goût pour les spéculations, les ingénieuses combinaisons, Görres a échafaudé ainsi dans Die teutschen Volksbücher nombre d'hypothèses dont Jacob Grimm soulignait déjà le caractère prématuré et hasardeux (25). Il n'en convient pas moins de rendre hommage aux qualités d'esprit que l'ouvrage révèle, au sens critique dont l'auteur sait faire preuve dans certaines analyses, à la manière souvent remarquable dont il replace un texte dans le mouvement de la vie historique, et à certaines intuitions dont la recherche ultérieure a fait son profit. C'est ainsi que dans son commentaire de la Relation de voyage du Chevalier de Mandeville, Görres montre une sagacité qui a déjà frappé Goethe (26), mettant en évidence la multiplicité des composantes de l'oeuvre et tentant de faire le partage des emprunts livresques, des fictions poétiques et des observations personnelles de l'auteur. La recherche du XIXe a trouvé sans conteste de fructueuses incitations dans certaines perspectives ouvertes par Görres. A bien des égards celui-ci a été un initiateur. Il a ouvert la voie à la recherche

---

(24) Selon les travaux les plus récents le Fortunatus a été écrit à la fin du 15ème siècle par un bourgeois allemand habitant dans une ville commerçante de l'Allemagne du sud, peut-être Augsburg. En montrant que deux descriptions de voyages, relevant de la "Pilgerliteratur" ont servi de sources à l'auteur, Marjatta Wis situe la date de composition du livre entre 1483 et 1509, date de parution de la première édition connue. (Cf. Marjatta WIS, Zum deutschen Fortunatus in : Neuphilologische Mitteilungen 63, 1962).
(26) J. Grimm écrit dans les Heidelbergische Jahrbücher de janvier 1811 : "An sich mag man über dieses ausgezeichnete Werk immer urteilen, daß es zu früh konstruieren und aus ungleicher Grundlage mit gleicher Sicherneit folgern will, welches Vielen eine ängstliche und manchmal unangenehme Empfindung verursachen kann". (Cf. J. GRIMM, Kleinere Schriften, VI, 25).
(26) Cf. GOETHE, Noten u. Abhandlungen zum Westöstlichen Divan, Hamburger Ausgabe, t. II, p. 227/228.

des sources orientales de certains motifs qui apparaissent dans les contes et les récits fabuleux européens. Il a essayé de les élucider notamment à propos du roman des Sieben weise Meister. Dans ce même commentaire, il a abordé également l'étude de la migration des thèmes. Il s'est attaché avant tout à élever le débat en proposant, avec un inégal bonheur, des vues générales. Nulle part le "flair historique" de Görres et son art des formules frappantes ne s'affirment plus heureusement que dans l'interprétation qu'il donne de la genèse des livres populaires de Faust et d'Eulenspiegel.

Etablir un bilan circonstancié de ce qui constitue aujourd'hui la valeur scientifique de Die teutschen Volksbücher est une tâche de spécialistes qui exigerait du reste d'être périodiquement mise à jour (27). L'incontestable et l'inévitable vieillissement de la partie historique et érudite de l'oeuvre ne nous semble pas cependant amoindrir le rôle de pionnier et d'incitateur que Görres a joué dans l'étude et dans la conception même des livres populaires allemands.

S'il est vrai que Görres aborde son sujet avec des ambitions de germaniste, il n'en reste pas moins que son tempérament, plus intuitif et enthousiaste que méthodique et rigoureux, ainsi que les insuffisances de sa formation linguistique ne lui permettaient pas de faire véritablement oeuvre d'érudit. Sans doute aurait-il pu dès cette époque et dans le cadre des ressources de la bibliothèque de Brentano procéder différemment, comparer systématiquement plusieurs versions d'un même texte, étudier sa transmission, s'attacher de préférence aux éditions ou aux manuscrits les plus anciens. Mais nous avons vu que sa tournure d'esprit comme ses motivations profondes le poussaient dans des voies toutes différentes.

---

(27) Nous avons ainsi tenté de compléter et d'actualiser sur certains points le bilan établi avec soin par F. SCHULTZ en 1902, auquel nous renvoyons le lecteur.

10. Les jugements des contemporains sur Die teutschen Volksbücher et la place de l'écrit de Görres dans l'histoire des idées.

Die teutschen Volksbücher ont été dès leur parution en 1807 et au cours des années suivantes l'objet de jugements opposés, élogieux ou critiques, qui méritent de retenir l'attention. Ces jugements font apparaître en effet, au delà de la diversité des réactions individuelles, la diversité des perspectives dans lesquelles l'ouvrage a été lu par les contemporains (1).

Creuzer, F. Baader et Jean Paul ont jugé favorablement l'écrit de Görres. Au nombre des appréciations positives on notera plus spécialement le commentaire qu'en 1810 A.W. Schlegel consacre à cet écrit dans les Heidelbergische Jahrbücher. Schlegel souligne autant le bien-fondé et la valeur des perspectives générales de Görres que le caractère alerte de son style et la puissance évocatrice de ses formules magiques (2). Neuf ans plus tard, dans ses Noten und Abhandlungen zu besserem Verständnis des West-östlichen Divans, Goethe rend à son tour hommage à celui qu'il nomme "notre Görres" et à son "ouvrage méritoire sur les livres populaires allemands" (3), un témoignage d'estime exprimé peu de temps avant que Görres, victime de la "chasse aux démagogues", ne doive prendre le chemin de l'exil.

Il est particulièrement intéressant de constater que Die teutschen Volksbücher rencontrent également l'approbation de lecteurs dont la perspective est fondamentalement celle de la germanistique et de la recherche érudite. Certaines réserves et critiques de détail n'empêchent pas Bernhard Docen, puis Jakob Grimm d'exprimer un jugement d'ensemble favorable sur l'entreprise de Görres. Dans le compte-rendu circonstancié qu'il

---

(1) On trouvera ces jugements partiellement reproduits ou analysés dans : Arnims Tröst Einsamkeit, hrsg. von F. PFAFF, Freiburg 1883, p. XVIII ss. (préface) ; F. SCHULTZ, op. cit., p. 94 ss. ; W. FRÜHWALD, Jos. Görres. Ausgewählte Werke, t. II, p. 810 ss.
(2) Cf. F. PFAFF, p. XX.
(3) Cf. Goethes Werke, Hamburger Ausgabe, t. 2, p. 228.

publie en 1810, Docen reconnaît à l'auteur le mérite d'avoir écrit le premier ouvrage critique important concernant la littérature allemande ancienne et effectué ainsi une oeuvre de pionnier. En 1811, Jakob Grimm s'inscrit en faux contre le jugement défavorable exprimé par von der Hagen dans un article de 1809 (4). Pour J. Grimm, ce spécialiste n'a pas saisi la valeur profonde de l'ouvrage, ses critiques et correctifs érudits ne vont pas à l'essentiel. Le jeune germaniste exprime son admiration pour Görres qui, même s'il ne lui a pas été possible d'approfondir pleinement ses recherches historiques en si peu de temps, "a pénétré la vérité de la poésie ancienne" ; il juge son oeuvre excellente, même s'il en dénonce avec lucidité certaines faiblesses. En 1810 déjà J. Grimm confiait à Savigny dans une lettre : "Personne ne peut ressentir avec plus de désagrément que moi son manque partiel d'exactitude dans la recherche spécialisée sur la poésie vieil-allemande, mais toutes ses pensées hardies et jetées à la hâte sont empreintes d'une chaleur peu ordinaire et il y a dans ses écrits, outre le côté plein d'esprit, encore quelque chose d'autre : je veux dire quelque chose d'allemand et de vrai" (5).

C'est paradoxalement sous la plume d'Arnim que nous trouvons les critiques les plus acerbes à l'égard de l'ouvrage de Görres. Le 19 octobre 1807, dans une lettre adressée à Brentano, Arnim - qui n'était pas encore en relations personnelles avec Görres - tempère sans ménagements l'enthousiasme initial de son ami pour Die teutschen Volksbücher. Il juge l'écrit de Görres "en majeure partie superflu, léger et plein d'un lamentable verbiage esthétique" ; superflu parce qu'il ne voit pas à qui s'adresse au juste "la partie littéraire" relative aux Volksbücher, léger parce que

---

(4) Le germaniste von der Hagen avait publié un article défavorable à l'ouvrage de Görres dans le Museum für altdeutsche Literatur und Kunst. vol. I, Berlin, 1809. J. Grimm répond aux critiques de von der Hagen dans sa contribution aux Heidelbergische Jahrbücher, de janvier 1811 (cf. R. RAUMER, op. cit., p. 368).
(5) Cf. GGS IV, préface, p. XI.

l'auteur porte un jugement d'ensemble d'après une seule collection parcourue superficiellement. Il y trouve "en un mot toute la présomption vide de la critique d'à présent qui révèle toujours une absence de talent et un manque d'invention" (6). La perspective personnelle d'Arnim explique la rigueur de son jugement. Pour le coéditeur du Wunderhorn il existe un impératif absolu : il faut redonner vie à la poésie allemande des siècles passés en publiant les oeuvres qui sombrent dans l'oubli, en les restituant sous une forme adéquate à un vaste public: "Il aurait mieux fait de réimprimer pour le peuple - comme c'était notre plan autrefois - les meilleurs de ces livres, en y mettant toute son énergie et en choisissant la meilleure source" (7). Brentano n'a du reste pas abandonné le projet d'éditer des livres populaires de la même manière qu'il avait entrepris avec Arnim d'éditer les chants populaires. En faisant part de ce projet à l'éditeur Zimmer, le poète affiche maintenant, lui naguère si enthousiaste, une grande réticence à l'égard de l'oeuvre de Görres (8). De son côté Görres lui-même avait songé à rééditer certains romans populaires anciens. Mais ce plan ne se réalisa pas : Görres se vit devancé par von der Hagen et Büsching qui publièrent dès 1809 à Berlin le premier tome de leur "Buch der Liebe" (9).

Si dans sa Selbstanzeige Görres évoque "l'approbation calme et silencieuse" que son livre a trouvé chez "tous les hommes sensés et sans pré-

(6) Cf. R. STEIG, op. cit., p. 221.
(7) Ibidem.
(8) Cf. W. L. Zimmer und die Romantiker, hrsg. von H. Zimmer, Frankfurt a. M., 1888, p. 179 : "In Görres Büchlein steht manches schöne Wort, doch steht auch manches nicht an seinem Ort. Ich weiß nicht, warum es mir keine Freude macht, darin zu lesen - es gibt Schriftsteller, welchen es nur gegeben, sich selbst und ihren Gegenstand zu verherrlichen". De la "collection de romans populaires allemands d'après les éditions les plus anciennes" que projette Brentano ne paraîtra en 1809 chez Mohr et Zimmer qu'une adaptation du roman de J. Wickram Der Goldfaden.
(9) Cf. la lettre adressée par Arnim à Brentano le 1er avril 1809 (STEIG, 271) : "Hagen und Büsching, beide sehr freundlicher und braver Gesinnung, sind dem Görres mit dem Unternehmen zuvorgekommen, die älteren prosaischen Romane, wie sie im Buch der Liebe enthalten sind, herauszugeben ; der erste Band wird Tristan, Fierabras und Pontus enthalten".

jugés" (10), la lettre qu'il adresse le 1er février 1808 à Jean-Paul fait ironiquement écho aux critiques d'Arnim et laisse percer un certain désenchantement (11).

Il semble bien que Die teutschen Volksbücher n'aient pas rencontré à l'époque le large écho que Görres avait espéré. Mais il est incontestable que, malgré sa diffusion limitée, cet ouvrage tient une place importante dans l'histoire de la critique littéraire et plus largement dans l'histoire des idées. On peut affirmer que les conceptions qu'y expose Görres ont exercé sur la pensée allemande une influence profonde et durable. Sans l'impulsion donnée par Die teutschen Volksbücher on ne saurait imaginer le grand débat sur le livre populaire qui s'est prolongé jusqu'à nos jours.

Il ne nous appartient pas de retracer l'évolution complexe des conceptions du Volksbuch. Il est à noter que dès la deuxième moitié du XIXe siècle le grand public s'est de moins en moins intéressé aux livres populaires. Dès lors, leur étude est devenue l'affaire des érudits, des germanistes. Mais il est frappant qu'à diverses reprises et sous diverses formes des résonances idéologiques ont été associées à cette notion qu'en 1807 déjà Görres avait chargée d'un sens politique.

Nous voudrions évoquer deux prises de position qui se situent d'emblée sur le plan idéologique et culturel.

Lorsqu'en 1839 le jeune Engels publie son essai Die deutschen Volksbücher (12), il y entame d'entrée de jeu une polémique contre Görres. Il désigne celui-ci comme le représentant d'un romantisme qui ne se préoccupe que du contenu poétique des Volksbücher sans saisir l'importance de

---

(10) Cf. GGS IV, 10.
(11) Cf. la lettre du 1er février 1808 à Jean Paul (Ges. Br. II, 28/29) : "Ich wollte Ihnen meine Volksbücher schicken, ein zwar überflüssiges Buch, da die Dinge da sind und ruhig bleiben werden, von denen der Pluralis spricht, und alles auch gerade so sein würde, wenn er gar nicht gesprochen hätte, das jedoch gut gemeint ist und gut genug gedacht für eine Geistesrekreation".
(12) C'est sous le pseudonyme Friedrich Oswald qu'Engels publie cet essai en novembre 1839 dans le Telegraph für Deutschland.

ceux-ci en tant que livres destinés au peuple. Le rôle du Volksbuch est selon Engels de montrer au peuple par des voies indirectes le bien-fondé des tendances progressistes de l'époque, la légitimité de son combat pour l'émancipation politique, sociale et religieuse. Il est incontestable qu'en dissociant comme il le fait la valeur poétique du Volksbuch de sa valeur d'actualité comme adjuvant dans la lutte idéologique, Engels introduit une distinction qui va à l'encontre des conceptions de Görres et des romantiques. Et cependant il est frappant de constater à quel point les qualités qu'il recherche dans un livre populaire sont celles mêmes qu'y appréciait Görres : "un riche contenu poétique, une malice drue, la pureté morale et en ce qui concerne le Volksbuch allemand un esprit allemand robuste et de bon aloi, qualités qui restent identiques à toutes les époques" (13).

Prolongeant la tradition romantique et retrouvant l'esprit de Heidelberg, Richard Benz se fait à partir de 1911 - tant par ses rééditions de Volksbücher que par une étude consacrée à l'histoire et à l'esthétique du livre populaire allemand - le champion d'une forme de littérature boudée par la critique et oubliée du grand public (14). A la poésie courtoise, il oppose "la prose gothique" du XVe siècle, dans laquelle il voit une expression privilégiée de l'esprit et de l'art allemands. Benz apparaît ainsi comme l'un des représentants marquants d'un "néo-romantisme nationaliste" qui a suscité de nombreuses critiques tant sur le plan scientifique que sur le plan idéologique.

---

(13) "Sind also im allgemeinen die Anforderungen, die man, ohne ungerecht zu sein, an ein Volksbuch machen darf, reicher poetischer Inhalt, derber Witz, sittliche Reinheit und für das deutsche Volksbuch kräftiger, biederer deutscher Geist, Eigenschaften, die zu jeder Zeit sich gleichbleiben, so sind wir daneben auch berechtigt zu verlangen, daß das Volksbuch seiner Zeit entspreche oder aufhöre, Volksbuch zu sein".

(14) Cf. R. BENZ, Die deutschen Volksbücher. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Dichtung. Jena 1913. Deuxième édition en 1924 sous le titre : Geschichte und Ästhetik des deutschen Volksbuchs.

En réaction contre Benz, la recherche scientifique a pris un nouvel essor [15]. La description et l'analyse précise des textes, de leurs éditions et de leur tradition, l'étude de l'environnement social dans lequel les oeuvres ont vu le jour ont été dès lors prépondérantes. On peut cependant noter une pluralité d'orientations. Pendant que s'est développée une tendance, aujourd'hui dominante, qui s'attache à l'étude d'une oeuvre ou d'un problème particuliers sans prétendre en tirer de conclusions générales, d'autres critiques ont interprété les faits à la lumière de conceptions d'ensemble ou d'idéologies [16].

Dans les recherches les plus récentes sur le Volksbuch deux orientations occupent une place particulière. La critique marxiste, qui représente l'une des orientations majeures de la recherche moderne sur le livre populaire, reste attachée à cette notion de Volksbuch qu'elle ne remet pas en question. Soucieuse de montrer les composantes sociales de la littérature populaire, et mettant l'accent sur les textes qui représentent une littérature d'opposition plébéienne, elle met volontiers en valeur les mérites de certains aspects "éclairés" et "démocratiques" de la pensée de Görres [17].

Une autre tendance, qui met en cause la notion même de Volksbuch, a pour porte-parole H.J. Kreutzer. Celui-ci considère le concept de Volksbuch comme un concept "pré-scientifique" préjudiciable aux progrès de la recherche et qu'il convient d'écarter parce qu'il est impropre à définir la nature de la littérature narrative du XVe et du XVIe siècle et également en raison de toutes les implications politiques et idéologiques dont

---

(15) Les noms les plus marquants ont été ceux de W. Liepe et de W. Stammler.
(16) La conception du Volksbuch a été en particulier déterminée par les théories de H. Naumann qui a formulé la thèse du Gesunkenes Kulturgut et par celle de L. Mackensen qui a mis au premier plan la notion de "popularité". Voir bibliographie.
(17) Cf. Erläuterungen zur deutschen Literatur-Romantik. Volk und Wissen, Berlin 1967, p. 315.

il est grevé [18].

Conclusion

Le débat actuel sur la notion de Volksbuch souligne ce qui fait précisément l'intérêt de l'ouvrage de Görres dans la perspective de l'histoire des idées. En montrant les attaches du Volksbuch avec l'ensemble des catégories sociales, son affinité avec le génie allemand, son lien avec un prestigieux passé, Görres a forgé une sorte de mythe du livre populaire qui oriente toute son étude et reflète ses préoccupations nationales. Plus tard, la conception du peuple que Görres a mise au centre de toutes ses réflexions trouvera à ses yeux une confirmation politique. Elle devient pour lui une réalité vivante au moment des guerres de libération. C'est - comme le proclame en 1814 le journaliste du Rheinischer Merkur - ce même peuple, authentique et profond, qui a sauvé l'Allemagne de la honte en se soulevant contre Napoléon. L'application de son idée du peuple à l'actualité politique a amené Görres à faire, d'une manière plus radicale encore, des couches populaires les véritables dépositaires de l'authentique esprit national en soulignant les compromissions dont se sont rendus coupables les princes, le clergé et les intellectuels : Ainsi écrit-il dans son journal : "Alors qu'au cours de la période qui vient de s'écouler l'Allemagne se trouvait dans un état de profonde humiliation, alors que les

---

(18) Cf. H.J. KREUTZER, op. cit., p. 53 : "Für den wissenschaftlichen Sprachgebrauch wäre ein Begriff vonnöten gewesen der von jedweden ideenpolitischen Nebenabsichten unbelastet war, nicht aber einer, der seinerseits zum Transport ideologischer oder politischer Vorstellungen geradezu herausforderte".

princes étaient devenus des valets, que la noblesse briguait des honneurs auprès des étrangers, que le clergé faisait commerce de ses principes, que les savants sacrifiaient sur l'autel des idoles importées, le peuple seul qui, au sens large (du terme), comporte à son tour en lui le noyau de toutes les classes et exclut seulement de son concept la populace de tout acabit, est resté fidèle à lui-même et a su préserver avec soin sa nature propre et sa mentalité foncière.

Le peuple a dans le combat qui a eu lieu donné la preuve qu'il était resté lui-même" (19).

(19) Cf. Rheinischer Merkur, GGS VI - VIII, n° 84.

C H A P I T R E IV

SCHRIFTPROBEN VON PETER HAMMER

Au printemps de l'année 1808 parut à Heidelberg une brochure intitulée Schriftproben von Peter Hammer. Elle ne portait mention ni du nom de l'auteur, ni du lieu d'édition. L'anonymat fut cependant assez vite percé à jour et l'on apprit que l'ouvrage était de la plume de Görres, que Joseph Engelmann en était l'imprimeur et Johann Georg Zimmer l'éditeur.

Deux lettres qu'Arnim adressa à Brentano en janvier et en février 1808 nous renseignent sur la genèse de cet écrit, sur le rôle qu'Arnim lui-même a joué dans sa publication et sur l'origine de son titre. Le 25 janvier, Arnim écrit à son ami : "Görres a composé pour l'imprimerie d'Engelmann un texte de présentation de caractères typographiques dans lequel, comme l'indique le titre, l'épilogue est pris de folie ; ce texte est dans la manière des fragments, qui sont ici seulement davantage ramassés en divers mythes. Voß en a eu connaissance et a tout appliqué à lui-même" (1). La lettre à Brentano du 12 février contient de nouvelles précisions : l'écrit va maintenant être publié chez Zimmer sous le titre "Schriftproben von Peter Hammer in Köln". Arnim a dû intervenir personellement auprès de Zimmer pour que celui-ci assure l'édition du texte de Görres, car "les gens avaient effarouché Engelmann" ; c'est alors que Zimmer "a eu lui-même l'idée du titre" (2).

Ainsi qu'il ressort de ces lettres, les Schriftproben sont à l'origine un écrit de circonstance demandé à Görres par l'imprimeur Engelmann (3) qui désirait mettre en valeur les ressources typographiques de son

(1) Cf. STEIG, 230.
(2) Cf. STEIG, 237.
(3) Nous en trouvons confirmation dans les mémoires de Theodor Hilgard. Celui-ci faisait avec son oncle J. Engelmann partie de la "Tischgesellschaft" qui en 1807/1808 se réunissait quotidiennement dans la librairie de Mohr et Zimmer. Görres venait fréquemment s'y adjoindre : "Einmal las er uns ein Machwerk vor, das er auf die Bitte meines Onkels zum Behuf des Druckes von Schriftproben gefertigt und dem er, ganz passend, den Titel "Der tollgewordene Epilog" gegeben hatte, ein Stück Unsinn, wie wohl noch wenige gedruckt worden sind". Cf. Mannheimer Geschichtsblätter 23 (1922), 159.

atelier [4]. Le caractère insolite, voire compromettant du texte de Görres finit cependant par inquiéter Engelmann auquel des mises en garde avaient été adressées et qui ne voulut plus faire figurer son nom sur la brochure [5]. C'est donc un ouvrage vraisemblablement déjà imprimé, mais désavoué par son commanditaire, qu'Arnim pressa Zimmer de publier. Le titre imaginé par ce dernier résolvait de manière ingénieuse un double problème. Il fallait d'une part tenir compte de la présentation typographique de l'écrit qui en révélait la destination primitive et d'autre part sauvegarder l'anonymat de l'auteur pour le préserver des éventuelles tracasseries de la censure. En introduisant dans le titre le nom à sensation de Peter Hammer, Zimmer indiquait du même coup le caractère illicite du contenu de l'ouvrage. Depuis le XVIIe siècle en effet, nombre de publications anonymes avaient circulé portant le nom d'un éditeur fictif de Cologne, Pierre Marteau ou Peter Hammer : il s'agissait de libelles politiques, de chroniques scandaleuses ou d'écrits libertins [6]. Ce nom était donc traditionnellement associé aux ouvrages prohibés et compromettants, et il n'est pas douteux que Zimmer comptait ainsi piquer au vif la curiosité des lecteurs.

Les faits relatés par Arnim expliquent sans doute pourquoi la parution effective de l'écrit de Görres a subi quelque retard. Dès le 1er février 1808 en effet Görres annonçait à Jean Paul [7] qu'il allait lui adresser ses dernières publications et notamment les Schriftproben, ce qui laisse supposer que l'ouvrage était à cette date pour le moins sous presse. Dans la Zeitung für Einsiedler du 9 avril, Arnim cite un passage des

(4) L'imprimerie d'Engelmann, créée à l'origine par Mohr et Zimmer, est devenue autonome au printemps de 1808. Cf. F. Schneider in : Neue Heidelberger Jahrbücher, vol. XVIII / 1,61 (1914).
(5) Il est fort probable qu'Aloysius Schreiber qui habitait la même maison qu'Engelmann et fréquentait à l'occasion la "Tischgesellschaft" a joué ici un rôle déterminant. Les mémoires de Hilgard soulignent l'hostilité entre Görres et le "professeur Schreiber".
(6) Cf. Euphorion XV, 253 (1908).
(7) Cf. Ges. Br. II, 29.

Schriftproben en renvoyant à la page du livre [8]. Celui-ci est d'autre part mentionné parmi les nouveautés de la maison Mohr et Zimmer dont la liste figure sur la couverture du cahier d'avril de la Zeitung für Einsiedler [9]. Pourtant dans le Morgenblatt du 3 mai 1808 [10] il est question de la parution prochaine des Schriftproben qui semblent donc n'avoir réellement été disponibles en librairie qu'au mois de mai 1808. On en trouve confirmation dans le compte rendu anonyme consacré aux Schriftproben que le Morgenblatt publie le 4 juillet 1808. Dans cet article fort hostile à Görres le commentateur se plaint que deux mois de travail lui ont été nécessaires pour mener à bien la lecture du livre. Par un paradoxe assez piquant c'est ce même article non signé qui révèle l'identité de l'auteur des Schriftproben [11].

Les Schriftproben sont l'un des écrits de Görres les moins étudiés jusqu'ici. Seul W. Schellberg a dès 1911 commenté certains passages du texte dans ses remarques [12]. Par contre la carence de l'édition critique (vol. III, édité par G. Müller) est totale. La réputation de difficulté et

(8) Cf. Arnims Tröst Einsamkeit, hrsg. von Dr. F. PFAFF. Freiburg und Tübingen 1883, p. 32.
(9) Cf. PFAFF, 15.
(10) Cf. Morgenblatt n° 106 du 3 mai 1808, cité par SCHELLBERG, WuB II, 672. On y trouve à propos d'un poème de Brentano publié par la Zeitung für Einsiedler et imprimé dans le corps le plus fin dont dispose l'officine Engelmann (Nonpareille - Schrift) le commentaire suivant : "Weshalb diese augenermüdende kleine Schrift gewählt wurde, läßt sich nur aus einer Stelle in den nächstens erscheinenden, und in der Zeitung für Einsiedler bereits zitierten Schriftproben ... erklären". Le commentateur qui disposait donc déjà du texte imprimé cite le passage du prologue consacré à ce caractère.
(11) Cité par W. SCHELLBERG, WuB II, 670/671 : "Herr Görres ist der Verfasser dieser Druck-Proben". Görres laissera tomber le masque dans sa satire Des Dichters Krönung (Beilage zur Zeitung für Einsiedler).
(12) Les indications fournies par W. SCHELLBERG (WuB II, 669-674) se présentent sous la forme de notes explicatives qui ne constituent pas un commentaire d'ensemble. Signalons par ailleurs d'assez nombreuses erreurs dans la première reproduction des Schriftproben donnée par Schellberg dans son choix de 1911. Le texte y est imprimé dans un caractère latin unique. Dans le choix de 1927 le texte est par contre mieux établi et la présentation typographique originale respectée. Dans la reproduction en fac-similé de GGS III les Schriftproben sont paginées à part ; nous nous référons à cette pagination (GGS III/PH, 1 - 24).

d'obscurité de cet écrit est du reste largement accréditée [13]. Sans doute ne peut-on guère prétendre donner une explication exhaustive d'un texte dont certains détails ne pouvaient, même en 1808, être saisis que par un cercle fort restreint [14], mais une analyse précise de l'oeuvre replacée dans son contexte historique et local permet d'en dégager pour le moins tous les aspects essentiels.

Il convient tout d'abord de marquer ce qui confère aux Schriftproben leur caractère original, et même unique, dans l'ensemble de la production de Görres durant sa période de Heidelberg où dominent les oeuvres de recherche littéraire et de réflexion philosophique. Aucun autre écrit n'est autant que les Schriftproben inspiré par l'actualité, centré sur la situation politique et morale de l'Allemagne des années 1806 à 1808. C'est sur cette Allemagne courbée sous le joug napoléonien que Görres veut projeter les feux de nouvelles "coruscations". Ici apparaissent certaines réactions et certaines convictions de Görres dont seules ses lettres se font occasionnellement l'écho. Si les Schriftproben semblent à première vue issues de la même veine polémique et satirique que le BOGS, leur objet et leur tonalité propres sont pourtant différents. Le contenu politique et l'aggressivité de ce libelle en font plutôt un trait d'union entre certaines pages satiriques de l'époque révolutionnaire et les grands pamphlets antinapoléoniens du Rheinischer Merkur.

Deux traits presque antithétiques caractérisent l'écrit de 1808 où la spontanéité et la recherche, le naturel et le maniérisme forment une union peu banale. D'une part les Schriftproben sont un exutoire pour l'écrivain qui, le regard fixé sur l'actualité et sur ses contemporains, donne libre

(13) Cf. STEIG, 240 et LEVIN, Die Heidelberger Romantik, p. 62 : "In gewaltig hinrauschendem Redestrom ... läßt der Verfasser ... auf seine Weise alles das in dunklen Symbolen ausströmen, was sein Inneres bewegt. Die Schrift ist uns heute zum großen Teile unverständlich".
(14) C'est ainsi que Görres fait allusion dans l'épilogue à l'amende de six Kreutzer que les membres de la Tischgesellschaft devaient payer en cas de retard, cf. Mannheimer Geschichtsblätter 23 (1922), 160.

cours aux sentiments passionnés et véhéments qui l'agitent. Cette oeuvre est née de l'indignation et de l'amertume d'un patriote allemand doublé d'un moraliste. Mais Görres, sachant qu'il ne peut sans risque s'exprimer ouvertement sur les sujets politiques qu'il veut aborder, va transposer et coder tous les éléments de son message. Il crée une oeuvre volontairement sibylline où faits et noms sont seulement suggérés, où tout pour le lecteur est allusion à percer, intention à saisir, masque à soulever, scène à interpréter. Idées et sentiments sont généralement présentés de manière indirecte par le truchement d'images et de symboles plus ou moins transparents. La forme déconcertante ou énigmatique du message est un jeu calculé où l'auteur provoque le lecteur, fait sans cesse appel à sa perspicacité, y compris, comme nous le verrons, dans l'utilisation des caractères d'imprimerie qui permet à Görres d'établir un lien entre le contenu de son ouvrage et son support typographique. Il semble à cet égard très vraisemblable que toute l'orientation des Schriftproben a été précisément suggérée à Görres par la double gamme des caractères romains et des caractères gothiques qu'Engelmann mettait à sa disposition pour incarner ses idées.

Le lecteur qui, intrigué par la présentation typographique originale de l'écrit, le feuillette avant de le lire en retient une forte impression visuelle dont le dynamisme s'apparente à un contraste de nuances musicales. Les caractères romains du "premier livre" sont ordonnés en un long crescendo auquel succède et répond, dans le "second livre", le grand decrescendo des caractères gothiques. La structure des Schriftproben a elle-même un caractère rhapsodique. L'ouvrage est constitué de séquences plus ou moins longues, dont chacune est imprimée dans un corps différent. La plupart de ces textes portent un titre particulier, pittoresque et énigmatique, qui les individualise et ne laisse rien paraître du lien qu'ils peuvent avoir les uns avec les autres. Citons les plus importants :

"Zigeunersprüche", "Tarantultanz", "Weltgeschichte", "Tintenfische", "Karyatiden", "Europa auf dem heiligen Berg", "Die Wiedergeburt", "Die Luftfahrt", "Gespenster".

A cette diversité de la forme extérieure correspond une grande variété de style et de ton. Avec une virtuosité très consciente Görres déploie ici toutes les ressources de sa plume, exploite tous les registres de l'"orgue" sur lequel il joue la suite de ses variations (15). Deux styles contrastés alternent dans l'écrit. Dans les textes courts domine le style lapidaire, aphoristique, avec ses phrases concises aux formules brillantes et bien frappées. Dans les textes plus longs au contraire le style fleuve, l'ivresse verbale, le déferlement d'images réalistes ou fantasmagoriques. Au jeu de l'intellect répond celui de l'imagination et de la fantaisie. Parfois esprit et imagination se rejoignent, en particulier dans certains textes qui tiennent à la fois de la vision et de la parabole et auxquels Arnim applique non sans raison le terme de mythes. Plus que dans aucun autre écrit de la période de Heidelberg nous trouvons dans les Schriftproben les nuances les plus diverses de la satire et de la polémique. Elles s'y expriment dans une grande variété d'attitudes et de tons : humour, ironie, sarcasme, colère, amertume et dégoût.

Les Schriftproben sont également par leur contenu une satire à plusieurs facettes. On ne peut l'interpréter qu'en se référant à l'ensemble des préoccupations de Görres en 1807 et 1808, qu'elles soient d'ordre national et liées à sa réflexion philosophique ou qu'il s'agisse de polémiques locales qui se développent alors à Heidelberg.

Il n'y a cependant aucun doute sur l'objectif fondamental de l'écrit. Le 1er août 1808 Görres confie à son correspondant de Villers que les

(15) Cf. GGS III/PH, 1 : "Knabe hast du die Bälge gezogen ? Ich will orgeln ein Lied von Liebe, von teutscher Kraft, von Sehnsucht und Biedersinn".

Schriftproben étaient nées de "l'amère indignation" qu'il ressent à l'égard de son époque et du "vide intérieur généralisé" qui la caractérise (16). Il est clair que l'écrivain fait par là allusion à la situation politique et morale de l'Allemagne. En 1831, dans l'article qu'il dédie à la mémoire d'Arnim, Görres souligne à nouveau le sens politique et patriotique de sa satire : dans les Schriftproben von Peter Hammer, écrit-til, "j'avais ... donné libre cours à la colère que j'éprouvais en face de l'abjection politique de l'époque et le sarcasme ne se donnait que peu de mal pour cacher ses intentions" (17). L'article consacré à A. von Arnim s'ouvre précisément sur une évocation des années de Heidelberg et en particulier de la situation de l'Allemagne telle que pouvait l'observer l'auteur des Schriftproben. Napoléon, le triomphateur de Iéna, y apparaît suivi de l'immense cortège de ses vassaux et de ses adulateurs auquel se mêle, dans une sorte de frénésie collective, une grande partie de la nation allemande; princes et diplomates, poètes et rhéteurs, savants et journalistes, tous ceux qui se disputent les dépouilles du vieil empire défunt, chantent la gloire du nouveau maître et briguent ses faveurs : "Et dans les rangs de ceux qui se trouvaient placés au sommet, on se mit à tirer à soi et à rafler à qui mieux mieux, comme c'est parfois le cas en raison des usages ou plutôt des mauvais usages parmi la domesticité des grandes maisons lors du décès de personnages illustres ; la splendeur ancienne de la maison, là où elle s'avérait indivisible, fut mise en pièces par les princes avides et les lambeaux en furent portés au juif pour troquer honte et malédiction contre l'argent de la vente. A l'échelon moyen on voyait les gens se presser et s'affairer pour avoir également leur part des bribes et des honneurs qu'on leur jetait en patûre, se courber et se plier pour se montrer dignes du don reçu, s'accoutumer doucement à la servilité en lançant à la dérobée

(16) Cf. WuB II, 108/109.
(17) Cf. WuB I, 427.

un regard narquois à tout ce qui manifestait encore quelque velléité de résistance ; à la base enfin régnaient la torpeur et l'indifférence, dans les masses ne subsistait plus qu'à peine le vague souvenir qu'il avait existé quelque chose comme une patrie, partout cependant sévissaient la détresse et la corruption" (18).

Nous retrouverons effectivement dans les diverses transpositions satiriques des Schriftproben tous les éléments de ce tableau amer et sarcastique.

Il n'en reste pas moins que dans l'entourage immédiat de Görres à Heidelberg l'on s'est montré particulièrement sensible à la polémique littéraire et aux allusions personnelles que l'on croyait déceler dans de nombreuses pages de l'écrit. Ceci vaut essentiellement pour le vieux Voß qui, ainsi qu'Arnim le signale déjà dans sa lettre à Brentano du 25 janvier 1808, se sentait visé par maints passages (19). Vers la fin de ce même mois de janvier, Görres se fait à son tour l'écho de la réaction de Voß dans une lettre qu'il adresse à Christine von Lassaulx : "Arnim, qui rend de temps à autre visite à Voß et lui apporte toujours une poignée de plumes, a appris récemment que celui-ci applique les Schriftproben à sa personne et estime donc que l'épilogue fou et les seiches et la tarentule et tout le reste est dit à son propos" (20).

Certes Görres se défend énergiquement à plusieurs reprises d'avoir dirigé ses attaques contre Voß en particulier. Dans sa lettre du 1er août 1808 à de Villers, il qualifie déjà l'attitude de Voß "d'aveuglement au plus haut point risible" (21). Dans l'article à la mémoire d'Arnim il répète que seule une interprétation tout à fait artificielle de son texte explique l'aberration de Voß (22). L'on peut déduire de ces déné-

(18) Cf. WuB I, 422/423.
(19) Cf. STEIG, 230.
(20) Cf. Ges. Br. I, 501.
(21) Cf. WuB II, 109.
(22) Cf. WuB II, 427.

gations que Görres ne voulait pas que sa satire générale de l'époque fût ainsi réduite à une polémique locale et personnelle, mais il faut cependant constater que Voß n'était pas le seul à découvrir dans le texte, notamment dans l'épilogue, nombre d'allusions aux querelles littéraires et personnelles de Heidelberg. Ce sont ces allusions, parfois difficiles à préciser, qui ont également retenu comme nous le verrons, l'attention de Brentano et lui ont fait prendre plaisir à déchiffrer les Schriftproben.

1. La satire politique dans les Schriftproben.

L'allusion politique est déjà manifeste dans la présentation typographique de l'écrit qui repose sur l'opposition symbolique des caractères d'imprimerie romains et gothiques. Görres indique par là de manière frappante l'évolution inverse de la France et de l'Allemagne, la montée de la première vers l'hégémonie européenne et le déclin de la seconde. Les caractères "français", c'est-à-dire romains ou italiques, du premier livre sont présentés en effet dans un ordre de force croissante, de la nonpareille extrêmement fine du "prologue" au "gros texte" et au "gros parangon" du neuvième numéro. En revanche les caractères "allemands", c'est-à-dire gothiques, du second livre sont présentés dans l'ordre inverse et le lecteur retrouve au dixième et dernier numéro de cette deuxième partie, dans l'"épilogue pris de folie" les tout petits caractères de la nonpareille sous sa forme gothique (23).

La satire politique est présente dans de nombreux numéros des Schriftproben, notamment dans les textes d'une certaine longueur qui tiennent à la

(23) On notera quelques bizarreries dans la numérotation des textes. Le prologue n'est pas numéroté ; le n° VIIII est attribué à chacun des deux derniers paragraphes du premier livre réunis sous le titre "Europa auf dem heiligen Berg". Dans le second livre le n° VIII a été oublié devant le texte qui figure entre les nos VII "Das Orpheusische Ei" et VIIII "Gespenster". "L'épilogue pris de folie" porte le n° X.

fois du tableau et du récit. Citons dans le premier livre les "Zigeunersprüche" (I), largement développés dans un "petit texte romain" suivi d'un "petit texte italique", le "Tarantultanz" (II) et "Europa auf dem heiligen Berg" (IX), dans le second livre les numéros VII et IX intitulés "Die Luftfahrt" et "Gespenster".

Nous trouvons dans ces textes qui font référence à l'actualité ou à un passé récent des cryptogrammes plus ou moins aisés à déchiffrer, de nombreuses allusions à la situation tant en Allemagne qu'en Europe. Deux thèmes essentiels dominent le tableau brossé par Görres. Le premier est une violente diatribe contre le despotisme napoléonien ; le second, qui apparaît toujours en contrepoint du premier, est une critique sévère du comportement indigne des Allemands qui ont trahi l'honneur national.

Un premier jugement sur l'actualité politique et l'avenir de l'Allemagne, nous est présenté dès le prologue : le moyen de codage employé est ici celui des prédictions astrologiques (24). Görres établit une manière d'horoscope de l'époque qui, constate-t-il, voit le jour sous le signe de "sombres constellations" et s'annonce néfaste. Le "nouvel astre" qui, armé d'une massue s'apprête à assommer "l'aurochs allemand" est la première image de Napoléon asservissant l'Allemagne que nous offrent les Schriftproben. Telle est l'interprétation historique que Görres donne, comme nous allons le voir, du rapport de la constellation d'Orion et de

---

(24) Dans le Rotes Blatt déjà Görres avait associé jugement politique et langage astrologique. Ainsi avait-il en 1798 établi l'horoscope du Saint-Empire romain germanique pour en prédire la chute prochaine (cf. GGS I, 95/96). Dans le prologue des Schriftproben, Görres pousse plus loin le jeu avec les symboles astrologiques et note graphiquement les aspects des planètes qui vont déterminer l'avenir de l'Allemagne en 1808. Le signe de la quadrature ☐ placé entre Mercure et Mars indique l'influence néfaste de la guerre sur la prospérité économique du pays, celui du trigone △, entre Mars et Jupiter, la domination napoléonienne établie par les armes, la conjonction ☌ de Jupiter et de la lune, le règne de la face nocturne de la nature, les noeuds ☊ entre la lune et le soleil, l'éclipse de ce dernier conçu comme source de vie et de liberté spirituelles. La Maison II est en général associée au Taureau : l'ensemble de ces aspects concerne donc l'Allemagne.

celle du Taureau. Puis l'écrivain joue sur le nom d'autres constellations pour faire allusion à l'attitude de la Russie et à celle de l'Angleterre vis-à-vis d'une France redoutable, ou encore à la servilité des princes à la solde de Napoléon : "les ours nordiques dansent en grognant, le lion fuit le chant du coq, les chiens agitent la queue" (25).

L'image la plus significative est celle du combat entre Orion et le Taureau appliquée ici à Napoléon et à l'Allemagne. Nous en trouvons la clé dans deux textes postérieurs aux Schriftproben où l'analyse historique et politique que fait l'écrivain s'articule expressément sur l'observation des signes célestes. Dans l'article du Rheinischer Merkur "Der Sternenhimmel in der Neujahrsnacht von 1815-1816", Görres écrit : "Ce Nimrod Orion qui, accompagné de ses chiens infernaux, brandit au sud-ouest son bouclier et sa massue, telle est pour l'éternité l'image de la tyrannie brutale qui à toutes les époques passe sur la terre en y portant la dévastation ; mais le taureau contre lequel il lutte est le symbole de l'activité diligente et inlassable et de toutes les vertus paisibles et pacifiques des citoyens qui sont perturbées et agressées par l'arrogance de la force" (26). Il s'agit pour Görres non pas de traduire à l'instar des astrologues le "langage des astres" en "discours terrestre", mais de souligner en philosophe l'universalité des lois de la nature, le parallélisme que l'on peut observer entre la vie du cosmos et les grandes pulsations de l'histoire : "Car l'histoire elle aussi se décompose en une succession d'années où chaque élément est à son tour en lui-même une image du tout et reflète en soi le firmament dans toutes ses oppositions, si bien qu'en bas sur la terre et en haut dans le ciel, là dans la réalité, ici en image, se répète au plus profond, en dépit de

---

(25) Cf. GGS III/PH, 1.
(26) Cf. GGS IX-XI, Rheinischer Merkur n° 353 du 2 janvier 1816.

la multiplicité des formes changeantes, le même déroulement des événements universels" (27).

Dans son dernier article écrit à la veille du nouvel an 1848 Die Aspecten an der Zeitenwende (28) Görres cite d'abord longuement son essai du Rheinischer Merkur de janvier 1816. Il en réaffirme le point de vue essentiel : l'histoire figée des espaces cosmiques et l'histoire fluide du monde spirituel de l'homme sont dans un constant rapport de réciprocité et se reflètent l'une dans l'autre. Evoquant une fois encore l'ère napoléonienne et la courbe du "météore de Napoléon", Görres écrit : "Ce Napoléon était l'Orion dans la configuration céleste de cette époque. C'était un vigoureux chasseur à la tête de sa meute de chiens" (29).

Napoléon n'est jamais nommément désigné dans les Schriftproben, mais elles contiennent cependant de nombreuses allusions à sa personnalité, à ses succès militaires, à son action diplomatique et politique. Par une série de touches éparses, Görres brosse de l'empereur un portrait à la fois symbolique et fantasmagorique qui ne laisse aucun doute sur les sentiments de l'auteur et sur son dessein polémique et satirique.

Görres ouvre en effet plusieurs perspectives selon le type des notations qui dans les textes des Schriftproben se rapportent à Napoléon. Nous avons déjà mentionné les métaphores cosmiques qui permettent à l'auteur de donner à la figure de l'empereur la dimension mythique qui lui convient, tout en suggérant le caractère inéluctable du destin historique dont il est le signe et l'instrument. Napoléon, le "nouvel astre" au firmament de l'é-

---

(27) Ibidem.
(28) Cf. GGS XVI/2, 230-250.
(29) Cf. GGS XVI/2, 234. A propos de la nouvelle ère historique dont il annonce le début dans son essai de janvier 1848, Görres écrit (cf. GGS XVI/2, 240) : "Die Constellationen stehen mit ihren Aspecten wie damals noch am Himmel, aber Sinn und Deutung sind Andere geworden ... Aber es ist nicht mehr der alte Nimrod, der damals im Untergange gestanden, es ist der neue Tyrann, ... wie der Vater der Sohn dreier Götter, der eben aufgestiegen. Seinen Namen nennen uns die drei Sterne des Jacobstabes an seinem Gürtel, sie sind die Namen der drei Köpfe des Cerberus : Radikalismus, Communismus, Proletariat".

poque, est également une "comète" qui vient frapper violemment la terre et dont personne ne peut entraver la course (30). Dans quelques rares passages nous voyons par contre s'esquisser une figure humaine, le début d'un portrait ou plutôt d'une caricature tirant au grotesque.
Le grand Napoléon est un "petit homme bigle" qui s'approche subrepticement (31). Mais l'idée essentielle de Görres s'exprime à travers les multiples métamorphoses fantastiques qui font apparaître Napoléon comme un être diabolique, une puissance maléfique qui domine toute l'époque. Le thème fondamental est exposé dès le prologue dans la phrase:"Epoque pernicieuse, très mauvaise époque! Le diable fait l'amour avec le monde" (32). Nous retrouvons ainsi dans les Schriftproben le terme que dans sa lettre du 3 février 1805 Görres avait déjà expressément appliqué à Napoléon et à ses représentants (33).

Les apparitions de Napoléon dans les Schriftproben traduisent de diverses manières le caractère satanique du personnage. Dans les "Zigeunersprüche", il est le "chevalier noir" comparé à Belzébuth (34); dans le texte "Gespenster" nous voyons le "petit homme" se transformer en salamandre, se jeter dans le feu et faire jaillir de toutes ses bosses du venin de crapaud ; "l'être maléfique" s'y métamorphose également en une sorte d'effrayant vampire ou en un brouillard noir qui enveloppe toute chose. Il est le "malin" (der Böse) qui trompe tout le monde par les mirages qu'il suscite (35). Ces divers traits font des Schriftproben un prélude au grand pamphlet antinapoléonien de la période du Rheinischer Merkur : "Proklamation Napoleons an die Völker Europas vor seinem Abzug auf die

---

(30) Cf. GGS III/PH, 12. Görres reste ce faisant dans le cadre de l'actualité cosmologique puisque l'année 1807 a été marquée par la chute d'une comète : cf. Badische Wochenschrift du 18 décembre 1807.
(31) Cf. GGS III/PH, 3 et 21.
(32) Cf. GGS III/PH, 1 : "Böse Zeit, viel üble Zeit ! Es buhlt der Teufel mit der Welt ...".
(33) Cf. Ges. Br. II, 12-15.
(34) Cf. GGS III/PH, 8.
(35) Cf. GGS III/PH, 21.

Insel Elba" [36], par lequel Görres voudra précisément dévoiler la personnalité luciférienne de l'empereur [37]. Le texte intitulé "Tarentulisme" présente une nouvelle variation sur le thème du mal et de son emprise sur l'humanité. L'image symbolique dont se sert ici Görres est celle de la tarentule qui, insidieusement, emprisonne ses victimes dans le réseau de sa toile et leur injecte son venin [38]. Comme pris de démence et habités par une force démoniaque, les hommes se mettent alors à danser une ronde folle et épuisante sur les fils dont ils sont captifs. Cette scène nous semble être non seulement, comme le déclare Görres, la représentation "mimique" du "cours des choses", mais contenir une allusion précise à Napoléon et à son pouvoir maléfique. Nous trouvons en effet dans les pages de la Proclamation les mêmes termes de venin, d'aiguillon, la même idée de filets tendus appliqués expressément à l'empereur qui fait de l'humanité sa proie et sa victime [39].

Ce dernier thème réapparaît dans le texte IX "Fantômes" où le sentiment de Görres s'exprime à travers deux tableaux violemment contrastés. A la vision d'une humanité saine et vigoureuse, issue de la vie florissante et sanctifiée du moyen-âge tel que Görres le conçoit [40] succède, dès l'entrée en scène du "petit homme qui louche", la vision d'une humanité fantomatique, vidée de sa force vitale, consumée par un feu dévastateur, l'image d'une foule vile et impie que l'"être maléfique" disperse de son souffle : "La fin est maintenant proche, alors l'être maléfique se réjouit, déploie son

---

(36) Cf. GGS VI-VIII, Rheinischer Merkur nos 51, 52, 54, 56, 61 de mai 1814 ou WuB I, 533-562 (pour plus de commodité nous renverrons le lecteur à cette édition suivie et paginée de la Proclamation).
(37) Cf. par ex. WuB I, 540. "Ein finsteres Wesen hat immerdar in meiner Brust gehaust".
(38) Cf. GGS III/PH, 9 : "Seht ihr dies kleine Geschöpf ... wunder wie es nett und geschickt in weiten Kreisen euch mit seiner Webe umspinnt ... Seht wie ihr jetzt so maulaffend da steht, habt ihr übel die Fersen verwahrt, es hat sie das Tier mit dem Stachel getroffen ..."
(39) Cf. WuB I, 546, 545, 542.
(40) Cf. GGS III/PH, 21 : "Erst kommen gegangen viel starke Männer, Reisige, kernhaft Volk, edle Frauen, Heiltum, Segen, gut Gedeihen, viel frisch Leben ...".

manteau, se met à ricaner, les chasse d'un souffle comme on fait partir la poussière de la paume de sa main. La colonne s'ébranle à nouveau ; une racaille vidée de sa substance intérieure, une foule de gueux indignes passent comme des ombres, traînant la malédiction, une vie flétrie et souffreteuse, abandonnés de Dieu" (41).

La conclusion des "Prédictions de bohémiens" évoque elle aussi la domination absolue que Napoléon exerce sur une humanité sans vigueur et sans volonté qui est comme le sable qui s'écoule dans le "sablier de la mort" : "Fuyez d'ici, ombres inconsistantes, le coq chante, les feux vont s'éteindre ; regardez, voici déjà que, venant de loin, le chevalier noir s'approche ; lui seul se dresse ricanant au milieu des apparitions fantomatiques qui vacillent. Dépêchez-vous de fuir d'ici avant qu'il saisisse le sablier et le retourne avec colère !" (42).

A l'image du chevalier noir dispersant une humanité fantomatique se superpose de manière significative celle de Belzébuth chassant devant lui une "balle" vidée de son grain.

Dans les "Zigeunersprüche", puis dans d'autres parties des Schriftproben, Görres mentionne pour la première fois le trait distinctif qui révèle peut-être le plus clairement à ses yeux la personnalité de Napoléon et que le lecteur retrouve dans les grands portraits du Rheinischer Merkur : le ricanement diabolique dans lequel s'exprime à la fois le sentiment de puissance de l'empereur et son profond mépris de l'humanité (43). Ce rire diabolique retentit notamment à la fin du texte VII du second livre, inti-

---

(41) Cf. GGS III/PH, 22.
(42) Cf. GGS III/PH, 8.
(43) Cf. Proklamation : "So waren die Worte immerdar gesetzet, daß mein höhnisch Lachen sichtbar darinnen wurde ..." (WuB I, 543). De même dans Napoleon in Frankreich (GGS IX-XI, RM nos 208, 210, 213 de mars 1815 - WuB I, 595-609) : "Mit einer Hohnlache wird er die Welt begrüßen ..." (WuB I, 601); "kalt und giftig, in sich hinein hohnlachend, ist der Böse zum letzten Marsch ... aufgebrochen ... (WuB I, 606).

tulé "Die Luftfahrt" (44). A bord de leur nacelle aérienne les Allemands se sont élevés très haut dans le libre éther de l'esprit et voguent au milieu des constellations de l'hémisphère boréal. Après avoir aperçu les Pléiades, étoiles du Taureau, les passagers espèrent que l'Aigle va les prendre sur ses ailes et se rendent soudain compte qu'ils ont presque perdu la terre de vue.

A ce moment un "être menaçant" venu du nord, les rejoint : "Mais quel personnage s'avance là-bas vers nous venant du nord (45)? sévère, sombre et effrayant, drapé dans son noir manteau de nuages, il se précipite vers nous ; que nous veut cet être menaçant ? - Voyageurs, où allez-vous, est-ce que les poussins se font transporter en corbeille là où nichent les oiseaux de proie ? Soyez les bienvenus dans cet empire, je vais vous tenir compagnie !" (46).

Les divers traits de l'apparition vont peu à peu rendre évident qu'il s'agit ici de Napoléon. Görres joue avec adresse des différents sens du terme "aigle" : celui-ci désigne d'abord la constellation du même nom, apparaît comme le symbole du vol hardi de la pensée qui finit par perdre de vue les réalités terrestres (47), puis il est appliqué au contraire à l'aigle impérial, oiseau de proie dominateur et menaçant : "Ne soyez pas

---

(44) Cf. GGS III/PH, 19. Ce texte est inspiré dans sa conception par l'appendice comique que Jean Paul adjoint à son Titan sous le titre : "Des Luftschiffers Giannozzo Seebuch". Les voyages en montgolfière que le héros entreprend au dessus de l'Allemagne et de ses multiples petits Etats sont chez Jean Paul l'occasion d'une satire sociale, notamment de l'aristocratie.

(45) Ce n'est pas par prudence, comme le suggère SCHELLBERG (cf. WuB I, 674), mais tout à fait logiquement que Görres montre Napoléon arrivant du nord et non du sud ; l'auteur pense évidemment aux grandes batailles de 1806/1807 et particulièrement à celle d'Iéna. Le texte du Rheinischer Merkur"Napoleon in Frankreich" auquel Schellberg renvoie : "Vom Mittag steigt der finstere Geist herauf ..." évoque la situation très différente de 1815 où Napoléon débarque à Golfe-Juan venant de l'ile d'Elbe.

(46) Cf. GGS III/PH, 19/20.

(47) Cf. GGS III/PH, 19 : "... der Adler wird auf die Flügel uns nehmen, aber was ist denn aus der Erde geworden ?".

consternés, mes enfants, ne m'appartenez-vous pas tous ? Continuez donc à ramer, tout doucement, et ne protestez pas" (48). Les cosmonautes apeurés essaient en vain de conjurer cette apparition diabolique (49). L'étranger pèse comme une masse de plomb dans l'esquif allemand qui amorce une chute vertigineuse. Görres multiplie les signes désignant Napoléon : le rapace a surgi du royaume de la nuit et son astre est la lune couleur de sang des tyrans (50) : "Activez-vous, les enfants, la rosée nocturne a imprégné mes vêtements, attendez, je vais un peu me secouer, voyez, cela va tout de suite s'alléger et remonter. - Malheur, malheur, nous allons nous écraser, déjà la lune passe, rouge sang, devant nous ; retenez-nous, nuages fugaces, voici que déjà les montagnes nous menacent. Malheur - Oh ! - En riant l'esprit s'envole sur son manteau, un monument funéraire recouvre les ossements de ceux qui se sont écrasés au sol" (51).

Ce texte montre de manière frappante comment Görres parvient grâce à une combinaison d'images symboliques et fantastiques à allier la satire politique et l'effet littéraire.

Le thème de l'aigle et la chute de l'esquif allemand sont une claire allusion à la politique d'hégémonie poursuivie par Napoléon et à l'effondrement du Saint-Empire romain germanique qui est son oeuvre. Mais le texte conserve en même temps le caractère d'un jeu de l'imagination ; dans la vision qu'il décrit, Görres sait mêler le cocasse et le tragique et s'exprime dans un registre d'humour grinçant qui lui est particulier.

Les Schriftproben annoncent également la Proclamation de Napoléon aux peuples d'Europe en mettant à nu les ressorts de la politique napoléonienne : le jeu alterné de la force et de la ruse par lequel l'empereur impose sa volonté et la manière d'envoûtement qu'il exerce sur les foules, envoû-

---

(48) Cf. GGS III/PH, 20.
(49) Cf. GGS III/PH, 20 : "Alle gute Geister loben Gott den Herrn !" Cette formule de conjuration s'applique aux apparitions diaboliques.
(50) Cf. WuB I, 600:"geht blutrot der Stern des Tyrannen ...".
(51) Cf. GGS III/PH, 20.

tement qui tient pour Görres à la puissance de séduction que le mal exerce sur la nature humaine.

Ainsi le "petit homme qui louche", après avoir provoqué dans le peuple allemand une réaction d'effroi et de panique, réussit-il à plaire à tous en usant d'artifices trompeurs : "Tandis qu'ils se tiennent à distance, consternés et honteux, l'être maléfique surgit de terre, se montre à chacun sous un aspect différent, parle à chacun un langage différent, les séduit tous" (52).

Ce motif de la séduction est déjà évoqué dans le texte "Tarentulisme" qui le lie également à celui de la peur et du mal. Après avoir pris place au centre de sa toile, la tarentule se transforme en sirène aux couleurs chatoyantes (53). En chantant et en jouant du tambourin, elle mène la danse folle au cours de laquelle ses victimes, prises d'hystérie, s'amusent "à se couper dans leur propre chair" (54).

Les passages qui font apparaître la figure de Napoléon dans des visions fantastiques et cauchemardesques n'évoquent la situation politique que de manière très générale. D'autres pages contiennent par contre des allusions plus précises aux événements militaires et politiques. Ces allusions sont cependant volontairement voilées. Görres ne désigne en clair aucun pays, pas plus d'ailleurs qu'une ville ou un champ de bataille. Ainsi les "Prédictions de bohémiens" commentent-elles de manière indirecte et chiffrée les déboires

---

(52) Cf. GGS III/PH, 21 et la Proclamation (WuB I, 546) : "Nachdem ich ihnen Teufel und Gift gewesen, haben sie in ihrer Einfalt sogar liebenswürdig mich gefunden".
(53) Cf. GGS III/PH, 9. La Proclamation reprend ce même thème de l'attirance exercée par le mal (WuB I, 537) : "Einer um den andern hat die lockende Jungfrau an meinem Thron geküßt und ist von ihren Messern zerschnitten worden".
(54) Ce thème est développé dans la Proclamation (WuB I, 545) : "Untereinander haben sie sich erwürgt ...".

de la troisième coalition, l'humiliation des Autrichiens et la prise de Vienne [55], les ouvertures de paix faites aux Russes par Napoléon [56], l'attitude arrogante de ces derniers, les maladresses tactiques des Austro-Russes "étouffés" lors de la "première action honorable" qu'ils aient tentée, allusion à la défaite d'Austerlitz [57]. D'autres passages évoquent les événements de 1806 concernant la Prusse qui, après une longue période d'hésitation, s'est engagée dans une guerre malheureuse contre Napoléon et a essuyé toute une série de revers militaires, à commencer par les cuisantes défaites d'Iéna et d'Auerstedt : "Faisant irruption comme des héros, ils se sont lancés contre le corrupteur, mais celui-ci leur a jeté un gourdin entre les jambes et ils se sont ainsi étalés par terre sans grandeur tragique, contrairement à tout ce qui était convenu" [58].

D'autres notations encore concernent la Russie, "le vieux guerrier nordique" à l'apparence faussement redoutable et le revirement du tsar Alexandre Ier, ce dragon au visage terrible qui, subjugué lui aussi par Napoléon, se métamorphose en une "agréable princesse" au moment de la paix de Tilsit par laquelle il s'allie à l'empereur [59].

Quelques remarques ont trait à l'Angleterre, si experte en profits commerciaux, et à la situation nouvelle dans laquelle elle se trouve par suite de la paix de Tilsit et de la mise en place du blocus continental. Jusque là,

---

(55) Cf. GGS III/PH, 3 : "O prahlend Geschlecht, von Osten herangezogen, wie ist dein Hochmut gefallen ! Etzel, sie haben dir schmählich dein Haus in Asche gelegt, und du vermagst nicht zu rächen die frevele Tat".
(56) Ibidem : "kommt der Kleine hergeschlichen, bietet die Palme, wie wird er angefahren von dem stolzen Krieger, herrisch aufs Schwert gestützt, David, David, wo ist die Schleuder ?".
(57) Ibidem : "... warum seid ihr hervorgepoltert, wie ungelenke, junge Bärenbrut ? Sie haben euch in Gräben zur Hetze gefangen, ihr seid übel gebunden ... Tretet näher, Gebeugte, ihr seid unselig an der ersten ehrlichen Handlung erstickt".
(58) Cf. GGS III/PH, 3.
(59) Cf. GGS III/PH, 4 : "Seltsame Gestalt, in vielfachen Ringeln liegt sie gewunden, bis weit hinaus, wo die Sonne aufgeht, ein furchtbar Drachengesicht züngelt dich an, und haucht Feuer und Flammen dir entgegen, aber fass dir ein Herz und küsse sie kräftig, und es wird eine angenehme Prinzessin daraus, die sich züchtig gegen dich verneigt".

écrit Görres, la tempête qui a "déchiré le continent" avait servi à actionner les moulins des Anglais ; ils devront dorénavant les faire fonctionner eux-mêmes (60).

Un autre passage évoque le sort du Portugal conquis par Napoléon en novembre 1807 (61) et les aspirations de sa colonie du Brésil à l'indépendance (62).

Görres brosse enfin un tableau d'ensemble de la situation européenne à la fin du premier livre dans la première partie du texte n° IX intitulée "L'Europe sur la montagne sainte - Gros texte romain et italique". L'écrivain cite ici, sans indiquer sa source, un texte latin qu'il emprunte à l'Histoire romaine de Tite-Live (63). Avec une ironie sarcastique Görres associe la représentation de l'Europe sous la domination napoléonienne à l'image du peuple hébreu recevant sur le mont Sinaï les tables de la loi divine. L'apologue des membres et de l'estomac repris de Tite-Live s'applique clairement à l'unification de l'Europe dans le cadre de l'empire napoléonien et le discours de Ménénius Agrippa "orateur éloquent, que ses origines plébéiennes rendaient populaire" (64) suggère de manière cocasse Napoléon vantant lui-même les bienfaits de son système où tout le monde coopère dans l'harmonie.

Ainsi que nous l'avons montré, le portrait de l'empereur que tracent les Schriftproben est placé délibérément sous le signe du satanique, de l'emprise redoutable exercée sur l'humanité par l'esprit du mal. Napoléon est dési-

---

(60) Cf. GGS III/PH, 4.
(61) Ibidem : "Aber ihr wunderlichen Leute da unten über den Bergen ..."; le texte tel qu'il est formulé pourrait s'appliquer à l'Espagne. Mais les événements d'Espagne ne se précipitent que dans les premiers mois de 1808.
(62) Cf. GGS III/PH, 4 : "... ein zahlreich Volk aus der antipodischen Welt fleht noch um Justiz und strenges Gericht".
(63) TITE-LIVE : Histoire Romaine, livre II, Chap. XXII.
(64) Cf. TITE-LIVE : Histoire Romaine. Trad. G. BAILLET, Belles-Lettres II (1954), p. 48.

gné comme le "corrupteur", le "sultan de Babel" (65), celui qui sait exploiter avec adresse les faiblesses humaines. Mais le jugement que Görres porte sur ses compatriotes qui se sont laissé subjuguer par Napoléon n'en est pas moins sévère et constitue le deuxième grand thème de l'analyse politique. Görres prononce son réquisitoire à la fois en tant que patriote allemand et en tant que moraliste. La honte qu'inspire au patriote le comportement indigne et vil de beaucoup d'Allemands vis-à-vis du régime napoléonien s'exprime dès le prologue dans la formule amère : "Lorsque l'honneur est perdu, tout est perdu" (66). L'optique du moraliste, pour lequel l'idée de vertu conserve toute sa signification, transparaît notamment dans l'emploi répété du mot "péché" appliqué avec insistance aux Allemands (67); au contact du séducteur qui les amène à s'entredévorer, leurs péchés véniels se sont pour Görres transformés en péchés mortels (68). Ce terme de "péché" recouvre pour le contempteur de l'époque tout le champ de la décadence morale et spirituelle qui explique à ses yeux l'impuissance politique de l'Allemagne, son incapacité à s'opposer à l'oeuvre de sape et de domination de Napoléon. Nous trouvons donc dans les Schriftproben, appliquée à la situation du temps, l'idée de "Sündhaftigkeit" que nous avons déjà relevée dans Wachstum der Historie. Mais ce qui frappe le lecteur des Schriftproben, c'est la diction particulière de Görres. En effet certains des avertissements qu'il adresse à ses compatriotes rappellent le ton des prophéties bibliques comme par exemple cette phrase des "Zigeuner-

---

(65) Cf. GGS III/PH, 3 : "Verderber", "Sultan von Babel".
(66) Cf. GGS III/PH, 1 : "Ehre hin, Alles hin" et la lettre de 1819 adressée de Strasbourg à Perthes (WuB II, 296) "Männer wie Sie ... müssen wissen, daß deutsch jetzt wieder wie vor 1813 ehrlos heißt."
(67) Cf. GGS III/PH, 3 : "Belfert nur nicht so, ihr älteren Sünder (= les Autrichiens), wer rein ist, der mag den ersten Stein gegen sie (= les Prussiens) heben".
(68) Cf. GGS III/PH, 21 : "Entsteht ein leises Geflüster, kleine läßliche Sünden schleichen umher, fressen sich untereinander, werden Todsünden daraus".

sprüche" : "Si vous semez le péché dans le cours du temps, c'est votre perte qui sortira de cette semence" (69).

Görres montre, en particulier dans la deuxième partie des "Zigeunersprüche", que trois grandes classes sociales, l'aristocratie, le clergé et la classe intellectuelle, portent, chacune pour sa part, la responsabilité du déclin de l'Allemagne, de son manque de ressort moral et d'énergie dans l'adversité.

La critique acerbe que le polémiste fait de l'aristocratie vise en particulier les princes allemands qui à l'instigation de Napoléon se sont séparés du Saint-Empire pour constituer en 1806 la Confédération du Rhin. A ce propos Görres développe pour la première fois dans ses Schriftproben un thème qui sera repris dans la Proclamation aux peuples d'Europe sous la forme du jugement lapidaire sur l'aristocratie allemande que l'auteur y met dans la bouche de Napoléon lui-même : "des princes sans caractère et sans principes, une noblesse sans fierté et sans force" (70). Ce thème de la décadence de l'aristocratie est traité par Görres avec une particulière vigueur polémique. La noblesse allemande, écrit-il, est à présent "vermoulue" jusqu'à la moëlle, elle est moribonde et la "riche source de vie" qui avait animé ses ancêtres est tarie en elle (71). L'incapacité des nobles à accomplir l'oeuvre que l'on attend d'eux, leur infidélité à l'esprit de leurs aïeux sont traduites par l'écrivain en une image expressive : "Envoyez-nous donc les ancêtres qui, statues de pierre, sont agenouillés

---

(69) Cf. GGS III/PH, 3 : "Säet ihr Sünden in die Zeiten, Verderben wird euch aus der Saat erwachsen". Cette phrase qui suit l'allusion à la défaite d'Austerlitz suggère l'idée que les échecs militaires en face de Napoléon représentent une sorte d'expiation. Les défaites des Prussiens sont de même commentées par la phrase (p. 4) : "Geht hin, eure Sünden habt ihr abgebüßt".
(70) Cf. WuB I, 544 : "Fürsten ohne Charakter und Gesinnung, ein Adel ohne Stolz und Kraft".
(71) Cf. GGS III/PH, 3.

sur leurs tombeaux derrière l'autel ; que la mort pendant ce temps vous garde comme otages, nous vous délivrerons quand l'oeuvre sera accomplie" (72).

Dans le peuple allemand comparé aux arbres d'une forêt, l'aristocratie est une cime desséchée dans laquelle "nichent les chenilles et la vermine de toute espèce" (73). Comme il l'avait déjà fait dans les Volksbücher, Görres montre que la décadence de l'aristocratie a permis à la révolution d'opérer un revirement de l'ordre social. L'époque "a retourné un grand nombre des anciennes plantes" et une nouvelle aristocratie a fait alors son apparition : "ce qui était autrefois racine verdit maintenant joyeusement et fait monter ses rameaux dans les airs, cependant que les vieilles branches mortes rampent sous la terre, pompent et aspirent, et parcourent les sombres gouffres pour trouver une seconde jeunesse" (74).

En accumulant les métaphores suggestives Görres fustige les princes de la troisième Allemagne qui se sont mis à la solde de Napoléon et servent leur patrie en qualité de "laquais" (75) de l'empereur. Tel saint Christophe portant le Christ sur ses épaules, ils croient avoir enfin trouvé le plus puissant des protecteurs ; mais, ajoute sarcastiquement Görres, qu'ils prennent bien garde que leur chemin ne passe pas devant un crucifix (76).

Allusion est faite aux grands-ducs mis en place par Napoléon, aux

---

(72) Cf. GGS III/PH, 6.
(73) Cf. GGS III/PH, 6.
(74) Cf. GGS III/PH, 6 : "was Wurzel einst war, grünt freudig jetzt und treibt das Gezweig in die Lüfte, während die alten erstorbenen Äste unter der Erde hinkriechen, und saugen und pumpen, und um Verjüngung die dunkeln Klüfte durchschleichen".
(75) Cf. GGS III/PH, 6 : "Viel Volkes drängt sich herbei, das als Lakai dem Vaterland dient ..." ; cf. également la Proclamation (WuB I, 546) où Napoléon dit à propos des Allemands : "Als ich sie kennen lernte, habe ich sie stets verachtet und als Lakaien sie behandelt".
(76) Cf. GGS III/PH, 6.

nouveaux rois de Bavière et du Wurtemberg [77] : ce sont des fruits d'espaliers obtenus par greffe [78] et que déjà les guêpes commencent à dévorer. C'est encore à l'aide d'images, celle des "bastions" et celle du "mur de Chine" que Görres illustre le dessein politique de l'empereur de se servir de ces Etats soumis à sa volonté comme d'un rempart contre l'Autriche [79].

Görres commente avec un mélange d'indignation et d'amère ironie le spectacle de la servilité des princes allemands qui ont quitté le Saint-Empire : "Laissez-les donc partir tranquillement en paix : ils sont tous pusillanimes, timorés, châtrés et domestiqués, il sera charmant le bêlement dont vont retentir les pâturages en fleurs" [80].

C'est précisément ce thème de la servilité de la noblesse allemande que Görres retient pour conclure le premier livre des Schriftproben. Les énormes caractères "français" (gros parangon romain) du texte IX symbolisent la toute-puissance napoléonienne. L'écrivain donne ici à sa critique un tour aphoristique particulièrement mordant ; l'histoire a su mettre fin à une supercherie, elle a rétabli la vérité de l'ordre naturel en démasquant ces faux nobles qui ont voulu donner le change sur leur véritable caractère : "La nature les a fait naître pour qu'ils soient valets, - ils lui ont échappé et se sont fait passer pour des personnes de haute nais-

---

(77) Cf. GEBHART - Handbuch der deutschen Geschichte, vol. 3, p. 44 : "Mitglieder (du Rheinbund) waren Dalberg, der nun als Großherzog ein neues Territorium Frankfurt erhielt, die Könige von Bayern und Württemberg, die mit neuen Titeln ausgestatteten Großherzöge von Baden, Hessen - Darmstadt und Berg, die Herzöge von Nassau und die Fürsten von Hohenzollern, Salm, Isenburg, Liechtenstein und von der Leyen ... ; im Herbst (1806) trat auch noch Ferdinand von Toskana, nunmehr Großherzog von Würzburg, bei".
(78) Cf. GGS III/PH, 6 : "O ihr Armen, wie haben sie (= les Français) am Spalier euch veredelt, kommen die Wespen nun her und verzehren die schwellende Frucht". Görres joue ici sur le double sens du terme veredeln (ennoblir et améliorer par greffe).
(79) Cf. GGS III/PH, 6.
(80) Cf. GGS III/PH, 6 et l'image du loup parmi les moutons dans la Proclamation (WuB I, 296/297).

sance, le temps vient qui remet tout à sa place ; le temps a eu tout à fait raison de le faire" (81).

Le texte "Gespenster" a également trait en partie au comportement de certains hauts personnages allemands et à la Confédération du Rhin. L'ensemble des allusions est placé sous le signe de la prolifération du péché, de la corruption généralisée et de la domination de "l'être maléfique" (82). Görres raille la flagornerie et la vénalité des grands qui se précipitent pour ramasser les "piécettes d'or" distribuées par Napoléon, non sans devoir tout d'abord donner des gages de leur obédience (83).

Dans cette atmosphère générale de vice et de corruption tous ceux qui essaient de parler le langage de la vertu et de la justice sont impitoyablement persécutés par le régime impérial et ses protagonistes : "Quelques uns sortent du rang et veulent faire de grands discours sur la vertu et la justice, ils sont foulés aux pieds, déchiquetés, dévorés" (84).

Quelques notations semblent se rapporter plus précisément à la Confédération du Rhin groupée autour de von Dalberg, dernier archevêque-électeur de Mayence et nommé par Napoléon archichancelier de la Confédération et primat de Germanie. Görres dénonce l'hypocrisie avec laquelle, tant du côté des princes que du côté de l'empereur, on entoure d'un voile de légitimité et d'une apparence de moralité les pratiques les moins avouables : "Les moeurs se font bien maintenant un peu dissolues, mais on continue cependant de prier et l'on prend une mine sévère et grave. De l'extérieur on ne voit rien du tout, car l'être maléfique plane au-dessus comme un brouillard noir si bien que tout paraît décent" (85).

---

(81) Cf. GGS III/PH, 15.
(82) Cf. GGS III/PH, 21 : "Schwänzeln und wedeln die Sünden unter den Zuschauern herum, huren da viele mit ihnen, gibt's üble Nachkommenschaft".
(83) Cf. GGS III/PH, 21 : "Springen darauf einige vor, und schmeicheln dem Wesen, schmunzelt's gar freundlich und gibt Goldpfennige von sich. Fallen viele darüber her, werden abgewiesen, müssen erst Probstück machen und Bürgschaft stellen".
(84) Cf. GGS III/PH, 21 et Proclamation (WuB I, 542) : "Nichts verhaßter ist mir gewesen, als die Kraft, die auf sich selbst geruht".
(85) Cf. GGS III/PH, 21.

Les princes encensent leur idole diabolique et dansent autour de ses flammes sulfureuses tout en supputant leur seul intérêt (86). Cependant le "Malin" se réjouit de tous les conflits et de toutes les dissensions que ses mirages font naître parmi les Allemands (87).

La seconde partie des "Zigeunersprüche" contient également une satire fort mordante du haut clergé : "Ils se nomment les serviteurs du Seigneur : - le Seigneur leur a donné un pourboire en leur disant de chercher une place auprès d'un autre maître" (88). Cette charge vise particulièrement les princes ecclésiastiques dépossédés en 1803 de leurs Etats à la suite des dispositions prises par le Recez germanique de Ratisbonne. Görres leur suggère ironiquement de se replacer dans la police et dans l'administration des finances où les nouveaux postes abondent.

Pour lui ces hauts dignitaires de l'Eglise n'ont fait du reste, au lieu de remplir leur mission pastorale, que flatter les goûts du peuple et répondre à ses préoccupations les plus matérielles (89). Görres se sert d'images et de termes bibliques pour stigmatiser leur dépravation, leur manque de spiritualité et d'esprit apostolique : "Si le Seigneur s'est fait chair en eux, ils ont à nouveau fait de la chair quelque chose de charnel et c'est l'écharde dans la chair qui se fait passer pour le divin. Lorsque l'Esprit qui était descendu sur les apôtres s'est enfui, voyez, ils redeviennent de vulgaires pêcheurs" (90).

D'autres images suggèrent la corruption du clergé, son manque de foi véritable et le démantèlement de la grande église médiévale auquel il coopère allègrement : "C'étaient là assurément de captieuses fioritures

---

(86) Cf. GGS III/PH, 21.
(87) ibidem : "Macht der Böse allerlei Blendwerk vor, werden sie darüber uneins untereinander, schlagen sich tot, das ist angenehm Brandopfer dem Wesen".
(88) Cf. GGS III/PH, 6.
(89) Cf. GGS III/PH, 6.
(90) Cf. GGS III/PH, 6 et Jean 6, 56 ; 2 Corinthiens 12,7 ; Luc 5, 10.

gothiques et c'était insipide, c'est pourquoi nivellez joliment le tout et bâtissez-vous de petites maisons avec les vieilles pierres ; vous pouvez bien si nécessaire vous faire une église en collant des morceaux de carton, cette invention récente, et y faire sonner des cloches de cuir" (91).

Nous trouvons dans le même texte une critique à peine moins vive des intellectuels allemands, savants ou philosophes, dont Görres dénonce la mentalité et montre la part de responsabilité dans la déconfiture nationale. L'écrivain raille ceux de ses "frères et amis" qui ont prétendu résister aux Français de leur manque de vigueur et de leur maladresse : "dans leur lutte ils ont ressemblé à des hernieux qui pénétreraient dans la palestre pour se mesurer avec des athlètes entraînés" (92). Se berçant d'illusions et forts de leurs nobles maximes morales, ils ont été, à leur grande surprise, les victimes de coquins qui, les prenant par traîtrise, leur ont tranché le tendon d'Achille : "Il faut maintenant enquêter sur cette mauvaise action et la punir de la manière la plus rigoureuse, comme l'impératif catégorique enjoint de le faire" (93). Görres persifle ainsi la naïveté et le manque de réalisme de certains intellectuels : "O puits de science ! que vous êtes sots dès que vous avez laissé vos livres à la maison" (94). Les opportunistes cependant ont choisi le bon camp, celui de la collaboration avec les Français ; "ils se sont disputé entre eux les trophées" (95), n'hésitant pas à payer une goutelette de gloire d'un "oxhoft" de honte. D'autres ont cru pouvoir, mais bien à tort, se réfugier dans la digne neutralité de leur tour d'ivoire : "D'autres sont restés assis sur des sièges d'ivoire, portant de fausses barbes, ils désiraient en effet maintenir le calme et la paix dans la maison ; alors les querelleurs sont venus, leur ont arraché la barbe, les ont jeté à bas de leurs sièges et ils ont été piétinés par les sabots des chevaux" (96).

---

(91) Cf. GGS III/PH, 7.
(92) Cf. GGS III/PH, 5.
(93) Ibidem.
(94) Ibidem.
(95) Ibidem.
(96) Ibidem.

Un autre passage montre les "savants" occupés à charpenter et à construire avec ardeur. Ils veulent ériger un immense édifice qui de la terre doit s'élever dans les hauteurs célestes et "ils entendent déjà de temps à autre , par vent favorable, le chant des anges" (97). Mais pour Görres leur entreprise est vouée à l'échec, car ils ont tout simplement oublié dans leurs plans le sanctuaire, la "chambre secrète", celle qui abrite le divin mystère et le feu sacré. Ces intellectuels comptent dans leurs rangs trop d'individus sans vigueur spirituelle et morale, incapables de réaliser un grand projet. On ne voit du reste nulle part le maître d'oeuvre qui pourrait inciter au travail cette foule d'ouvriers nonchalants : "Ces compagnons sont si dépourvus de moelle épinière, privés d'entrailles et creux que si vous ne voulez pas les porter sur le chantier, gageons que vous ne dépasserez pas le niveau du sous-sol" (98). Ceci mis à part, ajoute Görres, ces intellectuels sont de braves gens, courtois et honnêtes, et il ne faut surtout pas s'effrayer lorsqu'ils donnent de la voix. Leurs fréquentes querelles ne sont pas non plus redoutables : lorsqu'elles deviennent par trop bruyantes, les lances à eau de la police suffisent et, ruisselant et se secouant, chacun rentre chez soi. Mais l'humour fait place à l'irritation, puis à l'indignation lorsque Görres parle des "plus insupportables" représentants de cette catégorie : "les prophètes stupides" et les écrivains politiques pro-napoléoniens : "mais la vermine niche dans la corruption de l'époque et se gave de ses péchés ; que ce peuple d'escrocs qui trafique avec l'honneur de la nation au marché auxpuces littéraire et souille tout de ses immondices soit maudit et aille au fond de l'enfer" (99).

Le texte VI du deuxième livre intitulé "La renaissance" exprime symboliquement en quoi consiste pour Görres la mission capitale des "savants" et leur responsabilité dans la vie nationale. Görres développe son idée par une

---

(97) Cf. GGS III/PH, 7.
(98) Ibidem.
(99) Cf. GGS III/PH, 7.

double allusion aux pratiques de la magie. L'exemple de Médée avertit les Allemands qu'ils ne doivent pas mettre en pièces leurs ancêtres avant d'avoir bien appris la formule magique qui pourra les ressusciter. Ceci dit, ajoute Görres, Paracelse leur a fourni une excellente recette et indiqué comment redonner vie à un corps coupé en morceaux en allumant au-dessus de lui la "lampe éternelle". Nous savons que ce terme utilisé par Paracelse revient fréquemment sous la plume de Görres à Heidelberg et désigne pour lui le sens du divin. Une phrase suffit à donner sa signification d'actualité à l'allégorie : "Mais à qui allons-nous confier le soin de garder la lampe ? Car, si le feu sacré s'éteint, l'heure de la nouvelle naissance ne sonnera jamais" (100). L'enthousiasme sacré, la flamme de la spiritualité sont en effet pour Görres indispensables à toute renaissance morale et politique de l'Allemagne, et notamment à toute reviviscence de l'Empire démembré.

Or, cette mission de gardiens de la flamme spirituelle incombe naturellement aux intellectuels. Mais ceux-ci, plongés dans leurs travaux, ne s'intéressent guère au sort politique de la nation ; ils ne s'aperçoivent même pas de la manière dont on divise l'Allemagne et veut rendre sa renaissance impossible : "Nos savants ont certes bien promis de conserver la flamme, mais ils s'en servent pour s'adonner à leurs élucubrations, et le chat pourrait emporter les morceaux sans qu'ils s'en aperçoivent" (101). Görres conclut son texte par un avis sarcastique : ne vaut-il pas mieux dans ces conditions que les Allemands s'emmurent avec leur passé défunt dans un vieux sarcophage étrusque et y allument une lampe funéraire qui ne se consume jamais : "au moins serions nous sûrement tous là le jour du jugement dernier" (102).

C'est encore l'apathie politique de ses compatriotes, le dépérissement

---

(100) Cf. GGS III/PH, 19.
(101) Cf. GGS III/PH, 19.
(102) Ibidem.

de leur sens moral et national que Görres dénonce dans le texte V du second livre intitulé "Gegensätze". Une variation ironique sur le thème de la polarité permet au polémiste de donner la formule générale de la mentalité allemande : "Ainsi avons-nous fort bien réparti le corps et la vie entre les deux pôles afin que chacun reçoive ce qui lui est dû. Et que nous sommes-nous donc réservé à nous mêmes ? l'indétermination vide du milieu, notre louable indifférence envers le bien et le mal, l'honneur et la honte, l'estime et le mépris" (103).

Notre analyse a voulu mettre en évidence l'importance de la satire politique dans les Schriftproben où Görres stigmatise aussi bien le régime napoléonien que ceux qui, par lâcheté, calcul ou indifférence, l'acceptent et le servent. Nous avons pu relever fréquemment l'expression des sentiments de colère, de révolte ou de dégoût que lui inspirent l'actualité allemande et le spectacle d'une époque qu'il juge corrompue et sans vigueur. L'épilogue traduit une fois encore ces sentiments en quelques images vengeresses particulièrement expressives : l'écrivain voudrait dresser dans son âme un gibet pour y pendre toutes les vilenies et tous les vices du temps, avaler un ouragan et l'éructer en une série de "rots" qui empesteraient l'univers entier, emprunter au chérubin céleste son épée de flamme qu'il ne risquera certes pas d'ébrécher, assure-t-il, car "tout est comme beurre et betterave, cela fond et se dissout dans un sifflement, pour ainsi dire tout seul" (104).

Il n'est pas surprenant que le même profond désenchantement s'exprime dans certaines pages des Schriftproben où la description polémique de l'actualité cède la place à des considérations plus générales sur l'humanité et la finalité de l'histoire. Ces réflexions frappent par leur ton sombre et pessimiste. Les textes les plus significatifs à cet égard sont les numéros

---

(103) Cf. GGS III/PH, 18.
(104) Cf. GGS III/PH, 24.

III et VIII du premier livre intitulés "Histoire universelle" et "Caryatides".

L'histoire universelle est présentée comme une suite ininterrompue de variations sur le thème d'Abel et de Caïn ; en elle se perpétue le meurtre initial, le crime né de la malveillance. Dans un mouvement implacable la haine revient sans cesse détruire l'oeuvre de l'amour : "Comme une noria mue par des ânes aveugles, c'est un enchaînement sans fin de montées et de descentes ; ce que l'amour a puisé dans les profondeurs la haine s'empresse de le déverser en haut dans la fange" (105). Görres voudrait certes croire que l'homme finira par se retrouver lui-même, mais en attendant,"la belle métempsychose" que l'on peut observer le montre passant d'une forme de brutalité bestiale à une autre.

Le texte suggère à travers diverses métaphores la cruauté de l'histoire humaine et son absurdité. L'idée de meurtre est reprise avec un réalisme cru dans l'image de l'abattoir qui évoque les guerres et leurs carnages que l'histoire tente en vain de dissimuler sous la parure flatteuse des lauriers de la gloire : "Dans l'abattoir tout est orné de couronnes, mais chose suspecte des tripes jonchent partout le sol" (106). Comment, pour qui veut croire au sens de la destinée historique de l'homme, expliquer la malédiction qui semble peser sur l'humanité ? L'homme est-il le mal aimé de la création ? Une image âpre et repoussante exprime la douloureuse interrogation de Görres : "il se peut que l'humanité ne soit qu'un ténia dans les entrailles d'un chérubin supérieur et que le malheur et le mal ne soient que l'amère potion qui doit déloger l'hôte importun" (107).

Le problème de la finalité historique est évoqué au moyen d'autres images comme celle de la roue et celle du moulin qui prolongent l'image de la noria : "La roue des événements continue inlassablement de tourner, mais

---

(105) Cf. GGS III/PH, 10.
(106) Cf. GGS III/PH, 10.
(107) Cf. GGS III/PH, 10.

qu'est-ce donc enfin qui est continuellement râpé et moulu dans le grand moulin et dans quel but ? Assurément la voix du questionneur est couverte par l'assourdissant et horrible vacarme" (108).

Non seulement la finalité de l'histoire semble soudain à Görres une énigme indéchiffrable, mais l'absence de tout progrès discernable, l'éternel retour des mêmes phénomènes sous un aspect extérieur qui seul varie, le remplissent de lassitude et d'écoeurement : "Pourtant tout cela ne serait rien encore s'il n'y avait pas ce ronron monotone, si aujourd'hui ne ramenait pas toujours sous une autre forme ce qu'hier a porté en terre. Voilà qui nous semble vraiment par trop ennuyeux" (109). Il n'y a donc qu'à rester chez soi et à faire confiance aux historiens : ils sont informés de tout et peuvent, pour qui le désire, décrire les événements à venir comme si l'on y assistait.

Le texte "Caryatides" concerne la place et le rôle de l'individu dans le cours des choses historiques. Görres laisse entendre que ceux qui croient porter sur leurs épaules le destin du monde et que l'on voit le visage crispé par l'effort et par le poids de leur responsabilité ne sont en fait, telles les caryatides ou les atlantes qui ornent une façade, que les figures décoratives de l'histoire. Celle-ci comporte un ordre et une cohérence internes sur lesquels les hommes sont sans pouvoir. S'il survient quelque secousse révolutionnaire l'ensemble de l'édifice s'effondre et le cataclysme les précipite dans le néant. Une image maritime dénonce avec ironie l'absurde vanité de ceux qui s'imaginent infléchir le cours de l'histoire et la mener à son but tandis que c'est elle qui les entraîne irrésistiblement dans sa course : "Parmi les terriens mortels ceux-là sont particulièrement ridicules qui, tels des pholades,s'incrustent dans la quille rapide du vaisseau

---

(108) Cf. GGS III/PH, 10.
(109) Cf. GGS III/PH, 10/11.

de l'histoire et, faisant avec elle le tour du monde, se fatiguent et épuisent leur petit corps et s'imaginent alors prétentieusement que c'est eux qui ont conduit le bateau au port" (110).

Le lecteur ne peut qu'être frappé du contraste entre ces réflexions désabusées sur l'histoire et les perspectives plus sereines et optimistes qui se dégagent de Wachstum der Historie. Görres, observateur du présent, ne parvient visiblement pas à contempler une actualité qui le touche directement avec le regard placide du philosophe de l'histoire. Les Schriftproben reflètent incontestablement un moment de crise et de désespérance. Nous trouvons ici, dans un contexte historique différent, les mêmes visions déprimantes, les mêmes doutes poignants qui avaient déjà assailli Görres au moment de l'écroulement de ses espoirs révolutionnaires. Ceci ne signifie cependant pas le désaveu des convictions exprimées par Wachstum der Historie, car la représentation cyclique de l'histoire que l'écrivain y expose n'escamote, comme nous l'avons vu, ni les périodes de nuit, ni les régressions temporaires. Mais la différence de climat entre deux écrits très rapprochés dans le temps nous semble précisément fort bien montrer à quel point Görres avait besoin, pour triompher des incertitudes et des découragements qui l'assaillaient par moment, de sa vision philosophique de l'histoire universelle où le passé apparaît comme le garant de l'avenir.

2. La satire littéraire et la polémique locale dans les Schriftproben.

La critique de la mentalité allemande, ce thème fondamental des Schriftproben, s'exprime aussi à travers bon nombre de réflexions satiriques concernant la production journalistique et les publicistes dont Görres trace un portrait fort peu flatteur.

Au début du second livre, dans le texte intitulé "Synonymes", l'écri-

(110) Cf. GGS III/PH, 14.

vain rompt une lance contre les journaux éphémères et sans valeur qui prolifèrent au point de supplanter la véritable littérature et de devenir la marque distinctive de l'époque : "Mais la signature d'aujourd'hui, voudriez-vous également la connaître ? Soit : un homme, une parole ; beaucoup d'hommes, un livre ; tous les livres, des journaux ; aujourd'hui feuille volante, demain maculature" (111). Dans le numéro IV du premier livre "Seiches" (Tintenfische), Görres commente ironiquement le goût si vif des Allemands pour le journalisme : "Ils supportent tout avec bonhomie pourvu qu'ils ne soient pas privés de leur nectar" (112), ce nectar qui coule de la plume du publiciste, mélange de vitriol, de fadeur et de flatteries mielleuses.

Görres s'indigne du manque d'esprit et de l'impudeur des journalistes qui n'hésitent pas à vanter les vertus germaniques de fidélité, de droiture, de force et de courage comme si elles étaient encore vivantes dans la nation, et qui galvaudent ainsi l'image d'un noble passé cher au coeur de l'écrivain : "Loyauté allemande, probité allemande, vigueur allemande, courage allemand, vierge allemande, femme allemande, mère allemande, ah ! si au moins nous avions également du sarcasme allemand ! Médailles commémoratives provenant d'une vieille succession, montrées à des visiteurs étrangers, n'ayant plus cours dans le pays même, dans notre misère nous les portons à l'orfèvre" (113). Il est pour Görres indécent et ridicule de faire résonner comme des grelots des mots qui ne correspondent plus à aucune réalité nationale. Cette réalité allemande, l'écrivain la fixe dans l'image d'un "petit peuple" assis sur des souches d'arbres et jouant un air pastoral sur son pipeau, un peuple de nains qui est cependant fort persuadé de sa grandeur (114).

---

(111) Cf. GGS III/PH, 16 et l'article sur Arnim (WuB I, 423) : "Die Journale und Zeitungen, flach, trivial und geistlos über die Möglichkeit hinaus, wetteiferten der Mehrzahl nach in der Niedertracht".
(112) Cf. GGS III/PH, 11.
(113) Cf. GGS III/PH, 16.
(114) Cf. GGS III/PH, 17.

Bien qu'aucun nom ne soit prononcé cette allusion au goût de l'églogue et de l'idylle dans les oeuvres littéraires à la mode n'est pas sans faire songer à Voß et à sa Luise. Dans les "Zigeunersprüche" déjà, Görres, en adjurant les poètes de ne pas "toujours parler ainsi allemand avec des lettres grecques" (115) décoche une flèche contre les manies hellénisantes d'écrivains au nombre desquels figure le traducteur d'Homère.

Si les Schriftproben sont pour l'essentiel une satire générale de l'époque, et si Görres, lorsqu'il s'exprime au sujet de l'ouvrage, a voulu mettre l'accent sur cet aspect, il n'en est pas moins vrai que l'épilogue de l'écrit contient nombre d'allusions tant à des personnes précises qu'aux polémiques locales qui dès la fin de l'année 1807 se développent à Heidelberg et vont bientôt opposer le camp des romantiques à leurs adversaires regroupés autour du vieux Voß.

Dans la lettre du mois de février 1808 où Brentano fait part à Arnim du plaisir que lui a procuré la lecture de l'épilogue des Schriftproben s'exprime précisément la satisfaction de l'initié qui saisit à demi-mot les intentions cachées de l'auteur : "L'épilogue est la chose de Görres la plus claire et la plus belle que je connaisse, la manière si fine dont il y fait allusion au vieux Voß, à moi-même et à Schelling et puis encore à l'épilogue - vraiment, c'est unique !" (116).

Malgré les dénégations de Görres, il nous semble indiscutable (117) que c'est bien le vieux Voß qu'il fait paraître au début de l'épilogue sous les traits de l'écrivain néo-attique Marcus Junius Brutus affublé d'une d'une robe de chambre en indienne. Non seulement cet accessoire vestimentaire sera encore mentionné par Görres dans le portrait qu'il tracera en 1831 de ce "correct philistin" (118), mais la formule catholique de salut

---

(115) Cf. GGS III/PH, 8.
(116) STEIG, 240.
(117) Une lettre d'Arnim corrobore l'opinion exprimée par Brentano ; à propos de Voß, Arnim évoque "die schändliche Lügenhaftigkeit des Brutus im zitzernen Schlafrock ..." (cf. WuB II, 674).
(118) Cf. WuB I, 429.

que l'auteur échange avec Brutus [119] est sans aucun doute une plaisante allusion au soupçon de catholicisme que dès cette époque Voß nourrit à l'égard de Görres [120]. Cette allusion à Voß ne prend ici son véritable sens que si l'on se souvient que Görres, rédacteur de la "Déclaration des dix-huit", avait peu de temps auparavant adressé une sévère mise en garde au Morgenblatt à la suite des insinuations malveillantes de ses articles anonymes et en particulier de la publication des "Lettres sur Heidelberg" de Reinbeck. Il n'est pas douteux que l'épilogue dénonce ici ce que Görres estime être la complicité de Voß avec les journalistes de bas étage qui travaillent pour le Morgenblatt. C'est en effet Voß-Brutus qui rapporte à mots couverts l'intention de la rédaction du Morgenblatt de ramener Görres à la raison [121]. Ce dernier, faisant allusion à sa métaphore des "Tintenfische" proclame en retour sa détermination de faire, avec des charbons ardents comme appât, une pêche aux journalistes des plus meurtrières [122]. Nous trouvons pour la première fois dans cet épilogue, appliquée précisément aux collaborateurs du Morgenblatt l'image d'un choeur de chiens, image dont Görres se servira plus tard abondamment pour ridiculiser la "clique de Voß" [123]. Le mépris railleur de Görres pour ces journalis-

---

(119) Cf. GGS III/PH, 22 : "Kömmt Junius Brutus im zitzernen Nachtrock gegangen, gelobt sey Jesus Christus Römerwämsgen ! in Ewigkeit Amen guter Freund !".

(120) A propos de la "Jesuitensucht" de Voß cf. l'article sur Arnim (WuB, 427/428).

(121) Cf. GGS III/PH, 22 : "... man hat dir einen Bruchschneider nachgeschickt, sie meinen du wärst nicht gescheit, der soll dich kurieren". Le terme "Bruchschneider" se rapporte selon toute vraisemblance à Reinbeck dont l'hostilité à Görres est vive. Dans la Zeitung für Einsiedler Görres le désignera par l'expression "ein Schneider von Profession" (cf. PFAFF, 90). L'expression Bruchschneider fait sans doute allusion au fait que Reinbeck publie ses "Lettres sur Heidelberg" sous le titre général "Bruchstücke einer Reise durch Deutschland". A cela s'ajoute le sens péjoratif du mot "Bruch" : littérature de rebut.

(122) Cf. GGS III/PH, 22 : "Ich will fischen, fischen will ich mit feuerfarbnem Köder, eine glühende Kohle will ich an die Angelhaken aufstecken, dann kommen die Fische vorwitzig herbei, und verschlucken sie 's, haha ! dann ziehe ich sie gebraten, ja, ja ! gebraten herauf".

(123) Cf. GGS III/PH, 22 et 23 : "O ihr garstigen Bluthunde ...", "o ihr Utremifasolaischen Hunde ..." ; cf. également les "choeurs de chiens" dans la satire "Des Dichters Krönung" (PFAFF, 398-408).

tes du Morgenblatt, impudents et sournois, s'exprime de manière tantôt recherchée tantôt directe : il les montre retournant sans vergogne à leurs auteurs, sur toutes les notes de la gamme, les critiques qui leur ont été adressées, faisant les "beaux" quand ils se sentent surveillés et retrouvant leur naturel canin dès qu'on a le dos tourné.

La détestable production littéraire qui fleurit à Heidelberg est caractérisée dans une variation ironique sur le "Heidenröslein" goethéen : "Les petites roses ne poussent pas sur la lande, rien que de mauvaises choses, par exemple des colchiques, des baies de sorbier pour grives, toutes sortes de dangeureux champignons vénéneux, à part cela rien, rien du tout" (124). Nous retrouverons dans la Zeitung für Einsiedler cette même image de la lande pour désigner le paysage littéraire propre à Voß (125). En face de cela l'écrivain réaffirme son appartenance au camp romantique des auteurs du Wunderhorn. Il va respirer un air de liberté sur les sommets alpins et embouche "un petit cor" pour répondre au choeur des chiens du Morgenblatt. Il entend poursuivre la lutte contre les philistins déjà entreprise dans le BOGS et, non content d'utiliser comme Samson la seule mâchoire de l'âne, il veut supplier Dieu de ressusciter l'animal qu'il lachera dans leurs rangs. Une citation du chant populaire "Schürz dich, Gretlein" (126) ponctue l'allusion que fait ici Görres à Brentano qui,

---

(124) Cf. GGS III/PH, 23.

(125) Cf. PFAFF, 399 ; on peut se demander si la phrase énigmatique qui ouvre l'épilogue : "Im Thume steht die Rosenblume" n'est pas une allusion à la poésie qui fleurit dans le camp romantique qualifié par Voß de "Barbarthum der Neueren" (cf. PFAFF, 401).

(126) Cf. Wunderhorn, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft (1979), p. 31. L'épilogue contient plusieurs citations de chants populaires, par ex. un rappel du "Kurmainzer Kriegslied" (Wh. p. 302) : "Lasset die feurigen Bomben erschallen". Cette phrase traduit la volonté de Görres de répondre énergiquement, comme il venait d'ailleurs de le faire dans la "Déclaration des dix-huit", aux attaques du Morgenblatt. L'amitié de Görres pour Brentano explique en effet sa très vive réaction aux propos ambigus de Reinbeck concernant Sophie Mereau et Caroline Rudolphi dans le pensionnat de laquelle Brentano avait placé Hulda, la fille de Sophie : cf. la lettre d'Arnim à Brentano du 25 janvier 1808 (Steig, 230) : "Der Grund von jener Anzeige (= Déclaration des dix-huit) sind schändliche Äußerungen (im Morgenblatt Nr. 277 ff.) über die Rudolphi und Deine verstorbene Frau gewesen".

loin des polémiques de Heidelberg, goûte avec sa nouvelle jeune épouse Auguste Bußmann une idylle fort éphémère et laisse "la tempête mugir" et "les vents hurler".

A la polémique locale et aux allusions personnelles l'épilogue mêle l'évocation générale de l'époque dont nous retrouvons ici quelques traits caractéristiques.

Le thème de l'hiver qui a envahi le monde et transi l'homme rappelle non seulement certains passages des Volksbücher mais fait écho à la correspondance de Görres où apparaît dès 1805, visiblement inspiré à l'écrivain par son hostilité au régime napoléonien, ce motif symbolique du froid qui paralyse l'époque, du "serpent du pôle nord" qui enserre celle-ci de ses anneaux, images des forces néfastes que doivent combattre tous ceux qu'anime l'esprit du bien (127).

L'épilogue comporte également une nouvelle variation sur un thème caractéristique des écrits de Heidelberg mais que nous rencontrons chez Görres dès la période de Coblence. L'ère napoléonienne est dominée à ses yeux par le fer et l'or, la force brutale et l'attrait des richesses matérielles. Malgré la répugnance que l'écrivain éprouvait à se préoccuper de problèmes d'argent, il apercevait clairement, comme en témoigne une lettre de 1805, que seule une certaine aisance matérielle pouvait lui assurer l'indépendance d'esprit à laquelle il aspirait, et que l'époque exigeait que l'on respectât l'or pour n'être pas réduit à néant par le fer (128). C'est cependant sur un ton assez ironique que Görres, lui-même en peine d'une situation plus stable et plus lucrative, fait dans l'épilogue allusion au philosophe de la nature Schelling englouti par le Vésuve qui n'en a recraché que les pantoufles (129). Schelling, las des tracas-

---

(127) Cf. GGS III/PH, 24 : "Sieh doch, lieber Athanasius, wie's draußen flockt und schneit ... sie zittern ja alle vor Frost ganz erbärmlich". Cf. également la lettre du 24 novembre 1805 (WuB II, 84).
(128) Cf. la lettre du 20 août 1805 (WuB II, 82).
(129) Cf. GGS III/PH, 23 : "Hat der Vesuvius die Pantoffeln des verspeisten Philosophen wieder von sich gebrochen, o du verflucht Leckermaul !".

series que lui avait values son activité à l'Université de Würzburg, avait en effet laissé vacante sa chaire de professeur à la suite de la cession de la ville à l'archiduc Ferdinand de Toscane et accepté du gouvernement bavarois une sinécure fort bien rémunérée à Munich (130). Görres commente plaisamment : "ah, regardez l'acier étincelant comme il est souple, et toi, or jaune, ne veux-tu pas approcher, une lame bien trempée a nécessairement besoin d'un pommeau d'or" (131).

S'il est ainsi possible de percer à jour certaines des allusions dont fourmille l'épilogue, il n'en est pas moins vrai que la forme que Görres donne à son message rend la tâche du lecteur difficile.

L'écrivain revêt en effet ici le masque de la folie, simule avec virtuosité le délire mental en juxtaposant des propos et des images apparemment dépourvus de sens et incohérents. Ce jeu de la démence est tout d'abord pour Görres un jeu libérateur, car le rire, l'humour sarcastique et l'ironie doivent désarmer ici les "fantômes sinistres" qui obscurcissent son esprit (132). Mais l'intention polémique et satirique réside dans la manière même dont l'écrivain traite le thème de la folie. Dans ses propos sur les Schriftproben, Brentano remarquait déjà qu'il est bien possible "que beaucoup de gens ne deviennent véritablement sérieux, raisonnables et compréhensibles que lorsqu'ils deviennent fous" (133).

Görres répond ici par une sorte de nouvel éloge de la folie aux esprits soi-disant sages et rangés qui croient devoir rire de son extravagance. A la phrase mise dans la bouche de Voß "ils pensent que tu as perdu la tête" répond une série de variations sur les deux catégories d'êtres qui peuplent le monde : les fous et les gens sensés. Ces derniers, révèle Görres, ont été créés par Dieu bien après leurs frères dans un moment de

---

(130) Cf. X. TILLIETTE, op. cit., p. 501.
(131) Cf. GGS III/PH, 23.
(132) Cf. GGS III/PH, 22.
(133) Cf. STEIG, 240.

lassitude, dont ils sont les enfants [134]. Supprimer les fous, c'est condamner le monde entier à "crever ... d'ennui" dans les huit jours. Il ne convient pas que les êtres les plus indigents enferment par pure jalousie les êtres les plus riches. Ouvrez au contraire les asiles, suggère l'auteur, "et vous serez ébahis de voir comme tout devient sage et intelligent" [135].

Après cette plaisante diatribe contre le prétendu "bon sens" philistin, Görres reprend ses attaques contre les journalistes du Morgenblatt, les adjure de ne pas mettre le monde à l'envers, ce qui le contraindrait à devenir raisonnable. Laissant soudain ces jeux d'esprit, c'est sur un ton grave et désenchanté que Görres lève le masque : sous sa folie apparaît l'extrême lucidité qui lui rend l'existence lourde à porter : "Ah ! Dieu, retire-moi un peu de raison afin que je devienne bon à quelque chose ; une grande lassitude m'a envahi, je voudrais qu'il soit l'heure de dormir et que tout soit fini" [136].

Il n'est guère surprenant qu'une oeuvre aussi provocante et originale ait suscité des jugements divers, voire antithétiques.

Une critique rimée du Morgenblatt à laquelle Görres avait répondu par avance dans son "Epilogue pris de folie" illustre à merveille, dans sa platitude, l'incompréhension du philistin qui appelle déraison ce qui lui échappe et entend bien remettre le monde à l'endroit puisque, de toute évidence, l'auteur des Schriftproben a écrit "la tête en bas et les pieds en l'air" [137].

C'est par contre une admiration sans réserve que Brentano porte à cet écrit dont l'épilogue lui semble fournir la preuve que "la folie en tant

---

(134) Cf. GGS III/PH, 23 : "... o ihr verruchten Kinder der Müdigkeit".
(135) Cf. GGS III/PH, 24.
(136) Ibidem.
(137) Cf. Morgenblatt n° 160 du 5 juillet 1808 (WuB II, 671) : "Was sollen diese Druckschriftproben ?/ Die Schrift nur, nicht den Schreiber loben,/ Der schrieb Kopf unten und Fuß oben".

que forme naturelle a également une forme artistique" (138). Il est frappant de voir que Brentano goûte les Schriftproben en artiste et ne s'étend du reste que sur le seul épilogue.

Très différent est le jugement négatif de Goethe qui voit dans les Schriftproben un exemple caractéristique de la tendance romantique à l'excessif et à l'informe. L'humour, auquel Jean Paul avait précisément accordé une si grande place dans sa Vorschule der Ästhetik, lui semble chez ces écrivains condamné à dégénérer en morosité et en humeur noire car il ne trouve aucun frein ni aucune loi en lui-même (139). Il est en outre certain que la satire politique de Görres et son antinapoléonisme n'étaient pas de nature à séduire Goethe. C'est chez Arnim que nous trouvons le jugement le plus nuancé. Peu sensible à l'humour, il n'est guère plus favorable que Goethe à la tendance jean-paulienne des Schriftproben ; il note leur manque de "sérieux poétique" "sans lequel même la plus belle pétulance devient d'un glacial ennui" (140). Mais Arnim souligne avec force ce qui constitue l'intérêt des Schriftproben : le message politique qu'elles ont le mérite d'exprimer et qui ne pouvait trouver une forme plus adéquate : "Ce qui excuse pourtant Görres, c'est la politique, c'est elle qui se présente le mieux, sous un voile fort joliment plié : il ne pouvait vraiment dire bien des choses que justement de cette manière" (141).

Nous avons, en soulevant un coin de ce voile, pu découvrir dans les Schriftproben un original prélude au Rheinischer Merkur. On peut cependant

---

(138) Cf. STEIG, 240.
(139) Cf. la lettre de Goethe à Zelter citée par SCHELLBERG, WuB II, 670 : "Sehr schlimm ist es ..., daß das Humoristische, weil es keinen Halt und kein Gesetz in sich selbst hat, doch zuletzt früher oder später in Trübsinn und üble Laune ausartet, wie wir davon die schrecklichsten Beispiele an Jean Paul und an Görres (siehe dessen Schriftproben) erleben müssen".
(140) Cf. la lettre d'Arnim à Brentano du 25 janvier 1808 (Steig, 230).
(141) Ibidem.

affirmer que cet écrit occupe dans l'oeuvre de Görres une place à part en raison d'un surprenant paradoxe : à travers l'hermétisme voulu qui en rend la lecture difficile, il révèle plus que d'autres peut-être le tempérament de Görres, ses sentiments et ressentiments, ses effervescences d'humeur et ses tumultes intérieurs.

C H A P I T R E V

WACHSTUM DER HISTORIE

La réflexion de Görres sur l'histoire, que nous avons vue se développer et s'enrichir de thèmes nouveaux dans le prélude et la conclusion de Die teutschen Volksbücher, va trouver son plein épanouissement dans le seul essai philosophique des années de Heidelberg, Wachstum der Historie.

Ce long essai a paru dans le deuxième cahier du troisième volume des Studien, revue publiée à Heidelberg par Daub et Creuzer (de 1805 à 1811). Le volume des Etudes dans lequel a paru Wachstum der Historie porte la date de 1807, mais il n'a paru effectivement qu'au cours de l'année 1808 (1). Dans l'esprit de Görres, "Croissance de l'histoire" n'était qu'une étude introductive et devait comporter une suite qu'il comptait publier dans la même revue (2). Aussi indique-t-il le centre d'intérêt du travail entrepris par un titre général : Religion in der Geschichte. La suite promise par Görres n'a jamais paru. L'objet de cette seconde étude devait être de montrer comment l'histoire spirituelle de l'Europe, qu'il s'agisse de l'art, des sciences ou de la vie, "trouve sa source dans le mythe asiatique et ne peut être pleinement et entièrement comprise qu'à partir de lui" (3). Sans

(1) Dans une lettre que les Ges. Br. (I, 499) datent de janvier 1808, Görres écrit à sa belle-mère : "Über der Arbeit ist mein Aufsatz für Daubs Studien schon zu achtzehn Bogen angelaufen und sprengt das Journal aus allen Banden". Dans sa lettre à Jean Paul du 1er février 1808, Wachstum der Historie n'est pas mentionné dans l'énumération qu'il fait de ses dernières publications. Le 23 juin 1808 par contre, Görres cite parmi ses travaux récemment publiés "meine neueste Schrift über Religion, Poesie, Geschichte und Wissenschaft".

(2) La table des matières du troisième volume des Studien présente l'essai de Görres de la manière suivante : "Religion in der Geschichte. Erste Abhandlung : Wachstum der Historie. Von J. Görres, Professor in Coblenz". A la fin de Wachstum der Historie (cf. GGS III, 440) Görres annonce en effet une suite de son étude et en indique le thème.

(3) Cf. GGS III, 440.

cette suite la dernière partie de Wachstum der Historie, où les considérations historiques mènent à une réflexion sur le mythe, ne pouvait manquer de laisser au lecteur une impression d'inachèvement.

Mais dès janvier 1808, Görres avait écrit à sa belle-mère que son étude prenait des dimensions excédant les possibilités de la revue et qu'il allait en réserver une partie pour une autre publication (4). Il est question une dernière fois de Wachstum der Historie dans la lettre qu'il lui adresse le 28 août 1808, quelques semaines avant son retour à Coblence. "J'ai plus de travail que jamais, écrit-il, en partie parce que je dois finir avant mon départ mon article des Studien, ce qui me prend beaucoup de temps ..." (5). Comme à cette date le volume des Studien qui comprenait l'essai de Görres était sorti, ce passage ne peut concerner que la suite de l'article qu'à ce moment-là il comptait donc terminer. Il n'en sera plus question ultérieurement. On peut supposer logiquement que dès qu'a pris corps le projet d'écrire une Mythengeschichte der asiatischen Welt, il a réservé pour cet ouvrage des développements qui auraient originairement dû trouver place dans Wachstum der Historie.

---

(4) Cf. Ges. Br. I, 499 : "Einen Teil davon werde ich, da jedes Ding seine Grenzen hat, in eine eigene Schrift ableiten".
(5) Cf. Ges. Br. I, 507 : Ich habe mehr als je zu tun, teils weil ich vor meiner Abreise meine Abhandlung in den Studien enden muß, was mir viel Zeit wegnimmt, ...".

I - Les prémisses de l'essai de Görres : sa conception de l'homme et de l'évolution historique.

Le premier soin de Görres, dans la brève préface de Wachstum der Historie et dans les premières pages de son écrit, est de préciser dans quelle perspective il aborde l'étude de l'histoire. Dans le flux rapide des événements, dans l'incessant changement, dit-il, l'esprit cherche à saisir ce qu'il y a de permanent. Aussi Görres conçoit-il l'histoire comme une "chronique de l'universel" (eine Chronik des Allgemeinen) qui s'attache à mettre en lumière "ce qu'il y a de véritablement vivant dans tout devenir" (1). Sa réflexion porte donc sur les lois du devenir historique ; il veut reconnaître les forces qui se manifestent dans les événements et en déterminent le cours, afin de "discerner, autant que faire se peut, les grandes périodes du monde spirituel, l'éternel cycle des choses dans ses phases" (2). L'événement particulier, aussi considérable et impressionnant soit-il, ne pourra être interprété que s'il est intégré à des mouvements beaucoup plus vastes : "Les vagues se brisent les unes contre les autres ... ; les tempêtes elles-mêmes ne sont rien, mais le flux et le reflux sont colossaux et grands, en tant que phénomènes de l'histoire universelle ils agissent dans l'accalmie comme dans la tempête" (3). Cette perspective pourra seule permettre à l'historien de déterminer la nature profonde d'un grand bouleversement et d'en saisir la véritable signification dans l'histoire universelle. C'est dans cette optique que Görres évoque dès les premières lignes de son essai le "raz de marée" qui a déferlé sur sa génération, la Révolution française, et qu'il annonce son intention de la replacer dans un vaste contexte pour établir "quelles constellations l'ont provoquée et quel est le rapport de ce tissu confus de contingences

---

(1) Cf. GGS III, 365.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.

frivoles avec les combinaisons supérieures du Tout" (4).

Görres fixe dans sa préface un but précis à son ouvrage : il entend, par cette réflexion sur l'histoire universelle, aider son époque à se comprendre elle-même dans sa particularité. Cette préoccupation du présent, reconnaît-il, a même déterminé d'une manière quelque peu artificielle l'orientation de toute son analyse.

En manière d'introduction, Görres présente un ensemble de considérations philosophiques et théoriques. D'entrée de jeu, il expose l'idée maîtresse qui constitue le fondement de sa conception de l'histoire et rattache son article aux ouvrages antérieurs consacrés à la philosophie de la nature : le devenir historique est "la forme nouvelle" sous laquelle se manifeste la nature créatrice. Görres s'attache à mettre en évidence le lien de continuité et le mouvement de progression qui relie le monde inorganique à celui de l'histoire humaine par l'intermédiaire du phénomène crucial qu'est la vie. Depuis le stade le plus élémentaire, la vie organique s'est différenciée jusqu'à l'homme et avec lui s'est élevée jusqu'à la conscience ; cette évolution se continue dans l'histoire humaine. Aussi le déroulement de l'histoire présente-t-il, tout comme la vie humaine, de nettes analogies avec la vie de la nature. Les grands mouvements de l'histoire reflètent les grands rythmes naturels, le jour et la nuit, la succession des saisons, le flux et le reflux.

En appliquant dans une même perspective à la nature et à l'histoire les concepts de changement (Wandel) et de progrès (Fortschritt), Görres énonce sa conviction essentielle. Si l'histoire est à ses yeux le domaine du mouvant, du fluctuant, du perpétuel devenir (5), il ne s'agit nullement pour lui d'une agitation désordonnée et vide de sens. Son esprit s'in-

---

(4) Cf. GGS III, 367.
(5) Tout au long de l'essai, le mouvement de l'histoire est traduit par des images qui évoquent les mouvements de l'eau, la vague, le flot qui déferle, le flux et le reflux.

surge contre une conception de l'histoire qui en ferait l'oeuvre du hasard, la manifestation d'une liberté anarchique, "un agrégat d'actes arbitraires purement fortuits, un amas d'infusoires, de formes simplement douées de mobilité, qui tourbillonnent pêle-mêle sans but ni fin, au seul gré de leur humeur" (6). Si ces vues qui prolongent des réflexions déjà formulées dans les Resultate font écho aux idées de Herder (7), d'autres passages invoquent la caution de la philosophie de la nature : "Nous ne croyons pas, dit encore Görres, que sortant du règne de ses créations inorganiques, elle (la nature) n'ait plus continué, dans le domaine de la vie, à chercher à atteindre la totalité, mais se soit perdue dans une fermentation vide, dénuée de pensée" (8).

Ainsi Görres apporte dès l'abord sa réponse au problème philosophique fondamental auquel toute réflexion sur l'histoire se voit confrontée : celui du rapport qu'y entretiennent la liberté et la nécessité. Pour lui, le monde historique est incontestablement fondé sur la liberté spirituelle, il n'est nullement soumis à la force inférieure de nécessité que représente le "mécanisme de la nature". Est-ce à dire qu'il n'existe pas une nécessité d'un ordre différent, s'exerçant au delà de la sphère de liberté des intelligences ? Görres décèle dans le cours de l'histoire l'intervention d'une force supérieure. Tout comme dans le domaine de la matière des forces universelles agissent à l'intérieur des forces particulières et contraignent les atomes isolés à s'associer en masses, de même une "volonté supérieure" agit à travers les volontés particulières, et sans préjudice de leur liberté, en fait les éléments d'une "liberté supérieure". Elles sont comparables en cela, ajoute l'auteur en recourant à une image

---

(6) Cf. GGS III, 367 : "es empört nichtsdestoweniger unsern Sinn, die Geschichte als ein Aggregat bloß zufälliger Willkürlichkeiten anzuschauen, als ein Infusorium bloß beweglicher Gestalten, die ohne Ziel und Zweck nur zur Lust und Unlust durcheinanderwirbeln".
(7) Cf. en particulier le livre XV des Ideen zu einer Philosophie der Geschichte der Menschheit.
(8) Cf. GGS III, 368.

analogique, aux rayons de soleil isolés qui ne sont que les éléments du rayonnement solaire et qui, tout en restant libres de leur mouvement, font partie d'un tout [9]. La volonté supérieure qui est l'âme profonde (die innere Seele) de l'histoire et qui en détermine le cours, Görres l'appelle esprit du monde, Weltgeist. "Dans l'histoire aussi, écrit-il, nous cherchons un esprit du monde ; nous observons sans cesse la nature créatrice sous la nouvelle forme aussi qu'elle s'est donnée ; nous cherchons à déceler les idées dont elle a voulu que les événements soient l'indice" [10]. L'histoire qu'il entend écrire reflétera une méditation sur "le grand esprit qui traverse le Tout en y agissant d'une façon si secrète et pourtant si patente" [11].

Avant d'illustrer concrètement sa théorie de l'histoire par l'analyse des grandes époques historiques, Görres va exposer préalablement une des vues philosophiques essentielles sur lesquelles elle repose, sa conception de l'homme. Les considérations qu'il nous livre sur la double nature de l'homme sont revêtues d'un curieux costume mythique. Dans un récit imagé, à la fois concret et symbolique, qu'il présente comme un "mythe" antique [12]. Görres relate la création de l'homme, effectuée en deux étapes successives. C'est tout d'abord un être nocturne et chthonien qui est créé par les puissances "souterraines" (die Unterirdischen) ; puis est créé un être de lumière et de feu, oeuvre des puissances "supraterrestes" (die Überirdischen). De l'accord des divinités pour réunir leurs deux créations initiales va naître l'homme. Celui-ci apparaît donc comme l'oeuvre commune de puissances opposées : il est fils de la terre et en-

(9) Cf. GGS III, 367.
(10) Cf. GGS III, 368: "In diesem Sinne erkennen wir höhere Gedanken durchgreifend die Gedankenwelt ; wir suchen einen Weltgeist auch in der Geschichte, wir verfolgen die bildende Natur auch in der neuen Gestalt, die sie angenommen ; wir forschen nach den Ideen, die sie in den Begebenheiten angedeutet ...".
(11) Cf. GGS III, 365.
(12) Cf. GGS III, 372.

fant de la lumière, fusion des "gnomes" et des "salamandres" en une seule créature. Les deux natures réunies dans l'homme sont indissociables, fondues comme deux sons dans un accord, intimement liées dans leur activité. Leur interprétation est constamment maintenue par "la sympathie divine" (13).

Ce mythe exprime pour Görres la double appartenance de l'être humain au domaine de la nature et à celui de l'esprit, à la nuit et au jour. L'être nocturne de l'homme apparaît dans les forces instinctives qui l'habitent, dans tout ce qui relève de l'inconscient et de ses énigmes. Son être de lumière se manifeste dans le domaine de l'esprit, dans "la lumineuse transparence de la conscience", "la fulguration de la pensée", dans l'intuition et dans la réflexion, fondement de la science, mais aussi dans "tout enthousiasme plus haut jailli du coeur", source de l'imagination artistique (14).

La vie humaine reflète cet antagonisme des deux natures de l'homme. De même que le jour alterne avec la nuit, de même sa vie est dominée alternativement par les forces conscientes et les forces inconscientes : ainsi oscille-t-elle entre les pôles opposés de la veille et du sommeil. Mais avec ce principe d'alternance Görres combine l'idée d'évolution. La vie est non seulement pulsation, va-et-vient rythmique entre des pôles opposés, elle est en même temps évolution "progressive" de la naissance à la mort (15).

---

(13) Si le mythe de la double création semble imaginé par Görres, la double nature de l'âme est un des enseignements fondamentaux de l'orphisme.
(14) Cf. GGS III, 370-371. Un autre passage évoque le rôle joué par l'inconscient. Görres dit de l'homme diurne : (Er) "ergreift mit klarer Besonnenheit die Begeisterung, wie der Künstler den Stoff ergreift, und bildet sie ins Leben um, in die Begeisterung aber fließen alle Naphtaquellen des Nachtmenschen wie in einen See zusammen, aber sie überströmen die andere Natur mit dem Brennstoff nicht, eben weil sie sich an ihr gezündet haben" (III, 371).
(15) Cf. GGS III, 372 : "So regelten die Götter des Menschen Leben, es sollte hin und zurück pulsieren zwischen jenen beiden Gegensätzen Schlaf und Wachen ; aber es sollte auch progressiv zwischen Geburt und Tod sich fortbewegen".

Le mouvement de la vie est donc caractérisé par un progrès que Görres définit schématiquement comme une évolution du particulier au général, du sensible au suprasensible, un processus par lequel l'individu devient "une abstraction" (wird zum Abstraktum), c'est à dire se dégage toujours davantage des limites de l'individualité et du monde des sens dont il est entièrement captif à l'origine pour acquérir un plus haut degré d'"universalité intérieure" en s'élevant à une plus haute spiritualité. Cependant, quand la progression a atteint son point culminant, il se produit un mouvement inverse et elle devient régression (16); dans un processus de "grossesse à rebours" (umgekehrte Schwangerschaft), "où l'être humain est gros de sa propre destruction", le dépérissement et la mort succèdent à l'épanouissement. Mais l'étincelle de vie ne s'éteint pas complètement ; elle quitte le corps qui meurt pour en animer un autre. Toute mort porte ainsi en elle le germe d'une nouvelle naissance.

Seule la lecture intégrale de Wachstum der Historie fait pleinement apparaître la signification et la fonction de ce mythe de l'homme. L'intention de l'auteur est de livrer par avance à son lecteur les prémisses philosophiques et l'appareil conceptuel indispensables à ses yeux à une bonne compréhension de son analyse historique. Görres présente la vie et ses lois comme l'archétype de toute histoire et dégage successivement les notions qui vont commander son analyse des époques historiques. Toute sa réflexion va s'organiser en effet autour des idées d'alternance, d'abstraction, de progression et de régression.

Görres fait encore précéder son tableau historique d'une esquisse de théorie de l'Etat, élaborée à partir de l'idée de la double nature, ter-

(16) Ibidem : "Aber diesen andern Antagonismus haben die Götter zugleich mit jenem ersten auch gegründet, daß, nachdem der Fortschritt aus dem Sinnlichen zum Übersinnlichen zu seinem höchsten Scheitelpunkt gekommen, der Fortschritt in sich selber wendet und nun zum Regressus wird".

restre et spirituelle, de l'homme [17]. Selon ses vues, cette opposition fondamentale apparaît également dans la vie de l'Etat et détermine l'évolution des constitutions. Elle prend ici la forme de l'antagonisme des principes "despotique" et "républicain" qui traduit pour l'écrivain l'opposition entre la contrainte autoritaire et l'esprit de liberté.

Ces deux principes complémentaires se sont trouvés dissociés au début de l'évolution historique. C'est ainsi que les plus anciennes formes de constitutions, celles des Etats orientaux dans l'antiquité, sont purement despotiques. Mais avec l'éveil de la vie supérieure de l'esprit, de l'aspiration de l'homme à la liberté, cette dernière doit devenir un élément de la constitution, d'où une nécessaire évolution vers la forme républicaine.

Tout comme l'individu ne peut trouver son plein épanouissement que dans un équilibre harmonieux entre les deux natures de l'homme, de même l'Etat doit trouver son point d'équilibre entre les deux principes politiques opposés. "L'Etat doit dès lors devenir organique, il doit se façonner dans toutes ses parties sur le modèle que la nature lui a proposé, celui de l'organisme" [18]. Dans le corps humain, un système musculaire que commande un système nerveux supérieur et qui obéit à la volonté est associé à un système circulatoire qui fonctionne "hors de la sphère de la conscience". La même organisation doit se retrouver dans le corps de l'Etat : en lui les deux formes fondamentales de toute constitution doivent s'interpénétrer parfaitement "dans la coexistence et la subordination", tout comme les deux systèmes physiologiques se compénètrent dans l'organisme. "La nature châtie avec rigueur toute déviation qui rompt cet équilibre, sans lui aucune vie ne peut subsister" [19]. Aussi un Etat qui

---

(17) Cf. GGS III, 374.
(18) et (19) Cf. GGS III, 375.

ne parvient pas à établir cette harmonie est-il condamné à osciller fiévreusement entre le despotisme absolu et la licence anarchique. C'est un monstre que le Weltgeist anéantira.

II - Les étapes de l'évolution historique.

A la lumière des conceptions théoriques qu'il vient d'exposer, Görres va brosser maintenant un tableau des grandes époques historiques.

C'est par l'antiquité gréco-romaine que commence son analyse. Tandis que les Etats orientaux de l'ancien monde restent figés au stade du despotisme et représentent "le monde des origines" (die Urwelt), où la vie n'ose encore se libérer des lois de l'univers élémentaire dont elle vient à peine de surgir, c'est chez les Grecs que va naître la première forme d'Etat organique. Ce qui a permis aux Grecs de réaliser une forme supérieure de constitution, c'est l'apparition d'un républicanisme de nature démocratique, l'éveil d'une aspiration à la liberté qui ne relevait pas d'un principe abstrait, mais s'affirmait comme un besoin d'indépendance de l'individu. "Les Grecs abhorraient les tyrans ; ils voulaient, chacun devant jouir dans sa sphère propre, à l'instar des étoiles, d'une égale liberté, réaliser un système plus élevé par le seul équilibre de l'ensemble ; mais en aucune façon un concept logique de l'Etat ne devait se dresser parmi eux et les gouverner comme un soleil supérieur" (1).

L'unité qui liait les divers éléments dans l'Etat grec n'était donc nullement "une abstraction supérieure, qui, du haut de la sphère de l'esprit, voulait dominer l'individuel" (2), mais une réalité vivante. Cette "unité cachée" exerçait son influence même sur le comportement de l'individu : en freinant l'impétuosité héroïque des Grecs qui auraient voulu se libérer de toute contrainte, elle a empêché leur esprit d'indépendance et leur ardeur passionnée de dégénérer en anarchie. Les deux facteurs qui ont assuré "la cohésion spirituelle et l'impénétrabilité" de l'Etat grec en cours de formation sont la sympathie qui réunissait l'ensemble des indivi-

(1) Cf. GGS III, 376 : Es scheuten die Griechen die Tyrannen, sie wollten wie die Sterne gleich frei jeder in seiner eigenen Sphäre nur im allgemeinen Gleichgewicht ein höheres System gestalten, keineswegs aber sollte ein logischer Staatsbegriff aus ihrer Mitte sich erheben und wie eine höhere Sonne sie regieren.
(2) Ibidem.

dus en un tout indivisible et l'amour de la patrie qui leur donnait le ressort nécessaire pour s'opposer à toute invasion.

La constitution des Etats grecs unit les deux principes républicain et despotique. Le principe républicain ne vaut toutefois que pour la classe des hommes libres tandis que celle des "esclaves ou ilotes" reste soumise au principe despotique. Mais le rapport qui unit ces deux classes, dont l'une représente "l'empire des intelligences" (Reich der Intelligenzen, Geisterreich, Geisterwelt), l'autre "l'empire de la nature" (Naturreich, Elementenreich), est conçu par Görres comme un rapport organique. Pour exprimer à la fois l'opposition et l'unité de ces éléments constitutifs de l'Etat, il a recours à deux séries d'images analogiques, celle des différentes parties de la plante et celle de la circulation sanguine. Semblables aux racines qui sont le support de la plante et qui ont pour fonction de puiser dans la terre nourricière le suc dont la fleur a besoin pour s'épanouir, les ilotes qui constituaient la base de l'édifice, avaient la charge de pourvoir à la subsistance des hommes libres. L'antagonisme qui existait entre les deux classes s'exprimait dans "le cryptogamisme de la constitution" qui faisait des esclaves des êtres pour ainsi dire asexués : Une contrainte extérieure leur imposait une soumission absolue, les privait de toute autonomie, de toute volonté personnelle. Ils constituaient "le monde des éléments" sur lequel était fondé "le monde des esprits". C'est parce que les hommes libres pouvaient se décharger sur ces "réprouvés" de tout souci matériel immédiat qu'ils étaient en mesure de se consacrer à une plus haute vocation, de répondre à des aspirations spirituelles plus élevées. Les ilotes "étaient le seul lien qui les rattachait à la terre maternelle". Mais tout en représentant l'élément inférieur dans l'Etat, ils en faisaient partie intégrante par l'intermédiaire des hommes

libres. Görres caractérise ainsi cette unité organique : "Montant et descendant à travers tout le corps, le sang de la vie battait, chaud, saturé, nourrissant, et les forces, partant du haut, parcouraient allègrement alors tous les organes ; ce qui s'assemblait en bas était marqué en haut de l'empreinte du monde supérieur, si bien que l'organisme tout entier était achevé, rond et ferme, fondé sur lui-même et sur la nature" (3).

La loi de l'antagonisme des forces contraires implique pour Görres que la vie ne peut se maintenir dans sa plénitude que dans la lutte. A cet égard, les événements extérieurs "ont merveilleusement favorisé l'évolution interne des Etats grecs" (4). L'empire perse, "ce mammouth des Etats antiques", leur a fourni "l'opposition extérieure" nécessaire à leur développement. C'est dans la lutte contre un Etat "fondé sur le principe d'inertie de l'orientalisme" que les jeunes Etats grecs ont acquis leur vigueur "d'athlètes" (5).

Par contre, c'est à l'intérieur de ces Etats qu'allait se développer le germe destructeur qui entraînera le déclin du monde grec. Au départ, ce germe résidait dans une évolution du rapport des ilotes et des hommes libres contraire à la loi naturelle. La "hiérarchie des pouvoirs", pense Görres, a en effet été établie par la nature. La force créatrice originelle (die bildende Urkraft) "a distingué les hommes véritablement nés libres de manière indiscutable par la génialité qui les habite et elle a de même marqué ses ilotes avec une égale netteté de l'empreinte d'un esprit servile inné et indéracinable" (6). Pour être viable, une constitu-

(3) Cf. GGS III, 377 : "Auf und nieder pulsierte durch den ganzen Körper das Lebensblut, warm, gesättigt, nahrhaft, und von oben herab durchspielten die Kräfte dann all durch die Organe ; was unten sich zusammenfügte, wurde oben mit der Signatur des höheren Welt ausgeprägt, und es war der ganze Organismus abgeschlossen, rund und prall, und auf sich selbst und die Natur gegründet".
(4) Cf. GGS III, 377.
(5) Les expressions citées entre guillemets dans cet alinéa sont empruntées à GGS III, 377 et 378.
(6) Cf. GGS III, 378 : "sie selbst hat die wahren Freigebornen unverkennbar durch inwohnende Genialität ausgezeichnet und ebenso ihre Heloten gleich entschieden durch angebornen, unausrottbaren Sklavensinn gestempelt.

tion doit respecter cet ordre naturel ; elle est condamnée si elle permet que, sous l'effet des hasards et des convenances, s'instaure une hiérarchie artificielle où des hommes de nature servile, mais nés libres, exercent un pouvoir tyrannique sur des êtres à l'âme noble et d'esprit libre, mais de condition servile.

Telle a été précisément l'évolution de la Grèce, où un système constitutionnel artificiel est venu fausser l'ordre naturel. De ce fait, "la véritable noblesse de la nation s'est trouvée dispersée dans les deux classes" (7). Les rapports "absurdes" qui se sont établis entre celles-ci devaient nécessairement entraîner la ruine du vieil esprit républicain, l'avilissement de la noblesse et la dégradation de la constitution, et aboutir à une décadence morale générale. Parallèlement à cette décomposition interne, un autre germe destructeur allait se développer au sein des confédérations helléniques. La longue lutte pour l'hégémonie qui opposa Athènes et Sparte apparaît à Görres comme marquée par la projection des vices internes des constitutions grecques sur le plan de la politique extérieure des Etats. "Le même égoïsme contre nature se manifesta ouvertement alors même au sein de la grande confédération" créée pourtant pour réaliser des fins supérieures. L'un et l'autre, les deux puissants rivaux tentèrent d'abord de réduire leurs propres alliés à la condition d'esclaves avant d'affronter le combat pour la suprématie qui avait pour enjeu de ne laisser libre que le seul vainqueur. L'oppression qui résulta de ces luttes, la résistance qu'y opposèrent les Etats et les individus assujettis, devaient forcément aboutir à la dislocation de la nation. Sans doute les Grecs vaincus par les Macédoniens devinrent-ils sous leur règne "pour quelques instants" un peuple lancé à la conquête de l'univers, mais bientôt cor-

---

(7) Cf. GGS III, 378.

rompus par la mollesse et la servilité orientales, ils n'allaient pas tarder à succomber "à la ruse et aux perfidies des Romains que le même principe avait armés contre eux" (8).

Dès lors, un autre peuple passe au premier plan de l'histoire. Avec l'ère romaine, celle-ci va commencer une nouvelle "progression cycloïdale" (9), mais "en cercles élargis". C'est qu'en effet la marche de l'histoire mène à l'élargissement de la vie de l'Etat. C'est ce qui ressort clairement d'une comparaison entre l'Etat grec et l'Etat romain. Les similitudes sont manifestes ; on trouve chez les Romains comme chez les Grecs les deux éléments fondamentaux de toute constitution, "celui du mécanisme et celui de l'autodétermination". Mais on constate dans la constitution romaine "une gradation" (eine Steigerung) de ces principes que démontre la structure sociale plus complexe de l'Etat romain. Le fait nouveau d'une importance capitale était la scission survenue à l'intérieur de la classe des hommes libres. Il en était résulté une division du "peuple proprement dit" en patriciens et en plébéiens, "ces derniers n'apparaissant en quelque sorte que comme les supports de cette noblesse supérieure". La plèbe, définie par Görres comme "une classe libre d'esclaves" parce qu'elle tenait le milieu entre le patriciat et les esclaves, formait "la base supérieure de l'Etat". Quant à la classe des esclaves, sa base inférieure, la constitution l'avait haussée à un niveau plus élevé en l'intégrant à l'Etat comme "collectivité autonome" (selbstständige Allgemeinheit) (10).

La constitution de deux classes libres chez les Romains fut la cause d'une intensification de la lutte entre le peuple et la haute aristocra-

---

(8) Cf. GGS III, 379.
(9) Le terme de zykloidaler Progressus, employé ici pour la première fois, caractérise l'évolution historique par analogie avec la courbe de la vie humaine qui suit une ligne montante, puis descendante, qui est faite de "progression" et de "régression".
(10) Les passages cités dans cet alinéa sont empruntés à GGS III, p. 379 et 380.

tie. Alors que cette lutte avait conservé chez les Grecs un caractère intermittent et quasi individuel, elle se généralisa maintenant et devint une données permanente de la vie politique romaine. Dans ce conflit la plèbe avait pour chefs les tribuns qui représentaient "une noblesse naturelle de la force et du talent", issue d'elle par une sorte de "sublimation".

Görres consacre un important développement aux causes du déclin de Rome et retrouve des phénomènes analogues à ceux qui ont mené la Grèce à sa perte. A l'intérieur, il discerne un germe de maladie dans cette lutte interne qui oppose les plébéiens aux patriciens. La montée des forces nouvelles lui apparaît certes comme une manifestation du "principe progressif" dans le déroulement de l'histoire. Le droit naturel de "la noblesse innée" ne pouvait que se heurter au droit social fondé sur la tradition. Mais cet affrontement ne tarda pas à constituer "un élément vraiment dramatique de la vie publique". "L'Etat lutta contre le Weltgeist et l'ordre établi par lui, et il devint fort dans cette lutte, tant qu'il était encore débordant de vigueur et de vie ; mais quand ses forces faiblirent, il fut frappé de paralysie et dut succomber comme les Grecs avaient succombé" (11). A lointaine échéance la lutte entre les deux partis devait avoir des conséquences fatales.

Pourtant ce sont les guerres menées par Rome contre les peuples étrangers que Görres tient pour la cause essentielle de son déclin. Animés par une volonté de domination universelle, les Romains ont réduit en esclavage les nations vaincues. "Ils ont avili les nations ; toute l'humanité devait s'abaisser à n'être que le piédestal de leur grandeur" (12). Les cam-

---

(11) Cf. GGS III, 380 - 381 : "Der Staat rang mit dem Weltgeist und seiner Ordnung, aber er rang sich stark an ihm, wie noch Kraft und Leben ihn erfüllte, als aber dies gewichen war, mußte er erlahmen und erliegen, wie die Griechen erlegen waren".

Pour les autres passages cités dans cet alinéa, voir III, 380.

(12) Cf. GGS III, 381 : "Sie entwürdigten die Nationen ; die ganze Menschheit sollte sich zum Fußgestelle ihrer Größe niederschlagen".

pagnes militaires, tout en favorisant le dérèglement moral en dehors du service, avaient accoutumé les soldats "à l'obéissance aveugle et à la soumission absolue" à leurs chefs. La masse des Romains était mûre dès lors pour le "despotisme sans précédent" dont ils furent les victimes et qui "témoigne de la profondeur de la déchéance morale sans exemple dans laquelle cette nation avait sombré" (13).

Ce despotisme impliquait une rupture totale de l'équilibre organique entre les classes. Pendant que l'aristocratie se haussait à l'unité et accédait même à la sphère de l'immortalité en la personne des empereurs divinisés, la masse sombrait dans l'inertie et les ressorts de la vie intellectuelle étaient brisés.

Mais "un châtiment plus dur" encore était réservé aux Romains : les grandes invasions germaniques allaient finalement provoquer l'écroulement de l'empire.

Comment, après avoir sombré dans une telle déchéance, l'espèce humaine a-t-elle pu connaître un renouveau ? A cette question Görres répond que "si l'histoire devait continuer sa marche en avant sur les ruines de cette période, un nouveau principe métaphysique devait nécessairement s'éveiller en elle" (14). C'est sur le christianisme en effet que va s'échafauder un monde nouveau. C'est la religion chrétienne qui allait apporter à l'histoire "l'éther de vie spiritualisant" dont elle avait besoin pour progresser.

Ainsi, avec la période médiévale où le principe du christianisme vient féconder l'histoire, c'est un nouveau cycle qui commence (15).

---

(13) Cf. GGS III, 381.
(14) Cf. GGS III, 382 : "Notwendig mußte, sollte die Geschichte auf den Ruinen dieser Zeit weiter vorwärts schreiten, in ihr ein neues metaphysisches Prinzip erwachen, ...".
(15) Cf. GGS III, 390 : "Das Element des Mystizism ... wurde nun von den nordischen Naturen ... mit frischer, junger Kraft und Energie ausgebildet und zur höchsten, verklärtesten Entwickelung hinangetrieben".

Pour Görres, ce qui distingue fondamentalement le moyen âge chrétien de l'ère gréco-romaine, c'est le nouveau rapport de la religion et de l'Etat. Leur unité, trait marquant des premiers âges, s'était maintenue tant bien que mal jusqu'à la fin de l'ère gréco-romaine, même si les intérêts de l'Etat avaient fini par prédominer. Le christianisme par contre, par la distinction qu'il opère entre le monde sensible et le monde suprasensible, va provoquer une scission de la vie publique en deux domaines spécifiques : le domaine terrestre de la vie politique d'une part, le domaine supraterrestre de la religion d'autre part. Il en est résulté une opposition déterminée entre l'Etat et l'Eglise, comme l'histoire n'en avait jamais connue auparavant. Görres estime qu'il est caractéristique de la vie du monde médiéval que cette opposition s'y manifeste au sein d'une étroite unité. Une large place sera faite à cette idée fondamentale ; quand elle apparaît pour la première fois dans ce contexte, elle est présentée dans un passage composé d'une suite de métaphores. La spécificité des deux pouvoirs spirituel et politique est exprimée par le contraste entre "un royaume solaire de l'esprit", un "Etat céleste" tendu vers l'invisible, vers le divin, et un royaume terrestre établi dans le monde fini, qui "détermine tout ce qui est temporel et règle tous les intérêts humains" (16). La symbiose des deux sphères est illustrée par la métaphore végétale des ramifications entrelacées. Ainsi est établi un lien entre la terre et le ciel, la nature et l'esprit : la vie organique pourra donc s'épanouir.

Görres décrit d'abord "le nouvel ordre" qui s'est créé dans les deux sphères de l'Etat et de l'Eglise, à savoir "la constitution féodale moderne" d'une part, "la hiérarchie" de l'autre.

L'empire médiéval diffère essentiellement à ses yeux de l'empire ro-

---

(16) Cf. GGS III, 391.

main par les formes nouvelles qu'y a prises l'abstraction politique, et dans lesquelles réside l'élargissement qu'il voit s'opérer d'une époque à l'autre. Le système féodal, selon lui, représente l'épanouissement de ce qui apparaissait déjà en germe dans la période républicaine de l'ère romaine et qu'avait étouffé le despotisme des empereurs : il intègre dans sa structure l'aspiration de l'individu à la liberté. "Le principe suprême de l'Etat" médiéval se distingue en effet radicalement du despotisme en ce qu'il n'anéantit pas les volontés subalternes dans sa volonté propre. Il veut seulement les rassembler dans leur totalité et "soustraire ces éléments inférieurs au mécanisme automatique pour les élever à la liberté spirituelle" (17). C'est par là que ce principe s'élève au rang de véritable "abstraction intellectuelle".

C'est dans le "principe de la gradation progressive des pouvoirs" (Prinzip des allmählichen Ansteigens der Gewalten) que les hommes du moyen âge concilient le besoin de liberté des "natures nordiques" avec l'aspiration à l'universalité de l'Etat (18). Görres s'attache à montrer comment l'Etat médiéval, à l'opposé de l'Etat antique, s'efforce d'éliminer le despotisme même au niveau inférieur. "L'esprit politique moderne" se manifeste dans l'abolition du servage, ce reste de l'esclavage antique. Peu à peu une "classe de bourgeois libres" (ein Stand der bürgerlich Freien) absorbe celle des serfs pour devenir "la véritable base de l'Etat".

L'organisation de l'Etat médiéval est décrite par Görres sous un double aspect : dans une perspective architectonique d'une part, dans une perspective organique d'autre part. La progression des pouvoirs par degrés caractérise avant tout la partie supérieure de l'édifice ; elle définit les rapports de vassal à suzerain qui s'étagent de la petite nobles-

(17) Cf. GGS III, 392.
(18) Cf. GGS III, 391.

se jusqu'à la couronne. Elle s'insère dans un ensemble organique, l'organisation générale de l'Etat qui a pour base la vie domestique et s'élève à partir de là en spirale, chacun de ses niveaux constituant un élément du niveau supérieur.

Le mérite essentiel de cette organisation aux yeux de Görres, c'est la coexistence dans l'Etat de la subordination librement consentie au pouvoir supérieur et de la liberté dont chacun jouit dans sa sphère (19).

Dans le système organique de l'Etat, les paysans et surtout les bourgeois des villes, grâce auxquels se développe "l'esprit de l'industrie" et le sens de l'organisation, représentent le "système circulatoire inférieur" qui permet aux "ordres supérieurs" du corps social de prospérer. La chevalerie représente "le système musculaire ferme", qui est facteur de mouvement et de dynamisme. Tournois et croisades attestent la virile hardiesse de ces chevaliers et leur goût de l'aventure, qualités qui peuvent recéler cependant une force destructrice. Le principe de l'honneur chevaleresque est le lien qui unit la chevalerie au souverain ; ce dernier est "le coeur" de ces divers ensembles organiques et en assure l'unité.

Au système nerveux Görres fait correspondre un principe spirituel. C'est le principe religieux qui animait la vie médiévale. C'est de la religion qu'émanait l'influx qui se propageait dans l'organisme social tout entier ; elle était le lien qui unissait toutes les classes dans la même ferveur. En sa qualité de représentante de la vie spirituelle et de "l'idée du divin", l'Eglise se situait au-dessus de l'Etat.

Görres met en parallèle l'organisation de "l'Etat ecclésiastique" que

---

(19) Cf. GGS III, 392. Görres insiste sur l'idée qu'il ne s'agit pas d'une simple contrainte extérieure, mais d'un mystérieux phénomène spirituel : "Es war ein tief rätselhaft und doch wieder offenbar und rein geistig Verhängnis, was in dieser Verfassung durch den ganzen Staat durchging und jedem von oben herab und doch wieder von innen heraus sein Verhältnis und Maß und Gesetz zuwog".

forme l'Eglise institutionnelle et celle de l'Etat séculier. L'un et l'autre ont suivi la même évolution, subi "la même métamorphose". D'une part, c'est sur le principe de subordination qu'était fondée la hiérarchie qui s'élevait depuis les laïcs qui en formaient la base jusqu'au pape situé au sommet, par une suite d'échelons dont l'autorité s'élargissait progressivement. Du pape, "lieutenant visible de Dieu sur terre", émanait "un pouvoir invisible" qui s'exerçait souverainement sur la chrétienté entière. Mais l'organisation hiérarchique de l'Eglise n'excluait pas le principe de liberté. Dans les conciles, les pères de l'Eglise réunis en assemblée exerçaient librement un pouvoir exécutif et représentaient donc "le républicanisme" à l'intérieur de l'Eglise (20).

Par sa suprématie sur les peuples européens, l'Eglise apparaît dans l'histoire comme "le Titan du moyen âge" (21). Son oeuvre n'en a pas moins été constamment battue en brèche. Si cette "oeuvre immense" a connu l'échec, Görres en rejette la responsabilité sur "une série d'empereurs allemands dépourvus du sens de la grandeur". Il voit la cause de leurs insuffisances et de leurs erreurs d'une part dans leurs vues politiques, d'autre part dans leur conflit avec l'Eglise.

A la suite de la division territoriale décrétée par Charlemagne, des empereurs faibles avaient laissé se rompre le lien qui devait réunir l'Europe entière dans l'empire. "De même qu'une seule Eglise embrassait toute la chrétienté, un seul empire devait englober le monde politique dans sa totalité, et cette dignité était destinée aux Allemands ; c'est donc dans l'empire qu'on appelait le Saint Empire que toute l'Europe devait trouver son centre dominant" (22). L'Allemagne devait devenir "l'Etat des Etats",

(20) Les citations de cet alinéa sont tirées de GGS III, 393.
(21) Cf. GGS III, 394.
(22) Cf. GGS III, 394 : "Es sollte nämlich, wie nur eine Kirche das ganze Christentum umfaßte, so nur ein Kaisertum die ganze politische Welt umschließen, und diese Würde war den Teutschen zugedacht ; im Reiche daher, das Heilige genannt, sollte ganz Europa seine herrschende Mitte finden".

les Etats vassaux gardant toutefois leur autonomie en vertu du droit féodal. Görres accuse les empereurs qu'il met en cause (23) d'avoir laissé péricliter la grandiose conception politique qu'il incombait au moyen âge de réaliser. Du fait de leur incapacité ou même de leurs visées particularistes, l'Allemagne a trahi une mission que l'histoire lui avait réservée. "Pour n'avoir pas voulu régner, les Allemands furent alors condamnés par l'esprit de la terre courroucé à servir dans une honteuse soumission jusque dans un lointain avenir" (24).

La deuxième erreur de ces souverains, leur faute capitale, c'est leur "rebellion" contre l'Eglise. En entrant en conflit avec elle, ils s'opposaient "au premier principe de tout le système" qui devait "animer et maintenir" l'édifice médiéval. Ils refusaient d'admettre que la suprématie de l'Eglise sur l'Etat n'était que la conséquence logique de l'esprit même de l'époque. Ce heurt entre l'empire et la papauté fit pénétrer la discorde dans un système fondé précisément sur l'harmonie. "Ce qui devait tendre vers un but commun dans une collaboration pacifique et se compléter mutuellement était divisé maintenant en deux camps qu'animaient l'hostilité et la haine" (25). Ainsi le principe sur lequel reposait l'organisation politique du moyen âge était-il voué à l'effondrement.

La dislocation du Saint-Empire a eu pour point de départ les insuffisances de sa constitution. Faute de structures politiques contraignantes, le lien qui unissait les Etats européens dans un même organisme a été le premier à se rompre. Puis, dans l'empire réduit aux Etats allemands la même tendance à l'indépendance a constamment suscité des conflits entre tel

---

(23) Du fait que Görres ne donne aucune précision historique - ni nom ni date -, tout ce développement reste flou.
(24) Cf. GGS III, 395 : "Die Teutschen aber wurden von dem zornigen Erdgeist nun verurteilt, weil sie herrschen nicht gewollt, zu dienen in schmählicher Unterwürfigkeit bis in die späte Zukunft".
(25) Cf. GGS III, 395 : "Was friedlich zum gemeinsamen Zwecke zusammenwirken und wechselseitig sich ergänzen sollte, das war jetzt in Feindschaft und in Haß entzweit".

ou tel Etat particulier et l'empereur.

Görres considère l'invention de la poudre comme l'agent essentiel de la décomposition de l'empire médiéval. L'apparition de cette "puissance métaphysique" (!) a rendu inutile l'héroïsme individuel qui avait fait la grandeur de la chevalerie. Leurs châteaux forts étant désormais exposés à la destruction, les chevaliers firent la paix avec les bourgeois des villes et, renonçant au métier des armes, se convertirent à leur mode de vie. Une trêve était intervenue pour les mêmes raisons dans les luttes menées contre les princes par leurs sujets. Dès lors, les grands vassaux furent à même de réunir toutes leurs forces contre l'empereur afin de s'affranchir de sa suzeraineté. Pour leur part, les empereurs de la fin du moyen âge ne se souciaient plus de défendre "l'idée de l'Etat", mais usaient de leurs prérogatives en vue d'obtenir pour eux et pour leurs fiefs le plus d'avantages possibles. Cette évolution entraîna finalement une détérioration des qualités morales du peuple dans lequel se développa un égoïsme borné uniquement préoccupé de ses intérêts immédiats et fermé à toute grande idée. Ainsi donc, "tout étant tombé dans la même bassesse, l'ensemble devait inévitablement se disloquer peu à peu et tomber dans l'anarchie" (26).

Le déclin de l'empire devait entraîner celui de l'Eglise, en même temps que l'autorité de l'empereur le caractère sacré de l'Eglise allait être battu en brèche. L'esprit de contestation qui animait alors les esprits a finalement conduit à la Réforme. Görres considère celle-ci comme "une révolution à la fois politique et religieuse" qui a porté un coup fatal aussi bien au pouvoir spirituel qu'au pouvoir politique. Elle constitue à ses

---

(26) Cf. GGS III, 396 : "... ... so daß, indem alles in dieselbe Gemeinheit versunken war, notwendig das Ganze nach und nach in Anarchie zerfallen mußte".

yeux l'événement qui "a mis fin au moyen âge et ouvert une ère nouvelle" (27). On peut remarquer que dans le tableau historique que brosse l'écrivain il n'est pas question de la Renaissance et qu'à partir de la Réforme l'histoire est considérée plus particulièrement sous l'angle de l'Allemagne. Sans doute la distinction des cycles n'est-elle pas poursuivie explicitement, mais Görres indique dans "l'ère nouvelle" trois phases successives : la période de la Réforme et de la Contre-réforme, la période allant jusqu'à Napoléon, la période à venir.

La confrontation armée entre la Réforme et la Contre-Réforme prend fin avec la guerre de Trente ans. Alors s'ouvre dans l'histoire de l'ère moderne une période nouvelle qui poursuit encore son cours à l'époque où Görres écrit cette étude, mais dont la loi de l'évolution historique laisse prévoir la fin. Cette période est caractérisée par la prépondérance de la France en Europe. Dans un rapide survol de sa première phase, Görres fait ressortir deux grandes lignes de la politique des rois de France : A l'extérieur, elle vise à conquérir la suprématie en Europe. "Sous Louis XIV déjà s'est décidée l'impuissance de l'Allemagne et la supériorité de l'Etat voisin ; il a fait subir à l'Allemagne épuisée sa première grande humiliation en la mettant impunément à feu et à sang" (28). A l'intérieur, la centralisation des pouvoirs aboutit au triomphe d'un absolutisme de plus en plus lourd.

Görres aborde alors l'examen de sa propre époque sous l'angle de sa conception de l'évolution historique. Il évoque la Révolution et ses prolongements dans le présent.

---

(27) Cf. GGS III, 397 : "... mit der Majestät des Reichsoberhaupts mußte die Heiligkeit der Kirche sinken ; das ganze desorganisierende Streben mußte endlich ausschlagen in die Reformation, die beides, politische und religiöse Revolution, auch beiden Mächten, der Kirchenmacht und der politischen, gleich verderblich geworden ist und das Mittelalter schloß und eine neue Zeit begann".

(28) Cf. GGS III, 402 : "Mit Ludwig XIV. entschied sich schon die Ohnmacht von Teutschland und die Übermacht des Nachbarstaates ; er bereitete die erste, große Demütigung dem Entkräfteten, indem er ungerochen Mord und Brand hinübertrug".

La Révolution a abattu "le despotisme oppressant" et mis fin au règne d'une "dynastie dégénérée". Mais les temps n'étaient pas mûrs pour la renaissance de l'antique esprit républicain ni pour la constitution d'une république universelle. La Révolution a failli à sa mission. Alors qu'elle avait voulu instaurer la liberté et créer "un Etat fédéral grec" englobant tout le continent, elle n'a réussi qu'à faire surgir un empire romain (29).

Comme dans l'histoire médiévale, Görres aperçoit dans les événements de l'époque moderne une corrélation entre le déclin de la religion et le déclin de l'Etat. Le combat de Voltaire contre l'Eglise qui a provoqué "la totale ruine de la foi" devait entraîner nécessairement la rapide décadence du système politique français et l'effondrement de la royauté. L'effritement de l'empire germanique sous les coups de boutoir de la Révolution fait apparaître la même interdépendance : "L'Allemagne toujours indissolublement liée à l'Eglise dans la bonne comme dans la mauvaise fortune allait maintenant la suivre également dans sa chute ..." (30).

En quelques traits Görres évoque les guerres révolutionnaires qui ont conduit à cette dissolution de l'empire allemand. Selon sa conception de l'histoire, il présente la Révolution comme "un grand phénomène naturel", comme un orage qui en se déchargeant a détruit l'édifice politique allemand. La France révolutionnaire, arrachée pour un temps à l'atonie générale de l'époque, a vu croître ses forces dans la lutte contre l'empire. A son élan enthousiaste les coalisés n'ont opposé que la routine et l'apathie, que "leurs masses molles, boursouflées, informes, sans nerfs ni muscles". Leurs défaites firent voler en éclats le système de l'équilibre "qui n'était depuis longtemps maintenu que par l'inertie des masses" et

---

(29) Ibidem : "die Revolution sollte einen griechischen Föderativstaat im Weltteil begründen, statt dessen hob ein römisch Kaiserreich sich stolz hervor".

(30) Cf. GGS III, 402 : "Teutschland, immer unlösbar an die Kirche, an ihr Heil und ihr Mißgeschick geknüpft, sollte ihr nun auch in ihrem Sturze folgen ...".

"tous ceux qui s'étaient ceints pour le combat avec le puissant ange de la mort eurent une fin lamentable". L'écroulement de l'empire allemand était imminente, les masses étaient prêtes à se soumettre aux volontés d'un nouvel Alexandre [31].

Une telle conclusion semble appeler un commentaire de l'époque napoléonienne - Napoléon est alors à mi-parcours de sa carrière politique [32] -, mais les circonstances imposent à Görres une certaine réserve, d'autant plus qu'il doit envisager un prochain retour à Coblence. Aussi annonce-t-il son intention "de s'abstenir de toute parole inutile sur ce que rien ne peut changer" [33]. Mais ces précautions oratoires ne l'empêchent pas de porter sur le présent un jugement de philosophe et de moraliste.

Le nom de Napoléon n'apparaît à aucun moment, il est vrai ; l'allusion à Alexandre suffit à le désigner [34]. Mais dans divers passages de son commentaire Görres laisse transparaître ses sentiments d'hostilité à l'égard de la politique de domination de Napoléon. Evoquant le destin inexorable auquel ont succombé tant de pays, il fait allusion à "la honte qui s'est accumulée sur les Etats et les individus jusqu'à ce que les choses en fussent venues là" et à l'"humilation" subie par l'Allemagne. Le caractère despotique du régime est visé par l'évocation de l'Eglise retombée sous la dépendance de l'Etat et redevenue un instrument à son service, comme au temps des Romains.

Deux passages quelque peu hermétiques retiennent particulièrement l'at-

---

(31) Cf. GGS III, 403-404.
(32) Rappelons les événements marquants de cette période : traité de Lunéville en 1801 ; recès remaniant la carte de l'Allemagne adopté par le Reichstag en 1803 ; Napoléon sacré empereur en décembre 1804 ; l'Autriche battue à Austerlitz en décembre 1805 ; constitution de la Confédération du Rhin en juillet et abdication de l'empereur François II en août 1806, fin du Saint-Empire ; la Prusse battue à Iéna en octobre 1806, traité de Tilsit en juillet 1807.
(33) Cf. GGS III, 403 et 404.
(34) Cf. GGS III, 403 : "Teutschland war der Revolution gewesen, was der Perserstaat Griechenland ; es mußte seinen Alexander, es mußte sein Arbela finden".

tention : la nature et l'action de Napoléon y sont caractérisées dans une succession d'images symboliques qui demandent à être interprétées. Dans le premier de ces passages (35), Napoléon apparaît comme l'incarnation des forces élémentaires. Pour le représenter symboliquement, Görres évoque "le titan de la terre" qui entasse montagne sur montagne pour dresser une forteresse invincible contre les forces qui s'opposent à lui et met en oeuvre contre elles "les puissances terrestres qui commandent à tous les esprits", l'or et le fer. Il y a même dans ce personnage un trait luciférien : "La terre veut essayer si elle peut briller de sa propre lumière, se réchauffer à son propre feu central" (36).

Ainsi Görres représente-t-il son époque comme une époque de régression (37). Cette vue s'exprime avec une particulière netteté dans un autre passage dont le symbolisme s'insère dans sa conception de l'évolution et du conflit entre la nature et l'esprit qui la conditionne (38). Lorsque la vitalité d'une époque s'émousse, écrit-il, la nature réaffirme sa domination en enveloppant les forces vitales qui subsistent d'une sorte de sommeil. Pour se convaincre d'une telle domination de la nature à l'époque présente, il suffit d'observer "l'étonnante force inconsciente de la nature qui vit dans l'organe que l'esprit de la terre s'est choisi et qui dès lors s'est mis à susciter tous les événements du jour" (39). Mais une époque qui était parvenue à un haut niveau spirituel se relèvera plus rapidement de sa chute et "la durée de l'interrègne de la nature" sera dès lors raccourcie. Ainsi le règne de Napoléon, organe de l'Erdgeist, est-il aux

---

(35) Cf. GGS III, 403.
(36) Ibidem : "... die Erde will versuchen, ob sie im eignen Lichte leuchten, am eignen Zentralfeuer sich erwärmen könne".
(37) Cf. GGS III, 403 : "So ist das Zeitalter denn abermal in sich zusammengebrochen".
(38) Cf. GGS III, 405.
(39) Ibidem : "... die wunderbare bewußtlose Naturkraft, die in dem Organe lebt, das der Erdgeist sich ausgewählt, und das nun alle die Begebenheiten des Tages zunächst hervorgerufen ...".

yeux de Görres celui des forces élémentaires de la nature. Mais il ne s'agira que d'un "interrègne". Il ressort donc de ce passage que Görres considère la période napoléonienne comme une période régressive, comme la phase descendante d'un cycle historique, et que, s'il avait pu risquer d'en dessiner la courbe, elle aurait forcément abouti à la chute de l'empire napoléonien.

S'il ne se hasarde pas à faire des conjectures sur l'évolution de la période napoléonienne, Görres manifeste par contre l'ambition de cerner les contours d'un futur plus lointain. Sa réflexion sur l'évolution historique se prolonge en prévision de l'avenir. Pour prouver la légitimité d'une telle entreprise il se fonde sur deux considérations. La première concerne la mission du véritable historien. Sa vocation n'est-elle pas en effet de prévoir l'évolution, d'en dessiner les grandes lignes en cherchant "dans le présent et dans le passé la règle et la loi de l'avenir" (40). Pour Görres, la situation même de sa génération placée à l'intersection de deux époques" rend celle-ci plus apte qu'une autre à la divination historique.

Sa deuxième justification se réfère à sa théorie palingénésique liée à l'idée de progrès. Il juge que l'évolution n'est pas arrivée à son terme, qu'un nouveau cycle historique devra la conduire à de nouveaux progrès. Le présent est destiné à enfanter un avenir aux dimensions plus vastes, au sein duquel se prépare un monde nouveau (41).

C'est dans cette nouvelle perspective que Görres reprend l'examen des "temps modernes". Cette fois, il s'agit pour lui d'en dégager les traits positifs et de suivre la courbe des progrès de la civilisation. En effet, selon ses conceptions, même les événements d'une époque de régression peuvent marquer un progrès par rapport à la période précédente. Il cite un

---

(40) et (41) : Cf. GGS III, 404.

exemple tiré du présent : la constitution française ne protège-t-elle pas la liberté civile, même si la liberté publique a disparu ? (42).

L'évolution des temps modernes est caractérisée à ses yeux par un fait primordial : le rôle sans cesse accru qu'y joue l'argent, surtout depuis la découverte de l'Amérique. Görres considère "la puissance de l'argent" comme un facteur qui joue en faveur de l'individu comme de l'Etat. Elle a permis à l'individu de se soustraire à l'arbitraire féodal. Alors que la propriété foncière sur laquelle reposait le système médiéval liait l'homme au sol, l'argent a assuré à ses possesseurs une plus grande liberté de mouvement. Il s'est formé une noblesse d'argent qui, répartie dans toutes les classes, constituait de ce fait, "à une époque essentiellement fondée sur l'activité économique et le gain" "un contrepoids à la sclérose de la forme politique". S'il faut inscrire au passif du "système financier" d'avoir exercé "depuis sa naissance" des pressions sur le pouvoir politique, son influence "est partiellement contrecarrée par l'autonomie et la part d'indépendance que la possession assure à l'individu". D'autre part, les seuls Etats modernes qui aient pu préserver leur autonomie sont ceux qui ont su s'enrichir par le commerce (43).

L'esprit mercantile généralisé a suscité un esprit entreprenant dans le domaine politique. Il a notamment fait naître le colonialisme, qui a entraîné à son tour le développement d'une marine militaire. L'actualité fournit à Görres la meilleure illustration de l'intérêt vital que revêt pour les Etats continentaux la libre disposition des voies maritimes. C'est parce qu'elle prétend à la maîtrise des mers que le continent européen est en lutte contre l'Angleterre, "le léopard d'outre-mer" qui veut l'asphyxier en l'écartant de "l'élément vivifiant". Pour Görres, l'issue du combat ne fait d'ailleurs pas plus de doute que du temps de son engagement révolutionnaire : la victoire de l'Europe est inscrite dans les desseins

(42) Cf. GGS III, 405.
(43) Ibidem.

du Weltgeist. "Car jamais l'esprit du monde ne sacrifie le tout à un fragment ; l'île sera vaincue par le continent, et alors adviendra ce que la nature a préparé depuis longtemps déjà : l'Europe établira entre elle et les autres continents le rapport qui existait jadis entre les hommes libres et les ilotes" (44).

Un assez long développement va expliciter le sens de cette formule abrupte et préciser ce que Görres entend par "les formes élargies" selon lesquelles le monde nouveau sera organisé. "L'époque cherche manifestement une base plus large", écrit-il (45). Selon ses vues, la nouvelle extension que prendra l'histoire sera marquée par la domination de l'Europe sur les peuples de race différente des autres continents. Ainsi Görres se fait donc le théoricien d'un colonialisme généralisé au profit de l'Europe.

Quelle sera la condition réservée à ces autres races à l'échelon inférieur qu'elles occuperont dans l'ensemble ? Görres a soin de préciser que ce ne sera pas celle de l'esclavage antique. A cet égard il restreint donc la portée de sa formule initiale. Il existe cependant de ce point de vue une ressemblance entre l'organisation future du monde et celle de l'ancienne Grèce. Indubitablement l'émancipation des esclaves a constitué dans l'histoire de l'humanité une métamorphose sociale par laquelle elle s'est grandie et ennoblie. Mais la société n'a pu se transformer ainsi qu'en se coupant de ses racines nourricières et il en est résulté un affaiblissement de ses forces vitales (46). L'époque moderne a saisi la cause de cet-

---

(44) Cf. GGS III, 406 : "nimmer opfert der Weltgeist das Ganze einem Fragment auf; die Insel wird von dem Weltteil überwunden werden, und dann wird erfolgen, was lange schon die Natur vorbereitet : Europa wird die andern Weltteile zu sich in das Verhältnis setzen, in dem ehemals die Freien zu den Heloten standen".

(45) Ibidem.

(46) Cf. GGS III, 406-407 : "Allerdings hat das Geschlecht in dieser Emanzipation sich selbst gesteigert und veredelt ; es hat gleichsam fröhlich einen neuen Schoß hinaufgetrieben ; aber indem es seine untere Begründung, seine Wurzel in die Höhe zog und sie über der Erde auch zum Stamm erhob, mußte es notwendig in etwa welk und schmachtend sich in dieser Metamorphose kränkeln, weil die Erde ihren Lebenssaft karger fortan zuströmen ließ".

Les métaphores assez peu cohérentes de Görres s'expliquent par son développement sur la structure sociale de la Grèce.

te faiblesse, c'est pour y remédier qu'elle cherche à sa donner "une base extérieure". Pour Görres, les entreprises coloniales de l'Europe sont la manifestation d'une sorte d'instinct vital, une tentative pour rétablir le lien bénéfique avec les forces de la terre.

L'organisation politique future qu'il conçoit à l'échelle universelle sera fondée sur le principe d'un "système des pouvoirs" qui représentera un degré d'abstraction jamais atteint auparavant. Ce système reposera sur la subordination des autres races à "la race européenne" (das europäische Geschlecht) dans le vaste ensemble dont l'Europe sera le centre (47). Görres cherche à étayer sa thèse et à justifier la suprématie de l'Europe par la théorie de l'infériorité des races de couleur. A ses yeux, c'est la nature elle-même qui a donné la prépondérance à la race européenne en lui conférant la supériorité de l'intelligence. "Les dispositions naturelles des autres races humaines annoncent indiscutablement un rapport de subordination de ces races à la race supérieure des Européens" (48). Görres voit en effet une preuve historique irréfutable de la prééminence de cette dernière dans le fait qu'aucune des nations de race différente n'a réussi à dépasser le stade de l'une ou de l'autre des innombrables variantes de la constitution despotique. "Ce n'est qu'avec le Caucase, la véritable racine tant géologique qu'historique de l'Europe, que le principe de liberté est entré dans l'histoire. "Cette race est donc formée de tous ceux que la nature a rendus à la liberté ; celle-ci tient toutes les autres sous son joug jusqu'à ce que ceux-là aient pris possession de ce qui leur appartient" (49). Görres met donc en avant l'argument de la supério-

---

(47) Cf. GGS III, 407.
(48) Ibidem.: "Die Naturanlage in den andern Menschenrassen deutet unverkennbar auf ein untergeordnetes Verhältnis derselben zu der höheren europäischen hin".
(49) Ibidem : "Erst mit dem Kaukasus, der wahren geologischen gleichsehr als historischen Wurzel von Europa, tritt das freie Prinzip in die Geschichte ... . In dieser Rasse sind daher alle Freigelaßnen der Natur ; alle andern hält sie an ihrem Zügel, bis jene Besitz ergriffen von ihrem Eigentum".

rité de la race européenne pour légitimer la colonisation des races "inférieures". Il va même jusqu'à justifier le conquête par la force des armes : pour l'Europe, ce serait livrer au hasard son existence si elle ne sa garantissait contre "de nouvelles incursions des Barbares" "en les domptant" et en se rendant "maître de leurs mouvements et de leur volonté". Mais le monde serait promis à un grand avenir si elle s'enracinait sur tout le pourtour de la terre, disposait souverainement de toute la sève vitale et innervait un immense organisme où "l'antique plénitude s'allierait à l'extension nouvelle" (50).

Si, pour clore cette analyse, nous cherchons à traduire en un langage clair les métaphores de Görres, nous constatons qu'il annonce et préconise l'extension du système colonial par la conquête des terres habitées par des races non européennes, c'est-à-dire de couleur. Les métaphores végétales ou organiques, interprétées à la lumière des rapports entre les ilotes et les hommes libres, signifient de façon transparente que les colonies constitueront pour les Européens une source de prospérité qui, grâce au travail des indigènes, leur permettra d'accéder à une vie supérieure. En prédisant que la phase suivante de l'évolution serait caractérisée par l'expansion coloniale, Görres ne s'est pas trompé. Mais l'histoire n'a pas abouti au cours de son nouveau cycle à l'organisation politique universelle qu'il considérait comme inscrite dans sa progression ascendante et qui légitimait à ses yeux l'entreprise coloniale. A la suite de ces réflexions sur l'ère nouvelle qui va s'ouvrir, Görres tient à se prononcer avec netteté sur l'enthousiasme que ses contemporains sont nombreux à nourrir pour le moyen âge. Il les met en garde contre la tentative illusoire de faire revivre une époque révolue. L'époque moderne est allée au-devant de l'échec quand elle a tenté de revenir en arrière (51). N'est-ce pas la meilleure

(50) Pour les citations, cf. GGS III, 407 et 408.
(51) Allusion probable au dessein des réformateurs de faire revivre le christianisme primitif.

preuve que "ce qui est perdu l'est irrévocablement" (52). Le moyen âge, quelle qu'ait été sa grandeur, est un stade dépassé de l'histoire dont on ne peut ni ne doit souhaiter le retour. Certes, Görres comprend les sentiments de sa génération qui est affrontée aux difficultés caractéristiques des époques de transition. "Flétrie, la vieille fleur penche la tête et la fleur nouvelle n'est pas encore éclose ; c'est pourquoi l'actuelle génération est là désemparée et hésitante, craintive, agitée d'aspirations inquiètes en ces temps froids et glacés, et se rejette si volontiers vers un passé encore brûlant" (53). Mais il est vain de vouloir ranimer le passé : on ne remonte pas le cours du temps, "jamais les choses ne peuvent revenir à leur origine". Aussi Görres exhorte-t-il ses compatriotes à bannir toute stérile nostalgie et à unir leurs forces pour marcher vers l'avenir : "Séparons-nous de ce que le fleuve a emporté dans son courant et hâtons-nous de gagner avec lui les rives nouvelles vers lesquelles il nous entraîne" (54).

Dans les réflexions sur l'avenir que contient Wachstum der Historie, les vues sur l'évolution politique à venir demeurent tout à fait imprécises. Dans la perspective de cette oeuvre, c'est dans son évolution spirituelle que résident les fins dernières de l'humanité et c'est par une évocation de la "nouvelle Eglise" qui va se constituer au cours de la prochaine phase de l'évolution que s'achèvent les considérations de Görres sur la physionomie du monde futur. Nous examinerons ce point dans le développement particulier que nous consacrerons au problème de la religion dans Wachstum der Historie.

---

(52) Cf. GGS III, 411 : "die Unwiederbringlichkeit des Verlorenen".
(53) Cf. GGS III, 412 : "welk hängt die alte Blüte nieder, und die neue hat sich noch nicht erschlossen ; darum steht die Generation irr und schwankend, ängstlich, unruhig strebend in den kalten, frostigen Zeiten da, und wirft sich so gern zurück auf die nachglühende Vergangenheit".
(54) Ibidem : "Scheiden wir von dem, was der Strom mit sich dahin genommen, und eilen wir mit ihm den neuen Ufern zu, denen er uns entgegenführt".

III - La religion dans l'histoire.

Görres consacre à la religion deux importants développements dans Wachstum der Historie. Le premier décrit et caractérise les diverses étapes de l'évolution religieuse. Le deuxième concerne le rôle joué par la religion et le mythe dans l'évolution spirituelle de l'humanité. Nous envisagerons successivement ces deux aspects.

Il importe de préciser tout d'abord que Görres emploie le mot de religion dans deux acceptions différentes. Fondamentalement, la religion se définit pour lui par le sens inné du divin qui caractérise l'espèce humaine dès l'origine, avant même que ne commence son histoire (1). D'autre part, il désigne par ce terme de religion les diverses formes qu'elle a revêtues au cours de l'histoire (2). La méditation de Görres sur le divin et sur les rapports de l'homme et du divin, qui avait constitué le thème central de son écrit Glauben und Wissen, trouve un prolongement dans Wachstum der Historie. Comme l'indique le titre général sous lequel il a publié cet article, Religion in der Geschichte, il a voulu mettre en lumière, de manière plus concrète cette fois, le rôle prééminent joué par la religion dans le déroulement de l'histoire universelle.

---

(1) Cf. GGS III, 382 où Görres dit de la religion : "sie war, ehe die Geschichte war, und dem werdenden Geschlechte wurde sie unmittelbar eingeboren".

(2) On peut remarquer que dans Wachstum der Historie Görres ne met jamais le mot Religion au pluriel. Il distingue différentes "périodes" de la religion, les "formes" variées prises par "l'idée du divin" (cf. GGS III, 383/384). Même si l'on trouve des applications particulières de ce singulier - Görres parle de "die Religion des Altertums" et écrit à propos des Romains "die Religion dieses Volkes" (cf. GGS III, 386) - c'est toujours l'idée de la religion sous ses multiples formes qui est mise en valeur.

1. La religion dans l'antiquité.

En retraçant l'évolution des conceptions religieuses jusqu'à l'avènement du christianisme, Görres se propose de montrer comment le cheminement de la pensée a conduit par degrés à la religion chrétienne qui allait imprimer à l'histoire un cours nouveau. Alors que l'écrivain applique aux différentes époques historiques son schéma cyclique de progression suivie de régression, il veut établir par une comparaison des stades successifs de la pensée religieuse que dans le développement spirituel de l'humanité se manifeste un progrès sans régression. L'évolution progressive qui caractérise l'histoire de la religion correspond, note Görres, à l'ascension de la vie elle-même vers la maturité (3). En s'appuyant sur ce parallélisme, il retrace les étapes de cette progression qui fait passer la religion du naturalisme à l'anthropomorphisme, puis au spiritualisme.

A l'origine, la religion est nécessairement une religion de la nature. Ses racines plongent d'abord dans le monde des éléments, puis dans le monde sidéral, comme en témoignent les mythologies les plus anciennes. Elle divinise les forces de la nature. C'est cet "esprit de la nature" qui a inspiré les plus vieux mythes, qu'ils proviennent de l'Inde, de l'Egypte (Isis et Osiris) ou même du Nord (les dieux antérieurs aux Ases) ; c'est lui qui s'exprime dans les poèmes orphiques primitifs comme dans le culte du feu chez les Parsis ; c'est lui qui est l'objet de la vision zoroastrienne du combat entre le bon et le mauvais principe, entre la lumière et les ténèbres. A ce stade, la religion interprète et célèbre les mystères de la nature. Elle est le reflet du monde de l'unité originelle où l'élément spirituel et l'élément corporel (Beseelung und Leiblichkeit) sont encore indissociés, où "les forces de l'esprit sommeillaient, absorbées par la pro-

(3) Cf. GGS III, 382 : "sie (= der Religion) war Kind mit ihm (= dem werdenden Geschlecht) und wuchs jugendlich mit der Jugend ins reifere Leben hinauf".

fonde et sereine innocence de l'existence" (4).

Dans sa seconde période la religion se hausse à un niveau supérieur de la spiritualité et, comme la vie, devient organique. De même que les forces naturelles, jusque là simplement physiques, se transforment à ce stade en forces organiques vivantes, de même les cosmogonies se changent maintenant en théogonies.

A l'intérieur de cette période Görres distingue plusieurs phases : cette mutation de la pensée religieuse lui paraît s'accomplir en trois étapes, marquées par un étonnant déplacement des manifestations spirituelles de l'est vers l'ouest. Au premier degré de cette progression correspond le mythe indien sous sa forme plus récente, mais du fait qu'"il n'a jamais su se dégager totalement des mythes naturels", son évolution ne dépassera pas le premier stade organique, le stade végétal. Le deuxième degré de cette gradation est représenté par la symbolique animale sur laquelle est fondée la mythologie égyptienne et que prolonge le culte des animaux, particulièrement caractéristique de la religion de l'Egypte. Dans une troisième phase enfin, cette évolution aboutit chez les Grecs à la divinisation de l'humain pur, dont "la splendeur et la beauté" des dieux d'Homère sont l'expression la plus parfaite. Seule subsiste encore comme vestige des temps originels l'idée de la fatalité. Les dieux de la religion grecque, les nouveaux dieux de l'Olympe façonnés par l'anthropomorphisme, sont une réplique idéalisée de l'homme. En eux "resplendissait dans toute sa pureté et sa majesté innées" ce qu'il y avait de beau et de noble dans la nature fragile de celui-ci. Ils représentaient "des natures supérieures", des organismes sans commune mesure avec l'organisme humain. Mais bien que situés en dehors de la sphère naturelle, ils n'en étaient cependant pas coupés.

---

(4) GGS III, 383 : "es schlief der Geist mit seinen Kräften in die ruhig tiefe Unschuld des Daseins eingesogen".

Entre le monde des dieux et celui des hommes, il n'y avait ni abîme ni cassure. C'est ce que Görres résume dans cette phrase un peu abstruse : "Cette existence supérieure avec sa liberté était entièrement plongée dans l'existence organique, dans la liberté organique" (5).

Un nouvelle fois, Görres caractérise le monde grec comme celui de l'unité. "Tout formait un seul et unique organisme, constituait une seule vie" (6). Aussi bien la religion n'occupait-elle pas une place à part dans la constitution et la caste des prêtres ne formait-elle pas un Etat dans l'Etat ; l'idée de l'Etat indivis héritée de la conception de l'ancien Etat théocratique, englobait tous les aspects de la vie sociale, y compris l'aspect religieux. Quant à la religion romaine, elle n'avait ni la beauté ni la poésie de la religion grecque. Son caractère était différent : alors que chez les Grecs le culte exprimait souvent les transports joyeux de l'ardeur vitale, chez les Romains la religion était empreinte de gravité. Une tendance au syncrétisme avait associé au culte indigène nombre de cultes étrangers, importés à la suite des conquêtes. Comme en Grèce, la religion faisait partie intégrante de la vie de l'Etat romain. Mais animé dans tous les domaines par une volonté de domination, l'Etat l'a contrainte à la soumission et s'en est servi le plus souvent comme d'un instrument aux fins de sa politique.

Dans son évolution du naturalisme à l'anthropomorphisme, la religion antique n'était pas parvenue à se hausser à un niveau supérieur d'abstraction, à opposer, selon l'expression de Görres, "une vie de la vie à la manifestation extérieure de celle-ci", autrement dit à en abstraire un principe spirituel transcendant. Du moins cette constatation vaut-elle pour la "croyance populaire", car dans les "mystères", ceux d'Eleusis en particu-

---

(5) GGS III, 385 : "ganz und gar war daher dieses höhere Dasein mit seiner Freiheit in das organische Dasein und die organische Freiheit versunken".
(6) Ibidem : "Alles war ein einiger Organism nur, ein Leben, ...".

lier, les temps nouveaux s'annoncent. C'est ce que l'écrivain montrera à propos du christianisme (7).

2. Le christianisme.

L'essai met plus particulièrement en valeur le rôle joué ensuite par le christianisme dans l'évolution spirituelle. Wachstum der Historie présente l'apparition du christianisme comme l'événement capital qui annonce le début des temps nouveaux et ouvre "la nouvelle ère métaphysique universelle" (8). Après l'écroulement de l'empire romain, la religion chrétienne apporte le ferment spirituel, "le nouveau principe métaphysique" qui permettra à l'histoire de renaître et de progresser.

Les considérations de Görres sur la nature du christianisme et sur son rôle historique montrent clairement quel lien il établit entre les notions de progrès, d'abstraction et de métamorphose. Nous les trouvons réunies dans un passage capital dont voici les termes : "Le christianisme marquait donc indubitablement un grand progrès dans le développement de la nature humaine ; une grande abstraction nouvelle était entrée dans la vie de tous les hommes et c'est par des abstractions que passe tout progrès dans l'histoire" (9).

Cette "grande abstraction" est la conception nouvelle du divin qui fait passer la religion de l'anthropomorphisme des anciens au spiritualisme.

---

(7) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 385 et 386.
(8) Cf. GGS III, 386 : "Dem Christentum war es aufbehalten, eine neue Zeit zu gründen und von neuem das gebundene Geisterreich zu befreien und in höherer Steigerung zu verklären" et GGS III, 415 : "in der neuen metaphysisch allgemeinen Zeit".
(9) Cf. GGS III, 390 : "Es war also ohne Zweifel ein großer Fortschritt in der Entwicklung der menschlichen Natur durch das Christentum bezeichnet ; es war eine neue große Abstraktion in das allgemeine Leben eingetreten, und durch Abstraktionen geht aller Fortschritt in der Geschichte".

Görres oppose à la vie des sens qui prédominait dans l'antiquité le principe spiritualiste de la nouvelle religion. Par le christianisme s'opère la progression du sensible au suprasensible dans laquelle réside à ses yeux le sens de la marche de l'histoire.

L'analyse que fait Görres des divers facteurs qui expliquent le succès du christianisme veut montrer que son avènement était inscrit dans la nécessaire croissance de l'histoire comme l'apparition des autres "incarnations de la religion" au cours des siècles : "c'était l'instinct de conservation qui poussait ... la nature humaine immédiatement vers le monde supérieur qui venait d'être ouvert. Le monde inférieur était épuisé, les feuilles proches des racines et pleines de sève dans lesquelles l'antiquité s'était épanouie étaient fanées, la tige se mit à pousser dans d'autres régions" (10).

L'écrivain s'applique à montrer ce qui, au cours des époques antérieures, annonce le christianisme en insérant celui-ci dans la continuité de l'évolution historique. Il le rattache ainsi à l'antiquité par les mystères d'une part et le judaïsme d'autre part.

Dans le culte des mystères Görres voit le prélude et la préparation des temps futurs. L'abstraction métaphysique que représente le spiritualisme chrétien lui semble en effet préfigurée dans les mystères et les courants ésotériques de la pensée grecque. Antérieurement même, il en discerne une première ébauche dans les théories de l'être de la plus ancienne philosophie indienne et de la philosophie égyptienne postérieure.

Ce sont tout d'abord les mystères qui ont permis aux natures de l'antiquité, entièrement tributaires des sens, de s'élever à la conception

---

(10) Cf. GGS III, 389 : "Es war der Drang der Selbsterhaltung, der sie (= die menschliche Natur) daher unmittelbar der neuaufgeschlossenen höhern Welt entgegentrieb. Die untere war abgebraucht, die saftvollen Wurzelblätter, in denen die alte Zeit gegrünt, waren abgewelkt, es trieb der Stengel in andere Regionen über".

d'un monde suprasensible [11]. Mais chez les Grecs, comme déjà chez les Indous des temps les plus reculés, les mystères sont l'affaire de petits cercles d'initiés qui les intègrent à leur propre vie "uniquement comme des abstractions", mais "nullement comme quelque chose de vivant" [12]. Görres veut montrer que le rôle historique du christianisme a consisté à faire pénétrer dans le peuple un spiritualisme qui n'avait pas été absent du monde antique, mais y était demeuré une doctrine ésotérique [13].

C'est au sein du peuple juif que le christianisme est né. Pas plus qu'il ne fait de différence entre le peuple juif et les autres nations, pas plus qu'il ne voit en lui un peuple élu, Görres ne dissocie le judaïsme des autres religions de l'antiquité. Mais il souligne que la religion juive se distingue foncièrement de ces dernières du fait que, dès "l'âge mythique" du peuple juif, elle s'est élevée "au dogme de l'unité de l'être divin" [14]. Dans ce monothéisme, écrit Görres, "la religion de l'antiquité était parvenue à son plus haut point d'abstraction [15]. Mais en même temps qu'un Dieu unique, Jéhovah était conçu comme un Dieu vivant et organique, passionné, irascible, en proie à des fureurs meurtrières.

La différence capitale entre ces courants préparatoires et le christianisme est que ce dernier, grâce à sa large diffusion, est entré dans l'histoire. Par le christianisme, l'abstraction spiritualiste "a pénétré dans la masse et s'est emparée d'elle en tant qu'idée dominante" [16]. Aux yeux de Görres, l'emprise du christianisme s'explique par son double carac-

---

(11) Cf. GGS III, 419 : "Die rein sinnlichen Naturen der alten Zeit aber sollten zunächst Lehre und Weihe für das Übersinnliche empfangen von den Mysterien".
(12) Cf. GGS III, 390.
(13) Cf. GGS III, 388. A propos du spiritualisme, Görres écrit : "Mit dem Eintritt des Christentums in die Geschichte begann jene Lösung allgemein zu werden".
(14) Cf. GGS III, 386.
(15) Cf. GGS III, 387.
(16) Cf. GGS III, 385 : "allein es kann hier nur von dem die Rede sein, was historisch geworden dadurch, daß es in die Masse eingedrungen, und als herrschende Idee sie ergriffen hat".

tère métaphysique et exotérique. La nouvelle religion répondait en effet aux besoins profonds de l'époque, correspondait à un stade de l'évolution intellectuelle et psychologique de l'humanité. Avec le progrès de l'abstraction historique des "forces sans cesse plus élevées s'étaient développées chez l'homme" (17). Des "sphères supérieures" s'ouvraient à ses organes plus affinés. Ainsi, tandis que les mystères étaient restés l'apanage de la seule caste sacerdotale en Inde et de quelques élus en Grèce, le christianisme par contre a pu répandre son enseignement dans le peuple tout entier. Tous les hommes sans distinction étaient appelés à entrer dans le "nouveau royaume". La forme simple et populaire qu'a su revêtir la nouvelle doctrine, la consolation et l'espérance que pouvaient puiser dans le christianisme tous les opprimés et les déshérités de la vie terrestre, achèvent d'expliquer l'écho que la nouvelle foi a trouvé dans le peuple. Le pouvoir de l'antique destin était brisé, "une Providence avait désormais saisi les rênes de l'histoire" (18).

C'est dans l'optique de cette accession des esprits à la conception du suprasensible que Görres commente divers aspects de la doctrine chrétienne.

Pour caractériser la religion chrétienne, Görres en présente d'abord le dogme central, l'incarnation du Fils de Dieu. Il le fait à l'aide d'une conception du logos exposée d'abord dans l'évangile selon Saint Jean, puis développée au cours des premiers siècles de notre ère par la théologie chrétienne qui a repris et transposé des notions traditionnelles de la philosophie grecque. "Mais avec le christianisme, écrit-il, c'est le logos qui entra maintenant dans le monde, lui qui depuis bien longtemps déjà avait cheminé, invisible, avec les sages de la lointaine antiquité, mais voulait frayer désormais sous une forme visible avec la foule de ceux qui avaient

---

(17) Cf. GGS III, 387.
(18) Cf. GGS III, 388.

foi en lui" (19). Le logos chrétien est défini par Görres comme "la sagesse du Père","sa raison éternelle", qui "voulaient maintenant se révéler aux temps nouveaux". C'est dans le Verbe, "qui apparaît comme l'image corporelle de la raison", que le logos s'est manifesté (20).

Ce développement se poursuit par l'évocation de Jésus : "C'est ainsi que Jésus, l'enfant prodige des temps modernes, entra dans l'histoire". Voici en quels termes Görres caractérise son enseignement : "Organe de ce royaume des idées, il fut le premier à parler à la vieille race sensuelle de ce royaume suprasensible où régnait la raison divine". Et c'est dans un sens platonicien qu'il interprète et commente la doctrine chrétienne : "Ainsi donc, un ciel nouveau s'ouvrait au-dessus du ciel des dieux anciens; ainsi s'ouvrait le royaume de cette éternelle raison, ce monde des archétypes qui contenait les idées originelles de tout ce que le monde sensible n'a exprimé que par des images et des analogies, un monde qu'en conséquence le Père avait engendré d'abord dans le plénitude de son être et de sa majesté" (21).

Une double voie conduit au royaume suprasensible, celle de la foi et celle d'une vie conforme à la loi morale. Görres interprète ici dans une perspective qui lui est propre les notions chrétiennes de péché originel et de rédemption. Lorsque les hommes ont quitté "le paradis de la nature", écrit-il, "le tentateur, dont le siège est précisément établi dans ce monde obscur de la matière, les a marqués de la souillure indélébile du mal"(22).

---

(19) Pour cet alinéa et le suivant, cf. GGS III, 387.
(20) Cf. aussi GGS III, 410 : "Christus hatte als den eingebornen Sohn des Vaters sich verkündigt ; der Logos sei in ihm ins Fleisch getreten, war seine Lehre".
(21) Cette conception d'un Dieu qui est la raison éternelle et la source des idées explique que Görres préfère le terme d'intellectualisme à celui de spiritualisme pour caractériser la nature du christianisme. En ce qui concerne la substance divine et la nature du Fils, on peut remarquer que Görres reprend des termes de l'évangile de saint Jean et du crédo, mais y mêle des conceptions peu orthodoxes, teintées de subordinatianisme et d'arianisme par exemple lorsqu'il écrit que Jésus "annonçait le Père, la seule substance divine, dont il était lui-même issu" (cf. GGS III, 387).
(22) Cf. GGS III, 388.

La doctrine du péché originel est ainsi conçue par Görres comme la traduction chrétienne de l'emprise de la matière sur l'homme. Le premier péché - dont Görres ne précise pas la nature - s'est perpétué tant que la vie est restée soumise à la nature sensible et à l'empire des sens, ce qui était le cas dans le monde antique (23). Mais avec l'accession de la vie spirituelle à la sphère du suprasensible commence l'expiation du mal. L'avènement, que proclame le christianisme, d'une humanité purifiée du péché suppose "la flamme de la spiritualité supérieure". Si le Christ a réalisé l'oeuvre initiale de rédemption "en se chargeant de tous les péchés des époques passées" (24), cette oeuvre ne pouvait être poursuivie que grâce à une conversion morale de l'homme : "Seraient admis à la consécration tous ceux qui étaient prêts à renoncer à la domination des plaisirs de la chair et qui, lavés de leurs péchés par le baptême voulaient entrer dans le nouveau royaume" (25). Renouant avec la tradition de l'Aufklärung, Görres insiste sur la valeur éthique du christianisme qui fait appel en tout homme à la voix de la conscience et engage chacun sur la voie de la vertu. Cet appel au développement de la conscience morale et de la vertu fait de la doctrine chrétienne, selon l'expression de Görres, "une nouvelle abstraction pour la vie pratique que l'antiquité n'avait jamais connue à ce degré" (26). Comme Lessing, Görres met donc ici en relief la tendance pratique du christianisme, de son idéal de perfectionnement moral et de pureté du coeur.

Mais c'est dans le "mysticisme" de la doctrine chrétienne, dans les liens qui unissent dans la ferveur le croyant au suprasensible, que se situe pour Görres l'élément essentiel qui allait féconder l'histoire. Alors

(23) Ibidem : "Jene erste Sünde, jene graue Missetat habe fortgewuchert nun, solange die Welt im Sinnlichen gefangen geblieben, und in ihm forthin teilgenommen an der Natur des radikalen Bösen".
(24) Cf. GGS III, 389.
(25) Cf. GGS III, 390.
(26) Cf. GGS III, 389.

que cet aspect foncier est resté tout d'abord "voilé" dans l'enseignement moral pratique du Christ, ce sont les Germains, "les natures nordiques", qui ont développé le christianisme dans un sens mystique. Ce "mysticisme" consiste en un dépassement radical de la nature physique sensuelle. Tendu vers "un rayonnant royaume hyperphysique de Dieu", il exige la complète subordination de la vie du corps à la loi de l'esprit, le détachement vis-à-vis de la chair où habite le mal ; il aspire à la "vraie vie" qui ne lui est offerte que s'il se perd dans l'amour divin. Görres fait culminer ce mysticisme chrétien dans l'idée de la résurrection des morts, par laquelle le corporel sera transfiguré "en une plus haute spiritualité".

La Réforme.

Görres considère la Réforme comme l'événement capital qui, à l'aube des temps modernes, a profondément marqué l'histoire du christianisme et il s'efforce d'en analyser la nature et les conséquences. Pour la caractériser, il montre d'abord en quoi elle diffère de toutes les tentatives réformatrices qui l'ont précédée. L'esprit critique (der Witz) s'était mis de bonne heure à railler le péché hypocritement dissimulé sous les dehors de la sainteté, il a persiflé les vices et fustigé les turpitudes dont l'Eglise et plus particulièrement le Saint-Siège ont offert le spectacle à certaines époques. Puis petit à petit, le ridicule a rejailli sur la foi elle-même, préparant ainsi le terrain à des critiques plus radicales. A côté de ces esprits railleurs, la communauté chrétienne a toujours nourri en son sein des hommes d'une rigueur morale intransigeante qu'un zèle ardent poussait à vouloir extirper de l'Eglise toute impureté et rétablir dans son intégrité la dignité morale de la religion. Ni les uns ni les autres ne sont sortis de la communauté ecclésiale aussi longtemps que "la pleine force de la vie" a habité l'Eglise, tant était "étroit et solide"

le lien qui les y rattachait. Mais lorsque l'Eglise eut perdu sa vitalité et ne fut plus capable d'harmoniser les oppositions, les rigoristes "s'érigèrent en réformateurs" et la secte qui ne tarda pas à se rassembler autour d'eux fut le point de rencontre des différents courants qui contestaient la vieille Eglise.

Dans la suite de son développement, Görres entreprend de définir le caractère et la signification de la Réforme dans l'optique de l'évolution historique. Une analyse détaillée de ce passage montrera que les jugements qu'il porte sur la nature de ce mouvement religieux sont commandés par sa philosophie de l'histoire et en offrent une illustration typique.

Le portrait tout à fait général qu'il trace des réformateurs s'inspire de ses vues théoriques. Il admire leur force de caractère. Ces hommes lui semblent porter en eux "le dernier reste de l'énergie et de la vitalité de la vieille Allemagne authentique" (27). Leurs mobiles lui paraissent dignes de louange : ils avaient formé le dessein de sauver l'Eglise de la décomposition en lui insufflant un esprit nouveau. Mais l'esprit dans lequel ils ont agi lui semble témoigner d'une totale méconnaissance de l'idée universaliste qu'incarnait l'Eglise. Leur tournure d'esprit d'un prosaïsme fruste ne leur permettait pas de saisir "ce qu'il y avait de puissant, de gigantesque dans le système de l'Eglise". "Fidèles à la conception du monde claire et foncièrement rationnelle qui vivait en eux, ils n'ont pas pu faire autrement que de répudier l'universalité pour s'établir dans leur particularisme selon leur propre mesure et leur propre règle" (28). En évoluant selon sa logique interne, cette conception devait faire d'eux "les destructeurs du grand édifice de l'Eglise" (29).

(27) Cf. GGS III, 399.
(28) Ibidem : "... und getreu nun der klaren, durchaus verständigen Weltanschauung, die in ihnen lebte, konnten sie nicht anders als..., sich lossagend nun von der Allgemeinheit, in ihrer Besonderheit sich nach eignem Maß und eigner Regel konstituieren".
(29) Ibidem.

Mais l'explication des événements historiques importants par l'action des hommes paraît insuffisante à Görres, il leur cherche un sens qui dépasse les individus, une explication métaphysique. Si l'édifice de l'Eglise s'est écroulé, soutient-il, c'est que son temps était révolu. A travers la Réforme, c'est le dessein du Weltgeist qui s'est accompli ; les réformateurs n'ont été que les organes dont il s'est servi. La Réforme apparaît en effet comme un aboutissement et un tournant de l'évolution historique. Görres voit en elle "un produit nécessaire de l'esprit du temps qui poussait de façon violente à la destruction de l'ancien, parce qu'il voulait créer quelque chose de neuf et de grand" (30). Elle était le signe que le christianisme avait achevé une phase de son histoire et ne pouvait renaître que dans une métamorphose.

Pour masquer "leur reniement de l'idée", soutient Görres, les réformateurs ont préconisé le retour au christianisme des origines, entendant revenir ainsi à l'esprit du Christ qu'ils disaient trahi par l'Eglise. C'était oublier "que la nature ne régresse jamais" et que le christianisme, "pour continuer à exister dans sa forme de pensée particulière devait nécessairement être poussé à faire un nouveau pas vers l'abstraction" (31). Vouloir faire revivre le christianisme primitif, c'était aller à contre-courant de la loi de l'évolution spirituelle ascendante.

Pour organiser la nouvelle Eglise, les réformateurs se sont effectivement inspirés des pratiques de l'Eglise primitive. En "démagogues de la religion", ils ont réintroduit dans les communautés issues de la Réforme l'organisation démocratique des premières assemblées chrétiennes. Görres juge que ce retour à la démocratie telle que la pratiquait l'Eglise au pre-

(30) Cf. GGS III, 400 : "... wie sie ein notwendiges Produkt des Zeitgeistes war, der gewaltsam auf Vernichtung des Alten drang, weil er Neues, Großes gestalten wollte".
(31) Cf. GGS III, 399 : "aber sie vergaßen, daß nimmer die Natur einen Regressus macht ; daß das Christentum, wenn es länger fortbestehen sollte, in seiner besondern Reflexionsgestalt, notwendig weiter vorwärts gegen die Abstraktion getrieben werden mußte".

mier stade de son évolution constitue une régression. En effet, selon ses vues, l'Eglise du moyen âge, en réalisant l'équilibre entre le principe d'autorité et le principe de liberté, avait atteint le plus haut degré de l'évolution. Görres reproche aux réformateurs d'avoir renoncé à cet équilibre en sacrifiant le principe d'autorité.

La démocratie dans l'Eglise ne pouvait que favoriser le particularisme aux dépens de l'universalité. Aussi l'époque de la Réforme a-t-elle vu naître une multiplicité de sectes qui ne formaient un tout que parce qu'elles étaient unies par le lien de "leur commune opposition, le protestantisme" (32).

Grâce aux circonstances politiques qui ont joué en sa faveur, le protestantisme s'est rapidement propagé à travers l'Allemagne. Il s'est acharné alors à détruire "l'oeuvre de l'ancien temps" que les bouleversements provoqués par la guerre de Trente ans ont achevé d'anéantir. "Les voûtes de la vieille cathédrale se sont effondrées dans un bruit fracassant et la nation a été ensevelie sous ses décombres". Dans le sillage de cette guerre funeste s'est développé dans les territoires allemands "un protestantisme politique", un esprit particulariste. "L'égoïsme sacrilège du particularisme" a miné l'organisme allemand par son action dissolvante et consommé la ruine de l'unité du Reich. "L'Allemagne s'est décomposée en un empire de monades" (33).

Il est à noter que dans ce contexte Görres porte un jugement défavorable sur l'ordre des jésuites. Il évoque le rôle qu'à l'appel de "l'Eglise ébranlée dans ses fondements" cet ordre fondé "sur des principes militaires" a assumé dans la conduite de la Contre-Réforme et il le condamne pour n'avoir "guère pratiqué d'autre tactique que celle de l'intrigue et

---

(32) Cf. GGS III, 400.
(33) Cf. GGS III, 401.

de la ruse", attestant ainsi "l'avilissement d'un pouvoir obligé de recourir à de tels moyens" (34).

Görres ne s'en tient pas cependant à un jugement négatif sur la Réforme. Replacée dans l'évolution spirituelle, elle se présente sous un double aspect. En ce qui concerne le passé, son oeuvre a été destructive ; mais si l'on considère l'avenir, la Réforme constitue l'amorce d'une nouvelle étape (35).

En situant le christianisme dans la continuité de l'évolution historique et dans le processus de spiritualisation croissante qui la caractérise, Görres en a souligné la signification à la fois éminente et transitoire. Car si le christianisme représente à ses yeux un nouveau degré d'abstraction dans le développement spirituel de l'humanité, il ne constitue pas pour lui, à l'époque de Heidelberg, l'ultime étape de l'évolution de la religion. Ce qu'il met à l'actif de la Réforme considérée sous l'angle de l'avenir, c'est précisément le fait qu'en détruisant l'Eglise médiévale et en ouvrant l'ère de "la liberté spirituelle", elle a donné à cette évolution une nouvelle impulsion.

---

(34) Ibidem.
(35) Cf. GGS III, 411 : "Nur nach vorwärts hin allein hat daher die Reformation Bedeutung, nach rückwärts erscheint sie nur destruktiv, als gewaltsam zerstörend Phänomen".

3. La nouvelle Eglise et la religion de l'avenir.

La croissance de la religion à travers les siècles est pour Görres une croissance sans fin, comme l'exprimera une formule très dense de sa Mythengeschichte der asiatischen Welt : "Au fur et à mesure que les époques s'élargissent, que les organes se développent, que le cercle de la réflexion devient plus vaste, cette révélation (de la divinité) devient également plus grande et plus ample, l'image de la divinité croît comme croissent l'univers et l'histoire et cette croissance n'a pas de limites" (36).

C'est déjà la thèse que veut illustrer Wachstum der Historie. La loi de l'évolution spirituelle qu'a exposée l'écrivain ne vaut pas seulement jusqu'à l'heure où apparaît le christianisme ; elle vaut également pour le christianisme. Fort de cette conviction, Görres dessine à grands traits l'évolution spirituelle du monde dans le proche avenir et définit l'esprit qui l'animera. Le monde va-t-il sombrer dans le matérialisme? L'histoire va-t-elle s'achever dans l'athéisme ? Il suffit, estime le penseur, d'observer l'évolution dans sa progression ascendante pour y lire une réponse négative à ces questions. Il importe de saisir les aspirations du présent et de reconnaître "quelle force, après avoir brisé l'oeuvre de la méditation de tant de siècles, travaille maintenant avec un zèle inlassable à construire un nouvel édifice" (37). La nouvelle forme de spiritualité vers laquelle tend le monde actuel est celle de la connaissance, du savoir. L'époque, dit Görres, est marquée par un transcendantalisme généralisé ; "chaque monade des temps nouveaux, serait-on tenté de dire, s'est haussée au

---

(36) Cf. GGS V, 19 : "Wie die Zeiten sich erweitern, wie die Organe sich entwickeln, wie der Reflexionskreis sich mehr verbreitet, wird auch jene Offenbarung größer und umfassender, es wächst das Bild der Gottheit, wie das Universum und die Geschichte wachsen, und es hat dieses Wachstum keine Grenzen".
(37) Cf. GGS III, 408.

degré supérieur de la conscience, acquérant ainsi une plus claire vision du monde" (38).

C'est l'invention de l'imprimerie qui a marqué le début de cette ère. Elle a rendues égales pour tous les possibilités d'accès au savoir et détruit ainsi une autre forme d'esclavage. La masse énorme de connaissances et d'idées qui s'est alors répandue à travers l'Europe a éveillé et libéré les esprits. La généralisation du savoir a eu pour conséquence que "toutes les nations commencent à s'unir en une communauté" et cherchent dans un commun élan à élever de plus en plus haut l'édifice entrepris. "Poussé par le nouveau génie, tout le monde commence à se réunir en une nouvelle Eglise" (39). Görres en célèbre l'avènement avec ferveur. Les laïcs de toutes les nations européennes en formeront la base ; d'eux émanera un mouvement qui prendra progressivement un caractère de plus en plus général. Un même esprit animera tous les membres de la nouvelle Eglise : "La flamme de la spiritualité montera de plus en plus haut dans le ciel" (40). Cette évolution s'explique aux yeux de Görres par l'enthousiasme qu'éprouve toute son époque pour l'art et pour la science, et aussi, mais dans une moindre mesure, pour la morale. Dans cet élan l'écrivain voit la preuve que Dieu n'a pas abandonné sa génération, même si elle s'est détournée de lui. "Dans tout ce qui se crée de valable, c'est la divinité qui continue à oeuvrer, à l'époque actuelle comme à toutes les autres ; toujours elle se construit une nouvelle Eglise avec les décombres de ce que l'âge ou l'erreur de jugement ont détruit" (41).

Pour Görres, cet enthousiasme dont chacun ressent la chaleur est le grand phénomène historique propre à son temps, celui qui laisse prévoir un

---

(38) Cf. GGS III, 409 : "jede Monade der neuen Zeit, möchte man sagen, hat ihr Bewußtsein um einen Grad gesteigert und hat eine klarere Weltanschauung sich gewonnen".
(39) Pour cet alinéa, cf. GGS III, 409.
(40) Ibidem.
(41) Cf. GGS, 410.

nouveau progrès dans l'avenir. Il est "l'intermédiaire par lequel la religion revient dans une gloire nouvelle et le véritable éther dans lequel se construit la nouvelle Eglise" (42).

Au coeur de la nouvelle religion, dans le Saint des Saints de la nouvelle Eglise, brille "la divine trinité" que constituent la philosophie, la grande poésie et l'éthique.

Görres considère que, par son idéal moral et ses intérêts scientifiques, la franc-maçonnerie médiévale préfigurait déjà la nouvelle religion. "Dans ses symboles étaient cachées les idées qui sont entrées à présent dans le champ de la réflexion" (43). Tout comme les mystères de l'antiquité sont devenus exotériques dans le christianisme, "les mystères du moyen âge" que sont les secrets de la franc-maçonnerie le sont devenus à l'heure actuelle.

En quoi la religion de l'avenir marquera-t-elle une phase nouvelle et un progrès dans l'ensemble de l'évolution historique ? Görres la définit comme la religion du Père. Il ne précise pas ce qu'il entend par ce terme. Mais loin d'opposer la religion du Père à celle du Fils, il insiste sur la continuité historique : le Christ, le Verbe incarné, a été envoyé pour annoncer la venue du Père, le christianisme a appelé les fidèles à se purifier du péché pour devenir dignes de l'accueillir. "Les signes du temps, proclame Görres, prédisent qu'il approche dans sa majesté : dans les ténèbres de minuit, le grand esprit va passer près de la terre pour qu'elle s'éveille et qu'à nouveau elle se sanctifie et se rejeunisse" (44). La croissance de la religion signifie qu'elle ne cesse de progresser vers un plus haut niveau d'abstraction en prenant une forme plus libre, plus spiritualisée, plus générale. L'Eglise nouvelle apparaît ainsi comme une méta-

(42) Cf. GGS III, 410.
(43) Ibidem.
(44) Ibidem.

morphose du christianisme, elle le prolonge et le dépasse à la fois. La religion du Père se veut universelle. Sa nature intellectuelle est exprimée de manière assez hermétique dans le passage suivant où Görres a recours au vocabulaire platonicien : "Peu à peu s'ouvre ce monde des archétypes dans lequel les vieux prophètes ont aperçu de loin le logos ; le genre humain doit pénétrer dans un nouveau ciel où habitent les archétypes des choses et avec eux leurs copies, les choses elles-mêmes, afin que l'abstraction parvenue à son point culminant se comprenne elle-même et qu'alors Dieu se manifeste enfin véritablement et pleinement" (45).

Deux idées complémentaires définissent ici la perspective de Görres et expliquent en quel sens la nouvelle religion est une métamorphose et un dépassement du christianisme. Ce n'est que graduellement - conformément au grand principe de l'ascension progressive - que la "libre spiritualité" que représentait la religion chrétienne a pu se développer au fil des siècles. Dans un premier stade de l'évolution, le monde suprasensible vers lequel était tourné le christianisme ne pouvait être appréhendé que par la foi. Celle-ci était "le fondement et l'essence de l'Eglise" ; c'est l'ardeur d'une foi prête à tout sacrifier à un amour supérieur qui était "l'âme du moyen âge". Mais à l'intérieur de la sphère de la liberté spirituelle la foi médiévale paraît à Görres encore entachée de "mécanisme" : elle est "abandon de soi-même, aliénation de la liberté dans la crainte de Dieu, renoncement à sa propre autonomie pour vivre dans une nécessité supérieure" (46). Ici apparaît la signification particulière de la Réforme dans l'évolution spirituelle du christianisme. Avec le moyen âge est close la

---

(45) Cf. GGS III, 410-411 : "Es öffnet sich allmählich jene archetypische Welt, in der die alten Seher den Logos schon von fern erblickt ; es soll das Geschlecht einkehren in einen neuen Himmel, wo die Urbilder der Dinge und mit ihnen die Abbilder, die Dinge selber, wohnen, damit die Abstraktion auf ihrer höchsten Höhe sich selbst begreife und nun Gott erst wahrhaft und ganz aufgehe".

(46) Cf. GGS III, 411 : "Glaube aber ist Hingebung, Resignation der Freiheit in die Gottesfurcht ; Entsagung der eignen Selbstständigkeit, um in einer höheren Notwendigkeit zu leben".

période de la foi naïve ; avec la Réforme commence un autre âge : la période adulte du christianisme déjà placée sous le signe de l'autonomie de la personne. Cette évolution va être poursuivie par la nouvelle religion universelle qui ne sera plus fondée sur la foi, mais sur la raison et la connaissance. Pour Görres, c'est le "divin royaume de la vérité" qui veut s'édifier sur celui de la foi, et qui "emporte avec lui la vie et la poésie vers des régions plus élevées" (47). Mais l'humanité qui pénètrera dans le "ciel nouveau" n'y aura pas seulement accès aux archétypes, aux seules réalités spirituelles transcendantes. Ce ciel, où se trouvent symboliquement rassemblés les archétypes et leurs images signifie en effet l'union intime du terrestre et du spirituel, du sensible et du suprasensible, que l'humanité pourra désormais connaître dans leur unité indivise. Le "nouveau royaume universel" qui va s'édifier aura, selon Görres, "enfoncé plus profondément que l'ancien ses fondations dans la nature précisément parce qu'il s'est élevé plus haut dans l'éther" (48). Pour le penseur, l'humanité future ne sera donc pas amenée par le transcendentalisme qui le caractérise à se détourner du monde terrestre, mais c'est au contraire dans le monde phénoménal, dans la création elle-même, que l'homme saura désormais saisir le rayonnement des idées divines (49).

---

(47) Cf. GGS III, 409.
(48) Cf. GGS III, 409.
(49) Cf. GGS III, 411 : "in der sinnlichen Zeit mußte daher vorerst lebendig werden der Glaube an ein Übersinnliches, wenn je das Geschlecht streben sollte nach dem, was es erst anschauen mußte in seiner Reinheit, ehe es ihm in der Erscheinung widerstrahlen konnte".

IV - Le mythe, source de la vie spirituelle de l'humanité.

Dans le dernier tiers de l'essai, Görres expose sa conception du mythe. S'il avait déjà abordé ce sujet sous l'angle philosophique dans Glauben und Wissen, il le traite ici dans la perspective historique et évolutive qui est celle de Wachstum der Historie.

Görres remonte aux débuts de l'histoire universelle pour saisir à son point de départ le développement spirituel de l'humanité. Il en reconnaît dans le mythe la première manifestation et va s'attacher à démontrer qu'il est la source première et unique des diverses formes de la spiritualité humaine. Le lecteur retrouve dans cet essai certains thèmes déjà esquissés dans l'introduction de Glauben und Wissen, mais ils sont développés ici dans un nouveau contexte : Görres entreprend de retracer depuis les origines de la civilisation jusqu'à l'apogée de la culture grecque le développement de l'art, de l'éthique et de la philosophie à partir de leur germe initial commun : le mythe.

L'écrivain décrit tout d'abord l'essence et la genèse du mythe envisagé dans son unité originelle (die Mythe) (1). L'essence du mythe est caractérisée à ses yeux par le double lien qui l'unit à la nature et au divin : "oeuvre de la nature imprimée dans l'esprit", il est "une plante divine implantée dans l'esprit de l'homme" (2). Cette conception du mythe est tributaire de la vue romantique d'une humanité primitive vivant encore en totale symbiose avec la nature, en complète union avec l'univers, tel l'embryon qui reçoit sa nourriture de l'organisme maternel (3).

La genèse du mythe s'explique psychologiquement aux yeux de Görres par l'état d'enthousiasme que suscitait chez l'homme des premiers temps cette

---

(1) L'unité du mythe primitif est l'une des thèses fondamentales de la Mythengeschichte der asiatischen Welt. Cf. GGS V, 21 : "Ein Dienst und eine Mythe war in uralter Zeit...".
(2) Cf. GGS III, 413 : "als Naturwerk dem Geiste eingebildet" - "Es war ein göttlich Gewächs, dem Menschensinne eingepflanzt".
(3) Cf. GGS III, 412. Görres recourt à toute une série d'images physiologiques pour caractériser la vie embryonnaire de l'humanité primitive au sein de l'univers.

vie à l'unisson de la nature : "le métal, la pierre, la roche et toute autre matière terrestre suffisaient pour exercer sur la sensibilité de ces temps reculés un effet enivrant" (4). L'espèce humaine vivait alors, selon Görres, dans un enthousiasme permanent : "dans un flux ininterrompu l'émotion et l'enthousiasme affluaient vers elle des profondeurs ; les forces de la nature poursuivaient avec elle une conversation sans fin" (5). C'est de cet enthousiasme que le mythe allait être le réceptacle et l'expression.

Dans l'évocation de la genèse du mythe, l'écrivain fait intervenir la notion d'inspiration divine. L'humanité des premiers temps, qui ignorait la réflexion, était en relation immédiate et intuitive avec l'univers, et c'est à travers les phénomènes de la nature qu'elle recevait la révélation du divin. Ainsi la religion à son stade initial, la religion de la nature, trouvait-elle ses sources d'inspiration dans "les profondeurs de la matière", "la terre maternelle" et les astres (6). Le mythe le plus ancien, premier témoignage historique de cette religion de la nature qui animait les hommes des temps les plus reculés, apparaît à Görres comme "un poème divin, simple et grand, imprimé dans l'esprit par les forces de la nature qui s'opposaient dans le jeu alterné des éléments et perçu à présent avec ferveur par l'esprit qui ne se percevait pas encore lui-même" (7). Par le truchement du mythe "l'affect divin" se révélait dans des formes poétiques ; la manière muette avait trouvé un langage, et dans la bouche des premières générations déjà "résonnait l'enthousiasme dont les remplissait l'univers" (8).

Görres met ainsi l'accent sur la nature poétique du mythe. Si pour Herder la poésie est la langue maternelle du genre humain, pour Görres le

---

(4) Cf. GGS III, 412.
(5) Ibidem.
(6) Cf. GGS III, 382 : "... es war der allgemeine Glaube des ältesten Altertums, daß alle göttliche Begeisterung unmittelbar hervorquelle aus dem Schoße der mütterlichen Erde und den Abgründen der Himmelselemente, der Gestirne nämlich, und heraustöne schauerlich und geheimnisvoll aus den Tiefen der Materie".
(7) Cf. GGS III, 383.
(8) Cf. GGS III, 413.

mythe est sa "poésie première" (Urpoesie). Il résume cette conception dans la formule qu'à l'origine "toute poésie a été mythique et tout mythe poésie" (9). Sans doute l'enthousiasme que traduit le mythe a-t-il existé antérieurement à l'apparition du langage articulé. Il s'est exprimé tout d'abord par la mimique et la danse et par le chant. Mais à ce stade ses manifestations n'avaient encore qu'une existence individuelle et passagère. C'est seulement grâce à la formation du langage qui a donné à la poésie son véritable organe que le mythe a pu se communiquer et se transmettre à l'avenir (10). Le mythe apparaît ainsi comme la première manifestation objective de l'enthousiasme universel qui habite l'humanité primitive. Grâce au langage, il est entré dans l'histoire (11).

C'est donc dans le mythe que s'effectue le passage de la nature à l'histoire. "Oeuvre de la nature implantée dans l'esprit", il est le premier témoignage de l'histoire de l'esprit humain. Le mythe apparaît à Görres comme le fondement sur lequel repose toute l'évolution ultérieure. Même l'évolution historique d'un peuple particulier est déjà "annoncée symboliquement dans son mythe, car dans ce dernier est énoncée et représentée de manière immédiate la constellation céleste de la nation au moment de sa conception et de sa naissance et par là définie la mesure de génialité et de force qui lui est échue" (12). Görres se borne toutefois à cette allusion aux mythes nationaux et à leur symbolisme (13). L'objet de sa réfle-

(9) Cf. GGS III, 414.
(10) Cf. GGS III, 415.
(11) Ibidem : "Nun erst war die Mythe offenbar geworden ; sie war aus der Inspiration übergetreten in die Erscheinung und hatte zum historischen Objekt sich gestaltet".
(12) Cf. GGS III, 413.
(13) Dans un bref passage, l'écrivain se prononce pour une interprétation symbolique du mythe : une constante symbolique, dit-il, caractérise ce dernier dans sa forme originelle, car l'homme des premiers temps" ne savait penser rien d'autre que des symboles" (cf. GGS III, 413). La théorie, déjà ébauchée chez Herder, que les mythes traduisent par les images symboliques de leurs récits les conceptions de l'univers et de l'homme qu'ils renferment était une des idées fondamentales défendues par Friedrich Creuzer. Il l'avait développée dès 1806 dans un article publié dans les Studien et intitulé Idee und Probe alter Symbolik, avant de la reprendre dans la Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen, son grand ouvrage en quatre volumes publiés de 1810 à 1812.

xion est plus largement l'histoire spirituelle de l'humanité dans sa relation avec le mythe primordial.

Une formule lapidaire indique la perspective essentielle de son analyse : "Toute histoire n'est rien d'autre que la croissance de cette plante céleste". Görres va reprendre inlassablement et développer cette image. Cette croissance du mythe dans l'espace et dans le temps détermine les trois caractères essentiels de l'histoire spirituelle de l'humanité décrite ici comme une évolution organique, ce qui signifie unité fondamentale, diversification grandissante et progrès. La plante du mythe, qui plonge ses racines dans le monde des origines est appelée à croître tout au long des générations, à faire éclore d'époque en époque des fleurs plus délicates en se tournant toujours davantage vers une lumière spirituelle. Chaque progrès de la race humaine est une nouvelle ramification de cette plante qui acquiert en même temps une universalité plus grande et une spécificité plus marquée.

Görres va illustrer son propos en montrant comment dans le monde antique poésie, éthique et philosophie apparaissent comme les phases successives de la croissance et de l'épanouissement du mythe. Comme le souligne l'écrivain, ceci signifie que les diverses formes de l'histoire spirituelle de l'homme sont toutes issues de la religion : "c'est elle qui agit en toute chose et fait fructifier toute chose, tout comme la divinité vit en toute vie ; elle est la racine commune d'où partent l'art, toute science et toute action" (14). Cette religion, source première de toute vie spirituelle, est bien entendu antérieure aux formes historiques et dogmatiques qu'elle a prises par la suite. Elle est l'enthousiasme sacré qui s'est manifesté aux origines, dont les mythes et les mystères religieux sont les premières expressions objectives, et qui continue - sous des formes sans

---

(14) Cf. GGS III, 414.

cesse renouvelées - à se manifester tout au long de l'histoire humaine (15). L'apparition successive de ces trois formes de spiritualité illustre clairement pour Görres la loi du progrès par abstraction. Partant du mythe, l'enthousiasme se tourne d'abord vers le monde terrestre et prend la forme concrète de la poésie ; puis, dépassant la sphère du sensible et de l'individuel, devenant à la fois plus intérieur et plus spéculatif, il se révèle sous la forme de l'éthique pour parvenir enfin avec la philosophie à sa "manifestation suprême", à la pleine conscience de lui-même, à la forme universelle d'une réflexion claire et libre. Görres précise également comment il faut concevoir la succession des trois âges, poétique, éthique et philosophique. Il s'agit de "formes dominantes" qui caractérisent les différents stades de l'évolution ; mais tout moment du temps porte également en lui la totalité du passé : "l'âge éthique ne cesse donc nullement d'être poétique et l'âge du règne de la vérité n'est ni sans poésie, ni sans caractère éthique" (16). Mais la tendance générale de l'évolution historique influe à chaque époque sur la nature de l'art, de l'éthique et de la philosophie : "art, éthique et science sont de ce fait, chacun dans son être propre, de plus en plus éthérifiés au cours de l'histoire et élevés à la libre universalité, et c'est précisément parce qu'ils sont tous placés sur la ligne du progrès que l'esprit en même temps progresse de l'un à l'autre" (17).

Görres illustre cette thèse en remontant au périple légendaire de "l'antique Bacchus", le dieu de l'enthousiasme qui, au cours de la "période solaire" de l'histoire, a dispensé aux hommes l'ardeur céleste et l'i-

---

(15) Cette relation entre la vie spirituelle et l'idée d'enthousiasme sacré est fondamentale pour Görres. L'évolution de l'humanité, bien que caractérisée par le développement de la réflexion et de son produit, la froide objectivité, ne provoque pas, estime-t-il, la disparition, mais entraîne l'intériorisation de l'enthousiasme qui ne s'exprime plus dès lors qu'en de rares moments privilégiés et chez des êtres prophétiques.
(16) Cf. GGS III, 414.
(17) Ibidem. C'est dans cette perspective que Görres va caractériser l'art de Runge ; cf. p. 992.

vresse divine. Selon Görres ce périple triomphal a mené celui-ci de l'orient vers l'occident, étendu son influence depuis l'Inde dont il part jusqu'en Thrace et en Egypte. Si au cours de cette première période l'enthousiasme divin présente encore un caractère exotérique, il va par la suite se retirer dans le secret des temples. La flamme sacrée, entretenue par les prêtres, anime alors les mystères que l'on célèbre dans les sanctuaires créés sur le passage du dieu. Parti des "grottes-sanctuaires" de l'Inde, ce "fleuve" des mystères aboutit à Eleusis. Görres souligne ainsi dès l'abord le lien qui relie les mystères grecs aux plus anciens mystères orientaux dont ils sont selon lui, les résurgences (18). Eleusis a joué certes pour la Grèce entière le rôle d'un foyer irradiant, mais son influence s'est mêlée dans chaque province particulière à celles qui ont pu provenir directement de la "terre maternelle de la fable" (19).

Dans les mystères sont contenues en germe les diverses formes de la vie spirituelle qui vont peu à peu s'épanouir et acquérir une existence individuelle : "Le premier Etat moral, la première philosophie et la première oeuvre d'art produits en Grèce étaient représentés dans les mystères : mais tous les trois étaient englobés dans la même unité homogène de la religion" (20). Les mystères ont donc été d'une part une propédeutique de l'Etat parce qu'ils ont éduqué les natures barbares à la vertu et préparé l'homme à accepter le règne de la loi. Ils contenaient d'autre part la première forme de philosophie qui se présente comme un savoir sacré, une "sagesse cosmique" (Weltweisheit) transmise par la tradition orale. Ils étaient enfin des "oeuvres artistiques" (Kunstgebilde). Celles-ci sont

---

(18) On notera en particulier l'interprétation que Görres donne des origines de l'orphisme et du culte de Cérès (Déméter). Il rattache Orphée et ses successeurs au monde oriental et à un passé immémorial : "Alle waren sie die Herolde der uralten Zeit, die dem Altertum die Wunderwelt des Orients eröffneten ..." (cf. GGS III, 417).
(19) Cf. GGS III, 417.
(20) Ibidem.

pour Görres le fondement de tout art et portent notamment en elles le germe de toute l'évolution ultérieure de la poésie.

L'écrivain se propose donc de montrer comment dans l'histoire de la civilisation grecque se dénoue l'unité primitive des mystères et comment se réalise l'épanouissement individuel des arts, de l'éthique et de la philosophie.

C'est parce qu'il leur a fallu recourir aux prestiges de la beauté sensible pour parler efficacement des réalités supranaturelles que les mystères religieux ont été les premières créations artistiques. Les divers arts, arts figuratifs, poésie et musique, se manifestent d'abord dans le cadre des mystères où s'ébauche déjà la différenciation en poésie lyrique et poésie épique. Mais le plein épanouissement de chaque art particulier n'a été rendu possible que par l'évolution qui amène l'ouverture progressive du mystère religieux à la vie terrestre et celle de l'art au monde profane. Une première étape importante a été franchie lorsque les cérémonies ésotériques des mystères ont fait place au "culte exotérique ordinaire" des divinités du polythéisme. Dans le cadre de ce dernier les arts ont cherché à affirmer leur personnalité propre et leur indépendance.

Görres indique en particulier les phases essentielles de l'évolution de la poésie épique. Déjà celle d'Hésiode fait passer à l'arrière-plan les antiques cosmogonies d'inspiration orphique pour exalter le divin à figure humaine. Au seuil de la nouvelle époque où l'enthousiasme sort des temples pour pénétrer dans les sphères profanes se dresse l'oeuvre "colossale" d'Homère qui relie "l'Olympe avec le monde humain par le lien de l'héroïsme" (21). La rayonnante beauté plastique des figures de l'Iliade n'empêche cependant pas que chacune d'elles porte en soi "une énigme de la vie universelle" qui "cherche toujours à se résoudre dans la vie individuelle" (22).

---

(21) Cf. GGS, 423.
(22) Ibidem.

Désormais un champ d'action illimité est ouvert à l'art. L'étincelle jaillie du mythe antique a pénétré dans la vie humaine et ne va plus cesser d'agir en elle de l'intérieur, d'être son "âme de feu la plus intime". Dans cette perspective Görres considère la tragédie grecque comme la "troisième génération" issue de "l'activité créatrice originelle". Elle s'établit en tant que drame profane au centre de la "vie extérieure de l'Etat". Cependant, à l'instar de l'épopée homérique sur laquelle il se fonde, le poème tragique laisse entrevoir les profondeurs enténébrées des mystères, la puissance "redoutable et inexorable" qui les habite et dont les humains sont les jouets.

Dans le tableau qu'il a ainsi brossé, Görres a voulu décrire la "métempsycose" du génie de l'art antique qui, issu de l'éther, descend sur la terre, se métamorphose en "esprit de vie" et anime la matière terrestre pour en faire naître la forme plastique belle et pure. Deux réflexions générales de l'écrivain retiendront notre attention. Il définit la beauté grecque comme une beauté sensible et corporelle qui malgré sa spiritualité ne renie jamais son caractère matériel et terrestre. L'art n'a pas été seulement un aspect remarquable de la culture grecque, il en a déterminé le caractère dominant. Cette époque apparaît dans son ensemble soumise à une loi générale qui est "une pure règle artistique" : de la mesure en toute chose (23).

L'écrivain poursuit sa démonstration en mettant en lumière l'importance primordiale des mystères dans le domaine de l'éthique.

L'évolution de l'éthique est en un point comparable à celle de l'art. Elle part de la même source religieuse pour parvenir progressivement à une existence autonome. Pour Görres, l'histoire de l'éthique est tout d'abord indissociable de la croissance des Etats et de leur lien originel avec la sphère religieuse. Les premiers fondateurs d'Etats sont en effet des mys-

(23) Cf. GGS III, 425.

tagogues. L'exemple significatif est celui de l'Asie où l'on rencontre partout d'abord la domination des prêtres et où la théocratie est la première forme de législation. Tandis que les Etats commencent à mener une vie plus autonome, une législation profane est fondée par les législateurs proprement dits - dont Solon et Lycurgue - qui ont remplacé les hiérophantes. A ce stade l'éthique apparaît encore étroitement liée au problème de l'organisation de l'Etat. Avec la troisième génération de législateurs, (dite) celle des sept sages, l'éthique conquiert son autonomie. A la suite de Thalès, les philosophes créent, dans sa forme élémentaire, "l'éthique philosophique" (wissenschaftliche Ethik) en édictant un ensemble de maximes pratiques qui fixent "la conduite générale de l'homme dans les diverses circonstances de la vie" (24). Ces règles de conduite sont observées désormais par la moralité publique et la vertu est pratiquée sans qu'elle devienne encore l'objet de la spéculation philosophique.

Un rôle capital a été joué dans l'histoire de l'éthique par Socrate dont la nature toute "terrestre" achève la sécularisation de la morale. Le feu divin s'est mué chez lui en calme lucidité. A travers lui, la religion se manifeste dans la sphère humaine sous les traits de la vertu. L'éthique de Socrate n'est pas une doctrine théorique, elle reste une morale essentiellement pratique, tournée vers l'action. Mais ce qui explique pour Görres l'influence considérable de Socrate sur son époque, sur les écoles et les systèmes moraux ultérieurs, c'est que son éthique s'élève à un degré d'abstraction inconnu jusque là. La volonté humaine qui auparavant était comme "perdue" dans l'action elle-même prend un caractère conscient ; la morale devient réflexion de la volonté sur elle-même. Ainsi Socrate inaugure-t-il une époque de l'éthique où celle-ci, devenue "philosophie pratique", prend un tour plus spéculatif.

---

(24) Cf. GGS III, 427.

Pour décrire la progression qui mène la morale antique à son point d'achèvement, Görres va faire appel non seulement à l'idée d'abstraction, mais à tous les principes qui régissent selon lui le mouvement de la vie et l'évolution spirituelle. L'histoire de l'éthique grecque, où vont s'opposer après Socrate les "systèmes eudémonistes" et les "systèmes de liberté", illustre à ses yeux le jeu combiné du principe d'antagonisme et du principe progressif, met en évidence des processus de métamorphose et la tendance générale à l'abstraction croissante. Evoquant les métamorphoses des systèmes eudémonistes, Görres applique le terme d'"état larvaire de l'éthique" (Raupenzustand der Ethik) à l'école cyrénaïque d'Aristippe qui voit dans une course éperdue au plaisir le but de la vie humaine. L'hédonisme d'Epicure qui établit avec intelligence une hiérarchie entre les plaisirs et recherche dans l'existence équilibre et harmonie est qualifié par contre d'"état de chrysalide" (Chrysalidenzustend). Comme le papillon se dégage peu à peu de sa chrysalide, de nouveaux systèmes éthiques vont voir le jour. A la faveur du processus d'abstraction croissante la vertu, jusque là simple instrument permettant de réaliser la finalité de l'existence, va devenir une fin en soi et "parvenir à une parfaite autocratie". Les cyniques déclarent la guerre au sensualisme de l'époque, prônent une austère morale intérieure, établissent - et d'abord en eux-mêmes - le règne de la loi. La pratique de la vertu est désormais le véritable but de l'existence et suffit à la félicité de l'homme. C'est à cette tendance que les stoïciens vont donner une forme doctrinale. Pour eux la vertu est indissociable de la connaissance. Le sage affirme sa liberté en se soumettant à l'ordre des choses, en devenant une "partie intégrante" du tout. Sa force d'apathie fait de lui "un Dieu sur terre", en le délivrant de toute passion et de toute souffrance. A la différence de l'épicurisme, cette doctrine a renoncé à la beauté de l'harmonie pour se tourner vers le sublime.

Avec le stoïcisme l'éthique a ainsi passé du coeur à l'esprit, elle s'est dépouillée de tout caractère poétique pour prendre un caractère philosophique.

Nous avons montré comment l'histoire de l'éthique grecque illustre pour Görres de manière exemplaire les lois de l'évolution spirituelle. Mais elle les illustre dans les limites d'une époque et d'une culture particulières. Le stoïcisme grec marque certes l'accession de l'antiquité à la liberté morale ; mais il reste prisonnier du cadre général de la pensée antique qui montre non seulement l'homme, mais même les dieux soumis au destin. Le fatalisme assigne à la liberté d'étroites limites : il ne laisse pas l'homme libre d'agir ; l'homme ne parvient à la liberté que par la résignation et ne trouve de félicité qu'en se pliant à l'ordre du destin. La métamorphose de l'éthique a donné naissance, avec le stoïcisme, à un papillon de nuit : "l'homme y a certes déployé et remué librement ses ailes, mais l'ombre noire de la terrible puissance de la nature pénètre encore profondément sa vie" (25).

Après avoir pris la forme d'une réflexion morale, d'une philosophie pratique, la pensée humaine se tourne vers la nature qui devient l'objet de sa méditation philosophique. C'est donc à la philosophie conçue comme spéculation métaphysique, que Görres consacre le troisième volet de son tableau de la culture grecque.

Tout comme la poésie et l'éthique qui la précèdent, la philosophie est, elle aussi, issue du mythe. Elle apparaît en germe dans la sagesse cosmique qu'il renferme. Quelques indications éparses nous permettent de préciser comment Görres conçoit les rapports du mythe et de la spéculation métaphysique. Les représentations mythiques transmises par la tradition orphique revêtent pour lui une importance capitale, en particulier celle

---

(25) Cf. GGS III, 435.

de l'oeuf cosmique [26]. Les mystères religieux sont les héritiers directs de cette "époque hiéroglyphique" de la philosophie et ils en traduisent l'enseignement. D'où les révélations qu'ils apportent tant sur la création de l'univers que sur l'origine et les destinées de l'âme. Ce sont les enseignements théoriques dispensés dans les mystères qui retiennent l'attention de Görres. Selon lui, étaient enseignées au sanctuaire d'Eleusis une cosmogonie qui faisait naître l'univers de l'union des principes masculin et féminin, ainsi qu'une conception de l'histoire reposant sur le conflit des tendances antithétiques qui habitent toute chose. Mais cet enseignement culminait pour l'écrivain dans les "dogmes" qui ont trait à l'origine divine de l'âme, à sa destinée terrestre et à son immortalité. Görres les traduit dans un mythe qui symbolise les thèmes essentiels à ses yeux de la doctrine orphique, première forme de la philosophie spiritualiste [27]. Cette doctrine de la chute et du salut de l'âme devait engager les initiés à la purification et à l'ascèse en montrant par quels chemins l'âme pouvait "retrouver sa patrie et sa béatitude" [28].

Avec les mystères qui fixent l'héritage des premiers temps en une somme d'idées désormais stagnantes, s'achève la phase de création et d'évolution du mythe. Tandis que la voix de la nature ne se fait plus entendre directement que chez certains individus prophétiques, une force nouvelle s'éveille chez l'homme, une force spirituelle qui fait naître la spéculation

---

(26) La perspective de Görres semble ici très influencée par celle des néoplatoniciens qui interprètent les mystères d'Eleusis à la lumière de l'orphisme (cf. LEISEGANG, Das Mysterium der Schlange, in Eranos. Jahrbuch 7, 1939).

(27) Assez curieusement Görres parle de l'enseignement dispensé à Eleusis comme si l'on en était clairement informé. En fait, il assimile largement cet enseignement aux doctrines orphiques dont il connaît certains aspects. La recherche moderne a du reste confirmé l'influence de l'orphisme sur les mystères d'Eleusis, et s'accorde à penser que l'enseignement y portait en particulier sur l'âme et sa survie dans l'au-delà.

(28) Cf. GGS III, 419. Le mythe développé par Görres présente la destinée de l'âme dans un double mouvement. L'âme de lumière, quittant l'empyrée, vient tout d'abord s'abîmer dans le monde impur de la matière et dans la vie terrestre. Elle commence alors le cycle de ses existences corporelles. En observant les prescriptions des mystères, elle se dégagera peu à peu de la matière pour s'élever à nouveau vers la mer de lumière dont elle est issue.

philosophique. Si ce nouveau "monde d'idées" qui vient su superposer à la sagesse antique est bien pour Görres le "produit de la liberté et de la force créatrice de l'homme" (29), s'il marque ainsi l'accession de celui-ci à une phase nouvelle d'émancipation spirituelle, il n'en reste pas moins profondément tributaire du mythe. Le propre de la philosophie grecque, estime Görres, est en effet d'être une philosophie de la nature qui ne part pas d'une expérience directe de celle-ci, mais d'une réflexion sur le mythe. Les philosophes grecs ont reconnu que le mythe est un "oracle de la nature", un "langage d'hiéroglyphes" par lequel celle-ci nous parle. Bien que difficile à saisir, ce langage est un langage humain que ces philosophes ont préféré interpréter plutôt que les "accents sourds et inarticulés" par lequels la nature s'exprimait encore à leur époque, mais de manière "parcimonieuse et obscure". C'est ainsi que la philosophie grecque, où le "concept" (der Begriff) affirme son hégémonie, englobe les mystères dans la sphère de sa réflexion. Ces considérations amènent donc Görres à affirmer, une fois encore, l'importance capitale du mythe, et particulièrement du mythe asiatique, dans l'histoire de la civilisation antique. Les philosophes grecs sont à ses yeux les interprètes du monde secret des mythes immémoriaux (30).

La naissance de la philosophie grecque en Asie Mineure n'est nullement un fait du hasard. C'est le berceau qui lui a été préparé "depuis le début de l'histoire".

Pour Görres trois courants principaux ont en effet alimenté la vie historique et culturelle du monde antique. Ils sont issus de trois "sources de vie" situées dans les trois grands massifs montagneux de l'hémisphère nord.

---

(29) Cf. GGS III, 436.
(30) Cf. GGS III, 440 : "nur die sprechenden Organe der alten verschwiegenen Wunderwelt".

La première de ces sources a jailli dans les "montagnes orientales" et a donné naissance à toute l'histoire de la civilisation indienne (31). Dans sa progression vers l'ouest, ce courant "a fait pénétrer partout dans le mythe, dans la vie, dans le caractère et dans toutes les formes d'activité cet élément oriental qui ressort si indiscutablement de toute l'évolution historique des nations antiques" (32).

Sur le Caucase, comme Görres l'a déjà exposé dans Die teutschen Volksbücher apparaît une autre race humaine, privilégié entre toutes. La terre l'a comblée de ses dons et l'esprit du monde "l'a initiée avec amour à son secret", lui dispensant sans compter "l'étincelle solaire de l'idée". Une extraordinaire intensité de vie caractérise cette race qui, comme une "coulée de lave" s'est répandue vers les quatre points cardinaux et a bientôt dominé toutes les autres races grâce à la puissance de l'énergie qui l'habite. C'est de cette race que provient pour Görres tout ce qui dans le mythe antique est plein de vie, de force, de relief plastique et tout ce qui, dans la vie publique de l'antiquité, présente le même caractère. C'est du génie de la race caucasienne que procèdent notamment les cultures thrace et phrygienne, mais aussi ultérieurement les mythes celte, germanique et nordique, où l'on retrouve le même authentique esprit héroïque (33). C'est du génie caucasien qu'ont hérité les grands conquérants de l'histoire universelle.

L'importance historique et culturelle de la race caucasienne apparaît donc immense à Görres. Elle est d'une part déterminante en ce qui concerne le monde grec, car les Grecs, affirme-t-il, sont essentiellement issus de cette race et l'élément caucasien a pris chez eux le pas sur tous les autres. Mais au delà du monde antique, c'est toute la culture européenne et

(31) Il s'agit de la grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale que les Anciens appelaient l'Imaüs, pratiquement de la chaîne de l'Himalaya.
(32) Cf. GGS III, 438.
(33) Ibidem.

l'histoire toute entière qui pour Görres sont profondément marqués par l'influence de cette race : "toute la culture européenne est à l'origine issued'elle, l'histoire est pour l'essentiel contenue en elle" (34).

Le troisième et dernier courant de civilisation provient, selon l'écrivain, du coeur de l'Afrique Noire et procède d'une race installée autour des Monts de la Lune. A la différence de la race caucasienne, celle-ci n'a été comblée que par "l'esprit de la terre". Aussi bien son histoire reste-t-elle généralement figée au stade de l'élémentaire, son mythe au niveau du fétichisme. Ce n'est que de la conjonction de ce courant avec des "radiations orientales" que naît en Egypte une grande culture qui, à son tour, rayonne vers l'est et se croise en Ionie avec les influences chaldéenne et perse, thrace et phrygienne.

Malgré la complexité des interférences entre les divers courants, l'analyse de Görres veut mettre en évidence un fait fondamental : la progression de la culture de l'orient vers l'occident et la croissance du mythe asiatique qui voit sa "plus belle fleur" s'épanouir en Asie Mineure. Cette région lui paraît le creuset dans lequel se rejoignent toutes les conceptions fondamentales du monde asiatique, l'"offrande" (Weihgeschenk) faite par les temps immémoriaux à l'antiquité grecque. Dans le culte de l'Artémis d'Ephèse les mystères venus de toute l'Asie sont à la fois conservés et transfigurés.

Ainsi est-ce du monde asiatique que les Grecs ont non seulement hérité leurs dieux, mais aussi leurs grandes idées philosophiques comme le prouvent l'école ionienne et en particulier la doctrine d'Héraclite. Quant à la philosophie européenne, tributaire de ces courants philosophiques grecs, elle a elle-même - à travers eux - ses "premières racines" dans l'orbite du monde asiatique. Ainsi l'écrivain conclut-il par une double thèse le

---

(34) Cf. GGS, 438.

tableau qu'il vient de brosser de la culture grecque en montrant son rôle spécifique de médiatrice : "comme de ce fait toute la culture européenne repose sur la culture grecque, de même cette dernière repose-t-elle à son tour sur la culture mythique asiatique" (35).

La suite de l'essai, que Görres n'a pas écrite, devait élargir encore le champ des réflexions de l'écrivain dans le cadre des perspectives ainsi ouvertes et montrer que "l'évolution intellectuelle sous toutes ses formes dans l'art, la science et la vie a son origine dans le mythe asiatique, et ne peut être pleinement et entièrement comprise que par lui" (36).

L'approfondissement de la réflexion de Görres sur le mythe dont témoigne Wachstum der Historie n'est pas sans avoir trouvé un stimulant dans ses relations avec Creuzer ; leurs échanges de vues ont été enrichissants pour l'un comme pour l'autre (37). Leur accord portait notamment sur la conception d'une religion originelle transmise de l'Asie à la Grèce par une caste de prêtres. Mais chacun d'eux poursuivait ses recherches dans son domaine de prédilection : Görres explorait le mythe asiatique, Creuzer centrait son étude sur le mythe grec et ses origines. Et si l'un édifiait plus d'une fois ses constructions sur des hypothèses, l'autre recherchait patiemment des preuves dans les textes des philosophes néo-platoniciens. Mais dans l'attente impatiente de la Mythengeschichte, Creuzer exprime ainsi leur commune aspiration : "Ce sera une joie pour moi qui suis parti de l'Occident si je vous rencontre une nouvelle fois sur mon chemin de telle sorte que nous puissions nous donner une poignée de main fraternelle au temple de Junon à Samos peut-être ou auprès du sanctuaire de la déesse d'Ephèse" (38).

---

(35) Cf. GGS III, 440.
(36) Ibidem.
(37) Le passage de Wachstum der Historie par exemple où Görres évoque le périple de "l'antique Bacchus" fait à l'évidence écho à l'essai de Creuzer Idee und Probe alter Symbolik consacré au mythe de Silène.
(38) Cf. sa lettre du 26 avril 1809 à Görres, Ges. Br. II, 52.

V - La philosophie de l'histoire dans Wachstum der Historie

1. Weltgeist et Erdgeist.

Wachstum der Historie est l'oeuvre d'un penseur qui médite sur les données constantes dans le déroulement de l'histoire. La "chronique de l'universel" que Görres se propose d'écrire veut faire apparaître les lois générales qui régissent le devenir historique, expliquer la marche et la finalité de l'évolution par le jeu des forces qui en déterminent la courbe caractéristique. Tout événement historique, aussi considérable soit-il, doit ainsi être replacé dans un plus vaste contexte qui seul peut en révéler la signification profonde en l'intégrant dans "les combinaisons supérieures du grand Tout" que l'historien a pour tâche de discerner et de mettre en lumière. C'est dans cette perspective que Görres entreprend d'analyser "les phénomènes universels de l'histoire" en leur appliquant ses vues sur la nature et la vie. Cette démarche de sa pensée a ses racines dans l'expérience révolutionnaire de sa jeunesse. A l'appui de sa thèse il évoque en effet la Révolution française en distinguant dans son cours deux périodes opposées : à la phase de "grande effervescence" qui a d'abord emporté tous les esprits dans ses tourbillons a succédé une phase d'épuisement et de torpeur dont la persistance lui paraît attestée par un besoin de paix général dans ce présent napoléonien qui "n'est en quelque sorte qu'un unique grand baillement" (1). Görres considère maintenant cette "oscillation entre une explosion de force sauvage et une morne lassitude" comme l'illustration typique d'une alternance qu'on retrouve à tou-

---

(1) Cf. GGS III, 368 : "Ist das gerade nicht so recht bedeutsam in unsern Tagen auf uns angedrungen, wo erst jene große Gährung in der Zeit gewesen, die alle Geister in sich eingeschlungen und gewaltsam und rastlos sie in ihren Wirbeln umgetrieben, und nun, nachdem sie durch Überreiz zahm geworden, ..., nun von allen Seiten sich's zur Ruhe neigt, und die Gegenwart gewissermaßen nur ein einzig großes Gähnen ist, wo die erschöpfte, überwachte Natur gewaltsam ihre Rechte fodert".

tes les époques historiques [2]. Elle est l'équivalent de ce qu'est dans la nature la loi du flux et du reflux et chez l'être humain l'alternance de la veille et du sommeil ou l'asthénie succédant à l'hypersthénie.

Görres trace dès l'abord une perspective fondamentale en établissant un parallélisme entre la marche de l'histoire et le déroulement de la vie humaine qu'il décrit sous son double aspect d'oscillation entre deux pôles opposés et de mouvement progressif. Par son mythe de la création de l'homme, il fonde la vie de l'être humain sur sa double appartenance au domaine de la nature et à celui de l'esprit, sur l'empire qu'exercent sur son comportement les puissances chtoniennes aussi bien que les divinités supra-terrestres. Il prolonge ce mythe en insérant dans sa vision du devenir historique l'action de deux puissances à la fois antagonistes et complémentaires, le Weltgeist et l'Erdgeist [3]. Figures empruntées à la littérature contemporaine, ces derniers prennent dans Wachstum der Historie une signification originale : ils entrent dans une philosophie de l'histoire et représentent l'un et l'autre des forces qui interviennent dans le cours des événements. Dès la préface de son essai, Görres les évoque dans une formule lapidaire qui établit entre eux à la fois une relation, une distinction et une hiérarchie : "L'esprit de la terre oeuvre, mais l'esprit du monde oeuvre en lui" [4]. Pour cerner aussi nettement que possible le sens de ce symbolisme complexe, il convient d'examiner attentivement l'ensemble des courts passages disséminés dans l'article qui contiennent des indications sur leur nature et leur rôle.

Le Weltgeist y est défini comme un esprit universel qui fait régner

---

(2) Ibidem : "Und dieser beständige Wechsel von Aufflammen und in sich Zusammenbrennen, dies Schwanken zwischen wildem Kraftausbruch und dumpfer Ermattung, wie sie in allen Zeiten wechselnd wiederkehren, ...".
(3) C'est dans Glauben und Wissen que Görres a utilisé pour la première fois les termes de Weltgeist (GGS III, 19) et de Erdengeist (III, 31) mais dans un contexte et avec un sens différents. La forme Erdgeist apparaît dans les Volksbücher, où le personnage devient le symbole des richesses terrestres.
(4) Cf. GGS III, 365 : "der Erdgeist bildet, aber der Weltgeist bildet in ihm".

son ordre dans l'histoire comme dans la nature [5]. Dans la vie des peuples il est le garant du "système naturel" qui fonde sur le respect de la loi de l'équilibre organique le développement harmonieux de l'Etat et le voue à l'effondrement s'il tolère des déviations qui rompent cet équilibre vital des forces [6]. Ainsi la Grèce a-t-elle été condamnée à périr pour avoir laissé dégénérer sa constitution en un système artificiel.

L'action du Weltgeist a pour caractère essentiel de répondre à une finalité. D'entrée de jeu l'esprit du monde nous est présenté comme une "volonté supérieure" qui régit la marche de l'histoire. Il représente une force de progrès et de spiritualisation croissante qui imprime à l'évolution de l'humanité un mouvement ascendant et la fait avancer par étapes vers ses fins ultimes. Les "idées supérieures" qu'incarne le Weltgeist [7] jouent un rôle déterminant dans le cours des événements, mais c'est par l'intermédiaire des hommes qu'il agit sur eux en faisant pénétrer ces idées dans la pensée humaine comme par irradiation. Lorsque la Réforme a ouvert une nouvelle phase du christianisme, c'est par le truchement de ses "organes", les Réformateurs, que l'esprit universel est intervenu. En inspirant secrètement leur action destructrice, il en a fait un élément de ses desseins progressistes. Le Weltgeist apparaît donc comme la personnification d'une sorte de nécessité supérieure en vertu de laquelle l'histoire de l'humanité est contrainte de progresser vers ses fins spirituelles, sans être réduite pour autant à un déterminisme mécanique qui ne laisserait aucune place à la liberté humaine. Il incarne un principe d'ordre et de progrès à la fois transcendant et immanent qui régit l'évolution historique.

Certains passages de l'essai soulignent l'aspect moral de ses inter-

---

(5) Cf. III, 378 : "alles, was der Weltgeist harmonisch geordnet und gegründet" et III, 380 : "der Weltgeist und seine Ordnung".
(6) Cf. III, 375 : "Streng ahndet die Natur jede Abweichung von diesem Gleichgewicht, es kann kein Leben ohne dasselbe bestehen" et III, 376 : "Was nicht zur Wohlgestalt sich rein gerundet hat, ist Mißgestalt und wird wom Weltgeist aufgerieben".
(7) Cf. GGS III, 368 ; voir aussi Glauben und Wissen, GGS III, 19.

ventions et l'apparentent à la fois à la Némésis et à Jéhovah en le représentant sous les traits d'un justicier ou d'une divinité vengeresse qui châtie ceux qui l'ont offensée (8). C'est faire offense au Weltgeist que de porter atteinte à l'ordre naturel, et la nature devient alors l'instrument de la vengeance. "Une fois le désordre et la confusion jetés dans ce qui a été fondé et ordonné par l'esprit du monde, la nature maltraitée se venge bientôt et vite" (9). L'invasion des barbares est le châtiment suprême réservé par "la nature profondément offensée" aux oppresseurs romains. Par la défaite de l'empire "l'ordre du monde offensé était réconcilié" (10). La justice du Weltgeist est donc représentée, elle aussi, comme transcendante et immanente à la fois.

Ainsi le progrès de l'humanité vers ses fins idéales est-il le but que la volonté souveraine du Weltgeist assigne à l'évolution historique. Un rôle essentiel n'en est pas moins dévolu à l'Erdgeist dans la marche de l'histoire. Mais en raison de la différence de nature fondamentale qui existe entre les deux esprits leur action s'exerce dans des sens divergents. Alors que le Weltgeist représente dans Wachstum der Historie un principe spirituel aux dimensions cosmiques, l'Erdgeist y apparaît, à l'instar de "l'archée de la terre" de Paracelse (11), comme la personnification de toutes les forces vitales de la terre. C'est de lui qu'émanent les forces secrètes qui régissent les pulsions instinctives de la nature humaine. Son action se fonde sur tout ce qui a ses racines dans les pro-

---

(8) Cf. III, 389 : "... und die Römer fielen, ein Opfer des beleidigten Weltgeistes, im Weltgericht". Dans le même contexte, les Romains sont traités de "Weltsünder".
(9) Cf. III, 378 : "... und alles, was der Weltgeist harmonisch geordnet und gegründet, in sich verschoben und verworren, dann rächt sich bald und schnell die mißhandelte Natur".
(10) Cf. III, 381 : "Eine stärkere Züchtigung noch hatte die tiefbeleidigte Natur den Weltsündern aufbewahrt" et "und die beleidigte Weltordnung war versöhnt".
(11) Dans le passage des Volksbücher où il décrit "le printemps" du moyen âge, Görres évoque l'Erdgeist qui fait renaître partout la vie et l'appelle der Archeus (III, 279).

fondeurs inconscientes de l'être [12]. Il tire parti des tendances naturelles et des motivations affectives des individus et des peuples pour orienter le cours des événements. De ce fait, il agit souvent dans un sens contraire aux desseins du Weltgeist, créant par là les circonstances qui forcent ce dernier à intervenir. Deux passages de l'essai mettent plus particulièrement en lumière la nature de cet antagonisme : en choisissant comme "organes" de son action les Romains dans le passé et Napoléon dans le présent [13], c'est l'instinct de domination que l'Erdgeist a fait jouer comme facteur déterminant de l'évolution.

D'autres notations pourraient sembler le rapprocher davantage de l'esprit du monde en lui attribuant un rôle de juge et de justicier. Mais, à la différence du Weltgeist, ce ne sont pas des violations de "l'ordre du monde" qu'il sanctionne. C'est "parce qu'ils n'ont pas voulu régner en maîtres" sur le monde médiéval qu'il juge les Allemands responsables du déclin du moyen âge et les condamne "à servir dans une honteuse soumission jusque dans un lointain avenir". Et à l'époque de la Révolution, il voue les coalisés à la défaite autant pour leur manque de vitalité et d'énergie que pour le déclin politique de leur pays [14].

A ces divers traits d'où ressort la signification vitaliste du personnage se superpose, dans un passage très bref de l'essai, une évocation mythique de l'Erdgeist qui en dépeint la nature et le rôle dans un éclairage différent, avec des images dont le symbolisme quelque peu énigmatique au premier abord exige une interprétation. Voici en quels termes Görres définit l'esprit de la terre : "il ne connaît ni la mort ni l'anéantisse-

---

(12) A cette différence de nature correspond la préférence que le Weltgeist accorde à la race caucasienne, à laquelle il "confie avec prodigalité l'étincelle solaire de l'idée" (III, 438), alors que l'Erdgeist "a élu pour favorite la seule race africaine" "qui s'était gonflée et enivrée de tout ce que ce monde terrestre peut offrir de sensualité brûlante et rapide" (III, 439).
(13) Cf. GGS III, 379 et 405.
(14) Cf. GGS III, 385 et III, 405.

ment, car il est immortel et éternellement jeune et plein d'une vie qui se renouvelle sans cesse, un serpent sacré qui, dépouillant sa peau ancienne, retrouve à chaque époque une nouvelle jeunesse" (15).

On chercherait en vain dans tout l'article le moindre éclaircissement au sujet du serpent sacré auquel Görres identifie ici l'Erdgeist. Mais que pourrait-il être d'autre que le "serpent circulaire" dont il est fait mention dans le Système sexuel d'ontologie (16), c. à d. le serpent mythique qui se mord la queue. On trouve la confirmation de cette interprétation dans un ouvrage que Görres a rédigé en exil en 1821, Europa und die Revolution. A cet écrit politique l'auteur a donné pour assise une philosophie de l'histoire qui prolonge dans une large mesure celle de Wachstum der Historie, bien qu'une orientation plus proche des conceptions chrétiennes y introduise des divergences majeures (17). Dans l'exposé de ses vues philosophiques qui figure en tête du livre, un long développement est consacré à la nature et à l'action de l'Erdgeist, et c'est dans ce contexte que Görres évoque plus amplement le serpent mythique et en précise la signification symbolique : le serpent "dont la tête saisit la queue" est l'image du cercle dont la courbe se referme sur elle-même, l'emblème du mouvement circulaire. Dans la sphère humaine il symbolise donc les cycles de l'histoire, "il ouvre et clôt l'orbite de l'histoire et toutes les révolutions qu'elle accomplit sur terre". L'Erdgeist proclame lui-même son identité avec le serpent "qui maintient l'histoire dans son éternel mouvement cyclique" (18). Il identifie les mues du "serpent sacré", dont chacune marque le passage à une nouvelle étape de l'évolution, à ses propres "méta-

---

(15) Cf. GGS III, 408.
(16) Cf. GGS II 2, 204.
(17) La plus importante en est la disparition du Weltgeist qui fait place à Dieu.
(18) Cf. GGS XIII, 177 : "... jene Schlange, die den Schweif mit ihrem Haupte fassend, die Bahn der Geschichte und alle Umläufe auf Erden gründet und beschließt" et GGS XIII, 178 où l'Erdgeist dit : "Von der Schlange habt Ihr viel geredet, die die Geschichte im ewigen Kreislauf zusammenhält : wohl ! ich bin selber diese Schlange".

morphoses" dont l'histoire est inscrite dans les traits particuliers des différentes périodes historiques (19).

Ces indications, qui constituent le meilleur commentaire du passage de Wachstum der Historie cité plus haut, nous permettent de conclure qu'en identifiant dans ce texte l'esprit de la terre au serpent sacré, Görres en fait le symbole de la progression cycloïdale de l'histoire. De mue en mue, de métamorphose en métamorphose, il est à l'oeuvre dans toutes les phases, ascendantes ou descendantes, de l'histoire. Alors que le Weltgeist, principe universel, embrasse le cours du temps dans sa totalité, l'Erdgeist incarne à chaque stade de l'évolution les forces vives qui donnent sa physionomie propre à chacune des époques historiques successives. Son action renforce dans chacune d'elles sa tendance dominante. Ainsi s'explique son engouement pour la civilisation du moyen âge. S'émerveillant de la beauté physique et de la noblesse d'âme de l'homme médiéval, il se réjouit de l'oeuvre accomplie (20). Et quand il verra s'effondrer "la grande image", l'idéal du moyen âge, il sera rempli de colère (21). Görres nous le montre ainsi exerçant une action parallèle à celle du Weltgeist dans une période ascendante, alors que nous l'avons vu intervenir dans un sens opposé à des époques de déclin. Incarnation des forces vitales, l'Erdgeist apparaît donc comme le symbole du mouvement cyclique dans l'évolution historique, tantôt en conjonction, tantôt en opposition avec le Weltgeist, symbole du mouvement progressif.

(19) Cf. GGS XIII, 179 où l'Erdgeist formule ainsi cette identité : "... der Geist hatte die erste buntgefleckte Hülle abgestreift" et "Zum zweitenmale hatte die heilige Schlange sich gehäutet" en évoquant l'apparition de la vie végétale, puis de la vie animale sur la terre formée par la lutte gigantesque des éléments. Dans le même discours (XIII, 182) il caractérise les diverses phases de l'évolution comme "l'histoire de mes métamorphoses" ("die Geschichte meiner Verwandlungen").
(20) Cf. GGS III, 395 : "... und alles war geheiligt an der edeln Gestalt und gelautert in frommer Gottesfurcht, das Leben und der Mannesmut, die Schönheit und der Adel des Geschlechts, die Liebe und die Poesie, und um das Haupt war Heiligenschein, die Morgendämmerung der höheren Welt ihr angeglommen ; die Glieder aber waren vom blanken Harnisch umfangen, und in der Linken trug sie das Panier. So schwebte sie im alten Götterschweben über die Erde hin und der Erdgeist freute sich des Werkes".
(21) Ibidem.

L'interprétation moderne la plus célèbre de l'idée de Weltgeist est celle dont Hegel a fait le thème central de sa philosophie de l'histoire. Aussi la critique a-t-elle cherché à déterminer la place qui revient dans l'histoire de la philosophie idéaliste allemande à la conception que Görres s'est faite de l'esprit du monde et à définir la signification et la portée de cette dernière en la comparant aux conceptions de Schelling et de Hegel.

Demandons-nous d'abord quel est le degré de parenté qui existe entre le Weltgeist de Görres et la Weltseele de Schelling. Dans Wachstum der Historie Görres vient à évoquer l'idée de Weltseele dans un passage de son esquisse d'une histoire de la religion. Il la présente curieusement non comme une vue fondamentale de la philosophie grecque, mais comme un élément intégrant de la pensée religieuse juive. Voici comment il caractérise la conception monothéiste à laquelle le judaïsme s'est élevé : "Dans la personne de Jehovah la religion populaire de l'antiquité était parvenue jusqu'à reconnaître la divinité dans l'esprit qui, principe premier de la vie, circule dans toutes les parties du tout ; jusqu'à concevoir la divinité comme le pneuma, le souffle, l'âme du monde qui, infusée à la nature, meut tout ce qui vit, fait évoluer tous les corps dans leurs orbites, est la source de toutes les âmes particulières ; qui, planant au-dessus du chaos du monde élémentaire, l'a façonné et transformé en un univers organisé, puis planant au-dessus du chaos du monde humain y a introduit l'ordre en l'engageant dans la voie de l'histoire, et qui, répandu comme l'influx nerveux, vit et agit seule en toute chose" (22). Il ressort de ce

(22) Cf. GGS III, 387 : "In Jehovah war der Volksglauben des Altertums bis zur Erkenntnis der Gottheit im Geiste vorgedrungen, der als erstes Lebensprinzip in allen Teilen kreist ; bis zum Pneuma, dem Hauche, der Weltseele, die, der Natur eingegossen, alles Lebendige bewegt, und alle Körper in ihren Kreisen treibt, und die Quelle aller besonderen Seelen ist ; die schwebend über dem Chaos der Elementenwelt zum Universum sie gestaltet hat, und wieder schwebend über dem Chaos der Menschenwelt, sie zur Geschichte ordnet, und wie Nervenäther ausgegossen, in allen Dingen allein lebt und sich regt".

passage que Görres identifie effectivement le Weltgeist tel qu'il le conçoit à la Weltseele définie comme une force ordonnatrice de l'univers aussi bien que de l'histoire humaine. Mais par là-même il va au delà de Schelling qui conçoit cette "notion poétique" de "la philosophie la plus ancienne" comme "un principe commun qui, fluctuant entre la nature inorganique et la nature organique, est la cause première de toutes les transformations dans celle-là et la raison dernière de toute activité dans celle-ci" (23). Tout en définissant également la Weltseele comme un principe qui régit les phénomènes du monde physique, Görres lui restitue l'ascendant sur l'âme humaine que lui reconnaissait la philosophie antique.

Sous l'influence de Creuzer, Görres a approfondie à Heidelberg sa connaissance de Plotin et du néo-platonisme. Dans le texte cité plus haut l'inspiration néo-platonicienne est manifeste. L'âme du monde est comprise comme un principe transcendant et immanent à la fois. Une allusion patente est faite à la théorie de Plotin selon laquelle les âmes individuelles sont une émanation de la Weltseele. L'une et l'autre de ces conceptions se reflètent dans une des images les plus significatives de l'essai de Görres, celle de la pénétration de la pensée du Weltgeist dans les pensées individuelles. Mais dans la philosophie antique l'âme du monde n'influe pas sur le cours de l'histoire. C'est un trait distinctif de la pensée de Görres que d'avoir transposé l'action du Weltgeist dans le domaine de l'évolution historique.

Par quel cheminement d'idées est-il parvenu à cette conception ? Peut-être l'introduction de Wachstum der Historie permet-elle de l'entrevoir. Dans ce passage (24) l'influence des Ideen de Herder est particulièrement sensible. Comme ce dernier, c'est sur l'idée que l'histoire n'est qu'une

---

(23) Cf. SCHELLING, Von der Weltseele, éd. Schröter I, 415 : "ein gemeinschaftliches Prinzip, das zwischen anorganischer und organischer Natur fluktuierend die erste Ursache aller Veränderungen in jener und den letzten Grund aller Tätigkeit in dieser enthält".
(24) Cf. GGS III, 367-368.

autre manifestation de la nature et obéit comme elle à des lois [25] que Görres fonde sa conception de la finalité du devenir historique. Et c'est en liaison avec ce développement qu'apparaît l'idée d'un Weltgeist qui oriente l'évolution de l'humanité dans la phrase déjà citée : "Dans l'histoire aussi nous cherchons un esprit du monde" [26].

C'est une conception du Weltgeist de nature différente et cependant proche de celle de Görres à divers égards que Hegel a mise au centre de sa philosophie de l'histoire. Aussi la critique n'a-t-elle pas manqué de mettre en parallèle les vues de l'un et de l'autre sur le rôle joué par l'esprit du monde dans l'évolution historique, sans toujours échapper à la tentation d'interpréter Görres dans un sens hégélien.

Examinons d'abord, à la lumière de la chronologie, le problème d'une éventuelle influence de Hegel sur Görres ou de Görres sur Hegel. Du semestre d'hiver de 1822/23 jusqu'à celui de 1830/31, Hegel a fait à cinq reprises, à l'université de Berlin, un cours sur "la philosophie de l'histoire universelle", mais jusqu'à sa mort en 1831 cet enseignement n'a fait l'objet d'aucune publication de sa part [27]. Ces données chronologiques excluent une influence de la philosophie de l'histoire de Hegel sur celle que Görres a exposée en 1807/08 dans Wachstum der Historie. Il reste que la conception hégélienne de la manifestation du Weltgeist dans la marche de l'histoire était déjà esquissée dans la Phénoménologie de l'esprit parue en avril 1807. Mais entre le passage de ce traité dans lequel se des-

(25) Cf. p. ex. HERDER, Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit, livre XV, éd. Suphan XIV, 207 : "Ist indessen ein Gott in der Natur, so ist er auch in der Geschichte : denn auch der Mensch ist ein Teil der Schöpfung und muß in seinen wildesten Ausschweifungen und Leidenschaften Gesetze befolgen, die nicht minder schön und vortrefflich sind als jene, nach welchen sich alle Himmels- und Erdkörper bewegen".
(26) Voir plus haut p. §38.
(27) A partir de notes prises à ces cours par divers auditeurs, Eduard GANS a reconstitué après la mort de Hegel ses Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte et les a publiées en 1837 dans la première édition des Oeuvres. En 1840 Karl Hegel en a fait paraître une nouvelle édition sensiblement remaniée et complétée à l'aide des manuscrits dont il disposait. Nous nous référons au tome XII de l'édition Suhrkamp des Werke de G.W.F. Hegel dont le texte a été établi sur la base de cette rédaction.

sine déjà le caractère propre du Weltgeist tel que le conçoit Hegel (28) et la définition qu'en donne Görres il n'y a guère d'autre point commun que la conception même d'une intervention du Weltgeist dans le cours de l'évolution historique (29). Nous avons essayé de montrer qu'il ressort de l'introduction de son essai que Görres est parvenu à cette vue par un enchaînement d'idées tributaire à la fois de la philosophie de la nature, de Herder et du néo-platonisme. Par ailleurs le seul fait que la Phénoménologie de l'esprit a paru avant l'article de Görres prouve à l'évidence que ce dernier n'a pas la moindre part dans la genèse de la conception hégélienne de l'esprit du monde.

Le problème se présente autrement si l'on examine la philosophie de l'histoire des deux penseurs sous ses divers aspects. Une comparaison entre les Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte et Wachstum der Historie fait apparaître en effet que certains thèmes hégéliens se trouvent préfigurés dans l'écrit de Görres. L'un et l'autre veulent saisir, au delà des événements isolés, l'essence même du devenir historique, sa direction interne. Leur pensée est téléologique : ils ont une conception semblable de l'évolution ascendante de l'humanité, de sa progression nécessaire et irréversible vers un but final, et ils s'attachent à définir cette finalité. Leurs vues sur la nature du progrès dans ses étapes historiques successives s'accordent dans une large mesure. Il n'entre pas dans le cadre de notre sujet de faire une étude détaillée des concordances et des divergences qu'on peut relever dans leurs considérations théoriques et plus encore dans leur analyse des diverses phases de l'évolution historique (30). Mais il importe de mettre en parallèle la conception hé-

(28) Cf. HEGEL, Phänomenologie des Geistes, éd. Suhrkamp des Werke, t. III, pp. 31-34.
(29) Ni Hegel ni sa Phénoménologie ne sont mentionnés dans la correspondance de Görres pendant la période de Heidelberg. Rien n'indique qu'il ait lu cet ouvrage au cours des mois où il a élaboré et rédigé son article.
(30) Cf. P. SISTIG, Die geschichtsphilosophischen Beziehungen von Görres zu Hegel, diss. dactyl., Bonn, 1943. (Il s'agit d'une comparaison détaillée entre Wachstum der Historie et les Vorlesungen qui porte principalement sur les vues des deux philosophes au sujet de la religion d'une part, des époques historiques de l'autre.

gélienne de l'esprit du monde avec celle de Görres pour en marquer le caractère fondamentalement différent.

La notion de Weltgeist est intimement liée chez Hegel à sa philosophie de l'esprit. Selon cette dernière, l'esprit parcourt nécessairement plusieurs stades : il n'est pas conscient de sa propre nature dès le départ, et son développement consiste à prendre progressivement conscience de ce qu'il est en soi et à réaliser son propre concept. On connaît la distinction établie par Hegel entre l'esprit subjectif qui est celui de l'individu et l'esprit objectif qui s'incarne dans les aspects collectifs et communautaires de la vie d'un peuple : droit, morale, Etat. L'esprit objectif, dont le rôle est donc prédominant dans le domaine historique, est conçu par Hegel comme une réalité spirituelle qui dépasse l'individu. Il n'est pas la somme des consciences individuelles, il existe en dehors d'elles, bien qu'il ne puisse se réaliser que par leur intermédiaire et qu'elles prennent part à son élaboration. Il a son être propre, sa vie et son développement propres. Il exerce son emprise sur les esprits subjectifs et les marque fortement de son empreinte.

L'esprit objectif est le substrat de l'histoire de chaque peuple en tant que Volksgeist, il est le substrat de l'histoire de l'humanité en tant qu'esprit du monde. Le Weltgeist est donc d'une part l'esprit objectif sous sa forme universelle, mais d'autre part il participe de l'esprit absolu en tant que finalité rationnelle de l'histoire. L'évolution du Weltgeist détermine celle de l'humanité. Hegel considère en effet le déroulement de l'histoire universelle comme "le cheminement rationnel et nécessaire de l'esprit du monde" (31). Le mouvement de l'histoire est en-

(31) Cf. HEGEL, Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte, éd. Suhrkamp des Werke, XII, 22 : "Es hat sich also erst aus der Betrachtung der Weltgeschichte selbst zu ergeben, ... daß sie der vernünftige, notwendige Gang des Weltgeistes gewesen sei, des Geistes, dessen Natur immer eine und dieselbe ist, der aber in dem Weltdasein diese seine eine Natur expliziert".

gendré par le développement progressif de l'esprit dont l'activité consiste "à se saisir lui-même et par là à se produire, à se faire ce qu'il est en soi" (32). Et cette réalisation de soi ne s'effectue pas dans un calme épanouissement, mais à travers des expériences et des tentatives multiples, dans une lutte où l'esprit progresse en s'opposant à lui-même. Sa nature s'explicite dialectiquement dans le devenir historique. Les Volksgeister représentent les formes particulières sous lesquelles le Weltgeist se réalise progressivement. Ilssont des moments de l'esprit universel ; dans sa progression ils représentent les maillons d'une chaîne.

Il apparaît nettement qu'il y a une différence de nature entre cette conception hégélienne du Weltgeist selon laquelle c'est le développement de l'esprit lui-même qui se répercute dans la marche de l'histoire et la conception de Görres qui fait de l'esprit du monde, dans Wachstum der Historie, l'instigateur et le garant du progrès. Rien n'autorise, pensons-nous, à interpréter cette dernière dans un sens hégélien. Ilse Rehr, qui a engagé la critique dans cette voie, ne se réfère à aucun texte précis pour présenter les étapes de l'évolution progressive de l'humanité telle que la définit Görres comme des moments du développement de l'esprit universel. Aucun passage de Wachstum der Historie ne permet d'attribuer à son auteur l'idée d'une métamorphose du Weltgeist, et encore moins la pensée que ce dernier est un dieu en devenir (33). Outre qu'elle amoindrit la portée du thème, essentiel chez Görres, de la dualité du Weltgeist et de

---

(32) Ibidem, XII, 31 : "Der Geist weiß sich selbst, er ist das Beurteilen seiner eigenen Natur, und er ist zugleich die Tätigkeit, zu sich su kommen und so sich hervorzubringen, zu dem sich zu machen, was er an sich ist".
(33) Cf. Ilse REHR, Görres in seinem Verhältnis zur Geschichte, Hamburg, 1935 (v. bibliographie). L'auteur écrit p. ex. : "In der Geschichte vollzieht sich die Entwicklung des Weltgeistes" (p. 25) et "daher stellt sich ... in den Entwicklungsprozessen der Geschichte die Metamorphose des Weltgeistes dar" (p. 31) ou encore Der Weltgeist ist also eine mystische Macht im pantheistischen Sinn, ein werdender Gott" (ibidem). Sistig affirme de même que le Weltgeist de Görres "durchzieht zunehmend sich entwickelnd das Ganze" (ouvr. cité, p. 7).

l'Erdgeist, une telle interprétation estompe le caractère propre de l'une et de l'autre conception de l'esprit du monde. Hegel ne conçoit pas en effet le Weltgeist comme un être métaphysique extérieur et supérieur à l'humanité. Selon ses vues, ce qui se manifeste dans l'activité de l'esprit universel, c'est la raison qui régit le devenir historique. Hegel dit expressément que "cette raison est immanente dans l'existence historique et s'accomplit en elle et par elle" (34). L'image du Weltgeist que dessine Görres n'a pas des contours aussi nets. Nous avons montré qu'il le présente à la fois comme une force immanente au devenir et comme une réalité transcendante. Il ne le décrit aucunement comme un être qui évolue, mais comme une "volonté supérieure" qui intervient du dehors dans les événements et impose une direction à l'évolution dans le but de faire progresser l'humanité vers ses fins spirituelles. Sur la nature de cette transcendance aucun éclaircissement n'est donné dans Wachstum der Historie. Malgré le changement intervenu dans sa conception du Weltgeist depuis Glauben und Wissen Görres continuait-il à voir en lui, conformément aux spéculations métaphysiques de cet écrit, une émanation de l'absolu, une image de la divinité ? L'article des Studien ne fournit pas de réponse à cette question. Il n'est donc pas possible de préciser comment Görres concevait la transcendance qu'il attribue au Weltgeist dans son essai. Mais le fait qu'il l'évoque comme une puissance supraterrestre empêche d'interpréter l'esprit du monde tel qu'il le définit comme l'incarnation d'une conception philosophique sous les traits d'une figure symbolique.

Malgré leur conception divergente de la nature du Weltgeist, il existe un large accord entre les vues de Hegel et celles de Görres sur le rô-

---

(34) Cf. HEGEL, éd. Suhrkamp, XII, 40 : "Darüber aber habe ich gleich von Anfang an mich erklärt und unsere Voraussetzung ... und unseren Glauben behauptet, daß die Vernunft die Welt regiert und so auch die Weltgeschichte regiert hat. ... . Aber ferner ist diese Vernunft immanent in dem geschichtlichen Dasein und vollbringt sich in demselben und durch dasselbe".

le qu'il joue dans l'histoire, c. à d. sur la marche et sur les fins de l'évolution historique.

A ses réflexions abstraites sur l'esprit Hegel donne lui-même un sens plus concret en formulant l'équation suivante : "La substance, l'essence de l'esprit, c'est la liberté" (35), d'où il résulte que "l'histoire universelle, c'est le progrès dans la conscience de la liberté", qu'elle "n'est rien d'autre que le développement du concept de liberté" (36). C'est sur cette conception que Hegel fonde son analyse de l'évolution historique. Dans un passage célèbre qui en retrace la progression sous l'angle de l'idée de liberté, il distingue dans le déroulement de l'histoire trois grandes étapes qu'il caractérise ainsi : "Les Orientaux ne savent pas encore que l'esprit ou l'homme en tant que tel est libre en soi ; et ne le sachant pas, ils ne le sont pas ; ils savent seulement qu'un seul est libre, mais par cela même une telle liberté n'est qu'arbitraire ... . Aussi ce seul individu n'est-il qu'un despote, non un homme libre. - C'est chez les Grecs seulement que la conscience de la liberté s'est éveillée, et c'est pour cela qu'ils ont été libres ; mais, tout comme les Romains, ils savaient seulement que quelques-uns sont libres, non l'homme en tant que tel. "Leur liberté avait pour contrepartie l'esclavage, elle était liée à "une dure servitude de l'humain". - "Ce sont seulement les nations germaniques qui sont parvenues dans le christianisme à la conscience que l'homme est libre en tant qu'homme, que c'est essentiellement la liberté de l'esprit qui constitue sa nature propre" (37). Mais entre la conception et la réalisation d'une idée il y a inévitablement un décalage. "L'esclavage p. ex. n'a pas cessé immédiatement avec l'adoption de la religion

---

(35) Cf. HEGEL, ib., p. 30 : "Wie die Substanz der Materie die Schwere ist, so, müssen wir sagen, ist die Substanz, das Wesen des Geistes die Freiheit".
(36) Ib., p. 32 : "Die Weltgeschichte ist der Fortschritt im Bewußtsein der Freiheit" et p. 539 : ... die Weltgeschichte ist nichts als die Entwicklung des Begriffes der Freiheit".
(37) Ib., p. 31.

chrétienne, encore moins a-t-elle eu pour effet que la liberté ait régné aussitôt dans les Etats, que les gouvernements et les constitutions aient été organisés aussitôt de façon rationnelle, voire même établis sur le principe de la liberté" (38). L'application de ce principe aux réalités du monde profane, c. à d. la transformation des structures de l'Etat selon ses exigences, tel est selon Hegel l'objet du "long processus qui constitue l'histoire même" (39).

L'analyse de Wachstum der Historie nous a montré que Görres caractérise la vie politique par le conflit entre le principe despotique et le principe républicain, ses deux pôles, et fait reposer sur leur équilibre la vie organique de l'Etat. Ces notions font partie intégrante de sa nouvelle conception de l'Etat dont il sera question plus loin. En même temps, il considère le progrès de la liberté comme inhérent à l'évolution et représente le principe républicain comme le moteur de ce progrès. Les différents cycles de l'histoire qu'il décrit sont autant d'étapes dans le développement progressif de la liberté. Ce développement est toutefois discontinu. Les périodes de déclin apparaissent à Görres comme des phases historiques pendant lesquelles la progression de la liberté a été entravée par la volonté de domination d'une cité, d'un peuple ou d'un despote. En condamnant tout Etat en décadence à disparaître pour qu'une civilisation nouvelle puisse créer un nouvel équilibre sur une base élargie, le Weltgeist fait triompher le principe progressif. C'est aux époques décadentes en effet que se préparent les métamorphoses de l'histoire. Cette conviction est pour Görres le gage qu'après le règne napoléonien la liberté renaîtra en Europe sous une forme nouvelle. Le passage dans lequel il veut montrer que malgré son abaissement l'époque contemporaine représente un progrès par

---

(38) Cf. HEGEL, éd. Suhrkamp XII, 31.
(39) Cf. HEGEL, ib., p. 32 : "Diese Anwendung des Prinzips auf die Weltlichkeit, die Durchbildung und Durchdringung des weltlichen Zustandes durch dasselbe ist der lange Verlauf, welcher die Geschichte selbst ausmacht".

rapport au passé commence par une phrase qui laisse transparaître son attachement aux libertés politiques : "Est-ce que même à présent, demande-t-il, la liberté civile au moins n'est pas malgré tout protégée en règle générale dans le cadre de la constitution, même si la liberté publique a disparu ?" (40). On peut en conclure que Görres considère toujours la garantie des libertés publiques comme la plus immédiate des exigences politiques de l'époque.

On peut relever un autre parallélisme dans les théories des deux penseurs sur les rapports entre le Weltgeist et les êtres humains. Pour Hegel comme pour Görres les individus sont les instruments dont l'esprit du monde se sert pour atteindre ses fins (41). Mais en raison même de la définition différente qu'ils donnent de la nature du Weltgeist, cette conception prend chez chacun d'eux un aspect particulier. Hegel développe longuement le thème que les besoins, les intérêts, les égoïsmes, les passions sont en apparence les seuls ressorts de l'activité des individus, mais que, sans que ceux-ci en aient conscience, le dessein général de la raison qui régit le devenir historique "est néanmoins présent dans les buts particuliers et s'accomplit par eux" (42). La "ruse de la raison" consiste "à laisser les passions agir pour elle" (43). L'idée qu'exprime Görres par la formule métaphorique déjà citée : "L'esprit de la terre oeuvre, mais

---

(40) Cf. GGS III, 405 : "Ist nicht, damit wir, was uns zunächst liegt, greifen, innerhalb der Verfassung selbst gegenwärtig wenigstens die bürgerliche Freiheit im allgemeinen doch geschützt, wenn auch die öffentliche hingeschwunden ist ?".
(41) Cf. HEGEL, ouvr. cité, éd. Suhrkamp XII, 40 : "Diese unermeßliche Masse von Wollen, Interessen und Tätigkeiten sind die Werkzeuge und Mittel des Weltgeistes, seinen Zweck zu vollbringen, ihn zum Bewußtsein zu erheben und zu verwirklichen".
(42) Ib. : "Aber im Gange der Weltgeschichte selbst, als noch im Fortschreiten begriffenen Gange, ist der reine letzte Zweck der Geschichte noch nicht der Inhalt des Bedürfnisses und Interesses, und indem dieses bewußtlos darüber ist, ist das Allgemeine dennoch in den besonderen Zwecken und vollbringt sich durch dieselben".
(43) Cf. XII, 49 : "Das ist die List der Vernunft zu nennen, daß sie die Leidenschaften für sich wirken läßt".

l'esprit du monde oeuvre en lui" est que les forces instinctives doivent se subordonner aux forces spirituelles. Le Weltgeist agit sur l'esprit des hommes et l'oriente ou se choisit des "organes" pour faire triompher le principe progressif.

2. La courbe du devenir historique.

Chez le jeune Görres l'ébranlement de sa foi de disciple des lumières en un progrès politique et moral continu de l'humanité devait nécessairement aller de pair avec l'effondrement de son idéal révolutionnaire. Mais quelque profond qu'ait été alors son désarroi en face des événements, il était trop nourri de l'idée d'une finalité inhérente à la marche de l'histoire pour ne pas la préserver. Dans les Resultate meiner Sendung nach Paris il fait sienne la conception herdérienne d'une ligne sinueuse du progrès, selon laquelle l'idéal d'humanité est réalisé successivement et diversement par des peuples différents en fonction de leur caractère national particulier. Dans le prolongement de ses écrits philosophiques, Görres reprend le problème du progrès dans Wachstum der Historie sous un angle de vue nouveau, dans une sorte de synthèse qui représente l'évolution historique comme déterminée par un double principe, celui de la progression cycloïdale et celui du progrès par abstraction.

Comme l'a montré notre analyse de cet essai, l'auteur applique aux grandes époques historiques le schéma d'une évolution cycloïdale, d'une progression suivie de régression. C'est selon ce schéma qu'il décrit l'épanouissement et la décadence des civilisations grecque, romaine et médiévale. C'est cette même perspective qui, selon notre interprétation, sous-tend son esquisse de l'époque moderne. Il ne s'agit pas pour le théoricien de retracer la suite des événements. Les vastes fresques que brosse Görres veulent rendre sensible le rythme naturel, la pulsation même de la vie historique. Il la montre dans sa succession d'aurores et de crépuscules, d'épanouissements et de dépérissements, de naissances et de morts, établissant par les images qui concrétisent sa pensée une constante référence aux phénomènes cosmiques, à la vie végétale et à la vie organique. Pour lui, cha-

que civilisation est soumise à cette loi cyclique, elle progresse vers son point culminant, sa maturité, pour connaître ensuite la régression et le déclin.

Mais de même que Görres refuse de voir dans l'évolution historique un tourbillonnement sans but, il repousse l'idée d'un éternel retour des choses : l'histoire ne peut pas être une simple juxtaposition de cycles identiques. La notion de cycle naturel, c. à d. de cycle répété indéfiniment, ne permet pas de saisir le caractère spécifique de la progression qui lui est propre. Ce qui en constitue la particularité, c'est que chacun de ses moments résulte des précédents et les dépasse.

L'évolution de l'humanité est régie par "le grand principe historique de l'ascension progressive" (1). Ce progrès s'accomplit par étapes en vertu d'un processus d'abstraction. C'est ce dernier qui est à l'origine de toutes les grandes mutations, "c'est par des abstractions que passe tout progrès dans l'histoire" (2). En orientant les époques successives vers des fins toujours plus hautes, ce processus détermine le mouvement ascendant du progrès. Rappelons que Görres entend par ce concept d'abstraction croissante le passage du particulier au général, de l'individuel à l'universel, du sensible au suprasensible. Il la fait intervenir dans le développement de l'esprit humain qui se hausse à un niveau de plus en plus élevé de conscience, d'autonomie et d'universalité aussi bien que dans le déroulement de l'histoire universelle qu'il définit comme "un processus permanent de sublimation" (3) grâce auquel l'humanité évolue vers une spiritualité sans cesse plus grande. Il montre que ce processus de spiritua-

(1) Cf. GGS III, 411 : "das große, historische Prinzip des progressiven Ansteigens".
(2) Cf. III, 390 : "durch Abstraktionen geht aller Fortschritt in der Geschichte".
(3) Cf. III, 368 : "Ist die Geschichte nicht ein fortdauernder Verflüchtigungsprozeß, geht sie nicht unten von dem Gediegensten aus und strebt sich hinauf zu sublimieren ins vierte, das feurige Element ?".

lisation se manifeste dans l'évolution des conceptions religieuses comme dans le développement des arts, de la morale et de la philosophie. Ce progrès de la spiritualité entraîne pareillement la transformation des structures de l'Etat. Pour caractériser l'évolution des principes, qui sont comme l'influx nerveux de l'histoire, Görres emploie la même métaphore de la sublimation : en évoquant les principes du christianisme qui allaient ébranler les fondements politiques de l'empire romain, il écrit qu'"avec le progrès des siècles ces esprits vitaux devaient nécessairement s'être élevés en se purifiant à une nature plus haute, plus éthérée" (4).

C'est donc bien un double mouvement qui, selon les théories de Wachstum der Historie, détermine l'évolution historique : la progression cycloïdale d'une part, qui caractérise le déroulement de chaque époque de son origine à son déclin, et le progrès spirituel d'autre part, dont le mouvement ascendant se poursuit à travers les différents cycles de l'histoire. Dans sa Mythengeschichte der asiatischen Welt Görres substituera à ces définitions une formule plus simple en symbolisant la marche de l'histoire par l'unique figure de la spirale (5). Cette image traduit parfaitement l'idée d'un élargissement continu du progrès, mais nous semble loin de répondre pleinement aux conceptions complexes de Wachstum der Historie. Dans son essai Görres met en relief l'idée que le progrès s'effectue par étapes, qu'il se réalise par paliers. Sa marche ascendante ne se poursuit donc pas de façon continue, elle s'interrompt pendant les périodes de déclin que traverse l'histoire. L'activité spirituelle connaît, elle aussi, des périodes de stagnation, de léthargie. Pour Görres la nuit du despotisme napoléonien qu'il voit s'étendre sur l'Europe et l'état du péché matérialis-

(4) Cf. III, 382 : "Es lag Dunkel und tiefer Schlaf auf dieser Zeit, neue Nervengeister mußten sich bereiten, damit sie aus dieser Betäubung erwachen mochte ; und diese Geister mußten bei dem Fortschritte der Jahrhunderte notwendig zu einer höheren, mehr ätherischen Natur sich hinaufgeläutert haben als jene, die in der alten Zeit gelebt, ..."
(5) Cf. GGS V, 20.

te dans lequel il voit vivre ses contemporains en sont des preuves suffisantes. Mais il développe l'idée que dans les périodes de régression - celles du "règne intermédiaire de la nature" - le recul de l'esprit dure d'autant moins longtemps que la civilisation est parvenue à un plus haut degré de spiritualité (6). Cela signifie pour lui qu'il n'existe jamais de nuit absolue. C'est ainsi que dans l'Allemagne soumise à la domination napoléonienne il découvre, à côté du matérialisme ambiant et de la turpitude morale, les signes évidents de l'action secrète, mais inlassable du divin au coeur de son époque et la promesse d'un renouveau. C'est l'enthousiasme croissant de l'élite pour l'art, la philosophie et une moralité supérieure qui le remplit d'espoir et lui inspire la vision d'un avenir pénétré d'une spiritualité nouvelle qui verra s'édifier une nouvelle église.

Il ressort de divers passages de Wachstum der Historie qu'à ce moment-là Görres distingue trois stades essentiels dans l'ascension spirituelle de l'humanité : la paganisme, le christianisme et le transcendantalisme de sa propre époque (7). Chacune de ces étapes dérive de la précédente et la dépasse en raison du processus d'abstraction croissante. Avec l'abstraction chrétienne, écrit-il, "un nouvel organisme était éclos de l'organisme de l'antiquité" (8). Pareillement la Réforme a marqué le début des temps modernes en faisant naître au sein de la religion chrétienne un mouvement d'où est sortie la spiritualité nouvelle qui va se substituer au christianisme ; "de même qu'au sein de ce dernier la paganisme a connu une renais-

---

(6) Cf. GGS III, 405 : "Allein je weiter die geistige Tätigkeit von der Materie sich losgewunden hat, um so tiefer wird sie allerdings bei der gewonnenen größern Allgemeinheit im eingetretenen Regressus zurücksinken können ; allein teils wird eben jene größere Lebendigkeit in ihrer Verflüchtigung selbst den Sturz schon brechen, teils wird sie versunken schneller und rascher sich erheben und die Dauer des Zwischenreiches der Natur verkürzen".

(7) Cf. GGS III, 409 : "Ein allgemeiner Transzendentalism ist in die Zeit getreten".

(8) Cf. III, 391 : "Mit ihr war ein neuer Organism aus dem Organism des Altertums erblüht".

sance, quelque chose de nouveau allait maintenant naître de lui" (9).

Par cette notion de renaissance Görres entend le cheminement et la résurgence des idées à travers les âges. Elle implique que le legs spirituel du passé est intégré par le présent. Ainsi le culte des mystères dans l'antiquité apparait-il à Görres à la fois comme un retour, sur un plan supérieur, à l'idée originelle du divin et comme un prélude aux conceptions chrétiennes, "la mémoire du passé et la fête de l'annonciation des temps nouveaux" (10). Le christianisme de son côté, s'il a effacé jusqu'aux vestiges du naturalisme païen, a assumé l'héritage de l'idéalisme platonicien, lui-même issu d'une tradition ésotérique immémoriale. Et de même que le développement spirituel s'est élevé du naturalisme au spiritualisme, il a continué à progresser vers le transcendantalisme du présent dont Görres attend la formation d'une nouvelle église.

Il apparaît ainsi que, s'il partage avec Herder la conception que la primauté historique passe d'un peuple à un autre qui devient à son tour porteur d'une civilisation nouvelle et que l'histoire est faite d'une suite de civilisations différentes qui naissent, s'épanouissent et meurent, il transforme profondément ces vues en y superposant les idées de progression par abstraction croissante, de ligne ascendante du progrès et de renaissances du passé dans un contexte nouveau.

---

(9) Cf. III, 399 : "So hatte denn das Christentum in der Reformation seinen andern Kreislauf geschlossen ; es sollte wie in ihm das Heidentum wiedergeboren wurde, jetzt aus ihm ein anderes ausgeboren werden".
(10) Cf. III, 386 : "So waren sie Gedächtnis der Vergangenheit und zugleich Begrüßungsfeier der kommenden neuen Zeit".

3. La conception organiciste de l'Etat et ses incidences sur la pensée politique de Görres.

Dans Wachstum der Historie, Görres applique pour la première fois de façon systématique au domaine de l'histoire les vues essentielles de sa philosophie de la nature. Une part déterminante revient à ces dernières dans la genèse de sa conception organiciste de l'Etat.

C'est à partir de l'idée centrale de vie organique que Görres entreprend de décrire dans son essai la nature et l'évolution des Etats grec, romain et médiéval. L'analyse de leurs structures depuis l'organisation encore simple de la société grecque qu'il caractérise par des métaphores végétales - la plante dont les racines puisent dans "la terre maternelle" la sève nourricière grâce à laquelle la fleur peut s'épanouir - jusqu'aux rouages complexes de l'Etat médiéval, dont il compare les classes sociales aux différents systèmes organiques - circulatoire, musculaire, nerveux -, fait apparaître des traits communs qui répondent à la définition que l'Exposition de la physiologie donne de l'organisme vivant : point où s'opère le passage du monde spirituel dans le monde corporel, lieu où l'esprit et la nature se pénètrent et se complètent dans leur polarité, où se rejoignent les principes de liberté et de nécessité.

Görres transfère de même dans le domaine historique le principe de polarité et met en relief le rôle primordial qu'il joue dans le déroulement de l'histoire. Les époques qu'il évoque successivement dans son essai sont caractérisées par des oppositions fondamentales : hommes libres et ilotes dans le monde grec, patriciens et plébéiens dans le monde romain, empereurs et papauté au moyen âge, despotisme et républicanisme dans les temps modernes. Mais la polarité tend, non à exacerber les oppositions et les conflits, mais à établir un équilibre entre les forces en lutte. En guise d'introduction à son analyse historique, Görres développe la théorie que la constitu-

tion organique de l'Etat a pour tâche de réaliser cet équilibre dans le domaine politique. Il conçoit celle-ci comme la projection de la double nature de l'homme dans la sphère de la société. La constitution organique recherche un équilibre entre les deux principes antithétiques qui régissent la vie de l'Etat, le principe despotique et le principe républicain, autrement dit entre le déterminisme de la nature, dont relève le premier, et la liberté spirituelle, dont relève le second. L'unité dans la polarité, la coexistence dans un rapport de subordination de ces deux principes opposés sont la condition d'un fonctionnement organique de l'Etat. Dès que l'une de ces forces antagonistes se soustrait à l'unité supérieure de l'ensemble pour imposer sa propre prédominance, le déclin de l'Etat devient inévitable. Görres en trouve la confirmation dans l'évolution des civilisations successives qu'il décrit à grands traits. Dans l'histoire grecque comme dans l'histoire romaine, l'affaiblissement de l'esprit républicain a marqué la fin d'une période d'équilibre, entraîné la rupture de l'unité de l'Etat et provoqué la montée du despotisme. La vie organique de l'Etat médiéval a dépéri par suite de la désunion de ses pôles, c. à d. des conflits qui ont opposé les empereurs à la papauté. Quant à l'époque moderne, oscillant entre les extrêmes du despotisme et de l'anarchie, elle n'a pas su réaliser un équilibre organique ni préserver la santé, pour lequelle l'hypersthénie est aussi pernicieuse que l'asthénie.

Cette théorie organiciste de l'Etat fait apparaître une évolution profonde des conceptions politiques de Görres. Elle repose en effet sur l'idée d'une nécessaire conciliation des deux principes qui pour l'Aufklärer et le révolutionnaire étaient aussi incompatibles que l'eau et le feu. Görres considère maintenant que le propre de toute constitution organique de l'Etat est de réunir en elle "les deux formes fondamentales de toute

constitution [1], la forme despotique et la forme républicaine, et qu'elle a pour fonction de réaliser un équilibre entre les deux principes contraires dont l'antagonisme conditionne la vie politique et de contenir leur conflit dans les limites qu'impose l'unité de l'Etat. Ce point de vue révèle une modification radicale de la conception de l'évolution de l'humanité que le jeune révolutionnaire avait exposée dix ans plus tôt dans son ouvrage Der allgemeine Frieden, ein Ideal, dans lequel il avait présenté le passage du despotisme au régime représentatif républicain et de là, plus tard, au système démocratique comme inscrit dans la marche nécessaire de l'histoire. Dans Wachstum der Historie, non seulement la démocratie ne représente plus le but final de l'évolution historique, mais le principe démocratique n'est plus considéré comme un principe de progrès. Ce que Görres qualifie maintenant de démocratique, c'est - dans un rapprochement tout à fait spécieux - le premier stade du système despotique aussi bien que du système républicain. D'après son argumentation, il faut en effet chercher le point de départ du vieux despotisme oriental dans le "principe démocratiquement despotique qui, dominant chimiquement dans la sphère domestique, oppose à l'homme considéré comme le maître l'autre sexe d'abord, puis les enfants, enfin les esclaves, dans une totale absence de volonté" [2]. D'autre part, le système républicain a commencé chez les Grecs par la démocratie, et dans ce régime l'Etat n'était rien d'autre que la somme de toutes les relations particulières entre les individus qui en faisaient partie. Görres définit donc comme démocratique la phase initiale de l'un et de l'autre régime, parce que dans l'Etat despotique comme dans l'Etat républicain le pouvoir était alors exercé directement par l'ensemble des individus qui

---

(1) Cf. GGS III, 375 : (Görres dit à propos de l'Etat organique) : "die zwei Grundformen aller Verfassung müssen sich in ihm begegnen".
(2) Cf. GGS III, 400 : "Wie nämlich der alte orientalische Despotism ursprünglich ... von dem demokratisch despotischen Prinzipe ausgegangen ist, das chemisch im Kreise des Häuslichen herrschend zunächst das andere Geschlecht, dann die Kinder, endlich die Sklaven, ganz und gar willenlos dem Manne als Herren entgegensetzt, ...".

en étaient les détenteurs. Tout retour à ce stade dépassé par l'évolution lui apparaît à présent comme une régression (3).

Alors que, selon Wachstum der Historie, le système despotique parvient au sommet de son développement dans le sultanisme, c'est paradoxalement dans le régime féodal que la forme républicaine atteint "le point culminant de l'abstraction métaphysique" (4). Si l'on combine la théorie organiciste de l'Etat avec la conception d'une progression du principe républicain, non vers l'atomisation démocratique, mais vers l'unité de l'Etat incarnée dans une représentation suprême, on saisit par quel cheminement d'idées Görres en est venu à glorifier l'organisation politique du moyen âge. Il est particulièrement symptomatique qu'après avoir combattu si violemment le système féodal dans ses écrits révolutionnaires, il le rattache maintenant au principe républicain et n'hésite pas à qualifier l'Europe du moyen âge de "République européenne" (5). Ce qui fait à ses yeux la grandeur de l'Etat médiéval, c'est d'avoir réussi pendant des siècles à réaliser l'union organique du principe d'autorité et du principe de liberté, leur coexistence hiérarchisée. Lui qui considérait naguère le pouvoir exercé par les papes et les empereurs comme un despotisme qui étouffait toute liberté individuelle, comprend maintenant l'autorité dont ils étaient revêtus comme un principe d'unité supérieure qui regroupait les volontés individuelles en vue de l'intérêt général et haussait le particulier au niveau de l'universel grâce à un idéal commun.

---

(3) Görres expose ces idées dans le passage sur la Réforme analysé plus haut ; il reproche aux "démagogues religieux" d'avoir "reconstruit la démocratie" des premiers temps chrétiens et provoqué ainsi "une régression dans l'organisation de l'Eglise".
(4) Cf. III, 400. Görres établit un parallélisme entre l'évolution du régime despotique et celle du régime républicain. Dans la progression de l'un et de l'autre il distingue trois moments : d'un côté le despotisme du père, le règne des castes, le sultanisme ; de l'autre, la démocratie grecque, l'aristocratie romaine, le système féodal.
(5) Cf. GGS III, 402.

Les passages de Wachstum der Historie qui définissent le principe despotique et le principe républicain et caractérisent leur antagonisme ont fait l'objet d'interprétations diverses. Johannes Uhlmann (6) estime qu'en dépit de ses nouvelles conceptions politiques qui fondent l'Etat organique sur l'interpénétration intime des deux formes fondamentales de toute constitution, Görres n'éprouve en réalité de sympathie que pour le seul principe républicain dont il fait ressortir la supériorité en le rattachant à la clarté du jour et à la liberté spirituelle, alors que le despotisme relève à ses yeux de la nuit et du principe du rêve. Poussant à l'extrême l'argumentation d'Uhlmann, Ilse Rehr juge que Görres "laisse de côté le postulat de la polarité" en attribuant au principe républicain une valeur très supérieure à celle du principe despotique et aboutit à la formule de toute évidence excessive que dans Wachstum der Historie "le concept de républicanisme se confond pour ainsi dire avec le concept d'Etat organique" (7).

Il est indiscutable que Görres fait jouer au principe républicain un rôle prépondérant. Il le conçoit comme un principe de liberté qui répond aux aspirations spirituelles de l'être humain. Il déclare expressément que la forme républicaine est "la seule qui convienne à sa nature supérieure qui agit librement et se détermine elle-même" (8). Dans le conflit entre les deux grandes forces politiques antagonistes, le principe républicain apparaît comme le principe qui féconde et spiritualise. Lui seul garantit le progrès dans la vie de l'Etat.

Uhlmann est d'avis que ces jugements de Görres expriment une préférence qui s'accorde mal avec ses nouvelles théories et représentent une survivance

(6) Cf. J. UHLMANN, Joseph Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage bis zum Jahre 1824. Leipzig, 1912. Voir p. 46.
(7) Cf. Ilse REHR, ouvr. cité. p. 59 : "... es zeigt sich unverkennbar, daß Görres dem Republikanismus einen höheren Wert als dem Despotismus zuerkennt und es so bei dem Postulat der Polarität bewenden läßt. Der Begriff des Republikanismus erhält auf diese Weise eine allgemeinere Bedeutung und fällt geradezu mit dem Begriff des organischen Staates zusammen".
(8) Cf. GGS III, 375 : "die andere Form ..., die auch allein zusagt der freitätigen, sich selbst bestimmenden höheren Natur".

de son enthousiasme d'antan pour l'idéal républicain. Cette opinion ne nous semble pas tenir compte suffisamment du sens particulier que prennent dans Wachstum der Historie les notions de principe républicain et de principe despotique ni du rôle qui leur est attribué. D'autre part, nous devons nous demander s'il est légitime de réduire autant que le fait Ilse Rehr l'importance du principe despotique dans le concept d'Etat organique.

Nous avons montré que dans divers passages de l'essai de Görres transparaissait l'espoir de l'auteur qu'une nouvelle étape de l'évolution historique allait s'ouvrir, une nouvelle synthèse politique se réaliser à plus ou moins longue échéance. Sur la nature même de l'organisation politique future, sur la structure du nouvel Etat, il s'abstient, il est vrai, de tout pronostic. Mais sa conception même de l'Etat organique, et plus particulièrement son analyse de la civilisation médiévale, imposent la conclusion qu'il entend à présent le terme de républicanisme dans un sens très large, celui de la participation active du citoyen aux affaires de l'Etat, et que dans sa pensée c'est à l'intérieur du système monarchique que le principe républicain est appelé à jouer un rôle constitutionnel nouveau (9).

Du grand passage de l'essai qui traite des deux principes opposés (10) il ressort que la notion de principe despotique prend de son côté une signification qui s'écarte encore davantage du sens propre du terme. C'est dans ce développement que figure la phrase à laquelle se réfèrent tous les commentateurs : "Le principe républicain appartient donc au jour et à la claire liberté du royaume des esprits, le despotisme par contre à la nuit

---

(9) Novalis avait formulé ainsi sa conception de la "vraie république" dans Glauben und Liebe : "Es wird eine Zeit kommen und das bald, wo man allgemein überzeugt sein wird, daß kein König ohne Republik, und keine Republik ohne König bestehen könne, daß beide so unteilbar sind wie Körper und Seele, und daß ein König ohne Republik und eine Republik ohne König nur Worte ohne Bedeutung sind". (Cf. Novalis' Schriften, t. II, édité par R. Samuel, H.J. Mähl et G. Schulz, 3ème éd., Stuttgart, 1979, p. 490.
(10) Cf. GGS III, 374-376.

et au principe du rêve" (11). Ces formules font suite aux analogies que Görres établit entre la vie cosmique et la vie humaine. L'opposition du jour et de la nuit se reflète dans l'opposition des deux principes comme dans la double nature de l'homme (12). En rattachant le principe républicain au côté diurne de l'être humain, Görres le situe dans la sphère de la conscience, de la libre décision et de l'effort volontaire. En liant inversement le principe despotique au côté nocturne de l'âme, en le mettant par ailleurs en parallèle avec le système circulatoire de l'organisme, il le caractérise doublement comme une force qui plonge dans l'inconscient, dans la vie spontanée et instinctive. Il s'ensuit que les deux principes sont de nature contraire et que leur antagonisme se manifeste selon les règles de la polarité. Görres représente le principe républicain comme celui du mouvement, de l'activité incessante, de la libre émulation de toutes les forces, et lui oppose le principe despotique comme celui du repos, de l'inertie. Autant que leur conflit il décrit leur interdépendance et leur interaction : "stimulant, spiritualisant, exaltant, le premier agit sur le côté obscur de la nature humaine, en brise la prédominance et arrache l'homme de force à la résignation indolente à laquelle il aimerait s'abandonner ; en retour, c'est un effet calmant et apaisant, un effet qui détend et rafraîchit comme le sommeil, que l'autre état exerce par son inertie sur la nature dynamique, à laquelle il offre de nouveau l'éther de vie quand elle s'épuise dans un excès d'agitation et de précipitation et va s'affaisser sous le coup de la fatigue. Les deux formes sont donc subordonnées l'une à l'autre comme le sont les deux mondes dans l'être humain" (13).

Il apparaît ainsi que dans la vie sociale le principe républicain s'identifie au "principe progressif", tandis que le principe despotique re-

---

(11) Cf. III, 374.
(12) Ib. : "Der Gegensatz der menschlichen Natur tritt ... in dem Gegensatze des republikanischen und des despotischen Prinzips hervor".
(13) Ib. Ce passage fait suite à la citation précédente.

présente la tradition et l'autorité fondée sur elle. Ainsi comprises, les deux forces contraires agissent l'une sur l'autre et se font contrepoids. Ce qui caractérise la nouvelle orientation de la pensée de Görres, c'est précisément la conception qu'il y a un rapport de polarité entre les deux principes politiques opposés et que c'est de leur action antagoniste que naît l'équilibre organique de l'Etat. Mais de même que dans le domaine physiologique il fait reposer la polarité sur une hiérarchie des systèmes organiques, de même il considère que dans la vie politique le principe despotique doit être subordonné au principe républicain (14), comme l'indique entre autres le passage cité précédemment. Ainsi reconnaît-il sans conteste une valeur plus haute au principe républicain en tant que principe de liberté et de progrès. Sa théorie de la polarité fixe toutefois une limite à l'action de l'un et de l'autre principe. Elle s'oppose aussi bien à la prédominance du principe républicain qui aboutirait à l'égalitarisme démocratique et à l'anarchie qu'à celle du principe despotique qui mène à la dictature et à la tyrannie.

En retraçant dans ses grandes lignes l'évolution des civilisations Görres a voulu illustrer les conceptions théoriques que nous venons d'exposer. C'est un trait caractéristique de sa manière qu'il ne fait que rarement allusion à un événement précis. Mais il est plus surprenant encore que dans l'interprétation de certains faits de civilisation il fasse abstraction de toute donnée historique. Son évocation de la Grèce antique en offre un exemple typique. Il caractérise la société grecque ancienne comme un organisme vivant fondé sur l'existence d'une classe inférieure d'esclaves dont le labeur rendait possible l'épanouissement d'une classe supérieure d'hommes libres. Mais Görres ne se contente pas d'analyser des faits, le philosophe cherche une sorte de justification morale à un équilibre so-

---

(14) Voir ci-dessus p. 841.

cial qui avait l'esclavage pour base. Aussi imagine-t-il une étrange explication de cette division en deux classes de la société antique. Il décrit cette "hiérarchie des forces" comme voulue par "la force créatrice primitive". Elle représente "l'ordre naturel" parce qu'à l'origine l'une de ces classes comprenait uniquement les esprits nobles et l'autre les âmes serviles. Mais cette division recelait en elle un germe de décomposition : avec le temps il s'est produit un mélange des deux sortes d'esprits dans l'une et dans l'autre classe. Dès lors la constitution était viciée. Du moment que des esprits nobles étaient commandés par des natures viles, elle devenait artificielle et le Weltgeist devait la vouer à la disparition (15). Ainsi des considérations moralistes viennent-elles interférer plus d'une fois avec l'interprétation historique des faits.

Il faut souligner d'autre part à quel point les conceptions organicistes de Görres influencent maintenant son jugement politique. C'est dans ses vues d'avenir sur la généralisation du système colonial (16) que ce lien apparaît le plus nettement. Il a prévu l'évolution historique avec perspicacité, mais il a voulu en même temps en démontrer le bien-fondé. Il indique clairement dans le développement qu'il consacre à cette question qu'il conçoit la future structure politique du monde par analogie avec l'organisation de la société grecque dans l'antiquité. Il estime que la race blanche tient de la nature une supériorité intellectuelle qui justifie sa domination sur toutes les autres races. En colonisant les races "inférieures" l'Europe se rendra "maîtresse de toutes les sèves vitales" de la planète pour pouvoir s'épanouir librement. Görres juge la subordination des peuples de couleur à la fois conforme à "l'ordre de la nature" et inscrite dans l'évolution historique. Leur condition ne saurait être celle de l'es-

---

(15) Cf. GGS III, 378.
(16) Cf. GGS III, 406/408.

clavage : en l'abolissant "l'espèce s'est grandie et ennoblie elle-même". Mais, argumente-t-il en recourant à une image végétale singulière, "en tirant vers le haut son support inférieur, sa racine, et en l'érigeant également en tige au-dessus de la terre", elle est devenue une plante souffreteuse et languissante, "parce que la terre lui amenait plus parcimonieusement désormais la sève vitale". Aussi est-ce par un sûr instinct que les temps modernes se disposent à donner, par l'extension du système colonial, à une Europe épuisée "l'assise extérieure" dont elle a besoin (17). Le temps est loin déjà où, citoyen du monde, Görres appelait de ses voeux une grande fédération de nations libres et égales en droit et n'acceptait que comme un mal nécessaire la prépondérance provisoire de la France républicaine en Europe.

---

(17) Cf. GGS III, 406/07.
La puissance qui en résulterait pour l'Europe n'est pas sans provoquer quelque inquiétude chez Görres : "Aber auch unendlich Schlechtes könnte der Übermut beginnen, und der Tag des Gerichtes würde dann wohl der letzte dieses Geschlechtes sein". (III, 408).

4. Individu et collectivité. Nécessité et liberté.

Le dessein poursuivi par Görres dans la première partie de Wachstum der Historie est de retracer l'évolution historique dans ses lignes essentielles pour en dégager les lois générales ou plus exactement pour illustrer les théories à partir desquelles il interprète la marche de l'histoire. Les événements ne l'intéressent que dans la mesure où ils étayent son analyse des civilisations. Aussi ne se réfère-t-il le plus souvent à des événements particuliers que par allusions. Ce qui frappe davantage encore, c'est l'absence presque totale de noms de personnages historiques. Görres parle des despotes orientaux, des Grecs, des Romains, des Perses sans citer de noms propres. Dans sa peinture du moyen âge, il n'est question du rôle personnel d'aucun pape, d'aucun empereur ; l'évocation de leurs conflits est aussi générale qu'imprécise. Des commentaires consacrés à la Réforme il n'émerge aucune figure, pas même celle de Luther ; les chefs des divers mouvements sont confondus sous le nom de "réformateurs". La Révolution française est un "raz de marée" qui ne laisse paraître aucun visage. La domination napoléonienne est au centre des réflexions de Görres sur son époque ; c'est par allusion à Napoléon et à la défaite de l'Allemagne - et non dans le cadre de l'histoire grecque - qu'il évoque Alexandre et son entrée en Perse à la suite de la bataille d'Arbèles [1] ; mais le nom même de Napoléon n'est prononcé à aucun moment. Cette volonté de dessiner l'évolution historique sans parler des personnages politiques de premier plan est d'autant plus significative que dans la seconde partie de l'essai les noms des artistes, des poètes, des philosophes et des législateurs jalonnent l'histoire de l'évolution spirituelle de l'humanité.

Si Görres passe sous silence l'action des personnages historiques, c'est

(1) Cf. plus haut p. 858.

qu'il attribue au facteur collectif une importance primordiale dans le déroulement de l'histoire. "Il ne saurait être question ici, déclare-t-il, que de ce qui est devenu historique en pénétrant dans la masse et en s'emparant d'elle entant qu'idée dominante" (2). Ce que Görres veut décrire, c'est la civilisation des peuples qui ont joué un rôle historique prépondérant. Il s'attache en premier lieu à définir les conceptions sur lesquelles reposait leur organisation sociale. Il ne se réfère, allusivement, aux faits les plus marquants de leur histoire que pour décrire l'évolution de leur civilisation, pour faire saisir les raisons qui en ont favorisé l'épanouissement ou la dégradation. Il examine la complexité croissante des classes sociales et des groupes représentatifs au sein des différents Etats et les oppositions qui en ont résulté. C'est ainsi qu'il montre que l'unique classe que les hommes libres constituaient dans la société grecque s'est scindée dans l'Etat romain en deux fractions opposées, dont il évoque les luttes de plus en plus violentes. Il fait ressortir ensuite la diversité de la société médiévale et de ses ordres, mais aussi "la hiérarchie des pouvoirs" qui en assurait l'équilibre et l'unité. Ainsi la conception de l'Etat, les structures sociales et les motivations des groupes sociaux jouent-elles aux yeux de Görres un rôle considérable dans l'évolution historique. Mais selon ses vues celle-ci est déterminée primordialement par l'esprit des peuples, par leur manière d'être et de se comporter. C'est l'esprit grec qui a introduit la liberté dans l'organisation politique de la cité ; l'esprit républicain des Romains l'a développé sous des formes plus abstraites ; l'esprit germanique enfin a su donner à la synthèse de la liberté et de l'autorité l'ampleur qu'elle a eue au moyen âge. Görres ne cesse de souligner d'autre part que dans l'histoire de chaque peuple l'évolution de sa civilisation dépend de son état d'esprit, de

(2) Cf. GGS III, 385 : "... es kann hier nur die Rede sein von dem, was historisch geworden dadurch, daß es in die Masse eingedrungen und als herrschende Idee sie ergriffen hat".

sa vertu et de son attachement à la liberté ou au contraire de son égoïsme, voire de sa déchéance morale. Toute victoire du despotisme notamment est présentée comme la conséquence d'une décadence de l'esprit collectif.

La raison fondamentale pour laquelle Görres ne considère pas l'histoire comme le résultat d'une suite d'actions individuelles, c'est qu'il part de la théorie que l'évolution historique se déroule selon des lois déterminées dont l'action des individus est tributaire autant que le comportement collectif. Le lecteur relève dans son essai bien des passages qui expriment l'idée d'un cours inéluctable de l'histoire, sur lequel l'individu n'a pas de prise. "Il n'est au pouvoir d'aucun homme, écrit-il, de juguler le temps ou de précipiter son cours par la force" (3). Le temps fait mûrir les événements, ils ont leur place assignée dans la marche nécessaire de l'évolution historique. C'est à propos de la Réforme que Görres développe le plus nettement ces idées. Rappelons que celle-ci lui apparaît comme "un produit nécessaire de l'esprit du temps". Pour illustrer son caractère historique, il mentionne les circonstances politiques qui ont favorisé sa propagation. Les conditions du succès étaient alors réunies pour les réformateurs. "Sous leurs mains s'est effondré, parce que son temps était venu, ce qui précédemment aurait réduit en poussière ceux qui ont commis l'acte si sacrilège d'y porter atteinte" (4).

Selon Wachstum der Historie, la finalité du devenir historique consiste à faire évoluer l'humanité vers la spiritualité la plus haute, mais elle est conduite vers ce but par des forces supérieures qui agissent dans l'histoire et par elle. Görres nous présente ces forces comme intervenant dans le

---

(3) Cf. GGS III, 399 : "..., weil es überhaupt in keines Menschen Macht gegeben ist, die Zeit zu bändigen oder vorwärts sie zu treiben gewaltsam in ihrem Gang".
(4) Cf. GGS III, 399 : "... und es sank unter ihren Händen, weil seine Zeit gekommen war, was früher jene, die so frevelnd es angetastet, in Staub zermalmt haben würde".

déroulement de l'histoire en se servant des hommes comme intermédiaires. Lorsqu'il désigne telles personnes ou tel peuple comme les "organes" du Weltgeist ou de l'Erdgeist, il ne laisse que peu de champ à l'autonomie des volontés individuelles. L'individu apparaît comme l'instrument de forces qui le dépassent et dont il réalise les desseins plus ou moins inconsciemment. C'est ainsi que la vraie signification de leur oeuvre dans l'évolution spirituelle reste cachée aux réformateurs : ils pensaient revenir au christianisme primitif et ne pressentaient pas que "quelque chose d'autre devait maintenant naître" du christianisme. Car "avec la Réforme le christianisme avait inéluctablement achevé son deuxième cycle" (5).

Une autre illustration de cette conception est fournie à Görres par les guerres de la Révolution et de l'Empire. En provoquant "par leur opposition imprudente" la riposte de la France révolutionnaire, les coalisés ne se doutaient pas que "la nature avait accompli en silence son oeuvre secrète" et que la Révolution était appelée à détruire entièrement "les vieilles formes usées qui hantaient encore le continent comme des spectres" (6). Les événements révolutionnaires, estime-t-il, n'ont été que "l'exécution d'une décision arrêtée depuis longtemps par les puissances supérieures" (7). Napoléon de son côté est dépeint comme un envoyé de l'Erdgeist et une force de la nature ; son règne est représenté comme un "interrègne de la nature" (8).

---

(5) Ibidem.
(6) Cf. GGS III, 402-403.
(7) Cf. III, 402 : "... die Ausführung dessen, was bei den höheren Mächten schon längst beschlossen war".
(8) Cf. III, 403 et 405. Il faut souligner ici le sens ambivalent que prend le concept de nature dans Wachstum der Historie. D'une part, Görres interprète l'idée d'un "plan de la nature" qu'il avait empruntée à Kant dans sa jeunesse, dans le sens de sa nouvelle "vue de l'histoire" et représente la nature comme une force qui dirige l'évolution ou agit comme l'intermédiaire du Weltgeist. D'autre part, la nature est l'opposé de l'esprit et représente toutes les forces symbolisées par l'Erdgeist, tout ce qui échappe à la libre détermination de la personne. C'est en ce sens que Görres qualifie le règne napoléonien d'interrègne de la nature.

Il apparaît donc que la conception de l'histoire qui se fait jour dans Wachstum der Historie repose fondamentalement sur l'idée d'une progression inéluctable de l'évolution que déterminent à la fois les lois inhérentes au développement des sociétés et l'action de forces secrètes. Toutefois, on ne peut pas parler d'une conception déterministe, puisque selon les vues de Görres l'histoire, loin d'être le simple résultat de causes inscrites dans le réel, obéit à une finalité. Ce point de vue n'accorde pas une importance primordiale à la volonté individuelle, mais celle-ci n'en exerce pas moins une influence sur le déroulement des événements. C'est dans le domaine moral avant tout que le libre arbitre, que Görres tient pour la marque distinctive de la vie spirituelle, a son rôle à jouer. L'épanouissement ou le déclin d'un peuple dépendent autant, pense-t-il, de son comportement moral que de sa vitalité. C'est sur leur conduite morale que les peuples sont finalement jugés, c'est en ce sens qu'il existe - comme il est dit à propos des Romains - un "tribunal de l'histoire".

Dans le passage où il critique l'attitude du peuple allemand en face de Napoléon (9), le moraliste qu'est Görres exprime avec force l'idée de responsabilité, donc de liberté d'action. Il reproche aux Allemands leur manque de courage et de volonté devant l'adversité. Le destin, déclare-t-il, frappe inexorablement les peuples veules et les époques sans ressort ; "mais quiconque tombe avec déshonneur, même devant l'inexorable, est marqué d'opprobre devant l'histoire" (10). Il demande à ses compatriotes de regarder la situation en face et de reconnaître leur responsabilité. Ils savent trop de quel égoïsme ils ont fait preuve pour vouloir idéaliser leur humiliation et se persuader qu'ils se sont sacrifiés à un avenir meilleur et offerts en victimes expiatoires. "Que nul ne se tienne pour libre et pur,

(9) Cf. GGS III, 403-404.
(10) Cf. III, 403 : "Was das Geschick über eine willenlose Zeit verhängt, ist allerdings unabwendbar wie verderbliche Naturgewalt ; aber wer mit Unehre fällt, auch vor dem Unerbittlichen, wird mit Schimpf gebrandmarkt in der Geschichte".

les admoneste-t-il, nous tous qui vivons avons contribué, chacun pour sa part, à la culpabilité générale" (11). Leur faute a résidé dans leur passivité : "Toute nécessité dans l'homme naît de l'action même des hommes ou plutôt de leur inaction ; elle découle de leurs omissions, elle leur est imputée, et la responsabilité leur en incombe" (12).

C'est toute son époque que Görres accuse d'abaissement moral : "Qui plus est, proclame-t-il, nous reconnaissons l'état de perdition morale complète du temps présent et le nôtre au milieu de ce temps" (13). Cette phrase est une allusion révérencieuse à un ouvrage de Fichte paru en 1806 : Les traits caractéristiques du temps présent (14). Dans ce livre Fichte dessine le "plan universel", selon lequel l'évolution conduira l'humanité à vivre spontanément selon les exigences de la raison. "Indépendamment de toute expérience", le philosophe détermine a priori les cinq époques par lesquelles cette évolution doit passer nécessairement. Voici comment il les caractérise (15). La première est "l'époque de la domination absolue de la raison par l'intermédiaire de l'instinct : l'état d'innocence du genre humain". La seconde est celle où la contrainte extérieure de l'autorité se substitue à l'instinct rationnel : "l'état où commence le péché" ("der Stand der anhebenden Sünde") (16). C'est surtout la description des deux étapes sui-

---

(11) Cf. III, 404 : "Denn keiner halte sich frei und rein, alle, die wir leben, haben wir unsern Teil der Schuld hinzugeliefert".
(12) Ibidem : "Alle Notwendigkeit im Menschen ist der Menschen eigen Werk oder vielmehr Nichtwerk ; es ist sein Unterlassen, was sie herbeigeführt, sie wird ihm zugerechnet, und die Verantwortung liegt auf ihm".
(13) Ibidem : "mehr noch, daß wir die ganze Sündhaftigkeit der gegenwärtigen Zeit anerkennen, und die unsrige in ihr".
(14) J.G. FICHTE, Die Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters. Vorlesungen, gehalten zu Berlin, im Jahre 1804-1805. Berlin 1806. Nous nous référons à Fichtes sämtliche Werke. Herausgegeben von J.H. Fichte. Band VII. Berlin, 1846.
(15) Cf. FICHTE, op. cit., oeuvres complètes, t. VII, p. 11-12.
(16) Dans son essai Görres fait un usage très limité du mot Sünde ou de ses dérivés. On le trouve surtout dans les pages qui ont trait au christianisme. Dans quelques cas il est employé pour qualifier des fautes contre l'ordre du Weltgeist (la nature des constitutions grecques est qualifiée de sündhaftes Wesen et les Romains sont appelés Weltsünder - III, 379 et 381). Mais les notions de péché et de Sündhaftigkeit n'interviennent pas dans les théories philosophiques et historiques de Wachstum der Historie.

vantes qui a trouvé un écho chez Görres. Dans la troisième époque l'homme se libère de l'autorité extérieure et indirectement de la raison sous toutes ses formes ; c'est "l'âge de l'indifférence absolue à l'égard de toute vérité et d'une totale absence de contrainte" : "l'état de total abandon au péché" ("der Stand der vollendeten Sündhaftigkeit"). La quatrième époque est "l'époque de la science de la raison, l'âge où la vérité est reconnue comme le bien suprême" : "l'état où commence la justification" ("der Stand der anhebenden Rechtfertigung"). Enfin viendra "l'époque de l'art de la raison, l'âge où l'humanité se donnera elle-même, d'une main sûre et infaillible, une structure qui sera une fidèle image de la raison : "l'état de la totale justification et sanctification" ("der Stand der vollendeten Rechtfertigung und Heiligung"). C'est à la troisième époque que Fichte rattachait son propre temps. Il admettait toutefois qu'il existait des hommes moins asservis à leur époque, en qui l'étape à venir s'annonçait déjà et se mêlait au présent.

On voit que Görres a suivi Fichte sur ces deux points. Dans le passage cité plus haut, il a repris le terme de Sündhaftigkeit pour caractériser son temps. Cependant, s'il vitupère les défaillances morales de son époque, il exalte ses enthousiasmes spirituels et s'empresse de relever les signes avant-coureurs d'une ère nouvelle.

Deux perspectives coexistent donc dans la conception que se fait Görres du rôle joué dans l'histoire par l'individu : l'une le présente comme un instrument entre les mains de puissances supérieures, l'autre lui attribue une responsabilité dans l'évolution historique. Ainsi est posé le problème de la liberté et de la nécessité dans l'histoire, auquel sont confrontés les philosophes qui croient comme Görres et Hegel à une finalité inhérente au devenir historique. Essayons de préciser comment ce problème se pose dans Wachstum der Historie et comment Görres a essayé de le résoudre.

Il nous est apparu que les thèses fondamentales de l'essai sont d'une part que l'histoire se déroule selon des lois, d'autre part qu'elle est orientée vers des fins prédéterminées. La vie des peuples que décrit Görres suit une courbe quasi biologique, leur épanouissement et leur déclin obéissent à des lois déterminées. Il est instructif de se reporter au passage déjà mentionné sur l'attitude des Allemands en face de Napoléon et de l'examiner sous l'angle de ces lois de l'évolution. La fin de ce passage est révélatrice : elle montre bien que Görres voit dans l'époque napoléonienne une phase inéluctable de l'évolution historique, la phase de décadence d'une période qui s'achève et qui fera place à une ère nouvelle. "Maintenant que tout est achevé, c'est comme une oeuvre divine de la nature qui se dresse là, et si quelqu'un est assez insensé pour y toucher, l'esprit qui l'habite s'irrite et l'abat ; mais nous-mêmes, nous y sommes transplantés, pétrifiés, avec notre passé, tandis que notre avenir, s'élançant pour ainsi dire vers le haut comme une plante, cherche au soleil une vie nouvelle et voudrait respirer un éther frais. Ainsi, comme les polypes et les zoophytes sont à la frontière entre deux éléments, nous nous trouvons à la ligne de séparation entre deux époques" (17). Ce passage montre que, même si les circonstances lui en avaient laissé la possibilité, il n'était pas alors dans les intentions de Görres d'appeler le peuple allemant à se soulever. Comme nous l'a montré l'étude de Die teutschen Volksbücher, le renouveau moral de la nation lui paraissait la première condition d'un relèvement de l'Allemagne. Sa vue de l'histoire lui donnait la certitude que la dictature napoléonienne sombrerait tôt ou tard. Pour que le peuple allemand fût prêt à affronter l'avenir, il lui fallait retrou-

(17) Cf. GGS III, 404 : "Nun alles vollendet ist, steht es wie ein göttlich Naturwerk da, wer unverständig daran zu rühren wagt, den erschlägt zürnend der inwohnende Geist ; wir selbst aber sind mit unserer Vergangenheit hinein versteinert, während unsere Zukunft, gleichsam als Pflanze hinaufsteigend, an der Sonne wieder neues Leben sucht und frischen Äther saugen möchte. So stehen wir, wie Polypen und Zoophyten an der Grenze zweier Elemente, so an der Scheide zweier Zeiten".

ver les vertus ancestrales et se retremper moralement.

Dans le passage cité plus haut, Görres a formulé avec une grande netteté sa conviction qu'après l'écroulement du règne napoléonien une ère nouvelle s'ouvrirait. Nous savons que selon ses prévisions ces temps nouveaux devaient être caractérisés par une spiritualité plus profonde et plus intense. Il apparaît donc que Görres assignait essentiellement comme champ d'activité à la liberté humaine le domaine moral et spirituel. Dans la sphère historique par contre, il est conduit par ses vues théoriques à souligner fortement l'emprise de la nécessité. Aussi n'est-ce pas sur le plan du réel, mais sur le plan métaphysique qu'il tente de concilier le rôle que joue dans l'évolution historique la liberté avec celui qu'y joue la nécessité. Pour résoudre ce problème il esquisse dans l'introduction de son essai la théorie que le Weltgeist insinue dans l'esprit humain, inspire au moment voulu à des individus les idées qui feront franchir à l'humanité une nouvelle étape vers ses fins spirituelles. "Toutes les volontés particulières doivent se fondre dans une volonté supérieure ; ce faisant, sans préjudice de leur propre liberté, c'est simplement dans la liberté supérieure qu'elles se trouveront insérées" (18). C'est en servant les desseins de l'esprit universel que l'individu parvient, selon la métaphysique de Wachstum der Historie, à sa plus haute liberté.

---

(18) Cf. GGS III, 367 : "Alle Willkürlichkeiten müssen in einem höhern Willen sein, sie werden dabei unbeschadet ihrer eigenen Freiheit nur in die höhere Freiheit aufgenommen".

CHAPITRE VI

Les contributions de Görres à la Zeitung für Einsiedler.

C'est vers la mi-février 1808 qu'est publié un avis au lecteur (Ankündigung der allgemeinsten Zeitung) annonçant la prochaine parution du "Journal pour ermites" sans en désigner nommément les responsables. La revue, "éditée par une société", devait paraître deux fois par semaine à partir du 1er avril. Dans cette "annonce" qui adopte un ton espiègle et mystificateur auquel Görres n'est sans doute pas étranger, la Zeitung für Einsiedler est présentée comme un "journal bizarre" (wunderliche Zeitung) dont le but, déclarent ses éditeurs, est de "déconcerter les gens tout à fait sérieux, de mettre dans l'embarras ceux qui se méfient d'associations secrètes, et quant à ceux qui se préoccupent d'esthétique, de les laisser dans le doute en ce qui concerne l'école dont nous nous réclamons" (1). En fait, l'annonce montrait assez clairement dans quel camp la revue entendait se situer en décochant au passage une flèche au Morgenblatt, au Freimütiger et à d'autres journaux hostiles aux idées nouvelles et salués ici ironiquement comme "collaborateurs involontaires". Arnim affirme donc d'entrée de jeu sa volonté de créer un journal de caractère original. Laissant de côté les nouvelles du jour et la critique négative, la Zeitung für Einsiedler s'attachera, selon le voeu du poète, à réveiller et à rafraîchir chez ses lecteurs le "sens poétique ingénu" dont peut encore faire preuve l'époque moderne (2). C'est dans cette optique que la revue s'appliquera en particulier à faire connaître et à remettre en honneur la littérature et l'art vieil-allemands.

On peut se demander dans quelle mesure les contributions de Görres au Journal pour ermites répondent à ce programme initial essentiellement ar-

---

(1) Cf. Arnims Tröst Einsamkeit, hrsg. von F. PFAFF, Freiburg i. Br., 1883, p. 4.
(2) Cf. H. LEVIN, op. cit., page 93.

tistique. Les articles qu'il y publie sont de deux ordres : il s'agit d'une part de contributions érudites, d'autre part d'une série d'écrits polémiques et satiriques. C'est essentiellement l'étude que Görres consacre aux Nibelungen qui constitue, à côté des contributions de Jakob et Wilhelm Grimm, la partie savante de la revue. En fait, l'esprit dans lequel Arnim édite son journal est fort éloigné de celui de la recherche érudite. Même plus tard le poète ne manifestera que peu de réel intérêt pour les travaux d'érudition. La publication de semblables articles dans sa revue est donc pour une part une concession qu'expliquent ses relations amicales avec les frères Grimm et Görres.

Arnim reconnaît sans doute le bien-fondé d'une critique qui permet au lecteur de mieux comprendre ce qui "est séparé de nous par la langue et le temps" et accueille dans cette optique notices et hypothèses littéraires (3). Mais le commentaire qu'il ajoute à l'étude de Görres sur les Nibelungen révèle à quel point l'intérêt spécifique d'une étude scientifique lui demeurait étranger. Il convient, déclare-t-il, de pousser l'étude historique de la poésie ancienne "afin que les adaptateurs futurs de ces poèmes puissent s'abandonner sans crainte à leur invention poétique" (4).

Quant aux articles polémiques et aux satires de Görres, ce sont des écrits de circonstance qui, dans leur esprit et leur ton, ne répondent guère aux intentions initiales d'Arnim. Sans doute celui-ci avait-il dans son "annonce" raillé au passage quelques périodiques dont il n'appréciait pas l'esprit philistin. Mais il n'y avait rien là qui laissât présager la polémique virulente dans laquelle la Zeitung für Einsiedler allait bientôt s'engager, dirigeant ses flèches à la fois contre le journal publié par Cotta à Stuttgart, le Morgenblatt, et contre celui qui devait apparaître comme le chef de file des adversaires du romantisme, Johann Heinrich Voß.

---

(3) Cf. H. LEVIN, op. cit., p. 93/94.
(4) Cf. F. PFAFF, op. cit., p. 43.

Cette polémique allait prendre dans une certaine mesure l'allure d'une querelle littéraire, d'un conflit de tendances opposant la "clique" de Voß aux "ermites" romantiques. Mais il s'agit cependant d'une polémique très liée au contexte de la vie de Heidelberg et, pour en expliquer le caractère à la fois âpre et personnel, il nous faudra retracer un ensemble d'escarmouches locales et de heurts individuels.

Il n'est pas douteux qu'Arnim n'a ouvert tout d'abord qu'avec réticence les colonnes de son journal à ce type de polémique, lui qui déplorait les discordes littéraires du temps et annonçait dans son numéro du 26 avril : "La lutte aveugle entre les prétendus romantiques et les prétendus classiques s'achève ; ce qui reste est vivant, nos feuilles se préoccuperont des uns et des autres et s'emploieront pour les uns et pour les autres" (5). Cependant, dès le cahier de mai 1808, Görres ouvre les hostilités contre le Morgenblatt dans un article plein de verve et de mordant. C'est encore à la plume de Görres que l'on doit le remarquable pamphlet contre Voß sur lequel s'achève au mois d'août 1808 la brève carrière de la Zeitung für Einsiedler.

(5) Cf. F. PFAFF, op. cit., p. 71.

1. L'article sur les Nibelungen.

La contribution scientifique de Görres à la Zeitung für Einsiedler est un long article intitulé Der gehörnte Siegfried und die Nibelungen dont les quatre parties ont paru d'avril à juin 1808 dans quatre numéros de la revue (1). L'auteur présente son travail comme un complément au commentaire qu'il avait consacré dans Die teutschen Volksbücher au livre populaire Der gehörnte Siegfried (2).

Görres mentionne deux circonstances qui expliquent son désir de publier un article plus approfondi sur ce sujet. La parution en 1807 d'une édition modernisée de la Chanson des Nibelungen réalisée par von der Hagen avait sans nul doute attiré l'attention d'un plus vaste public sur cette oeuvre et sur les problèmes d'interprétation qu'elle pose (3). Görres a donc l'espoir de répondre par sa publication à la curiosité des lecteurs. Mais il a de plus la conviction d'apporter un éclairage très nouveau aux études concernant l'épopée légendaire des Nibelungen, car ce sont, dit-il, "des recherches d'une autre nature" qui l'ont ramené à ce sujet (4). Ces recherches sont, comme nous le verrons, celles que Görres poursuit sur les légendes et sur les mythes.

L'écrivain fait tout d'abord écho au débat sur les origines de l'épopée des Nibelungen qui, amorcé par Johannes von Müller, avait été repris

---

(1) Il s'agit des n^{os} 5, 8, 12 et 21 du 15 avril, du 26 avril, du 11 mai et du 11 juin 1808.
(2) Cf. GGS III, 304 et GGS IV, 12.
(3) Görres signale cette parution en des termes imprécis et neutres : "Die Aufmerksamkeit, die eine neue Ausgabe der Nibelungen auf diesen Gegenstand gelenkt, läßt hoffen, daß diese Erörterung auch einiges Interesse bei dem großen Publikum finden werde ..." (cf. GGS III, 305). Mais Görres a sans aucun doute pratiqué cette édition qui a en fait permis au public cultivé de découvrir la Chanson des Nibelungen et a même éveillé l'intérêt de Goethe pour cette oeuvre. F.H. von der Hagen a été l'auditeur de A.W. Schlegel à l'Université de Berlin. Dans l'appendice joint à son édition il fait entre autres le point des recherches sur le Nibelungenlied (cf. F. PANZER, Das Nibelungenlied - Entstehung und Gestalt. W. Kohlhammer, 1955, p. 30/31).
(4) Cf. GGS III, 304.

par A.W. Schlegel dans ses conférences berlinoises (5). Malgré quelques divergences, l'interprétation de l'arrière-plan historique de la Chanson des Nibelungen avait conduit à en admettre les origines lointaines et à faire remonter celles-ci au temps des grandes invasions. C'est ce point de vue qu'adopte également Görres, mais en portant l'accent sur le lien profond de la poésie et de l'histoire : "Elle ne surgit vraiment vivante et vivifiante du cours ordinaire de la vie que lorsque des mouvements brusques et violents agitent celle-ci dans ses profondeurs" (6). Les grandes migrations ont été l'un de ces bouleversements historiques qui font jaillir la grande poésie. Elles ont ouvert l'ère des poèmes épiques (7) qui a vu naître les Nibelungen et Siegfried à la peau de corne. La recherche de l'époque commençait certes à s'interesser aux sources de la Chanson des Nibelungen, mais c'est Görres qui, le premier, étudie ici de plus près un point qu'il avait tout juste effleuré dans Die teutschen Volksbücher : le problème des liens qui rattachent le Nibelungenlied et le Gehörnter Siegfried à la littérature nordique. Si A.W. Schlegel s'était encore contenté d'indications très sommaires à ce sujet, c'est une incontestable nouveauté de l'article de Görres de montrer d'une manière détaillée que l'on trouve dans les légendes et les poèmes nordiques les témoignages écrits les plus anciens de ce passé héroïque dont le Nibelungenlied et le livre populaire de Siegfried sont également le reflet.

Görres va donc s'attacher à éclairer le lecteur sur les trois sources nordiques de ces oeuvres, c'est-à-dire les poèmes eddiques, les épopées danoises et la Wilkinasaga dénommée aujourd'hui Thidrekssaga. Le mérite particulier de Görres est d'ouvrir ici une double perspective, dont l'exactitude a été confirmée par la recherche ultérieure. L'écrivain veut tout

---

(5) Cf. Minor III, 111 ss.
(6) Cf. GGS III, 305.
(7) Ibidem.

d'abord mettre en lumière l'importance aussi bien pour le Nibelungenlied que pour le Volksbuch de ces sources nordiques, inconnues du grand public allemand. Mais il est également convaincu, ainsi qu'il l'indique allusivement dès le début de son étude, que la littérature nordique a gardé le souvenir d'oeuvres poétiques antérieures qui sont des poèmes germaniques primitifs. C'est donc, comme il s'attachera à le montrer, à une tradition allemande que les poètes islandais et scandinaves ont emprunté eux-mêmes leur matière (8).

Görres présente tout d'abord l'Edda, mentionne les recueils de Saemund et de Snorri Sturluson ainsi que le résumé en prose des poèmes eddiques, la Völsungasaga (9). L'intention du commentateur est de mettre en évidence les correspondances et les similitudes entre tel personnage ou épisode de ces oeuvres et le Nibelungenlied ainsi que le Gehörnter Siegfried. L'identité du Sigurd Fafnisbani nordique avec le Siegfried à la peau de corne allemand ressort particulièrement des précisions qu'il donne. Comme deuxième source Görres indique trois poèmes danois anciens (10) qui ont pour sujet essentiel la vengeance de Grimhilda et dont il résume le contenu.

Görres n'omet pas de citer au passage des "mentions historiques" qui sont faites de ces oeuvres dans d'autres ouvrages et qui montrent leur grande ancienneté, en apportant la preuve que vers l'an 1000 les poèmes de l'Edda étaient chantés à la cour d'un roi de Norvège ou que l'histoire de la trahison de Kriemhild à l'égard de ses frères circulait au début du XIIe siècle sous forme de "chant populaire" ou de "romance" et était ainsi

---

(8) Ce point de vue a été confirmé par la recherche moderne (cf. édition partielle du Nibelungenlied par M. COLLEVILLE et E. TONNELAT, Aubier, 1944, Introduction p. 24).

(9) Comme l'indique SCHULTZ (op. cit., p. 156), Görres qui ignorait l'islandais n'a pu prendre connaissance des chants de l'Edda que dans la mesure où il en existait une traduction latine dans le premier volume de la "Edda Rhythmica seu antiquior" paru en 1787.

(10) L'un de ces chants, traduit du danois par W. Grimm paraîtra sous le titre "Das Lied von der Frau Grimhild" dans le n° 23 de la Zeitung für Einsiedler. Görres en annonce la prochaine parution dans la troisième partie de son article.

connue du peuple danois.

La deuxième partie de l'article de Görres est consacrée à la Wilkinasaga qui donne du "grand poème" de la légende une version en prose. L'auteur remarque tout d'abord un élargissement du cadre géographique : les récits légendaires débordent ici les étroites frontières des pays nordiques pour englober dans leur orbite "toute l'Europe gothique" et trouver leur centre en Allemagne (11). Le témoignage d'un autre récit fait du reste de "cet écrit une oeuvre d'origine allemande" (12). Görres indique que le cadre de la vengeance de Grimhild n'est plus ici l'Île des poèmes épiques danois, mais le pays du roi Attila, et que les Niflungar sont devenus les Burgondes. Mais surtout le véritable héros du récit est Dietrich von Bern, "ce pivot de l'ancienne poésie gothique" (13).

Dans le long résumé qu'il entreprend des divers épisodes de la Thidrekssaga, Görres s'attache surtout à montrer comment "tous les fils" de l'oeuvre convergent vers sa figure centrale qu'est Dietrich. Il signale au passage les épisodes que l'on retrouve soit dans l'Edda, soit dans le Heldenbuch. L'épisode qui relate les origines de Sigurd-Siegfried lui donne l'occasion de rappeler un récit très semblable dans le livre populaire de Genoveva. L'épisode de Sigurd et du forgeron Mimer, le combat du héros contre le dragon amène une comparaison entre la Saga et le livre populaire Der gehörnte Siegfried (14). L'exposé de Görres met enfin en lumière les

(11) Cf. GGS III, 316.
(12) Ibidem : "Nach dem Zeugnis der Blomstorwalla ist diese Schrift ein ursprünglich teutsches Werk".
(13) Cf. GGS III, 316 : "Dietrich von Bern, jener Angelpunkt der alten gothischen Poesie". Comme avant lui A.W. Schlegel, Görres fait état de la difficulté chronologique à laquelle se heurte l'assimilation courante de Dietrich von Bern à Théodoric le Grand. En se fondant sur la chronique hongroise de Thworz, le critique croit pouvoir postuler l'existence d'un autre Dietrich de la même famille que le roi historique des Ostrogoths et qui aurait été le contemporain d'Attila. Görres souligne surtout l'indifférence des poètes ultérieurs pour ces "subtilités généalogiques" et la liberté de la création artistique vis-à-vis de l'exactitude historique.
(14) Cf. GGS III, 320/321 : "Es ist alles hier (in der Sage) ..., in sich selbst mehr zusammenhängend und besser motiviert als im Volksbuch... Dagegen fehlt in der Sage der ganze im Volksbuch nun folgende Kampf mit dem Drachen und dem Riesen ...".

grandes similitudes qui existent entre la Niflungasaga, par laquelle se termine la Wilkinasaga, et la Chanson des Nibelungen (15).

Ce compte-rendu circonstancié est pour Görres l'indispensable prélude à la troisième partie de son article, la plus importante et la plus significative, intitulée Les douze colonnes le long du chemin des géants (Die zwölf Säulen am Riesenwege). L'écrivain présente ici les trois résultats qui découlent à ses yeux de son exposé. Il formule tout d'abord, ouvrant ici les voies à la critique moderne, sa conviction que les poèmes sur lesquels repose l'ensemble de la Thidrekssaga scandinave sont d'origine germanique, d'anciens poèmes allemands transcrits en prose et présentés sous forme de roman (16). Görres relève certains passages de l'oeuvre dans lesquels l'adaptateur se réfère explicitement à des poèmes ou des traditions populaires allemands et qui viennent confirmer cette hypothèse (17). Parmi ces poèmes, estime Görres, figuraient les Nibelungen ainsi que d'autres poèmes qui sont conservés sous une forme légèrement modifiée dans le Heldenbuch, les épopées danoises et l'Edda. Ce premier résultat, que nous pouvons aujourd'hui mettre tout à l'actif du chercheur (18), n'est cependant que la phase initiale de la démarche de Görres. Sa tournure de pensée caractéristique, telle que nous avons pu la définir à propos des Volksbücher, se manifeste ici d'une manière extrême et presque caricaturale. Sans se soucier de démontrer le moins du monde ses dires, Görres affirme péremptoirement que le Wilkinasaga n'a rien d'un assemblage artificiel et arbitraire de divers récits. L'examen de sa construction interne révèle en effet à ses yeux une remarquable cohérence, une étroite interdépendance des

---

(15) Cf. GGS III, 322.
(16) Cf. GGS III, 323 : "Zunächst ergibt sich, daß das Ganze auf eigentlichen teutschen Gedichten ruht, die hier nur in Prosa aufgelöst, und in Form eines Romans gebracht erscheinen".
(17) Ibidem.
(18) Signalons par exemple l'opinion contraire de Goethe qui voyait dans le Nibelungenlied une oeuvre aux motifs typiquement nordiques (cf. sa lettre à Eichstädt du 31 octobre 1807, citée par PANZER, op. cit., p. 32).

parties qui fait d'elle un tout organique [19]. La saga scandinave ne peut donc pour le critique se fonder "sur une série de romances lâchement réunies entre elles" par l'intervention d'un quelconque adaptateur. Son soubassement est ainsi selon toute vraisemblance un poème allemand d'une "colossale" grandeur, dont les Nibelungen ont été l'un des chants et dont les autres n'ont été conservés que de manière fragmentaire dans le Heldenbuch et ailleurs [20]. Le goût de Görres pour les vastes hypothèses et les reconstructions hardies se donne ici libre cours. En se fondant sur les "traces" de plan encore discernables dans la Wilkinasaga, l'écrivain reconstitue la structure présumée du grand poème allemand perdu, un poème en douze chants [21] dont Görres indique le contenu par des titres et dans lequel les Nibelungen occupaient la onzième place : "Et si une telle oeuvre a jamais vraiment existé, la nation a alors possédé un monument comme n'en a possédé à peu près aucune autre nation et il nous faudrait déplorer sa perte comme un malheur public".

Cette même partie de l'article contient d'autres spéculations, plus étonnantes encore, que l'auteur rattache au Nibelungenlied et à la tradition dont il est issu. Ce second développement montre clairement l'influence sur la pensée de Görres des recherches mythologiques qu'il poursuit.

L'écrivain, après avoir montré que ce qui apparaît dans l'Edda et dans la poésie des scaldes comme production nordique provient en fait d'une tradition germanique plus ancienne, se demande si l'on est en droit d'affirmer que tout ce cycle poétique appartient en propre au sol allemand, ou s'il n'a pas été plutôt implanté en Allemagne au cours des siècles. Görres distingue ici entre les formes mouvantes que revêt la poésie tant qu'elle

---

(19) Cf. GGS III, 323.
(20) Cf. GGS III, 324.
(21) Le chiffre douze n'a ici rien de fortuit dans l'esprit de Görres. Une sorte de fantaisie de mythologie comparée à propos des douze preux qui entourent Dietrich von Bern montre déjà le sens mythique et mystique qui s'attache pour l'écrivain à ce chiffre (cf. GGS III, 321).

n'est pas figée par l'écriture et ce qu'il nomme son "noyau essentiel" (Kernmasse), l'élément originel et immuable de cette poésie. La réflexion de Görres le porte à remonter à la source première et commune de la poésie et de l'histoire de tous les peuples (22). Cette plongée dans le passé le plus reculé le mène - comme déjà dans Wachstum der Historie - vers l'Asie et le Caucase, là où l'histoire de la nature devient histoire humaine et nationale. Mais cette remontée à la source lui sert ici à expliquer la parenté qu'il a découverte entre les légendes orientales, notamment perses, et les traditions nordiques (23). Une série d'exemples précis tirés du Chāh-nāmè de Firdūsī (24) et de romans concernant les premières dynasties des héros légendaires de la Perse veulent illustrer la thèse que cette littérature, qui reflète les plus anciennes traditions persanes, contient comme préfigurés les éléments essentiels de la poésie occidentale (25). En relevant dans les légendes persanes des archétypes poétiques tels que les motifs du bouclier, de l'épée et du cheval aux vertus magiques, tel combat qui fait intervenir douze héros ou la présence de personnages redoutables veillant au fond de cavernes sur leurs trésors, Görres veut illustrer le "caractère de famille" qui les lie aux traditions nordiques et germaniques. L'existence en Orient comme en Occident de motifs légendaires communs, la parenté profonde des inspirations initiales démontrent pour Görres le fait décisif qu'il existe pour toutes les nations un commun héritage poétique, auquel chacun des peuples que le grand mouvement porte de leur pays d'origine vers l'ouest, va donner une forme particulière correspondant à son génie propre et à son histoire. Le facteur historique reste bien sûr fort important et l'écrivain reconnaît que lorsqu'un monument

(22) Cf. GGS III, 324.
(23) Cf. GGS III, 325 : (Les Perses) "haben in ihre Poesie auch am meisten nordische Physiognomie augenommen".
(24) Görres va en 1810/1811 apprendre le persan et se plonger dans l'étude du Chāh-nāme. Il en traduira une grande partie sous le titre Das Heldenbuch von Iran, 1820.
(25) Cf. GGS III, 325 : "Dort sehen wir alle die Hauptmomente der occidentalischen Poesie gleichsam vorbildlich angelegt".

poétique apparaît entièrement fondé sur l'histoire d'un peuple, intimement lié au caractère foncier d'une nation, tout incite à croire qu'il a vu le jour sur le sol national. C'est le cas du Nibelungenlied, inséparable de l'entrechoquement des peuples qui a eu lieu au moment des grandes invasions dans un vaste espace européen dont l'Allemagne était le centre. De cette histoire de l'Allemagne gothique est née une poésie bardique, dont est issu plus tard un magnifique courant épique. Il faut donc selon Görres admettre que les Nibelungen puisent à deux sources : la première, la "veine la plus intime", doit être cherchée dans les profondeurs de l'Orient, tandis que la seconde réside dans ces chants bardiques (26).

Il ne faut cependant nullement s'étonner que de grands poèmes qui ont à l'origine leur assise sur le sol allemand aient pu apparaître par la suite, sensiblement transformés, sur le sol nordique. Görres en trouve l'explication dans les trois phases qui caractérisent l'évolution de la poésie ; unité originelle, processus de différenciation, puis tendance des formes individualisées à s'unir à nouveau. A la poésie unique du premier âge de l'humanité succède la période des légendes nationales, puis une période d'échanges où celles-ci, passant de pays en pays, doivent, telles des plantes transplantées, s'acclimater à leur nouvel environnement. Ainsi en a-t-il été de la poésie allemande que les Islandais, venus en Allemagne au Xe siècle, ont ramenée dans leur patrie où elle s'est mêlée à la poésie autochtone. Au grand courant spirituel qui venu d'Orient a gagné l'Occident succède ici un courant d'échanges entre le sud et le nord. Ce brassage complique à l'extrême la tâche de l'érudit qui ne doit cependant pas renoncer à déceler le caractère foncier d'une oeuvre poétique et son fondement véritable. L'authentique poésie du Nord est pour Görres contenue dans ses mythes et non dans ses productions épiques : "Que le Nord conserve donc sans contestation son mythe, l'Allemagne son épopée : le premier

(26) Cf. GGS III, 327 : "In diesen Bardenliedern müssen wir die zweite Quelle der Nibelungen anerkennen, wie wir die innerste Ader tief im Osten aufgesucht".

se fonde aussi indubitablement sur la nature nordique que la seconde sur l'histoire allemande gothique" (27).

Dans la quatrième partie de son article intitulée Les héros du Rhin (Die Helden vom Rheine), Görres résume et commente le Waltharius, épopée en latin publiée par Fischer en 1780 et 1792. Comme l'avait déjà fait A. W. Schlegel, il en indique le rapport avec le Nibelungenlied. Il affirme également que cette oeuvre a dû avoir un original allemand comme modèle. La preuve en est pour le commentateur qu'il trouve dans la Wilkinasaga un épisode qui est une adaptation en prose de ce poème. Il s'agit donc, estime Görres, d'"un membre du grand organisme poétique enseveli", d'une "des ramifications du grand poème gothique initial" qu'il a précédemment reconstruit. L'ancienneté de l'oeuvre et l'esprit nordique qui transparaît sous le vêtement latin confirment à ses yeux cette hypothèse. Cette oeuvre, qui fait des personnages de Günther et de Hagen non pas des Burgondes, mais des Francs, fournit un exemple très significatif des libertés que la poésie épique prend avec l'histoire. Même si une épopée de caractère national aime à avoir un fondement de vérité historique, c'est en fin de compte l'imagination poétique et la loi du beau qui y règnent. Evoquant enfin le cadre dans lequel se situe l'action de cette épopée, la région rhénane aux environs de Worms, Görres conclut son article par une plainte mélancolique. Dans l'Allemagne de son temps, oublieuse des faits les plus remarquables du passé national, on détruit les monuments qui en portent encore témoignage et le souvenir des légendes disparaît. Certes la vie progresse dans une succession ininterrompue de destructions et de créations, "mais lorsqu'une volonté individuelle d'hier et d'aujourd'hui détruit ce qui est l'oeuvre des siècles, on ne peut tenir cela que pour une insolence impie"(28).

---

(27) Cf. GGS III, 328.
(28) Cf. GGS III, 335.

L'essai de Görres sur les Nibelungen a reçu un accueil moins favorable que Die teutschen Volksbücher. Le jugement de Goethe est sans doute le plus acerbe. Pour le poète Görres fait partie de ces "amateurs modernes" de la Chanson des Nibelungen qui empêchent le développement d'une fructueuse critique : au lieu de mettre en évidence la valeur du poème, ils ne font qu'épaissir "les brouillards qui planent sur lui" (29). Brentano, qui n'a pu lire encore que le début de l'article, regrette pour sa part que la Zeitung für Einsiedler le publie. Il critique le caractère hybride de l'essai qui est à ses yeux "trop pataud pour un dithyrambe et sans aucune valeur comme étude savante" (30). Dans la note qui accompagne la première partie de l'article de Görres, Arnim promet deux autres contributions érudites. Mais il laisse en même temps percer, de manière involontaire, son indifférence aux discussions savantes.

Si les jugements de Goethe et de Brentano ne sont pas sans fondement, ils demandent cependant à être rectifiés et nuancés. Une appréciation objective des mérites de Görres ne peut résulter que d'une comparaison de son article avec celui que W. Grimm a publié en 1808 sous le titre Über die Entstehung der altdeutschen Poesie und ihr Verhältnis zu der nordischen. L'étude de W. Grimm, qui fait le point de la recherche antérieure sur les Nibelungen, prend en particulier position sur les vues exprimées par Görres. Pour Grimm, la tradition nordique de l'Edda et de la Völsungasaga n'est pas empruntée à la tradition allemande, ni inversement : les deux existent indépendamment l'une de l'autre. Or à cet égard la critique moderne ne donne nullement raison à Grimm contre Görres (31).

---

(29) Cf. la lettre de Goethe à Knebel du 25 octobre 1808, citée par PANZER, op. cit., p. 32/33.
(30) Cf. STEIG, 253. Brentano écrit le 19 avril 1808 à Arnim : "Görres Aufsatz über die Nibelungen wäre viel besser nicht da : er ist als Dithyrambe zu knolligt und als gelehrte Untersuchung ganz ohne allen Wert".
(31) Panzer écrit à propos des parties les plus anciennes de la poésie nordique et du poète du Nibelungenlied : "diese nordische Dichtung ist aus deutschen Quellen gespeist, die auch unserem Dichter noch ähnlich rannen". cf. PANZER, op. cit., p. 270.

Sans doute W. Grimm a-t-il raison en critiquant les tics du mythologue Görres et en signalant que la matière du Nibelungenlied est foncièrement allemande et ne comporte rien d'asiatique. L'idée trop hâtivement construite d'une double source de l'oeuvre ne trouve sous cette forme aucun écho dans la critique moderne. Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'un spécialiste comme Panzer, se distançant d'une interprétation essentiellement historique du Nibelungenlied met en lumière la présence dans l'oeuvre de "formules de conte" qui sont celles même que le mythologue Görres avait dénommé des "types constants de la poésie" (32).

De manière générale il convient d'apprécier les mérites et les insuffisances de l'essai de Görres dans le cadre d'une recherche débutante qui tente de situer historiquement le Nibelungenlied et n'a pas encore abordé le stade de la critique des textes. Dans cette optique il apparaît que certaines vues nouvelles et pertinentes de Görres sont, dans cet essai touffu et diffus, oblitérées par des spéculations hasardeuses, des constructions aussi séduisantes qu'arbitraires. Mais ne peut-on penser que la tentation de réinventer "le grand poème enseveli" guette aujourd'hui encore plus d'un chercheur ? Il n'est que de lire ce qu'à propos du même Nibelungenlied Panzer écrit au sujet de certaines reconstitutions de Heusler (33).

---

(32) Cf. GGS III, 326 : "stehende Typen der Poesie".
(33) Cf. PANZER, op. cit., p. 11 : "Sie sind sämtlich bloße Spiele der Vorstellungskraft eines hervorragend enntnisreichen und scharfsinnigen Gelehrten, im einzelnen hervorgegangen aus sehr subjektiven, vielfältig anfechtbaren Entscheidungen". Cf. A. HEUSLER, Nibelungensage und Nibelungenlied, Dortmund ^{1}1920, ^{5}1955.

2. La querelle des "ermites" avec le Morgenblatt et avec Voß.

Pour retracer la genèse et le déroulement de la polémique qui va opposer Görres, Arnim et Brentano au Morgenblatt et à Voß, il est nécessaire d'évoquer dans leur succession quelques épisodes de la chronique locale de Heidelberg au cours des années 1807 et 1808. Si l'on peut soutenir que les satires de la Zeitung für Einsiedler procèdent du même esprit que le BOGS, stigmatisent comme lui le philistinisme et prennent comme lui la défense des idées romantiques, la différence essentielle est l'importance que revêt ici l'attaque personnelle que le BOGS avait fait passer à l'arrière-plan au profit du débat d'idées.

La série d'incidents et d'escarmouches que nous allons rappeler aboutit à la formation dans la ville universitaire de deux véritables camps et à leur affrontement. Seul le détail des faits peut montrer comment le Morgenblatt va devenir peu à peu l'organe du parti antiromantique, et comment celui-ci trouve son chef de file en la personne du "vieux" Voß. Quant au groupe des romantiques, auquel la Zeitung für Einsiedler va bientôt servir de tribune, c'est Görres, objet d'attaques particulièrement vives, qui s'en fera le porte-parole le plus combatif. Le premier acte de la polémique se joue à la suite de la parution dans le Morgenblatt de "Fragments d'un voyage à travers l'Allemagne" (1). Ceux-ci furent publiés au mois de novembre et de décembre 1807 sous la forme de 4 lettres sur Heidelberg ne portant pas de nom d'auteur. Ces pages anonymes provoquèrent chez Görres une vive réaction d'indignation. Il rédigea aussitôt un texte de protesta-

(1) Les lettres sur Heidelberg publiées par le Morgenblatt le furent sous le titre : Bruchstücke aus einer Reise durch Deutschland, die nächstens im Drucke erscheinen wird. A la suite de la polémique qu'elles suscitèrent, leur auteur en donna en 1808 une édition complète intitulée "Heidelberg und seine Umgebungen im Sommer 1807 von G. Reinbeck. Nebst einem merkwürdigen Beitrage zum Prozesse der Publizität gegen ihre Widersacher, und einer Beilage. Tübingen in der Cotta'schen Buchhandlung 1808. Dans cet ouvrage Reinbeck cherche à répondre aux attaques de ses adversaires et publie, outre ses lettres, les divers écrits qui permettent de suivre le déroulement de la querelle.

tion qu'il fait signer par dix-huit personnalités de Heidelberg, pour la plupart professeurs à l'université. Cette "déclaration" (Erklärung) des dix-huit parut le 13 décembre 1807 dans le Rheinisches Bundesblatt et fut reprise dans d'autres organes de presse allemands, trouvant ainsi, notamment dans les villes universitaires, une assez large diffusion. Les termes de la déclaration stigmatisent avec la dernière rigueur non seulement l'attitude de l'auteur des lettres, mais celle de la rédaction du Morgenblatt et de son éditeur. Les dix-huit cosignataires déclarent solennellement après lecture de ces lettres que "toutes les insinuations hostiles et sournoises qu'elles contiennent et qui sont dirigées contre plusieurs institutions de la ville, sont des calomnies soit malveillantes soit absurdes, en tout cas entièrement dépourvues de fondement, et que tout ce qui y est dit par ailleurs de certaines personnes et lieux sont des ragots stupides et de mauvais goût ; ils déclarent de plus que l'éditeur et la rédaction de ce journal sont des receleurs et des protecteurs de la calomnie et ont part à l'opprobre par laquelle l'opinion publique flétrit une telle vilenie s'ils ne s'en libèrent en livrant le calomniateur au mépris général" (2). Dès le 16 décembre, l'auteur des lettres ainsi mis en accusation, G. Reinbeck, sortait de l'anonymat et publiait une "contre-déclaration" tandis que la rédaction du Morgenblatt et Cotta lui-même cherchaient à se justifier dans les colonnes de leur journal (3). La virulente réaction de Görres avait surtout été provoquée par les propos tenus par Reinbeck dans sa quatrième lettre. A la faveur de remarques générales sur l'éducation, Reinbeck y émet un jugement défavorable sur deux établissements de Heidelberg, le pensionnat de jeunes filles dirigé par Karoline Rudolphi, à laquelle Brentano avait confié Hulda, la fille de Sophie Mereau, et la pension pour jeunes gens dont le directeur était le Kirchenrat Schwarz. En évoquant la person-

(2) Cf. GGS III, 468.
(3) On trouvera les textes de ces contre-déclarations dans l'ouvrage de REINBECK, p. 144 à 147 et 150 à 158.

nalité de "Mademoiselle Rudolphi", "l'éducatrice et poétesse connue", Reinbeck laisse percer son antipathie pour une femme de lettres émancipée, qu'il juge tout à fait impropre aux tâches éducatives qu'elle prétend assumer. D'une manière insidieuse Reinbeck en fait la représentante d'un modernisme excentrique qu'il réprouve, et range son établissement au nombre de ceux qui éloignent la femme de sa sphère naturelle, la rendent inapte à sa vocation d'épouse, de mère, d'"éducatrice du genre humain",et de "vestale" du foyer domestique (4). Le portrait que Reinbeck brosse de la poétesse Rudolphi l'amène à évoquer la figure d'une autre femme de lettres : Sophie Mereau. Les propos du journaliste sur l'épouse que Brentano venait de perdre sont, bien que fort vagues, marqués de la même évidente prévention et de l'ambiguïté dont il a le secret. Chacun, dit-il, parle encore de Sophie Mereau "comme d'un être féminin extrêmement intéressant", mais auquel il ne convient certes pas d'appliquer l'échelle des valeurs que la raison nous fournit pour juger une femme. Feignant d'exprimer une considération toute générale sur l'idéal de la "femme en soi" que les "belles" de l'époque veulent opposer à l'idéal de la femme-épouse, Reinbeck s'exclame : "Il n'y a rien de vrai en elles" (5). De tels propos ne pouvaient que choquer profondément Görres dont l'amitié pour Brentano était intimement liée au souvenir de Sophie (6).

Mais il semble que d'autres griefs aient également contribué à préparer cet éclat de Görres contre le Morgenblatt. Heinrich Voß émet l'opinion que l'écrivain y a été incité en particulier par deux épigrammes que le journal avait décochées contre lui (7). L'une d'elles au moins est effectivement

(4) Cf. REINBECK, op. cit., p. 38.
(5) Cf. REINBECK, op. cit., p. 42/43.
(6) Nous trouvons l'écho direct de cette indignation dans la lettre qu'Arnim adresse le 25 janvier 1808 à Brentano : "Die Anzeige gegen den Reinbeck ... ist von Görres ... Der Grund von jener Anzeige sind schändliche Äußerungen (im Morgenblatt Nr. 277 ff.) über die Rudolphi und Deine verstorbene Frau gewesen" (cf. STEIG, 230).
(7) Cf. L. URLICHS, Charlotte von Schiller und ihre Freunde, Stuttgart, 1860-65, vol. III, p. 235/236. Heinrich Voß, fils de l'écrivain, était professeur de grec à l'Université de Heidelberg.

dirigée contre l'auteur des Kindermythen [8]. Quelque temps auparavant un article anonyme du Morgenblatt avait en outre persiflé l'annonce des cours de Görres, sans toutefois citer son nom [9]. Toutes ces allusions malveillantes n'avaient pu qu'indisposer celui-ci contre le journal de Cotta dont le style hypocrite et fielleux lui semblait intolérable. Pour Reinbeck il ne fera aucun doute que Görres avait par ressentiment personnel décidé de porter un coup fatal au Morgenblatt [10]. La violence de la "déclaration" a été jugée excessive par plusieurs critiques qui la mettent sur le compte de l'aversion viscérale que l'écrivain nourrissait à l'endroit des publicistes médiocres et de leur vitriol [11]. Il faut remarquer cependant que Görres avait comme pressenti l'hostilité foncière de Reinbeck à l'égard de ses idées. Comme le révèlera l'édition complète des Lettres sur Heidelberg en 1808, la deuxième lettre de Reinbeck, que la rédaction du Morgenblatt n'avait pas voulu prendre le risque de publier, contenait une attaque très vive à l'adresse de Görres. Cette lettre, consacrée à l'Université de Heidelberg, déplore la médiocrité quasi générale de l'enseignement philosophique qui y est dispensé, dénonce le "badinage mystique de l'école contemporaine" et ridiculise à ce propos l'annonce des cours de Görres. Reinbeck y concluait sa diatribe par les mots : "Je ne peux me faire à l'idée ... que l'on laisse la folie divine hanter également les amphithéâtres universitaires" [12].

Il est certain que le vieux Voß est tout d'abord totalement étranger à la polémique suscitée par la publication des lettres de Reinbeck dans le

---

(8) Il s'agit de l'épigramme An *** , reproduite, ainsi que celle intitulée "Die Satyre", dans REINBECK, op. cit., p. 181.
(9) Cf. Morgenblatt n° 269 de 1807.
(10) Cf. REINBECK, op. cit. p. 185 et 189.
(11) Cf. PFAFF, p. XXXIX : "In der Tat, die Hitze der Heidelberger Erklärung ist nicht zu erklären und nicht zu billigen" et LEVIN, p. 67 : "Der Verfasser dieser Erklärung war Görres, den sein Haß gegen den Journalismus blind gemacht hatte und weit über das Ziel schießen ließ".
(12) Cf. REINBECK, op. cit., p. 18.

Morgenblatt. Sans doute aura-t-il lu sans déplaisir la troisième de ces lettres qui fait de sa personne et de son talent l'éloge le plus flatteur [13] sans oublier de gratifier au passage son fils Heinrich, "fleuron de Heidelberg", de quelques propos fort aimables. Ceci n'empêche d'ailleurs pas ce même Heinrich Voß, s'il n'approuve pas la violence de la "déclaration" de Görres, d'exprimer tout d'abord un jugement peu favorable sur les lettres de Reinbeck [14]. Les développements de cette polémique contre le Morgenblatt devaient cependant contribuer à resserrer les liens entre J.H. Voß et ce journal, qui va devenir bientôt l'organe de ceux qui combattent les idées romantiques en matière d'art et de philosophie.

Dès le début de l'année 1808, le Morgenblatt reprend et intensifie ses attaques contre ceux qui professent à l'université les idées nouvelles. C'est toutefois Görres qui, avec son style imagé et ses audaces aphoristiques, offre aux pamphlétaires anonymes le cible la plus commode. Le 11 mars notamment, un numéro du journal, dont Görres se souviendra au moment de passer à la contre-attaque, reproduit la "lettre d'un étudiant de l'université ... à son père". Cette lettre rapporte, entre autres anecdotes réjouissantes qu'un professeur d'esthétique - il s'agit de Görres - a émis dans son cours l'opinion "que l'art et la science allemands sont à notre époque aussi froids et humides qu'un museau de chien". Grâce à ce même professeur l'étudiant a pu apprendre que "l'architecture est une musique gelée". Si la "mystique" ne figure pas expressément sur la liste des cours, afin que la foule stupide ne soit pas tentée de faire d'inutiles commentaires, elle est, remarque le correspondant, bel et bien enseignée : de "manière occasionnelle par le professeur ... dans ses cours de philologie" - il s'agit de Creuzer - et de "manière substantielle" par le professeur nouvellement installé - c'est-à-dire Görres -, particulièrement dans ses leçons d'esthétique [15].

(13) Cf. REINBECK, op. cit., p. 32 : "Vor allen strahlt unser Voß".
(14) Voir note 7.
(15) Cf. Morgenblatt n° 61 de 1808.

Pendant cette même période le Morgenblatt publie une série d'articles qui persiflent la production littéraire des écrivains romantiques. Le 14 janvier 1808, Voß y prend pour la première fois publiquement position contre les aspirations et les idées romantiques dans un article intitulé Für die Romantiker (16). Constatant une recrudescence de la fièvre romantique, particulièrement sensible dans les accès de mysticisme des admirateurs de Böhme, Voß juge le moment venu de publier en guise de "remède" la parodie d'un poème de W. Schlegel qu'il avait composée dans "un moment de gaieté" sept ans auparavant. Voß transforme en acte de contrition poétique intitulé Bußlied eines Romantikers la version allemande que W. Schlegel avait donnée d'un cantique latin inspiré du dies irae sous le titre Vom jüngsten Gericht. Quelques jours plus tard, Görres commente dans une lettre à Christine de Lassaulx cette tapageuse manifestation de Voß : "Voß a totalement perdu l'esprit, voilà qu'il vient de faire donner contre les romantiques le canon Griffon (17) qui était chargé depuis six ans et tout un chacun a cru que la fin du monde était arrivée. Cependant tout est resté immobile à sa place" (18). Dès le 7 mars, le Morgenblatt porte un premier coup de griffe à la Zeitung für Einsiedler avant même la parution du premier numéro. Dans la rubrique "Notes", un commentateur anonyme raille de manière aussi plate que malveillante l'annonce de la revue. La situation va encore se dégrader au mois d'avril 1808. Voß réagit fort mal à la contribution poétique d'Arnim Der freie Dichtergarten publiée dans le premier cahier d'avril du Journal pour ermites. Nul doute pour lui que ce "Libre jardin poétique" ne soit une attaque le visant personnellement (19). Au début de ce même mois d'avril, Reinbeck, qui avait su dans l'entretemps nouer avec Voß de bonnes relations personnelles, entre à la rédaction du

---

(16) Cf. Morgenblatt n° 12 de 1808.
(17) Le plus gros canon d'Ehrenbreitstein s'appelait Vogel Greif.
(18) Cf. Ges. Br. I, p. 500/501.
(19) Cf. le Nachruf auf Arnim, WuB, 426/427.

Morgenblatt. Görres, récemment pris à partie par le journal, commente l'événement en soulignant ce qui est à ses yeux l'évidente complicité de Reinbeck et de Voß dans les attaques dont il est l'objet : "Quant à moi, ces Messieurs (du Morgenblatt) me réservent un autre breuvage, des eaux sales et des aigreurs, mais ceci sans succès, car je n'ai pas pour habitude de manger dans une auge. Ils semblent maintenant avoir deviné qui leur a offert le cadeau de Noël et croient devoir manifester leur gratitude. La clique de Voß a du reste pris en main la rédaction des douceurs qu'ils dispensent et ces gens, comme ils n'arrivent pas à transpercer mon pourpoint de cuir, me fournissent inlassablement de nouvelles occasions de rire de leur maladresse. L'Ermite leur a déjà imprimé la marque de son poing ; ils peuvent encore recevoir une correction supplémentaire s'ils en ont envie, mais il doit essentiellement les faire se consumer de dépit" (20). Cette première bourrade administrée par l' Einsiedler est la réponse d'Arnim à l'annonce railleuse que le Morgenblatt avait faite de la revue. Arnim stigmatise avec hauteur les journaux "infanticides" qui maltraitent et assassinent les jeunes rejetons de l'art littéraire (21).

C'est sans aucun doute Görres, dont le Morgenblatt cherchait par ses critiques insidieuses à saper la réputation d'écrivain et de professeur, qui pousse Arnim à contre-attaquer de manière plus vigoureuse dans les colonnes du Einsiedler. Görres va y publier, du mois de mai au mois d'août, une série de trois satires dirigées contre le Morgenblatt et J.H. Voß : les Correspondenznachrichten aus Bädern und Brunnenorten, la Sonettenschlacht bei Eichstädt et l'"idylle dramatique" dédiée à l'auteur de la Luise, Des Dichters Krönung. Lorsque dans une lettre à de Villers datée du 1er août l'écrivain évoque le développement de cette polémique, il fait de Voß le véritable instigateur des menées auxquelles il est en butte et situe

(20) Cf. Lettre à Christine von Lassaulx, Ges. Br. I, 505/506.
(21) Cf. PFAFF, op. cit., p. 31.

au lendemain des Schriftproben le véritable début de l'hostilité de celui-ci à son égard (22). Cette même lettre fait également état de pamphlets suscités contre lui. L'article satirique "Des Dichters Krönung" veut en effet être une réponse à un ouvrage de ce genre paru anonymement vers la fin de juillet 1808 sous le titre Comoedia divina. Il s'agit d'une satire anonyme (23), par endroits spirituelle, de la pensée et de la poésie romantiques, représentées ici tout particulièrement par "Peter Hammer alias Görres" et l'écrivain en tous genres "Novalis Octavianus Hornwunder". Si le lyrisme romantique est abondamment persiflé dans la partie de l'ouvrage intitulée Des Dichters Küchengarten, l'écrivain mis par ailleurs le plus souvent en cause est sans nul doute Görres. Les allusions faites à ses écrits et les citations tirées de ceux-ci abondent dans la Comoedia divina et prouvent que le pamphlétaire connaissait de manière précise les Aphorismes sur l'art, la Vorlesungsankündigung, les Schriftproben et même les Kindermythen et la Runge-Rezension. C'est en particulier à travers les écrits philosophiques et esthétiques de Görres que le pamphlet vise les étrangetés et les tics risibles de la pensée romantique : les "folles" spéculations sur Dieu et la création ainsi que le jargon des philosophes de

---

(22) Cf. WuB II, 109 : "Das nahm er wieder in der allerlächerlichsten Verblendung auf sich, und nun ward der Teufel von der Kette losgelassen. Er schämte sich nicht, hier bei den Leuten, denen er Einfluß zutraute, herumzugehen und gegen mich als Verführer der Jugend mit Schwärmereien u. dgl. zu reden, und die Leute zu bereden, mich von der Universität zu entfernen. ... Er hat all den Troß von gemeinem Pack auf mich gehetzt, das in Journalen und Büchern gegen mich auszieht".

(23) Comoedia divina mit drei Vorreden von Peter Hammer, Jean Paul und dem Herausgeber. 1808. Nous nous référerons à la réédition de cette satire par F. BLEI, Leipzig, 1907. L'ouvrage comprend, outre les trois préfaces, plusieurs saynètes et un florilège de poèmes romantiques authentiques ou parodiés. La matière de ce florilège intitulé "Des Dichters Küchengarten" a été notamment puisée dans le recueil édité en 1807 sous un pseudonyme par le frère de Novalis : "Dichtergarten. Herausgegeben von Rostorf. Erster Gang. Violen".

la nature [24], le goût des formules osées et des obscurs paradoxes [25], les velléités mystiques et la mode contagieuse de l'orientalisme [26].

La place que tient dans la satire le persiflage des idées philosophiques et esthétiques de Görres vient confirmer la thèse de F. Schneider qui a découvert en Alois Schreiber, professeur d'esthétique et collègue de Görres à l'université, l'auteur principal de la Comoedia divina [27]. Si en décembre 1807 nous trouvons encore Schreiber au nombre des signataires de la "déclaration" des dix-huit, les mémoires de T. Hilgard qui relatent des souvenirs de 1808 témoignent de l'aggressivité dont les deux hommes faisaient preuve à l'égard l'un de l'autre et de la causticité de leurs joutes verbales [28]. Mais il n'en est pas moins fort vraisemblable que Schreiber a eu, notamment en ce qui concerne la satire du lyrisme romantique, des collaborateurs [29]. Pour Görres en tout cas il ne fait aucun doute que la Comoedia divina est une oeuvre collective produite par la "clique de Voß". C'est ainsi qu'il la présente, et s'en venge avec brio dans Des Dichters Krönung.

---

(24) Le thème central de la "folie" romantique(göttlicher Wahnsinn) apparaît dès l'ode qui ouvre la satire, puis est repris dans la "Préface de Peter Hammer alias Görres" (p. 8 et 9), qui retourne contre les romantiques quelques extraits des Schriftproben concernant précisément ce thème. Les deux saynètes qui forment la partie centrale de l'ouvrage contiennent sous forme de pot-pourri versifié une satire des idées philosophiques de Görres (cf. p. 30/31 et 57/58).

(25) Les "magnifiques Aphorismes sur l'art" donnent en particulier lieu à une petite anthologie de semblables formules (cf. p. 36).

(26) Dans l'épilogue tous les personnages de la Comoedia - y compris le diable sous les traits d'un ermite et le veilleur de nuit - se mettent en route vers le Gange à la recherche de l'escarboucle (Karfunkel), qui depuis le Guido de Loeben (Isidorus Orientalis) était devenu un symbole de la nostalgie romantique.

(27) Cf. F. SCHNEIDER, Beiträge zur Geschichte der Heidelberger Romantik in : Neue Heidelberger Jahrbücher, vol. XVIII/1, 57ss. (1914).

(28) Cf. Mannheimer Geschichtsblätter 23 (1922), 161 : "Die welche sich innerlich einander nicht leiden konnten (wie Görres und Schreiber) schossen Witzpfeile gegeneinander, die immer schärfer und schärfer wurden".

(29) Arnim, qui se sentait désigné par le nom Hornwunder, écrit le 29 septembre 1808 à Goethe (Schriften der Goethegesellschaft XIV, 131) : "Ich lasse das Vossische Haus mit seiner ganzen schreibseligen Anhängerschaft noch zehn Comoedia divina schreiben ..." et fait dans sa lettre à Görres du 10 novembre une allusion plus précise aux auteurs présumés : "... Voß, Schreiber und der Jude möchten mit gebogenen Knieen um Verzeihung bitten, ich zeigte ihnen doch den Rücken" (cf. Ges. Br. II, 38 ; der Jude = Michaelis).

3. Les articles satiriques de Görres.

La satire intitulée Correspondenznachrichten aus Bädern und Brunnenorten est la première riposte de Görres au persiflage anonyme dont il a été l'objet dans le Morgenblatt. L'article paraît sur la couverture du cahier de mai de la Zeitung für Einsiedler, accompagné d'une gravure réalisée pour l'occasion et à laquelle il renvoie le lecteur. Le titre choisi par l'écrivain est une allusion railleuse à la rubrique qui, dans le Morgenblatt comme dans d'autres journaux, est essentiellement destinée à satisfaire le goût du public pour les potins et les ragots. De même qu'il a tenu à signer dûment sa réplique, Görres tient à marquer d'entrée de jeu ce qui le distingue de ses adversaires. L'ermite "qui vient de construire sa cellule au milieu du grand marché bruyant de Heidelberg" a un autre état d'esprit et d'autres principes que ceux qui ont répandu dans la ville de "sombres rumeurs". Il a besoin de véracité, et si son âme pieuse et innocente lui fait rechercher par-dessus tout l'entente et la paix,il sait cependant se défendre quand besoin est, "comme le renard lorsque les chiens le serrent de trop près" (1).

Görres s'en prend tout d'abord à Reinbeck et à la rédaction du Morgenblatt. Par des allusions fort claires, il rappelle au camp adverse les "petits ennuis" qu'un "tailleur de métier" a eus récemment "avec la police littéraire qui l'a fustigé", allusion à la riposte énergique des dix-huit aux Lettres sur Heidelberg. La suite de l'article explique ce rappel : Görres collationne ici les piques et allusions hostiles lancées contre lui dans plusieurs numéros récents du Morgenblatt (2) et désigne Reinbeck comme celui qui les a en fait inspirées. Tous ces "papotages confus à propos de museaux de chien, de contes pour enfants, de musique gelée, d'Inde, de

(1) Cf. GGS III, 311.
(2) Ces allusions sont extraites des n^{os} 57, 61 et 106 du Morgenblatt 1808.

mystique" ont été soufflés à Reinbeck par ses amis ; celui-ci "les a saisis dans sa gueule et aussitôt apportés au bureau du journal. Mâtin ! Quelle pâture pour la meute des frères !" (3). Tout comme Görres désigne le Morgenblatt à la faveur d'un amusant jeu de mots, il détaille avec un humour caustique les multiples races de chiens dont se compose la meute aboyante des journalistes et des critiques qui collaborent au journal. Par rapport à l'épilogue des Schriftproben, qui déjà avait abordé ce thème avec de semblables images, le ton est devenu beaucoup plus cinglant et plus méprisant lorsque l'écrivain brosse le portrait moral de ces publicistes : flagorneurs et venimeux, vils et versatiles. Parmi cette meute, des dogues en particulier mènent grand bruit. Ils font un tel vacarme qu'on pourrait les croire fort nombreux alors qu'il n'y en a qu'une couple. Ils ne demandent certes qu'à mordre, mais "avec une tartine de beurre on pourrait les apprivoiser et les faire frétiller de la queue, ou bien si l'on sortait avec une trique, on pourrait les capturer, leur passer de petits uniformes et les dresser à danser et à exécuter des tours d'adresse de tout genre, à s'entretuer, à se mettre sur la tête et d'autres choses semblables" (4). Le thème nouveau, c'est que Voß, que les Schriftproben ne mettaient en cause que de manière très voilée, est présenté ici comme le maître de toute cette "compagnie au collier marqué de grandes lettres de cuivre", comme le "célèbre amateur de chiens" qui nourrit la couple de bouledogues faméliques et hargneux des miettes de sa table (5). Görres ne peut s'empêcher de brosser avec ironie un portrait psychologique de Voß en songeant à la réaction de celui-ci au BOGS, aux Schriftproben et au Dichtergarten et également à sa tapageuse diatribe Für die Romantiker. L'écrivain retient les deux traits essentiels du personnage : le risible complexe de persécution du poète qui se sent partout persiflé et singé, "qui s'imagine que

(3) Cf. GGS III, 311.
(4) Cf. GGS III, 312.
(5) Cf. GGS III, 311.

tout le monde veut lui chercher noise, que les oiseaux veulent le narguer par leurs chants, le chat imiter sa profession par son ronron" et en même temps sa non moins ridicule et prétentieuse conviction que "ses trépignements furieux vont déclencher un tremblement de terre" (6).

Mais l'essentiel de la satire de Görres vise à ridiculiser le philistinisme des esprits médiocres qui cherchent à discréditer quelqu'un en faisant des gorges chaudes d'un propos mal compris. L'écrivain va retourner contre ses adversaires la flèche qu'ils avaient cru pouvoir lui décocher en se moquant de la formule qu'il avait employée dans ses cours d'esthétique : "L'architecture est une musique gelée" (7). Comment mieux souligner leur absence de fantaisie et la pauvreté de leur imagination qu'en

---

(6) Ibidem.

(7) Dans son poème "An Schinkel" (1817) Brentano attribue expressément à Görres la paternité de l'aphorisme "Architektura ist erstarrte Musika", cf. BRENTANO, Werke 1, 342 :

"Dann denke, daß zuerst er einst gedacht,
Zuerst gesagt : Architektura ist
Erstarrte Musika, die Maß ermißt,
Worüber die Philister dumm gelacht,
Und lieb ihn darum ...".

Dans les Correspondenznachrichten Görres emploie les formules un peu différentes de "steinerne Musik" et de "gefrorne Musik". En fait, l'expression "Baukunst ist gefrorene Musik", qui a connu une grande vogue à l'époque, est citée dans un article persifleur de 1803 au nombre des "großen Entdeckungen ... in den Vorlesungen de neuesten Philosophen und Ästhetiker" (cf. MINOR, op. cit. I, p. XIII/XIV) et semble avoir été lancée par Schelling. Les cours que celui-ci fit à Jena en 1802-1803, puis à Würzburg en 1804-1805 ne furent imprimés qu'en 1859, mais de nombreuses versions manuscrites en circulèrent aussitôt. Dans la Philosophie de l'art de Schelling est exprimée l'idée que "die Architektur ..., die Musik im Raume, gleichsam die erstarrte Musik ist" (cf. SCHELLING, Philosophie der Kunst, Darmstadt 1966, p. 220 et 237). C'est à tort que la Comoedia divina (cf. p. 36) fait de la phrase "Baukunst ist gefrorene Musik" une citation des Aphorismen über die Kunst. La phrase ne s'y trouve pas. Ce qui est certain, c'est que Görres a employé cette expression dans ses cours de Heidelberg, variant ainsi légèrement la formulation de Schelling dont il avait pu avoir connaissance. Il n'est cependant pas surprenant qu'à la suite de la polémique contre le Morgenblatt Görres soit resté dans la mémoire de Brentano celui qui s'est fait le champion d'une semblable conception en dépit de la sotte incompréhension des philistins. Il faut remarquer cependant que Brentano, tout en affirmant le primat de Görres, opte curieusement pour la formulation schellingienne. Dans son étude sur le poème "An Schinkel", H. Henel établit que Görres n'est pas l'inventeur de cette formule, mais il ne fait

leur offrant, comme il le fait, une série de variations fantastiques et cocasses sur ce thème - appliqué ici à la ville de Heidelberg, à son cadre naturel et à ses édifices. Nous retrouvons, transposée à ce paysage, la technique du BOGS, l'utilisation dans la description des termes musicaux : nuances et ornements, tonalités et sonorités, formes et genres. Le château est construit en airs d'opéras et d'opérettes, et les voix figées des instruments lui créent un décor féérique de glace et de cristal. L'église du Saint-Esprit est composée quant à elle uniquement de motets religieux et de cantiques ; son clocher est "un hymne unique, beau et grand, qui monte vers le ciel". Un rempart de musique de janissaires, tout à fait dans la note d'une époque belliqueuse, entoure la ville, et pour la réalisation du pont, la composition de "dix grands airs de bravoure en forme d'arches et d'un seul tenant" a été mise au concours (8). Mais dans ce paysage de Heidelberg l'observateur peut découvrir le contraste d'une harmonieuse musique céleste et du fracas diabolique d'une autre musique qui s'y mêle, fanfares de batailles et trompettes du jugement dernier (9). Cette plaisante allusion à la parodie du dies irae permet à Görres de reprendre sa satire contre le Morgenblatt et contre Voß tout en poursuivant, cette fois à l'aide de la gravure et de ses lettres repères, l'évocation du paysage musical de Heidelberg. Au-dessus d'une esquisse de la ville, la création est évoquée sous la forme d'un paysage paradisiaque posé sur une portée musicale et entouré d'un cercle de feu (10). Ce paradis est "un splendide canon" qui surgit des nuages entonné par les anges du ciel, tandis que le diable l'accompagne de sa "voix de basse fausse et éraillée par laquelle tous les malheurs et tous les maux, entre autres également les mauvais jour-

---

pas allusion à la polémique du Einsiedler qui explique cependant largement le propos de Brentano (cf. H. HENEL : Clemens Brentanos erstarrte Musik, in CLEMENS BRENTANO : Beiträge des Kolloquiums im Freien Dt. Hochstift, 1978, p. 74 - 101).

(8) Pour cet alinéa cf. GGS III, 313.

(9) Ibidem.

(10) Cf. GGS III, 314.

naux, sont introduits en fraude dans la Jérusalem céleste" (11). A droite de la gravure, la pente du Geisberg, au pied duquel habitait Voß, figure la tête d'un chien tirant la langue à la ville. Au-dessous de cette dernière qui est, comme l'explique le commentateur, la création musicale des hommes sensés qui ont poursuivi l'oeuvre des anges, on peut apercevoir les êtres déraisonnables qui ont maintenant fait leur apparition à Heidelberg. Ceux-ci se moquent de tout, prétendent faire mieux que les autres, mais ne savent ajouter qu'étables et porcheries. Image et commentaire se complètent ici pour préciser l'intention satirique. En bas et au centre de la gravure, Simia, le singe, pointe une baguette vers la partition de la "Création" de Haydn qu'essaient de déchiffrer les chiens assemblés : il s'agit de Reinbeck (12) qui dirige à partir du bureau d'expédition les choeurs du Morgenblatt : "les êtres aux museaux de chiens se tiennent tout autour et répètent en hurlant, comme c'est écrit, fiat lux, mais, têtes de nègres ! cela ne fait qu'un mauvais brouet et tous les matins les auges sont remplies de nouvelles eaux sales et la bande alors s'en gorge ..." (13). Le mordant de cette charge ne manqua pas de piquer au vif les adversaires de Görres. Dans la Comoedia divina A. Schreiber s'appliquera à lui renvoyer trait pour trait en donnant une contre-interprétation de la gravure qui accompagne les Correspondenznachrichten. Le chef-d'oeuvre du maître graveur, explique-t-il, représente "un célèbre philosophe qui crée le monde". A droite, les amis du philosophe ont embouché les trompettes des veilleurs de nuit pour annoncer le nouveau miracle ; à gauche survient le diable qui se moque d'eux sournoisement. Dans la ville des bords du Neckar que l'on aperçoit en contrebas, on procède à la création du monde en buvant un verre de bière. Quant au singe accroupi au premier plan et qui s'occupe de "la théorie du son", le satiriste de la Comoedia divina y voit l'expression d'une idée tout à fait pertinente, car

(11) Cf. GGS III, 315.
(12) Cf. le singe Rindbock dans Des Dichters Krönung.
(13) Cf. GGS III, 315.

cet "être humoristique", qui incarne avec une égale pureté aussi bien le naïf que le sentimental, "peut-être tenu pour le plus fidèle représentant du romantisme". De manière assez cocasse, A. Schreiber démontre que cette vue est du reste en parfait accord avec les "révélations" des Aphorismes sur l'art (14).

Le numéro du 29 juin de la Zeitung für Einsiedler s'ouvre sur un article de la plume de Görres intitulé Die Sonnettenschlacht bei Eichstädt. L'écrivain n'a pas signé ce bref essai satirique auquel des contributions de Brentano et d'Arnim apportent une double suite. Mais Görres, évoquant plus tard la polémique du Journal pour ermites contre Voß, a indiqué lui-même qu'il en est l'auteur : "Voß avait dans la colère qui emplissait son coeur entrepris une expédition guerrière au pays des nains et livré la célèbre bataille contre les sonnets ... j'écrivis le bulletin de cette expédition" (15).

Die Sonnettenschlacht bei Eichstädt est, comme l'indique le sous-titre de la satire (16), le commentaire qu'inspire à Görres un article en quatre parties publié par Voß dans la Jenaische allgemeine Literaturzeitung dont Eichstädt était le rédacteur. Prenant prétexte d'un compte rendu critique sur les sonnets de Bürger, faisant alterner l'érudition pédante et la diatribe, Voß se lance ici dans un combat sans merci contre cette forme poétique qu'il considère comme un jeu sonore artificiel, impropre à traduire une pensée et à mettre en valeur les ressources rythmiques de la langue allemande. Les sonnets de Bürger illustrent pour le critique le dépérissement de la veine poétique chez leur créateur qui n'était plus, lorsqu'il les a composés, que "l'ombre" de lui-même. Mais, au delà de Bürger, ce sont tous les faiseurs de sonnets que visait l'article et en premier lieu les romantiques, "les pieux

(14) Cf. Comoedia divina, p. 21.
(15) Cf. le Nachruf auf Arnim, WuB I, 429.
(16) Cf. GGS III, 501 : "Jenaische Literaturzeitung. Junius 1808 Nr. 128-31".

petits apôtres de l'art" auxquels Voß s'adresse pour finir "dans les sonorités enchanteresses" d'une "sonate sonnante superartificielle" (17). Cette déclaration de guerre au sonnet, dénommé avec mépris "Klinggedicht", ne faisait du reste qu'illustrer à nouveau, de manière particulièrement risible, l'aversion de Voß pour la "forme barbare des anciens troubadours" dont, au mois de mars, le Morgenblatt s'était fait l'écho (18). La reprise de l'offensive de Voß contre le sonnet fournit à Görres l'idée satirique qu'il va développer. L'humour de l'écrivain se manifeste dès le titre de son article où le nom du rédacteur de la Jenaische Literaturzeitung, le bibliothécaire en chef, professeur d'éloquence et d'art poétique Eichstädt, devient celui du lieu de l'horrifique bataille que Görres se propose de relater. Le texte de Görres raconte sur le mode épique comment, à l'aube du mois de juin, dans un massacre qui a duré quatre jours et qu'on ne saurait comparer qu'à celui des Saints Innocents, la nation des sonnets a été totalement exterminée par l'armée "effroyablement nombreuse" des mètres et des formes antiques placée sous le commandement du grand roi maure Tamerlan, c'est-à-dire Voß. Seul rescapé de cette tuerie, un pauvre enfant orphelin, un petit sonnet grec dont le père est mort il y a deux mille ans et dont la mère a glorieusement versé son sang pendant le combat, a réussi sous son déguisement linguistique à s'enfuir du champ de bataille et à franchir les avant-postes. Par le grossissement homérique de la charge journalistique de Voß, devenue le combat des géants et des nains, par la parodie burles-

---

(17) Voß conclut son compte-rendu par ces mots : "Hört denn, andächtige Kunstjüngerlein, was ihr noch nie hörtet, den Wunderklang meiner überkünstlichen Klingsonate". La dite sonate se compose d'un Grave et d'un Scherzando en vers d'une, puis de deux et de trois syllabes. Le Maestoso qui suit est un sonnet.

(18) Dans le Morgenblatt n° 58 du 8 mars 1808, Voß avait cru bon d'adresser à Goethe un sonnet pour le mettre en garde contre cette forme poétique :

"Laß, Freund, die Unform alter Truvaduren,
Die einst vor Barbarn, bald galant, bald mystisch,
Ableierten ihr klingendes Sonetto ...".

que des registres épique et tragique [19] qui côtoient les expressions familières ou triviales [20] et les calembours [21], Görres souligne excellement le ridicule de la haine de l'auteur pour une forme littéraire, "comme si le talent et le génie n'avaient pas entière liberté de donner vie à toute forme" [22].

L'article intitulé Des Dichters Krönung. Eine dramatische Idylle est la dernière attaque lancée par l' Einsiedler contre la "clique" de Voß, le dernier feu d'artifice satirique de Görres après le compte rendu hostile que le Morgenblatt avait publié le 4 juillet sur les Schriftproben et la parution de la Comoedia divina où, comme nous l'avons montré, l'écrivain n'était guère épargné.

Comme l'indique le titre de l'article, cette "idylle dramatique" est dirigée essentiellement contre l'auteur de la Luise. C'est ce que confirme également le dessin allégorique qui précède le texte [23]. La satire Des Dichters Krönung est présentée d'entrée de jeu comme une réplique à la Comoedia divina qui est pour Görres l'oeuvre collective d'une "noble socié-

---

(19) Cf. GGS III, 310 : "Vier Tage dauerte das Gemetzel, wie Schneeflocken hat man die Leichen nicht zählen können, und es ist ein Berg geworden, aus dem von nun an das rote Meer seinen Ursprung nehmen wird".
(20) Cf. GGS III, 309 : "Ohne eine Warnung ist das ganze Geschlecht der Sonette überfallen und schmälig in die Pfanne gehauen, und mit Stumpf und Stiel in einer Aktion ausgerottet worden".
(21) Cf. GGS III, 309. A propos de Tamerlan - Voß il est dit : "er hatte längst schon einen Haß auf die kleinen Tönnchen geworfen, und meinte, sie seien alle tieckisch, und da konnte er sie in der Seele nicht leiden, weil er selbst bekanntlich antikisch ist".
(22) Cf. à ce sujet la lettre de Goethe à Cotta datée du 9 avril 1808 : "Als wenn dem Genie und dem Talent nicht jede Form zu beleben freistünde". Cette lettre est citée dans O. FAMBACH, Der romantische Rückfall, Akademie-Verlag, Berlin 1963, p. 258.
(23) Cette gravure représente un philistin à la solde de Voß qui, armé d'un arc, s'apprête à décocher sa flèche contre le génie de la poésie ; mais ce dernier lui présente le miroir de la création divine et l'arc se rompt. Au-dessus du mur qui entoure la scène apparaît la tête de Voß fumant la pipe. Dans le nuage de fumée qui sort de sa bouche on peut lire : "Il était jadis un (géant) Goliath, un homme fort dangereux".

té" dont il désigne à mots couverts les membres : aux côtés du "directeur" Voß se profilent Reinbeck, Michaelis, Martens et Schreiber [24]. Le prétexte de la satire de Görres est une réunion d'anniversaire où le poète avait effectivement reçu l'hommage de ses familiers [25] : "Dans l'intervalle l'anniversaire du directeur était arrivé, les membres de la société se réunirent pour surprendre leur vénérable chef par une cérémonie qui devait manifester leur tendre affection et leur rapporter quelque bonne douceur sans leur occasionner de trop grands frais" [26].

Görres brosse tout d'abord le décor allégorique de la scène : à l'arrière-plan luit "agréablement" le Karfunkelberg des romantiques dont la Comoedia divina s'était gaussée[27]. Loin d'ignorer les traits persifleurs du camp adverse, Görres au contraire les reprend et les neutralise en en offrant lui-même des variations pleines d'humour, comme celle sur le cor romantique ridiculisé au début de la Comoedia [28] : on aperçoit "aux quatre points cardinaux quatre cors en or qui se jouent eux-mêmes, le son se déverse en bas en un fleuve de feu, dans lequel nagent de petits poissons dorés et argentés, où embaument des lis d'eau et sur lequel se balancent

---

(24) Cf. GGS III, 297 : "Ein Duckmäuser, Lebküchler von Profession,... zwei Pflastertreter, eine Lumpenpuppe und ein aus dem Griechischen übersetzter Bauernbube, hatten sich vereinigt, dem Publikum auf ihre Unkosten ein Schauspiel zu geben ; sie kündigten es unter dem Namen divina comoedia an ..." Sur Michaelis qui, grâce à l'appui de Voß, donnait depuis le semestre d'hiver 1807/1808 des cours de langue et de littérature française à l'Université de Heidelberg et y rencontra des résistances en raison de son ascendance juive et de son caractère, cf. LEVIN, op. cit., p. 71/72. Sur Martens, étudiant en philologie, protégé de Voß et ami intime de son fils, cf. ibidem p. 72.

(25) Cf. la lettre écrite le 7 mars 1807 par H. Voß à Charlotte von Schiller (URLICHS, op. cit., p.215/216 : "Vor vierzehn Tagen feierten wir den Geburtstag meines Vaters in einer Gesellschaft von siebenundzwanzig Personen, die meine Mutter geladen hatte ... Gesungen ward viel ... Da ich einige Tage vorher meine Professorbestallung erhalten hatte, so war die allgemeine Freude um so lebhafter. Mein Vater wurde von der Rudolphi und Kirchenrätin Schwarz (Jungs Tochter) mit einen Lorbeerkranz geschmückt ...".

(26) Cf. GGS III, 297.

(27) Cf. Comoedia divina, p. 71.

(28) Ibidem, p. 7.

dans de petits esquifs de cristal de charmantes fées ; il fait en serpentant trois fois le tour de la montagne et puis rentre à nouveau dans un mugissement par l'embouchure des cors" (29). De la même manière Görres place dans son tableau romantique les personnages de ses livres populaires dont A. Schreiber s'était moqué (30) : "Sur la rive Siegfried,Genoveva, Hagen et les autres sont assis ; ils jettent des myosotis dans les vagues ou bien pêchent" (31). Même les défunts sonnets ont trouvé ici un agréable séjour : ils montent et descendent le long de la montagne sous forme de petits nuages dorés, cependant que tous les environs retentissent des danses et des chants des poètes romantiques. En face de ce tableau gracieux et lumineux, Görres esquisse le paysage de Voß : au premier plan s'étend une vaste lande désolée, piquée de quelques buissons de genévriers et pleine de pièges à grives. C'est ici que commence en fait la véritable réplique de l'écrivain à Voß, l'instigateur du pamphlet contre le lyrisme romantique qu'est la Comoedia divina. Görres retourne contre son adversaire le procédé employé dans le Küchengarten : son texte va être désormais émaillé de citations tirées de l'oeuvre poétique de Voß, citations sélectionnées et présentées avec un remarquable sens satirique. Pour animer le paysage vossien, Görres choisit tout d'abord les figures les plus typiques des poésies bucoliques et campagnardes : les broyeuses de chanvre "bavardes" du poème Beim Flachsbrechen, présenté dans un raccourci comique de cinq vers, et les batteurs du Dröscherlied dont retentit le refrain avec ses onomatopées : "Klip und Klap ! Dröschet auf und ab". La poésie Heureigen fournit les inimitables interjections de Voß qui réjouissaient si fort Brentano et Görres : "Am Giebel, dal deraldei ! Stehen wir, und rasseln im Heu ! Juchhei !" tandis que de savoureuses formules d'exorcisme sont tirées de l'idylle Der bezauberte Teufel. Dans

(29) Cf. GGS III, 297.
(30) Cf. Comoedia divina, p. 22.
(31) Cf. GGS III, 297.

ce florilège poétique, Görres n'a garde enfin d'oublier le lyrique éloge de la pomme de terre qui se trouve dans le poème Die Kartoffelernte : "O die schöngekerbten Knollen, Weiß und rot, und dick geschwollen ! Immer mehr, je mehr man gräbt".

Görres développe dans sa satire - de manière fort amusante - l'idée que lui avait immédiatement suggérée [32] le coup d'éclat de Voß, publiant dans le Morgenblatt sa parodie Bußlied eines Romantikers. Au premier plan de la scène apparaît, juché au sommet de sa tour d'observation, l'Horribiliscribifax hyperboréen [33] Voß, entouré de douze couleuvrines et parmi celles-ci le Vogel Greif, "chargé depuis sept ans". Messalinus Cotta [34], représenté ici sous les traits d'Adebar-la-cigogne porteuse d'enfants spirituels - "est assis ... auprès de l'orifice de mise à feu avec une mèche et un télescope et craquette d'abondance" [35]. Sur l'ordre de l'Hyperboréen, Adebar dirige le télescope vers le Karfunkelberg pour observer les faits et gestes des romantiques. L'hostilité de Voß aux tendances catholiques et papistes qu'il flairait partout chez ces représentants modernes de l'obscurantisme est plaisamment illustrée par la citation du solennel avertissement en vers que le poète avait adressé à Stolberg au lendemain de la conversion de celui-ci au catholicisme : "Fleuch, o fleuch, ... , wie des Turbanträgers/ und des Knoblauchduftigen Rabbis Messer, / Fleuch gebetabkugelnder Glatzenpfäfflein / Tand und Betörung". C'est enfin l'échec de la risible canonnade antiromantique de Voß que Görres persifle dans un des passages les plus amusants de la satire. Déjà, l'Hyperboréen a prévenu "les bien-pensants" aux quatre coins de l'univers de se mettre à l'abri et de décrocher leurs fenêtres sous peine de voir toutes leurs vitres voler en éclats :

---

(32) Cf. p. 963 , note 16.
(33) Görres déforme plaisamment le nom du héros de la comédie de Gryphius Horribilicribifax. L'adjectif hyperboréen se trouve dans les oeuvres de Voß.
(34) C'est sous ce nom que l'éditeur apparaît dans la satire de Brentano Geschichte und Ursprung des ersten Bärnhäuters.
(35) Cf. GGS III, 298.

"Pendant ce temps Adebar a pointé la pièce et tire", cependant que l'écrivain et son éditeur s'écrient ensemble : "Voilà pour les romantiques ! ; on entend une détonation sourde, haut dans les airs retentit le chant : Ô jour de colère ! le boulet sort et se dirige en droite ligne vers le Karfunkelberg ; de là part un grand éclat de rire, le boulet en est tout déconcerté, à mi-chemin il fait demi-tour et va se terrer à nouveau dans le canon ..." (36). Ainsi Görres fait-il une large place dans sa satire à l'article Für die Romantiker - et à la parodie du dies irae qu'il contient - pour ridiculiser les menées antiromantiques de Voß.

L'autre épisode que l'écrivain traite dans le style burlesque est celui de la cérémonie d'anniversaire où les amis du poète vont, à la manière antique, ceindre son front d'une couronne de laurier. Pour présenter le cercle des familiers de Voß, Görres développe l'idée satirique des choeurs d'animaux qui viennent entourer l'Hyperboréen. Au choeur des chiens (37), qui symbolise ici encore la meute hurlante des critiques et des journalistes du Morgenblatt, se joint le choeur des oies, conduit par "l'oie Martens" (38), ce qui permet à Görres, à la faveur d'un jeu de mots, de décocher quelques flèches plus personnelles. Le polémiste fait du reste nombre d'allusions transparentes pour les initiés. C'est ainsi que nous retrouvons dans les rangs des congratulants "le singe Rindbock avec sa baguette". Görres reprend ici pour caricaturer Reinbeck l'image dont il s'était servi dans les Correspondenznachrichten. Rindbock introduit un émissaire des romantiques, l'horloger BOGS, qui vient présenter à l'Hyperboréen une supplique émanent des sonnets. Le lecteur retrouve, illustré par une saynète, le jugement plein de mépris que Görres avait formulé sur l'équipe des jour-

(36) Cf. GGS III, 302.
(37) Aussi bien les solides diverses races canines que les interventions à l'unisson du choeur des chiens sont en partie composés à partir de poèmes de Voß, notamment à l'aide de Der Flausrock et du Tafellied avec son refrain : "Frisch, trommelt auf den Tisch !".
(38) Le nom de l'étudiant Martens prête à un jeu de mots sur Martinsgans.

nalistes du Morgenblatt dans ses Correspondenznachrichten. La meute hurlante des chiens se précipite sur BOGS, mais celui-ci, brandissant son fouet, la tient en respect tandis que l'Hyperboréen, hors de lui, veut massacrer l'horloger "de sa plume d'airain". La scène illustre ainsi du même coup la virulente rancune que Voß nourrit à l'égard des deux auteurs qui viennent de retracer dans le Einsiedler la terrible bataille des sonnets.

L'intrus une fois parti, la canonnade du Karfunkelberg achevée, la cérémonie peut reprendre son cours. Töffel (Heinrich Voß) et Isac (Michaelis) font le compliment d'anniversaire et couronnent de lauriers le chef du poète cependant que les chiens commencent leur danse. En guise de remerciement, l'Hyperboréen convie toute la compagnie à une "petite collation" (ein schmal Gericht), invitation qui fait "hurler de joie" l'ensemble des choeurs. C'est ici encore au poète Voß, à l'auteur du Abendschmaus, que Görres emprunte avec humour le menu insolite et pantagruélique proposé aux invités.

L'aspect le plus intéressant de cette satire est sans aucun doute le jugement implicite que Görres y porte sur le lyrisme de Voß, par un simple choix révélateur de citations. A travers ces citations la poésie de Voß illustre elle-même ses faiblesses : sa raideur et ses tics, son absence de véritable spontanéité, les procédés et les formules qui font d'elle comme la parodie de l'authentique lyrisme populaire dont elle cherche à retrouver la veine tout en prétendant le policer.

Görres venait de rendre avec vigueur coup pour coup aux adversaires des romantiques en donnant libre cours à sa verve polémique. C'est cependant avec déplaisir qu'il voyait resurgir les "mofettes esthétiques" qui, au début de l'année lui avaient semblé se dissiper [39]. C'est ce senti-

(39) Cf. la lettre de Görres à Jean Paul du 1er février 1808, Ges. Br. II, 30 : "Da das wilde schäumende Gas in der schönen Literatur verflogen ist und... wenigstens einen Teil der ästhetischen Mofetten erstickt hat, so gewinnt nun nach und nach die ruhige Besinnung Raum und der Geist macht Wein und nicht der Wein Geist, wie vorher oft, und die Nachtwächter können ruhig herumgehen und die Stunden verkündigen, ohne insultiert zu werden".

ment qu'exprime l'épilogue de la satire où Görres intervient sous les traits de Peter Hammer. Jamais, dit-il, il n'a cherché querelle à personne, mais lorsqu'on le provoque par d'insolentes attaques, il sait déchirer impitoyablement son adversaire. S'adressant à Voß, il l'exhorte à retrouver une attitude conforme à la raison et aux vertus de son âge : "Si le grand âge veut qu'on l'honore, qu'il soit aussi comme il sied au grand âge plein de sérieux et de dignité et avant toute chose affable et doux, mais s'il veut encore d'une manière irréfléchie armer pour le combat ses membres sans ressort, si, malavisé, il tourne en dérision une jeunesse plus prompte, alors qu'il supporte aussi avec philosophie les coups qui tomberont" (40).

Les coups avaient été trop bien portés pour que les esprits pussent s'apaiser. A l'automne de 1808, alors que Görres venait de quitter Heidelberg, les attaques contre les romantiques reprenaient, dirigées cette fois contre le recueil de chants populaires d'Arnim et de Brentano Des Knaben Wunderhorn.

(40) Cf. GGS III, 304.

CHAPITRE VII

Les contributions de Görres aux Heidelbergische Jahrbücher der Literatur

1. L'article de Görres sur les Zeiten de Runge.

L'essai de Görres sur les Zeiten de Runge [1], remarquable à plus d'un titre, est la première contribution de l'écrivain aux Heidelbergische Jahrbücher der Literatur. Il fut rédigé par Görres durant son séjour à Heidelberg et parut en 1808 dans le deuxième cahier de la revue.

L'enthousiasme que Görres manifeste ici pour l'oeuvre d'un jeune artiste encore peu connu et pour une forme d'art tout à fait nouvelle, dépasse ce que peut inspirer la simple ouverture d'esprit ou l'accord passager de deux sensibilités esthétiques. Les pages de Görres sur Runge révèlent une profonde affinité spirituelle entre les deux hommes. Elle apparaissent en même temps comme un prolongement de la méditation de l'écrivain sur l'art dans son rapport avec l'évolution historique. Ainsi, la découverte d'un authentique art nouveau est-elle pour le penseur la confirmation d'idées qu'il vient d'exposer dans son écrit Wachstum der Historie.

Avant de s'adresser à un plus large cercle de lecteurs, c'est à ses étudiants que Görres a fait part de son admiration pour les quatre gravures réalisées d'après le cycle de dessins de Runge Die Zeiten [2]. Le 9 juillet 1807, Joseph von Eichendorff note dans son journal : "Pendant le cours d'esthétique, Görres nous a montré les quatre gravures célestes de Runge, qui cette fois ont obtenu le prix à Weimar. Arabesques. Interpré-

(1) Die Zeiten. Vier Blätter, nach Zeichnungen von Ph. O. Runge. Cf. GGS IV, 1 - 10.

(2) Les quatre dessins allégoriques de Philipp Otto Runge, intitulés d'après les quatre parties du jour "Morgen", "Mittag", "Abend" et "Nacht", ont été exécutés à Dresde en 1802/1803. En 1805, l'artiste fit tirer de ses dessins 25 gravures à l'eau-forte. Après que son oeuvre eût fait l'objet d'une distinction et d'un commentaire élogieux dans la Jenaische Allgemeine Literaturzeitung, Runge put faire réaliser par l'éditeur Perthes à Hambourg une édition des gravures dix fois plus importante que la première. Ce nouveau tirage parut en 1807.

tation infinie" (3). Le lendemain l'étudiant W. Budde peut contempler les mêmes gravures chez Görres, et consigne dans son journal quelques explications données par le maître (4). L'admiration enthousiaste que Görres professe pour cette oeuvre originale et énigmatique ne manque pas d'être interprétée dans son entourage universitaire comme la manifestation ostentatoire d'errements romantiques. Le 28 août, Heinrich Voß écrit à Charlotte von Schiller : "Ce Görres fait partie des écrivains d'arabesques. Il a de l'esprit et de l'imagination, mais est totalement dépourvu de goût ... Il prêche maintenant aux gens de Heidelberg les arabesques de Runge pleines d'un contenu mystique, mais si l'on excepte le professeur de Wette qui croit en lui et quelques rares étudiants, il n'a pas grand succès" (5).

C'est à son ami Brentano que Görres doit la découverte des Vier Zeiten pour lesquelles le poète avait une prédilection (6). Une fois encore un texte important de l'écrivain va naître d'une impulsion donnée par Brentano.

L'essai de Görres se compose d'une interprétation des quatre volets du cycle de gravures, elle-même encadrée par des considérations générales qui replacent l'art de Runge dans une vaste perspective.

Un premier groupe de réflexions introduit le commentaire des Zeiten.

---

(3) Cf. J. von EICHENDORFF. Sämtliche Weke, hrsg. von W. KOSCH, XI (Tagebücher), 203. Regensburg, 1908.
(4) W. Budde's Heidelberger Tagebuch aus den Jahren 1807 und 1808. Hrsg. von Karl Budde. In : Neue Heidelberger Jahrbücher XX, 1918. Cf. W. Frühwald: Jos. GÖRRES, Ausg. Werke II, 814.
(5) Cf. L. URLICHS : Charlotte von Schiller und ihre Freunde. 3 Bde, Stuttgart 1860-1865. Vol. III, 227/228 : "Dieser Görres gehört unter die Arabeskenschriftsteller. Er hat Witz und Phantasie, aber durchaus keinen Geschmack ... Er predigt den Heidelbergern jetzt die Rungischen Arabesken mystischen Inhalts, findet aber, seinen gläubigen Professor de Wette ausgenommen, und etwa ein paar Studenten, wenigen Beifall".
(6) Dans la biographie de son frère qu'il a ajoutée aux Ecrits posthumes de Phil. O. RUNGE (Hinterlassene Schriften von Philipp Otto Runge, hrsg. von dessen ältestem Bruder, 2 Bde, Hamburg, 1840/41), Daniel Runge écrit : "Die Erscheinung des Kommentars von Görres über die vier Radierungen, welche Brentano, für dieses Werk durchglüht, ihm gebracht hatte, machte die lesende Welt immer gespannter auf irgend etwas, das von Runge hervorgehen würde" (Cf. GGS IV, 276). C'est chez Goethe, auquel Runge avait envoyé les gravures en mai 1806, que Brentano a fait connaissance avec les Vier Zeiten.

Görres condense ici, non sans donner une tournure personnelle à ses propos, quelques idées maîtresses du premier romantisme sur la mission de l'artiste et la nature de l'art. Il veut ainsi préciser d'abord la perspective spirituelle qui permettra au lecteur de pénétrer dans l'univers de Runge. L'artiste inspiré est décrit, en des termes qui rappellent certaines pages de Wackenroder, comme un initié, un envoyé divin "marqué de l'onction" de l'esprit, un "élu" investi d'une mission sacrée. Görres souligne la signification éthique et spirituelle de l'art qui sait parler à l'humanité devenue adulte de l'innocence perdue de son enfance, faire redécouvrir à l'homme, qui a oublié les enseignements de la philosophie et ne perçoit plus qu'un monde confus et chaotique, l'image de la création divine dans sa pureté et son harmonie. C'est ce message spirituel de l'art qui impose à celui qui le reçoit respect et recueillement.

L'oeuvre que Görres se propose de commenter se prête, dit-il, à de nombreuses interprétations : "tous ceux qui viennent et écoutent, entendent l'image parler dans leur langue maternelle" (7). En cela elle illustre la nature profonde de l'art qui est d'être, à l'image de l'univers, un inépuisable "mystère". L'entendement qui voudrait le sonder voit toute limite fuir devant lui. Car c'est l'"histoire du monde" que l'on peut lire dans l'oeuvre d'art lorsqu'elle est une véritable création de l'esprit, issue de l'enthousiasme de l'inspiration. Görres applique ainsi à l'interprétation des Zeiten de Runge la notion romantique de l'infini et énumère les différents niveaux de signification que peut présenter une telle oeuvre. Elle peut signifier, selon la profondeur du regard que l'on porte sur elle, les phases de la journée, le cycle des saisons, les âges de la vie humaine, la vie de la terre et de la nature ; on peut encore y découvrir la vie de l'art et les âges successifs de l'esprit qui s'y révèlent.

---

(7) Cf. GGS IV, 2.

Aussi le commentaire que Görres va donner du cycle de Runge n'a-t-il pour l'essentiel rien d'une analyse technique ou d'un jugement esthétique. Il se veut divinatoire et poétique. Le critique cherche à retrouver l'état d'âme qui a inspiré l'artiste et à interpréter dans le langage des mots ce que celui-ci suggère par la riche poésie des images et des formes (8). Le texte de l'écrivain s'apparente donc à un poème en prose, où la description devient vision et l'explication dithyrambe.

Il est curieux de constater comment Görres retrouve dans le cycle de Runge sa propre conception du monde, avec quelle aisance il y projette les éléments de sa cosmogonie, ses archétypes et le dynamisme de sa pensée génétique. D'une manière tout à fait caractéristique, Görres commence son commentaire des Zeiten par la Nuit (9). C'est par l'antique nuit, la nuit obscure dont tout est issu, qu'il avait de même commencé l'exposé de ses idées philosophiques dans l'annonce de ses cours. Le thème de la Nuit est pour l'écrivain une vision du devenir de la nature à partir du chaos originel, une évocation de l'apparition de la vie et de ses processus organiques, de l'oeuvre créatrice de l'esprit qui informe et ordonne la matière. Nous trouvons, appliquées à divers éléments de la gravure ou totalement surajoutées les représentations antithétiques de Görres : les ténèbres et la lumière, la matière fluide et le feu central. Le commentateur trouve des formules très suggestives pour décrire la partie du dessin plongée par Runge dans le clair-obscur et où l'on devine toutes sortes de formes végétales et humaines. L'artiste suggère ainsi aux yeux de Görres avec des plantes fantastiques et des fleurs-fantômes un monde en gestation, mystérieux comme un rêve, où l'humanité apparaît au stade embryonnaire, dans une sorte de préexistence, alors qu'elle ne s'est pas encore dégagée du sein de

---

(8) Cf. GGS IV, 7 : "Wir haben versucht, dem Künstler in Worten nachzusprechen, was er in Bildern angedeutet ; durch seine Gestalten läuft eine reiche Ader von Poesie hindurch, und dieser haben wir nachgespürt...".
(9) Cf. GGS IV, 3.

la nature. C'est d'une manière semblable que Görres avait décrit dans Wachstum der Historie le temps mythique où l'homme est dominé par les forces élémentaires avant de s'éveiller à la vie consciente et autonome. Un double mouvement caractérise pour le commentateur ce premier volet des Zeiten : celui de l'"arbre de vie" qui monte vers le ciel, et le regard de la "mère de la terre" qui contemple dans les profondeurs l'activité des "fleuves de vie", le mystère du devenir (10). L'interprétation que donne Görres de la figure féminine de la gravure est très significative et mêle les éléments mythiques et chrétiens : il n'y voit nullement la déesse de la nuit, mais la "mère de la vie", la femme "bénie" et "pleine de grâce" qui fécondée par l'esprit porte en son sein "l'enfant miraculeux du ciel", la jeune terre. Une semblable combinaison de représentations mythiques et bibliques caractérise également les enfants-étoiles qui, saisis d'un "délire prophétique", "voient en esprit ce qui n'est pas encore né", et chantent leur hymne de louange "gloire à Dieu au plus haut des cieux". Le deusième volet du cycle, Le Matin, est interprété par Görres comme la révélation des mystères divins que recèle le secret de la nuit, comme l'aurore du temps nouveau qui se lève à l'orient et comme le premier printemps de l'humanité. Ici encore le commentaire de Görres est une transposition poétique de ses vues philosophiques. La nature terrestre, dont la gravure suggère l'achèvement, est le "Pan révélé" dont parle la Vorlesungsankündigung et qu'il évoque en ces termes : "l'enfant des dieux est venu au jour, l'amour est devenu vie et la beauté s'est revêtue d'un corps comme d'un vêtement" (11). La présence de Dieu qui illumine cette aurore, présence indiquée dans la partie supérieure du cadre de la gravure par le signe de Yahvé entouré d'anges, est traduite par Görres dans le langage qui lui est propre :

---

(10) Cf. GGS IV, 4.
(11) Ibidem.

Dieu est "le rayonnant soleil incandescent de l'éternité qui va se lever au-dessus des montagnes", le "surabondant" autour duquel planent les légions "d'éons" (12). L'essentiel du commentaire vise à montrer que l'artiste évoque, au delà d'une simple aurore, l'image du paradis terrestre et l'âge d'or qui caractérise l'enfance de l'humanité. La jeune terre, qui connaît son "premier beau printemps", est un "paradis de fleurs", "frange de la splendeur divine". Görres, partant du cadre de la gravure pour en décrire ensuite la partie centrale montre comment l'un et l'autre illustrent une même idée, celle d'une union de la terre et du ciel, d'un âge d'innocence et d'harmonie où l'humanité est en accord avec l'univers et pénétrée du sens du divin (13).

Dans son commentaire du Midi, Görres part du cadre de la gravure qui lui fournit l'idée centrale de son interprétation. La divinité "à la triple puissance" qui est symbolisée au milieu du bord supérieur par le triangle lui apparaît comme une divinité lointaine, sévère et enveloppée de mystère. L'homme est poussé par une irrépressible curiosité à vouloir approcher et sonder le divin mystère. Ce thème permet à Görres d'expliquer à sa manière la discontinuité des arabesques latérales et d'en relier la partie inférieure et la partie supérieure. Le désir sans cesse croissant que l'humanité éprouve de connaître le divin fait pousser des ailes aux

---

(12) Cf. GGS IV, 4.

(13) Les deux figures situées dans les coins supérieurs du cadre sont pour Görres non pas des anges, mais deux "esprits de la terre" qui apportent au Seigneur l'adoration de celle-ci. De même, selon l'interprétation de Görres, les roses ne tombent pas de la corolle des lis qui s'inclinent sur la terre ; pour lui, la fleur de l'innocence sur la tige du lis croît superbement dans le jardin de roses du paradis terrestre et monte dans l'éther. Les notes de W. Budde rapportent un détail de l'interprétation de Görres que celui-ci n'a pas repris dans son essai. Dans les différents groupes d'enfants, Görres allait jusqu'à retrouver les deux stades de l'évolution de l'humanité originelle qu'il décrit dans Wachstum der Historie. Les quatre garçons assis sur les tiges de lis ployées figurent l'unité encore totale avec le monde extérieur ; les six enfants enlacés symbolisent un degré supérieur d'individualisation, de conscience et d'intériorité.

"esprits de la terre" (14). Mais les aspirations de l'homme vont être perverties par le mal que symbolise ici le serpent. L'homme mêle l'orgueil à l'innocente curiosité et la divinité se soustrait à ses regards. Le serpent projette même son venin dans la rose épanouie, alors que les esprits terrestres voudraient s'enivrer de son parfum. Le divin s'en trouve empoisonné et maculé. Cette explication permet au commentateur de relier le haut et le bas du cadre : le cadre inférieur évoque en effet Dieu déchaînant sur la terre l'orage de sa colère. Le chérubin descend avec l'épée de flamme et "chasse les timides" du "jardin de roses". Midi évoque donc pour Görres un monde où l'homme a perdu son innocence originelle et où le divin s'est dérobé à son regard. La vie trouve alors refuge au sein du terrestre où elle s'épanouit. La "mère de la vie", la terre nourricière, confiante dans la bonté de l'Eternel, rassemble autour d'elle ses enfants, les console et leur dispense tous ses dons : les fruits et les fleurs de l'été, auxquels viennent pourtant se mêler chardons et épines. Tout en plaçant le thème de la colère de Dieu au centre de son interprétation, Görres met cependant avec insistance l'accent sur la saine beauté, sur la plénitude de cette vie terrestre épanouie (15).

L'enchaînement des deux volets Le Midi et Le Soir est suggéré selon le commentateur par les motifs de leurs cadres. Le Père regrette la malédiction qu'il a lancée sur les êtres terrestres et sa colère fond en une douce mélancolie. Le cadre du Soir est en effet consacré au thème de la grâce et de la rédemption avec, en haut, l'enfant et l'agneau, en bas les symboles christiques de la souffrance et de la réconciliation : la croix et le calice. Pour l'humanité qui dans le recueillement contemple ce mystère, une ère nouvelle s'est ouverte, le "temps romantique" apportant le message du christianisme et atteignant son point culminant au moyen-âge. "L'oeil" de

---

(14) Cf. GGS IV, 5.
(15) Les notes de W. Budde évoquent à propos de la gravure Mittag la "période grecque de l'art". Görres ne reprend pas explicitement cette idée dans son compte rendu.

la terre est devenu un oeil "d'une insondable profondeur" qui dans une pieuse extase fixe le ciel pour y apercevoir son salut et la vie nouvelle qui lui est promise. Les motifs musicaux du centre de l'image suggèrent selon Görres dans le miroir de l'art une harmonieuse correspondance entre le ciel et la terre (16). Cependant en bas de la gravure le lys qui, dans le Matin, élève les enfants vers l'éclatante lumière du jour naissant, s'enfonce maintenant avec eux dans la terre. Une ère nouvelle commence et l'ancien monde doit disparaître. Il ne doit cependant pas se consumer dans le feu de la colère, mais dans celui de l'amour. Ainsi l'avénement de la vie nouvelle est-il précédé de la mort d'amour des enfants de la terre qui, pleins de nostalgie et de joie, se précipitent dans le giron de leur mère. Celle-ci leur ouvre largement ses bras et les appelle à elle, tandis que la nuit "étend doucement le manteau d'étoiles sur ceux qui dorment" (17).

L'interprétation "infinie" que Görres donne des Zeiten de Runge frappe aujourd'hui encore le lecteur par l'esprit visionnaire, le libre déploiement d'imagination dont elle témoigne. C'est bien en effet, ainsi qu'il l'avait annoncé, la vie de la nature et celle de l'homme dans leur cycle éternel de naissance, d'épanouissement et de mort qu'il trouve suggérée dans ces quatre gravures. Si le commentaire recèle, comme nous l'avons vu, des conceptions parfois fort personnelles, il s'efforce de rendre compte du sens de l'oeuvre, jusque dans ses détails. Görres s'est plongé avec enthousiasme et ferveur dans l'univers de Runge, et, malgré la spécificité de certains traits, son interprétation reste indéniablement en accord profond avec les intentions essentielles de l'artiste. Sans le connaître personnel-

---

(16) Cf. GGS IV, 6 : "... der alte Himmel aber blickt lächelnd auf das kleine Bild herab, das ihn wallend in allen seinen Tiefen widerspiegelt".
(17) Cf. GGS IV, 7 : Curieusement, la figure de femme qui domine la partie centrale de la gravure n'est pas clairement interprétée dans le commentaire de Görres : il n'en fait pas expressément une représentation de la nuit, et la phrase "es öffnet die Mutter weit die Arme" que l'écrivain rapporte à la terre semble décrire le geste du personnage. Les notes de W. Budde en font, sans autre explication, une figuration de la religion.

lement, sans être au courant de son évolution spirituelle, Görres a remarquablement mis en évidence la source religieuse et l'inspiration mystique de l'art de Runge ; pour celui-ci la création artistique trouve effectivement son point de départ dans l'intuition de Dieu, une intuition qu'éveillent en lui les "sons éternels de la nature" (18).

Les raisons de cette affinité apparaissent clairement lorsque l'on sait l'importance qu'avaient prises pour Runge certaines conceptions de la philosophie de la nature et les vues théosophiques de J. Böhme. On peut affirmer que l'auteur de Glauben und Wissen n'eût pas désavoué les trois convictions essentielles sur lesquelles repose l'interprétation religieuse du monde chez Runge : le monde est une émanation de Dieu ; il faut pour reconnaître la magnificence du monde sensible concevoir la grandeur sublime de l'esprit créateur ; l'âme aspire à s'unir à nouveau à Dieu (19).

Görres n'ignorait certes pas que la liberté et la richesse imaginative de son commentaire des Zeiten allaient déconcerter plus d'un lecteur. Il s'en explique dans la lettre qu'il adresse le 1er août 1808 à Charles de Villers : "Sur le texte de Runge j'ai laissé en quelque sorte vagabonder mon imagination, je n'ai gardé ce faisant aucune mesure car j'étais irrité de la damnée manière prosaïque et vide, dont on accueille de telles oeuvres en Allemagne, je veux dire dans l'Allemagne qui parle bruyamment. Je crois bien volontiers que le bon Runge n'a pas pensé à tout cela, mais cependant tout cela y est bel et bien contenu, la nature n'a pas non plus pensé à la mécanique du ciel" (20). Sans doute Runge n'aurait-il pu qu'approuver l'esprit des propos de Görres, car il reconnaissait la légitimité et l'utilité d'une interprétation de ses oeuvres tout en rejetant les explications qui

(18) Cf. W. STUBBE, introduction à Philipp Otto Runge. Bild und Symbol, München, 1977, p. 12.
(19) Cf. W. STUBBE, op. cit., p. 14.
(20) Cf. Wu B, 110. Les mots "Méchanique (sic) du ciel" (en français dans le texte) font allusion au Traité de mécanique céleste de Laplace, ouvrage paru à partir de 1799.

ne tiennent pas compte de l'inépuisable signification de l'oeuvre d'art, ne font que brider l'imagination du spectateur et réduire le champ de sa compréhension. C'est pourquoi il désirait que son ami Tieck écrivît un commentaire poétique de ses Zeiten qui eût été l'un des éléments de l'oeuvre d'art totale qu'il envisageait d'en faire. Le mérite de l'essai de Görres est d'être une interprétation ouverte, désireuse d'éclairer tous les aspects de l'oeuvre, sa portée spirituelle, la valeur plastique et musicale de ses formes, et même - grâce au libre jeu de l'imagination - la beauté des couleurs qu'elle appelle et que l'artiste n'avait pu encore lui donner.

Dans les considérations générales par lesquelles il conclut son article, Görres donne tout d'abord une définition lapidaire de l'art de Runge pour situer ensuite celui-ci dans le mouvement général de l'évolution artistique et spirituelle. L'écrivain définit l'art de Runge comme un "art hiéroglyphique", un "symbolisme plastique" (21). Le terme de hiéroglyphique, fort prisé des romantiques, indique bien que cet art est constitué de signes dont il faut saisir le sens caché ; le mot de symbolisme renvoie certes au caractère allégorique de cet art, mais indique aussi la parenté des Zeiten avec les symboles qui constituent la poésie originelle du mythe. Görres explique pourquoi il ne choisit pas pour caractériser la manière de Runge un terme auquel le romantisme a pourtant donné un sens program-

---

(21) Cf. GGS IV, 7 : "Nennen wir sie lieber daher Hieroglyphik der Kunst, plastische Symbolik !".

Cette définition de l'art de Runge a été reprise par Brentano dans l'article qu'il a écrit en 1810 à la mémoire de l'artiste (cf. Clemens BRENTANO, Werke, hrsg. von W. Frühwald und F. Kemp, München, 2. Aufl. 1978, Bd. II, S. 1039/1040). Bien que Brentano ait marqué une certaine réticence à l'égard du commentaire de Görres dans sa lettre à Runge du 21 janvier 1810 (cf. Frühwald, J. GÖRRES, Ausg. Werke II, 817), l'influence qu'a eue cet article est patente dans la formulation suivante de Brentano : "so hat Runge doch zuerst gezeigt, daß Arabeske eine Hieroglyphe ist und ihre Verknüpfung eine ebenso tiefsinnige Bildersprache der stummen malenden Poesie, als das Werk der Poesie selbst eine gesprochene sein soll".

matique et que l'artiste employait du reste à propos de ses oeuvres, le terme d'arabesques. Pour Görres, ce terme serait impropre, car il ne rendait pas compte de la profondeur et du sérieux de l'art de Runge. Le mot arabesque évoque en effet selon lui l'idée d'un jeu formel gratuit qui n'a d'autre sens que sa propre liberté. Or, l'art de Runge est au contraire un message plein d'un contenu essentiel, un langage hiératique dans lequel la forme esthétique est le réceptacle de l'idée (22).

L'opinion de Görres rejoint ici ce que Runge a lui-même exprimé. L'artiste a certes employé le terme d'arabesque pour définir le style de ses compositions ; mais c'est à des fins très personnelles qu'il employait son talent particulier à dessiner des fleurs et des enfants et qu'il répondait au goût du public pour le style ornemental.

Pour qui étudie la pensée de Görres, la conclusion de l'essai sur les Zeiten offre un intérêt particulier. L'écrivain, rejoignant les considérations philosophiques qu'il a exposées dans Wachstum der Historie, montre que le style symbolique de Runge répond à une évolution nécessaire dans le domaine artistique. L'histoire de l'art n'est en effet pas séparable de celle de l'esprit humain, et le seul art vivant est celui qui exprime les traits spirituels essentiels de son époque. Un art tourné vers le passé et qui cherche dans les chefs-d'oeuvre d'époques révolues des modèles à imiter est un art qui stagne et qui meurt. L'antiquité, le moyen-âge ont su créer un art qui leur était propre et qui exprimait leur génie particulier ; l'époque actuelle doit "créer dans le médium qu'elle respire" : "Elle a perdu la netteté des contours de l'antiquité et la pieuse simplicité du moyen-âge : qu'elle honore tout ceci comme de beaux monuments historiques, mais là où elle veut créer, qu'elle crée dans son esprit propre" (23).

---

(22) Cf. GGS IV, 7/8.
(23) Cf. GGS IV, 9.

Quels sont donc pour Görres les traits caractéristiques de son époque qui peuvent être les ferments d'une nouvelle création artistique ? L'écrivain considère comme tels "sa libre universalité, son regard qui embrasse un vaste passé, la conception spiritualisée de toute chose, la transparence de la vie pour elle-même et la puissance du concept général qu'aucune particularité rigide ne lie plus" (24).

Le critique considère l'art de Runge comme un art vivant, représentatif du génie de l'époque, parce qu'il répond dans sa haute spiritualité et dans son universalité à l'évolution générale de l'esprit humain vers une plus grande abstraction. La qualité de l'oeuvre de Runge apporte à Görres la preuve qu'un progrès n'était réalisable dans le domaine des arts plastiques qu'en empruntant justement la voie qu'a choisie l'artiste : celle de l'expression symbolique. Aussi l'écrivain loue-t-il l'"esprit véritablement progressiste" dans lequel est conçu le cycle des Zeiten (25). Par son union avec le symbole, la beauté formelle et sensible n'est plus une fin en soi, mais devient le signe d'une réalité métaphysique : "la beauté inférieure apparaît dans son maximum de dignité lorsqu'elle sert à la révélation de la beauté supérieure en l'exprimant symboliquement" (26). Le haut degré d'abstraction de l'expression symbolique confère par ailleurs à cet art son universalité, en le dégageant des liens concrets ou historiques particuliers : paysages et figures ne sont plus liés à telle réalité limitée, mais possèdent le caractère universel de l'idée.

C'est avec fougue que Görres se fait le protagoniste de cet art nouveau. Mais il reconnaît qu'il est malheureusement possible que son temps ne comprenne pas le langage de Runge, "que de telles paroles lui soient incompréhensibles, que toute sa manière, le symbolisme plastique, lui apparaisse

---

(24) Cf. GGS IV, 9.
(25) Ibidem.
(26) Cf. GGS IV, 8.

totalement aberrant et dépourvu de sens" (27). Cela ne ferait, estime Görres, que traduire les faiblesses d'une époque qui a perdu la spontanéité, la fraicheur d'esprit avec laquelle il faut aborder ce qui est beau et profond, une époque qui n'a plus le sens intuitif de ce qui est vraiment vivant (28). En des termes très vifs Görres stigmatise l'attitude pusillanime de ses contemporains qui, au lieu de juger personnellement, s'en remettent aux avis de maîtres à penser médiocres et sans droiture intellectuelle. Au milieu du silence général, où seul Goethe a su trouver pour Runge des paroles d'encouragement (29), au milieu de l'incompréhension de la critique professionnelle, Görres a voulu pousser "un cri de joie" pour saluer un artiste dont il pressentait la grandeur (30).

---

(27) Cf. GGS IV, 8.

(28) Cf. GGS IV, 8 : "eine Zeit, in der die große Menge ... durch kahle Liebelei mit Kunst und Schönheit, allen Takt für wahrhaft Lebendiges verloren hat ...".

(29) Görres considérait donc, selon une opinion assez répandue, Goethe comme l'auteur de la Unterhaltung über Gegenstände der bildenden Kunst, qui parut dans le Programm zur Jen. Allgem. Literaturztg. von 1807 sous la signature W.K.F. Si la critique n'a pu établir de manière certaine la paternité de cet article, le vif intérêt que Goethe portait à l'art de Runge est attesté par sa correspondance avec l'artiste et des jugements tels que celui qu'il portait sur les Tageszeiten, les déclarant "zum Rasendwerden, schön und toll zugleich" (cf. GOETHE, Werke , Hamburger Ausgabe XII, 555).

(30) Une prise de contact personnelle entre Görres et Runge avait été préparée par Brentano (cf. lettre de Brentano à Runge du 21 janvier 1810). L'édition des Haimonskinder projetée par Görres devait être illustrée par l'artiste (cf. la lettre de Runge à Görres du 9 mars 1810). Les échanges épistolaires à peine entamés furent interrompus par la mort de Runge (cf. Ges. Br. II, 85-87, 117-121, 330-334).

Le 26 janvier 1815, dans un article du Rheinischer Merkur intitulé Siegesmal (cf. GGS IX-XI, n° 184), Görres évoque la mémoire de l'artiste trop tot disparu. Commentant l'idée d'ériger un grandiose monument national afin de commémorer la libération de l'Allemagne, une cathédrale précédée d'un vaste narthex, le journaliste écrit : "Er (=Runge) wäre allerdings mehr als ein Anderer der Jetzlebenden im Stande gewesen, gleich einem zweiten Albertus magnus aus dem kalten Stein jener Vorhalle einen blühenden Wintergarten der Phantasie hervorzuzaubern".

2. Le compte rendu de Görres sur Des Knaben Wunderhorn.

La Zeitung für Einsiedler ayant cessé de paraître, c'est dans les Heidelbergische Jahrbücher que fut publié le compte rendu de Görres sur le recueil de chants populaires Des Knaben Wunderhorn. Cet écrit est pour lui l'ultime témoignage des années de Heidelberg et Franz Schultz n'hésite pas à le désigner comme son chef d'oeuvre dans le domaine de la critique littéraire (1).

Il est possible que l'écrivain en ait encore entrepris la rédaction avant son départ de Heidelberg. Mais c'est à Coblence où il vient tout juste de se réinstaller que Görres termine son article alors que paraissent chez Mohr et Zimmer le deuxième et le troisième volume du Wunderhorn, ce dernier augmenté de l'appendice consacré aux Kinderlieder. Dès le 10 novembre 1808 Görres annonce à Arnim : "J'ai achevé le compte rendu du Wunderhorn et j'ai ainsi, une fois encore, dressé une petite pierre commémorative à la période qui nous a réunis vu que nous ne pouvons pas faire frapper de médailles pour en perpétuer le souvenir" (2). La publication du compte rendu eut lieu en deux temps : le début parut en mars 1809, la suite seulement en août 1810 en raison de multiples atermoiements dus en particulier aux tensions et aux luttes d'influence qui se manifestèrent au

---

(1) Cf. F. SCHULTZ, op. cit., p. 125 : "Die Wunderhornrezension ... ist Görres glänzendste Leistung auf dem Gebiete der literarischwissenschaftlichen Tageskritik ...".
(2) Cf. WuB II, 119 : "Die Rezension des Wunderhorns habe ich vollendet und damit wieder einenkleinen Denkstein unserem Zusammensein gesetzt, da wir keine Münzen darauf schlagen lassen können".

sein de la rédaction des Heidelbergische Jahrbücher (3).

Au moment où Görres achevait son article, le parti de Voß, saisissant l'occasion que lui fournissait la publication des nouveaux volumes du Wunderhorn, reprenait l'offensive contre ses adversaires romantiques. Le 8 novembre 1808 parut dans le Morgenblatt une annonce satirique des Kinderlieder, composée de railleries rimées et signée N.T. Görrastro (4). A peine trois semaines plus tard, Voß publia dans ce même journal sous le titre Beitrag zum Wunderhorn une violente critique du recueil visant particulièrement le troisième volume. En blâmant aussi bien les choix opérés par les auteurs que leurs procédés d'édition, Voß s'inspire certes d'objections déjà formulées par Büsching et von der Hagen ainsi que par Fr. Schlegel (5). Mais il donne à ses propos une tournure délibérément brutale et blessante, traitant le Wunderhorn de "déplorable salmigondis", de "fatras" et ses auteurs de "robustes pelleteurs", les accusant sans détours

---

(3) L'influence grandissante au sein de la rédaction du parti antiromantique de Thibaut est la cause essentielle du retard apporté à l'impression de la suite du compte rendu. Creuzer écrit à Arnim le 2 janvier 1810 : "Sie wissen vielleicht schon, daß die Görressche Rezension des Wunderhorns (diese würdige Arbeit) nur einem kleinsten Teil nach ist in den Jahrbüchern abgedruckt worden. - Und warum ? - weil Thibaut (der N.B. in der Redaction jetzt prädominiert) ein veto dazwischen gelegt hat" (cf. O. FAMBACH, Der romantische Rückfall, Akademie - Verlag, Berlin 1963, p. 484). C'est à la suite de ces conflits avec Thibaut que Creuzer s'était retiré de la rédaction de la revue dès l'automne de 1809.

(4) Cf. FAMBACH, op. cit., p. 477/478. Sous le pseudonyme de Görrasto qui vise Görres, Ast et Brentano se cache le rédacteur Haug. Friedrich Ast avait répondu à l'article de J. H. Voß Für die Romantiker où il est l'objet d'une allusion méprisante.

(5) Le texte du Beitrag zum Wunderhorn est reproduit dans FAMBACH, op. cit., p. 26-30. Dans une note Voß fait ainsi allusion auxcritiques déjà exprimées contre le Wunderhorn : "Eine verständliche Andeutung dieser forgery geben die Herren Büsching und von der Hagen bei ihrer Sammlung deutscher Volkslieder, Berlin 1807, wo S. VIII gesagt wird : "Noch weniger haben wir diese Lieder durch Auslassungen, Zusätze, Überarbeitung und Umbildung versetzen, Fragmente ergänzen, oder gar ganz eigenes Machwerk dabei einschwärzen wollen ; dies ist, aufs gelindeste, eine poetische Falschmünzerei, wofür die Historie keinen Dank weiß". Grade heraus werden die Sammler des Wunderhorns von Fr. Schlegel in den Heidelb. Jahrbüchern der Literatur 1808, 1. Heft S. 135, als solche Schmuggeler genannt".

de falsifications et de contrefaçons frauduleuses [6]. La fin de l'article fait clairement apparaître le but que Voß poursuivait à travers ces violentes attaques. Il n'avait pas oublié les traits dont le Einsiedler l'avait gratifié et voulait dissuader Goethe, qui en 1806 avait salué avec chaleur la parution du premier volume du Wunderhorn, d'écrire un nouveau compte rendu élogieux sur la suite du recueil [7].

Avec cette diatribe de Voß débute la querelle autour du Wunderhorn qui va à la fin de l'année 1808 et au début de 1809 susciter les diverses répliques d'Arnim et de Brentano [8].

Mais le compte rendu de Görres, achevé avant le pamphlet de Voß, se situe en dehors de cette polémique et est animé d'un tout autre esprit. Comme l'indique sa lettre du 10 novembre 1808, Görres a voulu faire de cet écrit un témoignage de l'amitié qui le lie à Arnim et à Brentano et l'expression de la communauté spirituelle qui a été la leur durant cette période de Heidelberg. Le soin que l'écrivain a apporté à la rédaction de son article montre qu'il veut que celui-ci puisse figurer dignement auprès du compte rendu goethéen tout en affirmant l'originalité de sa perspective personnelle [9].

---

(6) Cf. Fambach, op. cit., p. 26 et 27 : Voß traduit dans son langage les critiques formulées à l'encontre du Wunderhorn et le qualifie de "zusammengeschaufelter Wust, voll mutwilliger Verfälschungen, sogar mit untergeschobenem Machwerk". Au sujet des nouveaux volumes il écrit : "In den neu erschienenen Bänden wird aus dem Knaben - Wunderhorn ... ein heilloser Mischmasch von allerlei butzigen, trutzigen, schmutzigen und nichtsnutzigen Gassenhauern, samt einigen abgestandenen Kirchenhauern, uns vorgeschüttet".

(7) Voß ne pouvait pas savoir que Goethe, tout en restant favorable au Wunderhorn, ne voulait plus s'exprimer par écrit sur ce sujet et préférait abandonner aux historiens de la littérature le compte rendu sur les nouveaux volumes (cf. lettre de Goethe à Eichstädt du 8 décembre 1808 citée dans FAMBACH, op. cit., p. 305).

(8) Sur le déroulement de cette querelle cf. H. RÖLLEKE, Die Auseinandersetzung Clemens Brentanos mit Johann Heinrich Voß über "Des Knaben Wunderhorn" in : Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts, 1968.

(9) Pour Brentano, qui a écrit sur le compte rendu de Görres les lignes les plus enthousiastes, la comparaison avec Goethe, dont il espère un second article, s'impose. Le 19 janvier 1809 il écrit de Landshut à Zimmer (cf. FAMBACH, op. cit., p. 479/480) : "Ich schicke das Manuskript gleich zurück, denn es wäre eine Gewissenlosigkeit, so etwas durchaus Treffliches und Treffendes der Öffentlichkeit länger vorzuenthalten. Wenn Goethe's Rezension des Buches Abgang auch mehr befördern wird, so wird sie doch nie über das Buch und seinen Wert etwas Besseres sagen können. Das sind Rezensionen, wie sonst nie welche geschrieben wurden ...".

Une part importante de l'article de Görres est tout naturellement consacrée à une revue des Volkslieder réunis dans les divers volumes du Wunderhorn. L'écrivain adopte un procédé différent de celui de Goethe en incorporant à un texte suivi les titres - ou à défaut un vers caractéristique - de la plupart des chants populaires des trois recueils. Ce travail a été pour Görres d'autant plus ardu qu'il ne se contente pas de suivre, comme son illustre prédécesseur, le classement proposé par les éditeurs (10). Il veut organiser sa revue en une vaste fresque poétique, en un tout dramatico-épique, et faire ainsi du monde des chants populaires le miroir de l'existence humaine et de la réalité profonde de la nation. Le lecteur peut ainsi discerner, plus nettement que dans Die teutschen Volksbücher, les idées directrices selon lesquelles Görres ordonne sa présentation. Il choisit trois grandes perspectives : le déroulement de la vie de l'homme du berceau à la tombe, les correspondances et les oppositions qui caractérisent le contenu des poésies et les sentiments qui les inspirent, enfin les réalités sociales et nationales que reflètent les Volkslieder.

Görres commence donc sa revue avec les Chansons enfantines pour s'acheminer par étapes vers les chants qui ont la mort pour motif central. Du "monde des enfants" il passe à la "vaste vie", placée d'abord sous le signe de l'amour divin avec les cantiques, puis de l'amour profane qui a inspiré un si grand nombre de poésies populaires. A l'amour viennent s'opposer les sentiments de discorde et de haine qui ont donné naissance aux chants de guerre. Lorsque règne à nouveau la paix, la vie sociale peut s'organiser, et ce sont aussi bien les différents types sociaux que les multiples activités des corps de métiers que l'on retrouve ici dans les

(10) Cf. la lettre à Arnim du 10 novembre 1808 (WuB II, 119) : "Es hat mich Mühe genug gekostet, den Ameisenhaufen in Reih und Glied zu ordnen, und über der Arbeit ist manchmal mit der Geduld der Geist von hinnen gegangen. Indessen bin ich zuletzt doch über das Gewimmel Herr geworden, und Sie werden im ganzen wohl damit zufrieden sein".

chants populaires. Le commentateur insiste sur l'inépuisable variété des chansons qui présentent les visages les plus divers du peuple : artisans, paysans et mineurs, valets, bergers ou chasseurs, pélerins, vagabonds et tsiganes, brigands et malfaiteurs. Les chants populaires sont enfin, comme le marque Görres, le reflet des différentes régions où l'on parle allemand et présentent parfois, comme les Volkslieder suisses, une coloration dialectale très marquée.

Nous retrouvons dans ce mode de présentation le désir propre à l'écrivain de rendre perceptible "le lien invisible" qui "traverse toutes choses" (11). Non moins typique de sa tournure d'esprit est la manière dont il introduit dans son compte rendu un ensemble de considérations qui en dépassent apparemment le cadre, mais qui sont essentielles à ses yeux.

Après avoir salué l'oeuvre de Brentano et d'Arnim qui ont fait résonner à nouveau ces "voix chantantes" du passé que le fracas de l'époque avait couvertes, et après avoir rappelé l'accueil divers que le public leur a réservé (12), Görres propose à ses lecteurs quelques réflexions liminaires. Le compte rendu sur le Wunderhorn est pour lui l'occasion de préciser à nouveau ses idées sur la Naturpoesie, la Kunstpoesie et sa conception de la Volkspoesie en les nuançant autrement qu'il n'avait fait dans Die teutschen Volksbücher. L'écrivain réaffirme tout d'abord l'existence d'une poésie de la nature. Il s'agit à ses yeux d'une poésie originelle "qui vient à ceux qui la pratiquent comme en rêve, qui n'est ni enseignée, ni acquise" (13). Cette faculté poétique première est donc caractérisée par une totale spontanéité : elle est innée et procède de l'enthousiasme qui aux origines habite l'homme. Elle est un don de la nature par lequel se manifeste le pouvoir créateur des forces vitales ; elle ne con-

---

(11) Cf. GGS IV, 39 : "Denn ein unsichtbares Band geht durch alle Dinge".
(12) Ceci permet à Görres de saluer au passage le compte rendu de Goethe (cf. GGS IV, 25) : "spotten endlich wollten viele, hätte nicht ernsthaft der Herr in der Loge gesessen und Stillschweigen geboten dem lärmenden Haufen".
(13) Cf. GGS IV, 25.

naît ni la réflexion ni l'application consciente de règles formelles [14]. Dans cette pensée originelle l'adéquation du fond et de la forme apparaît comme le fruit d'une nécessité naturelle [15]. La poésie de la nature s'est épanouie au cours d'un passé très reculé, durant la prime jeunesse des peuples, il faut la chercher "aux premières heures du matin parmi les rêves matinaux de l'espèce humaine, des nations et des individus" [16]. La définition que Görres donne ici de la Naturpoesie l'oppose donc nettement à l'art conscient et réfléchi, à la virtuosité formelle qui se développera plus tard et qui caractérise la Kunstpoesie. Tout en affirmant sa haute estime pour l'art, l'écrivain proclame que son époque a un besoin plus impérieux encore de nature. Certes, pas plus que dans Die teutschen Volksbücher Görres ne veut creuser entre Naturpoesie et Kunstpoesie un infranchissable fossé. Mais il montre comment l'évolution historique de la poésie, en suscitant l'examen objectif des oeuvres poétiques existantes a rendu possible la dissociation de la poésie et de sa forme qui étaient à l'origine inséparables "comme le corps et l'âme de la vie organique" [17]. Cette dissociation qui a amené l'établissement et l'étude de règles poétiques, suscité l'apparition des virtuoses de la forme n'est pas, estime l'écrivain, sans avoir de facheuses conséquences pour la poésie véritable. Se tournant ici vers son époque Görres condamne tous les formalismes creux qui s'y font jour [18]. Il renvoie dos à dos le formalisme classique avec ses imitations des mètres antiques et le formalisme des sonnettistes romantiques [19]. A ces experts de la forme, à leurs exercices savants et sans âme, l'écrivain applique deux métaphores : celle de l'essay-

(14) Cf. GGS IV, 26.
(15) Ibidem.
(16) Ibidem.
(17) Cf. GGS IV, 26.
(18) Cf. GGS IV, 26.
(19) Cf. GGS IV, 27.

eur des monnaies [20] et celle du froid mécanisme d'horlogerie. Sans qu'aucun nom ne soit prononcé, Görres fait ici en particulier allusion à Voß qui dans son ouvrage Zeitmessung der deutschen Sprache (1802) voulait soumettre le vocabulaire allemand aux normes quantitatives de la prosodie antique. Mais d'une manière plus générale l'évolution de la littérature du Sturm und Drang au classicisme est pour Görres marquée par le triomphe des contraintes formelles aux dépens de la vivante spontanéité et de la libre inspiration : "Après qu'on ait bruyamment proclamé auparavant que le génie n'avait nul besoin de lois formelles et se mouvait aussi librement que les sources des bois et le feu dans le buisson ardent, ceux-ci sont accourus avec chaînes et entraves, ont capturé le sauvageon et le maintiennent maintenant étroitement prisonnier" [21]. Pour Görres la poésie populaire est le refuge de ceux qui estiment sans les aimer les produits artificiels de "l'industrie" poétique et leur complexe mécanisme d'horlogerie, de ceux qui veulent retrouver la libre nature, la pureté des formes simples, en un mot quitter "l'atelier" pour pénétrer au coeur de la vie. C'est donc à un besoin essentiel de l'époque que répondent les Volkslieder. L'écrivain tient cependant à marquer nettement la distinction qu'il opère entre la poésie de la nature (Naturpoesie) et la poésie populaire (Volkspoesie). Ses conceptions se font ici plus précises que dans Die teutschen Volksbücher. Görres y avait écrit dans une brève remarque concernant les chants populaires qu'en eux résonnaient "les premiers accents de la nature", qu'ils étaient "non

(20) Ce passage, dirigé nettement contre Voß, est l'une des rares notations polémiques de la Rezension écrite avant la publication du Beitrag zum Wunderhorn. Rölleke (op. cit., p. 308) note l'emploi par Brentano de l'expression "Voß der Münzwardein" dans l'une de ses réponses à Voß de décembre 1808. Chez Brentano cette expression est une claire allusion et une réplique au reproche adressé aux éditeurs du Wunderhorn de fabriquer de la fausse monnaie. Rölleke se demande (p. 321) s'il s'agit de l'une des "petites adjonctions" qui pourraient avoir été faites par Brentano au manuscrit de Görres (cf. la lettre d'Arnim à Görres du 28 mai 1810, Ges. Br. II, 105). Il faut cependant remarquer que dans le texte de la Rezension, l'image de l'essayeur des monnaies a trait aux "expertises" et aux essais sur la langue, les mots et leurs combinaisons et fait clairement allusion à l'ouvrage de Voß Zeitmessung der deutschen Sprache.
(21) Cf. GGS IV, 27.

des oeuvres d'art, mais des oeuvres de la nature comme les plantes" (22). Pour le commentateur du Wunderhorn, le Volkslied n'est pas cette poésie originelle, cette poésie de la nature qu'il vient d'évoquer et qui sous sa forme initiale a disparu avec les anciennes générations, il n'en est que l'héritier né au moyen âge (23). Mais c'est cependant dans les chants populaires que l'on retrouve l'écho le plus pur des chants primitifs de la poésie de la nature : "Seuls des accents isolés, les accords fondamentaux de ces vieux chants survivent et nous affirmons que c'est dans cette poésie populaire qu'ils se font encore entendre avec le plus d'intensité" (24).

Görres souligne l'importance et la valeur de la poésie populaire dans la perspective qui avait déjà été celle de Die teutschen Volksbücher. Comparée à la "poésie noble", la poésie populaire est celle qui présente la plus grande diffusion et la plus grande ancienneté, le plus "d'extension dans l'espace" et de "profondeur dans le temps" (25). En elle est conservée "une partie de l'ancien métal", une veine poétique que la tradition transmet de génération en génération ; ainsi chaque époque peut-elle, tout en apportant sa contribution propre, puiser à une source ancienne qui, malgré l'âge, ne se dénature pas. Ici encore, constate Görres, c'est le peuple qui - tout comme il est resté fidèle à ses autres coutumes - a maintenu cette tradition poétique, dont les lettrés se sont fort tôt détournés.

Le problème de l'anonymat du Volkslied fournit au commentateur l'occasion de préciser ses idées sur l'évolution des rapports entre les poètes et le peuple au cours de l'histoire. Pour Görres les poètes ont fait à l'origine partie intégrante de la masse du peuple, n'ont été que les "organes

---

(22) Cf. GGS III, 178.
(23) Cf. Ges. Br. II, 221.
"ich glaube überhaupt an keine solche Volkspoesie in so alter Zeit, diese ist erst im späteren Mittelalter entstanden, wo das Volk als solches im Bürgerstande gewissermaßen selbst eine eigentümliche Gestalt und Blüte bekam".
(24) Cf. GGS IV, 28.
(25) Cf. GGS IV, 28.

de sa poésie". Ce n'est qu'à un stade ultérieur de l'évolution qu'une séparation est intervenue, au moment où les poètes ont constitué une "école fermée, et ont progressivement perdu le contact avec la masse populaire. L'esprit dans lequel les chants populaires ont été composés est comparable, déclare l'écrivain, à celui des tableaux que nous ont laissés certains peintres du moyen âge restés anonymes, "car l'artiste ne voulait pas faire de son oeuvre l'habitacle somptueux de son nom" (26). Un grand nombre de ces chants, estime Görres, ont été créés dans un instant d'enthousiasme, représentent la réussite unique de poètes qui ont su un jour traduire dans une chanson la sensibilité populaire, mais dont la postérité a oublié le nom. Dans la quasi-totalité des cas les Volkslieder ont dû cesser d'être une "propriété privée" avant de pouvoir devenir ce "bien public" sur lequel la communauté affirme ses droits. C'est dans le contexte de ces réflexions que Görres décrit en des termes très pertinents le phénomène du "Zersingen" qui est devenu une notion centrale de la recherche moderne sur les chants populaires : "la communauté a sans aucun doute exercé son droit sur nombre d'entre eux et les a à de multiples reprises remodelés selon la température ambiante et l'atmosphère" (27).

Si ces transformations revèlent une intervention de la collectivité dans la transmission des Volkslieder, Görres n'en veut pas moins souligner l'importance du facteur individuel dans la genèse de ceux-ci. Ce que signifie l'anonymat des Volkslieder, c'est que le nom de celui "qui le premier les a articulés" est tombé dans l'oubli, et qu'en raison de leur "perfection" et de leur "caractère populaire" (Volksmäßigkeit) la nation tout entière les a "adoptés" et a voulu "leur tenir lieu de père" (28). Görres n'oppose donc pas à la manière de J. Grimm la création individuelle à la

---

(26) Cf. GGS IV, 28.
(27) Cf. GGS IV, 29.
(28) Cf. GGS IV, 28/29.

création collective. Le Volkslied illustre au contraire à ses yeux la concordance profonde d'une inspiration individuelle avec le génie caractéristique de tout un peuple. C'est ce point de vue que l'écrivain développe dans plusieurs passages essentiels du texte. Les chants populaires réunis dans le Wunderhorn constituent à ses yeux un tout organique ; ils lui apparaissent comme "les membres d'un corps" animés d'un même esprit : "C'est l'esprit de la nation qui s'étend sur l'ensemble" (29). Plus qu'aucune autre poésie, celle-ci est un "miroir fidèle du peuple" allemand, où il peut découvrir "sa manière d'être" (Wesen), sa "physionomie" et "les linéaments de son caractère" (30). "Dans ces chants, proclame Görres, la nation elle-même a révélé son être intime" (31).

Le compte rendu sur le Wunderhorn trouve son point culminant et ses accents les plus personnels dans des considérations sur la poésie et l'histoire qui démontrent une fois encore la permanence des préoccupations politiques chez l'écrivain et rejoignent son écrit Die teutschen Volksbücher. Görres oppose tout d'abord cette vieille poésie populaire allemande et l'histoire de la nation interprétée à la lumière de ses récentes défaites en face de la France napoléonienne. Du côté de la poésie apparaît une Allemagne authentique et forte, du côté de l'histoire une Allemagne aliénée et sans vigueur : si les Allemands "ont parlé là le langage du coeur qui leur est propre, ils ont dû ici se laisser imposer tous les patois étrangers et par pusillanimité intérieure ils ont peu à peu oublié presque totalement leur langue maternelle" (32). Tout comme les livres populaires les chants populaires allemands constituent donc pour Görres un indispensable antidote contre les maux du temps et les faiblesses de ses compatriotes : le peuple allemand devra y retrouver l'image de sa véritable na-

(29) Pour cet alinéa, cf. GGS IV, 29/30.
(30) Cf. GGS IV, 30.
(31) Cf. GGS IV, 39.
(32) Cf. GGS IV, 39.

ture s'il veut infliger un démenti aux faits extérieurs et justifier son "absence momentanée" de la scène historique. Pour achever d'éclairer le rapport de la poésie populaire et d'une réalité nationale essentielle, Görres cherche à démontrer que là même où elle a trait à l'histoire nationale, la poésie populaire apporte une vérité plus profonde que n'est celle du réel quotidien. Dans les "romances" qui sont des réminiscences de l'histoire en partie légendaire, en partie réelle de la nation (33), c'est souvent, remarque Görres, "le meilleur de l'histoire" qui a été retenu, soit que ces chants exaltent quelqu'exemple de la grandeur nationale, soit qu'ils reflètent l'aspiration du peuple à des temps plus propices. En montrant que les Volkslieder constituent un trésor poétique où chaque Allemand peut retrouver la physionomie authentique de son peuple, le "meilleur de l'histoire de sa nation", Görres veut souligner la valeur d'actualité de cette poésie populaire. Elle représente dans les épreuves difficiles que traverse l'Allemagne une "force" intérieure inestimable, propre à sauvegarder l'esprit d'indépendance et la dignité de la nation. La poésie ne peut certes mettre la violence en déroute, mais celui qui sait préserver sa "résonance intérieure", proclame Görres, saura aussi résister à la déchéance morale et à l'asservissement total, tandis qu'une "nature sèche et insonore" est condamnée par l'ordre naturel à "éternellement servir en valet la force brutale" (34). L'écrivain fait à sa manière écho au souhait exprimé en 1805 par Arnim que, grâce aux Volkslieder, un même "son" retentisse à travers l'Allemagne et y réveille le sens de l'unité nationale, que les poètes qui ont su exprimer la vérité de tout un peuple soient également les rassembleurs de la nation (35) : "C'est pourquoi l'existence au sein de la nation d'une poésie d'une aussi belle résonance

---

(33) Cf. GGS IV, 40.
(34) Cf. GGS IV, 40.
(35) Cf. ARNIM - Werke, hrsg. von A. Schier, Bibl. Inst., Leipzig, III, 452 : "Jeder kann da, was sonst nur wenigen aus eigner Kraft verliehen, mächtig in das Herz der Welt rufen ; er sammelt sein zerstreutes Volk... singend zu einer neuen Zeit unter seiner Fahne".

et qui possède une telle élasticité sonore est un phénomène à ce point réconfortant, sa perfection intrinsèque témoigne de sa véracité et le fait qu'elle soit devenue poésie populaire prouve que cette vérité ne vaut pas seulement sur un plan individuel pour les poètes, mais que dans la masse du peuple tout entière s'est trouvé un trait général qui a permis au poète et à la nation de se fondre l'un dans l'autre" (36).

Görres se devait d'aborder également dans son compte rendu un problème que Goethe avait évoqué dès 1806 dans sa Wunderhorn - Rezension et qui avait suscité les prises de position d'autres commentateurs, celui des conceptions poétiques et des méthodes adoptées par les éditeurs du Wunderhorn. Si Goethe avait approuvé leurs procédés de restauration (37), nous savons que des réserves avaient été exprimées par la suite par Büsching et von der Hagen, puis par F. Schlegel. Görres défend énergiquement Brentano et Arnim contre le reproche d'avoir montré trop peu de "fidélité historique dans l'ordonnance et l'arrangement des poèmes" car, écrit-il, "cette poésie n'a pas d'histoire et ne peut donc de ce fait être traitée historiquement" (38). "Les éditeurs ne voulaient nullement donner une chronique du chant populaire allemand", mais concentrer en un foyer les rayons épars dans le peuple. Pour Görres, l'état fragmentaire dans lequel de nombreux bons poèmes ont été transmis justifie pleinement la restauration poétique qui a consisté à ordonner divers fragments de manière à obtenir un tout cohérent : "Un semblable jeu, pratiquement irréalisable dans les arts plastiques, doit être reconnu comme licite dans le domaine de la poésie" (39). Quant aux poèmes de leur cru que les éditeurs ont insérés dans le recueil, le point essentiel est de savoir s'ils expriment l'esprit populaire avec

(36) Cf. GGS IV, 40.
(37) Cf. GOETHE, Werke. Hamburger Ausgabe, vol. XII, 283 : "Die Herausgeber sind im Sinne des Erfordernisses so sehr, als man es in späterer Zeit sein kann, und das hie und da seltsam Restaurierte, aus fremdartigen Teilen Verbundene, ja das Unterschobene ist mit Dank anzunehmen".
(38) Cf. GGS IV, 44.
(39) Cf. GGS IV, 45.

justesse et lui font honneur ou s'ils reflètent au contraire la subjectivité de leurs auteurs et introduisent ainsi un élément étranger dans la "masse pure". Pour Görres le Wunderhorn réalise précisément cette unité de ton et de caractère qui rend difficile de distinguer à coup sûr les poèmes anciens de ceux qui ont été ajoutés par les deux poètes. Une distinction essentielle s'impose aux yeux de Görres : la vérité scientifique n'est pas la vérité poétique. Pour l'historien tout manque d'exactitude dans la relation des faits est un mensonge ; dans le domaine de l'art le seul mensonge, dit Görres, est la laideur. Ce n'est pas l'ancienneté plus ou moins grande de ces poèmes qui fait qu'ils seront adoptés ou rejetés par la communauté nationale, mais leur qualité intrinsèque, leur esprit et leur caractère (40).

Cette conviction que l'oeuvre d'art est définie par l'esprit qui l'anime et non par la chronologie de son histoire incite Görres à évoquer, dans une sorte d'anticipation visionnaire, le possible achèvement d'un autre monument national : "Si un maître voulait parachever pour nous la cathédrale de Cologne dans le respect de son esprit originel, pour celui qui contemplerait l'oeuvre, les siècles qui se sont intercalés entre le début de la construction et son achèvement disparaîtraient" (41). Arnim lui-même remerciera Görres d'avoir approuvé dans son compte rendu la perspective poétique et non historique dans laquelle se sont placés, malgré certaines divergences, les éditeurs du Wunderhorn (42).

---

(40) Cf. GGS IV, 45 : "ihr könnt alle Gedichte dieser Sammlung betrachten, als wären sie heute entstanden, oder vor Jahrhunderten, an ihrem Wesen wird nichts dadurch geändert".
(41) Cf. GGS IV, 45.
(42) Cf. la lettre d'Arnim à Görres du 28 avril 1809 (citée dans FAMBACH, op. cit., p. 482) : "Heut würde ich ... Ihnen erst vielen Dank sagen für alle gute Gesinnung, die Sie unsrer Sammlung in der Literaturzeitung bewährt haben, dann meine Freude, daß Sie dieselbe Ansicht von unserm Unternehmen haben, die ich oft so sauer gegen Clemens verfochten, der alle acht Tage, nachdem er sechs Tage daran gearbeitet, das streng Historische daraus zu vernichten, am siebenten behauptete, es soll eigentlich eine Historie des Volksliedes sein, und ein Paar Verse wieder ausstrich, die übrigen aber stehen ließ ..."

C'est cette perspective, caractéristique de l'esprit de Heidelberg, que contesteront les représentants de la tendance historique et scientifique dont Jakob Grimm exprime dans son jugement sur le Wunderhorn les griefs essentiels : pour lui l'erreur de Brentano et d'Arnim est d'avoir voulu redonner vie et actualité à une poésie qui appartient au passé et qu'il fallait étudier dans une optique d'historien de la littérature (43).

Tout le compte rendu de Görres est à l'inverse fondé sur une conception globale de l'histoire et de la vie qui montre la continuité plus que les ruptures et veut rendre le passé fécond pour le présent et l'avenir. L'étude historique qui s'attache au passé n'a de sens pour l'écrivain que si elle garde constamment le souci du présent ; l'historien n'a fait tâche utile que s'il devient l'initié qui prépare l'avenir : "A chaque moment du présent sont suspendus en deux cordons l'avenir et le passé ; la totalité du temps représente un seul jour unique et non de nombreux jours, aucune époque ne doit se donner à elle-même un début, mais ce qui s'est fait au cours du temps doit être reconnu comme existant et ne pas être livré à l'oubli afin que la force vive ne s'épuise pas en de stériles répétitions. Toute action contribue à forger l'avenir comme elle est tributaire du passé, dans le premier cas par l'activité historique, dans l'autre par la méditation sur l'histoire.

Une longue rangée de colonnes mène dans les profondeurs du passé. Entre les colonnes sont dressées les statues anciennes, la foule se presse à l'entrée en ouvrant de grands yeux et continue à maçonner pour gagner son salaire journalier ; seuls les maîtres possèdent le plan, et parce

---

(43) Cf. la lettre de Jakob Grimm à son frère Wilhelm en date du 17 mai 1809 (citée dans FAMBACH, op. cit., p. 483) : "Die Auswahl ist gewiß vortrefflich ..... aber warum mögen sie fast nichts tun als kompilieren und die alten Sachen zurecht machen. Sie wollen nichts von einer historischen genauen Untersuchung wissen, sie lassen das Alte nicht als Altes stehen, sondern wollen es durchaus in unsere Zeit verpflanzen, wohin es an sich nicht mehr gehört ...".

qu'ils ont la connaissance de ce qui est et de ce qui fut, ils sont capables de fonder et de forger ce qui va se faire" (44).

(44) Cf. GGS IV, 27.

CONCLUSION GENERALE

Nous nous sommes attaché à retracer l'itinéraire spirituel du jeune Görres en nous fondant sur une étude détaillée de l'ensemble de ses écrits jusqu'en 1808. Nous avons montré comment ceux-ci, imprégnés tout d'abord des idées de l'Aufklärung, vont par la suite refléter et réunir d'une manière originale les tendances essentielles du premier et du second romantisme.

Quel jugement peut-on porter sur une oeuvre qui impressionne par sa richesse foisonnante et invite sans cesse le lecteur à s'interroger sur la personnalité de l'auteur ?

Dans ses qualités comme dans ses faiblesses, cette production nous apparaît en effet comme l'expression vivante de la nature même de Görres, des tendances fondamentales de son être. De ces dernières, personne n'a mieux parlé que lui-même dans ses lettres à Katharina von Lassaulx.

Nous en retiendrons un premier passage où Görres définit avec une remarquable lucidité ce que l'on pourrait nommer chez lui la loi de mutation et de conservation, de succession et de résurgence. L'oeuvre de Görres, examinée dans ses composantes profondes, dans les aspirations qui l'ont fait naître, présente plusieurs aspects successifs qui dominent tour à tour, mais sans qu'aucun d'eux ne disparaisse jamais définitivement. Le 30 mars 1800, Görres écrit à sa fiancée (1) : "Je peux remonter dans ma vie passée de dix à douze ans et aucun des penchants qui ont germé durant cette période n'est éteint en moi. J'en considère rétrospectivement toute

(1) Cf. Ges. Br. I, 54.

la chaîne, chaque fois l'un de ces penchants domine, il ne s'efface pas devant son successeur pour se flétrir et se perdre, il passe seulement à l'arrière plan afin de laisser à cet autre l'espace nécessaire pour qu'il puisse se développer, pour attendre le moment où il viendra le rejoindre... Aussi longtemps que toutes les aspirations de mon coeur ne sont pas développés, aussi longtemps qu'il reste impossible de les développer toutes en même temps, il faut qu'il y ait succession. Mais il faut qu'elles ne fassent que se succéder et ne s'entre-dévorent pas, ce serait grave si l'instant suivant engloutissait ce que l'instant précédent a fait naître".

Notre étude chronologique a souligné cette succession caractéristique d'orientations et d'intérêts, ces dominantes qui s'affirment au sein même de l'alternance fondamentale entre la phase d'engagement militant et les phases d'étude et de réflexion. L'oeuvre du jeune Görres nous est ainsi apparue aussi abondante et protéiforme que rhapsodique et fragmentaire. Elle se compose d'une série d'essais révélant une multiplicité de dons, d'une succession d'entreprises prometteuses mais dont aucune ne connaît, pour des raisons diverses, un véritable achèvement et ne détermine une orientation décisive chez Görres.

Si les événements contraires expliquent pourquoi Görres se détourne pour un long temps du journalisme politique et de l'engagement militant, on ne saurait trouver des causes pareillement externes aux abandons successifs qui marquent la suite de son évolution. Des multiples orientations esquissées par les Aphorismes sur l'art et successivement prolongées par les écrits ultérieurs, aucune n'a été suffisamment approfondie pour mener à l'incontestable chef-d'oeuvre. De ses Aphorismes sur l'art, enrichis des vues nouvelles éparses dans les articles de l'Aurora, les Teutsche Volksbücher et Wachstum der Historie, Görres tirera sans doute

la substance de ses cours de Heidelberg sur l'esthétique et l'histoire des arts, mais jamais il n'écrira de véritable traité d'esthétique. Après avoir cherché à s'imposer comme physiologue grâce à plusieurs publications que couronne sa conception de l'homme microcosme, Görres renonce à poursuivre dans cette voie. S'il n'est pas de notre compétence de déterminer l'importance de l'apport de Görres à la médecine de son temps ni d'émettre un jugement de valeur sur cette dernière (2), notre exposé met en lumière les raisons qui expliquent pourquoi l'homme de science Görres ne persévère pas dans ses entreprises.

Le théoricien qui proclamait si hautement l'indispensable union de l'empirisme et de la spéculation était en fait parti de l'expérimentation et de l'attitude de l'empirisme qui caractérisent le Taschenbuch pour se complaire toujours davantage dans les sphères de la pure spéculation, incontrôlable et incontrôlée, pour assouvir dans ses écrits scientifiques un besoin intellectuel fondamental de construction systématique et universelle. Si le

---

(2) Dès 1895, Virchow avait dans l'ouvrage intitulé Hundert Jahre allgemeiner Pathologie exprimé un jugement négatif sur le rôle joué par le physiologue Görres, en exagérant sans doute la portée de son influence : "Seitdem Görres (1802)eine" neue Begründung der Gesetze des Lebens durch Dualism und Polarität" versucht und mit Verwegenheit verteidigt hatte, glaubte beinahe jeder Patholog die Geheimnisse des kranken Lebens auf eine Störung von Polaritäten zurückführen zu können" (cf. GGS II,1, XXVII).
Les jugements des physiologues modernes confirment de manière très nette la caducité de la médecine romantique inspirée par la Naturphilosophie. A la différence du scientifique actuel qui, comme l'écrit K.E. Rothschuh, "construit sa maison pierre par pierre" et cherche à établir des liens de causalité entre les éléments utilisés, le philosophe de la nature "édifie d'abord une charpente de piliers et de traverses librement inventés et choisis. Ce n'est qu'après cela qu'il se met en quête des pierres qui s'adaptent à la charpente". Les progrès de la science ont permis d'établir que la polarité ne saurait prétendre être un principe universel permettant d'interpréter les phénomènes, qu'on ne peut que rarement conclure à l'identité à partir de ressemblances, enfin que l'idée de la correspondance entre le macrocosme et le microcosme est loin de posséder la valeur générale que lui prêtaient les romantiques. Le chemin suivi par ces derniers est donc impraticable pour la science moderne (cf. K.E. ROTHSCHUH, Joseph Görres und die romantische Physiologie, Med. Mschr. 5. Jg., Heft 2/1951, S. 128-131).

travail scientifique du physiologue ne peut progresser qu'en s'appuyant sur une patiente étude du détail des faits, la tournure d'esprit de Görres le rendait effectivement impropre à cette tâche de longue haleine.

Cherchant à affirmer son originalité par rapport à la philosophie schellingienne, Görres apporte avec Glauben und Wissen une orientation nouvelle et personnelle. C'est avec une extraordinaire soudaineté que s'impose ici comme essentiel le thème du divin, l'idée de Dieu. La crise de 1800 avait bien suscité quelques interrogations sur les desseins de la nature et de la Providence, mais l'idée de Dieu était restée un thème rarement abordé et les quelques réflexions le concernant dans les Aphorismes sur l'art se caractérisent par un froid intellectualisme. Aussi n'est-il pas exagéré de parler à propos de Glauben und Wissen d'une découverte de Dieu. Celui que Görres avait jusque là laissé dans l'ombre fait brusquement irruption, se révèle comme l'ultime référence, le Dieu un et insondable, le Dieu de la surabondance. Nous avons montré quelles nouvelles influences philosophiques s'expriment dans cette oeuvre, et comment l'intérêt pour le mythe asiatique lui-même fait partie intégrante de cette révélation du divin. Pour la première fois, Görres parle de "l'instinct divin" qui habite l'homme et il manifeste son intérêt pour la mystique. Sans doute son goût pour les jeux de l'intellect et les combinaisons systématiques se donne-t-il encore libre cours dans les spéculations trinitaires, mais dans l'idée omniprésente du divin, source et but de toute vie, s'affirme incontestablement un besoin du coeur, un élément irrationnel surgi des profondeurs de l'être.

Pourtant, ici encore, cette conception de la surabondance, du Dieu créateur et du Dieu créé, cette approche mystique des mystères sacrés vont passer à l'arrière plan pendant la période de Heidelberg, où domine l'intérêt

historique qui se concrétise dans l'ébauche d'une vaste philosophie de l'histoire. Les réflexions nouvelles que Görres consacre au mythe et les études qui préparent la Mythengeschichte der asiatischen Welt sont elles-mêmes dominées par cette perspective historique. Mais, nonobstant cette dominante, c'est une fois encore la multiplicité qui caractérise les activités de Görres comme professeur et comme écrivain. Ses tendances romantiques s'expriment dans des écrits aussi divers que le divertissement spirituel du BOGS, la profession de foi des Volksbücher où l'idée de Volk prend toute son ampleur, ses articles consacrés à la littérature vieil - allemande et les joutes polémiques de la Zeitung für Einsiedler où la verve satirique de Görres fait à nouveau merveille. Une autre résurgence, une de ces tendances remises un instant au premier plan, est la remarquable satire politique des Schriftproben. Ici encore, dans les directions nouvelles, l'inachèvement de l'oeuvre frappe. Les ambitions que révèle le titre de Religion in der Geschichte ne peuvent être réalisées, et malgré l'enthousiasme avec lequel Görres se lance dans l'étude du moyen haut allemand, ses débuts de philologue resteront sans véritables lendemains.

Ce n'est pas le moindre paradoxe que l'oeuvre de jeunesse de Görres, malgré une multiplicité et une dispersion qui l'ont en fin de compte empêchée d'atteindre un sommet, n'éveille aucunement chez le lecteur le sentiment d'une production incohérente, sans lignes de forces et sans unité sous-jacente. Si les thèmes traités diffèrent, ces écrits n'en trouvent pas moins leur source commune dans les aspirations profondes qui ont poussé Görres à les aborder. C'est encore dans une lettre de l'année 1800 que Görres confie à sa fiancée qu'en dépit des changements apparents une permanence essentielle, un même besoin affectif s'exprime tout au long de son existence : "Toute ma vie durant, j'ai toujours possédé quelque chose à quoi je m'attachais exclusivement et quand tout m'accablait, quand je ne savais

absolument plus comment tout cela allait tourner, alors j'allais me réfugier auprès de ce quelque chose que j'aimais et j'en revenais à nouveau serein et consolé. Dans ma première jeunesse, ce fut une fleur qui tint bon pendant deux ans chez moi, puis un poisson, une fois même un lézard, par la suite mes plans" (3). Ainsi Görres ne peut-il vivre sans un objet de culte et de vénération qui lui apporte chaleur et réconfort. Les plans de Görres, ses objectifs, qu'ils soient politiques ou spirituels, nous sont effectivement apparus à travers toute la période étudiée comme inspirés en dernière analyse par un besoin de foi absolue qui en constitue l'unité profonde.

Comme nous l'avons montré, le combat révolutionnaire du jeune Görres est tout entier sous-tendu par une foi absolue dans la victoire de la lumière sur les ténèbres. Lorsque la tournure des événements montre à Görres que la grande expérience a pour l'heure périclité, il n'échappe certes pas momentanément aux assauts du doute et à l'amertume d'une cruelle désillusion. Mais la réaction est prompte : Görres sauve du naufrage l'idée de la perfectibilité de l'humanité. C'est désormais par l'art et la science que s'accomplira l'ascension de celle-ci. Görres n'abandonne pas sa foi dans le progrès, mais il confère à l'idée d'accomplissement de la culture un sens moral et spirituel; la voie envisagée est celle d'un long ennoblissement de la nature humaine.

Ainsi assistons-nous après la crise de 1800, non à la disparition, mais à la transposition de ses idées et de ses aspirations essentielles. Son expérience des forces antagonistes dans l'évolution historique le disposera à accueillir l'interprétation de l'univers par le dualisme et la polarité. Son rêve de paix universelle va trouver un prolongement dans

(3) Cf. Ges. Br. I, 59.

sa conception d'un idéal d'équilibre et de conciliation.

Une profonde aspiration à l'unité, issue des déchirements du jeune révolutionnaire, est ici le point commun et le centre de toutes les réflexions qui se déploient dans les divers écrits de Görres. N'est-il pas symptomatique de voir quel sens profond Görres attribue en 1800 à l'amour qui le lie à Katharina, quelle signification générale revêt à ses yeux cette expérience personnelle : l'amour apparaît comme l'invitation que la nature adresse à l'homme et à la femme séparés à restaurer l'unité et la plénitude originelle de l'humain. A Katharina qui s'était plainte que nature et société se soient liguées pour défavoriser les femmes, Görres répond le 2 avril : "La nature vous a arrachées à l'homme, à l'être duquel vous appartenez aussi intimement que tout autre élément de sa nature organique, et vous a donné votre personnalité. Cet être qui est le vôtre, elle l'a paré de tous les charmes qu'elle tenait en réserve, elle lui a donné une riche plénitude de sentiment, elle a planté au fond de son coeur le tout-puissant amour et lui a alors adressé cet appel : "Ce que j'ai arraché l'un à l'autre pour accomplir mes desseins,que cet amour l'unisse à nouveau, que sa sympathie comble le ravin que j'ai creusé". A l'homme elle a dit : "Vois, cet être est une partie transfigurée de ton moi, il reste une lacune dans ton être, jusqu'à ce que tu unisses à nouveau par l'amour ce que j'ai séparé dans la forme; ce n'est qu'ainsi que l'être humain sera à nouveau restauré en toi" (4).

Ce souci de l'unité et de la totalité, ce besoin de résoudre les antagonismes, de montrer à travers la dualité de l'univers le rôle médiateur fondamental de l'amour et de l'idéal dans la vie organique et spirituelle constituent sans nul doute le thème fondamental des écrits de

(4) Cf. Ges. Br. I, 56.

Coblence. N'était-il pas conforme à la logique du coeur comme à celle de l'esprit que Görres soit porté à rechercher, au delà de toutes les unités composées du domaine terrestre, l'unité suprême et absolue, dont toute chose est issue et à laquelle toute chose revient sous l'emprise d'une inextinguible nostalgie, comme le lui enseigne le néo-platonisme ?

C'est la nécessité d'une conciliation entre l'idée d'équilibre organique et l'idée de progrès qui domine par la suite la méditation philosophique et historique de Görres. Dès les Aphorismes sur l'art, celui-ci avait, comme nous l'avons vu, nettement tiré vers l'idéal la notion schellingienne d'indifférence. C'est cependant seulement avec Wachstum der Historie que Görres va trouver la forme définitive de cette conciliation. Les cycles historiques nous montrent dans leur enchaînement en forme de spirale des équilibres qui se recréent à un niveau sans cesse croissant de spiritualité.

La foi absolue de Görres dans le développement de la spiritualité nous apparaît comme une constante de son oeuvre. Aussi celle-ci est-elle résolument tournée vers l'avenir. Certes, un des intérêts majeurs de la période que nous avons étudiée est la redécouverte par Görres de la dimension du passé, passé de l'humanité ou passé national allemand, une dimension absente de ses écrits révolutionnaires et qui va donner son caractère spécifique à la production ultérieure de Coblence et de Heidelberg. Mais nous avons voulu montrer qu'il est essentiel d'établir pourquoi et comment le passé devient l'un des pôles de la réflexion de Görres, une de ses composantes essentielles. En marquant l'importance du passé dans l'histoire, Görres veut non ressusciter une forme historique révolue, mais rendre le passé à nouveau fécond pour le présent, chercher dans les profondeurs la source de vie que ses contemporains ont laissé se perdre. La nostalgie des

grandeurs passées n'est pas synonyme ici de simple restauration; c'est à un niveau supérieur que l'harmonie perdue devra se recréer.

Dès Glauben und Wissen, c'est un regard prophétique que Görres dirige vers les origines. Scrutant le lointain passé de l'humanité, il ne cesse de se préoccuper de sa progression. Aussi ne pouvons-nous adhérer à l'opinion de Nadler qui oppose l'idée de progrès, essentielle au publiciste révolutionnaire, à celle de métamorphose, essentielle au penseur de Heidelberg (5). La métamorphose est non pas simple survie et éclosion du passé, mais renouveau de celui-ci sous une forme supérieure; elle intègre précisément chez Görres le principe progressif. L'histoire organique ne renonce à aucun moment à la notion de spiritualisation grandissante.

La cause de l'esprit et du progrès a quelquefois amené Görres à légitimer provisoirement des hégémonies et des contraintes, mais elle a le plus souvent fait de lui le grand champion de la liberté des individus et des consciences. Ce combat prend au cours de sa vie des aspects très divers. Il signifie tout d'abord le combat pour la liberté politique que mène le révolutionnaire, adversaire juré de l'Ancien Régime, mais tout aussi bien celui que mène l'ennemi irréconciliable de la tyrannie napoléonienne pour la liberté du peuple allemand. Il signifie plus largement encore pour la période de Heidelberg la revendication de la liberté spirituelle de l'homme en face de toutes les forces représentant les contraintes du matérialisme et l'aveugle nécessité de la nature. C'est dans l'affirmation de cette liberté spirituelle que Görres voyait la mission spécifique de la nation allemande.

(5) Cf. NADLER, op. cit., p. 280 : "... den zum Fortschritt gegensätzlichen Gedanken der Metamorphose".

B I B L I O G R A P H I E

A) EDITIONS

1. Edition critique des Oeuvres complètes de Görres :

JOSEPH GÖRRES, Gesammelte Schriften.

Herausgegeben im Auftrage der Görres-Gesellschaft von W.Schellberg, A. Dyroff, L Just, H. Raab.

Bachem, Köln, 1926, s .

L'édition des oeuvres complètes commencée par Wilhelm Schellberg, actuellement dirigée par Heribert Raab, n'est pas achevée. La publication des volumes réservés aux oeuvres de la période munichoise et aux lettres semble actuellement incertaine.
Pour faciliter les recherches, nous indiquons ci-après les volumes parus et l'essentiel de leur contenu.
Pour nos références à cette édition, nous utilisons le sigle GGS suivi d'un chiffre romain qui désigne le volume et de chiffres arabes qui indiquent la page.
(II, $_2$, 275 = volume II, tome 2, page 275).

I. Politische Schriften der Frühzeit (1795 - 1800).
Hrsg. v. Max Braubach (1928).

Der Allgemeine Frieden, ein Ideal. Das rothe Blatt. Der Rübezahl. Resultate meiner Sendung nach Paris.

II,$_1$ Naturwissenschaftliche, kunst-und naturphilosophische Schriften I (1800 - 1803).
Hrsg. v. Robert Stein (1932).

Aphorismen über die Kunst. Aphorismen über die Organonomie.

II,$_2$ Naturwissenschaftliche und naturphilosophische Schriften II (1793 - 1810).
Hrsg. v. Robert Stein (1934).

Exposition d'un système sexuel d'ontologie.
Exposition der Physiologie.
Ankündigung der Heidelberger Vorlesungen.
En outre, des comptes rendus d'ouvrages de philosophie scientifique et un carnet de notes du jeune Görres publié sous le titre Naturwissenschaftliches Taschenbuch 1793 - 1795.

III. Geistesgeschichtliche und literarische Schriften I (1803 - 1808).
Hrsg. v. Günther Müller (1926).

Glauben und Wissen. Aurora-Beiträge. Kindermythen. Geschichte von Bogs dem Uhrmacher.Die Teutschen Volksbücher. Beiträge zur Zeitung für Einsiedler. Schriftproben von Peter Hammer. Wachstum der Historie.

IV. Geistesgeschichtliche und literarische Schriften II (1808 - 1817).
Hrsg.v. Leo Just (1955).

Beiträge zu den Heidelbergischen Jahrbüchern der Literatur 1808 - 1813 und zum Deutschen Museum 1813. Reflexionen über den Fall Teutschlands und die Bedingungen seiner Wiedergeburt. Fall der Religion und ihre Wiedergeburt.

V. Mythengeschichte der asiatischen Welt (1810)
Hrsg. v. Willibald Kirfel (1935).

VI - XI. Rheinischer Merkur.

VI - VIII Erster Band : 1814.
IX - XI. Zweiter Band : 1815 - 1816.
Hrsg. v. K. d'Ester, H.A. Münster, W. Schellberg, P. Wentzke (1928).

XII. Das Heldenbuch von Iran aus dem Schah Nameh des Firdussi.
Hrsg. v. Willibald Kirfel (1942).

XIII. Politische Schriften (1817 - 1822).
Hrsg. v. Günther Wohlers (1929).

Die Übergabe der Adresse der Stadt Coblenz. Teutschland und die Revolution. Europa und die Revolution. In Sachen der Rheinprovinzen, und in eigener Angelegenheit. Die heilige Allianz und die Völker auf dem Congresse von Verona.

(XIV.) Le volume XIV dû à H. Raab doit paraître prochainement.

XV. Geistesgeschichtliche und politische Schriften der Münchner Zeit (1828 - 1838)
Hrsg. v. Ernst Deuerlein (1958).

Beiträge zur Eos (1828, 1829, 1831, 1832), zum Literaturblatt (1831) und zum Morgenblatt (1835).
Einleitung zu : Heinrich Suso's, genannt Amandus, Leben und Schriften, hrsg. von M. Diepenbrock. Über die Grundlage Gliederung und Zeitenfolge der Weltgeschichte. Drei Vorträge (1830).
Vier Sendschreiben an Herrn Culmann (über die Congregation in Bayern).
Krieg oder Frieden. An die Kriegspartei in Frankreich.
Ministerium, Staatszeitung, rechte und unrechte Mitte.

XVI,$_1$ et XVI,$_2$
Aufsätze in den Historisch-politischen Blättern.
1. Teil : 1838 - 1845
2. Teil : 1845 - 1848
Hrsg. v. Götz Frh. von Pöltnitz (1936 et 1939).

2. Première édition des Oeuvres et des Lettres de Görres :

Joseph von GÖRRES, Gesammelte Schriften, hrsg. von Marie Görres.

I. Abt. : Politische Schriften I - VI, München, 1854 - 1860.
II.Abt. : Gesammelte Briefe :
I. Familienbriefe, hrsg. von M. Görres, Mch.,1858 (comprend les Brautbriefe).
II. Freundesbriefe (1802 - 1821).
III. Freundesbriefe (1822 - 1845),hrsg. von Fr. Binder, München, 1874. A défaut d'édition critique, cette édition reste fondamentale. Nous nous y référons sous le sigle Ges. Br.

3. Lettres ne figurant pas dans les Gesammelte Briefe :

Parmi les publications de lettres retrouvées qui intéressent notre étude, les plus importantes sont :

a) pour la période révolutionnaire :

W. HERMANNS, Jos. Görres - Cisrhenanenbriefe,
in : Rhein. Vierteljahrsblätter 19, S. 466 - 498, 1954.

K. d'ESTER, Der junge Görres und die französische Zensur,
in : Westdeutsche Zeitschrift XXX, S. 109 - 116, 1911; à compléter par les lettres reproduites dans GGS I, 621/22.

GGS I, 625 - 629 : lettres échangées entre le Comité des patriotes et Görres au cours de sa mission à Paris.

b) pour la période postérieure :

R. SCHMITT, Zur Biographie von J. Görres für die Jahre 1802 - 1808. Nach bisher unbekannten Briefen und Akten.
in : Jahrbuch für Geschichte und Kunst des Mittelrheins, S. 67 - 95, 1958.

Briefe von Benj. Constant, Görres, Goethe, etc. Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Charles de VILLERS.
Hrsg. von Max Isler, Hamburg, 1879 (Görres = p. 72 - 97).

Heinr. W.L. ZIMMER, Joh. Georg Zimmer und die Romantiker, ein Beitrag zur Geschichte der Romantik, nebst bisher ungedruckten Briefen von Arnim,..., Brentano, Görres etc... (Görres = p.195 - 208).

Au découpage arbitraire des textes O. WALZEL a apporté d'importantes

rectifications dans la Zeitschrift für das österreichische Gymnasium, XLI, S. 529 - 534, 1890.

R. STEIG, Jos. von Görres' Briefe an Achim von Arnim.

1. Hälfte : Bis zu den Freiheitskriegen (1813),

in : Neue Heidelberger Jahrbücher X, Heidelberg, 1900, S. 115 - 176;

2. Hälfte : Bis zu Arnims Tode (1830), in : Neue Neidelb. Jahrbücher XIX, S. 103 - 159, 1916.

La correspondance avec Arnim ne commence qu'en 1808. Pour les lettres isolées que nous citons, nous donnons chaque fois la référence précise.

4. Oeuvres choisies.

W. SCHELLBERG, Jos. v. Görres ausgewählte Werke und Briefe.

I. Ausgewählte Werke (1797 - 1819);

II.Ausgewählte Briefe (1799 - 1845). Kempten, 1911.

Ce choix que nous citons sous le sigle SCHELLBERG WuB reste important à cause des lettres et des notes. H. ROUDIL a rectifié quelques dates de la correspondance dans les Annales révolutionnaires de 1912, p. 417 - 421.

W. FRÜHWALD, Jos. Görres. Ausgewählte Werke, 2 Bde Freiburg, 1978.

Commentaires des textes et indications bibliographiques. Le t. II donne des extraits de la Mystique chrétienne et le texte de l' Athanasius.

H. RAAB, Jos. Görres. Ein Leben für Freiheit und Recht. Auswahl aus seinem Werk. Urteile von Zeitgenossen. Einführung und Bibliographie. Paderborn, 1978.

B) ETUDES HISTORIQUES

concernant l'Aufklärung et l'époque révolutionnaire.

1. La Rhénanie avant l'occupation de la rive gauche du Rhin.

a) M. BRAUBACH, Das Rheinland am Vorabend der französischen Revolution Bonn, 1940.

J. HANSEN, t. I (intr.) et W. WENCK, t. I (voir sous B 3).

b) M. BRAUBACH, Diplomatie und geistiges Leben im 17. und 18. Jahrhundert. Gesammelte Abhandlungen. Bonn, 1969.

Dans la 2ème partie du recueil sont réunis des articles sur l'Aufklärung in Deutschland.

F. VALJAVEC, Geschichte der abendländischen Aufklärung, 1961.

---, Die politischen Wirkungen der Aufklärung, in : Ostdeutsche Wissenschaft 2, 1955.

---, Die Entstehung der politischen Strömungen in Deutschland 1770 - 1815. München, 1951.

H. BRÜCK, Die rationalistischen Bestrebungen im katholischen Deutschland, besonders in den drei rheinischen Bistümern, in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts. Mainz, 1865.

R. LE FORESTIER, les Illuminés de Bavière et la Franc-maçonnerie allemande. Paris, 1915.

R. van DÜLMEN, Der Geheimbund der Illuminaten. Darstellung, Analyse, Dokumentation. Stuttgart, 1975.

c) M. BRAUBACH, Maria Theresias jüngster Sohn, Max Franz letzter Kurfürst von Köln und Fürstbischof von Münster.
1. Aufl. 1925; 2. Aufl. Wien, 1961.

---, Die erste Bonner Hochschule, Maxische Akademie und kurf. Universität 1774/77 bis 1798. Bonn, 1966.

F.G. DREYFUS, Sociétés et mentalités à Mayence dans la 2de moitié du XVIIIe siècle. Paris, 1968.

L. VEZIN, Die Politik des Mainzer Kurfürsten Fr. Karl von Erthal vom Beginn der Französischen Revolution bis zum Fall von Mainz (1789 - 1792). Diss. Bonn, 1932.

L. JUST, Die alte Universität Mainz von 1447 bis 1798.Wiesbaden, 1957.

H. RAAB, Clemens Wenceslaus von Sachsen und seine Zeit (1739-1812). I (seul volume paru). 1962.

F. LIESENFELD, Clemens Wenceslaus, der letzte Kurfürst von Trier, seine Landstände und die französiche Revolution (1789-1794). In: Westdeutsche Zeitschrift, Ergänzungsheft XVII, Trier, 1912.

d) K. JULKU, Die revolutionnäre Bewegung im Rheinland am Ende des 18. Jahrhunderts. Bd. I, II, Helsinki, 1965/1969.

2. La Révolution française.

a) Ouvrage de référence :

G. LEFEBVRE, La Révolution française, P.U.F. 1930, 6° éd. 1968.

Nous avons consulté également les ouvrages connus de A. AULARD, A. MATHIEZ, J. GODECHOT, A. SOBOUL, F. FURET et D. RICHET.

b) Ouvrages importants sur l'époque du Directoire :

R. GUYOT, Le Directoire et la paix de l'Europe des traités de Bâle à la 2ème coalition (1795-1799). Paris, 1911.

A. MATHIEZ, Le Directoire du 11 brumaire an IV au 18 fructidor an V. (publié par J. Godechot), Paris, 1934.

D. WORONOFF, La République bourgeoise de thermidor à brumaire 1794-1799, Ed. du Seuil, Paris, 1972.

M. REINHARD, Le grand Carnot, 2 vol., Paris 1950/52. Cf. t. II, L'organisateur de la victoire.

Beaucoup d'éléments nouveaux ; la question de la Rhénanie n'est malheureusement qu'effleurée.

R. GUYOT, Documents biographiques sur J.-F. Reubell, membre du Directoire exécutif. Paris, 1911.

B. NABONNE, La diplomatie du Directoire et Bonaparte, d'après les papiers inédits de Reubell. Paris, 1951.

---, Mémoire justificatif de Reubell. In : Revue d'histoire diplomatique, p. 75 - 103, Paris, 1951.

F. LUCKWALDT, Der Frieden von Campo-Formio (1795-1797) = Quellen zur Geschichte des Zeitalters der französischen Revolution, hrsg. von H. Hüffer, 2. Abt., Bd 1, Innsbruck, 1907; (Documents sur les négociations diplomatiques préliminaires à la paix de Campo-Formio.)

3. La Rhénanie à l'époque de la Révolution française.

Nous ne citons sous cette rubrique que des ouvrages dans lesquels sont abordées ou évoquées des questions qui entrent dans le cadre de notre étude.

a) J.HANSEN, Quellen zur Geschichte des Rheinlandes im Zeitalter der französischen Revolution. Gesammelt und hrsg. von ... . Bonn, 1931-1938.

I. 1780-1791.

II. 1792 et 1793 (registre des tomes I et II).

III. 1794 - sept. 1797.

IV. Sept. 1797 - 1801 (reg. des t. III et IV).

Ouvrage documentaire fondamental.

b) W.WENCK, Deutschland vor 100 Jahren. Politische Meinungen und Strömungen bei Anbruch der Revolutionszeit. 2 Bde, Leipzig, 1887/90.

J. HASHAGEN, Das Rheinland und die französische Herrschaft. Beiträge zur Charakteristik ihres Gegensatzes. Bonn, 1908.

Ph.SAGNAC, Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire. Paris, 1917.

A. CONRADY, Die Rheinlande in der Franzosenzeit (1750 - 1815). Berlin, 1923.

M.BRAUBACH, Frankreichs Rheinpolitik im Zeitalter der französischen Revolution. In : Archiv für Politik und Geschichte V, 1927.

J.HANSEN, Das linke Rheinufer und die französische Revolution, in : Mitteilungen der Deutschen Akademie XII, 421 - 455, 1927.

Pour le Palatinat, cf.:

Fr. X.REMLING, Die Rheinpfalz in der Revolutionszeit (1792-1798). 2 Bde, Speyer, 1865/66.

M.SPRINGER, Die Franzosenzeit in der Pfalz (1792 - 1814). Stuttgart, 1926.

c) J.GODECHOT, La grande Nation, l'expansion révolutionnaire de la France dans le monde. 2 vol., Paris, 1956.

Occupants - occupés, 1792-1815. Colloque de Bruxelles (29-30 Janvier 1968), Bruxelles, 1969.

d) A.SOREL, L'Europe et la Révolution française, 8 vol., Paris, 1885-1904. T.V : Bonaparte et le Directoire.

---, Hoche et Bonaparte en 1797. Paris, 1896.

A. CHUQUET, Quatre généraux de la Révolution, Hoche et Desaix, Kléber et Moreau. Paris, I et II 1911, III 1913, IV 1920.

= Recueils de lettres avec commentaires. Lettres de Hoche très importantes de 1797 dans les tomes II et IV.

M.A.FABRE, Hoche, l'enfant de la victoire, 1768-1797. Paris, 1947.

Rien sur l'administration civile en Allemagne, ni sur l'entourage militaire de Hoche.

Sur les Cisrhénans, A. AULARD, Hoche et la république cisrhénane Revue de Paris, 1919, et A. MATHIEZ, Le Directoire et la République cisrhénane, Annales révolutionnaires, 1916, sont incomplètement documentés.
Les informations les plus étendues et généralement documentées sont données par J.HANSEN.

E.WELVERT, La mission de Lakanal sur le Rhin, Feuilles d'histoire, IX, Paris, 1913.

4. Les révolutionnaires rhénans.

a) A.STERN, Der Einfluß der Französischen Revolution auf das deutsche Geistesleben. Stuttgart, 1928.

J.DROZ, L'Allemagne et la Révolution française. Paris, 1949.

G.L.FINK, Des privilèges nobiliaires aux privilèges bourgeois. Le débat sur l'égalité et son écho en Allemagne (1788 - 1792). Dans : Recherches germaniques 3, Strasbourg, 1973.

b) Inge STEPHAN, Literarischer Jakobinismus in Deutschland, (1789 - 1806). Sammlung Metzler, Stuttgart, 1976.

Deutsche revolutionäre Demokraten. Darstellung und Dokumentation. Introductions de W. GRAB. 5 vol., 1971 - 1978.(Metzler) Stuttgart. (I. Gedichte und Lieder. IV. Jakobinerschauspiel. III. A. KÖRNER, Die Wiener Jakobiner. V. W. GRAB, Leben und Werke norddeutscher Jakobiner. II. Axel KUHN, Linksrheinische deutsche Jakobiner. Aufrufe, Reden, Protokolle, Briefe und Schriften 1794 - 1801. Stgt., 1978.

c) Claus TRÄGER (Hrsg.), Mainz zwischen Rot und Schwarz. Die Mainzer Revolution 1792 - 1793 in Schriften, Reden und Briefen. Berlin, 1963.

H. SCHEEL, Die Mainzer Republik, Akademie-Verlag, Berlin. Les vol. I et II, Protokolle, ont paru. Le vol. III, Gesamtdarstellung, n'est pas sorti.

W. RÖDEL, Georg Forsters Beurteilung der franz. Revolution. In : Weimarer Beiträge II, S. 182 - 213, 1956.

L. UHLIG, Georg Forster. Tübingen, 1965.

Denkwürdigkeiten des Generals EICKEMEYER, hrsg. von H. König, Frankfurt a. M., 1845.

W. HERMANNS, P.J. Franz Dautzenberg und sein Aachner Zuschauer (1790 - 1798). Aachen 1931.

H. WEINERT, J.B. Geich, ein rheinischer Publizist im Zeitalter der französischen Revolution. (Masch.) Diss., Bonn, 1947.

J. VENEDEY, Die deutschen Republikaner unter der franz.Republik. Leipzig, 1870.

(Concerne principalement l'activité de Michel Venedey. En les comparant avec les documents du Nachlaß (archives de Postdam), Hansen a découvert de fâcheuses adjonctions du fils aux lettres du père pour leur donner une orientation plus nationale.)

Leo JUST, Franz von Lassaulx, Bonn, 1947.

N. von WRASKY, A.G.Fr. Rebmann. Heidelberg, 1907.

K.G. FABER, A.G.Fr. Rebmann (1768 - 1824). In : Pfälzer Lebensbilder, S. 191-217, 1964.

Hedwig VOEGT, Die deutsche jakobinische Literatur und Publizistik (1789-1800). Berlin, 1955.

Concerne principalement Rebmann sous l'angle marxiste.

d) Les ouvrages suivants complèteront cette documentation :

H. SCHEEL, Süddeutsche Jakobiner. Berlin, 1962.

(Pages importantes sur l'attitude du Directoire et sur les intrigues d'Augereau.)

---, Deutscher Jakobinismus und deutsche Nation. Ein Beitrag zur nationalen Frage im Zeitalter der Großen französischen Revolution. Berlin, 1966.

C) LA VIE ET L'OEUVRE DE GÖRRES

I. Biographies.

a) Articles biographiques dus à des contemporains :

Article Joseph Görres, signé Bg.(= J.F BENZENBERG), dans Supplemente zum Conversations-Lexicon, Brockhaus, Leipzig, 1919. Repris dans Allgemeine deutsche Real-Encyclopedie für die gebildeten Stände (Conversations-Lexikon), 4.Bd., Brockhaus, Leipzig, 1820.

Article Johann Joseph Görres, signé M. (MAEHLER?), dans Zeitgenossen, Biographien und Charakteristiken, 5, Bandes 3. Abteilung, S. 171-184 Leipzig, 1820.

Guido GÖRRES, Joseph von Görres, in Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland, Bd. XXVII, S. 1-41, 89-128, 272-304), München, 1851.

Christian von STRAMBERG, Denkwürdiger und nützlicher Rheinischer Antiquarius, I. Abt., Bd. II, S. 435 - 510. Coblenz, 1853.
Cf. aussi II,2 sur les Cisrhénans, S. 104 sq. et 404. Nombreux articles sur la Rhénanie occupée.

Cette chronique de l'époque en 4 Abt. de plusieurs volumes réunit les renseignements recueillis en une série de récits vivants, mais avec des détails souvent soumis à caution.

b) Biographies anciennes :

Jos. GALLAND, Joseph von Görres. Freiburg i.Br.,1876.

J.N. SEPP, Görres und seine Zeitgenossen (1776 - 1848). 1877.

W.A. STRODL, J.J Görres' politischer und wissenschaftlicher Entwicklungsgang. In : Hist.pol. Blätter 77, München 1871.

c) Biographies critiques :

W. SCHELLBERG, Introduction aux WuB (cf. A4). Réedition publiée à part sous le titre Jos. von Görres. Zu seinem 150. Geburtstage Köln, 1926.

Alois DEMPF, Görres spricht zu unserer Zeit. Der Denker und sein Werk. Freiburg, i.Br., 1933.

R. SAITSCHICK, Jos. von Görres und die abendländische Kultur. Olten, 1953.

H. RAAB, Joseph Görres. In : Deutsche Dichter der Romantik. Ihr Leben und Werk, hrsg. von Benno von Wiese, S. 341-370. Berlin 1971.

d) Analyse critique des traits caractéristiques de la personnalité de Görres :

H. HABERSACK, Joseph v. Görres. Grundlinien seiner Gestalt. Diss. Würzburg, VIII, 60. 1931.

II. Etudes sur les écrits du jeune Görres.

1) Importants recueils d'articles (Festschriften) :

Görres-Festschrift. Aufsätze und Abhandlungen zum 150. Geburtstag von J. Görres. Hrsg. von K. Hoeber. Köln, 1926.

Festschrift Dem Gedenken an J. Görres zum 200. Geburtstag, hrsg. von Heribert Raab = Historisches Jahrbuch Nr. 96, 1, Halbband, Freiburg i. Br., 1976.

2) Etudes d'ordre général.

Dans les rubriques qui suivent, nous ne citons en principe que des études relatives à la période que nous traitons ou consacrant à cette période des développements importants.

a) J. HASHAGEN, Probleme des Görresforschung. In : Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst XXXII, S. 409-457, 1913.

b) B. LETTAU, Ein Beitrag zu J. Görres' Staatsauffassung von 1800 - 1824. Diss. Königsberg, 1926.

Wilhelmine BRÜGGEMANN, Gedanken über Staat und Wirtschaft bei Jos. Görres. Diss. Köln, 1934.

c) Joh. UHLMANN, Joseph Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage bis zum Jahre 1824. Leipzig, 1912.

Important surtout pour la période postérieure à Heidelberg. Les 3 premiers chapitres traitent de la période antérieure.

P. GRAPPIN, L'idéologie politique de Görres jusqu'en 1816. DES, Sorbonne, Paris.

H. RAAB, Europäische Völkerrepublik und christliches Abendland. Politische Aspekte und Prophetien bei J. Görres. In : Hist. Jahrbuch 96, S. 58 - 92; Freiburg i. Br., 1976.

Th. WÜRTENBERGER, Naturrecht und Geschichte bei J. Görres. In : Festschrift für W. Sauer, S. 279 - 291, Berlin 1949.

d) J. GRISAR, Wie Görres ein Deutscher wurde. In : Stimmen der Zeit, Bd. 105, S. 1 - 20, 1923.

---, Görres' religiöse Entwicklung. I. Vom Umglauben bis zur Pforte der Kirche. II. Die Rückkehr zum katholischen Glauben. In : Stimmen der Zeit 112, S. 254 - 270 u. 332 - 351, 1926/27.

III. La période révolutionnaire.

1) Les années d'étude au collège électoral.

L'historique du gymnase de Trèves édité sous le titre Königl. Friedrich-Wilhelms-Gymnasium zu Trier (1563 - 1913). Festschrift zur 350. Jubiläumsfeier, Trier, 1913, comprend, p. 171-274, un article bien documenté de

M. PAULUS, Das kurfürstliche Gymnasium (1773 - 1798).

G. REITZ a publié de nombreux articles sur le collège de Coblence à l'époque de Görres dans les Mittelrheinische Geschichtsblätter, Beilage zur Coblenzer Volkszeitung. Outre les articles mentionnés p. 22 et 23, citons :

--, Görres als Schüler des Coblenzer Gymnasiums im Urteil seiner Lehrer, in : M.G., Jg. VI, Nr. 2, 1926.

--, J. Görres' Lehrer Joh. Phil. Nicola (Herbst 1788 - Herbst 1791), in : M.G., Jg. VI, Nr. 2, 1926.

--, Noch einiges über J. Gerhards und seine Anschauungen, in :M.G., Jg. VI, Nr. 11 und 12.

2) Etudes d'ensemble.

K. Alexander von Müller, Der junge Görres, in : Archiv für Kulturgeschichte X, S. 414 - 454.

M. BRAUBACH, cf. Introduction à GGS I (XVII - XXXVIII), 1928.

3) Le mouvement cisrhénan.

Documentation de base dans J. HANSEN,Quellen, t. III et IV.

F. MICHEL, Die Coblenzer Cisrhenanen, in Trierisches Archiv XXII/XXIII, S. 167 - 174, 1914.

J. DROZ, La pensée politique et morale des Cisrhénans. Paris, 1940.

M. BRAUBACH, Der junge Görres als Cisrhenane. In : Gedächtnisschrift Hans Peters, S. 24 - 49, reproduit dans BRAUBACH, Diplomatie etc. (cf. B 1), S. 807 - 833.

4. Les écrits révolutionnaires du jeune Görres.

a) Der allgemeine Frieden, ein Ideal.

Leo JUST, Jos. Görres und die Friedensidee des 18. Jahrhunderts. In : Görres-Festschrift S. 25-45.

b) Les périodiques.

F.NOTHARDT, Görres und sein "Rothes Blatt". Diss. Heidelberg, 1932.

K. d'ESTER, Der junge Görres und die französische Zensur. In : Westdeutsche Zeitschrift XXX, 1911.

Joh. MAIRINGER, Jos. Görres als Publizist und Politiker (1795-1800). Mit besonderer Darstellung seiner Staatsauffassung. (masch. schr.) Diss. Wien, 1933.

R. REISSE, Die weltanschauliche Entwicklung des jungen J. Görres (1776-1806), Breslau; 1926.

Ouvrage de base centré sur la période révolutionnaire. Bon aperçu sur les sources de l'accès de Görres au mythe indien.

--, Die Weltanschauung des jungen Görres. In : Görresfestschrift, S. 46-64, 1926.

Jean ISLER, Das Gedankengut der Aufklärung und seine revolutionäre Auswertung in Görres'Frühschriften (1795-1800). In : Historisches Jahrbuch, 96, S.1-57, 1976.

5. L'évolution de Görres entre 1798 et 1806/07.

Käthe KRISELIUS, Joseph Görres, die Stadien seiner geistigen Entwicklung 1776-1805. Masch. schr. Diss. München 1950.

Laslo TARNOI, Jos. Görres' Entwicklung von der französischen Revolution zu der deutschen Romantik. Masch. schr. Diss. Humboldt-Univ. Berlin, 1969. (= Budapester Beiträge zur Germanistik 1.)

G.- A.BRANDT, Herder und Görres 1798-1807. Ein Beitrag zur Frage Herder und die Romantik. Würzburg-Aumühle 1939.

6. Görres publiciste.

M. BERGER, Görres als politischer Publizist. Leipzig, 1921.

K. d'ESTER, Görres' journalistische Sendung. In : Görres-Festschrift, S. 98 - 113.

W. SPAEL, Publizistik und Journalistik in ihren Erscheinungsformen bei Jos. Görres (1798 - 1815). Diss. Köln, 1928.

IV. GÖRRES A COBLENCE DE 1800 A 1806.

1. Compléments biographiques :

R. SCHMITT, Zur Biographie von Jos. Görres für die Jahre 1802 bis 1808. Nach bisher unbekannten Briefen. In : Jahrbuch für Geschichte und Kunst des Mittelrheins X, S. 67 - 95. Mainz, 1958.

R. STEIN, cf. GGS II/1, Anmerkungen.

---, Görres als Schüler, Lehrer und Vorgesetzter des Koblenzer Gymnasiums. In : Coblenzer Volkszeitung, Festnummer vom 11. u. 12. Sept. 1926.

2. Le mouvement des idées en Allemagne au début du XIXe siècle.

Nous avons consulté les études suivantes sur

a) SCHELLING :

Nic. HARTMANN, Die Philosophie des Idealismus, Berlin, 1923/29.

Kuno FISCHER, Schellings Leben, Werke und Lehre. (= Geschichte der neueren Philosophie, Bd. VII), Heidelberg, 1902, ^{4}1923.

E. BREHIER, Schelling, Paris, 1912.

H. KNITTERMEYER, Schelling und die romantische Schule. München, 1929.

X. TILLIETTE, Schelling. Une philosophie en devenir, t. I et II, Paris, 1970. T. I : Le système vivant, 1794 - 1821

R. AYRAULT, La génèse du romantisme allemand, t. I - IV, Paris, 1961 - 1976. Cf. Schelling en quête d'une philosophie : I,329 - 345; la Naturphilosophie de Schelling : IV, 11 - 51 et 74 - 106.

b) la Naturphilosophie :

Carl SIEGEL, Geschichte der deutschen Naturphilosophie, Leipzig, 1913.

A. FAIVRE, La philosophie de la nature dans le romantisme allemand. Cf. Histoire de la philosophie, t. III, p. 14 - 45. la Pléiade, Paris, 1974.

Epochen der Naturmystik, hrsg. von A. FAIVRE und R. C. ZIMMERMANN, Berlin, 1979.

Parmi les nombreux articles de spécialistes, citons

W. PAGEL, Paracelsus als Mystiker.

P. DEGHAYE, Dieu et la nature dans l'Aurore naissante de J. Boehme.

B. GORCEIX, Natur und Mystik im 17. Jahrhundert.

A. FAIVRE, Fr. von Baader et les philosophes de la nature.

J.F. MARQUET, Schelling et la philosophie de la nature.

D. BAUMGARDT, FR. von Baader und die philosophische Romantik. Halle, 1927.

E. SUSINI, Franz von Baader et le romantisme mystique, 2 vol., Paris, 1942.

3. L'évolution des sciences. Les conceptions médicales.

a) F. DANNEMANN, Die Naturwissenschaft in ihrer Entwicklung und in ihrem Zusammenhang. 4 Bde, Leipzig, 1920/23. (Pour l'époque de Görres, cf. t. III.)

H. SCHIMANK, Epochen der Naturforschung. München, 1964.

Th. BALLAUF, Die Wissenschaft vom Leben. Eine Geschichte der Biologie. Bd. I : Vom Altertum bis zur Romantik. (Coll. Orbis academicus), Alber, Freiburg i. Br., 1954. Voir le chap. Leben als organisierende Produktivität : Schelling und die Naturphilosophie, p. 343 - 391. Görres est absent.

b) R. AYRAULT, La genèse du romantisme allemand. Chap. Werner, Kielmeyer, Reil, brownisme et mesmérisme, I, 294 - 315.

c) H. DRIESCH, Geschichte des Vitalismus, Leipzig, 1922.

P. DIEPGEN, Deutsche Medizin vor 100 Jahren. Ein Beitrag zur Geschichte der Romantik. Freiburger wiss. Gesellschaft, Heft 10. Freiburg i. Br., 1923.

---, Vorromantische Medizin. Aschoff-Vorlesungen der Freiburger med. Gesellschaft, 1941.

E. HIRCHFELD, Romantische Medizin. Zu einer künftigen Geschichte der naturphilosophischen Ära. In : Kyklos, Jbch. für Geschichte und Philosophie der Medizin 3, 1930.

W. LEIBBRAND, Die spekulative Medizin der Romantik. Hamburg, 1956.

---, Heilkunde. Eine Problemgeschichte der Medizin. (Orbis academicus.) Freiburg i.Br., 1953.

K.E. ROTHSCHUH, Naturphilosophisches Denken in der "Romantischen Physiologie". In : ROTHSCHUH, Physiologie. Der Wandel ihrer Konzepte, Probleme und Methoden vom 16. bis 19. Jahrhundert, S. 191 - 203. (Coll. Orbis academicus.) Freiburg i. Br., 1968.

---, Naturphilosophische Konzepte der Medizin aus der Zeit der deutschen Romantik. In : Romantik in Deutschland, hrsg. von R. Brinckmann. Deutsche Vierteljahrsschrift f. Lit. wiss. und Geistesgeschichte, Sonderband, S. 243 - 266, Stuttgart, 1978.

4. Görres et la Naturphilosophie.

a) R. STEIN, L'essentiel de ses nombreux articles est repris dans les introductions et les Anmerkungen des volumes II/1 et II/2 de GGS édités par ses soins. V. en outre :

--, Görres' Stellung in der Naturwissenschaft. In : Görres-Festschrift, S. 126 - 150, 1926.

--, Görres' Naturphilosophie und Naturwissenschaft, besonders seine Physiologie. In : Die medizine Welt, 26. 1. 1955, S. 142 - 144.

A. DYROFF, Görres und Schelling. In : G.-Festschr., S.65 - 97.

M. KOPPEL. Schellings Einfluß auf die Naturphilosophie Görres'. In : Pilos. Jahrbuch 47, Fulda, 1934, S. 221 - 241 u. 346 - 369; 48, 1935, S. 41 - 69.

Médiocre. Analyse à part la philosophie de la nature et de l'identité de Schelling et les écrits de Görres sans étudier dans le détail les concordances.

K. GUMPRICHT, Das lebensphilosophische Denken des reifenden Görres (1799 - 1808). In : Philos. Jahrbuch 48 (1935), S. 462 - 521 u. 49 (1936), S. 358 - 394.

R. HABEL, Jos. Görres, Studien über den Zusammenhang von Natur, Geschichte und Mythos in seinen Schriften. Wiesbaden, 1960.

Kurt LEESE, Die Krisis und Wende des christlichen Geistes. Studien zum anthropologischen und theologischen Problem der Lebensphilosophie. Berlin, 1932. (Görres p. 195 - 210.)

b) A. DYROFF, Einführung in die Aphorismen über die Kunst, in : GGS II/1, S.

P. KLUCKHOHN, Die Auffassung der Liebe in der Literatur des 18. Jahrhunderts und in der deutschen Romantik. Halle, 1922; [3] 1966. (Sur W. V. Humbolt, cf. p. 258 - 268; sur Schelling, p. 521 - 528; sur Görres, p. 534 - 539).

c) B. BÖSING, Jos. Görres und die romantische Physiologie. Med. Diss., München 1949.

K. E. ROTHSCHUH, Jos. Görres und die romantische Physiologie. In : Medizinische Monatszeitschrift, Jahrgang 5, S. 128 - 131, 1951.

5. Görres et la découverte de l'Inde ancienne.

a) R. SCHWAB, La rennaissance orientale. Paris, 1950.

b) Fr. MAJER, Zur Kulturgeschichte der Völker. T. I : Über die Geschichte der alten Hindu und den Wert der Sakontala für dieselbe. Leipzig, 1798.

L. RENOU, La civilisation de l'Inde ancienne. Paris, 1950.

c) L. RENOU, L'hindouisme. Paris, 1951; [6] 1974.

J. GONDA, Die Religionen Indiens. I. Veda und älterer Hinduismus. Stuttgart, 1963.

R. GERARD, L'Orient et la pensée romantique allemande. Paris, 1963.

A.-M. ESNOUL, L'hindouisme. In : Histoire des religions I, Encyclopédie de la Pléiade I, p. 995 - 1103. Paris,

d) L. ALSDORF, Deutsch-indische Geistesbeziehungen. (Vohwinckel, Reihe Indien, Bd. 7), Heidelberg, 1942.

H. von GLASENAPP, Die Philosophie der Inder, Stuttgart, [3] 1974.

6. Etudes portant sur les autres courants d'idées qui ont influencé la pensée de Görres entre 1804 et 1808.

Platonisme et néo-platonisme :

a) D. TIEDEMANN, Geist der spekulativen Philosophie, I - VI, Marburg, 1791 - 1797.
T. II (1791), 5. Hauptstück, S. 69 - 198, = Platon;
t. III (1793), 10. Hauptstück, S. 263 - 433, = Plotin;
t. V (1796), (14. Hauptst.), Paracelse, S. 514 - 525; Jacob Böhm, S. 525 - 528.

b) L. ROBIN, Platon, 1935. (Cf. chap. IV = théorie des idées; chap. V = l'âme.)

---, La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote. Paris, 1908; [2] Hildesheim, 1963.

Ch. WERNER, La philosophie grecque. Genève, 1938; [2] 1946. (Cf. chap. III, 87 - 123 : Platon; V, 239 - 266 : Plotin.)

W. BEIERWALTES, Platonismus und Idealismus. Frankfurt, 1972.

c) F. CUMONT, Le néo-platonisme. Plotin. 1949.

E. BREHIER, La philosophie de Plotin. Paris, 1928; [2] 1968.

J. TROUILLARD, La procession plotinienne. Paris, 1955.

V. SCHUBERT, Plotin. Einführung in sein Philosophieren. Freiburg, 1973.

d) W. E. PEUCKERT, Paracelsus. Stuttgart, 1941.

W. PAGEL, Das medizinische Weltbild des Paracelsus. Seine Zusammenhänge mit Neuplatonismus und Gnosis. Wiesbaden, 1962.

B. GORCEIX, Les oeuvres médicales de Paracelse. Introduction et traduction. Paris, 1968.

e) La mystique :

D. TIEDEMANN, op. cit. III,280 -283, sur l' extase chez les Pythagoriciens et chez Plotin.

Vl. LOSSKY, Théologie négative et connaissance de Dieu chez maître Eckhart. Paris, 1960.

Ni la préface de J. BERNHART à Görres. Mystik, Magie und Dämonie. "Die christlische Mystik" in Auswahl. München, 1927, ni G. BURKE, dans son important ouvrage Vom Mythos zur Mystik. J. v. Görres mystische Lehre und die romantische Naturphilosophie (qui traite de la "Mystique chrétienne") ne soulignent l'importance qui revient à cet égard à la période de 1804 - 1805.

f) Görres ne semble pas avoir partagé l'engouement d'autres romantiques pour Jacob Böhme. BOGS prouve qu'il connaissait au moins l'Aurore naissante. Sur Böhme, cf.

A. KOYRE, La philosophie de Jacob Boehme,Paris, 1929; ^{2}1971.

H. GRUNSKY, Jacob Böhme. 2. Aufl. Stuttgart, 1978.

P. DEGHAYE, Jacob Boehme ou la difficulté du discours de Dieu. Dans : Recherches de science religieuse, Paris, 1979.

7. Görres théoricien et critique littéraire.

a) Etude d'ensemble (l'Aurora, l' époque de Heidelberg etc.).

F. SCHULTZ, Jos. Görres als Herausgeber, Literaturhistoriker, Kritiker im Zusammenhang mit der jüngeren Romantik. Coll. Palaestra 12. Berlin 1902.

b) L. BIANCHI, Der junge Görres und Fr. Hölderlins Hyperion. Heidelberg, 1920.

c) Sur Freiherr von Aretin :

Ph. FUNK, Von der Aufklärung zur Romantik. Studien zur Vorgeschichte der Münchener Romantik, S. 153 -162. München, 1925.

L. JUST, Fr. von Lassaulx (voir sous B 4 c), p. 127 et 128 (note), 158 - 161 sur les relations d'Aretin avec les Lassaulx et Coblence.

Erwein Frh. von ARETIN, Christoph Frh. von Aretin. Ein Lebensbild aus der Zeit des Ministers Montgelas.Gelbe Hefte 3, 1926.

G. WOHLERS, Görres und das Rheinproblem. In : Görres-Festschrift, S. 1 - 24. Voir p. 13 - 16 les raisons politiques de la brouille avec Görres.

NOTE : Nous citons Novalis d'après : NOVALIS, Schriften. Die Werke Fr. von Hardenbergs. Nach den Handschriften erweiterte, ergänzte und verbesserte Auflage. Hrsg. von P. Kluckhohn und Samuel in Zusammenarbeit mit J. - H. Maehl und G. Schulz, Kohlhammer, Stuttgart, 4 Bde und ein Begleitband : I (1976) : Das dichterische Werk; II (1981) und III (1968) : Das philosophische Werk; IV (1975) : Tagebücher, Briefwechsel.

Brentano est cité d'après : Clemens BRENTANO, Werke, hrsg. von F. Kemp, 4 Bde, Hanser, München, 1968.

V. LA PERIODE DE HEIDELBERG (1806 - 1808)

1. Le romantisme de Heidelberg :

a) Fr. SCHNEIDER, Beiträge zur Geschichte der Heidelberger Romantik. In : Neue Heidelberger Jahrbücher XVIII, S. 48 - 102. Heidelberg, 1914.

H. LEVIN, Die Heidelberger Romantik. München, 1922.

R. HALLER, Die Romantik in der Zeit der Umkehr. Die Anfänge der jüngeren Romantik. Bonn, 1941.

b) E. RUPRECHT, Die Weltanschauung der Romantik. Versuch einer Darstellung ihrer Grundzüge. In : Schulbuchkunde II (1957). (Traits particuliers du second romantisme. Görres chef de file du mouvement.)

2. L'Université de Heidelberg :

Fr. SCHNEIDER, Geschichte der Universität Heidelberg im 1. Jahrzehnt nach der Reorganisation durch Karl Friedrich (1803 - 1813). Heidelberg, 1913.

K. BARTSCH, Romantiker und germanistische Studien in Heidelberg 1804 - 1808. Eine Rede. Heidelberg, 1881.

3. Eléments biographiques :

a) Cf. Lettres de Görres à sa belle-mère Christine von Lassaulx, Ges. Br. I (Anhang), S. 476 - 539.

b) Sur Heidelberg et l'évolution intellectuelle de Görres :

J. NADLER, Görres und Heidelberg. In : Preussische Jahrbücher 198, Berlin, 1924.

4. Görres à Heidelberg : son entourage, ses cours universitaires :

L. JUST, Görres in Heidelberg. In : Historisches Jahrbuch 74, S. 416 - 431, Freiburg, 1955.

L. JUST, Jos. Görres' Heidelberger Vorlesungen von 1806 bis 1808. In : Kultur und Wissenschaft im rheinischen Raum. Festschrift Christian Eckert, hrsg. v. F. Napp-Zinn u. M. Oppenheim, S. 65 - 76, Mainz, 1949.

A. DYROFF, Eichendorffs Heidelberger Beziehungen zu Görres. In : Literaturwissenschaftliches Jahrbuch VIII, S.1 - 36, 1936; Nachtrag in : Aurora 7, S. 147. 1937. (Contient un résumé du cours d'esthétique de Görres.)

5. Les oeuvres : articles portant sur BOGS :

Elisabeth STOPP, Die Kunstform der Tollheit. Zu Clemens Brentanos und Joseph Görres' "BOGS der Uhrmacher". In : Clemens Brentano. Beiträge des Kolloquiums im Freien Deutschen Hochstift 1978, hrsg. v. D. Lüders, S. 359 - 376. (Niemeyer), 1980.

6. Etudes concernant

a) le Volksbuch : Sur l'état actuel de la recherche, on pourra consulter, outre

W. STAMMLER, Mittelalterliche Prosa in deutscher Sprache, in : Deutsche Philologie im Aufriss, Berlin, ^{3} 1970,

H. RUPPRICH, Vom späten Mittelalter bis zum Barock, 2 Bde, = Gesch. der deutschen Lit., hrsg. v. H. de Boor und R. Newald, IV, 1 u. IV, 2, Beck, München, 1970 à 1973,

M. WEHRLI, Vom frühen Mittelalter bis zum Ende des 16. Jahrhunderts = Gesch. der dt. Lit., Reclam, 1980,

H.J. KREUTZER (voir ci-après), Literaturverzeichnis.

La discussion sur le Volksbuch a été fortement marquée par les livres de

R. BENZ, Die deutschen Volksbücher. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Dichtung, Jena, 1913. (2. Aufl. = Gesch. und Aesthetik des dt. Volksbuchs, Jena, 1924.);

L. MACKENSEN, Die deutschen Volksbücher, Leipzig, 1927;

H. NAUMANN, Grundzüge der deutschen Volkskunde, Leipzig, 1922 qui a lancé la notion de gesunkenes Kulturgut.

L'orientation actuelle est partie des livres de

Inge GAERTNER, Volksbücher und Faustbücher, eine Abgrenzung. Masch.schr. Diss. Göttingen, 1951;

Anneliese SCHMITT, Die deutschen Volksbücher. Ein Beitrag zur Begriffsgeschichte und zur Tradierung im Zeitraum von der Erfindung der Druckkunst bis 1550. Teil I und II. Masch. schr. Diss. Humbolt-Universität Berlin, 1773;

H.J. KREUTZER, Der Mythos vom Volksbuch. Studien zur Wirkungsgeschichte des frühen deutschen Romans seit der Romantik. Stuttgart, 1977, qui a battu en brèche la notion de Volksbuch.

Une nouvelle impulsion a ainsi été donnée à l'étude de tel ou tel texte pris isolément, l'élaboration d' une théorie générale demeurant suspendue. Le livre de

W. RAITZ, Zur Soziogenese des bürgerlichen Romans. Eine literatursoziologische Analyse des Fortunatus est typique de ces tendances. Il fait une vive critique de l'idéologie de Volk et de gesunkenes Kulturgut et rejette la notion de Volksbuch au profit d'études particulières faites d'un point de vue historique et sociologique.

b) Die teutschen Volksbücher :

Si Kreutzer examine les théories de Görres avec une objectivité critique, Raitz les attaque violemment.

Peu d'études récentes ont été consacrées aux Teutsche Volksbücher.Il est possible de déterminer à peu près quels Volksbücher Görres a pu emprunter à Brentano grâce à

B. GAJEK (Hrsg.), Clemens und Christian Brentanos Bibliotheken. Die Versteigerungskataloge von 1819 und 1853. Beiheft zum Euphorion 6, S. 493 - 512. Heidelberg,1974.

Die teutschen Volksbücher ont été étudiés d'autre part dans un chapitre de

G. VOIGT, J. Görres' Schrift über die Teutschen Volksbücher, in : Romantik, hrsg. von J. Mittenzwei, Volk und Wissen, Berlin, 1967, et dans un article de

G. SCHNEIDER les concernant dans Studien zur deutschen Romantik. Leipzig, 1962.

7. Etudes relatives à des questions soulevées dans Die teutschen Volksbücher :

a) Questions d'esthétique :

O. WALZEL, Jenaer und Heidelberger Romantik über Natur- und Kunstpoesie In : Deutsche Vierteljahrsschrift für Lit.wiss. und Geistesgeschichte XIV, 1936.

b) L'âge d'or :

Jul. PETERSEN, Das goldene Zeitalter bei den deutschen Romantikern. In : Die Ernte. Festschrift Fr. Muncker, S. 117 - 175. Niemeyer, Halle, 1926.

c) Les légendes indiennes :

M. WINTERNITZ, Geschichte der indischen Literatur. 3 Bde, Leipzig, 1908/22.

L. RENOU et J. FILLIOZAT, L'Inde classique. Manuel des études indiennes, t. I, 1949; t. II, 1953, Paris.

H. von GLASENAPP, Das Indienbild deutscher Denker, Stuttgart, 1960.

---, Die Literaturen Indiens von ihren Anfängen bis zur Gegenwart.Stuttgart, 1961.

8. Wachstum der Historie. La philosophie de l'histoire de Görres. Le romantisme politique.

a) Ilse REHR, Jos. Görres in seinem Verhältnis zur Geschichte. Eine Analyse der Heidelberger Abhandlung "Wachstum der Historie". Diss. Hamburg, 1935.

P. SISTIG, Die geschichtsphilosophischen Beziehungen von Görres zu Hegel. Ein Beitrag zur Geschichtsphilosophie der Romantik. Diss. Bonn, 1943.

b) R. SCHNEPPE, Görres Geschichtsphilosophie. Frühzeit (= 1801 - 1810). Leipzig, 1913.

Käte DÖRR, Görres' Geschichtsbild, Wandlungen und formende Kräfte. Diss. Münster, 1940.

c) Carl SCHMITT - DOROTIC, Politische Romantik, München 1919, ^{3} 1968.

J. DROZ, Le romantisme politique en Allemagne, présenté par J. Droz. Coll. U, A. Colin, Paris, 1963. Cf. introduction, p. 7 - 35.

---, Le romantisme allemand et l'Etat. Payot, Paris, 1966.

P. KLUCKHOHN, Persönlichkeit und Gemeinschaft. Studien zur Staatsauffassung der deutschen Romantik. Halle, 1925.

---, Die Idee des Volkes im Schrifttum der deutschen Bewegung von Möser und Herder bis Grimm. Hrsg. von P. Kluckhohn (Choix de textes.) Berlin, 1934.

Etudes sur divers grands thèmes évoqués dans les écrits de Heidelberg :

9. Le mythe :

a) W. BOPP, Görres und der Mythos. Diss. Tübingen, 1974.

Excellente étude d'ensemble sur la conception du mythe chez Görres et sur l'évolution de celle-ci de Heyne et de Herder aux romantiques.

b) M.M. MUNCH, La "symbolique" de Fr. Creuzer. Orphris, Paris, 1976.

c) A. BÄUMLER, Introduction à Der Mythos von Orient und Occident. Eine Metaphysik der alten Welt. Aus den Werken von J.J. Bachofen. Hrsg. von M. Schröter. München, 1926; ^{2} 1965.

d) Jan de VRIES, Forschungsgeschichte der Mythologie (Coll. Orbis academicus), Alber, Freiburg i. Br., 1961.

K. ZIEGLER, Die deutsche Mythostheorie der Neuzeit. In : MERKER - STAMMLER, Reallexikon der Literaturgeschichte, 2. Aufl., II, 569 - 584. Berlin, 1965.

10. Görres et le moyen âge.

a) Anna BAUER, Der Begriff des Mittelalters bei Jos. Görres. Masch. schr. Diss Wien, 1923.

R. STADELMANN, Grundformen der Mittelalterauffassung von Herder bis Ranke. In : Dt. Vierteljahrsschrift für Lit. wiss. und Geistesgesch. 9, S. 545 - 588, 1931.

b) Mittelalterrezeption. Texte zur Aufnahme altdeutscher Literatur in der Romantik, hrsg., eingeleitet und mit Bibliographie versehen von G. Kozielek, 1977.

Entre autres, Tieck, Minnelieder; A.W. Schlegel, Das Lied der Nibelungen; Arnim, Von Volksliedern; W. Grimm, Über die Entstehung der altdeutschen Poesie und ihr Verhältnis zu der nordischen; J. Grimm, Über den altdeutschen Meistergesang.

11. L'église universelle.

H. MÜLLER, Die Idee der Universalkirche bei Jos. Görres. Diss. Köln, 1950.

Ingeborg SCHÖNFELDER, Die Idee der Kirche bei Jos. Görres (bis zum Jahre 1825). Teildruck.Diss. Breslau, 1938.

12. Les contributions de Görres à la Zeitung für Einsiedler et aux Heidelbergische Jahrbücher.

a) Outre les ouvrages sur les Nibelungen cités en note, voir l'article de W. GRIMM cité ci-dessus sous 10 b.

b) A. KLOSS, Die Heidelbergischen Jahrbücher der Literatur 1808 - 1816 (Coll. Probefahrten, Bd. 24), Leipzig, 1916.

c) J. TRAEGER, Ph. O. Runge und sein Werk. Monographie und kristischer Katalog. München, 1975.

St. WAETZOLD, Ph. O. Runges Vier Zeiten. Diss. Hamburg 1951.

TABLE DES MATIERES

TROISIEME PARTIE

La période de Heidelberg

(1806 - 1808)

CHAPITRE PREMIER.

Le séjour de Görres à Heidelberg..... 586

1. L'installation de Görres à Heidelberg et le déroulement de son séjour..... 586
2. L'enseignement de Görres à Heidelberg : sa Vorlesungsankündigung et ses cours de 1806 à 1808 600

CHAPITRE II.

Wunderbare Geschichte von BOGS dem Uhrmacher. Une satire écrite en collaboration..... 619

1. La genèse de l'oeuvre; les circonstances de sa parution; les problèmes posés par son étude critique..... 619
2. La composition de l'oeuvre; ses grands thèmes..... 624
3. Le caractère et le sens de l'oeuvre : jeu et ironie romantiques..... 655
4. Une facette peu connue du BOGS : le fragment de Görres..... 666

CHAPITRE III.

Die teutschen Volksbücher..... 677

1. La genèse de l'oeuvre et sa composition..... 678
2. Les notions de Volksroman et de Volksbuch au XVIIIe siècle. La conception du Volksbuch chez Görres. Les critères de son choix..... 681
3. Les Volksbücher retenus par Görres et la composition de son chapitre de commentaires..... 687

4. Défense de la littérature populaire et réhabilitation du Volksbuch 692
5. La conception du peuple 697
6. Présentation et commentaire des Volksbücher : leur origine, leur contenu et leurs traits caractéristiques 705
7. Le tableau du moyen âge dans Die teutschen Volksbücher 738
8. Le sens programmatique de l'écrit : la quête du passé et l'appel au renouveau national..... 762
9. Görres germaniste : sa tournure d'esprit et sa méthode 775
10. Les jugements des contemporains sur Die teutschen Volkbücher et la place de l'écrit de Görres dans l'histoire des idées 783

CHAPITRE IV.

Schriftproben von Peter Hammer 791
1. La satire politique dans les Schriftproben 799
2. La satire littéraire et la polémique locale dans les Schriftproben 823

CHAPITRE V.

Wachstum der Historie 833
I - Les prémisses de l'essai de Görres : sa conception de l'homme et de l'évolution historique 835
II - Les étapes de l'évolution historique 843
III - La religion dans l'histoire..... 866
1. La religion dans l'antiquité 867
2. Le christianisme 870
La Réforme 876
3. La nouvelle Eglise et la religion de l'avenir 881
IV - Le mythe, source de la vie spirituelle de l'humanité 886
V - La philosophie de l'histoire dans Wachstum der Historie 902
1. Weltgeist et Erdgeist 902
2. La courbe du devenir historique 920
3. La conception organiciste de l'Etat et ses incidences sur la pensée politique de Görres 925
4. Individu et collectivité. Nécessité et liberté..... 935

CHAPITRE VI.

Les contributions de Görres à la Zeitung für Einsiedler 944

1. L'article sur les Nibelungen 947
2. La querelle des "ermites" avec le Morgenblatt et avec Voß 958
3. Les articles satiriques de Görres 967

CHAPITRE VII.

Les contributions de Görres aux Heidelbergische Jahrbücher der Literatur 981

1. L'article de Görres sur les Zeiten de Runge 981
2. Le compte rendu de Görres sur Des Knaben Wunderhorn 994

Conclusion générale 1 009

Bibliographie 1 018